

GOVERNMENT OF INDIA  
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY  
**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL  
LIBRARY**

Call No. 205/R.H.R.  
25769

D.G.A. 77.



2/11/57





REVUE

DE

# L'HISTOIRE DES RELIGIONS

TOME ONZIÈME







ANNALES DU MUSÉE GUIMET

REVUE

DE

# L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PRÉPARÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. JEAN RÉVILLE

AVEC LE CONCOURS DE

MM. A. BARTH, membre de la Société Asiatique; A. BOUCHÉ-LECLERCQ, professeur à la Faculté des lettres de Paris; P. DECHARME, doyen de la Faculté des lettres de Nancy; J.-A. HILF, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers; G. MASPERO, de l'Institut, directeur général des musées d'Égypte; E. RENAN, de l'Institut, professeur au Collège de France; A. RÉVILLE, professeur au Collège de France; E. STROHLIN, professeur à l'Université de Genève; C.-P. TILLE, professeur à l'Université de Leyde, etc.

SIXIÈME ANNÉE

25769 TOME ONZIÈME



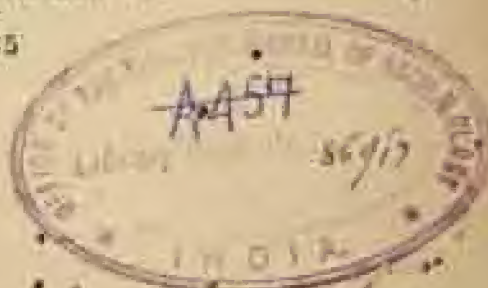
205  
R.H.R

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1885



CENTRAL ARCHAEOLOGICAL  
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 15757

Date 17.3.37

Call No. 205/K.H.3





## LES

# RELIGIONS EN GRANDE-BRETAGNE<sup>1)</sup>

### I

#### LES RELIGIONS EN ANGLETERRE<sup>2)</sup>

##### § 1. *L'Église établie ou Épiscopale.*

« Église Anglicane » (*Church of England*) est le nom le plus habituellement donné à l'Église officielle d'Angleterre, autrement dite Église Épiscopale. Cette Église n'a d'autorité officielle qu'en Angleterre et dans le pays de Galles. L'Ecosse a, elle aussi, sa religion d'Etat, mais c'est une autre Église, l'Église Presbytérienne.

L'origine de cette Église est bien connue. Les écrits et la prédication du célèbre Wyclif avaient en Angleterre préparé le terrain à la prédication de la Réforme : mais un mouvement des esprits vint se joindre des motifs d'ordre profane. La volonté du souverain et la complaisance d'un

1) Le fonds de cet article est une leçon d'un cours de géographie et d'éthnographie professé à l'École des Sciences Politiques. Ce fait indique le point de vue auquel on s'est placé ici.

2) Le lecteur s'est peut-être aperçu que dans ce premier chapitre il s'agit question que de l'Angleterre proprement dite, non de la Grande-Bretagne, encore moins du Royaume-Uni. Il sera question de l'Ecosse dans le second chapitre. L'Irlande reste en dehors de cette étude. — Le pays de Galles, quoique n'ayant pas été traité dans cet article, est néanmoins compris dans ces chiffres statistiques, parce que l'Angleterre et le pays de Galles (*England and Wales*) forment une unité politique et administrative dans le sein du Royaume-Uni, et par suite sont groupés à part de l'Ecosse et de l'Irlande dans les documents officiels.

épiscopat peu scrupuleux détachèrent en un moment l'Angleterre du monde catholique. Le roi Henri VIII, ce Harbe-Bleue couronné III fit couper la tête à deux de ses femmes, sur six, voulait épouser Anna Boleyn, et pour cela se démarier d'avec sa femme, Catherine d'Aragon. Le pape Clément VII refusant d'annuler le mariage, le roi passa outre et fut excommunié. Le Parlement anglais alors, plus par servilité que par amour des idées nouvelles, déclara l'Angleterre séparée de l'Eglise Romaine et reconnut le roi comme chef de l'Eglise (1532-1534). La couronne y gagna immédiatement les biens immenses des cloîtres. Après le court règne d'Edouard VI, fils et successeur d'Henri VIII, la couronne passa à sa sœur Marie, fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon, qui, élevée dans le catholicisme, tâcha de ramener l'Angleterre à l'obéissance au Pape. Les persécutions faites par son ordre lui valurent le nom de Marie la Sanglante. Mais son règne fut également court et avec Elisabeth qui lui succéda, — Elisabeth était fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn, — le protestantisme fut solidement établi en Angleterre dans la forme d'Eglise officielle qu'il a gardée jusqu'à nos jours, malgré les efforts des derniers Stuarts qui étaient catholiques. C'est sous Elisabeth qu'a été promulguée par le parlement, en 1571, la Confession ou Profession de foi en 39 articles, qui est le credo obligatoire de l'Eglise d'Angleterre.

Sous le règne d'Elisabeth, un ambassadeur italien écrivait avec étonnement dans son pays : « J'ai vu danser le pouvoir suprême de l'Eglise d'Angleterre ». Le chef suprême de l'Eglise est, en effet, le souverain : sa suprématie (*supremacy*) est solennellement reconnue dans les ordinations. « La reine Victoria est donc papesse, plus encore que souveraine. C'est en matière ecclésiastique que sa prérogative est restée la plus entière. Elle peut créer par décret de nouveaux sièges épiscopaux, à la condition qu'il existe à cet effet les ressources nécessaires; elle nomme directement les évêques et archevêques, jurels sans consulter le cabinet; ce fut notamment le cas pour feu M. Tait, qu'elle désigna au siège de Canterbury, »



sous le premier ministère Disraeli, avant même que le président du conseil eût présenté son candidat<sup>1</sup>.

L'Église Anglicane est administrée à peu près comme l'Église Catholique. L'Angleterre se partage entre trente-trois évêchés<sup>2</sup> ressortissant à deux archevêchés, celui de Canterbury et celui d'York, qui forment ainsi deux grandes provinces ecclésiastiques. L'archevêque de Canterbury, primate d'Angleterre, est le premier pair du royaume et prend rang immédiatement après la famille royale. Les deux archevêques et vingt-quatre évêques de l'Église d'Angleterre siègent à la Chambre des Lords<sup>3</sup>.

Le revenu annuel de l'Église d'Angleterre est évalué entre 5,000,000 L. (125 millions de francs) et 8,000,000 L. (200 millions de francs)<sup>4</sup>. Son personnel était, en 1881, de 21,066 ecclésiastiques<sup>5</sup>. En 1885, le nombre d'églises et de chapelles de l'Église Établie, autorisées à célébrer des mariages, était de 11,573. A chaque cure est attachée un *bénéfice*, c'est-à-dire un revenu formé toujours par la dîme, impôt légal et obligatoire que tout le monde paie (même sans faire partie de l'Église) et souvent par des terres ou des fondations attachées à la cure.

Par contre, les ecclésiastiques de l'Église Établie ne peuvent être ni électeurs ni éligibles au Parlement. La même incapacité électorale s'étend aux ministres de l'Église Presby-

<sup>1</sup> F. A. Daryl, *La vie publique en Angleterre*. — Le successeur légitime se trouvait de la 4<sup>e</sup> section du statut 23 d'Edward VIII, ch. 21. — Cf. *The Statesman's Year-Book for 1884*, p. 212.

<sup>2</sup> Les quatre évêchés du Pays de Galles sont compris dans ce chiffre : ils dépendent du Canterbury. — Deux nouveaux évêchés sont sur le point d'être créés.

<sup>3</sup> Neuf évêques, dont les sièges épiscopaux ne sont pas de fondation ancienne, ne font pas partie du Parlement, non plus que l'évêque de l'île de Man (par suite de l'organisation politique de cette île, distincte de celle du Royaume-Uni proprement dit).

<sup>4</sup> Le premier chiffre est celui que donne le *Statesman's Year-Book*, éd. de 1881, p. 214 ; le second est celui du *Whitaker's Almanack for 1885*, p. 182.

<sup>5</sup> D'après l'almanach de Whitaker de 1885, ce nombre est aujourd'hui d'environ 23,000.



l'Église établie (ou Écosse) et aux prêtres de l'Église Catholique. Nous ne croyons pas que cette incapacité atteigne les ministres des cultes non-conformistes que l'État ignore.

Les *bénéfices* sont au nombre d'environ 13,500; sur ce nombre, et par suite d'anciens usages féodaux transmis par héritage, 8,500 appartenant à des particuliers; en d'autres termes, ce sont des particuliers, le plus souvent des nobles, qui ont le droit de présenter un ecclésiastique pour occuper la cure, et comme (sauf le cas d'indignité patente) leur candidat est agréé par l'autorité ecclésiastique, ce sont des particuliers qui nomment les titulaires de 8,500 cures; ce privilège donne lieu naturellement à des cas de favoritisme et de népotisme. Le *patronage* des autres bénéfices (c'est-à-dire le droit de présentation) appartient à la Reine, aux évêques, au lord chancelier et aux Universités d'Oxford et de Cambridge.

L'Église Episcopale d'Angleterre se retrouve dans ses colonies; elle y forme 77 évêchés, avec environ 3,403 ecclésiastiques. Le premier siège épiscopal qui ait été fondé dans les colonies est celui de la Nouvelle-Ecosse (autre ancienne Acadie) en 1767. Le siège de Calcutta a été fondé en 1813, et celui de Sidney (le premier de l'Australie) en 1836.

L'Église d'Angleterre a été, dans ce dernier demi-siècle, le théâtre de grandes controverses qui l'ont menée à des divisions intérieures assez profondes, et qui ont poussé quelques-uns de ses membres au catholicisme, quelques autres aux sectes protestantes dissidentes ou non-conformistes. L'Église d'Angleterre compte aujourd'hui dans son sein deux partis divergents, le parti de la Haute-Église (*High-Church*) et celui de la Basse-Église (*Low-Church*) ou Évangélique (*Evangelical*), comme il s'appelle lui-même.

Le premier s'attache à ce qui dans l'Église Anglicane représente la tradition du catholicisme. Ses adhérents extrêmes vont plus loin et essayent de faire revivre les anciennes cérémonies, et d'imiter le rituel catholique, cierges, autels parés de fleurs, surplis brodés, genuflexions multipliées et jusqu'à

la confession auréculaire. Les membres de cette extrême droite de la Haute-Eglise reçoivent, la plus souvent, le nom de *ritualistes*<sup>1</sup>.

Le parti de la Basse-Eglise représentée, au contraire, dans l'Eglise d'Angleterre, le principe protestant poussé à l'extrême, autant du moins qu'il est possible sans sortir des 39 articles. Il regarde l'épiscopat plutôt comme un expédient que comme un moyen nécessaire dans le gouvernement de l'Eglise. Il croit peu à l'efficacité des sacrements, tient fermement à la justification par la foi, tandis que les partisans de la Haute-Eglise insistent sur l'autorité de l'Eglise et des ministres ecclésiastiques, sur l'efficacité des sacrements et sur la nécessité de la succession apostolique dans l'acte de conférer les ordres. Le parti de la Basse-Eglise forme comme la transition avec les sectes non-conformistes, et comme elles il unit un esprit assez étroit à une grande ardeur de polémique et de propagande religieuse.

Entre ces deux grands partis, se trouve une zone intermédiaire qu'on nomme l'Eglise Large (*broad Church*) qui représente une opinion intermédiaire et un esprit plus indépendant dans les recherches théologiques, voire même une tendance au simple Dérisme. Le représentant le plus illustre de ce groupe était le dernier doyen de Westminster, le D<sup>r</sup> Stanley, qui n'a pas craint d'accorder la sépulture dans son église historique aux restes du grand naturaliste Darwin.

Les controverses théologiques sont fréquentes dans l'Eglise d'Angleterre; elles le sont d'autant plus que chez un peuple nourri des lectures de la Bible et où la foi est fréquente et profonde, les laïques y prennent souvent part. Mais ces con-

<sup>1</sup>) On les connaît surtout sous le nom de Dr Pusey qui, en 1833, soutint, au même temps que son ami le Dr Newman, ce qu'on a appelé la *conservatrice des Ecrits* ou traité qu'ils publiaient alors pour demander que l'Eglise d'Angleterre fit revivre des pratiques de l'ancienne Eglise catholique, en tant qu'elles s'accordaient pas contradictoirement avec la doctrine des 39 articles. Le Dr Newman, enseignant avec lui-même, a passé depuis au catholicisme et est aujourd'hui évêque et cardinal. Le Dr Pusey, premier docteur du mouvement, n'a pas été si lové, et il n'est pas sorti de l'Eglise établie.



trouvées y sont d'autant plus compliquées qu'elles ne relèvent pas d'une autorité suprême (comme dans l'Eglise Catholique), qu'elles ne relèvent pas d'un conseil, mais de l'autorité civile, représentée par une cour de justice qui décide si l'opinion doctrinale à sa barre est contraire ou conforme aux 39 articles.

En d'autres termes, le tribunal juge non pas de la doctrine, mais de la position légale de l'inculpé. A savoir si, ayant émis telle opinion, il a droit de continuer à faire partie de l'Eglise Etablie, et, s'il est ecclésiastique, d'en remplir les fonctions<sup>1)</sup>.

## § 2. Les Sectes protestantes dissidentes.

Les autres confessions protestantes sont connues sous le nom générique de dissidents (*dissenters*) ou non-conformistes<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Voici un exemple d'un de ces procès. A Clifton, près Bristol, un M. Jenkins, disantant théologie avec son recteur, avait émis des doutes sur l'existence personnelle de Satan.

« En conséquence, il fut le ledit paroisien hérétique à ne plus se présenter à la table sainte jusqu'à rétractation de ses erreurs. M. Jenkins ne tint pas compte de l'avertissement et se présenta le dimanche suivant avec les autres fidèles pour recevoir la communion. Mais le ministre lui fit l'affaire pénible de la lui refuser. D'après les règlements du code ecclésiastique anglais, un paroisien ne peut refuser la cène à un paroisien qui quand il agit publiquement reconnaît que celui-ci n'est ni un mauvais catholique, ni qu'il déprave ouvertement le *Prayer Book*. » Dépraver le *Prayer Book* » valait une expression assez difficile à définir ; ne pas croire à l'existence personnelle du diable, est-ce dépraver le livre de prières ? Oui, disait le justicier Cook ; non, répondait M. Jenkins.

« L'affaire a mis la filière que je vous décrirais tout à l'heure : du recteur, M. Jenkins en a appelé à l'évêque de son diocèse, et de l'évêque, qui tenait avec le recteur, au Docteur des Arches, qui encore une fois déclinait l'épave d'autorité du ministre anglais. Mais, une fois encore, et cela bien après midi, le conseil prit à reverser les positions, en condamnant le *Prayer Book* à administrer la cène au paroisien Jenkins dès qu'il le réclamait, et qui put en (s'il) sera le plus sûr de la pénitence, à payer tous les frais des deux appels. »

Lettre de Londres du *Times* du 24 février 1870.

<sup>2)</sup> Aujourd'hui le langage ne fait plus de distinction entre *dissenters* et non-conformistes ; mais le terme de *dissenters* désignait originellement les sectes autres que les Méthodistes et dans les publications du siècle dernier il n'est pas rare de rencontrer l'expression *Dissenters* aux *Méthodists*, « Dissidents et Méthodistes. » Et comme les indépendants étaient le groupe le plus nombreux du *Dissent*, souvent on leur appliquait le nom de *Dissenters*, au sens étroit.



Rites sont comme la continuation et le développement de l'esprit inquiet du protestantisme sur un chemin où l'Eglise Anglicane s'est arrêtée dès son premier pas. Leur nombre et leur variété attestent la vivacité du sentiment religieux en Angleterre, sentiment qui en est encore à sa période créatrice et agissante. Le peuple anglais, en effet, naît et grandit en quelque sorte dans une atmosphère chargée de religion, et la Bible constitue la base de son éducation ; elle est pour ainsi dire le moule dans lequel se développe son esprit. Aucune excentricité ne l'étonne ni ne le choque quand elle se présente à lui sous une forme religieuse, et il suffit de se dire Messie pour trouver des adhérents. Cet état d'esprit nous explique la génération spontanée et le succès relatif de sectes qui nous paraissent le moins correspondre à une idée religieuse.

Les *dissenters* étaient encore très peu nombreux à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle ; en 1689, d'après un document contemporain, ils n'auraient été que 110,000 en Angleterre et en Galles. Ce chiffre est sans doute inférieur à la réalité<sup>1</sup>. Ils étaient exclus des Universités ; ils ne pouvaient faire partie d'un corps élu ni occuper un emploi public qu'en recevant la communion selon le rite anglican, (*Corporation Act* de 1661 et *Test Act* de 1672). Ces incapacités à part, leur culte était toléré, et certains Acts spéciaux firent aux Quakers des concessions qui leur permettaient de concilier la vie sociale avec les exigences souvent étranges de leur conscience religieuse. Le *Dissent* était surtout recruté dans la classe commerçante, et il devait à cela une certaine importance sociale ; il comptait dans son sein des écrivains distingués, par exemple Defoe, connu chez nous comme l'auteur d'un roman célèbre. William Penn qui donna son nom à la Pensylvanie, était un quaker.

Le mouvement religieux du siècle dernier ajouta aux sectes qui existaient déjà la plus importante de toutes par le nombre, l'activité et l'influence, celle des Méthodistes, qui s'est rapidement propagée dans le monde anglais des deux hémis-

<sup>1</sup> Locky, *History of England in the XVIII<sup>e</sup> Century*, I, 294.

phères et qui est une véritable puissance aux États-Unis. Par un effet de réaction et, pourrait-on dire, de concurrence, ce mouvement a aussi exercé une profonde influence sur l'esprit anglais et sur l'Église Établie elle-même, devenue plus sévère et d'une foi plus agissante<sup>1</sup>. C'était une réaction contre l'esprit d'indifférence ou de philosophie qui diminuait le domaine de la religion et du surnaturel et qui se répandait presque parmi les ministres de l'Église Établie. Ce fut un revival religieux (*religious revival*), qui prit son origine parmi les classes moyennes, où la foi se conservait plus vive que dans les hautes classes. La sévérité obligatoire du dimanche date surtout de ce moment.

Le nom de Méthodiste était à l'origine un sobriquet donné à un groupe de jeunes gens pieux, étudiants d'Oxford, qui entre 1729 et 1735, avaient des réunions et des exercices de piété sous la direction de l'un d'entre-eux qui était John Wesley, le réformateur du landemais<sup>2</sup>. Ces humbles commencements rappellent ceux de la Société de Jésus, si différente du reste par ses doctrines. La jeunesse et la foi réunies fondent de grandes choses.

Les premières chapelles méthodistes furent ouvertes en 1739, non pas pour remplacer les temples de l'Église Établie, mais comme lieux auxiliaires de réunion religieuse et comme conventuelles plâtières. Les plus ardents se mirent à prêcher en plein air, dans les champs, par les rues et par les chemins, comme des missionnaires volontaires<sup>3</sup>. C'était le ciel et l'enfer, la mort et le jugement dernier qui faisaient le fond de ces discours. En 1741, pour parer à l'hostilité que leur manifestait le clergé de l'Église Établie, ils établirent des prédicateurs

<sup>1</sup> Sur ce mouvement, voir le chapitre intitulé *The religious Revival* dans l'ouvrage déjà cité de Locky, t. II, p. 521 et suiv.

<sup>2</sup> Voir Locky, t. II, p. 543.

<sup>3</sup> Le plus ardent et le plus éloquent de ces prédicateurs était Whitfield et il est été un grand acteur, s'il avait eu le penchant de sa jeunesse qui le portait au théâtre. Garrieh (le grand comédien) disait de lui, non sans quelque exagération, qu'il pouvait faire entrer son auditoire en larmes, sans que par sa façon de prononcer le mot de Métamorphose. Locky, t. II, p. 508.



laïques et c'est par là que leur groupe commence à avoir une existence indépendante. L'ardeur, l'enthousiasme, les visions et les miracles des premiers siècles de l'Eglise se retrouvaient dans cette propagande. Ce mouvement d'opinion ne fut pas sans pénétrer à la longue l'Eglise établie et sans y introduire une piété plus ardente et plus agissante, ce qu'on appela l'esprit *évangélique*.

Les Méthodistes n'étaient dans à l'origine qu'un groupe de piétistes qui s'était développé dans les limites de l'Eglise Anglicane et son fondateur, John Wesley, déclara jusqu'à sa mort ne pas vouloir en sortir ; mais les événements ont une logique plus forte que la volonté des hommes. Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Méthodistes se séparèrent insensiblement de l'Eglise établie et commencèrent à avoir leurs propres ministres ; puis de nouvelles tendances se firent jour dans le sein de la secte elle-même, qui se scinda en deux. C'est en 1775 que des différences de doctrine sur la question de la Grâce amenèrent la scission des Méthodistes en deux grandes sectes, Calvinistes et Wesleyens. Plus tard, les Méthodistes Wesleyens se divisèrent encore et aujourd'hui ils forment cinq sectes.

Le trait le plus frappant de l'organisation des Méthodistes se trouve dans des prédicateurs ambulants qui vont prêcher de chapelle en chapelle. Outre les prédicateurs de profession, ils ont aussi des prédicateurs laïques ; ce sont des membres de la congrégation qui, tout en exerçant un métier séculier, prêchent quand ils sentent l'inspiration descendre sur eux.

Les *Independents* ou *Congrégationalistes* rejettent à la fois l'organisation épiscopale et l'organisation presbytérienne ; la principale originalité de cette secte est dans leur organisation ; elle fait sa première apparition sous la reine Elisabeth, mais son développement date du XVIII<sup>e</sup> siècle. « Leur indépendance consiste surtout en ce qu'ils ne reconnaissent d'autre autorité (*call*) pour l'exercice du ministère évangélique que l'invitation d'une congrégation isolée. Pour prêcher et administrer les sacrements, ils ne requièrent ni une ordination

comme les Episcopaux, et une licence comme les Presbytériens quoique les desservants du temple voisin viennent d'habitude consacrer le nouveau élu, par l'imposition des mains. »

« Les Baptistes diffèrent des autres confessions protestantes en deux points principaux : d'abord, dans le baptême qu'ils administrent aux adultes seulement, parce qu'il exige, selon eux, une profession de foi préalable que personne ne peut déléguer à un parrain ; ensuite dans le mode du baptême, pour lequel ils requièrent une immersion complète. Tous les Baptistes sont d'accord sur ces deux points ; mais sont divisés sur d'autres dogmes, et ils forment cinq sectes distinctes. » (Kercher).

La société des Amis, comme ils s'appellent eux-mêmes, est plus connue sous leur sobriquet de *Quakers* (lit. « trembleurs » de l'excitation qu'ils manifestent dans leurs exercices religieux). C'est une secte qui, au point de vue numérique, est plus tôt en décroissance, et elle cherche plus à se maintenir par l'union de ses anciens membres, qu'à s'augmenter par le prosélytisme. Elle est connue par ses singularités d'habillement et de langage (le mutisme). Mais cette excentricité de manières qui, du reste, commence à s'atténuer dans leurs relations avec les profanes, ne les empêche pas de s'entendre au maniement des affaires mondaines. Ils n'ont point de militaires attitrés, et dans leurs réunions chacun prêche quand il se sent animé de l'Esprit-Saint. Le célèbre homme d'état M. John Bright est *quaker*.

Aller au-delà dans l'énumération des sectes anglaises serait intéressant au point de vue psychologique, mais sans importance au point de vue politique et social. On trouverait des sociétés qui malgré leur étiquette chrétienne, sont moins des sociétés religieuses que des réunions d'excentriques. On se rappelle involontairement un mot de notre vieux chroniqueur Froissart : « Ces Anglais s'amusaient tristement selon la mode de leur pays. » Faut-il, par exemple, donner le nom de sectes chrétiennes aux disciples du visionnaire suédois, Swedenborg, qui prennent le titre d'*Eglise de la Nouvelle Jé-*



existem ? aux *Séductésistes* ou *Glassites* qui, pour renouveler les usages et les mœurs des premiers chrétiens, se lavent mutuellement les pieds dans leurs réunions hebdomadaires (Karcher) ? A cette société qui porte le nom de « gens singuliers » (*Peculiar People*) et dont un membre a eu plusieurs fois affaire aux tribunaux sous l'inculpation d'homicide, parce qu'il laissait mourir ses enfants malades, sans leur donner aucun soin ?

Le mot de religion sert souvent en Angleterre de couverture et de passe-port à des sentiments assez vulgaires (comme chez les Mormons ou « Saints des derniers jours ») ou à l'amour du bruit, de la parade (comme chez les *Salvationnistes* ou *Saluistes* qu'on ne saurait juger par leurs manifestations assez anodines de France.) C'est justement par ces petits côtés, côtés très humains que ces sociétés — il serait peut-être plus juste de dire : ces associations — gagnent à elles et enrégimentent certaines catégories d'âmes simples et souvent portées à la vulgarité. Je ne veux pas dire que cela ne soit pas toujours sans profit moral

« Tout récemment encore, un juge, M. Field, a dû condamner à trois mois de prison, un certain Robert Howson, membre de la même société sous le nom des gens singuliers (*peculiar people*) pour avoir été accusé de le tuer de sa petite fille malade en se refusant de faire appeler un médecin. Ce pauvre enfant chancelait sur son lit, mais il écrivait encore plus sa mère et sa sœur. Or il avait trouvé dans l'épître de saint Jacques, chapitre V, verset 14, une parole merveilleuse, à l'inspiration de laquelle il croit énergiquement : « Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui soit malade ? » demande le cousin de Jésus-Christ, le premier évêque de Jérusalem ; et il répond : « que quelqu'un appelle les anciens de l'Eglise et qu'ils prient pour lui et qu'il s'en guérira d'une guérison. »

« Ainsi M. Howson : il vint d'abord le corps de sa fille, appela les *parallèles* prières et pria. Mais M. Field ne le considérait pas comme responsable de la mort de la pauvre enfant, victime d'une superstition fatale. Et pourtant ce même M. Field lui jeta sur la tête tous les crimes qui paraissent à la barbe de son tribunal : lui-même, homme méchant et cruel, il avait probablement eu l'idée du crime ; il avait refusé de payer des *Heretics*, et il a eu le courage de condamner à trois mois de prison le pauvre homme qui, après tout, était tout-à-fait bon et plus vraiment croyant que lui.

« A qui attribuer le triomphe ? A ces hommes juges, dont la religion semble être affaire de leur honneur et de conviction sociale, ou à ce sangueux scepticisme qui, au dix-neuvième siècle, rêve encore l'Idéal des apôtres et des saints patriarches de Galilée ? Pas plus à l'un qu'à l'autre. »

Levez du *Londoner du Temps*, numéro du 16 octobre 1875.

pour ceux qui s'enrôlent sous ces bannières tapageuses. Certainement, parmi ceux qui, dans les rues des villes anglaises, hurlent avec le plus de conviction les cantiques de la *Salvation Army*, « l'armée de la Salvation » ou « du Salut », il y en a que ces pratiques, justement parce qu'elles sont un peu vulgaires et ressemblent à une mascarade, enlèvent à ce qu'on pourrait appeler la *Perdition Army*, l'armée de la perdition, du vice, surtout du vice anglais par excellence, de l'ivrognerie !

Les *Unitariens* ou *Unitaires* (le plus célèbre de la secte est l'américain Channing) comptent comme secte chrétienne ; pourtant ce sont plutôt des philosophes, des Déistes, que des chrétiens. Comme l'indique leur nom, ils rejettent le dogme de la Trinité, et ne voient dans Jésus-Christ qu'un homme inspiré. La philosophie, du reste, tend, au point de vue social, à prendre une forme religieuse en Angleterre. Rire sans religion serait regardé comme un manque de *respectability*, et il vaut mieux, devant l'opinion, appartenir à une chapelle positiviste ou séculière que de n'en fréquenter aucune. Le positivisme ou comtisme qui forme aujourd'hui deux sectes en Angleterre, a ses chapelles et ses offices comme une sorte de religion laïque. L'athéisme lui-même, qui se développe sous le nom de *sécularisme* (M. Bradlaugh est son principal représentant), organise lui-même des réunions régulières et fait acte de propagande. Une vieille étymologie du mot latin *religio*, l'explique comme signifiant « ce qui réunit » ; inversement on peut dire aujourd'hui, surtout en Angleterre, qu'une doctrine autour de laquelle des hommes se groupent, est une religion.<sup>1</sup>

Au delà enfin de tout groupe organisé, mais tout près de s'organiser lui-même, flotte, vague et gagnant du terrain,

<sup>1</sup> Sur l'organisation et l'histoire des sectes en Angleterre, voir un article de M. Thi. Karson, *nombre intéressant malgré sa date ancienne* : Les sectes religieuses en Angleterre dans le *Revue National* du 25 février 1894 ; et sur les questions religieuses contemporaines, le récent livre du comte Goblet d'Alviéville : *L'Évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Juifs*, Paris, 1904. On peut voir aussi le grand ouvrage, trop malin aujourd'hui, de M. A. Espinas, *L'Angleterre et la Vie Anglaise*.



*l'agnosticisme*, ou la philosophie des indifférents, mais des indifférents qui veulent raisonner leur indifférence, un peu pour l'examiner ou la justifier.

### § 3. *Le catholicisme.*

Les catholiques sont en Angleterre une faible minorité, mais cette minorité grandit tous les jours et elle a presque doublé dans les quarante dernières années. Cela tient à deux causes : d'une part, un nombre toujours plus considérable d'Irlandais se fixe en Angleterre, dans les villes industrielles et commerçantes ; d'autre part, le travail intérieur qui agite l'Église établie pousse sur le chemin de Rome les âmes avides d'une religion plus concrète et plus conséquente.

À l'époque de la reine Elizabeth, les catholiques, d'après Hallam, constituaient dans l'Angleterre proprement dite le tiers de la population ; mais en 1629 leur nombre était descendu à 27,000. <sup>1</sup> C'était le temps des célèbres *lois pénales* qui trappaient le catholicisme sous toutes ses formes et dans toute sa manifestation : c'était le temps où il fallait faire preuve d'orthodoxie anglaise pour occuper un emploi, et les non-conformistes de toute secte étaient frappés de cette incapacité légale aussi bien que les catholiques. L'acte du *Test* ou « de l'épreuve, » en 1673, établissait que personne ne pouvait remplir une fonction publique sans reconnaître la suprématie religieuse du souverain et sans recevoir la communion dans une église épiscopale. Les *dissenters* n'étaient qu'écartés des fonctions publiques ; mais les mesures prises contre les catholiques étaient plus sévères et plus directes.

On estime qu'en 1789 le nombre des catholiques était de

<sup>1</sup> C'est principalement dans les comtés de Lancashire, de Stafford et de Sussex que se trouvaient des catholiques ; ils étaient rares dans les villes commerçantes, à l'exception de Londres. Les catholiques ne furent jamais persécutés en Angleterre avec la même rigueur ni la même cruauté qu'ils le furent en Irlande. Sur les catholiques en Angleterre au xix<sup>e</sup> siècle voir Lecky, *History of England in the xix<sup>th</sup> Century* T. I, p. 303 et suiv.

<sup>2</sup> Voir Lecky, *England in the xix<sup>th</sup> Century*, I, 272 et 273.

88.000. En 1778 fut voté par le Parlement le premier *Act* qui améliorait leur situation ; néanmoins leur nombre n'augmenta pas considérablement jusqu'à la fin du siècle dernier. En 1829, grâce à l'éloquence du célèbre orateur irlandais O'Connell, l'*acte* du Test fut abrogé et les catholiques émancipés de leur incapacité politique. Dès ce moment, le nombre des catholiques augmenta rapidement. Voici pour différentes époques les chiffres de leur accroissement obtenus par une méthode d'approximation. Il s'agit dans ces chiffres seulement de l'Angleterre et du Pays de Galles :

1780 . . . . .	69.000
1845 . . . . .	328.000
1851 . . . . .	708.000
1855 . . . . .	900.000
1861 . . . . .	955.000
1865 . . . . .	998.000
1871 . . . . .	915.000

Aujourd'hui on estime qu'ils sont plus d'un million.<sup>1</sup>

Ce développement du catholicisme a eu pour conséquence le rétablissement d'une hiérarchie épiscopale en Angleterre, hiérarchie qui avait cessé d'exister depuis la Réforme. L'Angleterre était considérée comme « pays de mission » et partagée entre quatre vicariats apostoliques, lorsque, par une bulle du 29 septembre 1850, le pape Pie IX créa 12 évêchés ressortissant à un archevêché, celui de Westminster. L'opinion protestante s'émut de cette renaissance du papisme, et pour la satisfaire le gouvernement fit passer l'année suivante (en 1854) un bill qui déclarait nulle la juridiction et les titres des évêques créés par le pape et qui condamnait à une amende de 100 L. (2,500 fr.) pour chaque fois, quiconque — sans appartenir à l'Église épiscopale d'Angleterre — prendrait un titre ecclé-

<sup>1</sup> Sur la statistique et les progrès du Catholicisme en Angleterre, voir un article de M. Havenslain (avec cartes) dans le *Geographical Magazine* de juin 1874, et nos propres articles dans la *Revue politique et littéraire* du 12 septembre 1874 et dans la *Revue des Cours littéraires* du 2 janvier 1880.



élastique en le faisant suivre du nom d'une localité du Royaume. C'était une loi qu'il était difficile d'appliquer sans tomber dans le ridicule et, en effet, elle ne fut jamais appliquée. Les évêques catholiques n'en prenant pas moins le titre de leur résidence : mais pour éviter un conflit, et aussi peut-être une confusion avec les titres des évêques anglicans, le Saint-Siège donna à ses évêques des qualifications locales autres que celles des évêchés d'avant la Réforme. Ainsi au lieu d'évêque de Londres (titre anglican) on dit archevêque de Westminster, évêque de Southwark, etc.<sup>1</sup>

Par suite du progrès croissant de l'Eglise Catholique, il a été question à plusieurs reprises de partager le diocèse de Westminster et de créer un second archevêché à Liverpool ou à Birmingham ; mais il n'a pas encore été donné suite à ce projet.

Grâce au *Catholic Directory* publié chaque année par l'autorité ecclésiastique catholique, il est aisé de se rendre compte d'année en année des progrès du catholicisme par l'augmentation toujours croissante du nombre de ses prêtres, de ses églises et de ses couvents. Pour abréger, disons que, d'après l'édition de 1885 de cet annuaire, on comptait 2.198 prêtres et 1.259 églises ou chapelles. Les ordres d'hommes forment à peu près le quart du clergé<sup>2</sup>. Ceux de ces ordres qui ont le plus d'établissements et comptent le plus de membres sont les Jésuites et les Bénédictins. Le nombre en a encore été augmenté par l'exécution des Décrets du 29 mars en France. Les congrégations dissoutes chez nous (surtout les Jésuites) ont été établies là-bas leurs couvents et collèges, et le pays si excitable autrefois au cri de *No popery!* « à bas le Papeisme ! » se montre plus tolérant que le pays de Rabelais et de Voltaire.

<sup>1</sup> Voici les autres évêchés qui ressortissent à l'archevêché de Westminster : Birmingham, Clifton, Durham and Newcastle, Leeds, Liverpool, Middlesbrough, Newport and Monmouth, Northampton, Nottingham, Plymouth, Portsmouth, Bedford, Shrewsbury, Southwark.

<sup>2</sup> Le *Catholic Directory* de 1885 ne donne pas de relevé général des congrégations religieuses ; il énumère seulement, à l'occasion de quelques diocèses, celles qui y sont établies. Dans le diocèse de Westminster, qui je prends pour exemple, se trouvent 17 congrégations d'hommes et 42 de femmes.

Le catholicisme a fait des conquêtes importantes dans les hautes classes. On estime que dans les trente dernières années plus de 600 noblemen anglais se sont convertis à sa propagande.<sup>1</sup> Du citadainisme de la Haute Église au Romanisme (comme on dit en Anglais) la pente est glissante. Parmi les plus célèbres de ces conversions il faut citer celle du Marquis de Dufferin, un des plus grands propriétaires du Royaume-Uni, et de Lord Ripon, tout récemment encore vice-roi de l'Inde; on peut citer aussi celle de Miss Helen Gladstone, la propre sœur de l'homme d'Etat.<sup>2</sup> La propagande catholique ne néglige pour cela aucune classe de la société. Les écoles catholiques sont de jour en jour plus nombreuses en Angleterre.

La force sociale du catholicisme en Angleterre s'accroît du contingent que l'Irlande et l'Écosse lui apportent dans le Parlement, la noblesse, la haute société et l'administration. L'Église Catholique compte dans le Royaume-Uni 40 pairs (dont 33 siègent à la Chambre des Lords), 44 baronets, 5 membres du conseil privé de la Reine et 60 membres de la Chambre des Communes, ceux-là envoyés par l'Irlande. Le catholicisme devient une force sociale en Angleterre et c'est par le sentiment de cette importance que le ministère de M. Gladstone, sans ouvrir des relations diplomatiques officielles avec la cour de Rome, s'entretient avec elle des relations officieuses par son envoyé M. Errington. Il est vrai que dans ces relations il était plus question de l'Irlande que de l'Angleterre, et que M. Gladstone cherchait surtout le concours de l'autorité religieuse pour la pacification morale de l'Irlande; mais ce rapprochement entre Rome et l'Angleterre n'en est pas moins un fait important, et une date dans l'histoire religieuse de l'Angleterre.

<sup>1</sup> Lettre de Londres du Temps du 19 septembre 1878.

<sup>2</sup> Morte en 1879 dans un couvent de Cologne où elle s'était retirée; journal *Le Français* du 28 janvier 1880.



### § 4. Absence de recensement religieux.

Jusqu'ici j'ai parlé des religions en Angleterre sans rien dire du nombre de leurs adhérents, sauf pour le catholicisme.

Cette question de statistique, si simple dans les autres pays de l'Europe, parce qu'elle figure dans leurs recensements, est fort compliquée et l'objet de véritables calculs de probabilité de l'autre côté de la Manche. En effet, ce n'est qu'en Irlande que les recensements britanniques contiennent une question relative à la profession de foi religieuse des individus recensés. Il n'en contiennent pas en Grande-Bretagne<sup>1</sup>.

Ce n'est pas que le gouvernement britannique n'ait eu plusieurs fois le désir de joindre la question religieuse à celles des recensements. On devrait croire qu'une grande nation aurait désigné de « se connaître elle-même » et de faire en quelque sorte son examen de conscience. C'est le Parlement qui s'est toujours jusqu'ici opposé à une semblable mesure, tantôt la Chambre des Lords, tantôt la Chambre des Communes. On aurait cru faire outrage aux consciences en essayant d'arracher à leur ombre pudique le secret d'une foi religieuse : quant à l'Irlande, un pays en majorité catholique, cela importait peu ; et la pudeur des consciences catholiques et irlandaises ne touchait nullement un parlement anglais et protestant. Aujourd'hui ce sont les *dissidents* qui s'opposent le plus énergiquement à l'idée d'un recensement des croyances religieuses.

La loi de 1859 sur le recensement donnait au gouvernement le droit de poser des questions relativement au nombre, à l'âge et à la profession des habitants et à « tous autres détails » qui paraîtraient utiles. Là-dessus le *Registrar-General* (c'est le chef du service de centralisation des actes de l'état-civil) voulut faire entrer sous cette rubrique la confession religieuse.

<sup>1</sup> Pour les faits qui suivent, je me suis appuyé sur l'article de M. Haldane, *A Census of Religions*, dans le *Review of the Nineteenth Century* de janvier 1881.



La Chambre des Lords s'y opposa, et cette opposition étant partagée par les juristes de la couronne, le projet fut abandonné. On se borna à relever, en 1851, le nombre d'édifices consacrés au culte et le nombre de places que chacun de ces édifices pouvait contenir.

En 1860, en vue du recensement de 1861, le gouvernement présenta un Census Act où la *religious profession* était visée aussi bien que les autres questions ordinaires aux recensements. Les non-conformistes de la Chambre des Communes s'opposèrent à cette question. C'est en vain qu'au nom du gouvernement, Sir George C. Lewis fit valoir qu'il en était ainsi dans tous les pays civilisés; que dans un libre pays comme l'Angleterre, on n'avait pas à craindre qu'une mesure de ce genre ressemblât en quoi que ce fût à une oppression des consciences. Néanmoins, le gouvernement fut forcé de céder. En 1870, il en fut encore de même, et la Chambre des Lords ayant voulu rétablir cette disposition, la Chambre des Communes la supprima délibérément. Et comme les non-conformistes font partie de la majorité actuelle, M. Gladstone a laissé la question de côté dans le Census Bill qu'il a présenté en 1880 en vue du recensement de 1881.

Les non-conformistes n'ont mis que de mauvaises raisons en avant pour justifier leur opposition. Cela augmenterait les frais du recensement. Cela en retarderait la publication. La question est absurde et l'on ne pourrait arriver à constater la religion de chaque individu. On ne pourrait avoir confiance dans les réponses. Des gens refuseraient de répondre, et par suite le recensement serait incomplet. Et la dernière objection, montre la véritable pensée des *dissenters*: nombre d'individus qui ne professent aucune religion, qui ne voudraient pas avouer le fait, répondraient: « Eglise Anglicane », et l'on arriverait à ce résultat que, d'après le recensement, la grande majorité du peuple anglais appartient à l'Eglise Etablie. C'est ce que les *dissenters* ne veulent pas admettre, et pas de recensement plutôt!... Ne nous hâtons pas de condamner cette étroitesse de vues. En 1881, — lorsque jusque-là tous nos

recensements français avaient tenu compte de la religion des habitants, — cette question a été supprimée, de sorte que notre dernier recensement ne dit plus, comme les précédents, que les catholiques forment la grande majorité de la population. Pour beaucoup d'esprits simples, c'est une grande victoire de la libre-pensée, un Austerlitz anti-clérical !

Les *dissenters* ont un intérêt plus réel à s'opposer à un recensement religieux ; comme leur nombre n'est pas exactement connu, ils l'exagèrent volontiers grâce à cette incertitude, et cette exagération même est un argument de plus dans la propagande très ardente qu'ils font aux dépens de l'Eglise Etablie, édifice symétrique, brillant et sérieux, mais trop froid pour les âmes ardentes de foi et d'œuvres qui, suivant leurs diverses tendances, vont au catholicisme ou aux sectes dissidentes. Les sectes non-conformistes et le catholicisme voient le nombre de leurs adhérents grandir peu à peu, aux dépens de l'Eglise Etablie.

Néanmoins, et malgré ce lent travail d'infiltration religieuse, la grande majorité de la population de l'Angleterre n'en appartient pas moins à l'Eglise Etablie. Les non-conformistes le contestent pourtant, et en s'appuyant sur le recensement fait en 1851 des lieux consacrés au culte et sur les conséquences, en chiffres d'adhérents, qu'en avait tirées un éminent statisticien anglais, M. Horace Mann. Voici ces chiffres :

	Eglises consacrées au culte.	Nombre de gens.
Eglise d'Angleterre .....	14,977	5,317,918
Sectes dissidentes : .....	20,799	1,894,614

Et M. Mann arrivait à calculer qu'au service du dimanche il assistait, dans l'Eglise Etablie, 3,773,474 personnes et, dans les sectes dissidentes, 3,487,558. Cela donnait proportionnellement : Eglise Etablie, 52 0/0 ; non-conformistes, 48 0/0. Et depuis ce temps-là (1851), ajoutent les non-conformistes, nous n'avons fait qu'augmenter ; nous sommes donc aujourd'hui en majorité.



C'est un argument auquel leurs adversaires n'ont pas de peine à répondre. En 1851, la population de l'Angleterre était de 18 millions; or vos calculs, basés sur des évaluations très contestables, donnent pour anglicans et non-conformistes réduits, 7,361,032. Où étaient les 11 autres millions? Étaient-ce des indifférents? Mais le chiffre est trop élevé pour qu'on puisse l'admettre. Et si vous êtes si sûrs d'être la majorité, Messieurs les *Dissenters*, pourquoi ne consentez-vous pas à un recensement religieux?

Voici maintenant quelques chiffres que les partisans de l'Eglise Établie citent en leur propre faveur.

Ils font d'abord remarquer que le nombre des lieux de culte des sectes non-conformistes est beaucoup moins grand qu'il ne paraît sur le papier et qu'on y comprend beaucoup de lieux profanes — souvent très profanes, comme des *Music Halls*, — où se tiennent occasionnellement des réunions religieuses. Le droit d'enregistrement pour un lieu de réunion religieuse est simplement de 2 s. 6 d. (3 fr. 15). Mais il est de 3 L. (75 fr.) pour un lieu de culte autorisé (*licensed*) à célébrer des mariages. Or le nombre de lieux de culte non-conformistes de cette catégorie: ce sont, naturellement, les seuls importants) est de 8,413.

Quelques statistiques partielles, où l'on a tenu compte de la religion, donnent les résultats suivants:

En 1870, d'après le rapport de l'*Education Department*, il y avait dans les écoles primaires soumises à l'inspection, 1,434,765 enfants, dont 72,6 0/0 appartenaient à l'Eglise Établie.

En 1878, sur 190,054 mariages consacrés religieusement, 72,6 0/0 appartenaient à l'Eglise Établie.

En 1875, sur 32,301 mariages de la flotte, 75,5 0/0 appartenaient à l'Eglise Établie.

En 1870, l'armée comptait 183,024 hommes, dont 62,5 0/0 de l'Eglise Établie et 24 0/0 de l'Eglise Catholique (par conséquent des Irlandais pour la plupart).

En 1875, la population adulte des *work-houses* (dépôts de



mendicité) était de 404,438 dont 79 0/0 de l'Eglise d'Angleterre.

Enfin en 1867, de 22,677 personnes en prison, 75 0/0 se réclamaient de l'Eglise Etablie.

Là-dessus, M. John Bright remarqua dédaigneusement : « Nous ne contestons pas que dans les prisons et dans les dépôts de mendicité, la grande majorité appartienne à l'Eglise Etablie! » Mais on ne peut prendre cela que pour un trait d'esprit; et si la secte à laquelle appartient M. Bright, celle des quakers, a si rarement de ses membres en prison ou au work house, cela tient à ce que les quakers pratiquent entre eux une grande charité (comme tous les groupes peu nombreux); cela tient aussi à ce qu'ils ne gardent pas de brosis galeuses dans leur troupeau. Quand un quaker se conduit mal, il est exclu de la petite Eglise, et de la sorte on nuit pas à sa réputation. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelquefois des accidents, et on a vu une fois un quaker pendu pour assassinat.

L'hostilité entre l'Eglise Etablie et les sectes dissidentes est en même temps, je n'oserais dire une hostilité de classes, mais au moins une hostilité de politiques, en laissant de côté la Basse-Eglise qui, par ses aspirations, se rattache aux sectes.

Les adhérents de l'Eglise Etablie sont volontiers conservateurs. Ses ministres, les heureux détenteurs de ses nombreux bénéfices, se recrutent dans les classes aisées et souvent élevées de la société : un gros bénéfice donné par un lord ou un riche propriétaire qui est souvent un cousin ou un frère, permet à un cadet de bonne famille de mener une vie agréable et peu occupée. Recruté dans les meilleures classes de la société, les ministres de l'Eglise Etablie ont le plus souvent fait leurs études dans les grandes universités du royaume, à Oxford ou à Cambridge; ils appartiennent au meilleur monde et ils forment comme une aristocratie ecclésiastique, et l'Eglise Anglicane est dans son ensemble une religion de gentlemen.

Les ministres des sectes non-conformistes ont une origine moins brillante; ils sortent des classes moyennes et souvent du peuple. Ce qui les a menés au ministère, ce n'est pas l'at-

trait d'un bénéfice ou la perspective d'une vie aisée et facile, car chez eux il n'y a pas de bénéfices et les pasteurs sont rétribués par leurs troupeaux et souvent bien pauvrement; c'est la foi, l'amour de l'activité religieuse, de la propagande et du prosélytisme. Il y a donc déjà là en présence, quoiqu'il s'agisse d'affaires spirituelles, ces deux partis que, dans les Républiques italiennes du moyen-âge, on appelait les gras et les maigres. Les non-conformistes, enfin, recrutés dans la partie active de la classe moyenne et de la classe populaire, sont imbus d'idées démocratiques; leurs communautés religieuses sont organisées comme de petites républiques spirituelles: le plus souvent ils élisent leurs pasteurs. Ils appartiennent tous au parti libéral, souvent même au parti radical qui en est l'avant-garde et le groupe le plus agissant et qui marche si hardiment sur le chemin de la démocratie.

Le but de la politique religieuse des *dissenters* est clair: c'est de *désétablir* l'Eglise d'Etat en Angleterre, comme elle l'a déjà été, en 1869, en Irlande, ou, pour employer l'expression usitée en France, séparer l'Eglise de l'Etat. La formule est belle et séduisante, mais elle ne manque pas de quelque hypocrisie; car ce que l'on recherche dans ce cas, c'est, le plus souvent, moins le triomphe d'une idée philosophique et l'égalité dans la liberté, que les biens temporels de l'Eglise qu'on se propose de séparer de l'Etat ou de désétablir. L'Eglise d'Angleterre est riche: 200 millions de francs de revenu: c'est un joli denier, et l'on comprend qu'il vaille la peine d'un procès en séparation. Voilà pourquoi les *dissenters* ne veulent pas d'un recensement qui les mettrait en minorité: ils veulent faire croire qu'ils sont les plus gros bataillons, et s'ils ne le sont pas, ils sont certainement les bataillons les plus serrés, les plus ardents et les plus hardis. Comme disait un général ancien dans sa baraque, «*ceux qui attaquent ont toujours plus de courage que ceux qui se défendent.* » *Major est animus vim inferentis quam repellentis.*

Les temps ne sont pas encore mûrs pour une campagne de *diseestablishing* en Angleterre. Dans le pays de Galles, où les



dissidents sont la majorité, ils ont commencé une agitation en vue de cette mesure : c'est une reconnaissance et une escarmouche avant la grande bataille.

On voit par là qu'on ne peut arriver qu'à des approximations assez vagues en matière de statistique religieuse en Angleterre. Une chose paraît certaine : c'est que l'Eglise Établie compte les trois quarts de la population de l'Angleterre, mais avec un grand nombre d'indifférents : les non-conformistes et les catholiques forment le dernier quart, mais sont des groupes compacts, disciplinés, ardents, pleins de prosélytisme, grandissant tous les jours et compensant leur petit nombre par leur activité. Les chiffres que l'on peut donner ne reposent donc que sur des calculs assez problématiques et diffèrent suivant les statisticiens. Voici des chiffres qui me paraissent assez vraisemblables : ils proviennent de M. Ravenstein, géographe allemand établi depuis longtemps en Angleterre et dont le nom fait autorité :<sup>3</sup>

Ses chiffres se rapportent à la population de l'année 1871 qui était alors — pour le Royaume-Uni tout entier — de 31.845,000 âmes, tandis qu'elle a été en 1881 de 35,246,000. Les chiffres suivants devraient donc être augmentés au point de vue absolu ; mais ils gardent toute leur valeur proportionnelle.

Eglise Établie d'Angleterre ou Église

Anglicane ou Episcopale	18,500,000	soit 58,6 0/0
Eglise Établie d'Ecosse ou Eglise		

Presbytérienne officielle	4,500,000	14,7 0/0
Protestants non-conformistes	4,000,000	12,6 0/0
Catholiques romains	5,500,000	17,5 0/0
Israélites	50,000	0,1 0/0

Cette somme totale se répartissait ainsi entre les trois royaumes, au point de vue proportionnel ; et par tant pour cent :

<sup>3</sup> Sous le terme d'Angleterre, je comprends ici comme dans tout ce chapitre, l'Angleterre proprement dite et le Pays de Galles qui ne s'en distinguent plus au point de vue de la géographie politique. Mais l'Ecosse et l'Irlande sont en dehors.

<sup>4</sup> Je les cite d'après Pouché et Krümmel, *Europäische Staatenkunde* 7. I. p. 248.



	Anglais et Gallois	Écossais	Irlandais
Eglise Établie d'Angleterre	77,8	2,2	12,3
Eglise Établie d'Écosse (Presbytérienne)	—	43,9	—
Protestants non-conformistes	17,4	14,2	11,0
Catholiques romains	1,0	0,5	70,7
Juifs	0,2	0,2	0,01

Le *Whitaker's Almanack* pour 1885 donne 13,000,000 comme chiffre approximatif des adhérents de l'Eglise Établie. Je regrette de ne pouvoir donner de chiffres distincts pour les différentes sectes dissidentes. Il faut seulement noter que celles qui comptent le plus d'adhérents sont les Méthodistes (Calvinist Wesleyans), les Indépendants et les Baptistes. Voici les chiffres que l'Almanach de Whitaker de 1885 donne pour les sectes méthodistes autres que les Méthodistes Calvinistes.

	Ministres	Prêtres épiscopaux	Ministres	Demandant leur ad- mission	Temples	Prêtres dans les écoles du dimanche
Wesleyan Methodists.....	3,480	11,451	433,212	55,803	7,031	662,486
Methodist New Connexion	183	1,213	28,032	4,126	441	61,234
Primitive Methodists.....	1,041	19,883	191,008	—	4,217	267,570
United Christians.....	171	1,399	73,405	591	575	36,794
United Methodist Free Churches	228	1,004	67,184	7,063	4,222	187,729

Le rédacteur de l'Almanach diminue l'intérêt de ce tableau en ajoutant que le chiffre des membres se réfère au Royaume-Uni, celui des temples et des Ecoles du Dimanche à la Grande-Bretagne. Par « membres » il faut entendre communisants; nous avons traduit par « demandant leur admission » l'anglais *on probation*; mais c'est le chiffre des écoles du dimanche qui nous donne le chiffre le plus approximatif comme total. L'addition des différents chiffres de cette colonne donne donc 1,555,096 pour les quatre sectes de Méthodistes en Grande-Bretagne.

Les Méthodistes Calvinistes sont peu nombreux en Angleterre; le gros de leurs adhérents est dans le Pays de Galles, et on peut les regarder presque comme une secte galloise.

Les Baptistes sont, pour le Royaume-Uni, environ 384,000 adhérents, avec 3,738 temples et 1,939 ministres (Whitaker).

Les Indépendants sont environ 360,000, dans l'Empire Britannique, avec 3,500 ministres (Whitaker). Il y a des sectes qui, influentes par leur organisation et par la valeur personnelle de leurs membres, comme les Quakers, sont pourtant très peu nombreuses. D'après un document émané de la société des Quakers en 1870, ils étaient en 1860, 14,000 membres de l'Eglise ou adhérents réguliers, plus 4,000 assistants-libres. Aux États-Unis, ils sont beaucoup plus nombreux.

Dans le recensement de 1874, on a inscrit 9,734 ministres des cultes non-conformistes en Angleterre (avec le pays de Galles). Ce chiffre ne s'accorde pas avec les chiffres que l'on vient de lire pour les différentes et principales sectes. Les chiffres précédents seraient donc trop élevés. Faute de points de départ certains, la statistique est ici incertaine.

Quant au dénombrement des différents groupes religieux qui existent à l'état organisé, fût-ce une simple société, il est donné par les registres du *Registrar-General*, puisque chaque groupe, pour se réunir, doit déclarer, par acte enregistré, le lieu de sa réunion. Cette liste des « lieux de culte » (*places of Worship*) donne en 1885 211 sectes ou dénominations. On y trouve des *secularists* ou athées, et un groupe qui s'appelle les *Electives*.<sup>1</sup> Cette simple liste suggère bien des réflexions.

<sup>1</sup> Voici cette liste d'après Whitaker's Almanack de 1892. Les noms précédés d'un astérisque sont ceux qui ont été inscrits cette année pour la première fois.

Advent Christians	Blue Ribbon Gospel Army.
Advents, The	Brethren.
Methodists (formerly known as	Calvinistic Methodists
National Christians.)	20, Calvinistic Independents.
Anglican Church.	Calvinistic and Welsh Calvinists.
5, Apostolics.	Catholic Apostolic Church.
Armistean New Society.	Children's Special Services Assoc.
Army of the King's Own.	Christadelphians.
Baptists.	20, Christian Army.
Baptised Methodists.	Christian Believers.
10, Believers in Christ.	Christian Brethren.
Believers in the Return Visitation of Joanna Southcott; Prophets of Easter.	Christian Disciples.
Believers meeting in the name of the Lord Jesus Christ.	Christian Elders.
Believers meeting in the name of the Lord Jesus Christ.	20, Christian Evangelists.
Believers meeting in the name of the Lord Jesus Christ.	Christian Israelites.
Believers meeting in the name of the Lord Jesus Christ.	Christian Mission.
Bible Christians.	Christian Pioneers.
15, Bible Believers Association.	Christian Soldiers.
Blackburn Psychologists Soc.	30, Christian Teachers.
	Christian Temperance Men.



L'Almanach de Whitaker, que j'ai déjà cité et qui jouit d'une grande autorité en Angleterre, a donné une évaluation approximative des religions pour le monde anglais tout entier, c'est-à-dire pour tous les pays de langue anglaise dans le monde, soit l'empire Britannique et les États-Unis d'Amérique. La voici d'après son édition de 1885 :

<p>Christian Universalists. Christians wearing no name but the Lord Jesus. Christians who object to be otherwise designated.</p> <p>44. Church of Christ. Church of England. Church of England (unattached). Church of Progress. Church of Scotland.</p> <p>45. Church of the People. Congregational Baptists. Congregational Temperance Free Church. Countess of Huntingdon's Connection. Covenanters.</p> <p>56. Coventry Mission Band. Dart and Dart Mission. Danish Lutheran. Deponentia: Disciples in Christ. Disciples of Jesus Christ. Eastern Orthodox Greek Church. Ecclesia of the Messiah. Eclatians.</p> <p>60. Episcopalian Dissenters. Evangelical Free Church. Evangelical Mission. Evangelical Unionists. Evangelical Free Spiritual Research Society. Followers of the Lord Jesus Christ.</p> <p>63. Free Catholic Christian Church. Free Christian Association. Free Christians. Free Church. Free Church (Episcopal). Free Church of Scotland.</p> <p>70. Free Church of England. Free Evangelical Christians. Free Grace Gospel Christians. Free Gospel and Christian (Free Men). Free Gospel Church. Free Gospelists. Free Methodist.</p>	<p>Free Union Church. General Baptist. General Baptist New Connection. German Evangelical Community. German Lutherans. German Roman Catholics. German Wesleyans. Gleaners.</p> <p>85. Glory Band. Gospel Band. Gospel Temperance Missions Army. Greek Catholics. Hallel Psychobiological Society. Hallelujah Band. Hallelujah Army. Haps Mission. Hussars Army. Hussars Army. Hussars Army.</p> <p>95. Independent Church of England. Independent Methodists. Indep. Religious Reformers. Independent Unionists. Independents.</p> <p>100. Inghamites. Israel, New and Latter House of Jacobites. Jews.</p> <p>King Jesus' Army. King's own Army. Latter Day Saints. Latter Day Saints (Anti-polygamy). Lodging House Mission Association. Lutherans.</p> <p>110. Members of the Church of England. Methodist Army. Methodist Reform Union. Mission Army. Missionaries.</p> <p>115. Modern Methodists. Mormons. Mormons. Newcastle Sailors' Society.</p>
--	--

Episcopaliens ou adhérents de l'Eglise établie	21,100,000
Méthodistes des différentes sectes	15,800,000
Catholiques romains	13,340,000
Presbytériens des différentes sectes	10,500,000
Baptistes des différentes sectes	8,180,000
Congrégationalistes ou indépendants	6,000,000
Unitaires	1,000,000
Libres-penseurs	1,100,000
Sectes diverses	2,000,000
Sans religion particulière	0,000,000
Population de langue anglaise	89,020,000

New Church.	120. New Connex. General Baptists.	New Connexion Wesleyans.	New Hebrew Congregation.	New Jerusalem Church.	New Methodist.	New Spiritual Church.	New South Wales Society.	Old Baptists.	Open Baptists.	Open Brethren.	176. Orthodox Eastern Church.	Particular Baptists.	Peculiar People.	Plymouth Brethren.	Polish Society.	125. Portsmouth Mission.	Presbyterians.	Presbyterian Baptists.	Presbyterian Church in England.	Primitive Congregation.	140. Primitive Free Church.	Primitive Methodists.	Progressives.	Protestant Members of the Church of England.	Protestant Transcendentalists.	Protestant Union.	Protestants adhering to Articles 1 in 18, but rejecting Ritual.	Provident.	Quakers.	Ranters.	153. National Christians.	Reconverts Religious.	Red Ribbon Army.	Redeemed Army.	Reformed Free Church Wes-
156. Reformed Church of England.	157. Reformed Episcopal Church.	Reformed Presbyterians.	Reformed Presbyterians or Co-venturers.	Reformers.	140. Rescue Methodists.	Revivalists.	Ritual Band.	Roman Catholics.	Royal Gospel Army.	165. Saints.	Saints Society.	Salvation Army.	Salvation Navy.	Sunday-schools.	170. Scotch Baptists.	Second Advent Brethren.	Seminarians.	Separatists (Protestants).	Seventh Day Baptists.	175. Society of the New Church.	Spiritual Church.	Spiritualists.	Stockton Hebrew Congregation.	Strict Baptists.	180. Swedenborgians.	Temperance Methodists.	Unitarian Congregational Church.	Unitarian Church.	Unitarianism.	185. Union Baptists.	Union Churches.	Union Congregationalists.	Union Free Church.	Unitarians.	



### § 5. *Les Juifs ; le serment parlementaire : Oxford et Cambridge.*

Les Juifs avaient été entièrement bannis d'Angleterre sous Édouard I (fin du xiii<sup>e</sup> siècle). Ils n'essayèrent pas d'y retourner jusqu'à l'époque de Cromwell, et ce n'est qu'après la Restauration qu'ils furent formellement autorisés à s'y établir. La première synagogue de Londres date de 1692. Il est probable que Shakespeare, lorsqu'il a tracé le caractère de Shylock, n'avait lui-même jamais vu un Juif<sup>1</sup>.

Les Juifs anglais d'aujourd'hui sont, pour la plupart, d'origine portugaise ou espagnole, et c'est la race juive qui a donné à l'Angleterre son grand homme d'État, Disraeli, lui-même (comme son nom l'indique) d'une famille juive convertie à l'anglicanisme. Les Juifs ont pendant longtemps, en Angleterre, été légalement considérés comme étrangers. En effet, un acte passé sous Jacques I<sup>er</sup> faisait de l'épreuve religieuse de la communion anglicane (*sacramental test*) la condition préliminaire de la naturalisation. En 1753, le Parlement repoussa la proposition du ministère Pittman pour permettre la naturalisation des Juifs. Les Juifs étaient de plus frappés d'incapacités particulières ; par exemple, ils ne pouvaient acquiescer de biens-fonds, prohibition qui le plus souvent fut étudiée ou non appliquée. Mais dans le dernier demi-siècle, par suite de mesures successives, quoiqu'obtenues à grande peine, ils

- |                                    |                                   |
|------------------------------------|-----------------------------------|
| 190. Unitarian Baptists.           | Welsh Wesleyan Methodists.        |
| Unitarian Christians.              | Wesleyan Methodist Assoc.         |
| Unitarians.                        | Wesleyan Reformers.               |
| United Brethren or Moravians.      | 225. Wesleyan Reform Navy Band.   |
| United Christian Army.             | Wesleyans.                        |
| 225. United Christian Church.      | *White Ribbon Gospel Army.        |
| United Free Methodist Church.      | Working Men's Evangelistic        |
| United Presbyterians.              | Mission Chapels.                  |
| Universal Christians.              | Workers of God.                   |
| Unitarian.                         | 310. Young Men's Christian Assoc. |
| 309. Welsh Calvinistic Methodists. | Young Women's Christian As-       |
| Welsh Free Presbyterians.          | sociation.                        |

<sup>1</sup> Lucky, *History of England in the tenth century*, t. 1, 226.

sont arrivées à l'émancipation civile et publique complète et absolue. La dernière barrière qui les arrêtait est tombée en 1858 : ils furent dispensés dans le serment parlementaire de la formule « sur la foi d'un chrétien ».

Ce serment parlementaire, qui prend Dieu à témoin, et par conséquent est une profession de foi déiste, que M. Bradlaugh, athée pratiquant, a refusé de prêter, est lui-même, à son tour, battu en brèche par la minorité radicale comme portant atteinte à la liberté et surtout à l'égalité de conscience. Il sera peut-être bientôt aboli ; mais cette suppression n'empêchera pas la nation anglaise de garder longtemps encore un grand fonds de foi religieuse et de présenter un peu pharisaïque. Ceux-là le savent qui ont passé un dimanche en Angleterre et surtout en Écosse. Et si on sanctifie si sévèrement le dimanche, le jour du sabbat comme on dit, les églises et chapelles protestantes (sur le continent du reste aussi bien qu'en Angleterre) sont fermées toute la semaine et ne s'ouvrent que le dimanche aux heures des offices. Dans nos pays, l'église catholique reste ouverte tous les jours et a toute heure comme un refuge à l'âme croyante et souffrante qui veut venir y chercher un moment de recueillement et de prière. En Angleterre, cet usage du catholicisme subit des restrictions, sans doute sous l'influence des usages protestants. L'église catholique est bien ouverte tous les jours, mais elle ne l'est d'ordinaire que le matin et l'après-midi.

En somme, la liberté religieuse est absolue en Angleterre, et il s'en faut de bien peu qu'il n'en soit encore de même de l'égalité religieuse. Les dernières barrières tombent peu à peu : les grandes universités d'Oxford et de Cambridge, longtemps fermées par l'obligation du Test, sont aujourd'hui ouvertes à toutes les croyances ; et, depuis 1870, le Test, c'est-à-dire l'obligation de souscrire aux 39 articles de l'Église établie, n'est plus exigé que pour l'obtention des grades de théologie ; et là il est tout à fait légitime.

\* \*) Valt. Th. Harnack : *Histoire des Israélites, depuis l'époque de leur départ jusqu'à nos jours*.



Les catholiques, les dissidents, les juifs, les libre-penseurs peuvent désormais étudier à Cambridge et à Oxford. Sans doute l'anglicanisme y exercera encore longtemps une suprématie morale, mais il y devra à la tradition et au respect la place qu'il tenait auparavant de la loi. C'est là une grande conquête pour la dignité des études et pour la liberté de l'esprit.

La liberté et l'égalité religieuse sont entrées dans les institutions ; mais il faudra encore un certain temps pour que la conséquence de ces faits entre dans les mœurs. Le respect officiel qu'on témoigne au dimanche en est la preuve. Non-seulement les lois qui en assurent la sanctification (par l'interdiction du travail, par la fermeture des débits de boissons, etc.) sont et resteront longtemps en vigueur, et bien téméraire serait qui oserait parler contre elles ; mais les atténuations les plus légitimes à nos yeux sont regardées comme une impiété. Par exemple, celle qui ouvrirait les Musées le dimanche pour permettre à la foule d'élever son esprit et son intelligence par des spectacles dont elle n'a pas le loisir dans la semaine. La proposition a été repoussée par le Parlement, et l'on a remarqué que les princes du sang (qui sont de droit membres de la Chambre des Lords) ont voté avec la minorité. Dans tous les temps et dans tous les pays du reste, l'observation de certaines pratiques extérieures arrive à être regardée comme plus importante que les dogmes ou les préceptes moraux de la religion. Les indifférents eux-mêmes, par respect social, observent scrupuleusement ce qu'on pourrait appeler « la religion du dimanche ».

## II

### LES RELIGIONS EN ÉCOSSE

En Écosse, le privilège d'Église Établie appartient à l'Église Presbytérienne. Son organisation, dans sa forme actuelle, date

de 1560. En 1662, l'Eglise Episcopale ou Anglicane fut rétablie comme Eglise officielle; mais après la Révolution de 1688, le Presbytérianisme redevint Eglise d'Etat, et l'Acte d'Union de 1707 lui en reconnut le titre et les privilèges.

Le principal apôtre de la Réforme en Ecosse avait été Jean Knox, qui se rattachait aux doctrines de Calvin. D'abord persécutée, la réforme calviniste d'Ecosse devint promptement maîtresse et persécutrice. L'Eglise Presbytérienne tira son nom de la forme de son gouvernement intérieur et de la prépondérance donnée aux anciens (les *episcopoi* de l'ancienne Eglise) de chaque communauté.

Le clergé de l'Eglise Presbytérienne forme une sorte de démocratie : il n'a pas d'évêques et ses membres sont tous égaux. Chaque paroisse est gouvernée par un conseil, appelé *Kirk Session*<sup>1</sup>, formé du ministre et de membres laïques de la paroisse, appelés les anciens, *elders*; ces paroisses sont groupées en presbytères (*presbyteries*) formés des représentants cléricaux et laïques de quelques paroisses contiguës. Ces presbytères sont au nombre de 84 et groupés à leur tour en 16 synodes qui se réunissent deux fois l'an. Tout en haut de la hiérarchie, enfin, se trouve l'Assemblée Générale (*General Assembly*), composée de 386 membres, ministres et laïques. Elle se réunit tous les ans en mai pour une session de dix jours.

Le nombre de ses paroisses est de 1,248; de ses temples, 1,500; et de ses ministres, environ 1,700. Les revenus de l'Eglise sont évalués à environ 350,000 L. (8,750,000 fr.) par an. En outre, on estime à environ 2,000,000 L. (50,000,000 fr.) la valeur des églises, terres, fondations, etc., données à l'Eglise Presbytérienne par des particuliers depuis 1845. En 1883, elle comptait, d'après ses propres statistiques, 570,000 membres ou communicants; en ajoutant à ces derniers leurs familles et ceux qui lui sont rattachés par des liens plus lâches, on peut lui attribuer un troupeau d'environ 1,500,000 âmes ou à peu

<sup>1</sup> *Kirk* est la forme dialectale écossaise du mot anglais *church* = église.



près la moitié de la population de l'Ecosse. En effet, d'après la statistique des mariages, environ 47 000 de la population totale de l'Ecosse se réclame d'elle<sup>1</sup>.

Cette église a été elle-même le théâtre d'un schisme. A la suite de différends concernant le patronage de l'Etat et le droit de présentation aux bénéfices, contrairement au vote du presbytère. Cette scission eut lieu en 1843<sup>2</sup>. Ceux qui défendaient la liberté de l'Eglise contre l'intrusion de l'Etat, et qui pour cette raison s'appelaient *non-intrusionists*, se séparèrent de l'Eglise Presbytérienne officielle et fondèrent l'Eglise Presbytérienne libre, la *Free Kirk* (lit. Eglise libre). Grâce aux libérales donations de ses partisans, elle put, bien que ne recevant aucun aide de l'Etat, ouvrir des églises et entretenir des ministres dans toute l'Ecosse. Une grande partie de la population écossaise lui appartient, surtout dans la classe moyenne et populaire, tandis que l'Eglise officielle — comme il arrive d'ordinaire aux églises officielles — conservait surtout les classes supérieures et aisées parmi ses adhérents.

Son organisation est la même que celle de l'Eglise officielle. Elle compte 1,200 temples, 1,140 ministres et annonce 945,000 adhérents. Ses revenus en 1883, étaient de 580,000 L. (11,500,000 fr.)<sup>3</sup>.

Il y a enfin un troisième groupe presbytérien, appelé l'Eglise Presbytérienne Unie (*United Presbyterian Church*, réunion de divers groupes de dissidents (l'un deux remonte à 1744). Cette église compte 550 temples, 569 ministres, environ 500,000 membres et un revenu (en 1882) de 377,000 L. (9,425,000 fr.)<sup>4</sup>.

Mais ce qui est commun à toutes ces variétés du presbytérianisme, c'est la sévérité du culte. Les églises sont sans orgue,

<sup>1</sup> *The Statesman's year Book for 1894*, p. 215.

<sup>2</sup> L'esprit de résistance au droit de patronage l'emporta à la fin, mais longtemps après la victoire qui fut la conséquence de son insuccès. En 1874, l'Acte de Patronage qui datait de 1711 fut aboli, et chaque paroisse s'en maintint ses ministres.

<sup>3</sup> *Statesman's Year-Book*, p. 215.

<sup>4</sup> *Ibid.*

sans autel, sans croix, sans images, sans cierges : on y chantait des psaumes, mais point d'hymnes en vers. Le culte est froid et incolore et sans liturgie. Le dimanche, le jour du sabbath, est observé avec plus de rigueur et plus de tristesse encore en Écosse qu'en Angleterre.

L'Église Épiscopale ou Anglicane qui est église officielle en Angleterre, est église libre en Écosse. Aux yeux de l'État en Écosse, les Anglicans étaient des *dissenters* ou dissidents et parfois même assez durement traités. Des adhérents sont peu nombreux, mais une bonne partie de la noblesse et de la classe des propriétaires y est comprise. Elle comptait en 1881, 7 évêques, 255 ministres, 220 temples et environ 75.000 fidèles.

Le Catholicisme avait presque entièrement disparu de l'Écosse comme de l'Angleterre. Il ne lui était resté d'adhérents que dans un petit coin des Highlands. Voici en quels termes M. Locky a résumé cette histoire :

« En Écosse, les ministres presbytériens veillaient avec plus de zèle encore que le clergé anglican ; le catholicisme pourtant n'y fut pas entièrement éteint. Il avait trouvé une protection puissante dans la famille ducale des Gordon. En 1660, le duc de Gordon fut arrêté pour avoir tenu des réunions papales dans sa demeure à Rômbourg, mais il fut relâché après un emprisonnement de quinze jours. En 1722, une réunion de cinquante catholiques fut surprise dans la maison de la duchesse douairière de Gordon, et le prêtre fut emprisonné. Il fut mis en liberté sous caution, et, comme il ne se représenta pas devant les tribunaux, déclaré hors la loi. La famille Gordon abandonna le catholicisme à la mort du second duc, en 1728, et dès ce moment on ne retrouve que de rares traces de catholicisme dans les Basses-Terres. Dans les Hautes-Terres (*Highlands*) il avait encore des adhérents dévoués. Un petit cottage, appelé *Scalan*, à Glacultra, au des endroits les plus reculés et les plus déserts des montagnes du comté d'Aburdeen, resta pendant la plus grande partie du xviii<sup>e</sup> siècle une sorte de séminaire, où huit ou dix jeunes gens étudiaient pour la prêtrise. Quelquefois un prêtre ou un religieux (souvent un



Jésuite), offrit le sacrifice divin dans une maison particulière. Dans les îles de l'ouest (les Hébrides) et dans quelques-unes des vallées montagneuses de Moray, surtout dans la propriété des ducs de Gordon, les catholiques restèrent nombreux et il ne paraît pas qu'ils aient été inquiétés. En 1773, lorsque le docteur Johnson visita les Hébrides, il y avait deux petites îles, Egg et Canna, qui étaient encore entièrement habitées de catholiques<sup>1</sup>.

C'est par l'immigration irlandaise que le catholicisme commença à reprendre pied en Écosse. Mais comme le progrès y fut plus lent qu'en Angleterre, le Saint-Siège laissa plus longtemps l'Écosse sous le régime des « missions » : il avait établi en Écosse trois vicariats apostoliques. C'est en 1578, que le pape Léon XIII, par une bulle du 4 mai, rétablit la hiérarchie catholique en Écosse.

• Ce royaume fut partagé en deux provinces ecclésiastiques : 1<sup>re</sup> celle de Saint-André et Edimbourg avec quatre évêchés suffragants, ceux d'Aberdeen, de Dunkeld, de Galloway et d'Argyll (avec les îles) ; 2<sup>de</sup> la province de Glasgow qui n'a point de sièges suffragants. En Angleterre le Pape avait créé des sièges nouveaux afin de ne point donner d'ombrage aux prélats anglicans qui occupaient les anciens sièges catholiques ; en Écosse, où il n'existe point de hiérarchie officielle, et où par conséquent il n'y avait pas les mêmes ménagements à garder, le Souverain Pontife a rétabli purement et simplement les anciens diocèses écossais supprimés depuis plus de trois cents ans. L'archevêché de Saint-André, auquel était attaché avant la Réformation le titre de primate d'Écosse, fut rétabli en faveur de Mgr Strain, vicaire apostolique du district oriental et réuni au siège d'Edimbourg, où le prélat a sa résidence. Mgr Byre fut créé archevêque de Glasgow.<sup>2</sup>

Il est difficile d'évaluer le nombre des catholiques en Écosse,

<sup>1</sup> Lucky, *England in the xix<sup>e</sup> Century*, t. I, p. 310. — On peut voir dans le même ouvrage, t. III, p. 308, le récit d'émeutes populaires, dirigées contre les Catholiques, qui accédaient à Edimbourg et à Glasgow en 1776.

<sup>2</sup> Lettre d'Écosse du journal *le Français* du 8 mai 1882.

et il faudrait pouvoir distinguer ici entre Écossais et Irlandais immigrés. Il y a des catholiques parmi les Gaëls des Hautes-Terres, notamment à Mar, Lochaber, Long-Island et Strathglass<sup>1</sup>, et un bon nombre des Gaëls Écossais de la Péninsule du Canada sont catholiques.<sup>2</sup>

D'après le *Catholic Directory* de 1885, il y a en Écosse 335 églises et chapelles et 334 prêtres.<sup>3</sup> En 1828, il n'y avait en Écosse que 50 prêtres et 45 édifices religieux. Il n'y avait pas de couvents et il y avait à peine d'écoles catholiques. D'après un article émanant de la revue catholique anglaise *The Tablet*, il y aurait en à cette époque en Écosse à peine 50,000 catholiques, et il y en aurait aujourd'hui près de 350,000, ainsi répartis : Glasgow 230,000, (en grande partie, sinon en totalité, Irlandais immigrés) ; Edimbourg, 50,000 ;

<sup>1</sup> *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, T. III-IV, p. 60.

<sup>2</sup> D'après un article du Dr Masson sur les Gaëls au Canada, les catholiques forment la moitié des Gaëls établis au Cap-Breton, dans le Pictou County, et dans l'île du Prince Édouard, *Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, T. III-IV, p. 42.

<sup>3</sup> Voir aussi l'article *L'Eglise catholique en Écosse* dans le journal *Le Français* du 8 mai 1882. Cet article donne les détails suivants sur les congrégations religieuses en Écosse :

« Ces derniers [les prêtres réguliers] se divisent ainsi : les Dominicains à Edimbourg, à Dundee, à Galleshead, à Selkirk et à Glasgow ; les Bénédictins à Fort-Augustus ; les Oblats de Marie Immaculée à Leith ; les Franciscains à Glasgow ; les Lazaristes à Lanark ; les Passionnistes à Glasgow et les Rédemptoristes à Perth. Les Frères Maristes sont aussi établis dans plusieurs localités, entre autres à Glasgow et à Dundee. On compte dix-huit communautés de femmes. La plupart de ces convents sont des pensionnats ou des écoles de jeunes filles. Quant aux garçons, il y a pour eux quatre grands établissements catholiques en Écosse. C'est d'abord le petit et le grand séminaire de Saint-Martin à Elmer, près d'Aberdeen, qui ont surtout pour objet de former des prêtres ecclésiastiques. Puis le singulier collège fondé par les Bénédictins dans les bâtiments du Fort-Augustus qui leur a été rendu par l'administration de la guerre ; cet établissement est destiné aux jeunes gens appartenant aux classes supérieures de la société et à ceux qui veulent embrasser une carrière libérale. L'école Saint-Joseph, à Dumfries, dirigée par les Frères Maristes, est spécialement à l'usage de ceux qui se destinent au commerce. Enfin, dans cette même ville de Dumfries, les Frères Maristes ont établi un noviciat pour alimenter leur ordre et fournir des instituteurs aux nombreuses écoles qu'ils dirigent. Au dehors de ces établissements, il existe deux séminaires ecclésiastiques bien florissants, l'un à Rome, l'autre à Valladolid, en Espagne ; ce sont des séminaires du temps où le clergé catholique d'Écosse était contraint pour se recruter, d'envoyer ses sévilles se former à l'étranger. »



Dunkeld, 40,000 ; Galloway, 10,000 ; Argyll et les Hébrides, 10,000. \*

En Écosse comme en Angleterre l'opinion publique est devenue tolérante et libérale à l'égard des catholiques. \*

Nous terminons ici cette revue, qui n'a d'autre prétention, comme voit le lecteur, que de donner un résumé historique et statistique du sujet. Les grandes questions de philosophie religieuse qu'il suggère ne sont pas de notre compétence, et nous nous bornons à constater la grande évolution historique des Religions en Grande-Bretagne, cette vie religieuse et cette activité morale toujours agissantes, et surtout cet esprit de liberté qui se dégage peu à peu des luttes et des haïnes.

H. GAIKON.

<sup>1</sup>) Chiffres cités, d'après T. W. Stubbs, dans le feuilleton du journal *Le Français* du 13 avril 1874. — Les Irlandais devaient former la très grande majorité des catholiques en Écosse. Rappelons, en effet, que, d'après le recensement de 1871, il y avait alors en Écosse 207,000 personnes nées en Irlande et environ 200,000 nées en Écosse de parents irlandais.

<sup>2</sup>) « Le célèbre éditeur Chambers rappelle dans ses *Reminiscences* qu'il y a une quarantaine d'années un poireau de femme fut trouvé dans un faubourg d'Edimbourg et que la population du quartier en brisa les carreaux à coups de pierres. Il fallut qu'il apparût dans une lettre rendue publique l'attention des magistrats et de la police sur ces scandales pour les faire cesser. Il y a deux ans, les *Sœurs de Charité d'Edimbourg* résolurent d'élever un corps de bâtiment à leur service devenu trop étroit (si nous ne nous trompons, c'était précisément ainsi dont les *Sœurs* avaient naguère été dérangées par l'acharnement populaire). Aussitôt toutes les dames de la haute société écossaise, sans distinction d'épiscopes religieuses, s'offrirent pour organiser un « *haras de fantaisie* » et une école de charité... »

(Article publié du *Français*).

## RELIGIONS DE L'INDE

En reprenant la série de ces bulletins après un intervalle de trois années, nous nous trouvons en présence d'une triple moisson. Le simple relevé bibliographique des travaux dont les religions de l'Inde ont été l'objet pendant ce laps de temps, fournirait à lui seul la matière d'un article étendu. Aussi l'analyse et l'appréciation critiques devront-elles se renfermer dans d'étroites limites, si nous voulons conserver à ces comptes-rendus leur caractère de revues d'ensemble relativement complètes, aussi complètes du moins que peut l'être un travail de ce genre entrepris sans collaboration sur un domaine aussi fécond et aussi étendu. Nous essaierons pourtant de préciser la portée des publications les plus importantes, soit par leur valeur propre, soit par l'intérêt général des questions qu'elles soulèvent. Pour celles dont l'objet est plus spécial, et, dans le nombre il y en a d'excellentes, il faudra nous borner la plupart du temps à une sèche énumération. Comme dans les précédents bulletins, il ne sera question dans celui-ci, sauf indication contraire, que des travaux que j'ai pu examiner directement. Au point de vue purement bibliographique et en recueillant des titres de seconde main, on arriverait facilement à doubler et à tripler la liste.

M. Bergaigne a achevé son grand ouvrage sur le Rig-



Veda<sup>1</sup>, dont le 1<sup>er</sup> volume a été signalé dans le bulletin de 1880 (vol. I, p. 244). Je n'ai rien à changer aux termes par lesquels j'essayais alors de caractériser cette œuvre remarquable après inspection d'une seule de ces parties ; car, bien que publiées à de longs intervalles, elle est de celles où tout se tient, parce que tout y relève d'une seule et même pensée maîtresse. Pour bien apprécier cette œuvre, il faut, jusqu'à un certain point, faire abstraction du titre. Ce n'est point à proprement parler une exposition de la religion védique. Même avec la restriction indiquée dans le titre, une pareille exposition ne pourrait pas ne pas tenir compte des autres Vedas. Elle exigerait aussi un certain élément historique, quelques aperçus sur la chronologie des idées védiques et sur la milieu dans lequel elles se sont développées. Non que je reproche à l'auteur d'avoir négligé ces questions ; il les a écartées à dessein et, à son point de vue, il a eu raison de le faire. Je constate seulement que, dans une exposition d'une pareille étendue, il n'aurait pas pu s'en désintéresser à ce point. Il n'eût pas manqué de donner un fond au tableau, d'y introduire cette perspective et cette exactitude de proportion qui font un peu défaut dans ce livre, où tout paraît en quelque sorte sur le même plan et où ce ne sont pas toujours les éléments les plus importants au point de vue historique et religieux, que l'auteur a eu le plus à cœur. C'est que M. B. nous a donné quelque chose de bien autrement utile, de bien autrement nécessaire qu'une exposition de la religion védique. Son livre, auquel il faut joindre maintenant les essais de lexicographie védique de l'auteur<sup>2</sup>, est en réalité, sous forme analytique, un commentaire exégétique du *Rigveda*, destiné à en remanier dans une large mesure le lexique et d'en renouveler dans une mesure non moins large l'interprétation. Dans cette reprise en bon-meur de tout l'édifice, la partie à laquelle M. B. touche le moins, est celle de l'étymo-

<sup>1</sup> Abel Bergaigne : *la Religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda*. 3 vol. in-8°. Paris 1878-1881.

<sup>2</sup> Abel Bergaigne : *Études sur le lexique du Rig-Veda* : dans le *Journal asiatique*, vol. II, p. 408 ; III, 188, 518 ; IV, 169, 462.

logie pure, qui en est en effet la moins contestable. Il ne s'ingénie que rarement à trouver aux mots une origine entièrement nouvelle, <sup>1</sup> se bornant en général à choisir avec circonspection parmi les résultats de la linguistique contemporaine. Son travail est avant tout philologique. Il opère sur les mots et sur les formules dans lesquelles ces mots paraissent et, par des rapprochements poursuivis avec une patience, une rigueur et une sagacité vraiment admirables, il s'applique à éliminer les à peu près, les fausses nuances, les acceptions gratuites et à circonscrire dans les limites les plus précises la valeur exacte des expressions. A côté d'une faculté de combinaison parfois un peu subtile, et d'un sens en quelque sorte inné pour pénétrer dans les replis les plus cachés d'une locution, ce qui frappe le plus, chez lui, c'est la franchise absolue de la méthode. M. H. s'interdit aussi sévèrement à lui-même qu'il les dépiste chez les autres, les procédés de cet art dangereux qui consiste à donner bonne apparence aux textes en leur faisant une douce violence, à atténuer par une suite de concessions arbitraires ce qu'ils peuvent avoir d'étrange et à résoudre les difficultés en les volant. Une fois qu'il s'est arrêté au sens d'une expression, il le retient bonnêtement à travers les métaphores les plus hardies, les plus bizarres à notre sentiment et ne l'abandonne, à défaut de raisons probantes, que devant une impossibilité bien démontrée. La question, dans ces cas, est de savoir où commence l'impossibilité dans le Veda, et j'avoue que M. H. me semble parfois en reporter bien loin la limite. Ainsi, de ce que *arava* signifie cheval, je ne me croirais pas tenu, comme M. H. et, avant lui, Wilson, à traduire *arava* par « qui est sans cheval », quand il s'agit de dieux qui n'appar-

<sup>1</sup> Quant il le fait, il ne me paraît pas toujours avoir la main heureuse. Ainsi, je ne puis accepter l'étymologie qu'il propose de *śiri* et de ses dérivés sans hésitation. Les commentateurs ou l'on fait profession de parer, ont bien pu en trouver de *śrī*, de *śrī*, de *śrī* ; mais il me paraît une preuve directe pour admettre que les poètes védiques se soient jamais servis eux-mêmes de *śiri* ou de *śrī* d'autre qualification de « sans avoir » ou de « sans qui ne vient pas ».



laissent presque jurer sans leurs attelages. En présence des traces non équivoques qu'a laissées la racine *so* dans le sens de « blesser, offenser », je m'inclinerais volontiers devant la tradition indigène, qui explique ce mot par « irrésistible, que nul n'affronte ». Dans bien des cas aussi, où M. H. attribue la métaphore au poète, je crois que celle-ci a pu fort bien appartenir à la langue même ; que *go* (vache), par exemple, était dans le répertoire poétique un des noms du lait. A appliquer avec cette rigueur une méthode à laquelle ne résisterait pas toujours la preuve la plus sobre, on risque d'augmenter encore ce que M. B. appelle le galimatias du Veda et, ce qui est plus fâcheux, d'y introduire un bagage supplémentaire de subtilités mystiques, dont il n'est déjà que trop pourvu. C'est du reste ce que M. B. veut parfaitement. Il avoue lui-même que, dans cette œuvre de réaction, comme il l'appelle, contre les procédés reçus, il a dû plus d'une fois dépasser le but. Mais il ajoute que cette réaction était nécessaire et, comme j'en suis aussi persuadé que lui, je ne puis que lui savoir gré d'avancer encore là même où je ne me suis plus le courage de le suivre.

M. Bergaigne opère sur les formules presque avec la même rigueur que sur les mots, et c'est ici surtout que je dois accentuer mes réserves. Un mot est quelque chose de limité et de solide, dont l'imagination la plus fantaisiste ne peut abuser que jusqu'à un certain point. Une formule est un produit complexe et infiniment plus flottant, dont on peut faire à peu près tout ce qu'on veut. Le Veda, comme toute œuvre fondamentalement collective, est plein de ces formules et, dès le commencement des études védiques, on y a vu avec raison un des principaux facteurs de l'interprétation : l'essentiel est de n'en point être la dupe. Quand on voit ce que ces formules deviennent dans les autres Vedas avec quelle liberté elles y sont altérées, substituées les unes aux autres comme des quantités en quelque sorte indifférentes, on est d'abord surpris et on se dit que ces gens là remanient à tort et à travers un vieux fond qu'ils ne comprennent plus. Mais il suffit d'un retour, pour voir

qu'il en est déjà de même dans le *Rigveda*. Les riches usent et abusent de ces rengaines consacrées : ils jouent avec elles ; elles sont le jargon mystique, le patois de Chanaan de l'époque. Aussi, plus une association de mots est chez eux fréquente, moins elle est précieuse. Ajoutez que l'origine de ces formules a pu être d'un puéril à défer toute sagacité moderne ; ajoutez encore les vicissitudes auxquelles a été exposé le texte, les altérations qu'il a certainement subies, comme l'atteste *a priori* la diversité des câhlâs, la tendance enfin à confondre les dieux et à dire de l'un ce qui a été dit d'un autre, et il apparaîtra clairement combien on a ici de raisons de se défier, si on ne veut pas s'exposer à prendre pour des concepts réels de simples habitudes verbales. Or je trouve que, sous ce rapport, M. H. ne s'est pas assez défie. J'admire son industrie à rassembler les formules et les locutions, son ingéniosité à les combiner et la sagacité rare avec laquelle il a su très souvent leur arracher leur secret :<sup>1</sup> mais souvent aussi elles l'ont séduit et lui ont fait lâcher la proie pour l'ombre. Ce sont en grande partie des formules qui l'ont conduit à donner une importance, selon moi fort exagérée, à tout cet appareil de physique et de cosmographie sexuelles ; au rôle des nombres dans le Veda ; aux rapports qu'il trouve entre Agni et Manu, Agni et Vishnu, Soma et le soleil ; à la conception, très vraie à condition qu'elle n'en vienne pas à étouffer toute autre, du sacrifice considéré comme la représentation des phénomènes de la nature. C'est de ce long commerce avec les formules qu'il a contracté une prédisposition insatiable pour les solutions paradoxales, et leur influence n'est pas pour peu de chose non plus dans cet esprit de systématisation excessive qui domine tout l'ouvrage, qui en a inspiré l'ordonnance et qui a conduit, par exemple, M. H. à distinguer une classe de dieux sacrificoteurs et à gâter, je ne trouve pas d'autre mot, sa belle étude sur les dieux souverains par sa

<sup>1</sup> Voir, par exemple, l'usage bizarre qu'il en a fait dans son traité des *parvâtyas* semi-historiques, tels que *Sûta*. Tout le morceau est effondré à l'échelle de discussion fine et prudente.



théorie des deux pères. Le père bien authentique d'un dieu de premier ordre ne peut être qu'un roi déchu, par conséquent, méchant. Mais il n'y a point de paternité semblable dans le Veda, ou, du moins, elle y est soigneusement voilée : Kronos et Ouranos y sont anonymes. Le dieu père par excellence, Dyau, le Ciel, n'est pas conçu comme mauvais pour cela. Varuna est père au même titre que Mitra, le dieu éminemment bon, et cette paternité, certainement fort ancienne, mais d'ordre secondaire comme les paternités multiples de Zeus, est sans rapport avec la côté sévère de sa divinité. L'en dira autant de la paternité du Rudra : n'impliquant aucune déchéance, elle n'a rien à voir avec son caractère de dieu redoutable.

Mais il est temps que je me sépare de cette œuvre remarquable, s'il doit être question encore d'autre chose dans ce bulletin. En résumé, sans adopter entièrement la lexique de M. Bergaigne, je ne puis qu'approuver sa manière de traduire, parce qu'elle est, après tout, la méthode ne cédant rien à la fantaisie, et qu'elle démontre à chaque ligne les difficultés qui s'opposent encore à l'intelligence de ces vieux documents. Je suis moins d'accord avec lui sur l'interprétation générale. Mais, même à ce point de vue, sa manière de concevoir l'aspect du Veda est celle qui, parmi toutes, se rapproche le plus de mes propres idées. Pour ne pas me ranger de son côté dans le débat soulevé par son livre, il me faudrait oublier les protestations que j'élevais, il y a plus de deux ans déjà, contre le Veda poétiquement naïf et raisonnable qui nous vient d'Allemagne.

Le livre de M. Bergaigne est le commentaire analytique d'un texte qu'il s'agit de traduire : le commentaire de M. Ludwig est un recueil de notes et de documents à l'appui d'une traduction déjà faite et qui, par sa date d'achèvement (1876), n'est pas du ressort de ce bulletin. Je pourrais donc me borner à mentionner le deuxième et dernier volume de ce commentaire<sup>1</sup> qui, par sa nature même, échappe à l'analyse, et à

<sup>1</sup> Alfred Ludwig : *Commentar zur Rigveda Uebersetzung*. II. Theil. Zu dem

référer à ce qui a été dit du premier volume dans le précédent compte-rendu, si je ne me croyais tenu de rendre hommage une fois de plus au savoir étendu et minutieux qui se trouve accumulé dans ces recherches. M. L. est un notateur, comme M. Bergaigne et, pourtant, leurs ouvrages sont, à bien des égards, le contre-pied l'un de l'autre. Malgré sa prédilection pour une littéralité souvent excessive, le premier ne traduit pas avec la méthode inflexible du second : il se décide plus souvent d'après les convenances du cas particulier et il a même, de ce chef, de brusques détours, qui dépassent en fait de liberté tout ce qu'on s'était permis jusqu'à ce jour. Par contre on trouve chez lui cette connaissance approfondie, immédiate, des autres branches de la littérature védique, dont l'absence est parfois trop sensible chez M. Bergaigne. Son commentaire, qui est la partie la plus méritoire de l'ouvrage, est sous ce rapport une véritable mine de renseignements puisés aux sources, et où il n'y a rien à reprendre qu'un excès de richesses. Le lecteur, qui se sent comme perdu au milieu de cet encombrement, est trop souvent obligé de se dire que l'auteur eût, en somme, plus donné, s'il s'était appliqué d'avantage à choisir. Le volume se termine par une appréciation de l'éthique du Vêda considérée dans son action sur la vie de l'individu et de la nation en général<sup>1</sup>.

Dans une série d'articles que je ne puis caractériser dans l'ensemble, parce que je n'en connais que le début, M. Colinet a étudié la conception de la divinité dans le *Rigveda*<sup>2</sup>. Il est frappé du caractère absolu que les Hymnes reconnaissent aux dieux, même à ceux qui, comme Agni et Soma, sont liés par le rapport le plus intime à des objets sensibles; au point de

*Veredelte Kunde der Vedenforschung*, Prague et Leipzig, 1883. Le volume est le 4<sup>e</sup> de l'ouvrage complet.

<sup>1</sup> La même question, mais dans un sens plus théologique et avec moins pour l'Inde des indices du *Rigveda*, a été traitée par M. A. Holman : *Sünde und Sühne in den Rigveda-Hymnen und den Psalmen*; dans la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, t. XX, 1 (1884).

<sup>2</sup> Ph. Colinet : La divinité personnelle dans l'Inde; dans *Le Monde*, t. II, p. 427 (1884).



se confondre souvent avec eux. L'observation est juste : peu importe que ce caractère ne soit pas constant ; que ces dieux s'engendrent entre eux, se combattent et se pénètrent réciproquement ; qu'il soit au pouvoir de l'homme de leur faire du mal et du bien : il suffit que ce caractère leur soit reconnu une fois, pour qu'il existe. Tout aussi juste est l'observation que ce caractère ne s'explique pas par l'anthropomorphisme par, ou, pour employer un terme que d'autres préfèrent, par le pur animisme ; mais qu'il convient, en présence surtout de personnalités bien plus dégagées du monde sensible, telles que Indra et Varuna, d'y joindre des notions transcendantes, une conception plus ou moins vague de la divinité comme étant au-dessus et en dehors du monde. D'où viennent ces notions ? Comment faut-il, dans le plus lointain passé, se représenter l'action de ces deux facteurs, d'un côté l'induction sensible, d'autre part la raison pure ? J'imagine, pour mon compte, qu'ils ont été confusément à l'œuvre l'un et l'autre, depuis les premiers jours, comme ils le sont encore actuellement. Mais je doute que ce soit la l'avis de M. C. Ce dont Je suis persuadé par contre, c'est que le Veda, pas plus que tout autre document du reste, ne nous fera faire un pas décisif vers la solution du problème. Nous sommes si loin des origines de la conscience humaine dans ce livre, qu'autant vaudrait s'adresser à un de nos contemporains, que de l'interroger à cet égard. La question d'archéologie devient ici forcément une question de spéculation, et c'est le chemin qu'elle paraît aussi avoir pris chez M. C., puisqu'il avoue que, pour la suite, « les documents » postifs faisant défaut, il sera nécessaire de recourir à l'observation de la marche de l'esprit humain en général, et de « vérifier » ensuite nos conclusions par l'examen des textes « védiques. » Les textes sont peu gênants en pareille matière. Ce qui est difficile, c'est, par l'observation de cette « marche de l'esprit humain en général », d'en découvrir le point de départ, à supposer qu'on ne le connaisse pas déjà, et surtout de le faire voir de la même façon à ceux qui, sur certaines matières, ne pensent pas comme nous. Malgré le talent et la conscience

que M. C. apporte dans ses recherches, je doute que, sur ce point, il ait réussi mieux que d'autres, à contenter, comme on dit, tant le monde et son père.

M. C. m'ayant adressé au début de son travail quelques objections au sujet du caractère sacerdotal, nullement populaire que je suis obligé de reconnaître au Vêda<sup>1</sup>, je lui dois quelques mots d'explication, afin d'éviter tout malentendu. Je ne vois dans le Vêda rien qui ressemble à une doctrine secrète, à une religion s'entourant de mystère. Ce que je prétends, le voici : c'est qu'il y a dans ce livre une doctrine, ou plutôt des prétentions à une doctrine raffinée, à une sorte de gnose, qui en pénètre toutes les parties et que nous ne sommes pas autorisés à supposer chez le grand nombre. Que le fait d'avoir adoré les mêmes dieux que ses prêtres et d'avoir cru à l'efficacité du même culte, ne permet pas de préjuger des notions ni des sentiments de ce grand nombre. Que ce qu'on a appelé hénothéisme, la tendance non-seulement à subordonner à tout de rôle tous les dieux à un seul dieu, qui n'en devient pas plus tangible pour cela, tant s'en faut, mais encore et surtout à les faire rentrer en quelque sorte les uns dans les autres comme de pures abstractions, sans substance ni personnalité, ne saurait être admis purement et simplement comme un trait de la conscience populaire. Que pour celle-ci, ces dieux, qui après tout ne sont pas des abstractions, ont dû être l'objet de représentations bien autrement concrètes et résistantes : qu'on devait, aussi bien qu'ailleurs, savoir sur leur compte une infinité d'histoires : qu'ils aient leurs biographies, et qu'au lieu de répéter que, dans le Vêda, la physionomie des dieux n'est pas encore bien arrêtée, on devrait renverser les termes et dire qu'elle ne l'est déjà plus. Qu'il y a tout lieu de croire que bien des traits essentiels de la vie religieuse du peuple ne sont pas représentés dans ces chants, qui ne nous ont été conservés, après tout, qu'à l'état de sélection, de liturgie d'une religion décidément aristocratique et sacerdotale. Que le culte

<sup>1</sup> Les objections de M. C. portant sur ce que j'ai dit à ce sujet dans la préface de *The Religions of India*.



domestique, par exemple, sans doute parce que les Brâhmanas s'en occupent à peine, y est pauvrement relégué dans une sorte d'appendix. Qu'il a dû forcément y avoir des diversités de tribu à tribu : que les superstitions locales, la culte des esprits malfais avec toutes les pratiques qui s'y rattachent, ont dû tenir une place bien autrement grande que ne le feraient croire les rares allusions qu'y font les *vishtas* : que l'argument, telle chose ne se trouve pas dans le Vêda, donc, elle n'existait pas à l'époque du Vêda, est un argument téméraire, et que l'image d'un « peuple védique, » qu'on a plus d'une fois prétendu dégager de documents poreux, a toutes les chances du monde d'être l'image d'un peuple idéal. Ce qui surprend, c'est que le style à lui seul n'ait pas donné l'éveil, avec sa phraséologie qui sent l'école, avec ses réticences, ses allusions obscures, auxquelles le grand nombre pouvait bien acquiescer par force d'habitude, mais auxquelles il ne devait guère entendre plus que nous. Car la plupart des traits que nous venons de résumer, ne sont pas choses rares et particulières au Vêda. Ils sont communs plus ou moins à toutes les littératures religieuses, sans en excepter les nôtres, en dépit du catéchisme. Ils se répètent notamment avec une fatigante monotonie d'un bout à l'autre : dans celles de l'Inde et là, on ne s'y est jamais mépris. Si on ne les a pas vus dans le Vêda, c'est qu'on n'a pas voulu les voir. On aurait cru blasphémer en reconnaissant qu'il y a beaucoup de routine professionnelle dans ces « naïves effusions des premiers pères de notre race. » N'était-on pas placé là au point d'origine en quelque sorte du chemin royal de la pensée aryenne ? Peut-être finira-t-on par avouer que parfois ce chemin ressemble déjà singulièrement à une impasse<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans un ouvrage dont il sera question plus loin (*India, What was it and how it was?*), M. Max Müller a pris également à partie ceux qui voient le caractère populaire du Vêda. Il leur demande s'ils savent ce qu'ils veulent dire, et leur objecte qu'on pourrait en soutenir autant des livres de l'Amir de Toulon et des poètes bouddhiques. M. Max Müller ne s'en prend pas à moi et je n'ai pas le presomption de croire qu'il a voulu s'en prendre à moi. Mais, comme je pense avoir été le premier à avancer cette théorie, je prends à tout risque l'o-

M. de Braché s'est renfermé dans des limites plus nettement définies. Il a étudié en philologue et en historien les problèmes qui se rattachent au vieux nom divin d'Aura<sup>1</sup>, et sa monographie complètera parmi ce qui a été écrit de meilleur sur cette question intéressante entre toutes par les perspectives qu'elle ouvre sur le passé religieux le plus lointain de l'Inde et de l'Iran. Sans se prononcer sur l'étymologie du mot, il admet, avec M. Darmesteter, la signification de « maître, seigneur ». Epithète, à l'origine, de l'ancien dieu suprême des tribus indo-européennes, c'est-à-dire de Dyau-pitar, le Ciel, père des dieux et des hommes, assuré est devenu dans l'Iran le nom du successeur plus ou moins révolutionnaire de Dyau, Ahura Mazda, tandis que dans l'Inde, il est tombé en partage entre les devas, les héritiers légitimes du vieux souverain. Mais, à côté de ceux-ci, les plus anciens documents de l'Inde connaissent déjà des êtres « ennemis des dieux », et c'est à ces derniers que le nom, par suite d'une lente évolution, est resté à titre définitif. M. de B. voit dans ce fait le contre-coup de la réforme iranienne, la réponse en quelque sorte de l'Inde à la déchéance prononcée par le mazdéisme contre les devas, qui sont devenus chez lui les démons. Il me semble que la tenteur même avec laquelle le transfert s'est opéré dans l'Inde, doit rendre l'explication suspecte. Mais je m'empresse d'ajouter qu'en reprenant contre M. Darmesteter l'ancienne thèse, M. de B. l'a entourée de beaucoup de précautions, qu'à plusieurs égards, il l'a présentée sous un jour nouveau, et qu'il n'a rien négligé, en ce qui regarde l'Inde du moins, pour mettre les pièces du débat sous les yeux du lecteur. Il a étendu ses recherches dans une juste mesure à l'ensemble de la littérature védique et,

servation à mon compte et je réponds, quand à la deuxième : que j'y tiens ! quant à l'objection : que tout ce que je consulte, c'est ce qu'on conçoit à tort ou le Veda comme on traite la Bible et l'ancien, on l'on a appris à distinguer entre la littérature d'Israël et celle des prophètes, entre la poésie au sens de la pure des manes et les religions des peuplades de la Grèce.

<sup>1</sup> P. von Braché : *Dyau Auru, Ahura Mazda und die Aeneas. Studien und Versuche auf dem Gebiete alt-indogermanischer Religionsgeschichte*, Halle, 1885.



sans jamais sortir de son sujet, il a eu semer chemin faisant un grand nombre d'observations impénétrables qui en éclaircissent les abords. Dans son introduction notamment, il a ômis sur le caractère général du Rigveda les vues les plus sages. On est bien loin avec lui du lyrisme des premiers jours.

Parmi les études de détail dont les Hymnes ont été l'objet, nous avons à signaler en première ligne deux élégantes petites dissertations de M. Roth, que sa longue pratique du Vêda n'a pas réconcilié avec les choses obscures. Dans l'une<sup>1</sup>, M. R. avait essayé de montrer qu'à l'aide de quelques retouches très simples et d'un peu de bonne volonté aussi, on pouvait rendre parfaitement intelligible un hymne du quatrième livre (IV, 27), qui paraissait jusqu'ici l'obscurité même. Mais M. Bergaigne n'a pas eu de peine à faire voir<sup>2</sup> que la chose n'était pas si aisée qu'elle en avait l'air : que ces corrections en apparence si heureuses, se compliquaient de toute une série d'infidélités et d'hypothèses et que, pour les admettre il fallait méconnaître quelques-unes des formules les mieux établies de la langue védique. Malheureusement pour l'hymne, l'interprétation de M. Bergaigne ne tient pas debout non plus. Elle respecte les formules, mais elle ne compte pas avec l'in vraisemblable. La tradition indigène avait senti juste, en reconnaissant un manque de liaison entre le premier vers et le second, et parvint-on à échapper à cette première difficulté, qu'on se heurtait au quatrième vers, où tout s'embrouille d'une façon irrémédiable. Seul l'auteur (ou les auteurs) de ces fragments mal rajustés pourrait nous tirer d'embarras. Le résultat auquel ont abouti ici les deux méthodes, est donc au fond le même : ni l'une ni l'autre, elles ne sont parvenues à résoudre le problème. Il y a pourtant entre elles cette différence, que l'une, tout en prétendant être plus vigilante, nous amène doucement à fermer les yeux aux difficultés, tandis que l'autre nous oblige à les tenir ouvertes. —

<sup>1</sup>) A. Roth : Der Adler mit dem Sonnen : dans *Zeitschrift der deutsch. morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXVI, p. 363. (1882).

<sup>2</sup>) *Religionsschule*, t. III, p. 222.

M. Roth nous semble avoir été plus heureux dans son deuxième article, où il cherche une explication à l'incohérence manifeste de l'hymne V, 44<sup>1</sup>. Sans essayer cette fois d'appliquer une apparence de cure à des plaies incurables, il se borne à les décrire, à indiquer les pratiques liturgiques qui ont pu en être la cause, et à faire sentir la leçon à tirer de désordres pareils pour l'histoire précanonique du Vêda. — D'autres passages des Hymnes ont été l'objet d'observations intéressantes de la part de MM. Hillebrandt<sup>2</sup> et Lanman<sup>3</sup>. M. Whitney a soumis le beau morceau d'antique spéculation qui nous est conservé dans X, 129, à un examen pénétrant, mais, à notre avis, bien sévère<sup>4</sup>. Oui, il y a des obscurités dans ce morceau, et l'auteur s'y débat contre des conceptions qui nous paraissent grossières. Mais sommes-nous réellement plus clairs que lui quand nous venons à parler de ces choses, et dans quelques-unes de nos formules modernes, y a-t-il plus, après tout, qu'un simple raffinement des signes?

On sait que la plante qui fournissait aux tribus védiques leur soma, aux iraniens leur huta, est perdue. Si on arrivait à la retrouver, il est probable qu'on arriverait du même coup à déterminer la contrée qui fut, sinon le berceau de la race indo-iranienne, du moins le siège primitif d'un de ses plus anciens cultes. A la suite d'un article publié par M. Roth en 1881, dans le *Journal de la Société orientale Allemande*<sup>5</sup>, des recherches furent faites en ce sens par des explorateurs voyageant sous les auspices du gouvernement russe. Depuis, le gouvernement anglo-indien s'est intéressé à son tour à ces recherches. Les résultats qu'elles ont donnés jusqu'ici ne sont pas bien encou-

<sup>1</sup> H. Roth : Lösung einer Räthsel im Veda ; dans *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellsch.* XXXVII, p. 109.

<sup>2</sup> Alfred Hillebrandt : in *Rigveda I*, 162, *ibidem*, XXXVII, p. 521.

<sup>3</sup> C. R. Lanman : On the Soma, *Rigveda I*, 48, 44, as illustrating the varieties of expositive Evidence that may be met in the Criticism of the Veda ; dans *Proceedings of the American Oriental Society*, Mars 1894.

<sup>4</sup> W. D. Whitney : The Cosmogonic Hymn, *Rig-Veda X*, 129, *ibidem*, Mars 1894.

<sup>5</sup> H. Roth : Ueber den Soma ; dans *Zeitsch. der deutsch. morgenl. Gesellsch.* XXXV, p. 680.



rageants, comme on peut le voir dans un nouveau article de M. Roth <sup>1</sup> et par une discussion qui s'est ouverte à ce sujet dans l'*Academy* de Londres et à laquelle ont pris part MM. Max Müller et Roth ainsi que plusieurs naturalistes <sup>2</sup>. Peut-être sera-t-on plus heureux dans l'avenir. Il est en tout cas, quoiqu'on ne me parait pas avoir accordé une attention suffisante, c'est que le seul soma sur lequel nous ayons quelques renseignements, est celui des Brâhmanas et que ce soma-là n'est déjà plus le breuvage célébré dans les Hymnes : même pris à petite dose, il agit comme un émétique <sup>3</sup>, ce que ne faisait certainement pas celui à qui ces populations demandaient jadis l'ivresse. Cela diminue singulièrement les chances de retrouver la plante primitive et, avec elle, l'ancienne demeure des tribus indo-iraniennes.

Ce n'est pas cette ancienne demeure des Aryas de l'Inde qu'a cherché M. Thomas <sup>4</sup>, mais bien le chemin qu'ils ont dû prendre pour venir dans leur nouvelle patrie. Pour cela, il a étudié une fois de plus la géographie védique, c'est-à-dire la nomenclature des rivières mentionnées dans les Hymnes, et il conclut que l'invasion dû déboucher sur deux colonnes, par les passes qui dominent Caboul et, plus au sud, par celles du Karraim et du Gomal. On est tellement habitué à certaines thèses, que celle-ci, à première vue, n'a rien qui surprenne. Il suffit pourtant d'un peu de réflexion pour voir combien de moyens termes parfaitement inconnus s'interposent ici entre les données et les conclusions. Strictement, tout ce que les Hymnes per-

<sup>1</sup> R. Roth : *W's wachet der Soma?* *ibidem*, XXXVIII, p. 131.

<sup>2</sup> Voir *The Academy* des 25 octobre, 15 novembre, 5, 12 et 20 décembre 1884 et 3 et 11 janvier 1885.

<sup>3</sup> Par une singulière coïncidence, il se trouve que la liqueur des Paries du Hindou, ou plutôt leur alcool, mixture assez très sanglante, mais dont la juade hume et l'usage de rendre aussi la liqueur, est, lui aussi, un vomitif, dès qu'on en prend plus qu'une quantité de gouttes. M. Houton-Schindler, qui a vu la plante, une espèce d'*Asclepiade*, ne dit pas si c'est d'elle ou d'un des autres ingrédients que vient cette propriété du breuvage. Voir *The Academy* du 21 janvier 1885.

<sup>4</sup> Étienne Thomas : *The Aryan of the Vedas, and how the Aryans entered India*; *Annals of the Roy. Asiatic Soc. of Great Britain and Ireland*, LXX, p. 257, (1885).

mettent d'affirmer, c'est qu'ils ont été composés en très grande majorité dans le bassin de l'Indus, et nous savons d'autre part, nullement par le Vêda, que la population qui parlait la langue de ces hymnes, ou une partie du moins de cette population, doit être venue du Nord-Ouest. Au-delà, commence l'hypothèse et c'est en faire une énorme que d'assimiler la propagation de la poésie et de la religion védiques, à la propagation même de la race aryenne. Pour le reste, sauf quelques *wild speculations*, telles que l'intervention supposée des aborigènes, en la personne de Krishna Dvaipâyana, dans la fixation du canon védique, je me plais à reconnaître que la mémoire de M. Thomas est faite avec soin et renferme un grand nombre d'informations utiles.

M. Pincoff s'est attaché à découvrir les principes qui ont été suivis dans l'arrangement du *Rigveda*<sup>1</sup>. Son mémoire, qui témoigne d'une grande finesse d'observation, contient en réalité moins de résultats nouveaux que l'auteur ne se l'imagine : car, si on retranche les points où M. P. s'est rencontré, sans s'en douter, il est vrai, avec Deibrück, Grassmann, Ludwig, il ne reste plus guère de choses acceptables. Il est fort probable, comme le supposait déjà Haug, que le premier livre est une sorte d'épique liturgique ; mais l'explication que propose M. P. est imaginaire et paraîtra même incompréhensible pour peu qu'on ait quelque notion du rituel. Tout aussi fragiles sont les raisons qu'il croit découvrir à l'ordonnance générale des livres 2-7. Quand au huitième, sa contribution se réduit à une étymologie impossible du mot *pragdhā*. — D'une tout autre portée est l'étude de M. Oldenberg sur la composition et l'arrangement de ces vieilles liturgies<sup>2</sup>. Malheureusement, pour pouvoir caractériser même sommairement ce beau travail, il

<sup>1</sup> Frédéric Pincoff : *On the Arrangement of the Hymns of the Rig-veda*; dans *Journal of the Roy. Asi. Soc. of Great Britain and Ireland*, L. XVI, p. 391.

<sup>2</sup> H. Oldenberg : *Rigveda-Samhitā und Kramasamhitā Nebst Bemerkungen über die Zerlegung der Rigveda-Hymnen in Theilhymnen und Strophen sowie über einige verwandte Fragen*; dans *Zeitschr. der deutsch. morgenl. Gesellsch.* L. XXXVIII, p. 429.



me faudrait entrer dans des détails préliminaires qui, par leur nature trop spéciale, ne seraient point à leur place ici. Il me suffira donc de dire que M. Ollenberg a cherché s'il n'y avait pas quelque moyen de distinguer encore dans les Hymnes la part afférente au prêtre qui récite, au hotri, de celle qui revenait au prêtre qui chante, à l'udgâtri, et qui a été codifiée plus tard dans le Sâmaveda. Qu'il a trouvé un ensemble de caractères assez solide permettant d'établir cette distinction dans ses contours généraux. Que la part de l'udgâtri était à l'origine bien plus riche que ne le feraient supposer à première vue les manuels constituant actuellement le Sâmaveda. Que ceux-ci, malgré leur caractère secondaire et leur appauvrissement, reflètent parfois mieux que notre Rîgvêda actuel la division primitive des hymnes. Que dans une moindre mesure, le même fait est vrai de la liturgie qui nous est conservée dans les livres rituels dépendant du Rîgvêda. M. O. arrive ainsi à jeter un jour nouveau sur la composition du recueil, notamment sur celle des livres huit et neuf qui, jusqu'ici, embarrassaient le plus. La division des hymnes en strophes plus ou moins indépendantes, pourra désormais s'appuyer dans un plus grand nombre de cas sur des règles plus précises, et les exceptions à la grande loi, que, dans l'intérieur d'un même groupe, les morceaux se suivent d'après le nombre décroissant de leurs vers, se trouvent réduites à un minimum. Il va sans dire que plus d'une des questions ainsi soulevées, est encore loin d'une solution définitive ; mais le cadre général paraît solide. Je ne ferai ici qu'une seule réserve. En insistant sur les rapports étroits qui existent entre l'arrangement du Rîgvêda et la liturgie postérieure, M. O. n'a pas assez appuyé sur les différences, qui sont en réalité bien plus grandes qu'il ne veut en convenir. En admettant même que ces rapports soient aussi étroits pour la liturgie du hotri et de l'udgâtri telle qu'elle est conservée chez les Rîgvêdins et les Sâmavedins, resterait toujours celle qui est codifiée dans le Yajurveda et qui n'est ni moins importante, ni moins ancienne. Or, dans celle-ci, toute l'ordonnance du Rîgvêda est bouleversée de

font en combat. La liturgie des livres rituels n'est plus la liturgie des Hymnes : c'est là un grand fait qui domine toutes les ressemblances de détail et qu'on est tenté d'oublier en lisant le mémoire de M. Oldenberg.

Nous pourrions passer plus rapidement sur les publications qui ont porté sur les autres branches de la littérature védique. Elles se renferment plus strictement dans le domaine propre de la philologie manuscrite, ou, si elles le dépassent, elles soulèvent des questions soulevées à des fluctuations moins rapides. La grande édition avec commentaire du Yajurveda, tel qu'il s'est conservé dans l'école des Taittiriyas, n'a pas fait un pas depuis notre dernier bulletin. Celle du texte fondamental d'une autre école du même Véda, l'école des Maitrāyaṇīyas ne s'est augmentée que d'un seul fascicule, qui embrasse le deuxième livre<sup>1</sup>. M. Eggeling a publié le premier volume de sa traduction anglaise du *Ātapatha-Brahmana*<sup>2</sup>, texte rituel qui se rattache à une autre recension du Yajurveda et qui, de tous les écrits de ce genre, est à la fois le plus étendu et le plus riche en légendes et en controverses théologiques. Le seul qui pourrait lui être comparé sous ce rapport, le *Isinīyah-Brahmana* du Sāmaveda, a été l'objet d'une notice étendue de la part de M. Whitney<sup>3</sup>. Malheureusement les matériaux qu'on possède pour ce texte retrouvé par Burnell, il y a une dizaine d'années et dont ce regretté savant avait donné quelques extraits, ne permettent pas d'en entreprendre la publication. L'auteur d'une traduction anglaise et marathi du *Rigveda*<sup>4</sup>, M. Shukar Pandurang Pandit, dont le nom était déjà associé

<sup>1</sup> Leopold von Shallerder : *Die Maitrāyaṇī Samhitā*. Zweites Buch. Leipzig, 1883.

<sup>2</sup> Julius Eggeling : *The Ātapatha-Brahmana according to the text of the Maitrāyaṇī School, translated, Part I, Books I and II* (Oxford 1882). Volume le vol. XII des *Sacred Books of the East*. — (L'énumération détaillée de cette publication par W. D. Whitney : *Eggeling's Translation of the Ātapatha-Brahmana* : dans *American Journal of Philology*, vol. III, n° 12.)

<sup>3</sup> W. D. Whitney : *On the Isinīyah or Taittirīyah-Brahmana* : dans *Proceedings of the American Oriental Society*, Mai 1882.

<sup>4</sup> *The Yajurveda, or an Attempt to interpret the Vedas*. L'ouvrage, dont je ne connais que le premier volume, paraît à Bombay depuis 1879, par fascicules mensuels, sous le nom de Taittiri.



à la découverte du commentaire de Sâyana sur l'Alharvaveda, a eu la bonne fortune de retrouver le travail de même auteur sur la recension Kâna du Yajurveda<sup>1</sup>, travail dont on soupçonnait bien l'existence, mais qu'on avait vainement cherché jusqu'ici. Un autre savant indigène, M. Pândit Satyavrats Sâmâgrami, auquel on doit déjà, entre autres travaux, une excellente édition du Sâmaveda, a continué sa publication avec scholies du Nîrûkta de Yâska<sup>2</sup>, le premier terme de cette longue série de commentaires et de gloses que l'Inde a accumulés autour de sa littérature sacrée.

La vieille théosophie des brâhmanes, telle qu'elle est consignée dans les Upanishads, a été également l'objet de travaux importants. M. Weber a publié deux de ces traités<sup>3</sup> : l'un, une sorte de catéchisme par questions et réponses des points essentiels de la doctrine vedânta ; l'autre, à l'origine peut-être une simple formule contre la morsure des serpents, mais qui nous est parvenue en plusieurs recensions et offre ainsi un nouvel exemple des vicissitudes par lesquelles ont passé un grand nombre de ces écrits. M. Jacob a tiré des manuscrits un excellent appareil critique pour la Mahânîrâyana-Upanishad<sup>4</sup>, qui forme le dernier livre du Taittiriya-Aranyaka et dont on n'avait jusqu'ici qu'une reproduction très imparfaite dans l'édition de cet ouvrage par M. Râjendralâla Mitra. M. Max Müller a ajouté au deuxième volume à sa belle traduction de ceux d'entre ces traités dont l'influence a été, jusqu'à nos jours, la plus large et la plus durable<sup>5</sup>. De même que le premier volume,

<sup>1</sup> Voir l'intéressante notice à ce sujet de M. Bühler, dans l'*Academy* de Londres du 27 octobre 1881. Je n'ai pas vu le manuscrit original de M. Shânîkar Pândit, qui a été publié dans les *Annals of the Asiatic Society* tenu à Calcutta.

<sup>2</sup> Pândit Satyavrats Sâmâgrami : *The Nîrûkta with Commentaries*, vol. I et vol. II fasc. 1 & 2. Calcutta (Bibliotheca Indica) 1890-1894. La partie parallèle correspond aux 65 premières pages de l'édition de M. Roth.

<sup>3</sup> A. Weber : *Die Nîrîtymônismônishad, Lehre vom Absoluten*; dans *Indische Studien*, t. XVII, p. 130 (1894). — *Die Garudopânishad*; ibidem, p. 161.

<sup>4</sup> Leon-Cohen et G. A. Jacob : *The Mahânîrâyana Upanishad of the Black Yajur-Veda*; dans *Indian Antiquary*, t. XIV, p. 4 (1895).

<sup>5</sup> F. Max Müller : *The Upanishads translated*, Part II. Oxford, 1894, Formosa vol. XV, des *Sacred Books of the East*.

colle-ci est précédé d'une savante introduction, où rien n'a été négligé de ce qui peut orienter le lecteur et lui faire voir de quelles précautions il convient d'user, si on veut entrer dans l'esprit de ces vieilles spéculations. Le spécialiste surtout ne lira pas sans profit les avertissement de M. Max Müller sur le danger d'un classement chronologique hâtif auquel on a parfois essayé de soumettre ces écrits. Enfin, M. Gough a réuni en un volume et rendu ainsi plus accessibles, ses excellents articles sur l'ancienne philosophie des Hindous<sup>1</sup>, dont la publication dans le *Calcutta Review* avait déjà été signalée dans le précédent bulletin.

Sur le domaine de la philosophie technique, qui fut l'héritière de cette antique sagesse et qui l'alabore en systèmes nettement définis, nous avons à signaler l'achèvement des *Yogasūtras* édités et traduits par M. Rājendralāla Mitra<sup>2</sup>, ainsi que la nouvelle édition du texte et de la traduction annotée des *Sāṅkhyaśūtras* de feu M. Hallantyne<sup>3</sup>. L'œuvre du premier éditeur, qui était devenue presque introuvable sous sa forme complète, a été soigneusement revue et enrichie d'un grand nombre d'additions, de corrections et de variantes par les soins de M. Fitz-Edward Hall. Par contre, l'édition du texte fondamental d'une autre école, la Mīmāṃsā, qui traîne depuis de longues années dans la *Bibliotheca Indica*, n'a progressé que d'un seul fascicule<sup>4</sup>. On ne peut pas même en dire tant de celle de la *Bhāmatī* de Vācaspati Miśra, une glose volumineuse du commentaire de Čaṅkara sur les *Vaiśeṣikaśūtras*, en cours de publica-

<sup>1</sup> Archibald Edward Gough : *The Philosophy of the Upanishads and Ancient Indian Metaphysics*, London 1882. Ce n'est pas un *Companion* d'examen, mais une nouvelle édition, qui fait partie de *Trübner's Oriental Series*.

<sup>2</sup> Rājendralāla Mitra : *The Yoga Aphorisms of Patañjali, with the Commentary of Bhaṭṭa Hṛdī and its English Translation*, Calcutta (Bibliotheca Indica) 1881-83.

<sup>3</sup> James B. Hallantyne : *The Sāṅkhya Aphorisms of Kapila with Illustrative Extracts from the Commentaries, translated. Third Edition*, London 1885. Fait partie de *Trübner's Oriental Series*.

<sup>4</sup> Pandita Mahāchandra Nyāyaram : *The Aphorisms of the Mīmāṃsā by Jaimini with the Commentary of Savara-Saṅkha, edited. fasc. XVII*, Calcutta (Bibliotheca Indica) 1884.



tion dans la même collection et qui, depuis 1870, en est toujours à sa septième livraison<sup>1</sup>. Il faut espérer que celle du *Tattva-sintāmanī* de Gaṅgeṣa Upādhyāya<sup>2</sup>, une des expositions les plus autorisées de la doctrine Nyāya, qui vient d'être mise sur chantier, sera poussée plus activement, si nous devons encore en voir la fin. Car l'ouvrage déjà par lui-même considérable, est accompagné du copieux commentaire de Mathurānātha Tarkavāgīṣa. Après ces publications on contient encore plus horripilé que leurs titres, on respire quand on arrive à l'ouvrage clair, méthodique, consciencieux, dans laquelle M. Dousson, sans rien sacrifier de la rigueur scientifique, a rendu accessible à l'ensemble du public lettré les arcanes du Vedānta<sup>3</sup>. Comme l'indique le titre même du livre de M. D., le système y est exposé sous la forme définitive qu'il a reçue du célèbre réformateur et champion de l'orthodoxie brāhmanique, Ćaṅkara Acārya. Cette forme est celle de l'idéalisme absolu, et c'est avec raison qu'elle a été choisie par M. D. à l'exclusion des pâles variantes qui se sont produites à côté d'elle. C'est bien là la philosophie même de l'Inde, la seule où sa pensée se meuve sans embarras et se sente en quelque sorte chez soi; celle aussi, à laquelle elle est toujours revenue, quand l'intensité de la foi, bien plus que les protestations de la personnalité humaine et le sentiment de la réalité des choses, lui a fait faire quelques concessions à l'empirisme.

Mais, outre cette forme scolastique sous laquelle elles se sont maintenues en général plus ou moins strictement sur le terrain du vieux brāhmanisme, ces spéculations en ont de bonne heure revêtu une autre, sous laquelle elles ont été au sur-

<sup>1</sup>) *Pañcīti Bāla Sūtri* : Edgewell, a. *Gloss on Śaṅkara Acārya's Commentary on the Brāhma Sūtras*, by Vāchāpati Mīra, edited. Banarās (Bibliotheca Indica, 1876-1879).

<sup>2</sup>) *Pañcīti Kāṇḍikhyānītha Tarkasūtra* : *Tattva Cintāmaṇī*, edited. Farsīrāl L. Chakrabarti (Bibliotheca Indica) 1884.

<sup>3</sup>) Paul Dousson : *Das System des Vedānta nach den Brāhma-Sūtras des Nāṇārjuna und den Commentare des Ćaṅkara über dieselben, als ein Compendium der Dogmatik des Brāhmanismus vom Standpunkte des Ćaṅkara aus dargestellt*, Leipzig, 1883.

viées des religions sectaires, mais dont les allures plus libres rappellent bien mieux leurs plus anciens procédés d'exposition. C'est en effet un écho direct des Upanishads qui nous revient dans la Bhagavadgîtâ, cet évangile de la religion de Krisnou, dont nous avons à mentionner deux traductions anglaises publiées à quelques mois d'intervalle<sup>1</sup>, et dont M. Colinet, dans un excellent travail, vient d'étudier la théodicée<sup>2</sup>.

M. Colinet a suivi avec beaucoup de dextérité la filiation de ces vieilles conceptions et leur persistance singulière dans une religion monothéiste, à foi ardente, pour laquelle elles semblent si peu faites. Ce qui surprend, en effet, et ne ressort peut-être pas assez chez M. C., ce n'est pas la contradiction radicale qui est au fond du poème; mais le peu d'effort que fait l'auteur pour s'y soustraire. Loin de tenter de l'adoceir, il ne cesse d'en affirmer avec une insistance égale les deux termes extrêmes. Il n'argumente pas avec l'auditeur : il cherche plutôt à lui infliger une sorte de vertige qui le jette vaincu et terrassé aux pieds du prophète. Rarement cette méthode a été pratiquée avec autant de vigueur que dans la Bhagavadgîtâ. Mais, au fond, dans la prédication, l'Indo n'en a guère connu d'autre : l'*et ad* *et ad* d'un côté, le dieu ou le guru de l'autre ; et il ne faut pas beaucoup d'effort pour la découvrir chez quelques-uns de ses théosophes modernes, même quand ils écrivent des articles de *magazines*. A la fin de son mémoire, M. C.

<sup>1</sup> Kshantirâh Trimbak Tiwari : *The Bhagavadgîtâ with the Samatyangîtâ and the Anugîtâ*, translated, Oxford, 1882. Voici le vol. VIII, des *Sacred Books of the East*. La Samatyangîtâ et l'Anugîtâ font partie de Mahâbhârata, comme la Bhagavadgîtâ ; mais, inférieures sous tous les rapports au premier poème, dont ils ne sont peut-être que de pures copies, ils n'ont jamais joué dans l'Inde de la même autorité et n'ont pas fait comme lui le tour du monde. Cette traduction est la première qui en ait été faite dans une langue d'Europe. Dans de savantes introductions, M. Tiwari a essayé de déterminer l'âge approximatif de ces trois ouvrages ; mais, comme on pouvait s'y attendre, sans arriver à rien de précis. — Je n'ai pas vu l'autre traduction de la Bhagavadgîtâ, qui fait partie de Trübner's *Oriental Series* et dont voici le titre : *The Bhagavad-Gîtâ translated, with Introduction and Notes by John Davies*. London, 1882.

<sup>2</sup> Ph. Colinet, *La Théodicée de la Bhagavadgîtâ étudiée en elle-même et dans ses origines*. Paris et Louvain, 1885.



en range de l'avis de ceux qui voient dans le krishnaïsme une copie plus ou moins indirecte du christianisme. Sur ce point, je ne puis qu'affirmer une fois de plus mon incrédulité<sup>1</sup>.

Si, de la métaphysique, nous passons à l'autre face du vieux brâhmanisme, celle du rituel, du droit et de la coutume, nous trouvons une moisson non moins abondante de travaux excellents, sur lesquels nous voudrions pouvoir nous arrêter et que nous n'avons que le temps de mentionner en passant. M. Garbe a fort avancé son édition du code rituel du Yajurveda, selon la tradition de l'école d'Apastamba<sup>2</sup>, dont le précédent bulletin avait signalé le commencement. MM. Führer et Holtzsch ont publié, l'un le manuel du droit religieux et coutumier qui nous a été transmis sous le nom de Vasishtha<sup>3</sup>, l'autre le traité similaire qui porte le nom de Bauddhâyaṇa<sup>4</sup>, tandis que M. Bühler donnait une admirable traduction de ces deux textes dans le deuxième volume de ses *Sacred Laws of the Aryas*<sup>5</sup>. De même que pour les traités du premier volume, M. Bühler a réuni et discuté, avec cette connaissance intime qu'on lui fait des choses de l'Inde, les rares données qui nous restent sur l'origine et sur l'histoire de cette vieille législation. Un

<sup>1</sup> La façon dont le mot *brâhman* est arrivé à désigner l'absolu, est obscure; mais l'explication de M. C. comme quoi ce terme aurait exprimé « l'être conçu comme le petit lui-même », me semble bien insuffisante; l'on cherchera plutôt la raison dans l'opposition fort ancienne du *parabrâhman* et du *parabrâhman*, du Vêda et de ce qui est supérieur au Vêda.

<sup>2</sup> Richard Garbe : *The Sacred Laws of Apastamba belonging to the Taittiriya Samhitâ with the Commentary of Rudradatta*. Vol. I et vol. II, Osnabr. VI-VII, Calcutta (Bibliotheca Indica) 1904-1905.

<sup>3</sup> Max Alois Anton Führer : *Aphorisms of the Sacred Law of the Aryas, as taught in the school of Vasishtha*. Edited with critical Notes, an Index-glossary, indices of words and petty matters, and an Appendix of quotations as found in some Bhâṣya-sandhâras, Bombay, 1893.

<sup>4</sup> E. Holtzsch : *The Bauddhâyaṇa-samhitâ*, edited, Leipzig, 1884. Volume 1 et 2 du vol. VII des *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, qui publie la Société orientale allemande.

<sup>5</sup> Georg Bühler : *The Sacred Laws of the Aryas, as taught in the schools of Apastamba, Gautama, Vasishtha and Bauddhâyaṇa*, translated. Part II, *Vasishtha and Bauddhâyaṇa*. Oxford, 1893. Volume le tome XIV des *Sacred Books of the East*. A la fin du volume se trouvent l'index pour les deux parties de l'ouvrage.

texte de même nature, mais qui nous est arrivé bien plus remanié et dont on ne connaissait jusqu'ici qu'une section éditée par Burnell, le *Parācaramādhyaya*, c'est-à-dire le *Parārasamriti* avec le commentaire de Mādhyaya, est entré en cours de publication dans la *Bibliotheca Indica*<sup>1</sup>. M. Knauer a donné une édition plus restreinte (sans le commentaire et sans les suppléments), mais aussi plus correcte que celle de Calcutta, du *Sātra* de Gobhila sur le rituel domestique<sup>2</sup>. Celui de l'école des Mānavas a été l'objet d'un mémoire de M. de Bradke<sup>3</sup>, qui vaut une édition. L'auteur ne pouvait être plus complet, ni traiter avec plus de finesse et de circonspection les délicates questions d'histoire littéraire qui se rattachent à ce texte dépareillé. C'est en effet du *dharmaśāstra* perdu de cette école et, en partie aussi, de son *grihyasūtra*, qu'on a voulu faire dériver notre *Mānavadharmasūtra*; dont le titre devrait par conséquent se traduire non par « Code de Manu », mais par « Code des Mānavas ». L'examen minutieux auquel vient de procéder M. de Bradke, n'a pas fourni de preuves nouvelles en faveur de cette hypothèse, ce qui fait une présomption de plus contre elle. Cette question de l'origine du code de Manu avait aussi beaucoup préoccupé Burnell. À plusieurs reprises, il avait cru en tenir la solution et, dans les derniers temps de

<sup>1</sup> *Pañcī Śāstrakṛtā Tārālakṛtā : Parācaramādhyaya, Sūtra I et II. Calcutta (Bibliotheca Indica), 1893-1894.*

<sup>2</sup> *Friedrich Knauer : Das Gobhilaśrīgrihyasūtra, Hermannsches Verlagshaus Ernst & Sohn, Verlag wissenschaft, Leipzig, 1885.* Une innovation remarquée dans cette édition, c'est que M. Knauer a supprimé la division avec chiffres courant des sūtras, pour bien faire voir que ces chiffres sont sortis d'une véritable peine. Comparés avec d'autres sūtras, ceux de Pāṇini, par exemple, ou de Pingala, les *grihyasūtras* sont de la prose ou effé, mais qui comme on se voit tous les jours. Aussi, pour en mieux marquer la structure, M. K. a-t-il eu devoir charger son texte d'une ponctuation assez compliquée et spécialement inutile pour la circonstance. C'était empirer avec la traduction. À mon avis, il fallait choisir : ou employer la ponctuation en usage ; ou laisser la division chiffrée des sūtras, qui, bien qu'elle ait été introduite après coup et parfois sans beaucoup d'avantage ni de bonnes raisons par les commentateurs, a l'avantage de faciliter les références.

<sup>3</sup> *P. von Bradke : Ueber das Mānavas-Grhya-Sūtra, dans Festschr. der Indisch. Morgenl. Gesellsch., t. XXXVI, p. 447.*



sa trop courte vie, il pensait pouvoir donner une date. Nous voyons maintenant par son œuvre posthume, qui nous a été pieusement conservée<sup>4</sup>, que c'était là une de ces convictions reposant sur un ensemble d'indices et d'impressions plutôt que sur des preuves, comme il y en avait beaucoup chez celle dont l'ardeur. Mais, à défaut de la date de Mann, quel mémoire il nous eût donné sur la question, et, au moment où il écrivait cette Préface, sa main n'avait été désarmée par la maladie et déjà à moitié glacée par la mort ! On sait que sous la forme plus libre et plus facile des codes versifiés et sous le nom de Mann devenu, plus que jamais, le synonyme en quelque sorte de législateur, cette vieille législation s'est répandue ensuite en dehors de l'Inde et qu'on la retrouve diversement altérée dans l'archipel et dans la presqu'île au delà du Gange. Sur sa présence en plein pays bouddhiste, en Birmanie, on trouvera d'intéressants renseignements dans un mémoire de M. Führer<sup>5</sup> et dans les *Notes* publiées par le directeur de la Justice dans la Birmanie anglaise, M. Jardine<sup>6</sup>. Ce qu'elle est devenue dans l'Inde même, s'enrichissant d'un côté, s'appauvrissant de l'autre, on peut le voir dans deux publications excellentes de M. Bouquetin<sup>7</sup>. Il y a bien, par-ci par-là, quelques réserves à

<sup>4</sup> Arthur Colin Renoult : *The Ordinances of Manu*, Translated from the Sanskrit, with an Introduction. Completed and edited by Edward W. Hopkins, London, 1884, fait partie de Trübner's Oriental Series.

<sup>5</sup> Rev. A. Führer : *Mānubrahmanasūtram, the only now existing Buddhist Law Book, compared with the Brahminical Mānubrahmanasūtram*; dans *Journal of the Roy. Asiatic Soc. Bombay branch*, t. XV (1882), p. 229 et 271.

<sup>6</sup> *Notes on Buddhist Law by the Judicial Commissioner, British Burma*, Rangoon, 1882-1883. Le texte que j'ai sous les yeux, comprend 4 fascicules et concerne : 1° matières sur le mariage et le divorce et on trouve dans l'ouvrage historique du droit birman, par M. Jardine; un essai sur l'histoire du droit et la traduction des chapitres relatifs au mariage et au divorce, de 4 traités allemands, par M. Forchhammer; cela en appendice donnant un choix de jugements rendus sur la matière.

<sup>7</sup> Rev. A. Bouquetin : *Dharmasūtra, or the theory of Religious Rules, by the Pānt Kātyāyana*, translated from the original and commented upon; dans *Journal of the Roy. Asi. Soc. Bombay branch*, t. XV (1891-1892), p. 1, 150 et 225. Une version française de cette première partie du traité, par M. L. de Millard, fait partie du t. VII des *Annales du musée Guimet*, Paris, 1884. La traduction française sera continuée. — A. Bouquetin : *Brāhmasūtra or Rules*

faire touchant la transcription et la traduction de M. B. et certaines opinions qu'il avance. Ce qu'il dit, par exemple, du mystère dont s'entourent les brâhmanes, n'est pas tout à fait juste. Ce que leur loi leur défend, c'est d'accepter un étranger en qualité de disciple et, à plus forte raison, de prêter à la curiosité de cet étranger les cérémonies de leur culte. Mais ils n'ont jamais de parti pris refusé de communiquer leurs documents et de les expliquer. Je dois observer encore que ce que M. B. dit des brâhmanes, en général, doit presque toujours s'entendre de certains brâhmanes. Leur rituel domestique diffère de contrée à contrée et, dans la même contrée, de classe à classe. M. B. aurait donc dû nous dire parmi quels brâhmanes son *brahmakurman* est un usage. L'indication fournie par le texte, que le traité viendrait des bords de la Godâvarî, c'est-à-dire de l'état du Nizam, est tout à fait insuffisante. Ce sont précisément des renseignements de cette nature qu'on est en droit d'attendre des confrères qui ont l'avantage de vivre ou d'avoir vécu dans l'Inde. Pour le reste, on est mieux renseigné en Europe que M. B. ne paraît le croire. Se doute-t-il par exemple que, sauf les remplissages modernes, toutes les prescriptions essentielles du son *Brahmakurman* ont été imprimées déjà une demi-douzaine de fois en Europe, d'après les *Sûtras*? Mais ce sont là des tâches légères et qui ne diminuent en rien le mérite de ces deux publications.

Les différentes classes d'écrits que nous venons de passer en revue, sont le prolongement en quelque sorte du Vêda, auquel elles se rattachent par un lien organique. Il n'en est pas de même de l'épopée hindoue. Celle-ci constitue une tradition indépendante. Ni le fond légendaire, ni les conceptions religieuses n'y sont les mêmes, et on est placé ainsi en face d'un double problème : quelle est la provenance et la valeur de cette légende poétique, dont les plus anciens documents

*Chants des Brâhmanes, traduits du sanscrit et annotés ; dans le t. VI des Annales du musée Guimet. Il n'y est traité que des rites quotidiens.*



nous sont parvenus incorporés dans une sorte d'encyclopédie gigantesque, l'œuvre, on n'en saurait douter, de bien des siècles? Comment s'est formé le polythéisme nouveau qu'on y trouve installé? On est bien loin encore de pouvoir répondre à ces deux questions d'une manière satisfaisante, et c'est pourtant de cette réponse que dépend en grande partie la représentation qu'on peut se faire du passé historique et religieux de l'Inde. Aussi toute tentative pouvant contribuer à élucider les origines du Mahābhārata, ou simplement à mieux le faire connaître, doit-elle être la bienvenue. M. Sörensen a attaqué le problème de face. Dans un livre qui est le fruit de recherches consciencieuses, il a entrepris de dégager le fond ancien du poème et de déterminer les couches successives d'additions qui sont venues s'y superposer<sup>1</sup>. Mais, pour cela, il a dû, aussi bien que ses prédécesseurs, se composer un criterium dont les principaux éléments n'ont été obtenus qu'en supposant résolus d'avance quelques-uns des points qui font l'intérêt même du débat. Mieux avisé, M. Oldenberg, dans une étude ingénieuse, trop ingénieuse peut-être, a abordé la question par un de ses côtés, en essayant de suivre la filiation de certaines formes littéraires<sup>2</sup>, tandis que M. Holtmann a ajouté un nouveau mémoire<sup>3</sup> à cette série de monographies dans lesquelles il s'applique, depuis quelques années, à analyser et à classer successivement les matériaux du grand poème. Enfin une traduction complète de l'œuvre originale entreprise par un lettré indigène<sup>4</sup>, œuvre peu à peu à l'historien ce vaste re-

<sup>1</sup> Sören Sörensen : *Um Mahābhārata's Stellung i den Indische Literatur*, I, *Förög på en utskilt de vidette indogardie*, Inval : 1° *Callatis colligi Harinienis Virātaparant*; 2° *Summarium*, Kjöbenhavn, 1883.

<sup>2</sup> H. Oldenberg : *Das altindische Ahyāna, mit besonderer Rücksicht auf das Saparādāhyāna, dans Zeitschr. der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, t. XXXVII, p. 54.

<sup>3</sup> Adolf Holtmann : *Brahman im Mahābhārata*; *ibidem*, t. XXXVIII, p. 187.

<sup>4</sup> Pragas Chandra Roy : *The Mahābhārata of Krishna Dvaipayana Vyasa translated in to english prose. Published and distributed chiefly gratis*, Calcutta, 1883-1885. Les lecteurs de la Revue savent déjà (cf.

cueil de documents, en même temps qu'elle prépare au spécialiste un instrument qui lui a fait trop longtemps défaut et qui lui permettra de s'orienter à moins de frais dans ce dédale.

Nous voici arrivé à la fin de notre tâche en ce qui concerne le vieux brâhmanisme. Nous ne quitterons pourtant pas cette curieuse littérature sans dire du moins quelques mots du livre éloquent dans lequel M. Max Müller a essayé de résumer les leçons qui s'en dégagent<sup>1</sup>. Ce qui, pour l'indianiste, fait le véritable intérêt de ce livre, les informations qu'il contient en nous et le jour inattendu qu'il jette sur certains chapitres de l'histoire de la littérature sanscrite, n'est pas du ressort de ce bulletin, et le premier mérite du reste n'est pas précisément la nouveauté. Mais M. Max Müller est du petit nombre de ceux qu'on ne se lasse pas d'entendre même quand ils se répètent. Il y a là, sur la religion du Vêda et la sagesse des Upanishads des pages charmantes, toutes remplies de délicates observations, de rapprochements à la fois vrais et inattendus. Il y en a aussi quelques-unes d'une élévation singulière, où le développement de ces antiques conceptions est éclairci de haut et exposé dans ses grandes lignes avec une profondeur d'intuition et une simplicité de style qu'on ne saurait trop admirer. Quand on a fermé le livre, on peut bien se dire qu'on foud de tout cela il y a un peu d'entraînement oratoire et beaucoup de sentimentalisme. Mais, pendant la lecture, on est sous le charme, l'indianiste plus que tout autre, heureux qu'il est de retrouver ainsi avec leur fraîcheur première, des objets qu'une longue étude lui fait voir parfois sous des dehors quelque peu froids. Parmi les points spéciaux abordés par M. Max Müller, je crois devoir signaler ici son étude sur le caractère moral du

1. IX, p. 254) dans quelques mentions toutes spéciales l'œuvre a été entreprise, et quelle générale matière de philanthropie et de pacifisme ont déridé M. Postup-Goudra Roy à ne pas vouloir servir cette tâche colossale.

\*) F. Max Müller : *India, What can it teach us ? A Course of Lectures delivered before the University of Cambridge*. London, 1882.



peuple hindou, les détails dans lesquels il entre sur l'éducation brâhmanique, et ses notes sur les Pitris, sur les cérémonies funéraires et sur la tradition du déluge.

A. HARTH.

(La fin au prochain numéro.)

---

# LA DERNIÈRE PUBLICATION

DE M. DEMICHEN.

Johannes Demichien, *Der Grubpalast des Patoummenap, in der thebanischen Nekropolis. Erste Abtheilung*, Leipzig, 1884. (Jean Demichen, le Palais funéraire de Patoummenap, dans la nécropole de Thèbes. Première partie, Leipzig, 1884).

M. Jean Demichen est moins connu en France que d'autres égyptologues étrangers, M. Brugsch, par exemple, qui a publié en français plusieurs de ses ouvrages. Aussi nos lecteurs nous sauront-ils gré de faire précéder le compte-rendu de la plus récente publication de ce savant dialogué, d'une courte notice sur ses travaux antérieurs, travaux qui ont porté une vive lumière sur plusieurs points encore obscurs ou égyptologie.

M. Jean Demichen, né le 15 octobre 1833 à Wainholz, en Silésie, où son père était pasteur, avait été destiné à la carrière ecclésiastique. Après avoir étudié la théologie et la philologie à Berlin et à Breslau, il se sentit attiré vers l'étude de l'antiquité et en particulier vers celle de l'Égypte. Il retourna donc à l'université de Berlin, où il suivit de 1850 à 1862 les cours de Lepsius et de Brugsch.

En octobre 1862, grâce au concours du ministre des cultes de la Prusse, il put réaliser le rêve de tous les égyptologues, faire un voyage dans la vallée du Nil. Il était parti avec l'intention de ne se vouer que durant quelques mois à l'étude des monuments. Mais la soif de science lui fit considérablement prolonger son séjour. De l'Égypte il passa en Nubie et dans le Soudan, et poussa ses explorations jusqu'aux rives du Nil bleu et du Nil blanc. Après deux ans et demi de recherches patientes et de pénibles études, il revint en avril



1865, chargé d'un riche butin. Il emportait avec lui une quantité de copies d'inscriptions inédites, de dessins de monuments et de précieuses notices.

Les premiers fruits de ce voyage furent les ouvrages suivants :

• Acte de construction des plans du temple de Dendera » (*Ueberbau des Tempelaltars von Dendera*), Leipzig, 1865.

• Inscriptions géographiques d'anciens monuments égyptiens » (*Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler*), Leipzig, 1865.

• Inscriptions relatives au calendrier de l'ancienne Egypte » (*Ägyptische Kalenderurkunden*), 2 tomes (1<sup>er</sup> Temple de Horus à Edfou; 2<sup>e</sup> Temple de Hathor à Dendera), Leipzig, 1867.

• La flotte d'une reine d'Egypte du 17<sup>e</sup> siècle avant notre ère » (*Die Flotte einer ägyptischen Königin aus dem XVII. Jahrhunderte vor unserer Zeitrechnung*), Leipzig, 1868.

Ces importants travaux avaient signalé le jeune savant à l'attention du roi Guillaume de Prusse qui le chargea, en 1868, d'une nouvelle exploration archéologique en Egypte, en lui adjoignant les photographes de l'expédition prussienne qui revenait d'observer l'éclipse du soleil en Asie.

Les résultats de ce second voyage se trouvent consignés dans la magnifique publication en deux volumes, faite, en 1871, à Leipzig, sous le titre : « Résultats d'une expédition archéologique et photographique envoyée en 1868 en Egypte par l'ordre de Sa Majesté le roi Guillaume de Prusse » (*Resultate einer auf Befehl Seiner Majestät des Königs Wilhelm von Preussen im Jahre 1868 nach Aegypten entsandten archäologisch-photographischen Expedition*).

Deux ans auparavant, en 1869, l'actif et vaillant chercheur avait publié les « Inscriptions historiques d'anciens monuments égyptiens » (*Historische Inschriften altägyptischer Denkmäler*), 2 vol. Leipzig.

On sait que la même année, le 17 novembre, fut inauguré le canal de Suez, cette œuvre grandiose, due en grande et à la sagesse de M. de Lesseps. M. J. Dumichen fut au nombre des invités du vice-roi.

1) Entre autres la table, dite la dixième d'Abydos. La première, découverte en 1828 par Bunsen, sur un des rochers qui bordent la route de Canaïs, se trouve dans l'Egypte ancienne de Champollion-Figeac, pl. 47, p. 290. La deuxième, bien plus étendue, et qui donne la liste complète des deux premières dynasties et un grand choix de noms de rois de la III<sup>e</sup> à la VI<sup>e</sup>, et de la IX<sup>e</sup> à la XII<sup>e</sup> dynastie, est évidemment celle que M. Dumichen a publiée pour la première fois dans *Le Zentraltafel für ägyptische Sprache*, 20 octobre 1864. Elle est reproduite dans les *Recherches* du vicomte Em. de Rougé, Pl. II.

Après les fêtes, il accompagna le prince royal Frédéric-Guillaume dans une excursion à travers l'Égypte et une partie de la Nubie, et trouva l'occasion de copier encore plusieurs inscriptions importantes entre autres celles du temple d'Edfou.

Lors de la fondation de l'université de Strasbourg, en 1871, M. J. Dumichen y fut appelé en qualité de professeur d'égyptologie.<sup>1</sup>

En août 1875, il retourna pour la quatrième fois en Égypte, pour y étudier spécialement les temples de Dendéra et de Têbès. Depuis lors, il ne s'est presque point passé une année sans que parût une publication de l'infatigable savant, soit dans la *Zeitschrift* de Lepsius, soit à part. Nous signalerons parmi ces dernières l'« Histoire de la construction du temple de Dendéra, etc. » (*Baugeschichte des Denderatempels und Beschreibung der einzelnen Theile des Bauwerkes nach den an seinem Mauerwerk befindlichen Inschriften*), Strasbourg, 1877; — « Les Oases du désert de Libye » (*Die Oasen der libyschen Wüste*), Strasbourg, 1877. — « Les fêtes des fêtes où se célébraient les sacrifices dans le temple de Médinet-Abou » (*Die Jahresschreiben Opferfeste im Tempel von Medinet-Habu*), Leipzig.

En même temps, M. Dumichen, choisi comme collaborateur de M. Wilhelm Oakes pour l'histoire de l'Égypte — qui doit faire partie de la vaste publication historique intitulée *Allgemeine Geschichte in Einzelabtheilungen*, commencée à Berlin en 1870 — publiait un traité magistral de la Géographie de l'ancienne Égypte, qui forme le second chapitre du premier volume de son « Histoire de l'ancienne Égypte » (*Geschichte des alten Aegypten*), Berlin, 1870. Le premier chapitre fait connaître l'ancien peuple égyptien ainsi que la vallée du Nil, et le troisième expose la découverte du déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique.<sup>2</sup>

Tant de travaux sur les questions si ardues de la géographie, du calendrier, des fêtes et des cérémonies de l'ancienne Égypte, avaient préparé notre savant au grand ouvrage qu'il offrit à Richard Lepsius à l'occasion de son cinquantième jubilé de docteur (le 22 avril 1883). C'est précisément celui dont nous allons entretenir maintenant les lecteurs de la *Revue*.

<sup>1</sup> Son discours d'inauguration traite « Des Temples et des Tombeaux de l'ancienne Égypte » (*Ueber die Tempel und Gräber im alten Aegypten*), Strasbourg, 1872.

<sup>2</sup> On y trouve, p. 235 et suivantes, en trois colonnes, le texte grec, la traduction du texte et celle du texte hiéroglyphique de la célèbre Pierre de Rosette.



« Le Palais impérial de Peking renferme dans la bibliothèque du Thésaurier, tel est le titre de cet ouvrage, destinée à paraître dans l'édition de six volumes, en sept parties, dont la première seule a pu voir le jour avant la mort de Lapeyrouse.

Les proportions du livre répondent à celles de la tombe elle-même, qui dépasse en étendue toutes les tombes royales antérieures jusqu'à ce jour, même celles des Hien et des Hanoua.

Pekinienob<sup>1</sup>, pour commencer par le fameux constructeur qui a tenu à s'immortaliser d'une façon si grande et si importante, était un prince et un fonctionnaire principal du temps de la XXVII<sup>e</sup> dynastie. Il occupait une position exceptionnelle dans le royaume, en tant qu'il a pu, à l'instar des Pharaons, acheter des constructions dans le temple de Médium-Abonou y faire mettre son nom. Son « palais funéraire » se trouve à l'ouest du Thésau, dans la vallée, des l'Éléphant. Les deux seuls voyageurs qui aient essayé de se rendre compte de la distribution des salles et des corridors, et d'en mesurer les dimensions, sont Hubert Pomme au milieu du siècle dernier, et dans le cours du présent siècle, un autre Anglais, Sir Gardner Wilkies.

La vue perspective que M. Chignas en a donnée dans l'*Histoire de l'Art des Égyptiens*, T. 1, fig. 191, p. 233, ne permet pas de se faire une idée exacte de l'aménagement intérieur de cette construction colossale. Elle présente à l'abord deux axes à l'air libre, qui précèdent l'Égypte : puis, sur le même axe, dans le val de la montagne, une succession de portiques et de salles, ornées de colonnes. La longueur totale depuis l'entrée est d'environ 110 mètres. Cette première série de pièces est perpendiculaire à une autre série de salles, de corridors, d'escaliers, qui offre un développement de 64 mètres en ligne droite. De cette deuxième série se détachent, perpendiculairement aussi, deux systèmes de corridors et de salles, le premier beaucoup plus étendu et plus compliqué que le second. En parcourant ces salles et ces corridors souterrains, on rencontre successivement cinq ports conduisant à d'autres souterrains, dont l'un constitue la chambre du sarcophage.

Au-dessus de cette chambre et commun pour déboucher les funérailles du tombeau, se trouve, entouré d'un corridor de 7<sup>m</sup>.50

<sup>1</sup> Pekinienob est resté dans l'obscurité : « Le tombeau (tom) » à l'ouest du Thésau, »

de large, un magnifique bloc quadrangulaire de 15 coudées de long sur 10 de profondeur, sculpté dans le roc sous la forme d'un quadrilatère géométrique. De chaque côté des quatre arêtes légèrement inclinées, qui forment les côtés du monument, se trouve une enfilade non décomptée d'autant une grande aile pendante, et tout haut figurent représentant, deux à deux, les Nephthys, Sakh-Hathor, Neith-Sakh et Neche-Meh. C'est, dit M. Imbrieten, un exemplaire unique en son genre de l'antique sculpture égyptienne souterraine.

Nous ne continuerons pas cette description. Elle serait puérile, faite à toute personne qui n'aurait pas sous les yeux le plus vaste des localités. L'auteur a dressé au plus avec une exactitude minutieuse dans une planche préliminaire. Le détail qu'il y a joint permet de mesurer jusque dans le moindre détail toutes les dimensions de ce prodigieux édifice. La tombe entière occupe un espace d'environ 33 à 35 mille pieds carrés. Les murailles, les colonnes (en partie effrées par des déprédations) sont couvertes d'inscriptions, gravées dans le fin calcaire de la montagne, et ornées, comme dit M. Imbrieten, au lieu des motifs sculptés dans la pierre.

C'est en l'un des angles que nous avons copié, et dont il vient de publier la première partie.

Il est difficile de se faire une juste idée des travaux préliminaires qu'a nécessités une importante publication. Ce qu'il fallait à l'auteur, ce n'était pas seulement une science approfondie des divers objets exposés dans ce vaste tombeau. Il lui fallait encore une persévérance et une ténacité rares, et, ce qui s'est pas donné à tous, une santé de fer. Il est allé à trois reprises, en 1864, 1868 et 1875, passer, devant de longs jours, six à huit heures par jour, en plein air, dans ces souterrains que ne rafraîchissent plus les aspersiones des puits, et dont l'air n'est plus enchaîné par les volubres parasites en usage dans les sépultures égyptiennes. La chaleur y est suffoquante. De nombreux débris et d'innombrables chauves-souris, dont les humides et les vides se portillonnent répandant une odeur pestilentielle, et qui claquent constamment et bruyamment voler autour du visiteur, ajoutés aux fleuves, et le trouiller pendant qu'il copie les inscriptions. Tous les tourments et tous les soucis qui ont visité le nécrologue du Thèbes, assaillent le voyageur de ne pas s'aventurer dans la nécropole de l'immense M. Khe, et même par ses travaux sur l'égyptologie, et qui a souvent pénétré dans les tombeaux thébains pour y copier des inscriptions, et



renais devant elle-ci. » Aujourd'hui, dit-il, des centaines de mille œuvres s'effritent l'effritent, et notre tentative de copier des inscriptions dans les salles intérieures a été déjouée par ces bêtes qui ne cessent d'éteindre nos lumières. L'odeur qu'elles répandent est si forte et si répugnante, qu'il n'y a que des natures vigoureuses et capables de surmonter leur dégoût, qui puissent avancer jusqu'à l'extrémité des tombeaux. Que ceux qui sont sujets au vertige se gardent de pénétrer dans ce souterrain. Sur, vers le milieu, il faut traverser un étroit passage qui longe le gouffre d'un puits profond. » (C'est un des cinq puits mentionnés ci-dessus.)

Quelle ardeur héroïque et quel dévouement à la science n'e-t-il pas fallu à M. Dumichen pour ne se laisser rebuter ni par ces dangers, ni par ces horreurs ! Et quelle reconnaissance lui doivent ceux qui peuvent aujourd'hui lire dans le calme de leur cabinet et en pleine lumière, des inscriptions « souterraines » conquises à un pareil prix.

L'auteur commence par une description détaillée de la catacombe et réunit toutes les inscriptions relatives aux titres et aux dignités du défunt, ainsi que la liste des fêtes funéraires annuelles et des offrandes qu'on y faisait. Cette première partie comprend 27 planches (y compris le plan), et 47 pages de texte.

Planche I. Patouamenep s'intitule « Prince héréditaire, trésorier, ami unique dans l'affection (du roi) ; initié aux mystères de son dieu ; préposé à toutes les constructions royales ; revêtu des fonctions du sémur préposé à la salle (sombres du feu roi), de l'am-ou (qui fonctionnait également dans les cérémonies funéraires), ainsi que du juge suprême, orné du bandeau *nefer* ; chef archiviste du roi, préposé à toutes les affaires du roi en sa qualité de confident de son maître ; chef de l'office des titres, directeur dans le sanctuaire de Patoth d'Horus, la première au ciel ; initié aux mystères des saintes lettres ; grand-maître des cérémonies, rédacteur des écrits sacrés ; le premier près du trône royal et le président dans la salle des délibérations ; parent réel du roi dont il est le favori ; directeur, dévoué au roi, de la Bte d'Amon à Thèbes ; qui écrit au face du roi, (c'est-à-dire qui rédige immédiatement les ordres de Sa Majesté), Patouamenep, né de la noble femme royale Nemankhias. »

Dans les variantes de ces titres reproduites sur la même planche, Patouamenep est qualifié du terme connu de *niakherou*, si longtemps traduit par « justifié », puis par « veridique », et que M. Dardeton traduit par « triomphant » (p. 6 et suivantes).

La planche II fait connaître le lieu des Ébes. On y trouve aussi une magnifique définition d'Amon-Ra, « le Roi des rois, l'Étre universel existant de toute éternité, l'Étre Auguste, qui existe par lui-même (*Kheper tsef*), etc. »

Les planches suivantes (surtout VI, VII à XII) reproduisent l'énumération des nombreuses offrandes (cent vingt-deux objets) que l'on devait présenter aux fêtes précédemment mentionnées.

Pour faciliter l'intelligence de ces textes, M. Domichien entre dans de savants détails sur une des questions les plus compliquées du système religieux égyptien, la doctrine de la nature de l'homme. On sait que la dogmatique chrétienne ne signale dans l'homme, outre le corps, qu'un seul élément, l'esprit. La philosophie grecque au contraire distinguait deux : le principe vital, *psyché*, et le principe spirituel, *nous* ou *paranous*. Les chrétiens seuls, depuis les scolastiques, attribuent au principe spirituel une nature immatérielle.

Les Égyptiens paraissent n'avoir pas eu la notion de l'immatérialité proprement dite. S'ils distinguaient dans l'homme jusqu'à six éléments désignés par des noms différents, tous, suivant eux, participant à des degrés divers de la nature matérielle. Ces six éléments sont : le *khat*, le *ka*, le *ba*, le *akhou*, l'*ankh* et le *dekhut*.

Le *khat* est le corps physique de l'homme considéré comme un tout. Comme le grand ébon, le mot *khat* désigne tout d'abord le corps mort, le cadavre, et implique l'idée d'*immobilité*. On ne dit jamais du *khat* qu'il abandonne la tombe ou la région souterraine pour reparaître sur la terre ou dans la région lumineuse. Néanmoins il ne persiste pas dans une inertie absolue ; mais, sous l'influence des cérémonies que l'on accomplit sur lui et par lesquelles il devient *akhou*, il développe une espèce de vitalité qui le rend impérissable et qui est appelée la « germination » du *khat* ou son « renouvellement », en opposition avec l'« évanouissement » ou la « dissolution du corps » (*Livre des Morts*, chap. 154.) Le *khat*, devenu *akhou*, acquiert la propriété d'entrer en communion permanente avec l'âme qui se joint à lui et converse journellement avec lui.

Le *akhou* est la moule transformée par les cérémonies de l'embaumement et des funérailles, ainsi que par les prières récitées à cette occasion, et qui, exposée dans la tombe, « germe » (*resst*), « se renouvelle » (*resp*) et entre en rapport avec l'âme, en même temps

\*) C'est la phacétabille des listes d'offrandes, trouvées jusqu'à présent.



que, par suite de sa transformation, elle est rendue digne d'être admise au service des dieux et des bienheureux. Dans cette acception, le mot *sakou* sert aussi fréquemment à désigner la personne du défunt en général.

L'*ak*, « cœur », est le siège de la force vitale, dont la destruction a pour effet l'andantissement. C'est aussi le principe de la volonté, des haines ou des mauvais sentiments.

Le *ka* de l'homme est son individualité, ou sa personnalité avec ses caractères distinctifs. L'imagination égyptienne, matérialisant cette individualité, le détachait en quelque sorte de son possesseur, et lui prêtait une existence indépendante et une forme corporelle. Le *ka* d'un dieu — car chaque dieu a le sien — avait la forme sous laquelle on représentait le dieu lui-même. Le *ka* d'un homme, au contraire, avait la forme de l'homme ou de la momie. On se figurait le *ka* d'un dieu entrant immanant dans son image ; et celui d'un homme, dans sa statue. On lui offrait un culte spécial, dont la pratique remonte déjà à l'ancien empire. Le *ka* peut se montrer librement et, par conséquent, s'unir au corps ou demeurer parmi les dieux. On lui offrait à manger et à boire, et l'on allumait pour le protéger le feu qui repousse le mal.

Le *ba*, expression qui semble impliquer l'idée de l'éphémère, désigne le principe vital dans l'homme. Ce que nous appelons âme ne répond pas rigoureusement à ce que l'Égyptien nomme *ba*. Le *ba* n'évoque pas l'idée d'esprit pur. Sa substance et sa forme étaient matérielles, bien que d'une nature plus subtile et d'une organisation supérieure. Voilà pourquoi le *ba* était représenté sous la figure fantastique d'un épervier à tête humaine. D'une part, le *ba* du défunt qui a victorieusement subi le jugement peut revêtir toutes les formes désirables ; de l'autre, il peut rendre visite au corps qui repose dans la tombe, le ranimer et lui parler. Il vit d'une existence errante, tantôt se montrant autour du lit funéraire d'Osiris dans les régions inférieures, tantôt s'élevant au ciel avec les âmes pures.

Le *akhut*, « ombre », correspond aux *shin* des Grecs et aux *umbrae* des Romains. Les textes ne le mentionnent que deux fois : « Les *sakou* et les ombres me voient » ; et dans l'expression *akhut akhut*, « le bourreau des ombres ».

La vie future, suivant les conceptions égyptiennes, devant se continuer dans des conditions analogues à celles de l'existence terrestre, les aliments sont nécessaires au défunt. Et ce sont les infrantes

funéraires qui les mettent à sa disposition. Par elles, il vit et se meurt. Le matin, il quitte les sombres régions inférieures pour se rejoindre à la lumière et traverser l'océan céleste dans la barque du soleil. C'est là ce que les textes nomment si souvent *per en akou*, « la sortie au jour ». Mais si le manger et le boire répondent aux conditions matérielles du défunt, il lui faut, pour acquiescer la légitimité complète, la vérité morale. En possession de ce bien, éprouvé dans la salle du jugement, le mort acquiesce « la vue de la vérité » dont vivent les dieux.

Le savant travail de M. Dumichen est trop riche en faits pour pouvoir être résumé avec clarté. L'égyptologue y trouvera de précieux détails sur les questions relatives à la vie future. Ce qui l'intéressera tout particulièrement, c'est la liste comparative des objets offerts en oblation, qui occupent les planches XVIII à XXVI. On y trouve les hiéroglyphes des noms par lesquels ces objets sont désignés, variétés tirées de vingt listes (les plus détaillées parmi celles que l'on a découvertes) datant d'époques différentes, depuis la IV<sup>e</sup> jusqu'à la XXVI<sup>e</sup> dynastie, et successivement publiées par Lepsius, par Mariette, par MM. Maspero, Pierrot, Schiaparelli, et surtout par M. Dumichen lui-même dans ses ouvrages antérieurs.

La première partie de cette œuvre à la fois d'art, de patience et d'érudition, fait vivement désirer la publication des autres. Nul égyptologue, sous quelque forme qu'il se présente, ne voudra se priver d'un travail qui, en répandant la lumière sur un des côtés les plus antiques du système religieux égyptien, conserve à la science des textes précieux, que le vandalisme intéressé des fellahs enlève ou dégrade de plus en plus sous leur forme originale.

Lemmes (de Strasbourg).



# LE DOCTEUR LEPSIUS

## AU TOMBEAU DE SETI I.

Sera-t-il permis d'emprunter un instant l'autorité de cette Revue, pour fournir quelques renseignements certains sur un point de fait qui touche à l'honneur et à l'intérêt de la science ? Il s'agit du réveil de la vieille accusation portée contre le D<sup>r</sup> Lepsius qui, pendant son expédition scientifique en Egypte, aurait détruit une grande quantité de bas-reliefs copiés par lui, et notamment ceux du tombeau de Sét I, afin que nul autre ne pût les interpréter ou les reproduire.

Le D<sup>r</sup> Lepsius est un des savants qui ont le plus fait pour la connaissance de la religion égyptienne, et par les problèmes qu'il a résolus, et par les textes qu'il a publiés. D'un autre côté, le tombeau de Sét I a toujours passé pour l'un des monuments religieux les plus considérables qu'il y ait. La mutilation de l'hypogée égyptien par le savant allemand serait donc, au point de vue de l'utilité, une perte, et au point de vue de la solidité, une honte pour tous ceux qu'intéresse l'histoire des anciennes croyances.

Mais y a-t-il eu mutilation ? Pour le public ordinaire, et jusqu'à un certain point pour le moindre savant, la question mérite examen.

Le dire des voyageurs a trouvé quelque créance parmi les égyptologues eux-mêmes : j'ai entendu M. Chabas l'atténuer en expliquant que son illustre ami avait voulu palper seulement une chambre, au tombeau de Sét I, mais qu'il avait été obligé pour un motif quelconque d'en abandonner les clés. Quant au grand public, la mort récente du D<sup>r</sup> Lepsius a comme ravivé l'accusation, qui, paraît-il, a de nouveau fait le tour de la presse en France. Voici un spécimen de ce qu'on a pu lire en juillet dernier dans nombre de journaux :

« Lors de son premier voyage en Egypte, Lepsius prit copie des admirables sculptures et des curieux hiéroglyphes qui ornaient l'intérieur des tombes de la vallée des rois à Thèbes; à cette occasion on l'accusa d'avoir ensuite martelé et détruit à dessein un grand nombre de ces inestimables bas-reliefs, afin que personne après lui ne pût les reproduire.... Nous avons été frappés d'indignation à la vue des mutilations barbares qui défigurent ces merveilles. Nous arrivant alors de demander le nom du vandale qui avait commis ce lâche attentat contre la majesté des sépultures pharaoniques, on nous répondait invariablement : Lepsius.

Nous n'avons pu vérifier le fait, mais nous certifions que, d'après un bruit généralement répandu en Egypte, Lepsius passait il y a deux ans encore, pour l'auteur de cette infamie. Si nous nous faisons l'écho de ce bruit, ce n'est pas que nous cédions à aucun sentiment de jalousie contre un savant d'une valeur incontestée, que la France ne peut revendiquer pour rien. Fût-il Français nous agirions de même, dans l'intérêt supérieur de la science, qui ne connaît pas de distinction de nationalité.

.... Porter une main sacrilège sur les caractères de l'ancienne Egypte, c'est commettre un crime odieux. Nous espérons, pour l'honneur de Lepsius, que sa mémoire sera lavée de toute souillure; et que son nom ne méritera pas de figurer dans l'histoire à côté de celui d'Erostrate et de Genséric. »

(*Mémoires de la Loire*, 20 juillet 1884).

Le fait, au premier abord, semble bien invraisemblable, mais tant de voyageurs l'affirment avec tant d'insistance et depuis tant de temps, que nombre de bons esprits ont fini par se laisser ébranler, puis convaincre, et en sont venus, à l'occasion, jusqu'à retrouver dans les monuments eux-mêmes les traces du vandalisme attribué au Dr allemand. M. Maxime Ducamp a écrit au sujet du tombeau de Séti I, lorsqu'il parcourut l'Egypte en 1849, avec une mission du gouvernement français, cette page d'une éloquence émue, qu'il faut citer tout entière :

« De tout ce tombeau magnifique, le plafond seul est resté intact; ses murailles morcelées, ses légendes martelées, ses cartouches effacées; ses piliers renversés, ses dioux et ses rocs grattés, n'en font plus à cette heure qu'une ruine lamentable. Un homme a fait tout cela : un jour il est venu, suivi par une bande de dessinateurs, et il a copié les sculptures du ce sépulcre ; à mesure qu'une inscription



à lui transmise, qu'un dieu à lui dévoué, qu'un pharaon à lui consacré, on ripait l'inscription, on brisait le dieu, on abattait le pharaon. Seul et mieux qu'une armée de barbares, il s'est risqué sur ce monument, à travers ses galeries, ses chambres, ses couloirs, et, dans le stupide intérêt de sa vanité imbécile, il a tout détruit. C'est un savant ! il n'a pas voulu que d'autres après lui pussent lire là où il avait lu, pussent comprendre là où il avait compris. Un jour vendra-t-on des doutes où il publiera ses découvertes, où il expliquera les hiéroglyphes du tombeau de Menephth Sethi I<sup>er</sup> ? ce jour-là, nous serons en droit de lui dire : « Ne s'en croient pas ! Où sont vos points de contrôle ? où sont vos textes, vos inscriptions, vos légendes, vos cartouches ? Ils ont disparu ; ce que vous montrez aujourd'hui est au moins apocryphe ; vous inventez, car vous ne pouvez pas prouver ; votre travail est faussé ; vous mentez ! »

Si jamais ce pauvre homme retournera en Egypte, et s'il va visiter les grutes de Biban et Mokouk, il sentira un frisson agiter ses chairs lorsqu'il entrera dans ces lieux où il a prouvé sa dévastation puérilement intéressée : sur tous les murs il lira son nom mutilé en toutes les langues ; chaque voyageur a laissé contre lui un témoignage qui portera ses fruits, car Dieu est juste.

Tu sais, cher Théophile, que je ne suis pas de ceux qui croient ingénument que la France est le plus beau pays du monde, et que le peuple français est le seul peuple intelligent de l'univers ; mais je te jure que j'ai été heureux de savoir que ce misérable porte un nom allemand et qu'il est né au delà du Rhin. Au reste, partout où il a passé il a mutilé : aux temples d'El-Aassif, de Denderah, de Karnak, d'Abydos, aux hypogées de Syout et de Gournah, aux tombeaux de Sakkarah et des Pyramides, partout ses mains ont marqué avec une détestable intelligence. Cela est bien raisonné au point de vue de sa médiocre ambition, car à cette heure que sagement pour lui il a enlevé les preuves d'une discussion sérieuse, il sait bien que nul ne pourra lui prouver son ignorance et l'absence de ses travaux.

(*Le Nil*, Troisième édition, p. 250-2).

Voilà qui est net. On entend d'une façon évidente sonner tous les instruments de la destruction sur les sculptures, les bas-reliefs, les cartouches, les murailles et les piliers : on voit le misérable se ruier à travers la tombe, abattant le Pharaon, brisant le dieu, grattant la scène, ripant l'inscription. Ripant ! Qui ne sent la force de cette expression technique ? Elle cloue le doute sur place.

Eh si un homme ayant la valeur connue l'histoire de M. Maxime Ducamp a pu s'exprimer ainsi, sur les lieux et de vive, avec une sorte de fureur dont la similitude ne saurait être suspectée, que ne pensera pas et surtout que ne dira j'ai le commun des voyageurs, la plûbe des touristes ? Ceux-là, leur réprobation n'a point de bornes ; sur les parois des tombes royales elle s'élève jusqu'au lyrisme : elle défile en stances italiennes ; elle jaillit en distiques français, tirant sous sa pression le monde insouciant de la prose :

Lepsius, quelque savant, tu ne fus qu'un melon.  
Lorsque dans ce tombeau tu vins salir ton nom.

Tel est le ton et le niveau des indignations, mieux senties que rendues, qui grondent encore en Egypte autour du souvenir de l'un des princes de la science, le successeur immédiat de Champollion et récemment encore le doyen de l'Égyptologie.

Ce serait inflâme, si ce n'était absurde.

Pourquoi la noblesse et l'élevation de son caractère n'ont pu épargner au docteur Lepsius la honte d'une accusation que les savants n'ont pas l'habitude de mériter. Financière du fortait au fait au moins dû suffire pour démontrer l'innocence de la salomée. Quand le docteur Lepsius visita l'Égypte, l'état de l'Égyptologie encore naissante ne permettait à personne de trahir en artier un loto quelconque, et le plus forte raison une composition religieuse du genre de celles qui décorent la tombe de Sâi I : les conflaguer pour les traduire eût été une folie.

Tout l'effort des travailleurs portait alors sur la reconstruction pièce à pièce de la langue et de l'histoire, deux parties de la science qui ne pouvaient progresser qu'à l'aide de publications de textes. Le docteur Lepsius se donna donc pour tâche de recueillir les inscriptions les plus importantes pour l'histoire ou la langue, et comme un texte ne vaut que par son authenticité, c'eût été, par le plus sot des calculs, renverser son propre travail que d'avancer des faits chronologiques ou linguistiques après avoir déduit la preuve de ces faits. Les amis d'indifférence (heureusement sans modèles et sans imitateurs) comme par Salvagni et par Libri, ont profité, au moins pour un temps, à la réputation ou à la bourse de leurs auteurs, mais où est le savant, aussi malhonnête que maladroit, qui dérobera des documents pour les annuler ? Qui donc, sinon le fou, médite un méfait sans utilité ou un crime sans lui ?



A cette preuve méconnue s'ajoute une preuve matérielle que l'on a fournie depuis plusieurs mois et ma suite l'eût permis.

J'ai eu l'occasion que peu de personnes trouvent ou désirent, d'admirer à fond les tombes royales et particulièrement celle de Sésî I. en 1833, de sorte qu'il n'est pas au vent des hiéroglyphes et des personnages de ce dernier monument que je n'aie copiés ou recollés sur des copies antérieures. Je puis donc parler ici avec pleine connaissance de cause, et je regarde comme un devoir strict, en présence des estimables qui ont couru les journaux, d'affirmer que la tombe de Sésî I. ne présente pas le moindre indice d'une destruction systématique. A l'exception de quatre bas-reliefs donnés par le gouvernement égyptien à différents musées, il n'y manque ni une scène ni une inscription entières : on n'y a enlevé aucune chambre, on n'y a ripé aucun pharaon. Les petites dégradations dont l'hypogée est criblé, portent, en partie sur les cartouches royaux dont près de la moitié ont disparu, et en partie sur de beaux hiéroglyphes qui ont été dérobés çà et là, le tout par les mains des Arabes et des touristes, les premiers travaillant pour les seconds, et les seconds opérant pour leur propre compte. Il ne faut pas oublier non plus les coups de bâton que les âniers, excités par la descente de deux escaliers à pic, déchargent volontiers sur les parois des corridors ; la rapidité de leur course au milieu de figures immobiles et inquiétantes affola ces gens horribles, qui se vengent de leur impression sur les sculptures : je me rappelle avoir vu un jeune ânier inventant un Osiris.

Les autres tombes royales, moins connues et par suite moins détériorées par les voyageurs, ne sont pas en meilleur état que celle de Sésî I. mais pour des raisons différentes. Comme leur décoration est faite sur du stuc et non dans le roc, l'écail qui l'a recouvé est tombé de place en place sous l'action du temps ou par l'effet des torrents qui s'engouffrent dans les tombes à la suite des grandes pluies ; il a subi aussi les outrages des Coptes qui ont habité ou visité la montagne, et qui ont martelé souvent les disques solaires et les têtes des personnages, ou bien qui ont rayé certaines inscriptions, comme dans les premiers corridors du tombeau de Ramsès VI. Toutes ces dégradations existaient, bien entendu, lorsque Champollion vint en Egypte, non douzaine d'années avant le passage de l'expédition prussienne.

Il est inutile d'ajouter que les ravages promulgués par le docteur Lepsius dans les autres sites égyptiens sont tout aussi réels que la

destruction des hypogées royaux ; c'est donc avec la plus parfaite injustice que l'illustre égyptologue a été chargé des méfaits commis par les fellahs, les touristes, les Anglais, etc.

Mais pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

Les motifs en sont variés. Nombre des plus beaux monuments de l'Égypte ancienne, et notamment l'hypogée de Sésî I, la plus magnifique et la plus visitée des tombes royales, sont minés comme on vient de le voir par une sorte de consommation lente, due à la curiosité des voyageurs et à l'avidité des Arabes, si bien qu'on pourrait calculer mathématiquement en quelle année, à force d'être défilés morceaux par morceaux, ils auraient cessé d'être ou tout au moins de rapporter. Antérieur et postérieur au voyage de Lepsius, le travail de terminer, qui ronge mieux que le temps ces belles ruines, a été observé dans le tombeau de Sésî I par le fondateur de l'Égyptologie, Champollion, et par l'un de ses successeurs les plus autorisés, M. Naville.

Cette belle catacombe dépérit chaque jour, a dit Champollion, qui s'est mépris sur les causes du dépérissement qu'il signale. Les piliers se fendent et se défilent, les plafonds tombent en éclats et la peinture s'écaille en écailles. (*Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, troisième lettre, seconde édition, p. 204).

M. Naville écrivait de son côté en 1875, avec une vue plus exacte de la vérité :

Malgré les ordres du vice-roi et la surveillance de M. Mariette-Bey, le tombeau de Sésî I est l'une des carrières les plus fructueuses où les arabes viennent se procurer de fragments de sculpture qu'ils vendent aux étrangers. J'en ai été témoin moi-même ; et j'estime que la publication complète de cette tombe magnifique qui a servi de modèle à un grand nombre d'autres serait une œuvre très-utile pour l'avancement de l'Égyptologie, car elle sauverait d'une ruine certaine ces précieux restes. (*La destruction des hommes par les dieux. Transactions of the Society of Biblical archaeology*, vol. IV, part. I, 1875, p. 3 du tirage à part).

Les voyageurs et même les Arabes remarquent et déplorent les pertes dont ils sont les auteurs ; mais, conscients de la ruine et l'incrimination de la responsabilité, même en effet pour chacun d'eux pris à part, ils ne songent nullement à s'accuser eux-mêmes quand les grandes commissions scientifiques sont là qui, au vu et au su de tout le monde, attaquent et assègent les monuments par tous les



moyens de reproduction possibles, la plume, le crayon, le pinceau, le talon, l'estampage, le moulage et le moulage. Voilà les coupables. Qu'est-ce que le passage rapide d'un touriste impatient auprès de ces installations de plusieurs mois en plumes ruisselées ? Si celui qui effleure un monument l'écornie, que ne feront point ceux qui l'habitent ?

Les savants ont donc contre eux les apparences. Ils sont de plus compromis par les libéralités du gouvernement égyptien. Ainsi, du tombeau de Séti I, les commissions française, toscane et prussienne, ont eu chacune un bas-relief, et la dernière a obtenu en outre un petit fragment de paroi, toutes sculptures qui ont été publiées, et qui figurent aux musées de Paris, de Florence et de Berlin.

La première commission française n'avait guère été vue à l'œuvre en 1799, à cause de l'état de guerre qui se maintint pendant presque toute la durée de l'expédition ; mais en 1839 le pays était en pleine paix, et Champollion dut à sa gloire comme à son rôle d'être remarqué. Il fallut ainsi avoir le sort du docteur Lepsius, car on lit au tombeau de Séti I, dans un passage autrefois muré dont les parois sont restées nues, une sorte d'imprécation à l'adresse du savant français. Cette imprécation a été comme étouffée dans la salle par les invectives amoncelées au même endroit contre l'égyptologue allemand, c'est en effet la commission prussienne qui a enlevé les saffrages, si l'on peut dire, grâce à l'appui d'un peu pompeux qu'elle déployait, au nombre de ses membres, une bande, dit M. Mariette Thénard, et à la longue durée de son séjour, de 1842 à 1845 : nulle expédition n'ayant depuis rivalisé avec elle à ces différents points de vue, elle est restée le bon émissaire de la vallée du Nil.

On voit qu'il s'est produit à ce propos un véritable travail d'élimination : les commissions scientifiques ont été substituées d'abord à l'ensemble des voyageurs, puis la Commission prussienne a détrôné toutes les autres, et enfin, car on est allé jusqu'au bout, la Commission prussienne s'est personnifiée dans son chef. Cette simplification successive est parfaitement analogue au procédé de médiocratie populaire, qui résume en un seul nom tout un groupe historique. Grâce au procédé dont il s'agit, Cambyse a été pour les anciens l'unique destructeur des monuments de l'Égypte, et pour les modernes Lepsius a remplacé Cambyse, avec cette différence, toutefois, que Cambyse était pour quelque chose dans sa réputation, tandis que Lepsius n'est pour rien dans la sienne. Voilà comment on écrit l'histoire.

Mais les atermis n'y regardent pas de si près, et le Dr Lapeque ayant affaire à toute une colonie, on n'a pu tout à toute une comparaison, celle des touristes, qui vive à leur tour la communauté des idées du but et des moyens. Si, forçant un peu le sens du mot, l'on entend par tourisme la partie la plus nombreuse et la moins studieuse des voyageurs, la catégorie des splendides, on peut dire d'eux qu'un même besoin vague de locomotion et de changement les amène en Orient, qu'un drogman semblable les guide sur un chemin, qu'une dahabieh ou un pashabah semblable vont les mêmes sites, que les mêmes impressions superficielles les satisfont, et que le même esprit les talonne : c'est une confrérie qui s'ignore. Et cette uniformité à laquelle il manque à peine l'uniforme a même été perfectionnée par la création des bateaux Cook, qui prennent leurs clients par surprise et les poussent en les pillant à bout de trompe, sous la surveillance de quelques sergents arabes. Il faut avoir assisté à une visite au tombeau de Sétî I pour bien comprendre la banalité monotone de ces voyages en commun.

Soudain, un bruit qu'on dirait de mille pas retentit comme un roulement grossissant dans les entrailles du souterrain, et une foule d'hommes et de femmes, sous le casque ridicule du tourisme, débouche dans la poussière par les couloirs et les salles, baignés en main, encore éblouis du soleil qu'elle vient de quitter, affarés se hâtant aux auges sans rien voir, cherchant en vain à admirer, et se hâtant comme pour échapper à l'obsession des ténèbres. Le flot humain se s'arrête qu'au fond de la dernière salle, sans d'issue. Là, le drogman de service attire un fin de Bengale qui creuse subitement l'espace jusqu'à la voûte et aux parois : à la voûte et aux parois, couvertes de peintures et de sculptures, des centaines de péroraisons lazzarées et pressées jaillissent, papillonnent et s'effacent en un instant, ensevelies d'un brusque retour sous la lourde obscurité du sépulcre. A cet instant d'une seconde, qu'ont vu les visiteurs, sinon qu'ils sont tous ensemble dans une cave ? Mais déjà la fumée a rendu l'air irrespirable : la trompe des guides retentit, le troupeau des touristes s'élança, et tout disparaît pour toujours dans un nuage de poussière et de feu de Bengale comme une grotesque apothéose de la docilité humaine.

Enfagadé moralement, ou incorporé ainsi, le touriste ne peut guère échapper à l'esprit du corps, sorte d'esprit parfois peu spirituel, dont les inconvénients sont aussi bien connus que les avantages. Un



de ces inconvénients est une faiblesse déplorable à admettre les préventions, grâce à l'espèce d'armes en garde contre l'étranger ou l'étranger qui comméttrait tout orgueil sans toute organisation.

Les préventions isolées ont déjà des effets puissants. Un explorateur raconte qu'avant de ne pas se fier à certains sauvages d'apparence bienveillante dans la voisinage des îles Tonga, la réaction fut absolue chez lui :

Dans ces figures de naturels où je n'avais aperçu jusqu'à là que bienveillance et timidité, je décelais de la perfidie et de l'auteur, je surpris des regards obliques qui semblaient affecter d'être dissimulés, je devinais l'espionnage sournois dans ces attitudes de modération et de réserve, tant les préventions sont puissantes, tant elles influent sur les jugements humains. (Dumont d'Urville, *voyage polaire autour du monde*, t. II, p. 22.

Les exemples de ce genre ne manqueraient pas ; mais quand toute une société est en deuil, dans laquelle chacun accède sans contrôle une impression et s'en rapporte au groupe pour la justifier, par la raison qu'il est plus facile de sentir que de réfléchir, le résultat sera certainement autre que si l'impression était reçue par un seul homme, ne relevant que de sa conscience et ne pouvant se décharger sur celle d'autrui. M. Maxime Ducaup, toujours ici pour un moment, n'aurait point attaqué le Dr Lepsius comme il l'a fait, s'il n'eût été poussé et soutenu par une sorte d'assentiment général. C'est ainsi que des hommes bienveillants commencent, réunis, des actes cruels qu'ils blâmeraient isolés, et qu'en définitive, par un suprême raffinement d'iniquité, les voyageurs se trouvent accusés le Dr Lepsius de leurs propres déprédations.

La malice que tous les égyptologues regrettent aujourd'hui paraît avoir dédaigné de répondre aux colémonies dont il a été longtemps pourchassé ; mais si le souci de sa dignité lui commandait de garder le silence, le même sentiment commande à d'autres de le rompre. De même que chaque famille avait à Rome ses statues d'ancêtres qu'elle vénérât, chaque science a aujourd'hui ses morts illustres qu'elle respecte et fait respecter d'où qu'ils viennent. Considérons sous cette lumière nous, en France, de ce que la nationalité du Dr Lepsius n'est pas la nôtre ? C'est un savant ! dit M. Maxime Ducaup. Si l'on songe cette parole, si l'on se rappelle l'effet produit par les agissements de l'illustre Libral, l'on comprendra que le mal fait à un savant ou par un savant retombe sur tous, et l'on excusera, peut-être, l'un des

malades parmi les égyptologues, lorsqu'il se défendit l'un des plus grands, et offrir à la mémoire du D<sup>r</sup> Lepsius comme une humble couronne funéraire, la protestation qu'on vient de lire.

E. LARTIGUE.



## REVUE DES LIVRES

**La tapisserie dans l'antiquité. — Le Péclos d'Athènes. — La décoration intérieure du Parthénon, restituée d'après un passage d'Euripide, par Louis de Ronchini. Paris, Librairie de l'Art, 1884, in-4, illustré, 40 fr.**

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première est consacrée à l'histoire de la tapisserie chez tous les peuples de l'Orient et de l'antiquité, et M. de Ronchini y traite, au sujet de textiles aussi nombreux que divers, ainsi que l'a dit M. Miittz, quel rôle considérable la tapisserie a joué dans la décoration des palais et des temples, et dans la distribution des plus anciens édifices.

Les étoffes brodées et peintes ont constitué, dès la plus haute antiquité, un des éléments de la richesse, et il en est fait mention dans la plupart des tournaux et des descriptions de trésors que nous ont laissés les poètes et les historiens. M. de Ronchini examine successivement tous les textes et tous les monuments figurés ayant rapport à son sujet ; il passe ainsi en revue les principaux centres de fabrication de tapisseries : l'Inde, l'Égypte, l'Assyrie, la Babylone, l'Asie-Mineure, puis il étudie l'art du tissage chez les Hébreux, les Phéniciens, les Mycéens, et il se arrive enfin à la Grèce.

Sur les textes abondants, et c'est plaisir de lire ses pages où M. de Ronchini a condensé tout ce que les auteurs antiques et les savants modernes, tant ce que les poètes et les voyageurs ont écrit sur la matière.

Le chapitre consacré aux textes est un des plus importants. Pour les peuples nomades, et pour ceux qui se livraient à des expéditions lointaines et de longue durée, la tente était l'habitation ordinaire, et c'est à sa décoration qu'on devait appliquer toute la richesse et la somptuosité possibles. Or, l'étoffe est l'élément principal de la tente : les autres matières n'existent que pour lui servir de support. La tapisserie y joue donc le grand rôle comme ornementation, et les textes égyptiens, hébreux, persans, arabes, aussi bien que les nombreux passages grecs et latins auxquels fait allusion M. de Ronchini, montrent quelle importance capitale était attachée à cette décoration.

Lotages, de nomades; ces peuples devaient sédentaires; lorsque la tente, jadis palais et temple, vit remplacer ses matériaux éphémères par des constructions durables, les mêmes procédés d'ornementation étaient prévus.

Tel est le point de départ de la seconde partie de l'ouvrage de M. de Rochemont, dont le but est de reconstituer la décoration intérieure du Parthénon, de faire revivre dans toute sa splendeur religieuse le temple antique, et surtout cette chambre fermée de riches draperies suspendues entre les colonnes et au milieu desquelles la grande Minerve resplendissait aux yeux de ses adorateurs.

Toute cette partie est basée sur un passage de l'Ion d'Euripide, tragédie nationale, véritable hymne à la louange d'Athènes. Ce passage (vers 1133-1165) contient la description des tapisseries d'un temple. Pour M. de Rochemont, ces tapisseries ne pouvaient être que celles du Parthénon, celles qui ornent la *Chambre de la Vierge*, le sanctuaire auvers du côté de l'est, mais nous ne le voyons, d'après la statue d'Athènes égéale sur son trépied et sur son peuple.

Décès tapisseries décrites par Euripide, les unes, vultueuses, étaient suspendues aux colonnes du naos, comme celles qu'on voit reproduites dans les médaillons de Narbonne; elles représentaient des sujets tout athéniens : la bataille de Salamine, l'histoire de Cécrops et de ses filles.

Les autres étaient attachées au toit et représentaient le Ciel avec ses constellations. Celles-ci ne pouvaient être touchées horizontalement au-dessus du sanctuaire, puisque la statue d'Athènes dépassait de la tête la hauteur des pariques et des toits intérieurs. M. de Rochemont est donc d'avis que ces tapisseries devaient être drapées sur une charpente en forme de tente, par les côtés de laquelle la lumière pénétrait dans le naos, et dont la dôme protégeait le sanctuaire contre les influences atmosphériques. Si l'on est tenté de considérer que ce système de couverture, par son caractère provisoire, est peu en harmonie avec la caractère de durée et de solidité du rois de l'édifice, on doit cependant songer que, sans la ciel de la Grèce, les conditions climatériques ont été jugées assez peu importantes pour avoir permis la décoration polychrome des édifices à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur, et pour que tant de chefs-d'œuvre de marbre aient pu rester exposés à ciel ouvert, sans trop en souffrir, jusqu'à ce que les hommes soient venus accomplir leur œuvre de destruction. Beaucoup de temples, ne le sait-on pas, du reste avaient aussi leur sanctuaire découvert, sub diis. Une tente formée de riches étoffes, que l'on reconvenait de temps à autre, pouvait donc bien suffire à protéger, contre les intempéries de l'air, les trésors accumulés au pied de la statue de Minerve, tout en contribuant à la décoration et à l'ornementation du sanctuaire.

Cette partie de cet intéressant ouvrage avait déjà paru en 1872 dans le *Revue archéologique*, sous le titre : *Le péplos d'Athènes*. Le péplos était en effet de la robe, emblème du lien du monde, que les Extrêmes bordaient de longs motifs virginales et que, tous les quatre ans, on renouvelait autour de la statue d'Athènes,



en bois d'olivier, renversé dans le temple de Pausanias Krochiton. Quand Philéas eut terminé en grande statue, enveloppée dans son vêtement d'or et d'émeraude, se voyait, elle aussi, l'auteur d'un peuple. Ce fut le système de disposition décrit plus haut. « Cette disposition de l'apothéose historique, à fond de safran, qui enveloppait et châtiait le sanctuaire d'Athènes, multipliait les ruines autour de sa divinité, adoucissait la lumière qui tombait sur son masque et sur sa jeune chair, et la faisait passer à ses pieds dans une ombre transparente, plaines de religieuses pensées. »

L'œuvre trouve, en quelque sorte, sa conclusion dans cette phrase. Le sujet était digne de passionner un poète aussi bien qu'un archéologue. M. de Rougemont l'a traité en savant et en artiste. Après avoir reconstitué, d'après les textes, toute l'histoire de la tapisserie dans l'antiquité, après avoir épuisé toutes les pages qui reviennent à l'appui de son ingénieuse restitution, il a discuté les opinions des archéologues qui contredisaient ou qui confirmaient sa thèse, et il a résumé toutes ses longues et patientes recherches en un livre où l'élégance du style s'allie à la subtilité scientifique et au ventric rétablissement les merveilles de l'art antique qu'il ressuscite avec tant d'éloquence et de savoir.

L. X.

**De Hervormde Kerk in Nederlandsch Oost Indië onder de Oost Indische Compagnie (1602-1705), door C. A. L. van Tronckenburg de Bruyn, predikant te Batavia. — Arnhem, H. A. Finken Vilink, 1884.** (L'Eglise réformée dans les Indes orientales néerlandaises, sous le régime de la Compagnie des Indes orientales (1602-1705), par C. A. L. Tronckenburg de Bruyn, pasteur à Batavia, Arnhem, 1884).

Les expéditions des Hollandais aux Grandes-Indes datent de 1595. Dans plusieurs villes de la Hollande et de la Zélande, de nombreuses compagnies s'étaient formées pour les soutenir. Rien ne put ralentir leur zèle, ni les pertes qu'elles éprouvèrent, ni la résistance que leur opposaient les princes indigènes, à l'inspiration des Portugais qui contrôlaient depuis un siècle ces régions lointaines de leurs nombreux établissements. Cependant la persévérance obstinée des entrepreneurs se heurtait à un grand obstacle : c'était la jalousie qui existait entre les diverses compagnies rivalisant d'énergie, d'audace et d'habileté. On finit par conclure ardemment une fusion, vivement recommandée d'ailleurs par les États généraux et par leur homme d'État éminent, Oldenbarnevelt. Ce vœu général fut réalisé en 1602, lorsque un acte des États réunis les diverses compagnies en une seule avec droit de monopole, et lui conféra le titre de *Compagnie réunie des Indes orientales*. Cette compagnie, dissoute en 1795, dura environ deux siècles.

Elle bruyait un état dans l'état. Son pouvoir était absolu ; il s'étendait non seulement sur l'Archipel indien qui appartient encore aujourd'hui aux Hollandais, mais sur une foule d'autres possessions qui leur ont échappé : l'île de

Formosa, la presqu'île de Malacca, les îles de Malabar et de Ceylan, Ceylon, le pays de cas de l'Inde-Éspérance, la Compagnie soulevait ses troupes ; elle déclarait et faisait la guerre ; elle concluait les alliances au nom de la république des Provinces-Unies. Elle bâtit des forts et merclait des soldats. Elle jouissait du droit de battre monnaie et de la marque au nom de ses colonies. Elle organisait l'enseignement et poursuivait autant favoriser la propagation de la religion que les intérêts du commerce, quelque les privilèges énumérés d'un bascu pas mention (p. 478).

La religion, dont la Compagnie se faisait la protectrice, était la religion réformée, calviniste, la seule qui fut reconnue dans les Provinces-Unies. Les Hollandais protestants furent aussi exclusifs que l'étaient les Portugais catholiques. Le volume dont nous avons traité le titre a pour objet l'histoire de la religion réformée protégée et propagée par la Compagnie pendant les deux siècles de son existence. C'est un travail de 700 pages publié avec l'exactitude la plus scrupuleuse aux sources les plus rares, les plus authentiques et les plus anciennes. Voici le résumé des trois chapitres dont se compose ce monument de patientes recherches.

Dans le premier chapitre, l'auteur donne, sous le nom de *Statistique religieuse*, l'histoire de la religion réformée à Batavia, Samarang, Sourabaya, Cheribon ; aux Moluques, à Amboine, Banda, Macassar, Timor, Formose ; au Laos où le premier pasteur protestant fut au Néerlandais, en 1664 ; au Japon, à Malacca, aux îles de Ceylan et de Malabar ; à Ceylon, Saint-Maurice, Sumatra.

Le second chapitre traite du culte. Description des temples, des lieux où se font les cultes, de l'organisation, rigoureuse, de discipline, tout est tenu que sur une, précédant se quatre langues selon les besoins de la localité, en langues malaise, portugaise, malabar et singalaise. Tout aux représentations, on se montrant jaloux d'en procurer toute perfection et d'en assurer la correction irréprochable. On agit la question de savoir si les pasteurs adultes pourraient être admis à la Communion immédiatement après leur baptême. Ce fut l'objet du débat qui durèrent au-delà de 80 ans (p. 109).

Le troisième chapitre traite de la *Direction ecclésiastique*. L'Église des Indes se trouvait en rapport intime avec celle de la métropole, qui avait sur elle l'autorité (140). Celle de Batavia avait à la tête de toutes les autres (137).

Le quatrième chapitre est intitulé : *État ecclésiastique*, et donne une idée des rapports entre l'Église et l'État (la Compagnie). Le pasteur avait deux missions : l'Église était soumise à la politique. Un pasteur à Teyate est considéré pour avoir représenté au gouvernement son oboissance (170). A Batavia, où les plus respectables pasteurs ont été élus pour avoir représenté le gouvernement général de l'Inde au Consistoire. L'application de la censure à un homme capable d'adultère (149), à Amboine, on pouvait se plaindre de son gouvernement qu'on appelait le Néer d'Amboine ; l'Église fut en prison, puis expulsée aux travaux publics. Ce n'est qu'après son retour dans sa patrie qu'il



fut rétablie (1685-1686). A Malacca, le nombre des catholiques était si faible pour grand que celui des protestants ; pourtant la Compagnie n'admet pas de pasteurs (1693). Le secret de la correspondance, même privée, était strict : les lettres devaient être sous cachet royal (1693-1695). On alla jusqu'à empisonner la vie des pasteurs qui refusaient de signer le 24 et le 26 commandement dans la lettre du décalogue, et même jusqu'à leur présenter le sujet de leurs sermons (210). Ajoutons cependant que tous les gouverneurs n'étaient pas animés de ce diabolique esprit : peu à peu, au xix<sup>e</sup> siècle, les rapports entre l'Eglise et l'Etat s'améliorèrent (211).

Tous passons au cinquième chapitre : Les pasteurs. Nous trouvons ici un exposé de leurs instructions ; de leur voyage, des dangers et des souffrances qu'ils étaient exposés à courir, ainsi qu'à ceux de mortels ennemis des dévots, des barbares qu'ils rendaient au gouvernement par la criminalité qu'ils possédaient des divers crimes, auprès des tribunaux, dans les missions politiques, et qu'ils se traduisaient des lettres des princes indigènes (212). Leurs appointements étaient modiques, surtout lorsqu'ils avaient de la famille (224).

Le sixième chapitre nous fait connaître les aides des pasteurs, connus sous le nom de visiteurs ou confesseurs des malades. Toutes les professions et tous les métiers se flétrissaient. On leur faisait signer une espèce d'examen, mais surtout signer la confession, le catéchisme et les articles synodaux.

Le septième chapitre est fort riche et intéressant. Il s'agit de la propagation du christianisme. La Compagnie semble avoir eu écrit tout l'idée de l'union des églises européennes ; la propagation de la foi parmi les païens et les indigènes de l'Asie et du Japon était régie par un règlement strict. C'est que le commerce était le grand objet de la colonie (274). Cependant, les hommes d'Eglise soulevaient vivement la conversion de l'Inde, la Compagnie dressa à cet effet, en 1617, des instructions que les Etats généraux ratifièrent (275). On fonda à l'Inde un collège indien, sous l'habile direction du professeur Malabar ; cet établissement avait quelques bons livres, fournis de la connaissance des langues et des pays qu'ils allaient visiter (276). L'exemple de la congrégation pour la propagation de la foi à Rome exerça son influence (279). Malheureusement la politique joua un grand rôle dans les livres qu'on composait pour instruire les religions non chrétiennes (288). Ajoutons cependant que la doctrine des missions préoccupait quelques bons esprits et provoqua quelques bons ouvrages (291). Une des grandes questions était de savoir si le colon doit apprendre la langue de l'indigène ou si l'indigène doit apprendre la langue du colon. Ce dernier procédé est celui des Anglais dans l'Inde ; on l'a suivi dans les possessions néerlandaises, mais sans fruit. On préféra la première méthode, et on des meilleurs gouverneurs généraux, comme van Diemen, en a fait un devoir aux pasteurs (329). Avec ce système évidemment approprié à l'état des langues de l'Inde : le hollandais, le singhalais les langues de Formose ; tout ce qui les servait de son jour enseignement en sujet de son dialecte re-

poes sur les travaux de ses pasteurs (429) ; le baptême qui se fait sur les côtes de Malabar et de Comorinel ainsi qu'en quel de Ceylan (langue très difficile ; on s'en était à plusieurs reprises chaque jour de l'année en a un et il y a 51 lettres et deux sortes de caractères) (471) ; la langue des îles de l'Inde, celle des îles du Sud-Ouest, notamment de l'Inde. On fit dans plusieurs de ces colonies des traductions de la Bible et du catéchisme, des sermons, des diocésaines et des grammaires. Nous ne voyons pas qu'on se soit personnellement occupé soit de chinois, soit de japonais, mais l'arabe plus du portugais, surtout très important dans tant de régions d'où les Hollandais avaient chassés les Portugais. C'est dans cette langue qu'on traduisait la Bible, qu'on composa des traités polémiques contre le papisme, qu'on adapta les psaumes au style poétique. La production personnelle en portugais s'élève de 1533-1596 à cinquante.

Si l'on s'occupe activement de la connaissance des langues indiennes, il faut avouer que l'étude des religions des peuples soumis au pouvoir de la Compagnie fut très négligée (481).

L'instruction qu'on donne ne l'était pas moins. On ne se contenta que trop habituellement d'une profession extérieure. Il y a des registres du baptême qui montrent qu'on baptisa en un jour des centaines d'individus sans instruction, sans examen, sans espoir d'instruction pour l'avenir (485). On était déjà content d'avoir supprimé le cannibalisme (486). Ajoutons cependant que plusieurs pasteurs condamnaient hautement ces baptêmes en masse et qu'ils étaient que l'édification des églises ne pourrait être l'œuvre de deux ou trois jours (487). On ne reculait pas devant les procédés violents. Ainsi, en 1699, ordre fut donné aux Hollandais d'Amboine de tenir toujours un certain nombre d'habitants prêts pour être baptisés à la venue du pasteur, qui était autorisé pour chaque païen baptisé. Le gouverneur de Ceylan condamna à quatre mois de travail forcé quiconque ne présenterait pas son enfant au baptême. Étalent condamnés à une forte amende ceux qui, à Amboine, refusaient de se faire passer selon le rite réformé. Le chrétien qui se faisait chrétien était frappé de la peine de mort. A Fortness, les pasteurs avaient engagé le gouvernement à punir un séculier appliquant la flagellation et la humiliation aux idolâtres. Cependant la Compagnie désapprouva hautement ce conseil (488, 489). Car, nous-mêmes d'en assurer que la plupart des pasteurs étaient des hommes hypocrites. Au contraire, la jurisprudence était rigoureuse sur l'admission et envoyait les meilleurs pasteurs qu'on pût trouver dans son sein. Mais la politique domine la religion, il en résultait que s'il n'y avait pas des instruments dociles, on les qualifiait de « mécréants », on les transportait ailleurs ou on les défranchait. C'était la reproduction défectuelle de la conduite des Portugais (501-503).

Le huitième chapitre traite de l'enseignement.

Les écoles destinées à former des pasteurs pour les Indes furent peu de succès. Celui de Loure, dont nous avons parlé, ne dura que 10 ans, 1622-1632. Celui de Colombo-Ceylan et celui de Batavia n'eurent pas de résultats plus



saient (529), quasi à l'enseignement primaire, placé sous le surveillance de l'Eglise, il était essentiellement religieux. A Batavia, à Amboine, à Ceylan, le Bible était le grand livre de lecture. A Ceylan il y eut 75 écoles. On passait les sabbats. On apprenait à lire dans le dévotique, le syllabaire, l'arabe, dans l'écrit, les prières liturgiques. Les pasteurs étaient les enseignants (529-541).

Le neuvième chapitre est consacré à la Mesquisme. Il y avait à Batavia et ailleurs des hôpitaux, des orphelins, des hospices de vieillards, des maisons de charité. A Batavia, il y avait encore une maison de correction pour « les hommes ligés » (547-550).

Le dixième chapitre s'occupe de la doctrine chrétienne. Le synode de Dordrecht était réuni au moment où Batavia s'éleva sur les ruines de l'Inde; c'est dire que la religion qu'on enseignait était la religion réformée calviniste, à l'exclusion de toute autre. En 1642, le gouverneur général donna une ordonnance, de prière, de bonnement, même de l'âme, selon les us, quiconque prétend fonder des associations, soit chrétiennes, soit païennes ou mahométanes (550). Aucun pasteur ne se rendait aux Indes sans avoir dans sa poche le Dordrecht (557). On avait les Remonstrants : sur tant de questions de pasteurs il n'y eut qu'un seul remontrant; et encore, il ne tarda pas à être chassé. On se fit aussi sur le spinetisme. On n'admettait pas de puritains ou de marins catholiques; on n'est qu'à partir de 1712 qu'on accorda cette faveur à d'autres protestants que les réformés (559-562). Les historiens établissent la ligne extrême de leur sabbatisme (563). On fut très sévère à l'égard des catholiques. Sur les côtes de Malabar, à Malacca, à Ceylan, on les tolérèrent tout au plus, malgré les efforts du roi de Portugal. En revanche, sur les côtes de Malabar on accueillait les Nestoriens. Le sabbatisme de leur religion, c'est qu'ils rejettent l'autorité papale, la transsubstantiation, les images, le purgatoire, la confession, l'exécration, le célibat des prêtres (563-571). Quant aux jésuites, le principe était que l'abolition chrétienne ne pouvait jamais leur religion. Mais sur la politique donna lieu des tentatives au principe. Dans l'intérêt du commerce, la Compagnie permit à l'empereur de l'Inde (Ceylan) de construire une pagode sur la territoire néerlandais, malgré la protestation des pasteurs. Par le même motif et malgré les mêmes protestations, la Compagnie, au lieu de servir contre l'Inde, des chrétiens à Batavia, leur en permit le plein exercice, et les autorisa à fonder des écoles à condition qu'on y enseignât le chrétisme à quelques jeunes gens européens. La Compagnie avait besoin de travailleurs. Elle alla même jusqu'à défendre à ses fonctionnaires, au départ, d'observer le dimanche, d'avec de leur libre religion, de prêter ainsi et après le sabbat. D'autre part, il n'est pas vrai que les Néerlandais aient tout fait pour le christianisme dans l'intérêt du commerce (572-581).

Nous n'avons que peu à dire du chapitre suivant qui traite de la littérature indienne. Peu de disputes entre les pasteurs sur les dogmes reçus; quelques ouvrages destinés à faire connaître les idées religieuses de l'Inde; un seul exemple d'une bibliothèque privée à Batavia, composée des œuvres théolo-

riques les plus importantes de l'époque. Surprises quelques essais et quelques traductions destinés à extraire quelques passages du l'ancien et du Nouveau Testament par les auteurs des indigènes (581-592).

Quant à la *diffusion d'Alidade*, le chapitre III signale quelques sermons traduits en malais et dans les dialectes de Formose et une traduction de l'imitation en portugais, en singalais et en langage malais (594-599).

Le dernier chapitre, au contraire, est très riche en détails sur la vie chrétienne des possessions néerlandaises au xvi<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle.

Convenons-en, les conditions pour l'Eglise étaient peu favorables : une faible population européenne, composée d'ailleurs de beaucoup d'étrangers, au milieu d'immenses populations indiennes. Malheureusement il faut ajouter que les Européens eux-mêmes formaient le plus grand obstacle à la diffusion du christianisme, parce que la plupart de ceux qui se rendaient dans ces possessions lointaines, ne demandaient qu'à faire fortune, à voler la Compagnie et à opprimer les Indiens. On y accablait souvent des sorciers. Dans une bonne partie de ces colonies, les chrétiens étaient moins que les païens : les marins surtout étaient débauchés et impies, au point qu'un avertisseur de la flotte vint que l'Eglise à bord est parvenue sans réussir quant à son Christ (609-614).

L'ignorance était considérable, même à Batavia ; un jour, au xvi<sup>e</sup> siècle, un crieur public y appela tous ceux qui savaient écrire, afin de trouver des scribes de livres pour la Compagnie (615).

La rudesse, la barbarie, le crime étaient effrayants. Au xvi<sup>e</sup> siècle, l'archipel de Banda et de Batavia était extrêmement vide. La galanterie d'un jeune homme envers la fille naturelle du gouverneur général fut punie de décapitation et la jeune fille publiquement lustrée par les bourreaux. La barbarie de la thèse était atroce : il y a des individus auxquels on a infligé la sale jusqu'à trois fois. Parmi les Hollandais, il n'y avait pas seulement beaucoup d'impudicité et de concubinage, mais la polygamie n'était pas rare (620). Il faut remarquer cependant que plusieurs causes y contribuaient. Souvent le gouvernement souffrait des entraves aux mariages avec les femmes indigènes. De plus les mutations étaient fréquentes : les fonctionnaires de la Compagnie n'étaient que « campers ». La Compagnie, d'ailleurs, engageait trop souvent des gens irréguliers, venant du pécuniaire qui ne demandaient qu'à s'enrichir à ses dépens. Notons enfin que la plupart des gouverneurs empêchaient l'exercice de la discipline ecclésiastique, laquelle était à cette époque parfaitement dans son droit. Il est triste de devoir constater aussi plusieurs destitutions de pasteurs pour cause de dissipation domestique, d'ivrognerie et d'immoralité. Ils trampaient aussi dans la traite des esclaves, généralement réprouvés à cette époque. Les captifs devenaient esclaves. Cependant leur sort fut moins dur à Java qu'ailleurs.

Le luxe était en redoublement : équipages brillants, tables somptueuses, habits magnifiques, maisons de campagne, festins, tout concourait à rendre la vie, à Batavia, futile et léger. Malgré les prohibitions, le jeu et les gageries se man-



étaient par. L'usage de l'opium, connu déjà avant l'arrivée des Hollandais, devint un objet de commerce pour la Compagnie; les droits d'entrée furent considérables. Vers la fin du siècle précédent, l'opium rapporta à Batavia 1,250,000 florins (1872<sup>1</sup>). L'opiumisme et l'ivresse devaient les maux afflicteux.

En 1654, la Compagnie introduisit dans les Moluques une loi pénale qui ordonnait d'assister au culte. On fit une amende pour ceux qui juraient, et les blasphémateurs furent punis de la destruction, du fouet, du bannissement et même du feu (1645, 1646).

Bref, la situation morale et religieuse était déplorable : « L'occupation des Indes pendant les deux siècles précédents ne présente qu'une suite d'oppression et de violence », a dit un des juges les plus compétents, M. Millier, professeur de langues orientales à Utrecht (167).

Et la cause? Elle réside dans la politique humaine de la Compagnie; c'est sur elle que retombe toute accusation portée contre les chrétiens. On gardait le secret sur tout et le public ne savait rien. Ceux qui s'étaient de faire des révélations ne le faisaient pas impunément : suspension, destitution, bannissement, tel fut le sort des Européens courageux et des indigènes qui dévoilèrent la corruption. En conséquence, on se taisait; on vivait en démocrates comme la consuetudine d'être au service d'un maître absolu. C'est là que reside la grande cause des pasteurs, parmi lesquels le xvi<sup>e</sup> siècle, qui a compté tant d'hommes éminents en Hollande, peut signaler des serviteurs distingués de l'Eglise reformée. Le vrai coupable, c'est le caractère hollandais que rien n'a pu vaincre pendant le xvi<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècle.

Telle est la conclusion d'un ouvrage aussi remarquable par ses vastes recherches que par ses appréciations impartiales.

V. G.

**Der Fetisch an der Küste Guinea's auf den deutschen Forschung undhergerückten Stationen der Beobachtung.** Le Fetich à la côte de Guinée, d'après les recherches récentes des stations allemandes d'observation. — Berlin, librairie Weidmann, 1884, par Adolf Stieler.

M. Adolf Stieler est plus habitué à communiquer ses notes au public qu'à lui faire de longues et en faire des livres de lecture courante. Ceci est dû sans la moindre intention de déprécier ses mérites personnels de laborieux chercheur et de penseur intelligent. On pèche facilement par l'exces de ses qualités. En France nous généralisons très vite et nous sommes peut-être trop à la ferme dans les ouvrages d'étude. Mais, à savoir égal, jamais lui de nos écrivains ne pourrait pousser sur lui de publier un livre aussi mal rédigé que ceux de M. Stieler et en particulier ses deux derniers ouvrages sur le Sénégal et l'Afrique.

<sup>1</sup> Le budget des Indes néerlandaises de cette année compte sur 16 millions de florins, avec l'approbation du parlement.

C'est dommage, car nous aurions beaucoup sur l'esprit investigateur et pénétrant de l'Allemand pour nous aider à saisir jusqu'au simple côté dant ou ne nous) guère que les frontières nouvelles et qui vont à notre curiosité tant de questions jusqu'à présent très obscures. Depuis que les voyages, le développement du commerce et les institutions de la politique ont amené l'Allemagne à nouer des relations directes avec ce monde lointain, on peut s'attendre à ce que non seulement ses négociants et ses marins, mais aussi ses savants contribuent à servir à la civilisation ce vaste domaine encore inexploré sur tant de points. Or, malgré ces déficits de rédaction, le *Reich des Felsen* a le air de l'œuvre est un premier pas vers la voie à suivre. M. Bastien lui-même, dans ses courts parcs, exprime l'esprit que son travail provoquera la réaction de nouveaux matériaux, surtout pour ce qui concerne l'intérieur du continent africain.

Don lieu actuel, tout en mettant en lumière bien des faits nouveaux ou mal connus, il ajoute pas encore grand chose sur certains qu'on est en droit de voir, dans l'état actuel de nos connaissances, de l'état véritable des populations noires de l'Afrique. Je n'y trouve rien du moins qui soit de nature à modifier les appréciations que j'ai essayé de résumer, en m'appuyant sur les renseignements déjà obtenus, dans le 1<sup>er</sup> volume de mes *Religions des peuples non civilisés*. M. Bastien a inséré, comme je l'ai fait, sur la rôle important des associations sociales, celles de l'union communautaire à base religieuse, dans la vie sociale des peuples voisins du Haut-Niger, de la côte de Gambia et du Congo. Il a réagi en son des faits mieux constatés contre la préjugé européen qui consiste à prendre les non-civilisés des peuplades noires pour des sauvages au sens strict du mot. Ses pages consacrées au milieu de l'histoire européenne, et notamment de religion ou signifiant les peuples non-civilisés des autres parties du monde, lui ont permis de faire des rapprochements extrêmement utiles. Ils tendent avec bien d'autres phénomènes de même signification à révéler du plus en plus dans la catégorie des explications qui s'expliquent bien, l'hybridité des esprits, des préjugés, des hantises, des conjectures, que si l'on s'agit d'élucider les remanences paternelles significatives qui peuvent se voir dans les croyances et les rites de populations vivant aux deux bouts du monde, n'existe entre elles aucun rapport de cause, aucune relation imaginable de guerre, de haine ou d'envie. La pensée de l'Européen a pu s'établir et durer, il faut se demander en présence de ces analogies jusqu'à quel point les croyances d'une population disposée à reconnaître son infériorité en fait de savoir, d'industrie et de puissance effective, ne se modifient pas au contact de la race supérieure. On a pu signaler chez les Peaux-Rouges des incursions de traditions européennes dans plus d'un récit mythique recueilli au sein de leurs tribus. On doit arriver aussi chez les nègres, et je m'en souviens que M. Bastien en ait pas en fait ressorti la preuve dans ce mythe de création de l'Éternel (celui qu'il rapporte tout au long p. 94 note). L'analyse de certains des éléments comparés à la Genèse biblique à des idées et à des traités religieux sont



aux yeux. L'influence, au moins indirecte, des idéologies de la côte s'est fait sentir dans tout ce travail qui, du reste, est très curieux. P. 124, M. Bauman relève la distinction que nous avons cru devoir établir entre le fétiche, d'une part, l'amulette et le talisman, de l'autre. Ces derniers sont des choses douées de certaines propriétés ou vertus, le fétiche est l'ensemble, la résidence d'un esprit ; il est personnel. Sans nier évidemment cette distinction, l'auteur est d'avis qu'elle n'est d'aucune importance en ce sens que, dans la pratique, celui qui s'attache à une amulette ou à un fétiche ne s'inquiète guère de savoir si c'est une personne ou une chose. Quel fait possible ou plutôt fort probable, mais cela n'a rien à l'extérieur de cette distinction quand on veut déterminer la nature du fétichisme des nègres. L'amulette et le talisman ne sont pas, comme le fétiche, des objets d'adoration, à qui l'on rend des vœux, à qui l'on sacrifie. Pour nous le fétichisme, dans ce retrouvé des traces dans toutes les religions, mais qui est poussé à son maximum chez les noirs d'Afrique, — comme le totemisme chez les Peaux-Rouges et le totémisme dans l'Océanie, — est une application particulière de l'animisme, et il est essentiel de lui assigner sa place exacte, son rôle précis dans l'histoire du développement religieux.

Un point dont on s'est encore très peu occupé, mais qui appelle l'attention des spécialistes, c'est le rapport qui semble plus étroit qu'on ne le croyait entre un certain nombre des idées et coutumes religieuses des Noirs d'Afrique et le sous-sol populaire de l'ancienne religion égyptienne. M. Bauman n'a pas encore fourni ses investigations de ce côté. Nous nous permettons de le recommander à sa sagacité.

ALBERT RÉVÉLÉ.

**David Castelli.** — *La legge del primato ebraico nel suo svolgimento storico.* — En vol. in-12 de 420 pages, Firenze, Sansoni, 1884.

L'ouvrage de M. Castelli interesse au même titre l'historien des religions et le juriste. Il fait connaître au public lettré de l'Italie les résultats de la critique moderne sur la composition et l'origine du Pentateuque ; l'auteur connaît à fond les travaux de Koenen, Hovey, Sayce, Wellhausen, etc. ; il s'en est nourri, et, par lui-même, est arrivé lui-même à des conclusions personnelles. Son livre est en même temps véritable répertoire de jurisprudence hébraïque-judaïque ; à l'exposition et au commentaire de la législation d'où il s'agit, l'auteur a joint le plus souvent les interprétations et les traditions rabbiniques, terminés où il se peut en toute connaissance de cause, et où il se plaît à guider son lecteur ; à tout autre lieu ou, la patrie est ebraica.

Dans un premier chapitre, l'auteur retracer la conception traditionnelle orthodoxe, en vertu de laquelle la législation du Pentateuque est bien l'œuvre de Moïse. Il n'a pas de peine à montrer, dans le chapitre suivant, le peu de fondement de cette hypothèse, par les situations que le Pentateuque renferme à des temps et à des événements postérieurs à Moïse, par les nombreuses répétitions qu'il contient, par ses contradictions : une loi qui se contredit dans ses

diverses dispositions ne peut être l'œuvre d'un seul homme, à moins que le législateur s'enfonce exprès dans le chaos, à vouloir abroger ou corriger toutes les lois de ses ordonnances. Il en va très-bien autrement. L'auteur expose les recueils généraux auxquels la critique moderne est arrivée dans ses études sur le Pentateuque. Nous en résumons, dit-il (p. 600), les lignes générales, la conclusion, d'après laquelle l'Hexateuque est formé de trois codes principaux, le Jéhoviste, l'Élohistes et le Deutéronomiste, combinés tous trois, sous les différentes proportions, avec d'autres documents, plus ou moins étendus, en partie plus anciens, en partie plus récents.

Cette introduction achevée, l'auteur étudie successivement le Decalogue, le premier code (Ex. XXI-XXIII, 10), le second code ou Deutéronomiste, le code d'Élohistes et le code sacerdotal. Nous résumons dans la suite de ces fragments et dans l'exposé de leur contenu, la clarté qui nous frappe dans cette division. Et d'abord le Decalogue : rien n'y dépasse le cercle d'idées des commandements Israélites : quant à l'œuvre de son contenu, rien n'empêche de l'attribuer à Moïse. Le petit code que nous rencontrons à la suite du Decalogue, suppose un état de civilisation peu avancée ; il a cependant été fait pour un peuple qui a passé de la vie nomade à l'existence sédentaire. Ce code appartenait à l'époque, de diverses sources et à différentes époques, de nombreuses additions. Après avoir analysé ces deux premiers recueils de législation, M. Cassini donne (p. 137 et s.) ses conclusions sur cette portion du Pentateuque. Les quatre premiers livres du Pentateuque sont l'œuvre double d'un certain Jéhoviste et d'un autre Élohistes, combinés et réunis par un copiste plus récent. Le Decalogue, qui existait à la fin des temps nomades, le loi, promulguée plus tard, est la constitution de l'unité (Ex. XX, 23-26), et le code (Ex. XXI-XXIII, 10), ont été lancés par le Jéhoviste dans une travail hâtif, en concurrence à d'autres lois, d'origine différente, et à celles dont il fut l'auteur. Ces lois, en passant, que M. Cassini s'empare exclusivement de la partie législative du Pentateuque nous reportent aux premiers temps de la juridiction de Samuel. Quand un rédacteur Jéhoviste, il florissait peut-être sous le règne de Jéroboam II.

L'auteur examine ensuite les relations chronologiques qui existent entre les divers livres du Pentateuque, qu'il n'a point encore étudiés : le code sacerdotal (Ex. XXV-XXXI, 17 ; XXV-AL ; Lev. I-XXVI), un groupe de lois diverses (Lev. XVII-XXVII), le Deutéronome et quelques dispositions éparses dans le livre des Nombres. Le sujet de la question se trouve dans le Deutéronome, relatif au code sacerdotal tel que nous le possédons, mais non point à toutes les lois que ce code renferme, et dont plusieurs sont supposées connues : nous y constatons d'ailleurs d'importantes omissions (les degrés de parenté empêchant le mariage), qui nécessitent l'existence d'autres lois plus anciennes qui ont suppléé à ces déficits. L'auteur cherche à fixer la chronologie de ces diverses lois, en déterminant celles d'entre elles, aussi bien que ceux d'entre les rites religieux, dont le besoin s'est fait sentir en premier lieu. Cette détermina-



tion est des plus définitives, et le dernier livre nous conduit, par un chemin assez étroit (p. 109 s.), que la distinction entre les mots purs et les mots impurs à pu prévaloir des l'âge des grands prophètes, qui consacraient un état définitif de choses. Il nous paraît difficile de mettre au compte de applications philosophiques le formalisme et le matérialisme des prescriptions collinaires de l'épée. Quant au groupe du laps (XVII-XXVII), l'auteur y voit l'œuvre de plusieurs auteurs, d'époques différentes, réunies par un complément plus récent; il en place la composition entre les époques qui virent se former le premier code de l'Ereke et le Doudonouma, le dernier ouvrage, rempli par tout le règne de Jouaa, ou au début de son administration, est le résumé de la prédication prophétique et la satisfaction de l'âme et du rituel plus anciens. L'auteur termine son étude par l'examen du rituel d'Eschiesi et du code sacerdotal.

Ce n'est point ici le lieu de discuter selon ou selon les affirmations de M. Carrière, qu'il nous suffise de signaler et de recommander son ouvrage remarquable à tous ceux qui se plaisent à interroger et à surer les antiques documents de la religion judaïque.

ROBERT MONTY.

**L'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle**  
(249-264) par E. Aubé. — Paris: Librairie académique Didier, 1885, in-8 de XVI et 248 p...

Le nom et les livres de M. E. Aubé sont familiers à tous ceux qui étudient l'histoire de l'Eglise chrétienne pendant les premiers siècles de son existence. Depuis une dizaine d'années, M. Aubé fait paraître à peu près régulièrement de trois en trois ans le résultat de ses recherches sur la partie de cette histoire à laquelle il s'est spécialement consacré, s'agit-il sur les persécution des chrétiens dans l'empire romain. Le volume que nous venons de lire fait suite, en effet, à *L'Histoire des Persecutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins (1878)*, *La persécution païenne à la fin du II<sup>e</sup> siècle (1879)*, et *Les chrétiens dans l'empire romain de la fin des Antonins au milieu du III<sup>e</sup> siècle (1881)*. Il possède les mêmes qualités que ses prédécesseurs: l'impartialité dans le sujet le plus souvent traité avec parti-pris, la connaissance approfondie du sujet traité, l'érudition soignée, d'autant plus méritoire que la fouille des sources est plus épaisse et plus ardue, — toutes qualités qui ont valu une réelle notoriété aux travaux de M. Aubé. Mais, il faut bien le reconnaître, nous y retrouvons les mêmes défauts de composition qui en rendent la lecture pénible: des digressions inutiles, des jugements et des répétitions inopportunes qui nuisent par ailleurs le lecteur. On dirait que M. Aubé compose tous ses chapitres indépendamment les uns des autres, comme des articles de revue, destinés surtout à un public qui ne connaît pas les auteurs. Pour les chapitres 1 et 2 la question n'est pas douteuse; il nous signale lui-même les revues où ils ont paru. Mais les autres s'en vont par, que le lecteur, est publié à part. Pourquoi

siège épiscopaux dans chaque chapitre le résumé du précédent, qui nous a déjà été donné devant nous (c). Voyez les divers chapitres relatifs à la persécution de Dioclète le début du ch. VII; — à la p. 385. M. Aubé nous explique que si tel évêque comme s'il n'en avait jamais parlé, etc. &c.

Le plan de l'ouvrage expliquera aisément ce défaut. M. Aubé étudie la persécution de Tiquar-Dioclète, successivement à Rome (ch. I), dans l'Afrique romaine (II), et dans les provinces orientales (III). Le quatrième chapitre est consacré à l'examen des controverses disséminées qui troublèrent les églises aux bords que la persécution, et qui sont intimement liées aux événements racontés au début. La paix du monde même qui sépare la persécution de Dioclète de celle de Valérien et la question du lapsus des évêques remplissent le cinquième chapitre. Viennent ensuite les évêques et la persécution de Valérien; dans ce dernier chapitre, l'auteur expose la situation de l'église chrétienne pendant la période qui s'étend de la mort de Valérien au commencement de la persécution de Dioclète. Enfin l'ouvrage se termine par trois appendices : les listes grecs des évêques de Carthage, Paphos et Agathonice, et de ceux de Kestor de Perse ou Pamphylie, avec traduction latine, ainsi qu'un texte d'interprétation d'un fragment du Catène apologétique de Commodien (s. 304 à 305).

Les conclusions générales de M. Aubé au sujet des persécutions sont parfaitement justes : « Les noms des princes que la tradition signale comme les auteurs ou promoteurs des six premières persécutions ne sont rien que des signes de dates des actes de violence qui, à proprement parler, s'adressent pas à d'eux directement et desquels toute pensée politique est absente. Le seul persécution des chrétiens de premier et de second ordre, c'est le peuple anonyme » (q. VI). La persécution officielle en somme que nous le régime de Dioclète, et dans les années sous Valérien et sous Dioclète, elle est inspirée, même par des motifs de l'ordre religieux que par des raisons politiques. Pour sauver l'empire de la décomposition dans il est menacé, ils s'efforcent de rétablir les anciennes institutions romaines et dans cette entreprise, ils se heurtent nécessairement à la société chrétienne, qui forme de plus en plus un état dans l'empire, avec son administration autonome et son budget indépendant.

D'autre part, le milieu du III<sup>e</sup> siècle est une période décisive dans la vie de l'église. Depuis la mort de Marc-Aurèle, avec lequel, suivant l'expression de M. Aubé, finit le monde antique, le monde des chrétiens de l'église s'est accrue très rapidement. L'église s'est organisée; elle est devenue une puissance, tant par le nombre de ses adhérents que par les progrès de son gouvernement intérieur. Elle triomphe des hérésies, de ceux qui, sans dans la discipline, soit dans la discipline, menacent la constitution de son unité ecclésiastique. Et l'issue de ces controverses importe encore plus à l'avantage de l'église que la victoire remportée par ses martyrs sur les persécuteurs. En effet, par son sujet, M. Aubé, avec lequel nous sommes d'accord au fond, ne se borne pas à leur seule valeur. Il parle « du point de vue des Cataphryges » (p. 35); il ne signale pas le rapport qui existe entre les institutions et le monde



lentement; il attache à des masses bouées ce qui est, dans chaque bouée, la manifestation du saint esprit dans toute l'Église entre l'antiquité véritablement et l'actualité de la conscience religieuse individuelle avec ses faibles. Pour éluder à l'éternité régulièrement ses, se soumettent à la discipline disciplinaire, ou interpréter les inspirations de la conscience au-dessus du respect envers l'évêque? Voilà le sujet du grand drame qui se déroule au sein de l'Église depuis l'établissement du monothéisme, lequel provoque les premiers schismes, en passant par les controverses novationistes, les luttes d'influence entre les évêques et les évêques, et les querelles au sujet du baptême des hérétiques, jusqu'à l'école de Nîmes qui affirme en même temps la victoire de l'Église dans l'empire et de l'épiscopat dans l'Église. La discussion de ces controverses est, à notre avis, la partie la moins recommandable de l'ouvrage de M. Aubé, non pas que les détails de ces schismes soient intéressants, mais parce que l'auteur n'a pas complètement saisi leur signification dans le développement général de l'Église.

La discussion des Actes des martyrs est, au contraire, très recommandable. Nous ne pouvons cependant ne pas éprouver à maintes reprises quelques regrets à voir tant de travail et d'érudition consacrés à des œuvres aussi légères pour l'historien. Quand nous voyons M. Aubé contrôler des commentaires de la Bible. Mais, pour attacher la terre même de ces actes dont la valeur historique est fort contestée, pour ne pas dire nulle, en louchant ses conclusions sur les sources d'un intermédiaire de martyrs qui nous est transmis par un narrateur de beaucoup postérieur à l'événement, nous craignons qu'il n'ait dépensé beaucoup de peine en pure perte. (Voyez p. 151; p. 158; p. 162 et suiv., à comparer avec p. 194-195, p. 208 suite, p. 225, 226, 229 et suiv., p. 273 à 285 etc.). De tous les actes qu'il cite dans ce volume, les seuls qui aient une certaine valeur historique sont ceux de Cyrène. Il n'y a rien de plus léger que de vouloir reconnaître l'histoire des martyrs d'après leurs actes. Ce sont presque tous des compositions fantastiques ou l'imaginaire des auteurs d'un bon ou mauvais genre, valant seulement pour l'histoire postérieure d'après les données du genre. Quelques récits qui valent les renseignements fournis par les auteurs ecclésiastiques et par quelques inscriptions, sont encore à eux qu'il faut s'abstenir de présenter.

M. Aubé est disposé à admettre que le traité de Cyrène des Démonstrations est adressé à un personnage chrétien (p. 225 n. 2 et suiv.). Les auteurs des autres des sources à faire nous ne voyons nullement que ce Démonstrateur soit nécessairement le prêtre de Carthage. Les autres d'une manière que l'auteur amène une trop grande place au développement des les autres du III<sup>e</sup> siècle (p. 10; p. 12, et passim). Ne confondons pas l'indifférence à l'égard de la religion catholique avec l'indifférence à l'égard de toute espèce de religion. La société humaine au III<sup>e</sup> siècle est, au contraire, en grande partie chrétienne, mais dévouée aux cultes païens.

Malgré ces réserves les ouvrages de M. Aubé, — surtout comme les précédents — sont ce que nous avons de meilleur en France sur l'histoire des mar-

1775 écrivains dans l'empire romain. C'est pour nous une raison de plus de regretter que le livre ait été composé avec une réelle négligence, et que l'auteur ait laissé passer tant de phrases qui, non seulement ne sont pas françaises, mais qui ne sont d'aucune langue (Voyez p. 31, l. 4 et 15; p. 122, l. 25 et 26; p. 161, la 1<sup>re</sup> phrase [quelle est celle-ci princessa?]; p. 261, l. 26; p. 266, l. 22 et 23; p. 267, note, dernier par.; p. 268, l. 15; et bien d'autres).

JEAN BATAILLE.

**Le Bouddha, sa vie et sa doctrine**, par Eugène Vireux. in-8°, Paris, Ernest Leroux, 1884.

L'étude du Bouddhisme est une de celles qui auront le plus occupé les dernières années du xix<sup>e</sup> siècle. D'où vient l'intérêt qui s'attache, en ce moment, à notre antique religion? Est-ce parce que des philosophes positivistes tels que Schopenhauer et Hartmann y ont trouvé des analogies avec leurs doctrines? Est-ce parce que ceux qui aiment à comparer les religions antiques ont vu entre elles le bouddhisme et le christianisme une ressemblance qui n'est ni apparente? Est-ce enfin, parce que ceux qui ont l'esprit impartial cherchent à se rendre compte de ce qui fait le fond des croyances de l'humanité? C'est tout cela réuni, sans doute, et M. Vireux veut, à propos, dans un petit volume, apporter son tribut à cette étude philosophique et religieuse, avec l'intention de montrer combien le bouddhisme est inférieur au christianisme, ce qui, selon nous, n'a pas besoin d'être démontré.

Pourqu'il nous soit en présence du parler du Nirvana, la dernière parole des bouddhistes, entrons quelques lignes sur ce sujet.

À la page 66 de son livre, M. Vireux pose cette question : Qu'est-ce que le Nirvana? et il ajoute que le Bouddha n'a donné aucune explication de ce mot. Cela n'a pas empêché la plupart des auteurs qui se sont occupés du Bouddhisme de croire que le Bouddha ne désirait les âmes qu'en les plongant dans le néant. Ce que M. Vireux semble admettre aussi.

Cependant, même en admettant que, malgré son importance, le mot Nirvana, n'ait jamais été expliqué par le Bouddha et ses principaux disciples de manière à en laisser aucun doute sur sa véritable signification, il est peut-être possible de prouver, par le seul raisonnement, que le vrai sens de ce mot n'est pas celui de néant. Sur ce sujet nous écrirons, il y a déjà longtemps. Si le Bouddha avait suivi un raisonnement, et en lui accordé bien sa juste mesure, il n'a pas pu dire que le Nirvana était le néant. Voici pourquoi : L'un de ses principaux axiomes est : Tout composé est périssable. Puis, les traditions bouddhiques du nord et du sud s'accordent pour nous dire que le Bouddha et, après lui, les bouddhistes de tous les temps, avaient pour certain que les âmes n'ont pas eu de commencement. Il s'en suit que, les âmes n'étant le produit d'aucune cause,



se font par parties des composés, puisque, toujours suivant les bouddhistes, les composés sont tout ce qui est le produit d'une cause.

Or, pour les bouddhistes, le moment, l'esprit instantané, sorte de momentané composé produit par l'union de l'âme et du corps, est un composé, périssable par conséquent, tandis que l'âme peut être ramenée à un état stable, ce qui lui arrive, en effet, toutes les fois que, suivant le dogme de la transmigration, elle passe d'un corps dans un autre et pendant l'intervalle où elle n'est plus dans le corps qu'elle vient de quitter et pas encore dans celui qu'elle va occuper.

Ceux qui ont voulu faire du Nirvâna le point n'ont-ils pas confondu l'esprit et l'âme que les bouddhistes se confondent jamais? L'un est, en effet, plongé dans le néant les deux qui, comme nous venons de l'expliquer, échappent à la loi des composés, tandis que ces derniers sont tous condamnés à périr.

Nous tirons et raisonnons aux raisonnements des philosophes.

Le petit livre de M. Vissier, quoique court (104 pp.), résume assez bien la doctrine du bouddhisme et l'histoire de sa vie pour que nous engagions les gens du monde et même plus d'un auteur qui se croit bien instruit à aller y chercher des enseignements qui ne leur seront pas inutiles.

PH. DE KOTOWA.

## CHRONIQUE

**France.** M. E. Lefebvre, professeur suppléant d'applications au Collège de France, a publié chez Pion et son, à Lyon, une conférence qu'il a faite dans cette ville l'année dernière sur *Le Conte*. Il étudie successivement les caractères, les origines et les limites du conte. Ses caractères sont la durée et l'universalité. Durée, parce qu'il se confère dans le cercle de la vie commune, dont l'histoire ne se souille guère; il est éternel, parce que dans une même race les contes se transmettent aisément et que, chez des peuples de races différentes, les mêmes conceptions primitives se produisent naturellement. A l'origine le monde est un mythe; mais dans le suite des temps il s'est détaché de l'ensemble mythologique; « c'est des lors, dit M. Lefebvre, un mythe déchu, qui se morcelle « des deux sans doute, mais qui en est tombé, et qui par la même a engendré « une histoire d'allures féeriques et indépendantes à ses transformations ou à sa « déformation. Si l'on veut, dans le sens du roman; il est le roman primitif et « suralimentaire, « l'histoire conte ne sera plus qu'un objet d'étude pour l'historien et l'archéologue, mais il aura laissé les traces de son existence dans la plupart des genres littéraires relevant de l'imagination : l'épopée, le roman de chevalerie, la fable, le poème fantastique, et les romans de tous les temps.

Cette charmante conférence, illustrée par de nombreux exemples, très abondamment de fond et d'une forme néanmoins séduisante, constitue un heureux essai de propagation des études de mythologie nouppées par le meilleur moyen de nos grandes villes.

— M. R. Mauget, professeur à la Faculté protestante de Paris, nous a envoyé une brochure qu'il vient de publier chez Fischbacher : *La prédication dans la théologie protestante* (Rue d'Alsace 10) est d'un article de la « Revue de théologie et de philosophie ». Sa conclusion, différente de celle de M. van Houten que nous signalons dans un précédent numéro, est que l'apôtre Paul enseigne la prédication du peuple d'Israël dans l'œuvre de la Rédemption du genre humain, mais non la prédication de quelques hommes pour le salut et d'autres pour la damnation.

— A l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort du principal promoteur de la Réforme, M. John Fox a publié chez Grassart une brochure in-8° de 70 pages, intitulée : *John Wycliffe, réformateur anglais*.



— M. *Émile Babel*, professeur d'éloquence latine au Collège de France, Valentin bien connu du *Cristianisme et ses origines*, a pris sa retraite et a été nommé professeur honoraire.

— M. *Morin*, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée de Montpellier, a soutenu le mercredi 22 janvier, son thèse latine pour le doctorat de lettres sur le sujet suivant: *De unitate religionis phœnicæ in Asia*.

— La belle publication de MM. Perrot et Chipiez sur l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* est en accord avec une remarquable rapidité, et l'intérêt qu'elle excite augmente à mesure que les auteurs se rapprochent de l'art grec, qui leur tient évidemment le plus à cœur. Le développement, commencé à la Phénicie, à Chypre et à l'Asie Mineure, nous fait connaître pour ainsi dire la transition entre les arts de l'Égypte ou de la Chaldée et l'art grec par l'intermédiaire des sculptures par excellence de l'antiquité, les Phéniciens. Comme précédemment, M. Perrot resume l'histoire de la civilisation du peuple dont il veut étudier l'art, afin de replacer l'objet de son étude dans le milieu vivant où il s'est développé. L'auteur nous donne en particulier un aperçu très intéressant de l'œuvre civilisatrice des Phéniciens, avec une carte des établissements fondés par eux. Les monuments qui peuvent nous renseigner sur la religion phénicienne sont malheureusement très peu nombreux. M. Perrot resume les notions déjà acquises sur le culte des hauteurs, les baïyles, les deux types des divinités syro-phéniciennes, le dieu mâle Baal ou Moloch et la divinité féminine (Astarté, Aschera), ainsi que sur les cérémonies tantôt lascives, tantôt cruelles, de culte consistant d'adultère; prostitution humaine. Au point de vue religieux les œuvres d'art phéniciennes témoignent d'une combination entre les types égyptiens et assyriens. Comme les Égyptiens, les Phéniciens aiment des formes plastiques à leur direct, mais ils rejettent les formes animales et ne gardant que les types du homme ou de la femme. Les motifs de la décoration architecturale sont également empruntés à l'Assyrie et à l'Égypte (sphinx; décorations adhérentes, etc.). Leurs statues, telles que le roc, sont monolithes; les murs sont revêtus de marbre, de bois ou de stuc. — M. Perrot s'occupe avec soin des idées sur les morts telles qu'elles ressortent des monuments funéraires ou de leur ornementation. Les sépultures sont d'abord des caisses rectangulaires (voir le nécropôle du Sidaï); plus tard on trouve des tombes à compartiments. Les objets trouvés dans les tombes sont de même nature que chez les Égyptiens et chez les Chaldéens, (vases, statuettes, bijoux). On trouve aussi des cercueils à formes humaines, comme en Égypte; mais les dévotions tendissent déjà à s'effacer. Peu de statues. Les temples connaissent surtout au nord et au portiques; on peut se les représenter d'après les descriptions du temple de Jérusalem et mieux encore d'après la Ruine de la Meropie. — Les Phéniciens ont le sentiment d'art; ils pratiquent l'art industriel. Dans l'île de Chypre on trouve un art bien développé; mais la grossièreté et la sensualité de la conception

peuvent que l'influence grecque n'a pas encore suppléé les traditions asiatiques.

— Le dernier fascicule de *« Bulletin d'archéologie chrétienne »* traitait non seulement dans laquelle M. de Rossi annonce la découverte de cette inscription française de « l'Église de la Vierge » existante. « La renommée de la langue italienne s'est répandue, au point que l'édifice français est devenu supérieur. Voir dans ce fascicule un important mémoire sur les antiquités chrétiennes de la région du Capoue et sur la suite des saints Abundius et Abundantius.

• — M. Maurice Schuchet va publier le tome VII de sa traduction du Talmud de Jérusalem, contenant les traités Yebamoth (des veuves) et Sotâ (la femme coupable d'adultère) comme un jugement digne par l'opinion de Paris.

— Les caractères basiliques de la *Revue archéologique* sont particulièrement riches en études et en documents sur la religion des anciens Gaulois. Après les articles de M. H. Galles sur le dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue (quatre-vingt-neuf), nous trouvons dans le fasc. de novembre-décembre divers autres très intéressants. M. Ed. Flament décrit la stèle de Vignory (Haute-Marne), encastrée au musée de Langres, et sur laquelle, à l'extrémité inférieure, comme un petit monument funéraire d'un médecin gallo-romain ; l'autre est élevée à l'hôtel qui s'est en réalité un monument de la religion gauloise. On pourrait y voir une représentation de Mithra ; pour M. Flament c'est bel et bien une divinité gauloise (ou peut-être un dieu Necturus) que la stèle a représenté et a emprunté des caractères archaïques. — M. Galles retrace l'histoire de la pierre calcaire représentant un dieu gaulois, après les parties romaines, et retrace en Auvergne. Il s'agit évidemment d'une divinité nationale ; car on en a trouvé des images à Rouen, à Autun, à Vézelay (Bourges-du-Midi). — M. A. Bertrand donne la description d'une autre divinité de même attitude retrouvée d'une lapin sur laquelle on a trouvé à Semur-en-Auxois (Haute-Marne) et dont la tête est ornée de cornes. Ce dieu est la divinité masculine de la déesse de l'abondance que M. Bertrand a déjà étudiée. — Enfin le Dr Goussier nous a donné détails sur les fouilles qui s'opèrent dans le monument mégalithique de Quivry, et M. Abel Martin, avec l'aide de l'appel, développe l'hypothèse que les dessins de ce monument ont en fait servi de modèles les lignes si riches que l'on trouve l'équilibre de ses lignes, et il suppose que ces dessins se rapportaient aux représentations des hommes et des charismatiques.

— M. Barthelemy de Meynard a obtenu la chaire de langue persane au Collège de France contre celle de langue arabe. M. Lévy a été nommé professeur de langue et littérature slaves au Collège de France ; et M. Hartung Berthelmy, professeur d'arabe à l'École des langues orientales vivantes, a été nommé maître de conférences d'arabe à l'École des Hautes Études.

— M. Chéroux-Garnier a publié à la Revue Latine un volume (n° 1) de 217 p., avec 22 gravures : *Les fouilles archéologiques en Palestine, depuis le*



quelques monuments phéniciens, assyriens. Après avoir étudié les monuments mésoptamiens très peu nombreux, l'auteur décrit les plus remarquables monuments assyriens, fabriqués par des humains, entre autres les poteries cunéiformes de Borsippa et le fameux cimetière de la Ville de Saggara.

— M. DEBRY CHARRON a fait paraître chez Hachette un ouvrage de la plus haute importance pour tous ceux qui s'intéressent aux anciennes civilisations et aux anciennes religions du Mexique et de l'Amérique centrale : *Les anciennes villes du Nouveau Monde : Voyages d'exploration au Mexique et dans l'Amérique centrale*. L'auteur soutient la thèse de l'unité de civilisation en Amérique et lui attribue le rôle prépondérant des Toltèques. Les nombreuses illustrations d'une très grande fidélité font de cet ouvrage un document de haute valeur.

— M. BOURCHELLE, pasteur de l'Eglise réformée de France, a soutenu la thèse de thèse, en Sorbonne, deux thèses pour le doctorat devant la Faculté des Lettres : le sujet de la thèse française était : *Etude sur les doctrines protestantes en France au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècle*. Sa thèse latine est sur *Levieta d'Elia et de Temagalli Fides et scripta*.

**Angleterre.** — Nous avons reçu communément des ouvrages suivants :

1° *Celtic and Welsh*, par M. Andrew LANG (Londres, Longmans Green, 1912, 312 p. avec index). Sous ce titre l'auteur a réuni quatre-vingt-cinq, dont quelques-uns ont déjà paru, en tout ou partie, dans différentes publications périodiques. Il est évident qu'il ne manquera pas d'intéresser à tous ceux qui s'intéressent aux études de mythologie comparée, mais non seulement à leur valeur intrinsèque, mais encore au but que M. Lang a poursuivi en les publiant. Il s'est proposé de montrer l'insuffisance des explications mythiques fondées uniquement sur la philologie, selon la méthode aujourd'hui généralement adoptée des M<sup>rs</sup> Miller, Adalbert Kuhn, Brühl, etc. Il signale tout d'abord les profondes divergences auxquelles aboutissent leurs explications et l'incertitude des résultats qu'ils obtiennent. La raison en est bien simple. En cherchant à expliquer les mythes par l'étymologie des mots de leurs principaux personnages on prend pour base de son interprétation l'élément le plus variable et certainement le moins original. Le principal personnage des légendes et traditions primitives est anonyme. Quel qu'il soit, elles sont primitivement anonymes : souvent les pays où elles se propagent, durant les temps où elles sont vulgaires, durant les langues dans lesquelles elles sont racontées, elles sont attribuées à des personnages de noms différents. Ainsi l'origine du nom de Jason est incertain et n'offre aucune base solide pour l'explication du mythe qui porte son nom ; mais des mythes analogues se retrouvent aux îles Samoa, en Finlande, dans l'Amérique du Nord, à Madagascar.

Le premier essai de M. Lang est consacré à l'exposition de la méthode qu'il propose dans les études du folk-lore ou de mythologie comparée. Il se propose pas à restreindre ses termes de comparaison pour chaque mythe aux groupes de temps ou de pays où parlent des langues appartenant à une même famille.

Il veut que l'on considère tant les mythes et toutes les légendes qui, dans le monde entier, ont toutes les races et dans toutes les langues, offrent des analogies avec celui dont on s'occupe, que l'on considère le mythe, à l'origine, comme le produit de l'imagination primitive dépourvue d'une connaissance toute rudimentaire du monde extérieur, que l'on en poursuive le développement aux divers degrés de civilisation des différents peuples, soit sous ses formes plus étroitement étonnantes, soit même dans ses dernières vestiges au sein des populations civilisées, et que l'on agisse ainsi avec bon sens quand il est possible de reconstituer la filière historique par laquelle le mythe s'est propagé, que dans les cas où l'on ne peut surprendre aucune trace d'emprunt ou de transmission.

Les essais suivants sont comme autant d'illustrations de cette méthode. Le second intitulé « The Hall-Flower » est destiné à montrer que certains peuples des mythes grecs se retrouvent chez les sauvages et ne sont que les vestiges du lazarvagerie chez les Grecs civilisés. Le « Mythe de Kronos », celui de l'Amour et de Psyché, celui de Jason, d'Apolon et de la lune, les mythes éoliens sont successivement étudiés selon la même méthode. Dans « Moly et Mandragora » l'auteur compare les traditions populaires modernes notamment les plantes magiques avec celles des Grecs et des Hollandais. Le « Sphérule », le « Liègeux breton », sont des études sur les superstitions populaires dans les Fieschi et dans l'Europe civilisée. Le « Mythologie hollandaise » renferme une critique très vive de la méthode philologique, de même que l'essai sur le « Félicisme et l'Infel » est une réfutation des idées de M. Max Müller sur l'origine des religions.

Le volume se termine par deux articles sur l'Histoire de la Foudre et l'Art magique. Ajoutons qu'il est écrit avec beaucoup d'esprit, ce qui ne gâte rien, même dans les ouvrages scientifiques. Il a recueilli de très nombreuses et des critiques nombreuses, parties écrites. L'auteur annonce déjà une seconde édition revue et corrigée.

3° *The ancient Coptic Churches of Egypt* by Alfred J. Butler (Oxford, Clarendon Press : 2 vol. illustrés de XX et 377 p., et XII et 400 p., avec deux index). Voici une description détaillée d'une église fort peu connue. Les croyances et les usages qui vivaient l'Égypte sont abordés par les antiquaires palmiers et veulent s'étudier les Coptes. M. Butler n'a pas la prétention de jeter un jour nouveau sur les origines et sur l'histoire de cette église dissidente. Il se borne à raconter fidèlement ce qu'il a vu et ce qu'il a appris, sur une pierre, des Coptes eux-mêmes. Il nous décrit leurs temples et monastères (1<sup>er</sup> vol.), leurs vases sacrés, leurs autels, leurs objets de culte, les vêtements de leurs églises et de leur clergé, leurs livres sacrés, leurs rites et sacrements, et il termine par le récit des principales légendes de saints qui ont vécu parmi eux. Son ouvrage se lit sans peine et non sans profit.

4° Les dernières années de L'Ancien de 1424 commencent une série de discussions sur la plante connue des Hindous. Nous reproduisons pour nos lecteurs



que j'ai tiré de la lecture de M. Max Müller sur cette question, et après l'histoire du 13 décembre : « Le-Soma fut à l'origine un nom d'un *Soma*, desob + *soma* celui-ci de la racine *sa* (engendrer). Rien avant de devenir un nom de la lune c'était un nom du soleil en tant que générateur, fructificateur, vivifiant, principe de vie et auteur du monde joint. Ce nom de *Soma* devint rapidement populaire parmi les Indus védiques. Il devint l'un des divinités les plus marquantes, et il n'y a guère dans la nature de phénomènes qui ne put lui être attribué. La pluie, la lumière, la chaleur, la vie, l'énergie physique et morale, tout passa pour manifestation de *Soma*. — On rattache à la même racine *sa*, avec le sens de « verser » (pour suer), plusieurs noms servant à désigner les libations des sacrifices védiques, et alors il est hors de doute qu'une plante particulière, utilisée comme breuvage dans les sacrifices, prit le nom de *Soma*. On la recueillait sur le montagne; ses racines ou ses branches étaient brisées et pressées, et le jus, après diverses transformations, s'appelait aussi *Soma*. Malheureusement cette plante était si bien connue, et peut-être aussi si facile à se procurer, qu'on n'en trouva pas la description technique dans aucune hymne. Au contraire, la similitude de son nom de dieu et de la plante, et l'idée inhérente au sacrifice védique, que le sacrifice est la reproduction d'un certain produit naturel, présupposent la conclusion la plus fantastique entre le dieu et la plante. Tous les passages des Védas relatifs au *Soma* ont été soigneusement collationnés par Schmidt, Windischmann, Maier, et tout récemment encore par M. Bergaigne. L'un des rares renseignements pratiques en regard du *Soma*, c'est qu'on le mélangeait avec du lait, probablement de l'orge et du lait. Ce renseignement tiré des hymnes mêmes sacrés, le mot, l'hypothèse d'après laquelle il s'agissait des fruits de la vigne. — Mais, s'il est prouvé de fautes des hypothèses, ce détail n'implique peut-être au fond, et les étymologistes aventureux ne remarquent peut-être pas devant l'assertion que *Soma* et *Soma* ne sont qu'un seul et même mot. Il montrerait que la mot *Soma* vient en réalité au passage par la Grèce, et qu'un Persan *Soma* est *Soma*. C'est sous cette forme que les Grecs apprirent à connaître le mot *Soma* : car Plutarque (de la. et Or, 40) appelle la plante sacrée *Soma*. Le houblon vint tard en Europe (voyez Hinn. Kaiser. pflanzens, p. 410). Au IX<sup>e</sup> siècle nous trouvons le bas-Sala *Soma*, *Soma* et *Soma*. Si nous prenons le jour une forme de dérivation ultérieure, il nous reste *Soma* ou *Soma* de *Soma*, ce qui, pour un manuscrit de Paris ou de Vienne, ne constitue pas une grande altération. Je ne mentionne pas d'autres noms de houblon que l'on peut trouver dans le livre de Hinn, tels que le *Soma* *Soma*, le *Soma* *Soma*, le *Soma* *Soma*, etc. Or, du houblon mélangé avec de l'orge donnerait une espèce de *Soma*. Je ne suis pas sûr que nous ne soyons capot pour savoir si le lait améliorait le mélange. En outre, je suis disposé à attendre et à ne pas troubler la fermentation jusqu'à ce que le *Soma* *Soma* revienne de l'Orge ce je suis heureux d'annoncer que le *Soma* *Soma* est envoyé.

— A la séance du 2 Décembre de la *Society of Biblical Archaeology*, le Dr Lloyd a lu un mémoire sur la sépulture des Égyptiens à l'ombre des morts. Ils entendaient l'ombre du corps vivant, sans aucune influence spirituelle. Ces ombres sont distantes des âmes, les âmes, les esprits en ont besoin. Elles ne mangent pas comme les esprits au moment de ce qui est offert aux morts; mais, comme l'âme, elles peuvent briser l'eau pure offerte aux morts. L'ombre était considérée comme l'enveloppe légère de l'âme, créée et non tangible. Elle se penche autour de la tombe en visitant les amis du défunt. On peut l'appeler à qu'on le désire; mais le soleil en a sept. Les ombres peuvent être punies après la mort et séparées du corps. Dans l'écriture hiéroglyphique, l'ombre a la forme d'un papillon. Dans l'écriture phonétique elle est appelée chat, chat ou chabbi.

— Le professeur *Eschschere*, de Berlin, désigné pour faire les *Biblical Lectures* cette année, a choisi comme sujet : l'Influence du saint Paul et ses influences sur le christianisme. Il parlera en allemand; mais ses conférences seront traduites en anglais par le rev. J. Frederick Smith. — En 1885, l'orateur désigné est M. le professeur Riepe, qui parlera du Paganisme religieux.

— Le volume publié par la *Folk-Lore Society* pour 1884 est consacré aux *Legends unprinted*. — A dater du 1<sup>er</sup> Janvier de cette année, le *Folk-Lore Journal* paraît deux fois au lieu d'une fois par mois.

**Index anglais.** — Depuis le 1<sup>er</sup> Janvier de l'année dernière, il se publie dans l'île de Ceylon un nouveau recueil anglais consacré à l'étude des langues, usages, langues, opinions et croyances religieuses de l'Inde anglaise : *The Orientalist, a monthly Journal of Oriental Literature, Arts and Sciences*, Falderson, etc. (Randy, Ceylon, Education Society's Press). Parmi les articles les plus précieuses insérées que nous avons sous les yeux, nous citons les suivants : An account of the Virgin Mary and Jesus as given by the Arabic writers, par M. C. Fildes Lebbe; — *The Vadda*, par M. W. Rosenstiel, le directeur de la Herne; — *Singhalese folk-laws*, et comparative folk-laws, par le même; — *Episodes from the Mahavamsa*, par C. Weyland; — *Buddhist burial ceremony as held by the sinuous sect in the low country of Ceylon*, par W. P. Haden; — *The hermit of Maligawana*, par H. A. Peris; — *Buddhism*, par le Dr. D. J. Gogerly, etc.

— Dans l'Annuaire du 31 Janvier, nous trouvons de nombreuses données sur la répartition des livres publiés pendant le premier semestre de l'année 1884 dans le ressort de la Présidence de Madras. Voici quelques chiffres intéressants : il a été publié 222 livres, dont 185 religieux, sur ces 185 livres religieux, 71 ont des ouvrages appartenant à la religion hindoue, dont 35 représentant 32,440 exemplaires appartenant aux Vaishnavas, 25 (repr. 10,250 ex.) aux Shivas, et 10 (repr. 11,750 ex.) aux Yodhantens. Les ouvrages chrétiens ont un nombre de 61 avec 260,050 ex. (200,050 protestants et 4,000 catholiques); il y a 44 ouvrages musulmans avec 24,800 ex., un ouvrage poétique par le



*Buddhah-Samiti* avec 500 an., et enfin 4 livres *Bhagavadgita* Hén. à 3,000 exemplaires.

— Nous apprenons par les *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal* (Août 1884) que cette société a entrepris de publier les ouvrages suivants : 1<sup>o</sup> Le *Sūtra Yārūkha*, environ du xiv<sup>e</sup> siècle, sur la philosophie *Nīya*. — 2<sup>o</sup> Le *Tantra-Yārūkha*, sur la philosophie *Mīmāṃsā*. — 3<sup>o</sup> Le *Kāṭhakoṣa*, un des *śāstras* conventionnels pour les sciences religieuses, par Gāṇḍhārī. — 4. Le *Viśvā-Bhāṣāra*. — 5. Les petits commentaires sur les *Vedānta-sūtra*. — 6. Le *Māyā-Purāṇa*. — 7. Le *Rāmā-Māhātmya*. — 8. Le *Yugol-Tātra*. — 9. Le *Nārada Smṛiti* avec commentaires. — 10. Le *Śaṅkaraśa Purāṇa*, l'histoire bouddhiste du Népal. — 11. Le *Āstikāśāstra*, *Pragñā Pāramitā*, ouvrage de métaphysique bouddhiste.

**Belgique.** — M. Goblet d'Alviella a publié dans la *Revue de Belgique* (n<sup>o</sup> 13 Décembre 1884) et, en tirage à part, chez Miquard (Bruxelles 1885), la leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions, récemment professé à l'Université de Bruxelles. Le sujet choisi par l'orateur était, comme nous l'avons déjà annoncé : « Des préjugés qui entravent l'étude scientifique des Religions. » M. Goblet combat et réfute successivement les préjugés religieux et anti-religieux, les préjugés philosophiques de ceux qui altèrent l'étude des religions avec des systèmes déjà arrêtés, les préjugés des mythologues qui veulent s'en tenir à l'étude d'une seule religion ou à l'application d'une seule théorie exclusive pour expliquer les mythes et l'origine de toutes les religions. — On retrouve dans cette leçon d'ouverture la largeur d'esprit et la généreuse sympathie pour les penchants religieux que les hommes habituels de M. Goblet d'Alviella connaissent de longue date. Il se termine sur le terrain solide de la science, mais il aura bien respecté cette neutralité : « L'antique, » dit-il, « connaît pleine liberté, tel homme s'élève, de combattre ceux qui » veulent appliquer les idées d'autrefois aux faits d'aujourd'hui, mais ce ne » sera pas pour imiter ceux qui veulent appliquer les idées d'aujourd'hui aux » faits d'autrefois. » Dans le conflit qui se déclare de plus en plus entre les diverses écoles de mythologues, M. Goblet entend également garder sa place et sa libre indépendance. « Ma conclusion, dit-il fort justement, sera qu'il y a » du vrai dans chacune de ces indépendances des uns, et même qu'ils l'ont » elles n'ont en jeu la matière. Le loi de développement individuel est une, » mais ses conditions sont inflexibles, et, vouloir rompre tous les mythes à » un seul point de formation, c'est prétendre servir toutes les parties avec » une même loi. En mythologie, il n'y a pas de pseudo-partant. »

**Allemagne.** — M. Edmunt Meyer, le même qui s'est chargé de tous les articles concernant les divinités antiques dans l'« *Antiquarische Lexikon der Griechischen und Römischen Mythologie* » (voyez tome IX, p. 246), a entrepris sous l'éditeur Gutz, à Stuttgart, une importante histoire de l'antiquité dont le premier volume a paru récemment (*Geschichte der Alterthümer, von*

Edouard Reyer). Ce premier volume comprend l'histoire de l'Orient jusqu'à la fondation de l'Empire perse. Il sera suivi d'un second volume sur l'histoire grecque et l'empire perse. La traduction sera renvoyée à la prochaine hebdomadaire. A ce jour, par le volume que nous avons sous les yeux, nous avons affaire ici à plus qu'un manuel, à moins qu'un ouvrage historique du premier ordre. Les détails d'histoire ancienne de MM. Maepère et Lemerout sont moins développés, moins complets. D'autre part, il est évident que M. Ed. Meyer n'a pas la prétention de donner sur toutes les questions, si obscures et si complexes, de l'histoire de la haute antiquité des solutions précises par une enquête personnelle; ne serait-ce pas l'impossible. Par le fait que l'auteur se propose, l'ouvrage doit être en grande partie de second ordre; mais grâce à la pratique directe et personnelle des auteurs sur plusieurs points importants, M. Meyer a acquis l'expérience qui permet de faire son choix en connaissance de cause entre les diverses opinions des spécialistes. L'auteur témoigne en outre d'une grande indépendance de pensée, ce qui ne laisse pas d'être encore un mérite dans une histoire à laquelle l'ancien enseignement fournit de nombreux documents. Il nous semble que, si les volumes suivants vont à la hauteur de celui-ci, nous aurons une bonne histoire de l'antiquité, dans laquelle les questions d'histoire religieuse sont traitées soigneusement, mais en connaissance de cause. Il n'y a que les pages qui concernent les anciens Israélites et l'histoire de ce peuple qui ne nous paraissent pas être toujours satisfaisantes.

— La librairie Gotta annonce également la publication d'un nouveau journal historique mensuel: *Zeitschrift für allgemeine Geschichte, Kultur-Entwickelung und Wissenschaft* (12 marks par an), destiné à la vulgarisation des découvertes et des travaux historiques.

— Nous avons reçu en communication le premier volume de la troisième édition, revue, corrigée et enrichie de cartes du *M. Zeller's Bibliothekes Wettersbach* (6 vol. in-4, 124 p.; 2 vol. de texte. — H. Reuther, Karlsruhe et Leipzig, 1884). Cet ouvrage, inspiré par la pure orthodoxie catholique, sertira plutôt à l'édification des croyants qu'à la vulgarisation de l'histoire religieuse antérieure.

— M. le professeur Hübner, de Leipzig, a publié à la librairie Vogel le premier volume d'un manuel de base d'anthropologie préhistorique, sous le titre: *Urgeschichte des Menschen* (1<sup>re</sup> partie, Leipzig, 1884, 8, 420 p., 2 pl.). Nous y remarquons un chapitre sur les vestiges des religions de l'époque préhistorique, où l'on trouve, à défaut de faits nouveaux, au lieu même des traditions que la science permet d'établir sur le petit nombre d'objets qui semblent se rapporter aux croyances religieuses de l'humanité primitive. M. Hübner reconnaît l'importance de la religion aussi bien chez les peuples qui sont restés païens de nos jours à l'état de nature que chez les ancêtres des races civilisées, ainsi bien que l'on puisse remonter dans l'histoire.

— L'étude de la religion grecque, telle qu'elle ressort des œuvres d'Hésiode,



est enrichi évidemment de nombreux ouvrages remarquables. A côté de ceux que nous avons déjà signalés ci-dessus, il faut mentionner la troisième édition de la *Monarchia Theologia* de Carl Friedrich von Nopke (XVI et 402 p.), revue et augmentée par le Dr Georg Sauterwald, professeur au gymnase Malschhausen, à Nuremberg. La première édition avait paru en 1840. L'édition nouvelle se distingue avantageusement par la traduction attentive des questions de philologie et de religion comparée, auxquelles M. Sauterwald a consacré un appendice de 96 pages.

— M. Ludolf Krehl a fait publier prochainement un ouvrage intitulé : *Das Leben des Muhammed*, pour être suivi à son tour bien entendu : *Das Leben des Muhammed*.

— M. Gellner a fait paraître, à Stuttgart, la première partie de son édition de l'*Avata*.

— On annonce la prochaine publication de livres du Dr Schlimmann sur les fouilles de Tyrus. L'ouvrage paraîtra simultanément en Allemand, en France, en Angleterre et en Amérique.

— Le recueil dédié au professeur Reifferscheidt par ses élèves, sous le titre : *Commemorative philologica in honorem Augusti Reifferscheidt*, contient plusieurs dissertations sur des sujets d'histoire religieuse : celle de G. Schuchter sur les prétendus « défunctuels des Hébreux » ; celle de P. Reppel sur divers points relatifs à la mission angélique ; et celle de H. Peter sur la vénéfation des prières romaines.

— Les publications relatives à l'égyptologie abondent en Allemagne à l'heure actuelle. A côté du *« Histoire de l'Antiquité »* du M. Édouard Meyer, que nous avons mentionné plus haut, il faut citer la *Ägyptische Geschichte* de M. et Wiedemann (XI et 765 p. in-8), qui fait partie de la collection des manuels d'histoire ancienne entreprise par la librairie Perthes de Gotha. Cet ouvrage se distingue par le soin extrême avec lequel l'auteur a décrit tous les monuments de l'Égypte même et des divers musées d'Europe qu'il a tous visités personnellement. — D'autre part, M. Erman entreprend chez Lang, à Tübingue, une description de l'Égypte qui paraîtra par livraisons : *Ägypten und ägyptisches Leben im Alterthum*. Il y aura 15 liv. in-8, à 1 mark chacune, avec 200 gravures. L'auteur passe en revue le pays, le peuple, son langage, sa politique, sa vie domestique et publique, ses plaies, sa religion, sa civilisation toute entière.

Parmi les publications récentes dont nous avons reçu communication, nous mentionnerons les suivantes :

1. — Carl Leake, *Der israelitische Worts Ursprung und Fortschritt nach Eblen et Wösten unter Kisten* (Berlin. Abendsonne Verlag-Buchhandlung, 1905, VI et 314 p., 2 Pl.). L'auteur déclare lui-même que l'explication des distinctions sur l'origine du monde et des êtres vivants dans les diverses religions de l'Orient et dans les cosmogonies de l'Égypte ou de la Grèce est faite d'après

les travaux d'autres auteurs, tels que Minus Williams, Diefmann, Uhlenhuth, etc. La partie de son livre consacrée à l'étude descriptives religieuses doit être consultée comme une introduction à la critique des thèses modernes sur l'origine des cultes asiatiques, depuis jusqu'à récemment à la justification de sa thèse : l'unité de la forme divine universellement acceptée.

— Dr A. Breuer, *Targum Onkelos, hermeneutischen und exegetisch* (Berlin, 1884, 2 vol. gr. in-8. (Hirschberg)). Cette édition, entreprise sous le patronage de l'Association des rabbins de Berlin, est une reproduction du texte de Salomon (1577), avec quelques-unes des variantes de quelques importantes sources parvenues jusqu'à nous. L'auteur y a ajouté une introduction fort détaillée, dans laquelle il retracer l'histoire de Targum et en place la relation au et avec le texte hébreu. Il s'occupe avec la plupart des problèmes actuels à résoudre l'histoire d'un personnage légendaire (corruption du nom Agallan).

— M. G. Chahar a fait paraître chez Gindert, à Stuttgart, le second volume de son excellente histoire de la charité chrétienne : *Der Christliche Liebesthätigkeit* (II, IV et 504 p. in-8). Ce second volume est consacré au moyen-âge : dans une première partie, l'auteur étudie l'époque mérovingienne, les hôpitaux des ordres monastiques et les communautés des autres hospitaliers. La seconde partie traite des autres hospitaliers : l'époque de leur plus grand développement, ainsi que des premiers hôpitaux des communes, des laïques, et des établissements pour les pauvres et les prisonniers. Dans la troisième partie, M. Chahar étudie la fin du moyen-âge, les Hôpitaux, les communautés de la charité laïque. Dans tout le cours de son livre, l'auteur s'appuie sur des documents nombreux qu'il dispose d'une main sûre. La lecture en est des plus intéressantes.

— Le 1<sup>er</sup> septembre 1884, à l'occasion de son 70<sup>e</sup> anniversaire, le professeur Ernst Curtius, de Berlin, a reçu de la part de ses amis et élèves l'hommage d'un recueil de dissertations historiques et philologiques. Dans le grand nombre des articles qui composent ce recueil, nous remarquons ceux de M. H. Jantsch, *Der Tempel der Venus, die Vestalinnen und ihr Haus*, et divers travaux relatifs à Olympie de MM. R. Weil, A. Furtwängler, G. Patsch et W. Gurtel.

— M. S. Frick a publié chez Kahner, à Berlin, une intéressante brochure de 66 pages in-8 : *Der römische Pöbel* (travail inédit). Avec une méthode parfaitement sûre, il a recueilli tout ce que les auteurs grecs nous ont transmis de renseignements sur son Pöbel dont on parle tant et que l'on connaît si mal. Cette brochure, si prudente et si sage, contribue étrangement avec l'ouvrage, quoique peu méconnu, d'un Russe (Georgy Wladoff : *Proletariat, Pöbel et la Légende des siècles*, Paris, dans l'un des quelques livres de l'Édition (Hirschberg, 1883, IV et 242 p.), dans lequel l'auteur, sachant la bride à son imagination, explique toute la mythologie grecque par la lutte entre les Héliens, d'une part, et les Jouiens et Pöbeliens, d'autre part.



— Signalons enfin à nos lecteurs l'excellent travail de M. Luter Jorg : *Quadrantenbeschauung zu den geschichtlichen Kirchenhistorikern*, le premier volume d'un ensemble de l'histoire socio-religieuse byzantine et de la dépendance des écrivains byzantins les uns à l'égard des autres.

**Italie.** — M. Vincenzo Durio a publié l'année dernière une somme d'études recueillies et augmentées de ses ouvrages sur les usages et les croyances populaires de la Calabre, qu'il illustre comme leur origine grecque ou latine (*La Tradizione greco-latina negli usi e nelle credenze popolari della Calabria inferiore* — Catanzaro, 1890, in-8, 154 p.). On trouve dans son livre de curieux détails sur la cuisine du lieu et du voisin, la culture de Plinius, les fêtes religieuses, en particulier sur celles qui concernent encore les pâtres et les agriculteurs. Les coutumes funéraires, les pratiques à l'occasion d'un mariage rappellent également aux yeux des points l'antiquité. L'auteur s'occupe ensuite de la divination, de la magie et des superstitions d'origine antique, qu'il ne veut pas rattacher au Gêlés. M. Pirro, auquel nous empruntons ces renseignements, regrette que M. Durio n'ait pas davantage consulté les traditions locales des autres régions de l'Italie, au lieu de rapporter directement à l'antiquité toutes les traditions qu'il a glanées en Calabre.

— M. Pirro a publié, en 1891, à Kotorvâr, une intéressante étude intitulée : *La Jettatura ed il mal occhio in Sicilia*, dans la revue polyglotte du professeur H. Mehl de Loménie : *Acta comparationis litterarum universarum*.

— La légitimité de l'histoire des religions est de plus en plus reconnue par ceux-là mêmes qui l'ont tout d'abord combattue. En France, M. l'abbé de Broglie, par un ouvrage récemment analysé dans cette Revue, lui a donné droit de cité dans l'enseignement théologique catholique. De son côté, le père Placide Caster A. de Cera, collaborateur assidu de la *Civiltà cattolica*, lui a consacré, à peu près au même temps que l'abbé de Broglie, un volume intitulé : *Esame critico del sistema filologico e linguistico applicato alla mitologia e alla scienza delle religioni* (Frosin, Vissicelli, 1891, in-8 de 404 p.). Il expose et critique successivement les expressions des mythes données par MM. Max Müller, Ebel, Heyes, Clémont-Ganneau, etc., les idées de M. Maspero sur la religion égyptienne, les prétendus rapports de la Bible et du Manichéisme, et à propos de la légende des saints Basile et Josphat, il examine les analogies du christianisme et du bouddhisme.

**Autriche.** — *Der Aberglaube des Mittelalters und der nachfolgenden Jahrhunderte*, tel est le titre d'un livre très intéressant que M. Karl Meyer, professeur à l'université de Bâle, vient de publier chez Felix Schneider (in-8, VIII, 382 p.). L'auteur remarque avec raison que l'on s'est beaucoup plus occupé, dans les dernières années, des mythologies et des superstitions de l'antiquité que des nombreuses superstitions du moyen-âge. Il s'est proposé de recueillir cette légende, ou tout au moins de grouper dans un ouvrage d'ensemble les

diverses espèces qui font naître les travaux relatifs au moyen-âge et les renseignements qu'il a puisés aux mêmes sources. La première difficulté d'une pareille entreprise consiste dans l'indétermination du sujet. Qu'est-ce qu'une superstition ? On entend une et on fait la superstition ? La même expression peut être considérée par les uns comme supposition, par les autres comme une croyance raisonnée ou même sacrée. La seconde difficulté provient de l'immense étendue du domaine qu'il s'agit d'explorer. M. Meyer n'aurait pas l'espoir qu'il n'a pas la prétention d'épuiser le sujet. Il s'est efforcé de réunir au moins les principaux exemples de chaque genre de superstition, en commençant par les termes la croyance à l'action occulte sur les autres, des objets de la nature inorganique, des êtres organiques, des esprits et des jours liés ou séparés. A cet effet, il étudie successivement les sciences occultes (astrologie, chiromancie, etc.), l'occultisme, les superstitions se rattachant aux trois règnes de la nature, les superstitions médicales, la croyance aux portages, les miracles de l'Eglise, l'influence attribuée à certains jours, la magie, la divination, les comparaisons, la sorcellerie, les apparitions. Deux chapitres spéciaux sont consacrés à l'influence du paganisme que M. Meyer juge moins importante qu'on ne le pense ordinairement, et aux superstitions vulgaires. Mieux de nous ajoute à l'ouvrage eût été simultanément remplacé par un index des superstitions mentionnées. L'auteur s'est très heureusement tenu à respecter plutôt qu'à discuter à perte de vue sur les superstitions qu'il mentionne.

— Nous apprenons que notre collaborateur, M. Etienne Meinel, professeur à l'université de Genève, se propose de publier prochainement un ouvrage sur la littérature esotérique. Il recueillera dans cette étude les résultats de l'examen approfondi auquel il a soumis les manuscrits anciens des principales bibliothèques de l'Europe, en particulier ceux de Genève, de Cambridge et de Dublin.

**Hollande.** — M. A. Kamou, le célèbre professeur de Leyde, vient de publier la première partie de la seconde édition de son ouvrage sur les origines de l'Ancien Testament : *Historisch-Critisch onderzoek naar het ontstaan en de ontwikkeling van de heiden des Ouden Testaments*, T. I (Leyden, F. Engels, 1885, VIII et 384 p.). Cette première partie est consacrée à l'origine des livres du Pentateuque et de Josué (Hexateuque). La première édition (1865-1866) était épuisée déjà depuis plusieurs années. Cependant M. Kamou hésitait à publier une seconde édition ; d'un part, en effet, les progrès de la science biblique l'obligaient à remettre complètement son travail primitif ; d'autre part, il resta encore bien des questions en suspens qu'il n'eût pu possible de résoudre en attendant quelques années de plus. L'ouvrage est donc à peu près néanmoins qu'il ne lui était plus permis de différer son travail de révision. Le *Historisch-Critisch onderzoek* est bien plutôt un excellent manuel pour l'instruction du public éclairé, qu'un travail destiné aux spécialistes à l'effet de résoudre les questions qu'on se controversent. C'est dans le *Nederlandsche* et de



critiqué son *Einleitung in Jesus*, dont le *Theologisches Tijdschrift* nous donne au temps à sauter la peine, que M. Kuonen cumule les rivalités originales auxquelles aboutit son infatigable labeur. Or le public, même celui qui se tient au courant des travaux actuels, éproue le besoin qu'un juge compétent, en qui il puisse avoir toute confiance, dirige des nombreuses études modernes sur des sujets particuliers les traitant mieux et les présentant au tableau d'ensemble de l'état actuel de la critique biblique ou de qui gouverne l'Ancien Testament. M. Kuonen nous rend ce service, et de main de maître. — La seconde partie sera publiée le plus tôt possible. Dans le volume que nous annunçons, M. Kuonen dirige les éléments divers qui composent l'Hexateuque, en les assurant leurs dates approximatives et en indiquant leur place dans le développement historique et religieux du peuple d'Israël.

— M. le Dr H. Gmel a publié chez Wubers, à Göttingue, un Atlas pour servir à l'histoire biblique et ecclésiastique, en 54 cartes, grandes et petites, accompagnées de nombreuses explications. Il n'y a aucun atlas de ce genre en français, au moins à notre connaissance, et cependant, non-seulement pour l'histoire d'Israël, mais plus encore pour certaines parties de l'histoire du christianisme, par exemple pour l'époque des guerres perso-romaines par la Persie, un pareil ouvrage présente une grande utilité.

**Amerique.** — Avec une promptitude toute américaine, MM. Samuel Jackson et D. S. Schaff ont publié, sous la direction du professeur Philip Schaff, une sorte de résumé de la Real-Encyclopædie allemande de Herzog, Platt et Mann, avec le titre : *A religious encyclopedia*. Toutefois, comme la seconde édition du *Handbuch* ne paraissait pas assez vite à leur gré, ils se sont contentés de la première, à partir du milieu de la lettre H, en y ajoutant toutefois bon nombre d'articles originaux qui, pour le lecteur étranger, ne sont pas les moins intéressants. La *Religious Encyclopedia* forme trois forts volumes in-8 de 2,621 pages.

— M. Ellen Anne Emerson, de Boston, a publié chez Trübner and Co., à Londres, un gros volume : *Indian Myths and Legends, traditions and symbols of the aborigines of America, compared with those of other countries, including Hindostan, Egypt, Persia, Assyria and China* (1 vol. in-8, XVIII, 477 p.). L'auteur nous ouvre des les premières lignes de sa préface, qu'on réunissent toutes ces légendes et tous ces mythes, il se propose de reconstituer les Indiens d'Amérique en montrant qu'ils sont, en même titre que les blancs, susceptibles de développement intellectuel et moral. Pourquoi leur refuser cette capacité quand on trouve des analogies si nombreuses et si frappantes entre leurs mythes et ceux des peuples qui ont atteint en Asie une civilisation développée ? Il ne leur a manqué, à ces représentants de la race rouge, que le temps nécessaire à un développement indépendant. Pour le prouver, l'auteur a accumulé une prodigieuse quantité de traditions américaines sur le Grand Égypte et les esprits des vents, sur les amants, les serpents, le culte

des étoiles et du soleil, la terre et la lune, l'apparition de l'homme sur la terre, l'origine du mal, les rites funéraires, la transmigration des âmes. Il a examiné les cérémonies, les rites, les symboles, le langage, les chants ; il a étudié les exploits de Manichée ; il a groupé dans deux chapitres spéciaux les légendes qu'il n'avait pu faire rentrer dans une des catégories précédentes, et une abondance de considérations générales. A chaque légende, à chaque particularité de langage ou de mœurs il ne manque pas d'aller chercher en Chine, chez les Hindous, à Babylonne ou chez les Juifs tout ce qui offre avec elle quelque ressemblance. Quel dommage que l'auteur ne nous ait pas tout simplement donné une collection de légendes asiatiques, au lieu de faire l'apologie de la race rouge — la plus ancienne de toutes (p. IV) — et au lieu de chercher dans les ressemblances de son du chinois *J-Ai-wei*, de l'indien *To-Ai-wei* et de l'éthiopien *Inharé* des preuves en faveur du monothéisme ! Un grand nombre des mythes qu'il rassemble sont fort intéressants.

— M. Edward Fitzgerald a traduit en anglais et M. Eilke Vedder, artiste allemand, a illustré d'une façon remarquable les *marées du poète persan Omar Khayyâm*, les *Rubâ'iyat*, dans lesquelles l'auteur, en adoptant enthousiaste de la secte des Soufis, a vivement attaqué l'orthodoxie musulmane. Le poète persan atteint les extrêmes limites du mysticisme, à tel point qu'il a souvent été accusé d'athéisme. Les formes symboliques de son langage cachent souvent à sa pensée une apparence de matérialisme.

**Alsace-Lorraine.** — Nous avons reçu de M. P. H. Lucas, professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg, une courte étude sur les sources de l'histoire primitive des moines égyptiens : *Die Quellen der älteren Geschichte der ägyptischen Mönche* (Extrait de la « Zeitschrift für Kirchengeschichte » VII, 5). L'auteur y déplore, comme dans ses précédents travaux sur les thérapistes, une solide tradition. Il mentionne notamment Hulf, dans son « *Historia monachorum* », Palladius dans ses « *Vita sanctorum patrum ad Lausum* » et Sozomène, dans les fragments de son *Hist. Eccl. relative aux moines d'Égypte*, qui dû passer à une source commune, une histoire des moines égyptiens, rédigée à la fin du IV<sup>e</sup> siècle en grec, probablement par un moine qui était lui-même en Égypte. L'autorité des renseignements, d'ailleurs si peu dignes de foi, de Hulf et de Palladius se trouve ainsi corroborée d'une façon indirecte.



# DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

## ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES

**I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.** — *Séance du 5 décembre.* Election de M. de Boislisle. — *Séance du 12 décembre.* — Election de MM. Schlamberg et Bérriot. — *Séance du 19 décembre.* M. Ravnoux lit une étude sur Lysippe, le grand sculpteur grec, auteur de l'Hermès Epitrapènos qui appartient à Alexandre, à Appolôn et à Sylla. Hermès était le dieu favori d'Alexandre. — *Séance du 26 décembre.* M. Weil lit une notice de M. Müller sur quatorze inscriptions grecques inédites retrouvées par M. Maspero dans la vallée du Nil. La seule qui offre un réel intérêt provient du collège des artistes égyptiens de Ptolémaïs; elle reproduit un décret par lequel la corporation décerna à ses membres dignitaires une couronne de lierre et l'honneur d'être représentés en stèle dans le temple du pythéen. Les fêtes de Bacchus, à la fois religieuses et artistiques, jouissaient d'un grand crédit sous les Lagides; ces princes, en effet, prétendaient descendre du Dionysos par Déjanire. L'inscription, d'après M. Müller, date du milieu du <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., du la fin du règne de Ptolémée Philadelphe ou des premières années de Ptol. Évergète. — *Séance du 2 janvier.* M. Ernest Dugardins est élu président, et M. Gaston Paris vice-président, pour 1885, tous deux à l'unanimité des suffrages exprimés. — *Séance du 9 janvier.* M. Comperelli, professeur à l'Institut supérieur de Florence, bien connu par ses travaux sur Virgile au moyen-âge, philologue et archéologue distingué, est élu membre correspondant. — *Séance du 16 janvier.* M. de Lamoignon communique une étude sur la croix reliquaire de Gorre, dans le Limousin. Quoiqu'elle soit à double travesse, il pense qu'elle doit être considérée comme une croix des articles Limousins, qui se sont inspirés de l'art byzantin. — M. Perrot donne de bonnes nouvelles des travaux de M. Maspero en Égypte.

(1) Nous nous bornons à signaler les articles ou communications qui concernent l'histoire des religions. Dans les périodiques, nous ne mentionnons plus que les ouvrages originaux et, par exception, certains ouvrages traduits particulièrement importants.

Une grande partie du temple de Loupou se sera démolie, on craint que l'on pourra consolider les constructions qui menacent ruine. — *Séances du 30 janvier.* M. Cernuschi-Garnaud présente à l'Académie un moule en plâtre de pierre découverte par lui à Jérusalem, il y a une quinzaine d'années, et transportée, malgré l'opposition de l'éminent archéologue, dans les collections impériales de Constantinople. On y lit l'inscription suivante : « Que l'étranger qui aura franchi cette limite soit averti que la mort pousse son aile pour lui. » C'est d'un fragment des stèles qui se trouvent, dans le temple de Jérusalem, le parvis des Gentils de l'enceinte réservée aux Juifs. Ce précieux moule figure dans la lettre à M. de la Roche de M. de M. — *Séance du 6 février.* Election de M. Hergnaud.

**II. Société nationale des antiquaires** (d'après les comptes-rendus de M. Gaidot dans la « Revue critique »). — *Séances du 24 décembre.* M. Hiron de Valenciennes annonce que le H. P. de la Croix vient de commencer des fouilles à Antigny (Vienne), dans un ancien cimetière mérovingien. Parmi les inscriptions retrouvées, il y en a une qui contient une formule nouvelle relative au respect dû à la sépulture.

**III. Journal asiatique.** — *Juillet 1885 :* James Darmesteter. Rapport sur les travaux de conseil de la Société asiatique pendant l'année 1883-1884. — *Août-octobre :* 1° A. Bergey. Etude sur le lexique du Hig-Yech (saïte; voir aussi les numéros suivants). — 2° J. et H. Derrenbourg. Etudes sur l'épigraphie du Yémen (d'après les rapports de M. Ed. Glasser; dans le Yémen existent les saints, aujourd'hui considérés comme musulmans, avec le plus souvent des personnages vénéralisés de l'antiquité sabéenne. M. Glasser a constaté la présence d'un état musulman dans la région du Yémen. — 3° Léon Faur. Les Arabes du Yémen (d'après la deuxième et la quatrième expédition de l'Arabie-Quatre). — 4° Barbier de Meynard. Scandales Guyard.

*Novembre-décembre :* C. Rabault-Huot. La Grande et petite pappe des taoïstes et l'histoire de la famille pontificale du Tchong. (L'auteur expose, brièvement d'après des sources chinoises, l'ancienne religion et l'histoire du Tchong Tsi-fing (ou Shiao avant notre ère), dont les descendants exercent encore aujourd'hui une sorte d'empire spirituel; on trouve sa germe dans ce récit les livres taoïstes, ont la formation et les données, qui fleurissent en Europe au moyen âge. — *Janvier 1886 :* 1° R. Bata. Notes sur les documents égyptiens. — 2° Rabault-Huot. Inscriptions égyptiennes de Soudan en Perse. — 3° C. Rabault-Huot. Inscriptions chinoises (I. Le personnage de la montagne du Pao mystérieux près de Pékin; II. Les fêtes de la M. chinoise et le mythe du Japon lauréat). — 4° R. Bata. Notes sur le mythe du Japon lauréat.

**IV. Revue historique.** — *Juillet-août :* Ch. Bataille. Histoire de la religion de l'Église et l'enseignement des Démonstrations à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. — *Septembre-octobre :* Alfred Stern. Bulletin historique (publications allemandes) relatives au christianisme de Luther.



**V. Revue critique d'histoire et de littérature.** — 1 Août : *Dionysop.* Les divines plastiques d'Aschmole en Persa et en Grèce. — 20 Septembre : *Clément-Garnier*. Notes d'archéologie orientale. — 3 Novembre : *A. Gauer*. Les cunéiformes et le cune. — 21 Novembre : *Clément-Garnier*. Les inscriptions assyriennes de Tourni ; le don Golem. — 15 Décembre : *Escalape et le chien* (du même auteur). — 10 Janvier 1885 : *J. Boud.* De la philosophie d'Origène (c.-r. anonyme; non résumé). — 10 Janvier : *Karel Oates*. De l'ascétisme c.-r. du thèse.

**VI. Polybiblion.** — Septembre : *C. J.* Publications recensées sur l'Occident antique et sur l'Orient. — Décembre : *Dan Paul Fiebin*. Bibliologie.

**VII. Revue archéologique.** — Juillet-août : 1<sup>er</sup> *H. Gaidon*. Le dieu gaulois du soleil et le symbole de la roue (voir septembre). — 2<sup>e</sup> *Alfred Danneberg*. Hermès et Dionysos. — Septembre : *Salomon Reinach*. Les citiens dans le culte d'Escalape et les relations des citiens peuples de Cilicie. — Octobre : 1<sup>er</sup> *G. W. Turrel*. Les lampes chrétiennes du cabinet de France. — 2<sup>e</sup> *H. Gaidon*. A propos des citiens d'Éphèse. — Novembre-Décembre : 1<sup>er</sup> *Clément-Garnier*. Inscriptions grecques inédites du Haut-Égypte et des régions adjacentes. — 2<sup>e</sup> *H. Fleuret*. Deux citiens de l'Égypte. — 3<sup>e</sup> *H. Gaidon*. Le dieu assyrien les citiens croisés, raconté au Autogon. — 4<sup>e</sup> *J. Bertrant*. Les deux divinités gauloises du Sommeilcourt. — 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> *De Clemenceur et Abel Boudier*. Le culte de Garmis. — 7<sup>e</sup> Manifestation des citiens d'Hérodote avec les citiens égyptiens (selon inédite de Marietta-berg à M. Desjarlais). — 8<sup>e</sup> *H. Gaidon*. Trois inscriptions nouvelles d'Ala les Balas.

**VIII. Bulletin critique.** — 1<sup>er</sup> Décembre : *André Nodet*. Le dieu Silex et les citiens à Rome (non résumé par M. Boudier). — 1<sup>er</sup> Février : *Fr. Levesque*. La Geste (c.-r. par M. Boudier, établissant notamment le point de vue des historiens fidèles à l'autorité traditionnelle).

**IX. Revue des Deux-Mondes.** — 15 Août : *A. Leroy-Beaupré*. Les citiens illustres et l'Église de France depuis 1830 (voir le 15 décembre). — 1<sup>er</sup> Novembre : *De Nadault*. L'anthropologie et les citiens humains. — 1<sup>er</sup> Décembre : *Caston Boudier*. Le pays de l'Église (voir le 15 décembre).

**X. La Nouvelle Revue.** — 15 Janvier 1885 : *L. Fournier*. Le panthéon assyrien et le schisme de Pholus. — 1<sup>er</sup> Février : *A. Gauer*. Le christianisme et ses origines.

**XI. Journal des Savants.** — Août : 1<sup>er</sup> *Barthélémy Saint-Hilaire*. Le Ritegala Parata (voir septembre). — 2<sup>e</sup> *E. Miller*. Amalthea verna. — Octobre : *Caston Paris*. La légende de l'Église au moyen-âge (c.-r. de l'ouvrage de M<sup>re</sup> Graf). — Novembre : 1<sup>er</sup> *A. de Quatrefoies*. Caractères intellectuels, moraux et religieux des citiens. — 2<sup>e</sup> *Boudier*. Sermons Alberti Magni. — Décembre : *Barthélemy de Bernard*. Marchés et citiens (c.-r. de l'ouvrage de M. Boudier).

**XII. Mémoires.** — Août : 1<sup>er</sup> *H. Gaidon*. La mythologie comparée (1<sup>re</sup> Le-

leur s'élève contre ceux qui réduisent la mythologie romaine à une grammaire comparée. — 2<sup>e</sup> Les *Teutae* réduits à leur juste valeur (voir aussi *Odin*). — 3<sup>e</sup> *Esquisses sur l'Europe nord-occidentale* (suite; voir aussi *Septembre*). — 4<sup>e</sup> *Esquisses sur la Grande-Océan* (voir *Octobre*). — 5<sup>e</sup> Le *Sancti-Sancti* (voir *Sept.*, *Nov.*, *Février* 1885). — *Septembre* : 1<sup>er</sup> *L'abbé Randa. Contes Nicos*. — 2<sup>e</sup> *Esquisses sur les traditions fantastiques* (voir *Oct.*, *Nov.*). — 3<sup>e</sup> La *maison* (voir *Nov.* et *Février* 1885). — 4<sup>e</sup> *Prose populaire*. — *Novembre* : 1<sup>er</sup> J. Fickmann. La *diffinition* (voir les numéros suivants). — 2<sup>e</sup> Les *voies et les temples* au jour (voir *Dec.*, *Janvier* et *Février* 1885). — 3<sup>e</sup> Les *trouilles marines* (voir *Dec.* et *Février* 1885). — *Décembre* : 1<sup>er</sup> *L'eau du nord* (voir *Janvier*). — 2<sup>e</sup> La *mer phénicienne* (voir *Janv.*). — 3<sup>e</sup> Les *voies et la mer*. — 4<sup>e</sup> *E. Lapelle. La mer chez les Phéniciens*. — *Janvier* 1885 : 1<sup>er</sup> G. de Lépinay. *Prose populaire*. — 2<sup>e</sup> *Odinisme à la mer et passages*. — *Février* : Les *voies*.

**XIII. Mission.** — *Juillet* 1884 : 1<sup>er</sup> de Miloud. La religion des *Indes* (suite). — 2<sup>e</sup> M. A. P. Röhren. *Vues d'Asymone sur l'astrologie et sur le rapport de la responsabilité humaine avec le destin*. — 3<sup>e</sup> E. Beaumont. La *fonction de l'homme et la fonction dans les traditions des Antilles et de la Floride*. — 4<sup>e</sup> W. Geiger. La *civilisation des Arges* (voir *Octobre*). — *Décembre* : P. A. Götter. De la *divinité personnelle dans le Bhagavadgita*.

**XIV. Revue des questions historiques.** — *Octobre* : L'abbé Duchamp. *Vigile et Polage. Étude sur l'histoire de l'Eglise romaine au milieu du ve siècle*.

**XV. Le Correspondant.** — 25 *Novembre* : *Rapport de l'Académie*. Un *page* *promesse*. *Revue de l'Académie* (voir le 25 *Dec.*, et le 10 *Janvier* 1885).

**XVI. La Controverse et le Contemporain.** — 15 *Novembre* : Paul Alard. Les *monnaies* après *Septime Sévère* (voir le 15 *Janvier* 1885). — 15 *Décembre* : 1<sup>er</sup> de *Duriez*. La *bouillonne* en Chine. I. Les *prophétesses* du bouillonne. — 2<sup>e</sup> J. *Moré*. *Saints Thérèse*. — 15 *Janvier* 1885 : H. P. *Aulagnier*. Les *Coptes*.

**XVII. Romania.** — N<sup>os</sup> 50 et 51 : 1<sup>er</sup> *Moré*. Étude sur la date, le caractère et l'origine de la chanson du *Pèlerinage de Charlemagne*. — 2<sup>e</sup> *Schmitt*. La *vie des anciens Pères*.

**XVIII. Revue des Langues romanes.** — XIX. 4 et 5 et XVII. 3 : *Charbonnet*. *Saints Marie Madeleine dans la littérature provençale*. — XIX. 4 : 1<sup>er</sup> (du même) *Contes provençaux et l'histoire de saint Jean-Baptiste*. — 2<sup>e</sup> *Roque-Ferrier*. La *vie du purgatoire* : conte inédit en vers languedociens.

**XIX. Revue de l'Extrême-Orient.** — *Juillet-Septembre* : 1<sup>er</sup> C. *André*. *Travaux de l'Académie*. — 2<sup>e</sup> H. *Cordier*. *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Inde* (voir *Revue*).

**XX. Mélanges d'archéologie et d'histoire.** — IV. 4 : 1<sup>er</sup> *André*. *Travaux de l'Académie* pour servir à l'histoire de l'Inde. — 2<sup>e</sup> *Saints*. Les arts à la cour des *rois*.



**XXI. Revue des études juives.** — N° 16 : 1° *Levi*, Les juifs juifs-juifs. — 2° *Cabre*, Le culte du Moïse pendant la période française. — N° 17 : *Bulley*, Découvertes épigraphiques en Arabie.

**XXII. Revue internationale de l'enseignement.** — N° 10 : *Bischoff*, Les rapports de l'état et du clergé en Egypte.

**XXIII. Revue égyptienne.** — Octobre 1884 : 1° *Darot-Figueras*, Early Coptic history and mythology. — 2° *W. M. M. M. M.*, Extracts from the *Franciscan Liber hymnorum* et *Mythological Notes*.

**XXIV. Revue d'éthnographie.** — III. 4 : 1° *E. T. Henry*, Étude sur les peintures ethniques d'un tombeau thébain de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. — 2° *Poulet*, Sur les coutumes chez les Mandingues et en particulier chez les Haoussa (voir III. 5).

**XXV. Revue théologique.** — Juillet-Septembre : 3. *Mathon*, Les vestiges de l'épiscopat.

**XXVI. Revue internationale.** — III. 2 : *Dora d'Atena*, Le culte populaire des animaux (suite). — III. 3 et suit. : *Martinsengo-Cruverius*, L'idoles des dieux dans les traditions égyptiennes.

**XXVII. Revue de Belgique.** — 10 Décembre : *Chabot d'Ardenne*, Des préjugés qui s'opposent à l'étude scientifique des religions.

**XXVIII. Révolution française.** — Juillet : *Erasmus constitutionnel* (voir les n°s suivants). — Décembre : La constitution civile du clergé.

**XXIX. Academy.** — 29 Septembre : 1° *A. Lang*, Totems and clans (voir les n°s suivants). — 2° *A. Neubauer*, A new Aramaic inscription. — 3° *H. Stuart Poole*, Egypt exploration fund (voir l'exposition des objets trouvés à Saï par M. Flinders Petrie). — 27 Septembre : *Amelia B. Edwards*, Some facts on Egyptology (bulletin de l'égyptologie en 1884). — 18 Octobre : 1° *King Arthur*, L'expédition de Saï par MM. J. H. Murray et A. S. Stuart Poole, et continue dans les n°s suivants. — 2° *Am. B. Edwards*, Professor Maspéro's forthcoming work. — 23 Octobre : 1° *A. E. H. G. G. G.*, The survey of western Palestine. Jerusalem (à propos des publications du col. Ch. Warren et du capit. Claude Reignier Conder, sous le patronage du Palestine Exploration fund). — 2° *F. Max Müller*, The Soma plant (voir dans les n°s suivants la discussion provoquée par cet article). — 3 Janvier 1885 : 1° *F. Max Müller*, The religions of Man (à propos de la traduction entreprise par lui A. C. Benson, continuée par M. H. W. Hopkins et qui va être reprise à nouveau par le prof. Buhler). — 2° *Joseph Edkins*, Ancient navigation in the Indian Ocean (étude sur les navigateurs de l'Asie occidentale et de l'Afrique les changements de civilisation qui se produisent chez les Hindous dans la période post-vedique, et en Chine à l'époque du développement de la religion taoïste). — 24 Janvier : 1° *John P. P.*, Old India and the land of the west (l'ancien et le nouveau de la guerre ; il y a là deux dogmes le développement de deux forces distinctes portant des noms analogues). —

Dr Thomas Power, Viceroy and Surveyor (Geyzer, etc. de Nudd, en d'inspiration étrangère dans la tradition arabe). — 1 Février : 1<sup>re</sup> A. Lang, Myths and lower world tales (l'autant défend sa théorie des mythes originellement aryens). — Dr G. W. Gae (réponse au précédent). — Dr F. Max Müller, idem (sur l'étymologie du mot).

**XXX. Athenaeum.** — 28 septembre : W. J. Loftie, Explorations at Sais. 4 octobre : W. S. C. Beaumont, The asiatic goddess (4 propos d'une collection de cylindres gravés du Dr Tammuzi d'Aleppe, exposée au British Museum). — 26 et 27 décembre : W. M. Ramsay, Explorations in Asia Minor (sur des résultats obtenus par l'Asie Mineure Exploration fund en 1884). — 10 janvier : R. Leavelle, The temple of the Andes (le critique insiste sur la nécessité d'envoyer au Pérou quelques savants dûment qualifiés et pas seulement des amateurs de bonne volonté). — 17 janvier : J. Thiel, Recit. Notes from the Greek version (relation des expéditions répétées dans ces lieux au sujet du soleil, et mentionnée d'autres coutumes encore tout indiennes de l'ancien péruvien).

**XXXI. Contemporary Review.** — Décembre : Cap. C. R. Conder, Ancient Palestine and modern exploration.

**XXXII. Nineteenth Century.** — Novembre : Dr Laurence Oliphant, The victory of Tibet (à propos du bouddhisme érotique des théosophes). — Dr Herbert Spencer, Last words about agnosticism and the religion of humanity. — Janvier 1885 : Max Müller, The savage.

**XXXIII. Fortnightly Review.** — Octobre et Novembre : W. Sweeney Stuart, Ideas about India (II. Race history, III. The mahomedan question).

**XXXIV. Westminster Review.** — Juillet : The myth of Simon Magus. — Janvier 1885. On the study of Palmyra (l'auteur se propose d'expliquer pourquoi les études palmyréniennes ont fait si peu de progrès dans les temps modernes).

**XXXV. Scottish Review.** — Janvier 1885 : Palmyra.

**XXXVI. National Review.** — Janvier 1885 : Questions of Jewish Buddhism and Christianity.

**XXXVII. Folk-Lore Journal.** — II. 9 : Dr H. Kimmins, Comparative Folklore. — Dr W. Gregor, Aberdeenshire Folk. — Dr R. C. Hope, Devonshire Folk. — II. 10. Richard Morris, Folk-tales of India (voir en son numéro).

**XXXVIII. Journal of the Asiatic Society of Bengal.** — LII. 1 et 2 et LIII. 1 : Dr Sirdar Gurpal Singh, Memorandum on the superstitions connected with child-birth, etc. among the Jats of Hantaypur in the Panjab. — Dr Cunningham, Names of ancient Persia in gold, silver and copper. — Dr Atkinson, Notes on the history of religion in the Himalaya of the N. W. provinces. — Dr Macdonald, Mura. On the psychological basis of the Vedic myths.



**XXXIX. Antiquary.** — *April* : Legends, traditions and superstitions of Mookimburgh (2<sup>e</sup> art.). — *Septembre* : 1<sup>o</sup> Black, Limerickshire Folklore. — 2<sup>o</sup> E. Penock, The gullin. — *Décembre* : Wroth, The miracles of Eschepous.

**XL. Indian Antiquary.** — *Juillet* : 1<sup>o</sup> Fleet, Sanskrit and Canarese inscriptions (note, voir les nos suivants). — 2<sup>o</sup> Führer, Doorway of a temple. — 3<sup>o</sup> Burgess, Papers on Sahasranga and the Jatus (note, voir les nos suivants). — *Août* : Nattes Sastri Pandit, Folklore in southern India (voir les nos suivants). — *Septembre* (du même) : The origin of the Sri-chaitanya of Southern India. — *Octobre* : Rastor, Transcripts of the Delhi and Alhambra Pillage of Acha.

**XLI. Journal of the British archaeological Association.** — *I, 3* : 1<sup>o</sup> Surtis, Saint-Augustin. — 2<sup>o</sup> Simpson, On a seventeenth century roll, containing prayers and magical signs, preserved in the British Museum.

**XLII. Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain.** — *XXI, 3*, 1<sup>o</sup> Ekins, The Yi-hing of the Chinese, as a book of divination and philosophy. — 2<sup>o</sup> Percut, On the arrangement of the hymns of the Rig-veda.

**XLIII. London Quarterly Review.** — *Octobre* : 1<sup>o</sup> The Maccabees. — 2<sup>o</sup> Georges Fox and the early Quakers.

**XLIV. Church Quarterly Review.** — *Octobre* : 1<sup>o</sup> Cardinal, Hagnagdas and the followers of Wycliffe. — 2<sup>o</sup> The history of the anti-catholic movement. — 3<sup>o</sup> Vedius, Beckmannism and Hinduism.

**XLV. Dublin Review.** — *Octobre* : Rev. J. H. Gwynne, Christianity in Languedoc in Roman and Celtic times. — *Janvier* : Bishop, English hagiology.

**XLVI. Modern Review.** — *Octobre* : 1<sup>o</sup> Russian, Festival. — 2<sup>o</sup> A. Gordon, Modern Quakerism.

**XLVII. China Review.** — *XXI, 3*, 1<sup>o</sup> Bell, Snippets from Chinese mythology (suite). — 2<sup>o</sup> Arnold, On Chinese apologues. — 3<sup>o</sup> Ekins, The Yicking with notes on the Qi Xue (suite). — 4<sup>o</sup> Chinese Fables. — *XXI, 4* : Parker, Hakka songs (voir les nos suivants). — *XXI, 1* : Ekins, The Tan Te King.

**XLVIII. Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.** — *XXVIII, 2 et 3* : 1<sup>o</sup> Holtmann, Brahman in Mahabharata. — 2<sup>o</sup> Tiedel, Quellenstudien zur neueren Geschichte der Chinesen. — 3<sup>o</sup> De Gaja, Al-Buhārī-hadith, Ausub-al-makrūf. — 4<sup>o</sup> Hölshmann, Tradition. — 5<sup>o</sup> Spiegel, Zur Geschichte des Avestahandlers. — 6<sup>o</sup> Roth, Der Ahura varya. — 7<sup>o</sup> Hübner, Huzvārda-Samhitā und Sāyavedavārha. — 8<sup>o</sup> Prætorius, Trigram-Sprechwörter. — *XXVIII, 1*, 1<sup>o</sup> Armer, Philosophische Geschichte des 'Abstrakt'-Geistes. — 2<sup>o</sup> P. Schröder, Epigraphisches aus Syrien. — 3<sup>o</sup> Sachau, Eine schakschische Inschrift aus Dand; Syrische Inschriften aus Karkala. — 4<sup>o</sup> Hübner, A handlist of ancient inscriptions from Kōtā; Eine Rāshtrakūta-Inschrift. — 5<sup>o</sup> De Hörter, Le Manja gura-hakka Sūtra. — 6<sup>o</sup> Roth, Das syrisch-christliche Weihnachtsefest zu Petra.

**XLIX. Jahrbücher für klassische Philologie.** — *III. Suppl.* 1<sup>re</sup> partie: 1<sup>er</sup> *H. Stoll*, Der Adler und die Westgöthe als Attribut des Zeus in der griechischen und römischen Kunst. — 2<sup>o</sup> *Quellenuntersuchungen zu den griechischen Kirchenväterliteratur.*

**L. Historisches Jahrbuch.** — *V. 1.* *Grunert*, Zur Konstantinischen Schenkung. — *V. 3:* 1<sup>o</sup> *Dillrich*, Zur Geschichte der katholischen Heiligsprechung (1<sup>re</sup> art.). — 2<sup>o</sup> *Lechner*, Die grosse Getreidefuhr des J. 1349. — *V. 4:* 1<sup>o</sup> *Pfugl Hartung*, Päpstliche Original-Urkunden und Schönheitsurtheile. — 2<sup>o</sup> *Van Rossum*, Die Analaktik zu Haseke's römischen Fabulen.

**LII. Zeitschrift für Kirchengeschichte.** — *VI. 1:* *H. Richter*, Die Kreuzpredigten gegen das Islam. — *VI. 1:* 1<sup>o</sup> *C. Köber*, Das Alter der Gräber und Kirchen des Petrus und Paulus in Rom. — 2<sup>o</sup> *Wille*, Zur Heiligenurkunde des Friedens von Kallin (1534). — 3<sup>o</sup> *Karl Müller*, Die Aristokratie zur Kirchengeschichte des 14<sup>ten</sup> und 15<sup>ten</sup> Jahrhunderts aus den Jahren 1875-1884. — *VI. 2:* 1<sup>o</sup> *P. E. Lantier*, Die Quellen der antiken Geschichte des ägyptischen Monarchismus. — 2<sup>o</sup> *H. Heuser*, Augustinische Studien.

**LIII. Deutsche Rundschau.** — *April:* *Jolly*, Eine Reise nach Ost-Indien (suite). — *Octobre:* *G. Hirschfeld*, Delon. — *Novembre:* *G. Köber*, Richard Lepsius.

**LIII. Theologische Studien und Kritiken.** — 1884, N<sup>o</sup> 3: *Vater*, Calvins Sakraments- und Tauflehre. — N<sup>o</sup> 4: 1<sup>o</sup> *Scheidt*, Ueber die Bedeutung des Jerusalemitischen Tempels in der alttestamentlichen Religion. — 2<sup>o</sup> *Köhler*, Der platonische und antestamentliche Begriff der Homöie. — 1885, N<sup>o</sup> 1: *Brenath*, Winderkäufer im Vegetianischen am 14<sup>ten</sup> März des 17<sup>ten</sup> Jahrhunderts. — N<sup>o</sup> 2: 1<sup>o</sup> *Hering*, Die Lichtständigkeit der deutschen Reformation (suite). — 2<sup>o</sup> *Risch*, Die Begründung Alabams mit Mönchswelt.

**LIV. Jahrbücher für Protestantische Theologie.** — 1884, N<sup>o</sup> 2: 1<sup>o</sup> *F. Gierke*, Das Christenthum und der römische Staat zur Zeit des Kaiser Maximilian (1<sup>re</sup> article). — 2<sup>o</sup> *H. C. von Mann*, Zur Literaturgeschichte der Kritik und Exegese des N. T. (voir les numéros suivants). — 1885, N<sup>o</sup> 1: 1<sup>o</sup> *Thümmel*, Die Religionsverfolgung unter Kaiser Tibertus und die Chronologie des Flavius Josephus in der Pilatus-Periode. — 2<sup>o</sup> *Holtmann*, Die Götter und ihre Reinkarnationen.

**LV. Archäologisch-epigraphische Mittheilungen aus Österreich-Ungarn.** — *VI. 1:* *Strohschne*, Münzen und andere Denkmäler aus Italien.

**LVI. Magazin für die Geschichte und Wissenschaft des Judentums.** — *VI. 2:* *Gollum*, Das Leben und Wirken des Patriarchen Hillel.

**LVII. Historische Zeitschrift.** — 1884, N<sup>o</sup> 1: *Karl Brand*, Zur Geschichte der Parliaments-Revolution. — 1885, N<sup>o</sup> 1: *J. Loeck*, Neue Urkunden der Welfenliteratur.

**LVIII. Leipziger Studien.** — N<sup>o</sup> VIII: 1<sup>o</sup> *Holland*, De Polyphonia et Glosseis. — 2<sup>o</sup> *H. Rischhoff*, De Sullia grecorum antiquioribus.



**LIX.** Hermes. — *XX*, 1 : Dittenberger, Die Eusebianischen Kerygma.

**LX.** Rheinisches Museum für Philologie. — *XL*, 1 : H. Niese, Ueber Tempelinschriften (voir les numéros suivants).

**LXI.** Sitzungsberichte der kaiserl. Akad. der Wissenschaften zu Wien. — *Philos. Hist. Kl.* CVII, 1 et 2 : Haberlandt, Zur Geschichte des Papyrusbaums. I. Text der äthiopischen Flacourtiens.

**LXII.** Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums. — *Septembre*. Luzz. Der synagogale Halm (voir les numéros suivants). — *Octobre* : 1° Frankl, Karaitische Studien ; neue Folge (voir Nov.). — 2° Grätz, Die Veranlassung zum Vorposten des Heidenams. — 3° Bacher, Einfluss der christlichen Allegorik auf die jüdische Bibelauslegung. — *Décembre* : Frankl, Die Fünfsche Kirche.

**LXIII.** Archäologische Zeitung. — *XLII*, 3 : 1° Statenske, Die Ende der Parthenon. — 2° K. Wernicke, Dinsten in Döhl.

**LXIV.** Zeitschrift für Keltischforschung. — 1, 4 : Jevons, On monotonism in numerical-sequences series (voir les numéros suivants). — *Table VI* (1<sup>re</sup> ed.).

**LXV.** Theologische Quartalschrift. — 1884, N° 2 : Funk, Zur christlichen Homöopathie. — N° 3 et 4 : Schmid, Studien über die Reform des römischen Breviers mit Misale unter Pius V. — 1883, N° 1 : 1° Schanz, Die scholastischen Homöopathie. — 2° Zimmert, Die christlichen Inschriften Aethiops nach den C. I. L. VIII.

**LXVI.** Katholik. — *Décembre* : Edmund von Hartmann und die vergleichende Religionswissenschaft.

**LXVII.** Zeitschrift für katholische Theologie. — *VIII*, 3 : Gröber, Die Frage des päpstlichen Primates und des Ursprungs der kirchlichen Gewalt auf dem Concil von Trient (voir les numéros suivants). — *VIII*, 4 : Probst, Die Liturgie nach der Beschreibung des Reginus von Cambray. — *IX*, 1 : 1° Kahler, Die heiligen in den kirchlichen Familien des Mittelalters. — 2° Heller, Das westindische Denkmal in Singapur. — 3° Strunk, Zur subantiquen Behandlung der Evangelien.

**LXVIII.** Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft und kirchliches Leben. — N° 8 : Rousselot, Die Prophetie im apostolischen und nachapostolischen Zeitalter. — N° 9 : A. Bruns, Epiktet und das Christenthum. — N° 10 : Vollbrecht, Die Einführung des Christenthums im evangelischen Hain. — 1883, N° 1 : Zickler, Die biblische Literatur des Jahres 1884 (voir A. T.).

**LXIX.** Literatur-Blatt für orientalische Philologie. — *Jahrbuch* : 1° Notes on Buddhist law (voir les numéros suivants). — 2° Göttinger, Les Zoroastres (voir les numéros suivants). — 3° L. N. J. Barthelme, Pratiques Lézoum (voir les numéros suivants). — *Septembre* : 1° J. H. Moritz, Vocabulaire des mots turcs de l'empire ottoman.

während des Jahres 1887. — 2<sup>e</sup> A. Loman. Richard Lepsius. — October : 1<sup>er</sup> E. B. Perry. Indra in the Rigveda (c. r. par A. Hillebrandt; reserves complètes). — 2<sup>e</sup> K. Brunn. Die Chetivischles unter den ersten Chetivaten (c. r. abrégé par C. Seyditz).

**LXXX. Theologisch Tydschrift.** — October : 1<sup>er</sup> Kansen. Bydengen tot de heilich van Paulus en Joann : Broom. — 2<sup>e</sup> Kham. De ondergang van Egypte, naar de Apocalypse. — Janvier 1888 : 1<sup>er</sup> Kansen. Weeldgoud- diensten (discussion des termes : « Religions universelles » et « ad. universelles », dans la classification des religions). — 2<sup>e</sup> Matthes. Het boek Job (1<sup>re</sup> ed.).

**LXXXI. Revista de España.** — N<sup>o</sup> 384 : Madrid. La religión egipcia. — N<sup>o</sup> 401 : Pastors. Luter. — N<sup>o</sup> 403 : Zamora. Los Reyes Magos.

**LXXXII. Archivio per lo studio delle tradizioni popolari.** — III, 2 : 1<sup>er</sup> Placucci. Usi e pregiudizii de Costadini della Romagna; della tessile. — 2<sup>e</sup> Finamore. Tradizioni popolari abruzzesi. — 3<sup>e</sup> Norcini. I tre angeli, ovvero sin il nostro tempo. — 4<sup>o</sup> Pico. Le feste di scuola nella Palermitana.



# BIBLIOGRAPHIE

## GÉNÉRALITÉS.

*P. Lemaire.* Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux. T. II, 2<sup>e</sup> partie. Paris, 1862, in-8, 324 p.

*E. Chantre.* Étude sur quelques nécropoles paléolithiques de l'Italie et de l'Autriche. in-8, 64 p. Paris, Reinwald. (Extrait des *Matériaux pour l'histoire primitive du l'homme*).

*J. Star.* Prophet and Prophets, ihr Wirken und gegenseitiges Verhältnis (1<sup>re</sup> partie). Wien, Levy, 1884.

*J. R. Stadler.* The seven signs of prehistoric Man (Illustre and Windsor, London, 1884).

*C. de Prell.* Die Philosophie der Mystik (Leipzig, E. Köntner, 1885; in-8; XII, 548 p.).

*Herap.* Des rapports du sacerdoce avec l'autorité civile à travers les âges et jusqu'à nos jours au point de vue légal. T. II (in-8; XXIV et 594 p. Paris, Charvillat Marécaq, 1884).

*Eugène Véron.* Histoire naturelle des religions, 2 vol. in-18 (tomes VI et VII de la Bibliothèque matérialiste), Paris, 1884, in-18, 700 p. O. Dent.

*Wilhelm Mannhardt.* Mythologische Forschungen (Sondersburg, Trübner, 1884).

*H. Jahn.* Die deutschen Opfergedächtnisse bei Ackerbau und Viehzucht (Herrn, Kohnert, 1884).

*E. Thorey.* Étude sur les religions anciennes (Montpellier, L'Épave, 1884; XVIII et 545 p. in-18).

*A. Cahane.* Reunis d'états religieux. La femme avant et depuis l'évangile; origines de la civilisation chrétienne (Montpellier, Grélier, 1884, in-18; 280 p.).

*J. A. Dubaut.* Des divinités génériques ou du culte du phallos chez les anciens et les modernes (Réimpression de la première édition de 1825, revue et corrigée; Paris, Balin, 1883).

(1) En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans le *Chronique* et dans le *Dépouillement des périodiques*.

*Randis de H. P.*: *Fischertum et Fischerei* (Lyon, Mongin-Basson, in-8, no 116 p. — Extrait des *Mémoires catholiques*).

## CHRISTIANISME.

*B. von Gebhardt et A. Harnack*: *Texte und Untersuchungen zur Geschichte des altchristlichen Literaturs*, II, 2. — Leipzig, (Bericht, 1884).

*E. Sachse*: *Ursprung und Wesen des Protestantismus* (Wiesbaden, Norder, 1884, in-8, VI et 302 p.).

*E. Mochterbach*: *Geschichte der Bisköffe des Hochstiftes Meissen in chronologischer Reihenfolge* (Dresden, Meissner),

*A. de Barthélémy*: *Étude sur une vie inédite de saint Tadel, attribué au vi<sup>e</sup> siècle*, in-8, 29 p. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires*).

*G. Brierre*: *Les Huguenots en Savoie, documents inédits publiés par la Société historique de Savoie*, in-8, 281 p. Paris, Champion.

*John Peter*: *La légende de saint Jovier*. Fischbacher, in-18.

*L. Dattels*: *Annuaire catégorique des évêques des évêchés de France*, in-4, 71 p. Paris, impr. Nat. (Extrait de l'*Histoire littérai*).

*L. Audin*: *Abbaye de Notre-Dame de Saintes, histoire et documents*, in-8, 101 p. Paris, Picard (Extrait des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*).

*C. Baur*: *Histoire de l'église de Montauban, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*. T. II, Paris, Bray et Belais (Ce ouvrage paraît par 3 volumes).

*L'abbé Julien Lath*: *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Jumièges, par un religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur*. II, in-8, 320 p. Rouen, Mortier.

*L'abbé Sarraute*: *Notes des évêques du diocèse de Rieux, recueillies, publiées et annotées*. I. *Année de saint Mathieu, premier évêque de Rieux*, in-4, XXIV et 314 p. Rieux, Mortier.

*L. Grignon*: *Description et historique de l'église Notre-Dame de Vaux de Châlons, collégiale et paroissiale*, 1<sup>re</sup> partie, in-8, 151 p. Châlons-sur-Marne, Thuillier.

*L'abbé M. Gaud*: *Saint-Mélot; son culte en Bretagne, sa vie*.

*Antoine Thomas*: *Les registres de Domitien VIII, recueil de bulles de ce pape publiées en analyse d'après les manuscrits originaires des archives de Vailhen*. Paris, 1<sup>re</sup> gr. in-4. Paris, Thorin, 1884.

*Félix Kuhn*: *Luther, sa vie et son œuvre*, 3<sup>e</sup> et dernier vol. 1533-1546, gr. in-8.

*F. Krüger*: *Quellen und Forschungen zur Geschichte der Reformation*. I. 1884.



- A. Puk. Das Mädchen-Idol in den ältesten deutschen Schulen. 1884.
- B. R. Rimm. Saint Paul, the author of the Acts of the apostles and of the third gospel. 1884.
- S. R. Ferber. The roman catholics. 1884, Nohon.
- A. C. Frey. Aidan, the apostle of the north. In-8. 1884.
- J. Kery. Vie de saint Cunelin de Lellie, fondateur des classes régulières, missionnaire des infirmes (Paris, litay et Bataut. 1885, in-8, 475 p.).
- H. de la Gacile. Les uns de Nohon et les protestants sous Louis XIII (Paris, Pion-Bourril, in-8, 344 p.).
- A. Germain. Souvenirs religieux des Cisterciens : le père Joseph et l'abbé de Florian (Montpellier, Buisson. 1884, in-4, 40 p.).
- E. C. S. Gibson. Northumbrian saints or chapters in the early history of the English church (London 1884).
- F. A. Heide. Der evangelist Johannes und die Anti-Christen seiner Zeit (München, Stahl, 1884).
- A. Hilgert. Geschichte des Pelagianus, 2<sup>e</sup> vol. : der Pelagianus in der lateinischen Kirche des xvi<sup>e</sup> und xviii<sup>e</sup> Jahrhunderts (Bonn, Marcus, 1884, in-8, VIII et 500 p.).
- F. X. von Krauss. Heiliges Benedictus XIV an den Canonici Francesco Poggi in Bologna (1727-1758) nebst Benedictus Mariani das Concilium 1740 (Freiburg L. B. Mohr. 1884).
- F. K. Abbot. Evangelium verum antiochenarum ex codice (Bulianensi (2 vol. in-8, 1884).
- Petrus Balus. Monumenta omnia XVI historiam (Baptistin. Vol. I : Clementis VII pontificis per Salsitum scripta (Humbert, Wagner 1884).
- Eugen Einsiedel. The life of Saint-Katherine (London, Trilmer, 1884).
- Paul Fabaut. Ses lettres a Antoine Court & c. in-8, Paris, Grassat, 1884).
- W. Mangold. Der Sommerfeld und seine geschichtliche Voraussetzungen neu untersucht (Marburg, 1884, in-8, XIV et 398 p.).
- H. Blanc-Milaud. Etude sur l'origine et le développement de la théologie apostolique (Paris, 1884, Fischbacher, in-8, 201 p.).
- Elis Dreyer. Les registres d'Innocent IV, recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux du Vatican et de la Bibliothèque nationale (gr. in-4 à 2 col., fasc. 6 : contin. du T. II (Paris, Thorin, 1884).
- Hiray. Préliminaires d'un cours sur le droit canonique et ses relations avec le droit civil (Paris, Marecq. 1884, in-18).
- Vie inédite de saint Malo, écrite au ix<sup>e</sup> siècle par Bili, évêque de Vannes et martyr, publiée avec notes et préliminaires par le R. P. Fr. Plaine (Rennes, Pilon, in-8, 484 p.).

*Th. Foville*. *Archives des Bénédictins de Mailand* (Mailand, Strien, 1881, in-8, VII et 328 p.).

*J. Caloust*. *Opera quae exstant omnia* Ed. G. Bonn, E. Couits, E. Heuss. Vol. XXVIII (Braunschweig, Schwetschke, 1884, in-4, 720 p.).

*P. J. Müller*. *De godelano von Zwingli in Gairia. Eine vergleichende studie* (Sooch, J. Campen, 1884, in-8, IV et 115 p.).

*P. Roth*. *Die Einführung der Reformation in Nürnberg (1517-1638) nach den Quellen dargestellt* (Würzburg, Stuber, 1885, IV et 271 p. in-8).

*B. J. Reutemann*. *Geschichte der christlichen Sitten. 2<sup>e</sup> partie : Die katholische Sitten der alten Kirche* (Nördlingen, Beck, 1885, in-8, X et 129-711 p.).

*P. M. Ruchoux*. *Histoire du protestantisme et de la Ligue en Bourgogne* (T. II, in-8, 542 p. Auxerre, Chambon, 1885).

*P. Allard*. *Histoire des persécution pendant les deux premiers siècles, d'après les documents archéologiques* (in-8, XXXIX et 465 p. Paris, Lecoffre, 1885).

*P. Fortes*. *L'Eglise catholique en Russie au 17<sup>e</sup> siècle. Martyre de Jean Ogilvie tartare et son à mort pour la foi à Oisagow en 1615, d'après des documents inédits* (Paris, Leroux, in-8, 1884).

*Madler*. *Histoire de l'Eglise*, traduite par le R. P. Gams (Paris, Hachette, 3 vol. in-8).

*L. Köhler*. *Die Reformation und die älteren Reformparteien* (Leipzig, Biele, 1885).

*St. Chetill*. *Vie de l'empereur Julien, surnommé l'Apéstat* (Saint-Rémy, Forquier, in-12 de 124 p.).

*J. Roy*. *L'enquête. Formation de la légende de l'enquête* (Paris, Hachette, in-18 de 367 p.).

*Maurice Prou*. *Histoire de l'ordre palatin épiscopal. Texte latin et traduction* (Paris, Vieweg, in-8 de XII et 102 p.).

*Albert Dail*. *Der Irrgang des Lebens Jesu. I. Die historischen Wurzeln und die galiläische Bilde* (Stuttgart, Dietz, 1884, in-8 de XVIII et 206 p.).

*Georg Foss*. *Das jüngste Gericht in der bildenden Kunst des hohen Mittelalters* (Leipzig, Seemann, 1884, in-8 de V et 90 p.).

*A. C. Hénault*. *Origines chrétiennes de la Gaule celtique* (Paris, de Bux et Reims, 1885, in-8, 500 p.).

#### ORIENTALISME.

*J. J. L. Burges* (l'abbé). *Vie du catholique marabout Gb. Abou-Médien, autrement dit Bou-Medjen, mort vers la fin du 17<sup>e</sup> siècle de l'Egypte et enterré à Soudab* (gr. in-8, XXXVI et 121 p. Paris, Leroux, 1884).

*Igné Riss*. *Marabouts et Khouans. Etude sur l'Islam en Algérie* (Alger, Jourdan, 1884, in-8, 560 p. et cartes).



L. et H. Gerstönberg, *Etudes sur l'épigraphie du Yémen* (2<sup>e</sup> série, 1<sup>re</sup> fasc. in-8, 12 p. — Extrait du Journal asiatique).

Humbert Mörckhöf, *Das Buch Al-Chazari aus dem Arabischen des Abu-J-Nassr Jakub b. Jakiwi* unübersetzt (Breslau, Köster, 1885).

# CHIMIE.

Léon Fuchselli, *Textus manuscriptus arabicus de aspectu S. Bar* (présenté et glossé par F. Delisle, Leipzig, Teubner, 1884).

Sandis Al-Jafar's *Arabicus Palaeonographia* herausgeg. von S. H. Marginalis, 1<sup>re</sup> partie.

W. Bacher, *Die Aguda der Tannaiten I. Von Hillel bis Akiba* (Strasbourg, Trübner, 1884, VII et 457 p. in-8).

J. S. Bloch, *Einführung in die Geschichte der Entwicklung der rabbinischen Literatur* (Wien, Lerwy, 1884, in-8, X et 130 p.).

H. Reichenow, *Bibliotheca scripturae I. Die samaritanische Pentateuchversion, Die Genesis in der hebraeischen Quadratschrift unter Benutzung der barberodischen Triplata*, Leipzig, Schulze.

L. E. Fillion, *Essai d'édition, explication, réfutation, critique, notes pures* (in-8, XVI et 324 p. Paris et Lyon, Dalmassie et Reigette).

Elie Bénézet, *Les documents syriens et la terre de la Galilee* (Fischbach in-8).

Fr. Schenke, *Die Testamente der XII Patriarchen untersucht* (Halle, Neueneyer, 1884).

G. A. Morz, *Traditio rabbinorum veterima de librorum veteris testamenti ordine atque origine* (Leipzig, Debesius, 1884).

A. Reng, *Die Medizin der Talmudisten* (Leipzig, Friedrion, 1884).

G. Fridon, *De Malachiam prof. Etudes antiques et philosophiques* (Bourcelles, Dech, 1884).

Abi Kahana's *Pesikta, d. i. die schenke in Palästina redigirte Haggada* (traduction par J. Wünsche, Leipzig, Schulze, 1885).

# SCIENCE DE L'ASIE.

Eugène Firsirot, *Le Bouddha, sa vie et sa doctrine. Essai d'histoire des religions* (in-8, Leroux, 1904).

Ben Chandra Bose, *Brahminism, or history of reformed Hinduism*, 1884.

F. E. Slater, *Keshab Chandra Sen and the Brahmin Samaj, with selections from his works* (in-8, 1884).

T. Komer, *Das Goldfährtenbuch herausgeg. und übersetzt*, 1<sup>re</sup> partie (Leipzig, Bismel, 1884).

L. Fils, *Etudes bouddhiques. — Le Koro des cent légendes* (Arachna Ca-

1846). — Comment on devient deva. — Comment on devient pouta. — Les *Arachnes-Jalaks* (Paris, Maisonneuve, 1885, in-8, p. 237 à 305. — Extraits du Journal asiatique).

L. Lévesq. La Comtesse religieuse (2<sup>e</sup> éd., in-8, Paris, Lemer, 1886).

M. Morpignez. Études sur la logique du Rig-Véda. 1<sup>re</sup> partie (Paris, Lemer, 1886, VIII et 249 p.).

Le Bhagavata Purana ou Histoire poétique de Krishna, traduit et annoté par Day, Bhanuvar, t. IV, par Fleurety-Dumont (Paris, Maisonneuve, 1885).

F. Deugnot. Eine Heile quer durch Indien im Jahre 1881 (Berlin, 1884, *Wig. Anzeig. für deutsche Litz.*, in-8, XVI) et 238 p.).

Mgr Fr. Lagneman (vicaire apôt. de Pondichéry). Le Bouddhisme et ses rapports avec le judaïsme et le catholicisme t. (in-8, Paris, Chaillet, 1884).

#### LES ÉCRIVAINS DE NOUVEAU ARTHEUR.

(Assyrie, Égypte, Perse, Syrie, Grèce, Italie, Allemagne et Suède).

J. P. Croissant. Copia, étude de mythologie tolosane, in-8, 17 p. (Extrait des Mémoires de l'Académie de Vaucluse).

J. Reimer. Zur Entwicklung des Dorischen Tempels.

A. Heneg. Die ägyptischen Götterwesen in der Griechischen Kunst, 1884.

W. Doerfl. Griechische Forschungen und Studien. VI, Die Etruskische Religion und Priestertum. — Stuttgart, Heitz, 1884.

G. Edm. Nouvelle étude sur le chant Lamental, Les Prières Attiques et Persiques versés des Latins (in-8, XV et 222 p., Paris, 1884, Edité chez).

L. C. Giarabill. La philosophie religieuse du manichéisme avec les Évangiles (Paris, Hachette, 1884).

K. Graf. Die Antikegung des auf Berghaus (Langens, Feck, 1884).

M. A. Tervet. La Grèce antique et moderne, nouvelle édition l'impact religieux (Paris, Lemer, 1884).

T. A. Wile. History of paganism in Calcutta (London, Trachner, 1884, in-4).

Ernest de Serres. Découvertes en Chaldée (Paris, Lemer, 1885, in-8, par l'Académie).

Corpus papyrographi Egypti, ed. Haville et Elmhurst. — Paris, J : Papyrus dévotiques du Louvre (Paris, Lemer, 1885).

Pandani. Studi di mitologia greca ed italiana. I : Sulla formazione del mito di Ippolito et Fedra (Pisa, Nistri, 1884, in-8 de VII et 167 p.).

E. Ametaz. Étude sur Eino Samus Pellus, dans lequel représentant le bas et une Théologie d'Hercule (Paris, Vieweg, 1885, in-8).

E. Ritschhoff. De sacris Graecorum antiquioribus dissertationibus inauguratis (Lipsiae, 1884).



## MÉTIERES DE L'AMÉRIQUE ET DES SUB-CITIZENS.

G. Baur. La table de Paléontologie du musée national des États-Unis à Washington. 10-4, 105 p. Lyon, Pélissier (Extrait des Annales du Musée Oumel).

D. Charney. Les anciennes villes du Nouveau-Monde; voyage d'exploration au Mexique et dans l'Amérique centrale (1857-1882). — Paris, Hachette, 1885, gr. in-4, XII et 469 p.).

Pierre Boucher (l'abbé). Sept ans en Afrique occidentale. La côte des esclaves et le Dahomey (Paris, Plon-Nourry, 1885, in-18).

## POLA-PORE.

David Braunt. Japanische Märchen und Sagen (Leipzig, Friedrich, 1885, de XXIV et 429 p.).

H. Harney. Die beiden Sagenkreise von Fata et Blanchaffar (Leipzig, Fock).

A. Corieux et H. Charney. L'Algérie traditionnelle. Légendes. Contes. Chansons. Manques. Mœurs, coutumes, idées, croyances, superstitions des Arabes. I, (1884, in-8, 299 p. Paris, Mame-Neuve).

Lucien Descube. Chansons populaires d'Ille-et-Vilaine (Paris, Caillière, 1884, in-16; XXVIII et 401 p.).

Louise Michel. Légendes et chants du gwerz vannetais (Paris, Koen, in-8).

E. Tauffard et H. Gamier. Récits et légendes d'Alsace (Neury, Berger-Levrault, in-4 de VII et 71 p.).

Ed. Ferkelhoff. Pampfut, ein Culturdenkmal der Deutschen, Wenden, Lötaner und Zambiten (Leipzig, Deulcke, 1885).

Le Gérant : E. LEROUX.

# AKBAR,

UN INITIATEUR DE L'ÉTUDE COMPARÉE DES RELIGIONS  
ET UN PRÉCURSEUR DE LA TOLÉRANCE DANS L'INDE  
(1542-1605)<sup>1</sup>

---

« L'empereur Akbar peut être considéré comme le premier  
« qui ait osé entreprendre une étude comparée des religions  
« du monde. Nous avons donc pensé qu'il serait intéressant  
« pour nos lecteurs de lire les extraits suivants de l'Ain-i-  
« Akbari, du Muntakhab al Tawarikh et du Dabistan. C'est  
« une occasion rare dans l'histoire de l'Orient que de racon-  
« ter deux témoins contemporains et indépendants, qui se  
« risquent à dire ouvertement leur pensée sur un souverain  
« régnant. Aboul Fazl, l'auteur de l'Ain-i-Akbari, écrit en ami  
« déclaré d'Akbar, auprès duquel il remplit les fonctions de  
« vizir. Badaouni se pose ouvertement en ennemi d'Aboul Fazl  
« et ne cache pas son antipathie pour les vues religieuses  
« d'Akbar. »

<sup>1</sup> BIBLIOGRAPHIE. — The Dabistan or School of manners, translated from the persian by D. Shea and A. Troyer. Paris, 1843, 3 vol. in-8°, 3<sup>e</sup> volume, ch. X : Of the religion of the Dab-i-Ah, Sect. II, p. 50 à 104. — H. H. Wilson / *Saint Works*. Londres, 1801-04, 4 vol. in-8°, 2<sup>e</sup> vol. Account of the religious innovations attempted by Akbar. — F. Max-Müller : *Einführung in die vergl. ehende Religions-Wissenschaft*. Strassbourg, 1874, in-8° : 4<sup>te</sup> lecture : Appendix. — Chénier F.-A. de Nodé. L'Empereur Akbar, un chapitre de l'Histoire de l'Inde, au XVI<sup>e</sup> siècle ; traduit de l'allemand, par O. Roquet-Maury, avec une introduction par Alfred Maury, 2 vol., Leide, 1862-83.



Ainsi d'exprime M. Max-Müller, dans l'appention à sa première lecture donnée à l'Institut royal de Londres (1870) sur la science comparée des religions. L'initiative prise par le Grand-Mogol, dans ce domaine, n'avait pas échappé à H. H. Wilson, l'éminent prédécesseur de Max-Müller à Oxford, et il avait, dès 1824, signalé dans les journaux asiatiques, la hardiesse des innovations religieuses d'Akbar. Enfin, dans les dernières années, le Dr Limburg-Brouwer en Hollande et surtout le comte de Noer en Allemagne ont appelé l'attention du public sur cette tentative de « syncretisme religieux » dans l'Inde au xvi<sup>e</sup> siècle. Tous deux avaient fait de longs séjours en cette contrée et puisé à plusieurs sources manuscrites encore inédites.

Encouragé par ces savants éavanciers, nous avons pensé qu'une étude sur ce sujet aurait quelque intérêt pour les lecteurs de la *Revue d'histoire des religions*. On peut considérer Akbar sous plusieurs aspects : le conquérant, le législateur, l'homme religieux. C'est sur ce dernier que nous voudrions essayer de jeter un peu plus de lumière.

L'Hindoustan, au xvi<sup>e</sup> siècle, était habité par vingt peuples de races et de religions différentes. On peut néanmoins y distinguer trois groupes principaux. D'abord les Hindous, de race aryenne, croisés de Dravidiens noirs, surtout au Bengale ; ils se partageaient en adorateurs de Çiva et de Vishnou, qui se subdivisaient à leur tour en plusieurs sectes, et étaient répartis en castes. En second lieu, venaient les Afghans (appelés Pathans par les Hindous), très mêlés d'Arabes et de Persans, qui avaient envahi l'Inde à la suite des douze campagnes de Mahmoud le Gaznévide (1000-1030). Enfin, les Mongols, ou plutôt un mélange de Mongols, très panachés de Turcs, d'Ouzbeks et de Persans, étaient venus s'établir sur ce sol fertile, à la suite de Tamerlan (1368-1405) et de ses descendants Baber et Houmeyoun (depuis 1525). Ces deux derniers groupes étaient Musulmans et, depuis plusieurs siècles, rivalisaient à côté de la population hindoue, sans s'y mêler, dans l'attitude de conquérants qui exploitent le sol et méprisent les

serfs condamnés à le cultiver. Les Mahométans se divisant en sunnites et chiites ; ceux-ci se décomposaient à leur tour en un certain nombre de sectes, parmi lesquelles nous mentionnerons les soufistes et les malakistes. Quant aux disciples du Bouddha, ils avaient presque entièrement disparu du sol de l'Inde ; et les Parsis du Goudyrat étaient plus importants par le prestige qui entourait la religion de Zoroastre que par le nombre de leurs colonies. Il y avait enfin un certain nombre de Juifs dans le royaume de Cochin et de Nestoriens, ou Chrétiens de Saint-Thomas, sur la côte de Malabar.

C'est au milieu de ce chaos de races, de langues et de croyances qu'Akbar parut comme un *« deus ex machina »*. Baber, son grand-père, descendait par les mâles au cinquième degré de Tamerlan, et, par les femmes, de Gengiskhan. Son père Houmayoun, par suite de discordes avec ses frères, avait perdu la couronne de l'Hindoustan, tombée au pouvoir des princes Afghans. C'est pendant la fuite de Houmayoun au desert du Sind, dans le petit village d'Amerkot, que lui naquit le 15 octobre 1542, au fils auquel il donna le nom d'Aboul-Fath-Djehalabuddin-Mohammed-Akbar.

I. ÉDUCATION. CARACTÈRE. PORTRAIT. — Au point de vue religieux, rien ne dispose mieux une âme à recevoir les perceptions de la foi que les épreuves de l'enfance. L'école du malheur n'est pas seulement un stimulant des facultés intellectuelles, elle est souvent le berceau de la croyance. En effet, lorsque, dès ses plus tendres années, on a été entouré d'ennemis et exposé à des privations, on apprend à *« lever les yeux vers les montagnes, d'où viendra le secours »*, et à se méfier des appuis humains. Akbar, pendant les huit premières années de sa vie, fut élevé loin de son père, dans la place-forte de Cambout ; un jour, qu'elle était tombée entre les mains de Kamran, frère de Houmayoun, cet oncle déshérité fit attacher son neveu sur les remparts de la ville, en vue des batteries du père, pour l'empêcher de tirer dessus. A douze ans, Akbar fit sa première campagne, et à treize ans et demi, il était occupé



à une expédition dans le Pendjah, quand il eut la douleur de perdre son père. Ces événements produisirent en lui cette mélancolie, qui, sauf quelques rares éclaircies, fut le fond de son caractère.

Cette mélancolie n'excluait pas une pointe d'ironie, parfois de l'enjouement et un goût très-vif pour les sautes et la poésie, disposition que lui avaient d'ailleurs léguée son père et son grand-père. On connaît les *Mémoires de Baber*, \* qui ne le cèdent pas aux meilleurs de notre Europe, pour la finesse des observations, le tour satirique de l'esprit et l'indépendance de la pensée. Humayoun, le roi errant, composa des odes poétiques en langue persane et entretenait une correspondance avec plusieurs écrivains de la Perse. Bairam-Khan, le tuteur d'Akbar, ne put qu'initier son pupille à l'art de la guerre; il lui donna à quinze ans pour précepteur un savant du même pays, Mir-Abdoullatif (de Karwin), qui fut chargé de lui lire les *Annales de ses aïeux* et de lui expliquer les odes d'Hafiz. Il paraît que ce dernier s'acquitta fort bien de sa tâche, d'autant plus difficile que son impérial élève était un « moussi » c'est-à-dire un savant ni lire ni écrire.

Mir-Abdoullatif n'était pas seulement un lettré de mérite, c'était un croyant étranger aux passions sectaires. Il montrait tant d'impartialité, qu'il passait pour un chûte auprès des sunnites et pour un sunnite auprès des partisans d'Alî. Il pensait que la religion a pour but essentiel de rapprocher les hommes, de les rendre meilleurs et sa devise était : « Paix avec tous. »

Mais ce qui, plus encore que l'école du malheur et l'éducation éclairée de son précepteur, contribua à mûrir le caractère du jeune prince et à élargir son âme, ce fut la pratique du gouvernement. Placé, à quatorze ans, à la tête d'un empire de cent millions d'âmes, peuplé de races hostiles, dont l'empire romain sous les Antonins peut seul nous donner quelque idée, Akbar dut forcément se familiariser avec ces

\* *Mémoires de Baber*, traduits de l'anglais par Pons de Castell. Paris, 1871. 2 vol. in-8.

différences de coutumes et de conceptions religieuses ; ses rapports avec des sujets et des vassaux si hétérogènes produisant sur son esprit le même effet que de longs voyages, et reconnaissant du bien et du vrai dans tous les camps, il devint tolérant et cosmopolite. D'ailleurs, le xiv<sup>e</sup> siècle, dans l'Inde comme en Europe, fut marqué par le réveil des intelligences, qui, secouant le joug des orthodoxes brahmaniques et dévotiques, aspirèrent à saisir la vérité religieuse par une interprétation plus libérale des codes sacrés ou par l'intuition mystique.

Notre héros n'arriva pas du premier coup à cette maîtrise de soi-même, à cette supériorité et cette largeur de vue, qui dépassaient déjà ses contemporains ; il y eut développement dans ses conceptions religieuses comme dans son génie. Elevé comme son père, suivant le rite hanafite des sunnites, il passa bientôt au chisme, sous l'influence de son précepteur et peut-être de sa mère Hamida-Banou-Begoum, qui était la fille d'un savant chiste de Perse. Et plus tard, le contact des idées soufistes et mahdistes, lorsqu'il pensa à s'élargir encore et l'amena à se créer une religion originale.

Quelqu'il en soit, voici le portrait que trace de lui le père Du Jarrin, un missionnaire jésuite qui avait été aux Indes-Orientales et écrivait peu après la mort du Grand-Mongol :

- C'est un homme robuste, mais de taille médiocre. Il porte des vêtements usés d'or, un turban roulé autour de la tête, avec des cordons de perles sur le front. Une épée est toujours placée à portée de sa main.
- C'est un homme de grand esprit et entendement, de bon accord, prudent et adroit, mais surtout fort humain et débonnaire, et avec ce très magnanime et courageux pour entreprendre de grandes choses. Il se montre très affable, courtois et familier aux persanques, bien qu'il garde toujours la majesté et gravité convenables à sa personne. Il semble être bien incliné à la vertu et porter affection aux étrangers, principalement aux chrétiens. Mélancolique et sujet de mal caduc, pour se tenir joyeux, il se pait aux combats de coqs,



« de montons, d'équipements ainsi qu'à la chasse. Curieux d'apprendre diverses choses, bien qu'il ne sache ni lire ni écrire, il se plaît à traiter avec gens dont, dont il a toujours avec soi une douzaine qui proposent devant lui diverses questions. Il sort deux fois le jour en public pour donner audience à toutes sortes de gens et rendre justice. Bien qu'il ait une centaine de femmes dans son harem, il vit avec une seule en toute pureté conjugale. »

Complétons le tableau, par les traits empruntés aux sources persanes. Les deux traits fondamentaux du caractère de notre prince, sont : le sentiment chevaleresque et l'esprit de justice. A la guerre il faisait preuve du plus brillant courage, témoin cette bataille où il chargea seul, avec quelques cavaliers, le gros de l'ennemi ; mais après la victoire il était clément aux vaincus et ne ménageait rien pour adoucir leurs blessures. Par exemple après la défaite d'Hémeu, son tuteur Bairam-Khan invita le prince âgé de quinze ans à décapiter le raja vaincu et prisonnier, afin de mériter le titre de « Ghazi » ; Akbar s'y refusa avec énergie.

Dans la paix, il aimait comme Saint-Louis à rendre la justice ; il accueillait avec bonté les plaintes des veuves, des opprimés et punissait sévèrement les juges ou *djagirdars*<sup>1</sup> iniques. Cette impartialité était le fondement de sa tolérance. On a essayé de l'expliquer, en faisant passer Akbar pour un sceptique, indifférent à toute pratique religieuse. Ce n'était certes pas un indifférent, celui qui chaque jour allait s'asseoir seul, sur une grosse pierre d'un édifice en ruines près de son palais, la tête penchée sur la poitrine, pour méditer et prier dans le silence des heures matinales. Ce n'était pas un sceptique, celui qui, chaque année, suivant l'usage chite, se rendait en pèlerinage au tombeau des saints musulmans et, un moment

1) Du Jerrid. Histoire des choses plus mémorables advenues tant en l'Inde Orientale, que autres pays de la conquente des Portugues. Boudonville, 1628, 3 vol., 16-18.

2) Le *djagirdar* est le possesseur de *djagir* (prouvoies *djagirs*), sorte de fief vassal, posséder par le padichah à tel ou tel chef militaire et qui lui donnait les droits de commander sur un district. V. Jour, L'Empereur Akbar, 1<sup>er</sup> vol., p. 128.

de partir en campagne, allait prier sur la tombe de son père à Delhi. Entre cent preuves, nous ne citerons que le témoignage de son propre fils Djéhangir, dans ses *Mémoires* :

« Jusqu'à ce que mon père, dit-il, eût atteint vingt-huit ans, il n'avait eu aucun enfant qui eût survécu à sa naissance..... et cette circonstance était pour lui le sujet d'une profonde affliction. Aussi offrait-il au trône de la Toute-puissance de nombreuses et instantes applications, afin d'obtenir l'objet de ses vœux. Comme il languissait dans l'attente, un de ses oncles qui connaissant sa vénération pour les derviches, lui dit que près de la sépulture du vénéré Mouhammad-Tchichil à Adjmir, résidant un père ou saint reclus, distingué par la pureté de sa vie et de ses mœurs, en quoi il n'avait pas son égal dans l'Inde. Dans l'ardeur de son espoir, mon père déclara que si la Providence lui accordait un enfant qui survécût, il ferait à pied le chemin d'Agra à Adjmir, c.à-d. 140 kos, pour porter ses offrandes au tombeau du saint. Comme la résolution de mon père partait d'un cœur sincère, six mois après la mort du dernier de mes frères morts-nés, le vendredi 17 Habi 978, le Très-Haut fit entrer sur la scène de l'existence l'humble auteur de ce récit. Fidèle à ses engagements, mon père, dont le séjour est à présent dans les demeures célestes, accompagné de quelques amis, partit d'Agra et, faisant route à pied, environ 5 kos par jour, se présenta lui-même à Adjmir. Après avoir fait ses dévotions au tombeau du saint, il se rendit auprès du père reclus Cheikh-Salim et me mit entre ses bras, le suppliant de prier Dieu pour la conservation de son cher enfant. — Puisque vous avez remis cet enfant entre mes bras, dit le père, je le nomme Mohammed Salim. »

II. RAPPORTS AVEC LES PRINCIPALES RELIGIONS EXISTANT DANS L'INDE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. — Ce caractère, à la fois ardent et maître de soi-même, pieux et tolérant, élément et chevaleres-

<sup>1)</sup> Gervais de Tassy : *Mémoire sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde*, Paris, 1832.



que de l'empereur Akbar ressortira encore mieux de ses rapports avec les principales religions qui existaient au XVI<sup>e</sup> siècle dans son Empire.

1<sup>o</sup> *Rapports avec l'Islam.* — Étudions d'abord son attitude à l'égard de l'Islamisme qui était la religion officielle de l'empire Mongol, bien qu'elle ne fût professée que par la minorité de la population. Pour comprendre ce qui suit, il faut se souvenir que les Mongols, sans doute bouddhistes à l'origine, n'avaient embrassé la foi de Mahomet que vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle; Tamerlan était musulman, et la tribu des Tchagataïs, à laquelle appartenaient les ancêtres immédiats d'Akbar, s'était alliée aux Turcs par de fréquents mariages. Or si le caractère loyal et chevaleresque des Turcs tempéra le penchant des Mongols à la ruse et à la férocité, par contre, l'indifférence religieuse des Mongols avait singulièrement atténué l'esprit de propagande inné aux Turcs. Akbar, fils d'un père sunnite et d'une mère chiite, avait sous l'influence de son précepteur Mir-Abdoullatif marqué sa préférence pour la doctrine d'Ali; on a signalé déjà son assiduité aux pèlerinages et sa dévotion à l'égard des ermites. Il était loin d'admettre l'inspiration littérale du Coran, témoin l'expérience qu'il fit sur vingt nourrissons, qu'il confia jusqu'à l'âge de huit ou dix ans à des nourrices condamnées à un silence absolu et qui devinrent muets. Il voulait par là démontrer le verget qui dit que tous les enfants naissent avec une inclination à l'Islam. Akbar ne doutait pas moins des miracles; ainsi, à propos de l'ascension de Mahomet, il demandait comment il était possible d'admettre que le prophète, après être monté au ciel, et avoir échangé avec Dieu un entretien de quatre-vingt dix mille mots, ait pu, en redescendant, trouver son lit encore chaud!

Mais ce qui déterminait plus encore la pensée religieuse de notre héros ce fut le soufisme et la doctrine du Mahdî. On sait que le soufisme est plutôt une tendance qu'une secte; il représente à la fois l'insurrection de la libre-pensée contre le formalisme dogmatique et l'aspiration profonde de l'homme à entrer en communion directe avec Dieu; c'est une sorte d'unitarisme mystique à tendance panthéiste.

Sous cet aspect, il y a des affinités entre la tendance soufiqua et la philosophie du Vedānta, qui est une sorte de panthéisme idéaliste. Le soufisme est l'effort le plus hardi de la piété musulmane pour rapprocher l'homme de Dieu dans une étreinte mystique; il prêche le renoncement, la tolérance, le dévouement absolu à l'idéal et a inspiré les plus beaux chefs-d'œuvre de la poésie persane. Akbar fut initié à ces conceptions par le cheikh Tadjoddin (de Delhi), auteur de commentaires soufiques du Coran et disciple du célèbre Cheikman (de Panipat), et surtout par les frères Aboul Faizi et Aboul Faizi.

Le père de ces deux conseillers, le cheikh Moubarak (de Nagor), inculqua à Akbar une croyance qui n'est pas moins d'action sur son évolution religieuse, celle du Mahdi. Se fondant sur certains oracles du Coran, ces Musulmans pensaient qu'en l'an 1000 de l'Hégire la série des onze imams ou khallifes, successeurs de Mahomet, serait close par un douzième; l'Imam-Mahdi ou « Seigneur bien dirigé (de Dieu) ». Alors éclateraient des guerres et des désastres épouvantables, signes précurseurs de la fin du monde; enfin, viendrait le jugement de Dieu. Les analogies de cette doctrine du Mahdi ou des méhivias, avec les idées messianiques des Juifs et les croyances millénaires des premiers chrétiens sautent aux yeux<sup>1</sup>.

Dès la vingt-troisième ou vingt-quatrième année de son règne (vers 1378-80), Akbar était préparé, soit par son éducation première, soit par le scandale des disputes qui s'étaient élevées entre divers docteurs sunnites, à rompre avec l'orthodoxie musulmane. Mais, en fin politique, il se garda d'attaquer ouvertement l'islamisme; il commença par prendre une série de mesures destinées à ruiner son prestige. Ayant fait ériger à Fatehpour-Sikri, sa résidence, une sorte de palais académique, l'*Ibadat-Khana* (c'est-à-dire lieu d'adoration), il y institua tous les jeudis soirs des conférences entre les organes des diverses religions professées dans son vaste empire. Ce palais

<sup>1</sup> Voyez la savante conférence de M. J. J. Darmstadt sur le « Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours », dans la *Revue politique et littéraire* du 7 mars 1895.



contenait six grandes salles de conférence : l'une pour les *satde*, ou descendant du Prophète, l'autre pour les *oulamas* ou docteurs de la Loi ; la troisième était réservée aux *ar-tahibaks* ou hommes de l'extase et la quatrième était pour les courtisans, lettrés et poètes.

Puis, comme les théologiens sunnites se mettaient souvent en colère et, à bout de raisons, en venaient parfois aux voies de fait, Akhar réprimanda publiquement le *cheikh-oul-islam* à cause de leurs rapines, il soumit les revenus ecclésiastiques au contrôle du grand juge. Ensuite, les *oulamas* poussant l'audace jusqu'à s'attaquer à sa personne, l'empereur par un décret de 1579, contre-signé par les principaux *cheikhs* se fit attribuer le titre de « *Mouf-tahid* » c'est-à-dire autorisé infallible en matière de foi (1). L'an 1000 étant arrivé, (1582) on abolit l'ère de l'Hégire et l'on commença de compter d'après l'avènement d'Akhar. Les appels à la prière, même les pèlerinages furent interdits sous peine d'amende et, par contre, on autorisa l'usage du vin, de la viande de porc. Par un nouvel Edit (1583), l'empereur autorisait toute personne qui avait été convertie de force au musulmanisme à revenir à son ancienne religion. — Enfin, ô sacrilège ! il substituait à la formule consacrée : « Allah est Dieu et Mahomet est son prophète » celle-ci : « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, et Akhar est son khalife. »

2° *Rapporte avec le brahmanisme.* — Badaoni a donc pu dire avec raison qu'Akhar avait renié le culte de ses pères : en revanche, il faut avouer qu'il n'eut que de la déférence pour celui des Brahmanes. Déjà Baber et Humayoun s'étaient appuyés sur les radjas indigènes pour combattre la domination musulmane des Pathans. Mais notre héros, plus encore par magnanimité que par politique, éprouvait de la sympathie pour ces ennemis d'hier, aujourd'hui vaincus, qui étaient si supérieurs à leurs conquérants par la profondeur des senti-

(1) Le *Mouf-tahid* était dans le principe le donateur de la loi qui, entre aux dernières limites de la science, pénétré par la seule autorité qu'il eût alors, par le Coran et les traditions. — Aujourd'hui, ce terme n'est plus employé que chez les Persans, pour désigner le chef du clergé orthodoxe chiite, (Note de M. Barhier de Meynard).

nents, une loyauté incorruptible, et leur brillante imagination. Un des impôts qui pesaient le plus lourdement sur les Hindous, était la *djarya* ou capitation imposée à tout individu proportionnellement à sa fortune. En effet, en fondant sur la source IV, r. 29 du *Coran* pour justifier le mépris de la race vaincue, les conquérants avaient adopté pour la percevoir un procédé blessant : « Quand le percepteur du divan commande un paiement, l'Hindou doit payer en toute humilité. Et si le percepteur a envie de lui cracher dans la bouche, il faut qu'il ouvre la bouche sans s'effrayer de la contamination. » Or, on sait que l'Hindou ne craint rien tant que de se souiller par le contact avec un étranger, ce qui lui fait perdre sa caste. Dès 1565, l'empereur abolit cette contribution infamante, fruit de l'intolérance mahométane et qui perpétuait les ressentiments de la conquête. Cette mesure fut traitée de sacrilège par les Musulmans, mais saluée comme une délivrance par des millions d'Hindous. En outre, Akbar attira à sa cour de Fathpour-Sikri les Hindous lettrés : le poète Mahes-Das, le rhapsoïde Mian-Tamsa, dont on chante encore les poésies mélodieuses sur les bords du Gange; depuis 1573, il fit traduire en persan, qui était le langage de la cour, les principaux documents de la littérature hindoue. L'*Athar-Veda*, le *Ramayana*, le *Mahabharata*, le *Jalavat*, l'histoire de Cachemire. Enfin, et surtout, il choisit parmi eux ses ministres et ses généraux : les rajahs : Bihar, Man-Singh et le plus éminent de tous Todor-Mal, qui fut le véritable créateur de l'organisation administrative et financière de ce vaste empire.

Ses rapports devinrent encore plus intimes, quand le Grand-Mogol eut épousé la fille du rajah Bihar-Mal; il eut dès lors l'occasion d'assister dans le harem avec les princesses rajpoutes à l'antique sacrifice du *soma*. « On sait qu'il consiste à répandre sur le feu de l'autel domestique le jus d'une certaine plante sacrée, et qu'il remonte aux temps Védiques. Ce culte, si poétique dans sa simplicité familière, enflamma sa curiosité; il voulut apprendre la langue des Védas et le brahmane Pourouchutan l'introduit à la connaissance de ces hymnes



sacrées. Akbar avait fait dresser le long du mur du palais un échafaudage qui se trouvait de plain-pied avec sa chambre à coucher; là, tous les soirs on bécotait le brahmane Devi, un savant interprète du Mahabharata. C'est lui qui exposa au prince, avide de vérité religieuse, la doctrine des plus anciennes « *Opantichads*, » les mystères de la *Trimoucti* et surtout le dogme de la métémpychose.

3° RAPPORTS AVEC LES BOUDDHISTES ET DJAINAS. — Quant au Bouddhisme et à la religion des Djainas, les deux sectes réformatrices issues du Brahmanisme, qui ont en commun la haine de la caste sacerdotale et la poursuite du Nirvana par l'ascétisme, il est difficile de préciser l'influence qu'elles ont exercée sur le Grand-Mogol. — Au xvi<sup>e</sup> siècle, le Bouddhisme était en pleine décadence. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y eut à Pathpou-Sikri des lamas tibétains. En effet, parmi les théologiens qui prirent part aux discussions de l'Ilbadat-Kham, Badaoni mentionne des « *Samangus* » mot dans lequel il faut sans doute voir la corruption de « *Gramana* » ou prêtres mendiants. Or c'est le terme réservé aux religieux bouddhistes. La morale bouddhiste, avec son absence de préjugés et ses pratiques ascétiques, sa large compassion pour tous les êtres qui souffrent, devait plaire au prince philanthrope. D'ailleurs, n'était-ce pas la religion de Çakya-Mouni qu'avaient professée les Mongols au temps de Gengis-Khan? On ne sera pas étonné d'apprendre qu'il pratiqua des jeûnes, se mit à un régime quasi-végétarien et porta la tonsure au milieu du front à la manière des disciples de Bouddha.

4° RAPPORT AVEC LE PARACLET. — Le sentiment humanitaire ne suffisait pas à Akbar, son cœur magnanime devait s'élever dans un culte qui offre à ses adeptes pour tout salut : l'annihilation. Aussi s'adressa-t-il de préférence à la religion de Zoroastre. Akbar put voir, dans ses campagnes au Goudjrat, ces Parais, qui chassés de Perse par la conquête musulmane y avaient apporté leurs livres sacrés et l'antique culte du feu.

Il fut frappé de leurs mœurs pures et pacifiques et fit venir à grands frais de Perse un de leurs prêtres, Ardjer, pour s'instruire de leur doctrine. La belle ordonnance de la théologie mazdéenne, la majesté de « Mithra » le dieu du soleil et de la vérité, cette lutte incessante de l'esprit contre la chair, de la lumière contre les ténèbres, séduisèrent son âme égarée. Alors, il introduisit le calendrier solaire des arabes iraniens avec ses quatorze fêtes; institua au Nouvel-An un festival en l'honneur du Soleil naissant; chargea Aboul Fazi d'entretenir le feu sacré dans son palais et, désormais pour la prière, se tourna vers l'Orient et non pas vers la Mecque.

5° RAPPORTS AVEC LE CHRISTIANISME. — Si le Grand-Mongol trouvait dans les traditions de sa famille des traces de rites bouddhistes, il devait aussi y rencontrer le souvenir de relations avec des princes chrétiens<sup>1</sup>. En effet, les Mongols, en embrassant l'Islamisme étaient loin d'avoir épousé la haine et le zèle fanatique des premiers disciples du prophète de la Mecque. Cette religion ne devint pas pour eux la règle de leur politique. Témoin la lutte qu'ils engagèrent contre les Khalifes, successeurs officiels de Mahomet et leurs alliances avec des rois chrétiens, voire même avec des papes. Gengis-Khan, après avoir détruit l'état des Khérîtes, gouverné par les Prêtres-Jean, respecta les communautés chrétiennes, qu'y avaient établies les Nestoriens, et si Tamerlan, par des raisons politiques, crut devoir les anéantir, en revanche, il entretenait des relations amicales avec le roi de Castille, Henri III qui lui avait envoyé une ambassade (1383) et avec la France. On conserve encore aux Archives Nationales une lettre de lui adressée au roi Charles VI. Lorsque François-Xavier et les premiers missionnaires jésuites débarquèrent à Goa (1549), à la suite des navigateurs portugais, ils furent très surpris d'y trouver des chapelles, avec la croix, et les Saintes-Écritures. Il y avait en effet sur la côte de Malabar quelques milliers de Nestoriens.

<sup>1</sup> Abel Blémont : *Mémoires sur les relations politiques des Princes chrétiens avec les empereurs mongols*, Paris, 1842.



qui tiraient leur origine de la Perse, et se nommaient « Chrétiens de St-Thomas ». Ils avaient gardé fidèlement les rites de l'Eglise grecque ; leurs prêtres étaient mariés, se servaient d'une liturgie syriaque et n'admettaient que trois sacrements : le baptême, l'eucharistie et l'ordination. Mais, si les Nestoriens étaient plus fidèles aux coutumes de l'ancienne Eglise catholique, en revanche les disciples de Loyola étaient bien plus entreprenants et c'est par ces derniers, malheureusement, qu'Akbar apprit à connaître le christianisme. Dès 1578, l'empereur avait osé parler de deux « *Padres* » ou pères jésuites qui faisaient de la propagande au Bengale ; et il s'était de suite informé auprès de Pierre Tavora, un portugais résidant à Pathpoutr Sikri, de cette « Loi de Jésus-Christ » qu'on annonçait.

Lorsque, deux ans après, le vice-roi des Indes portugaises lui envoya une ambassade, sous la direction d'Antonio Cabral, l'empereur s'enquit avec beaucoup de curiosité des institutions de l'Europe, et exprima le désir de voir ces missionnaires. L'un d'eux, Pereira, se présenta en mars 1578, lui le premier apôtre de l'Evangile à la cour de Pathpoutr. Akbar ne tarda pas à lui avouer ses doutes sur la légitimité de la mission du prophète de la Mecque et se mit à l'étude du portugais, en répétant souvent le nom de Jésus. Il autorisa le père jésuite à discuter avec ses mollas et le sauva même un jour, par son intervention personnelle, dans un débat, où ses contradicteurs étaient devenus menaçants. L'intérêt du prince grandissait à mesure qu'il en savait plus long sur l'Evangile ; il voulut connaître à fond cette religion étrange, dans laquelle on lui montrait un Dieu miséricordieux, Père de tous les hommes et qui était mort sur la croix pour le salut du monde.

Les jésuites avaient fondé en juillet 1541, le collège de St-Paul ; ils reçurent d'Akbar en 1578 le firman suivant :

Vénérables Pères de l'Ordre de Saint-Paul,

« Je vous fais savoir que, étant fort bien disposé à votre égard, je vous adresse mes envoyés Abdoullah et Domingo, son interprète. C'est pour vous prier de m'envoyer deux

« Pères, qui soient familiers avec l'Écriture et apportent  
 « avec eux les principaux ouvrages sur la foi et les Évangiles ;  
 « car j'ai le vif désir de connaître cette croyance et sa per-  
 « fection. Ne négligez pas, je vous prie, de venir avec  
 « vos messagers, aussitôt qu'ils seront arrivés. En effet, je  
 « puis vous assurer que les pères, qui viendront ici, seront  
 « reçus par moi avec tous les honneurs.

« Ce me sera un grand plaisir de les voir. Si, après m'avoir  
 « instruit de leur croyance et de sa perfection, suivant mon  
 « désir, ils souhaitent de retourner chez eux, ils seront libres  
 « de le faire quand il leur plaira ; je les renverrai avec la plus  
 « grande politesse et distinction. Qu'ils viennent donc, sans  
 « scrupules, car je les prends sous ma sauvegarde person-  
 « nelle<sup>1</sup>.

Le provincial de Goa, comprenant la portée d'une invitation  
 de la part du plus puissant souverain de l'Inde, qui recevait  
 vingt rois à sa cour, choisit trois missionnaires distingués,  
 non-seulement par leur piété, mais par leur naissance. C'étaient  
 Rodolphe Aquaviva, fils légitime du duc d'Atrus et neveu du  
 Claude d'Aquaviva, le dauphine, général de l'Ordre, Antoine  
 de Montserrat, également italien, et François Henriques, por-  
 tugalais. Partis de Goa, ils ne parvinrent à la résidence de Fath-  
 pour (à 24 lie. d'Agra) qu'après quarante-trois jours de voyage,  
 le 18 février 1686. L'empereur les accueillit avec beaucoup de  
 faveur, accepta leurs présents, entre autres une Bible royale en  
 quatre langues, magnifiquement reliée et dorée sur tranche,  
 deux portraits : l'un de Jésus, l'autre de la Vierge. Il leur  
 fit donner un appartement dans son propre palais. Bientôt les  
 Jésuites furent invités à prendre part aux conférences de l'Ib-  
 dat-Khana ; pendant les deux ans qu'ils restèrent à la cour du  
 Grand-Mogol, ils soutinrent contre les anémas quatre discus-  
 sions principales en présence de l'empereur. La première roulait  
 sur la comparaison du Coran avec la Bible et sur la Trinité, la  
 seconde eut pour objet : le Paradis ; la troisième, la personne

<sup>1</sup>) Du Jumez Carr. cit., p. 314.



du Christ comparée à celle de Mahomet et enfin la quatrième : l'autorité de l'Eglise. Dans la seconde et la troisième, les missionnaires eurent beau jeu ; ils n'eurent pas de peine à démontrer combien la notion du Royaume des cieux était supérieure au Paradis de Mahomet ; ils opposèrent la douceur et sainteté des apôtres de l'Evangile aux fraudes et violences des premiers khalifes, qui n'ont implanté l'Islam que par le fer et la lance ; enfin et surtout, ils n'eurent qu'à évoquer la chaste figure du Christ, le défenseur des humbles, le consolateur des affligés pour faire pâlir et rejeter dans l'ombre celle du Prophète orgueilleux, batailleur et superbe. Ils étaient en bonne voie ; le souverain magnanime se sentait attiré d'une manière invincible vers la personne du Christ, il confia aux Jésuites l'éducation de son deuxième fils Mourad pour lui apprendre le portugais et les éléments de l'Evangile. Le jeune prince commençait ses leçons non pas par la formule musulmane *Bismillâh errahman errahîm*, mais par celle-ci : *O toi, dont le nom est Jésus et Christ*.

Un jour, Akbar, entrant dans la salle d'étude et voyant que Mourad avait écrit en tête de son devoir l'invocation : *« Au nom de Dieu »*, lui ordonna, dit-on, d'ajouter : *« et de Jésus-Christ vrai Prophète »*.

Les Jésuites avaient aménagé près du palais une petite chapelle pour leur usage et peul des Portugais, que le commerce amenait à Fatipour. « Un jour, dit du Jarric, le roy étant tout seul en l'oratoire, ôta son turban et, se mettant à genoux fit son oraison, d'abord à notre mode, puis à la sienne, enfin à la façon des Gentils. Etant levé de terre, il s'écria : *« Dieu doit être adoré avec toute sorte d'adoration »*. Après quoi, s'étant assis à terre sur un tapis, il fit entendre aux pères : qu'il ne doutait pas que notre loi fût la meilleure de toutes, qu'il connaissait bien que la vie et les miracles de Jésus-Christ étaient choses plus qu'humaines : mais qu'il ne pouvait comprendre comment Dieu avait un fils ? que, s'ils lui faisaient entendre cela, il se ferait chrétien, *Voire, dit-il, je quitterai mon royaume pour cette occasion !* »

En effet, dans la première et la quatrième conférence, enhardi par leurs succès, les docteurs catholiques avaient cru pouvoir aborder les mystères de la Trinité et de l'Incarnation ; là-dessus, les théologiens musulmans, à cheval sur leur strict monothéisme, les avaient réfutés vigoureusement, et Akbar était devenu rêveur. « Il ne voulait croire ces deux articles, dit Du Jarric, que s'il les comprenait clairement. » Aussi, lorsqu'Aquaviva, dans une audience secrète, l'adjura de servir une instruction religieuse régulière et d'autoriser la prédication de la foi chrétienne dans ses Etats, répondit-il d'une façon évasive :

« Toute cette affaire est en la main de Dieu ; je ne souhaite rien tant que cela ; mais, pour le moment, j'ai des raisons permanentes de ne pas me déclarer chrétien. Car les Gentils estiment que leur loi est bonne, les Sarrasins de même, et les Chrétiens pareillement. A qui donc croirons-nous ? » Il est évident, pour qui sait lire entre les lignes du chroniqueur Jôulte, que ce qui fut la pierre d'achoppement pour la conversion d'Akbar, ce fut la métaphysique orthodoxe des missionnaires. Si le Christ des Evangiles, tel que l'a restitué la critique historique, lui avait été présenté, il est permis de croire que tout autre eût été sa décision. Peut-être aussi devint-il l'esprit intolérant et dominateur des disciples de Loyola et craignit-il, ayant à peine renversé la théocratie musulmane, d'en élever une autre.

Les Pères Jésuites quittèrent la cour d'Akbar, vers le début de 1582 ; seul Rodolphe Aquaviva fut retenu encore trois ans de gré ou de force. Il avait conquis les bonnes grâces du padichah, par son austérité et son désintéressement, et mérité l'estime des Musulmans et des Hindous, qui d'un commun accord l'appelaient « un Ange. »

Une troisième et une quatrième mission, envoyées, en 1591 et 1594, par le provincial de Goa, qui voulait entretenir des intelligences auprès du Grand-Mogol, ne réussirent pas davantage à convertir le prince qui était croyant, mais libéral. « C'était le peccadillo de ce Prince et de plusieurs aïdés, dit



- « naïvement le Père-In-Jarris, de ne pas vouloir captiver son
- « entendement sous l'obéissance de la foi. »

Tout ce qu'obtinrent les missionnaires, ce fut l'autorisation de construire une école et une église à Lahore et d'évangéliser, aux environs de Cambaye, les Goudjratis, qui, paraît-il, montraient beaucoup de goût pour le cérémonial catholique, et de libéralité dans leurs aumônes.

III. RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE D'AKBAR SUR LES RELIGIONS.  
 LE DOUT-LAH. — Aïmel Akbar avait provoqué par ses conférences à l'ibadat-Khans une sorte d'enquête sur les grandes religions qui se partageaient encore l'empire des consciences : l'Islamisme, le Brahmanisme, le Parsisme, le Christianisme et peut-être le Judaïsme. Il avait cité au tribunal de la raison, les théologiens, j'allais dire les avocats des Eglises les plus diverses et les avait admis à discuter librement, suivant les règles d'une polémique loyale et en s'appuyant, chacun sur l'autorité de ses Livres-Saints. C'est la première fois, si je ne me trompe, qu'un tel spectacle était donné au monde : car les conciles du XV<sup>e</sup> siècle, si solennels qu'ils aient été ; par exemple celui de Bâle ou celui de Florence, où furent scellées les destinées de l'Eglise grecque, n'intéressèrent que les diverses confessions de l'Europe chrétienne.

Or cette expérience de mythologie comparée, faite par le prince Mongol soulève deux questions : 1<sup>re</sup> Quel fut le résultat de cette enquête ? 2<sup>e</sup> Quels étaient les mobiles du padichah de l'Hindoustan ?

Akhar constata d'abord que chacune de ces religions peut invoquer des révélations, des saints et des docteurs, surtout des miracles en faveur de la vérité de ses doctrines ; et puis que tous ces organes sont également sincères et admettent ce principe commun « qu'il ne faut pas faire le mal. »

De ces observations Akbar tira sa première conclusion : « C'est qu'il n'y a pas de raison suffisante pour accepter un « credo et rejeter tous les autres » ; partant que l'Idolâtre, qui ne remoyait pas à plus d'un millier d'années, n'avait aucun

droit à l'extirper et supplanter des cultes plus anciens. Et la seconde qui s'imposa bientôt à lui, c'est que « toutes les religions étant des manifestations également légitimes d'une même aspiration, ont droit au égal respect. » Et ce respect, l'empereur le mit en pratique. On annonça un jour que les chrétiens de Goa avaient suspendu un exemplaire du Coran au cou d'un chien, en signe de mépris. La mère d'Akhar, indignée, le supplia de rendre la pareille à la Bible ; mais elle s'attira cette belle réplique du prince : « Un roi ne doit point rendre le mal pour le mal. Mépriser une religion c'est mépriser Dieu même, qui ne veut pas qu'on le rende sur au lieu de l'être innocent ! »<sup>1</sup>

Conformément à ces principes, le Grand Mogol publia en 1558 un édit général de tolérance. Cet acte, qui fait penser à l'Édit de Nantes, publié cinq ans après, donnait à tous ceux qui avaient été contraints d'embrasser l'islam, la faculté de revenir à leur foi première, permettait à tous de choisir librement leur culte et d'élever un temple à leur divinité, et levait toutes les interdictions alimentaires du Coran.

La seconde question, que soulève l'institution de l'Imarat-Khana, est de savoir quels furent les motifs d'Akhar ? Est-ce le mûle plaisir d'un libre-penseur qui aime à opposer l'un à l'autre et à ruiner par leurs contradictions, les divers systèmes de croyance ? Non, car, dans ce cas, le prince eût allumé le feu des controverses et, au contraire, toutes les fois que la polémique dégénéra en insultes ou menaces, il la réprima sévèrement. Était-ce pure curiosité de la part d'un savant qui s'enquiert des religions comme un naturaliste ferait des races humaines ? Pas davantage. Notre héros n'était ni un savant ni un sceptique ; mais, doué d'une nature sensible et généreuse, il avait faim et soif de vérité, de justice, de paix, de tout ce qui peut grandir l'âme et réunir les cœurs. Dans les tribulations de son enfance et de sa jeunesse, comme un tombeau de

<sup>1</sup> Tadjema : *Les Hindes et les institutions religieuses de l'islamité*. Paris, 1883 et suiv. 2<sup>e</sup> vol., p. 248.



son père, il avait éprouvé des émotions, des besoins religieux que l'Islam ne satisfaisait point. Ensuite, il s'était mis à chercher dans les autres cultes la solution de ses problèmes de l'origine et de la fin, du mal et de l'expiation, qui tourmentent toute âme digne de ce nom. Dans l'Islam l'unitarisme mystique des soufis, la métempsychose chez les Brahmanes, les symboles solaires du Paraisme et, dans le christianisme, la personnalité morale de Jésus avaient obtenu sa créance, mais sans contenter pleinement sa double aspiration à la paix et à l'infinie perfection !

C'est alors qu'Akbar résolut de fonder une religion éclectique et universelle, qui pût à la fois satisfaire ses désirs intimes et rapprocher ses peuples si divers dans une même adoration et dans l'observation d'une loi morale commune. Peut-être avait-il entendu parler des tentatives du grand Kabir et de son disciple Nanak-Chah qui, au xv<sup>e</sup> siècle, s'étaient efforcés d'unir les deux grandes races hindoue et musulmane sur la base du monothéisme, en abolissant les castes et niant l'autorité absolue du Coran et des Vedas : « *Tous ceux qui aiment Dieu et font le bien sont frères, qu'ils soient hindous ou musulmans*, avait dit Kabir. »<sup>1</sup>

C'est aussi le sentiment monothéiste qui guida l'empereur dans le choix du nom qu'il donna au culte nouveau : il l'appela le *Dini-Ilahi*, c'est-à-dire la religion divine, sans doute pour l'opposer à une fraction de la secte chiite, celle des *Ab-Ilahis* qui érigeaient en dogme la divinité d'Ali, gendre de Mahomet.<sup>2</sup>

Et même, s'il faut en croire Badaoni, et le Dabistan, suivie par H. Wilson, il avait nommé sa religion : le *Tauhid-i-Ilahi*, c'est-à-dire l'Unité divine. Mais, sentant bien qu'il ne pourrait élever tant et de si inégales intelligences au même niveau, il suivit la méthode d'accommodation : il emprunta aux vieux

<sup>1</sup> Goblet d'Alvielle : *L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*, Paris, Bruxelles, 1881.

<sup>2</sup> Note communiquée par M. Roebler de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

utilisés de la Perse et de l'Inde des rites et des symboles qui pussent rendre son idée sensible à l'imagination populaire, et il réserva aux initiés la connaissance des doctrines les plus hautes. En d'autres termes, la religion d'Akbar eut deux faces : l'une externe, l'autre ésotérique.

Tâchons de nous représenter cette dernière. Le premier dogme du Dini Ilahi, c'est qu'il y a un être unique et immatériel, sans commencement et sans fin, de qui tous les autres tirent la vie et le mouvement, et qui maintient leur harmonie et leur correspondance. Ce Dieu présent partout et partout agissant, Akbar lui conserva le nom arabe d'Allah, mais sans sauvegarder suffisamment son attribut éminemment transcendant. Ensuite, il admettait le progrès, le développement depuis les degrés inférieurs jusqu'aux plus élevés, comme les suprêmes des êtres. L'homme lui-même n'était à ses yeux qu'une manifestation éphémère de cette vie divine. C'est là son second dogme. Et le troisième c'est la métempsychose : l'âme humaine, avant sa conduite ici-bas, traverse une série de formes corporelles, destinées à lui faire expier ses fautes ou à l'épurer, jusqu'à ce qu'elle parvienne au repos dans le sein de Dieu.

On voit par là que, dans la pensée d'Akbar, la morale était étroitement liée à la religion ; elle était fondée sur ces deux principes : le renoncement à l'égoïsme et aux vanités de ce monde, et la défense de se nourrir de tout ce qui a eu vie <sup>1</sup>. Le code moral du Dini-Ilahi prescrivait dix vertus, 1° la bienfaisance ; 2° la douceur opposée à la colère ; 3° l'abstention des désirs mondains ; 4° le soin de la liberté morale ; 5° une pitié sage et réfléchie ; 6° la prudence dans l'accomplissement des actes héroïques ; 7° la prévenance envers tous ; 8° l'accord entre frères ; 9° le détachement des créatures et l'attachement à l'Être suprême ; 10° la purification de l'âme et l'aspiration à la communion avec le Dieu tout juste. Ce caractère

<sup>1</sup> Le tschétchen cite une parole d'Akbar bien caractéristique. « On l'a écrit, dit-il, au jour en plaçant, plus à Dieu que mon corps lui plus grand que tout les corps de la terre, afin que tout le peuple du monde s'en nourrit, sans profiter d'autres âmes vivants ! »



de l'interprétation de la morale d'Akbar se révèle dans les engagements et symboles de l'initiation. Les novices avaient quatre degrés à franchir : ils devaient sacrifier au vicaire d'Allah leur ancienne foi, leur propriété, leur vie, et jusqu'à leur honneur. Dans la cérémonie finale, l'*elahi* se jetait aux pieds d'Akbar, tête nue, le turban à la main. Cela signifiait que l'initié, guidé par sa bonne étoile, renonçait au désir égoïste, racine de tous les maux, offrait son cœur en sacrifice et venait demander comment faire pour obtenir la vie éternelle ? Alors le prince lui tendait la main et replaçait son turban, pour montrer qu'il relevait un homme pur, qui a passé de la vie apparente à la vie réelle. L'*elahi* prononçait alors cette formule : « *La Ilaha ill' Allah w'al Akbarou Khadifai Oullah* » ce qui signifie « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Akbar est le vicaire d'Allah. » Ainsi Akbar joua dans le Dini-Ilahi le rôle de grand-prêtre. Aboul Fazi, dans son *Alm-i-Akbari* (la 3<sup>e</sup> partie de l'*Akbar-Namah*) fait de lui un vrai « Messie », un qui habitait la lumière de Dieu, et qui fut le libérateur temporel et spirituel de son peuple. Il ne faut pas s'en étonner. Pour qui connaît la nature des Orientaux, indolente et mystique, il était impossible de faire une trêve, d'établir la tolérance entre ces races hostiles, sans leur parler au nom d'une autorité surhumaine. Suivant la remarque de Wilson, « tout le monde avait les défauts de » l'Islam, les erreurs du Brahmanisme — personne ne reconnaissait à une autorité quelconque le droit de réformer ces abus. » Il fallut qu'Akbar se fit corréler par desecrs des théologiens de la charge de « *moudhtafai* » et portât lui-même le titre de « *Khalife d'Allah* » pour imposer la paix à tous ces peuples fanatiques, pour faire accepter la tolérance aux intolérants. C'était pour lui un moyen, mais non pas le but.

Quant aux rites solaires qu'il introduisit dans sa nouvelle religion, il ne faut y voir que le culte extérieur destiné à frapper l'imagination du vulgaire. Le parsisme lui fournit les symboles du feu et du soleil. N'était-ce pas dans la lumière de cet astre, dans l'éclair de la foudre et le feu du foyer que se révélait sous une manière éclatante la force intime qui anime toute

chère ? D'après cela, Akbar ordonna pour le matin la récitation des formules védiques et d'hymnes en l'honneur du soleil ; lui-même au début de la vingt-cinquième année de son règne, célébra le festival du soleil renaissant. Le soir, au moment où l'on allumait les lampes et les cierges au palais, tous les courtisans eurent ordre de se lever, pour saluer l'avènement du jour ; puis on chantait des cantiques de louange en l'honneur d'Allah et alors s'ouvraient les entretiens religieux entre les « *chahis*. » L'*Allah-oupanichad* nous a sans doute conservé une de ces invocations liturgiques, composée par quelque brahmane dévoué aux idées d'Akbar ; elle commence ainsi : « Salut à Gueça, OM. Allah, le dispensateur des bénédictions est pour nous Mithra ; il est Varouna, et c'est le roi qui nous l'a vraiment donné. Nous concevons ce dieu qui est Mithra. Le dieu des dieux, c'est Mithra et Varouna. Il s'est manifesté dans sa propre lumière. Il est l'Indra des offrandes ; il est le grand Dieu Indra. Le dieu des dieux est le plus ancien, le plus grand, le plus noble, le parfait Brahma. Le dieu du prophète Mohammed Akbar est le dieu des dieux : O Allah ! tu es le destructeur, le conservateur, l'unique Brahma, etc. »<sup>1</sup>

Le grand prince ne séparait pas l'intérêt social de la cause de l'unité religieuse. La fondation de l'Islamisme fut accompagnée de la promulgation de lois pour l'amélioration des mœurs. La polygamie fut défendue aux membres de la religion nouvelle ; on interdit les mariages entre cousins et on fixa l'âge nubile à seize ans pour les garçons, à quatorze pour les filles, progrès considérable pour l'Inde. Akbar combattit de toutes ses forces le cruel usage de la cremation des veuves et exigea, en tout cas, le libre consentement de la femme. Les veuves furent autorisées à se remarier. Il réprima par des lois sévères les concussions du clergé musulman et protégea les veuves, orphelins et pauvres contre la rapacité des juges ou des seigneurs.

<sup>1</sup> V. La traduction anglaise de l'*Allah-oupanichad* par Friedrich Max Müller, qui a paru dans le *Journal de la Société asiatique de Bengale* (1881), et aussi a été communiquée par M. A. Barthé, l'auteur de la grande monographie sur les *Religions de l'Inde*, Paris, 1890, chez Fischbacher.



Il encouragea les études d'astronomie, de philosophie, médecine et histoire, qui furent assimilées à des devoirs religieux.

De 1585 à 1606 les prosélytes affluèrent par milliers à l'Islamisme ; tout ce qui était lettré ou poète voulut faire partie de cette franc-maçonnerie dont l'empereur était le grand maître. Le peuple hindou applaudit à l'édit de tolérance et aux lois qui abrogèrent les taxes de la conquête. Mais chose, à noter, les ministres hindous, tous les radjas (sauf un seul Bir-Bar) s'abstinrent ainsi que plusieurs généraux musulmans. La masse de la population était trop ignorante, trop inerte pour suivre l'impulsion donnée. Les conversions devinrent de plus en plus rares, à mesure que l'empereur vieillissait et que le prince Selim (Djehangir) formait un centre d'opposition à son père. C'est lui, comme on sait, qui fit assassiner Aboû-Fadl, conseiller intime et dévoué d'Akbar. La religion de l'Islam s'éloignait avec son inventeur, celui qui était appelé par les « *élites* » : le prophète, le divin Akbar (1606).

L'œuvre religieuse d'Akbar n'eût-elle péri avec le fini-Islam ? Cette tentative de rapprocher les grandes religions universalistes sur un terrain commun s'est-elle échouée, sans laisser de traces ? Nous ne le pensons pas. Grâce à Dieu, l'humanité est ainsi faite que, malgré ses inconsistances et ses ingratitude, rien de bon, rien de vrai ne s'y perd. Le germe de vertu, une fois semé, peut rester à l'état latent des années, des générations, des siècles ; semblable à ces grains de blé, retrouvés dans les loges sépulcrales des Pyramides et qui y dormaient depuis des millions d'années, il finit par prendre racine et produire sa tige et son fruit, quand les conditions nécessaires à son développement vital se réalisent. Sur cette terre féconde de l'Inde, il n'en pouvait être autrement de l'effort colossal d'Akbar. Si le mausolée de Delhi, le temple craniiforme de Brindaban, la cité d'Allahabad et tant d'autres villes ou édifices sont les monuments de sa puissance politique, l'Akbar-Namah le Mountakhab at Tawarikh, et le Dabistan nous ont conservé le souvenir de ses idées religieuses et de ses réformes sociales. Akbar a porté un coup terrible à l'orthodoxie

des calémas, et à l'autorité du Coran. L'islamisme ne s'en est jamais relevé ou, plutôt, il a profité de la leçon. Dans les divers-  
ses sectes mahométanes on a établi des séminaires pour l'étude des sciences et du Coran et l'on interprète ce dernier dans un sens plus libéral. Des musulmans éclairés, tels que le saint Ahmed-Khan, ex-devant juge à Bénarés, et son Salar-Jung, ministre du Nizam, ont fondé des collèges, où les enfants des familles étudient à côté de ceux des chiites, et sont imbus des maximes de la tolérance.

Que dis-je ? Le projet même du prince mongol a été rapie-  
né au début du siècle par des Hindous, qui ont essayé d'abolir le polythéisme idolâtrique et de ramener le brahmanisme à un théisme mystique et à une morale très voisine de la morale chrétienne. Il s'agit du Brahmo-Samaj, fondé par Ram-Mohoun-Roy (mort en 1833) et de ses continuateurs : Debendrah-Nah-Tagore et Keshub-Chunder-Sen. Ce serait sortir du cadre de notre sujet que de décrire ce mouvement unitaire chez les Hindous modernes, nous ne pourrions mieux faire d'ailleurs, que de renvoyer nos lecteurs aux pages éloquentes que M. le comte Goblet d'Aviella leur a consacrées dans son livre, déjà cité, sur *l'Évolution religieuse contemporaine*. Signalons du moins en quelques mots les traits d'union qui rattachent le Brahmo-Samaj au Dini-Hahi. Tous deux partent de ces prémisses que les religions sont le produit d'un développement historique et national déterminés, — mais affirment que l'essentiel demeure le même sous des formes variées. Tous deux renoncent catégoriquement à l'adoration des idoles, comme à la Trinité et à la multiplicité divines. Tous deux admettent l'exercice du libre examen en matière de foi, et l'application de la critique aux livres sacrés des Religions. Tous deux, enfin, sont animés d'un profond sentiment de solidarité de toutes les races humaines et de l'amour qui doit unir les hommes de toute caste et de toute nation. De là, la brèche faite au système des castes ; de là, les efforts multipliés pour l'instruction des parias, des vendras ; et surtout pour le relèvement de la dignité de la femme par l'éducation, le rachat de l'âge nubile, etc.



Or, il y a trois siècles, tandis qu'en France sonnait le glas funèbre de la Saint-Barthélemy et qu'à Genève et à Rome brillaient les flammes homicides du bûcher de Servet et du bûcher de Giordano Bruno, Akbar brisait la théocratie des oulémas et des brahmanes, éteignait les *surtis* des veuves hindoues et promulguait son édit de tolérance universelle (1593). Nous avons donc le droit de l'appeler un précurseur de la tolérance au xvi<sup>e</sup> siècle.

Il y a plus : on pourrait presque soutenir qu'Akbar a été chrétien sans le savoir. Il avait été touché, saisi au cœur par le caractère débonnaire, charitable, l'airais dire chevaleresque de Christ, opposé à celui de Mahomet. Plusieurs traits du caractère du prince : son esprit de justice, sa pitié pour les pauvres et les vulgaires, sa sollicitude pour les veuves et les orphelins, sa répugnance pour la peine de mort sont conformes au véritable esprit de l'Évangile ; et les dix vertus capitales du Dîm-Illahî ne seraient pas rentées par un moraliste chrétien. Sente-mont, son esprit rationnel et sa conscience monothéiste ne pouvaient accepter la métaphysique trinitaire et les miracles catholiques. Il était trop philosophe pour abdiquer sa raison aux pieds d'un père jésuite.

Si nous cherchons dans l'histoire de l'antiquité classique un prince que nous puissions mettre en parallèle avec Akbar, nous sommes frappés de sa ressemblance avec Marc-Aurèle.<sup>1</sup> Comme lui, il naquit sur les marches du trône et hérita de ses parents un grand empire ; comme lui, il fut de bonne heure épris de sagesse et, dédaignant les lauriers militaires, qui pourtant ne lui manquèrent pas, il préféra cette grandeur morale, qui procède de la maîtrise des passions et du respect de la vie humaine ; comme lui, toute sa vie fut une étude pour devenir meilleur ; comme lui, il mourut, ayant dans le cœur la foi en la Providence et l'aspiration vers l'idéale perfection. Le successeur d'Antonin forme le pendant d'Akbar dans le monde païen de l'Occident. Marc-Aurèle, il est vrai, fut un sage doublé d'un

<sup>1</sup> Voir : *Origines du Christianisme*, vol. VII, page 4.

jettré et il s'est peut-être montré plus grand législateur. Mais, à nos yeux, le prince mongol l'emporte encore sur son émule romain, parce qu'il n'a jamais fait couler le sang pour cause de religion !

G. BONNET MAURY.



## BULLETIN

243

# RELIGIONS DE L'INDE

*(Suite et fin)*

Dans nos précédents bulletins, les principales publications à signaler concernaient presque toutes le bouddhisme du Sud, celui qui a rayonné de Ceylan et dont la pâle est restée la langue sacrée. Depuis, l'équilibre s'est à peu près rétabli et, dans celui-ci, le bouddhisme du Nord, celui qui, de l'Inde même, s'est répandu dans la haute Asie et dans l'extrême Orient, devra occuper une place pour le moins égale.

Parmi les travaux relatifs à cette branche septentrionale du bouddhisme, qu'on peut aussi appeler la branche sanscrite, parce que la plupart des livres qui en constituent la littérature sacrée, remontent à des originaux écrits dans cette langue, la place d'honneur revient à une publication que nous n'avons pu que mentionner dans notre dernier compte-rendu, le premier volume du Mahāvastu de M. Senart<sup>1</sup>. Cette volumineuse compilation se rattache à l'une des écoles du Petit Véhicule, à la division des Mahāsāṅghika appelée les Lokottaravādīya, et elle se donne elle-même comme faisant partie du Vinayapitaka, la corbeille de la discipline. La partie jusqu'ici publiée, environ le quart de l'œuvre entière, ne jouit pas précisément

<sup>1</sup> E. Senart, *Le Mahāvastu, texte sanscrit publié pour la première fois et accompagné d'introductions et d'un commentaire*, Tome I, Paris, 1882.

cette préface, qui ne paraît pas bien cadrer non plus avec les informations d'auteurs chinois, d'après lesquelles le Mahāvastu aurait été le livre de la vie du Buddha pour les Mahāyānistes. Et, de fait, le contenu de l'ouvrage paraît être avant tout biographique et légendaire. Sauf quelques épisodes détachés, la vie du Buddha n'est pas encore abordée dans ce premier volume, qui finit avec la généalogie de la famille royale de Kapilavastu et le mariage de Cuddhodana et de Māyā. Tout ce qui précède est une sorte de préambule d'une composition extrêmement lâche, où sont décrits les périodes et les degrés que doit traverser un Bodhisattva dans ses innombrables existences avant d'atteindre au rang suprême d'un Buddha parfaitement accompli. Dans cet exposé sont introduites avec plus ou moins d'à-propos des matières de diverse sorte : des descriptions des enfers et des mondes célestes, une histoire du Buddha Dipankara, de longs chapitres de celle du Buddha Kāśyapa, un grand nombre surtout de jātaka, de récits des existences antérieures de Cākyamuni. Il faudra évidemment attendre les volumes suivants, pour savoir jusqu'à quel point cette œuvre, en raison de son attribution à une école donnée, s'ouvrira pour nous ce monde encore si fermé des sectes bouddhiques de l'Inde propre, et permettra de saisir sur le vif quelques-unes des lois qui ont présidé au développement de cette littérature confuse, dont nous sommes réduits jusqu'ici à accepter le résumé pour ainsi dire en bloc. Mais il est un point d'une importance extrême, sur lequel nous pouvons dès maintenant apprécier tout l'intérêt qui s'attache à la publication de M. Senart. La langue dans laquelle est écrit le Mahāvastu n'est pas à proprement parler le sanscrit. Même dans les parties rédigées en prose, elle est profondément atteinte de ces irrégularités qui, dans les autres livres de la collection, dans le Lalitavistara par exemple, n'avaient été signalées encore que dans les passages versifiés, les Gāthās. Les mêmes irrégularités se retrouvent plus ou moins nombreuses dans les inscriptions et dans les légendes monétaires des premiers siècles. M. Hocrule les a constatées d'un bout à l'autre dans un ancien



travaux d'archéologie découverts au Pénjân et dont il prépare l'édition<sup>1</sup>. Que faut-il penser de ces faits? Se peut-il que ce soient là autant de corruptions vulgaires, dues uniquement à l'incurie et à l'ignorance des rédacteurs de ces documents? On fait-il admettre l'existence d'un dialecte reconnu, d'une sorte de langue bouddhique, qui aurait servi à l'usage littéraire pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne? La dernière explication paraît la plus probable; mais, comme cette langue aurait joui du privilège de se rapprocher en quelque sorte à volonté de l'usage classique, la question est encore loin d'une solution définitive et applicable à tous les cas<sup>2</sup>. Mais personne n'aura autant contribué à la mettre dans son vrai jour, que M. Senart par cette première édition critique d'un texte de ce genre, en prose et d'un caractère évidemment littéraire, où ces particularités ont été soigneusement maintenues et discutées.

M. Max Müller a continué ses recherches de documents bouddhiques sanscrits à la Chine et au Japon. Avec l'aide d'un de ses élèves, un prêtre japonais, M. Bunyū Nanjō, il a donné une nouvelle édition du *Saṃśatīvyāha*<sup>3</sup>, cette fois en une double recension, ainsi qu'une édition du *Prajñāpāramitāhri-daya-sūtra* (également en double recension) et de la *Uśukha-vijaya-dhāraṇī*<sup>4</sup>. Ces textes, qui ont joui d'une grande réputation

<sup>1</sup> A. F. Hoare's Heracle : Birch-Herb Manuscript; dans *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, août 1882.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet : E. Senart : *Précis de l'histoire du bouddhisme*; dans *Journ. asiatique*, t. XIX (février-mars 1882), p. 238. — A. F. Hoare's Heracle : *Revised Translation of two Kshatrasa Incriptions*; dans *Indian Antiquary*, t. XII (1883), p. 27 et 305. — Bankimchurn Chatterjée : *On the Heracle's Version of a Nāth Inscripton and the latter Dialect*; *ibidem*, p. 139. — H. Kern : *Précis de la nouvelle traduction de l'écrit de la même loi*, p. XIV.

<sup>3</sup> F. Max Müller and Bunyū Nanjō : *Saṃśatīvyāha : Description of Saṃśatī, the Land of Bliss, etc.* With two Appendices : 1° Text and Translation of Saṃśatīvyāha's Chinese Version of the Principal portions of the *Saṃśatīvyāha*. 2° Sanskrit Text of the Smaller *Saṃśatīvyāha*. Oxford, 1883. Forme le tome II du 12<sup>e</sup> vol. de la série argente des *Asiatic Monographs*. Pour les précédentes publications de ce texte, voir *Rev. de l'Inde*, des *Et. Asiat.*, p. 110.

<sup>4</sup> Les mêmes : *The Ancient Pāli-works containing the *Prajñāpāramitāhri-daya-sūtra*, and the *Uśukha-vijaya-dhāraṇī*, edited. With an Appendix by G. Bühler*. Oxford, 1884. Forme le tome III de la même collection. — Une

l'imp sans être plus utiles pour cela, sont éditées et traduites avec tout le soin qu'on devait attendre de M. Max Müller et accompagnées d'intéressantes informations sur les traductions qui en ont été faites au China à diverses époques. Les deux derniers sont la reproduction de ces fameux manuscrits sur feuilles de palmier, qui auraient été apportées en Chine dès 620 AD, et qui depuis 1660, dit-on, sont conservés au Japon dans le couvent de Horizui. Ces précieuses reliques, dont l'âge dépasserait ainsi de cinq à six siècles celui des plus anciennes manuscrites connues, sont données en fac-simile, et ce sont ces reproductions qui, avec l'appendix où M. Bühler les a discutées au point de vue paléographique, font l'intérêt principal de la publication. L'inspection de ces planches ne justifie pas, à première vue, le grand âge que la tradition assigne au document : sans autre indication et à se juger que d'après l'écriture on ne le ferait pas remonter plus haut que le *xiii<sup>e</sup>* ou le *xv<sup>e</sup>* siècle. M. Bühler croit pourtant la tradition exacte. Il y voit la confirmation de vues émises par lui depuis longtemps, sur l'existence dans l'Inde d'alphabets cursifs à côté de ceux qui figurent dans les inscriptions et, grâce à sa connaissance parfaite de l'épigraphie hindoue, il se donne à sa thèse un haut degré de probabilité. Il faut avouer toutefois que l'écart en est tellement grand et l'argument fourni par la tradition si fragile, que, dans l'état actuel de la question, on ne saurait faire usage de ces manuscrits de Horizui au point de vue paléographique en toute sûreté de conscience et sans tenir compte des doutes exprimés à cet égard par M. Weber<sup>1</sup>. Peut-être la publication annoncée par M. Horzui du manuscrit de *Rakhsâli*, en apportant des preuves nouvelles, fournira-t-elle les éléments d'une solution définitive. — Pendant que M. Max Müller travaillait sur cette ancienne copie du *Prajñāpārami-*

autre diagram ou formule magique de prière a été publiée par M. A. Weber d'après une plaque gravee provenant du Tibet : *Über eine magische Gebetsformel aus Tibet* ; dans les *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1884.

<sup>1</sup>) Dans le *Literarisches Centralblatt* du 21 novembre 1881.



lâhridayn-sûtra, MM. Paul Regnaud et Yumizôsan restituent et traduisaient le même texte d'après une édition japonaise de 1704 procurée par M. Ramie Guimet et des documents tibétains et sanscrits communiqués par M. Léon Fuér. Leur travail présenté au Congrès de Leide, a fourni à M. de Millon l'occasion de revendiquer pour le musée Guimet l'honneur d'avoir possédé et fait connaître avant l'Université d'Oxford et M. Max Müller, des textes sanscrits provenant du Japon<sup>1</sup>.

Tandis que ces dernières publications de M. Max Müller portent plus spécialement sur quelques-unes des questions accessoires qui soulèvent l'histoire du bouddhisme du Nord, c'est au sein même de sa doctrine et de sa tradition que nous ramène la nouvelle traduction du Lotus de la Bonne Loi par M. Kern<sup>2</sup>. Le livre est bien connu par l'admirable version de Burnouf, et le nouveau traducteur n'a pas manqué de rendre sincèrement hommage à son illustre devancier. Toutefois un savant aussi profondément versé en la matière que M. Kern, ne pouvait pas reprendre un texte pareil, sans donner beaucoup de nouveau. Sa traduction n'est pas la simple reproduction de l'œuvre française. Elle est faite en partie sur des matériaux différents, plus abondants et plus anciens; et l'interprétation des morceaux poétiques, des Gîthâs, a surtout profité des résultats acquis durant les trente dernières années. Les notes placées au bas des pages, brèves et substantielles, abondent en observations ingénieuses, en rapprochements heureux, soit au point de vue philologique, soit à celui de l'histoire et des doctrines du bouddhisme. Dans l'introduction, où il est tenu compte des informations de source tibétaine et chinoise, M. Kern s'est attaché à faire ressortir l'antiquité parfois trop méconnue qui revient à ces sûtras développés du Nord; en même temps que, à l'aide d'exemples parfaitement

<sup>1</sup> L. de Millon: *Quelques notes sur les anciens textes sanscrits du Japon, à propos d'une traduction inédite du Prâjñâparamitâ-lâhridayn-sûtra par MM. Paul Regnaud et Y. Yumizôsan*. Leide, 1884. Tirage à part des *Travaux du Congrès international des Orientalistes* à Leide.

<sup>2</sup> H. Kern: *The Saddharma-pundarîka or the Lotus of the True Law*, translated. Oxford, 1884. Forme le vol. XXI des *Sacred Books of the East*.

chinois, il a présenté les vues les plus fines et les plus neuves sur ce dialecte naïf des Gâthas, dans lequel la majeure partie de cette littérature a été probablement rédigée.

De son côté, M. Foucaux a donné une nouvelle traduction, faite cette fois sur le texte sanscrit, du Lalitavistara<sup>1</sup>, cette biographie du Buddha qu'il a été le premier à faire connaître en Europe d'après le texte tibétain. La nouvelle traduction est en progrès marqué sur la première: on beaucoup d'endroits on croirait à peine lire la même livre. Pour bien l'apprécier, toutefois, il convient d'attendre le deuxième volume, où M. Foucaux doit donner des notes explicatives et l'appareil critique des manuscrits sur lesquels il a travaillé<sup>2</sup>. À la fin du volume, trois appendices empruntés à des sources tibétaines et pâlies complètent le récit du Lalitavistara. Ce sont des morceaux bien connus relatifs à la généalogie de Buddha, à sa mort et à ses funérailles. — En même temps, M. Râjendra-lâla Mitra, l'éditeur du texte sanscrit du Lalitavistara, a repris, dans la Bibliotheca Indica, la suite de sa traduction anglaise<sup>3</sup> qui était restée interrompue depuis plus de 25 ans.

Le Lalitavistara n'est pas la seule biographie du Buddha qu'aient possédée les bouddhistes du Nord. Outre celle qui est englobée dans le Mahāvastu, ils en avaient d'autres, dont les originaux sanscrits sont en partie perdus, mais ont été conservés parfois dans des versions tibétaines et chinoises. Ces dernières étant d'ordinaire datées d'une façon précise, sont du plus grand prix pour l'histoire de la légende du Buddha. C'est un de ces livres que nous donne M. Beal<sup>4</sup>. Le récit, qui

<sup>1</sup> Ph. Ed. Foucaux: *Le Lalita-vistara — Développement du fruit — contenant l'histoire du Bouddha (Gautama) depuis sa naissance jusqu'à sa prédication. Traduit du sanscrit en français*. Paris, 1884. Paroie n° 102. 57) Aux Annales du Musée Guimet.

<sup>2</sup> M. Foucaux nous prie de signaler aux Indologistes qui lui ont communiqué la correction des épreuves, P. 346, l. 2 du bas, au lieu de « l'ajout, qui n'est pas prisé (de possession par les sages) », il faut lire: « les cinq chandales de la prière (de possession) ».

<sup>3</sup> Rajendralâla Mitra: *The Lalita-vistara. — Memoirs of the Early Life of Sakya Nanda. Translated from the original Sanskrit*. Volumes I et II, Calcutta 1881-1882.

<sup>4</sup> Samuel Beal: *The Fa-ho-hing-tsan-koung, A Life of Buddha by Asoka*.



comprend la vie entière du Buddha, est la reproduction de Buddhacarita d'Agraghosha et a été traduit en chinois en 120 AD. Dans l'introduction, le traducteur anglais passe en revue les livres sur le même sujet qui existent ou ont existé en chinois et dont l'examen établit que cette légende était arrivée dans tous ses traits essentiels dès avant la fin du 1<sup>er</sup> siècle.

Je n'ai pas connaissance d'une troisième biographie de Buddha comprise dans le récent ouvrage de M. Rockhill<sup>1</sup> qui est de provenance tibétaine. Mais les lecteurs de la *Revue* ont pu juger ici même du soin avec lequel travaille M. Rockhill, par sa traduction du Pratimoksha-sûtra<sup>2</sup>. Le même avant a traduit du tibétain deux de ces petits traités<sup>3</sup> où l'on croit surprendre parfois comme l'écho de la prédication du grand solitaire, ainsi que l'*Idānavarga*<sup>4</sup>, qui représente dans la collection du Nord est admirable recueil de sentences religieuses et morales connu dans le Sud sous le titre de Dhammapala, « les stances du salut », — M. Léon Feér a continué ses minutieuses analyses de la collection d'histoires édifiantes intitulée *Avadānagāthaka* ou « les cent actions mémorables »<sup>5</sup>. — Enfin

*ghamba Buddhastotra translated from Sanskrit into Chinese by Dharmapala, A. D. 120, and from Chinese into English, October, 1883. Forme le vol. XIX des Sacred Books of the East.*

<sup>1</sup> W. W. Rockhill : *The Life of the Buddha and the Early History of his Order. Derived from Tibetan Works in the Blak Aggur and Bstan-aggur. Followed by notices on the Early History of Tibet and Kham.* Londres 1884. Fait partie de Trübner's Oriental Series. — Je ne puis rien dire au plus de l'ouvrage de M. A. Lillie : *The popular Life of Buddha*, Londres 1885. Mais, à en juger par les autres introductions de l'auteur, ce qu'il peut y avoir mis de rien doit être sujet à examen.

<sup>2</sup> W. Woodville Rockhill : *Le traité d'émancipation ou Pratimoksha Sutra, traduit du tibétain*, dans la *Revue de l'Hist. des Rel.* I, IX, p. 2-91 107.

<sup>3</sup> Le même : *Translation of two brief Buddhist Sûtras from the Tibetan*, dans *Proceedings of the Asiatic Oriental Society*, mai 1883.

<sup>4</sup> Le même : *Idānavarga : a Collection of Verses from the Buddhist Canon, compiled by Dharmapala, being a Northern Buddhist version of Dhammapala. Translated from the Tibetan of the Bksh-aggur, with Notes and Extracts from the Commentary of Prajñāvarma*, Londres 1883. Fait partie de Trübner's Oriental Series. — Cf. l'article de M. Léon Feér dans la *Revue critique* du 3 septembre 1883.

<sup>5</sup> Léon Feér : *Études Bouddhiques : Bhāvanasūtra des Arhats*, dans le *Journal Asiatique*, I, XIX, p. 228 (1882). — *Comment on devient Arhat*, ibidem, I, p. 207 (1882). — *Comment on devient Arhat*, ibidem, III, p. 5 (1884). —

l'ensemble de cette littérature sacrée, telle qu'elle existe au Népal et en Chine, a été inventorié d'une façon plus complète qu'il ne l'avait été jusqu'ici, dans des Catalogues qui sont des modèles de bibliographie historique, par MM. Bendall<sup>1</sup> et Hanyu Nanjio<sup>2</sup>.

Si de la littérature nous passons à l'archéologie, c'est encore M. Senart que nous trouvons en première ligne avec la suite de sa magistrale étude des inscriptions du roi Piyadasi<sup>3</sup>. L'interprétation de tous ces monuments est venue de là plus ou moins modifiée dans le détail. Mais les plus grands changements ont porté sur les inscriptions découvertes au dernier lieu, celles de Bairāt, de Sahasrām et de Rāpnāth, où l'on avait cru trouver la date du Nirvāna. Cette date disparaît et fait place à un évènement de missionnaires : l'édit au lieu d'être de la fin du règne, devient le premier de la série, et l'hostilité professée par le roi contre les dieux du ciel, est changée en hostilité contre les dieux de la terre, les brahmanes. — M. Bühler, qui a repris à son tour l'étude de ces inscriptions dans le Journal de la Société orientale allemande<sup>4</sup>, a pourtant trouvé encore à glaner après M. Senart. Outre cet excellent travail, on lui doit la transcription des nouveaux fac-similés pris par M. Fleet, des édits gravés sur les piliers de Dehli (lit de Firōz Shāh) et d'Allahābād<sup>5</sup>. Sa proposition de ne compter

*Commentary on several Pāṭi, Ibidem, p. 409. — Les Asokāna Mūrtas ; Ibidem, IV, p. 233.*

<sup>1</sup> Cecil Bendall : *Catalogue of the Buddhist Sanskrit MSS. in the University, Cambridge, with Notes and Illustrations of the Palaeography and Chronology of Nepāl and Bengal*, Cambridge, 1883.

<sup>2</sup> Hanyu Nanjio, Priest of Eastern Hongwanji, Japan : *A Catalogue of the Buddhist Tripitaka*, Oxford, 1883.

<sup>3</sup> E. Senart : *Étude sur les inscriptions de Piyadasi. Deuxième partie : Les édits sur colonnes ; dans le Journal Asiatique, t. XIX, p. 338 (1882) et XX, p. 101. Troisième partie : Les édits détachés etc. etc. ; Ibidem, t. I, p. 171 (1883) et III, p. 446 (1884).*

<sup>4</sup> G. Bühler : *Beiträge zur Erklärung der Asoka-Inschriften ; dans Zeitschrift der Deutschen Morgenl. Gesellschaft, t. XXXVII (1882), p. 87, 253, 422 et 571.*

<sup>5</sup> Le même : *Transcripts of the Dehli and Allahabad Pillar Edicts of Asoka ; dans Indian Antiquary, t. XIII (1884), p. 266. La transcription est placée en regard des fac-similés publiés par M. Fleet.*



que sept de ces édits et de voir dans le huitième l'édit circulaire la conclusion immédiate du septième, est une des plus heureuses qu'on ait faites, par la simplicité avec laquelle elle répond à toutes les exigences. — A côté de ces travaux sur les plus anciennes inscriptions de l'Inde, il faut signaler le mémoire de M. Halévy, sur le double alphabet dans lequel elles sont écrites. M. Halévy commence par établir l'étroite dépendance de l'alphabet méridional de celui du Nord et, au lieu de rattacher ce dernier, comme on l'avait fait jusqu'ici, à l'ancien alphabet phénicien, il le dérive directement de l'écriture cursive araméenne dans laquelle sont écrits les papyrus ptolémaïques. Quant à l'alphabet phénicien archaïque, il n'est intervenu qu'indirectement, par l'intermédiaire d'un dérivé, l'alphabet grec, auquel l'écriture indienne a emprunté un certain nombre de caractères. Ces conclusions s'appuient sur des rapports si concluants et si précis, qu'on ne saurait leur refuser une très grande probabilité. Elles sont heureusement indépendantes de l'espèce de contre-épreuve à laquelle M. Halévy a cru devoir les soumettre en y rattachant des vues plus que risquées sur l'âge des monuments mêmes de la littérature de l'Inde.

Le défaut d'espace ne nous permet pas de passer en revue plus longtemps une à une les nombreuses publications relatives à l'archéologie du bouddhisme du Nord. Il nous faut pourtant rappeler encore, ne fût-ce qu'en passant, une mention spéciale à quelques-unes des plus importantes. M. Bhagvānī Indrajī a publié un rapport plein d'informations du plus haut intérêt sur les antiquités bouddhiques découvertes dans les environs de Bombay<sup>1</sup>, entre autres un fragment du huitième des édits sur roc d'Āgoka, qui montre que la domina-

<sup>1</sup>) J. Halévy : *Revue d'un mémoire sur l'origine des écritures indiennes*. Extrait des Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, septembre 1881. — G. H. N. Cant : *On the Origin of the Indian Alphabet* dans *Journal of the Roy. Asiatic Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XVI (1881), p. 325.

<sup>2</sup>) Bhagvānī Indrajī : *Antiquities Remains at Sophrā and Pūlān* ; dans *Journal of the Roy. Asiatic Soc. Bombay Branch*, t. XV (1883), p. 272.

tion directe de ce prince s'étendait bien plus bas sur le côté du Déléhan qu'on ne le supposait jusqu'ici. — Les opérations de l'*Archaeological Survey of India* embrassent le passé entier de l'Inde. C'est ici pourtant qu'il convient de les mentionner, parce que les restes de la période bouddhique continuent à y tenir la plus grande place. On trouvera en note le détail des nouveaux volumes concernant, les uns l'Inde du Nord, dont l'exploration est directement dirigée par M. Cunningham<sup>1</sup>, les autres l'Inde de l'Ouest et du Sud, où les travaux sont conduits par M. Burgess<sup>2</sup>. — M. Beal, à qui on doit déjà d'excellentes recherches sur les pèlerins bouddhistes du moyen-âge, a publié une nouvelle traduction du Mémoire sur les contrées occidentales de Hienou-Tsang, cette précieuse description de l'Inde et du monde bouddhique du vi<sup>e</sup> siècle. L'auteur y a joint

<sup>1</sup> *Archaeological Survey of India: Report of Tours in the South-eastern Provinces in 1874, and 1875-76. By J. D. Beglar, under the superintendence of Major-General A. Cunningham*, Vol. XIII, Calcutta 1882. — *Report of a Tour in the Punjab in 1874-75. By A. Cunningham*, Vol. XIV, 1882. — *Report of a Tour in Bihar and Benegal in 1879-80, from Patna to Samargram. By A. Cunningham*, Vol. XV, 1882. — *Report of Tours in North and South Bihar, in 1880-81. By A. Cunningham and H. G. W. Garrick*, Vol. XVI, 1883. — *Report of a Tour in the Central Provinces and Lower Gangetic Bank in 1881-82. By A. Cunningham*, Vol. XVII, 1884. — *Report of a Tour in the Gorakhpur District, in 1875-76 and 1876-77. By A. C. B. Carleyle*, Vol. XVIII, 1883.

<sup>2</sup> *Jab. Burgess: Archaeological Survey of Western India. Vol. IV. Report on the Buddhist Cave Temples and their Inscriptions, being part of the Results of the fourth, fifth, and sixth seasons' operations of the Archaeological Survey of Western India. 1876-77, 1877-78, 1878-79. Supplementary to the volume on « The Cave Temples of India ».* Londres, 1883. Pour la partie épigraphique, M. Burgess a eu la collaboration de M. Bhagvānāl Indral, qui a préparé les inscriptions, et de M. Bühler qui a traduit la plupart des inscriptions. — Vol. V. *Report on the Kharā Cave Temples and the Buddhist and Jain Caves in Western India, comprising the Results of the fifth, sixth, and seventh seasons' operations of the Archaeological Survey. 1877-78, 1878-79, 1879-80. Supplementary to the volume on « The Cave Temples of India ».* Londres 1884. Ce volume contient les inscriptions de Nāgāghat et de Vānāghat, traduites par M. Bühler.

*Jab. Burgess: Archaeological Survey of Southern India. N° 3. Notes on the Arakāvali Stūpa. Madras, 1884.* Les inscriptions sont traduites par ce même M. Bühler, M. E. Hultzsch de Vienne. Une traduction revue et augmentée a été publiée depuis par M. Hultzsch *Amardasi-Hischriften gelam und arakāvali: dans Zeitschr. der Deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, t. XXXVII (1883), p. 248. — Cf. au même, *A Buddhist Inscription from Kādi-Gilman*, XXXVIII, p. 248.



les relations de deux prédécesseurs de Hinnou-Tsang<sup>1</sup>, Fa-Hian et Sung-Yun, la dernière traduite pour la première fois. Les notes, suffisantes peut-être pour le sinologue, auraient pu être parfois plus explicites. — M. Sarat Chandra Dās a donné d'utiles informations sur l'histoire et sur les particularités du bouddhisme tibétain<sup>2</sup>. — Enfin M. Senart, en analysant une des plus importantes parmi les inscriptions sanscrites récemment envoyées du Cambodge par M. Aymonier<sup>3</sup>, a montré que, au IX<sup>e</sup> siècle encore, le bouddhisme de ce pays se rattachait non seulement par la langue, ce que l'on savait déjà, mais aussi par la doctrine, à la branche du Nord<sup>4</sup>. — On trouvera en note<sup>5</sup> le relevé de quelques travaux détachés éclairant diverses particularités de l'ancien bouddhisme de l'Inde.

<sup>1</sup> Samuel Beal: *Si-yu-ki, Buddhist Records of the Western World, translated from the Chinese of Hinnou-Tsang* (A. D. 629), 2 vol., Londres, 1884. Falt partie de *Trübner's Oriental Series*.

<sup>2</sup> Baboo Sarat Chandra Dās: *Contributions on the Religion, History, etc., of Tibet*; dans *Journal of the Asiatic Soc. of Bengal*, t. I (1884), p. 283 et LI, p. 1 et 87. — Cf. W. W. Rockhill: *The Tibetan « Buddhist Phassand Songs » of Nidarupa, a Buddhist Missionary of the Eleventh Century*; dans *Proceedings of the Americ. Orient. Soc.*, octobre 1884.

<sup>3</sup> Eugène Senart: *Une inscription bouddhique du Cambodge*; dans la *Revue Archéologique*, 3<sup>e</sup> série, t. I (1883), p. 182.

<sup>4</sup> Le savoir est de même anciennement la langue du bouddhisme de la péninsule de Malacca. H. Kern: *Der erste oder Sanskrit-Schriftsteller malaiischer Schriftsteller*; dans les *Verhandlungen des Malabarischen Literatur-Vereins* d'Amsterdam, section de Littérature, série III, partie I, 1883.

<sup>5</sup> H. Rivett-Carnes: *Memoirs of Clay Discs called « Spinula Wheels » and votive Stupa found at Sankia, Rehar, and other Buddhist ruins in the North Western Provinces of India*; dans le *Journal of the Asiatic Soc. of Bengal*, t. XLIX (1880), p. 127. Les sceaux d'argile avec légende votive, ne sont pas particuliers au bouddhisme; on en a trouvé depuis de tout semblables, avec des légendes brahmaniques. H. Hoernle: *Notes on some Clay-Souls found in the Panat*; dans *Proceedings of the As. Soc. of Bengal*, septembre 1884. — Arthur Lillie: *Buddhist Saint Worship*; dans *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XIV (1882), p. 218. — William Simpson: *A Sculptured Tapa on a old Stone at Dera, Ladak*; ibidem, p. 28. — *Buddhist Caves of Afghanistan*; ibidem, p. 219. — *The Identification of the Sculptured Tapa at Sankia*; ibidem, p. 242. — H. Yule: *Buddha and St. Joseph*; dans *The Academy*, 1<sup>er</sup> septembre 1883. Montre que São Filomeno portugais Diogo de Couto avait reconnu l'identité de Joseph et de Buddha. Cf. sur cette légende du Joseph, E. Brachmann: *Die erste nicht christliche Parabel des Barismus und Joseph*; ihre Herkunft und Verbreitung, Halle, 1884. — As Ambrosini: *Il demiz di Budda. Narrente australo dalla Storia delle*

Nous pourrions être plus bref en passant en revue les publications relatives au bouddhisme du Sud. Non que ces publications soient moins importantes que les précédentes ni qu'elles forment un ensemble moins considérable. Mais elles sont moins éparpillées et consistent, pour la majeure partie, en éditions de textes qui ne s'adressent qu'aux spécialistes. — M. Fausbøll a ajouté un nouveau volume à sa grande édition du texte et d'un commentaire pâli du livre des *Jātakas*, ou des récits relatifs aux existences antérieures de Bouddha<sup>1</sup>. La publication s'arrête au 428<sup>e</sup> récit. Il suffira d'un dernier volume pour achever la collection, qui est la recension bouddhique, en quelque sorte, de ce grand amas de fables et de contes communs, depuis bien des siècles, à l'Inde et à l'Occident. La traduction dévolue à M. Rhys Davids, n'a pas progressé du même pas, et en est toujours encore au 10<sup>e</sup> récit. — M. Oldenberg a achevé sa belle édition de texte pâli du *Vinaya-pitaka*<sup>2</sup>. Le volume IV comprend deux parties : la première

*epiççy, à tradotta letteralmente del Chinez. Firenze, 1883. Sur la légende de la dent morte, et les pièces appartenant à la denture du Sud, traitées par M. L. de Milieu dans ses *Annales du Musée indien*, vol. VII, Paris 1884 : 1<sup>re</sup> La *śālisthāna* ou histoire de la dent reniée au Bouddha Galam. *Peñop* jusqu'à présent. *Dhammacakkapavattana* traduit en français d'après la version anglaise de sir Havelock Elphinstone. 2<sup>de</sup> *Annuaire sur la dent reliée de Ceylon*, précédé d'un essai sur la vie et la religion de Gautama Bouddha, par J. Gerson de Caden. *Étude de l'anglais avec introduction de l'auteur*. — S. Beal : *Two Sūtras named by Hsuen-Tsang in the 10 th Book of the Si-yu-ki*; dans *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XV (1882), p. 322. — Le même : *Some further Gleanings from the Si-yu-ki*; *ibidem*, t. XVI (1884), p. 267. — Le même : *Kakkatipaddasīra and Kakkatipaddasīra*; dans *Indian Antiquary*, t. XII (1882), p. 327. — See Walter Elliot : *Notice of a Buddhist Text in the Pāṇṇa Samādāna*. *ibidem*, p. 34 et la note de M. H. Senell, p. 254. — L. de Milieu : *On the Nāgapatikāna Buddhist Images*; *ibidem*, p. 241. — T. Max Müller : *The true date of Buddha's death*; dans *The Academy* du 10 mars 1884. — T. H. Oldenberg : *Buddhist Annals near Sanchi in Western Rajputana*; *ibidem*; dans *Journal of the Roy. Asiatic Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XVII (1885), p. 20.*

<sup>1</sup> V. Fausbøll : *The Jātakas together with its Commentary, being Tales of the anterior births of Gotama Buddha. For the first time edited in the original Pāli*. Vol. III. London, 1883.

<sup>2</sup> Hermann Oldenberg : *The Foreign Pīṭakas. One of the principal Buddhist Sūtras, explained in the Pāli language*, Vol. IV : *The Sāṃyāsangha, Second Part (one of the Sāṃyāsangha : Sāṃyāsangha)*. London et Edinburgh, 1902. — Vol. V : *The Purisāra*. *ibidem*, 1902.



contient la fin de la discipline des moines et traite successivement des péchés qui entraînent pénitence, de ceux qui s'expient par la simple confession, des menus observances concernant le costume, la tenue, la boire et le manger, enfin des diverses règles de procédure à suivre en cas d'offense. La deuxième partie reprend les matières traitées dans le III<sup>e</sup> volume et dans la première partie du IV<sup>e</sup>, en tant qu'elles s'appliquent spécialement aux religieuses. Le volume V est à la fois un supplément et un résumé des volumes I-IV. — En même temps que le texte original complet, M. Oldenberg publie, en collaboration avec M. Rhys Davids, la traduction des principales portions du Vinayapitaka<sup>1</sup>. La première partie du recueil, le Vibhanga ou Suttavibhanga, qui correspond aux volumes III et IV de l'édition de M. Oldenberg<sup>2</sup>, ne se prêtait guère à une version complète. Comme l'indique le titre de cette partie, « développement du Sutta », elle consiste en une sorte de commentaire d'un texte fondamental, réparti sous la forme de courtes prescriptions, à la fin des chapitres. Le commentaire, avec ses digressions, expose en détail l'application de ces prescriptions et indique à quelle occasion elles ont été formulées par le Buddha. Ce sont ces prescriptions, qui, détachées du contexte, constituent le Pāṭimokkha, l'examen de conscience des membres de l'ordre, proprement « la libération (du péché) », que MM. Rhys Davids et Oldenberg ont traduites comme représentant suffisamment le contenu du Vibhanga<sup>3</sup>. De la deuxième partie du Vinayapitaka, les Khandhakas, proprement « les chapitres » (vol. I et II de l'édition Oldenberg), ils donnent au contraire la version complète. La partie publiée comprend le Mahāvagga, « la grande collec-

<sup>1</sup> T. W. Rhys Davids and Hermann Oldenberg: *Vinaya Texts translated from the Pāli. Part I: The Pāṭimokkha. The Mahāvagga, I-V*, Oxford, 1881. *Part II: The Suttavagga, I-XI. The Cullavagga, I-III*, Oxford, 1884. Formées des vol. XIII et XVII des Sacred Books of the East.

<sup>2</sup> Corrigé et complété par M. Oldenberg dans son édition, diffère de celle des MS. du Vinayapitaka. Pour obtenir sa dernière, il faut joindre les volumes de l'édition de la façon suivante: III, IV, I, II, V.

<sup>3</sup> La traduction ne donne que ce qui est relatif aux moines. Elle passe de côté les chapitres qui concernent spécialement les religieuses.

non », en entier et le premier tiers environ du Gullavagga, « la petite collection ». L'ensemble forme une composition, sinon homogène, du moins indépendante, ne suivant pas, comme le Vibhanga, un texte antérieur et qu'on puisse en détacher. Il y est traité de l'admission dans l'ordre, des jours de jeûne, de la retraite annuelle durant la saison des pluies, du costume, des repas, de l'autorité ecclésiastique, de l'excommunication et de tout l'ensemble de la discipline. La partie légendaire, dans les premières sections surtout, est bien plus riche et plus originale que dans le Vibhanga. L'introduction contient un nouvel exposé des questions d'histoire littéraire que soulève le Vinayapitaka et que M. Oldenberg avait déjà discutées dans la préface de son édition du Mahāvagga.

M. Oldenberg a entrepris et achevé son édition du Vinaya avec l'appui de l'Académie de Berlin et du ministère de l'Inde et des colonies. Depuis, ces études ont trouvé un centre et une organisation indépendants par la constitution de la *Pali Text Society*. On trouvera dans le *Journal*<sup>1</sup> de la société, dans les rapports annuels qu'y publie M. Rhys Davids, toutes les informations concernant l'origine, les statuts, l'activité naissante et déjà fructueuse de l'association. Outre ces rapports, le *Journal* publie des correspondances, des catalogues des principales collections de MSS. pāli existant en Europe et dans l'Inde, ainsi que des mémoires et travaux de diverses natures, dont l'abondance ne suffirait pas pour remplir un volume<sup>2</sup>. Quant aux publications séparées, il suffit de les énumérer, pour faire

<sup>1</sup> *Journal of the Pali Text Society*. Edited by T. W. Rhys Davids, 2<sup>nd</sup> vol., London, 1882 et 1883.

<sup>2</sup> Voici la liste de ces ouvrages : James F. Allen : *On Buddhism, On Pāli*. — Max Müller : *The Life of King Kassapa*. — A. C. Benson : *Buddhism*. — Cecil Bendish : *Notes and Queries on Pāli in the Mahāvagga*. — Edward Müller : *Khadāvatthā and Mahāvatthā*. Deux traités ou vases contenant un abrégé du Vinaya (jāla). — Les collections de MSS. mentionnées : *Bibliothèque*, Oxford (H. Frankfort) ; *Bibliothèque nationale*, Paris (Léon Faucher) ; *Oriental Library*, Kandy, Ceylon (H. P. Bell) ; *Colombo Museum*, Ceylon (Louis de Zoysa) ; *India Office*, London (H. Oldenberg) ; *British Museum*, London (Hosert) ; *Cambridge University Library* (Rhys Davids) ; *Bibliothèque impériale et Bibliothèque de l'Université*, Copenhague (Ries Davids, d'après Wespersgaard et Fausbøll) ; *Société d'Anthropologie et de Géographie* de Stockholm (H. W. Dalgren et Fausbøll).



juger de l'importance du travail accompli en si peu de temps. Elles ont porté principalement sur le Suttapitaka, « la corbeille des sutras » ou des discours (prononcés en général par le Buddha) qui s'adressent aux laïques aussi bien qu'aux membres de l'ordre. M. Morris a édité les deux derniers traités de cette division du canon : le Buddhavamsa « la succession des Buddhas » et le Cariyāpitaka « le livre de la pratique (inspiré par le Bodhisattva : ?) » l'un, un abrégé en vers de la vie du Buddha Gotama et de celles de ses vingt-quatre prédécesseurs, l'autre, une collection également en vers de trente-quatre jātakas ou récits des existences antérieures du Buddha. MM. Oldenberg et Fischer ont publié, l'un les Theragāthās, l'autre les Therīgāthās<sup>1</sup>, deux recueils de stances attribuées par la tradition à des anciens et à des « anciennes » de l'ordre, contemporains du Buddha ou ayant vécu peu de temps après lui. Ces textes, ainsi que les précédents, appartiennent à la cinquième section du Suttapitaka, au Khuddakanikāya ou « collection des petits morceaux ». M. Morris a entrepris à lui seul l'édition de la quatrième section, l'Anguttaranikāya, recueil d'une étendue considérable dont il vient de publier les deux premiers chapitres<sup>2</sup>. Enfin, la troisième des grandes divisions du canon, l'Abhidhammapitaka, « la corbeille de la métaphysique »<sup>3</sup>, a été à son tour entreprise par le même savant, qui en a édité la section intitulée Puggalapāṇḍitī, « la théorie des individus »<sup>4</sup>. C'est un traité qui d'abord énumère et ensuite définit, chaque fois en dix chapitres, les conditions des individus engagés dans le courant, c'est-à-dire convertis à la loi du

<sup>1</sup> Rev. Richard Morris : *The Buddhavamsa and the Cariyāpitaka, edited. Part I.* Text. Londres, 1883.

<sup>2</sup> Hermann Oldenberg and Richard Fischer : *The Thero and Therī Gāthā (Stanzas ascribed to Elders of the Buddhist Order of Richard)*, edited, Londres 1882.

<sup>3</sup> Rev. Richard Morris : *The Anguttara-nikāya, edited. Part I. Ekavyūha and Dukanṭhāya*, Londres 1883.

<sup>4</sup> Traduction communément admise, mais qu'il, par rapport au canon pāli de même, est loin d'être exacte. Les traités compris dans cette division, ne traitent ni plus ni moins de métaphysique que les autres parties du canon, que les Buddhas eux-mêmes. Ils paraissent plutôt se distinguer du reste par leur origine secondaire et par leur forme, qui est particulièrement technique et aride.

<sup>5</sup> Rev. Richard Morris : *The Puggala-pāṇḍitī, Part I. Text.* Londres, 1883.

Buddha. D'un autre ouvrage publié sous les auspices de la Société et qui, par exception, est un livre jaina, il sera question plus loin, quand nous examinerons les travaux relatifs à cette secte. C'est là un début qui promet : pour peu que la Société reste fidèle à son programme, on peut espérer que d'ici à peu d'années, le texte du canon jain tout entier sera devenu accessible dans des éditions critiques. — En dehors de cette belle collection, je n'ai à signaler, en fait de publications de textes, qu'une curieuse litane en l'honneur du Buddha, de provenance birmane<sup>1</sup>, et le Sutta édité par M. Senart à la suite de son étude sur les inscriptions de Piyadasi<sup>2</sup>.

Pendant que les études de haute philologie palie se concentraient ainsi dans la *Pali Text Society*, il se créait à Ceylan même, sur le modèle de l'*Indian Antiquary*, un nouveau périodique, l'*Orientalist*<sup>3</sup>, qui, il faut l'espérer, sera pour le bouddhisme singhalais; ce que l'excellent recueil fondé par M. Burgess est pour l'Inde propre, l'organe le plus commode et le plus accrédité de la recherche courante. A côté d'intéressantes communications sur le folklore et l'ethnographie de l'île, l'archéologie bouddhique y est représentée par plusieurs articles dont on trouvera le relevé en note<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> H. L. St. Barbe: *The Namahêtra, with Translation and Commentary*; dans le *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XV (1885), p. 215.

<sup>2</sup> L'ambalattakârdhavarâda-Sutta, tiré de la douzième section du Samyutta; dans le *Journal Asiatique*, t. III (1884), p. 493. — A ces documents publiés, il faut joindre la traduction d'une sorte d'encyclopédie bouddhique siamoise, le *Paravanittha Niran*, par M. Basilar, qui est insérée dans son récent ouvrage: *Religions philosophische Probleme aus dem Pischangsische Buddha-entwurf Psychologie und der Vergleichenden Ethnologie*. Berlin, 1884, p. 145. Je n'aurais pu citer comme exemple de cette publication de M. Basilar, ainsi que de son précédent ouvrage: *Der Buddhismus in seiner Psychologie*. Berlin, 1882. Mais j'avoue que je n'ai à peu près rien compris à l'un, et guère plus à l'autre. Abstraction faite de l'importance de l'état de ces quelques écrits antérieurs de ce jeune d'œuvre, il n'est impossible de saisir le but général qu'en propose M. Basilar. Ce ne sont pas là de simples matériaux, parce qu'il s'y mêle trop de spéculation. Ce n'est pas davantage un exposé théorique, car le R., pour moi du moins, se perd à chaque instant. C'est un chaos informe, qui se débale de l'un à l'autre de ses habiles que moi.

<sup>3</sup> *The Orientalist, a Monthly Journal of Oriental Literature, Arts and Science, Folklore, etc.* Kandy, Ceylon. Le 1<sup>er</sup> n<sup>o</sup> est de janvier 1884.

<sup>4</sup> L. Comelis Wijnants: *Episodes from the Mahabharata*; p. 49, 50, 135,



Il ne me reste plus, pour acheter ma tâche en ce qui concerne le bouddhisme, qu'à jeter un coup d'œil sur les ouvrages où il est envisagé d'une façon générale, à la fois d'après les documents du Nord et ceux du Sud. M. Kern a terminé sa grande et belle histoire du bouddhisme dans l'Inde<sup>1</sup>, le livre le plus complet qu'on possède sur la matière. J'ai indiqué dans le précédent bulletin les réserves que commandent les théories mythologiques de l'auteur : j'ai dit aussi que la valeur de l'ouvrage était indépendante de ces théories. A mesure d'ailleurs que le récit s'éloigne des origines et de la personne du fondateur, il donne moins de prise à ce genre d'objections, tandis que les qualités qui le distinguent, la clarté, l'exactitude, l'étendue et la sûreté des informations, cette intelligence des faits surtout, sans laquelle il n'est point d'histoire, s'affirment jusqu'à la fin, dans l'ensemble et dans les moindres détails. Dans ce deuxième volume, M. Kern traite du Sangha, de l'ordre bouddhique, de son organisation et de sa discipline : du culte avec ses pratiques, ses symboles, son appareil ; de l'histoire de l'Eglise,

185 et 169. — W. F. Bannenberg : *Buddhist Sacred Stories as Held by the Siamese and in the Low Country of Ceylon*, p. 116. — Louis Noll : *The Apurandha Itthita*, p. 150. — T. B. Panchabha : *The Reward of Constancy*, p. 165. — Rev. D. J. Gogerly : *Buddhism*, p. 122. Des réimpressions des manuscrits grecs sont innombrables. De M. Gogerly, venant les blâmer. — J. F. Dijkster : *The Dhammapadam-Kommeterie*, p. 220. Est la réimpression de l'article *de Journal of the Roy. As. Soc.* L. VII, et traite du la réimpression dans l'Inde. — Pour terminer on qui concerne l'archéologie du bouddhisme méridional, j'ajoute quelques travaux. C'est le premier : Arthur Lillie : *The Buddhism of Ceylon*, then in *Journal of the Roy. As. Soc. of Great Britain and Ireland*, t. XV (1883), p. 419. — W. Knight Jones : *Notes on Buddhism traced in Ceylon*, dans *Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 44. — Rev. Michael Morris : *Folk-tales of India*, dans le *Fortnightly Journal*, t. II (1884), p. 59, 132, 270 et t. III (1885), p. 58 et une série d'études sur les Jâtaks.

2. H. Kern : *Geschichte des Buddhismus in Indien*, Zweite Aufl., Halle, 1884. — L'ouvrage est traduit en allemand par M. H. Jacobi : *Der Buddhismus und seine Geschichte in Indien*, Leipzig. Le 1<sup>er</sup> volume est de 1882, le 2<sup>e</sup> est en cours. — L'interception de la traduction française commencent dans la Revue est infiniment regrettable, et même toujours à espérer qu'elle n'est que temporaire. Nous n'avons rien dans notre langue qui puisse tenir lieu de cet ouvrage. — Cf. E. Benoit-Lévy : *Der Buddhismus*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie und Sprachwissenschaft*, t. XV (1904), p. 415. L'article se réfère spécialement à l'ouvrage de M. Kern et à la vie du Bouddha de M. Dijkster.

avec ses amélies, ses schismes, ses sectes et ses écoles; enfin de l'histoire politique du bouddhisme, autant que nous pouvons l'entrevoir, de sa longue et lente décadence, jusqu'aux jours où le silence qui s'est fait sur lui, nous avertit bien qu'il s'est éteint. Ces derniers chapitres du livre en sont la première vue, la partie la plus neuve. Depuis Lassen, personne n'avait entrepris d'écrire l'histoire de cette décadence dont les découvertes récentes de l'archéologie ont en partie renouvelé les données. Mais, à des yeux exercés, il n'échappera pas combien tout l'ensemble de l'ouvrage est original. Nul n'a mieux montré que M. Kern, par des rapprochements aussi précis et aussi patiemment rassemblés, combien le bouddhisme de l'Inde a toujours été profondément hindou, et combien il faut se garder d'exagérer et de généraliser l'antagonisme qui a pu parfois éclater entre lui et le brâhmanisme. Des vues semblables dominent les belles études que MM. Kuonen<sup>1</sup> et Renan<sup>2</sup> ont consacrées au bouddhisme et qui ont déjà été présentées aux lecteurs de la *Revue*<sup>3</sup>. Elles trouveraient leur application ailleurs encore dans l'histoire des sectes de l'Inde, et il faudrait les avoir toujours présentes à l'esprit en touchant aux diversités de dévotion et d'observance de ce vieux monde religieux, où le dogme proprement dit tient parfois si peu de place. Il n'y a pas de moyen plus sûr de s'y perdre, que d'y introduire les distinctions tranchées auxquelles nous a habitués l'histoire de notre Occident, où, depuis des siècles, il n'y a plus en présence que des religions à catéchisme.

C'est à l'historien du christianisme plutôt qu'à l'indianiste, de se prononcer sur les rapprochements que M. Seydel a essayé d'établir entre la vie du Christ et celle du Buddha<sup>1</sup>.

<sup>71</sup> A. KUHN: *National Religion and Universal Religion. The Zolner Lectures, 1882*. London 1892. La traduction française de M. Maurice Vernes: *Religion nationale et religion universelle*, Paris 1883, est basée sur le texte allemand.

<sup>1</sup> Dans le *Journal des Savants*, 1682, p. 171, 180; articles reproduits dans : *Œuvres complètes d'histoire religieuse*, Paris 1904.

<sup>1</sup> Voir *Revue de l'Édit.*, des rois, t. VII, p. 384, et l'article de M. A. Henrici, *ibidem*, t. IX, p. 384.

1) Rudolf Seydel: Das Fidejussorium vom Juni 19. Jahres. Verfallensfrist 20



Ces rapprochements ne sont pas de pure fantaisie : ils reposent sur des rapports qu'il serait inutile de nier. De ces similitudes, plusieurs sont probablement fortuites. Ainsi, pour le bain qui termine le jeûne du Buddha et la retraite au désert suivi du baptême dans le Jourdain, le surnaturel de la mise en scène était, de part et d'autre, pour ainsi dire donné d'avance. Quant au fond du récit, il est parfaitement justifié, du côté du Buddha, par la coutume hindoue, tandis que, dans l'évangile, il nous a conservé le souvenir d'un fait historique dont on ne peut pas se débarrasser, l'affiliation de Jésus à la secte de Jean le Baptiste. Mais il restera toujours un certain nombre de rapports qui ne sauraient être expliqués de la même façon, et, d'autre part, il paraît bien établi que la légende du Buddha était fixée dans ses traits essentiels, avant le commencement de notre ère. A mon avis la question est ici la même que pour la légende de Krishna, et doit être résolue de la même façon. Il y a là un vieux fonds d'éléments mystiques qui existait à l'état flottant d'un bout à l'autre du monde antique et qui dispense de recourir à l'hypothèse d'un emprunt direct. Telle n'est pourtant pas la conclusion de M. Seydel. D'après lui, nos évangiles reposeraient sur une sorte de poème chrétien, écrit à Alexandrie, par un auteur qui aurait eu sous les yeux une vie du Buddha. Je n'examine pas si ce n'est pas là faire trop d'honneur, d'après tout ce que nous en savons, aux productions de la littérature bouddhique. Je me demande simplement, en me plaçant au point de vue de M. Seydel et en me référant à la longue liste qu'il a dressée de ces emprunts, ce qu'aurait bien pu être dans ce cas la légende du Christ avant la confection du poème. Je me demande encore comment la présence de documents pareils dès le 1<sup>er</sup> siècle, à Alexandrie, dans un

*Buddhismus und Buddhistische, mit vorläufiger Rücksicht auf andere Religionen untersucht, Leipzig, 1882. — Die Buddha-Legende und das Leben Jesu nach den Evangelien. Ernstes Prüfung ihres gegenwärtigen Verhältnisses. Hildes, 1884.*

\*) Je n'entends pas nier d'ailleurs la possibilité de certains emprunts, par exemple la virginité du la mère du Buddha, qui, contrairement à l'opinion de M. Seydel, me paraît être un trait chrétien.

nolien aussi curieux des choses orientales, pourrait se concilier avec l'ignorance dans laquelle le monde hellénique est resté si longtemps par rapport au bouddhisme; et je suis obligé de convenir que, de toutes les solutions possibles, celle de M. Seydel me paraît encore la plus invraisemblable.

Je ne connais que pour ce qui en a été dit dans la *Revue*, le livre de M. Vireux sur le Bouddha et sa doctrine<sup>1</sup>. Je n'ai pas davantage, après les substantiels articles de M. Baisac<sup>2</sup>, à revenir sur le néo-bouddhisme qui, parti d'Amérique et d'Europe, nous revient maintenant par la voie de l'Inde. Je dois dire pourtant que, comme études historiques, des livres comme le *Bouddhisme ésotérique* de M. Sinnett<sup>3</sup>, relèvent à peine de la critique. Quant au rôle que l'élément surnaturel joue dans ces écrits, l'examen en appartient à la psychologie et, je le crains, à la psychologie pathologique. Mais, quoiqu'il faille penser à cet égard, on ne peut s'empêcher d'admirer la sûreté en quelque sorte instinctive avec laquelle les auteurs de ce singulier mouvement sont allés droit au pays du monde qui, mieux que tout autre, pouvait leur fournir avec un minimum de ce que nous appelons religion, un maximum de mysticisme.

Les travaux relatifs à la littérature des jalms, qui n'avaient exigé que quelques lignes dans le précédent bulletin, se sont singulièrement multipliés dans ces dernières années. Les collections de manuscrits formées dans l'Inde, celles que MM. Bühler et Jacobi ont apportées en Europe, notamment celle dont s'est enrichie la bibliothèque de Berlin, commencent à être activement exploitées. M. Jacobi a édité le premier des *Angas*, c'est-à-dire le traité par lequel s'ouvre la première division du canon

<sup>1</sup> Eugène Vireux : *Le Bouddha, sa vie et sa doctrine*. Paris, 1894. Voir l'article de M. Foucaux dans la *Rev. de l'Hist. des relig.* t. XI, p. 160.

<sup>2</sup> Jules Baisac : *Études d'histoire religieuse contemporaine. La nouvelle théosophie*; dans la *Rev. de l'Hist. des relig.* t. X, p. 43 et 161. — Cf. l'article de M. Foucaux : *Un Catéchisme bouddhiste en 1881*. Ibidem, t. VII, p. 99; et W. G. Fink : *Theosophy, Eastern and Western*; dans le *Calcutta Review*, avril 1883, p. 373.

<sup>3</sup> A. P. Sinnett : *Esoteric Buddhism*. Londres, 1883. L'ouvrage vient d'être traduit en allemand : *Die Esoterische Lehre oder Geheimbuddhismus*. Leipzig, 1885.



tel qu'il s'est transmis dans le texte des *Grētāmharas*, l'*Āśārāṅga-sūtra*, ou *jaïna-prākṛit Āyāraṅga-sūtra*<sup>1</sup>. Un deuxième fascicule donnera un glossaire et des extraits des commentaires sanscrits. Celui-ci ne contient que le texte, en grande partie à peu près intelligible sans ces secours. Il suffit pourtant d'un examen sommaire pour voir que le contenu répond assez exactement au titre du livre, « enseignement de la conduite. » C'est en effet un traité complet de morale et de discipline à l'usage des membres de l'ordre jaïna. Aux préceptes, se mêlent, comme toujours, des chapitres de nature spéculative ou légendaire. — M. Leumann a publié le premier des *Upāṅgas*, c'est-à-dire le traité qui est en tête de la deuxième division du canon, l'*Aupapātika-sūtra* ou « enseignement relatif à la réincarnation (dans une autre existence) »<sup>2</sup>. Dans l'introduction, M. Leumann a donné une analyse très détaillée du contenu de ce sūtra. La première partie est formée par le récit d'une visite du roi Kāśyapa, l'*Ājātaśatṛa* des bouddhistes, à Mahavira, le dernier Jina de l'âge actuel. C'est une variation très amplifiée d'un thème qui revient fréquemment dans les sūtras bouddhiques. Les chapitres suivants, qui ont fourni le titre du livre et qui ne se relient au commencement que d'une façon tout extérieure, traitent des diverses conditions dans lesquelles naissent les êtres, selon qu'ils ont vécu ici bas. C'est la partie la plus intéressante du traité, par les détails qu'elle donne sur les différents ordres mondains et ascétiques, tant jaïnas que brâhmaniques et autres. Comme trait caractéristique, on remarquera la mention fréquente du suicide religieux. — Un autre *Upāṅga*, sur lequel on possédait déjà un mémoire de M. Weber, le *Sāryaprajñapti*, a été soumis à un examen approfondi par M. Thibaut<sup>3</sup>. Le livre est un traité d'astronomie et

<sup>1</sup> Hermann Jacobi : *The Āyāraṅga Sūtra of the Grētāmbara Jains*, edited Part. I. Text. Londres 1882. Fait partie des publications de la *Pali Text Society*.

<sup>2</sup> Ernst Leumann : *Das Aupapātika Sūtra, erstes Upāṅga der Jaina, Einleitung, Text und Glossar*. Leipzig 1883. Forme le 2<sup>e</sup> fascicule du t. VIII des *Abhandlungen für das Kunde des Morgenlandes*. L'introduction et les premiers chapitres avaient été publiés dès 1882, comme thèse de doctorat.

<sup>3</sup> Cf. Thibaut : *On the Sāryaprajñapti*, dans *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. XLIX (1880), p. 107 et 181.

c'était au point de vue astronomique que M. Thibaut l'a étudié. Il est un côté pourtant de son travail qui doit nous intéresser ici : il confirme que la doctrine conservée dans la *Sûryaprajñapti* se rattache aux anciennes données et qu'elle est antérieure à celle des *Siddhāntas*, qui a subi l'influence de l'astronomie grecque. C'est là un indice sûr que, pour le fond, cette littérature canonique remonte bien au delà de l'époque de sa rédaction définitive. On ne saurait méconnaître l'importance de ces publications du canon jain. Ce n'est que quand on aura des éditions critiques de l'ensemble ou du moins des principaux de ces écrits, qu'on pourra espérer de voir clair dans un des chapitres les plus curieux de l'histoire religieuse de l'Inde. Il faut convenir pourtant que ce qui en a été publié jusqu'ici, ne nous a pas appris beaucoup de choses nouvelles, ni comme doctrines, ni comme fonds légendaire. Vis à vis du bouddhisme surtout, il y a dans ces livres un manque d'originalité déplorable. A chaque pas on y rencontre les mêmes éléments, à peine déguisés à l'aide de quelques modifications systématiques : on dirait de la marchandise démarquée. Et, malheureusement, il est à craindre que le reste du canon ne soit à l'avantant. C'est du moins l'impression qui ressort de l'analyse magistrale qu'en a faite M. Weber<sup>1</sup> dans un mémoire qui est le travail capital de ces dernières années sur la littérature sacrée des jains.

Les données uniformément précises et par cela même très suspectes que ces livres fournissent sur l'histoire interne du jainisme et sur la naissance des sept anciennes sectes (jusqu'au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère; les deux premières ont eu lieu du vivant du fondateur), ont été réunies par M. Leumann<sup>2</sup>. — M. Jacobi a traité, d'après des documents postérieurs (xii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles), du huitième schisme, celui des *Āvetāmbaras* et les *Digāmbaras*<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Albert Weber : *Über die heiligen Schriften der Jaina* ; dans *Indische Studien* t. XVI (1883), p. 214 et XVII (1884), p. 1. Ce mémoire est le résultat du dépouillement auquel M. Weber a soumis la collection des MSS. jains de la bibliothèque de Berlin.

<sup>2</sup> E. Leumann : *Die alten Berichte von den Schismen der Jaina* ; dans *Festschrift Studien*, t. XVII, p. 31.

<sup>3</sup> H. Jacobi : *Über die Entstehung der Āvetāmbara und Digāmbara Sektens* ;



qui paraît avoir éclaté au I<sup>er</sup> siècle et qui divisa encore actuellement les Jains en deux grandes églises rivales. — M. Weber a fait connaître un curieux *compendium* \* qui résume à partir de là jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, l'histoire des dix principales hérésies modernes. — A M. Leumann on doit en outre deux nouvelles versions \* de la légende d'un saint personnage déjà connu par des travaux de MM. Weber et Jacobi. Kālakācūrya, sur lequel les données sont contradictoires et qui paraît avoir eu plusieurs homonymes. Ces récits le mettent en rapport avec la domination des Çakas et le roi Çalivāhana, qui paraît tenir dans la légende jaina une place analogue à celle que Kaniṣka occupe dans celle des bouddhistes. — M. Klatt a donné, d'après des documents modernes, les listes accompagnées de courtes notices historiques, des patriarches de l'église jaina, tels qu'ils se seraient succédé sans interruption, depuis la mort du fondateur, selon la tradition des deux principales subdivisions des Çvetāmbaras, le Kharataragacha et le Tapāgacha. La première liste compte soixante-dix de ces personnages jusqu'en 1880 AD : la deuxième en enregistre soixante-deux jusqu'en 1976. Il va sans dire qu'elles ne sont ni consistantes avec elles-mêmes, ni d'accord l'une avec l'autre. — Enfin M. Jacobi a commencé la publication du *Sihavirāvalīkavṛita* de Hemachandra (XII<sup>e</sup> siècle), une histoire en vers de ces mêmes patriarches.

On ne saurait douter que, pour le moyen-âge, soit les dix derniers siècles, ces documents méritent en général confiance.

dans *Zeitsch. der Deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, t. XXXVIII (1884), p. 1. Je en vois pas où M. Jacobi écrit (p. 10) que les Çvetāmbaras plaissent ce système au lieu de l'être au contraire (p. 11). Si dans ses documents, et ailleurs que je sache, il n'y a rien de semblable. Partant cette date de 800 est rapportée à l'ère de Mahāvīra (566 av. J.-C.).

\*) A. Weber : *Leber des Kopalakakucācūrya des Dharmasthāna, Schriftschreib eines orthodoxen Jaina, vom Jahre 1573*; dans les *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 22 juillet 1882.

\*) H. Leumann : *Zwei weitere Kālakācūrya-Legenden*; dans *Festschr. der Deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, t. XXXVII, p. 493.

\*) Johannes Klatt : *Extracts from the Historical Records of the Jains*; dans *Indian Antiquary*, t. XI (1882), p. 245.

\*) H. Jacobi : *Sihavirāvalīkavṛita or Parivṛāṇaparvan, being an Appendix to the Trishastitīkavṛitaparvāṇachārī by Hemachandra*; Fanoie. I et II. Calcutta 1883-1884 (Bibliotheca Indica).

Mais à mesure qu'on remonte plus haut, ils deviennent singulièrement sujets à caution. Au delà de la fixation du canon (v<sup>e</sup> siècle), il n'y a plus que des souvenirs épars : aux approches de notre ère, une époque particulièrement embarrassante dans l'histoire de l'Inde, ils deviennent absolument informes ; quant à la période antérieure, celle des origines, on ne saurait écarter le soupçon que tout le cadre de cette tradition a été fabriqué d'une pièce, après coup. Jusqu'ici, deux points paraissent clairs : c'est que, du jainisme et du bouddhisme, l'un des deux a largement copié l'autre, et que les chances d'originalité ne sont pas en faveur du premier. Il n'a pas, comme son rival, ses inscriptions d'Acoka et sa chronique singhalaise.

C'est en faveur des jainas, au contraire, que se prononce M. de Milloué, dans un mémoire<sup>1</sup> où il a réuni un grand nombre d'informations utiles touchant cette secte, ses doctrines, son histoire et son état présent. On peut différer avec l'auteur sur la portée qu'il attribue parfois aux faits ; mais ceux-ci sont en général recueillis avec exactitude et, si des doutes d'âge et de valeur fort divers se conduisent un peu pêle-mêle dans son exposé, le défaut, jusqu'à un certain point, était inévitable. — M. Burgess a terminé dans l'*Indian Antiquary* ses miscellanées sur les jainas, par une série de communications du plus grand intérêt sur le rituel aujourd'hui en usage parmi eux, sur leurs pratiques et leurs coutumes, et sur la distribution actuelle de leurs sectes<sup>2</sup>. — Enfin, il nous fait mentionner encore les nouveaux spécimens de leurs contes ou *Kathānūhas* qu'a publiés M. Weber<sup>3</sup>. Ce sont des récits où il

<sup>1</sup> L. de Milloué : *Essai sur la religion des Jains*. Louvain 1884. Extrait du *Budha*.

<sup>2</sup> J. Burgess : *Papers on Buddhism and the Jains* ; dans *Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 194 et 276. Les précédents articles se trouvent aux II (1873), depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1882, M. Burgess a quitté la direction de cet excellent recueil, fondé par lui en 1872, et dont il avait eu l'air d'en faire une publication modèle. Ses successeurs sont MM. Faus et Tappin ; l'*Indian Antiquary* ne pouvait passer en de meilleures mains. — Cf. encore dans la même revue, t. XII, p. 24, la notice de M. E. B. Pictet : *The Date of Mahāvīra's Nirvāṇa, as determined in Cāka 147b*.

<sup>3</sup> A. Weber : *Über das Lampakavallīkathānūhasam, die Lampakavallīkathānūhasam* ; dans les *Mittheilungen* de l'Académie de Berlin, 31



n'y a d'édifiant que la fin, semblables en ceci à beaucoup de jâlakas bouddhiques et aussi aux historiettes parfois plus que légères qui servent de thèmes dans nos sermons du moyen-âge.

Les jainas sont les restes d'une église qui se survit à elle-même et qui compte à peine un demi-million de fidèles. Le nêo-brâhmanisme ou hindouisme est une masse à la fois confuse et compacte de cultes et de croyances infiniment divers, où le passé et le présent, la mort et la vie la plus intense s'associent et se confondent et qui, dans ses limites indécises, comprend de 150 à 200 millions d'adhérents. L'unité de ce vaste assemblage, on la sent plutôt qu'on ne peut la définir. Quant aux divisions qu'on essaierait d'y tracer, il faudrait les multiplier à l'infini pour qu'elles fussent exactes. Aussi la monographie, la notice de détail règnent-elles en maître sur ce domaine, et faudra-t-il nous contenter d'un ordre fort sommaire dans la rapide esquisse qui doit clore ce bulletin.

Inaccessible aux masses par sa langue et par sa forme, distincte aussi parfois de leurs croyances réelles, bien que les pénétrant à des degrés divers, la tradition littéraire constitue à ces religions une sorte de théologie supérieure, avec laquelle on est trop tenté, en Europe surtout, de les confondre. Parmi ces œuvres de lettrés, qui ont ainsi exercé une influence parfois énorme, mais indirectement, après avoir été remaniées au préalable en des versions populaires, il faut compter au premier rang les Purânas et, entre tous, une œuvre qui doit nous être particulièrement chère, le Bhâgavata-Purâna. Restées interrompues par la mort de Burnouf, l'édition et la traduction françaises ont été enfin reprises par M. Hauvette-Désaulx<sup>1</sup>. Le nouveau volume, le quatrième de l'œuvre entière, comprend la première partie de ce dixième chant qui décrit la naissance et la jeunesse de Krishna et qui, interprété de mille façons, a dé-

mai et 19 juillet 1883. — *Ueber das Uttamacarâtrakâthânam, die Gôekî-kâthâ des Prâjâna Dyâgâthet*, ibidem, 27 mars 1884.

<sup>1</sup> Le *Bhâgavata Purâna ou Histoire poétique de Krishna*, traduit et publié en français par Eugène Burnouf, Tome quatrième, par M. Hauvette-Désaulx, Paris 1884.

trayé presque à lui seul la dévotion des sectes vishnouïtes. Dans une préface sobre et substantielle, M. Hanvete-Besnault a parfaitement fait ressortir l'importance de ce texte et la place qu'il occupe dans la tradition religieuse de l'Inde. — Dans l'Inde, M. Rajendralâla Mitra a continué la publication du *Vāyu-Purāṇa*<sup>1</sup>. — La grande encyclopédie du culte et de la coutume brâhmaniques de Hemādri, le *Caturvargacintāmaṇi*, a progressé de dix nouveaux fascicules<sup>2</sup>. — MM. Cowell et Gough ont achevé et réuni en un volume leur savante traduction du *Sarvadarśana-saṅgraha*,<sup>3</sup> qui avait d'abord paru à de longs intervalles (1874-1878) dans les numéros du *Panjab*. L'œuvre originale, où Mādhavācārya, le célèbre commentateur des Vedas et de la Smṛiti (xiv<sup>e</sup> siècle), expose et discute les principes philosophiques des principales écoles et sectes de l'Inde (16 en tout), est écrite en un style extrêmement concis et technique, et il fallait la connaissance profonde des systèmes hindous que possèdent MM. Cowell et Gough, et sans doute aussi des secours qu'on ne peut trouver que dans l'Inde, pour se tirer avec honneur d'un pareil travail. Malgré la compétence tout exceptionnelle des traducteurs, leur version se ressent parfois des difficultés presque insurmontables que leur opposait l'original, et il est tel endroit où, pour être comprise, elle exige autant d'efforts que le texte même de Mādhava. — A cette publication s'en rattache une autre de M. Cowell, celle d'un petit poème intitulé « le collier de perles des principes vrais »<sup>4</sup>, dans lequel un auteur de date incertaine (peut-être antérieur au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle), défend avec beaucoup de

<sup>1</sup> Rajendralâla Mitra: *The Vāyu Purāṇa. A System of Hindu Mythology and Tradition*, Edited, Vol. II, Part I, F. Calcutta, 1881-1885 (Bibliotheca Indica).

<sup>2</sup> Pandita Yogesvara Smṛitirāmaṇi and Pandita Kāmakhyasāstra Tārāraṇi: *Caturvargacintāmaṇi*, by Hemādri. Edited, Vol. III, Part I, fasc. I-X. Calcutta, 1881-1885. (Bibliotheca Indica). Ce volume traite des cérémonies hindoues.

<sup>3</sup> E. H. Cowell and A. E. Gough: *The Sarva-darśana-saṅgraha, or Summary of the different Systems of Hindu Philosophy*, by Mādhavācārya. Translated, London, 1882 (Trübner's Oriental Series).

<sup>4</sup> E. H. Cowell: *The Yajña-mukhikā of Gāṇḍa-pāruṣāṇḍya-chakrapāṇi*. Edited and Translated; dans *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XV (1885), p. 157.



chaleur et d'habileté, contre l'idéalisme absolu du Védānta, la réalité du monde et des âmes individuelles.

Vaut-il se faire une idée des ramaniements que subissent les œuvres de cette littérature savante sous la main de ceux qui les traduisent aux masses, on ne saurait choisir de meilleurs exemples que la traduction de M. Growse du Rāmāyana hindī de Tulsi Dās<sup>1</sup> (commencement du xvi<sup>e</sup> siècle), un des livres favoris des vishnouïtes, ou les fragments du Harivamśa de Mandodh (fin du xvii<sup>e</sup> siècle, en dialecte de Mithilā, publiés par M. Orierson<sup>2</sup>. — Tantôt plus raffinée, tantôt plus vulgaire, cette poésie abonde à son tour par des transitions à peine sensibles, aux chants populaires proprement dits. De ceux-ci on trouvera des spécimens aussi curieux que variés et où le vrai fond de la religion de ces peuples se reflète parfois avec une admirable fidélité, dans les collections publiées par MM. Orierson<sup>3</sup> et Temple<sup>4</sup>. Les « Legendes du Penjab », une véritable Revue mensuelle fondée par M. Temple uniquement en vue de cette poésie populaire et qu'il alimente à lui seul depuis plus de six-huit mois, méritent une mention spéciale par la richesse des matériaux qu'elles mettent à notre disposition et par le jour qu'elles jettent sur l'out religieux souvent fort étrange des diverses couches de la population si mêlée de ces pays frontières. Nulle part on ne se rendra mieux compte que dans ces chants, combien l'islam et l'hindouïsme se sont

<sup>1</sup> F. S. Growse : *The Rāmāyana of Tulsi Dās, translated from the original Hindī*. Allahabad, 1881.

<sup>2</sup> G. A. Orierson : *Mandodh's Harivamśa, Part I. Text : dans Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. I, 1 (1883), p. 120.

<sup>3</sup> Le même : *Some Bihār Folk-songs ; dans Journ. of the Roy. Asi. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XVI (1881), p. 196.

<sup>4</sup> H. G. Temple : *A Song about Sakhi Sarwar ; dans la Calcutta Review*, octobre 1881. — *Some Hindu Songs and Catches from the Villages in Northern India* ; ibidem, avril et juillet 1882. — *Folk-songs from Northern India* ; ibidem, avril 1884. — *Some Hindī Folk-songs from the Punjab ; dans Journ. of the Asi. Soc. of Bengal*, t. I, 1 (1884), p. 151. — *The Hymns of the Fāngh-panth ; dans Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 1 ; Les Nanigpanths sont une secte d'Élémanites du Penjab oriental, fondée il y a une cinquantaine d'années. — *The Legends of the Punjab*, n° 1-10. Bombay 1883-1885. Paraissent par fascicules mensuels depuis août 1885.

profondément pénétrés dans ces régions où ils sont en présence depuis plus de dix siècles<sup>1</sup>.

Parmi les travaux consacrés à l'étude des mouvements sectaires, nous avons à signaler la mémoire de M. Monier Williams sur le visnouisme et sur la réforme puritaine entreprise au commencement de ce siècle par Svāmi Nārāyaṇa<sup>2</sup>. L'épître en vers, dans laquelle le fondateur a résumé ses instructions et ses commandements et que M. Williams publie à la suite du mémoire, est un curieux morceau de littérature sectaire. Le début tendrait presque à faire croire que l'auteur a eu quelque vague connaissance des épîtres de saint Paul. — M. Rājendralāla Mitra a donné d'intéressants spécimens de la scolastique des Vaiṣṇavas du Bengale<sup>3</sup> et des subtilités auxquelles on a recours dans ces milieux dévots pour concilier les sentences contradictoires de leurs saints et de leurs docteurs, et pour avoir à la fois les deux doctrines opposées, mais également chères à leur mysticisme, entre lesquelles se partage le Vedānta; celle d'une certaine distinction entre la divinité et le fidèle, et celle de leur unité absolue. — Dans un récit, auquel il a su donner une forme charmante, M. Naloga Chāstri a raconté l'origine légendaire et décrit les usages d'une autre secte visnouite, les Āryaishnavas du Sud, qui se rattachent au célèbre réformateur Rāmāṇja (xiii<sup>e</sup> siècle)<sup>4</sup>. Entre autres détails intéressants, on remarquera le retour partiel de la secte

<sup>1</sup> On trouve aussi de nombreuses informations sur l'histoire religieuse de la province, dans une autre publication contemporaine, fondée également par M. Temple et à la même époque : *Punjab Notes and Queries, a Monthly Periodical devoted to the systematic collection of authentic Notes and Scraps of information regarding the country and the people*, n° 1-16; Alahabad, 1883-1885. Le 1<sup>er</sup> numéro est d'octobre 1883.

<sup>2</sup> Monier Williams : *The Vaiṣṇava Religion, with special reference to the Ākhaṇḍ-patri of the modern sect, called Ākhaṇḍ-Nārāyaṇa*; dans *Journ. of the Ind. As. Soc. of Gr. Britain and Foreign*, t. XIV (1882), p. 371. — *Sketch of the Ākhaṇḍ-Patri of the Sāmi-Nārāyaṇa Sect, edited and translated*; ibidem, p. 733.

<sup>3</sup> Rājendralāla Mitra : *On the Psychological Tenets of the Vaiṣṇavas*; dans *Journ. of the Ind. Soc. of Bengal*, t. XIII (1884), p. 155.

<sup>4</sup> Punell S. M. Naloga Chāstri : *The Origin of the Āryaishnavas of Southern India*; dans *Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 252.



à la norme commune du brâhmanisme, qui semble être la loi fatal de toutes ces réformes. — M. Senâthi-Râja a donné d'utiles informations sur les sectes çivaïtes de ces mêmes contrées<sup>1</sup>. Dans son mémoire, il faut distinguer toutefois entre les données modernes, dont l'auteur a fait en général un usage excellent, et ses théories sur l'histoire ancienne de ces religions, où il a montré bien peu de critique. — Enfin, c'est un véritable chapitre de l'histoire des sectes hindoues, que cette tentative d'établir une religion nouvelle faite par l'empereur Akbar, et dont la relation exacte, due à M. de Noer, a été mise à la portée du public français par M. Bonnet Maury<sup>2</sup>.

Si de l'histoire des sectes et de leurs doctrines, nous passons à leur culte, nous trouvons un excellent mémoire de M. Burgess sur le rituel çivaïte tel qu'il est en usage dans le sanctuaire de Râmeçvara<sup>3</sup>, à l'extrémité méridionale de la péninsule, en face de Ceylan, un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de l'Inde. — M. Natcha Çâstri a décrit les cérémonies funéraires telles qu'elles se pratiquent en mémoire d'une mère, à un autre sanctuaire fameux, à Siddhapuri en Gujarât<sup>4</sup>. — On sait que le culte de ces lieux privilégiés est commun à toutes les sectes et que, à l'époque des grandes fêtes surtout, les fidèles y affluent de toutes les contrées de l'Inde. D'autres pratiques appartiennent plus spécialement à l'une ou à l'autre de ces religions; d'autres encore sont locales ou, bien que largement répandues, affaire de dévotion individuelle. On trouvera en

<sup>1</sup> H. S. W. Senâthi-Râja : *Quelques remarques sur la secte çivaïte chez les Indous de l'Inde méridionale*; dans les *Annales du Musée Guimet*, t. VII, p. 275, Paris, 1884.

<sup>2</sup> G. Bonnet Maury : *L'empereur Akbar. Un chapitre de l'histoire de l'Inde au XVI<sup>e</sup> siècle*, par le comte F. A. de Noer, traduit de l'allemand. Avec une introduction par Alfred Maury, t. I, Leiden, 1883.

<sup>3</sup> J. Burgess : *The Ritual of the Temple of Râmeçvara*; dans l'*Indian Antiquary*, t. XII (1883), p. 315.

<sup>4</sup> Pandit S. M. Natcha Çâstri : *Mâritigat at Siddhapuri*; *ibidem*, t. XIII (1884), p. 385. — Pour la description de quelques autres sanctuaires célèbres, cf. Lieut.-Col. H. R. Bensus : *Description of the Great Çiva Temple of Gungai Kottapuram and of nine other places in the Trichinopoly District*; dans *Annals of the As. Soc. of Bengal*, t. XLIX (1889), p. 1. — Mâjendralâla Mitra : *On the Temples of Dargah*; *ibidem*, t. LII (1883).

note le relevé de quelques travaux relatifs à ces diverses catégories. Pour les compléter, il faut y joindre ce qui s'est fait sur des domaines voisins, d'une part celui des superstitions et du folklore proprement dit, où se conservent tant d'archaïsmes de la croyance et du culte; d'autre part celui de l'ethnographie pour ce qui concerne notamment les castes méprisées, les tribus nomades ou à demi-sauvages, plus ou moins imparfaitement conquises à l'hindouisme. Mais, ici encore, je dois me contenter de donner en note une simple énumération bibliographique<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Arnold, Léonard : *Les coquilles sacrées dans les religions indiennes*; dans les *Annales du Musée Guimet*, t. VII, p. 282. L'auteur aurait dû joindre à ce liste le diagramme des visoninites, qui est une amulette péruvienne. — Sir John Marshall Sligh : *Memorandum on the superstitions connected with childbirth, and precautions taken, and rites performed on the occasion of the birth of a child among the Rits of Bhatnagar in the Punjab*, dans *Journal of the As. Soc. of Bengal*, t. LII (1883), p. 305. — E. T. Atkinson : *Notes on the history of Religion in the Himalaya of the N. W. Provinces, Part I*; *Indica*, t. LIII (1884), p. 59. — William Simpson : *Pujako in the Sulej Valley, Himachal*; dans *Journal of the Roy. As. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XVI (1884), p. 43. — E. Bullock : *Note on a Bhramha-yatra*; dans *Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 132. L'auteur représente ici un diagramme magique servant d'amulette contre les influences malignes du Mars. Un autre exemplaire du même rituel a été publié par M. Whitley Stokes dans l'*Academy* du 4 avril 1885, p. 243.

<sup>2</sup> Hov, Gul Behari Day : *Folk-Tales of Bengal*. Londres 1882. — Mrs. F. A. Steel and H. C. Temple : *Wide-Awake Stories. A collection of tales told by little children between Savan and Sauran, in the Punjab and Kashmir*. Bombay, 1884. La plupart de ces contes avaient paru d'abord dans l'*Indian Antiquary*, vol. IX-XII; L. encore de M. Temple, entre ses *Legends of the Punjab* et ses *Punjab Notes and Queries* déjà mentionnés, les *offices sacrés* : *Legends of the Murree Hills*; dans le *Calcutta Review*, octobre 1882, et *Folklore of the Hindustani Mountains in Northern India*; *Indica*, juillet 1883. — Pandit Nalwa Chisti : *Folklore in Southern India*; dans l'*Indian Antiquary*, t. XIII (1884), p. 163, 226, 234, 302, 310; t. XIV, p. 77, 108. — K. Raghunathji : *Quous from the Falling of House Eizards*; *Indica*, t. XIV, p. 112. — Hagen Franz : *Folklore from Eastern Gwalikpur (N. W. P.)*; dans le *Journal of the As. Soc. of Bengal*, t. LII (1883), p. 1. — Sir, C. S. Swinerton : *Folktales from the upper Punjab*; *Indica*, p. 81. — La littérature classique des contes s'est enrichie des publications suivantes : Holger Uhl : *Die Volksdichtungsmittel in den Hecensagen des Shivaiten und zum Fagnamiten, mit Artistischen Commentar herausgegeben*. Leipzig, 1881. *Facsimile n° 1* du vol. VII des *Abhandlungen der Kunde des Morgenlandes*. — L. Feer : *Contes indiens, Les trois drachmes du tigre, (Histoires-Sinhaiten) et les merveilles répandues du Vishnu-mittigen*, traduits du bengali. Paris, 1882. — G. H. Lowrey : *The Katha Sari Sāgara, or Ocean of the Streams of Story, translated from the original*



Après le substantiel compte-rendu de M. Jean Réville<sup>1</sup>, je n'ai plus à présenter aux lecteurs de la *Revue* le beau livre dans lequel M. Gohlet d'Aviella a retracé l'histoire du Brâhmasamâj<sup>2</sup>, cette dernière et si curieuse évolution de l'hindouisme sous l'influence directe de l'Europe. Je n'essaierai pas davantage, après ce qu'en a dit ici M. Gohlet d'Aviella lui-même<sup>3</sup>, de revenir sur le schisme qui, une fois de plus, a divisé la jeune église, ni sur le coup dont elle a été frappée en perdant son chef, Kashub Chunder Sen. Ce n'est pas encore le moment de juger cet homme étonnant, à la fois si sincère et si énigmatique. Ses amis d'Europe ont suivi avec un sentiment de défiance et de malaise ses derniers agissements et le spectacle étrange de cette église si vite ramenée, sous les dehors les plus modernes, à quelques-unes des pires traditions de la secte hindoue. Reste à savoir ce qu'on fera après lui. L'avenir, et un avenir peut-être rapproché, nous dira si les gens plus sobres à qui la parole est maintenant, auront comme lui le don de charmer et de parler au grand nombre, ou si, privé de ce soutien puissant, le Brâhmasamâj n'est pas destiné à rester une petite église d'honnêtes gens. Je me bornerai à indiquer quelques publications destinées à défendre les tendances libérales et plus spécialement européennes du Brâhmasamâj, actuellement représentées par le Sâdhârma Brâhmasamâj<sup>4</sup>.

*Sanskrit vol. II, Calcutta 1881-1884* (Hindouisme indien). Il est à publier l'index, N. B. Chamberlain; *Some Account of the Dongwongh Clans*, Banchay 1882. — J. Avery : *On the Hindu Tribes of Northwestern India*, dans *Proceedings of the Asiatic Soc. Soc. Ind.* 1882. — John G. Neeld : *The Kungur of Upper India*; dans le *Calcutta Review*, octobre 1883. — K. Raghunâthj, *Dongwong girls*; dans *l'Indian Antiquary*, t. XIII, 1884, p. 145. — S. Muker : *The Puruk Gonds in Trinamoyr*; dans le *Journal of the Roy. Asi. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. XVI 1884, p. 195.

<sup>1</sup> Voir la *Revue*, t. IX, p. 101. — Cf. aussi l'article de M. J. Darmesteter dans la *Revue critique* du 31 janvier 1881.

<sup>2</sup> Camille Gohlet d'Aviella : *L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*, Paris et Bruxelles, 1881.

<sup>3</sup> Voir la *Revue*, t. IX, p. 83.

<sup>4</sup> Septhia Tolson Gollot : *Brâhmo Samaj, versus New Dispensation*; dans le *Contemporary Review*, novembre 1881. — *The Brâhmo Year-book. Brief Records of Work and Life in the Theistic Churches of India*, Londres et Calcutta, 1881. — *Public charges since 1876*, par Miss Gollot. — Pundit Sivannath Sâster :

L'histoire de l'hindouisme en dehors de l'Inde a été considérablement enrichie, mais, sur plusieurs points, créée à neuf au cours de ces dernières années. M. Kern a continué à la ouvrir dans les monuments littéraires et épigraphiques de l'Archipel<sup>1</sup>. Mais c'est surtout au Cambodge que les découvertes ont été nombreuses. M. Aymonier, au cours de la mission dont il a été chargé par le gouvernement français, a envoyé plus de 300 inscriptions nouvelles, moitié en sanscrit, moitié en vieille langue Khmer, et provenant de toutes les provinces de l'ancien royaume, bien plus étendu que le Cambodge actuel. De cette masse de documents nouveaux, quelques-uns seulement sont publiés<sup>2</sup>; d'autres sont sur la point de l'être. Mais un examen sommaire de l'ensemble a permis à M. Bergaigne de

*The New Dispensation and the Sâkshara Brâhman Samaj*, Madras, 1883. — *The Indian Messenger, A Weekly Journal, entirely devoted to Religious, Social, Moral and Educational Topics*, Calcutta, 1<sup>re</sup> année du 9 septembre 1883. — *The Brâhman Pocket Almanac*, Published by order of the General Committee of the Santharan Brâhman Samaj, Calcutta. Ces diverses publications rendent compte du schisme au point de vue des adversaires du *New Dispensation* et du *Keshub Chandra Sen*. Ils donnent en outre les renseignements les plus complets sur l'organisation et l'action de la nouvelle branche de l'Église, le Sâkshara Brâhmanaj, sur le personnel de ses missions, sur les groupes qui le composent et leur recrutement, sur la statistique des mariages d'adultes et de veuves (c'est là un point essentiel), sur ses publications qu'il publie, sur ses écoles et ses institutions d'assistance, etc.

<sup>1</sup> H. Kern. *Über den Inhalt der Sanskrit, Arabisch und Europäische Beschreibung der Völker aus den Indischen Archipel. Als Hülfsge zur Beschreibung der Völker der Kaiserin der Malacca-Insulanische Reich eine längere Beschreibung nützlich zu sein*, Leipzig, 1884. — *Proces uit et Oudjennamens Râmâpura*: Extract des *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, 1883. — *Eene Bijdrage tot de Kennis van't oude Pâliappânsche Letter-schrift*; ibidem, 1<sup>re</sup> Volgk. X<sup>e</sup> 19. — *Sanskrit Inscriptions ter Eere van den Javaischen Vorst Ky-langa*; ibidem. — *Sanskrit Inscriptions van Java, van den Jare 824 Gaha* (A. D. 732); ibidem, mars 1883. — Un autre mémoire de M. Kern sur des inscriptions sanscrites de la province de Malacca, à paraître mentionnant plus haut à propos du bouddhisme.

<sup>2</sup> A. Bergaigne: Une nouvelle inscription cambodjienne; dans le *Journal Asiatique*, t. XIX (1892), p. 279. — A. Barth: Inscriptions sanscrites du Cambodge; ibidem t. XX (1887), p. 103. — L'inscription *armarié de Nam Chay*; ibidem, t. I (1883), p. 163. — Le mémoire de M. Bourdier sur une autre de ces inscriptions a déjà été mentionné plus haut, à propos du bouddhisme. — M. Aymonier a publié une partie des résultats auxquels il a abouti l'étude des textes en langue khmer, *Quelques notions sur les inscriptions en vieux Khmer*, ibidem, t. I, p. 44 et t. II (1887), p. 109. Avec notes de M. Bergaigne.



tracer le cadre de cette histoire hier encore totalement inconnue et d'établir la suite des rois qui ont régné sur ce pays du vi<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. La plupart de ces inscriptions, des anciennes surtout, appartiennent au brahmanisme civilisé; quelques unes sont vishnouïtes; plusieurs sont en l'honneur de Çiva-Vishnou ne formant qu'une seule personne, et établissent l'existence de ce culte dès le vi<sup>e</sup> siècle, avec une précision et une abondance de preuves qu'on chercherait vainement dans les inscriptions de date ancienne de l'Inde propre. Sur d'autres points encore elles contribuent à éclairer l'histoire religieuse et littéraire de la mère patrie. Elles ne nous disent rien jusqu'ici de l'origine de cette civilisation hindoue transplantée de toute pièce sur les bords du Mékong. Mais elles nous montrent des brahmanes venus de l'Inde-gangétique et s'alliant à la famille royale. Il est donc probable que le brahmanisme s'est établi là comme il l'a fait ailleurs, comme il continue à le faire sous nos yeux parmi les aborigènes de l'Inde: il vient avec le brahmane, et le brahmane, qui n'est ni un missionnaire, ni un conquérant, arrive dès qu'il se trouve un chef qui veuille le recevoir. — Pour l'état actuel du Cambodge et ce qui reste de cette vieille splendeur, on consultera avec fruit le récent ouvrage de M. Moura<sup>2</sup>.

Ru fait d'ouvrages traitant de l'hindouisme en général, je n'en indiquerai que deux, également recommandables, bien qu'à des titres divers: l'un, de M. Monier Williams<sup>3</sup>, que les lecteurs de la Revue connaissent déjà<sup>4</sup> et qui est la description la plus complète et la plus exacte que nous ayons de l'ensem-

<sup>1</sup> A Bergaigne: *Rapport sur les inscriptions du Cambodge*; dans le *Journal asiatique*, t. XX (1882), p. 139. — *Chronique de l'ancien royaume d'Achéh*; *Biblioth.*, t. III (1881), p. 61.

<sup>2</sup> J. Moura: *Le royaume du Cambodge*; 2 vol. Paris 1883.

<sup>3</sup> Monier Williams: *Religious Thought and Life in India. An Account of the Indian people, based on Life's Study of their Literature and on Personal investigation of their own country. Part. I. Vedism, Brahmanism, and Hin-  
duism.* 2<sup>e</sup> édition. Londres 1885. La 1<sup>re</sup> édition est de 1883. Les deux chapitres sur le vishnouïsme et le brahmanisme ne sont qu'une sorte d'introduction: le livre est en réalité un exposé de l'hindouisme.

<sup>4</sup> Voir l'article de M. A. Hévelle, t. X, p. 97.

ble de ces ongles étranges : l'autre, de sir A. Lyall<sup>1</sup>, qui est l'analyse la plus pénétrante de leur substance en quelque sorte et du milieu dans lequel ils s'agitent. C'est à peine si l'on s'apergoit à la lecture que le volume est une collection d'articles détachés, ni bien la pensée de l'auteur s'y appelle et s'y répond d'un bout à l'autre. Que sir Lyall explore la région frontière où la religion coudoie la sorcellerie, ou qu'il étudie la formation d'une tribu de nomades, d'un clan rājpoute, d'une secte ou d'une caste nouvelle ; qu'il dresse, le scalpel à la main, cet organisme complexe, la conscience religieuse d'un véritable hindou, ou qu'il montre combien le brāhmanisme est resté jusqu'à nos jours une religion envahissante : partout on retrouve chez lui la même observation patiente et fine, la même imagination brillante au service d'une pensée soucieuse d'aller au fond des choses. Peut-être sur quelques points, une connaissance plus intime de l'ancienne littérature eût-elle amené l'auteur à modifier ses conclusions, à ne pas confondre, par exemple, l'ancien avatāra, comme celui de Krishna, avec la divinisation moderne du guru, et à distinguer plus nettement l'un et l'autre de ce que l'Occident a connu sous le nom d'apothéose. Mais ce sont là des tâches légères. Même quand on est obligé de différer d'avec lui, sir Lyall reste toujours *suggestive*, comme disent nos voisins : il invite à penser et c'est l'essentiel.

Il ne me reste plus qu'à signaler quelques publications qui ont porté sur l'ensemble de ce vaste développement religieux unique au monde, qui commence aux chants du Vēda et finit au Brāhmasamāj. M. de Milloné, l'actif directeur du musée Guimet, a fait précéder le nouveau catalogue du musée d'un précis succinct des principales religions de l'extrême Orient et en particulier de l'Inde, qui ne vise pas à l'originalité, mais qui est en général exact et répond parfaitement au but du livre, d'orienter et de guider le visiteur de la collection<sup>2</sup>. —

<sup>1</sup> Sir Alfred C. Lyall : *Asiatic Studies, Religious and Social*. Londres, 1882.

<sup>2</sup> E. de Milloné : *Catalogue du musée Guimet, Première partie : Inde, Chine et Japon, précédé d'un aperçu sur les religions de l'Extrême Orient et suivi d'un Index alphabétique des noms des divinités et des principaux termes techniques*. Nouvelle édition. Lyon, 1883.



Mgr Lacouënan a entrepris davantage. Missionnaire dans l'Inde, il a été frappé, dès son arrivée dans le pays, des points de ressemblance que les livres hindous présentent avec l'Écriture, et, comme il acceptait de bon cœur la haute antiquité qu'on attribuait à ces livres, cette découverte l'avait jeté dans un grand trouble. Plus tard seulement, à la lecture de quelques pages de Wilson et de Max Müller, il s'aperçut que cette antiquité était surfaite, et c'est cette conviction qu'il se propose de faire partager à ses lecteurs. Le premier volume<sup>1</sup>, seul paru, ne traite proprement que de l'ancienne littérature. Mais les aperçus de l'auteur n'en rayonnent pas moins sur toutes les époques de l'histoire religieuse de l'Inde, et c'est ce qui m'a décidé à réserver mon livre pour la fin. Il y a beaucoup de travail et de solide savoir dans ce volume de Mgr Lacouënan, et, mieux que cela, un accent de droiture et de sincérité qui commande le respect. Malheureusement il s'y joint un déplorable manque de critique. L'auteur est instruit, mais il n'est pas bien informé. Il s'arrête à prouver des choses qui depuis cinquante ans n'ont plus besoin d'être prouvées, et il montre à chaque pas qu'il n'est pas bien au courant de la manière dont ces questions sont posées aujourd'hui. Sa grande préoccupation est d'obtenir pour les livres hindous la date la plus basse possible, une date inférieure à celle de la donnée correspondante dans l'Écriture et, pour cela, une assertion permise de Wilford viendra combler au besoin les lacunes de la critique moderne. La date une fois trouvée, la source du témoignage hindou n'est plus à chercher. Ce serait faire injure à Mgr Lacouënan et à son œuvre que de faire intervenir ici M. Jacolliot, et pourtant, il faut bien le dire, tout cela est bien un peu du Jacolliot retourné.

Les deux autres ouvrages qu'il nous reste à mentionner, sont également des œuvres d'apologétique. Mais on ne saurait, pour la partie du moins qui seule peut nous concerner ici,

<sup>1</sup> Mgr Fr. Lacouënan, de la Société des Missions-Étrangères, ancien titulaire de Flersingue, vicaire apostolique de Pondichéry : *On Brahmanisme et de ses rapports avec le judaïsme et le christianisme*. T. I. Pondichéry, 1884.

leur reprocher comme au précédent, le manque d'information. L'un, qui est de M. l'abbé de Broglie<sup>1</sup>, a déjà été présenté aux lecteurs de la *Revue*<sup>2</sup>. M. A. Réville a signalé un bon juge l'élégance du livre; il a rendu hommage à la parfaite courtoisie, à la large et courtoise équité de l'auteur, qui sont le vrai libéralisme en pareille matière, et je n'ai point à y revenir après lui. Je n'ai pas à m'occuper non plus de la partie spéculative et apologétique de l'ouvrage. Mais je suis heureux de rendre un hommage sans réserve à la parfaite mesure et à la compétence avec lesquelles M. l'abbé de Broglie a traité des religions de l'Inde. Dans un cadre restreint, il n'a rien omis d'essentiel. Les faits ne sont nullement arrangés en vue d'une cause à défendre; ils sont présentés fidèlement, avec leurs justes proportions et, chose rare quand l'écrivain n'est pas de la partie, la couleur est en général exacte jusqu'à la nuance. Sur plus d'un point on peut ne pas être de l'opinion de l'auteur, parce qu'en tout ceci il y a encore infiniment de matière à débat; mais cette opinion, on n'a jamais à l'écarter comme arriérée et en dehors de la science; elle est toujours soutenable par des arguments strictement scientifiques. Comme œuvre d'apologétique, ce livre est, parmi nous de moins, un signe des temps.

L'ouvrage de P. de Gara<sup>3</sup> n'est pas, comme le précédent, une œuvre d'un seul jet. C'est une collection d'articles écrits par le savant jésuite dans la revue italienne *La Civiltà cattolica*, et le livre se ressent de ce mode de composition; il est fait un peu de pièces et de morceaux. De plus, il est essentiellement polémique: l'auteur se propose de défendre le christianisme contre la critique moderne, et, pour cela, il porte hardiment la guerre sur le terrain même de l'ennemi. Il montre combien plusieurs de ses positions avancées sont

<sup>1</sup> L'abbé de Broglie: *Problèmes et Conclusions de l'Histoire des religions*. Paris, 1881.

<sup>2</sup> Voir la *Revue*, t. X, p. 302.

<sup>3</sup> P. Gara: A. de Gara: *Esame critico del sistema filologico e linguistico applicato alla mitologia e alla scienza delle religioni*. Prato, 1881.



faibles, et à quelle anarchie ont abouti en peu d'années les études comparatives de linguistique, de mythologie, d'histoire des religions. Appliquant ensuite à ces prémisses le procédé de la définition propre et de la conséquence nécessaire, il conclut que ces doctrines mouvantes ne sont pas une science et qu'elles ne sauraient avoir raison contre la théologie, qui, elle, est une science. C'est aller peut-être un peu vite en besogne; mais ce n'est pas par ce côté que j'ai à apprécier ici l'ouvrage du P. de Cava. La valeur de ses critiques est indépendante des conclusions qu'il en tire, et on ne saurait nier que très souvent il a touché juste. Le livre est écrit de verve, et l'auteur, qui est de tempérament batailleur, n'a pas toujours la main légère. Il y a là, contre des écrivains éminents, des savants illustres et hautement respectables, des vivacités de langage que je regrette d'autant plus, que le P. de Cava, je le sais d'expérience, n'est nullement incapable d'estimer et d'aimer des gens qui ne pensent pas comme lui. Mais ces intempérances sont surtout de forme. Pour le fond l'auteur est en général fort bien informé, et on ne peut s'empêcher d'admirer la compétence dont il fait preuve en des sujets si divers. Ce qu'il dit en particulier de l'Inde et des nombreuses questions que soulève l'histoire de ses religions, est, à peu de chose près, d'une parfaite exactitude. Le livre aura été plus qu'utile, s'il parvient à montrer au public et à certains esprits trop prompts à s'enflammer, combien plusieurs *loci communes* de la science contemporaine sont encore malèbre à litige.

A. BARTH.

---

## BULLETIN DE L'ISLAM

---

Ouvrages traités : *Ludolf Krehl*, Das Leben des Muhammed, 1<sup>re</sup> ed., Goldschäfer, Die Muslimen; R. E. Brunsch, Die Charakteristiken unter den ersten Omayyaden, Louis Rieu, Marabout et Khouan H. Douyrou, La confrérie musulmane de Sidi Muhammed ben Ali es-Semsi (Darget (abbé). Vie du célèbre marabout Sidi Abou Medra; A. Carroux et E. B. Larnay, L'Algérie traditionnelle.

---

Des grandes religions qui se partagent l'humanité, l'islam est sans contredit celle dont les origines sont le mieux connues, la seule dont le fondateur nous apparaisse sous les traits d'un personnage historique.

Parmi les *dirés* ou traditions qu'on a un peu plus tard recueillies sur Mahomet, il en est sans doute de peu authentiques : mais les enseignements dignes de foi sont assez nombreux pour nous permettre de connaître, même par la main, et d'une façon sûre, tous les incidents de sa vie. Cette écorce cependant pourra-t-elle se soulever assez pour qu'on se rende nettement compte du caractère du Prophète et des mobiles qui l'ont fait agir ? La complexité du caractère humain et surtout les dessous de l'âme arabe sont cause qu'une réponse bien nette nous paraît difficile, sinon impossible. M. Krehl<sup>1</sup>, que l'étude des traditions avait préparé à cette tâche, a publié à ce sujet un très bon ouvrage où il s'adresse au grand public et où, pourtant, il laisse de côté les discussions d'érudition ; mais, tout en exposant les faits, il les juge et tâche d'en dégager la valeur réelle.

Bien qu'il se laisse, semble-t-il, quelquefois aller à trop de

<sup>1</sup> Das Leben des Muhammed (gewissermaßen parus de Das Leben und die Lehre des Muhammed) dargestellt von Ludolf Krehl (Leipzig, Schönes, 1894, 264 p. in-12).



sympathie pour son hérés, son point de vue nous paraît assez juste, d'une manière générale. Les scènes où Mahomet combattait et où il croyait voir l'archange Gabriel provenaient probablement de quelque hypersensibilité nerveuse; mais les descriptions qu'on nous en fait ne permettent pas d'y voir, comme on a voulu le faire, des attaques d'épilepsie; il a donc pu, de bonne foi, jouer au débat le rôle de prophète, nous le croyons. Mais cette bonne foi est difficilement admissible quand, à une époque postérieure, grisé probablement par le succès et dominé par ses passions, il fait intervenir le ciel pour justifier ses penchants voluptueux. Son mariage avec Khadija n'est, à nos yeux, que l'union des passions d'une vieille femme (qu'on songe à ce qu'est une femme arabe à trente-cinq ans!) avec l'ambition d'un jeune homme et son désir d'acquiescer l'influence et les moyens d'action que procurent les richesses. Malgré tout, homme extraordinaire! Il a la foi et la persévérance, l'habileté diplomatique et le talent militaire, l'éloquence et l'ascendant sur ses compagnons. Et pourtant qui sait ce que serait devenue la foi nouvelle si à Bedr une tactique nouvelle ne lui avait permis de s'adjuger le prestige du succès; si grand aux yeux des Arabes?

Il est certains points auxquels M. Krehl n'a pas touché, de parti pris, semble-t-il. On ne peut passer sous silence l'hostilité qui a toujours existé entre les Juifs et Mahomet, car les événements relatifs aux Benou-Kaymakâ, aux Benou-Nadir, à Khayber, etc., jouent un rôle trop considérable dans la vie de ce dernier, dont la mort même ne serait que le dernier épisode de la lutte, si véritablement il a succombé aux suites du poison que lui aurait versé une juive de Khayber. Il serait curieux de pouvoir s'assurer si, au septième siècle comme aujourd'hui, la haine et le mépris des Arabes pour les Juifs étaient fondés sur des raisons économiques et sociales. Mais c'est un point qui n'a pas été touché, non plus que la question d'empoisonnement. M. Krehl est également resté notre débiteur d'un tableau d'ensemble, qu'on avait le droit d'attendre de ses études antérieures, où se trouveraient réunies les notions

actuellement acquises sur l'état religieux de l'Arabie musulmanique. Peut-être l'a-t-il réservé pour son second volume, qui sera consacré à la doctrine religieuse proprement dite.

Coder à la fois religieux, politique, civil et criminel, le Koran devait de très bonne heure être hors d'état de répondre aux besoins complexes qui allaient résulter de l'immense extension de l'empire musulman et d'un état social plus avancé. Aussi voit-on poindre, dès les premières années du second siècle de l'hégire, l'activité de ces nombreux interprètes qui devaient coordonner, compléter et quelquefois décastrer les préceptes révélés. A quatre d'entre eux, on le sait, était réservé l'honneur de laisser leur nom aux écoles entre lesquelles se partage encore aujourd'hui l'orthodoxie musulmane; mais cet honneur ne leur fut pas partagé avec deux autres, Sofyân et-Tawri et Dâwoûd es-Zâhiri, dont le souvenir, selon le sort ordinaire des vaincus, est tombé dans un oubli presque complet.

Les sources auxiliaires auxquelles naturellement on alla puiser tout d'abord, furent les *dicter* du Prophète (*hadith*) et la tradition (*sunna*); ou souvenir de sa manière d'agir dans les diverses circonstances de sa vie. Mais cela même devint bientôt insuffisant, et la raison ou spéculation (*le r'ay*) intervint, au grand mécontentement des conservateurs de l'époque. Sans qu'il soit facile ni peut-être possible de retracer exactement ce que la situation était à cette époque lointaine, on peut affirmer l'existence de la *spéculation* dès avant Abou-Hanifa (80-150 de l'hégire), qui, en en généralisant l'emploi, tenta même une codification basée sur l'emploi du raisonnement par analogie (*Kiyâs*). Châf'î (150-204 hég.) se mit à la tête de la réaction contre l'extension donnée au *Kiyâs*, dont il ne songea ni ne pouvait songer à proscrire l'usage, mais qu'il tâcha d'endiguer par un recours plus fréquent aux *dicter* de Mahomet. Seulement il se trouva bientôt, dans un de ceux qui étaient sortis de son école, un zélateur qui oublia ses principes et les poussa quelquefois jusqu'à l'absurde : c'est Abou Soleyman Dâwoûd Iqbalâni (200-270 hég.), qui fut surnommé Zâhiri à cause de l'interprétation littérale (*Zâhir*) qu'il donnait aux



lexies. La valeur exacte qu'il faut attacher à ce mot fut, à notre connaissance, déterminée pour la première fois par M. de Slane<sup>1</sup>, qui le traduisait par *extérioriste*; la doctrine elle-même vient d'être étudiée autant qu'elle peut l'être par M. J. Goldziher<sup>2</sup>, qui, faute de sources plus immédiates, a dû pour cela se servir des ouvrages d'Ibn Hazm (384-456 hég.).

Cet Espagnol d'origine chrétienne, le plus célèbre de tous les savants de son pays, auteur de quatre cents volumes relatifs à toute espèce de connaissances, se lança à corps perdu dans les plus ardentes polémiques pour tâcher de relever des doctrines condamnées<sup>3</sup>; au moins obtint-il un succès relatif, puisqu'au commencement du vii<sup>e</sup> siècle de l'hégire les Zâhirites étaient encore nombreux en Espagne<sup>4</sup>.

À défaut d'un exposé doctrinal complet, on doit se borner à relever les solutions adoucies par eux dans des questions particulières; mais il semble bien résulter de cet examen que le bon sens, la tolérance, la facilité des relations sociales n'auraient pu que perdre à l'intronisation des doctrines *extérioristes*, encore qu'on dise de Dâwūd Iqbālî qu'il avait plus de jugement que de science. Ainsi, de bail partiaire (*mouâssât*; cf. l'art. 1763 du Code civil) conquis par Mahomet aux Juifs de Khayber pour leurs plantations de dattiers, cette école conclut, à la différence des autres, que ce genre de contrat n'est permis que pour ce seul produit de la terre; d'une recommandation de ne pas employer des vases ayant servi à des infidèles, elle tire une défense formelle, etc. Il faut dire, il est vrai, que le principe fondamental de son exégèse lui fait quelquefois adopter la solution libérale, par exemple quand elle entend au pied de la lettre la défense de boire dans des vases d'or ou d'argent. Mais il n'en reste pas moins établi qu'elle a bien plutôt

<sup>1</sup> Trad. d'Ibn Khallikân I, p. 493 et 502; Hist. des Rois d'Esp. II, 392, et trad. des *Prédigamènes* d'Ibn Khallikân, 3<sup>e</sup> P., p. 3, 4 et 5.

<sup>2</sup> *Die Zâhiriten ihre Lehren und ihre Geschichte*, von Dr J. Goldziher (Leipzig, Schöner, p. 232, 8, 1884). — Sur Ibn Hazm, cf. aussi *Prédigamènes*, trad. III, I, 446; II, 61; III, 5-6; Catal. cod. orient., Indig. Bazar, I, 224; IV, 164.

<sup>3</sup> Marabout, *Hist. of the Almohades*, pp. 32-33.

<sup>4</sup> Ibid. p. 35.

augmenté le nombre des devoirs strictement canoniques (caldjiant) ou des prohibitions formelles (kaylas), que les Malékites et les Hanéfites s'efforcent au contraire de diminuer par des efforts de casuistique.

Nous avons moins de renseignements encore sur ce que pourrait être la dogmatique Zahirite : ce que nous savons de façon positive, quoiqu'en dise Chahrestani, c'est que l'Imâm Rumi refusa d'entrer en relations avec Dâwoûd, qu'il suspectait d'hérésie, et que le fondateur de l'école considérait Dieu comme voyant et entendant par les qualités immanentes en lui : enfin Achrari, — du temps, il est vrai, où il était Mortazélite — dirigea contre lui les traits de sa polémique. D'autre part, Ibn Haxm, qui suit probablement les doctrines de son chef, est bien plus violent contre les Achrarites que contre les Mortazélites, dont il se rapproche par son opinion sur l'existence ou la non-existence des attributs divins ; ce qui n'est pas, chez lui, un raisonnement, mais la simple constatation que le Korân ne dit nulle part que Dieu soit un corps, bien qu'il soit sachant, entendant, etc. ; il les attaque sur d'autres points, par exemple sur la question de savoir si Dieu a créé les péchés des hommes. Sur le terrain de l'éthique, il n'admet que les choses écrites : rien n'étant bon ou mauvais par soi, la volonté divine peut transformer un fait de bon en mauvais, et inversement.

Né en Orient, le Zahirisme ne trouva qu'assez tard, dans le Maghreb et notamment en Espagne, des adeptes relativement nombreux ; mais au vin<sup>e</sup> s. hég. la réaction contre lui était complète et il était, du temps d'Ibn Khaldoun, considéré comme une hérésie ; le célèbre Mâkrizi paraît avoir été son dernier sectateur important.

Parti tout politique à leur origine, les Khâraljites se séparèrent plus tard des opinions orthodoxes par suite de la pénétration réciproque des choses temporelles et des choses religieuses qui domine toute l'histoire de l'Islâm. On les a, avec justice, comparés aux Puritains, à qui ils ressemblent par l'austérité de leurs mœurs, leur attachement aux principes,



leur indomptable courage. Quand, à la bataille de Ciffa, 'Al-  
es vit forcé de reconnaître à l'arbitrage la légitimité de ses  
droits au khalifat, il fut abandonné par une partie des siens,  
qui lui déniaient le droit de consentir à un pareil arrangement.  
La majeure partie se composait de Bédouins, aux yeux de qui  
tout Arabe d'origine libre était éligible au khalifat, dont il  
pouvait être dépossédé s'il cessait de plaire à ses électeurs;  
mais il y avait aussi parmi eux des partisans entrés d'Al, ceux  
qui devinrent plus tard les Chérifas, et qui n'admettaient pas  
de discussion sur ses droits héréditaires. Bon nombre des  
premiers ne tardèrent pas à faire bande à part et choisirent  
'Abd Allah b. Wahb pour leur khalife. La sanglante répression  
de Nahrwan ouvrit aussitôt la série des luttes que soutinrent  
les Khâridjites<sup>1</sup> contre le pouvoir officiel. C'est d'elles que  
M. Bréanow a tracé le tableau pour le premier siècle de l'hé-  
gire : il s'est tenu au point de vue exclusivement historique,  
en faisant une critique savante et minutieuse des sources an-  
ciennes auxquelles il a puisé<sup>2</sup>.

C'est à un point de vue tout contemporain et politique que  
se place M. Riss, et c'est là ce qui fait la principale valeur de  
son livre<sup>3</sup>. Par la situation qu'il occupe, ou plutôt qu'il a  
longtemps occupée<sup>4</sup>, il a pu consulter et réunir des docu-  
ments précieux et peu facilement accessibles ; ses appré-  
ciations théoriques ou historiques, au contraire, sont parfois  
contestables, et les autorités sur lesquelles il s'appuie ne sont  
pas toujours des mieux choisies. Des trois catégories d'indi-  
vidus par lesquelles s'exerce l'influence religieuse en Al-  
gérie, la première est de beaucoup la moins nombreuse et

<sup>1</sup> Cf. dans *Marabout et Khérou* le chap. XI, rédigé d'après la *Chronique d'Abou Zakaria* de M. E. Masqueray et *Le Nord de M. Ceyne*.

<sup>2</sup> *Die Khawāridjiten unter den ersten Omayyaden, ein Beitrag zur Geschichte der ersten islamischen Jahrhunderte*, von H. E. Bréanow (Leiden, Brill, 110, p. 8, 1884).

<sup>3</sup> *Marabout et Khérou, étude sur l'islam en Algérie*, par Louis Riss, chef du service central des affaires indigènes au gouvernement général de l'Algérie (Alg., Jourdan, 224 p. 8°, avec carte, 1894). M. Berthier de Ménymont a analysé cet ouvrage dans le *Journal des Savants* (décembre 1894).

<sup>4</sup> On voit il y a peu de jours (mars 1895) en supprimant le service central des affaires indigènes de l'Algérie!

la moins puissante : elle comprend le clergé salarié et nommé par le gouvernement français, et à qui manque, du fait même de son origine, toute influence réelle sur des populations si prévenues contre tout ce qui ressemble à l'intrusion des *ferangi* dans le domaine de la foi. Aussi ne voyons-nous qu'un rêve dans le regret exprimé par l'auteur, que nous n'ayons pas, dès les premiers temps de la conquête, institué un *chaykh el-islâm* qui eût été notre créature et eût détourné à notre profit les regards et les aspirations dirigées vers le centre musulman. Signalons aussi en passant que les frais de ce culte coûtent à l'Etat, par tête, f. 0.076; chiffre à placer en regard de ceux de 2.83 pour les catholiques et de 11.08 pour les protestants.

La seconde classe comprend les marabouts. On naît marabout, on ne le devient pas : tel aura beau se signaler par toute sorte d'actes vertueux, par la dévotion la plus fervente, par des miracles même, il ne pourra que transmettre à ses descendants la dignité maraboutique, qui arrivera ainsi à être l'appanage de tribus entières, les Ouled Sidi Cheykh, par exemple. L'influence d'un marabout est locale et dépend du degré de vertu et de science du personnage, qui pourra enseigner dans une *madriya* la loi religieuse, se constituer un nombreux cercle d'élèves et de clients religieux et recueillir de nombreuses offrandes (*ziyâra*) et de riches ex-voto (*ber'âs*), ou au contraire qui vivra péniblement de mendicité auprès de la modeste *Kaouba* où reposent les restes d'un ancêtre vénéré. D'une manière générale, les marabouts vivent avec nous en bonne intelligence : en maintes circonstances nous n'avons eu qu'à nous louer de leurs bons offices, et certains d'entre eux ne repoussent nullement à accepter des postes lucratifs. Ils ont d'ailleurs peu de sympathie pour les ordres religieux, par les quêtes desquels ils voient souvent diminuer l'importance des ressources qu'ils tirent de leur clientèle ordinaire.

Ces ordres constituent la troisième catégorie, de beaucoup la plus importante par le nombre et la plus dangereuse. Les frères ou *Khawas* ne sont, on le sait, autre chose que les *Qawla* de la Perse ; le fond de leur doctrine n'est autre chose



que le mysticisme et n'a d'autre but que d'arriver au *ferd*, ou unification de l'âme, par l'abrutissement du corps. Ce but serait peu accessible à l'intelligence des masses, dont il faut d'ailleurs ménager les sentiments religieux : aussi se garde-t-on de le leur dévoiler, et pour la grande majorité des affiliés, tout se réduit à la répétition incessante de formules pieuses : un petit nombre seulement s'élève par degrés successifs à une connaissance plus exacte des tendances de la secte. Mais les chefs ont ainsi dans la main un grand nombre d'instruments fanatisés qu'ils peuvent employer à la réalisation de buts tout terrestres.

L'organisation, généralement la même, ressemble à celle de nos ordres religieux ou de notre franc-maçonnerie : à la tête de l'ordre on trouve un chef (*Cheyh et-trika*), le plus souvent nommé par son prédécesseur, quelquefois choisi à l'élection, assisté de coadjuteurs (*Khalifa* ou *ad'ib*) ; dans les provinces, des priours ou *mokaddem*, qui ont qualité pour donner le *word*, c'est-à-dire recevoir les nouveaux initiés et même les femmes. Une ou deux fois par an, ou plus souvent selon les besoins, le *câyejh* tient une *haura* ou assemblée générale des *mokaddem*, où se discutent les intérêts généraux de l'ordre et dont les résultats sont annoncés aux simples *Khomsu* dans des réunions (*djeldta, zerda*) que tient le *mokaddem* ; dans celles-ci on recueille également les offrandes extraordinaires, indépendamment des cotisations que doit verser régulièrement chaque adepte, et l'on procède à la réception des candidats. Avant toute chose, ceux-ci prêtent serment de ne rien dévoiler touchant les hommes et les choses de la congrégation et d'obéir de la façon la plus absolue aux règlements de l'ordre et aux injonctions de son *mokaddem* ; viennent ensuite des épreuves plus ou moins longues et pénibles, accomplies selon un cérémoniel déterminé.

La maison-mère ayant souvent étendu ses ramifications, installé des *loges* ou succursales, à des distances considérables, les messages sont transmis, le plus souvent verbalement, par des courriers (*rekâd*) qui, sous toute sorte de

dégénérants et grâce à leur marche rapide, échappent presque toujours à la surveillance des autorités. Les moyens de communication sont du reste assez bien établis pour que toute nouvelle importante parvienne d'un bout à l'autre de l'Algérie avec une rapidité qui nous étonnerait. Il faut encore ajouter à cela l'incessante propagande qui s'exerce dans toutes les directions par des missionnaires dont rien ne laisse soupçonner le but, mais dont on retrouve les traces dans toute l'Afrique centrale, où ils s'infiltrant sous les déguisements les plus variés.

Des quatre-vingt-huit ordres dont il fait l'énumération, M. Rinn s'occupe d'une façon plus détaillée de dix-neuf, dont il donne la chaîne ou suite de docteurs par laquelle chacun établit sa filiation jusqu'à Mahomet, sinon jusqu'à Adam : mais ses sources, nous l'avons dit, auraient pu être mieux choisies et sa principale autorité, qui est celle d'un compilateur contemporain, est d'une valeur médiocre. Nous nous bornerons à parler du dernier venu de ces ordres, de celui qui s'est fondé sous nos yeux, s'est développé avec une prodigieuse rapidité et présente certainement le plus de dangers à raison du secret dont il s'entoure, du nombre de ses adhérents, de sa forte organisation et de l'idée paualistique qu'il représente<sup>1</sup>.

Né près de Mostaghanem en 1791 et mort en 1855 à Djaghboub, Mohammed ben 'Alfhen Snoussi, après de nombreux voyages où il ne cessa d'étudier toutes les sciences musulmanes, fonda en 1835 l'ordre qui porte son nom et dont les nombreuses *zawaya* s'élevèrent en Arabie, dans la Tripolitaine, à Ghadamès, au Touât, à Inzalali, etc., jusque dans le Soudan. La doctrine prêchée par lui, « c'est l'observance du contrat primitif, c'est-à-dire les doctrines du Koran et de la Sunna dépouillées de toutes les innovations et hérésies qui ont été introduites soit

<sup>1</sup> Cf. Dureau, *La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben 'Alf Snoussi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'hégire* (Bulletin de la Société de géographie, 1861, p. 115-229). M. Larnaudier a résumé ce travail dans la *Revue politique et littéraire*, 24 mars 1894. M. Dureau révisait aux Sociétés partout. Voir aussi l'*Exploration*, sept. 1884; *Globe*, 1884, nos 17 et 18.



par les détenteurs des pouvoirs politiques, soit même par les *cheykh* de plusieurs ordres religieux ; ce qui revient à dire la nécessité de l'Imamat ou de la théocratie panislamique. Tout, dans cet ordre, est exclusivement fait dans un but religieux : Dieu seul est son objectif, tous ses actes sont inspirés par l'idée religieuse dégagée de toute considération humaine ou temporelle ; l'Ordre, avec une inflexible logique, poursuit, partout et toujours, la même ligne de conduite. « Ce n'est pas la révolte qu'il prêche, au moins jusqu'à présent, c'est l'émigration comme seul moyen de rentrer dans l'Islâm et d'échapper au joug des Chrétiens ou à celui, non moins maudit, des souverains musulmans qui subissent l'influence européenne. Aussi Djaghboûb et les environs, devenus le centre des adhérents, voient-ils leurs champs cultivés s'étendre de plus en plus, et le chef actuel, cheykh Mahdi, fils du fondateur de l'Ordre, s'y est-il constitué une véritable principale organisée militairement.

À l'heure qu'il est, les relevés officiels accusent la présence en Algérie d'environ 170,000 *Khouda* des divers ordres et sont certainement plutôt en deçà qu'au-delà de la vérité ; car on comprend facilement les difficultés d'un dénombrement de ce genre.

Un ancêtre spirituel de l'ordre des Chadeliya, celui au souvenir de qui l'Algérie doit son plus beau monument musulman, a été, de la part de M. Hargès, l'objet d'une nouvelle étude, dans laquelle il a repris et complété le chapitre XIII de son *Tlemcen*, consacré à Abou Medyan, ou, ordinairement, Abou Medin<sup>1</sup>. Il s'est pour cela servi de trois ouvrages peu communs, le *Destan* d'Ibn Maryam, le *Quvda ed-Derdya* de Ghabriel et le *Kifayat el-mouhtaj* d'Ahmed Baba ; mais il a soin de nous avertir qu'il a voulu faire ressortir la supériorité « des saints dont le christianisme se glorifie et que l'Église propose à la vénération des fidèles » sur « les cheikhs, les derviches,

<sup>1</sup> M. Hargès (*Vie d'Abou Medyan*, p. 61) a confondu deux personnages portant le nom ou plutôt l'éthnique de Medin.

que les musulmans considéraient comme les coryphées de leur religion. « C'est ce même esprit qui explique les traits lancés contre l'islam, les reproches méprisants adressés à l'ignorance de Mahomet.

L'introduction contient quelques généralités sur le cosmisme, notamment sur la répartition, d'ailleurs assez variable, des principaux adeptes en *pôles*, *pillers*, etc. M. Rinn s'est également étendu sur ce sujet, qui est bien connu depuis la fin du siècle dernier; de Sacy, de Hammer, Brown, etc., nous fournissent à cet égard tous les renseignements désirables. Né en Espagne vers 525 et mort en 594 hég., (1130-1197 de J. C.), Abou Medin mena dans la première partie de sa vie cette carrière voyageuse qui a été celle de tant de savants musulmans et alla puiser la science à Fes, en Egypte, à la Mekke: il se fixa ensuite dans cette ville de Bougie, si morte maintenant, malgré son admirable port, et qui était alors une puissante capitale en même temps qu'un centre scientifique important. « La petite Mekke » vit bientôt affluer les étudiants attirés par le haut enseignement et les vertus du nouveau professeur, qui, ne cessant de gravir les degrés de la connaissance, finit, dit-on, par atteindre le rang de *pôle*. Aussi ne manque-t-on pas de raconter de lui les miracles, d'ailleurs peu variés, qui rend possibles l'écartement de soi-même: prédictions de l'avenir, lecture de la pensée, pouvoir de faire obéir les fauves, etc. Ces prodiges firent assez de bruit pour que les *sultâs* et les *oudm* (à peu près comme nous dirions le clergé séculier), à qui ils sont indispensables, pussent facilement persuader Ya'koûb el-Mançoûr, le prince Almohade, de se tenir sur ses gardes: tous les Mahdi en effet (et l'on sait s'il en a jamais manqué!) ont toujours commencé par éblouir le peuple à l'aide de leur pouvoir surnaturel et de la sainteté de leur vie. Le gouverneur de Bougie, sur l'ordre de Ya'koûb, lui envoya donc, avec tous les égards dus à son caractère, le vieux et respectable Bou Medin, âgé alors de près de soixante-dix ans. Inspiré jusqu'au bout, le marabout prédit à ses disciples qu'il n'était pas assez loin pour voir le sultan, et en effet, « Obhâc'haït



l'honneur d'être devenu le lieu de sa sépulture à ce qu'il mourut du côté de l'Est<sup>1</sup>.

Le nombre des légendes musulmanes est considérable, et la plupart ont un caractère religieux. Par son titre, l'*Algérie traditionnelle*<sup>2</sup> est très alléchante ; malheureusement aucun des deux auteurs ne sait l'arabe, ne sait même distinguer ce qui est musulman de ce qui est algérien ; leur seul travail a été de recueillir, sans beaucoup de discernement, toute espèce de légendes de deuxième ou de troisième main, et parfois de les coudre à l'aide de phrases où un puriste peu sévère trouverait facilement à redire. Ils ne citent même pas et ne paraissent d'ailleurs pas avoir consulté l'excellent *Itinéraire de l'Algérie* de M. Piasse, qui leur aurait souvent offert des renseignements plus sûrs et une meilleure orthographe des noms propres. Souhaitons aux volumes qui doivent suivre, une révision plus sévère faite par un spécialiste, et ils pourraient rendre des services.

E. FAGNAN.

<sup>1</sup>) *Vie de cet émir mourant Cadi Abou. Rédigée entièrement dit Ben Abdin, par M. l'abbé J. L. Barges* (Paris, Leroux, 118 p. 8, 1884) cf. l'ouvrage de M. Hiss, chap. XVII, p. 211.

<sup>2</sup>) *L'Algérie traditionnelle, légendes, contes, chansons, musique, mœurs, coutumes, fêtes, croyances, superstitions, etc.*, par A. Carpentier et E. H. Caenoy, tome I (Paris, Maisonneuve, 250 p. 8°, 1881).

# REVUE DES LIVRES

**Histoire des dynasties divines** (Kotoi-yô-no-mah), publiée au japonais, traduite pour la première fois sur le texte original, accompagnée d'une glossa indite composée en Chinois et d'un commentaire, par Léon de Rosny. L. La Genève Paris, E. Leroux, éditeur, 10-8, 15 fr.

On a conservé, au Japon, un assez grand nombre d'ouvrages des âges anciens, et c'est en étudiant ces livres durant plusieurs générations, qu'on est parvenu à rétablir les faits primitifs de notre histoire et de notre religion nationales.

Malheureusement nos auteurs n'ont pas toujours cultivé les lettres avec abile et il en est résulté que bien des documents précieux ont été perdus.

Dès, sous le règne de l'empereur Tenmu, il y eut des ordres écrits aux, on s'était préoccupé à la Cour de réunir toutes les traditions de l'antiquité et de composer l'histoire des temps antérieurs à l'aide des documents qui existaient encore à cette époque. On dit qu'il y eut alors un livre intitulé *Ku-ko* composé par notre célèbre prince Ono-no-Ishiki et par Soga-no-Murakata. Ce livre contenait l'histoire de nos dieux ou Kami et celle de nos premiers Mikados. On possède aujourd'hui un livre du même titre : mais ce n'est pas l'original ; cette compilation, relativement récente, renferme cependant beaucoup de faits instructifs qui ont été empruntés à d'anciens ouvrages qu'on ne possède plus actuellement, ou du moins qui n'ont pas été retrouvés.

Les annales de l'antiquité japonaise ont été détruites, dit-on, à l'époque de la rébellion de Monmu et les archives des empereurs ont été détruites en l'an 645 dans l'incendie du palais du grand ministre Soga-no-Kamat. Mais il ne faut pas croire pour cela que tout ce que renfermaient ces annales et ces documents ait été perdu. Nos auteurs ne nous ont conservé de mémoire le récit de ces annales primitives et on les résumait à la cour des Mikados, mais bien des copies des vieux textes avaient été faites, et on put en retrouver un grand nombre lorsque, par ordre impérial, on se décida plus tard à reconstruire l'histoire de notre pays.

Les livres sautes de l'antiquité japonaise sont au nombre de trois : on les appelle *Sao-ko-jun-sho*, les trois livres fondamentaux, tout comme les Chinois appellent les leurs *Sao-Kou*, les cinq livres excellents. Le premier de nos trois livres, auxquels on ajoute parfois une quatrième anthologie appelée *Mao-pou-sho* dont l'impression se fit au moment où paraissait la première traduction en français de l'occident, est intitulé *Ko-Zi-Ki*. C'est évidemment le plus ancien écrit des Jais,



mais il n'est sérieux que de quelques années au moins, le *Tamaho-foué* qui nous apparaît d'habitude *Ni-hou-gui*. Le traducteur de l'ouvrage qui a rempli sous le nom de *Ko-Zi-Ki* pour remplacer l'ouvrage de ce titre qui a été perdu.

Si le *Ko-Zi-Ki* est le plus ancien de nos livres sacrés, il a le défaut d'être assésent d'une lecture peu agréable. C'est un malin pour ce motif que l'on nous a plus tard par le *Ni-hou-gui* dont M. de Houty a entrepris de donner une nouvelle édition accompagnée d'une traduction française et de très longues et très exactes explications.

Le *Ni-hou-gui* a le tort d'avoir été rédigé un peu trop dans le goût chinois, mais c'est un livre bien intéressant et de la plus saine authenticité. Son auteur, qui fut avant les uns le prince *Tinori-Sou-tien*, avant d'être le prince *Ya-si-mi* qui avait fait paraître le *Ko-Zi-Ki*, était certainement un esprit véritable. Quel qu'il soit, il est évident qu'il a voulu mettre en lumière les faits véritables; et à y en a à remarquer, c'est que dans le *Ni-hou-gui* on n'a pas cherché, comme dans le *Ko-Zi-Ki* à nous donner un récit unique de l'histoire des dynasties. On a recueilli toutes les traditions et on a donné plusieurs fois de suite la même chose sous des formes souvent fort différentes et parfois même contradictoires. C'est absolument, comme disait Michel Montaigne, un livre de bonne foi.

Lorsque le bouddhisme fut introduit chez nous, on négigea peu à peu l'étude de notre ancienne histoire parce qu'elle se rattache étroitement à notre religion nationale de *Sin-tou*, et ce n'est que dans les temps modernes que nous avons eu tout à la fois le nouveau à l'étude de cette histoire et de nos livres religieux. Beaucoup d'auteurs ont devenu célèbres par les travaux qu'ils ont entrepris sur ce sujet, et aujourd'hui on trouve parmi eux, comme des grands hommes, Maou, Moto-ori, Deguti, Kato-Yost, Hirata, Ko-Uo et beaucoup d'autres.

La magnifique œuvre de M. de Houty encouragera certainement les nombreux élèves des écoles qui je viens de nommer à persévérer dans leurs études et à augmenter encore le nombre déjà si considérable de leurs œuvres. D'autant plus que M. de Houty a appelé la discussion sur plusieurs points importants dans une gloce qu'il a rédigée dans une excellente langue chinoise. Je crois que peu d'Européens ont jusqu'à présent tenté d'écrire dans la langue si difficile de la Chine, M. de Houty y a parfaitement réussi, et de la sorte son livre trouvera beaucoup de lecteurs dans tout l'Orient.

La traduction qui nous est offerte n'a paru bien exacte, et les passages les plus difficiles à comprendre, sont souvent les mieux expliqués. Le commentaire a été composé avec une quantité d'ouvrages différents et a dû nécessairement laisser de nos livres. On y remarque aussi de nombreux emprunts à des écrits chinois. Le texte est très correct. Dans la partie française il y a quelques fautes pour les noms propres. On y appelle, par exemple, un de nos saints célèbres tantôt *Hirata* tantôt *Arata* : la première manière est seule bonne. L'écriture est-elle une faute d'impression.

Enfin le livre est d'une forme très commode et l'impression qui s'en est chargée est de la même de grand talent. Il sera certainement bien en Japon.

MARCELINE MONTAUDO,

traducteur de *Man-yue-Sou*.

**Étude sur Semo Sancus Fidius, dieu sabins représentant le feu, et sur l'étymologie d'Hercule**, par CHAËS JANNETAS, professeur au lycée Saint-Louis. Brochure de 32 pages, Paris, Vieweg, 67, rue Richelieu, 1885.

M. le professeur Jannetas s'est appliqué à élucider deux questions aussi intéressantes qu'obscurcs, relatives aux antiquités mythologiques du ROME. Il a voulu d'expliquer l'origine et la signification de ce vieux dieu latin *Semo Sancus*, dont la statue équestre debout sous la voûte impériale fit au bon Justin martyr l'effet d'avoir été érigée en l'honneur de Simon le Magicien. Il s'est appliqué de sa tâche avec beaucoup d'ardour. Il a pensé qu'il y avait une similitude étroit entre ce dieu sabin et le dieu latin *Hercule*, *Heracles*, ou *Heracles*, qui paraît provenir d'une autre conception que l'Héraklès grec apporté par les colons de l'Italie méridionale. Voici en résumé les principaux éléments de sa démonstration.

*Semo* ne vient pas de *semi-déus*, comme l'ont cru les anciens à une époque où ils avaient perdu le sens de leurs vieux mythes et de leurs latins. Il se rattache à *semen* et se fait mention parfois de *seminum* au pluriel. C'est en tout cas un être producteur ou fécondateur des semences unies à la terre. Mais par extension il peut l'être aussi du germe humain, du se *semen* humain, que tout de tradition croyaient reconnaître comme l'élément mâle de la nature vivante. Il serait à ce point de vue, et cette remarque est adèle, un correspondant sabin de ce Dionysos qui représentait au Grèce le feu créateur, le chaleur fécondant les semences et les fruits. Il y a des raisons pour le rapprocher de Sabas, le père de la nation sabinne, de même l'épée lui aussi, et par conséquent de Salustius ou Salustius, un des noms latins de Dionysos. *Sabos*, d'après Denys d'Halicarnasse (*Ant. rom.* II, 49), était fils de *Sancus*, ce qui suppose au fond une identité primitive. *Semo*, forme plus latine, n'était donc pas seulement un dieu des semences, c'était aussi un dieu du feu créateur.

*Sancus*, *Sancus*, *Sancus*, se rattachent à *sancus*, *sancus*, et à *sancus*, *sancus*. *Sancus* veut dire sacré, consacré, consacré. C'est pourquoi les traités étaient déposés dans le temple de *Sancus*. La propriété de consacrer se confond à chaque instant avec celle de purifier. *Propicio* en fournit la preuve :

*Num, quantum mundus purgatus sanctat artem,  
Sic Sancus Toti comparet Curia.*

Hercule est aussi purificateur et mainte fois identifié avec *Semo*. C'était sans doute un de ses noms parmi les populations italiennes antérieurement à



l'adhésion grecque; de même que ces cultes avec *Hercurus* (non, *Heracles*), *Mer*, *Mar*, *Maris*, d'où *mare* qui devait signifier aussi, qui se crée, qui purifie. Tout cela est fort plausible; mais je suivrai avec quelque hésitation M. Jannet dans les rapprochements ou confirmations qu'il va chercher jusqu'aux Védas. C'est déjà bien nous de les demander au Vêda; et sans songer la source du mot à voir les traits de parenté qui relient les mythes, grecs de l'Europe occidentale à celles de l'Inde védique, j'estime que la marche des sciences historiques-religieuses doit nous rendre de plus en plus circonspects à l'endroit de ces affinités quelquefois bien subtiles et dont on a un peu abusé.

Quelle était en réalité le sens premier d'*Hercurus*, dérivé par la suite avec *Hercules* grec?

Contrairement à l'opinion de M. Béal qui fait venir ce nom de *hergere*, *hergere*, *herges*, séparés, ce qui supposerait que l'*Hercules* latin fut primitivement un dieu protecteur des époux, M. Jannet aime une vieille forme *herculus*, *hercules*, ou plutôt *herculus*, *herculis*, qui se rattacherait à la racine sanscritte *har*, *har*, et qui, du sens *faire soi*, *faire sien*, aurait mené à l'idée d'enlever, de piller. — Je crains qu'ici encore la sagacité de M. Jannet ne soit en défaut. L'étymologie proposée par M. Béal me paraît aussi exacte et d'une simplicité qui prévient en sa faveur. M. Jannet voit encore le sens de protecteur dans le nom grec d'*Héraclès* qui en effet ne peut pas vouloir dire, comme les anciens l'ont vu, *qui fait la gloire de Héra*. Il pense qu'il signifie *qui se rend glorieux par la purification*. Ici encore nous heurtons à notre labyrinthe. Lors même que la science étymologique ne parviendrait pas à éclaircir complètement ce nom d'explication difficile, on peut, sans grand risque de se tromper, supposer que le nom d'*Héraclès* implique et soit en relation les deux idées de gloire et de splendeur. Pour nous qui voyons dans *Haracles* une divinité obscure, passablement négligée par les nobles aristocrates qui chassaient les charmes de *gêtes* dans les demeures primitives de la Grèce homérique, mais particulièrement aimée et vénérée dans les classes inférieures, nous ne saurions être surpris de ce que son nom soit en relation étroite avec cette notion d'idée. Mais nous avançons notre impuissance à mettre le sens proposé par M. Jannet en harmonie avec la légende *herculide*. Si l'idée de purification ne lui est pas étrangère, elle est très loin d'en constituer le centre ou la tendance générale.

Cela n'empêche pas que je me rapproche aisément de la supposition que *Hercules* et *Santa Sanna* sont au fond le même dieu ou deux tous les cas deux notions très voisines. Le feu céleste ou solaire, le feu intense de la vie tremblante ont dû forcément élargir leurs attributions et leurs noms. Les Orphiques ne craignaient pas de réunir autant que possible *Dionysos* et *Apollon*. Un dieu brillant, igne, solaire, possesseur des malles, devait être remarquable par son indomptable vigueur. Le mythe de *Cacus*, indigène en Italie, autorise à penser que cette dernière qualité était commune à l'*Hercules* latin. Comme c'était

aussi la quelle par excellence de l'Héraclite grec et qu'on détermine les deux noms, sans se confondre, pourrions être plus différends, il n'y a rien d'étonnant à ce que les deux épiques latine et grecque se soient fondues en une seule. La légende d'Héraclès est la plus agglutinative de toute la mythologie grecque.

Quant au troisième nom de *Semo Sancus Fidius*, les Romains rendaient l'épée enjournée à *Fidus*, comme loi, et on peut alléguer à l'appui de cette opinion le fait déjà mentionné du dépôt des traités dans son temple. M. Jametlat ne croit pas cette explication satisfaisante et dans une récente analyse nous représente les formes antérieures et anciennes, il donne les raisons qui le portent à retrouver dans *Fidius* une autre appellation de dieu de la lumière et notamment de la lumière du soleil. *Veritas* et *Ignotus* seraient des formes vieilles, bien que par la suite elles aient désigné des divinités inférieures. C'est pour que qu'on n'eût pas juré par *Dios Fidius* ni par *Hercule* quand on se trouvait sous un toit et qu'on devait se transporter pour cela dans un lieu découvert. Par la même raison le temple de *Fidius* d'après Varro était ouvert par le toit.

De tout cela M. Jametlat conclut que *Semo Sancus Fidius* fut le dieu suprême, dieu du jour, de l'âme, créateur, purificateur, dieu souverain aussi bien que céleste et terrestre. Car il le retrouve encore dans *Dispatér*. C'est en lui tout le principe igne ou purifiant à la grande masse de l'univers.

Nous nous permettrons de résumer au double le possesseur de cette conclusion. *Semo Sancus Fidius* peut être un dieu de premier ordre dans l'antique religion romaine, mais il n'est pas admissible qu'il ait été dieu hier des divinités aussi universelles. C'est *Jovis*, c'est *Jupiter*, identique au *Semo* grec de Delos, avec son époux *Dione* ou *Juno*, qui depuis l'origine tient la première place dans la mythologie commune de la Grèce du nord et de l'Italie, *Sancus*, avec le sens que l'auteur lui attribue, a pu être une qualité commune à plusieurs dieux, notamment à *Jupiter* (comme *elestereus* en grec), sans qu'on ait le droit d'y voir une preuve de leur identité. La terre langoue aller au secours de l'auteur qui de toutes ses conceptions quasi-philosophiques de la divinité à l'origine du polythéisme. Sans toutes les analogies, *Semo Sancus* des poètes pour un dieu de *Jupiter* comme *Diogènes*, *Hermès* ou *Apollon*. Il lui fallait donc de préférence il ne le dépassait pas.

Nous ne voulons pas terminer sans rendre hommage au style et à la présentation, seulement trop jugentive parfois à notre avis, de l'auteur professeur. Ces diverses questions ne deviennent claires qu'à force de travail comme le sien. Ma seule plainte est d'avoir fait du tort à sa démonstration ou l'altérant beaucoup. Mais, pour la reproduction et surtout, il avait fait copies presque toute la brochure, et nous devons simplement en signaler l'existence aux amateurs de la grande tradition.



**Sept ans en Afrique occidentale.** — *La Côte des Esclaves et le Dahomey*, par l'abbé Pierre Baudin, ouvrage accompagné d'une carte. — Paris, Librairie Plon, 1885, 1 vol.

SOUS ce titre M. l'abbé Pierre Baudin, ancien missionnaire, a réuni ses impressions de voyage et ses expériences apostoliques recueillies d'un séjour auili et prolongé pendant plusieurs années sur le littoral du golfe du Bénin et du Dahomey. Son récit, bien qu'un peu diffus et péchant par défaut d'ordre, est intéressant. Il est l'œuvre d'un observateur soigneux, courageux et pénétrant. Nous sommes assez bien impartialement renseignés sur la situation réelle de ces populations noires qui sont si tôt si cruellement entraînées par l'expansion des colonies européennes dans le grand tourbillon historique du genre humain. Les traits jetés quelques fois sur ce monde encore très fermé sont pour les historiens. Nous n'avons que à nous excuser lui des renseignements qui nous furent M. l'abbé Baudin concernant le commerce, l'industrie, l'organisation sociale et militaire de ses pays noirs. Nous lui faisons pour compte également ses théories, très contestables à notre sens, relativement aux origines des traditions et des coutumes qu'il nous a retracées, ainsi que ses appréciations quelque peu décevantées lorsqu'il vient à parler des missions rivales. Quand un homme a passé plusieurs années durant sa liberté et sa vie par devoirment à nos nobles côtes, il faut bien admettre sa prédilection, fin-elle étroite et passionnée, pour l'œuvre spéciale à laquelle il s'est donné tout entier. Nous le laissons sans réserve, au contraire, de son énergique plaidoyer contre l'esclavage et le traite des esclaves. Il est été bien à désirer que l'ancienne mission du Congo, quel peu temps si florissante sous le protectorat portugais, ait été animée de vues aussi philanthropiques et aussi élevées que celles du missionnaire français. Sur les deux missions, sur cette Côte des Esclaves, qui doit son nom à ce que ses lacs, ses estuaires et ses rades servaient longtemps de principale région d'exportation à l'ignoble métier de négrier, il a pu relever les faits patents, irréversibles, qui démontrent les souffrances et les innombrables misères des troupeaux humains livrés à la cupidité des trafiquants. Nous devons aussi à l'auteur des informations très curieuses sur le Dahomey, cet empire nègre qui se distingue par sa dureté, sa puissance militaire (bien que M. l'abbé Baudin n'en donne pas la population à plus de trois cent mille âmes), ses régiments d'Amazonnes et ses épouvantables sacrifices humains.

Ce qui nous intéresse le plus, ce sont les renseignements qu'il nous fournit sur l'état religieux des peuples qu'il a pu visiter. On nous permettra d'exprimer la satisfaction que nous avons ressentie en trouvant dans les notes réunies par l'auteur une confirmation de la confirmation d'un grand nombre d'opinions que nous avons fait entrer dans la caractéristique générale des religions des Noirs d'Afrique (*Religions des peuples non-civilisés*, vol. I, part. II).

Amis l'importance et la fréquence des articles (p. 175 et suiv.), le grand

côté du surnom (que M. Falbo Thomas appelle le *petichou*) et de la révérence dans les écoles noires, les traces d'un étonnément non passivement subi dans (p. 120), le culte très répandu, très populaire, du serpent (p. 372, 384), celui de la personne royale (p. 344), l'influence prépondérante des sociétés secrètes (p. 173), le préjugé marqué de l'enfant noir pour sa mère et son indifférence relative pour son père (p. 81), la tradition persistante du culte d'Abricou au Sénégalaise malgré le gros effet qu'elle a eu se continue à grandir et malgré son polydémisme extrême (p. 101 et suiv.), le succès de la propagande anticoloniale liée au jétisme à cause des missions chrétiennes (p. 254 et suiv.), le goût noir du negro pour les promesses (p. 233 et suiv.), l'importance attachée au sacrifice humain (p. 132), bien qu'il soit en somme assez rare — accoutumé pourtant au Haïtien — et il attend des proportions colossales (p. 370 et suiv.), — tous ces traits qui sont si bien indiqués sur la foi des observations les plus minutieuses que nous sommes à notre disposition, sont placés dans une œuvre par un auteur de ce niveau mental. Je note même les détails (pp. 57, 59) qui attestent que ce langage chez les Nègres de la Côte des Gaules, aussi simple que nous en faisons qu'en Polynésie, n'est pas moins, comme dans les îles de grand Océan du Sud, un caractère religieux incontestable.

C'est une bonne idée qu'à son M. Falbo Thomas de joindre une carte à son volume. Elle aide non point à s'orienter dans la région qu'il a étudiée. Malheureusement elle est très incomplète et n'ajoute rien à nos connaissances géographiques.

AUGUSTE ROSTEN.

**Histoire des Israélites, depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours, par Théodore Harnack. Paris. Hachette, 1885, 164.**

En ces temps d'antichristisme, quand une légalité propagande ne se laisse point de révéler les passions d'un autre âge dans une partie de l'Europe, le volume de M. Theod. Harnack paraît un peu plus à propos. Il sera le bien venu pour tous les esprits impartiaux et sérieux qui désirent s'orienter, sans grande fatigue, dans le domaine de l'histoire israélite. Cet ouvrage n'affecte pas, en effet, les allures d'écrit, mais semble écrit en vue du grand public qui ne s'intéresse qu'indistinctement aux débats trop académiques, aux vaines querelles, etc. Aussi les auteurs, il semblerait pour le dire, les travaux d'ensemble de Jost et sur tout de Graetz, et l'espace limité dans lequel l'auteur ne lui a pas permis une plus de faire un usage plus fréquent des nombreuses monographies d'histoire juive, publiées depuis un demi-siècle et dont plusieurs sont excellentes. Mais il n'en sera pas moins utile, surtout en France; car pour lire la plupart de ces travaux le connaissance des langues hébraïques est indispensable, et la littérature de langue française est restée pendant longtemps probablement en arrière sur ce chapitre et l'histoire de l'histoire universelle. Plus de soixante ans se sont écoulés depuis la publica-



non du livre de Bousquet, puis de celui de Lippman. Dans ces derniers temps, grâce surtout à la finie des études juives, le nombre des recherches de valeur sur la passé des Juuilles de France a notablement augmante, nous pouvons, avec M. Dubouché, s'y avoir en l'actuelle l'idée de représenter ce sujet, en essayant de le mettre au niveau des résultats de la science moderne. Si nous il ne devait pas être entièrement dans cette tâche si difficile, il faudrait toujours à M. R. Flammarion de l'œuvre entreprise et d'avoir extrait le premier parmi nous, un tableau de la langue et lamentable adresse du peuple d'Israël, depuis l'émigration de Jérusalem jusqu'aux persécutions d'Éliet et d'aujourd'hui dont nous nommes les hommes impuissants mais révolus.

C'est la sari inévitable de tout travail de ce genre d'être plus exposé aux critiques dans certains de ses parties que telle monographie restreinte au sujet seulement trait. Outre que l'on diffère fréquemment d'opinion sur l'importance que l'on donne au sujet lui-même, aucun certain ne saurait se flatter de connaître avec une égale précision tous les détails d'une évolution historique qui se déroule à travers dix-huit siècles sur une partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe tout entière. L'auteur ne nous en soule donc pas si nous mêmes à nos vives quelques critiques, prouvons par nos lectures attentives de son ouvrage.

Nous signalerons d'abord un certain manque de perspective dans plusieurs de ses chapitres. Sans doute que ça et là des sources plus abondantes l'obligent à se laisser aller à plus de détails, tandis qu'il réduisant à de bien moins d'importance telle autre période de passé d'Israël. Mais la même en le tableau des souffrances de ses ecclésiastiques aurait pu être beaucoup plus abondante par les nombreuses enquêtes de les auteurs contemporains. M. R. n'a point eu recours à des sources pourtant bien connues, comme par exemple la *Fallée des pères* de Joseph Ha-Cohen, qui nous a laissé un si curieux récit sur les misères des Juifs rhodans au xiv<sup>e</sup> siècle. A-t-il voulu s'être assuré de l'exactitude en comparant avec des contenus trop étendus la langue écrite du peuple juif à travers le moyen-âge? A-t-il eu peur d'enliser dans trop de développements sans un moment interrompre qu'il ne conduirait pas à grandir autre mesure? Nous ne savons, mais nous regrettons et pour l'auteur et pour son sujet cette entrave de son tour. Dans son récit, que l'on pourrait qualifier par moments d'excessive, et qu'il aurait pu modifier ça et là, sans qu'on ait songé à suspecter son impartialité historique ou à l'accuser d'une adulation trop grande pour d'être trop éloquentes victimes.

Une autre observation d'ensemble que nous aurons à faire, se rapporte à l'énigme trop apparente des connaissances exigées des lecteurs de l'*Histoire des Juuilles de France*. D'une part, on croit devoir leur enseigner les derniers les plus abstrus de la géographie, d'autre part, on fait défilier devant eux des

\* (P. 11, p. 47, Elimgo = Argonne actuelle; p. 53, Babylonia = Iran; p. 10, Septimania = Languedoc, etc.

mises de jurer de seules et d'écrites, sans en expliquer suffisamment les développements, sans en donner souvent que desellures plus poissées, sans ajouter au mot de commentaire à la logique série de tout ces docteurs « sublimés » et même « illustres », que l'immense majorité des lecteurs de M. R. n'aura certainement pas entendé unanimer j'ajoute, à moins d'avoir écrit les mots d'histoire ou d'explication de quelque sentence isolée. Mieux aurait valu, du moins à notre avis, supprimer complètement tous les mots de ces nomenclatures formellement inutiles et qui ne peuvent rien dire au gros du public, ou bien se restreindre à y joindre les explications plus détaillées absolument indispensables, puis que ces docteurs et ces personnalités peuvent corps devant nous être.

Pour ce qui est des idées humanitaires et philosophiques exprimées dans la préface et la conclusion du ouvrage, elles préparent les sympathies de tous les lecteurs. Ceux-ci même qui ne seraient pas absolument d'accord avec les prémisses de certains raisonnements et de certaines thèses de l'auteur, ne se refuseront pas à partager ses vœux pour l'affranchissement de tous d'êtres des intelligences qui souffrent encore sous le joug de préjugés séculaires et de législations barbares. La liberté seule, avec tous ses périls, mais avec tous ses prodiges heureux, fera disparaître peu à peu ce qui nous opprime encore dans la condition morale et les habitudes de cette population pauvre de l'Europe orientale, que l'on présente aujourd'hui pour des défauts et des vices qu'on a tant fait pour lui acquiescer et lui imposer plus. L'émancipation toujours plus étendue, une tolérance toujours plus stricte et venant aboutir finalement à l'égalité complète des droits civils et politiques, feront plus pour assouplir les humilités de l'Empire ou de Roumanie à leurs conceptions d'un autre celle que toutes les humilités, plus ou moins sincères, sur la dissipation de leur race et que toutes les tentatives de la violence ou de la corruption pour les attacher à leurs arrières séculaires.

Après cette adhésion générale aux conclusions de l'auteur, conclusions qui sont d'ailleurs acceptées aujourd'hui par tout ce qui l'Europe compte d'espérances importantes et solides, nous nous sentons plus à l'aise pour déclarer qu'en point de vue strictement historique, M. R. nous semble être tombé dans plusieurs erreurs assez généralement partagées par les apologistes allemands du slavisme. C'est ainsi que je ne puis admettre, pour ma part, le prétendu axiome que l'élément profond entre l'invincible du moyen-âge et les nations au milieu desquelles il est né, s'est essaimé sous l'influence de l'Eglise chrétienne auto-

1) Précisément les nomenclatures ne manquent pas, il est vrai, mais faussent le lecteur ordinaire profondément perplexé. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, il est dit (p. 33) que les Karalies substitueront à une orthodoxe tyrannique les tentatives de l'interprétation individualiste, et à la page suivante on nous rappelle que leur littérature enracinée à la lettre du droit, était privée de cet élément de progrès qui est seulement dans la tradition. Ces deux déclarations paraissent singulièrement contradictoires, je le trouve, à ceux qui ne sont pas au courant des subtilités exégétiques.



mont, ont subi également dans du jour plusieurs. Ce sont les Juifs eux-mêmes, qui, au temps de leur exil, ont subi les persécutions, alors qu'ils étaient à Jérusalem et à Samarie, ont vu de leur sein, en les traitant d'impies, les mêmes étrangers qui ne s'allaient pas égarer, comme eux, et puis à peu, au casu d'après de Jérusalem. On voit pas seulement du ivre alibi que les Juifs « ont été », comme l'a écrit M. H., à tout prix autour du Judaïsme une double et triple barrière morale. C'est des Poètes. Ils se sont retranchés volontairement de la laide qui les environne, se singularisent par leurs rites, leurs prescriptions rigides, leur mépris des « gentils ». Longtemps avant qu'on ait inventé les phantasmes du moyen-âge, les Juifs ont eu autour de la Palestine vivants dans leurs « quartiers » de Jérusalem, de leur plein gré, et non pas parqués par une législation juive. Aménageant autour « d'eux » une barrière morale, ils ne pouvaient leurs ennemis, car, quand ils leur témoignent des sentiments de mépris, ils ne sont pas répudiés dans la société païenne (p. 21). Ce n'est pas aux martyrs de la Rome impériale que l'hérésie ou l'hérésie étaient empruntées les programmes qu'ils dénonçaient contre les Juifs du quartier de Jérusalem. L'Église catholique a malheureusement de leurs cruels reproches à se faire à l'égard des ennemis d'Israël, mais il nous semble tout à fait contraire à l'histoire de ne faire dans cette crise, comme si nous ne sommes au moyen-âge, que de l'arbitraire officiel d'un culte nouveau, et pourqu'il parvienne. C'est un mal être dans sa nature que cela de lui par Jérusalem : le Juif ne doit pas répondre au mal qui médite de la loi juive, mais de l'Église, de l'Église, il doit douter par le centre de lui, tout comme il y peut être. Mais ce mode de raisonnement, tel, et l'interprétation et la déformation appliquée aux Juifs du moyen-âge, nous le retrouvons à maints pages de l'Ancien Testament, présentes par Jérusalem tel-même, montrant aux Juifs du Seigneur de massacrer les populations ennemies, sans exception les Juifs et les Juifs ennemis ; les interprètes du Talmud n'ont pas, qui se cache, montre souvent de lâches compensations pour les Juifs de Jérusalem.

M. H. a parfaitement expliqué dans le cours de son récit comment les antipathies populaires sont allées grandissant du sentiment et d'ailleurs aussi pour Jérusalem dans les horribles carnages perpétrés à l'époque des croisades. Il nous a montré comment l'existence à laquelle les Juifs ont dû résister, l'existence de toute autre manière d'existence, la concentration de toutes les affaires de la vie de la vie, les mêmes nécessités de l'existence des uns et de la cupidité des autres. Il nous semble pourtant qu'il aurait pu mentionner davantage le côté économique de la question, qui prime absolument, à notre avis, le côté religieux. Ce n'est pas comme Jérusalem, c'est comme Jérusalem, comme Jérusalem, mais on suppose, que les Juifs de Jérusalem ou de Jérusalem ont été massacrés ou brûlés par une population païenne. Et quand on voit ce qui se passe dans une ville, comme on ne peut avoir quelque chose de plus aveuglement d'existence. Ne voyons-nous pas de nos jours l'arrière-pensée du ivre alibi, qui est le plus intelligent de tout et qui forme, numériquement,

rent au mieux, l'élevaient amoncelé dans la capitale, applaudir aux plus abominables déclamations contre les bourgeois et « l'ancien capital »; et crier l'abolition plus ou moins violente du monopole des richesses? C'est aux indémorables, bien plus qu'à des passionnés religieux, qu'appartient le sort des campagnes et l'avenir des gauchistes au moyen-âge, quand il y en aura. Mais aux Juifs ! En général, M. R. aurait dû signaler aussi pour l'antisémitisme contemporain, le caractère tout matériel de ces mouvements d'opinion, populaire ou d'outrage plus calculés chez certains marchés de la bourgeoisie. Quoiqu'on s'en soit M. Blocher et sensuata, ce n'est pas pour la gloire de l'arche sainte qu'ils se sont armés, et on n'est pas l'aveugle d'une religion plus pure qui leur offre leurs nombreux auxiliaires. Ce qui se débat dans l'Europe orientale, c'est un problème d'économie politique, c'est la lutte pour l'existence entre une race particulièrement douée pour le trafic et le commerce, et des masses inépuisables de rivaux avec elle, mais de plus en plus jalouses de son succès.

Et c'est précisément cette question de race qui n'est, elle aussi, qu'éliminée par l'auteur. Non carna vox qui'il aborde, au moins en passant, se grave le curieux problème de l'influence de ses origines sur les destinées de la nation juive. M. R. s'en est tiré un peu hâtivement, se proclamant contre l'hérédité des esprits réactionnaires et hostiles au progrès qui sont des hérédités au peuple et une nation. Je ne puis pas s'appuyer sur des statistiques d'un grand poids et que M. Basso, tout récemment venant, lui a dûment raconté. La question ne s'en perdrait pas même d'être restée ouverte, car enfin cela a pu donner que, sauf dans des proportions vraiment infinitésimales, le sang sémitique se soit mélangé jamais à celui de la race arabe, et par suite la désignation du peuple traitée plus correcte, au moins pour la pureté, que celle de chrétiens religieux. Jusqu'au six-seizième siècle, un Juif hollandais et un Juif allemand n'auraient pas, vis-à-vis de l'un de l'autre, la partition qui tenait un Ancêtre protestant vis-à-vis d'un huguenot de France s'ils se trouvaient. Ils se sentaient surtout dans des rapports infiniment plus lointains, malgré des divergences profondes ; l'un et l'autre se sentaient enfants d'Israël tandis que l'anglais était anglais, le huguenot était français, etait d'être d'une même religion. De nos jours les libertés nouvelles données aux Israélites les rapprochent peu à peu aux nations parmi lesquelles ils ont élu domicile, et nous constatons que cette assimilation s'effectue chaque jour davantage. Mais, à coup sûr, elle n'existait pas dans un passé récent ; c'est un fait historique qu'on ne saurait nier, sans prouver l'existence même.

Voilà les observations générales que nous a suggérées le monument français de M. R. Elles ne sauraient empêcher de rendre, en terminant, un juste hommage aux sentiments généreux qui l'ont inspiré, et à la grande leçon que l'auteur s'est acquittée de cette tâche difficile à la fois et noble. Non seulement qu'il lui eût permis de nous donner l'histoire de quelques événements supplémentaires que nous racontions de lui, d'ajouter aussi quelques développements sans crainte de paraître trop long, et de per-



l'histoire en un tout, par une révision soignée, cet utile *Manuel* qui tient semblable et harmoniquement une des lacunes de notre littérature historique ?

Hen. REUSE.

**G. P. Tiele, Manuel de l'Histoire des Religions. — Exposé d'une Histoire de la religion jusqu'au triomphe des religions universalistes. Traduit du hollandais par Maurice Vernes, Nouvelle édition revue et augmentée d'une bibliographie critique (Paris, Ernest Leroux, 1885. 14-16 du XX et 350 p.).**

L'éloge du *Manuel* de M. Tiele n'est plus à faire ; tout nos lecteurs connaissent l'excellent petit volume pour l'avoir sous leurs yeux. Les praticiens de l'enseignement ont avec plaisir vu M. Maurice Vernes venir de publier une seconde fois la traduction par laquelle il a rendu accessible au public français l'ouvrage du savant professeur hollandais. MM. Tiele et Vernes nous présentent ici plus qu'une simple réédition ; l'œuvre a été revue et enrichie d'une bibliographie critique.

Ce n'est pas à dire que le fond en ait été considérablement modifié. Dans la plupart des anciennes traités, l'opinion de l'auteur n'a pas changé, en sorte qu'il a pu se borner à reproduire le texte de la première édition. Sur deux points cependant il a apporté d'importantes rectifications, en ce qui concerne

\*) Nous nous permettons d'indiquer en passant quelques corrections de détail pour cette seconde édition. P. 33, lire au Fayum en lieu de à Fayum. — P. 110, l. *terme* p. *terme*. — P. 159, le troisième mot du 1<sup>er</sup> paragraphe de Chanaan est sujet à caution, ainsi que le dit moi-même M. Tardieu de Larosière. — P. 257, en parlant des Juifs de souf (*Shafar*) des princes allemands au 12<sup>ème</sup> siècle, il aurait fallu ne pas s'écarter seulement ce sujet et surtout. L'histoire de l'opinion et de l'histoire des Juifs, pendant à Stuttgart en 1727, n'est même pas mentionnée. Elle explique mieux pourtant que tous les commentaires pourquoi l'émancipation des Juifs s'est faite si tard en Allemagne, retardée qu'elle était par les souvenirs laissés dans les masses populaires par ses souvenirs, détestés à bon droit. — P. 259, l. *Pisces* p. *Psalm*. — P. 310, l. *Stabul* p. *Stabul*. — P. 317. Ce n'étaient pas seulement des « préjugés intolérés » qui s'opposaient à l'émancipation des sept mille Juifs d'Alsace. L'auteur en réfute lui-même en remontant à la page 328 en montrant ces nouveaux Français inaugurant leurs droits civiques en ruinant une foule de leurs anciens concitoyens chrétiens dans les campagnes rhénanes. — P. 315, L'assimilation morale des Juifs de France ne procède pas seulement d'une « alliance étroite de l'esprit juif et de l'esprit français », mais surtout de leur point de vue, qui les a forcés à entrer dans les masses, en ce leur permettant pas un groupement compact. On n'a qu'à consulter le curieux tableau statistique donné par M. R. en appendice. En dehors de Paris, ils sont 23,000 seulement pour la France entière. En Allemagne par contre ils sont 400,000, en Autriche 1,500,000 ; en Suisse on en compte deux millions et demi, et c'est précisément ce grand nombre qui les rend intolérables à une pénétration plus rapide de l'esprit des dehors.

l'ancienne religion égyptienne et au sujet des religions de l'Inde. M. Tiele a perdu beaucoup de son ascendant en faveur d'une langue et d'une religion assyriennes ou assyro-babyloniennes antérieures à l'élaboration des Évangiles en Chaldée. Il garde la conviction que les particularités de l'histoire évangélique ne peuvent s'expliquer autrement que par l'hypothèse d'une langue non-évangélique, et que par conséquent il lui faut admettre une race non-évangélique à l'origine de la tradition évangélique primitive (p. 165-97) ; mais il se refuse à la porter plus longtemps pour une race babylonienne, et, d'autre part, il reconnaît que la langue de cette langue primitive est moins ancienne qu'il ne le pensait en se disant la première Mithra du Manichéisme. Aussi remarque-t-on que la dénomination « maniché » a fait place à celle de « chaldéen », on a totalement disparu dans tous les passages où l'auteur traitait des rapprochements entre l'une quelconque des autres religions et l'ancienne religion égyptienne, p. ex. p. 210 (p. 181 de la 1<sup>re</sup> éd.), p. 226 (p. 224 de la 1<sup>re</sup> éd.). M. Tiele ne se croit donc plus autorisé à distinguer aussi nettement qu'autrefois les deux religions des Babyloniens et des Assyriens et ceux de la population antérieure non-évangélique. Il réclame de nouvelles recherches. Il reconnaît que cette population primitive n'aurait pas uniquement des esprits, mais aussi des dieux (singulièrement) dont l'existence était impliquée même contre des esprits multiples : Anu, Nos, Isur, Qinn, etc.

Le chapitre sur l'hindouïsme a été revu, surtout en ce qui concerne le brahmanisme orthodoxe et la Trinité (p. 220) ; mais la principale modification touchant les religions de l'Inde porte sur les *œuvres* du bouddhisme. D'une part, M. Tiele les repousse du 1<sup>er</sup> au 11<sup>ème</sup> siècle ; il se montre beaucoup plus disposé à se voir dans l'histoire du bouddhisme qu'en celle d'origine de la croyance accomplie par la secte dans sa révolution actuelle (p. 188-193 ; p. 214) etc. Les passages correspondants de la 1<sup>re</sup> éd. d'autre part, il incline à reconnaître la secte des Jains comme antérieure au bouddhisme, tandis que dans la première édition il préférait y voir une continuation du bouddhisme et du brahmanisme (p. 196).

Parmi les modifications de détail portant sur d'autres religions, nous notons : quelques changements dans l'exposé de la religion égyptienne sous l'inspiration des travaux de M. J. Vagge ; de sérieuses réserves au sujet des rapprochements entre les religions égyptiennes et assyro-babyloniennes (p. 92) ; une reconnaissance plus expresse de l'identité entre le Dieu de la Septuaginte antérieure et l'ancienne religion orthodoxe égyptienne (p. 211) ; plusieurs additions à la septuaginte égyptienne au sujet du monde extérieur, des génies, des dieux, et surtout le rejet de l'idée du dieux que l'auteur avait cru reconnaître dans la religion des peuples slaves ; la question de l'origine des Slaves baltes ; la suppression du rapprochement égyptien entre le Verbe indoeuropéen et le Verbe germanique (p. 224), et de la relation de dépendance entre le verbe des Slaves septentrionaux et les Slaves du Nord (p. 225) ; la nouvelle étymologie d'Évangile, du syriaque *gospel* (verbe), etc. Notons en passant qu'en bon nombre de ces ré-



intendances, et non des moins importantes, ont été pourvues par des travaux de savants français, tels que MM. Halévy, Stanislas Guynot et Léger.

Il nous paraît regrettable que l'auteur n'ait pas profité de cette occasion pour combler une lacune si grave de la première édition, en donnant un aperçu de la religion japonaise et de la religion bouddhique, tout au moins de l'état actuel des recherches concernant ces religions. Il est encore impossible, sans doute, de donner des résultats définitifs ou même simplement un tableau complet de ces deux religions ; mais il en est de même de la religion dont les Académies ou chez les Siamois : et cependant M. Tiéu n'a pas craint de leur donner une place dans son Manuel. Personnellement ne manger, en effet, à lui demander de présenter comme résultats provisoires ce qui est encore à l'état de simple hypothèse ou de thèse insuffisamment établie. Mais il eût été intéressant d'avoir vu recueillir des travaux qui ont déjà été faits sur ces sujets. Un Manuel du genre de celui qui nous amène ne saurait avoir la prétention de fournir un exposé définitif de l'histoire religieuse, mais simplement d'enregistrer les résultats auxquels la science indépendante est parvenue au moment de sa publication.

La traduction est restée la même. Peut-être le traducteur n'eût-il bien fait également de profiter de l'occasion pour corriger les imperfections du texte, les phrases françaises de tournure trop balzacienne. Mais ce n'est là qu'un détail d'importance secondaire. Ce dont nous le remercions, au contraire, très vivement, c'est d'avoir provoqué l'adjonction d'une bibliographie critique au tête de chaque chapitre. Il ne s'agit donc que des jugements émis dans de précédentes conditions ne peuvent être que sommaires, et qu'ils aient été ainsi parés un caractère trop tranchant ou trop absolu. Mais en général ils nous paraissent justifiés. Cette bibliographie n'a pas la prétention d'être complète ; elle ne prétend qu'à signaler les ouvrages importants sur la matière de chaque chapitre. Telle qu'elle est néanmoins, ce n'est pas trop dire, nous semble-t-il, que d'affirmer qu'elle signale singulièrement la valeur et l'utilité du livre, de même que les titres aux ensembles et commencement de chaque paragraphe et l'index détaillé qui termine le Manuel en facilitant beaucoup l'usage pratique.

Jean BERNIER.

**Otto Pfleiderer. Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage**, 2<sup>e</sup> éd. revue et fortament augmentée (Berlin, G. Reimer. 3 vol. gr. in-8 : 1<sup>er</sup> XII et 440 p. (1863) ; 2<sup>e</sup> VIII et 670 p. (1864), avec index).

Si les grandes lignes de l'œuvre posées par laquelle le professeur Otto Pfleiderer s'est mis au premier rang des penseurs allemands contemporains, sont restées sensiblement les mêmes depuis sa première apparition, les détails en ont à tel point multipliés et les développements si bien accrues, qu'en vérité la seconde édition peut passer pour une œuvre nouvelle. Le premier volume est consacré à l'histoire de la philosophie religieuse depuis Spinoza jusqu'à nos jours, et nous offre un tableau parfois magistral de l'évolution historique

des grands systèmes philosophiques de l'Europe et en particulier l'Allemagne ont eu l'évolution depuis deux siècles. Le second volume, qui traite d'abord de tous les cultes des peuples auxquels est consacré cet ouvrage, commence par une histoire générale des religions, ou plus exactement par une histoire de la religion dans ses diverses manifestations chez les Indo-Germains et chez les Sémites, depuis le naturalisme le plus élémentaire jusqu'au christianisme en passant presque par toutes les religions de quelque importance. Ensuite l'auteur passe à l'examen des principales religions religieuses, considérées en elles-mêmes, et chaque fois, avant d'établir ce qui lui paraît être la conclusion de la philosophie religieuse actuelle, il agit à travers les âges les formes différentes par lesquelles la croyance a passé avant d'arriver au terme actuel de son évolution. Ainsi, dans le chapitre sur le croyant à la création, après avoir montré que le sentiment religieux et l'instinct moral le plus élémentaire posent à l'homme de très bonne heure à chercher en Dieu la cause du monde, M. l'auteur expose successivement le point de vue des hommes primitifs pour qui le monde se bornait au pays qu'ils habitaient et à la tribu dont ils faisaient partie, et dans laquelle la coutume ou le maître par surcroît était une quelconque myste consacrant leur propre pays, — le point de vue des peuples civilisés chez qui les dieux ne sont pas encore distingués des phénomènes naturels et dans lesquels par conséquent la théogonie et la cosmogonie se confondent ! — ensuite les doctrines plus élevées des peuples dont les mythes s'appliquent à la terre entière considérée comme le centre de l'univers (depuis les mythes polythéistes les plus développés jusqu'au dogme chrétien) ; — enfin les conceptions modernes fondées sur la manifestation de l'univers et dans lesquelles la terre et l'humanité sont traitées à leur place dans le cosmos. La même méthode est appliquée aux autres sujets des croyances religieuses (Dieu, les trois intermédiaires entre Dieu et l'homme (anges, etc.), le gouvernement du monde par Dieu, les révélations surnaturelles, les médiateurs divins ou humains, la doctrine de l'homme. Enfin le volume se termine par un exposé historique et critique des notions du culte et de l'église et des rapports de la religion avec la morale et la science.

Le plan de l'auteur se dégage ainsi avec une parfaite netteté. Comme l'indique déjà le titre, il a voulu étayer sa philosophie religieuse, non plus sur des documents répétés d'origine divine, non plus sur des considérations d'ordre métaphysique, ni même uniquement sur la population, mais sur l'histoire de la religion : *Antiquisphilosophie auf geschichtlicher Grundlage*. Et l'histoire de la religion ne s'est pas seulement, à ses yeux, l'histoire des religions de l'antiquité classique, du judaïsme et du christianisme, même pour la plupart des théologiens ou des philosophes qui se sont attachés à la philosophie religieuse ; c'est, d'une part, l'histoire de toutes les religions considérées comme des manifestations du sentiment religieux, du plus élémentaire, aux dieux, mais également fondées dans la nature humaine aux divers degrés de son développement ; et, d'autre part, l'histoire de toutes les grandes conceptions



l'Église a opposée la philosophie moderne a donné naissance depuis quelle s'est enrichie de l'antiquité ecclésiastique. Voilà ce qui nous a été et nous sera la véritable signification de cette Philosophie de l'histoire sur une base latente qui l. Elle continue la noble tradition des Lessing, des Herder, des Schelling, des Hegel en Allemagne, des Benjamin Constant et des Edgar Quinet chez nous, par l'alliance de la philosophie et de l'histoire des religions, alliance féconde dans laquelle la philosophie s'essieut de connaissances nouvelles sur ce qu'il y a de plus intime et de plus supérieur dans l'âme humaine, et l'histoire des religions peut déployer toute la grandeur de ses enseignements. Mais, supérieure sans ce rapport du monde aux œuvres analogues des époques antérieures, elle repose sur une connaissance beaucoup plus étendue et cependant plus précise des conditions mêmes qui se sont partagées ou se partagent encore la faveur des hommes, et grâce à la rigueur plus grande des méthodes de la science positive moderne, elle échappe davantage aux dangers des spéculations purement dialectiques sur l'évolution de l'esprit humain. A mesure que les méthodes deviennent plus minutieuses et plus solides, à mesure aussi augmente la valeur de la reconstruction dans laquelle ils entrent. Il ne nous déplaît pas d'insister sur ce point : car ils sont encore rares chez nous ceux qui comprennent la haute portée des études d'histoire religieuse contemporaine ou qui ne s'imaginent pas qu'elles soient inutiles tout au plus à occuper les loisirs des amateurs d'originalité.

Ce n'est pas à des tentatives que notre admiration pour l'œuvre de M. Pöhlmann soit sans réserve. Son histoire des religions représente nécessairement un résumé de l'état actuel de la science plus qu'une discussion des problèmes historiques ; mais ce n'est pas là-dessus que porte la critique. Il nous paraît, au contraire, excellent de passer fréquemment au travers d'un des pans d'ensemble de l'histoire religieuse, quand ce ne serait que pour mettre les spécialistes à l'épreuve au grès des hypothèses avancées auxquelles ils se laissent trop facilement entraîner. Autant il convient d'étudier au détail chaque partie d'un organisme, autant il est indispensable de le contempler en entier, même si toutes les parties n'en sont pas encore connues, sans peine de ne comprendre ni l'ensemble ni le détail. Nous reprocherions plutôt à M. Pöhlmann que son tableau du développement religieux de l'humanité est incomplet et singulièrement inégal. Certains chapitres sont excellents, particulièrement tout ce qui concerne le prophétisme juif, mais d'autres sont écrits d'une manière fautive, par ex. l'histoire religieuse du Japon et de l'empire romain, dont l'importance ne saurait être méconnue, l'histoire de l'islamisme pour lequel M. Pöhlmann a dédié un ouvrage brillant, civilisation arabe du moyen-âge inférieure au-dessus. Quelque-uns des hommes pour paraissent encore plus graves. Il n'est pas juste de la religion des Chinois ; les religions de l'Afrique sont à peine effleurées dans le chapitre sur l'origine de la religion ; et, chose plus étonnante encore, l'ancienne Égypte est presque tout éliminée. Sans doute, l'explication de ces lacunes n'est pas difficile à découvrir : M. Pöhlmann a étudié la religion chez les Indo-Germains et chez les Semites, en sorte que les religions qui ne rentrent

pas suffisamment dans l'une de ses deux catégories, ont été négligées. Mais, pour être explicites, la lecture n'en subit pas moins.

Tous pourraient en dire autant de l'ouvrage du comte de Galvin dans l'histoire de la Réformation, ouvrage qui est quelque peu le complément attendu, mais qui n'est pas rare chez les historiens allemands les plus universitaires. Quant à M. Pfl., si riche avec une suffisante clarté et sans trop d'abus des spécialités imaginées auxquelles ses occupations avec soit beaucoup d'élèves, il nous semble qu'il ne s'est pas toujours suffisamment gardé de la tentation allemande à faire de l'histoire dialectique, ce qui est une autre manière, plus savante et plus solennelle, de faire de l'histoire kantianiste. Nous n'insistons pas sur cette critique de peur d'exposer notre impression ; mais il nous paraît que, par exemple dans le chapitre sur l'église chrétienne primitive, M. Pfl. nous a plutôt montré la dialectique de l'évolution d'une secte l'Église catholique que l'histoire réelle et vivante. Nous ne le voyons pas, en effet, établir cette église primitive dans le milieu de la société païenne où elle s'est développée ni tenir compte des milieux de l'ordre social, économique ou politique dans l'influence sur sa formation fut si considérable. Il mentionne que dans cette partie de l'histoire religieuse qui a été plus particulièrement explorée par les philosophes allemands du siècle précédent, les données historiques ne soient pas encore complètement débarrassées. Allons il n'y paraît pas guère.

M. Pfl. ne cache pas sa profonde admiration pour le christianisme de l'Évangile, je dirai même son ecclésiologie protestante. Il a son point de vue philosophique et religieux comme nous le nous à la fois, même ceux qui contestent la plus haute prétention de s'en point avoir, comme et dans la doctrine religieuse ce n'était pas sans une espérance que de représenter celui des autres. Mais on trouvera difficilement un esprit plus large, plus sincèrement libéral, et aussi ouvert à tous les événements religieux dans quelques religions qu'on nous en propose. C'est à cette communication intime de la vie religieuse qu'il faut attribuer, semble-t-il, un des caractères indéniables de son histoire des religions : l'importance accordée aux grandes individualités qui ont fondé les principales religions, qu'il s'agisse du Bouddha, de Zoroastre, de Mahommed ou de Jésus de Nazareth. Les mythologues qui ne sortent pas de leur culte d'étude peuvent s'imaginer que les grandes personnalités religieuses n'ont jamais existé ; tous ceux qui ont pratiqué les fables religieuses ne s'y tromperont pas ; à l'origine de tout mouvement religieux important il y a toujours une puissance individualité.

Notons en terminant que M. Pfl. possède une vaste érudition, un bon sens sûr, et que ses lectures ne se sont pas bornées aux travaux multiples allemands. Il nous est agréable de signaler qu'il partage sur plusieurs points importants les vues de deux collaborateurs de cette Revue : MM. Barth et Albert Reville.

Jean REYNAZ.



**Jacques-Antoine Dulaure. Des divinités génératrices ou du Culte de plusieurs échos les hommes et des antécédents, imprimé sur l'édifice de 1829, revu et augmenté par l'auteur (Paris, Librairie et Bâle, 1835, gr. in-8, de XVI et 422 p., avec une table raisonnée).**

Cette seconde édition répondant à une réimpression, comme le dit fort bien M. Alphonse Houssier dans la notice qu'il a mise en tête de ce volume, Dulaure est plus connu par son *Histoire de Paris* que par ses travaux sur la mythologie. C'est de nos lecteurs qui ne sont pas bibliophiles serait peut-être même très étonné d'apprendre que Dulaure ait jamais écrit une *Histoire abrégée des différentes cultes composés de deux parties*, la première sur les Cultes qui ont précédé et même l'idolâtrie ou l'adoration des figures animales, la seconde traitant spécialement des divinités génératrices (Paris, Pouthier, 1835, in-8°; 2<sup>e</sup> édition de 1835 valant et détaillant comme attentatoire à la morale publique et religieuse).

C'est la seconde partie que MM. Librairie et Bâle viennent de publier à nouveau dans une fort belle édition sur papier de Hollande, même sans doute pour rappeler l'attention de la science sur les mérites de l'auteur que pour offrir aux bibliophiles et aux amateurs de traditions populaires l'occasion d'acquiescer leur bibliothèque. Que l'on veuille bien, toutefois, ne pas en conclure que le livre de Dulaure soit dénué de toute valeur scientifique. Il n'a pas été la plume pour satisfaire la curiosité malicieuse de ceux qui aiment à repêcher leur imagination de descriptions lascives. Si l'édition de 1835 fut supprimée, c'est bien plutôt à cause des tendances anti-catholiques de l'auteur que pour l'indécence de ses descriptions. Il a tenu la promesse de se présenter; il a parlé de l'homme, de choses indécentes. Pour l'historien moderne des religions ce livre a la valeur que peut avoir un ouvrage de l'an 1805 sur un pareil sujet; c'est un répertoire de faits qui passent en général rapportés avec exactitude, et c'est un document intéressant pour celui qui étudie le développement de l'histoire des religions.

Dulaure, — pour employer un terme qui jouit d'une grande vogue actuellement — fut un *folk-lore* avant le *folk-lore*. Les apôtres les plus convaincus de la nouvelle école du folk-lore pourraient commencer sans crainte à la déclamation par laquelle il ouvre son livre et décrit la méthode qu'il inventa au jourd'hui : « La comparaison des usages, des cultes, des langues, des coutumes même, celle des moyens de transmettre le langage ou de l'écrire; celle des *superstitions* observées lors des sécheresses, des inondations, et des morts; des pratiques propres à détourner les accidents fâcheux, les calamités, les maladies, à assurer l'abondance et la prospérité, à empêcher la sécheresse pour la rendre favorable; ces comparaisons, dis-je, peuvent servir sur l'origine des différents peuples, des connaissances plus certaines

« que celle qu'on peut retirer de la plupart de nos traditions historiques » (p. 2 et 3).

Mais rien au monde moins que la lecture de ces ouvrages, semblés la simple juxtaposition des superstitions et des traditions populaires est insuffisante à constituer la science des religions; lorsqu'elle n'est pas soutenue par les saines et rigides méthodes de la philologie comparée. Les erreurs de Duhalan en philologie l'indiquent, en effet, à toute époque de l'œuvre, notamment, et au-delà plus qu'ailleurs, celles touchant la valeur de son texte. Quand on lit, par exemple, *Principe de production et Apis* (p. 23), ou bien *Apollon et Delphos du fond* (p. 64-66), ou bien encore *Incubus de sé-tu-ba et Oub* (pour ce dieu de Oubé, en Egypte; p. 100); quand on voit Oubé en rapport avec *Houmoum en Indes* (Indes; p. 200-203), il est clair que l'on aboutit à des considérations absurdes sur la filiation des cultes. Nous ne saurions en vouloir à Duhalan de ce qu'il n'ait pas appliqué en 1893 les règles de grammaire comparée qu'une connaissance plus approfondie des langues et une méthode plus rigoureuse ont permis d'établir clairement; mais nous croyons que de pareilles expériences sont de nature à faire apprécier les immenses services rendus par l'école de la mythologie fondée sur la philologie, science laquelle se produit actuellement une réaction justifiée sur certains points: nous espérons donc quelques uns de ses manifestations. Avant de multiplier l'école philologique il faudrait commencer par comparer l'état de la science des religions avant elle et son état actuel. En persistant à condamner ce qu'elle a de trop exclusif, on se risquerait alors à reconnaître la valeur de ses principes.

Si Duhalan n'est pas un mythologue au XVIII<sup>e</sup> moderne, il n'est cependant plus un historien du *xe* siècle, du moins il tendait ce plus l'être. Quelque voltairien de tendance il se moque agréablement de la manière dont Voltaire et les hommes du *xe* siècle jugeaient le passé, en élevant leur raison et leurs conclusions à la hauteur d'une norme universelle, valable pour tous les temps et pour tous les peuples. Avec Voltaire il réclame que l'on juge les peuples comme l'ancien leurs idées et non d'après une opinion et une mesure (p. 128 note). Toutefois ces tendances indépendantes ne l'empêchant pas de voir malgré lui l'influence des nations généralisées par le *xe* siècle en matière d'histoire. Il ne peut s'empêcher de parler des fabliaux mythologiques qui se sont que nombreux, inventions accidentelles des poètes (p. 114). Il est naturellement disposé à décrire aux plumeux religieux non expiation universelle; ainsi la véritable essence d'être de la popularité du culte phallique n'est, d'après lui, la nécessité ou se trouvent les peuples sauvages d'encourager l'accroissement de la population (p. 101 et suiv., p. 127; 151 et suiv.). Quoiqu'il regrette le caractère très absolu de la thèse reconnue par Dupuis, il admet cependant une origine astronomique pour le culte du phallus, ce qui, avec une autre forme, ne laisse pas que d'offrir une part de vérité. A ces yeux les hommes, remplis d'ambition et d'ambition pour le culte végétal du printemps, se mettent à adorer les



algues modifiant les équinoxes du printemps japonais, « hérisser, » dit la préface des érudits; de là le surnom de *le Japon vivant*, les parties géographiques de nos auteurs, et celle-là adaptèrent ces phallus innombrables à des formes ou à des figures humaines plus ou moins gracieuses.

On comprendra aisément que nous ne disions rien des détails de l'expédition. Le latin d'oriental n'est indispensable. Demandez-nous à constater que l'auteur s'est efforcé de démontrer, sans succès, que le culte du phallus est partout, du Japon à l'Espagne, au culte du soleil ou de la chaleur dominante. La partie la plus curieuse du livre est celle qui traite des vestiges du culte phallique chez les peuples chrétiens. Il n'y manque pas d'observations; l'auteur, comme tous les auteurs de monographies, a une tendance à faire remonter toutes choses dans son cadre: il voit les sources du phallus partout, jusque dans les tours des cathédrales gothiques: nous prétendrions d'expliquer comment les érudits peuvent conserver des pratiques aussi obscures que celles du culte phallique, il lui paraît évident que pour une véritable histoire de la luxure ou de l'impudicité chez les chrétiens. Mais les membres des faits qu'il cite sont d'un grand intérêt pour l'histoire des mœurs, et lui servent surtout d'avoir incomplètement traité son sujet, ne s'attachent plus que de raison au culte du phallus, et se perdent trop souvent qu'il nous avait promis également une histoire des divinités génésiques.

Jean BÉVÉLÉ.

**Le Japon. Histoire et Religion**, par L. Roussier. Paris, Delagrave, éditeur, 1885; 1 vol. in-12 de 156 pp. avec cartes.

Ce petit volume, écrit du premier secrétaire de la légation de Belgique à Paris, est intéressant. La partie historique, surtout celle qui nous donne un résumé rapide des événements contemporains, est bien traitée et se lit avec plaisir. La partie relative à la religion est plus faible et renferme de graves inexactitudes. On voit que l'auteur, à l'instar d'un grand nombre de touristes, a eu bien l'air de demander des renseignements aux Japonais qu'il a rencontrés, sans se préoccuper si ces indigènes étaient en état de lui en fournir, et s'il pouvait être sûr de les bien comprendre. Tente-t-il d'avoir étudié les livres d'orientalistes européens, il a eue des faits qui sont absolument contraires aux données positives que nous possédons maintenant sur le shintoïsme et d'autres faits imaginaires qu'il est regrettable de rencontrer dans un livre sérieux. Ainsi, pourquoi dire qu'«*il n'y a pas de dieux existant sur la terre et dans le ciel, mais l'univers sans commencement ni fin* », alors que le *Shinto* dit auquel il attribue cette idée, n'en fait pas mention. Allons de sont des allégations plus graves. L'ordre d'apparition des principales divinités du shintoïsme japonais, par exemple, y est bouleversé, embrouillé. On mentionne le soleil, la lune et les autres, alors qu'un groupe d'autres dieux «*qui prirent corps et se multiplièrent pendant sept générations, mâles et femelles, et dont le mariage et les unions firent les derniers vœux* » (p. 12) », alors que ces deux divinités sont désignées dans tous

les livres sacrés du Japon comme les père et mère du siècle et de la nation, qui, par conséquent, n'existaient pas avant eux. — Les autres s'en sont bien tirés : l'un pour des fables pour se consacrer aux embrassements de son épouse, sans autre qu'elle était morte ou dormait la nuit à Kogolaki, deux lieues au Par. Elle ne sortit pas du Palais, pour enfanter d'une manière aussi naturelle que son père, car, les dieux de l'argile et de l'eau donna. Il est également curieux que Amida et Souenne (Saints Saint-père) sont été engendrés par les cinq sens et sans la coopération d'un mari, son épouse.

Pendant de ces faits d'importance, M. Eggermont pose des questions qui eussent été utiles s'il avait reproduit la cosmogonie réelle du bouddhisme : « Qu'est-ce qu'il y a, chacun faisant, comment, avant même la naissance de la lumière, l'infinitésimal humain est pu se réjouir dans l'œuvre des dieux. » Mais la grande déesse-Solaire, Arisa Terasu était fille d'un dieu : elle existait donc avant la mort de cette dernière. Que deviennent aussi le problème posé par le savant diplomate et les observations d'un « missionnaire japonais » qu'il cite à ce propos ?

Les autres récits que nous fournit l'auteur sur la cosmogonie bouddhiste manquent également de précision. Il ne nous est pas possible de les rattacher dans cette suite.

Le parallèle que fait M. Eggermont du bouddhisme et du christianisme n'est pas moins singulier. « Au fait incontestable que le christianisme avait une doctrine de la pensée humaine (?), à cette question sous toutes les formes (?) succédait (avec le bouddhisme !) un faisceau de faits et d'idées si remarquablement ensemble que tous les yeux s'y reportaient avec surprise, jaloux d'un élucider les secrets. » Et il nous montre plus loin le royaume japonais qui « continue impitoyablement à convertir ses dieux le plus possible. »

Ces défauts sont probablement insignifiants dans un livre destiné au commerce des livres, à un public qui tient assez peu à la précision à laquelle s'attachent d'ordinaire les académiciens dans leurs ouvrages. Nous ne donnons donc pas que le livre de M. Eggermont n'obtienne un véritable succès de librairie.

L. K.



## CHRONIQUE

---

**France. — Conférences de la Sorbonne.** — Parmi les nombreuses fêtes à la Sorbonne pendant le cours de cette année, celle de M. Philippe Berger sur l'*Arabie avant Mahomet*, et celle de M. James Darmesteter sur le *Mahab* depuis les origines de l'islam jusqu'à nos jours, ont attiré un intérêt particulier pour ceux qui étudient l'histoire des religions. La seconde surtout — qui est la première en date — avait consacré à l'une des croyances les plus importantes de l'islamisme. Elle a paru dans la *Revue politique et littéraire* du 7 mars.

La croyance au Mahab (c'est-à-dire celui qui est dirigé, le bien-dirigé) est la forme évoluée des idées messianiques, nées dans le judaïsme, transformées par l'influence de la mythologie persane, et qui prévalurent à la formation du christianisme. Les musulmans l'ont empruntée au christianisme, ils errent comme les chrétiens au second avènement de Jésus ; mais d'après eux, Jésus lui-même ne sera qu'un serviteur et l'auxiliaire d'un personnage plus auguste, qui ne sera autre que le Mahab, le prophète ou qui Dieu enverra toute sa révélation, l'homme important par lui-même comme tous les autres hommes, mais qui devient l'organe de la sagesse et de la puissance divines. La conversion de la Perse, au signal depuis des siècles le principe du droit divin héréditaire, eut pour résultat une combinaison des croyances messianiques et des sentiments de fidélité aux Aïeux, descendants légitimes du prophète. Dès lors, il fut établi que le Mahab sortirait de la race d'Ad. Après avoir développé ces considérations générales, M. Darmesteter suit l'idée du Mahab dans ses manifestations historiques chez les Persans, les Berbères, les Turcs et les Arabes du Soudan, en ne s'attachant qu'aux principales ; car leur nombre est infini. En éliminant la personne et l'avènement Mahab actuel du Soudan, M. Darmesteter fait ressortir d'une façon ingénieuse le rapport entre l'idée messianique des Musulmans et l'idée révolutionnaire chez nous : « Des deux parts le même élan, » vers l'idéal, avec des étapes sanglantes dans la souffrance et la haine ; des « deux parts le même ignorance de la réalité, les mêmes espérances vaines, » la même idée d'un monde renouvelé par miracle sans que l'humanité le « pût d'elle-même, les mêmes prodiges d'enthousiasme, de bravote, de dévouement ; des deux parts le royaume de l'équité, de la paix, de la fraternité sans

« les langues sous les auspices de l'usage scientifique » l'usage le véritable, c'est par l'Alphabet seulement que la civilisation pourra pénétrer au Soudan. M. Darmstadter est un de nos rares savants qui voient au même temps ces deux vérités. Il est donc superflu d'ajouter que ce volume sera accompagné au lecteur autant par la forme que par le fond.

— M. Paul Schaller a publié à la librairie Fischbacher la thèse qu'il a défendue le 10 mars à la Faculté de théologie protestante de Paris : *La Didache ou l'enseignement des douze apôtres*. Nos lecteurs connaissent la question par l'article que M. Mazzebeaux lui a consacré dans ce recueil (T. X, n° 2, sept.-oct. 1881). M. Schaller nous donne la bibliographie, déjà considérable pour un sujet un d'hier, mais sur lequel les historiens du christianisme ne sont jettés avec avidité. N'est-ce pas été jusqu'à transmettre télégraphiquement en Araméen la texte même du document ? Il la fait suivre d'une traduction soignée, ainsi enrichie et enrichie d'un commentaire historique. La seconde partie de sa thèse contient l'étude historique et critique de la *Didache*. M. Schaller y étudie les renseignements qu'elle nous fournit sur l'enseignement catéchétique, le baptême, les jeûnes et la prière, l'eucharistie, les deux épiscopats et les charges ecclésiastiques, les diacres et les évêques, les choses rituelles, et il finit à son tour aux hypothèses sur la date et l'origine du curieux écrit. Il y met « l'œuvre » d'un chrétien d'origine hébraïque, appartenant probablement au judaïsme « large et libre de la Syrie, ou les traditions hébraïques de nombreux prêtres » lytes et distant en rapports fréquents avec les païens. » C'est un traité composé pour les païens, près d'Antioche, au milieu du premier siècle avant les grandes crises missionnaires de Paul ! L'auteur a pué visqué et peu méfiant aux mentions du jery, malgré tout le talent déployé par l'auteur.

— La Société d'éthnographie, présidée par M. Caraut, secrétaire, a organisé, au n° 28 de la rue Mazarine, une série de cours publics, gratuitement professés et gratuits pour les auditeurs, depuis le jeudi 2 mars de cette année. M. Caraut s'est chargé de l'éthnographie générale de l'Europe, MM. Léon de Rosny et Léon Calan se partagent l'Asie, ce dernier s'attachant particulièrement aux Turcs et aux Mongols. M. Puverlet fait l'éthnographie des deux Amériques, M. René Simon étudie la langue asiatique et les textes antérieurs à la conquête du Mexique ; enfin M. Jules Vissier traite des applications de la linguistique à l'éthnographie. Comme le nombre des places est limité, les personnes qui désirent suivre régulièrement ces cours sont priées de faire à l'avance, par lettre, la demande d'une carte d'entrée au secrétaire général, 28, rue Mazarine, à Paris. Des certificats de connaissances en ethnographie sont délivrés aux personnes qui subissent avec succès les examens de fin d'année.

La Société d'éthnographie, désirent se distinguer sous ce rapport d'autres sociétés vouées au même genre d'études, entend étudier les faits indépendamment de toute doctrine préconçue, mais soumettre néanmoins ses observations au contrôle d'une méthode sévère. Elle travaille à répandre les notions géné-



roles d'éthnographie par la vulgarisation de petits volumes classiques élémentaires. Les deux premiers ouvrages de la collection, qui ont paru récemment, sont : *Premières notions d'éthnographie générale*, par Léon de Heug, et *L'éthnographie de la France*, par A. Castaigne. L'éthnographie et l'histoire des religions se touchant de si près que toute institution destinée à faire progresser celle-ci doit profiter à celle-ci. — La Société d'éthnographie espère que ses annales éclairées ne tarderont pas à consolider son œuvre en constituant des capitales pour fondation de chaires rétribuées. Ajoutons enfin qu'elle se rattache à l'Alliance scientifique universelle, sorte de franc-maçonnerie scientifique, dont la première session quinquennale aura lieu du 8 au 12 juillet de cette année, et dont le but est de faciliter les relations entre savants de tous les pays.

— Musée Guimet. — Dans la séance du 15 mars dernier, le Conseil municipal de Paris s'est occupé du transfert du Musée Guimet de Lyon à Paris. Dans le traité provisoire passé entre le gouvernement et M. Guimet il était stipulé que la dépense de construction et d'aménagement, évaluée à 1,500,000 fr., serait supportée par l'État et par le donateur, chacun pour moitié de la somme prévue; d'autre part, M. Guimet s'engageait à faire les frais de l'aménagement intérieur et du transport des collections, tandis que l'État allouait au nouveau Musée un budget annuel de 42,000 fr. Toutefois, le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts posait comme condition que la ville de Paris participât de son côté à l'installation en fournissant le terrain nécessaire à la construction des bâtiments, estimé à la somme d'un million. — Nous terminerons sur l'assemblée des langues et bibliothèques régionales qui auront accès à la ville de Paris la possession d'un Musée aussi précieux pour l'étude des religions, lorsqu'elles seront entièrement terminées, c'est-à-dire lorsque le traité provisoire aura été ratifié par le Chambre et par le Sénat. Voici, des maintenant, le projet de délibération déposé dans la séance du 15 mars, par M. Reittat, rapporteur de la cinquième commission :

Article 1. — Est adoptée, en principe, la proposition de M. le Ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts, tendant à ce que la Ville de Paris participe, par l'apport d'un terrain d'environ quatre mille mètres, à l'installation, à Paris, du Musée des religions et civilisations orientales, dit Musée Guimet, et ce, sous la réserve que la Ville de Paris conservera la nue propriété de certains sols par elle à l'État et que ce terrain devra lui faire retour, dans le cas où l'installation du bâtiment est fait abandonnée.

Art. 2. — M. le préfet est invité, en conséquence, à préparer un projet de convention avec l'État en recherchant :

1° Un terrain qui, dans les limites d'une surface de 4,000 mètres et d'une dépense n'excédant pas d'un million, pourrait convenir pour l'installation du Musée Guimet ;

2° La combinaison financière qui permettrait de faire passer, le moins pen-

idé, sur le budget de la Ville, par exemple au moyen d'un système d'annuités, la dépense d'impulsion d'ailleurs fortuite.

M. M. Héty, Jaquet, Hubbard, Cathaux, Banton et Dargès ont combattu ce projet, soit comme onéreux pour la Ville, soit comme rentrant dans les attributions de l'État. M. Hattat a défendu avec vigueur les propositions de la commission. MM. Strauss, Millard, Dalbousc, Maréchal et Gaubert ont appuyé le projet et surtout insisté sur la valeur artistique et scientifique du Musée dont M. Guimet désire doter Paris. M. Montel a fait valoir l'influence antireligieuse que peut exercer une collection de lieux et de choses qui ne peuvent que se rendre entre eux et entre à leurs parents.

L'article 1<sup>er</sup> du projet a été adopté par 34 voix contre 20, ainsi que l'amendement suivant, présenté par M. Millard : « Le Directeur du Musée Guimet est pris, en cas de vacance, sur une liste de trois membres présentée par le Conseil Municipal. »

L'article 2 a été ainsi modifié : « Le préfet est invité à étudier un projet de convention avec l'État de manière à assurer l'exécution de l'article 1<sup>er</sup>. »

— La librairie Fischbacher annonce la publication par souscription d'une nouvelle édition entièrement reformée de l'*Histoire des sept premiers siècles de l'Eglise chrétienne* par M. E. de Pressensac. Cet ouvrage considérable, commencé en 1858 et terminé en 1870, écroulé par l'Anachisme français, traduit en allemand et en anglais, sera remis au jour avec des résultats acquis par la science historique dans les dernières années. Le premier volume, en particulier, dans lequel l'auteur parle des religions antérieures, sera complètement remanié, tandis que les deux derniers volumes ne subiront pas de changements jusqu'à nouvelle édition. Le premier volume paraîtra en 1880 ; les autres suivront à raison de deux par an. L'ouvrage entier comptera 6 volumes au prix de 6 francs par volume pour les souscripteurs seulement.

— Le cinquième fascicule des *Matériaux inédits pour servir à l'histoire des Croisades* par M. Clermont-Ganneau a paru chez Leroux avec trois planches héliographiques (extraits du tome II des *Archives de l'Orient latin*). Il contient des inscriptions et un fragment de bas-relief représentant l'entrée triomphale de Jean à Jérusalem. M. Clermont-Ganneau a recueilli ces monuments au cours de sa mission en Palestine en 1881.

— A la même librairie vient de paraître le premier fascicule d'un magnifique ouvrage : la *Collection de Clercq*, Catalogue méthodique et raisonné. Antiquités égyptiennes. Cylindres orientaux, amulettes, prières, amulettes, etc. Chaque livraison aura de dix à quinze feuilles in-folio et sera accompagnée de planches en lithographie, de chromolithographies et de cartes. Lors d'un voyage que l'auteur fit en Orient il fut frappé de la variété des richesses archéologiques de l'ancienne Égypte. Dans le nombre il remarqua particulièrement des monuments chaldéens et assyriens ; c'est ainsi qu'il fut amené à étendre ses recherches jusqu'en Mésopotamie. Les planches formant la collection de Clercq proviennent, en effet, pour la plupart de lamelles faites directement et d'après un



plus fix d'écrans par leur nouveau pavement. C'est le produit de ces familles que M. de Clercq expose séparé d'un monde avant tout forme d'un catalogue méthodique et raisonné. Le premier volume embrasse tous les monuments chaldéens et assyriens. Il est divisé en deux fascicules : le premier contient les cylindres optentaux ; le second les pûnes, cachets, briques, stèles ou bas-reliefs. La partie descriptive est tout entière de M. de Clercq ; l'introduction, le classement, la transcription et la lecture des inscriptions sont dus à M. J. Menant, bien connu des lecteurs de la *Revue de l'Histoire des Religions*. M. Oppert a également prêté son concours à M. de Clercq. Quant à l'exécution matérielle, elle est au-dessus de tout éloge.

— Les amateurs de voyages extraordinaires liront avec intérêt le récit des pèlerinages du docteur Palagès : *Dix années de voyages dans l'Asie centrale et l'Afrique équatoriale*, dont le premier volume a paru à la librairie Fischbacher. L'original grec a été traduit par MM. Ad. Meyer, J. Blumhard et L. Labadie et enrichi de notes et d'observations par MM. Emile Burnouf et Alfred Maury. Les voyages de M. le docteur Palagès étaient du merveilleux ; mais à côté de toutes ces assertions contestables et de regrettables attaques contre certaines personnes, on y trouve des renseignements intéressants sur l'éthnographie.

— Le Congrès des Sociétés savantes s'est réuni, comme les précédentes années, pendant la semaine après Pâques à la Sorbonne. La réunion plénière a été présidée par M. Chabouillet, le président de la section d'archéologie. Un petit nombre seulement des sujets traités se rapportent à l'histoire des religions. Voici les plus intéressants : une étude de M. Jidart (de Raine) sur la liturgie de l'église de Raine dans la célébration des mariages, avant le xiv<sup>e</sup> siècle ; une communication de M. Le Bérurier sur la représentation théâtrale qui précédait la messe de Pâques au Mont Saint-Michel, et où les rôles des mystères étaient tenus par des diacres ou des prêtres ; les rapports du P. de la Croix sur les fautes qu'il a opérées dans les nécropoles d'Antigny et de Chévenay (Yonne) ; un travail de M. Corguind sur deux divinités gauloises, Tarann et Thor ; une étude de M. Léon de Trosy sur les amulettes dont on se servait dans les pelesmagies romaines ; et enfin une très intéressante étude sur la Pierre d'Antibes, offrande phallique à Vénus, par M. Babin, directeur du Petit-Lycée de Lyon, qui avait publiquement dans notre prochain livraison.

— La *Fille aux mains coupées*, M. Noué Bassot a publié dans la *Revue* du 20 mars une nouvelle forme du conte que M. de Peynigre a étudié pour les lecteurs de la *Revue de l'Histoire des Religions* (T. X, n<sup>o</sup> 2, Sept.-Oct. 1881). La mutilation y est le châtiment d'un acte de charité et le miracle est le point important du récit. En outre le rôle de la belle-mère est en opposition avec celui que lui attribuent les versions occidentales. Cette version occupe la fin de la 641<sup>e</sup> nuit et la 642<sup>e</sup> nuit tout entière de l'édition arabe des *Mille et une Nuits* de Haidid (t. vii, p. 194-195) sous le titre de : *Histoire du roi qui avait intérêt à la charité*. Nous la reproduisons d'après M. Haidid.

« Un miracle qu'un roi fit à ses sujets : « Si l'un d'entre vous fait une misère quelconque, je lui couperai la main. » Les gens renoncèrent à la plaisir et il n'y en eut aucun qui se souvint d'autrui, uniquement pour un autre. Une nuit, en voulant s'en trouver une femme et, prise par la main, lui dit : « Donne-moi quelques choses (DCLXII nuit). » — « Comment te feras-tu l'homme, répondit-elle, puisque le roi coupera la main de quiconque sera charitable ? » — « C'est au nom de Dieu que je te demande la charité. » Alors elle eut compassion de lui et lui donna deux pains. Le roi en fut informé, fit amener la femme et lui coupa les deux mains ; elle s'en retourna à sa maison. Quelques temps après, le prince dit à sa mère : « Je voudrais un mari, cherche-moi une belle femme. » — « Dans notre royaume, répondit-elle, il y en a une si belle que tu n'en trouveras pas qui l'emporte sur elle pour la beauté, mais elle a une grave infirmité. » — « Et laquelle ? » — « Elle a les deux mains coupées. » — « Je veux la voir ? » — On la lui amena et, en la voyant, il se mit à pleurer et l'épousa. Les autres hommes du harem se sentirent jaloux et écritrent au roi qu'elle était adoltesse, et qu'elle avait déjà eu un fils. Le prince manda à sa mère de la chasser dans le désert : l'ordre fut exécuté malgré les pleurs de la pauvre femme qui sanglotait amèrement. Tandis qu'elle marchait, portant l'enfant sur son dos, elle passa auprès d'une rivière et s'agenouilla pour apaiser la soif qui lui causait la chaleur, la fatigue et le chagrin, mais, tandis qu'elle se penchait en avant, l'enfant tomba dans l'eau. Elle resta à verser des larmes, lorsque passèrent deux hommes qui lui dirent : « Pourquoi pleures-tu ? » — « J'avais un fils que je portais sur mon dos et il vient de tomber dans l'eau. » — « Veux-tu que nous le le ramène ? » — Elle acquiesça : Ils prirent deux très haut et l'enfant revint sain et sauf sans avoir éprouvé aucun mal. Les deux hommes ajoutèrent : « Veux-tu que Dieu te rende tes deux mains ? » — « Oui, » répondit-elle. — « Alors ils remaquèrent la Seigneur et ses mains repoussèrent plus belles qu'auparavant. » — « Sais-tu qui nous a sauvés, demandèrent-ils. » — « Dieu seul le sait. » — « Nous sommes les deux pains que tu as donnés à un malade et qui ont été la cause de la misère ; remercie Dieu qui t'a rendu tes mains et ton fils. » Elle obéit et loua le Seigneur ».

— *Les origines de l'alcéide*. — Nous avons signalé dans une précédente livraison les articles de M. Bartholot dans la *Nouvelle Revue* sur les origines de l'alcéide. L'auteur étudie à depuis développée que nous, de façon à en faire une histoire complète de l'alcéide jointe avec beaucoup de soin par Théodore Schenkel. *Les origines de l'alcéide* (Paris, 1885, in-8 de XX et 445 p., avec planches, table analytique et deux notes). L'alcéide peut être considérée comme la mythologie de la chimie. Mais ce n'est pas seulement à ce titre qu'elle recueille la bienveillante attention de ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse. Elle plonge ses racines dans les croyances religieuses et mystiques de l'Orient. M. Bartholot s'en est parfaitement rendu compte. Dans son premier livre consacré aux sources il étudie successivement les origines mystiques de l'alcéide révélée par les anges ayant eu commerce avec les filles des hommes ;



fablisme grecs et à la magie) et les sources égyptiennes (Hermès Trismégiste) l'écritisme de « science sacerdotale » corrélation entre les pratiques de l'industrie égyptienne et les théories mystiques et religieuses des Égyptiens); les sources babyloniennes et chaldéennes (la parenté mythique des métaux et des planètes), les sources juives (la Cabale) et surtout les sources grecques. « Il » existait des l'origine, dit M. B., une affinité étroite entre la Grèce qui en- » seigne le sens véritable des théories philosophiques et religieuses, d'au- » tant que le rôle des symboles et des allégories, et la science, qui pour- » suit la connaissance des propriétés cachées de la nature et qui les représente, » abuse de nos yeux, par des signes à double et à triple sens » (p. 65). — M. Boudriot rend un grand service aux historiens de la philosophie et des sciences religieuses en leur ouvrant, grâce à ses grandes connaissances en chimie et à la partie philosophique de son esprit, un large accès aux répétées de la technique des alchimistes, laquelle est souvent en relation étroite avec leurs idées philosophiques et religieuses.

— L'Académie française, sur la proposition de M. Taine appuyée par M. Renan, a choisi comme sujet du concours de poésie qui sera jugé en 1886, ces deux mots : *Pallas Athénâ*. Les travaux présentés ne devront pas dépasser leur centième vers.

— A l'occasion du 200<sup>e</sup> anniversaire de la Révocation de l'Édit de Nantes, M. Léon Pillet, directeur du journal *L'Eglise libre a Dieu*, publie, en 18 petites brochures intitulées un *Recueil des décrets et déclarations, arrêtés et règlements du Conseil rendus au sujet des gens de la religion prétendue réformée du novembre 1685 au 15 mai 1751* (un petit vol. in-8° d'environ 800 p.). C'est la réimpression du recueil publié en 1751 avec privilège du Roy pour servir de guide-manuel à ceux qui étaient chargés d'appliquer les arrêts.

— M. James Darmesteter, docteur ès-lettres, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, a été nommé professeur de langue et littérature de la Perse au Collège de France.

— M. G. de Mortillet vient de faire paraître chez Reinwald une seconde édition revue et complétée de son livre : *La préhistorique*.

— M. Abel des Michels doit publier prochainement à la librairie Laroux la traduction d'un ouvrage de morale chinoise : *Ming Siu Pan Kien*, avec des notes explicatives et le texte chinois.

— Il a été formé à Paris une Société juive cosmopolite qui se propose de publier des manuscrits importants de la littérature rabbinique, encore inédits et conservés dans les principales bibliothèques d'Europe. On s'inscrit à Paris à la librairie Durachar.

— Le volume de M. Albert Réville sur les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou, dont nous avons annoncé la publication pour le commencement de l'année, a paru avec quelque retard à la librairie Fischbacher. Il fait suite aux deux volumes consacrés aux religions des non-civilisés et aux *Préliminaires* qui ont servi d'introduction à l'histoire des Religions.

dont le nouvel ouvrage de M. Héville forme la seconde partie. Deux y reviennent d'une façon plus abondante.

**Angleterre.** — Il a paru récemment sous les auspices du *Palestine Exploration Fund* un excellent ouvrage sur la constitution géographique de la Palestine : *Nouveau Site, Saint and western Palestine*.

— On annonce la publication, chez Chatto et Windon, d'un livre de M. Edward Clodd, intitulé *Myths and dreams*, sur l'influence des mythes et des rêves dans le développement de l'esprit humain.

— La *Religious Tract Society* a publié récemment un livre sur la Nouvelle Quête de MM. James Chalmers et W. Wyatt Ellis : *Work and adventures in New-Guinea* (1877 to 1885). On y trouve de nombreux détails sur les mœurs et les croyances des indigènes. M. Chalmers a vécu au milieu d'eux pendant sept ans à Port-Moresby.

— D'Oxford nous arrivent les nouvelles suivantes : 1° M. Stanley Lane Poole s'est entrepris pour le *Clarendon Press* la publication d'un *Corpus* des inscriptions et dévies qui figurent sur les monnaies numismatiques, sous le titre de *Fundamental*. — 2° Les manuscrits de la Bibliothèque Bodléienne ont accueilli la collection des manuscrits tibétains réunie par le docteur Schlegelstein. — 3° La traduction du *Sig-Vana*, par le professeur Max-Müller, paraîtra dans la seconde série des *Sacred Books of the East*.

— Le nouveau directeur des *Hibbert Lectures* a décidé de publier des éditions populaires à bon marché des conférences qu'il organisait chaque année à Londres et à Oxford, afin de répandre dans le public le goût de l'étude des religions. Il publiera en premier lieu celles de M. Baard sur la Réformation et celles de M. Hearn touchant l'influence de Rome sur l'Eglise catholique.

— Parmi les ouvrages qui constituent le dernier volume de *Biblical Criticism* nous remarquons les suivants : 1° *Théories récentes sur l'origine et la nature du tétragramme* par le Dr Deane. — 2° *Les dialectes arabes en Palestine au temps de Moïse* par M. Neubauer. — 3° *A propos de quelques inscriptions Téménides et Séleucides récemment découvertes*, par le même. — 4° *Une nouvelle théorie sur la formation des évangiles synoptiques*, par M. Kuhnke.

— La collection des *Present Day Tracts* s'est enrichie d'une très bonne esquisse de la religion hindoue : *The Hindu religion, a sketch and a contrast*. L'auteur adopte les idées de M. Hart sur l'origine sacerdotale du système religieux. Il embrasse dans son récit jusqu'aux récentes manifestations religieuses du *British Empire*.

— *Les idées philosophiques et religieuses des Japonais*. — Une lecture a été faite à la *Camden Town Presbyterian Church*, par un Japonais nommé Rindō Miyoshi, sur le courant actuel des idées philosophiques et religieuses au Japon. L'auteur, qui a embrassé le Christianisme il y a cinq ans, a dit qu'il comptait enlever 7000 Chrétiens dans son pays, sur une population de 38 millions d'habitants; il a ajouté que le véritable secret de l'avancement matériel et religieux n'était pas le matérialisme ou religion nationale des dieux de l'extrême



Quint ; que ce n'était pas même le Bouddhisme. Depuis la dernière révolution s'est levé un groupe de libres penseurs qui se de jour en jour grandissent, et qui méprise les doctrines de Spinoza, de Darwin et de plusieurs autres représentants des idées rationalisatrices en Europe. C'est ce groupe qui tend à chasser du Japon toute croyance religieuse, et qui ne se compose pas seulement d'hommes du peuple et de lettrés, mais de personnages appartenant aux plus hautes classes de la Société. (*Mémoires de la Société des études Japonaises*).

**Allemagne.** — Nous avons reçu communication des ouvrages suivants concernant l'histoire des religions :

1° *W. Schwarz, Indogermantischer Volksglaube. Ein Beitrag zur Religionsgeschichte der Urzeit* (Berlin, Seeberg, 1885; in-8 de XXIV et 280 p. avec index). — M. W. Schwarz est l'auteur d'un ouvrage d'une série d'ouvrages sur l'origine des mythes qui jouissent d'une considération méritée, entre autres : *Der Ursprung der Mythologie* (Berlin, 1866); *Die poetischen Naturanschauungen der Griechen, Römer und Deutschen in ihrer Beziehung zur Mythologie* (2 vol. Berlin 1864); *Der heutige Volksglaube und das alte Heidentum; Prähistorische Studien* (Berlin, 1884). Dans sa nouvelle publication il aborde une des de plus son sujet de prédilection : l'origine de la mythologie indo-germanique ; il se propose cette fois de recueillir les croyances populaires qui sévissent parmi les tribus aryennes à l'époque de leur dispersion. A cet effet il s'attache principalement à montrer l'importance capitale de deux conceptions de l'imagination primitive : celle de l'arbre céleste, arbre magique dont le tronc repose sur la terre et dont les ramifications s'étendent dans le ciel ; et celle de l'orage considéré comme un être d'aspect qu'un tel. A cette dernière conception se rattachent les croyances au meurtre ailé et aux serpents météoriques. Le nouveau livre de M. Schwarz est, comme les précédents, plein de détails intéressants et de fines observations ; on y retrouve la même étude à laquelle l'auteur nous a habitués, mais avec la même tendance exclusive à ramener tous les phénomènes religieux de l'humanité primitive à travers le prisme d'une théorie trop étroite.

2° *P. v. Bradke, Dydus Aeneas; Aeneas Muzell und die Aeneas. Studien und Versuche auf dem Gebiete altindogermantischer Religionsgeschichte* (Halle, Niemeyer 1885; in-8 de XX et 128 p. avec plusieurs index). Le travail très soigné qui procède M. v. Bradke, vient d'être à l'université de Göttingen, est un fragment d'un ouvrage plus étendu qu'il se propose de publier sur les plus anciennes formes religieuses des Indiens et de leurs cognates. Il compte profiter des critiques provoquées par l'œuvre partielle pour éprouver le solidité d'une thèse qui sera l'une des colonnes de la construction entière. M. de Bradke rend hommage au grand mérite des travaux de MM. Darmstadter et Reigaigne, mais il ne s'est pas laissé influencer par eux. Son point de vue se sépare même à tel point du leur que le plus souvent il lui a paru inutile de discuter leurs interprétations en détail, puisqu'il aurait dû chaque fois reprendre la dis-

mission générale. Après s'être expliqué dans une introduction sur l'état des hymnes védiques et sur l'état religieux qu'ils impliquent, il étudie successivement l'Ayura officie dans le Rigvéda et dans l'Alharvénédâ, les rapports de l'Ayura avec Abouru-Mandâ, Ayura avec le sens d'*esprit opposé aux dieux*, l'Ayura et les Asuras, enfin les rapports des Asuras et d'Abouru-Mandâ. Les conclusions de M. de B. sont les suivantes : La personnalité de Dyâus-Pitar, encore vague et flottante chez les Aryas primitifs, fut nettement accentuée par ceux qui émigrèrent vers l'ouest. Chez les autres cette individualité ne se fit pas régulièrement. Dyâus-Pitar y resta, il est vrai, le nom d'*Idéus* (c'est-à-dire Seigneur, Suprême), mais bientôt il fut débordé par les Dées. C'est contre cette usurpation que les Iraniens se virent obligés dans la réforme de Zoroastre, en réduisant les Dées à la situation inférieure du démon. Mais en même temps le vieux dieu Dyâus-Pitar est devenu d'une façon plus abstraite, en tant que Abouru-Pitar avec la qualification de Mandâ. D'autre part, Dyâus-Pitar est de plus en plus réprouvé dans l'ouest par les Hindous : son qualificatif ayura est rapporté à tous les dieux à tour de rôle, et perd par là de sa valeur. A la suite de conflits entre les deux fractions hindoue et iranienne de la race aryenne le nom ayura est de plus en plus assimilé par les Hindous à celui des vengeurs des dieux. L'ancienne mythologie aryenne s'étend chez les Hindous pour être placée à une religion sacerdotale (celle de Brahma) et à l'adoration d'anciennes divinités des populations autochtones à l'aryanisme aryenne : Vishnou et Shiva-Giva.

Dr. Viktor Karstner von Oden Precht 30 42. Leipzig, Duncker et Humblot, 1886, in 8 de VIII et 500 p. avec index. Suivant la coutume allemande l'ouvrage bien connu d'Oskar Precht a été relu et corrigé par Alfred Kirchhoff et rendu ainsi au point de la science actuelle. Une grande partie du volume est consacrée à l'histoire des religions.

— Entre la seconde édition complètement renouée de la *Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage* par le professeur Philbeck, dont nous rendons compte dans la « Revue des Livres », l'Allemagne a produit l'année dernière un autre ouvrage considérable de philosophie religieuse fondée sur l'histoire des religions. Il s'agit de la *Spekulativen Theologie in Verbindung mit der Religionsgeschichte* (Götting, F. A. Perthes, 1884, in 8 de XXIV et 1334 p.) par M. Paul Gœtz qui nous avons déjà signalé lors de son apparition. C'est un ouvrage considérable; une de ces œuvres touffues qui témoignent d'une prodigieuse lecture, mais dans lesquelles l'auteur, à force de vouloir être complet, abouit au chaos. Le présent volume a 1334 pages; et ce n'est que le commencement de la multitude. Les autres viendront selon que l'auteur lui par le public ou premier tome aura été plus ou moins favorable. Il renferme l'exposition des idées de l'auteur sur la façon dont il convient de concevoir au point de vue de la plus grande partie on est convaincu aux religions des peuples non voisins de l'Afrique et de l'Australie. On y trouve une énumération scrupuleuse de renseignements puisés à toutes les sources : études de voyages, publi-



ations des missionnaires etc. Tout y passe : les religions, les mœurs, les usages, l'organisation sociale des peuplades. L'auteur en ne contentant des travaux les plus récents, et chose même que des juges compétents lui ont reproché de ne pas dire un mot d'origine missionnaire et de ne pas exercer suffisamment de critique sur ses sources, son livre n'en est pas moins un répertoire précieux pour l'éthnographie ou l'histoire des religions. On y trouve en particulier d'utiles extraits de la littérature missionnaire. Mais l'auteur parvenait-il jamais à mener à bout sa publication entreprise avec de paisibles proportions ? Il aboutit au monumentalisme primitif qui aurait dégénéré en culte des ancêtres et en félicisme. Son point de vue général n'est pas exempt de préoccupations apologiques.

— M. J. H. Kuntz vient de publier chez Neumann à Leipzig, la troisième édition de son Manuel d'histoire ecclésiastique : *Lehrbuch der Kirchengeschichte für Studierende* (2 vol. en 4 livres). Le succès dont ce manuel a constamment joui dans les universités allemandes depuis son apparition est de tous points mérité. C'est certainement le meilleur manuel d'histoire des Églises chrétiennes qui existe actuellement. L'auteur a profité des laçons que lui procure une honorable retraite pour écrire avec le plus grand soin son ouvrage ; il a tenu compte de tous les travaux publiés dans les dernières années, tant pour la correction d'assertions contestables que pour l'amélioration de sa bibliographie.

— Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la religion des anciens Germains en trouveront un bon résumé dans le premier volume de la *Geschichte des Deutschen Volkes in Staat, Religion, Literatur und Kunst* (tome I jusqu'au signe d'Olsen) de Greunig par M. Georg Heyne (Leipzig, Brockhaus, gr. in-8. de XVI et 566 p.).

— Les fouilles de l'Institut archéologique allemand au Cap Saurum ont été couronnées de succès. On a pu déterminer exactement l'ancien temple de Minerve et en reconnaître la forme.

— On annonce la prochaine publication de la première traduction complète du *Palmier de Babylone* en allemand, à Landshut. Elle formera 26 vol. in-4.

— M. H. J. Bastmann, dont nous avons précédemment analysé l'ouvrage sur les origines du Catholicisme et de l'Islamisme (T. IX, 3, mai-juin 1884), a terminé depuis cette époque la seconde partie de son *Histoire de la morale chrétienne*, dont on court de publication (*Geschichte der christlichen Sitten*. II Die katholische Sitten der alten Kirche, Neudruck, Bonn, 1885, in-8 de X et 428-761 p.). Il l'édite successivement à Antioche, à Ephèse, en Océne, à Alexandrie, à Carthage et à Rome. M. Ad. Harnack a consacré une notice détaillée à l'œuvre de M. Bastmann dans le n° 7 de la *Theologische Literaturzeitung* de cette année (4 avril). Il lui reproche d'avoir trop d'imagination, de faire de l'histoire à priori au lieu de s'en tenir à la réalité. M. Bastmann est sans doute très impressionné ; mais il a des connaissances historiques, étendues et de l'originalité dans l'esprit. Il a spirituellement défini l'Église catholique de l'anti-

guité : « La diagonale du parallélogramme des forces du monde antique et des « forces spirituellement chrétiennes. »

— C'est à résoudre une question particulière de la morale chrétienne dans l'antiquité que s'est consacré M. P. W. B. Hornemann dans son travail sur les origines du monachisme : *In investiganda monachatus origines quibus de superstitio habunda sit Origenis* (Frankfurt, Vandenhoeck et Ruprecht, 1885, in-8 de 86) p. 1. M. H. estime que l'institution du monachisme provient, non pas tant d'un emprunt à l'Égypte et spécialement au culte de Serapis, que du consensus d'une suite de causes sociales, philosophiques, religieuses et humérales qui travaillaient la société antique bien avant que le monachisme ne pût naître. À l'appui il montre, dans la vie d'Origène tous les éléments de la vie monastique. La même méthode appliquée aux auteurs chrétiens de cet art et siècle aboutirait, d'après lui au même résultat. La vie monastique ne fut que la continuation de l'ascétisme grec, hébreu, par suite de la propagation du christianisme, la grande majorité des chrétiens cessant de pratiquer ce même ascétisme. Les assertions de M. H. sont peut être trop absolues.

**Espagne.** — Les bibliocrates espagnols ont obtenu d'ex beaux succès. Don Felipe Navarro y Alcaraz, qui publiait déjà la *Biblioteca de las tradiciones españolas* a provoqué la fondation d'un nouvel organe du ses études bibliques. Le *Boletín folclórico español*, publié sous la direction de M. Aljau, Francisco y Sierra, paraît depuis le 1<sup>er</sup> janvier tous les quinze jours à Seville. L'abonnement n'est que de 12 pesetas par an (1) pour l'étranger : s'adresser à Séville : calle Teodomar, 61. Les premiers numéros contiennent surtout des appels au public et des questionnaires destinés à faciliter le recense des traditions. Notons dans le fasc. du 15 février une collection de superstitions relatives aux tremblements de terre et au choléra.

**Italie.** — Le commandeur J.-B. de Rossi a fait paraître dans les *Studi e documenti di storia e diritto* une première rédaction d'une histoire de la Bibliothèque du Vatican depuis le commencement du moyen-âge, qui figure dans le catalogue de la Bibliothèque vaticane.

— Nous avons reçu de M. Giacomo Barzanti un intéressant petit volume sur *David Lazzarotti* (in-16 de 522 p., chez Nicola Zanichelli, Bologne, 1885). L'auteur estime avec raison que l'histoire des religions peut tirer profit de l'étude des traditions religieuses, populaires et spontanées, qui se produisent sous ses yeux, pour parvenir à comprendre les créations religieuses du passé. Il rattache ainsi à une considération d'une portée plus élevée l'histoire de ce pauvre illuminé qui surgit en Toscane en 1578, et dont les journaux de ce temps firent mention.

**Bohême.** — Les philologues tchèques ont offert à M. Jan Kriziele, à l'occasion du 55<sup>e</sup> anniversaire de son entrée dans l'enseignement, un volume de *Mélanges en langue slave*. La *Nová crtiška*, à laquelle nous empruntons cette nouvelle, signale parmi les études qui le composent des travaux sur la mythologie comparée et la religion védique.



**Indes.** — Le *Times* et *India* annoncent que l'*Educational Record* de la Grande-Bretagne a consacré un chapitre très important de M. Forchhammer aux *Sciences et l'Histoire de la Loi* tirées depuis l'introduction de la Loi hindoue jusqu'à l'occupation du Pégu par les Anglais. D'après M. F. le bouddhisme a été introduit en Birmanie en 1055 à la suite des conquêtes du roi Birman Anawrahita. Avec le bouddhisme les Birmans empruntèrent aux indiens leur code que M. F. considère comme dérivé d'un code plus ancien que celui de Manou, ou tout au moins d'une conception de celui-ci différente de celle que nous possédons aujourd'hui. On a retrouvé plusieurs versions de ce code adopté par les Birmans. M. Forchhammer en a traduit des fragments dans ses *Notes on Buddhist Law*. Il doit donner une traduction complète du *Wargarra Dhammasuttanta*, ainsi nommé d'après le roi Wargarra (1284-1306). On n'y trouve aucune trace de la lutte du bouddhisme et du brahmanisme. Les autres versions birmanes sont, d'après M. Wye Hilde, le *Dhammasuttanta* (sur code); le *Nama Sutra*; le *Maha Wamant*; le *Vinichaya Patthak*; le *Maha Parachadit*. L'intérêt de ces découvertes de M. Forchhammer est considérable. On ne possédait par de code bouddhiste aux Indes; toutes les lois écrites sont brahmaniques.

— La section de la *Royal Asiatic Society* à Bombay a publié dans son journal un catalogue des livres védiques trouvés par le professeur *Petersen* dans la bibliothèque du rajah d'Alwar à Rajpoutane. Dans le rapport annexé au catalogue M. P. décrit entre autres pièces intéressantes un poème jain du 2<sup>e</sup> siècle, qui jette un jour nouveau sur la situation religieuse de l'Inde à cette époque (*Asiatolog*).

— M. James Burgess, après avoir dirigé pendant 13 ans l'*Indian Antiquary*, s'est retiré. A partir du commencement de cette année il est remplacé par M. Fleet et le rap. Temple dans les travaux sur les traditions et les monuments de l'Inde sont continués.

**Haiti.** — M. Spencer Saint-John, ex-consul général anglais à Port-au-Prince a publié chez Smith Elder et Co un livre sur *Haiti* dans lequel il donne d'amples détails sur le culte du Vaudou qui se pratique encore avec toutes les horreurs du cannibalisme parmi les noirs, s'il faut en croire notre auteur. M. Ph. Daryl a fait dans le journal le *Temps* un compte-rendu du ce livre auquel nous empruntons les fragments suivants, en faisant observer toutefois que le culte du Vaudou tel qu'il se pratique à Haiti est une combination de l'ancien culte du dieu serpent de l'Amérique centrale et du culte des serpents sacrés familier aux nègres :

« Admet qu'en fait le serpent, le serpent est dans l'opinion de nos noirs, « toute l'inspiration d'un être surnaturel qui agit tout dans l'univers. Ce « dieu a pour intermédiaires vers la terre humaine des prêtres, hommes et « femmes, qualifiés de papistes et moudoudes. Les représentants du culte se « tiennent au fond des bois, à des dates convenues, lors de tout tel prodige. Ils « consistent essentiellement en adoration du serpent, enfermé dans une boîte

à une laquelle siègent le peuple en la communauté, en grandes tentes par ses  
 « pillonnées, en sacrilèges de victimes dont tous les fidèles boivent le sang ;  
 « la rinde, après s'être engagée sous serment à garder le secret de la sorte ;  
 « celle en dâmes livides, entrées de rapelles et d'origine inconnues. La rinde  
 « tinte est certainement un œq ou un bon. Mais parfois la migration,  
 « arrivée au paroxysme de la fièvre religieuse, réclame le sacrifice d'un « bon  
 « sans crime », c'est-à-dire d'un être humain. Alors c'est quelque enfant  
 « nouveau-né, valide et séquestre à ses aïeux, qui fait les frais de la cérémonie  
 « et du banquet nécessaire. »

« Et il faut en croire M. Saint-John, le cannibalisme religieux serait encore  
 « en pleine floraison dans l'île. Et il cite ses auteurs. »

« C'est ainsi qu'il serait entré dans l'anthropologie de l'art au Prince, dans un  
 « digne officiel, raconter le fait suivant : Un prêtre français, descendant du  
 « district d'Arctique, avait la volonté d'assister à un salubrité locale. Il par-  
 « tint à l'île d'un de ses amis à l'invitation dans la nuit où allait se « faire  
 « l'un des mystères. Après s'être assuré les mains et la visage, s'étant déguisé  
 « en paysan et avoir formellement juré de ne pas ouvrir la bouche, quel  
 « qu'il pût entendre ou voir, il arriva sur le théâtre de la fête. Le moment  
 « étant à l'effet d'un banquet sur le tabernacle qui sert de prison au ser-  
 « pent sacré et tous les fidèles venant un à un la consulter. La pythionesse  
 « tendait, avant de rendre son oracle, dans une sorte d'amnésie épileptique,  
 « roulait les yeux, avait de l'homme aux lèvres ; puis elle prononçait un énoncé  
 « des propriétés sans doute proportionnées à son offrande. Un œq et un  
 « bon furent successivement sacrifiés et tous les assistants marqués de «  
 « sang. Puis vint un jeune nègre de couleur albinosque, qui se pencha  
 « devant la malheureuse et dit : — « Maman, j'ai une faveur à te demander, —  
 « Parle-moi. Ma. — Complète le sacrifice en donnant la bon sans crime... »  
 « Elle fit un signe d'assentiment. Un groupe qui s'était formé auprès d'elle  
 « se sépara, et l'on vit un enfant, assis à terre, les pieds et les mains liés.  
 « En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, une corde jeta sur le  
 « pontre du hangar avait enlevé l'infortunée créature à cinq ou six pieds du  
 « sol, la tête en bas. Un homme s'approcha aussitôt, le conduisit à la porte ;  
 « l'enfant poussa un hurlement d'épouvante ; et la prêtre français, comprenant  
 « ce qui allait se passer, s'écria : — « Épargnez-le !... » Mais il fut arrêté  
 « aussitôt, balbutiant, relevé par ses guides, qui s'enlèrent avec lui dans  
 « les ténèbres voisines. On les pourvint sans les attendre. Le prêtre, arrivé  
 « à la porte, s'empressa d'avertir la police, qui ne jugea pas à propos de se  
 « déranger. Le lendemain seulement, elle vint à l'accompagner sur le  
 « théâtre du crime, où l'on retrouve les vestiges d'un festin, et, avec un  
 « lacrima, le crâne boudé de l'enfant. Il fallut faire quitter le district au  
 « prêtre, dont la vie était en danger à raison de ses révélations. »

« Un autre Français, qui habitait un village dans le département du Sud,  
 « put assister sans se trahir à toute la cérémonie, et la vit s'accomplir jusqu'à



« dans. Mais le bruit de son expédition s'étant répandue, il dut, lui aussi, quitter  
 « le pays en toute hâte. M. Saint-John, penumièrement, a vu à Port-au-  
 « Prince la prison de quatre femmes et de quatre hommes accusés d'avoir  
 « servile et mangé une petite negroise appelée Clotilde. Il donna leurs noms,  
 « savoir : Julien Nicoms, papajot ; Floréal Apollon, autre papajot ; Guérin  
 « François, Ganga Pella, Jeanne Pella, marmandin ; Bouville, Sautera, Abolite  
 « François et Bayard Projeur. Sur la table des prisonniers couvrits de sang  
 « versant le reste de la victime, ces six esclaves et les restes du corps fide  
 « avec sa chair. Tous les hommes avouaient leur crime, que les nombreux  
 « témoins mettaient d'ailleurs hors de doute. Une des femmes, Jeanne Pella,  
 « lent en reconnaissant les faits, alléguait qu'elle avait simplement observé les  
 « rites et coutumes de son ancêtre. Les huit accusés furent condamnés à  
 « mort et fusillés.

« M. Saint-John invoque à ce sujet le témoignage de son Marino Alvarez, con-  
 « sul d'Espagne, et du marquis de Forbes-Jamou, chargé d'affaires de France,  
 « qui écrit : Deux jours après mon arrivée à Port-au-Prince, une femme s'ad-  
 « ressa au moyen d'un narcotique et m'introduisit au sommier de la  
 « ville, fut exécutée dans la nuit. Elle respirait encore. On la tua, puis on  
 « releva la survante, le cœur et le foie de la victime, dont on retrouva les débris  
 « près de la tombe... La police fit une enquête. Une marmandine fut arrêtée.  
 « Elle avoua tout, elle-même ne pouvant ses complices en les attirant à la  
 « prison par une puissance irresistible et en battant le tambour d'une ma-  
 « nière particulière. La police effrayée du nombre et de l'importance des per-  
 « sonnes compromises, recula devant cette épreuve. On ordonna aux journaux  
 « de se taire et l'affaire fut étouffée... »

« Ces cas se rapportent tous à une vingtaine d'années. Mais en voici de plus  
 « récents. En 1878, deux femmes furent arrêtées près de Port-au-Prince, en train  
 « de manger les restes d'un enfant. Il fut reconnu que le sang du pauvre petit  
 « était tout essé et qu'une partie de sa chair avait été mangée. Une de ces  
 « femmes était la propre mère de l'enfant. Comme on lui reprochait son abo-  
 « minable crime, elle dit : — Qui donc avait plus de droit que moi à manger  
 « la chair de ma chair ? »

« Des faits plus récents encore ont été signalés, en août 1881, par un officier  
 « de marine anglais, au journal *Family Fair*. Cet officier déclare que c'est une  
 « pratique commune à Haïti, pour les sages-femmes, d'administrer aux nou-  
 « veaux-nés un narcotique qui leur donne toutes les apparences de la mort,  
 « puis, après l'inhumation, d'aller les déterrer pour les manger. En mai 1879,  
 « raconte-t-il, une sage-femme et ses complices furent surprises à Port-au-Prince  
 « en train de manger un bébé de sexe féminin, qu'elles avaient soumis à ce  
 « traitement. Elles furent seulement condamnées à six mois de prison. En  
 « janvier 1881, huit personnes se virent condamnées à l'amende pour avoir  
 « déterré et mangé des cadavres humains. Un médecin anglais « en au mar-  
 « ché de Port-au-Prince, à la même époque, des pièces de viande qu'il a

• reconnues comme l'épouse et la regina curieuse d'un négrier haïtien. En  
 • 1884, à Saint-Marc, une tunique de peulhène pore sale fut vendue à un certain  
 • étranger; on y trouva des doigts et des osiges humains. Un clercyuan  
 • anglais de couleur, à Cap-Haïtien, dit que sa femme amonça non des d'acue-  
 • ler, au marché, de la chair humaine pour du porc. Le même haïtien à en  
 • ramasser un individu à l'annuaire pour cannibalisme. Il y avait dans les  
 • prisons de la ville, à son arrivée, quatre prisonniers du même délit et il a eu  
 • arrêter un homme accusé d'avoir mangé son enfant. M. Saint-John déclare  
 • avoir vu dans tout le pays des temples vendant qualifiés de *Banquets*. Ces  
 • temples sont ordinairement construits en bois et tapissés intérieurement de  
 • papiers empruntés soit à l'Évangélisme chrétien, soit aux journaux illustrés.  
 • Uno de ces chapelles servait d'une manière intermittente au culte catholique,  
 • et le curé lui-même haïtien qu'en son absence il croyait bien qu'on y célébrait  
 • les mystères vaudou. Il avait obtenu d'une négresse du voisinage des  
 • pierres plates de diverse forme, dont une seule en croissant, que son mari  
 • avait en garde; ces outils de pierre venaient d'Afrique, disaient les nègres,  
 • qui tenaient beaucoup à les conserver. La police s'empresse de les détruire,  
 • de qui unie une crise conjugale des plus vives entre un pénitent et la  
 • mari.

• On le voit, presque tous les faits allégués par M. Saint-John sont de  
 • seconde main, quoiqu'il ait vécu vingt-ans à Haïti. Cela peut suffire à mon-  
 • trer qu'ils doivent être exceptionnels. Mais, d'autre part, il faut compter  
 • avec le mythe dont s'entourait nécessairement de telles pratiques. M. Saint-  
 • John déclare qu'à Haïti même peu de gens savent à quel point elles sont  
 • encore en vigueur. Il ajoute expressément qu'il n'a jamais entendu parler  
 • d'un mulâtre, à l'exception des généraux Salvo et Théronge, ni d'un  
 • nègre élevé en Europe, qui ait été mêlé à ces abominables rites.

**Égypte.** — L'édition du *Livre des morts*, entreprise par M. Edmond Na-  
 • ville, sur l'initiative du Congrès des orientalistes réuni à Londres en 1874, a  
 • été terminée après neuf ans de labeur assidu au printemps de l'année der-  
 • nière. La mort de Lepsius fit craindre un instant que cette œuvre considérable  
 • ne fût retardée par des difficultés de publication. C'était par l'intermédiaire  
 • de Lepsius, en effet, que l'Académie de Berlin avait pris une somme pour les  
 • travaux préparatoires et que le gouvernement prussien avait promis de prendre  
 • les frais de publication à sa charge. Grâce aux bons offices de M. le profes-  
 • seur Dillmann, toutes les difficultés ont été applanies. L'ouvrage sera imprimé à  
 • la librairie Asher, à Berlin, aux frais du gouvernement allemand, sous le titre :  
*Das Egyptische Totenbuch*, et coûtera 240 marks. Il comprendra deux vo-  
 • lumes in-4°, l'un pour le texte, avec 212 planches, l'autre pour les variantes,  
 • avec 142 planches. Le tout doit être publié en phototypie, d'où à la fin de 1885,  
 • et sera précédé d'une introduction historique et critique que M. Naville pré-  
 • pare. Il a fallu une patience et une persévérance à toute épreuve pour mener à  
 • bonne fin une pareille entreprise, dont l'importance ressort du fait que les re-



riantes seules sont au nombre de quarante mille. Le savant égyptologue a été puissamment secondé dans ce grand travail par Mme Edmond Naville, qui a acquis une habileté très remarquable dans l'art de copier les hiéroglyphes. C'est elle qui a dressé avec une netteté et une précision parfaite, au dire des connaisseurs, toutes les planches qui vont être reproduites en phototypie.

— M. Maspero a publié dans le *Journal des Débats* du 12 mars un rapport sur les fouilles auxquelles il subvient avec le produit de la souscription ouverte l'année dernière à cet effet.

Il a entrepris de débarrasser le temple de Louqsor, qui était masqué par les maisons de la moitié du village de ce nom. Il raconte que le gouvernement égyptien consentit à mettre les frais de l'opération à la charge de la municipalité de Qouh. Arrivé à Louqsor au mois de décembre 1884, M. Maspero, après avoir triomphé des résistances locales et des manœuvres violentes intéressées, a ouvert, le 5 janvier 1885, ses chantiers qui étaient depuis longtemps en pleine activité à la date du 20 février où il écrit. Il occupe au maximum 150 ouvriers par jour. A ces hommes payés s'ajoutent un grand nombre des auxiliaires gratuits d'une nature particulière. On se sert en Egypte de la terre impregnée de bitume qui se trouve dans les ruines et que l'on nomme *sebatâ*, comme d'encre. Le temple de Louqsor est rempli d'un *sebatâ* excellent, accumulé sous les maisons depuis des siècles : dans plus d'un endroit la couche atteint 8 mètres. Les fellahs, apprenant que le *sebatâ* serait jeté au Nil, demandèrent l'autorisation de l'élever gratuitement, et pendant un mois 300 d'entre eux travaillèrent avec zèle et abnégation. La soirée a privé les ouvriers de leur souper depuis les premiers jours de février, mais ils ont dû réparer avec le sucre de sucre. Partout où on lui signalait l'existence d'un dépôt d'engrais, il fait cueillir par ses ouvriers payés la croute de lessive, de briques brisées, du sable ou de cailloux qui le cache ; une fois le *sebatâ* atteint, il passe à un autre endroit. Les paysans arrivent plus tard, qui débarrassent le reste sans qu'il en coûte rien que la peine de les surveiller.

M. Maspero résume ainsi les résultats de sa première campagne : « Autant que j'en puis juger, les frais ne dépasseront pas 12,000 francs, tout compris. La campagne de cette année terminée, il me restera de la souscription 10,000 fr., plus ou moins, qui suffiront à peu près aux besoins de la campagne suivante. Je soustraie que les personnes qui nous sont venues en aide puissent voir l'aspect que présente dès maintenant la partie débarrassée du temple ; elles reconnaîtront que leur gentillesse a déjà porté ses fruits. Je n'hésite pas à dire que Louqsor, débarrassé des blocs modernes qui le cachonnaient, est presque l'égal de Karnak par la grandeur du plan et par la beauté des proportions. Les sculptures qui décoraient les chambres et les colonnes sont d'un travail fin et délicat ; quelques-uns des tableaux ne seraient pas déplacés à côté des bas-reliefs les plus beaux d'Abydos. Ils sont encore empâtés par le stuc dont les Arabes recouvraient les moines nuptes au moyen-âge et noircis par la fumée des feux que les habitants allumaient chaque jour dans leurs tabules. Dans bien des cas,

les dégâts sont irréparables ; l'espèce que le plus souvent quelques mites s'occupent à faire et un soleil incertain tomber l'produit et le noir du fumée. Mais notons qu'il est encore, le temple parvenu déjà au cas d'abandonner aux visiteurs, et tous les voyageurs dont j'ai recueilli le jugement n'ont pu de vous transmettre l'expression de leur reconnaissance.

**Suisse.** — Le volume de notre collaborateur, M. Edouard Montet, sur les Vandales, est tout prêt. Voici le titre sous lequel il paraîtra : *Histoire des Vandales de Picémont, d'après les manuscrits originaux conservés à Cambridge, Genève, Dublin, Zurich, Paris, Grenoble, Strasbourg et Munich, avec fac-similé et pièces justificatives, en plusieurs parties inédites.*

**Amérique.** — L'Archæological Institute of America publie depuis le commencement de cette année une revue trilingue : *The American Journal of Archaeology and of the History of the Fine Arts*. Ce nouveau journal paraît par fascicules tous les trois mois à Baltimore, et formera chaque année un vol. d'environ 200 pages in-8. Le directeur en est M. Prothingham (20, Cathedral street). Il a recruté divers correspondants en Europe, parmi lesquels nous signalons : M. Ernest Rabelais de la Bibliothèque nationale, M. Émile Nalmer de Musée du Louvre, et M. Eugène Menz de l'École des Beaux-Arts. Outre les articles de fond, la Revue publiera des correspondances d'Europe et des nouvelles archéologiques. Le premier fascicule contient entre autres des articles de M. Waldstein sur les Funérailles et de M. Prothingham sur la sculpture au XIII<sup>e</sup> siècle.



# DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

## ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES<sup>1</sup>

**1. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.** — Séance du 6 janvier. M. Ch. Legaut, ingénieur en chef de la Compagnie du chemin de fer de l'Est, nous a fait une note sur un groupe romain trouvé près de Naix et représentant une divinité féminine, assise, vêtue d'une longue tunique à manches boutées et, à ses côtés, deux enfants portant aussi la tunique. Un chien est aux pieds de la déesse, et sur ses genoux elle tient des fruits. M. Darjoux a été reconnaître la statue *Nehalennia*. — M. Sirey, professeur au Collège Rollin, à Paris, envoie, par l'intermédiaire de M. Barthier de Meynard, une collection de vingt-deux estampes d'inscriptions phéniciennes avec un manuel explicatif. — Séance du 12 février. M. de Rossé fait connaître de nombreux graffiti trouvés par les pèlerins dans la catacombe de Domitille, près de l'hippogée où l'on trouve l'épître d'un chrétien nommé Amphilat. Ce personnage, qui jouissait, évidemment d'une grande réputation, pourrait, d'après M. de Rossé, être un des Amphilat dont parle l'apôtre Paul dans l'ép. aux Rom. XVI, 8. Voici l'un de ces inscriptions, qui, d'après l'écriture, remonte au 1<sup>er</sup> siècle : « Sancti spiritus, vixit dans vos animas. Barma, le pêcheur, avec tous les saints. » — M. Amélieon expose la seconde lecture de son mémoire sur l'Épiscopat épistémologique de Lymanque. — M. Désiré Charnay continue la lecture de son mémoire sur l'histoire de la civilisation toléïque en Amérique (voir en recueils publications). Il la fait commencer au 1<sup>er</sup> au 10<sup>es</sup> siècle et lui attribue un grand développement; il fait ressortir les conceptions remarquables du peuple toléïque en morale et en religion. — Séance du 19 février. La destruction des monuments antiques en Tunisie et en Algérie fait l'objet de nombreuses préoccupations au sein de l'Académie. Malgré les observations de l'homme Société, le ministre de l'instruction publique, pour des raisons d'ordre budgétaire, n'a pas voulu prendre l'initiative d'une loi

<sup>1</sup> Nous nous bornons à signaler les articles ou communications qui concernent l'histoire des religions. Dans les périodiques, nous ne mentionnons plus que les articles originaux et, par exception, certains comptes-rendus particulièrement importants.

professeurs des monuments romains. M. Parquet, professeur ordinaire à Orléans, doit publier un *Floide archéologique* destiné à renseigner le public sur la valeur des monuments antiques, afin de l'indiquer à leur emplacement. — M. Le Blaut écrit de Rome que les journaux ont commis une erreur en annonçant la découverte du tombeau des Vestales entre la porte Pia et la porte Salara. Les inscriptions trouvées ne sont en effet que celles de la gens Licinia. — Séance du 9 mars. M. de Maz-Labre est élu comme membre libre, en remplacement de M. Frédéric Hardy, décédé. — M. Berpaigne présente un ouvrage de M. H. de Charney : *Une légende numérogique*, et M. Henan le cinquième fascicule des *Matériaux recueillis pour servir à l'histoire des croisés*, par M. Clement-Gervais. — Séance du 13 mars. M. Ravaisson termine la lecture de son mémoire sur l'*Harpele Epirusensis*, qu'il a continuée dans les séances précédentes. A l'appui de sa thèse favorite, que la déformation des monuments funéraires grecs est inspirée par la pensée de la figure éternelle réservée aux hommes vertueux, il expose deux tableaux d'un vase grec du musée du Louvre. On y a vu généralement le culte d'Achille vainement combattu par Ulysse et Diomède, et la Mort et le Sommeil emportant le corps de Menelaüs. M. Ravaisson les interprète différemment ; la première scène représente, d'après lui, Achille à Scyros, au moment où il se décide à suivre Ulysse et Diomède ; aussi est-il vêtu d'un costume féminin ; le second tableau représenterait alors Achille transporté au sépulchre des combattants. — M. Desgodtins présente un opuscule de Mardetta : *Identification des dieux d'Hérodote avec les dieux égyptiens*; M. Berpaigne : *Épître épiques du Bédouin-Vildan, accompagnées de fragments de commentaires de Mandroun*, par M. Victor Henry ; M. Sétiati : *La Théologie de la République*, par M. Coenra. — Séance du 27 mars. L'Académie présente comme candidats aux deux chaires vacantes du Collège de France : pour la chaire de philologie hébraïque, M. Louis Hart, en seconde ligne M. André Cadastier ; pour la chaire de langues et littératures de la Perse, en première ligne M. Jemot Dumortier, en seconde ligne M. Clément Hart. — M. Perrot présente le t. IV de l'*Histoire ancienne de l'Orient*, par M. F. Lenormant ; M. Dufrenoy le t. II des *Archives de l'Orient latin*. L'ouvrage de MM. Gail et Koser, *La Vie antique*, traduit par R. Pommerehne, est également présenté. — Séance du 2 avril. M. Casim communique à l'Académie un mémoire sur le *Capitule de Carthage*. Tertullien le mentionne ; de même une ordonnance impériale de l'empereur Valérien à la constitution des impôts de la province d'Afrique. M. Casim affirme que ce Capitule était sur la hauteur sur laquelle s'élevait anciennement la Babouine païenne de Hyre. Il y avait à cet endroit, il est vrai, un temple d'Esculape ou Enchirion ; mais l'exemple de Rome prouve que de nombreuses sanctuaires provinciaux s'élevaient sur la même hauteur. D'autre part, les ruines qui existent encore aujourd'hui en ce lieu correspondant au temple de la *Junia Castoris* (Castor), tel qu'il est décrit par un auteur du 1<sup>er</sup> siècle. Ces ruines sont celles d'un temple de marbre, auprès duquel devaient se trouver des sanctuaires antérieurs entourés par des murs parallèles qui venaient



amir. M. Castan arrive à la conclusion que le temple d'Aïphé a fort bien pu être pour le peuple le temple de la Junon crétoise et officiellement le Capitole.

**II. Académie de médecine.** — *Séance du 17 mars* (d'après le compte-rendu du journal le Temps). M. Noël Guéniot de Murry présente une étude sur l'hygiène des Juifs au temps de Moïse. Après avoir payé un tribut d'éloges aux grandes qualités morales du peuple hébreu, l'auteur montre avec quelle sagesse le grand législateur a posé les lois hygiéniques de l'hygiène. Moïse, dit-il, semble avoir prévu les réactions défectueuses relatives aux conditions des épidémies et à la contagiosité des maladies. L'interdiction de la viande de porc, le principe concernant la saignée des animaux destinés à l'alimentation, l'examen attentif des viandes de ces mêmes animaux, qui doivent être déclarés impurs si leurs poisons présentent des lésions (sans éliminer des tuberculoses) ou leur placent des adhérences, constituent des mesures excellentes qui devraient être généralement adoptées. Cette remarque s'étend à beaucoup d'autres points de détail.

La loi du travail pour tous, qui montait à une grande hauteur le niveau intellectuel et moral, les principes si sages sur l'hygiène de la femme et du mariage, qui ont assuré au peuple juif son étonnante vitalité, même dans la dispersion, tout en ensemble est de nature à inspirer de sérieuses réflexions.

**III. Société nationale des antiquaires** (d'après les comptes-rendus de MM. Morel et de Lantier). — *Séance du 26 janvier*. M. de Villafosse présente deux vases antiques représentant, l'un une bacchante d'Amour, l'autre une tête de Nymphe; les bagues en or avec sujets mythologiques et d'autres objets faisant partie des collections léguées au Louvre par les la baron Davillier. Il communique, de la part du P. de la Croix, des détails sur les fouilles du cinquième siècle de l'Antiquité. — *Séance du 4 février*. M. Eugène Moutz la la présente partie d'un travail sur la Légende de Charlemagne dans l'art du Moyen Âge. — *Séance du 11 février*. M. de Rougé lit un rapport sur la mission de M. Rolland, relatif au syncretisme arabo-égyptien. — *Séance du 18 février*. M. de Lantier communique, de la part de M. Bellet, professeur à Angers, des photographies représentant les bijoux recueillis dans des sépultures burgondes découvertes à Angers (fibules, boucles d'oreille, une pierre antique avec un personnage armé d'un thyrse, probablement Égypte). — M. Morel communique, de la part de M. Talliebois, l'impression d'un jeton trouvé entre Pâris et Lorient, pesant 2 kil. 150 gr. et représentant un buste dans lequel M. T. peut reconnaître Mithra; à tort, selon M. Saglio. — M. Talliebois présente une bête plus curieuse des érythées-frénes qui assisterait au conseil romain de 709, c'est à dire que l'évêque Bernward de Würzburg était déjà en fonction en cette année. La vie de saint Boniface, par Willibrod, dédiée à son prédécesseur Herington, a donc été écrite avant 709, moins de 15 ans après la mort du célèbre missionnaire. — *Séance du 11 mars*. M. Faber Thedenat

communiqua le texte d'une inscription relative à Messure, dévouée à Charvillat et d'une autre inscription trouvée à Rome.

**IV. Revue critique d'histoire et de littérature.** — 2 mars : Clermont-Ganneau. Notes d'archéologie prahistorique (terreilles observées sur l'inscription nabatéenne de D'neir; les noms propres nabatéens pseudo-théophores). — 16 mars : *Elie Berger*. Les registres d'Anousir IV (c. r. par M. J. J. ; fait bien connaître la nature de cette publication). — 6 avril : G. Steinhilber. Professeur S. Bagge's studies on northern mythology (c. r. par M. E. Boudier). *Jeune en aperçu du conflit entre MM. Bagge et Sjöstrand touchant l'origine de la mythologie Scandinave*. — 13 avril : *Donabàn Prandi Kénia*. History of the Paria (c. r. par M. J. Darmesteter; ouvrage utile pour l'histoire moderne seulement).

**V. Revue archéologique.** — Janvier-février 1885 : 1<sup>re</sup> éd. Florent. Deux statues de lares (2<sup>e</sup> art. : représentation du dieu paillard au mariage que l'auteur considère comme le dieu suprême de la religion paillardes). — 2<sup>e</sup> *Salomon Reinach*. Deux mondes antiques en serpentine (notices très intéressantes sur deux monuments de l'art religieux appelé lydo-phrygien par les uns, hittite par les autres). — 3<sup>e</sup> *Chronique d'Orient* (du même auteur; excellent résumé des récentes découvertes archéologiques).

**VI. Revue des Deux-Mondes.** — 1<sup>er</sup> Mars : H. Auloi. Les derniers travaux des Néolithiques (1837-1882).

**VII. Revue philosophique.** — Avril : *Emile Vermeil*. Histoire et philosophie religieuses (bulletin).

**VIII. Revue des questions historiques.** — Janvier 1885 : l'abbé Martin. Origine et la critique textuelle du N. T.

**IX. Revue numismatique.** — III, 1 : *Robert*. Les planches du mythe de Cybèle et d'Atys, rappelées par les médailles contemporaines.

**X. Revue politique et littéraire.** — 28 mars : Gaston Buisson. La maison des Vestales.

**XI. Le Correspondant.** — 25 février : V<sup>e</sup> *Mayet de Lupé*. Un pape primitif (4<sup>e</sup> partie). — 25 mars : L. de la Brière. La vie chrétienne dans la maison au IV<sup>e</sup> siècle.

**XII. La Controverse et le Contemporain.** — 15 février : 1<sup>er</sup> B. Gervais. Les religions protestantes aux États-Unis. — 2<sup>e</sup> Le H. P. Andefage. Les Goyas (suite et fin). — 3<sup>e</sup> *Léon Le Monnier*. Fondation de l'ordre des Messieurs (1<sup>er</sup> art.). — 4<sup>e</sup> Le H. P. van der Grint. La philosophie religieuse de la Perse sous les rois Sassanides.

**XIII. Revue des langues romanes.** — XXVI, 5 et 6 : 1<sup>er</sup> Chaboussou. Les tout d'abord du dieu. — 2<sup>e</sup> de Vasconcelos. Contes populaires portugais.

**XIV. Bulletin de correspondance hellénique.** — VIII, 8 : 1<sup>er</sup> P. Paris. Fouilles de Delos. — 2<sup>e</sup> *Conan*. Inscriptions d'Arménie de Phrygie. — 3<sup>e</sup> *Mayet*. Vase antique trouvé dans la nécropole de Myrina. — 4<sup>e</sup> *Bellouin*. Fouilles au temple d'Apollon Ptoos. — IX, 1 : 1<sup>er</sup> *Diché*. La pierre de Cène.



— 2<sup>e</sup> Rivista. *Legende du plan d'Ellensé*. — 3<sup>e</sup> *Parvi de Pollema*. Inscriptions du Curio. L. Aphroditus.

**IV. Muséon.** — Mars : 1<sup>er</sup> C. de Harlez. Du rôle des mythes dans la formation des religions antiques (3<sup>e</sup> art. ; le 1<sup>er</sup> a paru en 1892. L'auteur appuie par des exemples précis dans les systèmes religieux indo-européens l'idée que le mythe n'est pas le principe générateur des idées religieuses, mais que celles-ci ont précède le mythe). — 2<sup>e</sup> H. de Charvrey. Les idées religieuses. — 3<sup>e</sup> Ph. Keiper. Les noms propres perso-avestiques et l'âge de la légende mazdéenne. — 4<sup>e</sup> C. de H. Observations sur l'âge de l'Avesta. — 5<sup>e</sup> C. de Harlez. Koushikast-unanishad, traité indien de philosophie.

**XVI. Málnais.** — 20 mars : 1<sup>er</sup> H. G. Une nouvelle interprétation du chant des Dirces Arctiques (l'auteur compare quelques conjurations en usage en France à l'incantation à l'adresse des Loupures que M. Edouard avait retrouvée dans le chant des Dr. Arct.). — 2<sup>e</sup> René Basset. L'homme polaire en Orient. — 5 avril : 1<sup>er</sup> L'abbé Soupe. Contes Nagas. — 2<sup>e</sup> G. Decurtins. Les contes populaires en langue esthono-romane. — 3<sup>e</sup> L. F. Samul. Les villes englouties. — 4<sup>e</sup> Les mythes (suite). — 5<sup>e</sup> Questions à la mer et présages.

**XVII. L'homme.** — 10 janvier 1895 : P. Schell. Créances et superstitions de Noël.

**XVIII. La Révolution française.** — 14 mars : Les dévotions constitutionnelles. Le Coz.

**XIX. Revue internationale.** — V. S. Alfr. Weber. Idylles villageoises de l'Inde. Les sept cents millions de l'Inde.

**XX. Tour du monde.** — 4 avril : Gaimet. Huit jours sur l'Inde.

**XXI. Revue de l'Extrême-Orient.** — Octobre-décembre 1894 : C. Fournet-Haur. Note sur l'inscriptions bouddhiques de la grotte du Kiu-Yang-kouan près de la Grande-Muraille.

**XXII. Academy.** — 14 février : 1<sup>er</sup> Gudea. Ode (l'auteur combat les mythologues qui veulent ramener à l'unité primitive les conceptions mythologiques diverses d'un même lieu). — 2<sup>e</sup> Henri Bradley. Myths and household tales (nouvelle réédition de la méthode de H. A. Lang). — 3<sup>e</sup> Amelia B. Edwards. Naville's critical edition of the « book of dead ». — 21 février : 1<sup>er</sup> A. H. Sayce. A letter from Egypt (c. r. de ses recherches en Egypte). — 2<sup>e</sup> Klaus Meyer. The pedigree of Finn Mac Cumall (réédition de M. Thomas Percell au sujet de Finn et Gwynn ; voir le n<sup>o</sup> du 14 mars). — 3<sup>e</sup> R. Brown jun. The national arch (sur l'origine d'un mythe relatif à Hérode). — 28 février : 1<sup>er</sup> Wentworth Webster. Spanish popular legends and poetry (poésie du folklore en Espagne). — 2<sup>e</sup> Reg. Stuart Paul. The story of Pythia and the route of Exodus (sur le récent ouvrage de M. Edmond Naville). — 7 mars : Southall. The hunting of the wren (sacronisme d'une enquête sur la chasse du coïtelet dans les diverses mythologies ; voir les n<sup>os</sup> suivants). — 28 mars : A. H. Sayce. Letter from Egypt (M. Sayce a découvert l'ancien emplacement de l'ancienne Thèbe près de Gizeh). — 4 avril : 1<sup>er</sup> E. W. West. Avesta (à par-

pas de la nouvelle édition de M. Geldner). — 2<sup>e</sup> *Whitley Stokes*. On a les mayantra (description d'un amuletta hindou pour se préserver de l'influence pernicieuse de Mars). — 3<sup>e</sup> *Eugène Houdouart*. Feuilles du Pâmoat.

**XXIII. Athenæum.** — 28 février : A. Neubauer. The god Teshub (abr. 24 mars, abr. de M. J. G. R. Farlow). — 14 mars. The stone-city of Philon and the seats of the Exodii (réédition de l'ouvrage de M. Édouard Naville). — 4 avril. William Wright. The empire of the Hittites (nouveau résumé de la Historie-hittite).

**XXIV. Journal of the R. Asiatic Soc. of Great-Britain and Ireland.** — XVII. 1 : 1<sup>er</sup> *Dickins*. The story of Shikton Dôji, from a Japanese Mahimono in six ken or rolls. — 2<sup>e</sup> *Headley*. Buddhist remains near Samhar in western Rajputana.

**XXV. Contemporary Review.** — Mars : *Oldham*. Native faith in the Himalaya. — Avril : *Matthew Arnold*. A comment on christians.

**XXVI. Nineteenth century.** — Avril : *Andrew Lang*. The comparative study of ghost stories.

**XXVII. Proceedings of the Royal geographical Society.** — N<sup>o</sup> 2 : 1<sup>er</sup> *T. Waidar*. Four years' journeyings through Great-Nubia by one of the trans-Himalayan Explorers of the survey of India.

**XXVIII. Journal of the anthropological Institute.** — XIV. 3 : 1<sup>er</sup> *Blackland*. Facts suggestive of prehistoric intercourse between East and West. — 2<sup>e</sup> *Carl*. On phœnician intercourse with Polynesia.

**XXIX. Journal of philology.** — N<sup>o</sup> 26 : *Robertus Smith*. On the forms of derivation and magic numerals in Gaelic. XVIII. 10 : 1<sup>er</sup> (1<sup>re</sup> act.).

**XXX. British Quarterly Review.** — Août : 1<sup>er</sup> The chamædæon type of christianity. — 2<sup>e</sup> The fishing of the twelve apostles. — 3<sup>e</sup> Religion in London.

**XXXI. Indian Antiquary.** — Janvier : 1<sup>er</sup> *Cunningham*. The probable Indian origins of the names of the week-days. — 2<sup>e</sup> *Jacob*. The Mahābhārata. — 3<sup>e</sup> *Upmishad* of the Black Yajur-Veda. — 4<sup>e</sup> *Flück*. Sanskrit and old-Kannara inscriptions (suite : voir aussi février). — 5<sup>e</sup> *Pillak*. On the early Kadamba inscriptions. — 6<sup>e</sup> *Knobel*. Sharaf the thief. — Février : 1<sup>er</sup> *Thibaut*. The number of stars constituting the several Nakshatras according to Babylonians and Vaidhyanaga. — 2<sup>e</sup> *Hallier*. A buddhist sanskrit inscription from Kôla.

**XXXII. The American journal of philology.** — V. 3 : *Frederick A.* The meaning of Basim and Aslam in the Old-Testament.

**XXXIII. North-American Review.** — Janvier : *Century*. Socrates, Buddha and Christ. — Mars : *Max Müller*. Buddhist morality.

**XXXIV. Deutsche Literaturzeitung.** — 7 mars : 1<sup>er</sup> *Carl Hirschi*. Homers Hells carmina of Gail. Christ. — 2<sup>e</sup> *Rud. Neubauer*. Homerische Untersuchungen von U. v. Wilamowitz-Möllendorf (ces deux articles sont consacrés les derniers travaux allemands sur Homère).



**XXXV. Literaturblatt für orientalische Philologie.** — November 1884 (II, 2): 1. v. Schröder, Pythagoras und die Indier (s. v. par K. Prant); les analogies signatives ne sont pas toutes fautes; et l'analogie sémantique pas l'emprunt. — 2. E. Lewy, Das Aupapthikartha, erstes Ueuge der Jaina (s. v. par H. Jacobi); l'origine d'une grande civilisation des Indes des Jaina. — 3. Fr. Delitzsch, Die Sprache der Kosem (s. v. par Ed. Meyer). — 4. H. J. Bestmann, Die Anfänge des katholischen Christentums und des Islams (s. v. par K. Vollert; trop de rhétorique).

**XXXVI. Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft.** — 1885. N° 1: 1. H. Groll, Fragenzeichen zum angeblichen Jahre des Lao-tse. — 2. König, Seth und die Sethian (avec une réponse par M. Audley).

**XXXVII. Neue Jahrbücher für klassische Philologie.** — 1885. N° 1. P. Stengel, Die Sagen von der Geburt der Athene und Apollon.

**XXXVIII. Zeitschrift für ägyptische Sprache.** — N° 3 et 4. 1. H. L. Stern, Die hängende Stele des Chéhop. — 2. Brugsch, Der Apschreis aus der Zeiten der Ptolemäer nach der hieroglyphischen und demotischen Weibenschriften des Serapeum von Memphis (1<sup>re</sup> art.).

**XXXIX. Zeitschrift für Keilschriftforschung.** — II, 1: 1. P. Jensen, Die Inschriftensammlung sumero-assyrischer entel. quon. diatit + surtu + tabula VII (2<sup>e</sup> art.). — 2. Fr. Delitzsch, Assyriologische Notizen zum alten Testament.

**XL. Ausland.** — N° 10: 1. Die Klöster auf dem Berge Athos. — 2. Carl. Heilige Curie im Altertum.

**XLI. Göttingische gelehrte Anzeigen.** — N° 2. Schenck, Zur Geschichte und Darstellung der geistlichen Spiele des Mittelalters, namentlich der Passionsspiele.

**XLII. Mitteilungen des deutschen archäologischen Institutes in Athen.** — IX, 3: 1. Koldewey, Die Halle der Minerva zu Delphi. — 2. H. Köhler, Die Gemäldesammlung der Dionysien in Piræa.

**XLIII. Historisches Jahrbuch.** — VI, 1: 1. Gollub, Die lateinischen Kirchengemeinden in der Türkei und ihre Emigration durch Petrus Gedeon, Bischof von Nola (1520-1584). — 2. Häfner, Studien zum Leben des heiligen Bernard von Clairvaux (2<sup>e</sup> art.).

**XLIV. Deutsche Rundschau.** — VII, 5: 1. Schlagintweit, Hebräer-Neuerungen in British-Indian Mus. — 2. v. Sadow, Die Wandbewegung der Juden.

**XLV. Preussische Jahrbücher.** — Pöcher; Romant. Die Vedanta-philosophie der Indier.

**XLVI. Kirchliche Monatschrift.** — IV, 5: 1. Neumann, Das Jugendlieben Jesu. — 2. Hornberg, Der Katechismen-Unterricht in der alten Kirche nach Cyrill.

**XLVII. Revista de España.** — N° 466: 1. Ferrando y Comales, El movimiento arcaico en la península Ibérica durante la primera mitad del

sigle XVI (voir le n<sup>o</sup> 407). — P<sup>r</sup> Machado y Almaraz. Del termino « Vello-loro. » — P<sup>o</sup> 407 : *Malinasy*, 53 manuscrite de l'ère régnant Saenai Thama.

**XLVIII.** *Rivista di filologia.* — XIII. 5 : 8 : *Lerrata*, 1 canti popolari della Toscana antica.

**XLIX.** *Theologisch Tydschrift.* — *Mars* : 1<sup>o</sup> J. C. Matthez. Het boek Job (2<sup>e</sup> art.). — 2<sup>o</sup> W. H. Koster. De byzantische macedonovervalen met de Babylonische vergelyken (1<sup>re</sup> art.). — 3<sup>o</sup> Th. Houston Babcock II : 4 : 5. — 4<sup>o</sup> J. H. Blom. De bestemming van de Apocalypse. — 5<sup>o</sup> H. Gort. Bulletin critique des travaux relatifs à la littérature rabbinique.



# BIBLIOGRAPHIE<sup>1</sup>

## GÉNÉRALITÉS.

- H. Berthelot*, Les origines de l'alchimie. Paris, Steinheil, in-8, 1885.  
*N. Engel*, Die Lösung der Paradoxfragen. Leipzig, Schulze, 1883 (in-8, de XII et 195 p.).  
*W. Gifford*, Dissertations on the philosophy of the creation and the first ten chapters of Genesis, allegorised in mythology. Edinburgh, Gemmel, 1885, (in-8 de 378 p.).

## CONTEMPORAINES.

- R. L. Poole*, Illustrations of the history of medieval thought in the departments of theology and ecclesiastical politics, London, Williams and Norgate, 1884 (in-8 de VII et 376 p.).  
*E. Sylvestre (l'abbé)*, Histoire de Saint-Charles Borromée, archevêque de Milan, d'après sa correspondance et des documents inédits. 3 forte vol. in-8. Lille, Soc. de St-Augustin, 1883.  
*Corpus scripturarum ecclesiasticarum latinarum*. Editum consilio et impensis Academiæ literarum Cæsaris Vindobonensis, Vol. X et XI; Wien, Gerold, 1885 (Opera Sedulii et Claudii Mamerti).  
*Litteræ annuæ provincie Frenchie Societatis Jesu ab octobri 1874 ad septembrem 1879*, P. I. Litteræ singularium domorum. Mensl. Imp. Frenchie-Didot, 1885 (in-4 de 104 p.).  
*A. Winnet*, Story of the Scottish Reformation, London, Burns 1884 (in-8 de 100 p.).  
*A. Combes*, Les Huguenots dans le Béarn et la Navarre. Documents inédits. Paris, H. Champion, 1885, (in-8 de 195 p.).  
*J. Fribou*, L'Eglise catholique en France à la fin du xix<sup>e</sup> siècle. Martyre de Jean Ogilvie (documents inédits). — Paris, Laroux, 1885. (in-8 de XXXIV et 182 p.).  
*J. Toussier*, La quatrième croisade. La diversion en Zacc et Constantinople, Paris, Leroux, 1884.

<sup>1</sup> En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la Chronique et dans le Dépouillement des périodiques.

*F. Socci, L'Ursula nel medio evo: studi.* Firenze G. C. Sansoni, 1884 (in-8 de VIII et 565 p.).

*Abtebucher, Universalgeschichte der katholischen Kirche.* 4re<sup>e</sup> vol. (abgehandelt par *H. Nefeler*). Münster, Thiesing, 1885 (gr. in-8 de XI et 353 p.).

*H. Brexler, Die Stellung der deutschen Universitäten zum Basler Konzil und ihr Anteil an der Reformbewegung in Deutschland während des 16<sup>ten</sup> Jahrhunderts.* Leipzig, Fock, 1885.

*E. Arnaud, Histoire des protestants de Provence, du Comtat Venaissin et de la principauté d'Orange, avec cartes.* Paris, Grauert, 1884, (2 vol. in-8 de XXII 373 et XII 414 p.).

*J. Altkorn, Confessional history of American methodism.* New-York, Phelps and Hunt, 1884 (in-8 de III et 550 p.).

*Fr. Barmann, In investiganda monachatus origine quibus de consensu rationis et Originali.* Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1885 (gr. in-8 de 80 p.).

*H. Meyer, Die Ebnshurger Handschriften aus der ersten Hälfte des XV. Jahrh.* Kempten, Kessel, 1885 (in-42 de 100 p.).

*S. Merrill, Galileo in the time of Christ (avec cartes).* London, Bel. Trot. Son, 1885.

*P. Allard, Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles, d'après les documents archéologiques.* Paris, Lacombe, 1885 (in-8 de XXXIX et 450 p.).

*Ph. Smith, The students ecclesiastical history. II. The history of the christian church during the middle ages.* London, Murray, 1885.

*J. L. Wilson, John Wytheffe, patriot and reformer.* New-York, Fock and Wagnelle, 1884 (in-8 de IV et 247 p.).

*C. W. Baird, A history of the Huguenot emigration to America (avec cartes).* New-York, Dodd Mead, 1884 (2 vol. in-8).

*G. Paris, La vie de Saint-Alexis, poème du 12<sup>e</sup> siècle. Texte critique.* Paris, Vieweg, 1885 (in-42 de VIII et 28 p.).

*J. Grimm, Geschichte der jüdischen Thätigkeit Jena, Regensburg. Paderb., 3 vol. 1885.*

#### MEDIEVAL ET MODERNE

*J. Brühl, Einführung in die Mischna, II. Plan und System der Mischna (es hebräen).* Frankfurt a M. Kraus, 1885 (in-8 de VIII et 167 p.).

*J. Sark, Die Religiöse Alliance nach dem in der Bibel erhaltenen Grundsätzen dargestellt.* Leipzig, Friedrich, 1885 (in-8 de VII et 178 p.).

*Léon Roches, Trente-deux ans à travers l'islam (1832-1864). II Mission à la Mecque. Le maréchal Bugeaud en Afrique.* Paris, Firmin-Didot, 1885, in-8.

*H. Palluier, Monographie du temple de Salomon.* Paris, Roger et Chervin, 1885 (vol. de XII 410, p. et 55 Pl.).



## RELIGIONS DE L'ASIE.

J. Egermont. Le Japon. Histoire et Religion. Paris. Delagrave, 1885 (in-12 de 156 p. avec carte).

Ch. de Harlez. Lao-tse, le premier philosophe chinois ou un précurseur de Schelling au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère. Bruxelles. 1884 (in-8 de 22 p.).

E. A. von Franke. Lao-tse's Tao-te-king nach Reinhold von Franke's Übersetzung bearbeitet. St-Petersburg. Eggers, 1884 (in-12 de 76 p.).

Shan and Lane as seen by our American missionaries. Philadelphia. Proby, Board of publ. 1884 (in-12 de IV et 552 p. avec carte).

## LES RELIGIONS DU MONDE ANTIQUE.

(Asyrie, Egypte, Perse, Syrie, Grèce, Italie, Germania et Rome).

S. Johnson. Oriental religions and their relation to universal religion, with an introduction by O. B. Frothingham; Persia. — Boston. Houghton, Mifflin. 1885. (in-8 de XLIII et 783 p.).

M. Dieulafoy. L'art antique de la Perse. 3<sup>e</sup> partie. La sculpture persopolitaine. Paris. Des Fosses. 1885 (gr. in-4 de 112 p., 124 fig. et 10 Pl.).

J. Flattner. Private und politische Bedeutung des Götterkultus bei den Römern. Hermannstadt. 1884 (in-4 de 50 p.).

## LES RELIGIONS DE L'AMÉRIQUE ET DES SOUS-CRÉANES.

A. Neville. Histoire des Religions, II. Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou. Paris. Fischbacher. 1885 (in-8 de XIII et 112 p.).

H. B. Becken. Das Iukai-Buch. Beiträge zur Staat- und Sittengeschichte des Kaiserth. Tschaktscheboys. Jena. Mauke. 1885.

---

Le Gérant, Emile LEBLANC.







# LES MISSIONS MUSULMANES

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

La vitalité d'une religion se mesure à la propagande dont elle est capable et au zèle qu'elle déploie dans l'œuvre des missions. Il ne faudrait point juger, par exemple, de la force de vie que possède le Christianisme, par la situation qui lui est faite dans plusieurs États de l'Europe, où l'indifférentisme et le scepticisme le minent; c'est à son activité missionnaire qu'on est contraint de reconnaître que la source de ses énergies est loin d'être tarie, et que l'avenir ne lui est point fermé. C'est à la même balance qu'on devra peser l'Islamisme. Si l'on porte ses regards sur la Turquie, sur l'Égypte, sur la Perse et sur les monarchies, aristocratiques et démocratiques établies dans la péninsule arabe, berceau du Mahométisme, où l'antique foi périclité, où les doctrines du Coran s'affaiblissent, s'évanouissent et s'éloignent, la religion musulmane semble donner raison aux prophéties de mort que les Cassandre de l'Europe ont lancées contre elle. Mais qui a jamais pu, pour vérités démontrées, les prédictions des Cassandre? Et comment pourrait-on souscrire à ces allégations, alors que l'Islam étend au loin ses conquêtes, que dis-je! alors qu'il est en train de convertir au credo de Mahomet le monde africain et le monde asiatique?

\*) Les faits concernant la mission islamique dans notre siècle ne trouvent place dans un nombre considérable d'ouvrages sur le Mahométisme et sur l'islam, et dans les revues, son nom nombreux, des revues qui ont paru en Europe et l'Asie, la lecture comprendra qu'il nous est impossible de renvoyer aux sources, encore moins de donner une bibliographie du sujet.



Des critiques autorisées, il est vrai, ont condamné le Mahomédisme, affirmé sa décadence absolue et annoncé la ruine qui l'attend dans un avenir, éloigné sans doute, mais dont on ne saurait indéfiniment reculer les limites. Pour qui croit au progrès de l'humanité; telle est la conclusion à tirer de ce jugement d'un maître de la science des religions : « Si l'Islamisme est la plus jeune des religions universelles, il est également la moins élevée. Pendant une courte période seulement, il a, à la faveur des circonstances et en opposition avec ses propres principes, donné naissance à une civilisation plus haute. Appliqué en toute rigueur, il est destructif de toute civilisation »<sup>1</sup>. M. Vambéry, qui connaît si bien l'Orient, tout en concédant, dans son étude sur l'Islam au xix<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, que la civilisation musulmane n'est point irrévocablement arrêtée, et qu'il lui sera peut être possible de se régénérer avec le temps, sous l'influence de l'Europe, ne laisse point que de présenter sous le jour le plus défavorable la situation présente et l'avenir de l'Islamisme. A la vérité, l'intérêt religieux le touche peu et il n'en tient qu'un compte assez bas : il se place donc à un point de vue différent de celui sous lequel nous considérons l'Islam dont nous n'ignorons pas d'ailleurs le lamentable état politique, militaire, industriel, commercial, scientifique et littéraire, à l'heure actuelle, dans la plupart des pays musulmans. En refusant à *priori* toute valeur à la religion, M. Vambéry a peint le Christianisme sous des traits aussi sombres.

Ce n'est point à dire que nous soyons attirés par les tableaux idylliques que d'autres connaissances de l'Orient ont brossés, et que nous enfonçons dans le cheval enchanté sur lequel M. Lebon, par exemple, paraît avoir parcouru les terres de l'Islam. Qui, en lisant le splendide ouvrage qu'il a publié en 1884 sur la civilisation des Arabes, et où tout ce qui est arabe ou musulman, voire même la polygamie et l'esclavage, trouve

<sup>1</sup> E. B. Tiele, *Requies d'une histoire de la religion*, trad. Paris, 1880, p. 105.

<sup>2</sup> M. Vambéry, *Der Islam im neunzehnten Jahrhundert*, Leipzig, 1875.

ou lié un ardent apologiste, et trait à la descendance qu'on nous retruquait naguère en termes si convaincus ?

L'Orient arabe, qui a produit les *contes des Mille et une Nuits*, l'Orient, patrie du merveilleux, de l'in vraisemblable et de l'inattendu, nous réserve toujours de nouvelles surprises, et ce n'est pas l'une des moins curieuses qu'il nous offre que celle des jugements contradictoires qu'il suscite chez ceux qui l'ont habités, et qui ont vécu de sa propre vie. Le critique impartial a fort à faire pour saisir la vérité dans ce dédale, où il semble qu'on se plaise à l'égarer. C'est l'effort que nous tenterons d'accomplir, comme historien des religions, en scrutant le présent et l'avenir de l'Islamisme, au point de vue religieux, par l'examen et l'appréciation de la propagande à laquelle il se livre.

Dans ce genre d'études, l'impartialité est plus difficile à revêtir qu'on ne le suppose. Nos idées, nos préoccupations, nos habitudes occidentales, unies aux puissants intérêts que nous avons en Afrique et en Asie, en tant que peuples conquérants ou colonisateurs, nous en détournent à notre insu.

Ce n'est point un jugement libre, à notre avis, ni même suffisamment fondé, que d'assimiler, comme on le fait couramment, l'œuvre religieuse de l'Islam à une action politique. Tout récemment M. L. Rieu l'exposait avec les plus riches développements dans son instructif ouvrage sur les confréries algériennes, qui est comme l'illustration de cette théorie. « Sous prétexte d'apostolat, de charité, de pèlerinages et de discipline monacale, les innombrables agents de ces congrégations parcourent ce monde de l'Islam, qui n'a ni frontières ni patrie, et ils mettent en relation permanente la Mecque, Djérba, Stamboul, ou Bagdad avec Fes, Timboukto, Alger, Le Caire, Khartoum, Zanzibar, Calcutta ou Java. Protégés aux mille formes, tour à tour négociants, prédicateurs, étudiants, médecins, ouvriers, mendiants, charmeurs, salubrité, sous simulés ou floués inconscients de leur mission, ces voyageurs sont, toujours et partout, bien accueillis par les fidèles et efficacement protégés par eux, contre les investigations



soupçonneuses des gouvernements réguliers » \*. Ces affirmations ne sont point étayées par les faits, on plutôt on est contraint d'en fausser l'interprétation pour en déduire cette conclusion inexacte. En la posant, on oublie que pareille accusation peut être lancée contre toute religion propagandiste, contre le Christianisme particulièrement ; on a l'air d'ignorer qu'il est dans la nature même des convictions religieuses de chercher à se répandre le plus possible, et que la foi, qui s'empare de l'être humain, s'efforce, par tous les moyens qu'elle peut avoir à sa disposition, moyens politiques, sociaux, scientifiques, etc., de gagner à elle de nouvelles consciences.

Le puissant intérêt que présente, à l'heure actuelle, le monde musulman, surtout depuis l'échec que l'Europe, dans la personne des Anglais, a subi au Soudan, justifie cette étude, qui, bien loin d'avoir la prétention d'épuiser le sujet si vaste des missions islamiques, ne fera que l'effleurer. Heureux serons-nous si elle apporte dans les esprits quelque tempérament à des appréciations excessives, et si elle convainc nos lecteurs du rôle exact de l'Islam dans les sociétés contemporaines.

I. — *La propagation de l'Islamisme.* — Nous n'estimons point outre-passer la vérité en avançant qu'aujourd'hui le Mahométisme compte dans le monde de 150 à 175 millions d'adhérents. L'empire spirituel, dont le prophète arabe a jeté les fondements, s'étend depuis le Maroc jusqu'à la Nouvelle-Guinée, et de la côte de Zanzibar à la Sibérie et même au nord de l'Europe. Les gouvernements de Kowuo, de Witabsk, de Wilna, etc., qui forment l'ancienne Lithuanie, ont encore des habitants musulmans ; ce sont les descendants des Tartares qui s'y sont fixés depuis le x<sup>v</sup> siècle. L'Islamisme a pénétré dans toutes les parties du monde, même en Amérique, où les esclaves et les nègres l'ont importé, et où il a groupé quelques milliers

\* Cf. L. Duss, *Barbours et Tabour, étude sur l'Islam en Algérie*, Alger, 1884, p. 6.

de Suvaï, dans les Antilles, à la Trinité et dans la Guyenne hollandaise, sur les rives du Surinam.

C'est en Afrique que la religion de Mahomet est en train de se propager le plus rapidement et avec le plus de succès. Forte de la position imprenable qu'elle occupe au nord du continent, assurée qu'elle est d'exercer dans ces vastes territoires, qui vont se fondant et se perdant dans les solitudes du Sahara jusqu'aux immenses régions du Soudan, une influence morale qu'aucune autre religion n'est en mesure de lui contester, elle marche toujours en avant, fait toujours de nouvelles conquêtes, progresse toujours.

Avant l'an 1000, les missionnaires mahométans avaient atteint Tinhoukton ; de là ils s'étaient rendus chez les Yolofs, entre le Sénégal et la Gambie, chez les Mandingues du Niger, chez les Foulahs, et ils parvinrent au xiii<sup>e</sup> siècle jusqu'aux contrées du lac Tchad, c'est-à-dire au cœur du continent africain. Comme un liquide élastique qui s'extravase et s'épand en tous sens sur les objets qui l'environnent, l'Islamisme arriva dans ce centre important et envahit la plupart des pays qui y confluent ; il s'est déployé en éventail au nord, à l'ouest et surtout à l'est et au sud-est de cette mer intérieure ; au Wadai, au Darfour, au Kordofan, où les Baguâra passent pour être des plus fervents parmi les disciples du Prophète, témoin le rôle qu'ils ont joué dans la révolution soudanaise, au Senouar, chez les Bareï, au nord de Souakin, chez les Barîa à la frontière abyssine, chez les Loga, dans la région montagneuse qui descend du plateau de l'Abyssinie vers le Nil, etc., contrées où la foi musulmane a été apportée, d'ailleurs, de plusieurs côtés à la fois. Si, en Abyssinie, pour des raisons politiques et par ordre du souverain, les musulmans, sujets du Négus, ont dû, ou moins extérieurement, se rattacher au Christianisme, ou s'exiler, pour ne point abjurer, il n'en demeure pas moins certain que le verbe chrétien, qui reconquiert les consciences abyssines, est léger, et que, sans l'invasion malencontreuse des armées égyptiennes, le Mahométisme s'y fût établi en maître. Ce pays est d'ailleurs assiégé de toutes parts par



l'Islamisme; nous venons de voir qu'au nord et à l'ouest il confine à des régions musulmanes ou soumises à l'influence du Prophète et parcourues par ses missionnaires; il en est de même au sud et à l'est. Les tribus des Gallas (les Wollas, etc.) témoignent des dispositions les plus favorables à l'égard de la religion mahométane. On les voit prendre un soin extrême des fragments du Coran qui leur tombent entre les mains; dans certaines parties de leur territoire, guidés par une antique légende d'un exemplaire du livre sacré, qui aurait été avalé par une vache, de fervents sectateurs de l'Islamisme déchirent l'estomac de ces ruminants, lorsqu'on les abat, dans l'espoir d'y retrouver une feuille ou une parcelle du livre sacré. À l'est du pays des Gallas, chez les Samails, les missionnaires musulmans ont obtenu de remarquables succès; leur propagande n'a pas été moins heureuse chez les Baris, au nord des grands lacs.

Le Mahométisme se propage aussi dans l'Ouganda; ce peuple, essentiellement polygame, est, par ce fait même, enclin à embrasser une religion qui sanctionne ses usages. Il est vrai que la pratique de la circoncision y a entravé l'œuvre des missionnaires; mais qui sait si l'on n'y retrouverait point l'application de cette loi religieuse, comme dans le Sennar? Quel qu'il en soit, une mosquée avait été bâtie, il y a peu d'années, sur les bords du Victoria Nyanza. Si de l'est nous passons à l'ouest, nous voyons que les agents de la mission musulmane pénètrent dans la colonie de Sierra Leone, sur la Côte d'or, au pays des Achantis; au Dahoméy, de sorte qu'en tirant une ligne idéale depuis le golfe de Beniu jusqu'à Zanzibar, nous marquerions la limite des conquêtes de l'Islamisme en Afrique. En fait, cette limite a été dépassée. De Zanzibar, le Mahométisme a été introduit dans le pays de Mozambique, dans les colonies portugaises de la côte, chez les Cafres, et même à Madagascar.

Les progrès si rapides de l'Islam en Afrique ont eu pour conséquence immédiate d'établir la plus étonnante disparité entre les nouveaux convertis: lorsqu'une religion se répand

avec trop de célérité, les conversions qu'elle opère perdent en valeur ce qu'elles gagnent en étendue et en nombre. On s'est moqué avec raison des baptêmes conférés de vive force par certains missionnaires catholiques, au moyen de pompes à incendie. L'Islamisme a parfois employé des moyens tout aussi peu recommandables pour s'imposer à des païens, dont les superstitions grossières n'étaient en rien modifiées par cette brutale propagande, témoin la circoncision que quelques traitants ont fait subir à leurs esclaves. De meilleurs procédés de conversion, pour avoir voulu trop précipiter l'admission des neophytes dans le giron de l'Islam, n'ont guère eu d'autre résultat que de substituer de nouvelles croyances et pratiques superstitieuses à d'anciennes, et de détrôner les amulettes païens au profit de talismans arabes : c'est ce qui est arrivé au Kordofan et ailleurs.

Mais à côté de la nombreuse légion des musulmans de nom seulement, se groupe compacte et serrée la cohorte des disciples convaincus, ardents et fanatiques à l'occasion. Chaque année, des milliers de Takour, ou nègres de l'Afrique occidentale ou même centrale, vont en pèlerinage à La Mecque, où ils se distinguent par leur extrême dévotion et leurs crises extatiques. Et que de difficultés à surmonter pour accomplir cet interminable voyage ! En 1876, on signalait des pèlerins qui se rendaient de Bâkal au Sénégal, à Djerbouh, en Tripolitaine, pour y visiter le Mahall sémoussité, et ne faisaient pas moins de 1.500 kilomètres, la plupart à chameau, quelques-uns même à pied, à travers les solitudes et les déserts du empire, au prix des plus grandes fatigues, au risque des plus graves dangers, au péril des maladies et de la mort. Partout où il a pénétré, le Mahométisme a créé le besoin du pèlerinage. On brave la mort pour aller à La Mecque, à Djerbouh ; on la brave on Perses pour visiter le tombeau de l'Imam Riza à Mesched.

En Asie, la propagande musulmane n'est pas moins active. Depuis les bords de la Méditerranée jusqu'en Chine, l'Islam s'est montré, depuis des siècles, et se montre encore, un adversaire redoutable des religions qui se sont divisées le vaste



contenant, Brahmanisme, Bouddhisme, Confucianisme, etc. Une grande partie de l'Asie est convertie au Mahométisme depuis une époque plus ou moins reculée, témoin l'Asie mineure, témoin l'Arabie, où les dernières tribus païennes, les peuplades de l'Assir, demeurées, à l'abri de leurs montagnes, fidèles aux traditions anté-islamiques, ont été contraintes, au commencement du siècle, par les armes des Wahhabites, d'entrer dans le sein de la religion du Prophète; témoin la Perse, le pays des Turkmènes, le Khanat de Kliwa, la Boukharie, le Baloutchistan, l'Afghanistan; témoin le Turkestan oriental, où le Mahométisme fut introduit en l'an 712, et qui est aujourd'hui l'un des principaux centres de cette religion en Asie; témoin les Indes, où l'on compte 50 millions de musulmans. Si l'Islamisme avance lentement dans cet empire, les progrès qu'il y fait sont si solidement établis qu'il est permis de se demander si cette immense région ne deviendra point un jour l'un des foyers les plus ardents de la religion du Coran; le réveil wahhabite, qui a eu lieu aux Indes, et qu'on a pu, à un moment donné, signaler comme plein de menaces pour la domination européenne, démontre la puissance latente que le Mahométisme y possède et qui s'y déchaînera peut-être dans l'avenir. Fort des succès qu'il a remportés dans les contrées voisines, l'Islamisme est entré dans le Kafiristan. Les Kafir ou Sahpoch, aux mœurs sanguinaires et barbares, abandonnent leur polythéisme d'origine hindoue pour embrasser la foi musulmane, qui respecte leurs habitudes polygamiques.

C'est surtout en Chine que l'Islamisme a progressé et qu'il obtient encore de remarquables succès; il y a d'ailleurs été importé de très bonne heure. Les premiers mahométans qui y eurent pénétré, paraissent y être arrivés par la voie de mer, au commencement de la dynastie des Tang (618-925). La première mosquée chinoise aurait été construite à Canton par l'un des oncles maternels de Mohomet, Wabû-Abi-Kabcha, envoyé en 628 auprès de l'empereur de Chine pour lui offrir des présents et lui annoncer la nouvelle doctrine. Mais le premier groupe important de musulmans, établis dans cet empire, fut

un corps de 4,000 soldats arabes que le calife Abou-Gaifar envoya, en 756, au secours de l'empereur Sou-Tzong, menacé par la rébellion de An-Lo-Chan; ces soldats se fixèrent dans différentes villes, épousèrent des femmes chinoises et furent ainsi les procréateurs d'une race sino-sémitique, qui n'a cessé depuis lors de se propager dans l'empire. On compte aujourd'hui dans la Chine proprement dite vingt millions de musulmans; le rôle qu'ils ont joué à plusieurs reprises dans de formidables insurrections a prouvé la haute influence qu'ils y exercent. Ils sont surtout répandus dans les provinces du Kou-Sou, l'extrémité du Turkestan oriental (8,350,000), d'après M. Huey de Thiersant; et du Yun-Nan (4,000,000). En 1837, il y avait à Pékin, d'après M. Vassilief, environ cent mille musulmans, fréquentant onze mosquées; plusieurs villages, voisins de la capitale, sont exclusivement habités par des mahométans. Les Hoey-Hoey ou musulmans chinois forment une race à part, issue d'un mélange de sang arabe, turc et chinois. Forcés de porter la queue, comme les autres sujets du Céleste-Empire, contraints de se soumettre aux lois qui le régissent, se conformant d'ailleurs volontairement à nombre d'usages, et même d'actes religieux de leurs concitoyens païens, ils n'en constituent pas moins une nation dans la nation, ayant son code particulier dans le Coran, ses universités, Salar et Kinkipao en Kouangsi, ses traditions, son culte, son clergé, ses missions, son passé et son présent riches en promesses d'avenir.

« Entré dans le Céleste-Empire par les mêmes voies que le Bouddhisme, écrivait en 1896 M. Vassilief, l'Islamisme pénétrera peu à peu, et les musulmans chinois n'en doutent pas, à se substituer au lieu et place de la doctrine de Cakia-Mouni. » Ce jugement d'un homme si compétent dans ces questions, est confirmé par cette appréciation toute semblable d'un observateur non moins perspicace : « Si pour son malheur la Chine se divise, les musulmans des provinces, dans lesquelles domine l'Islamisme, en profiteront pour former un ou plusieurs États, dont la durée dépendra de la capacité, de la sagesse de



leurs gouvernants, et surtout de la volonté d'Allah. Si, d'un autre côté, la Chine régénérée parvient à reconquérir ses forces, de manière à devenir une des premières puissances du globe, on peut supposer que, dans ce travail de réorganisation, une fois maîtresse d'elle-même et plus éclairée par son contact avec l'Occident, elle s'empressera de rejeter ses cultes d'erreur et de déception, pour embrasser une religion ayant pour base l'adoration de l'Être suprême, et que, dans ce cas, elle adoptera, dans le principe, de préférence, l'Islamisme, qui, déjà représenté sur son sol par plus de vingt millions d'adhérents, concorde plus que toute autre religion de l'Occident avec le sensualisme et l'épicurisme matérialiste de l'Extrême-Orient<sup>1</sup>. » Le Mahométisme semble ainsi, d'ores et déjà, assuré de remporter la victoire, dans l'avenir, sur les religions qui se partagent ou cherchent à se partager l'empire chinois.

Pour achever notre revue des progrès accomplis par l'Islamisme, il nous reste à jeter un coup d'œil rapide sur l'archipel indien. L'établissement du Mahométisme dans la péninsule malaise, dans les îles de Sumatra, Java, Bornéo, Célèbes, remonte au xiii<sup>e</sup>, au xiv<sup>e</sup> et au xv<sup>e</sup> siècles; mais depuis l'époque de la fondation des missions musulmanes, celles-ci ont toujours étendu leur champ d'activité. L'Islam s'est même propagé avec plus de force et de rapidité depuis l'arrivée des Européens dans l'archipel, et il continue chaque jour de s'y répandre avec d'autant plus de facilité qu'il y est en quelque sorte le symbole de l'opposition aux conquêtes incessantes des peuples de l'Occident.

II. *Les missionnaires musulmans.* — Si, à l'origine, le Mahométisme s'est allié à la force brutale, et s'il a été imposé par les armes aux nouveaux sujets des califes, ces procédés sommaires de conversion ont à peu près cessé d'être mis en usage. Il est possible que lesordes fanatiques du Mahdi

<sup>1</sup> P. Dubry de Mézières, *Le Mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental*, Paris, 1879, t. I, p. 323.

étaient prêtes à y revenir, mais elles n'ont guère l'occasion de s'y exercer dans les pays convertis où elles promènent leurs standards victorieux.

Ce ne sont pas, en général, les membres du clergé seculier musulman qui se livrent à l'activité missionnaire. Les clergés séculiers sont peu portés aux expéditions lointaines; leur position officielle, les attaches qu'ils ont à l'État, les avantages de tout genre que la religion leur procure, la part qu'ils prennent à la politique, le soin de leurs intérêts matériels et spirituels, leur interdisent presque absolument de s'éloigner des diocèses et des paroisses qu'ils dirigent.

Les propagateurs de l'Islam appartiennent à toutes les classes de la population. Très souvent ses apôtres ne se rattachent, ni de près, ni de loin, au clergé séculier ou régulier; ils ne revêtent pas le caractère ecclésiastique. Tels sont ces marchands qui, pareils à tant d'hérétiques du moyen-âge, répandent les doctrines du Coran, tout en gérant leurs affaires; tels sont ces commerçants et ces industriels, algériens pour la plupart, qui, dans l'Afrique occidentale et orientale, s'improvisent missionnaires: nous reviendrons plus loin sur le rôle qu'ils jouent. Mais très souvent aussi les apôtres de l'Islam sont membres d'ordres religieux ou de confréries puissantes et scabreuses.

Parmi ces ordres et ces congrégations, très nombreuses et qui, par leurs constitutions, par l'esprit qui les anime et le but qu'ils poursuivent, rappellent, à s'y méprendre, les sociétés analogues du Catholicisme, l'un des plus actifs dans l'œuvre des missions à l'heure actuelle est, sans aucun doute, celui des Semoussaye, sur lequel les travaux de MM. H. Duvoyrier et Blau ont récemment attiré l'attention publique.

Il fut fondé vers 1837 par Sidi Mohammed-ben-All-es-Semoussi, originaire des environs de Mostaghanem, qui avait été initié aux doctrines mystiques des Chadelys, et qui professait un monothéisme d'une absolue pureté. Cet homme de peuple parvint, sans recourir aux moyens violents et sans répandre le sang, mais par sa haute intelligence, son talent d'homme,



d'organisation, l'ascendant qu'il avait prendre sur ses disciples et sur tous ceux qui l'approchaient, à recruter et à dresser une armée religieuse fortement disciplinée, pleine d'enthousiasme, et dont les bataillons audacieux ne cessent de parcourir, dans sa plus grande partie, l'Afrique occidentale. Les statuts de l'ordre enserment ses membres dans les mailles d'un filet si résistant et dont les extrémités sont tenues par des mains si fermes, que la pêche est abondante partout où il plaît au chef de la congrégation de la lancer. Renoncer au monde, souscrire à l'engagement de s'abstenir de café et de tabac, de n'avoir aucun rapport quelconque avec les Chrétiens ou les Juifs, verser 2 1/2 pour cent de son capital dès qu'il dépasse 125 francs, dans la caisse de la société, sinon se mettre à son service comme agent subalterne, jurer une haine éternelle à tous les ennemis de l'Islam, même aux musulmans assez faibles et assez imprudents pour adorer la civilisation européenne et consentir à des concessions en sa faveur, être convaincu du devoir de soumettre le monde entier à l'Islam et à son véritable Mahdi, et travailler de toutes ses forces à l'établissement de la théocratie pandéislamique, qui doit réunir dans son sein tous les fils d'Allah, tel est l'ensemble des principes professés par la redoutable société des Senoussaya.

La confrérie, qui affecte, par nécessité, les allures d'une association secrète, a, en réalisant ce programme dans la mesure du possible, jeté les fondements d'un immense empire spirituel dont la capitale est à Djerboub sur les confins de l'Égypte et de la Tripolitaine, dans le désert de Libye. De cette bourgade, qui ne compte que 6 à 7000 habitants, mais qui est le centre de l'état-major senoussite, le mot d'ordre est donné aux nombreux agents de la société disséminés dans le monde, en particulier dans les 121 couvents ou centres d'action plus ou moins importants, qu'ils ont établis en Tripolitaine, dans le Fuzzan, en Algérie, au Maroc, en Arabie, en Égypte, au Wadai, etc., et dans les oasis du Sahara et des solitudes du Soudan, et grâce auxquelles ils ont groupé près de trois millions d'adeptes, qui sont, en partie, de nouvelles recrues pour l'Islam. De som-

diverses associations religieuses contribuent, plus ou moins directement, aux résultats obtenus par les Senoussya; ce sont celles que Sidi Mohammed considérait comme ses *appuis*: il énumérait ainsi 61 ordres ou branches d'ordres, les *Sodikiya*, les *Qadriya*, les *Chadeliya*, les *Khadiriya*, les *Rahumanya*, etc., sur la concurrence desquels il pouvait plus ou moins compter. Ce n'est pas que ces sociétés *emira* soient formées de disciples *soignés* ou moins fervents de Sidi Mohammed; si les Senoussya les appellent à prendre part à l'œuvre qu'ils ont commencée, c'est que leur association est assez large, par ses constitutions, pour embrasser les autres confréries religieuses. En fait, les Senoussya tendent à absorber la presque totalité des ordres musulmans.

Disposant de forces aussi nombreuses et aussi puissantes, les Senoussya ont pu suivre l'exemple des Jésuites. De même que ceux-ci se sont fait un double devoir de l'action catholique au-dehors et de la réaction anti-libérale au-dedans, ceux-là se sont imposé la double mission de résister à l'influence chrétienne et à la civilisation européenne, et de porter au loin la religion musulmane. Jusqu'à présent, cette propagande a été couronnée des succès les moins contestables. Les Senoussya ont gagné au Mahométisme, par milliers et centaines de mille, de nouveaux sectateurs au Wadai, où le sultan Ali et son successeur leur ont assuré, par leur conversion, le concours éventuel de trois millions d'individus, au Soudan, chez les Somalis, etc.

Où et quand s'arrêtera la marche victorieuse de l'Islamisme, guidé par de tels chefs, servi par de tels soldats?

III. *Précédés missionnaires et moyens de propagande.* — La propagande musulmane s'exerce le plus souvent sans frapper les regards. Ses agents ne sont pas des missionnaires qu'on puisse comparer à ceux que le Christianisme envoie en terre païenne, et qui n'ont d'autre profession que celle qui consiste à obtenir des conversions. L'Islamisme se répand d'ordinaire par les caravanes organisées par les Arabes ou par les autres



maïomédiens, en lina par les voyageurs isolés ou par les groupes de voyageurs qui parcourent les régions où la nécessité de former des caravanes ne s'impose pas. C'est en pratiquant le commerce, en offrant des marchandises en échange des produits du pays, qu'est en s'y rendant dans ce but pratique, évident, compréhensible, que la religion musulmane pénètre partout où sont transportés les ballots du négociant qui la professe. Les Albigénois et les Vaudois usaient d'une méthode de propagande analogue, lorsque, transformés en marchands, ils communiquaient les écrits, au format minuscule, où leurs réformes étaient exposées, et qu'ils cachaient aux regards indiscrets sous les objets dont ils trafiquaient. Ce système missionnaire, auquel la persécution contraignait ces chrétiens, qualifiés d'hérétiques, et qu'ils considéraient par conséquent comme imparfait et temporaire, est aujourd'hui, au sein du Mahométisme, comme l'un des meilleurs qu'on puisse adopter. Il en résulte que tout commerçant arabe est plus ou moins double d'un missionnaire qui deviendra un propagateur de l'Islam, plus ardent encore, le jour où il sera affilié à quelque confrérie comme celle des Sémoussya.

On sait la défiance qu'excitent dans certaines contrées, peu visitées, les touristes qui viennent en admirer les sites. Le campagnard voit d'un mauvais œil ces étrangers qui s'enquerraient de tant de choses sans but apparent, qui espionnent et fouillent son pays, comme s'il renfermait des richesses à soustraire à leurs possesseurs légitimes. Il est arrivé à plus d'un amateur de la belle nature d'être pris pour un ingénieur ou un industriel déguisé, si ce n'est même pour un agent secret du gouvernement. Si de pareilles méprises peuvent avoir lieu dans nos régions, qu'advient-il dans celles qui sont beaucoup moins ouvertes que les nôtres à la civilisation, ou qui y sont même fermées ? On s'y débarrasse du missionnaire qui ne cherche qu'à gagner des prosélytes : cette entreprise, étrange pour des populations qui ne connaissent que leurs grossières superstitions et n'imaginant rien au-delà, ne savent être, à leurs yeux, le mobile véritable qui pousse le mission-

naire : on ne peut se souler à lui, on lui résiste. Le commerçant musulman, propagateur de l'islam, ne soulève point ces appréhensions, et si l'on adopte sa religion, c'est qu'il ne l'a point tout d'abord proposée. Les peuples enfants ressemblent aux enfants : ils dédaignent ce qu'on leur offre, et convoitent ardemment ce qu'on fait mine de leur refuser.

Les propagandistes musulmans varient d'ailleurs leurs procédés missionnaires d'après les conditions sociales, politiques et morales des lieux divers où ils ont affaire, et c'est dans cette œuvre, qui exige un jugement, un tact, une habileté, une souplesse extrêmes, que les affiliés des confréries, des Senoussiya en particulier, déploient tout leur talent.

Dans les contrées où la civilisation n'a jamais pénétré et où le terrain est vierge de toute exploitation religieuse, le missionnaire peut avoir recours à tous les moyens qui lui paraissent propres à implanter sa foi : il n'en est point qui lui soient interdits ; à lui de ne point en servir d'armes faussées.

C'est ainsi que les apôtres de l'islamisme ont créé des villages qu'ils ont peuplés de convertis amenés du dehors ; c'est ainsi qu'ils ont profité de famines qui désolaient telle région, comme chez les Wanyikwa, sur la côte de Zanzibar, pour présenter leur religion sous la figure de la charité et de la bienfaisance. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises ils se sont servi de l'affranchissement de la servitude pour propager leurs doctrines, comme cela a eu lieu au Wadal. Une caravane d'esclaves, originaires du Wadal, ayant été pillée par les nomades des frontières de Tripoli et d'Égypte, Sidi Mohammed-ben-Allou-Sennoussi les fit acheter, leur fit donner, à la elouiya, l'instruction nécessaire, les affranchit, et quelques années plus tard il les renvoya dans leur patrie répandre l'islamisme.

Dans les contrées civilisées, chez les peuples cultivés, les missionnaires affiliés aux confréries usent de la plus grande prudence dans le choix des moyens de propagande. Ils s'efforcent par leurs talents et leur science de capter les grâces



des gens haut placés, et, par eux, d'agir sur l'opinion publique. Leur arrive-t-il d'être leurs sujets, ils travaillent à obtenir des places élevées, non seulement dans le clergé, mais dans le professorat et la magistrature. Pour mieux pénétrer au cœur de la forteresse, ils ne craignent pas de faire d'adroites concessions aux habitudes locales, même aux préjugés et aux solemnités païennes. C'est ainsi qu'en Chine, où les citoyens musulmans peuvent aspirer à tous les emplois publics, ils ont soin de ne pas construire de mosquées plus hautes que les autres temples, de n'y point adjoindre de minarets, de recommander à leurs ouailles la fréquentation des fêtes populaires, et la contribution à des collectes qui ne les touchent pas. Eux-mêmes accomplissent les cérémonies religieuses fixées par la loi, lorsqu'ils sont revêtus de fonctions importantes. S'ils discutent avec des lettrés, ils présentent l'Islamisme comme la religion conforme aux traditions des ancêtres, en sorte qu'elle ne différerait du Confucianisme que par de prétendues nouveautés dont on l'aurait surchargée. Ils ne mangent pas de porc, disent-ils, s'abstiennent de vin et de tabac, font des ablutions, condamnant la débauche et les jeux de hasard, etc. Quel reproche peut-on leur adresser, quant à leur foi et à leur culte ? Les prédicateurs musulmans sont arrivés à leurs fins. Les personnes les plus instruites du Céleste-Empire considèrent le Mahométisme comme un amalgame de Confucianisme et de Bouddhisme. Le gouvernement lui-même, frappé de la vérité de ces idées, et confirmé dans cette appréciation par la tolérance des disciples du Prophète et leur pratique des rites de la religion d'État, a toujours manifesté, à l'égard de l'Islamisme, des dispositions plus ou moins favorables, témoin des décrets publiés à différentes époques sur le respect dû à la foi musulmane et à ceux qui l'ont embrassée. On pourrait comparer ce penchant du gouvernement chinois au Mahométisme à la position analogue qu'a prise de nos jours le gouvernement japonais en face du Christianisme.

Les agents des Sonoussya, en Afrique et en Turquie, se sont tout particulièrement montrés habiles à ce genre de propa-

gande, qui exige tant de prudence et de tact de la part de ceux qui s'y livrent. Lorsqu'ils se sont sentis peu libres de leurs mouvements ou trop étroitement surveillés, ils ont disparu comme Senoussya pour reparaître sous telle ou telle autre dénomination religieuse. Ils ont agi sous la sauvegarde et au nom de l'ordre des Qadrya, qui s'efforce partout de vivre dans les meilleurs termes avec les représentants de l'autorité et les favoris de la richesse. Au Sénégal même, les Senoussya se sont présentés comme les agents de confréries populaires depuis longtemps accréditées dans la région, profitant ainsi des travaux et des succès de leurs prédécesseurs.

Un autre moyen de propagande, très efficace, c'est l'école, où l'on façonne et l'on dresse les générations futures. Dans les peuplades, où, comme chez les Hadja, qui vivent entre le Nil bleu et les hautes terres qui s'avancent du nord du plateau abyssin, la supériorité intellectuelle appartient à la femme, c'est la femme que les missionnaires musulmans instruisent de préférence. C'est ce que les Senoussya ont fait pour les négresses du Touhou.

Ailleurs, l'Islamisme se répand par le mariage : le musulman ne craint pas de s'allier aux représentants d'autres races que la sienne, races africaines, race chinoise, etc. Remarquons à ce propos, qu'en Chine, si le mahométan épouse réellement une femme du pays, il se garde bien de marier ses filles à des Chinois, de crainte de perdre par ces unions le terrain gagné par les alliances contractées par lui-même ou par ses fils. L'Islamisme se propage encore par l'achat d'enfants païens, qu'on instruit dans les doctrines du Coran et qu'on élève dans les coutumes et l'esprit de cette religion. C'est ainsi qu'on a vu, en Chine, des missionnaires de l'Islam, acquérir à prix d'argent jusqu'à 10.000 enfants dans une famille qui ravageait le Chan-Tong.

Partout où ils se présentent, d'ailleurs, les propagateurs de l'Islam respectent, autant que cela est compatible avec leurs propres principes, les mœurs nationales, et même les préjugés locaux, quitte à redresser ces erreurs par leurs exhortations



et dans les écoles qu'ils se hâtent d'établir. C'est assurément un habile moyen de se concilier la sympathie populaire.

IV. — *Causes de succès.* — Si le prestige des victoires remportées par les armées musulmanes a pu être mis au nombre des causes de succès de l'Islamisme, même pendant le cours de ce siècle, nous ne saurions y voir qu'une explication tout à fait extérieure et superficielle des progrès éclatants de cette religion. Par la force, une croyance sera déclarée obligatoire ; mais le dogme, déposé par le flux de la conquête, pourra être emporté par les flots d'une nouvelle invasion : l'histoire en donne plus d'une preuve. Or, partout où le Mahométisme a passé, à la faveur des armes ou sous l'égide de la civilisation et de la paix, il a persisté, il s'est implanté, il s'est fixé ; il n'y a guère qu'en Espagne où, après une acclimatation qui paraissait durable, l'Islamisme ait été extirpé ; mais à quel prix ? Il a fallu près de huit siècles de combats, pendant lesquels on compta par centaines et par milliers les lottes sanglantes, pour atteindre ce résultat qui, à bon des égards, n'a pas été heureux pour l'avenir de l'Espagne.

Des deux causes principales qui nous semblent le mieux rendre compte des succès du Mahométisme, nous mettrons, sans hésiter, au premier rang sa valeur religieuse. Dans les régions où il n'est point en concurrence avec le Christianisme, pour l'outra missionnaire, sa supériorité écrasante sur les religions polythéistes suffit à légitimer sa propagande et à la rendre féconde. Dans les pays où les chrétiens habitaient et cherchaient à convertir à leurs doctrines les peuplades païennes, ce qui permet à l'Islamisme de conquérir pacifiquement les âmes, c'est la simplicité de sa théologie, la clarté des principes et des dogmes qu'il enseigne, le petit nombre des pratiques qu'il impose. Sans doute, bien des superstitions parasites se sont attachées à l'arbre religieux séculaire, depuis le culte des saints jusqu'à l'usage des chapeliers et des amulettes ; tantôt, loin de varier comme le Christianisme, qui s'est transformé depuis ses origines et qui a revêtu des formes si diver-

sus, l'Islam est demeuré identique à lui-même, et aujourd'hui, comme au temps de Mahomet, il se réduit, en dernière analyse, à proclamer l'unité de Dieu, sa souveraine puissance et sa bonté, à affirmer la vie future et éternelle, et à recommander avant tout au néophyte circoncis de vaquer à la prière, de pratiquer la charité et l'hospitalité, et de veiller à la pureté de son âme comme à la pureté de son corps. Une foi aussi précise, aussi accessible à l'intelligence, capable d'être condensée, sans rien perdre de sa valeur, en ce credo minuscule, qui renferme les deux vérités essentielles de toute religion supérieure, doit avoir et a une singulière force de pénétration dans les consciences.

Si l'Islamisme trouve un si facile accès auprès des populations de l'Afrique, de l'Orient et de l'Extrême-Orient, cela tient aussi en grande partie à ce que la civilisation qu'il représente répond beaucoup mieux que la nôtre à leur état social et à leurs besoins. C'est la seconde des causes de succès que nous voulons signaler.

Toute religion apporte avec elle la civilisation qui s'est développée à son contact ou sous son influence. Le missionnaire musulman, en voyageant en Afrique ou en Asie, dans des régions à demi civilisées ou encore plongées dans la barbarie, en visitant des peuples aux habitudes et aux mœurs différentes des siennes, ne s'y trouve point dépaycé à l'égal de l'Européen qui s'y rend ; quelle que soit sa patrie, où qu'il aille, il retrouve des coutumes analogues aux siennes, un genre de vie qui, pour s'éloigner du sien, lui est proche parent, une manière de penser et de juger les hommes et les choses voisine de celle qui lui est particulière : il est oriental, comme ceux auxquels il s'adresse.

L'Islamisme préconise la simplicité des mœurs et de la vie. A ce point de vue, il se trouve en parfaite harmonie avec l'existence de la plupart des Africains, des Asiatiques et des Malais, auprès desquels il s'efforce de s'introduire. Pour la majorité de ces populations, le logement, le vêtement, la nourriture sont des plus modestes ; tout se réduit au strict nécessaire. La vie



publique elle-même y et, le plus souvent, étonnement simplifiée. On y chercherait en vain ces besoins fictifs et nombreux que la civilisation européenne a créés, et que l'Occidental ne cesse de ressentir partout où il émerge. Le Mahométisme ne modifie point cet état de choses. Il participe d'ailleurs de cette tendance à l'immobilité, qui paraît être depuis des siècles le caractère le plus frappant des races orientales, bien qu'elles soient loin d'être toujours demeurées inertes, et que lui-même démente ce principe par les progrès qu'il suscite au sein des populations inférieures.

L'Islamisme, par la simplicité de mœurs et de vie qu'il recommande, et par les pratiques religieuses qu'il impose, s'adapte bien aux conditions climatologiques de l'Orient. Dans les pays chauds, la sobriété est de rigueur. L'usage des spiritueux dangereux; la religion musulmane approuve l'une, proscrit l'autre. Elle exige des croyants un soin tout spécial du corps : c'est un devoir impérieux sous un ciel brûlant; ce devoir, les initiateurs religieux de l'Orient l'ont généralement compris, témoin, entre autres, Moïse et ses successeurs. Le Christianisme, en ne conservant, comme abstinences, que le baptême, a montré, dès ses origines, qu'il était occidental d'esprit, bien qu'oriental de fait. Il n'en est pas de même du Mahométisme, où l'abstinence occupe une place importante.

L'Islamisme étend à la vie spirituelle la simplicité qu'il décreta à l'égard de l'existence matérielle. Il ne sollicite guère l'effort des facultés de l'homme, et, s'il a jamais produit un mouvement intellectuel des plus remarquables, il faut bien avouer que depuis longtemps il a renoncé à poursuivre les brillantes conquêtes qu'il a faites dans ce domaine. Ce n'est pas que nous lui déniions le pouvoir de les reprendre un jour; mais les faits, actuellement, proclamant sa déchéance à ce point de vue. Cet appauvrissement spirituel, cette impuissance et cette stérilité scientifiques et littéraires dont il souffre, cette incapacité ou cette indifférence à dépasser une certaine limite, à laquelle il borne l'affranchissement et le développement des esprits, s'accordent merveilleusement avec l'état intellectuel précaire.

des populations africaines et même asiatiques, qui, en dépit des distances énormes qui séparent la civilisation hindoue ou chinoise de la barbarie des Soudanais ou des Somalis, n'éprouvent pas d'aspirations bien vives, à supposer qu'elles en ressentent, à une vie spirituelle supérieure.

L'étroite parenté qui unit, à tant d'égards, tous les Orientaux, musulmans ou non musulmans, nous explique la facilité avec laquelle les missionnaires de l'Islam se plient aux coutumes locales et font des concessions aux habitudes, aux pratiques, aux cérémonies civiles et religieuses des peuples qu'ils vont convertir, et avec plusieurs desquels ils ont des usages communs, la polygamie et l'esclavage, par exemple. Cette parenté leur permet même d'entrer avec eux dans les rapports les plus étroits, de se mêler à leur vie intime, et de se lier à eux soit par les unions passagères que la loi ou la tradition musulmanes autorisent, soit par le contrat plus durable du mariage. Comment l'Islamisme ne gagnerait-il pas de nombreux prosélytes, alors que tant de rapprochements s'opèrent, par le soin de ses agents, entre anciens et nouveaux convertis, entre néophytes et futurs catéchumènes, entre musulmans de naissance et polythéistes d'hier? Si l'on demeure étourdi, au premier abord, des succès si rapides obtenus par la propagande islamique, les causes puissantes qui agissent en faveur de la religion du Prophète, et dont nous avons énuméré les principales, sont bien faites pour nous donner la solution de cette énigme.

V. *Progrès par l'Islamisme.* — Quels sont les résultats de la propagande islamique? À quelle fin aboutissent les efforts multipliés des missionnaires musulmans? Les succès qu'ils remportent sont-ils favorables ou non à l'œuvre générale de civilisation et de progrès à laquelle nous travaillons, corps et âme, dans nos démocraties modernes? Telle est la question à laquelle nous répondrons sommairement pour clore cet aperçu général des missions musulmanes.

L'Islamisme, nous pouvons l'affirmer en toute impartialité,



concourent puissamment par ses missions au progrès de l'humanité, autant du moins qu'il lui est possible de le faire avec l'esprit dont il est animé, et avec les institutions condamnables dont il maintient l'existence. Cette double restriction nous laisse entendre que l'Islamisme n'est la religion du progrès que pour les races inférieures à la nôtre, et qui n'ont point encore atteint ce degré de développement et de civilisation qui place les nations de l'Europe et de l'Amérique si fort et si incontestablement au-dessus de tous les autres peuples de l'Univers.

Nous n'insisterons point ici sur les progrès matériels nombreux que les missionnaires musulmans ont réalisé au profit des tribus nègres de l'Afrique, soit au point de vue de l'habitation, soit au point de vue de commerce, de l'industrie et de l'agriculture. C'est ainsi que l'on doit aux Senoussya la reconstruction ou la création d'oasis, dans les déserts de Libye et ailleurs, l'établissement de routes à travers les solitudes, c'est-à-dire l'excavation de puits qui permettent de les traverser, etc., etc. Nous ne devons pas oublier non plus que certaines améliorations ont été apportées par les Arabes et les missionnaires de l'Islam au régime politique rudimentaire de plusieurs peuplades de l'Afrique. Rux seuls paraissent aptes à organiser une forme régulière de gouvernement au sein de ces masses rebelles à l'action que les Européens cherchent à exercer sur elles. L'échec de l'administration égyptienne au Soudan et l'impuissance des efforts qu'y ont tentés à plusieurs reprises les Anglais, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, avec le concours d'hommes tels que Samuel Baker, Chaillé-Long et Gordon, au service du khédive ou de la Grande-Bretagne, semble de nature à confirmer cette appréciation.

Quant aux progrès intellectuels obtenus par la propagande musulmane, ils sont aussi importants qu'indéniables, dans quelque déséance que se trouve d'ailleurs à l'heure actuelle, au point de vue littéraire et scientifique, la religion de Mahomet. Partout où l'Islam pénètre, l'école s'établit sur le sol qu'il a défriché : l'instituteur suit le missionnaire. Les agents des

missions chrétiennes citent des nègres musulmans, à Sierra Leone, chez les Yalofs, chez les Achantas et ailleurs, qui ne reculent point devant un changement de résidence, qui nécessite souvent un long voyage, pour acquérir une instruction plus étendue ; ils en voient d'autres qui font venir de Londres des ouvrages européens d'un prix élevé, ou qui, non contents d'étudier le Coran et ses commentaires, cherchent à connaître les maîtres de la philosophie antique, Aristote et Platon, ceux de la science moderne, et l'histoire des pays de l'Europe. L'université de Timbouktou, naguère encore assez florissante, et où professait, il y a trente ans environ, Sidi Ahmed-el-Bakkaf, illustre par ses connaissances autant que par sa tolérance, n'est sans doute pas étrangère à ces faits qui, pour n'être que des exceptions, n'en supposent pas moins une divulgation générale de l'instruction, au moins dans ses principes essentiels, parmi les races innombrables du continent africain.

Les progrès moraux sont encore plus accentués. Par l'action bienfaisante des missions musulmanes, des guerres sanglantes, de perpétuels conflits, des divisions sans cesse renaissantes entre tribus rivales ont pris fin. Partout où l'Islamisme a pu faire triompher ses principes, les sacrifices humains et l'anthropophagie, qui en est la conséquence, ont été abolis, comme au Derfour, par exemple. Le meurtre a été restreint, comme cela a eu lieu dans le Kaffiristan, où il était d'usage d'exterminer les vaincus, et chez plusieurs peuplades de l'Afrique, ou comme chez les Wanyikas, l'on étranglait les enfants mal conformés. Grâce aux propagateurs de l'Islam, la polygamie a été restreinte et réglée ; or l'on sait jusqu'à quels débordements elle est poussée en Afrique, témoin l'Ouganda et l'Ounyoro. Par eux, des pratiques d'une immoralité révoltante ont été radicalement supprimées. C'est ainsi que les agents des Senoussys ont contraint les nomades de la Cyrénaïque à renoncer à la singulière coutume de conférer à l'épouse les privilèges de l'époux. Il en est résulté que, dans nombre de tribus, le sort de la femme s'est amélioré, et que ses droits ont reçu



un commencement de consécration. L'ivrognerie, si répandue dans le continent noir, a été directement frappée par les défenses du Coran; en Chine et aux Indes l'usage de l'opium a été du même coup condamné. Quant à l'esclavage, s'il n'a point été aboli, bien que, parfois, des affranchissements partiels aient été opérés par les missionnaires musulmans, il a du moins été adouci et la condition du nègre réduit à la servitude est devenue moins dure. Enfin, la moralité publique s'est élevée, parce que les devoirs de la charité, de l'hospitalité, de l'équité, que l'Arabe se plaît à pratiquer, ont été inculqués aux consciences. Ces progrès moraux ne se sont point seulement manifestés dans les races inférieures de l'Afrique, mais parmi la population, bien supérieure à tous les points de vue, de l'Empire chinois; les Chinois musulmans frappent, en effet, l'Européen par leur intelligence, leur droiture, leur franchise, leur physionomie mâle et ouverte, qui contrastent si visiblement avec le caractère astucieux des autres sujets de l'empire, et leur air efféminé et hypocrite.

Quant aux progrès religieux accomplis par l'Islamisme, ils sont aussi incontestables que ceux que nous venons d'énumérer. Le fétichisme et le polythéisme ont en lui un adversaire d'autant plus redoutable qu'il est plus strict sur le principe monothéiste : aucune religion en effet n'a porté plus haut la gloire du Dieu unique. La proclamation de l'unité divine, la certitude d'une vie future, heureuse et réparatrice, quel inappréciable bienfait accordé aux âmes païennes altérées de divin, quel pas en avant pour l'adorateur des idoles ou des fétiches !



De tels progrès sont des gages certains d'avenir. Une religion qui peut enrôler des recrues aussi nombreuses que celles de l'Islamisme, se les attacher par les liens indissolubles d'une reconnaissance éternelle, dûe aux avantages si précieux qu'elle leur apporte, une religion à laquelle l'humanité est, en fait, redevable de progrès aussi nombreux, cette religion, quoi qu'on en puisse dire, n'est point un obstacle à la marche

du monde et l'œuvre qu'elle accomplit est grande et féconde. Les faits justifient donc les prophéties que nous enregistrions, au début de cet article, sur la propagation future du Mahométisme. Quant aux jugements pessimistes qui sont émis à son endroit, et que tant d'observations semblent confirmer, s'il est vrai que l'Islamisme, aussi bien que le Christianisme d'ailleurs, se trouve dans un état d'abaissement relatif et de déchéance temporaire, en dépit de ses succès missionnaires, n'oublions pas que l'avenir ne lui est pas plus fermé qu'au Christianisme. Si jusqu'à présent les tentatives de réforme du Wahhabisme et du Bâhysme, malgré la valeur des principes qu'elles ont mis en avant, ont échoué et n'ont pu communiquer à l'Islamisme un esprit nouveau, ce n'est point à dire que la religion de Mahomet ait épuisé sa sève ou qu'elle soit incapable de nouveaux efforts. Les doctrines fatalistes du Coran ne s'opposeront pas plus à la manifestation progressive de ses énergies latentes, que la théologie prédestinatoire de Calvin ne s'est opposée à l'émancipation du Protestantisme : il est dans l'essence du fatalisme de ne cesser de se démentir en s'affirmant.

ÉDOUARD MONTET.



# QUELQUES OBSERVATIONS

## SUR LA METHODE EN MYTHOLOGIE COMPARÉE

### I

On dirait vraiment qu'en France la science même, dans certaines de ses parties, soit affaire de mode.

Les appréciations qui se font jour en ce moment de différents côtés sur les origines et le développement de la mythologie indo-européenne attestent, par exemple, un revirement d'idées où le caprice et l'impression du moment, résultant le plus souvent de lectures hâtives et de oui-dire, paraissent avoir autant de part que les déductions fondées sur des recherches directes et approfondies. Naguère encore, dans le domaine dont il s'agit, on ne jurait que par Kuhn et Max Müller; les beaux travaux de M. Bréal sur les mythes de Cœus et d'Édipe faisaient autorité, et l'influence du langage sur la naissance et l'évolution des figures mythiques était un dogme qu'il eût été imprudent de combattre. Tout cela a changé en un clin d'œil, et pour des motifs qui ne paraissent guère répondre en importance véritable aux conséquences qu'ils entraînent.

L'école des mythologues linguistes, du-on, semble depuis quelque temps frappée de stérilité.

D'abord le fait est contestable, et l'on tient compte des travaux de MM. Senart<sup>1</sup>, James Darmasteter<sup>2</sup> et d'autres encore,

<sup>1</sup> *La légende du Buddha*.

<sup>2</sup> *Jurvet et Jurveti; Osmund et Ahrimân*, etc. On serait mal venu, je crois, à nier l'importance de l'étymologie et de la linguistique en général, car les conclusions mythologiques auxquelles aboutissent ces ouvrages,

pour ne parler que de la France. Et quand même il y aurait une habitude, en quoi ce repos momentané infirmerait-il la valeur des résultats acquis et de la méthode à laquelle ils sont dus ?

Les recherches des historiens et des archéologues montrent, à ce qu'on prétend, que la mythologie grecque dans beaucoup de ses parties « est façonnée, tant pour les figures divines que pour les légendes qui s'y rattachent, à l'image des conceptions orientales.

Qu'il y ait eu certains emprunts d'un caractère surtout extérieur et artistique faits par les Grecs au culte de la Phénicie et de l'Égypte, il serait puéril de le contester. Mais de là à dire que les figures mythologiques fondamentales et à nom grec, ou d'origine indo-européenne, comme Zeus, Apollon, Athènes, Aphrodite, Héraclès, etc., ne sont pas autochtones, c'est-à-dire de race hellénique, sinon arrienne, il y a une distance énorme, et ceux qui la franchissent ont à justifier leur hardiesse par d'autres raisons que celles dont ils se sont prévus jusqu'ici.

On tire parti aussi des exagérations de certains mythologues, et on les raille agréablement en montrant avec quelle facilité leurs explications peuvent s'adapter à toute espèce de choses. La légende solaire de Napoléon, imaginée il y a quelque cinquante ans pour se moquer du système de Dupuis, est restée le type et le chef-d'œuvre de cette sorte de réduction à l'absurde de ce qu'on pourrait appeler les principes de la mythologie solaire et météorologique.

Mais ici il s'agit de distinguer. Autre chose est de voir le soleil, la lune et les étoiles dans tout le bagage mythique et légendaire de l'humanité ; et autre chose de partir du principe nominal *nomina nomina* et de montrer l'étroite relation qui existe entre la légende qui s'est attachée à telle figure mythologique et le sens primitif et étymologique du nom dont cette figure est revêtue. Autant la première méthode est dépourvue de moyens de contrôle et laisse le champ libre à l'imagination, autant la seconde, nous le verrons, est contenue et dirigée par des règles étroites dont l'application ne prêterait guère



aux prestiches plus spirituels que concluants du genre de ceux dont il était question tout à l'heure.

Mais ce qui paraît avoir le plus contribué au changement de front qu'ont opéré, comme au même signal, non-seulement la troupe des vulgarisateurs et des critiques de seconde main, mais encore des savants véritables et du plus grand mérite, c'est la publication de l'excellent ouvrage de M. Bergaigne sur la *Religion védique*. Parce que ce savant, de parti bien pris et de propos très délibéré, s'est moins occupé de l'origine qu'on peut assigner aux mythes d'après l'étymologie et les données de la linguistique, qu'on du rôle dans lequel les hymnes nous les montrent; parce qu'il s'est attaché à nous les faire voir agissants et concrets, au lieu de les dégager peut-être de subtilités de leurs débuts, on en a conclu qu'un mystère impénétrable recouvre les questions dont M. Bergaigne n'avait rien dit, et que tout ce qu'on avait pu en penser jusque-là devait être considéré comme non avoué. Ce point de vue était neuf et commode; ainsi s'explique peut-être son succès.

Il est douteux pourtant que M. Bergaigne lui-même ait pensé à de pareilles conclusions. En tout cas, nous croyons utile à la science de protester contre une réaction qui, comme toutes les réactions, dépasse de beaucoup le but qu'elle pouvait raisonnablement attendre, et nous voudrions essayer de montrer par quelques exemples que le rôle de la linguistique, en matière d'exégèse mythique, est moins abusif, subjectif et illusoire qu'on le laisse entendre.

## II

La métaphore d'après laquelle le sens du mot français *capable*, c'est-à-dire habile, dérive du latin *capere* <sup>1</sup>, prendre, est

<sup>1</sup> Objectera-t-on que, strictement, *capere* impulso, c'est pouvoir saisir? Oui, ou, au contraire, tenir, saisir; et cette énonciation, qu'on ne nous refuse pas, suffit à ce que nous voulons démontrer.

lont d'être un fan unique dans son genre. Déjà, en latin et à propos de cette même famille de mots, la signification de *capto*, *captio*, *captivus*, implique une idée de ruse, d'adresse ou d'habileté, dont le rapport avec la notion primitive de « prendre » est très visible. Le fait de mettre la main sur quelque chose ne va pas sans une certaine aptitude qui n'est autre que l'adresse; c'est également par l'adresse qu'on surmonte les obstacles par lesquels la prise d'un objet peut être contrariée. L'idée de « prendre » contient celle de « pouvoir prendre » qui, à son tour, confirme celle d'être habile ou adroit; il suffit de constater l'évidence et la raison d'être de ces rapports pour rendre compte du processus psychique, d'où résulte la dérivation significative qui relie *capable* à *capere*.

Même dérivation tout à la fois formelle et idéologique pour *habilis*, facile à tenir ou à manier, commode, au sens passif et : qui peut tenir, qui sait tenir, qui est adroit, etc., au sens actif, représenté par le dérivé français *habile*, venant de *habeo*, tenir.

Nous retrouvons un phénomène identique dans la série indo-européenne, constituée par le sl. *daliti*, le grec *δέξιος*, la l. *dester*, etc., dans le sens d'adroit ou de droit (dans « le bras droit » : c'est-à-dire adroit, etc.), auprès de la rac. *dek* ou *dek'*, dans *δέκεται* ou *δέξασθαι*, prendre pour soi, accepter<sup>1)</sup>, à laquelle est apparenté le lat. *tango* ou *tango*<sup>2)</sup>, toucher, prendre (cf. *tangere*, vouloir, et l'homérique *τέτυχε*, ayant pris), et surtout l'anglais *take*.

Un quatrième exemple d'une transition semblable nous est fourni par l'adjectif sanskrit védique *grāthi*, habile, adroit, sage, ou rapport étymologique avec les trois racines voisines : *grāthi*, saisir, lier de prendre, *grāthi*, attacher, réunir, sur-

<sup>1)</sup> Cf. Curtius, *Grundr.*, p. 235.

<sup>2)</sup> Probablement à cause de la forme européenne; Si l'actif *δέξω* existait, il signifierait certainement : je prends.

<sup>3)</sup> Voir sur le rapport de *t* et *d*, comme exemples de racines, *Arvède de Rivet*, *Gramm.*, T. VII.



rer, prendre ensemble, et *grubā*, prendre, saisir, dont sont inséparables les variantes soutes *gared* et *gartz*, prendre.

En présence de ces faits, on peut donc affirmer sans témérité qu'il y a en quelque sorte une loi de l'esprit humain par laquelle l'idée primitive de « prendre » passe, sous le costume des mêmes mots, à celle « d'être habile » au physique et au moral.

Or, cette loi justifie d'une manière absolue les étymologistes<sup>1</sup>, qui font dériver le sk. *riśha* de la rac. *rabh*, pombrer, embrasser, saisir (cf. gr. *ῥαβδίζω*). Ce mot désigne, en effet, des « artisans mythiques »<sup>2</sup>, dont la légende a pour principal trait l'habileté et le savoir-faire manuel. Je ne saurais donc être de l'avis de M. Bergaigne<sup>3</sup> quant, partant du rapprochement étymologique qui paraît établi dans un passage du *Rig-Veda* entre les mots *riśha* et *rubhasāna*, il lui « paraît naturel » d'attribuer au mot *riśha* les sens de « vil, violent ou brillant », qui sont ceux de l'adjectif *rubhāsa*, parent de *rubhasāna*.

Je crois, comme lui, à la parenté originelle de ces différents mots; mais *riśha* a suivi, pour le sens, la direction particulière qu'ont prise *dakṣa* et *griha*, c'est-à-dire celle qui implique l'idée d'habileté. Et, comme dans une infinité d'autres cas, la légende s'est développée conformément au sens de mot qui en est le point de départ. Les *Riśhas* ont fait toutes sortes d'œuvres remarquables, difficiles ou merveilleuses, parce qu'ils sont les habiles. Les œuvres en question sont en quelque sorte le développement figuré, ou si l'on aime mieux le commentaire explicatif de leur nom. Qu'ils soient à côté de cela « les sacrificateurs célestes »<sup>4</sup>, le fait est incontestable, mais n'ôte rien à la vraisemblance de l'explication qui vient d'être déduite. Cette autre face du mythe ne contredit en rien la première et porte

<sup>1</sup>) MM. Roth, Grassmann, etc.

<sup>2</sup>) Bergaigne, *Religion védique*, II, 400.

<sup>3</sup>) Id. *ibid.*, II, 408.

<sup>4</sup>) Bergaigne, *I. cit.*

probablement sur des raisons voisines dont nous aurons l'occasion de nous occuper plus tard<sup>1</sup>.

N'aurions-nous pas, de reste, comme le pendant du même mythe dans la légende du sphinx? J'avoue que j'ai bien de la peine à me ranger à l'hypothèse, toute ingénieuse qu'elle soit, de M. Bréal, qui voit dans les énigmes du sphinx comme la formule mythique de la voix du tonnerre<sup>2</sup>. Pour entraîner la conviction sur ce point, il faudrait prouver d'abord que ce monstre est la personnification du nuage; mais le fait est d'autant plus douteux que nous sommes en présence d'une conception purement hellénique, et qu'il est peu probable que les phénomènes météorologiques soient restés le point de départ de nouvelles créations mythiques après la séparation en plusieurs branches de la famille indo-européenne.

Le sphinx propose des énigmes parce qu'il est rusé, habile, malin, savant, sage; et il est devenu tel parce qu'il était d'abord celui qui serre, qui étroit, qui tient bien. Quant à la circonstance de ses rapports avec Œdipe, elle est secondaire et doit résulter, comme l'a pensé M. Comparaire<sup>3</sup>, et comme M. Constant<sup>4</sup> penche à le croire, d'arrangements postérieurs qui peuvent bien dépendre de la nature de l'énigme qu'on lui attribuait et du jeu du mots sur le nom d'Œdipe, que suppose, avec beaucoup de vraisemblance, M. Bréal<sup>5</sup>.

Quoiqu'il en soit, si le mythe des *Ribbus*, ou des habiles, surtout au sens matériel du mot, appuie l'explication qui vient d'être proposée pour celui du sphinx, ou de l'habile au sens moral, cette explication trouve encore un auxiliaire dans l'étymologie du mot *γῆρας*, qui signifie, comme on sait, illet et égaré, et se rattache évidemment, et en dépit de la loi

<sup>1</sup>) L'identification déjà proposée d'Œdipe avec les *Ribbus*, reste très vraisemblable. La parité de l'un est pour ainsi dire absolue et, comme les *Ribbus*, Œdipe est un artisan qui accomplit des merveilles.

<sup>2</sup>) *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 170, seqq.

<sup>3</sup>) Dans son ouvrage intitulé : *Œdipe et la météorologie comparée*.

<sup>4</sup>) *Les origines d'Œdipe*, p. 24.

<sup>5</sup>) *Op. cit.*, p. 172.



de Grimm, à l'all. *greifen*, prendre, et à la rac. *grabh* du sanskrit<sup>1</sup>.

À la même famille appartient aussi γρίψ, griffon (cf. αλεξίς, pour le vocalisme).

Or, le griffon n'est qu'une variante mythologique du sphinx, de sorte qu'on peut poser la proportion suivante : le sphinx (monstre qui étroit) est au griffon, comme le sphinx (l'être rusé qui propose des énigmes) est au γίψας ou au scorpion, c'est-à-dire à la question explicative ou à l'énigme<sup>2</sup>.

La relation, du reste, du double sens du mot est figurée avec une vivante éloquence par les détails mêmes du mythe. Le sphinx (celui qui étroit) dévore ceux qu'il attire et dont il triomphe par ses habiles subtilités. Il n'est aucune fable, peut-être, aussi connue celle-ci du mouvement significatif du langage, où les différents degrés de l'évolution idéologique du mot générateur soient restés aussi nettement marqués et mutuellement enchaînés.

### III

Ces faits et beaucoup d'autres du même genre<sup>3</sup>, non seulement montrent ce qu'ont d'exagérées les protestations qui s'accumulent contre les théories qui établissent un étroit rapport entre le développement du langage et celui de la mythologie, mais répondent aussi, selon nous, d'une manière péremptoire à la question discutée récemment par M. J. Darmesteter dans la *Revue archéologique*<sup>4</sup> : la mythologie comparée peut-elle,

<sup>1</sup> La lat. *scorpus*, pour et aussi origine, est probablement de la même famille, comme le veut M. Curtius. C'est alors la classe qui prend, attrache, lia. D'où l'indication d'une ancienne forme de la racine, *skorph*, cf. *skorps*.

<sup>2</sup> Il n'est pas impossible que *skorpsos* participe par énigme, et *skorpsos*, langue, vient en relation étymologique avec *skorps*, serper.

<sup>3</sup> Rappelons encore en deux mots le développement courtois de l'idée de briller-brûler (d'où agitation, existence, être actif, etc.), et celui de la légende d'Isis, dieu féminin d'abord, selon toute vraisemblance, puis successivement et simultanément, l'ardant, le vif, le rapide, l'énergique, le fort, etc. C'est par un phénomène analogue qu'il est devenu le générique (*magharas*), ce mot signifiant d'abord le « puissant » et n'étant à l'origine qu'une épithète d'Isis ou d'Ishtar le fort. Même explication pour les noms de Vajras, etc.

<sup>4</sup> Troisième série, tome IV, p. 126.

comme la linguistique, « s'élèver à des lois ? » Le jeune et brillant orientaliste conclut d'une façon négative, par la raison que la mythologie comparée « n'opère point sur des faits semi-physiques, sur des séries », comme la grammaire comparée ; elle n'est donc pas une « science. »

Remarquons d'abord que les observations de M. Darmesteter, tout comme les nôtres, s'appliquent aussi bien à la mythologie et à la grammaire historiques qu'à la mythologie et à la grammaire comparées, dont les domaines réciproques sont difficilement distincts.

Maintenant, d'après ce qu'on a vu plus haut, il y a des cas nombreux, où le mouvement de la mythologie protohistorique ou ethnique<sup>1</sup>, c'est-à-dire comparée ou historique, relève de lois, et de lois qui se coordonnent étroitement avec celles mêmes qui régissent le mouvement du sens des mots. La mythologie n'est donc pas radicalement différente, quant à ses conditions de développement, de celles du langage lui-même, considéré surtout dans sa marche idéologique à travers les siècles. A cet égard elle en est d'autant moins différente que dans la peu de fixité des lois phonétiques particulières, ou plutôt dans leur dépendance à l'égard de la loi supérieure de l'évolution par affaiblissement<sup>2</sup>, c'est principalement sur les rapports significatifs que reposent les conclusions aussi bien en étymologie qu'en mythologie. Quant à ces règles générales dont dépendent tout à la fois l'enchaînement du sens des mots et le déroulement des circonstances mythiques de la plupart des fables primitives, j'avouerai qu'il reste beaucoup à faire pour les dégager complètement. Il suffira pour s'en convaincre de constater combien il en est peu tenu compte dans le livre, si justement réputé pourtant, de M. Curtius sur l'étymologie grecque. Ajouterai-je comme preuve de l'oubli ou du

<sup>1</sup> J'entends non avant ou après la séparation de la famille indo-européenne en différents rameaux, selon le sens qu'attache à ces mots l'école des néogrammatistes.

<sup>2</sup> Voir sur les lois phonétiques *Revue de Linguistique*, n° du 15 novembre 1881, p. 301.



dédain dans lequel on a tenu jusqu'ici cette partie si importante de la science, l'accueil plus que réservé qu'a reçu en France mon étude sur *l'évolution de Telle de briller en sanskrit, en grec et en latin*?

Mais, c'est le risque que courent toutes les idées nouvelles; il faut savoir en prendre son parti et attendre patiemment qu'elles fassent leur chemin.

PAUL REGNAUD.

<sup>1</sup> *Revue philosophique*, 1<sup>re</sup> de février 1884. — Je dois toutefois faire exception en faveur du regretté St. Guizard qui m'écrivait quelques mois avant sa mort qu'il était d'accord avec moi sur presque tous les points. — En Allemagne l'attention a été plus vive; voir, par exemple le compte rendu de M. Smolikoff dans la *Philologische Rundschau*, 1884, n° 51.

## LE MYTHE DE DAGON<sup>1</sup>

Une des figures les plus saisissantes que la sculpture et la glyptique assyriennes nous ont laissées sur les bas-reliefs et sur les intailles est à coup sûr celle de Dagon.

Il est assez difficile de déterminer la place de cette divinité dans le Panthéon assyro-chaldéen. C'est une des manifestations d'Anu qui se confond avec celles d'Oannès et avec ces incarnations divines, moitié homme, moitié poisson, qui, d'après les récits conservés par Béroase<sup>2</sup>, sortaient de la mer Erythrée pour venir, à la naissance du monde, enseigner aux premiers habitants de la Mésopotamie-inférieure les arts de la civilisation.

Dagon est une de ces belles figures essentiellement mythiques que les artistes ont dû représenter à l'aide d'un symbolisme conventionnel dont son incarnation terrestre indiquant la forme. Cet être amphibie participera donc de sa double nature, poisson pour vivre dans l'onde, homme pour se mettre en rapport avec les humains. Ce sera non seulement un homme ou un roi dont la supériorité sera caractérisée par la culture, cette tiare élevée ornée d'une double paire de cornes, mais encore un être dont le corps devra revêtir la forme d'un poisson.



Fig. 1.

Le nom de Dagon, facile à reconnaître sous la forme *Dagan*, est très fréquent dans les textes assyro-chaldéens : beaucoup

<sup>1</sup> Ces pages sont extraites du second volume de H. J. Winkler, sur la glyptique assyrienne, lequel paraîtra prochainement.

<sup>2</sup> Lucien, *États de Commentaire sur les Fragments de Béroas*, pp. 67 et 111.



de noms propres sont formés avec cet élément, conformément aux traditions de l'onomastique assyrienne; nous le voyons figurer dans les noms de *Dagon-tayar*, *Ismi-Dagon*<sup>1</sup> et autres.



Fig. 2

Dagon participe aux honneurs divins; son culte a été sans doute altéré en passant de la Chaldée chez les Philistins où il avait des temples, particulièrement à Gaza<sup>2</sup>. D'après la Bible, nous voyons qu'il était adoré à Babylone sous le Second-Empire; cependant nous n'avons pas encore rencontré son image sur des monuments d'origine chaldéenne d'une haute antiquité. La figure que nous venons de produire paraît être une création essentiellement assyrienne qu'il est facile de reconnaître d'après les données auxquelles l'artiste était tenu de répondre; elle est ainsi indiquée (fig. 1) sur un bas-relief de Khorsabad<sup>3</sup>.



Fig. 3



Fig. 4

C'est le type d'un grand nombre d'initiales de différentes matières et de différentes formes, cylindres, cônes, pyramides, sphéroïdes.

Nous pouvons citer d'abord (fig. 2) un cylindre publié par

<sup>1</sup> Un roi d'Assyrie qui avait fondé à El-Amur un temple à Oznaire ou Dagon.

<sup>2</sup> Juges, XVI, 21, 20.

<sup>3</sup> Hotta, Monument de Ninive, I, pl. 22, 24.

Lajard (*Mithra*, pl. LI, n° 4) en calcédoine grise du Musée Britannique.

Puis des Cônes de la même Collection (fig. 3 et 4) en calcédoine saphirine.

Ce type a eu une grande persistance, car nous le retrouvons jusqu' sous la domination perse, ainsi que nous pourrions le constater par une empreinte qui figure sur un contrat passé à Babylone le 26<sup>e</sup> jour du mois Abu (juillet) de la 14<sup>e</sup> année de Darius (500 av. J. C.).

Il existe un autre type de Dagon (fig. 5) qui se déploie dans de colossales dimensions, par exemple sur une des portes, à droite, en entrant dans le grand palais de Calach. La figure divine est représentée sous les traits d'un homme dans la pose de l'adoration particulière à l'Assyrie; il tient d'une main une pomme de pin et de l'autre le panier aux offrandes. Le Dieu est coiffé de la tiare ornée d'un triple rang de cornes, se terminant par une tête de poisson. Le corps de l'animal s'étend avec ses écailles sur le dos du personnage, tandis qu'une robe longue qui descend jusqu' sur les talons semble formée de plumes. C'est la traduction assyrienne la plus ordinaire que nous retrouvons sur les cylindres et sur les cachets plats.



Fig. 5.

Dans les scènes qui vont suivre, nous allons voir Dagon, malgré son essence divine, remplir un rôle secondaire et adresser avec d'autres divinités une offrande au Dieu Suprême dont l'image domine celle de l'arbre sacré. Il semble y avoir une différence entre les deux types que nous avons présentés; le premier se rapporterait peut-être à Dagon dans son rôle d'incarnation divine, le second, dans son rôle de médiateur auprès des hommes.



Je citerai (fig. 6) un cylindre d'agate du Musée Britannique sur lequel on voit l'arbre sacré surmonté du symbole divin et adoré par deux personnages : à droite, un pontife dans l'attitude de l'invocation ; à gauche, Bagon présentant une offrande, et derrière lui un Génésilé.



FIG. 6

Je pourrais également produire un beau cylindre en calcédoine de la Bibliothèque Nationale qui retrace exactement la même idée, et qui a été publié par Lajard (*Mithra*, pl. XVII, n° 5).

Voici encore (fig. 7) un cylindre publié également par Lajard (*Mithra*, pl. XXX, n° 6), sur lequel une divinité à genoux sonne le symbole du Dieu Suprême adoré par Bagon.



FIG. 7



FIG. 8



FIG. 9

C'est toujours le même type qu'on trouve sur les cônes et sur les pyramides, soit sur la partie convexe, soit sur la base ; il me suffit de citer d'abord deux cônes de la Bibliothèque Nationale où l'image de Bagon est gravée tantôt sur la partie convexe, tantôt sur la partie plate des cônes de la manière sui-

vante (fig. 8 et 9) ; ces intailles sont essentiellement assyriennes ; nous en avons la preuve en les comparant au type adopté sur les bas-reliefs ; et cette preuve nous est également attestée par le travail de l'intaille et par la matière qui a été employée. L'étude de ces intailles nous amène à constater une transformation du symbole dont nous ne saisissons pas l'origine, si ce n'est que nous avons observé des changements analogues dans les circonstances où nous pouvions suivre les altérations successives des types. Quelquefois, en effet, le buste humain a disparu et il ne reste plus que le poisson ; alors il est exposé sur un autel, comme un objet d'adoration spéciale<sup>1</sup>, ainsi qu'on le voit sur un cylindre du Musée Britannique d'un travail à la pointe très évident (fig. 10).



Fig. 10.

Le poisson figure sur un grand nombre d'intailles, par exemple sur un cylindre du même Musée, où le travail de la boulerolle domine, et que nous avons déjà eu occasion de citer.

Voici enfin un cylindre en calcédoine du Musée Impérial de Saint-Petersbourg (fig. 11 et 11 bis). Notons qu'il est muni d'une belle intaille dans la matière du cylindre ; l'intaille, rudement fouillée, accuse tous les genres de travail et nous montre une scène assez intéressante.

Dagon lui-même, sous la forme que le bas-relief de Nimroud nous indique, semble participer à une cérémonie religieuse

<sup>1</sup> A. de Longpérier, dans le *Bulletin archéologique de l'Association française*, 1855, p. 100, et 1856, pp. 96 et suiv.



avec un autre personnage ailé. Quelle peut être cette cérémonie? On croirait que les deux personnages ont renversé le poisson de l'autel pour accomplir l'acte d'adoration en l'honneur d'Ilu, dont la grande figure apparaît dans le champ du cylindre à côté du croissant, symbole de Sin, de l'étoile, symbole d'Ishtar, et des sept globes mystérieux.



Fig. 11.



Fig. 11 bis.

Quant au rôle spécial de cette divinité dans le Panthéon assyrien, nous ne pourrions l'indiquer sans entrer dans des



Fig. 12.

détails qui nous écarteraient trop de notre sujet. N'oublions pas cependant une curieuse plaque de bronze de la collection de M. de Clercq, et qui a déjà été étudiée par M. Clermont-Ganneau<sup>1</sup>; elle jette un grand jour sur la fonction que ex

<sup>1</sup> Clermont-Ganneau, *L'Enfer assyrien*, dans la *Revue archéologique*, décembre 1879. Ce document important parut dans le second fascicule du Catalogue de la Collection de M. de Clercq, on nous en eut alors occasion de l'appeler avec les développements qu'il comporte.

Dieu remplit auprès des morts, et que nous nous contenterons d'indiquer ici : une des faces de ce monument est partagée en trois registres dans lesquels se déroulent les différentes phases d'une cérémonie funèbre.

Nous voyons, en effet (fig. 13), dans le second registre, Dagon auprès du lit du mourant accomplissant les rites prescrits ; à côté de lui brèle le flambeau sacré ; puis, suivant les traditions de l'iconographie, nous le retrouvons au pied de la couche du défunt, se disposant à livrer le corps à ceux qui doivent le conduire au séjour d'outre-tombe.

Je n'oserais dire que ce monument soit du travail assyrien le plus pur : car je crois y reconnaître une main étrangère qui me fait songer à la Phénicie.

J. MENANT.



# LES FOUILLES DE M. NAVILLE

## A PTHOM

---

### L'EXODE. LE CANAL DE LA MER ROUGE

---

M. Naville devait exposer le résultat de ses fouilles en Egypte dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, mais d'importantes travaux l'ont empêché de donner suite à ce projet, et maintenant l'ouvrage où il présente le tableau détaillé de ses découvertes en 1883 vient de paraître : il devient donc possible, comme l'a pensé M. le Directeur de la *Revue*, de suppléer au compte-rendu de M. Naville par l'analyse de son livre, *The Store-city of Pithom and the Route of the Exodus*.

#### I

La société anglaise *The Egypt Exploration Fund* a entrepris la grande tâche d'explorer l'Orient du Delta, avec le désir de résoudre le problème de l'Exode : elle a chargé des fouilles à faire le savant égyptologue genevois, et il est inutile d'ajouter qu'elle ne pouvait choisir mieux.

M. Naville n'a pas seulement le goût des recherches, il a l'instinct des découvertes : à ce point de vue, c'est assurément l'égyptologue qui aura rendu, de son propre chef et sans secours étranger, le plus de services à la science des religions. On lui doit ainsi : les Textes du temple d'Edfou relatifs au Mythe d'Horus, composition rassemblant une foule

de légendes locales dans le cadre à demi épique d'un voyage divin : la *Litanie du Soleil*, où s'affirme de la façon la plus nette le panthéisme officiel du Nouvel Empire ; enfin, le Conte déjà célèbre de la destruction des hommes par les dieux, extrait comme la *Litanie solaire* des hypogées royaux, et montrant, par un exemple qui s'ajoute à bien d'autres, avec quelle persistance s'imposait aux premiers peuples civilisés l'idée d'un grand cataclysme ancien, placé sur les limites de l'histoire et de la pré-histoire.

En dehors de ces publications d'initiative privée, M. Naville a entrepris en 1875, conformément au désir exprimé par le congrès des Orientalistes, une édition du livre des *Morts* destinée à réunir les différentes versions, ou variantes, que présente le grand recueil funéraire de l'Égypte à l'époque thébaine. Cette œuvre immense, qui a nécessité de longues recherches dans les principaux Musées, va bientôt paraître et apporter, par conséquent, une foule de révélations sur l'écriture, la langue, les idées et les croyances du peuple égyptien.

Préparé de la sorte à l'examen et à la comparaison des documents et des monuments, M. Naville pouvait accepter avec une entière compétence la difficile mission qui lui était proposée :

## II

Les nouvelles fouilles dans le Delta eurent lieu pendant l'hiver de 1883, à partir du mois de février, vers le point central de l'Isthme et du canal de Suez, c'est-à-dire à quelque distance d'Ismailiah. De Tell el Kébir à cette dernière ville s'étend l'Ouadi Toumilat, vallée que suivent côte à côte, non seulement le chemin de fer et le canal d'eau douce allant de Zagazig vers Ismailiah et Suez, mais encore les deux anciens canaux, toujours reconnaissables, qu'on appelle le canal de l'Ouadi et le canal des Pharaons : c'est dans l'Ouadi Toumilat, entre les anciens canaux et le nouveau, que s'élève à plusieurs kilomètres d'Ismailiah la butte de débris qui était connue dési-



gués d'avance aux premières fouilles. En effet, le monolithe d'où s'élève son nom actuel de Tell el Maskhoutah, la colline de la statue, représente Ramsès II entre deux divinités, Tan et Ra, et le Dr Lepsius avait vu là l'indice d'un temple dédié au pharaon, de sorte que la ville ruinée n'aurait été autre que la ville de Ramsès, bâtie avec Pithom par les Hébreux, d'après l'Exode. Corroborée en apparence par la découverte faite en 1870, au même endroit, de quelques monuments au nom de Ramsès II, l'opinion du Dr Lepsius avait été adoptée par la majorité, mais non par la totalité des savants : M. Brugsch, auteur ou plutôt rénovateur d'une théorie de l'Exode, plaçait au contraire Ramsès à Tanis, et M. Chabas l'identifiait avec Péluse.

Il y avait donc là une vérification d'autant plus intéressante à tenter qu'on était sur le terrain de l'Exode, et que le site paraissait assez riche en ruines pour suggérer quelques conclusions instructives.

Outre le monolithe de Ramsès II, les membres de la Commission d'Égypte avaient déjà signalé à Tell-el-Maskhoutah, alors Tell Abou Keyched, plusieurs blocs de grès et de granit couverts d'hiéroglyphes. Plus tard, en creusant le canal d'eau douce, on avait déterré là des statues contenues dans des jarres, et un grand nombre de sarcophages en calcaire, dont quelques-uns étaient sculptés en forme de momies. De plus, en 1870, pendant les derniers travaux nécessités par le percement de l'isthme, on avait mis au jour, près du monolithe, les monuments dont il a été parlé plus haut, c'est-à-dire un monolithe semblable au premier, deux sphinx en granit noir aux cartouches de Ramsès II, un naos en grès rouge du même règne, contenant une sorte de sphinx à tête humaine, une stèle de Ramsès II en granit rouge, couverte d'un texte malheureusement barié, et parallèle à une autre stèle trouvée près de là depuis longtemps, enfin, deux fragments de statues en granit noir, l'une d'un personnage dont il ne reste que le surnom, qui la date, Raneferab-nabpehti, (Raneferab est le prénom de Psammétique II), l'autre, d'un prêtre de l'endroit,

*l'Aouân qui habite l'horizon de Toun de Thout, le nourricier de Housoulani (le jeune dieu du temple).*

M. Naville reprit les fouilles du côté où avaient eu lieu celles de 1870. À l'angle sud-ouest d'une vaste enceinte rectangulaire encore visible par places, faite de briques crues, et contenant le Tell ou hutte de-décembre qui signale le nom de l'endroit. Il constata que les monolithes et les sphinx déjà connus marquaient l'avenue d'un temple, à l'entrée de l'enceinte, que le naos trouvé plus loin correspondait au sanctuaire du temple, et que l'édifice tout entier n'occupait qu'une faible partie du rectangle. Cet édifice d'ailleurs n'avait pas été achevé, à en juger d'après les pierres à demi-taillées, l'une par exemple en stèle, l'autre en statue, qui jouaient encore le voisinage du sanctuaire. Il formait, comme la grande enceinte qui l'enveloppe, un rectangle entouré de murs extérieurs en briques; ses murs intérieurs étaient faits d'un calcaire friable dont il ne reste plus que de menus débris, où apparaissent çà et là des traces d'héroglyphes; ses parties conservées, comme le naos, les sphinx, etc., et quelques blocs transformés plus tard en meules ou en mortiers, ont généralement pour matière soit le grès rouge ou noir, soit une sorte de grès rouge.

Le temple une fois reconnu et délimité, M. Naville dirigea les recherches vers l'angle nord-est du grand carré, et rencontrait ainsi un groupe étendu de singulières constructions, entièrement recouvertes par le sable. Ce sont de nombreuses chambres rectangulaires, sans communications les unes avec les autres, destinées à n'être accessibles que par le haut, et formées de murs épais solidement construits en briques crues, qu'un peu de mortier relie entre elles. M. Naville, ayant descendu dans de ces chambres, observa qu'un peu au-dessus du fond chaque mur était percé de trous correspondants où l'on avait enfoncé des poutres, que chaque chambre avait une niche à égale hauteur, et que les murs avaient été enduits de plâtre blanc à leur partie supérieure. A la basse époque, pour niveler le sol et assécher au camp, les Romains remplirent toutes les



chambres avec des briques, du sable, de la terre, des débris de calcaire, etc. M. Naville y trouva la tête et le buste d'une belle statue en granit noir, représentant un roi assis, probablement un Bubastite (22<sup>e</sup> dynastie), et un fragment de pilier en calcaire du règne de Nectanébo I (30<sup>e</sup> dynastie), orné de scènes d'offrandes au dieu Toun, et entièrement duré sur une de ses faces. Cet assemblage de chambres était évidemment un groupe de magasins ou de greniers, renfermés avec le temple dans la grande enceinte, comme dans une forteresse.

Les magasins ont été envahis autrefois, du côté de l'est, par les maisons de la ville romaine qui s'étendaient autour de la grande enceinte. M. Naville, qui a poussé les fouilles jusqu'au nouveau canal d'eau douce, dans l'espoir de rencontrer la nécropole, n'a trouvé là que de petites briques crues, des monnaies de cuivre, des fragments de pierre dure convertis en mortiers, des poteries brisées ou intactes, coupes, cruches, ou grandes amphores, enfin une sorte d'édifice d'un genre à part, consistant en deux masses de briques qui imitent à peu près un pignon, et qui recouvrent un puits où des os d'homme, des os de chien et des arêtes de poisson étaient mêlés à quelques amulettes de petite dimension.

En négligeant divers objets de médiocre importance, parmi lesquels se trouve toutefois une base de statue aux deux cartouches d'Arsinoé Philadelphie, et des fragments de corniches en calcaire où le nom d'Osorkon II a été peint en rouge, les principaux monuments découverts en 1883 dans l'emplacement ou le voisinage du temple sont, d'après l'ordre chronologique suggéré par M. Naville :

1. — Un épervier de granit noir (emblème d'Horus) avec le cartouche de Ramsès II.

2. — Un fragment de grès rouge appartenant au socle, déjà connu, du temple : on y lit les cartouches de Ramsès II, le nom géographique de Thoku et le titre divin de *Maître de Thoku*.

3. — Une pierre calcaire à trois faces gravées, où figure un roi — adorant un Horus à pachtent dont la figure est détruite, — tenant

l'arc et la massue, — et traitant un prisonnier par les cheveux ; le bas des cartouches royaux existe encore, mais semble indéchiffrable à M. Naville, qui conjecture que le monument pourrait être de la vingtième dynastie.

4. — Un petit fragment de stèle en granit noir, où deux déesses reçoivent les offrandes du roi Sheshonk I. de la vingt-deuxième dynastie.

5. Une statue en granit rouge, représentant un homme assis, le lieutenant d'Osoekon II (vingt-deuxième dynastie), le lieutenant de Thuku, le grand inspecteur du palais, le bon commémorateur de Pt-Tum-neb An (c'est-à-dire du temple de Tum, le maître d'An), Ankhen-nefer.

6 et 7. — Un fragment d'une statue d'homme et un fragment d'une statue de femme, qui avaient été sculpées ensemble, comme leur ressemblance générale l'indique, et que M. Naville croit de la vingt-sixième dynastie. L'homme est dit l'Auhau, le supérieur de la production de l'offrande (mes steu), l'intendant du magasin (mer ur), le scribe du temple de Tum de Thuku, le prophète d'Hathor dame d'An, le prophète Pe-mes-heh-1. Le nom et le titre de la femme manquent, mais les quelques hiéroglyphes qui restent sur la statue montrent qu'elle appartenait à une famille d'Auhau (classe de prêtres locaux), et mentionnent Horsemiani, l'un des dieux de la ville.

8. — Une statue en granit noir, représentant un homme assis qui tient un Osiris dans un naos, le noble barbillier de Sapt maître de l'Orient (Horus, dieu du même archétype), le chef des prophètes du Tum, le prophète supérieur de Thuku, le Keb-aa (ou Ma-aa, titre inconnu, peut-être *la grande confiance*, d'après une interprétation de M. Chabas <sup>1)</sup>, de Pt-Tum et de Besi ou Babaste, Ask, contemporain peut-être de Nectanébo I (trentième dynastie). Ce monument donne, dans une prière adressée à la caste sacerdotale par le défunt, le titre complet de certains prêtres locaux, *An heu ouï* (probablement le portier géant), par allusion à quelques légendes).

9. — Une stèle ptolémaïque de quatre plâtres de haut sur trois de large, qui a été trouvée près de l'endroit où était le naos, et qui est la pièce capitale de la découverte. Ptolémée II Philadelphe, son auteur, y est représenté trois fois en adoration. — D'abord devant Tum,

<sup>1)</sup> *Tyriennes Mélanges*, t. II, p. 282.



le grand dieu de Thuku-t, Osiris, le maître de Resut (l'Arabie?), qui habite Pi-Keheret, Horus, Hathor ou Isis, et la reine Ankhés en déesse, avec deux cartouches — ensuite devant Tum, Hathor et Ankhés, — celle devant un roi divinisé, qui est évidemment Ptolémée I, le chef de la dynastie. Le texte, malheureusement peu lisible et peu clair, mentionne l'achèvement et la dédicace, à Pi-Keheret, du temple de Tum, le grand dieu immortel de Thuku; il parle aussi de chevaux amenés de To-noter (l'Arabie), de Pa-um; des bienfaits du roi qui a creusé les canaux au moyen du grand canal oriental de l'Égypte, et d'un voyage du roi en compagnie d'Arsinoé, l'an XII, voyage pendant lequel furent fixés certains revenus du temple, en nature et en argent; puis, il ajoute que le roi vint au port de Kenour-ma; qu'il fonda (?) une grande ville au nom de sa sœur; qu'un sanctuaire contenant les statues des deux Philadelphes fut élevé en l'honneur de la reine, et que la dédicace en fut faite par les prêtres de Tum; que le roi envoya son premier général de Kenour-ma au pays des nègres, par la Mer Rouge; que le général franchit la Lac du Scorpion (dans le huitième nome), et fonda (en Éthiopie) une ville au nom du roi, sans doute Ptolémée Théron, et ramena un grand nombre d'éléphants qui furent transportés par le canal de l'Orient; en suite, qu'après ses choses, le roi honora Apis et Mnémis, les taureaux sacrés, et les réunir pendant quelque temps. La stèle se termine par l'indication d'un revenu annuel de 950 *orgentes* alloué au sanctuaire de Pi-Keheret, sur les impôts de la ville (par maison comme par habitant), par la répartition des revenus de même provenance alloués à tous les temples de l'Égypte, la vingtième année du règne, sur le pied de 90,000 *aces* d'argent, taxe des maisons, et de 960,000 *orgentes*, taxe des habitants, enfin, par ce renseignement que le roi fit la dédicace du temple de Tum le jour anniversaire de son couronnement, qui devint le jour de fête de la ville.

10 et 11. — Deux inscriptions latines, la première, gravée sur un fragment de porte voisin du monolithe, finit après cinq signes peu lisibles, par

POLIS  
ERO  
CASTRÀ:

L'autre, qui porte les noms de Maximien et de Severus, empereurs,

ainsi que de Maxmû et de Constantin, César, indique une distance de neuf milles entre Héro et Chama.

## ABEROINCLVEMA

M. VIII 8

## III

Lorsqu'on ne connaissait encore d'Abou-Keychê ou Tell el Maskhoutah que le monolithe de Ramsès II assis entre Ru et Tum, M. Chabas, dans un remarquable mémoire sur lequel il eut le tort de revenir, avait conclu de ce que Tum est le dieu principal du groupe, qu'il était le dieu principal du temple : il y avait là un Pa-Tum, et il ne fallait pas chercher Pi-thum ailleurs. Avant les fouilles, M. Naville avait conclu de même sur le simple vu des objets découverts en 1876. Depuis les fouilles le doute n'est plus permis.

Des neuf monuments pharaoniques qui viennent d'être énumérés d'après l'ouvrage de M. Naville, cinq, c'est-à-dire tous ceux qui contiennent quelques indications géographiques, mentionnent la région de Thuku-t; de ces cinq derniers, deux mentionnent la localité de Pa-Tum, et quatre le dieu Tum, qui était la grande divinité de Thuku-t, d'après les monuments d'Aak, de Pe-mes-hê-t et de Philadelphie. Il s'agit donc bien de Thuku ou Thuku-t, ainsi que du culte de Tum, et l'on sait depuis longtemps que le mot Thuku-t, qui s'emploie tantôt comme nom de contrée, tantôt comme nom de ville, a pour variante dans le dernier cas le mot Pa-Tum.

Thuku-t était le nom vulgaire, et Pa-Tum ou quelquefois Ha-Tum, le nom sacré de la capitale du huitième nome, dans la Basse Egypte. On avait déjà, par les listes géographiques, plusieurs renseignements sur le huitième nome, sur sa capitale, ses sanctuaires Pa-Tum et As-Rehorot ou Pi-Rehorot, sa consécration au dieu Tum, ses prêtresses, ses arbres et ses serpents sacrés, son port Kharna, son lac Sha-serek (l'étang du Scorpion), son ter-



riboire d'An ou An-L, et sa proximité de la frontière; un des papyrus Anastasi relate la permission donnée aux chefs arabes d'Atumna, Tan'viri de Ménéptah I, de venir au fort du roi, à Thuka, vers les étangs de Pa-Tum de Ménéptah de Thuka, pour nourrir leurs troupeaux à la grande ferme du pharaon<sup>1</sup>. On possédait ainsi la description, mais on ignorait la situation du huitième nome, (et il en est encore de même pour plusieurs nomes de la Basse Egypte). Tout change grâce aux fouilles de M. Naville. Le huitième nome ne peut plus écloyer le lac Menzalah, comme le croyait M. Brugsch, et une grande découverte de la topographie encore flottante du Delta se fixe et se précise immédiatement, sur la carte, autour du site de Tell el Maskhoutah.

Voici les conséquences que M. Naville tire de sa découverte.

Au point de vue de la géographie. — Thuka-L est Suenoth de la Bible, comme l'avait déjà constaté M. Brugsch; Pa-Tum est Pithom de la Bible, le Patumus arabe d'Hérodote, et non le Thox, Tohu, Thaum, etc, de l'itinéraire d'Antonin; Pi-Kaheret le sanctuaire osirien ou le Sérapéum de la capitale, est Pi-hi-hiroth de la Bible; Kro ou Héroopolis (la ville des magasins, en égyptien *ar-u*), est le nom grec de Pithom; Kouurma est un port de Kam-ur, qui est le lac Timsah; Atuma, pays voisin d'un étang salé nommé Kou-ur d'après le papyrus n° 1 de Berlin (12<sup>e</sup> dynastie), n'est pas Edom, mais la rivière arabe du lac Timsah (encore fréquentée aujourd'hui par la tribu des Rihamis)<sup>2</sup>; les Tenu, qui d'après le papyrus n° 1 de Berlin formaient une tribu d'Atuma, sont les Daneon de Pline, dont le port était joint aux Lacs amers par un canal; An-i est le Acant ou golfe Héroopolite du même auteur; enfin Arxinoé, appelée aussi Cléopâtre, est Clusma, l'ancien port de la Mer Rouge; et comme Clusma se trouvait à neuf milles d'Héroopolis, d'après la deuxième inscription latine, la mer Rouge se serait étendue au temps de la domination Romaine jusqu'aux environs de Tell el Maskhoutah, c'est-à-dire jusqu'à Jamalliah et au lac Timsah

<sup>1</sup>) Anastasi VI, 4.

<sup>2</sup>) E. de Lescage, dans P. Mercati, *L'Égypte contemporaine*, p. 342.

Au point de vue de l'Exode. — tout le début de l'itinéraire des Hébreux s'explique maintenant, bien qu'on ne sache pas encore avec certitude où placer la contrée de Ramsès, que le *Génèse*<sup>1</sup> assimile à Gessen, c'est-à-dire à Hérénopolis dans le pays de Ramsès, d'après la version grecque, et d'après la version copte à Pithom dans le pays de Ramsès. Les Hébreux partant de Ramsès, ville et région assez rapprochée de Pithom, comme on vient de le voir, et allés peut-être à l'un des bords du canal dont Pithom occupait l'autre bord ;<sup>2</sup> leur deuxième station est à Saccoth, c'est-à-dire à Pithom ; leur troisième à Éham dans le désert, c'est-à-dire au pays d'Atum, et leur quatrième, à la suite d'un retour en arrière, devant Pi-Rahiroth, entre Migdol et la mer, en face de Raui-Tasphon, c'est-à-dire près du quartier ou faubourg de Pithom nommé Pi-Kaheret, dans le voisinage d'un sanctuaire arabe (Raui-Tasphon), et d'une citadelle égyptienne, Migdol, nom donné souvent aux forteresses pharaoniques de l'isthme.

Au point de vue de l'histoire. — le fondateur de Pithom est Ramsès II, conformément au récit biblique, d'après lequel les Hébreux bâtirent Ramsès au même temps que Pithom, et par conséquent Ramsès II est le pharaon de l'oppression, ce qui maintient l'Exode sous Ménéptah I. Après Ramsès II, les Hittites de la vingt-deuxième dynastie, notamment Sheshonk I et Osorkon II, embellirent ou fortifièrent Pithom, ainsi que le premier pharaon de la dernière dynastie nationale, Nectanébo I. (Il est à remarquer que ce sont les mêmes noms royaux qu'on retrouve vers l'autre extrémité du canal, dans les ruines de Babasto). Ptolémée II fut pour la huitième fois presque autant que Ramsès II lui-même ; il y vint plusieurs fois, il y rétablit le canal de la Mer Rouge, il y fonda la ville d'Arsinoë pour favoriser le commerce avec les régions les plus lointaines de l'Éthiopie et de l'Arabie, il y institua le culte de sa sœur Arsinoë (considérée sans doute comme une déesse égyptienne légitimant les droits des Ptolémées à la couronne), et il y achève le temple de Pi-

<sup>1</sup> XLVI, 28, et XLVII, 8 = 11.

<sup>2</sup> Lepsius, *Chronologie der Ägypter*, p. 268.



Kaharet. Mais soucieux du culte, les Romains ne songèrent qu'à fortifier Piïhom, et en firent un camp, *Bre castra*, pour l'installation duquel ils détruisaient le temple de Tam et ensablèrent les graniers des pharaons.

## IV

Tel est le résultat des recherches de M. Naville. Plein de faits groupés avec une clarté parfaite et discutés avec une haute compétence, le livre *The Store-City of Piïhom and the route of Exodus* atteint complètement son but, puisqu'il détermine avec autant de précision que faire se peut, et le début de l'itinéraire et l'emplacement de la ville.

Mais ces deux points ne sont pas les seuls que l'ouvrage de M. Naville signale à l'attention : on a vu qu'il touche aussi d'une manière plus ou moins directe, suivant les hasards des fouilles et des trouvailles, à différentes questions sur lesquelles il fournit presque toujours de précieux renseignements. Il serait difficile, autant que délicat, de revenir ici sur l'étude serrée que M. Naville a faite de toutes ces questions ; toutefois, deux sujets en quelque sorte centraux, auxquels ramènent les deductions et les documents du livre, ont trop d'importance pour qu'on ne les examine pas de nouveau à la lumière des récentes découvertes : il s'agit, en effet, du synchronisme égyptien de l'Exode et du porcement ancien de l'Isthme.

## V

Relativement à l'époque de l'Exode, deux opinions sont en présence, la plus ancienne rapportant le fait au règne de Ménéptah I, et la plus récente à l'un des règnes postérieurs. La première théorie invoque la construction de Piïhom et de Ramsès sous un pharaon qui ne peut être qu'un Ramsès, — le très long règne de ce souverain, qui ne peut être que Ramsès II,

père du pharaon de l'Exode, puisque c'est le seul Ramsèside ayant régné très longtemps ; — enfin, le témoignage de Manéthon, qui place l'Exode sous le fils de Ramsès II. M. Chabas, à la vérité, n'a pas tenu compte du récit de Manéthon<sup>1</sup>, accepté par MM. Lepsius et de Rougé, mais il a signalé d'autre part quelques textes égyptiens d'après lesquels certains étrangers, nommés Aperi-u, travaillaient aux constructions de Ramsès II.

La seconde théorie, qui a obtenu assez de vogue pour pénétrer jusque dans les ouvrages anglais de vulgarisation<sup>2</sup>, s'appuie sur ce que l'affaiblissement de l'Égypte s'accrut surtout vers la fin de la dix-neuvième dynastie, époque à laquelle eut lieu une invasion syrienne.

La découverte de Pithom donne un poids nouveau à la première théorie, en faveur de laquelle il ne semble pas, d'ailleurs, qu'on ait épuisé tous les arguments à fournir : ces deux considérations rendent possible de revenir sur le sujet.

Ramsès II fut le grand pharaon de l'Égypte, mais on sait ce que coûtent les règnes glorieux, et Ménéptah I pourrait bien avoir reçu de son prédécesseur une armée déjà affaiblie et un trésor déjà amoindri.

En effet, l'invasion de Libyens et d'Assouaires, qui assaillit l'Égypte l'an V de Ménéptah I<sup>3</sup>, désorganisa certainement le pays jusqu'au sud du Delta, où les barbares avaient atteint Prosopis. La grande inscription hiéroglyphique qui raconte leur défaite, montre et dit que l'Égypte fut éprouvée alors comme au temps des Pasteurs<sup>4</sup> :

L'abattement s'était fait dans les terres arrosées par le Nil ; elles voulaient se soumettre à l'ennemi qui avait violé toutes les frontières du pays les armes à la main.

(Mais le roi..... prit des mesures) pour protéger Héliopolis, la ville

<sup>1</sup> *Recherches sur la dix-neuvième dynastie*, p. 111-113 et 158 ; cf. Halbwach, *Le système chronologique de M. E. B. Lepsius*, p. 20-22.

<sup>2</sup> Watkins, *Popular History of Egypt*, p. 260-270.

<sup>3</sup> Cf. Maspero, *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, 1883, p. 65.

<sup>4</sup> Chabas, *Recherches sur la dix-neuvième dynastie*, p. 84-89.



de Touni, pour défendre Memphis, la fortification de Tanis, et pour remettre au bon état ce qui était désorganisé.

..... (Il établit des postes devant Pa-Baria, aux environs du canal Siskane, au nord de l'étang d'Horus (d'après M. Brugsch<sup>1</sup>); le canal Mili, du nom de Memphis).

.... (sur un terrain) non cultivé qu'on avait laissé en pâturages à cause des Barbares. Cet endroit était infesté dès le temps des ancêtres....

« Vous tremblez comme des oies, dit le roi à ses officiers; vous ne savez pas ce qu'il est bon de faire; on ne répond pas

à l'ennemi, et l'Égypte désolée est abandonnée aux incursions de toutes les nations; les Barbares dévastaient ses frontières; des révoltes la violent chaque jour; tout le monde gille.

Les ennemis dévastaient nos hâves mêmes; ils pénétraient dans les campagnes de l'Égypte; le Nil les arrête-t-il? Ils demeurent des jours et des mois; ils s'établissent

(dans le pays). Il est arrivé qu'ils sont parvenus jusqu'aux montagnes du pays d'Oni, qu'ils ont ravagé le pays de To-ahé (il s'agit des oasis), en un mot analogie (de ce qui s'est passé) des les rois appartenant à d'autres temps, aux époques inconnues.....

On n'avait pas vu cela au temps des rois de la Basse-Égypte, lors que le pays d'Égypte leur appartenait et que la Fléau se tenait debout,

à l'époque des rois de la Haute-Égypte. On n'avait pas pu les repousser alors. C'est cela, de choses dures (jusqu'à ce que les dieux fussent touchés) de l'amour de leur fils et qu'ils voulaient que l'Égypte fut gouvernée par son seigneur, afin de restaurer les temples de l'Égypte selon les prescriptions

de la valeur divine pour la suite des années.

(Traduction de M. Chabas).

Cette dernière phrase, dont on n'a peut-être pas signalé l'importance, rattache indirectement l'invasion des Libyens à la sortie d'Égypte, telle qu'elle est racontée dans la version indigène qui fut connue d'Hérodote d'Abdère<sup>2</sup>, recueillie par

<sup>1</sup> *Histoire d'Égypte*, 2<sup>e</sup> édition, p. 431.

<sup>2</sup> *Fragment. Hist. grec.*, édité. Chabas, t. II, p. 201-2; cf. Didote, XXXIV, 1.

Mandéthon, et imitée plus tard d'une manière fautive ou burlesque par Chérémion et Lysimaque.

Le fils de Ramsès II, Aménophis (c'est-à-dire Ménéptah I, appelé dans les listes Aménophis, Aménophath, Aménophthia, etc.), voulut voir les dieux comme l'avait fait un de ses prédécesseurs, Horus, et consulta, à ce sujet, un sage nommé Aménophis, fils du Pâmplos. Le sage conseilla au roi de purifier d'abord le pays en chassant tous les lépreux et tous les impurs, de sorte que le roi les envoya aux carrières ; mais il se trouvait parmi eux des prêtres, et le fils du Pâmplos comprit que les dieux s'irriteraient de cette violence faite à des prêtres : il devina en outre qu'un secours viendrait aux Impurs, qui domineraient l'Égypte pendant trente ans. Ce secours fut une nouvelle invasion des Pasteurs, qui s'établirent à Avaris avec les Impurs, sous la conduite du prêtre héliopolitain Ouarzaph, ou Moïse. Aménophis quitta le pays avec les animaux sacrés (qui pouvaient en effet voyager)<sup>1</sup>, mit au sécrét son fils Séthou, âgé de cinq ans (Séth II), et se réfugia en Éthiopie : il revint au bout de 15 ans et chassa les Impurs ainsi que les Pasteurs, avec l'aide de son fils<sup>2</sup>.

Telle est la version égyptienne de l'Exode : elle ajoute aux détails fournis par la Bible la mention d'un retour offensif des Pasteurs, ce qui ne doit pas surprendre : puisque l'Égypte fut envahie sous Ménéptah I par les peuples de la Méditerranée, elle a pu l'être aussi par ceux de la Syrie, qui sous Ramsès II lui-même gardaient, sans aucun doute, un pied en Égypte ; en effet, la stèle de l'an 490, trouvée à Tanis, est datée rétroactivement du règne de l'un des rois Pasteurs, et dédiée à Sét, le dieu des Pasteurs : « nouvelle preuve, d'après M. Mariette, que, sous Ramsès II, la Basse-Égypte nourrissait un fond de populations étrangères auxquelles la civilisation égyptienne n'avait pas enlevé leur complète autonomie. N'oublions pas, ajoute le même auteur, que, parmi ces populations, vi-

<sup>1</sup> Cf. Naville, *The New City*, etc., p. 15 et 19.

<sup>2</sup> Josephus, *Contre Apion*, I, 26, 27.



vaient confondus avec les descendants des Hyksos, ces mêmes Israélites que, quelques années plus tard, Moïse devait entraîner à sa suite, et qui, eux aussi, avaient conservé sans doute une partie de leurs institutions nationales <sup>1</sup>.

La visite aux dieux entreprise par le roi est une sorte d'inspection des temples, comme celle que fit l'Éthiopien Piankhi <sup>2</sup>. Lorsque Ramsès III rétablit l'ordre en Égypte, il fit aussi inspecter et purifier les temples <sup>3</sup>. Le roi Horus, qui aurait fait une visite aux dieux avant Ménésptah I, est l'Horemheb de la dix-huitième dynastie, qui succéda aux rois hérétiques et à qui il était naturel, par conséquent, que le désir vint de purifier le pays : *Il restaura les temples des gouffres d'Atch à To-Kene* (c'est-à-dire du Delta à la Nubie) <sup>4</sup>. Manéthon ne nous dit pas pourquoi Ménésptah I eut le même désir, mais la grande inscription de Karnak nous l'apprend : ce fut à l'occasion de sa victoire sur les envahisseurs Libyens.

On peut jusqu'ici admettre sans difficulté le récit de Manéthon ; toutefois l'intervention d'Aménophis, fils de Psaptes, ne supporte pas l'examen. Ce personnage fabuleux, cité sur les monuments égyptiens depuis l'époque d'Aménophis III, avait à Thèbes le même rôle de savant légendaire qu'Imhotep, fils de Ptah, à Memphis, avec cette différence qu'Imhotep, le Dédale égyptien, était un dieu.

Si l'on passe sur ce détail, d'ailleurs profondément égyptien, le reste de l'histoire reprend sa vraisemblance et se réduit à ceci : une persécution des Sémites restés en Égypte, un retour offensif des Sémites de Syrie faisant reculer le vieux roi, peu belliqueux de son naturel <sup>5</sup>, et l'expulsion finale des Impurs, parmi lesquels se trouvait Moïse. Quoiqu'en dise Josèphe, le témoignage de Manéthon n'est pas en contradiction ici avec celui de la Bible, tel que l'ont compris la plupart des égypto-

<sup>1</sup> Catalogue du Musée de Boulogne, 3<sup>e</sup> éd., p. 279, 280.

<sup>2</sup> *Stèle de Piankhi*, I, 97 et 105 ; *Stèle du Soudan*, I, 15 et 16.

<sup>3</sup> *Papyrus Harris* n° 1, pl. 25, l. 8 et 10.

<sup>4</sup> *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, 1879, p. 162.

<sup>5</sup> *Et. Diodore*, I, 26, et *Chabas, Recherches sur la dix-neuvième dynastie*, p. 67.

logues. Les monuments égyptiens, il est vrai, ne mentionnent pas la défaite de Ménéptah, mais on sait qu'ils ne mentionnent que les victoires. Il existe d'ailleurs un moyen de savoir si Ménéptah I a été heureux jusqu'au bout: en déblayant l'hypogée du pharaon, accessible aujourd'hui jusqu'à sa deuxième salle seulement, on verrait si son plan et sa décoration indiquent, comme c'est le cas pour les autres tombes, une fin de règne troublée ou tranquille. On peut déjà remarquer, en attendant, que la deuxième salle du monument a été sculptée avec négligence, et que la grande chambre annexée à cette salle est restée presque entièrement nue.

Malgré le silence des monuments, les malheurs du pharaon de l'Exode ont trouvé place jusque dans les récits des historiens Grecs, et l'on reconnaît certaines concordances avec ce que disent Manéthon et la Bible dans une légende racontée par Hérodote et Diodore au sujet du fils de Sésostris<sup>1</sup>.

Irrité contre le Nil qui ravageait le pays, le pharaon lui lança des flèches, et fut frappé d'aveuglement en punition de son impiété. La sécheresse du sol, qui dura plus de dix ans, d'après Hérodote, rappelle assez bien son exil de treize ans dans Manéthon, et les dégâts causés par le Nil débordé ne sont pas sans analogie avec les plaies d'Egypte, eaux rouges, sauterelles, rats, grenouilles, mort des bestiaux et des premiers-nés. On sait qu'aux époques de troubles la canalisation du Nil n'était plus surveillée ni maintenue, la répartition des eaux se fait mal, de sorte qu'il s'en suit d'ordinaire toute une série de calamités.

L'hymne au Nil des papyrus Sallier II et Anastasi VII, datés du fils de Ménéptah I, Sétî II, donne quelques détails sur les fleaux d'Egypte, qui étaient au nombre de sept d'après un autre papyrus<sup>2</sup>:

Si l'y a un fleau venu du ciel, les dieux tombent sur la face, les

<sup>1</sup> Hérodote, II, 141, et Diodore, I, 59.

<sup>2</sup> Chabas, *le Calendrier Sallier*, p. 76.



hommes périsaient, la terre tout entière se fend pour les bœufs, les grands et les petits sont sur le fil funèbre :

et :

Quand on demande l'eau annuelle, on voit les gens de la Thébaidé et du Nout, se voit tout porteur d'ouïse, pas un ne rejoignant l'autre : plus d'habits pour habiller; plus on se parent les filles de la nudesse; plus de dieux dans la nuit.

Les calamités de ce genre qui eurent lieu sous Ménéptah I duront être terribles, puisqu'elles ont laissé un écho retentissant dans la mémoire des Egyptiens aussi bien que dans celle des Hébreux. Un exemple semblable d'une tradition commune aux deux peuples se retrouve dans Hérodote <sup>1</sup> et dans la Bible <sup>2</sup>, au sujet de l'invasion de Sennachérib, racontée de même des deux côtés pour le fond, mais avec des détails différents.

Ainsi, l'antiquité tout entière avait conservé ou recueilli le souvenir, confus et profond, des grands désastres survenus sous le règne du fils de Ramsès II. Ce sont là les événements qui ont accompagné et facilité l'Exode. Les fouilles de Pithom confirment cette conclusion d'une manière inattendue en montrant, selon M. Naville, que la ville de Pithom a été construite par Ramsès II et non par un autre roi : la Bible place l'Exode sous le règne qui suivit celui du fondateur de Pithom, on se trouve encore ramené au temps de Ménéptah I.

M. Naville pense que Pithom date de Ramsès II, non seulement parce qu'il n'a trouvé dans ses fouilles aucun monument qui lui paraisse antérieur à ce pharaon, mais encore parce que, à Tell el Maskhoutah, le naos et les colosses du temple sont de Ramsès II, qui aurait ainsi élevé le temple à lui seul : les colosses correspondent, en effet, au commencement, et le naos à la fin de l'édifice. Présentée ainsi, l'opinion de M. Naville est un peu exclusive.

Le huitième nome de la Basse-Egypte, qui avait Pithom pour

<sup>1</sup> II, 141.

<sup>2</sup> Eséchiel, Ch. XXXVII; Rome, L. II, XIX; Chroniques, L. II, XXXII.

capitale, n'était pas de création récente, et il semble bien mentionné sur un monument de l'Antien Empire<sup>1</sup>. En tout cas, il était antérieur à Ramsès II, car il figure au temple de Sét I, à Abydos, dans une salle construite et décorée sous ce dernier roi. M. Maspero, qui a publié dans la *Revue archéologique* un des deux sphinx découverts en 1870, doute qu'il soit de Ramsès II malgré les cartouches qu'il porte, et se montre disposé à y voir un monument de la dixième dynastie : le sphinx aurait pu alors être amené d'ailleurs, mais il aurait pu aussi être usurpé sur place, et emprunté à un vieux sanctuaire local.

Du reste, la pierre sculptée de trois côtés, que M. Naville croit de la vingtième dynastie, porte deux cartouches mutilés dont les parties visibles correspondent aux cartouches de Sét I et ne correspondent qu'à ceux-là. Si la sculpture était mauvaise, il ne faudrait pas rejeter pour cela l'assimilation, car on connaît de mauvaises sculptures du temps de Sét I, même au temple d'Abydos<sup>2</sup>. De plus, le roi représenté sur cette pierre est deux fois accompagné par un personnage allant de pair avec lui, en qualité d'égal ou d'associé. Or, Ramsès II fut associé dès l'enfance à Sét I, son père, dont les travaux de fortification et de canalisation dans l'isthme sont bien connus. Il est donc vraisemblable que la construction ou la reconstruction de Pihom fut commencée sous le double règne de Sét I et de Ramsès II, ce qui modifie un peu la proposition de M. Naville discutée ici. Toutefois, la conclusion de ce savant sur la date de l'Exode ne saurait être ébranlée par là. Que Ramsès ait commencé seul ou non à bâtir ou à rebâtir la ville, il n'en reste pas moins vrai que les premiers grands travaux connus y sont de lui, conformément au texte biblique. Il est même certain que ces travaux, continués en moment sous les Hahastites, n'avaient pas été repris avec activité par les Ramsésides qui succédèrent à Ramsès II, puisqu'aucun de leurs cartouches ne se trouve dans les ruines, et que le temple de-

<sup>1</sup> Lepsius, *Denkmäler*, II, 3.

<sup>2</sup> Mariette, *Abydos*, t. I, p. 34, tour A.



meura inachevé. Ramsès II construisant Pi-thom, correspond bien au puissant roi de l'Oppression, tandis que Ménéptah I négligeant Pi-thom, rappelle bien le pharaon malheureux de la Fuite.

Si l'on ajoute ces faits à ceux qui viennent d'être étudiés, ou cités, on reconnaîtra qu'il existe, en faveur de l'ancienne théorie sur l'Exode, tout un faisceau de concordances dont il faut tenir compte. On s'apercevra, de plus, que l'impression laissée par le règne de Ménéptah n'est pas entièrement favorable au système qui se fonda sur elle pour rajouter l'Exode, car on peut la résumer maintenant dans la question que voici : l'Égypte, réduite à un état d'« abâttement » qui signalent les inscriptions \*, avait-elle conservé trop de cohésion et de forces néanmoins, sous un vieillard faible et inactif, pour rendre possible « la fuite d'une bande d'esclaves »<sup>1</sup> cantonnés à la frontière ? En admettant que les deux systèmes rivaux aient pu se faire « quillire », l'équilibre sera vraisemblablement dérangé par les constatations de M. Naville.

## VI

Il reste à rechercher l'idée qu'on doit se former, d'après les récentes découvertes, sur l'isthme et son canal dans l'antiquité.

À la faveur de l'inscription latine qui place un Khusma près d'Héroopolis, tandis que les auteurs anciens parlent d'un Khama situé sur le golfe, M. Naville ramène jusqu'à Héroopolis la pointe du golfe avec ses villes riveraines, Khusma et Arsinoë. Il réduit ainsi la longueur du canal au parcours de l'Ouadi-Tonmilat, mais cette conclusion ne saurait être acceptée que dans une mesure très-restreinte.

Assurément c'est la Mer Rouge qui a formé les Lacs amers en se retirant, et le fait peut être d'une époque relativement

\* Cf. Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient*, 1<sup>re</sup> édition, p. 553-559.

récente, comme l'a pense Linant-bey; on peut même, dans l'élucide des textes, le croire postérieur à Ramsès II, mais dès qu'on se trouve en présence des premiers documents écrits relatifs au canal, c'est-à-dire en présence des Histoires d'Hérodote, le doute ne paraît plus possible.

M. Naville s'appuie pourtant sur le texte même d'Hérodote<sup>1</sup>, qu'il juge fautive et qu'il corrige d'après Larcher, dont la traduction est ainsi conçue : « Le canal a de longueur quatre « journées de navigation, et assez de largeur pour que deux « trirèmes puissent y voguer de front. L'eau dont il est rempli « vient du Nil, et y entre un peu au-dessous de Bubastis. Le « canal aboutit à la mer Erythrée, près de Patumos, ville « d'Arabie ».

Les éditions ordinaires coupent le texte d'une manière bien différente, et font dire à Hérodote que le canal aboutit à la Mer Rouge après s'être embranché près de Patumos (traduction de Lepsius), ou après s'être dirigé vers Patumos (traduction de Giguet), suivant le sens qu'on donne à la préposition *ταπὶ* (*ἔκτα δὲ ἀκροπύλινον Βουβάστιος ἑλκεῖ; ταπὶ Ἡέρακος τῆς Ἀραβίης πύλης*). Dans le premier cas, il y aurait eu au commencement du canal une ville arabe de Patumos qui serait identique à Thoum de l'itinéraire d'Antonin, comme l'a pensé M. Lepsius, et qui serait distincte de Pithom; dans le second cas, la ville de Patumos, située sur le parcours et non au commencement du canal, serait la même ville que Pithom.

Malgré qu'on puisse l'entendre ou non de deux manières, le texte d'Hérodote est correct, et la modification adoptée par M. Naville devient impossible à maintenir quand on considère la suite du chapitre : « on commence à la creuser dans cette par-  
« tie de la plaine d'Egypte qui est du côté de l'Arabie. La  
« montagne qui s'étend vers Memphis, et dans laquelle sont  
« les carrières, est au-dessus de cette plaine, et lui est con-  
« signé. Le canal commence donc au pied de la montagne; il  
« va d'abord, pendant un long espace, d'Occident en Orient,

<sup>1</sup> II, 15a.





les Lacs amers, *ἄλατα δὲ καὶ ἄλμα τῶν ἀλαιοειδῶν ἁλῶν*, dit Strabon<sup>1</sup>, qui représente ces lacs comme dessalés par le canal, soit qu'il peigne quelque partie pour le tout, soit qu'il confonde les lacs avec le canal lui-même, qui était large<sup>2</sup> et poissonneux<sup>3</sup>.

Plin<sup>4</sup> qui, selon sa coutume, a compilé ici sans réfléchir, supprime la partie du canal comprise entre Bubaste et Pithom, et croit, ou plutôt dit que le canal de Sésostrie, du Darius et de Ptolémée, partait de la Mer Rouge et s'arrêtait aux lacs amers. *Danubii portus, ex quo navigabilem alveum perducere in Nilum, quæ parte ad Delta dictum decurrit, — primus omnium Sesostris Ægypti rex cogitavit, mox Darius Persarum, deinde Ptolemæus sequens, qui et duxit fossam — usque ad Fontes amaras. Ultra deterriat inundationis metus*<sup>5</sup>.

Les Lacs amers de Plin<sup>4</sup> et de Strabon ne peuvent se placer ailleurs qu'entre le canal de Darius et le Patumos d'Hérodote, c'est-à-dire dans le site actuel des lacs du même nom. On ne saurait donc accorder à M. Naville qu'il n'a pas existé de canal entre le lac Timnah et la Mer Rouge. Par conséquent, les textes en apparence contradictoires qui groupent Klusma, Héropollis et Arsinoé au bord de la Mer Rouge, demandent à être expliqués, si possible.

Une première solution est suggérée au sujet de Klusma par l'énorme différence qui existe entre les distances de Héro à Klusma, signalées dans l'itinéraire d'Antonin et sur la pierre de Pithom. La pierre indique neuf milles de Héro à Klusma, tandis que l'itinéraire dit que Héro était à vingt-quatre milles d'une ville de Thoom, et à dix-huit milles de Sérapis, qui était à cinquante milles de Klusma. Le mot Klusma, qui signifie port, pouvait désigner bien des localités différentes, comme les mots Migdol ou forteresse, Sérapis ou Sérapéum, etc.; il y avait donc deux Klusma dans l'isthme, l'un sur la

<sup>1</sup> I, XVII.

<sup>2</sup> III, et Hérodote, II, 158.

<sup>3</sup> Klus, Ant., XII, 29.

<sup>4</sup> VI, 29.



Mer Rouge, l'autre sur le lac Timsalt, qui est un véritable port intérieur, suivant l'expression de M. de Lesseps.

La solution qui convient pour Kisma ne convient pas pour Arsinoé, parce qu'aucun texte ne motiverait un dédoublement de cette ville, dont le site reste douteux. Quant à Héroopolis, la ville des magasins, qui était située à Tell et Maskhuta et qui avait néanmoins donné son nom au golfe, l'absence de documents formels ne permet guère non plus de la dédoubler. Or, si l'on n'admet pas deux Héroopolis, il n'y a plus qu'une explication possible : c'est que les anciens, qui appelaient mer toute grande étendue d'eau, ont regardé les lacs amers et leur canal tantôt comme faisant partie et tantôt comme ne faisant pas partie de la Mer Rouge. On ne peut même comprendre autrement le passage où Aristote dit que Sésostris, le premier, essaya de canaliser la Mer Rouge, τὴν ἰσθμὸν ὀρύσσας — ἀνὰ πρὸς τὴν ἑσπέρην (Météorolog. I, 14). Les Lacs amers étaient une sorte de mer intérieure à peine séparée de l'autre, si bien qu'on pouvait les réunir toutes deux sous un même nom, quand le sujet n'exigeait pas une précision d'ailleurs peu conforme aux habitudes de l'antiquité. On voit que Strabon, par exemple, décrit les choses *grasso modo*, quand il dit qu'Arsinoé a dans son voisinage, à la pointe du golfe, Héroopolis, Cléopâtreis (ville qu'il vient pourtant d'identifier avec Arsinoé), et des ports, des villages, des canaux et des lacs (L. XVII). Ces détails conviennent mieux aux environs de Pithom qu'à ceux de Suéz.

En définitive, les fouilles de Pithom ne modifient pas les indications fournies par les anciens sur le canal qu'a connu Hérodote, et qu'ont creusé ou déblayé tour à tour les Egyptiens avec Néchao, les Perses avec Darius et les Grecs avec Philadelphie; par conséquent, l'isthme, le canal, les lacs et la Mer Rouge différaient peu de ce qu'ils sont aujourd'hui :

Le canal partait des environs de Bubastis, suivait la vallée ouverte devant lui, aboutissait à Patumos, Pithom, ou Héroopolis, traversait les lacs et finissait à Kisma, absolument comme le canal d'eau douce qui va de Zagazig à Ismaïiah.

d'une part, et d'autre part comme le canal maritime qui va d'Ismaïliah à Suez. Héroopolis, avec son port, correspond à Ismaïliah sur le lac Timsah. Le Klusos des Grecs correspond à Suez, et il n'est pas jusqu'au canal d'eau douce partant du Caire, qui n'ait son prototype dans le canal de Trajan creusé entre Babylone et Héroopolis<sup>1</sup>.

La configuration du sol a indiqué d'elle-même le tracé des canaux comme l'emplacement des villas; et puisque ces canaux, comme ces villes, gardent à peu de chose près leur ancien site, c'est que la configuration du sol n'a guère changé.

Ces conclusions ne sont valables qu'à dater de Darius. Nous ne savons pas, en effet, à quelle époque le Nil a été mis en communication avec la mer, et les fouilles de Tell el Nashtoutah nous laissent ignorer si, contrairement à l'opinion de Leironne, mais conformément au dire des anciens, Ramsès II avait songé au canal de la Mer Rouge.

La découverte de Pithom ne nous apporte ici qu'une suggestion, mais une suggestion qui a son importance : c'est que le canal arrosant l'Ouadi-Toumât, ou Gessen, allait, sous Ramsès II, jusqu'à Pithom, qui n'aurait pu subsister sans eux; que le canal arrivé à Pithom touchait presque au lac Timsah, qui lui offrait un débouché naturel; que le lac Timsah était facile à mettre en communication avec la Mer Rouge, si même il n'en faisait pas alors partie, et qu'ainsi le problème du percement de l'isthme devait être déjà ou posé, ou résolu.

En somme, M. Naville aura retrouvé la ville la plus importante de l'Exode; fixé les premières stations des Hébreux, apporté certains renseignements sur l'époque de leur fuite comme sur l'état de l'isthme à la même date, et mis au jour, par suite de ces constatations, une foule de documents géographiques ou historiques d'un haut intérêt. Peu de travaux auront porté plus de fruits. De quelque manière qu'on envisage

<sup>1</sup> Ptolémée, IV, 5, 54.



à présent l'ouvrage qui les résume, la découverte de Pithou demeure inattaquable, et c'est seulement du côté des conclusions secondaires que la critique fait ou fera quelques réserves : personne, en effet, ne saurait, avec des matériaux aussi contradictoires parfois que ceux qui se trouvent ici en présence, atteindre du premier coup toute la vérité. Comme toutes les œuvres de ce genre, le livre de M. Naville peut donc avoir ses parties faibles ou obscures, mais cette espèce de pénombre ne fait que mieux ressortir le point central qui projette, sur une scène et sur un sujet chers encore à tant de peuples, une des plus vives lumières que l'archéologie ait apportées à l'histoire.

R. LARÉQUIE.

Depuis l'impression de cet article il a paru à Londres, dans le journal *The Antiquary* du 30 juin, une notice de M. Naville sur ses fouilles les plus récentes, celle de Fôlet dernier.

Le résultat le plus important de cette nouvelle campagne a été « ce que je continuais comme la tradition, dit M. Naville, d'une question géographique, le site du pays de Goshon et la résidence habituelle des Hébreux en Egypte. Le nom de Goshon, Goshon du Hébreu, un grec Plouson (avec l'article égyptien), se retrouve dans le mot Kôu ou Kouson qui désignait une des villes et même le capitaine du royaume arabe : la version des Septante appelle le pays de Goshon Goshon d'Arabie ».

M. Naville a découvert les ruines de Kou au village de Sakh-el-Hennah, dans le colonge de la station d'Abou-Hammel, et non loin de Zaouar. Ce village, où se tient chaque année un des marchés les plus importants de l'Ouâdi-Toumbouk, a pour place antique un Tell, sorte de butte de décombres où se voient encore les traces d'un des murs en briques qui entouraient les constructions religieuses des Pharaons.

Il y a une cinquantaine d'années, les paysans procédaient à un usage ancestral au grand noir, qu'on posait la briser pour avoir l'or contenu de l'or. Les fragments furent diaphanes : deux consistent sur place et deux autres allèrent au musée de Boulogne.

L'examen de ceux-ci montre que le monument datait de Nectanébo II, le dernier Pharaon thébain, qui l'avait dédié au dieu au nom arabe jusqu'ici. Les autres fragments, recueillis par M. Naville, donnent le nom de la localité : il est écrit à Kou pour faire les offrandes au temple du dieu Kou sur son Tell, et les images des dieux de Kou, avec cette chapelle, ont été faites sous le règne du dieu, etc.

Le site contient d'autres monuments de Nectanébo II, de Nectanébo I, et de Ptolemée Philadelphe, ainsi qu'une grande quantité de fragments en pierres dures, quartz, jaspe et porphyre, sans parler d'un certain nombre d'inscriptions qui ont été recueillies depuis peu par les habitants.

Le nom du village moderne Sakh-el-Hennah, à environ vingt-deux milles de Kou, est identifié avec Goshon. Kou, Plouson, avec une forme arabe au nord de Fôlet-el-Kobir, et après Falcona : M. Naville pense qu'il est identifié dans le nom même qu'il se trouve sur les monuments de Sakh-el-Hennah.

## DU CULTE DE SERAPIS A ROME

P. CORNELIUS SCIPIO NASICA SERAPIO

Letroune a montré, il y a déjà longtemps<sup>1</sup>, combien l'étude des noms propres grecs et latins pouvait apporter de lumière dans l'histoire des religions de l'antiquité classique. Il y en a, en effet, un très grand nombre qui ont été formés avec des noms de divinités, comme *arsédoques*, *augures*, etc. En les donnant aux enfants on croyait leur assurer pour leur vie entière une protection surnaturelle. Les noms tirés par les Grecs et les Romains de ceux des divinités étrangères, comme *Apollon*, *Ménélaos*, etc., offrent un intérêt de plus que les autres : déterminer quand ils ont commencé à être en usage, c'est dissiper tous les doutes sur l'époque où ont été importés les cultes auxquels ils se rattachent. Voici un exemple qui confirme les résultats de monstre de Letroune.

On a émis les opinions les plus diverses sur l'époque où le culte des divinités alexandrines s'est introduit en Italie. Ainsi tel avant supposait qu'il avait dû être établi à Pompéi dans les dernières années de la République. Pour tel autre il aurait eu des adeptes, dans Rome même, dès le temps d'Ennius. Si l'on acceptait ces deux hypothèses (pour n'en pas citer un plus grand nombre), il s'en suivrait que Sérapis et ses parents seraient entrés d'abord dans le vatican au moment des guerres puniques et auraient été portés de là dans l'Italie méridionale aux approches de l'ère chrétienne. J'ai montré

<sup>1</sup> *Annuaire de l'Institut archéologique de Rome*, tome annuel de la collection série (XVII) du Recueil, 1845, p. 354. Observations philologiques et archéologiques sur l'étude des noms propres grecs, suivies de l'examen particulier d'une famille de ces noms.



dans ma thèse de doctorat<sup>1</sup> qu'en réalité ils avaient suivi le marche inverse et j'ai tâché de fixer les dates qui correspondent à leurs principaux progrès. Des preuves, qui m'ont semblé très concluantes, m'ont déterminé à placer entre l'an 200 et l'an 150 la première apparition qu'ils firent dans le Sud de l'Italie, par exemple à Pompéi et à Pouzzoles. A partir de ce moment leur culte pénétra peu à peu dans Rome par une lente infiltration et l'antivité se commença à s'apercevoir qu'il y avait en honneur, que vers le temps de Sylla. Il y eut donc une période pendant laquelle il vint dans la grande ville, à peu près ignoré des magistrats, mais faisant secrètement appel aux sympathies de la multitude. Cette période, antérieure aux persécutions dont il fut l'objet, s'étend de l'an 150 à l'an 80 environ avant Jésus-Christ.

Une anecdote, racontée par plusieurs écrivains antiques, et à laquelle les historiens du culte alexandrin n'ont prêté jusqu'ici aucune attention, confirme absolument mes calculs.

On lit dans Valère Maxime : « Un jeune homme d'une haute naissance, Cornélius Scipion, qui trouvait dans sa propre famille une foule de surnoms des plus glorieux, fut réduit à subir l'humiliation d'un nom d'esclave : le peuple l'appelait *Scrapion* parce qu'il ressemblait à un esclave de ce nom chargé d'immoler les victimes. Ni la pureté des mœurs, ni les égards que méritaient tant de noblesse et de pureté ne purent le garantir d'une injurieuse dénomination. *Ex hoc nobilitatis adolescentis Cornélii Scipia, quum pluribus et clarissimis familiarum cognominibus abundaret, se servilem Scrapionem appellatum vulgi sermone inquestus est, quod hujusmodi victimarum quum similis erat. Nec illi aut morum probitas, aut respectus vel insignium, quominus hoc contumelia aspergeretur, opitulata sunt* ». Le personnage dont il est ici question est un Scipion de la branche des Naumes, le fils de Corethum. Il fut consul en 138. C'était un des plus ardents défenseurs de l'aristocratie. Il est connu dans l'histoire surtout pour avoir donné les premiers coups à l'aine des Grecques (133). L'origine du sobriquet qu'il reçut n'a pas toujours été rapportée comme elle l'est par Valère Maxime. Suivant cet écrivain, ce fut dans sa

<sup>1</sup> Histoire du culte des dieux d'Alexandre, Sérapis, Isis, Euphoros et Anchi depuis les origines jusqu'à la naissance de l'école néoplatonicienne, thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome), 1 vol., Thémis, 1884.

<sup>2</sup> Val. Max., IX, 11, 5.

première jeunesse (adolescent) que le fils de Caracalla avait été affranchi et se fut la malignité publique qui le lui infligea (enfant sermo). D'après Tite-Live, la malencontreuse ressemblance dont il fut victime aurait été remarquée et signalée au peuple, au guise de malquerre, par C. Curiatius, lequel remplît les fonctions de tribun l'année où il fut lui-même consul<sup>1</sup>; ce personnage ne se contenta pas de le poursuivre de ses sarcasmes; il le fit même jeter en prison<sup>2</sup>. Enfin Plin<sup>e</sup> l'Ancien assure que le soubriquet de *Serapion*, bien loin d'exposer Scipion aux risées de la foule, contribua à le rendre populaire; l'humble esclave, auquel on le comparait, n'était pas un victime, mais un marchand de porcs, ou même le serviteur d'un marchand de porcs<sup>3</sup>.

Quoi qu'il en soit de ces détails, le fait en lui-même a son intérêt. Il prouve d'abord qu'en l'an 138 au plus tard, le nom alexandrin de *Serpio* était en usage à Rome; mais on ne peut douter qu'à cette époque il n'y fût nouveau. Il n'y en a pas d'exemple plus ancien dans la littérature romaine. Par conséquent le culte de *Serapis* et des autres divinités alexandrines, auquel ce nom se rattache, avait été introduit depuis peu dans la ville. D'autre part, il n'y occupait encore qu'une place très modeste; il ne faisait des conquêtes que dans le menu peuple, parmi les esclaves, et on ne songeait même pas qu'il pût y avoir là un danger public. Ce qui paraissait plaisant dans le soubriquet donné à Scipion, c'était surtout le contraste que présentaient entre eux le grand seigneur, descendant d'une des premières familles de Rome, partisan déclaré des mœurs et des traditions aristocratiques, et l'esclave d'un marchand de porcs, misérable recrus d'une obscure superstition, naguère importée d'Orient.

Le petit récit, que je viens de reproduire, fournit donc une date précieuse à l'histoire des religions.

GEORGES LAFAYE.

<sup>1</sup> T. Liv., LV.

<sup>2</sup> *Ibid.*, *Leg.*, III, 12, 20. Cf. Val. Max. III, 2, 2.

<sup>3</sup> *Ibid.*, ant., VII, 19 et XXI, 7.



# LE GALET INSCRIT D'ANTIBES

## OFFRANDE PHALLIQUE A APHRODITE

M. Hippolyte Bazin, un Antibois, qui a interprété une trouvaille archéologique des plus curieuses et des plus rares, faite dans son pays, en 1866, et sur laquelle depuis lors les savants avaient émis les opinions les plus diverses, veut bien nous communiquer un résumé du mémoire qu'il a présenté au *Congrès des Sociétés savantes* à ce sujet et qui sera inséré dans l'un des prochains volumes des *Annales du Musée Guimet*. Il présente un insecte réel au point de vue de l'histoire des Religions :

Le galet d'Antibes est une amande de serpentine, de forme allongée, quasi-cylindrique, et d'un poids de 33 kilogr. Il porte en quatre lignes une inscription dont l'antiquité est incontestable, et que l'on fait remonter avec certitude au IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, voire aux deux vers d'une grèce tout homérique :

TEPHION EIMI SEAS SEPATION EIMNHE APOOATHE  
TOIS DE KATASTHEAN KYTHIPIΣ XAPIN ANTARODONH

Dans un savant article, publié en 1874 dans les *Annales de la Société Nationale des Antiquaires de France*, M. Huxley inclinait à voir dans ce mystérieux galet une *pièce surée*, un *létyle*. — M. H. Bazin fait remarquer que le galet ne pouvait être posé autrement qu'à plat, puisque à aucune de ses extrémités on ne trouve de trace de salement : il insiste sur ce point que les *létyles* étant des *pièces de monnaie*, et qu'en aucun cas ce gros caillou de serpentine ne saurait être

confondu avec un aconithe ; aussi le considère-t-il, non comme une *perle noire*, mais comme une *perle comète*.

M. Henney faisait de *terruin*, le premier mot de l'inscription, qui avait tant embarrassé les interprètes, un surnom local du dieu trait adoré à Antibes, sans attacher à l'inscription aucune idée phallique. Depuis lors une curieuse peinture de vase est venue jeter un jour nouveau sur la question. La forme particulière de la pierre, le caractère que les Grecs du V<sup>e</sup> siècle attribuaient au personnage Terpon, les rites de la Vénus orientale, adorée par les Antipolitains, ont déterminé M. H. Bazin à regarder ce galet rouillé comme la représentation d'un énorme phallus, déposé en offrande dans un hui pieux, sur l'autel de la déesse de la génération.

Il ne semble pas impossible en effet que l'aspect de cette pierre, d'une couleur vert foncé, ou s'entretenant les taches blanches, ait attiré l'attention du possesseur ; car la serpentine est fort rare dans les Alpes-Maritimes, et ce galet diffère sensiblement, comme forme, des cailloux plats et ovales que l'on rencontre sur un espace de plusieurs kilomètres, le long de la plage d'Antibes ; l'esprit, mis en veill, put dès lors être frappé de l'analogie qu'il présentait avec le symbole de la force vivifiante de la nature chez les Orientaux.

La Vénus Antipolitaine ne nous est pas connue ; mais nous possédons des statues de la Vénus Marseillaise du VI<sup>e</sup> siècle, et il est vraisemblable que la colonie ne dut pas aller chercher ailleurs que dans sa métropole l'image de la déesse de la mer, protectrice de sa marine et de son commerce, or, le caractère oriental de l'Aphrodite Marseillaise est trop connu pour que nous insistions sur ce point.

Au V<sup>e</sup> siècle nous rappelons que c'est la date de l'inscription, les cultes Orientaux prévalent dans le monde grec une vénération considérable, et Antibes, comme Athènes, comme Rhodes, dut avoir ses *thesoi* qui rendaient un culte pieux à la déesse de la génération.

M. Bazin suppose qu'un de ses dévots de Vénus rencontrant cet étrange caillou, y aurait fait graver l'inscription mentionnée plus haut, qu'il traduirait ainsi : « Je suis Terpon (le phallus), serviteur de l'auguste déesse Aphrodite : que Cypris paie de retour ceux qui m'ont déposé ici. »

L'idée de plaisir attachée à la racine *TERP* lui paraît évidente, et il voit dans *terruin* la personnification de l'organe générateur mâle.

Son opinion se trouve heureusement confirmée par la peinture du *cylix* de Brygos, artiste célèbre du V<sup>e</sup> siècle : ce vase nous renseigne sur



la signification que l'on attachait en ce temps-là au personnage Teopon; on en trouvera la description dans les *Annali dell' Instituto di Correspondenza archeologica*, vol 44, 1872, et la reproduction dans les *Monumenti inediti*, 1869-73. C'est une scène satyrique : la chaste et sévère épouse de Jupiter est attaquée par une troupe de licencieux Silènes; mais Juvon est défendue par Hermès et par Héraklès. Les Silènes sont au nombre de quatre, tous ithyphalliques. L'un d'eux, dont le visage respire tout particulièrement l'ardeur bestial, range sur les pieds et sur les mains comme pour surprendre la déesse; son nom TIPOUS est écrit au-dessus de lui.

Tel est le demi-dieu, serviteur de Vénus, *SEKAIEN TENNIH APOAITH2*, que le pieux Antipolitain, adorateur des forces génératrices, aurait représenté sur l'autel d'Aphrodite par l'organe distinctif des Silènes.

On ne s'était pas encore demandé quelle était l'origine du pluriel *ANTIPOLITAIN* : il devait paraître étrange cependant que les Antipolitains s'y fussent ainsi pris à plusieurs pour offrir un objet, qui n'avait, comme toute, pas de valeur vénale. M. Bañu suppose avec beaucoup de vraisemblance que cet *ecclésiaste* aurait été déposé par un *thiote*, une de ces associations religieuses vouées au culte des divinités orientales. Le thiote réclamait en retour les faveurs de la déesse *NAPIA ANTADOSCH*. — Vénus dut tenir cette offrande pour agréable : on sait, d'une part, à quel point le phallus était associé à son culte; d'autre part, il était naturel de consacrer à la déesse de la mer, le calice que l'onde amère avait roulé dans son sein pendant des siècles.

## NOUVELLE INTERPRÉTATION DE LA DIDACHÉ

PAR M. MÉNÉGÔZ.

L'étude de la Didaché se continue en France et à l'étranger. Un sujet sur lequel on a déjà tant écrit vient de fournir à M. Ménégôz, professeur à la faculté de théologie protestante de Paris, qui y revient pour la seconde fois, la matière de cinq articles où se rencontrent plusieurs vues nouvelles (*Temoignage* du 28 mars au 25 avril 1885; n° 13-17).

Les premier de ces articles traite du caractère de la Didaché; jusqu'à présent on la divisait en trois parties, catéchèse, liturgie et discipline; la catéchèse étant contenue dans les six premiers chapitres. Comme ils sont purement moraux, chacun expliquait cette absence de dogme le mieux qu'il pouvait. Quelques-uns même y voyaient la preuve d'un caractère tout à fait déiste du christianisme primitif. Pour M. Ménégôz, la Didaché ne doit pas être divisée en trois parties, mais en deux : liturgie et discipline. D'après lui, ce qu'on a pris pour un manuel d'instruction religieuse n'est qu'une partie de la liturgie du baptême, une exhortation à la pratique de la vie chrétienne, qu'on lisait aux prosélytes avant leur immersion. Il allègue un usage juif analogue, mais surtout il s'appuie sur un mot du chapitre VII. « Après avoir dit d'avance tout cela, baptisez... » Il fait observer que dire n'est pas synonyme d'enseigner. En même temps que M. Ménégôz, un théologien allemand, M. Bietenstein, dans le numéro de mars des *Mittheilungen und Nachrichten für die ev. Kirche in Russland*, proposait de son côté la même interprétation, à laquelle se rangeait aussitôt M. Zahn (*Theologisches Literaturblatt* du 3 avril) en lui apportant le poids de son autorité. Cette idée est



en effet angélique, et elle a quelque chose de céleste. Mais ne peut-on lui opposer que *dire et enseigner* ne peuvent finalement l'un pour l'autre; que le mot propre, puisqu'on y tient, devrait être alors *dire et non pas dire*; qu'après les six premiers chapitres qui contiendraient cette exhortation liturgique, les mots : « Quant au baptême... » qui commencent le chapitre VII, indiquent le passage à une matière toute différente? D'ailleurs, le début de tout l'opuscule : « Il y a deux voies, l'une de la vie et l'autre de la mort... » qui est tout naturel dans l'hypothèse d'un enseignement *pédagogique*, mot répété dans cette partie), serait bien brusque s'il s'agissait d'une lecture liturgique qui commencerait sans que nous en fussions avertis. Enfin, cette exhortation avant le baptême ne serait-elle pas terriblement froide et sèche, au regard à la solennité du moment, à cause de ses divisions et de ses subdivisions, et par le fait même qu'il y manque la doctrine religieuse? Nos six premiers chapitres considérés comme un catéchisme sont incomplets; c'est une difficulté. On ne lui supprime pas entièrement en les rattachant à la liturgie du baptême, et il me paraît qu'on en crée de nouvelles.

Dans son second article, M. Ménégoz se propose de montrer que si la Didaché ne contient pas un catéchisme, et si on ne peut en conséquence exiger d'elle une exposition des dogmes chrétiens, cependant elle les suppose, et qu'on y découvre des traces incontestables de presque tout le symbole des apôtres. Je regrette de ne pouvoir reproduire le détail de ses fines investigations. On verrait comment il remarque les moindres données, ce qu'il fait en déduction, et avec quel art il combine les résultats de ses deductions. Je ne voudrais pas affirmer que toutes les parties de sa reconstruction soient également utiles, mais certainement il a démontré qu'il y a dans la Didaché bien autre chose qu'un « catéchisme déiste ». Son troisième article sur l'utilité de la Didaché pour l'interprétation du nouveau Testament contient des remarques à la fois inattendues et justifiées. Dans les deux derniers, il contribue à renforcer l'opinion d'après laquelle notre opuscule appartiendrait à la fin du premier siècle. Si ces articles nerveux et lucides étaient réunis à ceux que leur auteur a publiés l'année dernière dans le même journal et sur le même sujet, il en résulterait une brochure instructive et qu'on lirait avec plaisir.

A ceux qui désiraient avoir une vue d'ensemble sur toutes les publications provoquées en Europe et en Amérique par ce document

d'une importance inappréciable, la *Didache*, nous signalons en terminant le récent et remarquable ouvrage du docteur Schaff, *The oldest church manual called the teaching of the twelve Apostles* (in-8. VIII et 304 p.). Ils y trouveront la littérature complète du sujet.

L. MASSENET.



# LE BONHEUR DU NIRVÂNA

*extraît de*

MILINDAPPASHNAYA ou MIROIR DES DOCTRINES SACRÉES

traduit du Pâli

Par LEWIS DA SILVA PANDIT

*de Colombo (Ceylon).*

Le très-savant, le très-égaré, le très-noble roi, Milindou<sup>1</sup>, semblable au glorieux Visnou, adressa la question suivante au vénérable Nâgaséna, au sujet de la suprême et délicieuse jouissance du Nirvâna, qui écarte le cœur des ascètes.

Vénérable Nâgaséna, le Nirvâna renferme-t-il le vrai bonheur? demanda le grand roi Milindou. — O grand empereur! le Nirvâna contient le vrai bonheur sans aucun mélange de souffrance, répondit le vénérable Nâgaséna. — Vénérable Nâgaséna, nous ne pouvons jouir de ce bonheur que tu viens de faire entendre, c'est-à-dire que le Nirvâna renferme le vrai bonheur. Nous croyons au contraire que le Nirvâna n'est pas exempt de souffrances. Sais-tu pourquoi, ô vénérable Nâgaséna, nous croyons que le Nirvâna n'est pas exempt de souffrances? En voici la raison: Toi et les autres qui aspires à la félicité du Nirvâna, vous ne pouvez l'obtenir qu'en martyrisant votre corps et en affligeant votre cœur. Dans la recherche du Nirvâna, en effet, soit que vous restiez immobiles, soit que vous marchiez, soit que vous soyez assis ou que vous reposiez sur un lit, soit que vous mangiez, soit que vous dormiez ou que vous veilliez, ou vous voyiez toujours opprimer vos six organes des sens<sup>2</sup>, c'est-à-dire de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du toucher et de l'esprit; vous ressen-

<sup>1</sup> Milindu ou Milinda, roi d'un royaume de l'Inde et protecteur zélé du bouddhisme.

<sup>2</sup> On sait que les sens sont la principale source de la transmigration; par les passions et les désirs matériels qu'ils font naître.

aux richesses du monde, vous abandonnez les amis et les parents qui vous sont chers. Si, en la minute, la bonne santé est une cause de bonheur, tous les êtres qui se portent bien procurent des jouissances à leurs organes des sens ; ils les charment, les réjouissent en opérant sur chacun de leurs objets respectifs. Ils charment et réjouissent l'organe de la vue en contemplant une forme ou une figure belle et agréable ; ils charment et réjouissent l'organe de l'ouïe en jouant les sons doux et harmonieux de divers instruments de musique et de chants mélodieux ; ils charment et réjouissent l'organe de l'odorat en aspirant les doux parfums des fleurs, des fruits, des feuilles, de certaines écorces et autres odeurs suaves ; ils charment et réjouissent leur palais en goûtant des mets agréables et exquis ; ils charment et réjouissent le toucher par le contact des objets doux, polis, délicats et molles ; enfin ils charment et réjouissent l'esprit, ou faculté du raisonnement, par les bonnes ou mauvaises pensées, la considération de certaines probabilités et d'autres idées relatives à leurs propres sensations. Et vous, ô vénérables, vous détruisez le plaisir des six organes des sens, vous le déracinez, vous l'exterminiez entièrement, vous l'empêchez, vous le prévenez : dans ce cas, le corps est attristé et l'esprit se consume par le chagrin. Lorsque le corps est affligé, on doit souffrir de cette peine qui provient de l'affliction du corps. De même, lorsque l'esprit est dans l'affliction, on a à souffrir la peine que produit cette affliction de l'esprit. Dans le *Māgandī-Sūtra*, l'ascète *Māgandī* se méprise-t-il pas *Blagavat* en disant que le « *Grāmana* *Gautama* n'augmente ni l'amour, ni le plaisir, ni les dānes ? » Telles sont les raisons qui nous font dire que le *Nirvāna* n'est pas exempt de souffrance.

— Grand Roi, le *Nirvāna* est exempt de souffrance ; c'est dans le *Nirvāna* que réside le vrai bonheur ; tu es seul à dire le contraire. O grand Roi, la filleté du *Nirvāna* n'est point entachée de chagrin. Dans le but de l'acquiescer, on a préalablement établi des pratiques religieuses, qui sont les ordonnances sacrées et les institutions du vénérable *Buddha*, et qui n'ont pas d'autre but que de nous mener à la possession du *Nirvāna*. Grand Roi, le *Nirvāna* conforme le vrai bonheur, c'est-à-dire un bonheur exempt de tout chagrin. Je vais t'en donner un exemple. Le bonheur existe-t-il dans le royaume des rois de la terre ? — Oui, vénérable, il y a dans le royaume des souverains de ce monde quelque chose qu'on appelle le bonheur d'un roi. — Eh bien, ô grand monarque, ce bonheur est-il mélangé de



chagrin? — Non, vénérable. — O grand roi, lorsque des nations barbares se soulèvent dans leur fureur, et que des rois, accompagnés de leurs généraux, de leurs principaux conseillers et de leurs armées puissantes, marchent contre ces ennemis sauvages, ils ont à supporter, pendant qu'ils veillent aux portes, le pluie, le froid, le vent, les piqures des moustiques et plusieurs autres inconvénients. Pourquoi souffrent-ils de semblables maux tandis qu'ils veillent aux portes? Pourquoi ces combats terribles et le triste pressentiment d'y laisser la vie? demanda le vénérable Nāgassān.

— Seigneur Nāgassān, ce n'est pas dans l'acte même de la guerre que consiste le bonheur des rois; elle n'est qu'un moyen préalable dont ils se servent pour parvenir au vrai bonheur. Vénérable Nāgassān, les rois qui ont acquis leur royaume au prix de grandes souffrances se reposent ensuite dans le sein d'un bonheur sans mélange de chagrin. Voilà comment, ô vénérable, le bonheur des rois n'est point uni à du chagrin. Chez les rois, autre chose est le bonheur, autre chose est le chagrin.

— De la même manière, ô grand monarque, l'impérissable et immortel Nirvāna renferme un bonheur sans aucun mélange de douleur. Si quelqu'un se livre à la recherche du Nirvāna, il s'impose des sacrifices spirituels et corporels, soit par les efforts qu'il fait pour dompter ses passions, soit en s'adonnant continuellement à des pratiques religieuses afin de goûter ensuite le vrai bonheur, à l'exemple de ces puissants monarques qui, après avoir détruit avec peine leurs ennemis, jouissent du bonheur des rois. Voilà, ô grand monarque, comment le Nirvāna contient le vrai bonheur sans aucun mélange de douleur: autre chose est le Nirvāna, autre chose est le chagrin. O grand roi, daigne écouter un autre exemple sur la même question, c'est-à-dire que le Nirvāna renferme le vrai bonheur sans aucun mélange de chagrin, et que le Nirvāna est une chose et le chagrin une autre chose. Grand monarque, les savants philosophes goûtent-ils quelque bonheur?

— Oui, vénérable, les savants philosophes goûtent le bonheur de la science.

— Eh bien! ô grand roi, ce bonheur est-il mélangé de chagrin?

— Non, seigneur.

— Grand monarque, lorsque les disciples traitent leurs maîtres<sup>1</sup>

<sup>1</sup> La maître ou Gurav est l'objet d'un respect, on peut même dire d'un culte.

avoir un si grand respect, soit en leur apportant de l'eau, soit en lavant leur habitation, soit en leur présentant de l'eau pour se rincer la bouche et autres choses pour se nettoyer les dents<sup>1</sup>, etc., soit en acceptant les aliments qu'ils laissent dans leur plat, soit en lavant leur corps dans le bain, soit en lavant et nettoyant leurs pieds comme des esclaves, soit en faisant plier tous leurs désirs à la volonté du Guru, soit en se privant de sommeil, ou en prenant une nourriture grossière en temps peu convenable, ne tourmentant-ils pas leur corps ?

— Seigneur Nāgasēna, cette peine corporelle n'est pas le bonheur de la science ; ce n'est qu'une entée préalable dans la recherche de la science. Les disciples recherchent la science de leurs maîtres pour jouir du bonheur que son acquisition doit leur produire. O vénérable ! le bonheur de la science est exempt de peine et de chagrin. Autre chose est le bonheur d'une science, autre chose la peine que l'on prend pour l'acquérir.

— De même, o grand empereur ! si quelqu'un veut acquérir le Nirvāna, qui renferme le vrai bonheur exempt de tout chagrin, il tourmente son corps et son esprit, soit qu'il se tienne debout, qu'il marche ou qu'il soit assis, soit qu'il prenne une nourriture grossière, qu'il se prive de sommeil, etc., pour la félicité du Nirvāna. Il sacrifie son corps et sa vie : il le cherche au prix de grandes souffrances et, lorsqu'il est parvenu à l'obtenir, à l'exemple de ces sages qui jouissent du bonheur de la science, il goûte le vrai bonheur sans aucun mélange de chagrin. C'est ainsi, o grand empereur ! que le Nirvāna contient le bonheur constant et véritable qui est exempt de tout chagrin. Autre chose est la souffrance que l'on éprouve en recherchant le Nirvāna, autre chose est la félicité du Nirvāna, répondit le vénérable Nāgasēna.

— Sādhu ! Sādhu ! Sādhu ! O vénérable Nāgasēna ! j'accepte ce que tu viens de dire. Je l'admets comme la tienne déclaré s'écria le grand empereur Milindou.

En particulier, il est la démonstration de la puissance paternelle, et en reconnaissance de la science qu'il leur communiquait, les disciples s'ingéniaient à lui rendre tous les services imaginables. L'effusion du Guru en œuvre par un vœuement de l'élève le quitte pour entrer dans la vie active. Il donne par conséquent le discernement spirituel et le consolider ensuite de tous ses ardeurs disciples.

<sup>1</sup> C'est-à-dire les dentifrices de bois et les boudes qui servent à se nettoyer les dents.

<sup>2</sup> Sādhu ! Sādhu ! Sādhu ! saint, sacré, bénédiction. Ici le mot peut se traduire par « ainsi », « oui » ou « qu'il soit bon ».



## II.

QUESTIONS DU GRAND ROI MILINDOU SUR LA FÉLICITÉ  
DU NIRVÂNA.

— O vénérable Nâgasena ! tu parles toujours d'une chose appelée Nirvâna : ne peux-tu pas nous décrire sa couleur ? Est-elle bleue, jaune, etc ? Ne peux-tu pas nous montrer quelque indice ou quelque habitation qui lui ressemble ? Quelles sont ses dimensions ? Est-elle longue ou courte ? Ne peux-tu pas nous désigner quelque chose qui lui ressemble ou nous dire quelle est son origine et comment elle s'est formée ?

— O grand roi ! Le Nirvâna est impalpable et invisible. Il n'est pas possible de lui attribuer une couleur, de dire s'il est bleu ou jaune, etc. Il n'est pas possible d'en déterminer la forme, de montrer quelque indice ou quelque habitation qui lui ressemble. On ne peut en saisir les dimensions, ni concevoir un objet qui lui ressemble. Il n'a pas d'origine, ni de mode de formation<sup>1</sup>.

— Vénérable Nâgasena ! nous ne pouvons accepter ces paroles comme une vérité, car il doit y avoir quelque indice ou forme déterminée du Nirvâna qui indique ses dimensions ou sa formation, quelque habitation ou quelque image qui nous en donne une idée ; il doit avoir une origine et un mode de formation. Aies donc la bonté de nous donner des raisons capables de nous le faire concevoir.

— Si cela te plaît, ô grand roi, je vais te le rendre intelligible par le raisonnement. Grand roi ! existe-t-il un grand océan ? demande le seigneur Nâgasena.

— Oui, vénérable, répondit le grand roi : le grand océan existe évidemment.

— Eh bien ! ô grand roi ! si quelqu'un t'adressait cette question : « Grand roi ! quelle est la quantité d'eau contenue dans ce grand océan et quel est le nombre des êtres qui l'habitent ? » que répondrais-tu à celui qui t'adresserait une semblable question ?

— Vénérable, si quelqu'un nous demandait : « Grand roi ! quelle est la quantité d'eau contenue dans le grand océan et quel est le nombre de ses habitants » nous lui répondrions en ces termes : « ô mon ami !

<sup>1</sup> L'auteur insiste surtout sur l'immortalité du Nirvâna. Malheureusement il ne le dit pas assez clairement. Toutefois on peut voir facilement que pour lui le Nirvâna n'est pas un événement.

tu demandes une chose qu'il ne sait pas de demander. Tes investigations ne devraient pas te permettre d'adresser à quelqu'un une semblable demande, et la question que tu nous poses tu devrais la garder dans ton cœur sans la formuler. Jadis les naturalistes n'ont pas parlé de mesurer l'eau du grand océan, ni de compter le nombre de ses habitants, par conséquent ce n'est pas chose possible à nous de mesurer la quantité d'eau contenue dans le grand océan, comme aussi de compter les êtres qui vivent dans son sein. » C'est ainsi, ô vénérable, que nous lui répondrions.

— Grand roi ! pourrions répondre tu nous es sujet de l'état naturel du grand océan ? Tu devrais donner la mesure de son eau et le nombre des êtres qui l'habitent à Flammie qui te l'a demandé. N'est-ce pas ?

— Vénérable, ce n'est pas possible.

— O grand roi ! de même qu'il est impossible de donner la mesure de l'eau contenue dans le grand océan et le nombre de ses habitants, de même aussi on ne saurait trouver quelque image, indice ou habitation donnant une idée du Nirvâna, ni lui donner des dimensions, une similitude, ni préciser une origine, un mode de formation, une manière d'être de son état naturel. Grand roi ! un être raisonnable qui jouirait de toutes les facultés de l'esprit et qui serait doué du pouvoir surhumain de voler dans les airs, serait-il même capable de dire la quantité d'eau du grand océan et de compter ses habitants, qu'il ne pourrait mentionner aucune forme, aucun indice, aucune habitation donnant une idée du Nirvâna, ni lui attribuer aucune dimension, aucune ressemblance, aucune cause, aucun motif, aucune origine, aucune manière d'être. Grand roi ! outre qu'il est impossible de concevoir une forme, un indice, ou une habitation donnant une idée du Nirvâna, de lui attribuer une propriété, une ressemblance quelconque, une origine, une manière d'être, voici encore une autre preuve : sois assez bon pour prêter une oreille attentive à mes paroles. O grand monarque ! dans le second état naturel d'Arûpavâchera<sup>1</sup> existe-t-il un dieu appelé Arûpakâyika<sup>2</sup> ? demanda le seigneur Nâgasena.

— Oui, vénérable, j'ai entendu dire que parmi les dieux il y en avait un appelé Arûpakâyika.

— Grand roi ! pourrais-tu concevoir quelque image, indice ou distinc-

<sup>1</sup>) Arûpavâchera ou Arûpavâkasa roi ou état postérieur d'existence sans attribut ni il n'y a ni forme, ni figure.

<sup>2</sup>) Arûpakâyika, sans corps, pur esprit éternel totalement installé.



lui ayant rapport à lui ? Peut-on donner quelque proportion de ce dieu Arupakāyika ? Peut-on en faire quelque raisonnement ou d'une manière quelconque montrer quelque chose qui lui ressemble ?

— Vénérable, c'est impossible.

— Grand roi ! le dieu Arupakāyika n'existe-t-il pas ?

— Oui, vénérable, il existe ; mais il est impossible de mentionner aucune forme, aucun indice, aucune distinction ayant trait à ce dieu, de lui donner aucune proportion, comme aussi d'en concevoir une ressemblance, une cause, un mode de formation ou une manière d'être.

— O grand roi ! de même qu'il est impossible de mentionner quelque forme, quelque nature, quelque distinction se rapportant à ce dieu Arupakāyika, d'en concevoir des proportions, une ressemblance, un mode ou manière d'être, de même, ô grand roi ! il n'est pas possible de donner une idée de la nature du Nirvāna, soit par une forme, un indice, une ressemblance, soit par une mesure, une cause, un motif, soit enfin de toute autre manière.

— Seigneur Nāgārjuna, tu as déclaré que le Nirvāna rendra le vrai bonheur ; jadisets cela. Alors il est établi qu'on ne peut déterminer par la raison ou de toute autre manière aucune forme, aucun indice, aucune mesure, aucune durée du Nirvāna. Mais, vénérable, n'y a-t-il pas une vertu du Nirvāna dont on puisse percevoir quelque ressemblance ?

— Grand roi ! il n'y a point d'image ou forme pouvant donner une idée du Nirvāna, mais on peut par des exemples rendre ses vertus manifestes.

— Vénérable Nāgārjuna, s'il y a quelque chose qui soit capable de rendre manifestes les vertus du Nirvāna, je te supplie de me le révéler sans retard ; non comme brisé d'être rassasié par le doux, frugal et modeste soufle de tes paroles.

— Grand roi ! Une vertu du lotus est entrée dans le Nirvāna, deux vertus de l'eau, trois vertus de la médecine, quatre vertus du grand océan, cinq vertus de Souveraineté, six vertus de l'éther sont entrées dans le Nirvāna, trois vertus de Manikāyātana<sup>1</sup>, trois vertus du sandal rouge, trois vertus de la pure essence du bonheur, cinq vertus du sommet du Mont Méru sont entrées dans le Nirvāna.

— Le vénérable Nāgārjuna a fait entendre une parole disant qu'une

<sup>1</sup> Manikāyātana ou Gāndhārī, pierre précieuse, l'une des sept espèces d'une *Chakravartin* qui donne à son possesseur tout ce qu'il peut désirer.

vertu de l'eau est entrée dans le Nirvâna. Quelle est cette vertu ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand monarque ! de même que le lotus élève fièrement sa tête au-dessus de l'eau, de même le Nirvâna s'élève solennellement au-dessus des passions telles que le désir, la haine, etc. Voilà, ô grand roi ! la vertu de l'eau qui est entrée dans le Nirvâna.

— Seigneur Nagasena, tu as fait entendre une parole disant : deux vertus de l'eau sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces deux vertus de l'eau qui sont entrées dans le Nirvâna ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand roi ! de même que l'eau détruit la chaleur du corps, de même l'Amurtamahânirvâna éteint le foyer de toutes les passions ; c'est là, ô grand roi ! la première vertu de l'eau qui est entrée dans le Nirvâna. Ensuite, ô grand monarque ! comme l'eau éteint la soif, de même le Nirvâna détruit les cent-huit espèces de douleurs sensibles, comme, par exemple, le désir que les révolutions de l'existence soient éternelles, et cet autre qu'il ne devrait pas y avoir de renouvellement pour l'existence corporelle. Telle est, ô grand souverain ! la deuxième vertu de l'eau qui est entrée dans le Nirvâna, dit le sage Nagasena.

— Vénérable Nagasena, tu as dit que trois vertus de la médecine sont entrées dans le Nirvâna. Qu'est-ce que c'est que ces trois vertus de la médecine qui sont entrées dans le Nirvâna ? demanda le grand roi Milindou.

— Grand empereur ! de même que la médecine est un soulagement pour ceux qui sont affligés de quelques maladies, de même, ô grand roi ! le Nirvâna est un secours pour ceux qui sont subjugués par leurs passions, telles que les dévies, la luxure, etc. Telle est la première vertu de la médecine qui est entrée dans le Nirvâna. Grand roi ! en voici encore une autre : comme la médecine met un terme à nos maux, ainsi, ô grand roi ! le Nirvâna met un terme à toutes les souffrances de Samsara \*. Telle est la deuxième vertu de la médecine qui est entrée dans le Nirvâna. Enfin, ô grand roi ! la médecine a le pouvoir de combattre la mort et le Nirvâna a le même pouvoir †. Voilà, ô grand roi ! la troisième vertu de la médecine. Ces trois vertus de la médecine sont entrées au Nirvâna.

— Seigneur Nagasena, tu as dit que quatre vertus du grand

\* Le monde matériel où nous vivons, ou plus exactement l'état de transmigration ou de métamorphose.

† Il est bien évident qu'il s'agit de la mort spirituelle ou de l'entrainement de l'âme dans le samsara sont issues de la transmigration.



océan sont entrées dans le Nirvâna. Qu'est-ce qui lui est entré par ces quatre vertus du grand océan qui sont entrées dans le Nirvâna ? demande le grand roi.

— Grand roi ! de même que le grand bateau est affranchi de toute impureté, de même aussi, ô grand roi ! le Nirvâna est affranchi de l'impureté des passions. C'est là, grand roi ! la première vertu du grand océan qui est entrée dans le Nirvâna. Ensuite, ô grand roi ! le grand océan n'est jamais rempli par les rivières qui y versent leurs eaux ; le Nirvâna, non plus, ne peut être rempli par le nombre, quelque grand qu'il soit, des êtres qui y entrent. Telle est, ô grand roi ! la deuxième vertu du grand océan qui est entrée dans le Nirvâna. En troisième lieu, ô grand roi ! le grand océan est le réservoir des baleines et des autres grands poissons, et le Nirvâna est le séjour des illustres Çâriputrâmanâ, Mahâkasyapa et d'autres prêtres sâhâras. C'est là, ô grand roi ! la troisième vertu du grand océan qui est entrée dans le Nirvâna. Enfin, ô grand monarque ! comme le grand océan est couvert de vagues variées et innombrables, semblables à des fleurs en plein épanouissement, de même le Nirvâna est couvert d'un nombre infini de grands saints affranchis de l'existence. Voilà la quatrième vertu. Telles sont, ô grand roi ! les quatre vertus du grand océan qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Vénérable Nâgasena, tu as parlé de cinq vertus de la nourriture qui sont entrées dans le Nirvâna, contrainds-tu nous à dire quelles sont ces cinq vertus ? demande le grand roi Mundaça.

— Grand roi, la nourriture entretient la vie de tous les êtres et le Nirvâna entretient la vie de tous ceux qui l'atteignent ; détruit la déchéance et la mort. C'est en cela que consiste la première vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. Grand roi ! comme la nourriture augmente les forces, de même le Nirvâna donne une force surnaturelle à ceux qui l'ont atteint. C'est la deuxième vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. La nourriture donne de la douceur au corps de tous les êtres, et le Nirvâna procure la gloire vertueuse de tout être qui y est parvenu. C'est la troisième vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. En outre, ô grand roi ! la nourriture est un secours pour tous les êtres qui sont fatigués, et les relève de leurs fatigues, ainsi le Nirvâna réconforte tous ceux qui sont accablés par leurs passions. C'est la quatrième vertu de la nourriture qui est entrée dans le Nirvâna. En cinquième lieu, ô grand roi ! de même que la nourriture relâche tous les êtres que la faim a attachés, de même le Nirvâna éloigne de tous les êtres qui l'ont

atteint la sabbasse omnisciente par les sœurs. C'est où la cinquième vertu de la nourritrice qui est entrée dans le Nirvâna. Telles sont, ô grand roi ! les cinq vertus de la nourritrice qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Vénérable Nâgârjuna, tu as exprimé quelques choses disant que dix vertus de la région éthérée sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces dix vertus ?

— Grand empereur ! la région éthérée n'est point née, elle n'a pas été produite, elle n'a pas vie et ne peut mourir, elle n'est sujette ni à la destruction, ni à la reproduction, elle ne peut devenir la proie des voleurs, elle est le séjour des oiseaux, elle est libre, sans limites, elle est éternelle<sup>1</sup>. Le Nirvâna aussi, ô grand roi ! n'est point né, n'a pas été produit, il n'a pas vie et ne peut mourir, il n'est pas sujet ni à la destruction, ni à la reproduction, il ne peut être pris par les voleurs, il est libre et sans limites, il est la résidence du Buddha et des autres grands et glorieux personnages. Telles sont, ô grand roi ! les dix vertus de la région éthérée qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Seigneur Nâgârjuna, tu as déclaré que trois vertus du Mânilakayarâma, ou Çantamâni, sont entrées dans le Nirvâna, quelles sont ces trois vertus du Çantamâni qui sont entrées dans le Nirvâna ? demande le grand roi Milindou.

— Grand roi ! le Çantamâni fournit à son possesseur tout ce qu'il désire. De la même manière le Nirvâna procure à ceux qui y parviennent tout ce qui fait l'objet de leurs desirs. C'est la première vertu du Çantamâni qui est entrée dans le Nirvâna. Ensuite, ô grand roi ! le Çantamâni procure à son possesseur d'abondantes délices. Les joies données par le Nirvâna n'est pas moins abondante. C'est ce qui constitue la deuxième vertu du Çantamâni qui est entrée dans le Nirvâna. En troisième lieu le Çantamâni est très utile par la lumière et l'esprit qu'il répand, non moindre est l'utilité que l'éclat resplendissant du Nirvâna procure. Ce sont là, ô grand roi ! les trois vertus du Çantamâni qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Seigneur Nâgârjuna, tu as parlé des trois vertus du samal rouge qui sont entrées dans le Nirvâna. Qu'est-ce que ces trois vertus du samal rouge qui sont entrées dans le Nirvâna ?

— Grand roi ! le samal rouge est rare et le Nirvâna est également difficile à atteindre. C'est, ô grand roi ! la première vertu du samal

<sup>1</sup> Un autre endroit ici l'éthée proprement dite, dans le cinquième et le plus subtil des éléments, sans l'aspère.



rouge qui est entrée dans le Nirvâna. Ecoutez, ô grand souverain ! l'odeur du sandal rouge est infiniment précieuse ; le parfum du Nirvâna se répand par tout l'univers. Le sandal rouge est excessivement apprécié par les connaisseurs, et le Nirvâna est apprécié au-dessus de tout par la multitude et ses glorieux compagnons. Telles sont, ô grand roi ! les trois vertus du sandal rouge qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Le vénérable Nâgasena a déclaré que trois vertus de la pure essence du bonheur sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces trois vertus de la pure essence du bonheur qui sont entrées dans le Nirvâna ?

— Grand roi ! la pure essence du bonheur est ornée de la beauté ; le Nirvâna est pénétré de l'essence de la sagesse. La pure essence du bonheur est douée d'un parfum exquis ; le Nirvâna possède le parfum de Sûtra<sup>1</sup> qui se répand dans l'univers entier. La pure essence du bonheur est douée d'un goût agréable et exquis ; le Nirvâna est doué d'un goût infiniment doux. Ce sont là, ô grand roi ! les trois vertus de la pure essence du bonheur qui sont entrées dans le Nirvâna.

— Seigneur Nâgasena, toi as déclaré que cinq vertus du sommet du mont Méru sont entrées dans le Nirvâna. Quelles sont ces cinq vertus du sommet du mont Méru qui sont entrées dans le Nirvâna ? demanda le roi grand Milindou.

— Grand roi ! le sommet du mont Méru est élevé ; le Nirvâna est au-dessus des trois mondes. Le sommet du mont Méru est inébranlable ; le Nirvâna est doué d'une semblable stabilité. L'ascension du mont Méru est difficile ; le chemin du Nirvâna offre à l'homme des obstacles accumulés par ses passions. Aucune graine ne peut germer, aucune plante ne peut croître sur le sommet du mont

<sup>1</sup> L'essence du bonheur ou Sûtra est du bonheur, douce et saine. Il est, non orné d'elles les richesses et est dans les maximes qui à entrer le feu, soit à élever les images saintes.

<sup>2</sup> Les Sûtra ou maximes philosophiques sont souvent les mêmes au nombre de cinq ou de dix. Les cinq premières sont : 1° la pureté, 2° la sagesse, 3° la simplicité, 4° la modération, 5° la douceur. Les dix Sûtra additionnels : 1° la pureté, 2° la sagesse, 3° la simplicité, 4° la modération, 5° la douceur, 6° la pureté, 7° la sagesse, 8° la simplicité, 9° la modération, 10° la douceur. Les dix Sûtra additionnels : 1° la pureté, 2° la sagesse, 3° la simplicité, 4° la modération, 5° la douceur, 6° la pureté, 7° la sagesse, 8° la simplicité, 9° la modération, 10° la douceur.

<sup>3</sup> Montagne sacrée, d'une immense hauteur, et située au nord du monde. C'est le demeure de certains dieux et peuples d'origine céleste.

Méru; aucune passion ne peut se développer dans le Nirvâna. Le grand Méru n'offre ni affabilité, ni colère, ni fureur; le Nirvâna est exempt d'amour et de haine. Telles sont, ô grand roi ! les cinq vertus du sommet du mont Méru qui sont entrées dans le Nirvâna. O grand roi ! reconnais maintenant par les lumières de ton intelligence que les parties vitales de ces trente-neuf vertus essentielles que nous venons de mentionner sont contenues dans l'impréissable, l'immortel et éternel Nirvâna, et reconnais aussi, ô grand roi ! la nature de la non-formation du l'impréissable, de l'immortel et éternel Nirvâna.

— Sâdhu ! Sâdhu ! O vénérable Nâgasena, j'accepte ce que tu viens de dire, je l'admets comme tu l'as déclaré, s'écria le grand roi Milindou.

## QUESTIONS DU GRAND ROI MILINDOU

### sur la non-formation du Nirvâna

— Seigneur Nâgasena, n'as-tu pas déclaré que le Nirvâna n'a pas existé, n'existera pas et n'existe pas présentement, qu'il n'était pas né, ou qu'il n'était pas susceptible d'être formé, qu'il n'est pas né ou ne peut pas être formé, n'est pas susceptible de naître ou n'est pas capable de être formé ? O vénérable Nâgasena, si quelque fidèle et dévot ascète n'a cessé de se complaire dans la loi du Buddha, doit-il atteindre un Nirvâna dont l'existence lui était antérieure, ou bien un Nirvâna qu'il a produit lui-même ? demanda le grand empereur Milindou.

— Grand roi ! si quelque dévot ascète parvient au Nirvâna en pratiquant constamment la loi du bien, il ne peut parvenir à un Nirvâna qui lui était antérieur, ni à un Nirvâna qui n'existait pas et qui est produit par lui-même. Cependant, ô grand empereur ! si quelque fidèle atteint le Nirvâna en se complaisant incessamment dans le bien, ce Nirvâna existe.

— O vénérable Nâgasena, ne présente pas cette question du Nirvâna d'une manière obscure ; expose-la d'une manière claire et manifeste ; si tu as fait quelque vertueuse acquisition depuis que tu es entré dans la loi du Buddha, je t'en accorde, sous la contribution tout ce que tu as appris pour éclaircir cette question ; car sur ce point l'humanité toute entière est dans l'erreur et turbée dans la confusion et l'apprehension. Dissipe cette cruelle incertitude qui pèse aussi sur mon esprit.

— O grand monarque ! ce problème, ce problème, ce problème



ment délicieux Nirvâna existe. On y parvient par la voie de la Sagesse en ne cessant de se complaire dans la loi de Sarvagga, en pratiquant les glorieuses vertus et en recherchant les mérites religieux et moraux. Grand nirvanqa! de même que l'ascher acquiesce le savoir par la sagesse en se conformant strictement aux ordres de ses maîtres; ainsi fait le dévot assète qui, s'étant toujours conformé à la loi de Sarvagga<sup>1</sup>, en observant ses préceptes, atteint le Nirvâna par le chemin de la Sagesse.

— Vénérable, comment peut-on parvenir à la connaissance du Nirvâna ?

— Grand souverain ! on peut se le représenter comme un état de liberté complète, exempt de tout danger, un état de liberté sans alarmes, un état de courage et d'intrepides, un état d'émancipation totale qui est l'éternelle félicité, un état de tranquillité par l'extinction complète des desirs passionnés, un état de bonheur, de protection et de salut, de plaisir, de joie et de contentement, un état de savor, surprise, un état de sainteté et d'agréable fraîcheur. Grand roi ! l'état de celui qui a été brûlé par la flamme du vaste incendie d'un énorme tas de bois et qui, étant parvenu par de vigoureux efforts dans un lieu frais et éloigné du feu, se réjouit de sa délivrance et goûte un bonheur sans pareil pour avoir pu échapper à cette terrible flamme, nous figure l'état du dévot assète qui obtient le prédominant et délicieux Nirvâna ; il se réjouit d'avoir échappé au pays du feu de la luxure, de la haine et de l'orgueil. Remarque en effet, grand souverain ! dans les trois passions destructives auxquelles les hommes sont sujets, c'est-à-dire la luxure, la haine et l'orgueil, l'immense flamme qui a brûlé l'homme (dont nous venons de parler), et dans le dévot assète qui a renoncé à toutes les considérations mondaines l'homme brûlé par le feu ; considère l'endroit frais et libre où il n'existe aucune sensation brûlante comme le prédominant Nirvâna. Les délices de celui qui obtient le Nirvâna sont semblables à celles qu'éprouve l'homme qui, au prix de beaucoup de peines et d'efforts, parvient à s'échapper d'un cachot, où il respire une odeur de pourriture occasionnée par des cadavres de serpents, d'humains et de chiens, pour se retirer dans un lieu agréable, loin de ces horribles et dégoûtants objets, et jouir d'un délicieux plaisir; car celui-là a chassé toutes les mauvaises pensées, tous les mauvais desirs ses affections,

1) Sarvagga, omniscient, épithète du Buddha.

par la voie de la Sagesse, en se contentant de se complaire dans le bien, et il est entré dans le prééminent et délicieux Nirvâna. O grand roi ! dans la reposante odeur de ces suaves, reconnais les cinq objets des sens : la forme, le son, l'odeur, le goût et la tactile. Dans l'homme qui respire cette odeur infecte de *carpa morta*, reconnais également, ô grand monarque ! le dévot ascète qui abandonne toute considération mondaine. Regarde aussi l'impassible, l'immortel Nirvâna comme l'agréable lieu où il n'existe aucune impureté. Et aussi, grand empereur ! tel qu'un homme qui, le cœur affaibli par la crainte et la terreur, s'échappe avec beaucoup de difficultés aux poursuites d'une armée d'ennemis, et, parvenu dans une place fortifiée, imprenable, inébranlable, y goûte l'indivisible bonheur d'avoir échappé au terrible danger qui le menaçait, ainsi celui qui a évité par sa prudence un épouvantable danger, parvient au prééminent et très heureux Nirvâna. O grand monarque ! dans cette place terrible couverte d'ennemis armés d'épées, reconnais l'état de l'humain dans lequel nous sommes sans cesse assailli par des craintes continuelles, inhérentes à la nuisance, à la faiblesse, à la mortalité et à la mort, qui sont les épées de l'existence. Compare le fidèle et dévot ascète qui renonce à toute considération mondaine pour se complaire constamment dans le bien, à cet homme terrifié par la crainte au milieu d'une multitude d'ennemis, et l'impassible, immortel, éternel Nirvâna à cette place fortifiée et imprenable où il goûte des délices sans limites. De plus, ô grand empereur ! de même que celui qui, après avoir eue des grandes luttes, s'échappe de la honte et de la pourriture et, arrivé dans un lieu pur et agréable, y jouit d'un bonheur complet, ainsi celui qui s'est affranchi par sa prudence des plaisirs sensuels, arrive au prééminent et vraiment heureux Nirvâna. Cette honte et cette pourriture, ô grand souverain ! figurent le vil intérêt et la flatterie, et l'homme qui est assailli de cette honte et de cette pourriture nous représente le fidèle et dévot ascète qui a renoncé à toute préoccupation mondaine dans le but de se livrer à des observances religieuses et de consacrer son esprit à des méditations abstraites. Dans ce lieu pur et sans souffrance reconnais, ô grand empereur ! l'impassible, immortel et éternel Nirvâna.

— Vénération ! pourquoi ce pieux ascète parvient-il à l'impassible, immortel et éternel Nirvâna en pratiquant exclusivement la loi du bien ?

— O grand empereur ! ce fidèle et pieux ascète en se complaisant



incessamment dans le bien, recherche toutes les belles vertus et les mérites religieux et moraux, et ayant recherché cela, il aperçoit la naissance ou la réunion de l'âme avec un corps, la décrépitude, la maladie et la mort; mais il n'aperçoit aucun bonheur dans cette naissance, etc.; ni au milieu ni à la fin de cette naissance; ce fidèle et pieux scribe n'y aperçoit aucun bonheur durable qui soit convenable à atteindre. Un grand roi, de même que personne ne saurait trouver un point par où prendre une boule de fer qu'on aurait fait rougir pendant un jour entier dans un feu ardent, soit au-dessus, soit au-dessous de cette boule, de même un fidèle et pieux scribe, qui cherche à connaître le prix de toutes les belles vertus et qui l'a connu, découvre la nature de l'existence encore sujette à la transmigration et les tristes senties mondaines de tous les êtres emprisonnés dans cette existence. Il considère leurs naissances, l'impermanence des cinq *Skandhas* ou les cinq branches des connaissances humaines, c'est-à-dire les cinq sens; sensations, perception, mémoire ou faculté de se souvenir, et compréhension ou intelligence. Il aperçoit la défec-tuosité des six organes des sens, la dépendance du corps, la décomposition, la chute des dents, la caducité de la tête, les rides du corps et le déclin de l'âge. Il voit les atteintes des maladies, telles que : diabète, fluxion de l'anus, lèpre, furie, etc. Il voit l'état morbide des trois humeurs, il voit la mort de ses frères, de leurs parents, de leurs amis bien aimés qui tous abandonnent leurs plaisirs mondains. Il voit le déchirement du corps, les morts subites, les morts provenant de l'extinction des facultés, etc. Il voit enfin la dissolution des cinq *Skandhas*. Au milieu de toutes ces considérations, il n'aperçoit aucun état que l'on puisse appeler heureux, soit au milieu, soit à la fin de l'existence, etc.; semblable à celui qui ne trouve aucun point par où saisir la boule rougie, il ne découvre aucune place convenable pour y goûter un instant de bonheur. L'esprit de ce dévot ascète, qui ne voit aucun bonheur dans l'existence, gémit sur cette existence mondaine et son corps est saisi d'un tremblement qui le fait transpirer. Ce pieux scribe, perdu abandonné, privé de tout soutien, est affligé dans la *Rasatraya*<sup>1</sup>, c'est-à-dire dans une

1) *Rasatraya*, les trois états supérieurs d'existence par lesquels les êtres doivent passer avant d'arriver au Nirvana. Ces trois états sont : 1° *Kāmadharm*, état dans lequel les êtres sont soumis à l'influence des passions, 2° *Rūpabhāva*, état dans lequel les passions ont été détruites par les souffrances religieuses; l'être ne possède plus alors qu'un corps spirituel, quoique pourvu d'une certaine forme et affranchi de toute influence passionnelle. C'est l'état des habitants des dix

trois états d'existence. Grand empereur ! et un homme entre dans une maison insensée de laquelle s'élèvent des colonnes de flammes, cet homme privé de tout espoir, de tout soutien et de tout secours, éprouve des souffrances horribles au milieu de cet effroyable incendie. De même, ô grand toi ! le fidèle et dévot ascète qui ne voit dans cette existence aucun bonheur digne d'être obtenu, s'efforce de chasser de son esprit tout désir mondain, et éprouve par tout son corps un tremblement qui le fait transputer ; se dévot ascète, abandonné et sans soutien, éprouve dans le Bhavatraya des souffrances semblables à celles de l'homme qui est entré dans la maison enflammée. Semblable au poisson pris dans un filet, à la grenouille dans la grotte du serpent, à l'oiseau enfermé dans une cage, au serpent saisi par le bec de Garuda<sup>1</sup>, et à la lune dans la bouche de Râhu<sup>2</sup>, ce dévot et fidèle ascète qui cherche à s'affranchir de toutes les appréhensions et qui voit l'horreur de la condition des mortels, affligé dans toutes leurs existences, est dans une disposition d'esprit telle qu'il voit cette existence continuellement embrasée par les trois passions destructives auxquelles l'humanité est sujette. Ces trois passions sont : la luxure ou les désirs immodérés, la haine et l'ignorance. Cette existence, en effet, est en proie à la flamme des trois passions qui la consomment ; sa récompense est le chagrin que l'on éprouve dans ce monde et dans l'autre si on conserve les désirs de cette misérable existence. Lorsque quelqu'un est parvenu à l'état de non-existence, il a atteint un état sublime, un état où toutes les passions sont complètement éteintes, et où règne l'indifférence pour les objets plaisants ou pénibles. Cet état, c'est l'apaisement de toutes les appréhensions, la destruction des sources de toutes les misères

*Brâhmanas* : 3<sup>e</sup> Arâgabâra, est dans lequel l'âme ne possède plus qu'un seul être, sans forme corporelle et complètement invisible ; C'est l'état qui précède l'absorption de Nirvâna.

<sup>1</sup> Garuda, oiseau fabuleux, moitié homme, qu'on donne pour monture à Vishnou. Son prototype est le grand roi du Ciel.

<sup>2</sup> Râhu, Asura maléfisant jadis en guerre avec les dieux. Lorsque ceux-ci furent battus l'océan pour retrouver la précieuse ambrosie (Amrita) qui donne l'immortalité, Râhu se glissa parmi eux sous un déguisement et prit sa part du breuvage d'immortalité. Découvert, il fut happé par Vishnou, disent les légendes brahmaniques, par Vajrudhira, disent les légendes bouddhiques, et englouti par un monstre. Mais grâce à l'Amrita qui le rendait immortel, il put échapper au sort d'un être mortel, et plus maléfisant que jamais, il s'acharne maintenant après le ciel et le lune pour se venger qu'ils ont donné une moitié. Quand il se prendra aux deux, c'est Râhu qui sera dévoré l'un de ses deux astres.



auxquelles l'existence est sujette dans toutes ses conditions et qui, aussi longtemps qu'elles existent, à quelque degré que ce soit, dans un homme ou dans un être doué de sentiment, forment le lien de son existence. Cet état, c'est la destruction des trois passions destructrices, qui sont la luxure, la haine et l'ignorance. C'est l'abandon des affections voluptueuses et des désirs totalement éteints ou la destruction entière des passions. La considération de toutes ces choses fait naître dans ce dévot ascète un vif désir d'atteindre le Nirvâna et son esprit attaché à la non-existence devient joyeux, tressaille d'allégresse et est animé d'un parfait contentement en pensant qu'il a déjà atteint l'affranchissement de l'existence. Grand empereur ! lorsqu'un homme s'est égaré de sa route et qu'il est dans une contrée éloignée, il est très-heureux de trouver le chemin qui conduit dans son pays natal ; de même l'esprit du pieux ascète, qui voit toutes les appréhensions de l'existence, tressaille de joie, il est dans un grand contentement et éprouve une agréable surprise lorsqu'il a atteint lui-même l'état de non-existence qui est exempt de toutes les appréhensions. Dans le but d'atteindre cet état de non-existence, il recueille son esprit avec le même effort, la même énergie qu'il apporte à dompter ses passions pour s'affranchir de la transmigration ; il succombe ses idées, les corrige, les épure pour que sa mémoire ne lienne par aucun lien à l'existence mondaine et que son esprit s'approche de plus en plus du saint Nirvâna. Tous ses efforts, tous ses plaisirs tendent vers ce but, son esprit étant sorti du quatrième chemin dans lequel sont détruites les passions, sources de l'existence, et ayant franchi l'état de transmigration, il parvient à celui de non-existence, c'est-à-dire dans cet état où toutes les passions sont éteintes. O grand empereur ! ainsi le dévot ascète qui a atteint l'état de non-existence, s'étant continuellement occupé dans le bien, est parvenu à l'impérissable, l'immortel, le prééminent, l'excellent, l'éternel Nirvâna.

— Vénérable Nâgasena, tu as très-bien exposé cette doctrine abstraitive relative au prééminent Nirvâna. Vénérable, je la reçois telle que tu l'as exposée, s'écria le grand empereur Mîradou.

\*) La conclusion de ce *Sûtra* paraît être que le désir mondain peut atteindre Nirvâna dans cette vie même. Il est évident que l'auteur ne se son pas occupé plus catégoriquement sur cette question intéressante.

## REVUE DES LIVRES

---

**La Grèce antique et moderne considérée sous l'aspect religieux,** par M<sup>re</sup> M<sup>l</sup>e. Lantier. Paris, E. Lemerre, 1884, in-16. (Vol. III de la *Bibliothèque grecque classique*.)

L'ouvrage de M<sup>re</sup> T. n'a pas la modestie postulation scientifique ou d'érudit que, et cependant il ne peut manquer d'intéresser les lecteurs de la Revue. C'est une œuvre personnelle, une sorte de confession, où l'auteur expose ses idées, ses goûts, l'impression que lui ont laissée ses lectures et ses investigations sur l'histoire de la Grèce ; mais il ressort de cet exposé une moralité dont l'importance ne saurait échapper aux esprits sages de la vraie philosophie chrétienne. Une élite de esprits aux premières pages donne avant tout une vue synthétique de la civilisation de ce petit travail : la Grèce, source d'une double vie, abandonnée à la routine du temps où elle fut la première à se relever ; mais l'autre, tout intellectuelle, vint à l'époque, et place à ce titre au début de l'existence politique, la rappelle à un moment donné, et lui dit : Prends ton sceptre et règne. Les peuples de l'Égypte et de la Thémis la suivent à Rome le chef de leur religion, les Romains connaissant les richesses de la Grèce ; Mais elle-même est menacée de destruction et perd ses privilèges. Et c'est donc la Grèce ? Elle est, avec les autres nations, soumise au choc des triomphes romains ; mais elle doit revenir à destination. Elle est revenue, et ce, avec les débris de l'antiquité, des Muses, des Sphères, pour Rome voir le Empire ; le génie qui marche devant le conquérant de Constantinople, capable à tout et visible à lui seul, est le génie tutélaire de la Grèce. Mais elle, dans cette existence, par la force tous matériels d'un bon point et vigoureux, elle passe quatre siècles sous la domination, et ce, dans les années du son point et de sa foi présente ; elle attend dans un développement continu, dans une croissance sans interruption vers le sud, que le Christ de la Grèce vienne au secours de son cœur ; enfin, le moment vient, la Grèce se lève le bras et demande compte à son barbare conquérant de quatre cents ans d'esclavage, et alors que le monde s'écroule sur la



regarde amant que de son, elle, Homère d'une main et la croix de l'autre, s'élevait couronneusement dans l'avenir.

Suivant l'auteur, la religion est l'élément qui domine les trois les autres et qui a maintes, sous diverses formes, l'existence de la nation. Les mots que nous soulignons méritent toute notre attention sur la haute portée et l'importance qu'en on fait d'attribuer à cette expression. Ce n'est pas que M<sup>me</sup> T. ait eu le sentiment religieux de la Grèce antique et moderne une notion absolument philosophique. Le Christianisme, si bien acclimaté de la principe dans l'Orient grec, lui paraît & être venu à son heure et en avoir pris la légitime possession. Mais, parmi les philosophes d'ailleurs plus indépendante, nul ne contredira sa voix toujours fidèle et toujours égarée des vassitudes religieuses par lesquelles a passé la civilisation grecque. Disons plus encore : il ressort de ce livre la preuve au lieu au moins la présomption que la Grèce offre un spectacle unique au monde, celui de populations qui n'ont jamais séparé l'intérêt national de l'aspiration religieuse. Chez les Juifs, le peuple est « le peuple de Dieu » ; il est placé sous une tutelle tout à fait éminente et sévère, terrible. Les anciens dieux helléniques comme le Dieu qui présidait les premiers chrétiens, comme celui qui représentait le martyr Gégéire et tant d'autres peuples, durant la guerre de l'indépendance, eurent tout le rôle joué chez les Grecs de tous les temps, pour combattre la séde de prostration, d'appui moral, de salut. Mais T. a très bien montré que saint Paul était le juif hellénisé et que désespérant de faire partager aux Hellènes ses idées sur la religion nouvelle, il avait, après une déclaration solennelle, porté tous ses efforts sur la christianisation des Gentils, surtout celle des Grecs. Enfin sur la présupposition des populations helléniques à recevoir ce qui M<sup>me</sup> T. appelle la lumière de l'Évangile, est un phénomène psychologique d'une grande importance. Nous n'avons pas jusqu'à prétendre qu'elle l'a démontré ; mais son livre où elle retrouve rapidement et en traits saisis tout le passé historique, philosophique et religieux de sa petite d'Adoption, est une œuvre de haute et de salutaire. Ce livre ferme, on ne peut se défendre de méditer à son tour et de le lire avec fruit, sur le plus intéressant problème que nous offre l'histoire des religions, la place du sentiment religieux parmi les causes qui ont fait durer si longtemps la Grèce dans un état de grandeur insurpassable et l'ont empêchées d'être englouties dans l'abîme où sont tombées les autres civilisations antiques.

C. E. R.

**Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou**, par A. HERNÁNDEZ, professeur au Collège de France. — Paris, Fischbacher, 1885, 1 vol. gr. 10-8° de XIII et 212 p. avec index.

Le nouveau volume publié par M. Albert HERNÁNDEZ se rattache aux deux volumes qui ont paru en 1883 sur les Religions des peuples non civilisés. Il ren-

forme la suite des cours professés au Collège de France sur l'histoire des religions, mais que forme nouvelle adaptée au public courant lorsqu'il s'adresse, plutôt de leçons et non d'initiation.

Les religions antérieures, en effet, reposent immédiatement sur le matériel des religions étudiées dans les volumes précédents. Elles ont été traitées dans leur développement par la critique espagnole ; mais elles n'en offrent que plus d'intérêt pour l'historien qui est un être toujours psychologue, et qui, en étudiant chacune des religions particulières, ne peut jamais se résigner à se borner à l'histoire des religions est de dégager les lois du développement religieux de l'esprit humain. « Mais que les religions plus développées de l'Asie-Mineure, dit M. A. R., elles nous montrent à quelles lois et à quelles préoccupations l'esprit humain obéit quand il s'élève au-dessus des nécessités et des premières vérités des religions de son enfance. Elles nous montrent par conséquent ses méthodes qu'il doit mettre dans sa marche et un état de civilisation plus compliqué, peut-on dire des documents, — ce nous permet pas d'écrire avec la même sérénité les conditions et l'évolution des croyances religieuses antérieures à l'histoire proprement dite » (p. VII).

M. Reville n'a pas cessé dans ce nouveau volume tout ce que l'on sait sur les religions de l'Amérique. Il a persisté à s'attacher aux faits essentiels et caractéristiques, de façon à tracer un tableau clair de l'état religieux et mental des civilisations civilisées de l'Amérique au moment de la découverte de leur continent. La première partie est consacrée au Mexique et à l'Amérique centrale, la seconde au Mexique et aux Indes. L'auteur expose tout d'abord l'état de la civilisation chez les Tolèques et les Aztèques, il expose les hypothèses qui rattachent leurs civilisations à des influences de l'ancien-Monde, parce qu'elles ne sont attestées par aucun document digne de foi et qu'elles sont supérieures. Les auteurs de cette *Revue* ont pu faire connaissance avec la théorie opposée dans les articles que M. Roussin a consacrés à l'étude des Mexicains comparés à celui des Celtes. Les grands dieux mexicains, les dieux mineurs, le culte avec ses temples, ses fêtes, ses sacrifices, le sacerdoce et le monothéisme, la morale sont étudiés dans autant de chapitres séparés.

Dans la seconde partie nous retrouvons la peinture de la civilisation dans l'ancien Pérou et la description de la conquête opérée par Pizarre. Un chapitre final est consacré à faire ressortir les analogies et les différences des diverses religions américaines et les conclusions que leur histoire fournit à l'histoire générale des religions.

L'ouvrage de M. Reville vient à propos : depuis quelques années, en effet, l'attention se porte, chez nous, en France, et plus encore en Angleterre, sur les religions et sur les civilisations de l'Amérique antérieurement à la conquête. Il s'agit, d'après les meilleurs auteurs, d'un état d'ensemble de ces religions antérieures à la conquête.



**Histoire littéraire des Vaudois du Piémont, d'après les manuscrits originaux conservés à Cambridge, Dublin, Genève, Grenoble, Munich, Paris, Strasbourg et Zurich, avec préface et notes justificatives, par Edouard Montet (Paris, Fischbacher, 1882, in-8° de XII et 214 p.).**

Quoique la nouvelle publication de notre collaborateur M. Ed. Montet soit la résèque de l'histoire littéraire plus encore que de l'histoire religieuse, elle renferme néanmoins quelques développements sur les origines des Vaudois et sur leurs originaux, qui nous signalent à l'attention des lecteurs du *Socin* Hœren. Le mouvement religieux des Vaudois sur l'ancien du Lyonnais, inauguré à la fin du XII<sup>e</sup> siècle par le Lyonnais Walden, et propagé par des missionnaires laïques, est l'un des phénomènes les plus intéressants de l'histoire religieuse du Moyen-Âge. La légende s'en est emparée et l'on a forgé des origines apostoliques dont l'histoire a depuis longtemps fait justice. D'autre part, les Vaudois eux-mêmes ont gravement altéré dans la suite des temps les documents primitifs de leur culte et rapporté à une époque antérieure des écrits composés par eux ultérieurement. De là la nécessité de soumettre leur littérature à un rigoureux examen critique.

Tel est le but qui s'est proposé M. Ed. Montet, après beaucoup d'autres. Il ne pense pas que la question de l'origine et de la date des écrits vaudois soit aussi simple que le prétendent quelques-uns de nos érudits les plus distingués. Aussi l'a-t-il soumise à un rigoureux examen, après avoir visité les principales bibliothèques où sont conservés les manuscrits originaux des documents vaudois. M. Montet distingue trois phases dans l'histoire littéraire et dogmatique des Vaudois : 1<sup>re</sup> la phase catholique, pendant laquelle les Vaudois demeurent ouvertement attachés aux croyances catholiques, mais s'efforcent de propager une foi plus morale, plus conforme à la vérité évangélique ; 2<sup>e</sup> la phase hétérodoxe ou, par suite des persécutions qu'ils eurent à subir de la part de l'Eglise, les Vaudois se rapprochent de plus en plus des Hussites et des Frères de Bohême ; 3<sup>e</sup> la phase protestante.

Le livre de M. Montet est animé d'une grande impartialité, et sera la œuvre utile aussi bien par les philologues que par les auteurs d'histoire religieuse.

## CHRONIQUE

**France.** — M. L. Masechieu. *L'éducation d'après les Pères de l'Eglise.* — Notre collaborateur, M. L. Masechieu, a fait paraître dans la 150<sup>e</sup> livr. du *Dictionnaire de pédagogie*, publié chez Hachette, sous la direction de M. E. Beaunier, un excellent article sur « l'éducation d'après les Pères de l'Eglise. » Pendant les deux premières années, ils ont eu les thèmes et les questions de l'éducation chrétienne : au moyen-âge, et même de nos jours, leurs écrits n'ont pas cessé d'avoir une certaine influence pédagogique. M. M. passe au revue successivement les Pères dont lesquels domine l'élément juif et qui sont hostiles à la culture grecque, les Pères alexandrins qui recommandent, au contraire, celle-ci comme une bonne préparation à l'instruction chrétienne, et les Pères latins qui ne s'occupent guère de l'éducation des enfants. Après le triomphe de l'Eglise, surtout jusqu'à Julien, l'instruction païenne est bannie des Pères. M. M. termine son article en exposant les transformations de l'instruction païenne sous l'influence de l'Eglise au moyen-âge et le rôle des Pères dans l'éducation classique telle qu'elle se donne après la Renaissance.

— M. Eugène Montebellum. *Examen des citations de l'Ancien Testament dans l'Evangile selon saint Matthieu.* — Après le père, le fils, M. Eugène Montebellum a publié deux *Facsimilés* au volume (n<sup>o</sup> 5 de 105 p.), sous le titre qui nous venons de transcrire. Nous nous faisons un plaisir de signaler ce travail, tant à cause de la jeunesse de l'auteur que pour son excellente méthode critique. M. E. M. est encore étudiant, à la Faculté de théologie protestante et à l'Ecole des Hautes-Études. Son travail est un mémoire couronné par la Faculté et à tous égards digne de cette récompense. Il a minutieusement comparé le texte des citations de l'Ancien Testament dans le premier évangile avec les textes correspondants des LXX, de l'original hébreu et des Turques ; il a étudié l'esprit des citations, leurs groupements, leurs origines ; il a cherché à les classer, et à épuiser ses résultats dans deux tableaux synoptiques. Ce travail est mené avec méthode et avec méthode. Il y a l'intéressante donnée à en tirer pour conclure sur les principales affirmations de la religion biblique moderne relativement à la composition du premier évangile. Pour M. E. M., il résulte de son étude que l'Ev. de Matthieu est une compilation, mais non œuvre personnelle, qu'il a été écrit en grec et destiné à des lecteurs juifs pour leur prouver que Jésus était le Messie promis au peuple d'Israël. Le résultat le plus intéressant obtenu par l'auteur, c'est d'avoir nettement fait ressortir la différence entre l'exégèse de



Israël, qui est, il est dit, le cœur de l'évangélisme qui est fondé sur sa incorporation intégrale de l'Ancien Testament.

— *Histoire naturelle des religions*. — Sous ce titre, un publiciste suisse, M. Eugène Veroz, a fait paraître cet hiver sous O. Deig, et Marodon et Flammarion, deux volumes in-16 de XXIII et 437 p. Ils sont tirés de la *Bibliothèque mondiale*, en sorte qu'il ne faut pas s'inquiéter de ce que des préoccupations anti-religieuses et anti-matérialistes s'y révèlent d'un bout à l'autre, au-delà du strictement de l'impartialité historique. L'ouvrage de M. Veroz n'en est pas moins remarquable à plusieurs égards. Et d'abord parce qu'il montre de quelle façon une certaine catégorie de penseurs se représentent le développement religieux du l'humanité, comme par exemple que l'humanité a été certains points des idées reçues et originales. Il faut noter surtout l'importance qu'il accorde au shamanisme ou au culte de la Terre considérée comme Vierge-Mère : — la continuation du panthéisme de l'évolution historique des religions avec le progrès de l'évangélisme de la nature ; — la disposition en un ordre logique des transformations successives du védisme, dont les éléments purs sont entrés plus ou moins dans la composition des textes, de telle sorte que le védisme se présente à l'auteur comme l'exemple le plus accompli de l'évolution historique des religions en général ; — enfin une explication moderne des origines du christianisme, dont voici la substance : le christianisme est né de ce que les premiers disciples de Jésus ont pris leur maître pour le Messie et ont reporté sur lui toutes les explications merveilleuses des Juifs, en une explication chrétienne et ont formé par là les Juifs ont une interprétation plus vraie l'humanité. Au lieu d'y reconnaître des légendes relatives, les appels au Soleil victorieux des témoins, comme dans les légendes des Arges. Ils ont cru que leurs déesses seules commencent et finissent un voyage de Dieu qui lui dédicait de tous leurs vœux. Le christianisme est né donc d'une dernière analyse que le résultat d'une fausse interprétation des Védas. En même, l'explication du védisme repose, pour M. E. V., sur la coexistence du sacrifice humain et du lever du soleil, d'où les Arges prétendaient avoir vu que c'est le sacrifice humain qui était cause du lever du soleil. — M. Veroz n'a pas voulu faire une histoire des religions complète, mais plutôt une histoire des religions matérielles et morales qui ont conduit à leur naissance. Il a été bon aux types principaux pour établir leur filiation et leur développement ultérieurs. Le second volume est bien utile comme un abrégé.

— *La Foi chrétienne et la propagation du christianisme à l'étranger*. — Tel est le titre d'un petit volume in-16 de VII et 132 p., que nous avons reçu de la Revue Française. C'est une réunion d'articles par un auteur qui assure qu'il l'a écrit. Le premier traite de la parousie ou de la venue des chrétiens au royaume surnaturel du Christ à la fin du monde. Le second est consacré aux l'Évangélisme aux XII apôtres, et le troisième a pour objet la vie de Jésus et la théologie chrétienne. Une suite « d'éléments de » forme

comme autant de points intermédiaires aux deux points extrêmes, l'auteur a adressé au grand public et aux arts spécialisés; mais, quelle que soit l'opinion que l'on ait sur ses intentions, on ne saurait lui refuser son bon vouloir et ses efforts pour rendre des points isolés et qui restent indépendants de jugement.

— *Le martyrologe hétérotypique.* — Nous avons dans le *Bulletin critique* du 1<sup>er</sup> juin, que M. de Rossi va publier bientôt, avec le concours de M. Tabbé Duchesne, le martyrologe hétérotypique. M. Duchesne a étudié les sources de ce martyrologe dans les « *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiées par l'école française de Rome* » (mars 1885). Il est arrivé à la conclusion que tous les manuscrits actuellement connus remontent à un original qui aurait été rédigé à Antioche à la fin du VI<sup>e</sup> siècle sur un texte beaucoup plus ancien, issu de Grégoire le Grand et de Cassiodore, mais composé en Italie au V<sup>e</sup> siècle. L'auteur du texte antérieur se serait servi, au moins, d'un martyrologe ecclésiastique rédigé à Nicomédie au temps de Lacinius; d'un martyrologe romain antérieur à 330 (de 312?), d'un martyrologe africain très ancien, de la même époque; et de calendriers ou de traditions des églises d'Italie, de Sicile, d'Espagne et de Hongrie.

— *Le dieu païen au martyre.* — M. H. Flourens a publié en volume (Paris, Le Livre, VI et 64 p., 19, XIX) les articles qu'il a insérés dans la *Revue archéologique*, et que nous avons déjà signalés dans notre précédent fascicule de bibliographie des périodiques. À propos de deux actes de l'archéologie, l'auteur a rédigé un mémoire très intéressant sur le dieu au martyre, qu'il considère comme la divinité suprême des païens. Dans le litige à part, il a soumis ses critiques à une nouvelle révision, et leur a adjoint un appendice qui donne l'explication des similitudes païennes par lesquelles on termine l'épave. On n'a pas encore, croyons-nous, groupé un aussi grand nombre des représentations du dieu égyptien et du dieu au martyre; la plupart des monuments présentés par M. Flourens ont échoué. L'auteur a publié dans le même fascicule une notice sur l'ideogramme connu sous le nom de « signe symbolique en S », pour montrer que c'est la représentation symbolique du principe de la divinité universelle.

— *La rose solaire.* — M. Gauthier a repris dans la *Revue archéologique* (juin, de mars-avril) l'étude sur le dieu païen du Soleil et le symbolisme de la rose qu'il avait commencée dans la *Revue* de juillet-août-septembre 1884. Il signale les routes symboliques sur lesquelles, dans les temples égyptiens, les royaumes égyptiens comme symboliques en Grèce dans les mystères et gravées sur les bandes des coiffures, la rose dans le culte d'Apollon, la rose d'Ilium, le dieu égyptien dans la rose, le dieu d'Égypte et le symbole solaire des Égyptiens, la rose dans le culte de Mithra. Toutes ces roses sont des symboles solaires, qu'elles soient dans la rose des temps ou dans les significations païennes ou qu'elles soient dans les temps ou dans les significations païennes. Quant à la rose de la Fata Morgana ou de Némésis, M. G. y voit la transformation d'un symbole solaire



assyriens, opérés par les Grecs qui avaient perdu le sens principal du symbole, M. G. considère les symboles catholiques, si souvent discutés par les archéologues, comme des amulettes qui servaient également d'objets d'ornement ou de talisman, comme du nos jours les croix et les médaillons saints.

D'autre part, M. le Dr Rong a publié dans ses *Études américaines* de la *Revue d'ethnographie* (L. IV, n° 1, janvier-février), d'intéressants détails sur le *wasika* et le tout soigné en Amérique. Voici sa conclusion : « Il reste acquis, » « en tout cas, et cela ne manque point d'être une réelle importance, il reste » « acquis, dis-je, qu'il a existé chez les peuples civilisés de l'Amérique, une » « conception symbolique concurremment représentée par un cercle coupé d'un » « nombre variable de secteurs plus ou moins incurvés. Au Mexique, le signe » « du jour était ainsi divisé et partagé en quatre secteurs concaves. Un » « cercle, à trois secteurs beaucoup plus innervés, figurait au centre des sym- » « boles des *Mamade-huichis*. Enfin chez les Yucques et les Chémons de la » « côte méridionale, le cercle était plus oblong que les deux secteurs d'arcs » « abondants. — Quoi qu'il en soit d'ailleurs, toutes ces formes américaines, celles » « des médaillons saints en particulier, rentrent dans le type des croix séculaires, et » « l'on peut s'expliquer leur diffusion à travers le Nouveau-Monde, par la pé- » « nétration bouddhique qui a importé dans les mêmes contrées la rouelle dont » « je parlais plus haut, les attitudes spéciales, les croyances et les cérémonies » « que M. G. d'Hollan a rappelés, mais tout cet ensemble d'institutions d'un » « caractère si particulier qui se réunissent dans les *manus de Quetzimauht*, de » « *Kuchikan* ou de *Tenacacha*.

— *Les Symboles du Désert*. — M. Edmond Hugues, l'auteur de l'histoire de la restauration du protestantisme en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, met en souscription une nouvelle publication : *Les Symboles du Désert*, recueil des actes des Synodes tenus en France de 1715 à 1763, en trois vol. gr. in-8. L'ouvrage en sera tiré qu'à 162 exemplaires sur papier de Hollande, au prix de 100 francs pour les souscripteurs. On achète chez M. Edmond Hugues à Paris, 9 rue de Solferino.

— *Catalogue de livres bouddhiques à Paris*. — M. Léon de Rong s'occupe en ce moment de rédiger un catalogue de sa riche collection de livres bouddhiques chinois, tibétains et japonais. Cette collection, dans laquelle se trouvent plusieurs manuscrits importants, renferme des ouvrages de la plus grande rareté. Quelques-uns sont attribués, même en Chine à la Bibliothèque impériale du Pékin.

— M. Gaston Paris a publié chez Hachette sept leçons académiques, indépendantes les unes des autres, sous le titre commun : *La poésie du moyen-âge* (in-8 de XIV et 234 p.). Nous signalons dans le nombre celles qui contiennent l'histoire religieuse ou les traditions populaires : *La chanson de Roland*, *La chanson du pèlerinage de Charlemaigne*, *L'ange et l'Émile*.

— *Une nouvelle revue d'archéologie*. — M. Clermont-Ganneau a entrepris avec Leroux la publication d'un *Revue d'archéologie orientale*. Le premier fascicule renferme une série de manuscrits que l'auteur a déjà communiqués au *Sinica*

partiellement aux vieilles arantes ou dans d'autres recueils. En voici l'énumération : *Inscriptions aréennes ou du désert et des régions adjacentes*. — *Le sens du Ouhafah, pontifical royal bouddhiste*. — *Les noms royaux assyriens employés comme noms durs*. — *Le cipar nabatéen de S. M. et l'inscription en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ére des Séleucides*. — *Mouches et Fillets*. — Deux nouvelles inscriptions persolucides de Sidon, la seconde inaugurée par M. Clermont-Ganneau donne des volumes de cinq fascicules à cinq feuilles in-8 avec planches et gravures, au prix de 20 francs le volume. Le second fascicule comprendra outre autres monuments, deux inscriptions phéniciennes inédites et diverses antiquités recueillies en Terre-Sainte avec reproductions en héliogravure.

— *La théophilanthropie*. — Il existe à Paris, depuis la 1<sup>re</sup> juillet 1882, une association de théophilanthropes qui ont repris l'œuvre de réforme religieuse entreprise dans cette ville en 1793, et se promptement abandonnée. D'après une lettre adressée par leur président, M. Louis de Vallières, à M. François Sarrag, ils sont aujourd'hui au nombre de quarante mille, sans compter ceux qui n'ont pas cru devoir faire acte d'adhésion formelle et qu'on peut évaluer facilement au double. Ils ont un organe, la *Freemason universelle*, qui paraît deux fois par mois, et un Comité central dont le siège est rue de Valenciennes, n<sup>o</sup> 220.

— *La fille aux yeux rouges*. — La *Melusine* du 5 juin a reproduit une nouvelle variante du conte que M. de Paymagne a étudié dans une collection. Elle est trop longue pour être reproduite en entier. Nous en donnons seulement les scènes les plus curieuses : Héléna, une jeune paysanne de la Basco-Normandie, a été choisie par son frère à l'instigation de sa belle-sœur et lui a confié son linceul et l'a déposée, avec son linceul de mousses et un petit chien, au bord d'un grand arbre de la forêt. Le petit chien va chaque jour lui chercher du la nourriture dans le milieu voisin et le vent l'apporte les feuilles de son linceul. Le jeune châtillon, ayant découvert sa retraite, en devient épris et l'épouse malgré son refus. Elle est hantée par le spectre du jour même ; mais, pendant que le châtillon est à la guerre, elle est abusée par un hôte-voisin jaloux, elle et ses enfants qu'on lui attrape autour du cou. Elle erre tout le jour ; le soir elle d'arriver pour aller à une fontaine, les deux enfants tombent à l'eau. Heureusement un petit poisson lui conseille de plonger dans la fontaine ce qui lui rend de l'eau. Aussitôt les enfants reprennent. Elle repêche les enfants, se réfugie dans une cabane de la forêt, retrouve son mari, réhabilite chez son frère, chez qui tout a été de mal en pis depuis son départ. Elle le délivre d'un arbre qui lui avait posé dans le pied depuis le retour de la forêt où elle avait été abandonnée par lui, et la malheureuse belle-sœur, qui est la cause première de tout le mal, se noie dans un bûcher d'eau bouillante.

— *L'histoire des religions à l'Académie française*. — Dans la séance du 21 avril, M. Jules Simon a fait adopter les conclusions de son rapport sur les



cultures présentes au concours pour les prix Berthe et Marcelle Gœrri. L'histoire religieuse a été particulièrement bien traitée. Le prince héritier de Broyne a obtenu 2,400 francs sur la fondation Bordin pour son *Préface à Cantabrigie*, et M. P. Loqueux, vicaire apostolique de Pondichéry, une médaille de 1,000 francs pour ses *Études Du Bouddhisme et de ses rapports avec le Judaïsme et le Christianisme*.

— M. Diehmann prépare une seconde édition révisée de sa *Philologie grecque*.

— M. Amélieux, ministre de la mission permanente du Caire, est chargé d'une mission à Naples et à Rome, à l'effet de recueillir dans les bibliothèques publiques de ces deux villes les manuscrits coptes du dialecte chabite se rapportant à la publication du Nouveau-Testament.

— M. Clément-Goussier, correspondant de l'Institut, est chargé d'une mission épigraphique dans les îles de la Mer Rouge, situées à l'entrée du golfe d'Aden.

— La *Correspondance des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, préparée par M. Alph. Deslaur, va être publiée prochainement par dessein du Comité des travaux historiques.

— Une section des sciences religieuses à l'École des Hautes-Études. — Depuis la suppression des facultés de théologie catholiques, il y a dans notre haut enseignement des lacunes qu'il est impossible de laisser entières. Certaines branches de la science historique, par exemple, n'y sont plus représentées; tout au moins pour ceux qui redoutent de fréquenter les cours de la Faculté de théologie protestante, laquelle a eu, malheureusement, ainsi l'histoire ecclésiastique, l'étude des origines du christianisme et de la littérature juivo-hellénique, la morale de la morale, la philosophie religieuse et la philosophie de la religion. L'enseignement de l'histoire des religions qui se donne au Collège de France serait complet et fécond par la réunion d'un certain nombre de chaires nouvelles; dont les titulaires seraient chargés de fournir certaines parties spéciales des sciences religieuses. Le but seul que l'Université et le gouvernement veulent une semblable extension de l'histoire des religions, c'est que l'Instruction, sans diviser et même appauvrir, ne soit enseignement universel et qu'elle favorise, au contraire, non pas seulement par le public, mais l'assistance aux cours du Collège de France et maintient nombreux, mais surtout par les juges les plus compétents. M. Gaillet, ministre de l'Instruction publique, s'inspirant de ces diverses considérations, a inscrit dans les propositions budgétaires pour 1886 une somme destinée à l'érection d'une section nouvelle de l'École des Hautes-Études, où toutes les branches de l'enseignement des religions comparées seraient représentées, et dont la direction supérieure serait confiée à un savant étranger. La commission du budget a demandé au ministre de lui présenter un projet détaillé. Au moment où nous arrivons ces lignes, le projet détaillé de M. le ministre ne nous est pas encore connu, mais la Chambre des députés a voté le crédit proposé par M. Goblet.

Il n'est pas possible de parler de l'état des Hautes-Études sans mentionner au moins quelques parties d'enseignement et de recherches à la lumière de l'un de ses fondateurs, président de son conseil, M. Léon Dorey, mort à Paris, le jeudi 14 juin. Pour tous ceux qui s'intéressent aux études historiques la disparition d'un jeune maître est une grande perte. Il fut non seulement un savant par l'étendue de ses connaissances et l'excellence de sa méthode ; il fut encore un réformateur des études historiques en France, l'un des initiateurs de la méthode critique, positive, qui a remué et est venue dans nos pays.

**Angleterre.** — *L'origine des mythes.* M. Edward Clodd. Diminuant l'opinion de l'école dite du folk-tale de l'antiquaire contre celle de la méthode exclusivement philologique, gagnant du terrain en Angleterre pureté, ceux qui s'occupent de l'histoire comparée des religions. La préface, toute personnelle à l'auteur, de l'un de nos honorables collaborateurs, M. Paul Bégault, contre le mouvement analogique qui se produit en France, s'appliquant surtout à l'égyptologie, semble-t-il, à nos vœux de la Grande-Bretagne. Après la livre de M. Andrew Lang dont nous avons donné un compte-rendu dernier, voici l'ouvrage de M. Edward Clodd, intitulé *Myths and dreams*. Londres, Chatto and Windus, 1885. La critique de M. Clodd coïncide en grande partie avec celle de M. Lang. Il pense aussi que le sentiment des mythes est plus ancien que les idées des poésies épiques qui en sont les bases dans les versions narratives jusqu'à nos jours ; par conséquent il se refuse à expliquer les mythes par l'épique des mythes. M. Clodd repousse également l'idée de M. Herbert Spencer, d'après lequel toute religion sociale pour origines se crée par l'expérience des accidents ou se crée ou se fait d'illusionnisme. Les mythes sont pour l'auteur le dépôt de la chronologie, de la morale et de la science primitives.

— *La Révision de l'Ancien Testament.* La version officielle de la Bible en Angleterre, la version qui autorise, date de 1881. Il n'est pas étonnant que le besoin d'une version nouvelle s'y fasse sentir. Mais il n'est rien de plus difficile que d'accorder à des fidèles une interprétation nouvelle de leurs livres sacrés, ou même simplement une modification de la forme typographique sous laquelle ils ont habituellement lu le texte. De là les hésitations qui ont longtemps fait attendre la révision de la version officielle ; de là les polémiques nombreuses qui ont été provoquées autour l'exercice à peine fin, lorsqu'en se fut enfin décidé à l'entreprendre. La révision du Nouveau Testament, publiée il y a quatre ans, n'a que médiocrement réussi ; elle est trop indépendante pour les uns, trop respectueuse des préjugés traditionnels pour les autres ; de plus elle est bien inférieure à l'ancien au point de vue du style. Le célèbre prédicateur Spurgeon a dit des réviseurs : « Ils ont sans doute leur force en grèce, mais ils sont bien faibles en anglais. » La révision de l'Ancien Testament réussira-t-elle mieux ? Les universités d'Oxford et de Cambridge y ont travaillé pendant quatre ans. Plus avertis que les traducteurs du Nouveau Testament, ils ont conservé l'ancien texte-puriste en il n'est pas indifférent de le changer point de



rendre plus fidèle ou plus clair. Les Anglais pourront ainsi jouir encore du style admirable de leur vieille version. La révision, à laquelle tous les jésuites et toutes les églises d'Angleterre, d'Amérique et des colonies anglaises, ont concouru de leurs articles, ne saurait certainement parvenir à une exactitude rigoureusement scientifique. On ne s'en étonnera plus quand on verra que toute modification, pour être admise, devait passer les deux tiers des voix dans le comité de révision. Telle qu'elle est, elle constitue cependant un réel progrès. La distinction en versets, formant chaque un alinea, a disparu; le texte est coupé en paragraphes selon le sens, comme dans les sources des auteurs profanes. Dans les livres poétiques, le rythme et les rimes de la poésie hébraïque ont été maintenus. Un général fac-similé que le public a fait à l'Ancien-Testament est vivement favorable. Quand les vœux du libraire il est tel qu'aucun autre livre n'en a jamais présenté un pareil.

— *Le Talmud en Angleterre.* Les Anglais traduisent dans leur langue la version française du « Talmud de Jérusalem » par M. Maurice Noyens. Le premier volume qui doit paraître incessamment contient le traité des Berakhoth.

— *Mythologie polynésienne.* Le gouvernement de la Nouvelle-Zélande fait paraître en un seul volume deux ouvrages depuis longtemps éprouvés d'un ancien gouverneur de cette colonie, sir George Grey : 1° Une collection de chants et autres maximes ; 2° Une étude sur la mythologie polynésienne et les anciennes traditions historiques de la race néo-zélandaise.

— *Manuscrits népalais.* M. Hensell annonce dans le « Cambridge University Reporter », qu'il s'est procuré un grand nombre de manuscrits népalais inconnus en Inde, à Kathmandu, « qu'il en a trouvé 20 sur feuilles de palmier, à Benares (80 ans.), 3 Jeypora dans le Népal ». Cette dernière localité lui a fourni surtout des documents concernant les Jains. Enfin il a acheté au Collège du gouvernement de Bénarès, avec l'approbation du gouverneur, plus de 300 manuscrits provenant de cette province.

— *Encyclopædia Britannica.* Les deux derniers volumes de cette magnifique publication, les tomes XVIII et XIX, contiennent quelques articles remarquables sur l'histoire religieuse. Nous signalons : dans le premier, l'art. de M. Wüstenen sur le *Pentateuque*, et dans le second les art. *evangelii* : *Petre*, par le professeur Robertson Smith ; — *Prophetæ* par M. Andrew Lang ; *Prophète*, par les pail. D. R. Smith et A. Harmer.

— *Sacred Books of the East.* Cette remarquable collection vient de s'enrichir des volumes suivants : V. XX, *Vimpa Texts*, 2 parties. *Tha Kufuengga* ; — V. XXII *Gula Sutra*, 1<sup>re</sup> partie. *The Akaranga Sutra* ; *The Kalpa Sutra*, — V. XXIV, *Pakias Texts*, 2 parties. *Indo-J-Matnég-i-Khrad*.

— *Publications récentes.* Parmi les publications récentes concernant l'histoire des religions et parmi les livres annoncés qui paraîtront très prochainement, nous signalons les œuvres suivantes : 1° Le second volume de *Manual of Eastern Religions* de M. Philip Smith ; 2° *The student's encyclopaedia of*

day « London, Murray, 1885. — Il embrasse la période qui va de X<sup>e</sup> à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. L'auteur s'est inspiré du grand ouvrage de Hubertus en le mettant au point des données scientifiques actuelles ; mais, s'il n'apporte pas beaucoup de données nouvelles, il offre aux jeunes gens un excellent résumé, à la fois clair et complet, d'une histoire très chargée. — 2<sup>e</sup> J. B. Hallant, *The Aethiopic Aphorisms of Kapita* (Londres, 1885 : gr. in 8 de VII et 464 p.) C'est une traduction, en un seul volume, de l'ouvrage original qui fut publié à Malabar en trois volumes, de 1852 à 1855, et dont un abrégé fut publié en 1865. — 3<sup>e</sup> Lord Archibald Campbell, *Records of Argyll*, un recueil de légendes, de traditions et de souvenirs des montagnards d'Argyll. — 4<sup>e</sup> La librairie Longmans annonce une série de petits volumes qui porteront le titre commun de *Epoch of Church History*, les premiers traitant des Pères apostoliques, de la secte des hérétiques anciens, de l'Eglise dans ses rapports avec l'empire romain, de l'Angleterre au début de la Réforme, etc. — 5<sup>e</sup> Le docteur Tullock publie un volume d'essais sous le titre de : *Remnants of Religion amongst the British during the nineteenth century* ; les plus importants concernent : l'Ordre et le mouvement anglo-catholique ; l'Église comme institution religieuse ; l'œuvre de J. S. Mill ; Hubertus, etc. — 6<sup>e</sup> Une traduction anglaise de la conférence de M. J. Darrozier sur le Mahdi.

**Allemagne.** — Un nouvel ouvrage de M. Adolf Bastian, l'inépuisable ethnologue a publié récemment chez Wiedmann, à Berlin, un nouveau livre faisant suite à l'étude sur le Rhénan sur la côte du Gaius que l'un de nos collaborateurs a analysés dans cette Revue au début de l'année. Le titre du livre est : *Der Paganismus der dunkeln Vorzeit bis zur Lichtpsychologischen Forschung*. M. Bastian s'est livré à ce travail avant par conséquent à sa patrie que par intérêt pour la science. Pour que ses compatriotes parvinrent à saisir la Nouvelle-Géologie, il juge utile de leur faire bien connaître les religions de son pays. A cet effet il leur décrit la Nouvelle-Géologie, la doctrine de cette lie, les croyances religieuses, l'organisation familiale et sociale, les usages funéraires et les traditions des tribus qui l'habitaient.

— A. Reichenbach, *Die Religionen der Völker nach den neuen Forschungsergebnissen dargestellt*. La première partie de cet ouvrage a paru chez Ernst & Munch (n° 16), in-12 de 220 p. C'est une œuvre de vulgarisation scientifique. L'auteur débute par une introduction sur la nature et le rôle de la religion. Ce premier volume comprend les religions de l'Inde, des Chinois, des Japonais et des Perses. Il ne nous donne aucune indication sur les proportions des volumes subséquents. Il n'a pas de table et ne contient aucune indication des auteurs auxquels l'auteur a puisé. A la fin de chaque subdivision on trouve quelques extraits des livres anciens correspondants à la religion expliquée.

— *Les papyrus du Fayoum et les Évangiles*. Dans la n° 12 de la « Theologische Literaturzeitung » M. Ad. Rarnack a publié un fragment de papyrus, trouvé parmi les milliers de papyrus du Fayoum recueillis au Musée de Vienne, et que le Dr R. Bickel a fait connaître dans la « Zeitschrift für katholische Theologie »



(1882, III, p. 409-504). Ce fragment n'a que 21/2 centimètres de haut sur 4 1/2 de large, et se porte qui sept lignes de lettres grecs minusc. Mais MM. Richard et Hardeck se croient autorisés, par des considérations très-suspectes, à y voir un fragment d'un évangile non canonique offrant des analogies avec les évangiles canoniques de Mathieu et surtout de Marc, mais remonte certainement à une époque postérieure à Marc, XXVI, 20-21, et Marc XIV, 26-29. Si cette identification se venait fonder sur la publication du fac-similé de ce fragment dans le *Corpus papyrearum Vaticanæ archæologicæ*, nous aurions alors la première confirmation par un texte positif du christianisme antique par la scripture latine, car si les évangiles de Mathieu et de Marc ne sont pas des documents de première main.

— En fait d'articles allemands, M. E. Meyer, professeur à l'Université de Gœttingue, a publié chez Oppenheim, à Berlin, une série d'articles fort intéressants et très-utiles pour la lecture de *Zeitschrift des Deutschen archæologischen Instituts*. La Numismatique, la typologie comparée, la filologie sont également mis à contribution par l'auteur, avec toute l'autorité qu'on lui connaît. Parmi les articles qui entrent dans le cadre de notre Revue nous signalons les suivants : la Civilisation indo-européenne primitive ; la Question étrusque ; le Fals-Jour en général ; les Contes, en tant que documents sur l'antiquité préhistorique ; les Contes égyptiens ; les Contes arabes ; l'Amour et Psyché ; les Contes Yougo-slaves ; le Filou et la mort ; Hip van Winkle, etc.

— *Histoire de la Réformation*. La *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation* (qui vol. in-8 de VI et 453 p. Berlin, Alf. Verritt No. 3, Lit. 1885), par M. Gottlieb Kautsky, est un bon résumé de l'histoire de la réformation en Allemagne, dans lequel l'auteur s'est inspiré de l'œuvre magistrale de Ranke et des recherches ultérieures qu'elle a provoquées. Son livre a été couronné par l'Association générale pour le développement de la littérature allemande, et sera lu avec profit par quiconque désire se faire une idée d'ensemble de l'histoire de la Réformation en pays allemand.

— *Publications nouvelles*. M. F. Brunsdon a fait paraître la seconde partie du *Comparative Palæontology in der europäischen Tektonik*. Nos lecteurs se rappelleront que la précédente partie de ce bon travail a été analysée dans cette revue par M. Lohm (de Strasbourg). — Dr H. F. R. Reusch a publié le second volume de son *Trilogie der apokalyptischen Bücher* (Herc. Cohen), dont nous avons déjà annoncé la première volume.

**Italie.** — David Lanzarotti. Nous avons mentionné dans notre dernier numéro le livre très-intéressant que N. Giacomo Barabattoli a consacré à ce pauvre illuminé. Voici quelques détails sur son histoire :

Lanzarotti est né en 1835 au Tarentum près d'Arrediano. A 13 ans il est frappé d'une vision, dans laquelle on percevait des images et mystérieux langages à peine compréhensibles à l'évent. Il devient charlatan et ne fait remarques par une vue bien peu commune, mais par mille proues d'incantations. Une nouvelle vision, en avril 1868, le transforme de fond en comble ; dès lors il se met

à la sainteté avec la même ardeur qu'il avait mise antérieurement à se mal conduire. Il s'échappa d'abord de Saint-François d'Assise ; il se cacha dans les monts Salassi, où sa retraite, humble et digne à la fois. Naturellement les vices s'aggravèrent. D'autre part, un ardeur pressive, du nom d'ignace Mior, avec lequel il eut une relation, contribua encore à l'exalter. Peu à peu il perdit la conscience de sa personnalité : il crut être un autre, l'un des ses voisins. Dans son pays natal, où il s'est décidé à retourner, il est fort bien accueilli. Ses disciples lui vivaient sur la Montre Labiré une tour et une église. Cependant il est l'ennemi du besoin de voyager ; il passe son temps à l'attente, attendant quelquefois parmi ses compatriotes par la construction de l'homme aux Nations ; il passe jusqu'en France, trois fois en quatre ans (1875-1877). A Lyon de nouvelles révélations lui sont données en mission : il sera le sauveur des nations latines et catholiques. Plus de cette pensée il se rend à Rome, où l'autorité ecclésiastique semble à lui annoncer qu'il est la victime du diable. Mais peu de temps après avoir quitté cette ville pour retourner en France il est repassé de son exaltation en passant à Turin. Cette fois il est bien décidé. Il retourne en Montre Labiré et prend la grande réforme ecclésiastique pour le 14 août 1878. Les papeurs des environs accourent, et bientôt se forme autour de lui une véritable communauté ecclésiastique. A la date fixée il part ; il remet au lendemain la proclamation de l'ère nouvelle. Enfin le 15 août il descend à la tête de ses partisans vers Ardenne. Une décharge des catholiques lui le propulse et dispersa les disciples. Mais dans ce cas de l'Église on avait mis à la mesure de David Lazzarotti.

— Archives de Valence. M. Grégorio Palmieri a publié en 1884, à Rome, chez Spillinger, un catalogue ou plutôt un index des registres de la correspondance des papes conservés au Valence : *Ad Valenciam archiepiscopatum Romanorum pontificum scripta manuscripta* (XXVIII) et 170 p. 16-8°. Ce petit livre facilitera beaucoup les recherches des érudits. On annonce, d'autre part, la prochaine publication du premier volume des *Regestes Pontificaux par les archépiscopes de Valence*. Il est consacré à Clément V. Ce volume a été tiré à 1000 exemplaires sur papier et avec des caractères spéciaux. Veux, du reste, un aperçu des autres travaux entrepris depuis l'ouverture des Archives du Valence :

Le cardinal Berengerelme, archevêque, publié par ordre du pape, les registres de Louis X, trois volumes de l'Église française de Rome sainte, M. Berger les *Regestes* (Tome IV) ; M. Bonjean, ceux de Benoît XI ; M. Dignard, ceux de Boniface VIII. La même série de l'Église des Chartes, M. du Tillet, ceux des documents relatifs à l'histoire de France au seizième siècle. Par les soins de la Société de l'Épiscopat français, on trouve les papiers ayant trait à la noblesse de l'archevêque Côme. La Bibliothèque de l'Église à l'époque de l'Église MM. Rostin, Graver et de Paris, sous la mission de glaner dans les archives ecclésiastiques tout ce qui concerne la dynastie des Wittelsbach. M. Hadenberg a tiré des lettres d'Étienne II et de Grégoire X pour les Monuments Germaniques Antiqua. L'archevêque a tiré à Rome quelques chartes d'antiquité à l'Église française. Ses docu-



teurs Nickel, Fuchs et Kallenbergauer ont déjà communiqué la *Liber Augustus* de la fin du huitième siècle et du commencement du neuvième, publié et discuté le diplôme d'Otton-Salomon, etc. L'École de paléographie et de critique instituée par le pape dans ses salles des Archives mariales ilon, et S. S. va promulguer un nouveau règlement pour la bibliothèque vaticane.

**Indes.** — On va publier à Calcutta les œuvres complètes du réformateur hindou le révérend Rammohun Roy. La souscription est ouverte à Londres chez Chubb et Windus.

— Le Dr. Rajendralala Mitra a été nommé président de la section bengalaise de la Société Asiatique. C'est la première Indigène auquel cet honneur soit décerné.

**Amérique.** — L'article que M. le comte Goblet d'Alviéa a publié dans le *Nouvel de l'Histoire des Religions* sous le titre de: *Barrenum contre Spencer sur la valeur religieuse de l'immuable*, a été traduit en anglais, et vient de paraître en Amérique avec la polémique du M<sup>re</sup> Spenser et Harrison dans la *Contemporary Review*. Ces divers essais forment un volume intitulé: *Religion; Spencer, Darwin, d'Alviéa* (New-York, Appleton, 1883).

**Hollande.** — L'Université de Leyde a perdu, le 16 avril de cette année, en la personne du professeur J. H. Scholten, l'un de ses maîtres les plus remarquables. M. Scholten a partagé sa longue et laborieuse carrière entre des études de philosophie religieuse et de critique biblique, et a lancé dans toutes les questions qu'il a traitées la marque d'un puissant esprit et d'une admirable méthode. La plupart de ses ouvrages et de ses nombreuses brochures sont malheureusement demeurés inconnus au public ecclésiastique international, parce qu'ils sont écrits en hollandais. Quelques-uns toutefois ont été traduits en allemand ou en français. Citons son *Manuel d'histoire comparée de la philosophie et de la religion*, traduit dans notre langue par M. Albert Réville (Paris, 1901. Tardieu et Warrin); et J. Chaboulet), ainsi encore de lui: *L'introduction historique et critique aux écrits du N. T.* (1856); *L'évangile de Jean* (1854); *Les plus anciens témoignages au sujet des écrits du N. T.* (1856); *Le plus ancien Évangile* (1855); *L'évangile Paulinien* (1870); *Le troisième évangéliste est-il l'auteur des actes?* (1873), et ses *Mélanges d'histoire et de critique* (1882). Et nous en parlons par des innombrables articles dans lesquels il répandait sa grande science.

# DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

## ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES<sup>1</sup>

**I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.** — *Séance du 18 avril.* — M. Bergaignon fait connaître à l'Académie de nouvelles inscriptions recueillies par M. le capitaine Lemonnier au cours de son voyage au Cambodge. Le hardi voyageur a exploré le centre supérieur du Mé-Kong et le cours inférieur du Mékong : il s'est arrêté au nord et à l'ouest des limites actuelles du Cambodge, s'est arrêté à Barsak, à Saueru, à Korul, etc., et il est revenu par le Siam jusqu'à Banchat. Les inscriptions signalées par M. Bergaignon ont surtout de la valeur pour établir la chronologie de l'histoire cambodjienne. Elle montrent que, lors d'une mise en esclavage au XII<sup>e</sup> siècle, comme on le croyait, le Cambodge était alors à l'apogée de sa puissance. D'autre part, les monuments et les inscriptions prouvent que dès le VII<sup>e</sup> siècle ce pays jouissait d'une grande prospérité. Ces inscriptions d'ailleurs par le même intérêt pour l'histoire des religions, qui relie par lesquelles M. Bergaignon a établi précédemment que les divers cultes brahmaniques ont été répandus au Cambodge avant le bouddhisme, et que l'ancienne langue sacrée du pays était le sanscrit, non le pûli comme aujourd'hui. — M. Caumont présente une médaille sur quelques monnaies égyptiennes, portant la figure de Jéous ou d'Hermès, et qui confirment sa thèse favorite, d'après laquelle ce sont les Égyptiens qui ont initié à la civilisation les peuples indotes.

— *Séance du 21 avril.* — M. Le Blant écrit de Rome que dans une basilique du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, découverte via delle Stalato, on a trouvé deux obélisques ; la première est triangulaire ; la seconde en forme de carré avec obélisque, était ornée de médaillons, avec l'un-d'euxquels on lit l'inscription : *Apollonius Thymon*. Au-dessous sont deux chambres, dont l'une avait été, d'après M. Le Blant, une salle de bain ; une que telle ou lit : *Créonomen* avec deux autres fois. L'autre sont ornées de la salle de Mithra ; elle renferme la représentation du jeune Phrygien égarant le taurin, des lampes, etc. La disposition régulière des objets fait supposer que ce Mithraeum a été fermé volontairement, puis abandonné. Le même phénomène se présente dans les sanctuaires mithraïques d'Ostie et de Santa. — M. Le Blant signale aussi une

<sup>1</sup> Nous nous bornons à signaler les articles ou les communications qui concernent l'histoire des religions.



inscriptions principalement hébraïques, recueillies par M. Euzé à Pampel. Elle donne les noms de Sathon et de Othman, qui devaient s'appeler d'un nom commun existant au jour de sa venue. — M. Sureau commence la lecture d'un important ouvrage dans lequel il résume les résultats auxquels l'étude des villes de sa Péninsule. Ces villes ont le nombre de plus de vingt. Le roi y est désigné sous le titre de « chef des Déras ». Depuis les travaux de Laves et de Tarras, il n'est plus douteux que ce soit la même prison que le roi Agola des chroniqueurs anglo-saxons, celle des de Teubendaguta de Sandragutun à qui ont échappé Alexandre. Il ressort des investigations, qu'Agola se convertit au bouddhisme le premier avant de son règne et qu'il transmit jusqu'à sa mort un grand zèle pour cette religion. En se limitant aux synchronismes de l'histoire des successeurs d'Alexandre mentionnés dans l'un des ann. M. Sureau établit que le plus ancien est de l'an 209. Le roi Agola avait sa résidence à Palapoutie; son empire s'étendait sur tout le nord de l'Inde et il exerçait la suzeraineté sur plusieurs pays limitrophes. Il contribua beaucoup à répandre le bouddhisme en dépeçant de nombreux monuments dans des régions étrangères. — M. P. Charles Robert, auteur d'une étude sur les médailles monétaires relatives au culte de Cybèle et d'Atys qualifiée dans la *Revue numismatique* et en liturgie à part) présente à l'Académie une description de ces monnaies. Ce sont des médaillons sur lesquels sont représentés les acteurs des représentations du cirque ou du théâtre. C'est ainsi l'auteur s'occupe de représenter les principaux phases du cycle du printemps en l'honneur de la Grande Déesse et d'Atys. Ils représentent : le premier, Atys dans les bras de la Phrygienne; c'est le prodage ou son hymen; — le second, Cybèle rencontrant Atys et posant la main sur l'épaule du jeune homme, se signe d'adoption; — le troisième on voit, arrive au point auquel Atys, qui avait vécu avec elle de mariage, trouve la mort, et dont l'exposition le 22 mars, à Rome, dans le temple de Cybèle, était le signal des pleurs et du deuil; — le quatrième l'explication sanglante à laquelle des bandes se consacraient, le 24 mars, à l'exemple d'Atys; — le cinquième Atys ressuscité, le pin acuminé, et Cybèle sur un trône soutenu par des lions. C'est le commencement des fêtes. Enfin, le 27 mars, Atys et Cybèle se montraient sur un char traîné par des lions et une procession procession se terminait sur leurs pas. C'est le triomphe de Cybèle et d'Atys, livrés par des lions, qui forme le dernier sujet. Des signes de moulage, imprimés dans le champ, servaient à indiquer l'époque où venait son jour la fête de la Grande-Mère. — M. Sébastien Baillet commence la lecture d'un travail sur les familles qui s'exercent de concert avec M. Baillet, en 1884, à Bou-Ghara et à Zéla (Tunisie).

— Lecture du 1<sup>er</sup> mai. — M. Le Riant expose les photographies de sept sculptures sculptées trouvées par M. Marché sur des terrasses de la ville d'Algarve et dont il a déjà été fait mention. Les familles sont continuées et, d'après les sondages, on prévoit la découverte de huit sarcophages nouveaux. M. Le

Il nous ajouts à nos autres la description de deux ouvrages correspondans. Tout le volume qu'on donne M. Delamare dans la France : La première représente Balthazar à Bazas, entouré de ses vassaux et supportant sur l'un d'eux. Près de lui est Artaban endormi, couvert d'un voile qui cache les sautes, et un personnage perché, dirigé par d'autres, lui indique ce qui peut être son usage, du conseil. Sur sa poitrine sont tracés légèrement à la pointe quelques traits qui ressemblent aux des lettres. La face supérieure de droite, nous montre dans le lieu où se trouve à cette heure le tombeau, porte une femme d'argent au pied d'une table de Jupiter. Scènes, peints sur une base élevée et devant laquelle est un autel allumé. Le couvercle de l'autre sarcophage, ajoute M. Le Blant, a des sculptures d'un relief et d'une concentration extraordinaires. Il nous montre d'abord Simonides avec son fils, à la tête est Mercure, au pied, une femme s'embrassant avec un geste violent, et qui semble être Juane écrite. Vient ensuite Jupiter sur un aigle, soutenu par deux atlantes ; puis Mercure en portant le pithé Balthazar. Un pilastre sépare cette scène de la suivante, où nous voyons Jupiter entouré l'enfant ; des satyres occupent le fond du tableau. Par son bas-relief, qui est d'une grande richesse, il nous du sarcophage nous montre le cortège triomphal de Bacchus vainqueur de Tyde. Un char est tiré par des lions, un autre par des tigres, attachés à un joug formé de deux aigles enroulés. Trois déesses courent de l'effroi sont montrées par des vases étendus du sang de femme épouvantée, encore au sang dans Tyde et qui nous rencontrons passer si facilement dans Tyde. Sur l'un de ces vases est assis un roi captif. Derrière lui apparaît le long son armée d'une grande loi, nous trouvons d'autres détails figurés dans les scènes bathyques, le couplet. La femme portant un petit boye brûlant sur sa poitrine. Au centre les tableaux représentant la naissance de Bacchus, son triomphe est, comme on le voit, souvent représenté sur les vases. — M. Derpigny donne des nouvelles de M. Agnassier. Il a visité la province de Bithynie, au sud de l'Asie, où il a recueilli de nombreux manuscrits et des inscriptions essentielles. — M. Sornet reprend la lecture de son mémoire sur le roi Pyrrhus. Les inscriptions nous renseignent plutôt sur l'œuvre religieuse du prince que sur son administration civile. On sait par les écrivains contemporains que les dévotion de son règne furent très sanglantes. Il est permis de supposer qu'il fut amené à se consacrer au bouddhisme au regard les horreurs de la guerre. La légende veut qu'il ait été fait esclave à mort quatre-vingt-dix ans de son frère. Toutefois, il faut se donner des vases enregistres sur son compte par la tradition bouddhiste. Il est devenu légendaire. On lui a grés des vases et un genre de vie qui appartenait au bouddhisme postérieur et dont les vases ne portent pas le trace. Néanmoins, il oblige les fonctionnaires à exercer une surveillance rigoureuse sur ses peuples et à le servir la propagande. Il nous une sorte de ministère des œuvres du bouddhisme : il prodigue ses mandats-généralistes dans les pays voisins ; il envoie de grandes assemblées reli-





jeu signalés par M. H., sous lequel on a été d'Angers, soit en partie, expédiée à la Bibliothèque nationale ; une seconde en est, conservée de quelques intelligibles. Les autres travaux sont sans intérêt pour l'histoire des religions. — Dans cette même séance, M. Simon-Lucas a présenté un travail de M. Adolphe Baudet : « Le Charbon-Infusoire dans l'Histoire et dans la Légende. »

— *Séance du 15 mai.* — M. Le Blant rend compte d'une étude de M. Camperini à l'Académie d'archéologie chrétienne, sur les monuments d'Alexandrie que se donnent à découvrir dans une conférence. Le manuscrit traduit le 4<sup>e</sup> séphoraire du Saint-Eglise de Poutier, deux hymnes et le récit d'un voyage en Orient. M. Rabier a analysé ce dernier fait dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Il a été révisé par une femme de haute naissance, dans laquelle M. G. avait reconnu Syllia, la mère de Flavian-Rufus (mort en 332). Elle a parcouru l'Asie mineure, l'Asie, la Palestine et l'Égypte. L'*Histoire de l'Asie*, de Paulus, nous la montre allant du Jerusalem en Égypte, à l'âge de 60 ans ; on lui attribue l'envoi au France de reliques du *Christus-orientalis*.

— M. Le Blant écrit aussi que l'on a découvert à Rhodé, en fouillant les terrains autour de l'église des Vendeux, une série de médailles du 3<sup>e</sup> siècle, appartenant aux empereurs saints-Les parus d'un millier romain, d'un âge très récent, sans moins de figures d'évêques, les orientaux qu'occidentaux. — M. Germain-Garnier communique les estampes d'un ossement avec inscriptions et de deux inscriptions phéniciennes trouvées en Chanaan même et recueillies par M. Lesquart, vice-amiral de Danemark à Beyrouth. Le second porte le nom de son possesseur : « Abi-Radad », c'est-à-dire serviteur du dieu Radad. Les inscriptions offrent un grand intérêt, non seulement à cause de la rareté des textes phéniciens connus en Phénicie même (même en tout, dans tout un des papiers dans le *Corp. Mar. Sem.*), mais encore à cause des renseignements chronologiques que l'on peut y puiser. La seconde, en effet, est datée en des termes qui ont la traduction exacte de la formule employée pour les rois lagides : « Dans l'année 28 de Platmon, Seigneur des royaumes, Maître, Gouverneur, Père de « Platmon » et d'Arsine, les Dieux Fiers, dans la 28<sup>e</sup> année du peuple de « Tyr. » Il s'agit de l'année 221. L'été de Tyr part donc de l'année 274. Cette inscription porte aussi des noms de dieux tels qu'Astarté, Moloch-Astarté, et mentionne des anges ou messagers de Baal-Hammon. M. Baudet et M. Germain-Garnier établissent de certains rapprochements entre ces inscriptions et celles du manuscrit d'Estimounas. Ce dernier, auquel on attribue généralement une haute antiquité, doit probablement être considéré comme contemporain des Phéniciens.

— *Séance du 22 mai.* — Aux environs du Taurus, M. Germain-Bapst a recueilli sur deux colonnes des inscriptions peines en trois langues : le persique, le médique et l'assyrien. Elles sont d'Artaxerxès Mémnon et mentionnent les deux Darius, Mithra et Anah. — M. Le Blant écrit de Rome que l'on a de-



concret sur l'ancien Via Salara, en face de la villa Albani, la base d'un grand monolithe circulaire qui devait être semblable à celui de Cecilia Metella. Après un minutieux, on a retrouvé deux sarcophages, représentant les divinités marines, qui revêtent le devant avec du bouillor, et le devant des Muses, et une des inscriptions datées du règne de l'empereur Claude. — M. Robert Baum présente une note sur la dénomination de « Muses divines » appliquée à la famille impériale et sur le culte des empereurs. — M. H. Weil cherche à établir que la trêve conclue entre les tirés et les Terrents pour rendre aux morts les derniers hommages, dans la seconde partie du VII<sup>e</sup> livre de l'Iliade, est un épisode composé plus tard, lorsque l'usage se généralisa de porter les cadavres d'envoie leur sort. Tout le reste de l'Iliade, et surtout la dernière livre, approuvent que les morts sont abandonnés aux oiseaux de proie ou aux chiens, à moins qu'ils ne soient ramassés au camp par leurs compagnons d'armes. M. Weil pense que le respect des morts normaux fut consacré par l'épilogue de la Trêve, et que le fragment du VII<sup>e</sup> livre de l'Iliade est postérieur à celui-ci.

— Séance du 5 juin. — M. d'Arbois de Jubainville, revenant sur les noms donnés à Mars dans les inscriptions de Baurges (voir séance du 4 mai), rattache « Mogetius » à la racine celtique *mog* (être grand), *Mogetius* se retrouve dans l'irlandais, comme participe passé passé d'une forme verbale de cette racine ; ne peut signifier donc « glorieux » ; cette racine se retrouve aussi dans la composition de plusieurs noms de famille. *Mogetius*, pour M. d'A. de J., est le Tullius de Lucius. L'autre nom donné à Mars dans les inscriptions, *Expitimus*, vient de la racine *hig*, qui signifie « en » ou « en » celtique, et qui aurait passé des Celtes aux Germains. Quant au suffixe « *imus* », il s'est pu expliquer. — M. Nisard présente son étude historique et psychologique sur le poète latin et l'auteur du poète latin du VI<sup>e</sup> siècle, l'écrivain : c'est l'auteur presque de la première traduction française qu'il se propose de publier prochainement. — M. Léopold Delisle annonce que, sur les indications de M. l'abbé Duchesne, M. l'abbé Balthus, chargé d'une mission par le ministère de l'Instruction publique, a découvert à Liège, en Allemagne, un monument grec du I<sup>er</sup> siècle, selon St-Martin, datant du VI<sup>e</sup> siècle.

**II. Académie des sciences morales et politiques.** — Séance du 16 mai (compte-rendu reproduit d'après le Journal le Temps). M. Zeller communique à ses collègues un mémoire extrait du cinquante-neufième volume sous presse de son « Histoire d'Allemagne », où il examine la question de savoir si l'empereur Frédéric II a réellement voulu apaiser le pape et, avec son pape inflexible, réformer l'Eglise. Grégoire IX est mort, et le siège papal vacant depuis deux ans. Frédéric écrit aux cardinaux pour leur proposer vivement leurs diocèses et leur ambition. Un pamphlet, intitulé par l'empereur, reprend l'affaire partant : « Que Dieu, et moi », dit, qui seigne au milieu du sacre catholique. « Des nouvelles ecclésiastiques et des agiles théologiques » se trouvent dans le sud de l'Allemagne et dans le nord de l'Italie, Frédéric semble encourager les dissidents.

Les princes chrétiens s'inquiètent. Le roi d'Angleterre envoie à l'empereur une ambassade de bonhommes et de dominicains pour le supplier de faire cesser l'hérésie. Louis IX, qui se porte recommandant à l'empereur, fait connaître aux cardinaux une usurpation des pouvoirs de l'Eglise. Le clergé français élève la voix à son tour et demande un pape. Toutefois, dans aucun acte de cette époque, Frédéric ne manifeste l'intention d'envahir la papauté. Une autre série de lettres écrites par H. Zolner, se rapporte à l'époque du pape Innocent IV, au concile de Lyon, dépose Frédéric II de sonner et lui enlève le royaume de Sicile. A cette nouvelle, l'empereur se redresse, accepte le défi, fait appel, par des émissaires, aux pèuples, comtes et barons d'Angleterre, aux princes allemands, dénonce les entreprises pontificales contre les royaumes temporels, déclare la légalité de la nomination portée contre lui, et adjure les vassaux de défendre leur cause en soutenant le suzerain. Il est difficile de croire qu'il ait l'idée de régner sur l'Eglise par le Saint-Esprit, conformément aux doctrines de plusieurs sectes (les *Parfaits*, les *Rouchemons*, les *Fatarins*, les *Catharins*) ; il était beaucoup plus préoccupé de besoins politiques que de besoins religieux. Innocent IV. sentit la portée du coup et, lançant sans faillir, depuis aux prélats les plus hardis dans la révolution qu'il fit de son pouvoir en ce genre : « Ce n'est pas seulement une domination sacerdotale, mais une domination royale que le Christ a fondée. Le pouvoir du pape appartenant aussi à l'Eglise. Elle le donne à l'empereur quand elle le couronne. Elle a le droit de lui dire : Ramène la gloire au trône. » Frédéric sentait la plus grande partie de l'Eglise d'accès au schisme, bien qu'il comptât des partisans en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en France. Il eut la haine ou l'envie, en Italie, en il prétendait, pour détruire son rival, le remplacer sur le terrain ecclésiastique et même religieux, à une hauteur qui intéressait la chrétienté tout entière et qui lui donna un caractère encore plus saisissant.

**III. Société nationale des Antiquaires** (d'après les comptes-rendus de la « Réunion ordinaire »). — Séance du 18 mars. — M. d'Arbois de Jubainville présente des observations sur le nom gaulois *Lugur* dans lequel il reconnaît un thème latin « *luc* » comparable à *luc* dans *Lugubris*. Il pense que *luc* donne le nom indigène du Mercure gaulois et que le nom des lieux *Lugur* n'en est que la forme pluralisée. M. Gauthier combat cette hypothèse de la pluralité appliquée à *Lugur*, bien que l'on connaisse des lieux *Mars* collectivement désignés dans une inscription. Par suite, il conclut que *Lug* est le nom proprement dit du Mercure gaulois ; par lui, le nom *lucur* est un simple appellatif générique comme *Hydr*, *Sam*, etc. Les divers autres noms de *Mercure* s'adressaient à un seul et même dieu. De même, personne ne croit qu'il y ait plusieurs *Verges Martes*, bien qu'il y ait une *N.-D. de Londres*, une *N.-D. de la Sainte*, une *N.-D. de Louette*, etc.

— Séance du 22 et 29 avril. — M. de Witte communique l'exposé d'une planche en hallogravure d'une figure de bronze provenant d'Ancien-Monaco. C'est



non Vénus genitrice, reproduisant le type de la statue sculptée par Praxitèle pour les habitants de Cos et représentant elle-même, par opposition à la Vénus non qu'il fit pour Chios. — M. l'abbé Fiallet a communiqué d'après un estampage, et des renseignements fournis par M. l'abbé Ducou, ouce de Villaines, une inscription votive dédiée à un dieu nouveau, *Pépas*, et trouvée au lieu dit le Poudet, près Villaines (Aisne-Maritime). M. Fiallet établit un rapprochement entre le bas-relief d'Épave conservé au Musée de Clugy et un aigle antique figure parue sur les reliefs de la Porte-Noire à Rougemont.

**IV. Société asiatique.** — Séance du 9 janvier. — M. James Darmesteter fait une lecture sur une légende de Nemrod (voir au Journal t. V, n° 21). — M. Halévy interprète le mot *ménéma*, épithète de la mer dans la tablette assyrienne de la création. Il reproduit l'explication des syllabaires qui rendent ce mot par *metin*, c'est-à-dire « dur » ; il lit : *ménéma* = *men-nemna*, c'est-à-dire « mer de la mère » ; grand mère. Les auteurs grecs ont fait de ce mot le principe cosmogonique, *ménéma*.

Séance du 13 février. — M. Halévy fait quelques conjectures sur le nom de *diaboli* qui paraît dans la Bible les capitales des Moabites et des Ammonites. On traduit l'hebraïque ce mot par « grande », un nom de « grande ville, capitale » ; mais ce sens ne se rencontre pas chez les autres Semites. Une inscription de Médan-Sabon mentionne la *diessa* *Abat* de l'Ammonite (ce n'est pas que M. Halévy lit un lieu de l'Ammon) ou du pays d'Ammon. D'après Lézouze, le nom ancien de Philadelphie, capitale de l'Ammonite, était *diaboli* et, comme chez les Grecs Asotus désignait toutes les divinités égyptiennes sans distinction, on peut y voir l'Allat de l'inscription ménémaïenne. *Abat* est d'ailleurs la même d'Assit, ce qui a pu faciliter la confusion des deux divinités. Il faut peut-être même paraître dans l'inscription de Médan comme l'épouse de Kinnich, dieu national des Moabites. M. Halévy se souvient qu'Allat était la déesse principale d'Ammon et Asotus celle de Moab, et il propose de traduire *Abbat* par « déesse », comme c'est le cas dans les inscriptions phéniciennes. Le mot « ville » qui s'est entendu : « (ville de) la déesse de Moab » et « (ville de) la déesse d'Ammon. »

Séance du 10 avril. — M. Halévy se demande si l'on parlait encore hébreu au temps de Jésus. Il cherche à prouver que déjà au temps des LXX on parlait araméen ; sur la traduction des LXX d'un mot en transcription dans une araméenne peut rendre deux mots différents. MM. Renan et Verne sachant des objections.

**V. Journal asiatique.** — Février-Mars-Avril : 1<sup>er</sup> James Darmesteter. Le Fleuve de Nemrod en Perse et en Chios. — 2<sup>e</sup> Senart. Étude sur les inscriptions de Pythion (suite).

**VI. Revue critique d'histoire et de littérature.** — 23 avril : Renan, trait. du *Vedudat* et du *Rhorish* Assata (n. r. par M. James Darmesteter). — 27 avril. *Abenougi* *Majaburi* *Gajural* and the *Gajuralis* (n. r. par M. Syriac).

*Idem* : c'est un résumé de la société hindoue au point de vue religieux, moral, social, et un appel à sa régénération. — 1<sup>er</sup> vol. G. Langhke, *Vermuthungen zur griechischen Kunstgeschichte und zur Topographie Athens* (n. r., par M. Salomon Reinach) : renseignements importants sur les cultes d'Héraclès et de Bacchus.)

**VII. Revue archéologique.** — Mars-avril : 1<sup>er</sup> Weber, Trésors funéraires archaïques de Thèbes. — 2<sup>e</sup> Chermann-Germann, Les murs royaux entaillés en pyramides comme murs de ville. — 3<sup>e</sup> Gauthier, Le lion grec (sa sculpture et le symbolisme de la roue (ruée). — Mai : 1<sup>er</sup> S. Reinach, La seconde école des pyramides égyptiennes découvertes à Sakkara (description de terre qui va paraître dans l'*Archéologie archéologique*), où a déjà paru le texte de la première en 1883, p. 199 et suiv.)

**VIII. Journal des Savants.** — Mars : Barthélémy de Hilaris, Hilaris de Thèbes (voir avril). — Avril : 1<sup>er</sup> Naury, Les Hégémones et les grecs. — 2<sup>e</sup> Huet-Van, Monuments du Mont-Cassin.

**IX. Bulletin de correspondance hellénique.** — IX, N° 2 : 1<sup>er</sup> P. Pausanias, Inscriptions égyptiennes de Delos. — 2<sup>e</sup> Pottier et Rouvier, Nîmes et Perséus. — N° 3 : 1<sup>er</sup> Pottier et Reinach, Papyrus dans la nécropole de Myrina. — 2<sup>e</sup> Foucart, Inscriptions de Thèbes. — 3<sup>e</sup> P. Pausanias, Fouilles d'Alatie. — 4<sup>e</sup> Martin, Gaster et Pollux. — 5<sup>e</sup> Reinach, Inscriptions de Lacédémone. — N° 4 : 1<sup>er</sup> Reinach, Les archéologues de Constantinople. — 2<sup>e</sup> P. Pausanias, Inscriptions de Laïos.

**X. Revue des questions historiques.** — 1<sup>er</sup> avril : 1<sup>er</sup> Albert, L'agronomie au IV<sup>e</sup> siècle. — 2<sup>e</sup> Chénard, Les papes du VI<sup>e</sup> siècle et le second concile de Constantinople (suite d'une réponse de Faldé Brunetier). — 3<sup>e</sup> Berthelot de l'Académie, La bibliographie du Vatican.

**XI. Revue chrétienne.** — N° 4 : Brault, L'abbaye, le pèlerin du désert.

**XII. Revue de théologie et de philosophie.** — Janvier : 1<sup>er</sup> C. Brault, Les deux Hieronymes. — 2<sup>e</sup> F. C. aux sources, Le dogme trinitaire de l'Ecriture (voir les 4<sup>es</sup> suivants). — Mars : T. H. La prière dans l'Eglise catholique d'après A. Hillich.

**XIII. Bulletin historique et littéraire du protestantisme français.** 15 janvier : 1<sup>er</sup> S. Lammere, La réforme dans les lies de la Manche (voir les 4<sup>es</sup> suivants). — 2<sup>e</sup> S. Weiss, La Sorbonne, le Parlement de Paris et les livres liturgiques.

**XIV. Bibliothèque de l'Ecole des Chartes.** — 1885, N° 1 et 2 : 1<sup>er</sup> Molinier, Le cartulaire du trésor du St-Siège sous Hôélise VIII (1235). — 2<sup>e</sup> Delisle, Les registres d'Hôélise III.

**XV. Archives de la Société Américaine.** — III, 2 : 1<sup>er</sup> A. Castang, Les symboles religieux dans l'antiquité péruvienne. — 2<sup>e</sup> L. de Rouy, Interprétation des caractères hiéroglyphiques de l'Amérique centrale.

**XVI. Actes de la Société d'ethnographie.** — 1885, T. IX : 1<sup>er</sup> H. J. J. J., La détermination de l'écriture hiéroglyphique de l'Amérique centrale ; 2<sup>e</sup> Paul



*Gaïtant*. Des idées professées par les anciens Égyptiens au sujet de l'existence d'êtres-bétes — 2<sup>e</sup> *Caillat*. Des mythes d'entraide chez les Hébreux.

**XVII. Bulletin de l'Alliance scientifique universelle.** — 25 *avril* : *Léon de Romy*. De la création des végétaux avant le soléil, d'après la cosmogonie des Hébreux et d'après celle des Japonais.

**XVIII. Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École de Rome.** — 1885, année 1<sup>re</sup> A. V. *Blonette*. Étude sur le Panthéon de Rome. — 2<sup>e</sup> *Edm. Le Blant*. Notes sur quelques actes des martyrs. — 3<sup>e</sup> *J. B. de Rossi*. Le martyrologe hiéronymien. — 4<sup>e</sup> *L. Duchaux*. Les sources du mart. hier. — 5<sup>e</sup> *René Grousset*. La loue pasteur et les scènes pastorales dans la sculpture funéraire des anciens.

**XIX. La Critique philosophique.** — N<sup>o</sup> 5 : *Alexandre*. Les rituel sacrés des Britanniques à propos de l'ouvrage de M. Boudin.

**XX. Revue politique et littéraire.** — 25 *avril* : *J. Darmstadter*. Coup d'œil sur l'histoire de la Perse (leçon d'ouverture au Collège de France).

**XXI. La Controverse et le Contemporain.** — 15 *mai* : 1<sup>er</sup> *Léon Le Novvier*. Fondations de l'ordre des Minimes (voir les 2<sup>es</sup> extraits) ; 2<sup>e</sup> *Paul Mirat*. Les hérésies après Septime Sévère. Pétition de Diocèse (voir les 2<sup>es</sup> extraits).

**XXII. Mélanges.** — 20 *mai* : 1<sup>er</sup> *A. Barth*. Des travaux de M. R. C. Temple et les légendes du Péryls. — 2<sup>e</sup> (du même) La mer bouillie par des dieux. — 3<sup>e</sup> *J. Tuckmann*. La fascination (suite). — 4<sup>e</sup> *A. de la Borderie*. Les géomètres de la mer (suite). — 5<sup>e</sup> *A. S. Gutschew*. Aménité, conte de l'Oregon. — 6<sup>e</sup> *Le feu Saint-Eliou* (suite). — 7<sup>e</sup> *Juda* : 1<sup>er</sup> *E. Holland*. Les étamines populaires de la Haute-Bretagne (suite). — 2<sup>e</sup> *Le fils aux mains coupées* (suite). — 3<sup>e</sup> *Enquêtes sur l'Armen-Cad, la Grande-Corse, la Voie lactée* (suite). — 4<sup>e</sup> *La prière de Sainte-Marguerite*. — 5<sup>e</sup> *Prière populaire de la Bresse*. — 6<sup>e</sup> *Obélisque à la mer et passages*.

**XXIII. Revue pédagogique.** — 15 *avril* : Les superstitions du Lat.

**XXIV. Révolution française.** — 14 *avril* : *Jean Bernard*. Les évêques constitutionnels. Sermet, évêque de Toulon. — 14 *mai* : (du même). L'élection du cardinal de Brémond comme évêque constitutionnel de Toulon.

**XXV. Revue des Etudes Juives.** — *Juin-Juillet* : 1<sup>er</sup> *R. Brachfeld*. Essai sur l'histoire des Juifs de Modène (fin). — 2<sup>e</sup> *Israel Lévi*. Encore un mot sur la légende de Bartolomé. — 3<sup>e</sup> *H. de Moulde*. Les Juifs dans les États du Pape au M. A. — 4<sup>e</sup> *M. G. Soufflard*. Un recueil de consultations rabbiniques du XVI<sup>e</sup> siècle.

**XXVI. Academy.** — 18 *avril* : *A. B. Colquhoun et Terrien de la Couperie*. Amongst the Shans (s. v. par M. A. B. *Esau* : résumé des théories de M. T. de C. sur les mouvements ethnographiques qui se sont produits en Chine). — 25 *avril* : 1<sup>er</sup> *Robert E. Dimpfel*. Tamer texts (art. sur la publication de M. Fred H. Dufour qui voit en Lao-tse un adepte de la foi brahman).

quis. 2<sup>e</sup> *History of the Nile*. Parallels between the old Nile and the fresh water-  
courses and freshlands. — 3 mai : 1<sup>er</sup> *Journal Chabrier* and W. Weyl diff.  
Work and adventures in New-Guinea (a-z, par M. Comte Trélat, intégrant  
les données sur les mœurs, usages et usances de la N. G. Extr. l'Athenæum  
du 4 avril) ; — 2<sup>e</sup> *Ch. S. Jones*, *Synopse of the life* (a-z, par M. G. Walling) ;  
3<sup>e</sup> *Deirien de la Campes*. Tin-Yin ou Indu. — 10 mai : 1<sup>er</sup> *Alp. Edersheim*,  
Prophecy and history in relation to the Messias (a-z, par M. F. K. Cheyne ;  
l'auteur signale dans cet article les symptômes des tendances nouvelles qui  
surgissent dans la théologie anglaise par rapport aux études historiques). —  
2<sup>e</sup> *Apoll. Mica*, *Archæologia in Arabia* geography. — 23 mai : *George Ellis*,  
Lettre à M. Poole sur les fouilles de M. Neville. — 30 mai : 1<sup>er</sup> *G. J. Bull*, *The  
old Bible* (a propos de la version chymie de l'A. T. 1<sup>re</sup> ed., etc. l'Athenæum  
des 10 et 23 mai) ; — 2<sup>e</sup> *R. Stuart Poole*, *Egypt exploration fund* (rapport à  
Londres, au Musée britannique, de peintures trouvées dans l'ancienne Saqqara-  
h). — 3 juin : *Carroll Dooling* livre de publications récentes sur l'histoire  
religieuse.

**XXVII. Athenæum.** — 11 avril; H. Sutherland Edwards. Histoire naturelle d'après les propos des autres de G. B. Fries. Recueil à Agen, et de l'université Whately contre l'auteur du Dupuis sur l'origine de tous les peuples, ou ils montrent comment, d'après la méthode de D. Nappion J. n'a jamais réussi. — 18 avril; 1<sup>re</sup> William Topley's Five books of Moors called the Pictoribus (mémoire publication de la version de 1900 qui fut en vain basé de la version antérieure de la Bible en Angleterre) voir la note au 2 mai. — 30 mai; 1<sup>er</sup> J. F. et D. M. Leunus. The patristical theory etc., l'un ouvrage très intéressant sur M. Lamm, destiné à combattre les idées de M. Henry Meier sur l'indivision de l'évangélisme paternelle, et à soutenir la généralité de l'évangélisme et sa tendresse; — 2<sup>e</sup> A. Neudendor. Sur Gen. XLIX, 10; — 3<sup>e</sup> J. Riet. Notes from Athens (sur les fouilles entreprises en Grèce). — 6 juin. The antiquities of Mann.

**XXVIII. Indian Antiquary** — *Mars*: 1. *Plot*, The legends in the river stones of the early Gupta and others connected with them — 2. *Palnau*, A copperplate grant of the Yadava King Kirtihama; — 3. *Alor*, The Sanskrit inscription in Coorg; — 4. *Natasa Sastri Pandit*, Evidence in southern India (continues) — *Mel*: 1. *Arery*, The religion of the aboriginal tribes of India; 2. *Mullark*, The Sanga inscription of the Bichai Stupa; the Sanskrit inscription of Mahabala.

**XXIX. Antiquary.** — April: 4. Black. Contributions and notices: — 2. Iron, the use legend of the shipwreck of Swathlam, — Bar: Yorkshire parish records.

XXX. Journal of the Anthropological Institute. — XIV. 3 :  
1<sup>o</sup> Lénard. On the notions of marriage and systems of relationship among  
the Australians; 2<sup>o</sup> Hewitt. The Jernail or initiation ceremonies of the Kurraj  
tribe.



**XXXI. Edinburgh Review.** — Avril : India will soon be free.

**XXXII. Contemporary Review.** — Mai : Canon Cook. The Mahomet.

**XXXIII. British Quarterly Review.** Avril : 1° The alexandrian type of christianity ; — 2° The teaching of the twelve apostles ; — 3° Religion in London.

**XXXIV. Fortnightly Review.** — Mai : 1° Mrs. Macdonald. Buddhism and work. Buddhism ; — 2° Earl of Aberdeen. Union of presbyterian churches. — Juin : 1° W. Milligan. Wycliff and the Bible ; — 2° Percy Harrison. The heathen afterworld.

**XXXV. Nineteenth Century.** — Avril : 1° Tine comparative study of ghost stories ; — 2° Waddington. The eastern parliament of the Parthenon.

**XXXVI. Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain.** — XVII, 2 : 1° Foulkes. The Pallaces ; — 2° Wierthum. Translation of Books 84-88 of the Marandeya Purana ; — 3° Foulkes. On prof. Tyler's Arabian Matriculation.

**XXXVII. Journal of the Asiatic Society of Bengal.** — P. 1, Vol. LIII : 1° Gierman. Translation in Hindustani Hartman ; — 2° Twenty-two Vaidhura hymns edited and translated ; — 3° The song of Bidai edited and translated.

**XXXVIII. Scottish Review.** — Avril : Glasgow postscript.

**XXXIX. Theologische Literaturzeitung.** — 15 Avril : *Revue. Marc Aurèle et la fin du monde antique* (n.-r. par A. Harnack : malgré l'un des révisers, l'auteur de l'ouvrage est la promesse et jusqu'à présent la seule fortune des deux premiers études de l'Eglise qui ont rompu à dans laquelle l'auteur dispose de toutes les ressources de la science historique. — 12 juil : *Stiel.* Die Papyralengramme eines nicht-kaiserlichen Krongrafen (n.-r. par A. Harnack, — voir plus haut, la *Chronique* sous le rubrique *Allemagne*).

**XL. Literaturblatt für orientalische Philologie.** — Décembre 1884 : 1° Meyer. *Geschichte des Alterthums* (n.-r. par M. R. Putschmann : œuvre remarquable) ; — 2° The Mahabharata translated into English prose (n.-r. par M. A. Holtmann) ; — 3° Libermann V. T. *exmanuscripta pars prima* (ed. Lagarde : n.-r. par M. K. Vellert) ; — 4° Becker. *Die Aguda der Tannation* (n.-r. par H. L. Strack) ; — 5° Heidemann. *Biblischea manuscrita* (n.-r. par K. Vellert).

**XLI. Ausland.** — N° 12 : 1° Oken in Gebiet der Völkerkunde (voir les n° suivants. — 2° Hugo Krew. *Die Schatzgräber Siebenbürgens und die Bergbau.* — 3° Die Klöster auf dem Berge Atlas (fin).

**XLII. Oesterreichische Monatsschrift f. d. Orient.** — N° 3 : 1° Wiesner. *Das Völkergesetz.* — 2° Jolly. *Catalogue of ancient manuscripts in Gorg and Hyrcan.* — 3° Kewenau. *Moson an Palatinus.* — 4° Jolly. *Donnerstag in Chabab.*





LIV. *Bullettino della Commis. archeol. comunale di Roma.* — XII. 4 : 1° *Restos*. Frammento degli Atti de' Fasti Arvali. — 2° *Chionidat*. Di un basorilievo votivo rappresentante una lustrazione.

LV. *Revista de Espana*. — N° 410 : *Fernandez y Conde*. Di medaglie incise su la penisola Iberica durante la prima metà del siglo XVI.

# BIBLIOGRAPHIE

## INDÉPENDANCE.

J. van den Gheyn. La mythologie comparée et les travaux de Guillaume Mannhardt. — Bruxelles. Vennart, 1885, in-8 de 23 p.

Elis Reclus. Les primitifs. Etude d'ethnologie comparée. — Paris. Chamerot, in-18.

## PROTESTANTISME.

A. Jacobson. Die Quellen der Apokalypse. — Berlin. Gertner, 1885, in-4 de 26 p.

C. Burk. Geschichte der christlichen Kirche bis zu ihrer Pflanzung auf deutschem Boden. — Stuttgart. Krabbe, 1885, in-8 de VIII et 337 p.

E. L. A. Rieu. De S. Iohann Pelusota [sic] III. — Nimet. Lafare, 1885, in-8 de IV et 220 p.

J. F. Duran. Histoire de l'Eglise depuis la création jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle, continuée jusqu'au pontificat de Pie IX par J. Barrois et J. Fèvre. Tome XXXIV (1534-1565). — Paris. Vivès, 1885, in-8 de 760 p.

B. Reuss. David Livingstone, missionnaire, voyageur et philanthrope (1813-1813). — Paris. Fischbacher, 1885, in-8 de VIII et 425 p.

J. Lange. Geschichte der römischen Kirche von Leo I bis Nikolaus I, quellenmässig dargestellt. — Bonn. Cohen, 1885, in-8 de XI et 858 p.

M. Thérion. Etude sur l'histoire du protestantisme à Metz et dans le pays messin. — Nancy. Colin, 1885, in-12 de 460 p.

Th. Gombel. Die Geschichte der protestantischen Kirche der Pfalz. — Kaiserslautern. Gumbel, 1885, in-8 de VIII et 792 p.

B. Ritschl. Cyprian von Karthago und die Verfassung der Kirche. — Göttingen. — Vandenhoeck, 1885, in-8 de VII et 250 p.

G. de Rey. Les saints de l'Eglise de Marseille. — Marseille. Olive, 1885, in-10 de 324 p.

W. B. Taylor. John Knox. — New-York. Armstrong, 1885, in-12 de VII et 217 p.

L. Aguirre. Histoire de l'établissement du protestantisme en France, sous

(1) En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la Chronique et dans le Dépouillement des périodiques.



sont l'histoire politique et religieuse de la nation depuis François I jusqu'à l'édit de Nantes. Tome III, 1571-1595. — Paris. Fischbacher, 1885, in-8 de 600 pages.

J. von Pfaff-Hartung. Acta pontificum romanicorum postea III p. de 97 à 1197). — Stuttgart. Kohlhammer, 1885, 2 vol. in-8 de 407 et 421 p., et Symeonis societas christiana pontificum romanicorum. Paris. L. in-fol.

Annuaire ecclésiastique Minimus Cappucinorum in Italia, entre autres r. p. Bernard de Andemalt. Vol. I, lun. 1; Leipzig, 1884; in-8 de 32 p.

Mémoires pour servir à l'histoire du père Deset et des ordres de la Compagnie de Jésus en France, par un religieux du même ordre (1503-1534). — Le Puy. Prévost, 1845; in-8 de XIV et 678 p.

Biographie. La R. M. Jahmay, fondatrice de la congrégation de St-Joseph de Cléry. T. I. — Paris. Lib. de l'Église de St-Paul, 1885; in-8 de 360 p.

J. Moura. Vie de Pauline Marie Jaricot, fondatrice de la Propagation de la foi et du Basaire vivant. — 2 vol. in-18 de XXXVI, 174 et 349 p.; Paris. Fata. 1884.

N. Milas. Kalendarium manuale utriusque ecclesie orientalis et occidentalis. Pars III, additio, 3 vol. Synodus ad illustrandum hist. eccl. univ. in serie continet 2. Synodus, maximum partem nunc primum ex variis tabularum, tabularum, auctoribus, hungaricis, transilvanis, croaticis, austriacis, leon albanis, bulgaris, accessu difficiliter erant, perscrutantibus, alius hungarica et rumana litteraturae accendit edita. — Iusculum. Rauch, 1885; in-8 de CXX et 1086 p.

S. Partsch. Der Ursprung des Christenthums. — Mainz. Kirchheim, 1885; in-8 de IV et 355 p.

N. Schmitt. Unsere vier Evangelien wieder und kritisch geprüft. — Berlin. Habel, 1885; in-8 de X7 et 128 p.

F. Scroffa. Pontificatus et pontificatus et Pontificatus III (1534-1555). — Roma. Longanesi, 1885; in-8 de 110 p.

Elio. Le Bist. Des vices l'exception employées contre les martyrs. — Paris. Lefevre et Focani, broch. in-8.

L. G. van Hamel. Les romans de Carle et Muscare de Bechus de Malines, poèmes de la fin du 15<sup>e</sup> siècle. Ed. critique, 2 vol. in-8 (par. 81 et 82 de la Bibl. de l'Éc. des Hautes-Études). — Paris. Vieweg, 1885.

I. Le Père. Les martyrs d'Arden. 2 vol. in-4 de VII, 282 et 386 p. — Paris. Firmin-Didot.

Ch. Grandjean. Le registre de Benoît XI, recueil des bulles de ce pape, publiées et analysées d'après le ms. original des Archives du Vatican, 3<sup>e</sup> fasc. gr. in-4. — Paris. Thorin.

Armée. La passion de Sainte-Catherine, poème du 15<sup>e</sup> siècle en dialecte poitevin, publié par F. Talbot. — Paris. Thorin, in-4 de II et 37 p.

La Vierge Marie substituée à la Lucie unique, par un fauteur. — Paris. Labitte, in-8, 1885.

*E. von Otterstedt*: Das Hallensregister Martinus V und Rugius IV. — Innsbruck, Wagner, 1883.

*J. R. Franco*: Das alte Testament bei Johannes. — Göttingen, Vandenhoeck, 1885, in-8 de V et 218 p.

*Racine d'Arcy*, 22: Cyrille et Méthode. — Paris, Leroux, in-18 (Bibl. des rev. des érudits).

*Th. Girt*: Die methoden christliche quanten. Mathematische wiss. in ant. imperia. (nach antiken) vortragen dargestellt. — Marburg, 1885, in-4 de 22 p.

#### ANCIENS ET MODERNES.

*H. Weil*: Le Pentateuque selon Moïse et le Pentateuque selon Ezra. 1<sup>re</sup> partie avec textes hébreux à l'appui. — Paris, Desclée, in-8 de 98 p.

*E. Guérin*: Notes et documents sur les Juits de Belgique sous l'ancien régime. — Paris, Pichard, in-8 de 102 p.

*I. Schurabarti*: Die Tücher des Gura; la mosquée d'El-Akhar, ses origines, ses usages et son développement. — Aix, Riou, in-8 de 40 p.

*M. F. Saffery*: Geschichte der Stadt Jerusalem und ihrer wichtigsten Gebiete, nach den Büchern des jüd. Geschichtschreibers, Flavius Josephus. — Munich, Piloty et Lanke, 1884, in-8 de 34 p.

*S. H. Margulies*: Seferi Al-hafim's arabische Psalmsübersetzung. — Breslau, 1884, in-8 de IV et 52 p.

*H. Frenk*: Beitrag zur Erkenntnis des Sullismus nach Ibn Balid. — Leipzig, 1884, in-8 de 54 p.

*W. L. Pearson*: The prophecy of Joel, its unity, its aim and the age of its composition. — Leipzig, Sauer, 1885, in-8 de X et 154 p.

*J. Giesing*: Die arabisch-judenarische von Israel's geschiedenis. — Haarlem, Tjeenk Willink, 1885, in-8 de 65 p.

#### ANCIENS ET MODERNES.

*Strass et Bernay*: Des antiquités monétaires. — Heidelberg, C. Winter, 1885, in-8 de 26 p.

*L. C. Rieu et J. M. Vidal*: Quatre jours en Cambridge. Notes, coutumes, expériences, légendes. — Montpellier, Nohat, in-8 de 128 p.

Triste mine du Rhin-Vallon, accompagnée de fragments de souvenirs, notes de M. Rieu, publiées et dirigées par Vidal Rieu. — Paris, Mouton, in-8 de 73 p.

*J. Pison*: L'Inde française et les études indiennes 1882 à 1884. — Paris, 1885, in-8 de 73 p.

*H. G. Keene*: History of Hindustan from the first Muslim conquest to the fall of the Mughal empire, 3 vol. 1885.

#### LES ANCIENS ET MODERNES.

*B. Riemer*: Babylonische Bauplätze aus dem Altertum, übersetzt und erklärt. — Leipzig, 1885, in-18 de 4 p.



K. F. Geldner, *Avesta. Die heiligen Bücher des Parsen*, I. Vienne, 1885, 1-4, — Stuttgart, Kohlhammer.

R. Audinot, *Funérailles et sépultures de la Rome païenne*. — Paris, Roussau, in-8 de 236 p.

C. Dienerst, *De Johannis Stobaei eclogis aenigmo linitibus*. — Paris, Hachette, in-8 de 99 p.

E. Bönhardt, *Das Trankopfer bei Homer*. — Leipzig, Hinrichs, 1885.

J. Bangert, *De fabula Phäntonen*. — Leipzig, Fock, 1885.

H. Jordan, *Synopsis ad historiam religionum italicarum altera*. — Königsberg, Hartung, 1885.

J. Brühl, *Herodots Babylonische Nachrichten. II. Zur Geschichte und Cultur von Babylon, Semiramis und Nitokris*. — Leipzig, Schulze.

J. Langl, *Griechische Götter und Heldengestalten*. 4<sup>e</sup> livr. — Vienne, Hölder.

J. Bötti, *Die Kyklopen ein historisch Volk sprachlich nachgewiesen*. — Berlin, Gertner, 1885.

H. Böhm, *Der Tempel des Dionysos zu Pergamon*, 1885.

Otto Seelen, *Die Kalendarstafel der Pontifex*. — Berlin, Weidmann, 1885.

R. Wanner, *Deutsche Götter und Helden*. — Hannover, Helwing, 1885.

J. Sir, *De Hurgum*. — Amsterdam, De River, 1885, in-4<sup>e</sup> de 104 p. et 2 pl.

George Rawlinson, *Egypt and Babylon from scripture and profane sources*. — Londres, Baidet et Stoughton, 1885.

#### RELIGIONS DE L'AMÉRIQUE ET DES ÎLES AVVOINÉES

Lucien Baur, *Les Aïchépes, Histoire, mœurs, coutumes*. — Paris, Roussier, 1885, in-8.

R. R. Bröhm, *Das Inkareich. Beiträge zur Staats- und Sittengeschichte des Kaiserthums Tahuantinsuyu*. — 3 vol. in-8. Mauke.

#### RUSSIE-LORE

N. Graft, *Sagenstoffe des Luxemburger Landes*. — Luxembourg, Buch. Chants populaires de la Haute-Provence, recueillis par un Guernésiais de 1869, habitant Savigny depuis 50 ans, 5<sup>e</sup> Savigny, Allier, in-8 de 64 p.

E. Chapuis, *Récits et légendes de Franche-Comté*. — Saint-Claude, Emard, in-18 de 362 p.

H. Dulac, *Contes arabes en dialecte de la Haute-Egypte*. — Paris, in-8 de 36 p. (Extrait du Journal asiatique).

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME ONZIÈME

### ARTICLES DE FOND

Les religions en Grande-Bretagne, par M. R. Gaudet . . . . .	1
Bulletin des Religions de l'Inde, par M. A. Barth . . . . .	
Les publications relatives à la religion védique . . . . .	57
Les publications relatives au bouddhisme . . . . .	100
Ahler, un indicateur de l'étude comparée des religions et un procureur de la tolérance dans l'Inde, par M. C. Boust-Mauzy . . . . .	133
Bulletin de l'islam, par M. E. Fagnou . . . . .	197
Les Missions musulmanes au 12 <sup>e</sup> siècle, par M. Edmond Montet . . . . .	261
Quelques observations sur la méthode en mythologie comparée, par M. P. Regnaud . . . . .	336
La mythologie d'Osiris, par M. J. Menant . . . . .	394
Les bouddes de M. Naville à Pitham. L'Exode. Le naufrage de la Mer Rouge, par M. E. Lefebvre . . . . .	391

### MÉLANGES ET DOCUMENTS

La dernière publication de M. Dunnehan, par M. Lefebvre (de Strasbourg). . . . .	65
Le docteur Lequima au tombeau de Sôl I, par M. A. Lefebvre . . . . .	74
L'introduction du culte de Serapis à Rome. — P. Cornelius Nepos Nuxia Serapis, par M. G. Lefebvre . . . . .	327
Le temple sacré d'Antinoë. Offrande phallique à Aphrodite, par M. H. Buxie . . . . .	330
Une nouvelle interprétation de la Décalogue par M. Ménégoz, par M. L. Bouvier . . . . .	333
La Bouche du Nirvana, extrait du Milindaprasna ou Miroir des doc- trines diverses, traduit du Pâli par Louis de Sylva Pandit . . . . .	336

### REVUE DES LIVRES

L. de Roubaud. La tapisserie dans l'antiquité; le Papyrus d'Athènes; la décoration intérieure du Parthénon (L. X.). . . . .	94
--	----



<i>C. A. L. van Fraenckhuysen de Brugu.</i> L'Église catholique dans les Indes néerlandaises sous la régence de la Compagnie des Indes orientales (V. O.), . . . . .	80
<i>Adolf Bastian.</i> Der Felsch an der Küste Ostima's (A. Havilla) . . . . .	92
<i>David Castelli.</i> La legge del popolo etrusco nel suo sviluppo storico (Edmond Montet) . . . . .	94
<i>H. Andé.</i> L'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du 18 <sup>e</sup> siècle (Jean Havilla) . . . . .	96
<i>Eugène Vissac.</i> La vie de Bonifacio (Ph. Ed. Bouma) . . . . .	99
<i>Léon de Rémy.</i> Histoire des dynasties celtiques (Maximilien Massimbon) . . . . .	200
<i>Ernest Lavisse.</i> Étude sur Saint-Saëns-Pierre, deux nobles représentant le feu et sur l'Épynologie d'Heerde (Albert Réville) . . . . .	211
<i>Pierre Bouche (Abbé).</i> La vie des Evêques et le Dauphiné (Albert Réville) . . . . .	214
<i>Th. Annand.</i> Histoire des Juifs depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours (Rod. Housé) . . . . .	215
<i>G. P. Tietz.</i> Manuel de l'histoire des religions (Jean Havilla) . . . . .	220
<i>Die Pöschner.</i> Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage (Jean Havilla) . . . . .	222
<i>J. A. Dalmeida.</i> Des divinités gauloises (Jean Réville) . . . . .	226
<i>J. Kappeler.</i> Le Japon. Histoire et religion (L. H.) . . . . .	228
<i>Ad. Tarzetti.</i> La Grèce ancienne et moderne comparées sous l'aspect religieux (E. E. R.) . . . . .	233
<i>Albert Réville.</i> Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou . . . . .	234
<i>Edmond Montet.</i> Histoire littéraire des Gaulois du Péninsule . . . . .	236
Canonique . . . . .	104 ; 230 et 257
DEUXIÈME PARTIE DES TRAVAUX DES AN-	
NIERS SAVANTS . . . . .	110 ; 248 et 260
DEUXIÈME PARTIE . . . . .	135 ; 250 et 263

REVUE

DE

**L'HISTOIRE DES RELIGIONS**

TOME DEUXIÈME





ANNALES DU MUSÉE GUIMET

---

REVUE

DE

# L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. JEAN RÉVILLE

AVEC LE CONCOURS DE

MM. A. DART, membre de la Société Asiatique; A. BOUCHÉ-LECLERCQ, professeur à la Faculté des lettres de Paris; P. DEHARME, doyen de la Faculté des lettres de Nancy; J.-L. HILL, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers; G. MASPERO, de l'Institut, directeur général des musées d'Égypte; E. RENAN, de l'Institut, professeur au Collège de France; A. RÉVILLE, professeur au Collège de France; E. STROHLAN, professeur à l'Université de Leyde, etc.

---

SIXIÈME ANNÉE

TOME DOUZIÈME



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1885





## DES ORIGINES DE L'IDOLATRIE

---

Pour qu'une image puisse être considérée comme une idole, il ne suffit point qu'elle soit un objet de vénération, ni même qu'elle reçoive des hommages religieux. Autrement on devrait taxer d'idolâtrie toutes les religions connues, sans peut-être l'islamisme, le judaïsme et le christianisme protestant. L'entendu par *idoles*, non pas toutes les images ou statues qui représentent un être surnaturel et qui sont vénérées à ce titre, mais seulement celles qui sont tenues pour conscientes et animées.

Lorsque Lucien, visitant le temple d'Hiérapolis en Syrie, s'étonna de ne pas y trouver, parmi les effigies des principaux dieux, celles du soleil et de la lune, on lui expliqua que les hommes pouvaient contempler directement les divinités du ciel, tandis que, pour se représenter les autres dieux, ils avaient besoin de simulacres. Ici, il est évident, que, tout au moins pour les auteurs de cette explication, les statues du leur temple n'étaient qu'un signe représentatif des puissances surnaturelles.

De même, en sens inverse, quand nous lisons que les Tyriens, assiégés par Alexandre, enchaînèrent leur grande statue de Baal Melkart pour l'empêcher de passer à l'ennemi, nous reconnaissons sans peine un cas d'idolâtrie nettement caractérisé.

Mais la distinction n'est pas toujours aussi précise, surtout quand font défaut les commentaires des adorateurs eux-



mêmes, et, ce qui complique encore la difficulté, c'est que souvent, dans une même religion, les images de la Divinité sont, pour les uns de purs symboles, pour les autres des individualités vivantes, suivant le degré de culture intellectuelle et religieuse.

Je crois néanmoins que le fait de regarder une image comme le corps d'une personnalité surhumaine a un caractère qui se généralise suffisamment accentué pour mériter une appellation spéciale et j'estime avantageux de lui réserver le terme d'idolâtrie.

L'idolâtrie n'est point un culte primitif. Elle fait défaut chez les peuples placés au dernier degré de l'échelle humaine : Boschimans, Hottentots, Fœrgiens, Patagons, Veddas, Esquimaux. Alors qu'elle fleurissait, à l'époque de la conquête espagnole, parmi les États peuplés du Mexique, du Pérou et de l'Amérique centrale, on ne l'a jamais rencontrée qu'à l'état exceptionnel et, pour ainsi dire erratique, parmi les tribus nomades ou incultes du nouveau continent. De même, dans le vieux monde, elle ne s'est épanouie qu'avec les grandes civilisations de la Chaldée, de l'Égypte, de l'Inde, de la Grèce et de Rome, alors qu'elle était à peine connue des nations encore à demi-barbares, telles que les Celtes et les Germains.

Quels sont donc ses antécédents religieux et comment s'est-elle surgie ?

On fait généralement à cette question des réponses opposées, suivant qu'on s'imagino les premières religions comme un monothéisme altérjementant obscurci et corrompu par les faiblesses, les talents, les fautes de l'homme ou comme une vague et instinctive adoration des objets et des phénomènes les plus propres à impressionner vivement la raison naissante.

Dans la première alternative, l'idolâtrie représente une détachance du sentiment religieux : après avoir conçu la Divinité comme un pur esprit, les hommes se la seraient représentée symboliquement sous des traits humains, parce qu'aucune forme ne leur paraissait plus élevée, puis ils auraient pris leurs symboles pour des images plus ou moins ressemblantes

de l'Être suprême et enfin ils auraient regardé ces portraits eux-mêmes comme des individualités divines. Nous trouvons déjà cette explication dans un des traités attribués à Salomon. On lit au chapitre XIV de *la Sagesse* : « 13. — Le premier essai de former des idoles a été le commencement de la prostitution, et leur perfection a été l'entière corruption de la vie humaine. »

Dans la seconde hypothèse, au contraire, l'idolâtrie est un progrès : elle dénote, en effet, que l'homme, dépassant l'adoration confuse des objets personnalisés, s'efforce de concevoir les esprits ou les dieux sous la forme jugée la plus digne de leur puissance ou la plus appropriée à leur destination. Il est curieux qu'un auteur appartenant, non à la nation, mais à la race et peut-être à l'époque du rédacteur de *la Sagesse*, Sanchoiathon, attribue déjà cette place à l'idolâtrie dans le développement progressif des manifestations religieuses. D'après les Fragments qui lui sont attribués, les premières générations adorèrent les plantes, puis le soleil, puis le feu, ensuite des piliers qu'on arrosait de sang, enfin les âmes des morts illustres, et alors seulement apparurent les idoles, ainsi que les temples<sup>1</sup>. Le président du Brosses, dans son ouvrage sur le *Culte des dieux fétiches* avait déjà relevé ce passage de l'auteur phénicien ; qui, remarquons-le en passant, s'accorde, presque point par point, avec l'ordre du développement religieux admis par les historographes les plus autorisés de l'école contemporaine.

Quelles que puissent être les raisons logiques de préférer l'un de ces systèmes, je voudrais ici faire abstraction de tout raisonnement *a priori* pour chercher la solution du problème dans les faits constatés par l'éthnographie et l'histoire.

## I

Après les travaux si concluants de MM. E. B. Tylor, Herbert Spencer, John Lubbock, W. R. Alger, C. P. Tiele, Th. Waitz, A.

<sup>1</sup>) Eschsch, *lit.* I, ch. III et IV.



Hérédia, Girard de Riello, etc., il serait superflu de démontrer que le *naturisme* (c'est-à-dire le culte des objets et des phénomènes personnifiés) ainsi que l'*animisme* (c'est-à-dire la croyance à des « esprits » distincts des choses et habitués à intervenir dans les affaires de l'homme), se rencontrent partout et dans tous les temps : soit à l'état de religion dominante, soit à l'état de superstition populaire ; je me bornerai donc à exposer le passage de ces deux cultes à l'idolâtrie, tel qu'on le constate chez un grand nombre de peuples non civilisés.

On trouve parfois la transition directe du naturisme à l'idolâtrie. Les Japonais, les naturels des îles Fidji, les anciens Péruviens, les Chippewaya de l'Amérique septentrionale, et les riverains du Tanganyika vénéraient les rochers qui rappellent les proportions du corps humain et ils établissaient même entre ces rochers des rapports de famille<sup>1</sup>. Certains Peaux-Rouges rendent un culte spécial aux arbres qui, formés par la jonction de deux troncs, ont vaguement l'air d'un homme debout sur ses jambes<sup>2</sup>. Aux Antilles, où les sorciers prétendaient saisir le langage des plantes, on fabriquait des *crœd* ou petites idoles avec le tronc des arbres qui étaient censés se désigner eux-mêmes pour cette opération<sup>3</sup>.

Mais, d'ordinaire, le procédé est plus compliqué, et c'est en général le fétichisme qui est l'antécédent le plus direct de l'idolâtrie.

Il importe — surtout en matière de religion — de bien définir les termes dont on se sert. Par *fétichisme* j'entends désigner la croyance que la possession d'un objet peut procurer les services de l'esprit logé à l'intérieur<sup>4</sup>. « Pour le nègre, dit Waila,

<sup>1</sup> Girard de Riello, *Mythologie comparée*, Paris, 1878, t. I, ch. II. — Sir John Lubbock, *Origin of civilisation*, Londres, p. 227. — *Missiones catholiques* (1883), t. XV, p. 62.

<sup>2</sup> Albert Hervey, *Antiquités des peuples non civilisés*, Paris, 1883, tome I, p. 247.

<sup>3</sup> E. B. Tylor, *Civilisation primitive*, trad. franç., Paris, 1876, t. II, p. 281.

<sup>4</sup> MM. Waila, Max Müller, A. Hervey, ont surabondamment montré que le fétichisme implique la croyance à des esprits logés dans les fétiches et liés au

un esprit demeure ou peut demeurer dans un objet matériel, quel qu'il soit, et souvent un esprit très grand et très puissant peut habiter un objet insignifiant. Il ne pense pas que l'esprit soit lié pour toujours à l'objet matériel qu'il habite, mais il se figure seulement que cet esprit en fait sa demeure principale. En un mot le nègre établit souvent une distinction entre l'esprit et l'objet matériel qu'il habite ; quelquefois même il les oppose l'un à l'autre ; mais la plupart du temps il combine les deux pour en former un tout, et ce tout est le fétiche, pour employer le nom que les Européens lui ont donné, c'est-à-dire l'objet de son culte.\*

Tout objet matériel est apte à jouer le rôle de fétiche, pourvu qu'il soit mobile et appropriable : une coquille, une griffe d'animal, une plume d'oiseau, une paille, un serpent, de la terre, du sel, de l'herbe, un caillou, un bloc de pierre, un morceau de bois, etc. C'est naturellement le fétiche de pierre ou de bois qui se transformera le plus aisément en idole. Une pareille évolution n'est pas forcément l'œuvre d'un jour, ni d'un homme. En premier lieu, on paraît s'être contenté de choisir des blocs qui rappelaient vaguement les proportions du corps humain. Le culte des pierres levées, qui se rencontre presque partout, a dû marquer parfois ce premier pas vers l'idolâtrie, là surtout où l'adorateur a appelé à son aide des ornements ou des couleurs. Les habitants de l'Inde méridionale peignent, sur les pierres levées qu'ils vénèrent, une tache rouge en guise de visage. Aux îles Fidji on pare d'une ceinture aux bouts flottants certaines pierres coniques auxquelles on attribue un sexe<sup>1</sup>, et dans les îles de la Société, on rend un culte à des fragments de colonnes qu'on revêt du costume indigène<sup>2</sup>.

est évident que le fétichisme était une croyance de formation secondaire. Mais il y a des cas où le fétichisme peut être primitif, ou du moins antérieur à la conception de l'esprit comme entité distincte et séparable de son enveloppe matérielle : quand, par exemple, l'homme personnifie tous les objets de la nature, ou croit en, qu'il s'approprie pour s'en faire un protecteur ou un allié ?

<sup>1</sup> V. dans l'ouvrage de Sir John Lubbock, *Origin of Civilization* (2<sup>e</sup> édit. Lond. 1870), les gravures des pp. 228 et 272.

<sup>2</sup> Tyler, *Customs in primitive times*, trad. franç., t. II, p. 212.



Au besoin on taillera le bloc pour lui donner une forme allongée ou pyramidale, qui rappelle davantage les proportions humaines. Il est inutile de citer les innombrables peuples qui, de l'Arabie à l'Amérique centrale et de l'Inde à l'Irlande, abstraction même de toute idée phallique, ont adoré des colonnes, des piliers, des cippes rectangulaires. De simples pieux sont l'objet d'un culte chez des races aussi diverses que les indigènes du Nil supérieur, les tribus des forêts brésiliennes, les Ostiaques de la Sibérie et certains arborigènes de l'Inde<sup>1</sup>. Au Baguirmi, les noirs déposent devant des pieux installés dans de petites niches les dépouilles des animaux tués à la chasse, le tablier en cuir des ennemis massacrés, des cruches de laitier fraîchement préparées, etc.; s'agit-il d'obtenir une faveur spéciale, on sacrifie une poule devant la niche et on verse le sang sur le pieu.

Ailleurs on commence à habiller le morceau de bois; on lui confectionne une sorte de tête avec des chiffons; on en fait une poupée. Le culte de la poupée semble général à un certain degré du développement religieux. Les idoles des Mandans et de certaines tribus Sibériennes consistent en peaux bourrées d'herbes. Les Cris des Etats-Unis vénèrent des faisceaux de baguettes qu'ils entourent d'un chiffon et qu'ils surmontent d'une tête composée de la même manière; tel est également le procédé qu'on suit en Finlande pour fabriquer les *parvas*, fétiches domestiques qui ont survécu même à l'introduction du christianisme. Les sorciers brésiliens emploient des calabasses magiques, traversées par un bâton au sommet duquel ils percent un trou pour simuler la bouche<sup>2</sup>. C'est à peu près la description du fétiche qu'un résident du Bas-Congo vit employer pour retrouver les objets perdus: petit bâton surmonté d'un paquet de rubans de diverses couleurs, au

<sup>1</sup> V. Girard de Rualle, *Mythol. comparée*, ch. II.

<sup>2</sup> Nachtigal, *Voyage du Bureau au Baguirmi dans le Tour du Monde*, 1883, t. II, p. 391.

<sup>3</sup> A. Rêville, *Relig. des peup. non-crit.*, t. I, 217, II, 217 et I, 375.

millea desquels on trouvait une main en bois sculpté, un sifflet et une caléchasse<sup>1</sup>.

Un nouveau pas est franchi lorsqu'au sommet du piquet de la colonne s'ébauche une tête sculptée; nous arrivons ainsi à l'*hermès* qui est à mi-chemin entre la statue proprement dite et la borne ou la poutre scéphales. Parmi les fétiches du Congo qui ont figuré à l'exposition internationale d'Anvers, se trouve un petit spécimen de ce genre, formé d'une tête placée au sommet d'un cylindre; la tête est surtout remarquable par la régularité et même la sérénité des traits qui n'offrent nullement le type Africain, mais rappellent plutôt certaines figures du Bouddha. — Chez les Samoyèdes, on trouve côte à côte la statue complètement façonnée, la pierre que surmonte une tête humaine et la pierre simplement entourée d'étoffes de couleur<sup>2</sup>.

Une fois la tête formée, le reste s'en suit rapidement. On commence par tailler les membres en relief sur le support; puis on les en détache et on s'efforce de leur donner l'attitude de la vie. Mais ce sont là des développements qui appartiennent à l'histoire de l'art, plutôt qu'à l'histoire de la religion.

On fera peut-être observer que, si nous trouvons presque partout des formes intermédiaires entre le bloc informe et l'idole proprement dite, rien n'établit encore que ces formes se soient développées ou succédées dans l'ordre tel décrit.

Il suffirait de répondre avec M. E. Tylor que « il est peu probable que des peuples habiles à sculpter le bois et la pierre et qui emploient ordinairement ces matériaux pour en faire des idoles retournent en arrière pour imaginer de rendre un culte à de grossiers morceaux de bois et à des cailloux. » Mais l'histoire elle-même nous fournit un exemple qui nous permet de suivre le développement graduel des idoles à travers toutes ses phases, — et c'est un témoignage d'autant plus précieux

<sup>1</sup> Ch. Jeannel, *Quatre années au Congo*, Paris 1883, p. 162.

<sup>2</sup> E. B. Tylor, *Gésis, primitif*, t. II, p. 212.



qu'il nous vient du peuple où l'idolâtrie a atteint l'apogée de son épanouissement : les anciens Grecs.

Les Grecs commencèrent, eux aussi, par rendre un culte à des blocs de pierre et à des morceaux de bois. Je me bornerai à rappeler les trente pierres informes qu'un temps des Antonins Pausanias vit encore à Pharos, où elles passaient pour les plus anciens simulacres des dieux. Comment, du myrthe qui personnifiait Artémis à Boïas et de la pierre qui représentait Zeus à Tégée, la Grèce passa-t-elle aux chefs-d'œuvre du ciseau de Phidias ? On ne pourrait résumer cette transition mieux que ne l'a fait M. Max Collignon dans sa *Mythologie figurée de la Grèce*. « Un progrès naturel, y lit-on (ch. I), consista à donner aux pierres brutes une forme régulière, encore que fort rudimentaire. Zeus et Héra sont ainsi figurés sur des monnaies de l'île de Céos. A Sicione la plus ancienne image de Zeus Médikhiós était une pyramide ; celle d'Artémis Patrôa une colonne. Telle était aussi la forme de l'ancienne Héra argienne. On retrouve peut-être une allusion à ces antiquités représentations de la déesse dans une peinture de Pompéi qui montre des Eros et une Psyché sacrifiant devant une colonne à laquelle sont attachés un bandeau (ou stéphane) et un sceptre... Avec le progrès de l'art on ajouta à ces jaliers des attributs caractéristiques, une tête, des bras, des emblèmes phalliques ; c'est l'origine de l'hermès, surmonté d'une ou plusieurs têtes. »

Néanmoins étapes dans le bois que dans la pierre : « Les premières idoles, dit encore M. Collignon, qui cessent d'être de simples fûtes et où apparaît un rudiment de forme humaine, ce sont les pétra. Taillées dans le bois, le plus souvent, ces rudes et grossiers simulacres méritent à peine au début le nom de statues ; ils dérivent du pilier et de la colonne où une main inexpérimentée cherche à indiquer les principaux traits du corps humain... Les poutres à peine dégrossies, les idoles taillées à la hache dans l'épaisseur d'une planche, comme la Héra primitive des Samiens conduisent naturellement aux *xoana* ; ces madriers se prêtaient mieux que le marbre aux

efforts d'un ciseau inhabile... Les statues de bois restèrent pendant toute l'antiquité grecque les monuments les plus vénéralés des temples. Nous savons par le témoignage des auteurs et des inscriptions quel culte leur était rendu. On les dorait : on les peignait de couleurs vives ; on les habillait de riches étoffes... D'autres fois, les offrandes consistaient en fleurs, en couronnes sous lesquelles disparaissait la statue \*.

Cette citation d'un savant archéologue qu'on ne peut accuser de préventions sur cette matière, non-seulement montre bien comment l'idolâtrie se rattache au culte des objets naturels, mais encore offre une réfutation pratique de l'assertion si fréquente que, chez les Grecs, les idoles auraient été, dès le début, une simple représentation de la physionomie attribuée aux habitants de l'Olympe. En effet, nous voyons clairement que les statues des temples sont sorties, par une transition en quelque sorte insensible, des pierres et des poutres adorées au temps des Pélagés. Or, ces pierres et ces poutres passaient pour la réceptacle et non pour la simple image des puissances divines, soit que celles-ci fussent réputées y avoir élu domicile, soit que les anciens adorateurs de ces fétiches leur eussent appliqué, à un moment donné, le nom des grandes Divinités de la nature introduites par de nouvelles migrations d'idées ou de peuples †.

\*) Max Collignon, *Mythologie Figuree de la Grèce*, pp. 11-17.

†) En plus d'un lieu on avait donné le nom d'Arion ou de Héra à un arbre que les Indes vénéraient comme s'il eût servi de base à la création. A Constantinople cette adoration s'était reportée sur une statue d'Attema placée dans les bosquets et il existe une montagne du Mexique où l'on voit une image de Héra ainsi placée à la bifurcation du fleuve. C'est exactement ce qui se passe pour le Christianisme, parmi les populations de la Grèce et de la Germanie, lorsque, ne pouvant reconnaître la création, les empêcheurs pour leurs arbres sacrés, le dieu y attache des relations ou des images du monde. Ainsi sur l'Hennenberg, près de Zell, au Tyrol, on trouve une chapelle de la Vierge, bâtie sur l'emplacement d'un rûel arbré, qui, d'après une légende citée par M. E. Tylor, servait d'habitation à la Vierge et qui pousse des jadisements quand le bûcheron porta la hache dans ses branches, et plus ou moins que les démons ou habitants les quadrupèdes d'Osiris. Pausanias parle d'un arbre sacré, situé sur le mont Elithéon, que les Corinthiens, par erreur d'un oracule, adorèrent sous le nom de Bacchus. Il ajoute qu'ils tirèrent de cet arbre sacré deux Bacchus qui, de son temps, étaient encore en grande vénération sur la place publique de Corinthe.



Sans doute il vint un temps où les esprits les plus avancés de la Grèce se refusèrent à voir dans ces idoles autre chose qu'un signe représentatif de la Divinité, comme on peut le constater par les railleries de Xénophane contre l'anthropomorphisme de ses compatriotes. Mais ce point de vue ne surgit qu'avec le progrès de la philosophie et il ne pénétra jamais profondément dans les masses — témoin, même au siècle de Périclès, le bannissement de Stilpon pour avoir déclaré que la Pallas Athénée de Phidias n'était pas la déesse elle-même. Encore aux derniers jours du paganisme, suivant Arnobe (*Adv. Gent.* V, 17, 19), les partisans de la vieille religion déclaraient adorer non le bronze, l'or ou l'argent des idoles, mais la divinité que la consécration y avait fait descendre.

## II

Sir John Lubbock, conteste qu'on puisse passer directement du fétichisme à l'idolâtrie : « Le fétichisme, dit-il, est une attaque contre la divinité ; l'idolâtrie un acte de soumission, grossier sans doute, mais pourtant empreint d'humilité. D'où suit que le fétichisme et l'idolâtrie sont des états non-seulement différents, mais encore opposés. Il faut donc s'attendre à trouver entre eux, comme c'est le cas, un état de religion où ne se rencontrent ni l'un ni l'autre »<sup>1</sup>.

Cet état intermédiaire consistera à regarder les esprits ou les dieux comme indépendants de toute appropriation humaine, sans cependant leur attribuer les formes de l'homme.

Il faut reconnaître que les exemples invoqués par l'éminent anthropologiste ne sont pas des plus heureux. — par exemple quand il écrit, (p. 257) : que les nègres de l'Afrique occidentale n'ont pas d'idoles. — « Il est vrai, ajoute-t-il, que plusieurs écrivains parlent d'idoles ; mais leurs commentaires montrent presque toujours que, dans ce cas, il s'agit simplement de *fétiches sous forme humaine*. »

<sup>1</sup> Sir John Lubbock, *On the Origin of Civilization*, 2<sup>e</sup> éd., p. 256.

On pourrait croire à la lecture de ce passage, que M. Lubbock réserve le nom d'idoles aux images de la Divinité, vénéralées comme symboles, non comme résidences des esprits, et en ce sens, il aurait peut-être raison de soutenir que les nègres n'ont pas d'idoles. Mais il prend soin de nous dire lui-même (p. 263), avec faits à l'appui, que : « l'idole n'est nullement regardée comme un simple emblème » mais comme une individualité vivante. — Par quels caractères distingue-t-il donc les idoles des « fétiches sous formes humaines » qu'il reconnaît exister par milliers dans certaines parties de l'Afrique ?

Serait-ce que la fétiche est susceptible d'appropriation individuelle, tandis que l'idole reçoit un culte public ? Mais il n'y a pas entre ces deux faits la solution de continuité qu'imagine M. Lubbock. A l'en croire, le premier implique la supériorité de l'homme sur les esprits ; le second, la supériorité des esprits sur l'homme. Une distinction aussi tranchée ne se rencontre à aucune période du développement religieux. Même au plus bas degré de l'échelle, l'homme croit que ses dieux lui sont supérieurs en certains points et il leur attribue nécessairement une certaine indépendance, puisque, jusque dans le fétichisme le plus grossier, il leur fait des offrandes pour les apaiser ou des menaces pour les intimider. D'autre part, même au sein des religions qui ont depuis longtemps atteint ou dépassé le niveau de l'anthropomorphisme, on trouve encore l'idée que l'homme peut triompher de ses dieux, à l'instar de Diomède en lutte avec Mars et Vénus. Le brahmanisme, au sommet de son développement métaphysique, n'admettait-il pas que l'homme, par des sacrifices et des mortifications, pût devenir le maître des dieux ? Est-il besoin de rappeler la raisonnablement souvent alléguée de ce prêtre, qui, dans un accès d'orgueil sacerdotal, se déclarait supérieur à Dieu, parce qu'il pouvait à volonté le faire descendre sur l'autel par la consécration de l'hostie ? Aujourd'hui même, en quoi le paysan de l'Europe méridionale qui plonge sa madone dans l'eau pour faire pleuvoir, diffère-t-il du sauvage qu'une association d'idées analogue conduit — dans les îles Samoa, à



monnifier certaines pierres sacrées. — chez les Boschmans, à traîner un hippopotame par les champs — enfin, parmi les nègres, à jeter un pot dans une source ou à mettre une cruche vide devant une idole ? — C'est seulement à la longue, dans un état religieux bien au-dessus de l'idolâtrie comme du fétichisme, que les hommes en viennent à tenir la divinité pour indépendante de leurs évocations et de leurs acrobies, aussi bien que de leurs flatteries et de leurs menaces.

Les idoles qui reçoivent les hommages de la nation ou de la tribu, sont un simple développement des fétiches à forme humaine qui se trouvent chez les particuliers. Partout où l'on rencontre des idoles qui sont l'objet d'un culte public, on en trouve également qui jouent le rôle de fétiches individuels ou domestiques. Les fouilles de l'Asie mineure, de l'Égypte, de la Grèce, etc., ont fourni une abondante moisson de figurines qui étaient enterrées avec les morts et servaient évidemment de fétiches aux vivants. Chez les Grecs, les premières idoles étaient généralement portatives et les chefs de famille les prenaient avec eux dans leurs migrations<sup>1</sup>. Qu'étaient, sinon des fétiches, ces « dieux » que Rachel déroba à Laban et qu'elle dissimula sous sa tente en s'asseyant dessus, après les avoir mis dans un bûche de chameau<sup>2</sup> ? Les documents de l'Inde brahmanique font, pour la première fois, allusion à l'idolâtrie dans un passage de Manou qui ordonne de se tenir à l'écart des *devulahas* (III, 152) : or une glose plus récente nous apprend que ces *devulahas* étaient des possesseurs de petites idoles représentant des divinités populaires : ils colportaient ces figurines de maison en maison contre rétribution des fidèles<sup>3</sup>. — N'est pas là exactement ce que nous voyons faire aux sorciers du Congo<sup>4</sup> ?

L'Afrique équatoriale nous offre, du reste, la transition du culte privé au culte public de l'idole-fétiche et il est aisé de

<sup>1</sup> Alf. Maury, *Histoire des Religions de la Grèce antique*, t. I, p. 179.

<sup>2</sup> Genèse, ch. XXXI.

<sup>3</sup> A. Barth, *Religions de l'Inde*, Paris, 1879, p. 135.

<sup>4</sup> Camérou, *Actes Africa*, Londres, 1877, t. II, p. 71.

constater que celle-ci ne change pas de nature au cours de cette évolution. Presque tous les explorateurs de cette région parlent d'idoles qui, placées au centre ou aux abords des villages, sont au service, non d'un individu ou d'une famille, mais de toute la communauté; elles reçoivent des offrandes par l'entremise du chef, du sorcier ou même du premier venu, et remplissent en grand le même rôle que les têtes individuelles, — disposant de la pluie et du beau temps, guérissant les épidémies, dénonçant les coupables et produisant l'avenir.

On trouve à l'exposition d'Anvers, dans la collection de l'Etat du Congo, une idole de ce genre, enlevée en 1878 à Roma, sur le Bas-Congo, à la suite d'une rébellion entre indigènes et Européens. C'est une véritable statue de bois de 1 m. 18 c., mais grossièrement taillée et mal proportionnée. Les yeux sont représentés par des petites plaques d'ivoire; la bouche est grande ouverte, montrant les dents, comme chez un homme qui crie. Un lambeau d'étoffe rouge dans le dos, semble le reste d'une couverture. D'innombrables clous rouillés hérissent la poitrine: parmi eux s'aperçoivent quelques lames de couteaux. La signification de ces clous a été expliquée, in même, par M. Gaillot, dans une étude où il rappelle l'existence d'un usage identique au sein de l'ancienne Rome<sup>1</sup>. Ce qui renforce encore cet ingénieux rapprochement, c'est que l'idole de Roma était une véritable idole officielle — elle appartenait à un des petits rois de Roma — et que les clous devaient y être enfoncés par la main du sorcier ou litro, à chaque *palabre* occasionné par un événement public d'importance: guerre, épidémie, mort d'un chef, etc. — de même qu'à Rome le *dictateur clavi Agentis causæ* plantait un clou dans le temple de Jupiter quand il s'agissait de détourner quelque calamité nationale. Il paraît cependant que l'idole en question était aussi au service des particuliers qui pouvaient, moyennant rétribution, l'utiliser pour guérir une

<sup>1</sup> Deux parallèles: Rome et Congo dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. VIII, p. 7.



maladie, favoriser une entreprise ou remplir toute autre fonction habituelle des fétiches<sup>1</sup>.

Le culte des morts peut également conduire à l'idolâtrie en passant par les mêmes transitions que le culte des esprits. On ne peut s'en étonner quand on réfléchit que les âmes des morts sont une classe plus ou moins importante des esprits et, par suite, qu'elles doivent posséder la même faculté de se loger dans des objets quelconques : coquilles, cailloux, bâtons, etc., voire dans de nouveaux corps vivants, hommes ou animaux.

Les Damaras de l'Afrique méridionale représentent leurs ancêtres aux fêtes solennelles des sacrifices par des branches d'arbre auxquelles ils offrent de la viande<sup>2</sup>. Les Araucaniens mettent sur les tombes des billes de bois dressées, qu'ils entaillent grossièrement pour leur faire représenter la forme humaine<sup>3</sup>. Darwin a vu à l'île Keeling, en Malaisie, une cuiller de bois qu'on avait portée sur une tombe à la pleine lune : la cuiller passait en conséquence pour possédée et tressaillait convulsivement, comme aurait pu le faire un chapeau dans une réunion de spirites. Chez les Cafres, les Peaux-Rouges et les indigènes du Pérou, on voit parfois des mères, quand elles ont perdu un enfant, le remplacer par une sorte de poupée qu'elles portent avec elles et qu'elles traitent comme si c'était le fruit de leurs entrailles<sup>4</sup>.

De là à reproduire les traits du défunt sur l'objet qui sert de réceptacle à l'âme, la distance est aisée à franchir. Nombre de peuples plaçant sur la tombe d'un proche une statue avec

<sup>1</sup> Au nom de cette idée pendant d'innombrables rubans, — de petites figurines extrêmement naturalisées représentant des femmes au ventre lumbé, — des calottes minuscules, — des cornes d'antilope et d'autres objets menues. De même, les Grecs, au temps des anciens, recréaient leurs idoles de banderoles, de couronnes, d'objets de toute nature, exotiques, qui empruntaient à ces contacts des propriétés merveilleuses (Maury, *Rel. de la Grèce ant.*, t. II, p. 44). — On voit que les matériaux ne manquent pas pour continuer les parallèles de M. Gauthier, entre la féticherie nègre et l'idolâtrie antique.

<sup>2</sup> Tylor, *Cloute. primit.*, t. II, p. 211.

<sup>3</sup> Herbert Spencer, *Sociology*, t. I, p. 158.

<sup>4</sup> Tylor, *Early History of Mankind*. Londres 1879, ch. VI.

laquelle ils s'entretenaient familièrement et à laquelle ils font des offrandes<sup>1</sup>. En Polynésie, notamment aux îles de la Société, on trouve simultanément, — comme incarnations des morts, — des pierres brutes, des pieux et de véritables statues<sup>2</sup>. En Sibérie, chez les Ostiaques, où l'âme des défunts passe pour résider dans des statues, on rend un culte à celles-ci pendant trois années; après quoi on s'en débarrasse en les enterrant. Si toutefois la mort était un *shaman* ou sorcier, son image reste indéfiniment l'objet d'un culte qui franchit les limites de la famille, et le sorcier lui-même prend rang parmi les dieux<sup>3</sup>.

Il y a des cas où l'on peut saisir plus directement encore comment le culte des morts a conduit à l'idolâtrie. Une croyance fort répandue parmi les non-civilisés, c'est qu'après la mort l'âme — ou l'une des âmes qu'on attribue quelquefois à l'individu, — continue à résider dans le corps ou même dans un fragment de ce corps; par exemple, les os ou le crâne<sup>4</sup>. Or, dans certains pays, les images spéciales qu'on fait des défunts, sont fabriquées avec une partie du corps ou avec ses cendres. Camargo rapporte qu'au Mexique, on recueillait avec soin les cendres des chefs, on les pétrissait de sang humain et on en faisait une image du mort à laquelle on offrait des hommages<sup>5</sup>. Au Gabon, M. Alfred Marche a vu des fétiches formés d'une tête humaine, empaquetée dans un mélange de terre, d'herbes et de feuilles, que surmontait une petite tête en bois sculptée<sup>6</sup>.

Une transition d'un autre genre nous est offerte par l'usage de déposer les restes dans un réceptacle auquel on donne les traits du défunt. Cette coutume, qui existait au Mexique et au Yucatan, se retrouve également dans l'ancienne Egypte. Les Egyptiens croyaient que le double continuait à hanter le sépulchre; ils s'efforçaient en conséquence de conserver le corps,

<sup>1</sup>) Spencer, *Sociology*, ch. VI.

<sup>2</sup>) Tyler, *Créat. primit.*, t. II, p. 227.

<sup>3</sup>) Sir John Lubbock, *Orig. of civil.*, p. 331.

<sup>4</sup>) Tyler, *Créat. primit.*, t. II, p. 196.

<sup>5</sup>) Spencer, *Sociology*, t. I, p. 155.

<sup>6</sup>) A. Marche, *Voyage au Gabon*, dans le *Tour du Monde*, 1878, tome II, p. 301.



pour que ce double pût y faire son séjour ; parfois même, ils déposaient la momie dans un sarcophage qui rappelait les traits du mort ; enfin, pour surcroît de précaution, ils plaçaient à l'intérieur de la tombe des statues qui reproduisaient, autant que possible, cette même physionomie : « Les statues, dit M. Maspero, étaient plus solides que la momie et rien n'empêchait de les fabriquer en la quantité qu'on voulait. Un seul corps était une seule chance de durée pour le double ; vingt statues représentaient vingt chances ». »

M. Herbert Spencer, fidèle à sa théorie que tous les dieux sont des ancêtres divinisés, s'est efforcé d'établir que l'idolâtrie a pour unique source le culte des morts : elle proviendrait de la ressemblance qu'on a cru trouver entre le double du défunt, tel qu'il apparaissait en rêve et certains objets naturels ou travaillés.

Que certaines idoles, comme certains fétiches, passent pour servir de résidence à des âmes humaines et que les images des ancêtres se transforment quelquefois en images des dieux, M. Spencer le démontre d'une façon péremptoire ; mais, pour qu'on puisse généraliser le fait, il faudrait que l'explication couvrit tous les cas d'idolâtrie. Or nous avons vu avec quelle facilité l'idole sort du fétiche et il s'en faut que tous les esprits des fétiches soient tenus pour des âmes humaines. Quand les peuples indo-européens commencèrent à tailler en forme d'idoles leurs grossiers objets d'adoration, il s'en faut qu'ils fussent pour des ancêtres les esprits ou les divinités résidant dans ces blocs de bois et de pierre. De même en Afrique, en Amérique, en Océanie, voire chez les Sibériens, il est facile de constater que les esprits logés dans les idoles, peuvent être des âmes, mais qu'ils ne le sont pas nécessairement.

Cette critique — je le remarque en passant — n'infirme en

<sup>1)</sup> G. Maspero. Conférence sur l'Histoire des dieux dans l'Égypte ancienne d'après les monuments du Louvre dans le Bulletin de l'Association scientifique de France 1873, t. XXIII, p. 384. — Le compte-rendu citée en d'autres passages : « Un seul corps était une seule chance de durée pour le double ; vingt statues représentaient vingt-cinq chances. »

rien la thèse générale du grand sociologue anglais, quand il place l'origine de la religion dans un effort de l'homme pour expliquer, par les forces dont il a directement conscience, celles qu'il trouve à l'œuvre dans le monde extérieur.

Les manifestations les plus rudimentaires du sentiment religieux témoignent d'une tendance à tout personnifier dans la nature, c'est à dire à investir chaque objet ou chaque phénomène des sentiments et des mobiles qui se rattachent à la personnalité humaine. Or M. Spencer a raison de soutenir que les apparitions du surnaturel jouant un grand rôle, c'est quand l'homme commence à préciser et à développer sa notion de la personnalité des choses, ou en d'autres termes, quand il arrive à concevoir cette personnalité sous forme d'esprit, ayant une existence distincte et une physiologie déterminée.

### III.

Quelle que soit l'origine attribuée à la notion d'esprit, on peut tenir pour acquis que l'homme, à un moment donné de son évolution religieuse, prête à des objets matériels les attributs et les facultés plus ou moins développées des êtres conscients et animés. Au point de vue qui nous occupe, la question se réduit dès lors à savoir — d'abord par quel processus intellectuel on en vient à investir ces personnalités flétries d'une forme empruntée aux êtres vivants, le plus souvent à l'homme lui-même — en second lieu, pourquoi l'on s'efforce de reproduire cette forme dans les objets qui servent ou doivent servir de réceptacle aux esprits.

Le « pur esprit » est une conception qu'il est inutile de chercher parmi les peuples non civilisés. Quand l'homme commence à distinguer le corps de l'esprit, il conçoit invariablement ce dernier sous forme matérielle ou quasi-matérielle, comme composé d'une substance ténue, vague, subtile, mais néanmoins susceptible de tomber sous les sens dans certaines conditions déterminées.



L'esprit d'un corps ou d'un objet n'est souvent alors que son *double* et il est probable que le rêve est pour beaucoup dans la genèse de cette conception. Les habitants des îles Fidji possèdent une source profondément enracinée ou, avec de bons yeux, on peut discerner les esprits des hommes, des animaux, des pierres, des bâtons, des maisons même, de tous les objets possibles, voguant pêle-mêle vers un autre monde<sup>1</sup>. Le Père Charlevoix rapporte que chez les Indiens de l'Amérique du Nord, les âmes sont pour ainsi dire les ombres et les images animées des corps ; en conséquence de ce principe, ajoute-t-il, ils croient tout animé dans l'univers. C'est encore à cette conception que nous reportons l'usage si répandu d'enterrer avec le défunt ses armes et ses outils, souvent après les avoir briésés.

La forme de l'esprit peut cesser d'être le *double* de la chose, sans pour cela assumer la physionomie humaine. Quand Itoca Rocca, voulant imposer le culte du soleil, fit briser une pierre calébre, adorée par les habitants d'un district Péruvien, il s'en échappa, au dire de la tradition, un perroquet qui disparut dans une pierre voisine, et celle-ci hérita aussitôt de l'adoration populaire<sup>2</sup>. Il est inutile de rappeler les innombrables divinités auxquelles des peuples, même relativement avancés, ont prêté les traits des animaux. On ne doit pas perdre de vue que, pour les races indigènes, l'animal est l'égal, voire même le supérieur de l'homme ; dès lors, quoi d'étonnant à ce qu'elles aient adoré des animaux ou prêté des formes animales aux puissances surhumaines ?

En général, cependant, la forme humaine finit par prédominer dans la conception des dieux, soit que l'homme s'estimant le plus élevé des êtres, n'en connaisse pas de mieux faits pour prêter leurs traits aux puissances supérieures ; soit qu'à force d'attribuer aux divinités des sentiments et des mobiles humains on finisse par leur prêter aussi la physionomie humaine.

Cet anthropomorphisme peut s'affirmer de deux façons : ou bien l'on se figure les dieux comme des hommes agrandis,

<sup>1</sup> A. Reville, *Relig. des peuples non civilisés*, t. II, p. 120.

<sup>2</sup> Girard de Rualle, *Mythologie comparée*, Paris 1878, t. I, p. 14.

ou bien on se bornera à modifier les conceptions antérieures de leur physiognomie par l'adjonction de traits empruntés à l'homme : de là ces étranges descriptions qui nous offrent tantôt des dieux à corps d'hommes et à tête d'animal, tantôt des dieux à corps d'animaux et à tête d'hommes, conceptions si fréquentes dans la mythologie de tous les peuples chez qui les bizarreries de l'imagination n'ont pas été réfrénées par l'opération du goût ou par les progrès de la raison.

On a cru parfois trouver dans ces combinaisons grossières ou fantastiques de profonds raffinements de symbolisme. Il existe encore toute une école de mythologues qui y cherche des allégories ou des métaphores primitives dont le sens se serait effacé grâce aux altérations du langage ou à l'obscurcissement de la pensée. Ne serait-il pas plus simple et plus vraisemblable d'y voir des produits spontanés et sincères de l'imagination humaine, qui, dès l'instant où elle conçoit des êtres surnaturels, leur prête la forme la mieux appropriée à leur destination, sans s'arrêter aux objections d'une esthétique ou d'une science encore à naître ? Quand les peuples-enfants attribuent aux dieux qui se distinguent par la force ou par la ruse, les traits d'un lion, d'un aigle ou d'un serpent, voire plusieurs bras, plusieurs jambes ou plusieurs têtes, lorsqu'ils leur attachent des nageoires pour établir leur faculté de vivre dans l'eau ou des ailes pour marquer leur pouvoir de se transporter à travers les airs, ils font peut-être du symbolisme, mais c'est du symbolisme inconscient. Le symbolisme voulu et réfléchi ne vient que plus tard, quand il s'agit de sauvegarder la tradition religieuse en atténuant par l'interprétation allégorique les discordances scientifiques ou morales des vieux mythes.

Le naturisme, c'est-à-dire le culte de la personnalité qu'on attribue aux choses ; — l'animisme, qui considère les esprits comme des entités distinctes ; — l'anthropomorphisme ou, pour parler plus exactement, le zoomorphisme, (s'il m'est permis d'employer ce terme pour désigner la conception de l'esprit sous les traits d'un être vivant quelconque, réel ou imagi-



naire) — telles sont donc les sources psychologiques de l'idolâtrie.

Une fois que l'homme prête aux puissances invisibles des formes déterminées, il sera conduit par une association naturelle à reproduire ces formes dans les objets qui sont ou qui doivent devenir le corps de ces puissances. Ce n'est plus ici l'esprit qui est coulé sur le modèle du corps, mais, par une sorte d'action réflexe, le corps qui est taillé sur le modèle de l'esprit.

Si l'objet, tenu pour possédé, et vénéralisé en conséquence, se prête au modelage; nous avons vu plus haut, comment il reçoit graduellement la physionomie d'un être vivant. Si c'est un caillou, une feuille, de l'herbe, de la poussière, etc., ou tout autre objet qui, pour une raison quelconque, n'est pas jugé susceptible de recevoir une forme nouvelle, ou bien ils resteront à l'état de fétiches ordinaires, et ainsi s'explique peut-être la persistance du fétichisme côte à côte avec l'idolâtrie; ou bien on leur fabriquera un réceptacle auquel on donnera la forme vivante. On sait que la *Magna Mater* du mont Ida était une pierre noire de petite taille, probablement un zéolithe. Quand elle eût été transportée de Pessinonte à Rome, pendant la seconde guerre punique, les Romains la montèrent en argente, et, sans autrement la tailler, en firent le visage de l'idole qui personnifia la Mère des dieux dans le temple du Palatin<sup>1</sup>. Nous avons vu le cas des basements et des contres qu'on place dans une statue ébauchée à l'image du défunt. Dans l'Afrique équatoriale on trouve des figurines dont le corps est entaillé de façon à contenir des herbes, de la terre ou quelque autre fétiche<sup>2</sup>. L'esprit possède alors, en quelque sorte, deux corps concentriques: l'un qui est un objet informe, l'autre qui reproduit une physionomie vivante. Il n'est pas toujours facile, en pareil cas, de distinguer si le culte s'adresse au contenant ou au contenu, mais le plus souvent l'adorateur en

<sup>1</sup>) *Les dieux de l'ancienne Rome*, par L. Preller, trad. Henr. Païss, 1891, p. 300.

<sup>2</sup>) Camille, *Ancient Africa*, t. I, p. 320. V. aussi les données d'idôles dans les quatre douches au Congo de M. Ch. Jaumier (Paris, 1882) et dans le Voyage au Gabon de M. Alfred Marche (Tour du Monde ann. 1878.)

vient, par une confusion graduelle, à embrasser les deux dans un même tout<sup>1</sup>.

Si, d'autre part, il s'agit non d'un esprit déjà fixé dans un fétiche, mais d'un esprit encore libre, qu'on veut introduire dans un objet matériel, on s'empresse de donner à celui-ci les formes du corps qu'on prête à la puissance surnaturelle. Or, en effet, un esprit peut-il se trouver mieux que dans un corps s'adaptant au sien? Nous avons vu plus haut l'application de cette croyance chez les peuples qui plaient sur la tombe une image de leurs morts pour y loger l'âme du défunt. M. le professeur C. P. Tiele explique que les *niygalli*, ces représentations de monstres si fréquentes aux abords des palais chaldéens, avaient pour but d'offrir aux mauvais esprits, particulièrement aux esprits des maladies, une image qui fût la reproduction exacte de leur corps, par conséquent une demeure préférable au corps du malade<sup>2</sup>. Au Thibet et à Siam, où l'on conçoit les démons des maladies sous une forme humaine ou quasi-humaine, on les fait passer dans des poupées ou dans des statuettes d'argile que les Siamois exposent sur les arbres ou abandonnent au courant des rivières dans un panier rempli d'aliments<sup>3</sup>.

On peut-être observer que, dans ces cas, au moment où l'on fabrique l'image, on ne la regarde pas encore comme le réceptacle d'un esprit. De même, lorsque, pour animer une poupée ou une statuette, il faut se livrer à certaines cérémonies ou incantations, comme on le voit chez les Hindous, les

<sup>1</sup> Dans le statue de la *Wigwa Mater Misericordiae* à Rome, la fétiche, qui s'est enchevêtrée, représente évidemment la résidence de la Divinité. Au contraire, dans l'idole de Boua, décrite plus haut, les cornes, écharpes et autres attributs qui sont attachés à la statue, n'ont qu'une valeur d'accessoirs, d'accessoires, tout au plus de formes inférieures. La transition se rencontre dans ce passage de M. C. P. Tiele : « J'ai pu recueillir à grande peine quelques-uns de ces fétiches grotesques et mal faits, car les nègres s'en défient très difficilement, et jamais sans avoir eu soin, au préalable, d'enlever soigneusement tout ce qui leur paraît appartenir à la statue de leurs idoles » (*Quatre années au Congo*, p. 96.)

<sup>2</sup> Cf. P. Tiele, *Histoire des monstres religieux de l'Égypte et des peuples assyriens*, Trad. franç., Paris, 1839, p. 170.

<sup>3</sup> Tiele, *Opuscule*, p. 11, p. 232.



Polynésiens, les Nègres, les Finnois, etc., ceux qui façonnent et même ceux qui emploient l'image ne se méprennent point sur son caractère impersonnel, aussi longtemps qu'elle n'a pas subi l'opération magique. Comment donc soutenir que l'idole est la continuation du fétiche, et ne conviendrait-il pas d'admettre que, dans ce cas si fréquent, la statue ou l'image, tenue pour la résidence d'un esprit, a été un simple portrait avant d'être un fétiche? MM. Edw. Tylor et Alb. Réville eux-mêmes, qu'on ne peut accuser de favoriser la thèse de la *dégénérescence* dans la marche générale du développement religieux, ne semblent pas éloignés de partager cette manière de voir<sup>1</sup>.

L'objection, ainsi présentée, ne manque pas de fondement. Mais elle ne tient pas compte d'une distinction importante. La thèse que je rejette suppose qu'on crée d'abord une figure symbolique pour représenter la Divinité, puis que cette figure, *par l'oubli de sa destination primitive*, est prise pour la résidence de cette Divinité, ou pour le dieu lui-même. Mais, dans le cas dont nous nous occupons, cet oubli ne se produit point : l'artiste sait qu'il fabrique une idole future et l'idolâtre se rend compte de l'origine de la statue qu'il tient pour le corps de son dieu. Sans doute l'idole n'a pas commencé par être un fétiche, mais elle n'a été fabriquée que pour le devenir. C'est l'opération qu'Hermès Trismégiste, au dire de Saint-Augustin, décrit de la sorte : « Rattacher par des arts magi-

<sup>1</sup> A. Réville, *Pratiquantes*, Paris, 1881, p. 173. — E. B. Tylor, *Cham. primit.*, t. II, p. 221. — « Il ne faudrait pas croire, dit même M. Tylor, que l'homme qui a fabriqué les premières idoles, les ait considérées comme des individualités vivantes ou même comme des objets doués d'une certaine puissance. Il est très probable que le but primitif de l'image était simplement de représenter quelque parentage divin. » — Et cependant M. Tylor nous montre lui-même à la page précédente comment l'idole est partie du fétiche : « Une transition à peine sensible nous permet de passer (du fétichisme) à l'étude de l'idolâtrie. Quelques lignes tracées sur la terre ou sur la pierre, quelques perles ou sautoires, quelques bandes de peinture suffisent pour transformer le poteau ou le sautoir en une idole. » — Quant à M. Réville il suffit d'ouvrir son *Introduction* et son ouvrage sur les *Religions des peuples non chrétiens* pour y relever des transitions nombreuses du fétichisme au culte des morts à l'idolâtrie.

que les esprits invisibles à des choses visibles et corporelles, afin que celles-ci deviennent comme les corps animés des esprits auxquels elles sont consacrées, c'est ce qui s'appelle faire des dieux; grand et merveilleux pouvoir dont sont doués les hommes'. — Il est, du reste, impossible de tracer sur ce terrain la démarcation entre le fétiche et l'idole. Nombre d'objets naturels ne passent, eux aussi, à l'état de fétiche qu'à la suite d'une opération magique. Parmi les nègres de la côte occidentale, c'est seulement quand l'amateur a choisi son fétiche que le sorcier y fait descendre l'esprit. Dans certaines îles de la Polynésie on croit que les esprits habitent temporairement des pout, des statues, et des oiseaux vivants. Mais, à quelque catégorie qu'appartienne leur réceptacle, on peut les en extraire pour les introduire par simple contact dans des plumes qui servent à les faire passer dans d'autres objets. Idoles, oiseaux et plumes ne sont l'objet d'un véritable culte que pendant le temps où ils ont l'honneur de loger ces hôtes surnaturels. En Nouvelle-Zélande, — où le prêtre fait descendre l'âme d'un mort dans une statue qu'il secoue pour la circonstance, comme s'il s'agissait de faire rentrer l'esprit dans un corps en léthargie ou en sommeil — si l'âme se montre récalcitrante, il peut arriver qu'elle envahisse le corps de l'officiant et plonge celui-ci tombo en convulsion'. — Ces exemples suffisent pour montrer le peu de différence qui existe au point de vue religieux, entre le fétiche et l'idole.

## IV

S'en suit-il qu'on ne puisse trouver d'idole originellement façonnée dans le seul but de fournir un portrait ou un symbole? Le prétendre ne serait manquer à la vraisemblance des faits, non moins qu'à l'esprit de notre méthode.

On peut constater, dans plus d'une religion, des périodes

1) Augustin. *De la Cité de Dieu*, liv. VIII, § 22.

2) Tylor. *Culte primitif*, t. II, p. 225-226.



de déclin interne où l'idolâtrie, toujours latente parmi les superstitions populaires, remonte, pour ainsi dire, à la surface du culte — témoin le bouddhisme qui, après avoir détruit les bases même de l'idolâtrie, lui a rouvert ses temples de l'Himalaya au Japon. — Mais ce sont là des cas de renaissance ou d'infiltration, plutôt que de développement logique et spontané.

Nous avons aussi à suivre la part d'une tendance, naturelle aux imaginations incultes, qui leur fait admettre un lien subtil entre un portrait et son original. Là où nous ne voyons qu'une relation subjective, les sauvages trouvent une relation objective : pour eux, faire l'image d'un objet ou d'un être, c'est le créer ou au moins le reproduire. Une autre croyance, peut-être plus répandue encore, c'est qu'à travers le portrait, on peut affecter l'original en bien ou en mal. De là, d'une part, les sortilèges et les malédictions qui ont pour but d'asservir un esprit ou d'ensorceler un individu, en opérant sur son effigie ; — de l'autre, les hommages et les offrandes qu'on adresse à une statue ou à un portrait, dans la pensée que l'original en bénéficiera. Il est parfaitement admissible que de semblables pratiques conduisent à voir dans l'image une individualité vivante, bien qu'alors la croyance dont décrit l'idolâtrie ne donne guère un niveau religieux plus élevé.

Tout ce que je soutiens, c'est que la confusion du portrait avec l'original réel ou supposé représente la source la moins fréquente de l'idolâtrie. Il y a des cas, bien autrement nombreux, où l'idole est directement sortie du fétiche par une série de modifications faciles à retrouver, sans que la substance de l'usage ait cessé un seul instant d'être prise pour la résidence d'une personnalité surnaturelle. Il y en a également, peut-être plus nombreux encore, où l'image n'a été fabriquée qu'en vue de devenir une idole, c'est-à-dire la résidence d'une âme, d'un esprit ou d'un dieu. Dans l'une et dans l'autre de ces hypothèses, l'idolâtrie se rattache, comme le fétichisme, à la théorie de la possession, c'est-à-dire à la croyance que des êtres doués d'une puissance mystérieuse peuvent résider dans

un objet matériel. La seule différence avec le fétichisme, c'est que, dans l'idolâtrie, ces êtres spirituels sont conçus sous une physionomie concrète et précise que l'adorateur cherche à retrouver dans la forme de l'objet. Ainsi s'explique de la façon la plus naturelle ce phénomène qui a fait si souvent l'étonnement des philosophes et le scandale des théologiens : l'homme se prosternant devant des dieux de bois et de pierre dont il aurait dû connaître la valeur, puisqu'il les avait fabriqués lui-même.

GODEFROY D'ALVILLA.



# ESDRAS

## A-T-IL PROMULGUÉ UNE LOI NOUVELLE?

---

Dans une dissertation accueillie par la *Revue de l'histoire des religions* en 1881, j'ai cherché à prouver qu'en exagérant le rôle d'Esdras dans l'établissement du judaïsme, contrairement aux données formelles des *Chroniques*, les critiques de l'école « grafienne » se sont laissés purement et simplement influencer par la légende rabbinique, qui fait d'Esdras le plus ancien chef du pharisaïsme. Les Pharisiens disaient : Esdras aurait mérité que la Loi fût promulguée par sa main (מִן יָדוֹ נִתְּנָה לָנוּ תּוֹרַת מֹשֶׁה) ; les « Grafians », plus affirmatifs et plus précis, disent : « Esdras a promulgué et en partie composé la Loi rituelle, dite aussi Code sacerdotal ».

Cette modeste dissertation a eu l'extrême honneur d'attirer l'attention de M. A. Kuenen, professeur à l'Université de Leyde, qui y a consacré l'une des Remarques qui accompagnent son recueil des *Lectures*, faites par lui à Oxford et à Londres en 1882. J'ai sous les yeux la traduction de M. Vernes, publiée l'année dernière chez M. Ernest Leroux<sup>1</sup>. M. Kuenen est un « grafien » convaincu et militant qui s'est acquis une célébrité bien gagnée par ses nombreux travaux de théologie et de critique religieuse. Il est fort naturel qu'il ait cherché à réfuter mes critiques de l'opinion que son école professe sur l'ingérence d'Esdras dans la promulgation du code sacerdotal ; ce qui m'étonne, c'est de trouver, au début

<sup>1</sup> *Religion nationale et religion universelle*, par A. Kuenen, remarques II, p. 236-239.

même de son argumentation, une attaque personnelle qui ne fait guère avancer la solution scientifique. Voici par quels mots M. Kuenen ouvre le débat :

« La conception de la personne et de l'œuvre d'Esdras, qu'ont adoptée *E. Reuss, Graf, Wellhausen* et d'autres, n'a point fait sur *Halévy* une impression favorable. Il la trouve en partie exagérée et en partie tout à fait inexacte. Cette impression aurait dû le conduire à l'étude de la question prise dans toute son ampleur, question à laquelle appartiennent, entre autres, la critique des livres d'Esdras et de Néhémie et la comparaison constante du « code sacerdotal » avec les autres collections législatives et avec *Ézéchiel*. Mais il ne paraît pas qu'il se soit imposé cette peine. D'Esdras et de Néhémie il ne connaît pas même le contenu, encore moins la composition; sur le point de l'antiquité des lois sacerdotales, il ne donne rien de plus que quelques remarques détachées, qui, au cas qu'elles fussent justes, ne seraient absolument pas décisives. Ce n'est certes point une démonstration de cette nature qui peut convertir les défenseurs de l'hypothèse de *Graf* ».

Cette façon d'écarter le débat sur un point précis, sous prétexte qu'il eût fallu reprendre la question générale dans toute son étendue, ressemble quelque peu à celle d'une personne qui, possédant une pièce suspecte, voudrait qu'on l'acceptât jusqu'à ce qu'on eût fait une enquête minutieuse sur le bilan des Finances nationales. Quant à la manie de traiter tout adversaire comme un ignorant bête, elle est à ce qu'il paraît très familière aux théologiens de la nouvelle école. M. Kuenen aurait dû alors s'en tenir là et dédaigner d'entrer en discussion avec un contradicteur qui d'après lui ne sait pas le premier mot de la question, mais M. Kuenen est avant tout un orateur et l'éloquence entraîne. M. Kuenen a parlé, M. Kuenen parlera.

Les notices biographiques que le *Chroniqueur* tourait sur le célèbre scribe, peuvent se résumer en quelques mots : Esdras,



qui était un letré versé dans la loi de Moïse *וְהָיָה עִזְרָא כֹהֵן מִלְּבָיִם*, Esdras, vii, 6) vint à Jérusalem la septième année d'Artaxerxès (*ibid.*, 7, 8), afin de s'adonner tout entier aux exercices religieux et d'en propager la connaissance parmi ses coreligionnaires (*וְהָיָה עִזְרָא כֹהֵן מִלְּבָיִם וְהָיָה לְכָל הָעָם לְלֹמְדֵי הַתּוֹרָה*, *ibid.*, 10). Il était muni d'un firman du grand roi, lui accordant le droit d'établir l'administration de la justice en Judée. Ses zèle eut bientôt l'occasion de se manifester au grand jour. Prévenu par les chefs (*ibid.*, ix, 1) que plusieurs Israélites avaient épousé des femmes payannes, il s'en désola publiquement et n'eut point de cesse qu'il n'eût fait rompre les mariages illégitimes (*ibid.*, ix-x). Treize ans après cet événement, Esdras figure dans la suite de Néhémie, satrape de la Judée, pendant l'inauguration du mur de Jérusalem, qui eut lieu le 25 Eloul, sixième mois de l'année juive. Le premier jour du septième mois, on invita Esdras à apporter le livre de loi de Moïse (*וְהָיָה עִזְרָא כֹהֵן מִלְּבָיִם וְהָיָה לְכָל הָעָם לְלֹמְדֵי הַתּוֹרָה*, Néhémie, viii, 1) ; le livre fut apporté et Esdras, placé sur une estrade, l'ouvrit devant le peuple en faisant des actions de grâces, après quoi les lévites en firent une lecture publique, accompagnée d'une interprétation populaire (*ibid.*, 3-8). Le lendemain, Esdras reçut les chefs du peuple, qui vinrent le consulter au sujet de la fête des tabernacles (*ibid.*, 13-15). Voilà tout ce que le Chroniqueur rapporte sur la vie d'Esdras, qui, dépourvu d'initiative, ne se montrait que quand il se savait protégé par des personnages haut placés. Il y a plus, la défense des mariages profanes dont il est parlé dans Esdras, ix-x, paraît être identique à celle qui fut exécutée par Néhémie (Néhémie, ix-x), à l'initiative duquel sont dues toute les autres réformes mentionnées par les Chroniques et dont la postérité a consacré le souvenir (Esclésiastique, xliix, 12; II Maccabées, i, 18-19).

C'est de ce personnage effacé et d'une dévotion toute passive, que l'école de Gratz a fait le promulgateur du Code sacerdotal et le père du judaïsme. Ce code nouveau, élaboré selon eux en Babylonie, probablement par Esdras lui-même, aurait été pour la première fois lu et interprété à Jérusalem

pendant la réunion du septième mois convoquée par Néhémie. Le bon satrape aurait tacitement consenti à la fraude pieuse du scribe entreprenant et lui aurait facilité les moyens de régler sur la législation nouvelle la consommation de la communauté restaurée. De leur côté, les prêtres et les lévites de Jérusalem auraient accepté la Thora apportée par Esdras, au même titre que l'ancienne loi de Moïse, sans seulement s'informer de son origine ou de son contenu. Voilà ce que l'école « gratienne » veut que nous croyions les yeux fermés et quand elle voit que ses affirmations provoquent nos doutes, elle s'impatiente et nous traite d'incrus et d'ignorant !

Mais passons. Si l'hypothèse qui attribue à Esdras l'importation de la loi lévitique en Palestine manque absolument de base, celle qui concerne la promulgation de cette loi dans l'assemblée présidée par Néhémie est encore plus insoutenable, par cette raison d'abord que les lévites, mis subitement en face d'un texte inconnu auparavant, auraient été incapables de le comprendre assez pour en expliquer le contenu au peuple : ensuite parce que, même après la lecture, aucune mesure n'a été prise pour célébrer le jour du pardon qui est la fête la plus sainte de la législation lévitique. Cette dernière circonstance montre clairement que ni Esdras ni Néhémie n'avaient aucune préférence pour ce code en particulier ; enfin parce que, suivant Esdras, III, 4, le régime sacrificiaire était déjà mis en pratique par Zerobabel, d'où il résulte que le code sacerdotal faisait partie intégrante du Pentateuque longtemps avant Esdras.

A ces arguments nets et précis, M. Kuenen oppose un plaidoyer magnifique, plein de distinctions et de pénombre, mais qui a l'inconvénient de passer toujours à côté de la question véritable. Le morceau est trop beau pour ne pas être cité en entier :

« La faiblesse de cette tentative (*sic*) saute aux yeux. Les lamentations d'Esdras dans Esdras, IX, prouvent bien combien était sérieux son attachement à la Thora (Deutér., XXIII, 2-8),



quels tourments lui causait la méconnaissance du peuple à son égard (personne n'a dit le contraire) ; mais qu'en puissions après avoir lu Esdras, x, méconnaître que ces dispositions s'associaient à une force pleine de ténacité, à un zèle qui ne reculait devant rien (quelles sont les difficultés qu'Esdras avait à vaincre ?), est une chose presque incompréhensible. Néhémie lui aussi (lies « seul ? ») était un homme énergique, mais — comme la chose résulte surtout de Néhémie, xiii — entièrement dans la direction d'Esdras (lies « des choses du peuple qui provoquaient et soutenaient l'action d'Esdras »). C'est précisément par là et ce n'est que par là que s'explique la résistance qu'il rencontre tout d'abord lors de la reconstruction des murs de Jérusalem (Néhémie, iii-vi). Il n'y a donc rien que de naturel dans la supposition qu'il ait collaboré avec Esdras (cela est certain !). Mais à quoi ? (à défendre les mariages profanes ? L'histoire le dit formellement). Néhémie, viii-x nous donnant la réponse (mais ces chapitres ne mentionnent pas d'un seul mot l'introduction d'une Thora nouvelle !). On pourrait presque se demander si *Halévy* a lu ces chapitres, en particulier le chapitre x (je crois le connaître un peu, mais je n'y trouve pas ce que M. R. y met) ? Comment expliquer autrement qu'il ait pu écrire, qu'après la lecture aucune mesure n'a été prise pour introduire dans la pratique les prescriptions propres au code sacerdotal, comme, par exemple, la célébration du jour du pardon que ce code regarda comme le plus saint de l'année. Il est, en effet, douteux que Lévitique xvi eût déjà été incorporé à la loi sacerdotale (nous croirons quand on aura découvert Esdras, n° 2 !). Mais il est faux (quelques lignes plus haut c'était une hypothèse, maintenant c'est un dogme !) que cette loi n'ait pas été introduite (lies « mise en pratique » car Néhémie, viii, 48 et x, 38-40 ne parlent point d'une nouvelle loi). Vouloir mettre de côté le témoignage de Néhémie, viii, 47, en renvoyant à Esdras, iii, 4 est tout ce qu'il y a de plus superficiel (je ne comprend pas : la contradiction n'existe point. Le premier passage n'a pas trait à la fête même, mais au mode de la célébration : 15) : ici, l'é-

certain des Chroniques parle positivement dans son style bien connu, mais Néhémie viii-x ont été par lui pris ailleurs et ont une valeur historique beaucoup plus grande (mais si Néhémie, viii, 18 permet de déduire la non-existence du code sacerdotal, il faudra en conclure en même temps que le Deutéronome n'a pas non plus existé auparavant !). Quant à ce qui concerne les textes qui mettent Esdras et la Loi dans un rapport si étroit l'un à l'égard de l'autre (oui, comme senshe et exégète !), après ce qui précède, personne ne pourra s'étonner que nous les trouvions très remarquables (en quoi ?) : ils nous donnent précisément ce dont nous avons besoin pour expliquer Néhémie, viii-x (ces chapitres n'ont pas besoin d'explication !), à la condition, bien entendu, de ne pas les atténuer (personne ne fait cela !), mais d'en tirer (lisez « d'y mettre ») qu'Esdras rapporta avec lui de Babylone ce qui n'était pas encore connu en Judée, ce qui était bien moins encore admis (sans que personne protestât ?) ..

Quand on dépouille la pièce précédente des fleurs de rhétorique qui la parent et des nombreuses incidences qui la compliquent, on en dégage les propositions suivantes :

Esdras s'occupait beaucoup de la loi, donc cette loi lui appartenait en propre : donc c'est le code sacerdotal.

Dans une grande réunion on a lu la loi, donc cette loi a été celle qui a été importée par Esdras, savoir, le code sacerdotal.

Néhémie estimait beaucoup Esdras, donc il consentit à l'introduction interlope du code sacerdotal.

La célébration du jour du pardon n'est pas mentionnée par le biographe d'Esdras et de Néhémie, donc le précepte y afférent a été interpolé dans le code sacerdotal postérieurement à ces personnages.

Je laisse au lecteur le soin de juger la force de ces singuliers syllogismes. Ce sont de simples affirmations rattachées artificiellement à des prémisses d'une nature différente. La dernière conclusion, prise au pied de la lettre, mènerait plus



loin que M. Kuenen ne le voudrait. Ainsi les Chroniques ne parlent nulle part de la Pentecôte, en résulte-t-il que les préceptes concernant cette fête dans les livres divers du Pentateuque ont été confectionnés après Esdras et Néhémie? Sur le domaine de la critique biblique comme partout ailleurs, l'argument *a silentio* ne prouve pas grand chose.

Mais si la parole de M. Kuenen est éloquentes, son silence l'est encore davantage. M. Wellhausen, le chef reconnu des « Grafians », en arguant de l'expression « *וְיָהוָה (ou אֱלֹהֵינוּ) בְּיָדֵינוּ* » de la missive d'Artaxerxès (Esdras, vii, 14, 25), avait écrit en toutes lettres : « Am wichtigsten bleibt indessen der Ausdruck, dass das Gesetz (die Weisheit) seines Gottes in seiner Hand gewesen sei : es war also sein Privatbesitz, wenn es auch Geltung für ganz Israel beanspruchte (*Geschichte Israels*, I, p. 422) ». A cela j'ai fait la remarque suivante que je suis obligé de citer en entier afin d'éclaircir tous les points en litige : « J'ai le regret de dire que cette argumentation, rappelant le plus mauvais côté de la subtilité rabbinique, est de nature à donner une idée peu favorable de la méthode actuelle des études bibliques. Prendre les mots « qui est dans ta main » dans le sens lourdement littéral de « que tu tiens dans ta main » dans le seul but de prouver une thèse favorite, ce n'est vraiment pas faire preuve de beaucoup d'habileté. Il n'est pas nécessaire d'être linguiste pour savoir que cette expression marque simplement l'idée générale et abstraite de possession. C'est un simple compliment que le Grand roi entend faire au savant prêtre, en lui disant : Fais les choses d'après la loi divine ou d'après la science divine que tu possèdes si bien. Du reste, n'est-il pas étrange qu'on aille chercher dans la lettre d'Artaxerxès la preuve qu'Esdras avait un manuscrit tout prêt à être imposé aux Israélites de la Palestine? N'est-il pas plus étrange encore de vouloir y trouver que le roi payen ait ordonné de propager la nouvelle doctrine avec le concours des autorités perses? Comment expliquera-t-on le zèle d'Artaxerxès pour le code sacerdotal et sa haine contre le code deutéronomique? Il est d'ailleurs presque inutile d'ajouter que cette lettre,

portant un cachet postérieur à l'époque perse, est certainement apocryphe et ne peut par conséquent servir de témoignage en ce qui concerne des faits antérieurs. En un mot l'argumentation dont il s'agit fait tâche dans les livres de savants aussi sérieux et ne mérite pas qu'on s'y arrête plus longtemps ».

Voilà ce que j'ai fait remarquer dans l'article incriminé et j'ose croire que personne n'y méconnaîtra le désir de réconcilier la parfaite franchise d'expression qu'on doit à la vérité avec l'estime inaltérable qu'on doit professer pour un savant aussi éminent que M. Wellhausen, avec lequel il est toujours regrettable de se trouver en désaccord. Sur ce point controversé, on aurait été heureux d'avoir l'avis explicite de M. Kuenen; malheureusement notre savant adversaire a mieux aimé nous priver de tout renseignement direct et il ne nous reste qu'à interpréter son silence comme un aveu que notre critique a touché ici un point vulnérable<sup>1</sup>.

J'ai dit précédemment que l'arrivée d'Esdras traîne aux avant celle de Néhémie ainsi que la réforme du mariage faite par ce scribe d'après Esdras, vii-x, me paraissait assez douteuse parce que le nom écrit נְחִמְיָה dans le protocole, Néhémie vii, 1 et qui suit celui de Néhémie (נְחִמְיָה) pourrait être identique à la forme plus usuelle נְחִיָּה. M. Kaenen s'en indigne : « On doit protester avec la plus grande énergie contre une critique aussi légère. L'écrivain ne tient pas compte qu'Esdras, vii-x sont empruntés en partie aux propres mémoires d'Esdras. Il ne fait pas attention à Néhémie, vii, 36, ou *Néhémie lui-même* nous apprend qu'Esdras le scribe, dès avant *(sic)* la consécration de Jérusalem, conduisait un des chœurs — une preuve pourtant qu'il n'était pas alors un personnage insignifiant et qu'il avait gagné

<sup>1</sup> Je vois avec plaisir que la proposition critiquée par moi a été admise au texte et mise en note dans la 2<sup>e</sup> édition de la *Cronache Israelitica* (p. 431). Il faut espérer que M. Wellhausen qui suit toutes parties à la critique impatiale, abandonnera néanmoins l'hypothèse acronique relative au rapport d'Esdras avec l'importation et la promulgation du code sacerdotal en Judée ! L'hypothèse principale concernant ce code, qu'il défend avec tant de savoir et d'éloquence, n'y perdra pas grand chose.



ses éperons ». De ces deux propositions, l'une est inexacte, car le chapitre VII d'Esdras qui contient la date de l'arrivée du scribe appartient sans aucun doute au Chroniqueur, attendu qu'Esdras y est mentionné à la troisième personne; l'autre, n'a rien à voir avec le point en litige. Personne ne considère le scribe comme un homme tout à fait insignifiant; ce dont nous demandons à être convaincu, c'est qu'Esdras ait « gagné ses éperons » par une réforme qui a dû être renouvelée trente ans après. Cela est d'autant plus invraisemblable que ladite réforme avait été entreprise sur l'initiative des chefs et exécutée avec le consentement du peuple tout entier (Esdras, IX-X), c'est-à-dire dans les mêmes circonstances que la réforme de Néhémie, lequel ne fait d'ailleurs pas la moindre allusion à la tentative antérieure de son ami et collaborateur.

M. Kuenen pourrait: « Le renvoi à Néhémie, VII, 7 est fâcheux; Néhémie, VII est la liste des exilés qui sont revenus avec Zorobabel et Joab (verset 5), un double de Esdras, II; si Néhémie et Esdras s'y trouvaient, ils auraient dû en 445 avant J.-C. être âgés d'environ cent vingt ans! Mais en outre, Néhémie lui-même nous dit (chap. I) que, dans la vingtième année d'Artaxerxès I<sup>er</sup>, il était employé à la cour du Perse; et (VII, 4, 5) que la liste en question contient les noms de ceux qui étaient rentrés en Judée « au commencement ». Or ce qui concerne Esdras, il n'est nommé ni Néhémie, VII, 7, ni Esdras II, 2, où l'on lit, d'une part Azaria, de l'autre « Seraja ». Azaria est un nom très répandu qui porte en environ vingt-cinq personnages du Vieux Testament. Qu'est-ce qui nous donnerait le droit de le changer en « Esdras »? — J'ai le regret de remarquer que M. Kuenen exagère énormément une pensée; il ne s'est agi pour moi que d'un doute et non d'une opinion tant soit peu arrêtée. Mais je m'étonne que M. Kuenen n'ait pas vu dans les listes figurer le nom de Néhémie après ceux de Zorobabel et du grand prêtre Jéshu; ce nom, inconnu à la littérature ancienne, étant celui du satrape<sup>1</sup>, on est conduit à se demander « il ne s'agit

<sup>1</sup> Un « satrap » n'est pas le nom de propre est inconnu, Néhémie, III, 16.

pas au fond du même personnage. Le point d'interrogation indiqué par moi est donc suffisamment justifié ; il est corroboré par ce fait vraiment remarquable, que plusieurs prêtres que Néhémie, xii, 1-7 considère comme étant venus avec Zorobabel sont, malgré quelques variations d'orthographe, identiques à ceux qui ont signé l'acte rédigé par Néhémie (Néhémie, x, 3-8). En voici le tableau comparatif :

NÉHEMIE, XII, 1-7.	NÉHEMIE X.
דָּוִד בֶּרֶךְ שִׁימִי	דָּוִד בֶּרֶךְ שִׁימִי
חֲנַנִּי בֶרֶךְ אֶחָיָה	חֲנַנִּי אֶחָיָה
חֲנַנִּי בֶרֶךְ שִׁימִי	חֲנַנִּי שִׁימִי
אֶבְיָה בֶרֶךְ שִׁימִי	אֶבְיָה בֶרֶךְ שִׁימִי
בִּלְהָם בֶּרֶךְ שִׁימִי	בִּלְהָם בֶּרֶךְ שִׁימִי
דָּנִיֵּאל בֶּרֶךְ שִׁימִי	דָּנִיֵּאל בֶּרֶךְ שִׁימִי
יִשְׁמָעֵאל בֶּרֶךְ שִׁימִי	יִשְׁמָעֵאל בֶּרֶךְ שִׁימִי

Neuf noms sont portés sur les listes avec la même orthographe : דָּוִד בֶּרֶךְ שִׁימִי, חֲנַנִּי אֶחָיָה, חֲנַנִּי שִׁימִי, אֶבְיָה בֶּרֶךְ שִׁימִי, בִּלְהָם בֶּרֶךְ שִׁימִי, דָּנִיֵּאל בֶּרֶךְ שִׁימִי, יִשְׁמָעֵאל בֶּרֶךְ שִׁימִי ; six noms montrent des variations imputables, en grande partie, au mauvais état de conservation de l'original : חֲנַנִּי בֶרֶךְ שִׁימִי, אֶבְיָה בֶּרֶךְ שִׁימִי, בִּלְהָם בֶּרֶךְ שִׁימִי, דָּנִיֵּאל בֶּרֶךְ שִׁימִי, יִשְׁמָעֵאל בֶּרֶךְ שִׁימִי ; ensemble quinze auteurs des réformes de Néhémie sont données par Néhémie, xii, comme contemporains de Zorobabel, par conséquent, si l'argumentation de M. Kuenen était juste, tous ces quinze personnages auraient été alors âgés de cent vingt ans ! L'avis du savant critique se retourne donc contre lui-même. En vérité, le Chroniqueur a simplement réuni deux traditions contradictoires sans tenter de les mettre d'accord. Cette insouciance caractérise également le document donné en double dans Esdras, ii, et Néhémie, vii, où les chefs des familles sacerdotales de l'époque de la réforme : יִשְׁמָעֵאל, שִׁימִי, חֲנַנִּי (Esdras, ii, 37-39, Néhémie, vii, 40-42) sont rattachés au temps de Zorobabel. Les documents soi-disant empruntés aux Mémoires de Néhémie se contredisent donc sur plusieurs points, et comme l'autorité de Néhémie, x, est parfaitement garantie par Néhémie, iii, on conclut, avec la plus grande vraisemblance, que la



liste des compagnons de Zorobabel étant déjà altérée quand elle fut empruntée par le Chroniqueur. Dans cet état de choses, la supposition que le *שֵׁנִי* qui suit *שֵׁנִי* sur les deux exemplaires de ladite liste pourrait bien être le scribe *שֵׁנִי*, compagnon de Néhémie, n'est que très naturelle. Quant à l'identité éventuelle des formes onomastiques *שֵׁנִי* et *שֵׁנִי*, nous venons de la constater dans le tableau comparatif donné ci-dessus et nous pourrions la confirmer encore par Néhémie, xii, 33. On est ainsi en droit de s'étonner qu'un savant tel que M. Kuenen ait pu perdre de vue des comparaisons aussi frappantes.

Comme conclusion générale de ce qui précède, nous sommes en mesure de donner la réponse à la question qui figure en tête de cet article : Esdras n'a promulgué aucune loi nouvelle et il n'a aucun rapport avec la partie du Pentateuque qu'on appelle « code sacerdotal ». L'école *grafenius*, qui prétend le contraire, a inconsciemment suivi la tradition intéressée des Pharisiens, en exagérant les facultés et le rôle du scribe Esdras.

La dernière partie de mon article, visé par M. Kuenen, contient au surplus quelques observations particulières sur Psalmes, ii, et Ezéchiel, xx, textes qui, quoique indubitablement antérieurs au retour de Babylone, renferment néanmoins des allusions évidentes au code sacerdotal, ce qui prouve avec certitude que ledit code était connu et admis dans le Pentateuque longtemps avant Esdras. Les passages afférents sont :

Psalmes ii, 4, *וְיָמִן יִשְׁמָרְךָ וְיָמִן יִשְׁמָרְךָ*, calqué sur la formule lévitique *וְיָמִן יִשְׁמָרְךָ*, attendu que les deux verbes *שָׁמַר* et *שָׁמַר* sont inconnus aux autres documents pentateuques.

Psalmes, ii, 9, *וְיָמִן יִשְׁמָרְךָ וְיָמִן יִשְׁמָרְךָ* reposant sur le rite exclusivement levitique de la purification au moyen d'un faisceau d'hysope.

Ezéchiel, xx, 7-8, affirmant l'adoration des divinités égyptiennes par les Israélites pendant leur séjour en Egypte. Cette affirmation repose sur la défense (Lévitique, xviii, 3) de suivre les coutumes égyptiennes, d'où le prophète conclut que la contraire avait eu lieu pendant la captivité.

Ézéchiel, xx, 12, relatant la profanation du sabbat au désert, événement mentionné dans les Nombres, xv, 32, et inconnu au Deutéronome.

Ézéchiel, xx, 23, parlant du serment fait par Dieu dans le désert (בְּאֶרֶץ) de disperser les Israélites parmi les peuples, en pays étrangers, menace qui ne peut se rapporter qu'au Lévitique, xxiv, 14-16, proclamé au mont Sinaï et non pas au Deutéronome, xxiii, 15-68, dicté dans le pays de Moab (*ibid.*, 68).

Ces preuves, absolument certaines, n'ont pas eu l'avantage d'arrêter l'attention de M. Kuenen, qui se complaît dans le vague des grandes généralités qui permettent des tours oratoires et force l'usage d'images « éblouissantes ». Il se contente de dire : « tant qu'il (Halévy) pensera résoudre la question avec quelques rapprochements de détail, il ne saurait prétendre à une réfutation (je ne comprends pas la logique de ce raisonnement ?). Ce n'est pas avec quelques lignes sur Ézéchiel, xx, (et Psaumes cx?) qu'il pense détruire le commentaire de R. Saadiah sur ce prophète ! » M. Kuenen aurait mieux fait de nous initier à sa propre manière de voir sur ces points précis, au lieu de nous renvoyer aux lumières d'un autre. Mais l'horreur du Gêbel était donné, la chose s'explique. Je ne m'étonne pas non plus que M. Kuenen n'ait pas abordé l'étude exégétique que j'ai consacrée à Néhémie, viii, 15, comparé au Lévitique, xxiii, 16, et qui fournit la preuve qu'il y avait déjà une exégèse répandue et obligatoire de ce précepte, lorsque Néhémie, viii, 15, l'a écrit. Ici encore, M. Kuenen se contente de dire : « Je tiens cela pour fort douteux. Mais, quand la chose serait vraie, qu'en résulterait-il ? Personne ne prétend que Néhémie, viii, 15, ait été écrit par Esdras ». La réponse est bien singulière : M. Kuenen oublie ce qu'il a reconnu lui-même plus haut, savoir que Néhémie, viii-x, proviennent d'une source parfaitement historique. Que la rédaction ou ait été faite par Esdras ou par un autre, peu nous importe, pourvu que la chose rapportée soit vraie. La distinction si finement établie par le savant critique n'enque donc rien.

En terminant, M. Kuenen, après avoir gourmandé un peu



M. Vernes « d'avoir attribué à l'article de son collaborateur une valeur plus grande qu'il ne possède », insiste avec ce dernier sur la distinction de ces deux questions : 1<sup>re</sup> la loi sacerdotale est-elle plus récente que le Deutéronome, contemporaine ou postérieure à l'exil ? et 2<sup>e</sup> quel est exactement le rapport d'Esdras avec ladite loi ? Pour M. Kuenen, la réponse affirmative à la première question est, à l'heure présente, aussi solidement établie qu'on puisse le désirer. Nous ne partageons pas l'assurance de M. Kuenen sur ce point principal, mais nous souscrivons volontiers à sa réponse relative à la seconde question : « Là-dessus, dit-il, on peut différer d'opinion, et de fait, les « Græfiens » ne sont pas unanimes. Mais c'est là un point d'importance secondaire, sur lequel, faute de données historiques, on n'arrivera peut-être jamais à la certitude ». Cela est précisément la conclusion de mon article. A présent, nous sera-t-il permis de demander à M. Kuenen pourquoi il ne s'est pas rappelé au début de sa remarque le désaccord des « Græfiens » sur le rapport d'Esdras avec le code sacerdotal, qu'il annonce maintenant et qui rend plus étrange encore le ton indigné de son argumentation ? Puis, sera-t-il trop de demander le nom de ce « Græfien » dissident, dont les idées se rencontrent avec les nôtres ? Mais pas de récriminations : tout est bien qui finit bien.

J. HALÉVY.

\*) Cette sage hésitation est amplement démentie par la page 122 des « Lectures », où on lit textuellement : « Esdras se rendit en Judée, à la tête d'une seconde troupe d'exilés revenant dans leur pays, après des pleurs pour avoir vu le roi et pour ne pas avoir vu le roi de son Dieu ». Quelques années après, Néhémie, qui partageait des vœux, était gouverneur du pays, il avait fait l'œuvre formidable de la réalisation de ses plans. La loi sacerdotale est donc en partie, le peuple entier l'adopte et s'engage envers elle par un serment solennel. Le judaïsme est fondé ». Ici toutes les erreurs et toutes les hypothèses sont données comme des faits historiques incontestables !

# SUR LES PHASES DE LA RELIGION VÉDIQUE

D'après M. VÉRON<sup>1</sup>

Dans l'état actuel des choses, est-il possible de faire « l'histoire naturelle » de la religion védique, c'est-à-dire, si je comprends bien la phraséologie « matérialiste », d'en retracer les origines et les développements, ou le processus chronologique, avec toute la sûreté de méthode et de conclusions que requièrent les sciences d'observation pure? Je n'hésite pas pour ma part à répondre négativement à cette question que le nouvel ouvrage de M. Véron provoque tout d'abord. Il me serait facile, je crois, de justifier cette manière de voir en examinant une à une toutes les assertions que l'auteur a réunies dans le chapitre intitulé : *La Religion des Aryas d'après le Rig-Veda*. Mais ce serait une tâche moins lourde encore que superflue. Il suffit largement pour fournir la preuve que j'ai en vue, de démontrer que la base sur laquelle M. Véron appuie sa division de la religion védique en cinq périodes, manque, non seulement de certitude, mais même de vraisemblance.

Il s'agit avant tout pour l'auteur de démontrer que l'évolution des conceptions védiques proprement dites a eu pour antécédent une période désignée sous le nom de « chthonisme », ou culte de la terre considérée comme vierge-mère », qu'il croit retrouver « chez certaines races, qui ont eu le privilège d'habiter des

<sup>1</sup> *Histoire naturelle des Bourguignons*, 3 vol., in-12 (Collection de la Bibliothèque naturaliste). Paris, Delit, édit., 1895. La part faite aux erreurs qui tiennent au système, comme celles que nous signalons ici, et au caractère trop souvent descriptif et entassé de l'ouvrage, ne se peut que le lier au double point de vue de l'exactitude des faits qu'il contient, rapprochés et du style net et rigoureux qui le distingue.



conditions particulièrement fertiles. « L'Inde étant dans ce cas, et l'évolution des religions placées dans des conditions semblables impliquant une succession des mêmes phases, le chthonisme doit se retrouver comme le trait d'union entre un état rudimentaire antérieur lui-même au chthonisme (le fétichisme) et les périodes propres à la religion védique, telles que nous les font connaître les livres sacrés des brahmanes, ou plutôt telles que M. Véron croit les reconnaître. Cette période intermédiaire correspond pour lui à une « conception unitaire » que personifie Aditi « la vierge mère. »

Or qu'est-ce qu'Aditi et par quel est-on autorisé à voir dans cette figure mythique une divinité chthonique ou une vierge mère ?

« La conception de la vierge mère, génératrice de toutes choses, se retrouve, dit M. Véron, *formellement* exprimée dans le personnage d'Aditi, la mère des dieux et du monde. Le nom d'Aditi *rend toute hésitation impossible*. » Suit une étymologie empruntée à M. Bergaigne, d'après laquelle Aditi signifie « non liée, libre. » Puis, quelques lignes plus bas : « Aditi est la femelle primitive; la génératrice universelle. Elle contient et produit tout, sans l'aide du mâle, dont la fonction est inconnue, et c'est pour cela même que plus tard on lui donne le nom d'Aditi, la vierge non liée, non mariée, comme chez les Grecs la vierge mère reçoit les épithètes analogues du *ἄγνη*, *ἀγνῆς*, *ἄγνη*. »

Et tout cela parce que, dans un passage du *Rig-Veda*, il est dit : « Aditi est la mèr, Aditi est l'atmosphère, Aditi est la mèr, il est le père, il est le fils. Aditi est tous les dieux, les cinq races. Aditi est ce qui est né, Aditi est ce qui doit naître. »

Si M. Véron avait prouvé davantage et de première main

<sup>1)</sup> D'après la traduction de M. Bergaigne modifiée par M. Véron, ce dernier n'aurait pas voulu être mieux renseigné de prime abord que le savant professeur de la Sorbonne qui a donné, quinze ans à l'étude du *Rig-Veda*, le *ya* en *ya* sans véritable cause « Aditi est le père, Aditi est le fils, etc. » mais le système naissant qu'une entorse fut faite à la grammaire.

la littérature védique et celle des Brâhmanes, il n'aurait vu ici, comme tous les spécialistes, qu'une de ces formules dont l'ouvrage de M. Bergaigne laisse entrevoir une explication qui n'a rien de commun avec le chthonisme, qu'on retrouve du reste appliquées à différents dieux et d'où semble jaillir le panthéisme védantique des temps postérieurs.

Mais, à notre sens, ce n'est pas seulement l'interprétation de la formule qui est téméraire. Rien n'est moins sûr que l'étymologie même du nom d'Aditi et, par conséquent, que les explications qu'on a prétendu en tirer.

Pour ma part, j'ai proposé<sup>1</sup> de rattacher le mot à la racine *ad* dans le sens de briller, dont on trouve des variantes avec un sens analogue sous les formes *ath*, *adh*, *amdh*, *ad*, *ad*, etc., dans un grand nombre de mots; et je l'ai rapproché pour la formation de *ath-iti*, *ad-iti*, *aj-iti*, etc.

Je n'hésite pas à reconnaître que cette étymologie n'est pas absolument certaine, mais j'ose en même temps affirmer que celle en vertu de laquelle *aditi* viendrait de *da*, lier, avec *a* privatif, est grammaticalement invraisemblable et logiquement impossible.

*Diti* (d'où *aditi*) est, dit-on, formé de la racine *dā*, « lier », comme le participe passé *dita*. Il convient d'abord de remarquer que la langue védique ne connaît que le substantif *diti* auprès du participe *dita* (rac. *dā*, poser<sup>2</sup>), qui présente une formation analogue. En second lieu, *diti*, dans le sens d'« action de lier », ne paraît exister qu'artificiellement<sup>3</sup> à l'état simple; — fait bien anormal auprès du prétendu composé *aditi* dont l'emploi est si fréquent.

Enfin, dans tous les passages où l'on croit pouvoir attribuer au mot *aditi* le sens adjectif de « non lié, libre<sup>4</sup> », le sens substantif d'*aditi* (la déesse) peut s'y appliquer, comme il est facile de le voir.

<sup>1</sup> *Revue philosophique*, numéro de mars 1891, p. 138.

<sup>2</sup> Cf. *liar*, *da*, lier, parait en lier une chaîne sous la forme et le sens.

<sup>3</sup> Bergaigne, *Rel. ind.* III, 97.

<sup>4</sup> Il est remarquable qu'on ne rencontre aucun exemple post-védique de l'emploi d'*aditi* comme adjectif.





ritable explication de tous les passages où le mot *aditi* est traduit par « libre ou liberté », et particulièrement celui-ci, I, 94, 15 :

*Yamni tam nūbrāṇa dadāṇa vāgāstam aditi sarratāṭā.*

« Celui à qui tu as donné o riche (Agni), o Aditi (c'est-à-dire, dans l'esprit du poète, o toi qui n'es pas liée par le péché) l'absence de péché, pour qu'on soit sain et sauf ». »

Ce passage explique à son tour le retranché si controversé de l'hymne X, 100, 1-11 : *ā sarratāṭīm aditīm cūṇamāṇe*.

« Nous choisissons l'innocence, qui est *aditi* (c'est-à-dire, dégagée des liens du péché) ». »

Le rapprochement des deux passages ne laisse aucun doute, je crois, sur leur mutuelle interprétation.

Il est probable, étant donné le caractère moral de Mitra et de Varuna, qu'il faut voir un sens identique et également dérivé de l'allasien dans le vers V, 62, 8 :

*\* A rāṭhā varuna mitra gartam atāṇ cakāṭhe aditīm dī-  
tīm ca.*

« Montez sur votre trône, o Varuna et Mitra, et considérez Aditi et Diti (c'est-à-dire le non attachement et l'attachement dans les liens du péché, — l'innocence et le crime). »

Enfin, même explication pour l'expression *andagāṇe adityaḥ* (V, 92, 6), « sans péché pour Aditi », c'est-à-dire pour la déesse qui représente elle-même l'innocence et qui, par conséquent, est la plus apte à la reconnaître et à l'apprécier <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> En réalité *aditi* est ici une ancienne épithète d'Agni, signifiant probablement « brillant », mais dont l'acception primitive s'est égarée. Même explication pour les autres passages où *aditi* est apposé, soit *sarac* à Agni (V, 9, 8; VIII, 19, 14; IV, 1, 23), soit à Soma (VIII, 48, 2), soit à *dyat*, le dieu (I, 99, 10; V, 59, 8; X, 93, 3), soit *var* Aditya (VII, 52, 1), soit au soleil et à Savitar (IV, 8, 8; VII, 62, 10), soit à l'aurore (I, 113, 10), soit au ciel et à la terre (V, 55, 1; VII, 96, 4), soit enfin au lincon celeste (V, 44, 11). — Cf. Bergaigne, *Journal As.* 1885, p. 512.

<sup>2</sup> Si on se rappelle que le péché est d'abord la mal physique ou empiècement pourvu qu'il s'oppose, dans la pensée des poètes védiques, à l'innocence et à Aditi considérée comme celle qui est exempte de ses liens. Cf. IV, 39, 2 et IV, 12, 1; VII, 34, 1. Cf. aussi les passages où Aditi délivre de la peine (*mukha*) : VII, 40, 4; VIII, 18, 9; X, 76, 3.

<sup>3</sup> Le rapport entre Aditi (primordialement la lumière) et l'innocence ou l'absence de péché a été facilité, indépendamment de l'influence du jeu de mot



Le mot *Aditi*, en tant que désignant une déesse invoquée surtout avec *Mitra* et *Varuna*, et considéré comme la mère des *Adityas*, ne saurait, quant à lui, avoir de rapport, directement ou par allusion, avec la racine *ad*, lier<sup>1</sup>. Comment admettre que le ciel personnifié par cette déesse et considéré dans son immensité ait été appelé « la chose qui n'a pas de lien, qui n'est pas liée? » Non seulement aucune analogie n'autorise une pareille hypothèse, mais il est infiniment probable qu'un mot correspondant à la notion trop confuse encore d'immensité, et particulièrement appliquée à l'étendue des espaces célestes, n'existait pas aux temps védiques. Comment admettre enfin, alors que les noms de toutes les autres divinités sont essentiellement concrets<sup>2</sup>, que celui-ci seul fit exception et reposât au contraire sur une abstraction (l'immensité), greffée sur une autre abstraction (la non lié, l'espace)? Un pareil processus est tellement étranger aux habitudes, je dirais même aux facultés des auteurs du *Rig-Veda*, qu'on s'étonne que d'excellents esprits aient pu se résigner à l'adopter comme base de leurs explications<sup>3</sup>.

Il est d'autant plus probable d'ailleurs que le mot *aditi* contient en réalité une racine *ad*, dont la signification primitive était briller<sup>4</sup>, que le mot *varuna* qui désigne un mythe

probable, par le rapprochement naturel et si fréquent dans le *Rig-Veda* entre la lumière et la pluie ou l'égoutte (amśa), identifiée à l'obscurité, qu'elle éclaire.

<sup>1</sup>) Un fait qui montre bien le caractère artificiel de la division du mot *aditi* en deux catégories distinctes en regard du sens, c'est que parfois où ce mot est opposé à un autre on lui attribue le sens de « lier », et qu'en général, où il est employé d'une manière absolue, on le traduit par *Aditi* (la déesse).

<sup>2</sup>) M. Bergaigne (*Journal*, 44, 1883, p. 248) observe, il est vrai, l'analogie de la racine « lier » avec « briller », qualifiée parfois du titre de « déesse » ou « femme » (diti); mais il n'y a pas de comparaison possible entre le développement myologique des deux conceptions. La racine de l'autre n'est jamais devenue l'élément de l'abstraction primitive d'où elle est née.

<sup>3</sup>) Pour M. J. Darmstadter (*Ormond et Ahernan*, p. 56), « la racine *aditya* est l'élément dérivé du substantif *aditi*; *aditya* est, pour parler le langage technique, un *Ma d'aditi* » et en note : « La déesse *Aditi* est, réduite de l'existence des deux *Aditi* jadis. La note est que après ses fils ». — Tout cela ne paraît guère, à condition de voir dans *aditya* le mot de deux variations d'un même « gentil » signifiant à l'origine « brillant ».

<sup>4</sup>) Sur les rapports d'*Aditi* avec les idées de lumière, voir plus haut, p. 43, note 1 et Berg. *Rel.*, *cod.* III, 95.

ainsi voisin que possible de celui d'*aditi*, à une semblable origine étymologique et a subi par suite d'une fautive interprétation des poètes védiques une déformation significative identique.

Ainsi que j'ai déjà indiqué ailleurs<sup>1</sup>, il est infiniment probable que *varuna* dérive de la racine *var* « briller, » d'où *var*, « lumière, ciel, soleil ; » *varuna* « brillant ; » *varya* « céleste, etc., » réduite à *var* dans *varna* « céleste, couleur, » (CL. gr. *ἔρα, ἔρα* ; lat. *orn*, etc.)

Or, de même que de fausses spéculations ou un faux insuet étymologiques ont rattaché *aditi* à la rac. *ad* « lier », *varuna* par une semblable erreur a été rapproché de *var*, « entourer, envelopper, serrer », d'où le point initial du développement moral qu'a pris le mythe du dieu *varuna* considéré en conséquence comme le « serreur, muni de cordes ou de lacets dont il enveloppe et étroit le pécheur ».

De ce qui précède, nous tirerons cette conclusion, que si le *Bhag-Purāṇa* permet encore à ceux auxquels le texte en est directement abordable des explications aussi différentes d'un même mot que nous venons de le voir pour *aditi*<sup>2</sup>, il est prématuré pour les vulgarisateurs, qui, comme M. Véron, ne le pratiquent que de seconde main, je ne dirai pas seulement de tirer un parti prétendu positif et définitif de l'une ou l'autre de ses explications, mais surtout de les modifier d'une manière subjective, ou tout au moins dirigée soit par l'esprit de système, soit par des analogies imaginaires ou lointaines. Bref, l'histoire des religions, naturelle ou autre, ou moins ou ce qui regarde les idées védiques, reste à faire par cette excellente raison que les matériaux n'en sont pas encore complètement élaborés.

PAUL REGNAUD.

<sup>1</sup> *Revue Phil.*, dans l'article cité plus haut.

<sup>2</sup> Je suppose une loi rapport du même genre entre *Varuna* et ses *varā* (rain, var), « ses vides, ses résolutions, ses déterminations, ses lots, » CL. *Boop. Ind.* Vol. III, 258, suppl.

<sup>3</sup> Il importe de remarquer que si *aditi* était à l'origine un substantif abstrait du genre de *suniti*, on lui fait suffire pour passer la mesure de ce nom à la fin, et non pas au commencement, comme le veut M. Véron, du développement de la religion védique.



# PETITES LÉGENDES CHRÉTIENNES

DE LA

## HAUTE-BRETAGNE

PAR

Paul SÉBILLOT

Les légendes chrétiennes sont très nombreuses dans la Bretagne de langue française ; sans que je m'en sois occupé d'une manière spéciale, j'y ai retrouvé la plupart de celles qui figurent dans l'excellent livre de M. Luzel : *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*. J'en ai de mon côté publié une quarantaine dans mes différents recueils et j'en ai encore un certain nombre qui sont inédites. Généralement plus courtes que celles qu'on raconte dans la Bretagne de langue celtique, les légendes de la Haute-Bretagne en diffèrent par plusieurs détails, et aussi par la narration même ; il est aisé de voir, par beaucoup de traits du récit, que les paysans de l'Îlle-et-Vilaine et les habitants du littoral de la Manche, tout en croyant souvent à la vérité des légendes, laissent percer en maints endroits des paroles assez irrévérencieuses qu'on ne remarque pas dans les légendes du pays bretonnant.

Bien que les conteurs localisent souvent certains récits surnaturels, et qu'ils citent même les noms de gens du pays qui y ont été mêlés, ceux qui sont relatifs aux voyages sur terre des divinités et des saints, au diable, aux revenants et aux démons, n'appartiennent qu'en apparence à la Bretagne : on en retrouve les lignes principales, souvent même les détails, dans bien d'autres contrées de la France et de l'Europe, parfois aussi dans les pays extra-européens qui ne sont pas chré-

tions. Ces légendes appartiennent à un fonds qui semble commun aux hommes de tout pays à un certain degré de culture ; et les détails en paraissent variés. Les idées maîtresses le sont beaucoup moins : dans nombre de cas l'analyse d'une légende polynésienne et de celle d'un peuple de l'Europe avancé en évolution donnerait, quant au fond, un résultat presque identique.

Une série beaucoup plus locale dans le sens réel du mot, est celle dont les héros sont pris parmi les humbles du calendrier ecclésiastique, ceux que l'Eglise romaine juge à peine dignes d'une simple mention. Quelques-uns même, et non les moins curieux, ne sont pas nommés dans les *Vies des saints de Bretagne*, pourtant si profondément légendaire ; le clergé du diocèse où se trouve la petite chapelle placée sous leur vocable, la croix qui leur est dédiée, ou la fontaine qui porte leur nom, ne leur rend aucun culte, et ignore parfois jusqu'à leur existence.

Ces *saints mineurs* ont pourtant leur petite légende dorée, plus intéressante parfois au point de vue des traditions que celle de beaucoup de bienheureux célèbres. Sa notoriété est bornée au voisinage du petit monument qui porte ce nom obscur, et les traits semblent aller en s'effaçant de jour en jour, comme ces pierres tombales des églises, jadis sculptées en relief, dont le pied des passants ronge peu à peu les ornements et les inscriptions. Celles qu'on peut encore retrouver aujourd'hui — j'allais dire déchiffrer — sont généralement courtes : au lieu d'une vie entière, ce n'est plus qu'un épisode, une sorte d'abrégé d'une tradition jadis mieux connue et plus développée.

Si mutilées qu'elles soient, quelques-unes de ces légendes ont conservé des détails qui méritent d'être notés. Elles semblent avoir puisé à ce fonds de merveilleux antérieur au christianisme que les hagiographies du moyen-âge ont mêlé à des éléments de provenances différentes. Parfois le saint paraît avoir emprunté une grande partie des épisodes de sa vie à d'anciennes et obscures divinités locales, de même qu'aux yeux



du peuple il a gardé les vertus de protection, de bonheur ou de guérison, que les petits dieux inconnus auxquels il a succédé possédaient il y a deux mille ans : les ancêtres de ceux qui invoquent aujourd'hui leurs successeurs christianisés leur adressaient vraisemblablement des vœux analogues.

Comme ces saints sont souvent inconnus à quelques kilomètres seulement du lieu qui leur est consacré, leur légende n'est connue que d'un très petit nombre de personnes : elle est beaucoup plus difficile à recueillir que celles qui ont pour héros des personnages sacrés dont la notoriété s'étend à tout un diocèse ou à toute une province. Il faut beaucoup de patience et un peu de bonheur pour parvenir à trouver la personne — peut-être unique — qui conserve encore leur tradition. Il m'a été relativement plus facile de me procurer près d'un millier de contes que les quelques douzaines de courtes légendes relatives à ces petits saints que j'ai pu jusqu'à présent réunir. Ces anciennes histoires, qui peut-être sont sur le point d'être ensevelies dans l'oubli, présentent pourtant un intérêt considérable. Si on les recueillait, en ayant bien soin de noter si la chapelle, la croix ou la fontaine auxquelles on les rattache se trouve dans le voisinage d'une source vénérée ou de débris d'anciens monuments, on pourrait bien souvent conclure, avec de grandes apparences de probabilité, qu'elles sont les débris de la légende d'un dieu local : le christianisme a pu remplacer son nom, et succéder à son pouvoir, mais à la condition de prendre ses traits populaires. Il se pourrait que parfois le nom même du saint ne fût que la reproduction, plus ou moins altérée, de celui de la divinité qu'il a remplacé. On trouve en Bretagne même, des exemples de cette substitution : le plus caractéristique est celui que j'ai rapporté, d'après Guillotin de Corson, au tome I<sup>er</sup>, p. 333 des *Traditions de la Haute-Bretagne* : un temple, dédié d'abord à Vénus, est dénommé au IX<sup>e</sup> siècle, *Ecclesia sancti Veneris*, et plus tard prend le nom de saint Vénier, plus réellement fils de Vénus que le pieux Riquet ; une fontaine voisine est aussi consacrée à ce saint. Il ne serait pas sans doute difficile de retrouver dans les anciens tex-

tes des exemples de substitutions analogues : parfois peut-être des inscriptions votives au nom de l'ancien dieu, trouvées aux environs du lieu consacré au saint qui l'a remplacé, montreraient que le nom de celui-ci en est simplement une altération, due au passage d'une langue dans une autre.

Si, dans la légende chrétienne, on rencontrait des attributions singulières ou des faits merveilleux d'une nature particulière, on pourrait en conclure, sans être trop accusé d'hypothèse, que ces traits furent à l'origine ceux d'une divinité ancienne, protectrice des lieux où s'exerce le culte actuel du saint.

Parmi les légendes qu'on trouvera ci-après, un petit nombre peuvent être rattachées à ce cycle particulier où les anciens dieux persistent par survivance. On peut toutefois penser que certains traits, les empreintes des pieds de Saint-Eust, par exemple, remontent vraisemblablement à une époque pré-chrétienne. On sait par Hérodote que des héros avaient, il y a plus de trois mille ans, l'habitude de laisser sur leur passage des empreintes gigantesques, et Lucien se moque assez irrévérencieusement dans son *Histoire véritable*, de celles de Bacchus ou d'Hercule.

À l'origine plusieurs récits merveilleux ont probablement été des exemples destinés à graver dans l'esprit des populations des défenses analogues au tabou polynésien : en Bretagne, même de nos jours, il ne se passe guère d'année où l'on n'entende parler de faits surnaturels arrivés à des gens qui n'avaient point observé le tabou dominical ; j'ai vu, il y a une dizaine d'années, une charrette chargée de paille un dimanche, qui resta plusieurs jours dans un champ ; nombre de chevaux avaient, sans résultat paraît-il, essayé de l'arracher au sol où elle semblait fixée. D'autres contes forment une sorte de morale en action à la portée des races primitives ; à tout prendre ils valent bien les histoires édifiantes qui leur ont succédé.

Presque dès le début de mes recherches sur les traditions j'avais été frappé du caractère presque moralisateur de certains contes ; il y en a en effet, en Haute-Bretagne un grand nombre où le respect de la vieillesse, la protection du faible ou la



donneur envers les animaux sont récompensés par des divinités, fées ou saints, voyageant sur terre : beaucoup pourraient être intitulés : « Un bienfait n'est jamais perdu. » J'ai été très heureux de voir tout dernièrement cette opinion soutenue et lumineusement exposée par un des maîtres du Folk-Lore anglais, M. A. Lang, dans son beau livre *Custom and Myth*. Les quatre paraboles qui suivent les légendes de saints, se rattachent à cette espèce d'enseignement moral, et présentant, sous une forme ingénieuse, des préceptes pratiques, religieux ou moraux.

## I. PETITES LÉGENDES DORÉES.

### § 1. Les Saints du Littoral.

Presque toutes les communes de la côte de la Manche comprise entre la baie de Cancale et l'embouchure du Prémur, au fond de la baie de la Fresnaye, portent des noms de saints : ceux-ci sont, pour la plupart, venus de la Bretagne insulaire ou de l'Irlande. Saint-Coulomb, Saint-Malo, Saint-Rogat, Saint-Lauaire, Saint-Briac, Lanceloux, (Saint-Claux), Saint-Jacut, Saint-Clair doivent à ces saints d'outremer l'origine ou la dédicace de leurs églises.

La légende locale a gardé les grandes lignes de cette colonisation sacrée, sans toutefois avoir la précision des légendaires de profession. Quelques-uns des traits qui figurent dans les *Vies des saints de Bretagne* sont encore populaires ; il y en a d'autres que le peuple a empruntés à des divinités locales antérieures ou à des traits de la vie de ces saints personnages que les hagiographes n'ont point connus.

## I

## SAINTE BLANCHE

*Première version*

Il était une fois un petit garçon dont la mère mourut ; ses père, qui était capitaine de navire, resta avec lui et cessa de naviguer pour l'élever de son mieux. Mais quand ses économies eurent été mangées, il recommença à naviguer, après avoir mis son fils au collège. Celui-ci, qui apprenait tout ce qu'il voulait, entra à l'école navale, et, en se battant contre les Anglais, il devint capitaine de vaisseau.

Cependant les Anglais débarquèrent en France ; partout où ils passaient, ils dévastaient tout, brûlaient les églises et les châteaux, et quand ils ne pouvaient plus boire de cidre, ils défonçaient les tonneaux, et s'amusaient à voir le cidre couler dans les ruisseaux.

Il y avait dans ce temps-là, au village de l'Île en Saint-Cast, une jeune fille, nommée Blanche, qui était orpheline de sa mère. Plusieurs fois, ce pays avait été envahi par les Anglais qui prenaient aux pauvres pêcheurs leurs bateaux et leurs filets. Un jour qu'ils étaient débarqués à l'Île, ils surprirent Blanche qui était ses prières du soir dans une vieille chapelle. Ses voleurs en eurent beaucoup de chagrin, car elle était aimée de tout le monde ; mais elle leur dit de ne pas pleurer, parce que dans huit jours elle serait de retour à Saint-Cast.

L'escadre anglaise arriva dans le port de Landreus, et tous les Bretons qui avaient été enlevés furent désignés pour être guillotinés. L'exécution devait avoir lieu devant le Palais du roi, et on embarqua les condamnés dans des chaloupes pour les y conduire. Blanche, qui était avec les autres, s'écria tout d'un coup, se sautant à la mer :

— Je ne suis plus en votre pouvoir, Dieu m'appelle, et je retourne en Bretagne.

Un des Anglais essaya de la retenir, et il lui coupa même deux doigts de la main gauche, mais Blanche se dégagea, et alla se jeter à nager sur l'eau, où sa trace resta marquée par un ruban de mer plus blanc que l'eau voisine. Quelques heures après elle était de retour dans son pays.



Les habitants furent bien étonnés de la voir revenir sur l'eau, et tous les journaux du temps (*sic*) racontèrent comment Blanche s'était sauvée des mains des Anglais. Le capitaine du vaisseau, qui était aussi de ce pays, vint pour la voir, et s'apercevant que c'était une sainte, il lui demanda comment elle pourr<sup>ait</sup> battre les Anglais ; car il devait prochainement prendre le commandement d'une expédition contre eux. Blanche lui donna des conseils, et lui assura que dans quinze jours il reviendrait vainqueur.

Le capitaine suivit les conseils de la jeune fille, et quand il revint après avoir battu les Anglais, il tomba amoureux d'elle, et Blanche consentit à l'épouser. Elle suivait son mari partout, même à la guerre. Un jour leur navire fut entouré d'ennemis ; le capitaine fut tué à son poste, et le découragement se mit parmi l'équipage. Mais Blanche sauta à la mer, et, marchant sur les eaux, elle se dirigea vers les Anglais ; ceux-ci eurent tant de peur qu'ils s'enfuirent. Blanche revint à bord, et ramena le vaisseau en France.

Elle pleura beaucoup son mari, et avec les sept enfants qu'elle avait eus de son mariage elle se retira dans son village, où elle continua la vie d'une sainte. Quand elle mourut, on l'enterra dans la chapelle où elle avait coutume de prier, et depuis les gens du pays l'invoquent sous le nom de sainte Blanche.

Ses enfants furent tous les sept des évêques et des saints, et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.

(Conté en 1884, par François Marquer, de Saint-Cast).

Dans cette légende, on l'on trouve un singulier amalgame d'antichristianisme et d'engouement à l'histoire populaire des guerres avec les Anglais, tandis que Blanche est un personnage en chair et en os, une sainte de l'arsenal maritime ; dans la légende suivante, ce n'est plus la sainte elle-même, c'est un statue qui est hostile aux Anglais et opère des miracles.

### *Deuxième version.*

Au temps jadis, lorsque les Anglais enlevaient les pêcheurs avec leurs bateaux, et qu'ils volaient les saints dans les églises, la statue de sainte Blanche, qui se trouvait à sa chapelle de Tle en Saint-Cast, fut mise sur un navire pour être transportée en Angleterre.

Pendant la traversée, les Anglais lui firent mille affronts, et même ils lui coupèrent deux doigts, au moment où le navire entrait dans

le port de Londres. Mais la sainte sauta par dessus le bord, et elle se mit à marcher sur l'eau comme une personne vivante. A cette vue, les Anglais furent saisis d'épouvante, et ils firent feu sur la statue ; mais au même instant le tonnerre tomba sur la vaisseau qui fut mis en pièces, et les hommes qui le montaient furent brûlés ou noyés. C'est alors que les Anglais crurent que sainte Blanche était vraiment puissante, et qu'il ne faisait pas bon se moquer d'elle.

Cependant la statue continua en route pour retourner à sa chapelle, et partout où ses pieds ont touché la mer, les traces sont restées sur l'eau, qui est plus claire que partout ailleurs : c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui le Chemin de sainte Blanche.

Quand les habitants de Saint-Cast apprirent que leur sainte avait échappé aux Anglais, ils coururent à la chapelle, et furent bien heureux de la retrouver à la place même où elle était avant d'avoir été enlevée.

Mais les Anglais étaient furieux contre elle, parce qu'elle avait fait tomber le tonnerre sur leurs compagnons, et ils revinrent à Saint-Cast pour enlever de nouveau sainte Blanche et la brûler. Alors la statue qui connaissait leurs projets, se cacha dans une cachette, et ils ne purent la trouver. Quand les Anglais furent partis, elle sortit de sa cachette et alla se remettre à sa place ; mais la fumée l'avait noyée, et les gens de l'île qui croyaient que leur sainte revenait encore d'Angleterre disaient : « Ce n'est plus sainte Blanche, mais sainte Noire ».

(Canté en 1883 par François Marquer).

D'après une autre version, dès que la sainte eut mis le pied en Angleterre, elle disparut si subitement qu'on ne sut en qu'elle était devenue. Elle traversa pourtant la mer, et de Saint-Cast on la vit marcher sur l'eau. Quand elle aborda, elle n'avait point les pieds mouillés, et elle alla d'elle-même se reposer dans sa niche qui était dans une grotte moussue. Celle-ci s'écroula, mais la statue n'eut d'autre mal qu'une égratignure au doigt. Depuis la fin de la nôtre anglaise où elle partit jusqu'à Saint-Cast, il y a sur la rose une trace blanche qu'on appelle le chemin de Sainte-Blanche.

## II

### SAINT CIEUX ET SES FRÈRES

Il y avait une fois huit frères qui vinrent d'Angleterre en Bretagne pour y prêcher la religion chrétienne ; c'étaient saint Cast,



saint Jacut, saint Cieux, saint Brian, saint Lannire; saint Ruogat, saint Malo et saint Servan.

Saint Cieux débarqua à l'endroit qu'on appelle le Port Saint Cieux.

Il bâtit l'église de Lannecaux, qui était jadis sur une butte, auprès du moulin de la Touche, sur la route de Ploubalay. Quelque temps après la mort de saint Cieux, on transporta son corps dans l'église qu'il avait bâtie. Mais le lendemain on le trouva sur le bord de la falaise. On le reporta plusieurs fois dans l'église, mais comme il revenait toujours au bord de la mer, on comprit qu'il voulait que l'église fût à l'endroit où on la voit aujourd'hui.

Lorsqu'on eut mis son corps dans l'église neuve, il resta tranquille dans sa tombe.

Pendant la Révolution, toutes les statues des saints qui ornaient l'église furent brisées, mais on eut beau mettre dans le feu la statue de saint Cieux, qui est au-dessus de l'autel, on ne put parvenir à la brûler.

Ce roci et les deux suivants, ont été recueillis en 1884 à Lannecaux par Mlle Martha Genty, ma nièce, âgée de 13 ans.

L'épisode de saint qui ne veut rester que dans le lieu qu'il a choisi, est fréquent dans les légendes chrétiennes de tous les pays.

### III

#### SAINT CIEUX

On trouve saint Cieux dans un rocher, où l'on montre encore son berceau, et l'emplacement de son premier pav. Il était en effet tout petit alors et personne ne savait d'où il venait.

Quand il fut d'âge à gagner sa vie, il devint pêcheur, et au même temps, il se mit à prêcher la religion chrétienne.

Il fut tué dans la falaise vis-à-vis la pointe Saint-Martin. On suppose ainsi un rocher qui s'avance dans la mer.

À l'endroit où tombe saint Cieux, il y avait une grande tache de sang, et l'on y montre encore une traînée rouge. On dit dans le pays que c'est le sang de saint Cieux.

Au temps jadis on y planta une croix; mais comme le mor s'engouffrait la falaise, on porta la croix plus haut, à l'endroit où elle est actuellement.

Les empreintes sur les rochers figurent souvent dans les légendes du littoral ; elles sont le plus habituellement attribuées à Gargantua (cf. Schiller, *Gargantua d'après les Traditions populaires*, etc. 1) ; on trouvera plus loin celle du pied de saint Cast ; près de Dinan on montre celle de saint Valley.

## IV

## SAINT LUNAIRE

Au temps jadis, saint Lunaire vint d'Angleterre sur les côtes de Bretagne, pour y prêcher la religion chrétienne. Il apportait avec lui une pierre sacrée pour la placer sur l'autel qu'il voulait ériger. Mais il la perdit, et comme il ne pouvait la retrouver, il était chagrin et se tourmentait beaucoup.

Alors il se mit à prier Dieu, et une colombe la lui rapporta. C'est alors qu'il commença à construire une église.

En souvenir de ce miracle, la pierre lombale, qu'on voyait dans l'église de Saint-Lunaire, représente une colombe qui apporte dans son bec la pierre sacrée.

On a maintes fois essayé de soulever cette pierre ; mais elle paraissait si lourde que chaque fois on y renonçait.

## V

## LE PIED DE SAINT CAST.

Un jour saint Cast se promenait sur les rochers de l'île en compagnie d'un cordonnier non aisé. Comme il sautait d'une pierre sur l'autre, ses souliers, qui s'étoient usés à l'eau de mer, se déchirèrent et il vint les pieds nus. Il dit à son cordonnier :

— Il faudra me faire une paire de souliers, prends-moi mesure avant de me quitter.

Alors saint Cast posa le pied sur un rocher de la falaise, et il dit au cordonnier de marquer, car il n'avait pas de mesure avec lui ; mais le cordonnier ne pouvait rien tracer sur le rocher. Saint Cast frappa du pied sur la pierre qui s'enfonça comme de la vase molle, et il dit :



— Maintenant, tu peux mesurer à ton aise la longueur et la largeur de mon pied : sûr tant que le monde sera monde, en marque restera ici.

(Conté en 1883 par François Marquer).

En haut du rocher qui surmonte de la grève au village de l'île, on monte sur le rocher une immense langue de cinquante centimètres environ, que l'on appelle la Plie de Saint Cast. Saint Cast est le même que saint Cado (Cathala en latin, venant probablement du celtique *Cathad*). Dans le Morbihan, on rencontre une autre empreinte de ce saint, connue sous le nom de glénac de saint Cado.

## VI

### LA CHAPELLE DE SAINTE-BRIGITTE.

Du temps des fées on voyait tous les ans, à l'époque de l'assemblée de Sainte-Brigitte, arriver une bande suivie de deux canotons, qui se rendait à la chapelle.

Elle y voit plusieurs années de suite, toujours accompagnée de ses canotons ; mais un jour un méchant garçon tua un de ses canotons d'un coup de pierre, et depuis ce temps la cane se reparait plus. Celui qui avait commis ce meurtre en fut puni, car depuis, lui et les siens, n'éprouvèrent que des malheurs.

Un jour deux jeunes filles étaient venues en pèlerinage à Sainte-Brigitte. L'une d'elles s'écria en voyant la statue :

— Oh ! la vilaine sainte ! pour tout l'argent du monde, je ne voudrais pas l'embrasser !

À peine eut-elle achevé ses paroles que, par la puissance de la Sainte, sa tête fut ébranlée de côté.

(Conté en 1885, par J. M. Comant).

La première partie de ce récit semble un fragment assez ancien de la légende de la Case de Montfort, puis très populaire au Roussillon, et qui est le sujet de plusieurs chansons. Cf. mes *Traditions et Superstitions* p. 11, p. 133 et Decembre, *Chansons populaires de l'Île-et-Vilaine* p. 127.

## VII

## SAINT CLÉMENT.

Un jour saint Clément, portant son ancre au cou, voulut traverser la grève entre Saint-Servan et Saint-Malo; mais la grande mer le surprit, et comme le poids de son ancre l'empêchait de se sauver, il se noya.

Un an après, la mer se retira plus que d'habitude, et une femme qui pêchait au bas de l'eau vit le corps de saint Clément étendu auprès d'un rocher, et aussi frais que s'il venait de se noyer. Elle reconnut qu'il était saint, et posant son enfant, qu'elle avait amené avec elle, elle s'agenouilla auprès du cadavre et pria jusqu'à ce que la mer vint mouiller ses pieds. Elle n'eut que le temps de s'enfuir en toute hâte, oubliant son enfant près du corps du saint.

L'année suivante la mer se retira encore, et la femme vint au bas de l'eau, à l'endroit où elle avait vu le corps de saint Clément. Lorsqu'elle y arriva, son fils donnait à la place où elle l'avait laissé un air suppliant; bientôt il se réveilla, se frotta les yeux et se mit à appeler sa mère.

On assure aussi que lorsque saint Clément fut noyé il surgit une chapelle auprès de son corps. Les Bretons l'appellent souvent et lui disent :

Bénigneux saint Clément  
Désormais tu es.

Ce récit, qui est populaire aux environs de Saint-Malo, diffère par les détails seulement de la Vie de saint Clément qu'on peut lire dans la *Légende dorée* (éd. Huet, t. II, p. 203-6). Dans la version de Yvain, le saint, au lieu de se noyer par accident, est jeté à la mer par un persécution. Le miracle de la mer qui se retire a disparu du récit populaire, qui l'a remplacé par le phénomène beaucoup plus naturel des marées d'équinoxes; l'épisode de l'enfant est, aux détails près, semblable à celui de la légende du littoral, qui pourrait bien avoir été emprunté à la vie de saint Clément, qui est très populaire comme on le sait, parmi les gens du mar. Peut-être aussi a-t-il tiré son sujet de quelque épisode de la Vie de saint Clément qui sont en relation avec la mer.



## § 2. — Saints populaires aux environs de Moncontour.

Les saints qui sont les héros des petites légendes qui suivent, sauf celle n° VI, ont tous leurs chapelles aux environs de Moncontour et de Collinée (Côtes-du-Nord). Presque toutes sont placées sur le haut de collines, à peu de distance d'une source miraculeuse ; elles ont vraisemblablement remplacé des oratoires plus anciens, consacrés jadis à des divinités indigènes ; si l'on excepte l'épisode des roues empreintes sur le rocher, ces légendes ne semblent avoir rien emprunté à celles des dieux locaux auxquels les saints chrétiens auraient succédé.

## I

## SAINT ROCH

Un jour saint Roch se promenant dans la forêt de Bosquean ; un homme de la Ville Neuve<sup>1</sup> le rencontre qui avait son petit chien auprès de lui. Il avait l'air si malheureux que le bonhomme l'invita à venir chez lui.

Le saint accepta, et il se plut tant dans ce pays, qu'il voulut se faire bâtir une petite maison. Mais les maçons n'avaient point d'eau, ce qui les incommodait beaucoup, car ils étaient obligés pour faire du mortier d'aller en chercher à plus d'une demi-lieue. Saint-Roch eut pitié d'eux et fit jaillir une source auprès de leur chantier. Elle tarit quand les travaux furent terminés, et il dit aux maçons qui il était.

Depuis ce temps, saint Roch a été fêté tous les ans dans la chapelle qui porte son nom. Il a la vertu de guérir de la dysenterie. Lorsque dernièrement une épidémie se déclara à Langourie, beaucoup de gens allèrent se recommander à saint Roch.

(Conté en 1884, par J.-M. Comanil, du Gouray).

<sup>1</sup> Village du Gouray, peu distant de la colline où se trouve la chapelle de saint Roch.

## II

### SAINT MAUDEZ, SAINT ANDRÉ et SAINT FIACRE.

Quand saint Maudéz, saint André et saint Pierre eurent fini de bâtir leur chapelle, ils résolurent de faire un grand dîner. Ils envoyèrent une femme des environs leur chercher de la viande, puis ils lui dirent de préparer le repas.

Pendant qu'il cuisait, les trois saints allèrent faire un tour de promenade, chacun de son côté, en attendant le moment de se mettre à table.

Les ouvriers qui venaient de finir leur ouvrage, apercevant de beaux plats de viande dans la maison, et profitant de ce que la cuisinière s'était un peu éloignée, ils envahirent entre eux de les prendre et de les manger. Ils les dévorèrent en peu de temps.

Quand les saints revinrent de leur promenade, ils furent bien surpris de ne rien trouver pour dîner ; ils s'accusèrent les uns les autres d'avoir mangé la viande, et il s'éleva même une dispute entre eux à ce sujet.

Saint Maudéz et saint André sortirent de la chapelle pour aller se promener encore, et saint Pierre y resta seul et s'endormit profondément dans un coin. Les ouvriers qui venaient pour ramasser leurs outils, ayant aperçu le saint qui soufflait comme un bienheureux qu'il était, lui enfoncèrent la bouche avec du jus de viande et des petits morceaux, puis ils s'en allèrent sans faire de bruit.

Quand les deux saints furent de retour, et qu'ils virent saint Pierre, ils l'accusèrent de nouveau d'avoir mangé toute la viande pendant que le cuisinier avait le dos tourné, et ils l'accablèrent de reproches.

Saint Fiacre, qui n'aimait pas le bruit, s'avoua coupable pour avoir la paix, et les autres saints le laissèrent tranquille.

(Conté en 1883 par François Hamet, du Gouray, âgé de 50 ans).

Cette légende, assez intéressante, a emprunté au des traits de la fable un épisode, très populaire en Bretagne et ailleurs, des jours lointains au long par lequel, Celui-ci, ayant mangé les provisions qui appartenaient à tous deux, se vantait que le coupable n'en était que l'un autour de la bouche des autres du larcin ; le long s'endort et le remède lui enlève ainsi la bouche pendant son sommeil.



## III

**POURQUOI ON OFFRE DU CHANVRE A SAINT ANDRÉ.**

Lorsque saint André eut terminé sa chapelle, il vit qu'il ne lui manquait rien, si ce n'est une corde pour mettre à sa cloche. Il en demanda une à une bonne femme, mais celle-ci la lui refusa.

Alors, il se mit en prière et appela Dieu à son aide. Sa prière fut exaucée, car en arrivant à la porte de la chapelle, il y trouva assez de chanvre pour faire une belle corde.

C'est depuis ce temps qu'on offre du chanvre à saint André, afin que par ses prières le chanvre devienne bon.

(Conté en 1883 par François Ramet, du Gouray, âgé de 53 ans.)

## IV

**POURQUOI ON OFFRE DES CLOUS A SAINT MAUDEZ.**

Quand saint Maudex voulut attacher les ardoises sur la couverture de sa chapelle, il n'avait pas de clous, et il se désolait, parce qu'il ne savait comment s'en procurer.

Un homme du pays, ayant appris que le pauvre saint Maudex n'avait pas de clous, lui en porta tout ce qui lui en fallait. Or, cet homme avait des clous (surdoules) dans une lèze, qui le faisaient beaucoup souffrir et l'empêchaient de travailler. Saint Maudex pour le récompenser du service qu'il lui avait rendu, lui guérit aussitôt ses clous.

C'est depuis ce temps qu'on s'adresse à saint Maudex quand on a des clous aux membres, et qu'on lui offre des clous de fer, en mémoire du miracle qu'il fit en guérissant le bonhomme.

(Conté en 1883 par François Ramet, du Gouray, âgé de 56 ans.)

V

LE COCHON DE SAINT ANTOINE

Un jour que saint Antoine se promenait dans le pays breton avec un autre saint, il fit rencontre d'un cochon en vous respectant. Comme il n'avait point de domestique, il lui prit envie d'en avoir un, et il dit à son compagnon :

— Il faut que je transforme ce cochon en Breton ; ce sera lui qui sera mon domestique.

Il prit le cochon par les jambes de devant et le fit se planter sur ses jambes de derrière, puis il recita une prière, et aussitôt le cochon devint semblable aux Bretons qui viennent en pèlerinage à saint Mathurin de Muncoutour.

C'est depuis ce temps qu'on appelle saint Antoine le patron des cochons, et c'est aussi depuis cette époque qu'on dit en breizhonek en parlant des Bretons :

Bretons

Cochons.

(Conté en 1885, par J.-M. Cornault.)

VI

SAINT JEAN, SAINT ANTOINE ET LES COCHONS.

Autrefois, les habitants de Saint-Cast avaient coutume de voler leurs cochons à saint Jean, lui promettant un morcean d'échine, si leur bête n'avait pas d'accident.

Mais il arriva qu'une année, presque tous les cochons qui avaient été ainsi volés furent enlevés par une épidémie, et les Castins se dirent :

— Saint Jean a laissé crever nos cochons : il paraît qu'il n'a plus de pouvoir ou qu'il est tombé en enfance, ce qui ne serait pas étonnant, car il est bien vieux. Nous voulons les premiers que nous achèterons au bienheureux saint Antoine ; il ne les vaudra pas, car on dit qu'il a toujours avec lui son petit cochon.



Qui fut dû fait fait : ils achetèrent d'autres cochons, et promirent, s'il ne leur arrivait pas d'accident, de porter à saint Antoine un pied et une oreille. Les cochons profitèrent cette année là, et ils venaient comme le pain dans la mot (hache). Aussi les Châlais étaient joyeux, et ils portaient des pieds et des oreilles au bienheureux saint Antoine qui se trouve à la chapelle de saint Sébastien au Pithérêt.

Cependant saint Jean était bien navré; car il ne recevait plus un seul morceau d'échine; il se mit très bien fort, et il envoya une maladie sur les cochons qui les fit presque tous crever. Quand les gens virent que le saint était fâché, ils lui promirent de nouveau des échinés, et maintenant il en a plus que saint Antoine n'a de pieds et d'oreilles.

(Conté en 1883 par François Marquer, qui tient ce conte de Cotté, de Saint-Jacut, boulanger).

## VII

### SAINT MATHURIN, SAINT EUTROPE ET SAINT AMATEUR.

Saint Mathurin, saint Eutrope et saint Amateur étaient frères, et depuis longtemps ils voyageaient ensemble sans avoir jamais eu envie de se séparer. Mais ils arrivèrent à Bréhant-Moncontour vers minuit; ils virent des linceux (draps de lit) étendus dans une prairie; saint Amateur, qui ne savait ce que c'était, fut tellement peur qu'il s'enfuit et alla jusqu'à Lamballe sans s'arrêter, et sans oser regarder derrière lui. Saint Eutrope s'évanouit, et il resta à Bréhant où il fit sa résidence, et saint Mathurin retourna tranquillement à Moncontour où il s'établit, et où il est toujours resté depuis.

(Récueil aux environs de Moncontour).

Ces trois saints ont en effet des chapelles ou des églises dans ces communes. Saint Mathurin de Moncontour est l'un des saints populaires des deux Bretagne; saint Eutrope est moins connu; quant à saint Amateur, c'est un saint qui n'est connu à Lamballe que depuis la fin du siècle dernier, époque à laquelle ses reliques furent envoyées de Rome. Saint Eutrope guérit de l'aspic plusieurs gens qui traitent la partie malade avec une motte de terre prise au-dessus de sa statue.

## VIII

### SAINT LIN

Lorsque saint Lin vint en Bretagne, il était monté sur une charrette attelée de quatre bœufs qui portait aussi son mobilier. Il n'avait pas dit au conducteur où il voulait s'arrêter; mais quand on arriva à l'endroit où est bâtie la chapelle de saint Lin, les bœufs refusèrent d'avancer; le conducteur eut beau les piquer et les frapper, ils ne bougèrent pas de place, et les bœufs de linon opposèrent une telle résistance, que maintenant on montre encoché sur la roche l'empreinte de leurs pieds.

(Recueilli en 1884, aux environs de Monneville).

## IX

### SAINT YVES ET LES PAUVRES.

Lorsque saint Yves était encore tout jeune, il dit à son père et à sa mère de préparer un bon dîner, parce qu'il allait leur amener quelques personnes. Ses parents firent de leur mieux, et servirent un bon repas, s'attendant à recevoir des gens de distinction. A midi, ils virent leur fils arriver avec une suite de mendiants, déguenillés, délapés et poisseux, qu'il avait ramassés sur les grandes routes.

Il se mit à table avec eux, et c'est depuis ce repas qu'on l'appelle le patron des pauvres.

## X.

### SAINT YVES EN PARADIS.

Lorsque saint Yves de Verdé fut mort, il rencontra sur la route du paradis un grand nombre de bonnes âmes qui s'y rendaient. Aussi, c'était le soir, et, comme il avait sa robe d'avocat, on le prit pour un fils. Saint Pierre lui ouvrit la porte, et il entra avec les autres au



sejour des bienheureux. Mais le lendemain, quand il fut jour, saint Pierre s'aperçut, en faisant sa route, que parmi les bonnes sœurs s'était glissé un homme, et qui plus est, un avocat. Il voulut le chasser du paradis, en disant qu'il n'y avait point de bien réservé pour les gens de cette profession.

Saint Yves de Vérité ne se laissa pas expulser : il déclara qu'on ne pouvait, sans sommation préalable faite par huissier, renvoyer de chez le bon Dieu quelqu'un qui y était entré. Saint Pierre parcourut tout le paradis pour trouver un huissier, mais il eut beau chercher partout et feuilleter ses registres, jamais aucune personne de cette profession n'avait approché du paradis, et il dut laisser saint Yves de Vérité à la place qu'il avait choisie.

(Recueilli à Saint-Cast, par J. M. Comault).

Dans les légendes antiques de saint Yves et, *Saint Yves en paradis*, (dans *Légendes du Morbihan*, p. 102 et Paul Schénot, *Contes des provinces de France*, p. 221), Saint Yves n'entre point par supercherie, au milieu d'un groupe de bonnes sœurs, quelquefois rempli ce soit que bonnes sœurs qui persuadé à saint Pierre de lui servir en qualité de prêtre mais non d'avocat. D'autres personnages possèdent par adresse dans le séjour des bienheureux, mais c'est habituellement sous la robe d'un saint en entrant au même temps que lui, épisode que j'ai rencontré plusieurs fois en Bretagne, et qu'on retrouve dans un ouvrage, mais irrévérencieux livre populaire, qui paraît dater du siècle dernier et a été souvent réimprimé sous le titre de *l'Kotex de l'abbé Cham en paradis* (cf. Ch. Nicard, *Histoire des livres populaires*, t. II, p. 83. sq.).

## II. PARABOLES CHRETIENNES

### I

#### POURQUOI LES ABEILLES MEURENT QUAND ELLES ONT PIQUÉ.

Il paraît que les abeilles n'existent que depuis la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ sur terre. On raconte que lorsqu'elles furent sur le point de le quitter pour essaimer par le monde, l'une d'elles lui dit :

— Tout ce que je piquerais avec mon dard mourra.

— Non, répondit Notre Seigneur; toute personne que vous pe-  
querez s'en repentira; mais après l'avoir pequée, vous mourrez.

Voilà pourquoi les aveilles meurent quand elles ont pequé un  
chrétien.

(Conté en 1883 par J.-M. Comant).

On trouve une légende analogue dans le roman celtique de *Maenpary Labous*,  
intitulé *le Boudaigres*, p. 24.

## II

### POURQUOI LE CORBEAU EST NOIR.

Au commencement des temps, Dieu avait créé le corbeau blanc,  
et il resta longtemps de cette couleur. Mais un jour il arriva devant  
Dieu en tenant dans son bec un lambeau de chair humaine. Alors  
Dieu après lui dit :

— Va l'en, maudit corbeau; je t'avais créé blanc; quitte cette  
couleur de l'innocence; désormais tu seras le plus noir des oiseaux.

Aussitôt le corbeau devint noir comme la nuit, et c'est depuis ce  
temps qu'il est le symbole de la mort et de la tristesse.

(Conté en 1883 par Davy, tailleur au Gouray, âgé de 17 ans.)

## III

### POURQUOI LA PIE EST NOIRE ET BLANCHE.

Autrefois la pie était le plus beau des oiseaux par la richesse de  
son plumage; mais c'était un oiseau orgueilleux et peu compassé.  
Lorsque Notre Seigneur Jésus-Christ lui attacha sur le bec les an-  
nées oiseaux eurent pitié de lui; mais la pie se mit à se moquer et à  
moquer à son aise. Alors Notre Seigneur lui dit :

— Tu étais le plus beau des oiseaux, mais puisque tu es le cœur  
dur et insolent des malheureux, tu quitteras tes brillantes couleurs  
pour des plumes noires et blanches, la couleur du deuil.

(Recueilli à Duzan en 1885).



## IV

# POURQUOI ON N'ENTAME PAS LE PAIN SANS FAIRE LE SIGNE DE LA CROIX.

Un jour que la bonne Vierge se promenait sur terre, elle eut faim, et elle entra pour demander un morceau de pain dans une chaumière qui était habitée par une pauvre femme, restée veuve avec cinq enfants en bas âge.

La veuve répondit à la bonne Vierge :

— Je n'ai pas grand'chose pour faire la charité, et j'ai bien du mal, depuis que mon homme est mort, à nourrir mes petits enfants, voilà ce qui me reste de pain, ajouta-t-elle en montrant un chateau à peine gros comme les deux poings; mais il ne sera pas dit que j'aurai refusé la charité à quelqu'un : estimez la michette et prenez ce qu'il vous plaira.

La bonne Vierge fit un signe de croix sur la michette avec son contour, puis elle coupa un morceau, et le beurre avec un reste de beurre que la veuve avait attiré en même temps que le pain. Quand elle eut mangé, elle sortit en promettant à la veuve que Dieu la récompenserait.

Depuis ce temps la veuve avait beau couper dans la michette de la bonne Vierge, le pain ne diminuait point, non plus que le beurre qui restait toujours frais. La michette dura autant que vécut la veuve, et quand elle mourut ses enfants étaient à l'aise.

C'est depuis ce temps, qu'à l'exemple de la bonne Vierge, on fait toujours sur le chateau de pain un signe de croix avec le contour, avant de l'entamer.

(Conté en 1883 par J. M. Gouault).

## V

# IL VAUT MIEUX PERDRE UN BRIN DE BLÉ QU'UN BRIN DE FILASSE.

Un jour la bonne Vierge voyageant sur terre, et elle était montée

sur un chétif. Auprès d'un champ elle vit un brin de fliasse, et elle descendit de sa monture pour le ramasser ; un peu plus loin, elle vit à terre un brin de blé ; mais elle continua sa route et ne le ramassa pas.

Un homme qui avait vu cela dit tout haut :

— Voilà qui est singulier, et cette femme est sans doute folle ; elle est descendue de cheval pour arrêter un méchant brin de chanvre, et elle ne s'est pas arrêtée quand elle a vu à ses pieds un beau brin de blé dans lequel il y avait plus de quarante grains.

— Mon ami, répondit la Sainte Vierge, un brin de fliasse qu'on laisse traîner est perdu ; mais le blé qui traîne profite toujours à quelqu'un ; s'il ne sert pas à nourrir les chrétiens, les petits oiseaux du bon Dieu le ramassent et en font leur nourriture.

(Conté en 1580 par Mathurin Rillet, du Gouay).



# LE PRÉSENT DE L'HOMME LETTRÉ

POUR RÉFUTER LES PARTISANS DE LA CROIX

Par 'Abd-Allâh ibn 'Abd-Allâh, le Drogman

---

TRADUCTION FRANÇAISE INÉDITE

---

## AVANT-PROPOS

Aucune dynastie n'a laissé dans l'Afrique septentrionale des traces aussi profondes que celle des Beni Hafs<sup>1</sup>. Tous, ou presque tous les grands monuments soit à Tunis, soit dans les autres villes de la Tunisie, la plupart des fondations pieuses, charitables ou scientifiques datent de leur règne. Aussi n'est-il pas étonnant que de nos jours les noms de plusieurs Sultans de cette dynastie soient encore populaires et dans la bouche de tous.

Ce fut sous le règne de deux des plus glorieux souverains hafsiides que l'auteur de notre ouvrage arriva et vécut à Tunis. Né à Majorque, ayant fait ses études successivement en Espagne et en Italie, il a certainement dû de bonne heure faire la connaissance des Musulmans. Une grande partie de l'Espagne était encore entre les mains des Arabes. Les relations entre les souverains africains et les États chrétiens de l'Europe mé-

<sup>1</sup> Les Beni Hafs sont d'origine berbère. Grâce appartenant à d'ingénieuses idées géographiques, les auteurs arabes ont rattaché à leur tribu à Qinaï ibn Al-Khamîs, le deuxième Khalîf et successeur d'Abû-Bakr. Pour cette raison les sultans hafsiides sont toujours appelés « Princes (Khalîf) des croyants ».

Le premier des descendants du schahîh Abdû-Hafs qui régna fut Abû-Muhammad 'abî al-Wahîf (1092 = 1225) le chérif Mohammed 'Abî Hassan (1094 = 1573).

ridionale étaient des plus fréquentes : c'étaient des traités de commerce sans cesse violés et renouvelés, des envois d'ambassadeurs suivis plus d'une fois d'invasions et de pillage, des échanges de présents et bien plus souvent de prisonniers.

Quant à la personne de notre auteur, nous n'en savons que ce qu'il nous raconte lui-même. Malgré tous nos efforts, il ne nous a pas été possible jusqu'ici d'en apprendre davantage. Nous ignorons le nom qu'il portait avant sa conversion ; nous ignorons même l'année de sa mort. Nous savons seulement qu'il est enterré à Tunis. Sa tombe, qui se trouve au milieu du Souk des Selliers, est encore actuellement l'objet d'une grande vénération. Les renseignements des auteurs arabes sont également sans nous rien apprendre<sup>1</sup>.

Mais bien plus que l'auteur, c'est l'ouvrage qui nous intéresse. Et ici nous avons tout lieu d'être satisfait.

Les ouvrages de polémique et d'apologétique musulmans ne sont certes pas défaut<sup>2</sup> ; mais les polémistes se font tous remarquer par leur ignorance presque complète du christianisme et de ses dogmes. Il n'en est pas ainsi pour notre auteur et c'est bien pour cette raison que son traité a fait époque dans le monde musulman et y est encore populaire. Dans sa réfutation des dogmes chrétiens, il fait preuve de connaissances théologiques et bibliques si étendues pour son époque, qu'à elles seules elles nous sont un garant de l'authenticité de son livre. Nous trouvons aussi une preuve de cette authenticité dans la partie biographique de l'ouvrage. L'auteur y raconte son enfance, sa jeunesse, ses études, ses ouvrages, sa conversion avec une simplicité qui porte tout le cachet de la vé-

<sup>1</sup> Sous le règne de l'émir Abou'l-'Alâa ar-rîçy Abi-Allah le Drégman, qui avait été poëte chrétien. Il ambassa l'Égypte entre les mains de l'Émir. Il a composé le *Présent de l'Homme Lettré* pour réchauffer les poitrines de la Crise. Dans son ouvrage il parle de l'Émir et de tous (État d'Égypte). — (L'Émir l'Émir Abou'l-'Alâa, Abi-Allah le Drégman ambassa l'Égypte. Il avait été poëte et a composé le *Présent*, dans lequel il loue l'Émir (Hist. d'Égypte).

<sup>2</sup> On en trouve une longue liste dans un travail de M. Steinschneider, *Zeitschr. f. Kunde des Morgenlandes*, t. VI.



rité. Quand on songe que ce document encore si peu connu en dehors du monde spécial des arabisants, date de la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, on comprend quel grand intérêt il présente pour tous ceux qui s'occupent d'histoire des religions.

Le style de notre auteur est franchement mauvais. Malgré ce qu'il dit lui-même de ses connaissances de la langue arabe (p. 8), nous n'hésitons pas à dire qu'il n'a pas réussi à bien apprendre cette langue. Il s'exprime mal, il se sent gêné dans la phrase arabe, chaque page presque nous révèle un auteur habitué à manier une autre langue que celle du Corân. Mais cette incorrection même constitue à nos yeux une nouvelle preuve de l'authenticité du livre.

Les manuscrits sont répandus partout et se trouvent dans toutes les bibliothèques. En général, ils sont peu corrects; les meilleurs sont ceux écrits en caractères magrébins. L'ouvrage a été traduit déjà en turc<sup>1</sup>. Il en existe aussi une édition imprimée, moins correcte encore que la plupart des manuscrits. Nous en ignorons et la date et le lieu d'impression. A en juger d'après les types d'imprimerie et certaines notes marginales, dont nous parlerons dans le corps de l'ouvrage, il y a lieu de supposer que cette impression s'est faite en Angleterre.

## LE PRÉSENT DE L'HOMME LETTRÉ

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

Dieu m'ayant fait la grâce de me conduire vers la voie droite et de me faire entrer dans la vraie religion qu'il a envoyée à son bien-aimé et son élu Mohammedi, j'en ai examiné les preuves décevantes et les démonstrations claires, évidentes pour quiconque a le moindre discernement, et cachées seulement pour ceux qui ne voient pas les effets de l'autruque.

Dans l'exposition de ces preuves et de nos démonstrations, nos docteurs musulmans ont fait tout ce qu'il était possible de faire. Mais

<sup>1</sup> Nous n'avons pas eu l'occasion de voir cette traduction.

dans presque toutes leurs discussions avec les chrétiens et les juifs ils ont suivi la méthode du raisonnement<sup>1</sup>. Il n'est guère que Al-Hakim Mohammad ibn Hazm<sup>2</sup> qui se soit servi pour les réfuter d'arguments à la fois intellectuels et historiques, mais dans quelques rares questions seulement.

Ces considérations m'ont inspiré le vif désir de traiter mon sujet selon la voie historique et d'en contrôler la justesse par des arguments métaphysiques, réunissant ainsi la critique historique au raisonnement et mettant d'accord les preuves intellectuelles et celles tirées de l'observation.

J'exposerai dans ce livre leurs erreurs<sup>3</sup>, à savoir : ce qu'ils ont établi au sujet de la Trinité et les conséquences qui en découlent. Outre cela je parlerai de leurs Evangiles et de ceux qui les ont composés, de leurs dogmes et de ceux qui les ont faits, de la perversité de leur métaphysique, de leur infatigabilité à l'égard de la tradition historique, de leurs calomnies contre Jésus le Messie<sup>4</sup> (que le saint soit sur lui) et de leurs mensonges contre Dieu.

Je dirai aussi un mot de leurs poètes, de leurs croyances, de leurs ruses, de la façon dont ils ont corrompu l'Evangile révélé à Jésus.

<sup>1</sup> Dans leurs controverses, les polémistes musulmans emploient deux sortes d'arguments : les arguments intellectuels (Al-Ma'ad) et les arguments historiques, citées ou traditionnelles (Al-Musawlat).

<sup>2</sup> Son vrai nom est Abou-Mohammed Ali, mais il est plus connu sous le nom de Al-Hakim (philosophe qui suit à fond le Coran et les hadiths, parées traditionnelles du Prophète) ibn Hazm. Al-Tahiri, ibn Ahmad, ibn Said, ibn Hazm. Originaire de la Perse, sa famille vint s'établir en Espagne. Notre ibn Hazm, né à Cordoue, le mercredi 20 lamadan 384 (991), exerceit comme juriste ses contemporains par ses profondes connaissances du Coran et des traditions relatives à Mohammed (d'où son titre). D'abord scholastique, il entra ensuite dans la secte des Tahviliites (d'où son surnom) c'est-à-dire des partisans du jérémisme personnel Abou Salimân-Dawoud ibn Ali. Ce dernier, s'opposant aux interprétations allégoriques et souvent rationalistes des docteurs de Hares, voulait que l'on s'en tint au sens littéral ou externe (fâhm) de la révélation. M. Goldschmidt, professeur à Poitiers, vient de consacrer à cette secte un ouvrage important sous le titre : *Des Tahviliites. Ibn Lubayda et ibn Geshkha*. Leipzig, 1884. Ibn Hazm est l'auteur de plusieurs ouvrages de polémique, dont un des principaux porte le titre de : « *Exposition des changements (de textes) faits par les juifs et les chrétiens*. » Il fut le premier qui traita ce sujet (K. Ibn Khallikân, *édition de Hane*, II, 267).

<sup>3</sup> Tout à dire des erreurs. Un Man. dit : la fausseté de leurs institutions et les fautes de leurs doctes.

<sup>4</sup> Je lui oblige ici une fois pour toutes que les musulmans ne parlent jamais de Jésus qu'avec le plus grand respect.



Enfin nous dirons ce qui en est de leur soutien de la masse et de leur adoration des saints.

J'ai fait précéder cet exposé de quelques détails sur ma patrie et sur le lieu où j'ai été élevé, ensuite j'ai raconté mon départ de cet endroit et ma conversion à l'islam. Pour servir mon récit, j'ai rendu hommage à la générosité, à mon égard, du prince des croyants, Abou'l-Abbâs Ahmad-el-Fâris<sup>1</sup>. J'ai dit aussi un mot des événements qui eurent lieu sous son règne et sous celui de son fils, le prince des croyants, Abou'l-Fâris Abd-el-Azîz, dont j'ai mentionné la belle postérité. J'ai terminé mon livre par la récitation de la religion chrétienne au diabolisme, la supériorité de la religion musulmane. Après avoir ainsi arrangé cet ouvrage, je l'ai intitulé : *Cadeau du livre pour réfuter les partisans de la croix*, et je l'ai divisé en trois chapitres pour en faciliter la lecture et pour éviter au lecteur toute fatigue d'esprit.

Le premier chapitre parlera de ma conversion à l'islam, de ce qui m'a fait sortir du christianisme pour embrasser la doctrine hanéfite<sup>2</sup>, des bienfaits que m'a accordés le prince des croyants Abou'l-Abbâs-Ahmad et de ce qui s'est arrivé sous son règne.

Le deuxième chapitre racontera ce qui m'est arrivé sous le règne du prince des croyants, Abou'l-Fâris-Abd-el-Azîz, dont je relaterai l'excellente conduite et les autres les plus remarquables à l'époque de la composition de ce livre, l'année 828<sup>3</sup> de l'hégire.

Le troisième chapitre enfin, qui renferme le but principal de mon écrit, tendra à réfuter les chrétiens au sujet de leur religion et à établir la mission prophétique de notre seigneur Mohammedi, par les textes mêmes de la Thora, des évangiles et des autres livres des prophètes<sup>4</sup>. Que les bénédictions de Dieu soient sur eux tous!

<sup>1</sup> Il régna à Tunis de 772 à 790 (1370 à 1391). Son règne, de même que celui de son fils et successeur (1394 à 1423), constitue une des périodes des plus glorieuses de l'histoire de la Tunisie.

<sup>2</sup> Encore de nos jours, la majorité des musulmans tunisiens sont hanéfites. Abou-Hanîfa, fondateur du principal des quatre rites orthodoxes est né en 80 et mort en 150 de l'hégire. Son autorité est si grande que pour la plupart des musulmans, les termes de son hanéfisme correspondent à ceux de vraie religion.

<sup>3</sup> 1420 de l'ère chrétienne.

<sup>4</sup> Les gens sages des musulmans sont, à part le Coran, la Thora, les Psalms et les Évangiles. Toutefois, ils en ont bien pu se procurer que les textes qui se trouvent actuellement entre les mains des Chrétiens et des Juifs, contrefaits, et les textes authentiques perdus.

## CHAPITRE I

Palma que je tire mon origine de la ville de Majorque<sup>1</sup>, (que Dieu la ramène à l'islam), grande ville sur la mer, entre deux montagnes et traversée par une petite rivière. C'est une ville de commerce qui possède deux ports où de grands navires viennent jeter l'ancre pour se livrer à un trafic important. Elle se trouve dans une île du même nom, abondante en oliviers et en figuiers. Dans une bonne année l'île de Majorque peut exporter vers le Caire et Alexandria plus de 20.000 barriques d'huile d'olive<sup>2</sup>. On rencontre dans toute la plus de 120 places fortes entourées de murs et bien entretenues. De nombreuses sources arrosent tous les points de l'île et se jettent dans la mer.

Mon père, homme considéré d'entre les habitants de la ville de Majorque, n'avait d'autre enfant que moi. À l'âge de 6 ans, mon père me mit entre les mains d'un savant prêtre, sous la direction duquel j'étudiai l'Évangile au point d'en savoir par cœur la majeure partie au bout de deux ans. Puis je me suis mis à étudier l'idiome<sup>3</sup> de l'Évangile et la logique pendant six ans. Ayant achevé ces études, je me transportai de Majorque à la ville de Lerida<sup>4</sup> dans la Catalogne<sup>5</sup>, ville réputée pour sa science chez les chrétiens de cette religion<sup>6</sup>. Une grande rivière la traverse<sup>7</sup>, j'y remarquai l'or mêlé avec le sable, mais il est un fait reconnu par tous les habitants de ce pays, que les frais de l'exploitation ne compensent pas le profit que l'on en retire. Aussi l'a-t-on abandonnée. Les fruits abondent dans cette ville; j'ai remarqué que les paysans ont l'habitude de couper

<sup>1</sup> Palma, capitale de l'île de Majorque, que notre auteur entend probablement, est actuellement encore une ville très importante et commerçante, de plus de 50.000 habitants, située dans une position des plus pittoresques.

<sup>2</sup> Le principal article d'exportation de Majorque est encore l'huile d'olive.

<sup>3</sup> Cf. Boyer, notions élémentaires topographiques de Mallem.

<sup>4</sup> Une autre leçon donne les idiomes. Les Arabes appelaient Em al-ğaz, science du langage; « science partie de la grammaire » que nous désignons, sous le nom de lexicographie et de syntaxe.

<sup>5</sup> Les mes, ce sont pas d'aujourd'hui l'orthographe de ce nom. Les uns écrivent Al-léda, d'autres Lérida.

<sup>6</sup> Les mes sont Al-Katlon, Al-Katalon et Katlon.

<sup>7</sup> L'Université de Lérida, fondée en 1300, n'existe plus.

<sup>8</sup> Le Segre.



les pèches en quartiers qu'ils font sécher au soleil; ils en font de même des courges et des noix<sup>1</sup>. Quand ils veulent en manger pendant l'hiver, ils les balaient tremper une nuit dans l'eau, et les cuisent comme si elles étaient fraîches de la saison. La récolte principale de tout ce pays est celle du safran, c'est à Lerida que se réunissent les étudiants chrétiens au nombre de mille ou de mille cinq cents; qui ne reconnaissent d'autre autorité que celle du prêtre sous la direction duquel ils étudient.

Pendant six ans j'étudiai dans cette ville la physique et l'astronomie, après quoi je me mis exclusivement pendant quatre ans à l'étude de l'Évangile et du son idioma. Au bout de ces études je quittai Lerida pour me transporter à Bologne en Lombardie. Les maîtres disent : Nuhuniyya, Bahuniyya, Manuniyya, Banounaha, Bilouniyya, Alahandiyya, Alandariyya, Alanhandiyya).

Bologne est une très grande ville. Les édifices y sont construits en excellentes briques rouges, à cause du manque de carrières de pierres.

Chaque fabricant de briques possède un timbre spécial pour marquer ses produits. À leur tête se trouve un inspecteur, chargé de contrôler la bonne qualité de l'argile dont ils se servent et la couleur des briques. S'il arrive qu'une brique se fende ou s'effrite, l'inspecteur en condamne le fabricant à en payer la valeur et le fait frapper de verges.

La ville de Bologne est un centre scientifique pour tous les habitants de cette région<sup>2</sup>. Chaque année il y arrive de tous côtés plus de deux mille étudiants pour y étudier la science. Tous les étudiants, y ont-ils même parmi eux un roi ou un fils de roi, portent pour vêtement le costume du baptême, qui leur sert de signe distinctif. Ils ne sont justiciables que du prêtre auprès duquel ils font leurs études.

Quant à moi j'habitais le presbytère d'un prêtre très âgé et d'une grande sagesse, nommé Nicolas Myrtil. Ce prêtre occupait à Bologne un rang très considérable par sa science, sa piété et son caractère. Aux yeux de tous les chrétiens de ce temps il était envisagé comme le plus grand saint. De tous côtés, de la part des rois ou d'autres personnages, des questions, se rapportant à la religion, lui

<sup>1</sup> Un ma. porte : les carottes.

<sup>2</sup> L'Université de Bologne, fondée vers 1088 par Théodore le Jeune, comptait autrefois, en effet, plusieurs milliers d'étudiants. Actuellement il n'y en a plus que 500 à 600. Sa réputation scientifique était si bien établie qu'on frappait les monnaies de Bologne avec l'inscription : *ROMANA SIGILL*.

étaient sans cesse nombreux. Ces questions étaient accompagnées de riches présents, afin de recevoir sa bénédiction. Quand leurs présents étaient bien accueillis par lui, ils s'en honoraient et s'en félicitaient. Ce fut auprès de ce prêtre que j'étudiai la science des principes et des fondements de la religion chrétienne. Pendant longtemps je lui rendis des services et je remplis une grande partie de ses fonctions, ce qui le détermina à la fin à me recevoir au nombre de ses fils illégitimes. Comme je continuai à le servir et à l'estimer de mes hommages, il alla jusqu'à me confier les clefs de sa demeure et de ses armoires de provisions. Tout était sous ma main, excepté la clef d'une petite chambre à l'intérieur de la maison, où personne d'autre n'entrait que lui. C'était probablement l'endroit où il cachait les trésors qui lui étaient envoyés. Mais Dieu veut tout au juste ce qu'il en est.

Je passai ainsi à servir ce prêtre et à l'étudier une période de dix ans. Or il arriva certain jour que le prêtre étant malade, fut empêché de se rendre à la conférence. Les assistants de la conférence, tout en l'attendant, s'étaient mis à discuter des questions scientifiques. A un certain moment il se présenta dans leurs discussions cette parole que Dieu a dite par la bouche de son prophète Jérôme : « Il viendra après moi un prophète dont le nom est le Paraklète <sup>1</sup> ». Ils cherchèrent à déterminer auquel des prophètes cela pouvait se rapporter. Chacun d'eux émit son opinion selon le degré de sa science et de son intelligence, et la discussion allant en s'échauffant et la dispute en augmentant sans cesse, A la fin ils se séparèrent sans avoir résolu la question.

Rentré chez le directeur de notre collège, il me dit : Sur quoi avez-vous discuté aujourd'hui pendant mon absence ? Je l'informai de notre désaccord au sujet du nom du Paraklète, que tel avait exprimé telle opinion, tel autre telle autre opinion et je le mis au courant des diverses réponses.

— Et toi, me dit-il, quelle opinion as-tu exprimée ? Celle du doc-

<sup>1</sup> Quelques manuscrits portent : Ahmad le Paraklète. Il est à remarquer que dans l'Evangile de Barnabas, de très-temps très-populaire en Afrique, le Paraklète porte aussi le nom de Ahmad, traduction de espérance. Nous reviendrons sur ce détail.

On lit dans le Livre, livre du sang (LXI, v. 6 : Jésus, fils de Marie a dit : Je suis votre Seigneur et votre Dieu pour confondre ce qui a été écrit avant moi, à savoir la loi (cf. Math. 5/17) et pour vous annoncer qu'il viendra après moi quelqu'un dont le nom est Ahmad. Et quand il (Jésus) est venu avec ses arguments, ils ont dit : c'est un simple mandéite.



leur un tel, lui répondis-je, que j'ai empruntée à son commentaire de l'évangile.

— Que tu es loin et proche de la vérité, s'écria-t-il, un tel s'est trompé, un tel a presque deviné.

Aucun cependant n'a trouvé le sens véritable. Au reste personne ne peut expliquer la signification de ce nom illustre que les docteurs très-érudits dans la science. Or, en fait de science, vous n'en avez encore acquis que bien peu.

Sur ces paroles je me précipitai à ses pieds, je lui baisai et je lui dis : Tu vois, Monseigneur, que je suis venu auprès de toi d'un pays loigné ; pendant ces dix ans que je suis à ton service, j'ai acquis, grâce à toi, des connaissances inouïes, achève maintenant ta bonté à mon égard en me faisant connaître ce nom illustre. Le vieillard se mit à pleurer et me dit : Mon enfant, sois-tu m'es bien cher à cause des services que tu m'es rendus et de ton attachement à moi. Il y a certainement dans la connaissance de ce nom illustre un grand profit, mais je crains que, si tu le divulguais, les chrétiens ne te tuent à l'instant même.

— Par Dieu le Très-Grand, par la vérité de l'Évangile et par celui qui l'a apporté, m'écriai-je, je ne parlerai à personne de ce que tu me confies, si ce n'est sur ton ordre.

— Mon fils, m'interrompit-il, dès ton arrivée auprès de moi je t'ai demandé des informations sur la patrie, j'ai voulu savoir si elle se trouve voisine des Musulmans, si vos compatriotes les combattent, ou s'ils vous combattent, en un mot je tenais à connaître les sentiments au sujet de l'Islam. Sache donc, mon fils, que le Paraklète est l'un des noms du prophète des Musulmans, Mohammedi, à qui a été révélé ce quatrième livre dont parle Daniel, le prophète, <sup>1</sup> annonçant que ce livre lui serait révélé. Caries sa religion est la religion véritable et sa doctrine est cette doctrine humanitaire dont parle l'évangile.

— S'il en est ainsi, Monseigneur, lui demandai-je, quel est ton avis sur la religion de ces chrétiens ?

— Mon enfant, me répondit-il, si les chrétiens étaient restés fidèles à la religion primitive de Jésus, ils posséderaient la religion de Dieu, car la religion de Jésus comme celle de tous les prophètes

<sup>1</sup>) Les autres livres sont le Livre ou Loi de Moïse, les Psautiers et l'Évangile.

<sup>2</sup>) Cf. Daniel, XII, 4.

(que la bénédiction et le salut soient sur eux tous) est la religion de Dieu.

— Comment faire donc, Monseigneur, lui demandai-je ?

— Il me répondit : à mon enfant, il faut embrasser l'Islam.

— Mais les Musulmans, insistai-je, peuvent-ils sauver celui qui embrasse leur religion ?

— Oui, me disait-il, ils le sauvent dans ce monde-ci et dans l'autre.

— Cependant, Monseigneur, lui dis-je observer, l'homme intelligent choisit pour lui-même ce qu'il a reconnu être le meilleur, puis-que donc tu proclames la supériorité de la religion de l'Islam, qui l'empêche de l'embrasser ?

— Mon enfant, me répondit-il, Dieu m'a révélé la vérité de ce que je viens de te dire au sujet de la supériorité de la religion de l'Islam et de la grandeur du prophète de l'Islam, dans ces derniers temps. Maintenant je suis bien vieux et mon corps s'est affaibli. Je ne veux pas dire que cela m'exuse, au contraire Dieu aura raison contre moi. Ah ! si Dieu m'avait conduit vers cette voie alors que j'avais ton âge, j'aurais abandonné toute chose et j'aurais embrassé la vraie religion. Mais l'amour du monde est le principe de tout péché. Tu connais ma position chez les Chrétiens, mon rang élevé, la considération et le respect dont on m'environne. Eh bien, dès que l'on s'apercevrait en quel que ce soit, de ma tendance vers l'Islam, tout le peuple me livrait à l'instant même. Mais attractions que je résistasse à leur échapper et à me mettre en sûreté chez les Musulmans, voici ce qui se passerait. Je suis venu, en musulman, auprès de vous, leur dirais-je. En entrant dans la vraie religion, me répondraient-ils, ne fais du bien à toi-même, mais à nous tu n'as rendu aucun service. Car par ton entrée dans la religion de l'Islam tu es échappé au châtimement de Dieu. Après cela je resterais au milieu d'eux, vieillard de 70 ans, pauvre, ne sachant pas leur langue, et condamné à mourir de faim, tandis qu'ils ignoreraient ma position.

Eh bien, grâce à Dieu, je suis resté fidèle à la religion de Jésus et à ce qu'il apporte. Dieu m'en est témoin.

— Ainsi donc, Monseigneur, lui dis-je, tu me donnes le conseil de me rendre au pays des Musulmans et d'embrasser leur religion ? — Oui, me répondit-il, si tu es bien avisé, cherchant le salut, hâte-toi de le faire, tu gagneras par là ce monde-ci et l'autre. Mais, mon enfant, que pour le moment personne ne soit instruit de cette



affaire, cache-la avec la plus extrême sollicitude, car si elle s'échappait, si peu soit-il, on te tuerait à l'instant même et je ne pourrais rien pour toi. Il ne te servirait à rien d'en rejeter la cause sur moi, je le tiens, et tandis qu'on ajouterait foi à ce que je dirais contre lui, on ne croirait pas ce que tu dirais contre moi. Si donc tu prononces un mot de cette affaire je serai mort de ton sang. — Que Dieu me préserve, m'écriai-je, d'en arriver là.

Ayant tout fait pour le tranquilliser, je fis mes préparatifs de voyage et je lui dis adieu. A ce moment il me combla encore de ses bénédictions, et me remit comme vialique cinquante dinars d'or.

Je m'embarquai pour la ville de Majorque, ma patrie, où je m'arrêtai pendant six mois; puis je me mis en route pour l'île de Sicile, où je restai cinq mois, attendant un navire faisant voile pour le pays des Musulmans. Un navire allant à Tunis étant arrivé, je m'y embarquai. Nous quittâmes la Sicile au moment du coucher du soleil et nous jetâmes l'ancre en rade de Tunis à midi.

Dès que je fus descendu au bureau de la douane, des Chrétiens notables ayant entendu parler de moi, m'amènèrent une monture et me prirent avec eux dans leurs maisons. Quelques négociants également habitant à Tunis, les accompagnèrent. Je passai quatre mois chez eux, jouissant de la plus large hospitalité.

Au bout de ce temps je m'informai auprès d'eux si à la cour du Sultan se trouvant quelqu'un parlant la langue des Chrétiens. (Or le Sultan à cette époque était notre Seigneur Ibn Abou-l-Ahbas Ahmad). Ils m'apprirent qu'il y avait à la cour un homme distingué, nommé le docteur Yousouf, un des principaux serviteurs du Sultan, dont il était le médecin. Cette nouvelle me causa une très grande joie. M'étant informé de la résidence de cet homme, je me rendis chez lui.

Quand je fus auprès de lui, je lui exposai ma situation et lui dis que le motif de mon arrivée était le désir d'embrasser la religion de l'Islam. Le médecin se réjouit extrêmement de cette nouvelle, surtout parce que cet heureux événement devait avoir lieu par son intermédiaire. Puis il monta sa jument et se rendit avec moi au palais. Il y entra, informa le sultan de mon histoire et demanda une audience pour moi. Ce qui m'ayant été accordé je me fis en présence du Sultan.

Il m'informa d'abord de mon âge; je lui répondis que j'avais 35 ans. Puis il voulut savoir quelles sciences j'avais étudiées, ce que

Je lui appria. — Tu es venu, me dit-il, pour une bonne chose, deviens Musulman, avec la bénédiction du Dieu Très-Haut.

Je dis à l'interprète, le médecin voulait : Dis à notre Seigneur le Sultan, jamais personne n'abandonne sa religion, sans que ses coreligionnaires n'élèvent la voix contre lui et ne le calomnient ; je réclame donc de ta bienveillance de bien vouloir faire chercher les négociants Chrétiens et les autres notables qui se trouvent dans la capitale et de les interroger à mon sujet, de cette façon tu entendras ce qu'ils disent sur mon compte ; après cela j'embrasserai l'Islam.

Le sultan me répondit par l'intermédiaire de l'interprète : Tu me fais la même demande que 'Abd Allah ben Salam<sup>1</sup> fit au prophète lorsqu'il embrassa l'Islam. Sur cela il fit venir les notables chrétiens et quelques commerçants, et m'ayant fait entrer dans une chambre voisine de la salle d'audience, il leur dit : Que pensez-vous de ce poëtre nouvellement arrivé, par tel bâtem ? — C'est, lui répondirent-ils, un grand savant dans notre religion, et même des chefs peut-être (quoiqu'il ne se trouve pas dans le monde chrétien un homme ayant atteint le degré de science et de piété auquel il est parvenu).

— Que diriez-vous de lui, demanda le sultan, s'il devenait musulman ?

— A Dieu ne plaise, s'écrièrent-ils, jamais il ne fera cela.

Dès qu'il eut appris l'opinion des chrétiens, le sultan me fit chercher.

Alors, dans ce moment même et en présence des chrétiens, je prononçai la profession de foi<sup>2</sup>. Les Chrétiens se signèrent sur leur visage<sup>3</sup> et dirent : Le désir seul de se marier l'a poussé à cette action (car chez nous le prêtre ne se marie pas) et ils quittèrent le palais profondément affligés.

<sup>1</sup> Ibn Khallikan raconte ainsi cet épisode. 'Abd Allah ben Salam (ou Sâlem), scribe d'une tribu juive, vint un jour trouver le prophète, pour lui dire que, vaincu par les arguments irrésistibles, et la foudre de Korân, il désirerait embrasser l'Islam. Pour bien prouver cependant que la conversion seule et non l'ambition le poussait à cet acte, il pria le prophète d'interroger les Juifs sur son compte. Tous furent unanimes à déclarer que 'Abd Allah ben Sâlem était un de leurs schiâtes les plus considérés et des plus riches. Au même instant, 'Abd Allah entra et en leur présence embrassa l'Islam. Il existe un ouvrage assez volumineux sous le titre « Martyr et témoin », au sujet de ce qui s'est passé entre le prophète et 'Abd Allah ben Salam. Une copie de cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque de la Grande Mosquée de Tunis. Je n'ai pu la voir.

<sup>2</sup> Il n'y a de Dieu que Allah. Muhammad est le prophète de Dieu.

<sup>3</sup> Quelques-uns, haut pleurant.



Le feu sultan m'accorda un traitement de quatre dinars par jour, me désigna comme demeure son palais particulier et me donna avec la fille de Hadji Mohammad Assaffar. Le jour de mon mariage, il me gratifia de cent dinars d'or et d'un magnifique habillement. Peu de temps après, ma femme mit au monde un fils que j'appelai Mohammad pour lui obtenir les bénédictions attachées au nom de notre prophète Mohammad.

## CHAPITRE II

### DE QUI M'ARRIVA SOUS LES RÉGNES DE ABOU'L 'ARAB AHMED ET DE SON FILS ABOU FARIS ABD AL-KALIL

Cinq mois après ma conversion à l'Islam, le sultan me donna le poste de chef des douanes<sup>1</sup>, pensant que dans cette place j'apprendrais vite la langue arabe, à cause des nombreuses relations entre Chrétiens et Musulmans, auxquels je devais servir d'interprète.

J'appris parfaitement l'arabe au bout d'une année<sup>2</sup>.

J'assistai à cette époque à la descente de la flotte des Génois et des Français à Al Mahdiyya<sup>3</sup>, étant chargé de la traduction des dépêches qu'ils envoyaient au sultan. Peu de temps après, Dieu les ayant humiliés, ils se dispersèrent.

<sup>1</sup> C'était un des postes les plus importants de la Tunisie. Plus d'une fois, sous la dynastie des Beni Hafs, il fut occupé par des membres de la famille régnante.

<sup>2</sup> Comme nous l'avons déjà dit, le style d'Abd Allah, quoiqu'correct en général, laisse beaucoup à désirer.

<sup>3</sup> Ou El Mahedia, à 228 kilomètres de Tunis, est encore une ville assez importante. Mais elle est bien déchue : l'ancien port, dont on voit encore des ruines grandioses, est presque entièrement ensablé. La ville doit son nom à Obeid Allah, surnommé El Mandi, fondateur de la dynastie des Fatimides, qui en fit la capitale de l'Afrique. Le géographe arabe Aboul Feda l'appelle une des plus belles villes du monde. Sous le règne de Abou'l-Abbâs Ahmad ibn l'autour dans dit, Ibn Abou Bishr, les Génois et les Français (un autre auteur turcien, El Masoudi, dit les Génois et d'autres arrivèrent en quatre-vingt bandes devant El Mahdiyya, où ils restèrent deux mois. Le sultan ayant envoyé une armée contre eux, les obligea, après plusieurs batailles, de s'en retourner frustrés dans leur attente. D'après M. Abel Chéri de la Rivé, *Histoire générale de la Tunisie*, p. 260, les Français, alliés aux Génois, étaient commandés par le duc de Bourbon Philippe d'Artois. À la remarque des Tunisiens, pourquoi les Français font-ils souvent la guerre, les leurs Français répondirent pour motif que les Musulmans avaient crucifié Jésus-Christ et qu'ils se convertissent ni au baptême, ni à la Vierge. Répondant qu'il n'y avait que les Tunisiens, vu, disaient-ils, que ce n'était pas eux qui avaient crucifié Jésus-Christ, mais les Juifs.

J'accompagnai aussi le sultan au siège de Gâbes<sup>1</sup>, un quartier de trésorier, de même qu'au siège de Gafsa<sup>2</sup>. A ce dernier siège, le sultan fut atteint d'une maladie qui le mena au tombeau le 8 août l'an 706<sup>3</sup>.

Son fils, le prince des croyants et le défenseur de la religion, Abou Fâris (Abd Al-Azîz<sup>4</sup>, lui succéda sur le trône du khâlifat. Il renouvela à son égard tous les bénéfices que son père m'avait accordés et m'investit en outre de l'intendance de son palais.

Or, sous son règne, alors que j'étais chef de la demeure à interprète, il arriva qu'un navire musulman, chargé de marchandises, aborda. Au moment où il jetait l'ancre, deux vaisseaux chrétiens

<sup>1</sup> L'ancien Tapsa, 4007 kilomètres de Tunis, actuellement une petite ville, mais autrefois, à en juger d'après la description de El Beïrî (p. 17), ville très belle, très importante. A la conquête de Gâbes, par Abou'l-'Abbas Ahmad, se rattache l'anecdote suivante : Le poète Badr ad-Dîn ibn al-Banâtî, ayant composé une épigramme sur la prise de Gâbes, l'empereur d'Alexandrie, au il demandait, à Tunis, Abou'l-'Abbas lui fit parvenir en récompense autant de dinars que son poème contenait de vers. Le poète ayant refusé ce présent avec modestie, le message fut l'heureuse idée de lui dire que le sultan lui accordait pareille somme chaque année. Remarque, ajoute Ibn Abî Dînâr, p. 143 du texte arabe, comme le marché des belles lettres est froid (sans intérêt) de nos jours, et comme il était bien nécessaire (de bon dépit) au temps des Abbassides quand on donna jusqu'à 1000 dinars pour un seul vers. Il en fut ainsi pour Merwan ibn Abou Bâssa, qui eut pareille somme au temps de Haroun Ar-Raschid. De nos jours, si quelqu'un s'adresse à faire de beaux vers, on lui donne en récompense un pot de terre. Note du traducteur. Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends qu'un poète tunisien, ayant composé, en l'honneur de bey, un très bon poème, à l'occasion du Karâmî Harâm, vient de recevoir de S. A. S. Ali Bey, un présent de 800 piastres (500 francs).

<sup>2</sup> Ou plutôt Raba, l'ancien Caput des Romains (voy. Saluste Jugurtha, LXXXIX), à 215 kilom. de Karoum, dans une oasis d'environ 10 kilom. de circonférence, chaque jour d'arabes errants par les sables. Très importante sous la domination romaine, comme l'attestent d'innombrables vestiges, remarquables encore au temps d'Abou'l-Jâza, qui l'appella une capitale *républicaine*, Gafsa s'est plus qu'une petite ville. Les événements dont il est question ici sont racontés par tous les auteurs indigènes qui sont venus s'établir, mais tous ne les racontent pas dans la même ordre.

<sup>3</sup> Fin du juin 1304. On l'enterra dans la Kasba de Tunis (Al-Mawardi, p. 70).

<sup>4</sup> Abou Fâris Abou'l-'(Mawardi) Moulay Boufiri, chez les auteurs occidentaux, il monta sur le trône le lendemain de la mort de son père, et régnait plus de 40 ans. Mort au commencement de 837 (fin de 1433), il fut enterré près de la mosquée de Sidi Mahdî (un des plus grands saints de la Tunisie). *Mawardi* l'appelle le père de la dynastie des *Salâs*. Le règne de ce sultan est des plus remarquables et donne lieu à bien des observations religieuses, légendes, morales.



L'attablèrent et s'en emparèrent aussitôt que l'équipage n'attendant s'en fut éloigné.

Notre seigneur Abou Fâris ordonna au chef de la douane et à ses assistants de se rendre à la Goulette et de négocier avec les Chrétiens au sujet du rachat de la cargaison appartenant aux Musulmans. Ils partirent et demandèrent l'amân à un dragueur chrétien. L'amân leur ayant été accordé, ils montrèrent aux vaisseaux des Chrétiens et commencèrent les négociations. Les Chrétiens exagérant leurs prétentions, il fut impossible d'obtenir quoi que ce fut.

Par ces vaisseaux était arrivé un prêtre très considéré de la Sicile, avec qui j'avais été lié d'une amitié vraiment fraternelle du temps où nous étudions ensemble. Il avait entendu parler de ma conversion à l'islam et cela lui avait été très pénible. Il était venu par ces vaisseaux dans l'intention de me ramener à la religion chrétienne; comptant sur notre ancienne amitié. Se trouvant seul avec l'interprète qui était monté à bord, il lui dit : Comment t'appelles-tu ? L'interprète lui répondit : Ali. Eh bien, Ali, lui dit-il, prends cette lettre et remets-la au kâid Abd Allah, chef des douanes; prends aussi ce dinâr et quand tu m'auras apporté la réponse, je te donnerai un second dinâr.

Ayant pris la lettre et le dinâr, l'interprète se rendit à la Goulette et informa le chef des douanes de tout ce qui était arrivé; puis il l'informa aussi de ce que lui avait dit le prêtre, de la lettre qu'il lui avait remise et du dinâr qu'il avait reçu en récompense. Le chef des douanes prit la lettre, la fit traduire par quelques marchands grecs et envoya l'original et la traduction à notre seigneur Abou Fâris.

Celui-ci l'ayant lue, m'envoya chercher. Admis en sa présence, il me dit : O Abd Allah, cette lettre est arrivée par mer, lis-la et fais-moi savoir ce qu'elle contient. Je la lus et me mis à rire. — Qu'est-ce qui te fait rire ? me demanda le sultan. — Que Dieu nous protège ! lui répondis-je. Cette lettre m'a été expédiée par un prêtre qui fut jadis de mes amis. Je vais vous la traduire, avec la permission de Dieu. M'étant assis près de lui, je la traduisais en arabe, et lui en remis la traduction. Il la lut et dit à son frère Ismaël : Par le Dieu Tout-Puissant, il n'en a pas omis une lettre. — O seigneur, m'adressai-je, comment le sais-tu ? — Par un autre exemplaire, traduit par les Grecs,

me répondit-il. Puis il me dit : Abd Allah, dans quel vase répondras-tu à ce prêtre ? Seigneur, lui dis-je, tu connais mes capitaines, tu sais que j'ai embrassé l'islam par libre-choix et par amour pour la vraie religion ; en aucune manière et d'aucune façon, je n'acquiescerai ou n'importe quoi à ce que ce prêtre me conseille.

— Nous sommes convaincu, me déclara le sultan, de la sincérité de la conversion et nous n'avons jamais eu le moindre doute à cet égard. Mais dans la guerre, il faut de la ruse<sup>1</sup>. Écris donc à ce prêtre qu'il commande au capitaine du vaisseau de rendre contre rachat ces marchandises des Musulmans et de se montrer accommodant à cet égard ; puis, dis-lui : « Quand vous serez tombé d'accord avec les marchands musulmans sur le prix du rachat, je viendrai avec le taxateur peser les marchandises, puis la nuit venue, je me retirerai auprès de vous. » Je le fis ainsi. Quant au prêtre, il accepta mon offre avec empressement.

Les Chrétiens se montrèrent très contents dans le rachat des marchandises, mais bien que le taxateur allât et vint, je ne l'accompagnai pas. À la fin, le prêtre désespérant de me voir arriver, fit lever l'ancre et partit.

Voici le contenu de sa lettre : Après les formules d'usage, salut de la part de ton frère l'arabe<sup>2</sup> le prêtre. Je te fais savoir que je suis venu dans ce pays à cause de toi, pour t'embrasser avec moi. J'occupe aujourd'hui un rang élevé auprès du roi de Sinaï<sup>3</sup>, c'est moi qui destine et qui nomme, qui donne et qui refuse ; toutes les affaires du royaume sont entre mes mains. Sans donc mon conseil et rends-toi auprès de moi, avec la bénédiction du Dieu Très-Haut. Ne crains ni porte d'argent, ni rang, car ce que j'ai en argent et en rang dépense tout et je ferai pour toi tout ce que tu désireras. Ne te laisses tromper par aucune chose de ce monde, car ce monde est périssable, la vie est courte et le tombeau<sup>4</sup> guette. Crains donc Dieu, convertis-toi à lui. Sers des Maîtres islamiques et rentre dans la lumière chrétienne. Sache que Dieu Très-Haut est triple dans son royaume, or l'on ne saurait séparer ce que Dieu a réuni dans son essence. Je

<sup>1</sup> Proverbe arabe.

<sup>2</sup> Ce coin est diversement écrit dans les man. *Frénel*, *Fränsel*, *L'Histoire générale de la Tunisie* de MM. de la Rive, p. 281, mentionne plusieurs voyages et missions de prêtres chrétiens à Tunis, sous le règne d'Abou Faris.

<sup>3</sup> *Alphonse le Magnanime*, 1416-1453.

<sup>4</sup> Le plupart des man. lisent : et Dieu. Du reste, cette fin de lettre présente beaucoup de variantes, et manque dans la lettre imprimée.



sais bien que tu esmets tout cela beaucoup mieux que toi-même, mais j'ai voulu te le raporter parce que tu mention en profile à ceux qui croient que la Trinité est Dieu. Réveille-toi donc du sommeil de l'insouciance et réponds à ma lettre par tes arrivées chez moi. Un homme comme toi n'a pas besoin de maître. Salut.

Quelques détails biographiques sur le prince des croyants Abou Fâris Abd Al Aïz, que Dieu le protège. C'est lui qui a inauguré parmi ses sujets le règne de la justice en les gouvernant selon le Livre<sup>1</sup> et la Sounna<sup>2</sup>.

Parmi ses belles qualités, citons son habitude d'honorer les savants et les hommes pieux et de les traiter en sa présence avec le plus grand respect. Il honorait aussi profondément les ascètes, les descendants de notre prophète. Il leur prodigua des dons et considérables qu'ils accoururent de tous les points de la terre, de l'Orient et de l'Occident. A tous ceux d'entre eux qui s'établirent dans son pays, il accorda des emplacements, des revenus et des vêtements d'honneur. Ceux qui ne faisaient que passer furent reçus avec de grands honneurs et comblés de présents. Il avait assigné chaque année soixante dinars qu'il remettait à ceux qui venaient le visiter dans le mois du Modjad<sup>3</sup>, pour les dépenser en festins et rendre joyeux par là la fête du Modjad (cet argent était pris sur les revenus de la donation, sans compter les parfums, l'eau de rose et l'encens dont ce des magnifique était accompagné).

Quant à sa justice en faveur de quiconque était victime d'un oppresseur, quel qu'il fût, elle était si connue que ses gouverneurs et ses officiers se hâtaient de suivre son exemple et s'abstenaient de toute iniquité et de toute exaction. Du reste le sultan accueillait toutes les plaintes qu'on portait contre ses magistrats.

Il tirait son entretien, celui des membres de sa famille, leurs vêtements et autres besoins légitimes des impôts sur les chrétiens et des

<sup>1</sup> Le Koran.

<sup>2</sup> La tradition orale, que l'on peut comparer avec le Talmud, avec cette différence toutefois que dans la Sounna l'on se rapporte à des paroles ou à des actes réellement attribués au prophète. Le premier qui recueillit et réunis les diverses traditions, fut Mûsikîh Aïz, vers l'an 170.

<sup>3</sup> Fête instituée en l'honneur de la naissance du prophète et célébrée chaque année le 12 du mois Rabi' I (troisième mois du calendrier arabe). Pour les Musulmans tunisiens, c'est la plus grande fête de l'année. La célébration solennelle se remonte probablement à Abou Fâris.

captivités des Juifs (que Dieu lui en fasse profiter !). Il eut grand soin des prisonniers, mettant en liberté ceux qui le méritaient, et faisant exécuter les jugements prononcés contre les criminels.

Sa réputation de générosité était universelle. Il avait fixé des époques pour la distribution de ses largesses à tous ceux qui en étaient dignes par leurs qualités belles ou viciées. Le soin de les répartir incombait à l'éminent jurisconsulte et professeur Abou Abd-Allah Mohammed Ibn Saïd le Tabarien<sup>1</sup>, qui remettait à chacun ce qui lui revenait en argent, en nourriture, en huile, en troupeau de bœuf et de brebis. Il se faisait ainsi à Tunis, la capitale, et dans toute l'étendue du territoire.

Au sujet de ses belles actions, mentionnons encore ceci : chaque année il dirigeait une troupe de pèlerins vers la sainte maison de Dieu et un tombeau de prophètes<sup>2</sup> et faisait distribuer à cette occasion de quoi mettre à l'aise tous les habitants et avoisinants de la Mecque et Médine. Que Dieu l'en récompense ! Outre cela il envoyait de l'argent et des vêtements d'honneur aux Schahs arabes, terreur des voyageurs, pour les empêcher par là de molester les pèlerins et pour les engager à leur faciliter le voyage.

Parmi ses belles actions il faut citer aussi le secours perpétuel qu'il avait l'habitude de faire parvenir aux habitants de l'Andalousie<sup>3</sup>. Il avait consacré à cet effet chaque année mille kafs<sup>4</sup> de farine provenant de la dîme du pays. A cet envoi il ajoutait des robes, de l'argent, des chevaux de race, des armes excellentes et de la précieuse poudre à canon qui leur manquait. Mais encore aussi sa sollicitude pour les prisonniers musulmans tombés entre les mains des chrétiens. A cet égard il fit des choses sans précédent, au point de désigner pour cette œuvre des biens considérables, inaliénables. L'administration de ces biens était confiée à Abou Abd-Allah Mohammed Ibn Azreda, qui était chargé d'en garder les revenus augmentés du quart de tous les droits d'entrée et de sortie de la ville de Tunis, afin d'employer cet argent au rachat des esclaves après la mort de

<sup>1</sup> Dieu père de l'auteur.

<sup>2</sup> La Mecque.

<sup>3</sup> Maline.

<sup>4</sup> Il distribuait aux habitants de l'Andalousie, chaque année, des aliments, etc. pour les aider à tenir la guerre contre leurs ennemis de la religion (Abou Abou Omar, p. 155).

<sup>5</sup> Un M, dit : deux mille.

<sup>6</sup> Le Kaf est une mesure tunisienne du poids de 50 quintaux métriques.



L'Emir des croyants. Pendant sa vie les prisonniers étaient rachetés avec l'argent du Trésor. Bien des fois j'étais présent quand il recommandait aux marchands chrétiens de lui amener autant que possible de prisonniers musulmans. Il leur fixa pour tout jeune homme de 60 à 70 dinars <sup>1</sup> et pour tout vieillard ou adulte de 40 à 50. Dans ces négociations c'est moi qui fonctionnais comme interprète. Peu de temps après, des marchands chrétiens arrivèrent avec une prisonnière en nombre considérable, nous les rachetâmes tous avec l'argent du Trésor.

Il en agissait ainsi au moment de la composition de ce livre. Que Dieu l'en récompense !

Au nombre de ses fondations pieuses mentionnons la Zawiya <sup>2</sup> hors de la porte de la Marina à Tunis.

Il y avait là autrefois un fountouk <sup>3</sup> (auberge) dans lequel publiquement se commettaient de bien grands péchés, car quelques chrétiens l'avaient loué à raison de 12 mille dinars d'or par an, pour y vendre du vin et d'autres boissons enivrantes. Ce fountouk, rendez-vous de la plupart des infidèles, était un sujet de tristesse pour le cœur des croyants. Notre seigneur Aboû Fâris renançâ à ce revenu illégitime, prohibé, corrompant et vil. Mais il ne se contenta pas d'avoir fait cesser ce péché. Il fit démolir le fountouk et construisit à sa place une Zawiya, grande de dimension et d'utilité, lieu de prière, d'adoration et d'hospitalité et dont l'entretien était assuré par des revenus inaltérables, très considérables, provenant d'un champ, de deux parcelles plantées en oliviers, d'un pressoir y adjacent, etc.

Il fit construire aussi la Zawiya qui se trouve dans le voisinage

<sup>1</sup>) Le Dinar d'or valait autrefois 4 1/3 piastres tunisiennes soit 2 fr. 70 de notre monnaie. Il n'existe plus et est remplacé par le Bon Khamsa, piastille d'or de 5 piastres. On calcula toutefois encore par Dinar d'une valeur de 10 Khamsa soit, 40 centimes.

<sup>2</sup>) Une Zawiya, correspond à ce qu'on appelle en Algérie un *Marsbout*. C'est une construction plus ou moins grande, plus ou moins bien dotée, qui renferme le tombeau d'un saint. Elle est d'habitation à un personnage même pour ses enfants ou par son ordre et qui est chargé d'employer les revenus des biens dont la Zawiya est dotée à l'entretien du bâtiment et à celui des pauvres. La Zawiya dont il est question ici n'existe plus. La porte de la marine (Bab el Bahar) est une des principales portes de Tunis. Elle se trouve dans le quartier européen.

<sup>3</sup>) Le fountouk est un bâtiment public, destiné à recevoir les marchands. Le mot vient du grec *fontex*.

du jardin du Barda<sup>1</sup> et la Zawiya, seule près de Al-Dâmouda<sup>2</sup> et la montagne de Al-Khâwi, au sud de Tunis. Il les dota, comme deux, de quoi suffire à leur entretien. Il fit construire encore l'aqueduc qui se trouve hors de Bab al-Ujeddî<sup>3</sup> (La porte neuve) et le grand réservoir situé en dessous du Monastir de la Vêre<sup>4</sup>.

Une de ces plus belles œuvres est encore la fondation de la Bibliothèque, dans l'intérieur de la Djama' Zitouna<sup>5</sup> à Tunis, où il réunit les ouvrages se rapportant aux diverses sciences, et qu'il dota, au profit des étudiants, d'une dotation perpétuelle, en plantations d'oliviers, etc. Cette dotation était plus que suffisante pour l'entretien de la bibliothèque, des bibliothécaires et du gardien<sup>6</sup>.

Il fonda aussi à Tunis un hôpital à l'usage des étrangers musulmans, tombés malades. Aucun roi d'Afrique, soit ancien soit moderne, n'avait fait quelque chose de pareil. Il dota cet hôpital de quoi largement suffire à son existence. Cette fondation eut lieu l'année même de la composition de son livre, soit l'année 823<sup>7</sup>.

Remarquons encore son renoncement généreux, en faveur des pauvres<sup>8</sup>, aux grandes sommes que ses prédécesseurs retiraient

<sup>1</sup> Le Barda, magnifique palais du Roy à deux kilomètres de Tunis, est encore des plus beaux jardins de la région. Tout près on trouve le palais de Ksar Said, connu par la contestation qui a placé la Tunisie sous le protectorat de la France. Actuellement il se trouve près du Bardo, trois petites Zawiyas. Celle dont il est question ici est probablement la Zawiya de Sidi Ali ben Amor.

<sup>2</sup> Par Al-Dâmouda, mot qui en Tunisie a le sens de cave, les Tunisiens désignent les colonies citernes de Carthage, trop connues pour les décrire ici. Le Djebel al-Khâwi est une petite montagne tout près de Carthage entre le cap Kamari et le cap de Sidi Ben Said. Il est possible que cette Zawiya soit celle de Sidi Ben Said, autour de laquelle s'est construit un des plus pittoresques villages du monde et dont le territoire jouit d'une réputation de sainteté.

<sup>3</sup> Cette porte existe encore sous le même nom, mais l'aqueduc a disparu. On y a établi en outre quelques aménités dans ce quartier de Tunis les eaux de Zegouna.

<sup>4</sup> Ce Monastir était un emplacement en dehors des villes où, avant la fondation des grandes mosquées les musulmans se réunissaient pour la prière de vendredi et des fêtes. La fête, c'est-à-dire, la fête de la rupture du jeûne du ramadan. Je n'ai pas pu retrouver l'emplacement de ce réservoir.

<sup>5</sup> Cette bibliothèque qui les successeurs d'Abd el-Firâs n'ont cessé d'agrandir, passe encore pour une des plus importantes du monde musulman. Quand connaîtrons-nous enfin les trésors qu'elle renferme? L'accès, ainsi que celui de la Djama' Zitouna (Mosquée des Oliviers) en est encore rigoureusement interdit aux Chrétiens.

<sup>6</sup> Abd el-Firâs avait fixé des heures pour la lecture et ordonné qu'on en feroit un usage de la bibliothèque (Im Abd el-Firâs).

<sup>7</sup> Corresp. à l'année de notre des 1420.

<sup>8</sup> Idem, pour l'amour de Dieu.



d'impôt, imposés contrairement aux prescriptions religieuses. Ses impôts étaient prélevés sur tout ce qui se vendait aux divers marchés de Tunis. Tout vendeur en gros ou en détail était tenu de remettre au Sultan une somme fixe d'avance, depuis un dirham jusqu'à un dinâr et même davantage. Ce prélèvement existait depuis bien longtemps quand Dieu inspira à Aboû Fâris l'idée de l'abolir. C'est ainsi qu'il renonça au produit du marché des marchands d'huile, estimé à 3000 dinârs d'or<sup>1</sup>; du marché des olives, 5000 dinârs; du marché des momembles, à 5000 dinârs; du marché des épiciers à 150 dinârs<sup>2</sup>; du marché des bestiaux, à 10,000 dinârs; du marché des légumes, à 300 dinârs<sup>3</sup>; du marché du charbon, à 1000 dinârs; du marché des poutres à l'usage des Bédouins, à 1000 dinârs; quelques impôts provenant de corvées, à 2000 dinârs; du marché des marchands de bris à bras, à 100 dinârs<sup>4</sup>; du marché des chandevonniers, à 100 dinârs<sup>5</sup>; du marché des charistans, à 50 dinârs; du marché des cuirs, à 50 dinârs<sup>6</sup>; du marché du sel, à 1500 dinârs. Il permit aussi la fabrication des savons, dont jusqu'ici les sultans avaient le monopole.

Mais la meilleure chose qu'il fit, sous ce rapport, fut l'abolition de l'impôt sur la débouche. Le prélèvement de cet impôt, dont le produit était très considérable, était confié au gouverneur de la ville. (Certains de ses agents, chargés de le percevoir payaient jusqu'à 3 dinârs 1/2 par jour). Notre Seigneur Aboû Fâris, ayant fait cesser cette perception, abolit également l'impôt sur les joueurs de flûte et les chanteurs. De même encore il renonça à l'impôt prélevé sur les prostitués, tenu à des services dans le palais du Sultan, et ayant appris les vilaines pratiques de ces gens-là, il les chassa de tous les endroits de son royaume.

Àu commencement de son règne il fit une incursion en Sicile, s'empara de la ville de Tirkouna(?) dont il s'empara les murs et revint à Tunis avec beaucoup de butin et de prisonniers. Ses victoires et ses

1) Nous avons laissé cette énumération pour qu'on puisse se représenter l'importance du commerce de Tunis à cette époque. La plupart de ces marchés (ou Souks) existent encore sous les mêmes noms qu'au temps de notre auteur.

2) Un Man. lit : 5000.

3) Deux Man : 5000, d'accord avec les Aboû Dinâr.

4) Quelques man. 200.

5) Un Aboû Dinâr lit : 1000.

6) Un M. J.

conquêtes dans l'Afrikya, où il s'efforça d'effacer les traces des précédentes guerres civiles, tout au plus haut point remarquables, rien ne saurait en donner une idée ! Il prit Tripoli, Jéhès, Hamma<sup>1</sup>, Gabes, Tamer<sup>2</sup>, Nafsa<sup>3</sup>, Biskra<sup>4</sup>, Constantine et Bougie. Il continua sa route victorieuse jusqu'au Sahara et s'empara de Warila, Gaddamas<sup>5</sup>, de Tongouri<sup>6</sup>.

Dieu aggrandit sa gloire au point d'effacer devant lui la renommée des plus fameux conquérants arabes ou étrangers.

<sup>1</sup>) Cette ville n'existe plus, mais le nom se trouve conservé dans un endroit pas très-loin de Gabes.

<sup>2</sup>) Ou Tamer, ville dans une oasis, riche en dattiers, chef-lieu de la province tunisienne du Djérid. C'est l'ancien Thiarra.

<sup>3</sup>) Ou Nafsa, ville encore très-considérable, au sud de la Tunisie, également située dans une oasis des plus fertiles.

<sup>4</sup>) Ou Biskra en Algérie.

<sup>5</sup>) Ville antérieure de grande importance, dans une oasis. Il s'y trouve des ruines romaines.

<sup>6</sup>) Dans la province de Constantine.

(A suivre).



# REVUE DES LIVRES

---

**Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie**, par M. JOACHIM MÉNANT. Perse. — Paris, E. Laroux, éditeur, 5 fr.

M. Ménant présente de nouveau sous ce titre l'exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions en anciennes cunéiformes. Lors de la première publication de ce travail (1860), les résultats obtenus par les savants qui s'étaient voués au déchiffrement semblaient si problématiques, qu'un résumé loyal de leurs efforts était la seule manière de convaincre, non seulement le grand public, mais encore et surtout ceux d'entre les savants compétents qui s'étaient formé une opinion préconçue et ne voulaient pas admettre qu'on pût ajouter à la somme de nos connaissances anciennes les données acquises par la lecture des documents originaux qui venaient donner un démenti à plus d'une ingénieuse synthèse. — Maintenant les inscriptions en caractères cunéiformes sont une des branches les plus intéressantes des études orientales. L'histoire, la philologie comparée, la chronologie ont puisé à pleines mains à cette source féconde ; désormais, non seulement le doute a disparu, mais les plus incrédules dans le principe sont devenus à leur tour de fort estimables appréciateurs. M. Ménant a donc, sans changer la forme primitive de son exposé, apporté les modifications que l'état présent de la science comporte. Insistant sur certains points qui avaient été négligés au début comme indifférents, passant légèrement sur tels autres devenus trop connus pour qu'il eût été nécessaire de s'y appesantir. (Pref. p. VII).

C'est le Perse, qui, dans l'ordre du développement de l'étude des écritures cunéiformes, a cédé le premier aux efforts des savants ; c'est sur les ruines de Persépolis que furent remarquées pour la première fois ces caractères étranges qui devaient faire le tourment de tant d'esprits sages ; c'est donc par l'étude du Perse que commence M. Ménant et ce volume y est entièrement consacré. Il serait long assurément de faire connaître dans tous ses détails cette suite d'efforts, de travaux continués, abandonnés et repris à nouveau. Nous ne l'es-

survivre pas, et nous renvoyons au livre lui-même dont la réédition claire et dénuée de pédantesque encourage à la lecture.

Il est infiniment curieux de voir comment « surgi la grande découverte de Grotefend, cette intuition unique, et l'accueil qui fut fait à la lecture du nom de Darius sur les textes de Persépolis, soupçon subtil que « la science moderne a consacré comme le plus merveilleux effort de l'esprit humain. » Avec ce mot magique l'Orient oublié renaissait : le xviii<sup>e</sup> siècle avait commencé à le deviner, au milieu de son agitation fébrile, de sa renommée philosophique et littéraire ; quelques savants modestes, lassés des auteurs grecs et latins tant de fois lus, commentés, surchargés de glosses, avaient soulevé la lumière. On aspirait après des documents nouveaux, pressentant que par là seulement se rallierait avec le vieil Orient la tradition universelle que le Moyen-Age avait rompu.

Angeuil, cet homme extraordinaire, amoindri en contact des luttes mesquines de la vie européenne, avait retrouvé dans l'Inde les fragments du Zend-Avesta et en avait déchiffré l'interprétation ; la religion des anciens Perses était enfin connue, les fables de l'histoire n'allaient pas tarder à être dévoilées à leur tour.

Les voyageurs, depuis des siècles, admiraient les restes de Persépolis, et relevaient les caractères hiéroglyphes gravés sur les murs de ses palais, ruines merveilleuses de la capitale du roi des rois, incendiée par la main même d'Alexandre, alors que dans une nuit de détachée incendie il brûla la prière d'une courtesane athénienne. Les premiers qui avaient pénétré en Perse, s'étonnant des moines, tel que Pny Antioch de Bouva ; tous vantaient la beauté du site et des « superbes mesures » de Persépolis, ainsi que les appelait Cornéille Le Bruyn. Plus tard l'ambassadeur Don Harms de Sylva de Figueroa, en allant à Ispahan, visitait les ruines, décrivait les caractères gravés sur les murailles et « ingéniait à en connaître la signification. Pietro della Valle, au xvii<sup>e</sup> siècle, déterminait le sens de ces caractères ; Mandelslo, Thévenot, Chardin, Cornéille Le Bruyn relevaient les signes, et commentaient leur valeur probable. Vers 1765, Carsten Niebuhr, père du célèbre historien, fit faire un pas énorme à la solution du problème, et distingua nettement trois sortes de combinaisons fautes à l'aide de ces éléments en forme de *cheu*, de *cou* ou de *lle de fleche* qui avait tellement frappé les premiers voyageurs. Distinguer trois systèmes d'écriture, c'était déjà distinguer trois langues ; désormais il fallait lire et pour y arriver, que de tâtonnements ! Tychoen de Reshook commença à ordonner les groupes ; Münster arriva à définir les trois sortes d'écriture et bavarla la valeur de ses caractères ; c'était un progrès, mais ce n'était pas encore la lumière.



Rien n'avait surmuni de l'écriture des anciens Perses; Hérodote parlait de la stèle que Darius avait fait ériger sur les bords du Bosphore, en caractères *assyriens* et en lettres grecques (Voy. Mémoires, page 38), et Strabon distinguait l'écriture *assyrienne* de l'écriture *perse*; mais le système graphique des Assyriens et des Perses n'en paraissent pas moins à tout jamais enseveli dans l'oubli. Il n'avait pourtant pas cessé brusquement d'être employé, car au *i<sup>er</sup>* siècle on s'en servait encore dans la rédaction d'actes d'intérêt privé (Voyez Oppert et Mémoires, *Doc. juridiques*, p. 340) et, au *vi<sup>e</sup>* siècle, Synésius en parle comme étant étudié à l'égal du Phénicien, de l'Égyptien et des autres langues orientales.

La stèle bilingue d'Hérodote nous manquait, comment arriverait-on jamais à arracher leur secret à ces caractères étranges qui résistaient à toute assimilation? — C'est alors que le 4 septembre 1802, Georges-Frédéric Grotefend exposa devant la Société Académique de Göttingue ses premières découvertes, précisément dans cette même séance où Heyne communiquait ses travaux sur les hiéroglyphes égyptiens. Il faut renoncer à expliquer comment l'hypothèse de Grotefend est arrivée à une réalité si saisissante et si vraie qu'elle a servi de base pour édifier l'alphabet perse entier (Voy. Mémoires p. 104). Une sorte de stupeur m'a toujours saisi quand j'ai réfléchi à la portée de cette inspiration, surtout lorsque je lis ensuite les travaux ultérieurs de l'illustre savant dans lesquels la pauvreté scientifique semble donner un démenti à ce trait de génie! Quoi qu'il en soit, saluons avec respect le nom de Grotefend et passons nous-même ses erreurs. Il n'est point d'œuvre qui n'en ait. — Surtout quand il est question de « défricher une terre, de tracer une route nouvelle. » (Anquetil).

Les successeurs de Grotefend, Rask, Saint-Martin, nous conduisirent enfin à Bernoulli et à son grand travail sur les inscriptions perses : déjà célèbre à juste titre par son commentaire sur le Yaght, il allait faire profiter le déchiffrement des écritures persiformes des connaissances qu'il avait puisées dans le Zend. Rawlinson, Westergaard, Spiegel et les autres suivirent cette voie : la Perse, la langue de Cyrus, de Darius, de Xerxès, et au bout la langue des Achéménides, fut dévoilée et livra aux historiens le contenu des inscriptions qui, outre celles qui avaient été relevées à Persépolis, s'étaient trouvées recueillies sur différents points de la Perse. Ce fut un grand profit assurément; mais si nous voulons être justes, combien peu riches sommes-nous encore, sur ces inscriptions n'embrassent guère que deux siècles et, avant Cyrus, nul document ne peut nous renseigner sur le peuple et la langue; l'origine du système graphique nous échappe même; emprunté aux Assyriens, nous nous demandons comment il

a pu s'adapter aux convenances d'une langue aussi profondément différente, et de quelle manière il s'est imposé en Perse ?

Devenus exigeants par nos conquêtes, nous voudrions être proués, savoir l'histoire à nous dire tous ses mystères. Aussi une question se pose au face de semblables résultats. Le passé en se creusant débilitera-t-il l'avenir ? Qu'en sera-t-il de cette renaissance orientale, et les générations futures profiteront-elles de nos peines et de nos labeurs ?

EMIL DRYAL.

**Études d'archéologie et de mythologie gauloises. — Deux stèles de Larzac**, par Eu. FLOUDEST, membre de la société des Antiquaires de France ; Paris, 1885, un vol. gr. in-8, avec douze planches ; Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, 28. Prix : 6 francs.

La *Bibliothèque Archéologique* éditée par la librairie Ernest Leroux vient de s'ouvrir d'une importante étude d'Archéologie et de Mythologie gauloises qui précède, en les complétant, des données recueillies jusqu'ici assez chaotiques ou douteuses. Représentant son MAÎTRE sur les deux stèles de Larzac publiées dans la *Revue Archéologique* et par lui rencontrées : l'une, au cœur de l'ancien pays Liégeois, l'autre, en territoire Elusien, sur les confins de la Côte-d'Or, M. Ed. FLOUDEST, dont les travaux sur les sépultures gauloises de la Bourgogne sont depuis longtemps familiers aux Celtophiles, a écrit le travail le plus complet qui ait encore été consacré à la grande civilisation de qui les Gaulois se proclamaient leurs. Des visites multipliées dans la plupart des collections publiques ou privées de l'Est et du Midi de la France lui ont permis d'utiliser de petits monuments, de peu d'intérêt peut-être au point de vue esthétique, mais singulièrement révélateurs des conceptions religieuses de nos ancêtres. On a trop dédaigné, dans la première partie de ce volume, les antiquités qui n'allaient point marquées au coin d'un art délicat. On rejetait ou on négligeait ces œuvres de fabrication courante et d'exécution sommaire que les raffines d'antiquaire avaient peu recherchées sans doute, mais qui avaient suffi au goût du vulgaire. Or, c'est dans les monuments de la piété populaire que la moyenne du sentiment religieux s'est formulée de tout temps, avec l'ingénuité la plus franche et sous sa physionomie la plus démonstrative. M. FLOUDEST n'a pas craint de remplir ses affirmations du grouais de ces humbles effigies et de viennent de lui fournir les figures de dix-neuf planches, qui sont, pour les yeux, le vivant commentaire de son étude.

Il a pu ainsi mettre en pleine lumière la curieuse physionomie de ce *Dieu au Marteau* dont la masculinité puissante, la taille trapue,



les épandues carées, la chevelure et la barbe saubérantes, répondent si bien au type que le peuple des Gaules devait, dans sa lecture involontaire, attribuer à l'auteur de la race. Les accessoires de la figure, les symboles, les attributs caractéristiques sans lesquels le pied de la foule a peine à se reconnaître, lui ont en outre permis de dégager, par une série d'ingénieuses déductions le rôle véritable et complexe qu'il estime avoir été conféré au Dieu par la croyance commune. La nouveauté de la plupart des considérations exposées par lui n'est pas, sur ce point, le moindre attrait de son livre.

Il en est de même de celles concernant le singulier serpent à tête de hélier qu'on a récemment remarqué sur certains monuments religieux exhumés de notre sol. Sa mystérieuse juxtaposition à des divinités très différentes les unes des autres ne laisse pas que d'étonner, en présence de cette tendance croissante à la spécialisation indéfinie des fonctions divines qui a été une des lois dominantes du paganisme et qui avait si abondamment peuplé l'Olympe vers la fin de la République romaine. L'influence de cette loi peut, il est vrai, ne s'être pas exercée avec la même intensité en Gaule et il semble que, même après la conquête, on n'y répugnait pas à la concentration, dans une même main, de pouvoirs ecclésiastiques nettement séparés ailleurs ; mais le contraste reste instructif et on incline à croire, (ce qui doit être l'opinion de M. Florest) qu'à un point de vue général, l'évolution des idées religieuses en Gaule, au moment où César y pénétra, était en retard de sept ou huit siècles sur la marche suivie par elle à Rome ou en Grèce.

Une dissertation sur un signe symbolique, ou plutôt sur un idéogramme, qui paraît avoir eu dans l'antiquité une importance grande, mais encore mal définie, termine l'étude de M. Florest. C'est sur ce point qu'il a particulièrement multiplié les inductions méditées et que, vraisemblablement, il rencontrera le plus les contradictions qu'il a pressenties. Quelle est d'ailleurs, sur le terrain scientifique, la donnée formulée pour la première fois, qui n'ait pas paru excessive au premier abord et n'ait pas commencé par être contestée ? S'il y a du hasard dans les vues qu'il expose, son incontestable rôle pour la découverte de la vérité plaidera puissamment en sa faveur. Lorsque les découvertes se multiplient, lorsque les monuments s'accumulent dans les Musées posant, sans trêve, d'irritants problèmes à la curiosité des antiquaires, on peut-on, parce que l'épigraphie se dérobe, et que les textes classiques restent muets, satisfaire à la vertu de prudence qui par une morne abstinence à défaut de témoignages directs, la loi et la raison accordent une portée probante considérable aux présomptions graves, précises et concordantes. C'est un principe au nom du-

quel M. Flouret a trop souvent revendiqué, sur un autre terrain, le triomphe du droit, pour s'en pas connaître la haute valeur : on ne saurait lui jeter la pierre pour en poursuivre l'application jusqu' dans le domaine de l'archéologie.

**Folk-Lore** par le Comte de Puymaigre. Librairie Didier, 1885, in-18.

Le titre de ce livre a dû sembler une énigme à la très grande majorité du public français, et même à bien des gens qui se piquent d'être au courant des questions littéraires. Si la chose est ancienne, le sens de Folk-Lore est, surtout en France, assez nouveau ; son usage courant dans le petit monde spécial qui désigne l'adjectif *folklorique*, ne remonte guère au delà de quatre années ; il n'y a pas été adopté sans quelque résistance ; on ne le conserve guère que faute d'un autre terme meilleur, qui est encore à trouver. Ce qui a fait la fortune du terme Folk-Lore, c'est son élasticité : ne voulant pas dire grand chose de précis, au sens littéral, on l'a appliqué à une collection de connaissances, dont quelques branches suffiraient à elles seules pour constituer une science.

Au sens littéral, Folk-Lore signifie savoir populaire ; M. Lang le définissait « l'ensemble de la culture, si l'on peut employer ce terme, que le peuple a tiré de ses propres ressources ». Comme la plupart des définitions, celle-ci ne peut comprendre absolument tout. Elle semble ne pas tenir compte des répercussions, bien plus nombreuses qu'on ne pense, qui se produisent depuis des siècles : les lettres empruntant au peuple, en les revêtant d'une forme élégante, ses compositions naïves et parfois même assez grossières dans l'expression ; plus tard cet emprunt revient au peuple, dépouillé de sa parure artistique, et redevient pour la seconde fois populaire.

On rencontre aussi, quoique plus rarement, des légendes ou des contes qui ont cours parmi les paysans et les illettrés et ont cependant une origine purement littéraire.

Au début, le Folk-Lore ne s'appliquait guère qu'aux contes, aux légendes, aux chants populaires, aux proverbes, aux devinettes, aux formulettes, à cet ensemble auquel on peut donner le nom collectif de Littérature orale. On y a ajouté depuis la linguistique, et avec assez de raison, si on borne cette addition aux traits qui supposent des croyances ou des traditions ; ensuite est venu l'Ethnographie traditionnelle, coutumes, croyances, superstitions, costumes, instruments, bijoux, etc.

On y joint maintenant, à cause des répercussions dont il a déjà été



parlé, certains livres de colportage, l'imagerie populaire, parfois l'iconographie même monumentale. Le vocable Folk-Lore semble en passe de réunir sous sa forme élastique tout l'ensemble des choses, populaires à des degrés et à des titres différents, qui jusqu'à nos jours avaient été négligées ou n'avaient point été classées.

En choisissant ce titre, qui a pu paraître hardi, M. de Puymaigre a obéi à une pensée assez rationnelle : car son livre se compose de sujets variés qu'il eût été difficile de réunir sous une appellation plus précise. Il débute par une sorte de récapitulation des origines, en France et à l'étranger, de la science nouvelle. Pour les pays étrangers non-latins c'est le tableau le plus complet qui ait été jusqu'ici tracé, à notre connaissance. Quant à la France, M. de Puymaigre a réuni, dans sa rapide énumération, quelques-uns des précurseurs français du Folk-Lore. Sans parler des écrivains des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles, dont plusieurs ont fait du Folk-Lore sans le savoir, dès 1783, avant Muséus, et près de trente ans avant Grimm, Restif de la Bretonne avait publié dans ses *Contemporains par gradation* cinq contes recueillis avec un souci de la forme populaire qu'on ne retrouve de nos jours que chez les meilleurs collectionneurs. L'enquête sur les patois et les statistiques des départements, qui remontent à la Révolution et à l'Empire, renferment aussi nombre de documents intéressants.

Les poésies populaires occupent une grande place dans le livre de M. de Puymaigre. L'auteur des *Chansons populaires du pays Meusin* et du *Romanisme portugais* nous donne les Chants populaires recueillis dans la vallée d'Ossau, les uns en patois, les autres en français, signalant les parallèles nationaux ou étrangers, puis les *Chants allemands de la Lorraine*, étude intéressante d'un pays inexploré, à ce point de vue du moins, puisque les Contes de M. Hinglais sont du pays de Bitche.

Les monographies consacrées à la poésie populaire en Italie, aux Chants de Geste français, aux chansons flamandes, à la poésie héroïco-populaire castillane étant des comptes-rendus, échappent par cela même à l'analyse ; elles sont curieuses et tout le monde y trouvera quelque chose à apprendre.

Deux sections du Folk-Lore s'occupent des traditions populaires : l'une est relative à cette curieuse légende de la *Fille aux mains coupées*, déjà étudiée par MM. d'Arcoha et Wasselofski, et que vont reprendre, après M. de Puymaigre, M. H. Suchier et M. Spiller ; l'autre a trait aux historiettes d'Etienne de Bourbon, publiées assez récemment. On trouve dans cet auteur, contemporain de saint Louis, la démonstration d'une assertion émise au commencement de cette note, celle de l'union de la littérature écrite sur la littérature orale ;

plusieurs contes, recueillis de nos jours de la bouche du peuple, étaient connus dès cette époque, et étaient employés par les auteurs comme des exemples destinés à appuyer des moralités. Il y a là une source de Poëti-Lore presque inexplorée, et qui serait digne d'occuper un des maîtres de l'histoire du moyen-âge.

Par cette analyse d'une partie seulement du livre de M. de Puymaigre, on a pu voir combien il est intéressant; il y a plus de science dans ce modeste in-18 que dans bien des gros recueils où le critique se perd dans l'infinit des détails. M. de Puymaigre a su rester clair tout en étant savant même pour ceux auxquels sont familiers les sujets qu'il a traités.

C'est un mérite assez rare de nos jours, et il faut savoir gré à M. de Puymaigre d'avoir su conserver cette qualité éminemment française.

P. S.



## CHRONIQUE

**France.** — *Le Musée Guimet.* Le transfert du « Musée Guimet » de Lyon à Paris et la cession de cette belle collection à l'État, ne sont pas encore des faits accomplis. Depuis la publication de notre dernier fascicule, les gouvernements de M. Guimet se sont énergiquement opposés de leur réalisation, malgré tous les obstacles que les complications de la hiérarchie administrative et la nécessité de concilier des intérêts différents leur ont opposés. Déjà le Conseil Municipal de Paris, comme le savent nos lecteurs, a autorisé le préfet de la Seine à s'entendre avec l'État pour l'installation du Musée Guimet à Paris et l'affectation d'un terrain municipal à cet effet. A la fin du mois de juillet, les ministres de l'Instruction publique et des finances ont, de leur côté, déposé à la Chambre des Députés un projet de loi ayant pour objet l'appropriation de la convention passée entre l'État et M. Guimet, et portant ouverture au ministre de l'Instruction publique, des beaux-arts et des cultes, d'un crédit extraordinaire de 305,000 francs en exécution de ladite convention. Il est regrettable que ce projet de loi n'ait pu être déposé plus tôt, de façon à être discuté avant la fin de la session. Les personnes, aussi nombreuses à Paris, qui s'intéressent aux études d'histoire religieuse, attachées avec une légitime impatience l'installation du Musée et de la Bibliothèque annexes dans les murs de la capitale.

— *La section des sciences religieuses à l'École des Hautes-Études.* Si l'on veut donner une pensée de l'ouest reconnu qu'inspirent les sciences religieuses, nous la trouverons dans la création, récemment dévolue, d'une section des sciences religieuses à l'École des Hautes-Études. La Chambre et le Sénat ont voté le crédit de 30,000 francs demandé par M. le ministre de l'Instruction publique, en permettant l'installation de ce complément indispensable de notre haut enseignement français. M. Gaidot a bien voulu de l'Université. La *Revue de l'Histoire des Religions* a trop souvent plaidé la cause que M. Gaidot a tant triomphé, pour qu'il soit nécessaire d'exprimer la grande satisfaction que le créateur de la nouvelle section aux Hautes-Études inspire à sa direction et à ses rédacteurs. Nous nous permettons nous flatter que la compétence et rigueur de

ient nommé par son précédent directeur, M. Maurice Vernier, n'a pas été sans contribuer à cette extension de notre enseignement supérieur.

Sous l'ancien ministre aucune mesure précise sur l'organisation de la nouvelle section qui entrera en activité au mois de janvier de l'année prochaine. On a présenté, il est vrai, à la Chambre des députés un plan d'organisation d'après lequel l'administration aurait l'intention de créer neuf chaires distinctes affectées aux sujets suivants : 1° Religions des non chrétiens ; 2° Religions et morale de la Grèce ; 3° Les religions de l'Inde ; 4° Exégèse biblique ; 5° La littérature chrétienne primitive ; 6° La Patristique ; 7° Histoire de l'Eglise ; poétique, morale au moyen-âge ; sciences religieuses ; jansénisme, rationalisme, religion constitutionnelle ; 8° La réforme et les sectes protestantes ; 9° Droit canon. — Mais on peut penser que cette classification n'est que provisoire, et que M. le ministre ne songera pas à pourvoir les neuf séries d'endites. Or, que la création de neuf chaires distinctes ne nécessiterait à chaque professeur qu'un traitement dérisoire (il est question de leur allouer 2,000 francs, moins qu'à un instituteur primaire à Paris), il y a dans cette liste des coïncidences (par exemple l'islamisme, les religions semi-asiatiques, l'Eglise grecque) et des chaires qui font double emploi. Déjà plusieurs séries ont été créées en vue de l'occupation des chaires nouvelles. Nous nous bornerons à mentionner que M. Havet père, professeur honoraire au Collège de France, paraît avoir été choisi par le ministre pour les fonctions de directeur.

— *Alliance scientifique universelle.* L'Alliance, qui est le groupement de la Société d'ethnographie, de la Société américaine de France, de la Société des études japonnaises et du Congrès oriental et africain, a tenu le 30 juillet la première session quinquennale du Congrès international qu'elle a organisé. A cette occasion, elle a inauguré dans la salle des séances le buste de Charles de Lamberth, l'un des fondateurs de la Société d'ethnographie. — M. le capitaine d'Irignou-Bergh, délégué de l'Alliance pour le Danemark, a exposé une collection d'objets ethnographiques et de photographies sur le Groenland, au sujet duquel il a fait une conférence, et M. l'abbé Denaxay a fait une communication sur les populations de la Mélanésie en milieu desquelles il a vécu.

— *Le Liber Pontificalis de N. l'abbé Duchesne.* Le second fascicule du *Liber Pontificalis* « publié et commenté par M. l'abbé Duchesne » paraît au commencement de 1914. Dans l'introduction, l'auteur étudie les légendes de St-Silvestre, du pape Léon et du pape III, les derniers disciples et liturgiques mentionnés dans le L. P., et traite des sources ainsi que de l'authenticité historique du document. L'abbé Duchesne décrit ensuite particulièrement les manuscrits. Le texte proprement dit « du Téléphore à Silvestre, il s'étend sur cinquante-deux papes qui occupent une période d'environ quatre siècles. Dans son commentaire l'auteur a pu mettre à profit la première partie du tome II des « Inscriptions Chrétiennes » de M. de Rossi, qui en donne lui-même une minutieuse appréciation. Le « *Glossaire antique* » (1<sup>re</sup> partie) dont M. l'abbé Duchesne est l'un



des rédacteurs les plus actifs, annonce que le premier volume sera arrêté après la vie du pape Adrien IV. Dans le second volume, l'auteur terminera son introduction et exposera la méthode qu'il a suivie pour la reconstitution du texte.

— *Le IV<sup>e</sup> Livre d'Isidore.* On sait que le texte grec du quatrième livre d'Isidore est perdu. Cet ouvrage n'existe que dans la version latine, et le texte même de celle-ci a longtemps été incomplet. En 1875, M. Dandly l'avait complété d'après un manuscrit d'Andover, mais il manquait encore quelques versets à la restitution. M. Samuel Berger, bien connu par ses travaux sur la Bible au Moyen-Âge, vient de compléter cette lacune en découvrant un autre manuscrit où le fragment se trouve en entier.

— *Les découvertes de M. Tabbé Battistot.* M. Tabbé Battistot a été chargé par M. le ministre de l'Instruction publique d'une mission en Albanie. A Bérat il a trouvé un nombre considérable de manuscrits. Voici les fragments les plus importants du rapport qu'il a adressé au ministre :

« Ces manuscrits, au nombre d'une vingtaine myriade, se rapportent tous à des matières ecclésiastiques. Un premier groupe consiste en une quarantaine de manuscrits pour la plupart fort détériorés et abandonnés, sous les divers de l'empereur, à la postérité et aux sales. J'en ai dressé l'inventaire et, parmi les plus intéressants, je signalerai : trois exemplaires de *Mémoires des douze saints*, quatorzième et quinzième siècles ; un *Tryptique* du quinzième ; deux *lunulaires* du treizième et du quatorzième, contenant des *bonheurs* de Saint-Jean Chrysostôme ; un *évangéliaire* du treizième siècle ; deux *Apôtres* du quatorzième siècle, où j'ai relevé quelques détails touchant sur l'époque byzantine d'Étienne VIII.

« Un second groupe comprend un petit nombre de manuscrits ayant trait à l'usage liturgique, et dont la valeur critique ou paléographique est tout autre. Ce sont : un exemplaire des *Actes des Apôtres*, d'écriture minuscule, sur vélin et daté de 1158 ; un *évangile* cursif, sur vélin, du douzième ou du treizième siècle, et orné de miniatures (les quatre évangélistes) d'un type d'ailleurs connu ; un second *évangile* cursif, sur vélin, orné de miniatures (les quatre évangélistes) et d'ornements d'un travail délicat. Ce manuscrit avait été donné à un monastère de la Péninsule Étoléenne, par l'empereur macédonien Théodore l'Âge (XIII<sup>e</sup> siècle) ; un *évangéliaire* sur vélin, au belle écriture cursiva du treizième ou du douzième siècle, avec des *bandeaux* décorés : une *liturgie*, celle dit de saint Chrysostôme ; un *cahier* de *voies* pourps, long de 2 m. 55 cent., large de 95 cent. L'écriture est de large et belle minuscule du douzième siècle, l'encre est d'argent pour le corps du texte, d'or pour les lettres capitales, les noms saints et le *verset* ; un *évangile* comprenant Matthieu, Marc, Luc et Jean au complet, sur *voies* pourps, d'écriture minuscule, très régulière et pure de toute forme *antique*, dont tout *sauf* à l'encre d'or et orné de miniatures (sont les quatre évangélistes) d'ailleurs sans intérêt artistique. Ce manuscrit, que l'on croit à Bérat avoir été écrit de la main même de

saint Jésa Chrysostôme, est en réalité du dixième siècle. Nous le désignerons sous le nom de *Codex aureo-purpureus Antioch.*, du nom du métropolitain de Héracl. Mgr Anthyme Alexandre.

Le dernier manuscrit de la métropole est un évangile contenant le texte de saint Matthieu (moins de I à VI, 2; de VII, 25, à VIII, 7; de XVIII, 35, à XIX, 33, et de saint Marc (moins de XIV, 61, à la fin). C'est un manuscrit in-quarto de 190 folios, sur deux colonnes de 17 lignes; le vélin est teint en pourpre, l'encre est d'argent, l'écriture d'anciennes lettres semblable à celle du Manuscrit P. de Wolfenbüttel, dont on pourra voir un fac-similé dans les *Mémoires pour servir l'histoire de Tischendorf* (vol. III, tabl. II). On ne peut douter que le manuscrit lui soit du quatrième siècle. Le texte est très soigneusement copié, sans présence de nombreuses fautes d'attention. Il n'y a aucun esprit et aucun accent, et les mots ne sont pas séparés; le copiste n'a admis que le tréma sur i et sur u au commencement des mots, comme dans ceux, et une sorte d'apostrophe après le s' final (xxx). Les phrases sont séparées par le point qui est indifféremment . ou ;, après quoi suit une ou deux lettres élevées au-dessus de la ligne. Les majuscules sont en sautoir sur la marge, à peu près de la moitié leur hauteur. Les abréviations rentrent dans le même système que celle du *Codex Bezae Cantabrigiae*. Les ligatures se rencontrent seulement dans les groupes ΜΩΙ, ΑΥ, ΕΥΤΥ. — Le texte appartient à la catégorie des textes orientaux, mais il se rattache étroitement à la famille dite occidentale. C'est ainsi qu'il présente l'attestation considérable de Matth., XX, 28: « Tu es le Fils de l'homme », les mots *car tu es participant*, qui est propre au *Codex Bezae* et à la *Vetus Latina*.

Nous n'insisterons pas entièrement sur le *Codex purpureus Antiochensis*, nous promettons de lui consacrer bientôt une notice semblable dans le prochain fascicule des *Mémoires d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome, et d'en publier le texte.

— *Actes des Martyrs*. Notre compatriote, M. l'abbé Hyacinthe, actuellement à Rome, prépare une édition des *Actes de martyrs de l'Égypte d'après les manuscrits coptes du Vatican*. Cette édition sera accompagnée d'une introduction historique et critique. Elle comprendra le texte d'une trentaine d'Actes, pour la plupart inédits et en rapportant à des martyrs dont les noms mêmes étaient inconnus. Une traduction française, avec notes et index, complètera l'ouvrage en deux vol. in-8 de 600 p., qui paraîtront par fascicules de 100 pages.

— *Le rois solitaire*. M. Gaidon a continué dans la *Revue archéologique* (juin) son intéressante étude sur le *Rex solitarius de Selen* et le *Synbolisme de la croix* dont nous avons déjà signalé la première partie. La conclusion de ce nouvel article est que la croix équilatérale des monnaies que l'on trouve sur des pièces grecques et romaines chez tous les peuples chrétiens, était à l'origine sur les monnaies grecques une croix à quatre rais et que cette croix était primitivement un symbole païen.



— *M. Immanuel Huart* a publié à la Librairie Laroux, *La Légende du premier pape des Tsinans et Pâlieux de la famille pontificale des Tchang*. (Après des documents chinois traduits pour la première fois (extrait du Journal Asiatique).

— **Angleterre.** — *M. Max Müller et les Sacred Books of the East.* Les médecins ont permis à M. Max Müller un repos absolu pendant plusieurs mois. L'« *Asiatick* » de 1<sup>re</sup> août nous permet de nous rendre compte des vœux de travail qui ont rendu nécessaires la santé du médecin. Cette Revue annonce, en effet, qu'en dehors de ses occupations ordinaires l'auteur professeur a terminé la révision des trois volumes qui doivent paraître dans la collection des « *Sacred Books of the East* » pendant l'année 1885 et qui sont : 1<sup>o</sup> *Les Lois de Manu*, selon la traduction de M. le professeur George Bühler de Vienne ; — 2<sup>o</sup> Un nouveau volume du *Satapatha-Brâhmana*, traduit par le professeur Eglington (d'Edinburgh) ; — 3<sup>o</sup> *Le Li-ki-chi* ou ouvrage réglant la propriété et les coutumes dans l'ancienne Chine, traduit par M. le professeur Legge d'Oxford. — M. Max Müller a également livré à l'impression une nouvelle partie des *Anecdota Sinensia*, contenant le texte du *Dharmasamgraha* (recueil de loix bouddhiques) avec notes, d'après une copie japonaise. Kasyin Kazanawa, après l'avoir revu en collaboration avec le Dr Wenzel.

— *Le fondateur des Études Tibétaines.* La collection orientale de la Librairie Trübner a été enrichie récemment d'un volume fort intéressant de M. Tadmor intitulé sur la vie et les œuvres du fondateur des études tibétaines : *Life and works of Alexander Csoma de Körösi* (1835, in-8, de XII et 224 p.). Les principales publications du hardi voyageur sont la Grammaire et le Dictionnaire tibétain et la Vie de Gajopa dans le t. XX des « *Asiatick Researches* ». M. Tadmor signale encore deux manuscrits inédits de Csoma : un dictionnaire tibétain-anglais avec traduction anglaise, conservé à Calcutta ; un glossaire de mots tibétains et de mots hongrois qu'il y recueillait.

— *La Nouvelle Théosophie.* — La théosophie ou le Bouddhisme esotérique dont M. Besant a raconté la genèse dans cette Revue, semble rencontrer une adhésion et dans les pays de langue anglaise un certain nombre d'adhérents. Le « *Bouddhisme esotérique* » de M. Sinnett en est à sa cinquante édition. D'autre part, Madame Finnott publie pour la propagande populaire un volume à bon marché sur le but de la Théosophie : *The purpose of Theosophy* (chez Chapman et Hall).

— *Paléontologie Égyptienne.* D'après le rapport communiqué par le comité de cette société à la dernière réunion générale, M. Laurence Wigham a trouvé pour la première fois au delà des « *Jules*, près d'El-Maghar

— *Études Égyptiennes.* On annonce la publication par le *Clarendon Press* de la première partie des « *Études Égyptiennes* » ou *Essays of archæology and of ætiquæ* les-  
tiques par les membres de l'Université d'Oxford, sous la direction de MM. les

professeurs Orison, Sanday et Wordsworth. Voici le sommaire de ce premier volume : 1° Professeur Orison. Théories récentes sur l'origine et la nature du Gémisme; — 2° F. H. Woods. Les livres de Samuel à la fin du LXX; — 3° Dr. Neubauer. Les distances de la Palestine à l'époque du Christ; — 4° Rev. Edouard. Une nouvelle théorie sur l'origine et la composition des évangiles synoptiques, proposée par H. G. Wetzel; — 5° Prof. Sanday. Un commentaire des évangiles attribués à Théophile d'Antioche; — 6° (du même). Le texte du Codex Bezae Cantabrigie; — 7° Professeur Wordsworth. Le saint-Jacques de Carbay et ses relations avec d'autres versions latines et avec la langue originale de l'apôtre; — 8° Rev. G. H. Goullam. Un manuscrit syriaque du la Bible du 11<sup>e</sup> siècle, spécialement dans ses rapports avec la version syriaque de l'Évangile; — 9° Rev. S. Russell. La date du martyre de saint Polycarpe; — 10° Dr. Neubauer. Quelques manuscrits Targumim et Samaritains récemment découverts; — 11° Sanday. Remarques bibliques sur le saint Jacques de Carbay.

— *Le Folk-Lore en Angleterre*. Le 25 juin la « Folk-Lore Society » a tenu à Londres sa séance annuelle, à laquelle assistaient des représentants des sociétés de folk-lore du continent. M. Menéndez y Alvarez a proposé la réunion d'un congrès international de folkloristes à Londres au mois de juin 1898, à l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la Société de Londres. Cette année la réunion a étudié différentes définitions du Folk-Lore, dont la diversité même prouve que les folkloristes ne sont pas encore bien d'accord sur la nature et les limites de la science qu'ils cultivent. Legendes, usages, coutumes, on ne sait tout ce qui se transmet par tradition, orally, verbally, le véritable domaine du folk-lore, que nous définissons volontiers : l'étude comparative des traditions populaires.

Parmi les récentes publications anglaises concernant le folk-lore il convient de signaler la traduction par M<sup>lle</sup> Lucy Garnett d'une série de chants populaires grecs recueillis dans les provinces grecques de la Turquie. Ce livre, où la traduction s'est efforcée de conserver autant que possible la forme métrique de l'original, contient entre autres un chapitre des plus intéressants intitulé : Poèmes mythologiques, dans lequel sont réunies des superstitions encore répandues parmi les populations grecques de la Turquie.

— Il a paru à la librairie Trübner une traduction anglaise de la *Rāgasandhita*, fragment du Mahabharata, dans lequel le prince Arjuna s'entretenait avec Krishna.

— « L'Advertiser » (25 juillet) annonce que le Dr Goodenough s'est mis de l'accord avec la « Trinitarian Bible Society » pour publier, après achèvement du IV<sup>e</sup> volume de son édition de la Masora, une révision du texte manuscrit de l'Ancien Testament hébreu.

— On annonce que la « Religious Tract Society » publiera en septembre un volume sur l'Aégypte et l'Histoire assyrienne dont la rédaction a été confiée à



M. le professeur *Sapet*. C'est sans dire qu'il méritera une place d'honneur parmi les excellents ouvrages de vulgarisation publiés par cette société.

**Allemagne.** La librairie Weidmann a publié à Berlin le premier fascicule de la nouvelle revue dont nous avons déjà annoncé l'apparition : *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte des Mittelalters*, sous la direction des P. P. Denifle et F. Riese. Ce premier fascicule contient un article de M. Ebel sur le secret, la bibliothèque et les archives des papes au xiv<sup>e</sup> siècle, et une étude de M. Denifle sur l'Évangile éternel et la communion d'Anagni, avec le protocole de ladite communion.

— **Manuscrits orientaux.** La bibliothèque royale de Berlin s'est enrichie dernièrement de deux grandes collections de manuscrits, les uns Arabes, les autres syriaques : ces derniers, au nombre de 320, ont été recueillis par le prof. Savignau : une liste vient d'en être publiée. Par cette acquisition la collection de Berlin devient la plus riche de l'Europe en manuscrits syriaques, avec la Bodleian Museum et la Vaticane. Elle comprend de nombreux ouvrages religieux, des manuscrits sur l'histoire et les légendes, des martyrologes, des grammaires et des lexiques.

**Autriche.** Il se prépare actuellement à Vienne une grande exposition, vue de l'exploration archéologique de l'Asie-Mineure. Les frais de l'entreprise sont supportés par la prince Lascarowsky, membre de la Chambre haute d'Autriche, et la conduite de l'expédition sera confiée au professeur Niese, de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne. Le but principal de cette tentative est de recueillir des antiquités dans les parties du Taurus et de l'Anti-Taurus où, l'année dernière, on a découvert des restes de monuments datant des temps babyloniens.

**Russie.** Le millénaire des SS. Cyrille et Méthode a provoqué, en Russie plus encore que dans les autres pays, une abondante production d'articles et de publications. M. Jagie a fait imprimer à Saint-Petersbourg la dissertation qu'il a lui, le 3 avril, à la séance solennelle en l'honneur des deux saints, et dans laquelle il a résumé les travaux auxquels Cyrille et Méthode ont donné lieu depuis 150 ans. — L'Université russe de Varsovie a publié, à la même occasion, sous la direction de M. Bonfilovich, un recueil de travaux originaux (*Revue critique* du 6 juillet), parmi lesquels nous citons : 1<sup>o</sup> *Cyrille et Méthode et les origines du Christianisme en Russie*, par M. Lavrosky ; — 2<sup>o</sup> *Considérations sur le caractère grammatical de l'œuvre de Cyrille et de Méthode*, par M. Bonfilovich ; — 3<sup>o</sup> *L'origine grecque des apôtres slaves*, par M. Grotz ; — 4<sup>o</sup> *L'importance sociale de l'œuvre des apôtres Cyrille et Méthode*, par M. Nigol. — En France nous avons à signaler le petit volume du livre d'Arct, dans la Bibliothèque Sirey-Siméonise de Lerm : *SS. Cyrille et Méthode* ; et en Allemagne une conférence de M. Bonawinkel : *Cyrell und Methodus, die Lehrer der Slaven*.

**Hollande.** Une nouvelle revue. Depuis le 1<sup>er</sup> juillet, il paraît à Amsterdam

une nouvelle revue, dont le contenu pourra en mainte occasion offrir de l'intérêt à ceux qui étudient les religions. Il s'agit de la *Rome Catholique internationale*, publiée sous la direction de M. H. Kan, professeur à l'Université d'Amsterdam, van der Lilt, professeur à l'Université de Leyde et de M. Jille, conseiller municipal à Amsterdam. Cette revue qui paraîtra trois fois par mois et qui admet des articles en allemand, en anglais, en français et en hollandais (avec traduction française), traitera toutes les questions concernant les catholiques, aussi bien les problèmes de politique ecclésiastique et d'économie politique que l'ethnographie, les mœurs et les pratiques des peuples non civilisés.

— La méthode en mythologie comparée. Une nouvelle brochure de M. Chantepie de la Saussaye. Nous avons reçu une brochure fort intéressante de M. Chantepie de la Saussaye sous le titre *Mythologie en Feit-ken*. C'est un tirage à part d'un article qui a paru dans la revue hollandaise « De Gids », et dans lequel le docteur professeur de l'Université de Groningue, prenant texte du ouvrage de M. A. Lang (*Custom and Myth*), passe en revue les diverses méthodes pratiquées dans l'étude comparée des religions et les soumet toutes à une critique générale fort serrée. Après avoir eu en R. Otfried Müller le fondateur de la mythologie scientifique, M. Ch. de la Saussaye s'insurge parmi les méthodes actuellement en vigueur, celle de l'éthnisme moderne, principalement représentée par M. Herbert Spencer, celle de la mythologie comparée fondée sur la philologie comparée, dans M. Max Müller soit le partisan le plus distingué, et celle de l'anthropologie (ou du folk-lore) dont M. E. B. Tylor est à nos yeux l'initiateur, mais dont M. A. Lang est devenu le champion le plus remarquable depuis que, dans une récente publication, il est parti en guerre contre les mythologues philologistes. Nos lecteurs connaissent l'objet du débat ; il est donc inutile de le leur expliquer davantage. Mais ce que nous tenons à faire ressortir à propos de la brochure qui nous occupe, c'est l'accueil favorable que rencontrent au jour d'hui la réaction contre l'empirisme exagéré de la philologie comparée dans l'étude comparée des religions, ou le refus de la méthode dite du folk-lore. Il est visible, en effet, que les sympathies de M. Chantepie de la Saussaye, sont pour MM. Tylor et Lang. Toutefois, il ne pousse pas l'enthousiasme pour la nouvelle mythologie, aussi loin que certains néophytes, pour lesquels tout ce qui a été fait avant le folk-lore n'a pour ainsi dire pas de valeur. Il reconnaît que la nouvelle école doit encore gagner ses galons autrement que par quelques articles déclamés. Sa conclusion, conforme d'ailleurs aux assertions de M. Lang lui-même dans son article *Mythologie* de l'Encyclopédie hollandaise, c'est qu'il y a des mythes d'origine très diverses. Il faut donc renoncer à vouloir les ramener tous à une ou deux formes primitives et à les expliquer tous par les mêmes procédés.

Telle était aussi la conclusion de Gieseler par lequel M. Goidot d'Aliphe a inauguré le nouveau cours d'histoire des religions à Bruxelles ; tel est également le principe qui inspire l'enseignement de l'histoire des religions à Paris



et la direction de cette Revue. Surant les cas, il pourrait se saisir tantôt l'un, tantôt l'autre des méthodes précéssantes. Ainsi nous recommandons volontiers aux M. G. de la Société que l'un des grands avantages de la méthode de folk-lore, c'est de considérer les mythes, non pas seulement comme le dépôt des croyances, des spéculations ou des visions du passé, mais encore comme les témoins cristallins des mœurs, des coutumes et des pratiques de la haute antiquité.

**Indes.** *Les Brâhmanes en Europe.* — Plusieurs Brâhmanes de la ville sainte de Bénarès et de quelques villes voisines, ont arrêté, sous cet un journal london, le *Chai Robat*, de faire ensemble un voyage en Europe pour y étudier les diverses religions et apprendre à connaître les Universités et les professeurs les plus renommés. La plupart des personnes qui prennent part à ce voyage parlent couramment l'Anglais. C'est l'Italie qui sera leur premier champ d'exploration.

*Un nouveau catalogue de manuscrits.* — Le gouvernement local à Colombo vient de faire publier un catalogue des manuscrits pâlis, singhalais et sanscrits, trouvés dans les bibliothèques des temples à Ceylan. Tous les manuscrits dont le commissaire enquêteur a constaté officiellement la possession, y sont notés sous différentes rubriques, telles que : — *mus.*, des livres saints, commentaires sur les livres saints, schémas sur les commentaires, ouvrages religieux en général, ouvrages historiques, ouvrages grammaticaux ou philologiques, autres poétiques. Un grand nombre de ces manuscrits sont mentionnés avec notes explicatives.

# DEPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

## ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES<sup>1</sup>

4. **Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.** — *Séance du 19 juin.* Le prix « Jean Haynaud », de la valeur de 10,000 francs, décerné chaque année à tout de rôle par l'une des cinq classes de l'Institut, a été accordé cette année par l'Académie des inscriptions à M. le capitaine Lysander, pour les découvertes archéologiques qu'il a faites au cours de deux missions successives en Indo-Chine. M. James Darmesteter et M. Chavet ont également obtenu des voix pour ce prix. — Le prix Stanislas Julien a été décerné à M. Léon de Houtz pour son *Notice des Dynasties déistes recueilli de l'Hist. des Art.*, XI, 2). — M. Moriz Siesenhüder de Berlin a obtenu le prix du budget pour ses travaux sur les traductions techniques d'ouvrages philosophiques ou scientifiques au moyen-âge. — Parmi les ouvrages présentés, nous remarquons : *Bodjan, Insultes Chréti vane primus ex latine in Chaitarum filiamati, Græcia Peratili translati.*

— *Séance du 26 juin.* M. Renan transmettait à l'Académie une lettre de M. de Lasiolot, comte de France à Djeddah. M. de Lasiolot est débarqué à Marseille le 10 juin, ayant avec lui le bagage de M. Ch. Huber, assassiné par les Arabes il y a près d'un an. M. de Lasiolot rapporte, en particulier, la statue d'Idol araméenne de Teima, qui occupe la seconde place parmi les monuments d'épigraphie orientale connus jusqu'ici. La statue du roi assyrien Misa peut seule lui être préférée. La statue de Teima nous a conservé un acte d'épiscopat religieux, mais celle de concertat par lequel un individu, étranger à la tribu des Teimil, élève la prétention que le culte qu'il rendra à son dieu particulier soit agréable aux dieux des Teimil et que ceux-ci le protègent. Une part sur ce qu'on peut appeler le budget des cultes de la tribu de Teima, consistant en vingt-neuf palmiers, est prélevée au profit du dieu Teimil. La statue peut être rapportée au cinquième siècle avant Jésus-Christ. M. de Lasiolot a déposé, pour acquiescer au précieux monument à la France, un acte de son intelligence qui ne saurait être contestée. — M. Nizet entretenait l'Académie de l'absence dans lequel les traités ont laissé le palais royal fortuit tout en le com-

<sup>1</sup> Nous nous bornons à signaler les articles ou les communications qui concernent l'histoire des religions.



*Stèle d'Idgou.* Il se trouve la même dans le même état de tort. L'édition récente de M. Leo de Berlin, permettrait d'entreprendre une traduction des textes complètes de Fortunate.

— *Séance du 2 juillet.* M. de Lestahet, introduit à la séance, présente la stèle déjà citée de Tenna, et raconte les péripéties de la découverte et de l'acquisition de ce monument d'archéologie assyrienne. Nous reproduisons le résumé de ce récit d'après le journal *le Temps* :

M. Huber était parti de Damas avec l'intention de traverser, en l'explorant, l'Arabie septentrionale jusqu'à Djeddah. C'est au milieu de fatigues et de petits sans nombre qu'il parvint à exécuter son hardi programme. Il arriva à Djeddah épuisé et resta plusieurs semaines auprès de M. de Lestahet, se livrant à un repos bien gagné et réfléchissant, autant que possible, au voyage étonnant. Il raconta à notre compatriote ses aventures, ses explorations, ses découvertes. Aux environs de Haïl, un Arabe lui avait signalé l'existence à Tenna d'une grande pierre couverte de lettres. Il se rendit à Tenna et trouva la stèle qu'il avait cherchée partout les matins du jour d'une maison. Le propriétaire avait refusé de vendre la pierre, Huber acheta la maison, dégagna le monument, revint le soir au état et revendit l'immense. Il revint à Haïl, où il cachait sa précieuse trouvaille, se proposant de la reprendre plus tard, à son retour de Djeddah, et de l'expédier à Bagdad où elle serait embarquée pour la France.

— Le voyageur quitta ensuite M. de Lestahet, dont il ne suivit pas malheureusement tous les conseils : il s'engagea dans une direction dangereuse ; il y trouva la mort. C'est à Paris, où il avait été appelé, que notre consul apprit la triste nouvelle. Aussitôt, il reçut l'ordre de retourner à son poste et de tout tenter pour retrouver les restes de Ch. Huber et entrer en possession des objets qu'il avait ramassés. La stèle de Tenna avait été signalée « elle était pourchassée de Damas par un Allemand, M. Kuling, agissant sous le nom d'Abdoul-Hamid, de la Mecque, par un autre arabe, du nom de docteur Ismaïl Houryoun, portant le nom d'Abdul-Hafar depuis sa conversion à l'islam ; de par là, par le gouvernement ottoman, lequel, entraîné par les recommandations de ses deux parrains, cherchait à s'en emparer. Aussi, malgré son poids, juché à celui des autres stèles, levant un encombre de près de 1,000 kil., la stèle s'est-elle levée à nos étonnables efforts au clocher pendant les trois ou quatre jours de route qu'elle a mis pour se rendre à son nouveau domicile de Haïl à Djeddah. — A son arrivée dans cette ville, M. de Lestahet s'adressa à un chérif algérien qu'il savait nous être devenu si utile d'avant apprécier l'intelligence et le courage. Il lui raconta quel prix nous attachions à retrouver les restes de Huber et à retrouver la stèle qui devait être cachée à Haïl. Si Aïch-Bou-Caïd n'est pas Haïl, c'est le nom de ce fameux musulman, parti, et parvenu à Haïl, au milieu de graves dangers, retrouva la pierre et reprit le chemin de Djeddah. En route les six Arabes qui l'accompagnaient, informés probablement qu'on est à la poursuite du chérif, l'abandonnèrent. Notre Algérien, par bonheur, sut

encore en l'air de ces maîtres pas et utiles Médecins. Mais il prit la précaution, avant d'entrer en ville, de mettre la tête en son sac. L'antiquité locale le garantit : la police turque envahit sa maison, procéda à une visite minutieuse et ne découvrant rien, jeta le voyageur en prison. Il y resta vingt-quatre heures, et on lui relâcha que par l'assurance écrite qu'il donna que les bagages avaient été préalablement dirigés sur Djeddah. En quittant Médine, comme il se sentait épilé, il se dirigea ostensiblement vers l'ouest, puis soudain obliqua vers le sud. Bien lui en prit : un an après que, s'il avait continué sa route vers Yando, il eût été infailliblement pillé, peut-être massacré. Tout le pays était en état de population guerrière. Le chef des Jéous prétendit le ramener par mer à Djeddah. Il rapportait en même temps que la tête les ossements de l'Infortuné Huber, c'est-à-dire la squelette entier, sauf les mains, qui n'ont pas été retrouvées. Le crâne présente à la large gauche une perforation produite par une balle. Les restes de Ch. Huber ont été inhumés à Djeddah, par les soins de M. de Lottinot. — Une dernière tribulation attendait Si-Aïch-ben-Chesh-el-Hadid. La douane de Djeddah mit l'embargo sur ses bagages. Il fallut l'intercession énergique de notre consul, qui refusa ses objets comme siens, pour lever l'administration à Huber sa proie. Voici enfin la tête à Paris, à l'abri de toute violence et à la disposition des savants.

Le président, M. Emert Desjardins, félicita vivement M. de Lottinot. M. le marquis de Vogüé le félicita à son tour : « Vous avez, dit-il, tout rapporté sur la tribu algérienne, mais vous avez oublié de constater que c'est vous qui avez montré, encouragé et guidé le dévouement du brave Si-Aïch. Vous avez rendu un signal service au pays et à la science en assurant la conservation d'un précieux trésor épigraphique, du sixième ou du sixième siècle avant notre ère, et montrant qu'à cette époque l'écriture la langue arabe nous a servi de grand véhicule aux idées de l'antiquité sémitique. » — M. Louis Rouzey fait remarquer que la tête est accompagnée d'une représentation qui nous en donne le lieu et son adorateur. Le sculpteur rappelle l'art assyrien ; nous apprenons ainsi qu'à cette époque on se trouvait en relation avec l'Arabie méridionale.

Dans cette même séance, M. E. Ch. Robert revient sur la question déjà soulevée lors de la discussion de la conservation des monuments historiques en Afrique. La Chambre des députés, conformément aux vœux de l'Académie, a voté une loi qui assurera désormais en Algérie et en Tunisie la conservation des édifices antiques et des mosquées « classés comme monuments historiques ». Il s'agit maintenant de sauvegarder les inscriptions.

Parce les déclarations émises par la commission des Antiquités de France nous signalent : 1° La permission sollicitée accordée à M. Thiers pour son *Histoire des justices, des églises et communautés monastiques de Paris* ; — 2° La première mission honorable décernée à M. Pellissier. Notre sur les deux liturgiques des diocèses d'Autun, Châlons et Mâcon.



— Séance du 10 juillet. M. Desclafon rend compte des fouilles françaises qu'il a entreprises avec Madame Desclafon à Saïte. Parmi les objets découverts nous n'en voyons pas qui offrent un intérêt particulier pour l'histoire des religions.

— Séance du 17 juillet. MM. Gazon et Mégnin de Roquefort commencent à l'Académie l'estampage d'une inscription trouvée dans un vaisseau d'Andros et déjà publiée par eux, où se lisent les mots : « Carina, Samniquon, prêtresse, Autanthie ». Les interprètes ne sont accordés à reconnaître dans ce dernier vocable le moins gros d'une divinité antipolitaine. M. Huetz y oppose cette opinion. Il sépare les deux premières lettres, et voit dans Thucolis une contraction de Thucolis. Le sens serait alors : « Carina, Samniquon, prêtresse, épouse de Thucolis ». Les lettres A et E peuvent être considérées comme la fin du premier mot.

— Séance du 24 juillet. M. d'Arènes de Jussieuville expose l'estampage d'une inscription trouvée aux Poussancs, près de Tâjon au-dessus d'une niche où sont figurés une tête d'homme et une tête de femme. En voici le texte : « Ius Maribus Manducill, Doumou Bill et Nazoum atter. »

— M. Narperv rend compte des fouilles auxquelles il a pris part en Egypte durant l'année écoulée et qu'il a pu débiter en grande partie grâce aux souscriptions recueillies par le *Journal des Débats*. Voici le résumé de ce compte-rendu (d'après le *Journal de Paris*).

C'est à Louqsor que les opérations les plus importantes ont eu lieu. Le grand temple présente, dans son ensemble, trois parties : d'abord une grande cour, puis la fameuse salle hypostyle, enfin les pylônes et une deuxième cour. Cette dernière partie est du temps de Ramsès II. — Il s'agissait avant tout de chasser les habitants qui, attirés par le passage des visiteurs, étaient venus s'établir au milieu des ruines du grand édifice, y avaient élevé des constructions et créé une véritable petite ville. Seul, cinq personnes, tous les habitants restés aux maisons et aux offres qui leur étaient faites ; si on peut l'appeler dans le voisinage, comme on l'espère, une musique en remplacement de celle qu'il faut supprimer pour le débaillement complet, on aura rasé des chemins existants et on soulèvera le monument d'un fardeau destructeur. — Aujourd'hui, la grande truelle nord de la salle hypostyle est garantie d'une ruine qui, sans les considérations accomplies, était imminente, sur sa pointe on a découvert quatre statues colossales en place, deux debout, deux couchées, portant le nom de Ramsès II, mais peut-être plus anciennes que ce prince. — Les fouilles seront continuées : elle seront difficiles et longues. Bien que le temple de Louqsor, sur, dans son ensemble, d'une rare conservation, il est nécessaire, au fur et à mesure du débaillement, de substituer aux pierres effilées ou tombées, de la maçonnerie en briques. On emploie à cet effet des briques crues, de fabrication sommaire, d'une solidité éprouvée, que l'on recouvre aux carreaux. C'est le premier essai de restauration qui se pratique depuis l'établissement de

series des fouilles; s'il réussit, on appliquera le même procédé à la consolidation des bords rochers du temple de Karnak. On compte que les souscripteurs de l'ex dernier ne refuseront pas leur concours à une œuvre dont l'importance aura saisi le savant M. Maspero à constater que, malgré ses craintes, les quelques consentements qu'il avait obtenus à Karnak ont maintenant en place et dans un état véritablement satisfaisant des pierres qui permettaient d'entreprendre l'une chose prochaine. Le travail de restauration est grand, mais, en attendant mieux, il répond aux nécessités urgentes.

Les ressources fournies par le gouvernement égyptien ont été employées à enrichir le musée de Boulogne et à vérifier certains points d'archéologie égyptiennes. Encastrés à une grande profondeur, des quartiers de la ville de Thèbes de 27 et de 28 siècles avant J.-C. existent encore. Dans ces zones de tombes et de constructions, les Arabes viennent chercher la terre abrique de nitre, dont ils engraisent le sol qu'ils cultivent. En cet endroit on avait découvert un petit temple portant le nom du roi Psaméth, de la vingt-huitième dynastie. On pouvait espérer que de nouvelles investigations révéleraient des trouvailles du même genre. — On sait que le sol des villes égyptiennes est fertile et exhaussé de plusieurs mètres au-dessus du niveau des plus hautes inondations. Des tranchées creusées de sept à vingt et un mètres ont permis à M. Maspero de constater que la Thèbes antique avait été construite de la même manière qu'on bâtit aujourd'hui au Caire. Lorsqu'il faut élever une maison, on se débarrasse pas, on ne creuse pas l'emplacement, mais on l'égale, on nivelle les vides, on utilise les vieilles fondations. La maison nouvelle se dresse sur une colline. Pour les temples, on amoncelait autrement; mais telle était la règle pour les édifices ordinaires. Il arrive donc que, sur le même point, des quartiers pauvres surmontent à des quartiers riches, et que, dans la suite des temps, des villes plus modernes se superposent aux villes antiques sans des changements d'aspect, de relief et de niveau, que des lieux abandonnés fermant les canaux où les eaux s'écoulaient et qu'enfin la ville finit d'un point à l'autre en son ensemble. — On a découvert beaucoup de restes de maisons, des temples, dont les cartouches portaient les noms des rois-pharaons de la vingtième dynastie; on a mis au jour les ruines de cinq ou six temples, dont l'un a été élevé par Shaboune, fils de Psaméth I<sup>er</sup>, et qui, grâce à des découvertes d'époque plus récente, partage le même des maisons, offrant le type exact des chapelles de village aux temps pharaoniques. En somme, les fouilles entreprises à Thèbes ont été une expérience instructive, qui se continuera l'an prochain.

Le travail a été plus considérable du côté de Médinet-Abou. La ville égyptienne est à fleur de terre, on pourrait se dresser le plan et même retrouver le nom des rues, avec les documents qui nous sont parvenus. Sous la ville égyptienne, des parties de la ville romaine et de la ville-byzantine subsistent. Les explorateurs, faute d'ouvriers au temps opportun, n'ont pu être poussés aussi avant. Cependant,



deux tranchées entêtées sur leurs bords et entouraient les meilleurs sépultures. On s'est aperçu que la ville avait dû être subitement abandonnée vers le temps gallique. On y a découvert une maison à quatre étages, rappelant les maisons de la ville de Turin; chaque étage est couvert d'une voûte de brique en arcs de parait; sur chaque voûte s'étend un plancher en feuilles de palmier. Par la grande porte, située d'un côté, on pénètre dans une cour entourée au se trouve un escalier extérieur descendant vers les divers étages. Les chambres ont en moyenne 4 m. 50 de large sur 5 à 6 mètres de long. — Des fouilles entreprises sur l'emplacement de l'antique Canopus ont montré que la ville avait été bâtie, à l'époque des Ptolémées, sur les ruines d'une ville pharaonique qui s'élevait presque entière sur le sol. — L'écriture de Thèbes a été retrouvée, la ville était fortifiée seulement vers le nord. Les restes de l'architecture militaire des anciens Egyptiens ont été l'objet de recherches intéressantes. On ne s'était guère préoccupé, jusqu'alors, que du la forteresse d'Abydos. M. Maspero en a étudié deux autres. Le plan en est différent et à peu près uniforme; ce sont des citadelles carrées, avec une grande porte et plusieurs poernes. La porte se compose de larges boîtes encastrées sur des murs qui se succèdent de manière à obliger l'assaillant à triompher d'obstacles multiples. A Abydos, la forteresse a été détruite, postérieurement à la cinquième dynastie, par un incendie dont les débris s'offrent tout d'abord aux regards. Nous avons donc là un spécimen des plus anciens de l'architecture militaire égyptienne. — Ces explorations, poursuivies avec méthode et persévérance, conduisent à la restitution exacte d'une ville de l'époque pharaonique et à la connaissance détaillée des mœurs, politiques et privées des anciens Egyptiens. Pour mener ce travail à bonne fin, le concours d'un architecte s'avère fort utile; l'architecte qui le prétend serait récompensé par une abondante moisson de véritables découvertes. L'entreprise est d'ailleurs urgente: sur l'emplacement des temples qui disparaissent, des palmiers surgissent, quand des carrières ne se creusent pas pour l'extraction de la terre noire; les débris sont enlevés et utilisés pour construire des maisons; les puits, les orées s'envahissent dans cette vallée, naguère encore si riche en ruines imposantes.

Mariette avait pour principe de ramener aux particularités toute antérieure au pillage des fouilles; l'Égypte était alors mise au pillage et il fallait bien la défendre. La situation a changé depuis; la service des fouilles, qui occupait une surveillance efficace, a été organisée. M. Maspero a permis, en donnant des encouragements, des recherches qui ont eu pour la science de bons résultats et qui, dans l'avenir, contribueront à dresser un catalogue des localités susceptibles d'être fructueusement explorées. — Une société anglaise a fait des fouilles qui ont déterminé avec certitude l'emplacement, plusieurs siècles avant, de Naphtali. C'est à Ramesside qu'ont été trouvées les inscriptions provenant du temple d'Apolon, repart sous Ptolémée Philadelphe, et les traces d'un canal d'irrigation, ancienne boucha canopique du Nil, qui ne permettait plus de com-

est aucun doute sur le site de Vésuvius. — L'un d'eux, ou d'ailleurs à Alexandrie des inscriptions en hébreu, paraissent appartenir à un sanctuaire de légion romaine ou d'empereur, on a reconnu les fondations d'un temple de l'Épique platonique. M. Lambrose a recueilli 36 nos inscriptions en l'honneur de la déesse Isis et des dieux Philonotes (des Philotes), peints sur des plaques d'or au pontife, en caractères grecs et hiéroglyphiques. Pour des raisons particulières, M. Maspero s'abstient de donner des explications plus précises sur le lieu de la trouvaille. Il ajoute, l'année précédente, pouvoir être plus explicité. Il annonce enfin la découverte ou il est par l'annuaire égyptien qu'il prenait autrefois avec le sol de la ville moderne.

— *Séance du 31 juillet.* M. de Mant relève dans les Actes des Martyrs, sous l'année dans les Actes saints de l'histoire, les renseignements qui paraissent avoir sur les accusations et la procédure contre les chrétiens. Il signale particulièrement : les accusations touchant la possibilité des miracles, les sacrifices d'enfants, l'anthropophagie, les complots contre l'empereur. Souvent aussi les chrétiens ont été pris par leurs accusateurs et par leurs juges pour des magiciens en possession de puissances surnaturelles qui leur viennent de Dieu. Les juges attribuent à ces magiciens la resurrection de Christ, la femme impassible des chrétiens au lieu du Juu mort, les conversions subtiles, et tout d'autres particularités qui les flattent. M. Labaut décrit aussi des réponses des chrétiens, ou des arguments des juges l'éclatant des erreurs à la doctrine du Christ, à la resurrection, à la Trinité, à la vie éternelle, au jugement dernier et à la resurrection de la chair.

M. Salomon Reinach nous expose du la maison dont il vient d'acquiescer en Tunisie avec M. Cagnat à l'effet de venir et d'étudier les inscriptions relatives d'une façon sommaire par son élève. Parmi les antiquités trouvées par les explorateurs sous diverses une pierre, sculptée dans la maison d'un marabout et dédiée à T. Auguste Saturne d'Amis pour le salut d'un empereur Antonin par les noms d'un des plus chefs de la tribu indigène Hamulana, appelé « Gaudis, fils de Balasenu, qui a donné un plus vaste emplacement pour y construire l'église sainte. » La hermine qui sert à désigner le dieu est étrange. — M. Reinach ajoute que la moisson épigraphique de la Tunisie n'est encore que commencement.

**II. Académie des sciences morales et politiques.** — *Séance du 20 juin.* M. Gréard a lu un livre d'une nouvelle édition du *Traité de l'éducation des filles* une préface de M. de la Roche, dans laquelle il présente un état d'analyse du caractère de Fénelon et de sa pédagogie. Les principes sont d'inspiration chrétienne, mais ont une grande largeur, d'une noblesse et d'une éducation humanitaire ; mais il se montre moins général dans la pratique. Fénelon est un impérieux homme de conviction, d'autant plus engagé qu'il a eu une plus grande éducation, et que suivant la fine observation du chancelier d'Aguesseau, « il paraissait même échapper dans le temps qu'il occupait. »



**III. Société Nationale des Antiquaires** (d'après les comptes-rendus de M. Moret dans la *Revue critique*). — Séance du 5 juin : M. L. Moret, Verly présente deux anneaux en schiste ardennais, destinés à reproduire en métal des sceaux de polissage et pourvus d'inscriptions en caractères celtiques; l'un, appartenant à M. le général Meyers, représente la Mort du Puissant et la Victoire de son frère; l'autre, offert à Rennes et appartenant à M. Hamet, offre l'image de l'archange saint Michel pesant les âmes au jour du jugement dernier. — M. de Villeneuve exhibe deux bronzes antiques acquies par le Musée du Louvre à la vente de la collection Gréus; l'un est un vase en forme de tête de femme avec la mot bretonne celtique gravé sur le front; l'autre est une applique de vase représentant un Silène barbu, agacé, portant une amphore sur l'épaule.

Séance du 10 juin : Moret présente des empreintes d'une pierre à moles, découverte à Rennes et conservée au Musée archéologique; sur l'une des faces, on voit les instruments de la Passion; sur l'autre face, un personnage vêtu d'une sorte de calceon court, auquel une bourse est attachée; il est violemment attiré par les mailles tressées d'un personnage dont le corps est détreuil; ce tableau représente sans doute un démon entraîné dans l'Enfer par le Diable. La pierre paraît devoir être rapportée à la fin du x<sup>e</sup> siècle.

Séance du 11 juin : M. d'Arbois de Jubainville lit un travail intitulé : *Lapex, Lugères; le Mirroir gaulois*. — M. le chanoine Julien Laherrie communique deux inscriptions inédites colosses par lui, l'une au portail de l'église de Saint-Léger, au Saintonge, l'autre sur la cloche de la même église; il signale quelques particularités des églises romanes au Saintonge, notamment leur relation partielle au commencement du xii<sup>e</sup> siècle et l'emploi du fer-à-cheval comme motif d'ornementation. Un médaillon d'or qui se trouve ornementé fait allusion à des péchés originels accomplis au tombeau de saint Martin.

**IV. Société Asiatique.** — Le président du la Société des Arts et des Sciences à Batavia écrit au Conseil d'administration de la Société Asiatique pour lui soumettre le grand intérêt que ses collègues et lui trouvent aux études géographiques Cambodgiennes, et pour demander à la Soc. As. d'entreprendre la publication d'une table des alphabets et des chiffres du Cambodge ou autre chronologique. L'étude des anciens alphabets de Java prouve, en effet, que l'un d'eux est tout ou moins une importation du Cambodge; le nom du pays de Kmer est souvent mentionné dans les inscriptions en vieux javanais et dans les manuscrits en vieux javanais; enfin les inscriptions cambodgiennes des Achiennes présentent la même forme du Sivaïsm et du Bouddhisme qu'à Java. Pour rendre les rapports des Indes orientales avec Java la classification chronologique des alphabets rendrait de grands services. — L'Institut donnera sa satisfaction à ce vœu en publiant intégralement en fac-similé toutes les inscriptions cambodgiennes par l'organe de MM. Burgalnoy, Barbi et Senart.

**V. Journal Asiatique.** — *Mai-Juillet* : 1<sup>o</sup> Assur. Étude sur les inscriptions de Tiquis (suite), et 2<sup>o</sup> Soudan sur les monnaies religieuses et monnaies de l'Égypte-Orient. — 3<sup>o</sup> H. Zolotarev. La liste de Barlaam et Joseph. — 4<sup>o</sup> H. Soud. La première université persane et les pélerins de Kachemir.

**VI. Revue critique d'histoire et de littérature.** — *Juin* : Clément-Gérard. Une nouvelle inscription relative à Paul-Macédo = 6 *Juillet* (du même auteur). Un nouveau titulus honoris de Jappe. — 10 *Août* : L. Faur. Vie et œuvre de Gerson (à propos de l'éloge anglais de M. Duran sur le fondateur des études libérales).

**VII. Revue Historique.** — *Juillet-Août* : *Levrae Poell*. L'œuvre du médecin sur la peste du berger de H. Falas Tocco.

**VIII. Revue archéologique.** — *Juin* : Gaillet. Le duc Gualtero du saint et la sculpture de la croix (suite).

**IX. Journal des Savants.** — *Juin* : Barthélemy-Saint-Hilaire. L'étude et les études (suite). — 3<sup>o</sup> Maury. Les Huguenots et les guerres (suite).

**X. Revue des Deux-Mondes.** — 15 *Juillet* : Perrot. Histoire d'après les plus récentes découvertes de l'Égyptologie.

**XI. Revue des questions historiques.** — *Juillet* : 1<sup>o</sup> L'abbé Bellet. Saint-Étienne VII. Diverses années de son pontificat. — 2<sup>o</sup> Dom François Chenu. Les abbés au Moyen-Âge. — 3<sup>o</sup> E. Bataillon. Histoire de l'ancien Mexique. Les religions mexicaines du P. D. Ouan comparent aux aborigènes des PP. J. Talon et L. d'Asson.

**XII. Muséon.** — IV. 3 : 1<sup>o</sup> De Robbia. Sur la religion de l'ancienne Égypte (suite). — 2<sup>o</sup> Keyser. Les noms propres pseudo-avéistiques et l'âge de la légende avéistisante (suite). — 3<sup>o</sup> Ném. L'hymnologie arménienne. — 4<sup>o</sup> De Chavigny. Les épées, épées, épées mythiques (suite). — 5<sup>o</sup> Spiegel. Le duc de An.

**XIII. L'homme.** — 10 *Juillet* : P. Sébillot. La guerre et les croyances populaires.

**XIV. Revue des Études Juives.** — T. XI : 1<sup>o</sup> Hirschfeld. Essai sur l'histoire du Livre de Malachie. — 2<sup>o</sup> Lévi. Sur la légende de Barlaam. — 3<sup>o</sup> De Meuld. Les Juifs dans les États français du règne au moyen-âge (III).

**XV. Revue Celtique.** — VI. 2 : 1<sup>o</sup> Keyser. De quatre monuments des légendes celtiques à Bédin. — 2<sup>o</sup> Stokes. On M. Fitzgerald's early middle history and mythology.

**XVI. Revue de l'Extrême-Orient.** — H. Cordier. Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Extrême-Orient. VI. Correspondance générale.

**XVII. Archives de la Société Américaine de France.** — III. 2 (Mars 1955). J. Guillemin. Les systèmes religieux dans l'Amérique précolombienne.

**XVIII. Bulletin d'histoire ecclésiastique (Rome).** — *Avril-Juin* : 1<sup>o</sup> Fabius Ch. Bellot. Histoire du cardinal Le Camus (suite). — 2<sup>o</sup> L'abbé Tappin. Époque des controverses religieuses en Dauphiné durant les vingt premières années du XVI<sup>e</sup> siècle.



**XIX. Revue internationale.** — Juin : P. Bataillon. Le rôle du génie dans la littérature russe contemporaine.

**XX. Précis historiques.** — Juillet. Les Hébreux en Egypte et les révoltes démosocratiques.

**XXI. Revue de Belgique.** — 15 juillet : Janssens. Souvenirs d'un voyage au pays du Mahdi. Les annuaires du Gaire et les missions de la ville. — 15 août : J. Hocart. Les origines des religions religieuses de l'Amérique.

**XXII. Revue du Monde Latin.** — Mai : Don Manuel Puga. Traductions et légendes mexicaines.

**XXIII. Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers.** — Août : J. A. Wald. Les Juifs à Rome devant l'opinion et dans la littérature.

**XXIV. La Controverse et le Contemporain.** — 15 juillet : de Meier. Le Bouddhisme en Chine.

**XXV. Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux.** — 1885. N° 1 : Victor Morlet. Une élection épiscopale au xix<sup>e</sup> siècle.

**XXVI. Revue Chrétienne.** — 16 Août. Les feuilles de M. Deville à Tell-el-Maskhuta.

**XXVII. Revue politique et littéraire.** 4 juillet : Jean Réville. Une histoire des religions par un adversaire de la religion. M. Eugène Vérois.

**XXVIII. Academy.** — 29 juin : Edouard Assolvi. The site of Gennes (voir l'article de M. Latham dans notre précédent fascicule). — 27 juin : 1<sup>er</sup> C. J. Ball. Second article sur la nouvelle version anglaise de la Bible (voir la suite au 4 juillet). — 2<sup>e</sup> A. B. Tyler. Arabian Matriarchate (voir la réponse de M. Hodgkin, le 4 juillet). — 1<sup>er</sup> Août : 1<sup>er</sup> M. Leveau. The patriarchal theory (c.-r. par M. E. B. Tyler : il est montré primentaire de supposer l'ancien système patriarchal comme de même en même temps que la situation par les femmes a prévalu dans les sociétés primitives). — 2<sup>e</sup> C. Beal. Recent works in Assyriology. — 8 août : 1<sup>er</sup> York Pigeon, ed. by Lucy Thomas Smith (c.-r. par M. Edward Deville : renseignements intéressants pour la vie religieuse au moyen-âge en Angleterre). — 2<sup>e</sup> M. Maspero's report on his latest excavations in Egypt (en français).

**XXIX. Athenaeum.** — 13 juin : Max Müller. The ancient palm-leave of Hittite (l'auteur suit la trace des manuscrits bouddhistes en feuilles de palmier jusqu'à l'an 1253 d'après les témoignages du président du ministère de Hariri : à cette date ils passent déjà pour très anciens ; voir la discussion avec M. S. Beal, n° des 4 et 13 juillet et 8 août). — 27 juin : 1<sup>er</sup> W. F. Warren. Paradise found : et Morris Engel. The Paradise-finding (c.-r. humoristique sur deux auteurs dont l'un place le paradis au pôle nord et l'autre dans le désert de Harra à l'est du Hauran). — 2<sup>e</sup> A. Neubauer. Les XIX. 25-27. — 3<sup>e</sup> Syrr. P. Lombard. Notes from Athens (c.-r. des découvertes découvertes ; la suite les 4 et 25 juillet). — 4 juillet : 1<sup>er</sup> Tyndale's Pentateuch (réponse de M. Neubauer à son critique). — 11 juillet. Theological Books (bulletin, contenant entre autres une notice intéressante sur le Bouddhisme en Chine de M. S. Beal).

**XXX. Scottish Review.** — *Juillet* : 1° *Marquis de Lorne*, Distinguished. — 2° *Lung's* popular and common poetry of Scotland. — 3° *Thomas & Kempis*, The Imitation of Christ (transcrit authentiquement). — 4° *Some* Christian monuments of Athens.

**XXXI. London Quarterly Review.** — *Juillet* : 1° The Huguenot Reformation in the Norman Isles. — 2° Wesleyan Foreign Missions. — 3° The doctrine of the spirit in the Galatian epistle.

**XXXII. Quarterly Review.** — *Juillet* : 1° *Fénelon*. — 2° First Christian Council.

**XXXIII. British Quarterly Review.** — *Juillet* : 1° The Coptic churches of Egypt. — 2° *Salmasson Mahomet*.

**XXXIV. Westminster Review.** — *Juillet* : 1° The Pursons. — 2° Church Missions in Mohammedanism in the Turkish Empire.

**XXXV. China Review.** — *XIII. 4* : 1° *Palmer*, The historical circumstances of Tsinan. — 2° *Kuhn*, Names of western countries in the Shu-chi. — 3° *Murphy*, Curious Mountain-Lore. — 4° *Railford*, Dr Legge on Lo-shi-Tai.

**XXXVI. Contemporary Review.** — *Juillet* : *James G. Fraser*, The primitive ghost and his relations.

**XXXVII. Nineteenth Century.** — *Juillet* : 2° *de Lacombe* à Genève. Trésorierien superstitions.

**XXXVIII. Journal of Philology.** — *8° XL* : 1° *Dejean*, *ibid.*, XLIX, 10. — 2° *Levet*, *ibid.*, I March, III, 4, 8. — 3° *Robertson Smith*, On the forms of divination and magic enumerated in Dent, XVIII, 10, 11. — 4° *Raper*, On Malt, XXVII, 27-30.

**XXXIX. Indian Antiquary.** — *Juin* : 1° *Notten Sastri*, Folklore in Southern India (note). — 2° *Temple*, The Delhi Dairies and their usage. — *Juillet*, 1° *Grierson*, Vidyapati and his contemporaries. — 2° *Hollisch*, A copper-plate Grant of the Hoshnabad of Imperial, dated Sakā 757.

**XL. Folk-Lore Journal.** — *Juin* : 1° The evidence of folk-lore. — 2° *Dr R. Morris*, Folk-tales of India. — 3° The folk-lore of the Kaimurians.

**XLI. Calcutta Review.** — *Oct.* : *A. P. Sinnet*, The theosophical movement.

**XLII. Dublin Review.** — *Juillet* : *Lamy*, Studies in animal Pathology.

**XLIII. North American Review.** — *Mars* : *Dyer*, Superstitions in English Bible.

**XLIV. Deutsche Literaturzeitung.** — *27 juin* : 1° *H. Kern*, Der Buddhismus und seine Geschichte in Indien (2-7, par M. H. Mühlberg) ; la critique s'élève au nombre de erreurs et traite la thèse Socrétiens de Kern du manque de rigueur. — 2° *Wassermann*, Mythologische Vorstellungen (2-7, et résumé par M. H. Mühlberg).

**XLV. Theologische Literaturzeitung.** — *27 juin* : *Reichl*, Ueber den Katholizismus und die Verfassung der Kirche (2-7, par M. Dreyer) ; excellent.



résultats nouveaux; voir un second article le 11 juillet. — 11 juillet. *Mém.* Geschichte des Alterthums I 12-4, par M. Guize; critique de la partie de l'introduction consacrée à Plutarque d'Arsach. — 8 août: M. Dussat, Notice sur les Antiquités des Mithraïstes en Syrie.

**XLVI. Sitzungsberichte der königl. Preuss. Akad. der Wissenschaften zu Berlin.** — N° 55. Corpus. Das Nubien oder Nubien der Rasse in Äthiopien.

**XLVII. Beweise des Glaubens.** — N° 1: *Sept.* Antiquitäten Heiligtümer (siehe: voir aussi juif). — 2° Zur Johannesleichen Frage. — 3° *Egypten und Babylon.* — *Juliet.* Willens. Hart Otfried Müller.

**XLVIII. Studien und Mittheilungen aus dem Benedictinerorden.** — VI. 2: 1° *Ringheim.* Der heilige Otto von Cluny (10. et d'après art.). — 2° *Graf.* Gauderstein und Hirsau (siehe). — 3° *Adler.* Zum heiligen Daniel (2° art.). — 4° *Fremont.* St. Benedict und sein Orden (siehe). — 5° *Wimmer.* Der Benedictiner-Orden in Nord-Amerika.

**XLIX. Theologische Quartalschrift.** — N° 3: 1° *König.* Die altchristliche Inschriften Afrika. — 2° *Schmidt.* Zur Geschichte des römischen Breviers auf Nissel.

**L. Zeitschrift für katholische Theologie.** — II. 3: 1° *Graser.* Die Stellensfeier und der erste Kirchenrat. — 2° *Riedel.* Ein Papyrusfragment eines nicht kanonischen Evangeliums.

**LI. Mittheilungen des deutschen Archäol. Inst. in Athen.** — I. 1: 1° *Petersen.* Zum Kreuzthum. — 2° *L. Marthmann.* Verfassungsmässige Göttertheorien: Inschriften aus dem Tschudi-Kloster. — 3° *Petersen.* Alterthum auf Kreta (2° art.): Die kypriische Tempelgötter.

**LII. Historisches Jahrbuch.** — VI. 2: 1° *Dör.* Ungedruckte Briefe und Relationen über die Auflösung der Gesellschaft Jesu in Deutschland. — 2° *Glück.* Der Legat Raimund Farnelli.

**LIII. Historische Zeitschrift.** — N° 5: *Niedel.* Tertullian als Mensch und als Kämpfer.

**LIV. Forschungen zur deutschen Geschichte.** — 1885. J. XIV. 2: 1° *C. Bömer.* Das Martyrologium Nollens und seine Verwandten. — 2° *H. Schultze.* Gerhard von Breges und die Klösterreform in Kanton-Leibingen und Flörsheim.

**LV. Zeitschrift für Kirchengeschichte.** — VII. 1: *H. Haupt.* Beiträge zur Geschichte der Sekte vom freien Geiste und der Bagdaditen.

**LVI. Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft.** — 1885. N° 7: 1° *C. L. Luthardt.* Zur Geschichte der vorchristlichen Kulte. — 2° *Heise.* Ueber die sogenannten Instructionen Colasbail. — 3° *M. Wapner.* Der Hergang der apostolischen Kirche. — 4° *Reck.* Die Darstellungen der Verkündigung Maria im christlichen Alterthum. — 5° Die ungedruckten Briefe Mikaelian.

**LVII. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie.** — 1885. N° 4:

1° *Form. Irena Aharana*. — 2° *J. Hifgenfeld*. Das neueste Formel-Paradise des Judentums. Die archaische Fabel. — 3° *Hoffmann*. Ueber die Apostelgeschichten. — 4° *Konigsmann*. Die Lehre vom ersten Menschen bei den Lehrern des 11<sup>ten</sup> Jahrhunderts. — 5° *Geyer*. Zwei Beiträge zur Hagiographie der griechischen Kirche. — 6° *Drusch*. Zu Mariana von Bremen.

**LXVIII. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung.** — **LXVIII** 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> : 1° *Muthelowa*. Zur Kenntnis der Gathas (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup>). — 2° *Gebner*. Zur Erklärung des Avesta (Observations philologiques).

**LIX. La Civiltà cattolica.** — N° 528 : 1° *Commentario di S. Gregorio VII*. — 2° *La cronologia biblico-avere* (in nota an n° 540).

**LX. Archivio per lo studio delle tradizioni popolari.** — **IV**, 2 : 1° *Martinez Garses*. Aforismi germanici spagnoli. — 2° *Hock*. Leconte de Lisle et origine du Laisberg en Belgique. — 3° *Sturman*. Orizzonti italiani. — 4° *De Guevara y Barrio*. Melodrami popolari : superstizioni spagnole. — 5° *Gatti*. credenze, usi e costumi di Terra d'Otranto.

**LXI. Bollettino della Comm. archeol. comunale di Roma.** — **XIII**, 1 : 1° *Vicenti*. Delarario et dei cistres scoperti nell'Agellina presso la chiesa di S. Martino ai Monti. — 2° *De Rossi*. Scoperte archeologiche romane.

**LXII. Revista Contemporanea.** — **Jullet** : 1° *F. Merino*. Las Columnas. — 2° *H. H. Sanzaga*. Extinction de la Grèce de los Templos en la Cueva de Aragón.

**LXIII. Theologisch Tijdschrift.** — **XIX** 4 : 1° *H. Gori*. Spreken (Prophetie) I & IX. — 2° *Versinga*. De samenstelling van de Testamenten der XII Patriarchen (Compositum da T. der XII Patriarchas).

**LXIV. Gids.** — **April** : 1° *Chantepie de la Saunaye*. — Mythologie en Folk-Lore (voir autre Chronique). — 2° *Herg van Duurs Nulherk*. De Walsche kerken in de Nederlanden (Les Eglises wallonnes aux Pays-Bas).



# BIBLIOGRAPHIE

## GENERALITES

History of nine nations, being Selections from the Scriptures of the Chinese, Hindus, Persians, Buddhists, Egyptians and Mohammedans, with an Introduction to the Hindu Scriptures by J. M. Hodgson; to which is added the Teaching of the twelve Apostles and selections from the Talmud and Apocryphal Gospels. — Manchester, Brook, 1895, in-8 de 258 p.

E. P. Sluys. An ingenious Columbus : or evidence that Heron Shou and a party of Buddhist monks from Afghanistan discovered America in the V century. — New-York Appleton, 1895, in-8 de XXIII et 798 p.

Briefwechsel der Gelehrten Grimm mit Nordischen Gelehrten, herausgegeben von Schmidt. — Berlin, Deuninger, in-8 de XXI p.

F. C. Cook The origins of religion and language considered in five essays. — London, Murray, 1894, in-8 de XIV et 491 p.

## CHRISTIANITE

Hypodamii Clementis Papae V et valentini archiepiscopi S. R. N. Leonis XIII P. M. iusto et insignissimæ eius primatus officio curæ et studio Monachorum ordinis S. Benedicti anno 1884. — Roma ex typographia vaticana, 1885, CCCXXV et 284 p.

Epistole præfationes rotationum breuile, ed. S. Lavesfeldt. — Leipzig, Veit, 1885, in-8 de VII et 288 p.

J. v. Bragel. Monumenta Teutonica, 1<sup>re</sup> partia. — Munich, Franz, 1885, in-4<sup>e</sup>, de p. 113 à p. 265.

J. P. Migne. Patrologia latinae toms 134 : AUS Vercellensis episcopus : Leo VIII pontifex etc. — Paris, Garnier, 1885, in-8<sup>e</sup> de 540 p.

Bibliotheca Apostolica Vaticanae collectiones manuscriptis recensita, iubente Leone XIII P. M. edita, L. Codices manuscriptorum Palatinæ græcæ Bibliothecæ Vaticanæ descripti, præside J. B. Petra, recensuit et disposuit Henricus Stegmann. — Roma, ex typ. Vol. 1885.

Corpus Reformationum. Vol. 57 : J. Calvin opus quæ supersunt omnia, edid. G. Baum, E. Quattr, L. Baum. Vol. 59. — Brunsvicorum, Schwetschke, 1858, in-4<sup>to</sup> de 728 p.

(1) En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la *Chronique* et dans le *Dépouillement des Périodiques*.

*H. Haupt*, Die deutsche Bibelausbeziehung der mittelhochdeutschen Wäldemar in dem Codex Tegensis und der ersten gedruckten deutschen Bibelausbeziehung. — Würzburg, Stahel, 1895, in-8 in VII et 95 p.

*L. de Percey*, Del pontificato di S. Sisto papa e martire, della trasmissione della sua reliquia da Roma in Alatri, e del culto che vi si rivoltava dal secolo XII ai giorni nostri. — Alatri, Scarpitta, 1894, in-8 de 717 p.

*A. Schölten*, Der Glaube im N. T. Leiden, Brill, 1895, in-8 de V et 554 p.

*R. Nidhe*, Geschichte der Wiedertäufer in der Schweiz zur Reformationszeit. Himmelslo, Bönninger, 1895, in-8 de VIII et 128 p.

*J. Clausen*, Jakob Bohm, sein Leben und seine theosophischen Werke. I. Einführung. — Stuttgart, J. F. Steinkopf, 1895, in-8 de LXVIII et 256 p.

*E. A. Bonnetrich*, Cyril und Methodius, die Lehrer der Slaven. Kellogg, Toronto, 1895, in-8 de 22 p.

*J. Lewis*, The reformation settlement. — Cambridge, Deighton Bell, 1895.

*J. Ph. Gies*, Die Gessenfrage im Leben Jesu und in der Lehre des Paulus. — Karlsruhe, Buther, 1895.

*P. de Kéler*, Mes (Saint-Clément), son égise réformée. — Paris, Fischbacher, 1895, in-8 de XVI et 301 p.

*A. Dupré de Saint-Audré*, Histoire du Protestantisme au Tourain. — Paris, Fischbacher, in-18 de 206 p.

*M. Neukir*, Histoire du luthéranisme protestant au Monténégro (1508-1599) et de Proklavans (1600-1635). — Paris, Fischbacher, 1895, in-8 de 110 p.

*Leobold Kötter*, Die Reformation und die älteren Reformparteien. — Leipzig, Hirzel, 1895, in-8 de X et 516 p.

*P. Roth*, Die Einführung der Reformation in Nürnberg (1517-1538). Würzburg, Stahel, in-8 de IV et 271 p.

*Roger*, John Tolst, africanistischer enquisiteur. — Utrecht, van Nieuwen, 1895, in-8 de IV et 131 p.

*Malthus*, Die Erscheinungen auf dem Gebiete der katholischen Theologie (1800-1881). — Leipzig, Hinrichs, 2<sup>e</sup> partie in-8 de 101 p.

*Antoine Leroy Benoit*, Les catholiques libéraux. — L'Eglise et le libéralisme, de 1820 à nos jours. — Paris, Plon, in-16.

*Paul Albert*, Histoire des persécution pendant les deux premiers siècles d'après les documents archéologiques. — Paris, Lenoir, 1895, in-8.

*Pierre Sosa*, Dictionnaire de terminologie ecclésiastique. — Paris, Lenoir, 1895, in-16.

*Andrew Edgar*, Old church life in Scotland. Lectures on Kirk-Session and Presbytery Records. — London, A. Gardner, 1895.

• • • • •  
FINALE DE L'ANNEE.

*Kathol. Haman*, Bäume und der jüdische Wald. — Berlin, 1895.



W. L. Pearson. The prophecy of Joel : its unity, its aim and the age of its composition. Leipzig. Stauffer. 1885.

Deutsch. Die Sprüche Salomo's nach der Auffassung im Talmud und Midrasch dargestellt und kritisch untersucht, 1<sup>re</sup> partie. — Berlin. Mayer. 1885, in-8 de 108 p.

#### LES RELIGIONS EN NOUVEAU ANTIQUE.

H. Jordan. Symbole et historiens religieux anciens : I. De Victoria Joris Italia primigenia Procectina. — II. De Bellone pounia. Berlin. 1885, in-4.

J. Jensen. Apollonius von Tyana und sein Biograph Philostratos. — Hamburg. Nebe. 1885, in-4 de 35 p.

P. Bachm. Was und Abolungsmittel. Eine Parallele. — Zolten. Fournier. 1885.

J. Vickers. The history of Herod or another look at a man emerging from twenty centuries of calumny. — 1885?

G. Fr. Hertelert. Athen, historisch-topographisch dargestellt. — Halle. 1885, in-8 de VI et 243 p.

E. Schiaparelli. Il significato mitologico delle piramidi egiziane : ricerche. — Roma. Loescher. 1884, in-4.

A. Hildebrand. Bethune und seine Stellung zum Christenthum. — Hagenburg. Mann. 1885, in-8 de VII et 314 p.

#### RELIGION DE L'ART.

Gustaf-Degeus. Etude sur le droit hindou : le droit de punir. — Paris. Berger-Levrault. 1885, in-8 de 179 p.

#### VOLK-GLOBE.

H. von Pfister. Sagen und Aberglaube aus Hessen und Nassau. — Marburg. Elwert. 1885, in-8 de XV et 172 p.

Fr. S. Kraus. Sitten und Brauch der Skizzen. — Wien. Holder. 1885, in-8 de XXVII et 481 p.

O. Kopp. Volkswesen, Erzählungen und Aberglauben aus dem südlichen Hinterpommern. — Pomm. Jolowicz. 1885.

Rühens, seine Begründung in der deutschen Mythologie, seine Idee und die ursprünglichen Rühensbezeichnungen. — Prag. Dominicus in Comen, in-8 de IV et 179 p.

E. H. Carnoy. Contes français. — Paris. Leroux. 1885.

Kreuzer-Pyram. Traditionen et similitudes populaires de la Provence. — Paris. Leroux. in-8 de 424 p.

Le Gérant : E. LEROUX.

Lrval — Imprimerie et Scripotype R. JAMIN







# LA RELIGION ÉGYPTIENNE

D'APRÈS

LES PYRAMIDES DE LA V<sup>e</sup> ET DE LA VI<sup>e</sup> DYNASTIE

---

La publication des textes découverts dans les pyramides de la V<sup>e</sup> et de la VI<sup>e</sup> dynastie, à peine commencée il y a trois ans, au moment où j'écrivais le dernier des bulletins parus dans cette Revue, est assez avancée aujourd'hui pour qu'il soit possible d'apprécier sommairement les avantages que l'historien des religions doit en retirer. Les textes des rois Ounas, Téthi, et Pépi I<sup>er</sup> ont été imprimés et traduits dans le *Recueil de Travaux relatifs à la Philologie Égyptienne et Assyrienne*, de 1881 à 1885, et les deux pyramides restantes, celles de Sokarimouf et de Pépi II, conformément surtout des duplicata dont je me suis servi pour mieux établir le sens ou pour combler les lacunes. On conçoit que je n'ai pas la prétention de faire la critique de mon propre travail; l'entreprise de traduire quatre mille lignes de prières rédigées dans une langue archaïque, dont nous ne possédions il y a six ans encore que des spécimens insuffisants, est trop ardue pour ne pas m'exposer à beaucoup de reproches. Je veux seulement montrer brièvement ce qu'il est permis d'extraire, à première vue, de ce livre de pierre, pour la connaissance du culte et du dogme égyptiens.

Des cinq pyramides écrites ne sont pas décorées d'une manière uniforme. Dans la plus ancienne, celle d'Ounas, la chambre du sarcophage est recouverte au quart d'ornements archi-



lecturaux, et les hiéroglyphes sont de grande taille, espacés, enfermés dans de larges lignes; au fur et à mesure qu'on descend plus bas dans la VI<sup>e</sup> dynastie, la surface réservée à la décoration devient plus étroite, les hiéroglyphes diminuent de dimensions, les lignes se pressent et s'entassent, l'écriture envahit les couloirs et les chambres qui d'abord étaient blanches. Comme la découverte de textes dans les pyramides coïncide avec celle de représentations et de légendes dans les caveaux funéraires des sépultures privées, l'on conclut que la coutume d'orner les parties de la tombe que les Egyptiens des anciens temps laissaient nues, dut être introduite par Tumas ou par ses prédécesseurs immédiats. Il y a du reste cette différence capitale entre les chapelles des mastabas et les caveaux des pyramides que les premières renferment des bas-reliefs et peu de légendes, tandis que les seconds ne contiennent que des légendes sans aucun bas-relief. Ce n'est point là, je crois, question de caprice ou de mode, mais question de destination ou d'emploi : la chapelle était la demeure du double, le caveau était celle de l'âme. Je n'ai pas à revenir sur le sens de ces mots, que les recherches de ces dernières années ont élucidé suffisamment. Le double (*ka*) qu'on croyait être la reproduction fidèle du vivant, habitait toujours les chambres du tombeau qui étaient ouvertes à la réception des offrandes et à l'accomplissement des cérémonies réglementaires. L'âme (*âh*), qu'on se figurait sous forme d'une sorte de grue ou d'un épervier à tête humaine, était munie d'ailes pour s'envoler dans un autre monde ou pour revenir dans celui-ci à son gré : on lui avait donné son logis dans les salles cachées du sépulture, auprès du corps qu'elle avait animé. Les scènes des mastabas avaient trait surtout aux destinées du ka, les textes des pyramides ont trait surtout aux destinées du hi : néanmoins ces deux formes successives de la survivance humaine chez les Egyptiens s'étaient si exactement superposées et si bien confondues dès le temps où nos textes avaient été rédigés, que le double avait pénétré dans le caveau et que sa vie *y* est décrite à côté de celle de l'âme.

À l'époque où les Égyptiens fixent dans ses grands traits la conception du double, ils n'avaient certainement pas encore l'idée d'un autre monde, ou, pour parler le langage de leurs voisins, d'une autre terre. Ce qui échappait de l'homme à la mort continuait à habiter notre terre et plus particulièrement le coïu où son existence visible s'était passée. Ce qu'était sa condition, les textes nous le laissent entendre clairement, en exprimant ce qu'on lui souhaitait d'avoir ou de ne pas avoir après le jour des funérailles. En premier lieu, le double n'était pas immortel : il était exposé à la seconde mort, c'est-à-dire à l'antéanissement définitif, et cette seconde mort pouvait être produite par les mêmes causes qui produisent la première. Le venin des serpents, des scorpions et des insectes venimeux, circulait dans son corps comme dans le corps du vivant. La dent des bêtes féroces avait prise sur ses chairs de double comme sur les chairs de l'homme tangible et visible. La faim et la soif le travaillaient, la vieillesse finissait par avoir raison de lui et par l'emporter.

Le nombre des prières et des formules dirigées contre les animaux venimeux montre quel effroi le serpent et le scorpion inspirait aux Égyptiens. Beaucoup d'entre elles sont écrites dans une langue et avec des combinaisons de signes qui ne paraissent plus avoir été complètement comprises des scribes qui les copiaient sous Ounas et sous Papi. Je crois, quant à moi, qu'elles appartiennent au plus vieux rituel et remontent au delà du règne de Min. Quelques-unes sont évidemment caducées et paraissent avoir été, à l'origine, des chansons de charmeurs de serpent ; toutes rentrent plus ou moins pour nous dans la catégorie de ce qu'on appelle le galimatias triple.

« Enroulement du serpent : c'est le serpent qui s'enroule au tour du veau. O reptile sur lui-même, qui sort du sein de la terre, tu es dévoré ce qui sort de toi : serpent qui descends, couche-toi, rebrousse chemin ! » Voilà une des plus compréhensibles : qu'on juge des autres. Telle était pourtant la foi

<sup>1</sup> La pyramide du roi Ounas dans le Recueil, T. IV, p. 220, l. 68-69.



qu'on avait en elles qu'on les retrouve non-seulement dans toutes les pyramides, mais, au cours des siècles qui précèdent immédiatement notre ère, dans le tombeau de Békouranf à Saqqarah, et jusque sur des sarcophages d'époque Ptolémaïque. Elles mettaient en fuite tous les êtres venimeux ou annulaient l'effet de leur poison; si le double était mordu avant d'avoir eu le temps de s'en servir.

La faim et la soif étaient plus malaisées à combattre. Il faut croire qu'il y a une certaine difficulté pour l'homme à les considérer comme une fonction naturelle de son être, car les Égyptiens en faisaient deux substances ou deux êtres particuliers qu'on avalait comme on avale les aliments, mais qui agissaient à la manière des poisons, et l'on n'en contrebalançait pas les effets par l'absorption immédiate d'une nourriture plus réconfortante : « C'est l'horreur de Teti que la faim, et il ne la mange pas; c'est l'horreur de Teti que la soif, et il ne l'a point bue<sup>1</sup>. » Cette faim qu'on mange et cette soif qu'on boit sont étranges à imaginer, et plus d'un lecteur croira à une erreur de traduction. Il ne faut pas cependant aller bien loin pour rencontrer des expressions analogues. Un poète byzantin parlant des jeûnes d'un stylite, emploie par amour de la rhétorique la même image que le théologien Memphite : « Entre terre et ciel se tenait ce héros, sans souci des vents qui soufflaient de toutes parts..... Il se nourrissait de faim ambrosienne et de soif exquise en proclamant le fils de « Mère Vierge<sup>2</sup>. » Le sort du double livre dans l'autre monde à ses propres ressources était des plus déplorables. « C'est l'horreur de Teti que les excréments, Teti rejette les urines, et Teti déteste ce qu'il y a de détestable en lui; Teti a horreur des matières solides et ne les mange pas, Teti a horreur des matières liquides<sup>3</sup>. » La portion idéographique du texte

<sup>1</sup>) La pyramide du roi Teti dans le Recueil, T. V, p. 12, l. 74-75.

<sup>2</sup>) *Anthologie*, I, 20.

*Αντὶς ἡ ἐλπίς τοῦ ἁγίου ἐστὶν ὁ Χρῆς,  
ὅτι οὐκ ἔστιν ἄλλος ἄνθρωπος.*

<sup>3</sup>) La pyramide du roi Teti dans le Recueil, T. V, p. 11, l. 68-69.

égyptien ne laisse aucun doute sur la nature de ces excréments. Dante y plongeait des courtisanes, les Égyptiens en réservaient l'usage aux morts abandonnés des leurs. Quand le double sortait de sa tombe chassé par la faim et par la soif, il se nourrissait comme il pouvait de ce qu'il trouvait gisant sur le sol, c'est-à-dire de rebuts et d'ordure. J'ai déjà dit souvent que les offrandes représentées sur les parois du tombeau étaient destinées à le délivrer de cette cruelle alternative de dévorer des matières dégoûtantes ou de mourir une seconde fois. Il en voyait continuellement la figure et la répétition des formules de consécration prononcées sur elles le jour de l'enterrement suffisait à lui en assurer la réalité. Pour plus de précautions, nos textes s'adressent à la faim elle-même ; ils cherchent à lui donner le change et à lui persuader qu'elle n'a affaire avec un Dieu. « O faim, ne viens pas à Teti ; va  
 « à Nou, détourne-toi vers l'océan divin, car Teti est rassasié ;  
 « c'est du pain de froment d'Hor, — qu'Hor a mangé et que  
 « lui a fait sa fille aînée, — qu'il est rassasié, qu'il prend sa  
 « pleine part. Teti n'a pas faim comme Shou, Teti n'a pas soif  
 « comme Tefnout, car les quatre génies fils d'Hor détruisent  
 « cette faim qui est dans le ventre de Teti, cette soif qui est  
 « dans les lèvres de Teti. » — « La faim de Teti est avec  
 « Shou, la soif de Teti est avec Tefnout ; Teti subsiste du pain  
 « de chaque matin qui vient en sa saison, Teti subsiste de ce  
 « dont Shou subsiste, Teti mange de ce dont Shou mange ».

Contre la vieillesse, ce qui survivait de l'Égyptien possédait l'eau de Jonvence, l'eau qui rajeunissait ses membres, et qu'il passait aux tourbillons du Nil, en certains endroits mystérieux des cataractes. Mais la garantie la plus forte que lui donnait la religion, c'était l'identification avec les dieux. Notez bien qu'il ne s'agit pas ici d'une assimilation mystique, mais d'une opération toute matérielle, de l'absorption et de la digestion des dieux par le mort. Le sacrifice humain n'a jamais été complé-

[1] *Id.*, p. 10, l. 53-61.

[2] *Id.*, p. 10, l. 62-65.



tement abolli dans l'Égypte pharaonique : les tableaux et les textes s'accordent pour nous prouver que les conquérants des grandes dynasties thébaines assommèrent devant Amén les achéulés, prisonniers qu'ils ramenaient de leurs campagnes victorieuses. Chez les peuples barbares, le sacrifice de l'ennemi est accompagné d'anthropophagie : on mange le chef de guerre brave et rusé pour s'approprier les vertus qu'on lui reconnaît. Cette pratique qu'on bien était en vigueur ou bien n'était pas abolie depuis longtemps chez les Égyptiens, quand furent rédigés les textes où l'on décrit certains repas du double. « Le ciel fond en eau, les étoiles se battent, les sagittaires  
 « sont leur route, les os des Génies du matin et du soir trem-  
 « blent et leurs vasaux se sauvent quand ils voient Ounas  
 « apparaître à son, comme un dieu qui vit de ses pères et qui  
 « s'assimile ses mères;... car Ounas est le vaillant qui se  
 « tient à l'écart, qui vit de l'être de tous les dieux et qui se  
 « nourrit de ceux qui viennent remplir leur ventre des sot-  
 « tilages du bassin des flammes. C'est Ounas dont la main  
 « est armée contre les génies du bassin des flammes, car  
 « Ounas joue avec le dieu sans nom au jour de déposer  
 « les premiers-nés des dieux... C'est Ounas qui mange les  
 « hommes et qui se nourrit d'eux. Le Courbeur de fronts  
 « qui est dans les champs<sup>1</sup> a lacé les dieux pour Ounas ;  
 « le Génie dont la tête est sacrée les a reconnus bons pour  
 « Ounas et les a traînés vers lui ; le Maître de la bande les a  
 « liés : Khonsou le déposcor des maîtres leur a fendu la gorge  
 « pour Ounas et a excité leurs entrailles ; car c'est lui le dieu  
 « voyageur qu'Ounas manda à l'encontre d'eux. Shesmon les  
 « a déposcor pour Ounas et a fait eurs leurs pièces dans ses  
 « chaudières brûlantes. C'est Ounas qui dévore leurs vertus  
 « magiques et qui mange leurs âmes, et les grands d'entre  
 « eux sont pour les repas d'Ounas au matin, les moyens  
 « d'entre eux sont pour son dîner, les petits d'entre eux sont

<sup>1</sup> Les mots imprimés en italiques forment le nom des génies ou des dieux qui aident le mortifère ou contre.

« pour le souper d'Ounas au soir, les vieux et les vieilles vont  
 « pour ses foudres ! Les *grands du ciel* ont rûé la flamme pour  
 « Ounas contre les chaudières remplies des enîases de leurs  
 « héritiers, celui qui a fait marcher en procession les *habî-*  
 « *tants du ciel* autour d'Ounas a jeté dans les chaudrons les  
 « jambes de leurs femmes, si bien qu'il a parcouru le double  
 « ciel en son entier, et qu'il a fait le tour des deux régions  
 « en lesquelles il se partage : car c'est Ounas le grand type,  
 « maître des types, c'est Ounas la forme sacrée la plus grande  
 « des formes sacrées : ce qu'il trouve sur son chemin il le  
 « mange avidement, et la vertu magique d'Ounas est supé-  
 « rieure à toutes les formes maîtresses de l'horizon... Ounas a  
 « pris les cœurs des dieux, il a dévoré la couronne rouge, il a  
 « mangé la couronne blanche ; les provisions d'Ounas sont les  
 « *repas*, ses vivres sont ceux dont les vertus magiques se  
 « *nourrissent de cœurs*... Il a mangé la sagesse (ou le rassa-  
 « *lement*) de tout dieu, et c'est la vie d'Ounas que la durée,  
 « c'est son période que le toujours, en quelque forme qu'il lui  
 « plaise de prendre ou qu'il déteste ne pas prendre au sein de  
 « l'horizon, à toujours et à jamais ». Je prie le lecteur de pas-  
 ser sur les détails obscurs pour s'arrêter au sens général. Le  
 morceau est comme l'explication de ces scènes du grand sacri-  
 fice royal qu'on voit si souvent représentées sur la paroi des  
 temples. Le roi part en chasse avec sa suite pour prendre la  
 victime : il tire la corde au moyen de laquelle le filet s'abat sur  
 les oiseaux, ou bien il lance le lazo qui va saisir les taureaux  
 dans le pâturage. Ses aides abattent la victime, l'égorgent, la  
 dépècent, la cuisent et il en mange sa part. Ici, Ounas est parti  
 en chasse, comme il faisait sur terre, mais il s'agit pour lui  
 de saisir les dieux et de s'en nourrir. La scène décrite répond  
 trait pour trait à celle que je viens de montrer : les aides ra-  
 battent le gibier, le lacent, l'égorgent, le dépècent, le cuisent  
 et Ounas en mange sa part. Grâce à cette absorption, les forces  
 d'Ounas s'entretenaient et ses vertus magiques se renouvelaient

<sup>1)</sup> La pyramide du roi Ounas dans le Recueil, T. V, p. 67-68, L. 436-521.



par la digestion de ceux dont les vertus magiques se nourrissent des cœurs, ou d'autres termes, des dieux qui mangent l'offrande des mortels. Ainsi, assimilation de la victime au dieu, puis absorption du dieu lui-même, voilà les procédés auxquels l'Égyptien devait recourir pour prolonger sa vie au-delà de la tombe et pour échapper à l'anéantissement.

L'idée d'une action aussi puissante de l'homme sur le dieu ne pouvait guère naître et se développer dans un temps où l'on n'avait d'autre idée de la partie survivante que celle qu'on se faisait du double. La chasse aux dieux supposait une vitalité et une liberté de mouvement dont un être emprisonné d'abord dans le tombeau, puis attaché à cette terre, ne pouvait jouir en aucun cas. Elle nous transporte au-delà des limites du sol égyptien dans des régions étrangères aux vivants, et par suite nous oblige à admettre déjà l'existence du *bi*. Le *bi*, que j'appelle l'âme faite d'un meilleur nom, n'est pas enchaîné à la demeure souterraine où repose sa larve humaine : la mort, sans l'obliger à quitter son pays d'origine, lui a donné la faculté d'en sortir et d'y rentrer à volonté, pourvu, bien entendu, qu'il se soit mis en règle avec les dieux en accomplissant les prières et les actes nécessaires à se faire respecter d'eux. Il parcourt donc le monde entier, le ciel comme la terre, mais ce monde diffère tellement de celui que nous avons appris à connaître, que je crois utile d'en esquisser le tableau d'après les textes gravés sur la muraille des Pyramides.

La terre est une surface plate et mince, plus longue que large. Nagosit-elle sur le Nou, les eaux primordiales ? Ni les monuments, ni les textes n'en disent rien jusqu'à présent d'une manière précise : il semble bien pourtant que l'Océan-oiri, la Grande Verte, l'entourât de toute part, à la manière de l'Océan des Grecs. Au-dessus d'elle, le ciel s'étendait comme un immense plafond de fer, auquel on donnait le nom de Ba, naïr : la fer en gardant dans la langue commun le nom Jo Bessiriv, métal du ciel. Comme cette masse énorme ne pouvait se soutenir sans être appuyée de quelque support qui

l'empêchant de tomber, on avait imaginé de la maintenir en place au moyen de quatre étais, et la forme même des étais nous montre à quelle haute antiquité remontait cette idée : ce sont des troncs d'arbres fourchus, soutien de la maison primitive. Le poids était d'autant plus considérable que le ciel était double, et se divisait en deux compartiments superposés : l'inférieur servait de lit aux eaux célestes, et le supérieur recouvrait comme d'un toit l'ensemble de l'univers. C'est à quelques détails près le système qui défendait encore les Pères de l'Eglise, lorsqu'ils commentaient le premier chapitre de la Genèse et le récit biblique de la création<sup>1</sup>. D'autres avaient modifié légèrement cette conception primitive : au lieu d'un plafond parallèle à la terre, ils avaient imaginé une voûte surbaissée dont les extrémités portaient sur les colonnes. Il va de soi que les dieux et la terre étaient autant de dieux et de déesses dont la sagacité des prêtres avait su deviner la figure, le caractère et les fonctions. Tel tableau nous représente le dieu Sibou qui s'étend au-dessous de la déesse Nout dont le corps courbé le protège : c'est le ciel qui recouvre la terre, et les mains et les pieds de la déesse reproduisent exactement les quatre colonnes de la tradition. Pour marquer le double ciel, d'autres tableaux nous montrent deux déesses Nout étagées l'une au-dessus de l'autre.

Telle est l'idée que les Egyptiens se faisaient du monde ; telle est la disposition du théâtre sur lequel se jouait pour eux la vie des hommes et la vie des dieux. Le jour de la création Shou avait séparé le ciel de la terre et l'avait soulevé à la hauteur de ses bras, d'où le nom qu'on lui donnait<sup>2</sup> : la scène prête, les acteurs étaient entrés en jeu. Le soleil, la lune, tous les astres qu'on apercevait au firmament comme autant de points brillants, étaient chacun un dieu ou une déesse : les uns plan-

1) Cfr. dans les *Œuvres choisies de St. J. Letronne*, la même idée sur les *Opinions manuscrites des Pères de l'Eglise*, (2<sup>e</sup> série, t. II, p. 382 sqq.).

2) La figure d'Aïou, agenouillé portant le ciel, on pourrait dirait dériver de ce type de Shou agenouillé et soulevant le disque solaire au-dessus de sa tête.



geaient dans les profondeurs de l'Océan divin, les autres, montés sur des barques, flottaient à la surface et formaient une longue théorie dont le soleil était le chef. Le soleil lui-même paraissait le matin à la montagne d'Orient et se couchait le soir derrière la montagne d'Occident, entraînant tout dans sa course. Le ciel, ou plutôt l'autre terre, était à l'image de l'Égypte même : le fleuve du Non y coulait, serré comme le Nil entre deux bandes de terrain (Aïbôn) minces et étroites en quelques endroits, étendues et larges en quelques autres. Les nomes de l'Égypte terrestre et les pays non Égyptiens avaient leur contre-partie dans un grand nombre de régions que le soleil parcourait l'une après l'autre, et dont je n'ai pas réussi encore à dresser la carte, la contrée de Poutri, celle de Nafit, celle de Hiri, les champs d'Alou, les Champs d'offrandes, le lac de l'Autel, le Grand lac, etc. Le soir arrivé, il passait par la bouche de la fente, située à l'Occident d'Abydos et se terrait. Passait-il de l'autre côté de la surface et voyageait-il sous elle ? Sa cour sennecturne le menait-elle seulement derrière les montagnes qui bordaient la terre vers le Nord ? Aucun document certain ne me permet de choisir entre ces deux marches également possibles pour l'esprit des anciens ; quelques textes seulement inclineraient à pencher vers la seconde hypothèse. Une fois disparu à l'horizon, il traversait de longs corridors, interrompus par de larges cavernes où il rencontrait d'autres contrées et d'autres populations : au milieu de la nuit, il commençait à remonter vers la lumière et sortait du monde ténébreux à l'Orient, pour délaier un nouveau jour.

La seconde Âme égyptienne, le Hi, partageait les destinées du soleil : soit qu'à l'époque des Pyramides elle lui fût déjà identifiée, soit qu'elle fût admise simplement, parmi les dieux de la suite, sa vie était désormais liée indissolublement à la vie de l'astre. Elle était menacée des mêmes ennemis que lui, se nourrissait des mêmes aliments que lui, et partageait ses félicités dont quelques-unes sont assez difficiles à concevoir : je ne vois point, par exemple, quel bonheur il goûtait à par-

courir la région Pourrit. En résumé, cette existence n'était guère moins matérielle que celle du double; peut-être cependant avait-elle quelques conditions un peu plus relevées. Il semble bien que, pour entrer dans la barque du soleil et pour participer à ses joies, elle dût justifier de la bonne conduite qu'elle avait menée durant la vie terrestre; mais de nombreux textes nous montrent que si l'honnêteté était récompensée, l'abondance des offrandes faisait passer les dieux sur bien des faiblesses. La conception du *net* et de son autre vie s'entraînait pas plus que celle du double l'idée d'une rétribution future : le *net* était mortel comme le double et s'élevait dès lors que les survivants voulaient bien lui faire ou plutôt qu'ils confiaient aux dieux en son nom.

Ainsi ne doit-on pas s'étonner si le sacrifice et ses formules tiennent une grande place dans nos textes. Et avant d'aller plus loin, peut-être ne sera-t-il pas inutile d'exposer ce qu'était à mon avis le sacrifice en Égypte; et l'esprit qui avait présidé à ses dispositions. La prière n'était pas, comme chez nous, une pétition que l'homme présente au Dieu et que le Dieu est libre d'accepter ou de refuser à son gré : c'est une formule dont tous les termes ont une valeur impérative et dont l'énonciation exacte oblige le Dieu à concéder ce qu'on lui demande. Sans doute la connaissance n'en était pas accessible à tout le monde, et le Rituel en avait entouré l'émission de conditions plus ou moins difficiles, mais ces conditions étaient purement matérielles : c'était une *mâtepée* spéciale qu'on devait entonner, des gestes rythmés qu'on devait placer sur certains temps, toute une modulation et toute une mimique dont on ne devait point s'écarter un moment sous peine d'annuler l'effet. La prière était à vrai dire une lustration : de là l'importance que la voix avait en Égypte, comme ailleurs en Orient, et l'épithèse *juste de voix* (*Mâkhrôu*) que le mort porte dans les textes postérieurs. Le dieu, adjuré selon la forme voulue que lui-même avait souvent révélée, n'était plus maître de rien refuser : l'homme mettait la main sur lui et l'obligeait de souscrire à ses exigences quelles qu'elles fussent. Le sacrifice dont on accom-



pagnait l'oraison le dédommagement de la contrainte exercée à son égard; les poulets, les viandes, les légumes, le pain, les fruits, le laitage dont il avait besoin pour se nourrir, étaient une compensation pour l'usage qu'on l'obligeait à faire de sa puissance. Ce que le vivant accomplissait par la voix, le mort était capable de l'accomplir lui aussi, et sa prière présente également le caractère magique. Tantôt il met le marché en main aux dieux. « O dieux de l'horizon: qui présidez à la voie céleste, si vous désirez jouir de la vie complète de Toumou<sup>1</sup>, vous oindre de vos parfums, vous parer de vos vêtements, recevoir vos gâteaux d'offrandes, promez la main de ce roi Pepi, et menez-le au champ d'offrande, pour qu'il vous donne sa gloire parmi les Glorieux, pour qu'il vous donne sa domination parmi les dieux, pour qu'il vous présente une grande proposition de pains, de liqueurs, de gâteaux, une grande offrande de pains, de liqueurs, de gâteaux: lorsqu'il parcourt le ciel en sa barque, que Pepi soit guidé par les dieux attachés à chacune des provinces célestes, et que Pepi y prenne la couronne comme Hor, fils de Toumou<sup>2</sup>. » Ailleurs, les génies lumineux viennent vers le mort en courbant l'échine. « Ils se mettent nez contre terre à ses pieds grâce à la puissance de son livre...<sup>3</sup>. O Pepi, puisque ton âme est là parmi les dieux, parmi les lumineux, c'est la crainte qui agit sur leurs cœurs; o Pepi, puisque tu te mets toi-même sur ton siège de dieu qui réside parmi les vivants, c'est la puissance magique de ton livre qui agit sur leurs cœurs, et alors ton nom vit sur terre, ton nom dure vieux sur terre, tu ne te détruis pas, tu ne t'anéantis pas à tout jamais<sup>4</sup>. » Les Pyramides nous ont conservé bien d'autres textes plus explicites que ceux-là, mais ils demanderaient un commentaire perpétuel si je voulais les rendre intelligibles aux savants qui ne font pas profession

<sup>1</sup> Toumou est un des dieux solaires. Je crois qu'on li y a eu un pontifex sous le nom Toumou et le sens complet, noté par la racine Toumou: jouir de la vie. Le Toumou était jouir de la vie complète, de la plénitude de la vie.

<sup>2</sup> La Pyramide du roi Pepi I<sup>er</sup> dans le *Sarcophag*, T. V, p. 181, l. 101-102.

<sup>3</sup> *Id.* p. 100, l. 9.

<sup>4</sup> *Id.* p. 101, l. 19-21.

d'Égyptologie. Ceux qu'on vient de lire suffisent à montrer la nature de l'influence que le mort exerçait sur les dieux et la manière dont il l'exerçait. Il leur commandait par la « vertu de son livre magique », « par la crainte qu'il leur inspire » ; même la pureté dont il parlait souvent dans ses prières n'était pas la pureté morale, mais la pureté physique. Pepi, Ounas, Teti, en se lavant avec les substances que Râ emploie à se laver, obligeaient les dieux à leur obéir comme ils obéissent à Râ : ils n'auraient pas produit le même effet s'ils s'étaient contentés de purifier leurs cœurs par les bonnes actions ou par la prière ; je dirais plus, la pureté commandée par le Rituel était la bonne action par excellence, qui primait de bien haut à leurs yeux tout ce que nous sommes habitués à considérer comme de bonnes actions.

Cela posé, les parties de nos textes consacrées à l'offrande sont de deux sortes : un tableau plus ou moins développé, où sont dénombrés les objets présentés au mort, des formules où l'on recommande aux dieux de lui transférer ces objets. La composition du tableau est la même à toutes les époques : c'est comme un vaste menu où le double et l'âme choisissent à leur goût. Autant que je puis en juger, la transmission de l'offrande pouvait s'opérer de façon différente. Dans beaucoup de tombeaux, pain, vin et viandes étaient donnés directement au défunt, qui s'en emparait sans plus de formalités et s'en nourrissait : dans beaucoup d'autres, on servait tout aux dieux, à la condition expresse de lui réserver la meilleure part. Ces deux manières répondaient évidemment aux deux conceptions du double et du hi. Tant que la survivance humaine n'était qu'un double habitant le tombeau, rien n'était plus naturel et plus conforme à la tendance des vieux peuples que de livrer à l'être dont on sentait la présence derrière la muraille de la chapelle funéraire, les vivres dont il avait besoin. On déposait sur le sol ou sur la table placés devant son image, les quartiers de bœuf et de gazelle, les œufs, le vin, l'huile, la bière, le pain ; quand les donateurs s'étaient retirés, il sortait de son réduit, mangeait et buvait son saoul.



puis rentrer chez lui à loisir. Du jour où l'âme s'envola vers l'autre monde, le problème se compliqua : puisque, malgré son changement de résidence, elle avait faim comme le double, et qu'elle réclamait sa place impérieusement, il fallut imaginer en sa faveur une théorie nouvelle. Où les hommes ne pouvaient plus rien, on jugea que les dieux étaient assez puissants pour réussir, et on les chargea de transport, bien entendu moyennant commission : Osiris, Anubis, les autres, acceptèrent complaisamment de transmettre le sacrifice, sauf à déduire leur portion de la masse. Il va de soi que, d'après ce deuxième système, les objets ne passaient pas matériellement dans l'autre terre : leur double, leur âme, leur idée s'y rendaient seuls, tandis qu'eux-mêmes restaient sur le sol de la chapelle. Les prières qu'on récitait en les consacrant opéraient sur chacun d'eux et produisaient l'effet désiré : pour être plus certain du résultat, on en était arrivé à les identifier avec les dieux et à voir en eux l'Œil d'Hor, par exemple. Dans les textes des Pyramides, la présentation directe n'était déjà plus qu'une formalité traditionnelle : on employait les dieux à nourrir indifféremment le double et l'âme, et leur office était jugé à ce point nécessaire qu'une malice au moins des formules qu'on gravait dans la chambre du sarcophage à pour objet avoué de les contraindre à servir d'intermédiaires entre l'âme et les vivants. Ils apportaient à l'accomplissement de cette fonction les qualités et la vertu propres à chacun d'eux, et leur intervention perpétuelle est pour le moderne une cause sérieuse de difficulté. Les Egyptiens se complaisaient à demi-mot quand ils parlaient de leur religion. Mainte allusion qui était claire pour eux est perdue entièrement pour nous ; telle prière de vingt lignes, dont le sens littéral est certain et dont la traduction est irréprochable, on peut s'en faire, si on la considère au point de vue de la grammaire, demeure incompréhensible faute de connaître les dogmes dont elle procède. Le fait est regrettable, mais je ne puis m'en affliger qu'à demi ; notre ignorance de ce qu'était le culte égyptien au temps des premières dynasties est si grande que la mention, même

fugitive, même incompréhensible, d'un nom divin dans nos textes funéraires est un gain inappréciable pour la science.

Considérons d'abord que le Panthéon Égyptien y est aussi peuplé que dans les écrits des Ramessides. Je ne saurais décider dès à présent, si tous les dieux qui figurent à la *v<sup>e</sup>* dynastie se retrouvent également à la *xx<sup>e</sup>* ; plusieurs des divinités secondaires seraient mortes ou auraient changé de fonction dans l'intervalle que je n'en sers pas étimé. Les mythes qui correspondent à chacun des noms nous apparaissent déjà fort développés et fort complets. Pour n'en citer qu'un exemple, la religion Osirienne est telle que nous l'avaient révélée les monuments de l'âge thébain. La lutte d'Osiris et de Set, l'action de Nephthys et d'Isis, l'intervention d'Anubis, de Thot, d'Hor et de ses serviteurs, sont déjà connues dans leurs moindres détails. Les renseignements que nous pouvons tirer de ces documents ne sont pas évidemment d'égale importance pour tous les points de la mythologie. Les dieux le plus souvent cités sont évidemment ceux qui ont le plus d'influence sur les destinées de la survivance humaine, les dieux des morts et plus spécialement le groupe Osirienne, puis les dieux solaires ; les dieux élémentaires n'interviennent que rarement et sans rôle bien défini. On ne saurait donc tirer aucune conséquence de la présence ou de l'absence d'un nom divin dans nos textes pour l'existence ou l'importance du dieu lui-même à l'époque où ils furent gravés : il y avait longtemps, sous la *V<sup>e</sup>* dynastie, que Memphis odorait Phtah, et Phtah n'est presque jamais mentionné dans les prières des tombes Memphites. L'oubli dans lequel Phtah est laissé ne me fera donc pas dire que Phtah n'existait pas ou que sa ville était insignifiante, il me permettra seulement de croire que Phtah n'avait rien de commun avec les morts ni avec le soleil au moment où les textes furent rédigés, que, par suite, la combinaison de Phtah avec Sokari et de Phtah-Sokari avec Osiris, n'était pas encore inventée, ou du moins n'avait pas assez de partisans pour avoir pénétré dans les écrits funéraires. Une seconde observation du même genre me sera suggérée par l'examen des noms géographiques associés aux



nom divin : l'Oaïs mentionné est celui d'Abydos, le cycle solaire celui d'Onou, Héliopolis. J'en conclus donc avec vraisemblance que, les deux religions qui ont contribué pour la plus grande part au Rituel mortuaire en usage, sinon dans l'Égypte entière, du moins à Memphis, sous l'Ancien Empire, sont celles des deux cités d'Héliopolis et d'Abydos. J'ajoute même qu'à mon avis, le dogme Abydénien ne nous arrive pas directement de son lieu d'origine, mais qu'il avait été remanié ou simplement adapté dans les sanctuaires d'Héliopolis, avant de prendre la forme sous laquelle nous le connaissons actuellement, partant, que la rédaction en est une rédaction héliopolitaine : c'est là toutefois une thèse qui demande une longue discussion avant de pouvoir être admise comme démontrée, et je ne la donne ici que par manière d'acquit, pour compléter l'exposition de ma pensée.

D'autres découvertes plus récentes m'ont permis de pousser plus loin l'étude commencée au fond des pyramides. Des tombeaux de la X<sup>e</sup> et de la XII<sup>e</sup> dynastie ouverts presque simultanément à Thèbes et à Memphis, ont montré que la religion et l'art du premier empire thébain ne sont, contrairement à l'opinion généralement reçue sur la foi de Mariette, qu'une copie servile de l'art et de la religion Memphites<sup>1</sup>. Le tombeau d'Horhotpon, transporté en 1883 de Thèbes au Musée de Boulaq, renferme les mêmes prières que les chambres des pyramides royales de Saqqarah, et il n'est pas le seul : l'hypogée de la reine Nofron<sup>2</sup>, le sarcophage de Ingi<sup>3</sup>, qui sont de même époque et de même provenance, ne diffèrent que par l'étendue, non par la nature des prières transcrites sur leurs parois. Des tombeaux du Moyen-Empire le Rituel mortuaire a passé dans ceux du Nouvel-Empire et de l'époque saïte : il était encore copié par fragments à l'époque romaine.

<sup>1</sup> G. Maspero, *Trois années de fouilles dans les tombeaux de Thèbes et de Memphis*, dans les *Mémoires publiés par les membres de la Mission Archéologique du Caire*, T. I, 1885, p. 123-243.

<sup>2</sup> Cfr. *Recueil de Bréquier*, T. VI, p. 201 sqq.

<sup>3</sup> Publié dans Lepsius, *Denkmäler Aeth. II*, pl. 147-148, a, b; aujourd'hui au Musée de Boulaq (Maspero, *Cat. du musée*, p. 224, n° 1053).

On voit quelle importance ces constatations de faits ont pour l'histoire de la religion Égyptienne. Le formulaire qui contenait les prières indispensables au salut du corps, du double et de l'âme, avait été élaboré à Héliopolis et le texte, une fois fixé par les prêtres de cette ville, en avait été admis par tous ceux des collèges sacerdotaux sur lesquels nous possédons quelques renseignements. L'étude des variantes qui s'y glissèrent nous permet d'affirmer que s'il se modifia selon les temps, les modifications ne furent pas assez profondes pour que le dogme en fût sensiblement altéré.

G. MASPERO.

*(Sera continué).*



# LE MITHRIACISME

AU III<sup>e</sup> SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE<sup>1</sup>

## I.

### LES ORIGINES DU CULTE DU MITHRA. SA PROPAGATION DANS L'EMPIRE ROMAIN.

« Quel est donc ce Mithra, s'écrie Moïmus dans un dialogue » de Lucien, qu'est-ce que ce Mède, avec sa robe à grandes » manches et sa tiare, ce Mithra qui ne parle pas grec et qui ne » comprend même pas quand on boit à sa santé ? » Si le grand » railleur des dieux avait mieux connu leur histoire, il n'eût pas » ignoré que, pour être nouveau venu dans l'Olympe grec, Mi- » thra n'en possédait pas moins des titres de noblesse aussi » anciens que ceux de Jupiter lui-même. Avant d'être Mède, Mi- » thra avait occupé une place importante dans le panthéon des » anciens Aryens, comme dieu du soleil levant et de la lumière » bienfaisante, cité le plus souvent à côté de Varuna<sup>2</sup>. Il avait » pris place à côté d'Ahoura dans le Mazdéisme ; mais dans la » théologie mazdéenne amenée à son complet développement il » avait été quelque peu relégué à l'arrière plan<sup>3</sup>. Non seulement

<sup>1</sup> Cet article forme partie d'un livre que l'auteur publie prochainement sous le titre : *La Religion à Rome sous les Sévères*.

<sup>2</sup> *Donc. sacré*, 3.

<sup>3</sup> J. Muir, *Sanskrit Texts*, (Londres, 1870), V, p. 55-59, — Max Duncker, *Geschichte der Alterthümer* (4<sup>e</sup> éd.), Leipzig, 1877), IV, n. 79-85. — Max Müller, *Lectures on the origin and growth of religion* (2<sup>e</sup> éd., Londres, 1878), p. 202-2. Le nom de Mithra est dérivé par la voyelle indienne de la racine *med*, c'est-à-dire : rendre gras, lubrifier ; faire du bien à ; simar. Le nom signifie donc : ami.

<sup>4</sup> Cf. James Darmstadter, *Orion and Arcturus* (Paris, Vieweg, 1877), p. 63-66, p. 72.

Il y était considéré comme inférieur à Ahoura-Mazda, le dieu créateur suprême et le principe du bien, mais il ne figurait même pas parmi les six Amesha-spendas. Comme la plupart des vieux dieux naturalistes il était devenu un des Yazatas, c'est-à-dire une des personifications des forces physiques et morales. Il était l'Yazata du soleil considéré comme agent de la lumière vivifiante<sup>1</sup>.

L'histoire de Mithra offre des alternances de splendeur et de décadence. Les théologiens mazdéens ne réussirent pas à empêcher chez les Perses eux-mêmes la dévotion à l'ancien Mithra ni à maintenir ce dieu dans la position subordonnée qui lui avait été assignée. Son culte prit, au contraire, un développement indépendant de plus en plus considérable. Dans les inscriptions cupéiformes datant du règne de Darius ou de Xerxès, il n'est guère fait mention que d'Ahoura-Mazda, mais Artaxerxès Mnémon (premier quart du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère), invoque positivement la protection de Mithra en sus de celle d'Ahoura-Mazda; de même Artaxerxès Ochus. Les rois de Perse en arrivèrent à se considérer comme ses vicaires<sup>2</sup>.

La prière dite *Mithr Yasht*, que l'on prononçait en offrant des sacrifices à Mithra, peut être envisagée comme le meilleur témoignage des tentatives faites par les adorateurs de ce dieu pour rehausser sa grandeur, sans sortir du Mazdéisme<sup>3</sup>. Ahoura-Mazda, y est-il dit, l'a créé aussi adorable que lui-même.

<sup>1</sup>) Mithra est la lumière créée; il est donc un sortiteur, un organe d'Ahoura-Mazda. Voyez: Fr. Windischmann, *Mithra, ein Beitrag zur Mythengeschichte des Orients* (Leipzig, Brockhaus, 1857), p. 54-55.

<sup>2</sup>) Spiegel, *Königschriften*, VI: « Dardas, mon aïeul, dieu ou temple, Artaxerxès, mon grand-père, le restaura. Par la grâce d'Aura-Mazda, Ty m'a établi » Anahita et Mithra. Puisse-tu Aura-Mazda, Anahita et Mithra me protéger! » — *Clé*, 1844, VII. — Voyez dans l'Ant. sept. de Bernard de Montfaucon (T. II, t. Livre IV, p. 611 et PL CLXXXII) la représentation et la description d'une procession militaire à Persépolis. — Nörris, *Journal of the H. Asiatic Soc.*, XV, p. 159; — de Harlez, *Annales*, dans la « Bibliothèque orientale de Mamonnoque », V, p. 447; — A. Havelanques, *L'Asie*, p. 133 et suiv. — A consulter: Strabon, XI, 14. 6<sup>e</sup> éd. Meineke, ou fol. 520 et qui mentionne une fête mithraïque à laquelle les rois participaient; Athénée, *Deipnos.*, X, 45 (éd. Toutain, I, p. 286; ou fol. p. 434).

<sup>3</sup>) Traduction par Fr. Windischmann, *Mithra, ein Beitrag zur Mythengeschichte des Orients*. Leipzig, Brockhaus, 1857.



me, il est saint ; il est la plus belle des créatures. Rien ne lui échappe ; il a des milliers de forces et des milliers d'yeux qui lui permettent d'étendre partout son action. Aussi est-il le protecteur et le conservateur des choses, le patron des hommes véridiques <sup>1</sup>, le garant des contrats, le dispensateur des bénédictions. Les Amachaspands lui ont construit une demeure au-dessus de la hante Haru ; Ahour-Mazda et Zoroastre exhortent les hommes à lui offrir des sacrifices. On lui sacrifie un couple de bestiaux, des bêtes de trait, desoiseaux au vol rapide, après mainte ablution et force pénitences, en récitant les hymnes sacrés. Il est parfaitement pur ; il comprend le sens profond de la doctrine pure : et il passe sur la terre comme le plus fort, le plus énergique, le plus victorieux des Yazatas, protégeant le pauvre et l'opprimé, purifiant les créatures qui lui sont fidèles. Angra-Mainya qui répand la mort et Aesma, le mauvais esprit, tremblent devant lui. Mithra défend, en effet, ses fidèles contre les mauvais esprits, contre la méchante mort, et les protège dans le monde spirituel comme dans le monde matériel. Lui-même enfin, escorté de personnages symboliques et avec l'attirail d'un guerrier, s'élance vers l'immortalité <sup>2</sup>.

Dès l'époque persane, Mithra se présente sous les traits qui le distingueront encore plus tard, quand son culte, après avoir subi dans l'histoire à nous connue une éclipse de longue durée, reprendra une nouvelle vie dans l'empire romain du II<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle. Les païens éprouvaient pour le Mazdéisme une profonde aversion, qui n'avait d'égal que le mépris où ils étaient tenus eux-mêmes par les disciples de Zoroastre. Mithra, seul parmi tous les êtres divins de la religion mazdéenne, trouva grâce à leurs yeux, peut-être parce qu'il avait conservé plus

<sup>1</sup> Cfr. Xénophon, *Cyrop.* VII, 5, 63; *Ibid.* 4, 24 (les serments par Mithra) ; — Plutarque *Artax.* 1.

<sup>2</sup> Plusieurs traits de cette description de Mithra rappellent les fonctions de *se idra* et de *Varuna* dans le *Rig-Veda* : ainsi la protection des hommes véridiques, la surveillance de toutes choses ; la justice sévère, la conservation des témoignages. Voyez Winckelmann, *Ouvr. cités*, p. 54.

quelles autres son ancien caractère naturaliste <sup>1</sup>. Non seulement il fut adopté plus tard par la société romaine, mais dès les temps anciens il semble avoir été adoré comme divinité solaire par les populations phrygiennes et syriennes sur lesquelles les Perses étendirent leur domination. C'est là du moins ce que l'on est autorisé à déduire d'un passage d'Hérodote, où il est dit que les Perses appellent *Mithra* l'Aphrodite que les Assyriens appellent *Mytille*, les Arabes *Allat*, et qui n'est autre que la divinité féminine syrienne <sup>2</sup>. Il n'y a rien que de parfaitement naturel à ce que Mithra, le dieu de la lumière solaire, ait été assimilé en pays syrien aux dieux solaires indigènes <sup>3</sup> et associé à une divinité féminine, personnifiant la fécondité; on trouve bien dans les inscriptions cunéiformes son nom accouplé à celui d'Anahita <sup>4</sup>. Il est d'ailleurs avéré qu'à une époque postérieure les dieux phrygiens, tels que Sabazius, Mén, Attis, furent identifiés en mainte occasion avec Mithra <sup>5</sup>.

D'autre part, Mithra, à mesure qu'il acquit une plus grande importance au sein du Mitréisme lui-même, absorba en lui divers êtres divins qui s'en distinguaient originairement. C'est ainsi que Çraosha, l'un des Yazatas, la personnification de l'exaucement des prières prononcées pendant les sacrifices, se confondit plus tard avec lui <sup>6</sup>. Il nous paraît également fort probable que Mithra, en sa qualité de protecteur des fidèles, fut rapproché, à une époque qu'il est impossible de déterminer exactement, de Çraoshyant, le sauveur, un person-

<sup>1</sup> M. James Darmesteter (*Ober*, *ibid.*, p. 58) fait valoir avec raison que Mithra concerna les traits matériels qui lui seraient appartenus antérieurement en commun avec Anahita, tandis que celui-ci se spiritualisa de plus en plus.

<sup>2</sup> Hérodote, 1, 131. — Cf. Seldén, *De diis syris* (Lugdun., 1762, 3<sup>e</sup> éd.), p. 224; il assimile Mithra à la Mère des dieux.

<sup>3</sup> Voyez: Fr. Lenormant, *Substratum des religions archaïques* (janvier 1875), p. 49; — Lassen, *Indische Alterthümer*, 2, p. 837. — L'assimilation s'est produite dans les Indes où Mithra, après avoir été la lumière du jour, est devenu le soleil (James Darmesteter, *Ober*, *ibid.*, p. 72-73).

<sup>4</sup> Spiegel, *Asienische*, VI.

<sup>5</sup> Voyez Alfred Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, 3<sup>e</sup> p. 131.

<sup>6</sup> Cf. Fr. Kuhn, *Allgemeine Mythologie* (Leipzig, 1891), p. 41.



nage analogue au second Adam des Éphres paulinienne<sup>1</sup>. D'après une doctrine répandue sous les Sassanides, mais qui doit remonter beaucoup plus haut, ce Gaothyan devait à la fin du monde opérer la résurrection des morts en immolant un taureau dont la moelle servirait à donner un nouveau corps à tous les ressuscités<sup>2</sup>. Il y a un rapport frappant entre cette fonction du sauveur Gaothyan et l'œuvre régénératrice de Mithra sacrifiant le taureau pour le salut des âmes fidèles, qui devint l'affirmation centrale du Mithriacisme à l'époque romaine. Par ce sacrifice Mithra assurait déjà dans la vie présente à ses adorateurs le bienfait de la nouvelle naissance qui, d'après la conception plus ancienne, ne devait leur être accordé qu'à la fin des temps<sup>3</sup>.

De bonne heure Mithra fut un protecteur de la vie, aussi bien de la vie présente que de la vie future, un garant d'immortalité, — et ce fut bien là son principal titre aux yeux de la société romaine du III<sup>e</sup> siècle. Faut-il admettre avec Pline que Mithra fut déjà chez les Perses le médiateur suprême entre Ahoura-Mazda et Ahriman<sup>4</sup>? Sans doute le témoignage de cet auteur mérite d'être pris en sérieuse considération, d'autant plus qu'il a probablement emprunté son exposé du système de Zoroastre à des historiens plus anciens<sup>5</sup>. Il semble néanmoins avoir confondu la médiation physique, opérée par Vaï ou l'atmosphère entre la lumière et les ténèbres, avec la médiation métaphysique ou morale exercée par Mithra à

<sup>1</sup> Cours inédit sur le Manichéisme, professé au Collège de France par M. Albert Réville, pendant le semestre d'hiver de 1881. — D'après un historien chrétien, Elise, cité par Windischmann (p. 67) Mithra serait d'origine romaine et n'aurait vingt-cinq ans pendant d'une époque plus postérieure (V<sup>e</sup> siècle), son enseignement tend à souligner l'hypothèse d'une confusion populaire entre Gaothyan et Mithra.

<sup>2</sup> James Darmesteter, *Ouvr.* cit., p. 226.

<sup>3</sup> Le Bandésch (XV, p. 23, éd. Wiesteg.) nous apprend déjà qu'en jour Mithra, du nom Mithra les premiers hommes étaient tirés de la soucoupe du taureau Gaothyan.

<sup>4</sup> De la. et de. éd. Pline prétend que les Perses l'appellent pour cette raison pestes.

<sup>5</sup> Il cite au ch. 47 Théopompé qui vivait au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et dont les *Philippiques* jouissent d'une considération légitime parmi les anciens.

l'égard des morts<sup>1</sup>. Et cette confusion elle-même, bien loin d'être imputable au seul Plotarque, nous paraît être le témoignage de la transformation que dut subir le culte de Mithra lors de la fusion des idées grecques et des croyances orientales après les grandes conquêtes d'Alexandre. Il est avéré, en effet, que dès l'époque hellénistique ce culte se répandit au loin dans le monde grec, en Asie-Mineure, dans les îles, à Athènes<sup>2</sup>.

Le même Plotarque nous apprend que les Romains durent leur première connaissance du culte mithriaque, en l'an 70 avant Jésus-Christ, aux pirates Ciliciens combattus par Pompée<sup>3</sup>. De prime abord l'impression ne paraît pas avoir été favorable. Pendant le premier siècle de notre ère, le mithraïsme végète à Rome et dans la société romaine. Plotarque en parle avec dédain comme d'une superstition barbare ; Quinte-Curce mentionne Mithra comme un dieu étranger<sup>4</sup>. Stace est déjà mieux renseigné ; il a vu des représentations de Mithra tuant le taureau<sup>5</sup>. Depuis Tibère, en effet, il paraît y avoir eu dans certaines localités de l'Italie un culte mithriaque régulièrement organisé. Divers monuments mithriaques remontent peut-être à cette époque<sup>6</sup>.

Sous les Antonins, le culte de Mithra profite à son tour de

<sup>1</sup> Voir à propos de cette médaille par Val : James Darmesteter, *Ouvr. cit.*, p. 112-114.

<sup>2</sup> Le culte de Mithra était pratiqué dans toute l'Asie-Mineure et même au delà. Dion (63, 5) nous apprend que Trichtas, roi d'Arménie, se prosterna devant Mithra comme devant son dieu, comme devant Mithra lui-même. — Voir la propagation du Mithraïsme dans le monde grec, dans Preller (Jordani) *Röm. Myth.*, 2, p. 411.

<sup>3</sup> Pompei 14. La Cilicie et en particulier la ville de Tarse renfermaient un foyer de Mithraïsme. Voyez la monnaie de Gordien à Tarse dans Léjard, *Recherches sur le culte public et les empereurs de Mithra en Orient et en Occident* (Paris, 1857), Atlas Pl. III, N° 12. — Dans ses *Recherches archéologiques sur le grand bas-relief mithriaque de la collection Ruysschaert*, etc. p. 14, M. Léjard prouve que les Romains connaissaient déjà le Mithraïsme depuis leur établissement en Asie-Mineure, c'est probable.

<sup>4</sup> Quintus Curtius Rufus, IV, 13, 14.

<sup>5</sup> *Phœbeid.*, t. 1, p. 719-720.

<sup>6</sup> M. Monceaux (*Et. Supp.* 1884) signale une inscription de cette époque où Claudius Suflecius est appelé *aureus (dux) d(ei) S(ei)u(m) Mithrae*.



l'attraction exercée par les religions orientales sur une société avide d'une vie religieuse nouvelle. Adrien déjà fut obligé de s'en occuper afin de prévenir de cruelles pratiques dans les mystères de ce dieu<sup>1</sup>. Lucien s'en moqua comme de tout ce qui est religieux ; mais nous avons déjà vu qu'il nous présente la popularité de cet étranger comme fort inquiétante pour les anciens dieux. Les mystères mithriaques ne sont pas encore en odeur de sainteté ; car Origène reproche vivement à Celse, comme une inconvenance, de les prendre pour terme de comparaison avec le christianisme de préférence aux mystères d'Eleusis ou d'Égine<sup>2</sup>. Mais Antonin-le-Pieux construit un temple mithriaque à Ostia<sup>3</sup> ; sous Marc-Aurèle, Mithra est installé au Vatican sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui St-Pierre de Rome<sup>4</sup> ; et Commode participe avec une telle ardeur aux pratiques du nouveau culte qu'il exagère les épreuves des néophytes jusqu'à les en faire mourir<sup>5</sup>. Divers monuments nous révèlent dès lors sa propagation dans les provinces, et les légions comptent déjà un si grand nombre de ses adeptes que l'autorité militaire ne s'oppose plus à ce qu'ils jettent leurs couronnes de légionnaires, comme le voulait un engagement contracté par eux pendant l'initiation aux mystères mithriaques<sup>6</sup>.

Depuis Justin les auteurs chrétiens se préoccupent du nouveau dieu. Parmi les païens un certain Pallas lui consacre un livre entier, dont nous avons de trop courts extraits dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe<sup>7</sup> et dans le traité de Porphyre *De abstinentia*<sup>8</sup>. Enfin sous les Sévères Mithra est définitivement

<sup>1</sup>) Eusèbe, *Prép. év.*, IV, 16, 7. — Porphyre, *De abst.* (éd. Didot), 2, 58.

<sup>2</sup>) Origène, *Contre Cels.*, 6, 22.

<sup>3</sup>) Marquardt, *Röm. Staat*, 3, p. 83, note 3. — Cf. Vissac : *des entrées annuelles à la terre Ostia de Antonin Pie*, dans *Annali*, 1864, p. 147.

<sup>4</sup>) Becker, *Topogr.*, I, p. 663.

<sup>5</sup>) Lampride, *Comm.*, 9. — Cf. C. I. L. 6, 725, 727, 740, 745.

<sup>6</sup>) Tertullien, *De cor. intell.*, 15 ; *De bapt.*, 8 ; *De praxer. her.*, 40. — Justin, *Apol.*, I, 66 ; *Dial.*, c. Tryph., 70.

<sup>7</sup>) IV, 16, 7.

<sup>8</sup>) 2, 58 ; 4, 16. Il est également un auteur d'une époque inconnue, Euboulès, auquel il attribue plusieurs livres sur Mithra (*ibidem*, et *De astro. nymph.*, 6).

adopté par la société romaine comme l'un de ses dieux préférés : il y a dans l'entourage de Sévère Sèvre un ordre de prêtres *Invicti Mithre domus augustanæ*<sup>1</sup> ; le prêtre mithriaque Pompéjus et ses acolytes élèvent un *incensarium* à leur dieu pour célébrer les victoires remportées par l'empereur en Orient<sup>2</sup> ; dans les Gaules on célèbre des *taurobolæ* pour le salut du prince à Narbonne et à Lyon<sup>3</sup>. A Rome les pièces souterraines qui forment aujourd'hui encore la crypte primitive de l'église Saint-Clément, sont remaniées pour servir au culte de Mithra<sup>4</sup>. Sans les traditions africaines et syriennes qui retiennent encore auprès d'autres dieux les princes de cette dynastie, Mithra serait déjà au début du III<sup>e</sup> siècle ce qu'il fut à l'époque des Aurélien et des Dioclétien, le dieu par excellence de l'empire.

## II.

### LE MITRAÏSME AU III<sup>e</sup> SIÈCLE.

#### LES MONUMENTS FIGURÉS. LA THÉOLOGIE MITHRIAQUE.

Les Romains considérèrent dès le début Mithra comme le dieu du soleil<sup>5</sup> ; mais nous avons déjà constaté que la responsabilité de cette confusion remonte à ceux-là mêmes qui leur transmièrent le culte de ce dieu. De très nombreuses inscriptions sont dédiées *Deo Soli Invicto Mithre*, *Nomini Invicto Soli Mithre*, ou même tout simplement *Soli Invicto*, sans autre détermination<sup>6</sup>. Malgré la fréquence de ces inscriptions, mal-

<sup>1</sup> *Marini, Ron. d. fratr. Arv.*, p. 529.

<sup>2</sup> *C. I. L.*, 6. 758. Autres inscriptions appartenant certainement aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles : *C. I. L.*, 8. 1994 ; — 3. 1111, 1907, 3080, 3381, 3558, 4237, 4338, 4413, 4800, 5121 ; — 6. 718, 719, 723 à 727, 733, 740, 745, 746, 8782 à 8788 ; — 7. 1039 ; — 8. 1329, 5143.

<sup>3</sup> Du Coussumer, *Essai sur la vie et le règne de Sévère Sèvre*, Bruxelles, 1880, p. 177.

<sup>4</sup> Th. Heller, *Saint Clément de Rome (Riv. arch.*, août 1872 ; p. 72-73).

<sup>5</sup> *Sicardus* XV, 3. 13 (fol. p. 733).

<sup>6</sup> Voyez dans le *Mithr. Yashé* les nombreux passages où Mithra est déjà représenté comme le dieu toujours victorieux (par. 70, 95, 101-102, 112, 121, 141 de la trad. Windischmann).



gré le nombre relativement considérable des monuments mithriaques, il n'est pas aisé de déterminer avec une suffisante précision comment les adoreurs de Mithra au III<sup>e</sup> siècle se représentaient leur dieu; car au fur et à mesure qu'il s'élevait au rang suprême<sup>1</sup>, à mesure aussi il absorbait en lui un plus grand nombre de divinités qui lui étaient originairement étrangères; et il se transformait plus complètement en une divinité de l'ordre moral.

Quelques monuments nous le représentent comme le dieu issu du rocher<sup>2</sup>. Tel était aussi, rapporte Justin Martyr, l'enseignement des mystères mithriaques<sup>3</sup>. Commodien dit en parlant de Mithra :

*Invictus de petra natus, et dens habetur*<sup>4</sup>.

A cette même conception de la roche génératrice se rattachent probablement les mots encore inexpliqués que l'on trouve sur plusieurs monuments mithriaques : *Causa Pati*<sup>5</sup>. L'auteur d'un traité faussement attribué à Pline, confondant sans doute l'histoire de Mithra et celle de Sabazius, raconte que Mithra, désireux de devenir père, féconda une roche par aversion pour les femmes, et que cette roche donna le jour à un enfant appelé Diorphus<sup>6</sup>. Ainsi, dès l'époque de Pline, Mithra et Sabazius confondaient leurs légendes, et au III<sup>e</sup> siècle il subsistait encore un souvenir du Mithra primitif s'élançant des hauteurs de la montagne, de la roche

<sup>1</sup> Dans les inscriptions il est qualifié de : *indivisiibilis* (C. I. L., 3, 302), *omnipotens* (10, 1479), *solernus* (6, 3984 et 8, 3022); *conclavicus* (7, 415-416).

<sup>2</sup> C. I. L., 3, 3134 (*Petra Generatoris*), en lettres rouges sur un Millarium; 4543 (*Petrae Generatoris*) gravée sur une statue de Mithra. — Cfr. Montfaucon, *Ant. expl.*, 1, 2<sup>e</sup> part., t. 3, p. 357 et t. p. 383, et l'*Atlas de Lafaye* (*Over. cité*) p. 614 : « *Dens est petra natus* », sur un Mithra.

<sup>3</sup> *Inst.*, c. Tryph., 70.

<sup>4</sup> *Instructio*, 1, 10, v, 1 (ed. Ludwig).

<sup>5</sup> *Causa Pati*, ou bien aussi *Cabes* ou *Causa*. C. I. L., 6, 380, 748; 3, 394 et 4766. Le premier de ces deux noms semble être le datif du mot *causa* = roche. Quant à *Pati* ce pourrait être un nom dérivé de *pater* ou *paterne*, analogue à celui de la *Strena Patella* qui présidait à la sortie des épis hors de la tige (Augustin, *De Civ. D.*, 1, 3; Arnobius, *Adv. proles*, t. 7).

<sup>6</sup> *De fluminibus*, 22, 4.

élevée, comme la lumière fécondante et purifiante du jour semble jaillir des pics élevés que le soleil éclaire les premiers<sup>1</sup>.

Tantefois ce n'est pas son origine qui assure à Mithra un grand prestige aux yeux des fidèles dans la société romaine ; ce sont les fonctions dont il s'acquitte. Aussi la très grande majorité des monuments mithriaques nous offrent-ils une toute autre représentation du dieu dans le groupe bien connu du Mithra immolant le taureau. Au fond d'une grotte ou d'un antre voûté, Mithra, en jeune Phrygien, avec le bonnet national, la tunique courte et le manteau flottant au vent comme celui d'un homme qui s'élance vers son but, pose un genou sur le dos du taureau accroupi, et plonge la main gauche dans les naseaux de la bête pour lui relever la tête tandis que de l'autre main il lui enfonce un poignard dans le cou. A droite et à gauche du taureau dont la queue se termine en une gerbe d'épis mûrs, deux jeunes gens également revêtus du costume phrygien tiennent chacun une torche allumée, dressée en l'air chez l'un, renversée chez l'autre. Cinq animaux symboliques figurent sur la plupart de ces monuments : en haut, sur le rebord ou dans une safractuosité de la grotte, un oiseau, le plus souvent un corbeau, quelquefois aussi un hibou ; en bas, le long du taureau, un scorpion qui lui pince les testicules, un chien lapinant avec avidité le sang qui découle de la blessure, un serpent fulsant face au chien ; enfin un lion, tantôt accroupi, tantôt assis, tantôt encore bondissant vers une orue. Les détails, en effet, varient d'un monument à l'autre. Ainsi, dans le bas-relief du Capitole qui est au Musée du Louvre, le lion manque ; la scène y est plus simple que sur d'autres bas-reliefs célèbres. On y voit au-dessus de la voûte : le char du soleil traîné par quatre chevaux, monté par un jeune homme et précédé d'un pacle-flambeau ; — trois pins de haute taille ; — et le char de la lune traîné par deux chevaux, monté par une

<sup>1</sup> Voir supra le Mithr Yasht. La descente de Mithra est au-dessus de la fontaine Hara. Cf. Wiedischmann, *Oriens. ant.*, p. 53.



jeune femme, et précédé d'un autre porte-flambeau qui descend rapidement la déclivité de la voûte avec son flambeau renversé. Sur le bas-relief de Hedderheim, au contraire, au musée de Wiesbaden<sup>1</sup>, le cadre de la scène principale est surchargé de décorations : le long de la voûte les douze signes du zodiaque ; dans les corniches, sur les côtés, sur le fronton une série de médaillons contenant des figures symboliques et la représentation des épreuves par lesquelles le fidèle doit passer aux différentes phases de son initiation.

Le nombre considérable des monuments semblables actuellement connus<sup>2</sup>, montre que la scène dont il nous ont conservé le souvenir, constituait certainement l'expression la plus haute et la plus saisissante du Mithraïsme. Mais en dépit des nombreuses interprétations qu'elle a suggérées, le sens précis n'en a pas encore été découvert<sup>3</sup>. Est-ce le sacrifice de rédemption offert à Abour-Mazda par un dieu médiateur et sauveur ? Est-ce la représentation du soleil toujours jeune, victorieux, invincible, entrant dans le signe zodiacal du taureau à l'équinoxe du printemps ? Ou bien le taureau serait-il la représentation idéographique du principe humide dans lequel le soleil plonge ses rayons fécondants ? Le sacrifice de Mithra avait peut-être plusieurs significations à la fois, à cette époque

<sup>1</sup> Voyez les reproductions dans Lagard, *Ouv. cité*, Atlas, Pl. XC : — Siebs-Müller, *Mithras, eine vergleichende Vöhericht*, etc. (Wiesbaden, L. Hissel, 1893) : — extrait des *Annalen des Vereins für nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforchung* (vol. II, n° 1, Wiesbaden, 1831).

<sup>2</sup> Voir dans Lagard, Atlas, les bas-reliefs de Rome (Pl. LXXV), Osnæ (Pl. LXXX), Naples (LXXXIII), Bourg-Saint-Andéol (LXXXVII), Bâle (CI), Mâle en Tyrol (CII & CIV), Hedderheim (XC), Nomsleben (XCII), Aquilée (C) etc., et en général sur les fresques le long du Rhin et du Danube. — Ne pas confondre le groupe mithriaque avec celui de la Victoire immolant un taureau.

<sup>3</sup> Voyez dans Lagard, *Ouv. cité*, p. 682 et suiv., la discussion de ces diverses interprétations. — Cfr. Eichhorn, *De deo solo invicta Mithra*, Acad. mémoires de 1811 et 1815 publiés dans le T. II des *Commentationes Societatis regni Gottingensis recentioris*. — Grunert, *Symbolik und Mythologie*, I, p. 744 et suiv. — Zeller, *Abhandlungen* (édition par Weidner, Göttingen, 1917), p. 89-91. — Marquardt (*Röm. Staat*, 2, p. 83, note 1) cite encore aux ides : Stach, *Zwei Mithrasen der griechisch-italischen Alterthumssammlung in Karlsruhe*, *Monatsschrift zur Heidelberger Philologenversammlung*, 1898, p. 27 et suiv.

où il semblait invraisemblable qu'une expression ou un symbole n'eussent qu'un seul sens, et où tant de croyances d'origine différente se greffaient sur les traditions mithriaques. Les initiés aux mystères connaissaient la minutieuse explication de tous ces détails d'un culte où le symbolisme était aussi développé que chez les Alexandrins. Dans l'état actuel des documents qui sont à notre disposition, il faut nous résigner à être des prosélytes de la porte, qui ne sont pas admis dans les arènes du sanctuaire, mais qui savent néanmoins sur quels points portent les révélations dont la complète possession leur est encore interdite<sup>1</sup>. En réunissant toutes les données connues nous arriverons du moins à une solution vraisemblable.

Les fidèles de Mithra ne cachaient pas l'origine étrangère de leur dieu ; aux yeux des païens syncrétistes il n'y avait pas de meilleur titre à l'adoration. Les éléments des mystères mithriaques étaient certainement rattachés à des traditions persanes, sur l'authenticité et la pureté desquelles il est permis d'avoir des doutes, mais que leurs adeptes faisaient remonter à Zoroastre. M. Lajard et d'autres interprètes ont cru retrouver sur plusieurs monuments mithriaques un mot zend, *nama*, à côté de la blessure d'où s'écoule le sang du taureau. Sur la base-relief capitolin, au Louvre, on lit *namā Sabana* ; sur le Mithra de la collection Giustiniani : *namā*, suivi d'une cassure ; sur une pierre mithriaque trouvée à Tivoli : *nama cunctis*. Ils traduisent *nama* par *honneur* ou *gloire*, et insistent sur ce fait pour corroborer les rapports étroits qu'ils établissent entre le culte de Mithra dans la société romaine et le culte persan. Malheureusement la base même de ce raisonnement est des plus contestables. Bien loin d'être un mot zend, *nama* doit tout simplement être reconnu pour un mot grec fort commun qui signifie : *courant, source*.

<sup>1</sup> M. Lajard, dans son grand ouvrage sur Mithra déjà plusieurs fois cité, affirme l'identité des mystères romains et des mystères perses de Mithra, et cherche à les expliquer les uns par les autres. Cette affirmation, sous sa forme absolue, n'est rien de plus qu'une hypothèse. M. Lajard explique ce qui est mal connu par ce qui l'est moins bien encore, et il ne tient aucun compte des modifications introduites dans le culte de Mithra, par les populations d'Asie Mineure qui le transmettent aux Romains.



Ces restrictions étant bien établies, il n'en reste pas moins vrai que l'enseignement communiqué aux mithriastes se rattache vraiment à la religion persée. Mithra est un dieu Mède qui ne parle pas grec, nous dit Lucien<sup>1</sup>. Sur quelques inscriptions mithriaques on retrouve le nom d'Abrimân<sup>2</sup>. Le taureau, le lion, le chien, le serpent, presque tous les animaux des bas-reliefs avaient déjà chez les Perses une valeur symbolique, analogue à celle qu'il faut leur reconnaître sur les monuments qui nous occupent. La grotte au fond de laquelle le sacrifice du taureau est consommé, est censée une reproduction de la grotte naturelle abondante en fleurs et en sources, que Zoroastre lui-même consacra dans les montagnes voisines de la Perse à la gloire de l'auteur de toutes choses, Mithra ; c'est une image du monde organisé par ce dieu, et les objets qui y sont placés, à des distances régulières, symbolisent les éléments et les régions de l'univers<sup>3</sup>. Cette tradition qui nous a été transmise par Porphyre, nous apprend qu'au III<sup>e</sup> siècle un enseignement cosmogonique devait être rattaché à la grotte mithriaque et que cet enseignement était censé remonter à Zoroastre.

D'autre part, il est évident que la révolution du soleil à travers le zodiaque, la succession des saisons, l'alternance du jour et de la nuit inspiraient des spéculations d'un autre ordre. Autrement on ne s'expliquerait pas pourquoi les bas-reliefs portent les signes du zodiaque, les chars du soleil et de la lune, les porte-flambeau qui escortent ces chars ou qui flanquent le taureau. Porphyre nous apprend que la place de Mithra est à l'équinoxe ; il tient le glaive du bélier qui est le signe de Mars ; il est posé sur le taureau, qui est le signe de Vénus<sup>4</sup> ; car, ajoute Porphyre, Mithra, comme le taureau, est le demiurge, le seigneur de la régénération<sup>5</sup>. Ces indications confirment

<sup>1</sup> *Deor. conc.*, 9.

<sup>2</sup> *C. I. L.*, 3, 2115 ; 6, 17.

<sup>3</sup> Eusebe, cité par Porphyre : *De astrologia*, 6. Cfr. *ibidem*, 10.

<sup>4</sup> *De astrologia*, 24.

<sup>5</sup> Cfr. Mithra variant du rocher et les inscriptions déjà citées Petzengutwald.

celles que fournissent les nombreuses inscriptions où Mithra est invariablement appelé le *Soleil invincible*. Ses fidèles célébraient en lui le créateur du monde, le soleil qui triomphe de l'hiver et des ténèbres, la source de toute vie. Aussi place-t-on à côté de lui, dans ses temples, des cruches, symboles des sources qui concourent à la production de la vie<sup>1</sup>. A l'époque romaine Mithra n'est plus un subordonné d'Ahouramazda. La divinité suprême des Mandaëens a disparu en Occident : le serviteur a supplanté le maître.

Quelque attirait que ces spéculations cosmogoniques offrisent aux initiés, il n'en ressort pas moins clairement des monuments et des quelques témoignages contemporains conservés jusqu'à nos jours, que la grande majorité des Mithriastes accordaient beaucoup plus d'importance aux enseignements mystiques et moraux qui s'y rattachaient. Mithra, l'auteur de toute vie, le dieu invincible, était aussi le protecteur de la vie, le purificateur, le garant de l'immortalité pour tous ceux qui, par leur fermeté, leur constance et leur pureté, s'étaient montrés dignes de ses faveurs. Voilà ce qui touchait bien autrement encore que des spéculations cosmogoniques les croyants de un siècle ! Voilà ce qui, parmi tous les cultes païens, recommandait tout particulièrement la religion de Mithra à leur attention ! On lui offre du miel comme au protecteur des fruits de la terre ; le même miel sert aux initiés à purifier leur langue de tout péché ; ils s'y lavent les mains et manifestent ainsi leur intention de les garder pures de tout ce qui est mauvais ou honteux<sup>2</sup>. Pour se rendre dignes des privilèges de l'initiation à ses différents degrés, ils se soumettent à des épreuves souvent terribles, montrant ainsi qu'ils sont prêts à tout supporter afin de demeurer fidèles au dieu, et qu'ils placent leur confiance dans sa toute puissante protection. Sur maint bas-relief on voit Mithra relevant un de ses adorateurs ou le faisant entrer dans le char solaire<sup>3</sup> ; nous le retrouvons sur

<sup>1</sup> Ibid., 47.

<sup>2</sup> Ibid., 13 et 16.

<sup>3</sup> Lejard, Atlas, pl. XC ; XCV ; XCVI.



un grand nombre d'annelettes<sup>1</sup>. Il est bon de se mettre sous sa garde, non seulement pour la vie terrestre, mais surtout pour la vie future : car c'est lui qui préside à l'évolution des âmes.

La destinée des âmes était probablement l'objet principal de l'enseignement mystérieux : Mithra y paraissait comme régénérateur et comme sauveur. Porphyre, parlant de la grotte mithriaque, nous raconte que les Pères lorsqu'ils veulent initier le néophyte au mystère de la descente des âmes dans le monde inférieur et de leur retour vers un monde supérieur, appellent le premier *enkainôment* (grotte ou antre)<sup>2</sup>. Cette grotte était, en effet, comme nous venons de le voir, un emblème du monde terrestre ; et nous trouvons dans la tradition orientale les données nécessaires pour reconstituer le rôle que Mithra remplit à l'égard des âmes qui viennent à lui dans ce monde terrestre. N'était-il pas celui qui défend aux fidèles contre les mauvais esprits, contre la méchante mort, et qui s'élance lui-même vers l'immortalité comme un précurseur victorieux ? N'avait-il pas été reconnu de bonne heure comme médiateur entre Ahoura-Mazda et Ahrimân ?<sup>3</sup> Mithra, l'invincible, est celui qui permet aux âmes de rentrer dans le monde supérieur ; ses mystères apprennent aux hommes par quels moyens et à la suite de quelles épreuves ils auront part au salut.

Cet enseignement devait être étroitement mêlé aux spéculations astronomiques mentionnées plus haut<sup>4</sup>. Pallas, l'historien du III<sup>e</sup> siècle dont Porphyre nous a conservé des fragments, écrivait que les particularités du rite d'initiation aux différents grades étaient pensées des allusions symboliques

<sup>1</sup> Montfaucon, *Des. grecq.*, II, 1<sup>re</sup> part., 3. 4, p. 358 et suiv. — Marquardt, *Acta Secreta*, 3, p. 105.

<sup>2</sup> De antro *enkainôment*, 2.

<sup>3</sup> Voir plus haut.

<sup>4</sup> La légende très ancienne d'après laquelle Mithra aurait vaincu des bœufs (*Commœdiae, Isidis*, I, 13) : — Firmicus Maternus *De ser. prof. rel.*, 24 fut également interprétée comme un symbole astronomique. En réalité c'est une des plus anciennes légendes aryennes : la destruction des bœufs par un dieu solaire bienfaisant.

aux signes du zodiaque, mais qu'en réalité elles se rapportaient aux vicissitudes des âmes qui revêtent plusieurs corps<sup>1</sup>. Et Coisey, dans son *Traité zéridique* contre les Chrétiens, parle d'un escalier à huit portes élevées qui, dans les mystères de Mithra, représentaient d'une façon symbolique le passage de l'âme par les deux voies célestes, celle des étoiles fixes et celle des planètes<sup>2</sup>.

Ru tenant ainsi compte de tous les témoignages que nous fournissent les auteurs du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, on ne saurait mettre en doute que la représentation la plus répandue et la plus haute expression de la religion mithraïque, l'immolation du taureau par Mithra, ne vise également le salut des âmes. Mithra, le dieu créateur, la source de toute vie, le protecteur des purs, le dieu auquel rien ne résiste, pénètre dans le monde inférieur pour répandre les germes de vie que renferme le taureau. Les animaux maléfaisants, tels que le scorpion et le serpent, s'efforcent en vain d'accaparer la force et le sang de la victime : le chien, le fidèle protecteur des âmes pures, veille à ce que le sang régénérateur ne soit pas perdu<sup>4</sup>. Heureux ceux qui par leur constance ont gagné l'initiation et mérité d'avoir part à la vie nouvelle ! Ils retourneront dans le monde supérieur.

Telle fut certainement, — sans préjudice du détail des spéculations mystérieuses — l'idée centrale du culte de Mithra. Il n'y en avait pas qui répondit plus complètement aux aspirations religieuses de la société du III<sup>e</sup> siècle. Toutefois, dans une société aussi mêlée et au sein d'une confusion religieuse aussi embrouillée, les croyances des mithraïstes ne présentèrent probablement pas plus d'unité que celles d'au-

<sup>1</sup> Porphyre, *De abstin.*, 4, 31.

<sup>2</sup> Delgado, *Centur Col.*, 6, 22. Cf. Lajard *Ouvr. cit.*, p. 325 ; p. 362 et suiv. J'ajouterai ici que l'auteur dans ses essais d'interprétation.

<sup>3</sup> M. Albert Dumout, dans un article sur les médailles de Sévère (Rev. archéol. février 1872), signale une inscription mithraïque, probablement de l'époque d'Antonin, où il est dit d'un jeune homme mort à 14 ans, que la terre a ses corps mais l'air sacré son âme.

<sup>4</sup> Quant au lion, il représente le principe de la chaleur animale (Tertullien, *Adv. Marc.*, l. 13) ; il est donc comme Mithra un symbole du soleil. D'après Aranda 6-10, il était aussi qualifié de *fragifer*.



avec une autre association religieuse de la même époque. Le culte de Mithra offre les plus grandes analogies avec les cultes des gnostiques. Il fut en réalité un gnosticisme païen<sup>1</sup>, avec ses théories sur l'évolution des âmes et ses procédés pour assurer leur retour vers le monde supérieur. Il en eut les vastes ambitions et les puérilités, le mélange de vues élevées et de superstitions. Jérôme raconte, dans son « Commentaire sur la prophète Amos »<sup>2</sup>, que le terme mystique *abramas* est souvent remplacé chez les païens par celui de *Mithras*, et un *Mithras*, pour que la valeur numérique des lettres additionnées atteigne le nombre 305. On trouve sur plusieurs amulettes la représentation de Mithra ou de son lion, ce dernier parfois confondu avec le lion de Juda<sup>3</sup>. Nous rattachons également à ces spéculations ou superstitions gnostiques les Mithra à tête de lion, les Mithra entourés de serpents dont quelques modèles ont été mis à jour et qui font penser aux anciens dieux de l'Assyrie ou de la Chaldée<sup>4</sup>.

La part des traditions phrygiennes dans ce gnosticisme païen fut sans doute considérable ; mais comment la déterminer ? Les combinaisons antérieures de Mithra avec les dieux phrygiens, Mén, Attis, Sabazius<sup>5</sup>, avaient laissé leurs traces. Le plus connu des bas-reliefs mithriaques, celui du Louvre, en fournit la preuve, puisque les mots *Nama Sebeis*, qu'il porte gravés sur le cou du taureau à côté du plaître de Mithra, concernent très probablement Sabazius. La petite extensiole mithriaque de la voie Appienne<sup>6</sup> contient, en face l'une de l'autre, les tombes de Vincentinus, prêtre de Sabazius, et de M. Aurelius, prêtre de Mithra. Nulle part on ne saisit d'une façon

<sup>1</sup> Dejà Celse rapprochait la doctrine des mystères mithriaques des spéculations gnostiques, Voyez Origène, *C. Cels.*, 8. 23.

<sup>2</sup> *Ch.* 3, sur les vv. 9 et 10 (éd. Vallartius. Venise 1758. T. VII, 1<sup>re</sup> part., col. 357).

<sup>3</sup> Montfaucon, *Ant. expl.*, II, 1<sup>re</sup> part. 3, 1, p. 353 et suiv.

<sup>4</sup> Lajard, *Atlas*, Pl. LXX à LXXIII.

<sup>5</sup> Voir plus haut p. 139. — Cfr. Goehard, *Archæologische Zeitung*, 1854, p. 204 et suiv. ; — Lemercier, *Revue archéol.*, janvier 1875, p. 18.

<sup>6</sup> Voyez à ce sujet Germain de R. P., *Les mystères du gnosticisme phrygien* (Paris, 1854).

plus directe que dans cette curieuse entaîcombe les compromissions et les faciles alliances du mithraïsme<sup>1</sup>. Les peintures de la tombe de Vincentius représentent le sort d'une femme, Vibia, après la mort. La doctrine mithriaque touchant le salut des âmes y est illustrée par les mythes de la mythologie classique : Vibia descend dans le monde souterrain : elle est amenée par Mercure devant Dîa Pater (Pluton) et Abra Cura (Proserpine) en présence des Parques ; après un jugement favorable elle est introduite par son bon ange au banquet des justes. Un autre banquet réunit sept prêtres pieux (*septem pii sacerdotes*). Au-dessus d'une tombe voisine où reposent un prêtre et une prêtresse, une Vénus acrota, nue, est représentée parmi les emblèmes des quatre éléments. La morale des inscriptions est à l'avant : l'épithaphe de Vincentius enseigne à mener joyeuse vie sur la terre (« *Cum cives benefac ; hoc tecum feres* ») ; et plus loin : « *mundum, bibe, ludo et veni ad me* »)<sup>2</sup>. M. Aurelius se vante d'avoir procuré à ses élèves : « *basia, voluptatem, jocum* ». Etrange titre de gloire pour un prêtre de Mithra, le dieu pur ! On reconnaît ici l'esprit qui inspirait les sabazes<sup>3</sup> et peut-être aussi la tendance antinomienne de ceux qui ne craignent pas de faire abonder le péché, puisqu'ils connaissent le secret des purifications divines dont l'efficacité est illimitée.

Le Mithraïsme, d'ailleurs, s'ouvrit encore à d'autres importations d'origine étrangère. Ainsi les statues de Mithra avec les attributs de Bacchus<sup>4</sup> dénotent qu'il y eut tout au moins des tentatives d'assimilation entre ces deux dieux. L'un et l'autre n'étaient-ils pas les dieux de la fécondité et de la vie, et n'avaient-ils pas chacun de son côté fusionné maintes fois avec Sabazius ?

<sup>1</sup> Cf. Lenormant, *op. cit.*, p. 44-50. — E. Heuzé, *Muse-Aurèle*, p. 578, note 1 et p. 579, note 1. — C. I. L., 6, 142.

<sup>2</sup> Nous lisons avec M. Le Blant (*Mon. arch.*, juin 1870, p. 308-309) : *mundum, bibe, et veni ad me*. L'interprétation que l'émminent archéologue donne du mot *bene* nous paraît également la plus plausible. Cela signifie : « fais-toi du bien ». La morale de Vincentius est : « tant que l'on est en vie il faut s'en donner à cœur joie ».

<sup>3</sup> Cf. Clément d'Alex., *Protrept.*, 2, 45 et 46.

<sup>4</sup> Lejard, *Atlas*, Pl. CIII.



## III

LE CULTE ET L'ORGANISATION DU MITHRIACISME AU III<sup>e</sup> SIÈCLE.

La plus saisissante des pratiques observées dans le culte mithriaque, celle qui répondait le mieux à l'idée centrale de l'enseignement que nous avons essayé de reconstituer, fut le bain de sang purificateur, le taurobole phrygien qui était également administré par les prêtres de la Grande Mère. Il y avait, sans doute, dans l'esprit des fidèles, un rapport étroit entre le sacrifice du taureau mystique par Mithra lui-même et le taurobole accompli par le prêtre. Le premier était comme le prototype divin du second ; tous deux tendaient au même but, la communication d'une vie nouvelle à ceux auxquels le bénéfice de l'acte régénérateur était destiné<sup>1</sup>. A partir des Antonins, l'usage en devint de plus en plus fréquent, surtout à la fin du III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Tantôt on lui attribuait une efficacité définitive et permanente comme au sacrement d'initiation qui ouvrait une fois pour toutes au fidèle les portes de la vie éternelle ; tantôt encore on éprouvait le besoin de le renouveler au bout d'une certaine période, peut-être afin de laver les souillures que l'on avait pu contracter dans l'intervalles des deux cérémonies. On le pratiquait aussi par substitution. De même que les dévots catholiques modernes font dire une messe à l'intention d'une personne dont le sort leur tient à cœur, de même les adorateurs de Mithra ou d'Attis faisaient procéder au taurobole en faveur d'une cité, d'un prince ou d'une telle personne qui souvent en ignorait<sup>3</sup>. C'était l'*opus operis*

<sup>1</sup>) E. L. L., t. II, 6, 516 : taurobolium taurobolicum in aliquem servatum.

<sup>2</sup>) Cf. Marquardt, *Alim. Statist.*, 3, p. 87. — L'empereur Flavius Valens en fit admettre le baptême au sujet du taurobole (Lamp. *Relig.*, 7).

<sup>3</sup>) Voyez Boissac, *Insur. de Lyon*, p. 22 à 24. Taurobole en faveur de Septime Sévère à Valence, à Narbonne, à Lyon. Voyez l'insinuation des honneurs rendus à l'empereur dans de Constant, *Essai sur la vie et le règne de Sept.-Sév.*, p. 175 à 178. — Cf. E. L. L., t. II, 6, 510, où on trouve établi à Aquilée un autre mithriaque par suite d'un entreprenement des mines de la Norique ; — t. II, 6, 520.

tum, le sacrement magique agissant en dehors de toute participation du fidèle. Où le prêtre chrétien absorbe une hostie consacrée pour faire bénéficier au tiers de la grâce divine, le prêtre païen se couvrait de sang pour procurer à d'autres la régénération.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que datent les rapprochements entre les pratiques du culte de Mithra et les sacrements chrétiens. Déjà les premiers écrivains chrétiens relèvent de semblables analogies. Portulac à l'origine, elles s'accrochèrent probablement à mesure que le christianisme fut plus répandu, chaque culte ayant alors la tendance à reproduire dans ses propres cérémonies ce qui réussissait chez le voisin. Firmicus Maternus oppose le sang régénérateur du Christ aux souillures du taurobole<sup>1</sup>. Longtemps avant lui déjà, d'autres rites plus spécialement mithriatiques, la lustration des néophytes, la confirmation des initiés, la consécration du pain et de l'eau, avaient été dénoncés par Justin Martyr et par Tertullien comme des imitations diaboliques des institutions chrétiennes, du baptême, de l'onction et de la Sainte-Cène<sup>2</sup>. De très bonne heure, en effet, les apologistes du christianisme reconnurent dans le culte de Mithra une forme de paganisme dont la concurrence leur devait être particulièrement redoutable, témoignant ainsi d'une plus grande perspicacité que leurs collègues païens.

Le Mithriacisme fut une religion riche en cérémonies symboliques, comme la plupart des cultes orientaux que nous avons passés en revue. A côté des rites mentionnés par les auteurs chrétiens, il y en eut d'autres en grand nombre, que nous

taurobole par suite d'Alexandre Sévère adjoignant à deux personnages par la salutation d'un prêtre d'après l'exemple d'un archiprêtre.

<sup>1</sup> 37, 8.

<sup>2</sup> Justin, *Apol.* 1, 66 et Dial. 2, Tryph. 76. — Tertullien, *De præsc.* 16, 17 : « *sed quis ille n. qui intellectus interpretatur verum qui ad amicum facit* » c'est, à diabolus militat, cuius sunt partes intervertendi veritatem, qui ipse quoque res sacramentalium divinorum ac idolorum mysteria simulat. Tia. 24 et ipse quondam, utique cruciatu et fideles suis : expiationem delictorum et de hinc representat, et si alius memini Mithra, signat illic in frontibus a milibus suis : celebrat et panis oblationem et imaginem resurrectionis suae est, et tam gladio cadentis coronam ». — Cf. *De bapt.*, 3.



ne connaissons guère, mais dont l'existence est certaine, par exemple des rites de purification et d'expiation<sup>1</sup>. Porphyre nous a déjà appris que les mithriastes se purifiaient la langue de tout péché avec du miel, et qu'ils s'y lavaient les mains pour se préserver du mal. La plupart de ces cérémonies étaient destinées à préparer, à illustrer ou à symboliser le passage des fidèles à travers les différentes phases de leur initiation. Ainsi les affiliés qui participaient aux *léoniques* (cérémonies célébrées par les « lions » de Mithra) revêtaient diverses formes animales<sup>2</sup>. Pour solenniser l'introduction d'un nouvel adepte dans la légion des « soldats » de Mithra, on lui plaçait une couronne sur la tête en interposant une épée ; il devait repousser du revers de la main la couronne, et déclarer que son unique couronne serait Mithra lui-même. Il était lié dès lors par une sorte de vœu perpétuel ; il s'était consacré à Mithra jusqu'à affronter pour lui le martyre ; on le reconnaissait au milieu de ses semblables à son refus de se laisser couronner<sup>3</sup>.

La communauté mithriaque formait une société fermée, aux affaires volontiers mystérieuses, que M. Raman a fort ingénieusement comparée à une sorte de franc-maçonnerie paléenne<sup>4</sup>, et qui, par certains caractères, se rapproche de cette « Armée du salut » dont l'Angleterre a gratifié le monde il y a quelques années. Des réunions religieuses avaient lieu dans des chapelles, le plus souvent souterraines, aménagées dans des grottes naturelles ou reproduisant à l'intérieur la forme d'une caverne ; sur le fond se détachait en relief le sacrifice du taureau par Mithra. Peut-être y avait-il aussi de petites cha-

<sup>1</sup> Voyez dans le *Mithr-Yasht* (II 119 à 124) (trad. Wiedersheim, p. 44 et 45) les prescriptions relatives aux purifications et jeûnements dans le culte du Mithra.

<sup>2</sup> Porphyre, *De abet.*, I, 16.

<sup>3</sup> Tertullien, *De cor.*, 15. On comprendra toute l'importance de cette cérémonie si l'on veut bien se rappeler que le Mithraïsme comptait des adeptes, surtout dans l'armée.

<sup>4</sup> *Race-Ancien*, p. 277. — Raman, *Vol. Phil.*, p. 53 (et). Remarquons cependant que les initiés aux mystères de Mithra devaient promettre de ne pas se faire initier à d'autres religions. Ce concubisme n'est-il pas la véritable aspiration du Mithraïsme que la réalité.

nelles latérales pour d'autres divinités rapprochées de Mithra. Le feu sacré brûlait sur un ou plusieurs autels (ordinairement il y en avait sept) ; des lampes à ornements perlés, des courges placées dans des régies portées de trous éclairaient le sanctuaire. Le dieu y était représenté sous divers aspects, en particulier sous la forme d'un jeune homme dont la buste seul rés- sortait d'un cippe en pierre brute. Autour de lui étaient placés des urnes symbolisant les sources de la fécondité. Les statues des porte-flambeau (Matin et Soir, ou Printemps et Automne), les représentations des animaux symboliques, les re- productions des scènes les plus émouvantes de l'initiation, les *ex-voto*, les portraits des sages qui avaient propagé le culte du Soleil ou de Mithra, complétaient la décoration de ces pe- tits temples mithraïques dont l'aménagement ne nous est qu'im- parfaitement connu<sup>1</sup>.

Il y avait sans doute aussi des salles distinctes où les novices et les affiliés d'ordre inférieur affrontaient les mystérieuses et redoutables épreuves qui devaient leur donner accès aux grades plus élevés dans la hiérarchie des initiés<sup>2</sup>. Nous n'en- trerons pas dans un examen détaillé des épreuves et des

<sup>1</sup> À consulter à propos des Mithraea : Visconti, *dei quattro musei alla stanza Quirinale di Antonino Pio* (Annali 1854) ; Porphyre, *De antro nymph.*, II, 47 ; 49. — Th. Holles, *Sanct Clement de Roma* (Rev. archéol., août 1872) ; Ch. Balthus, *di arch. orient.*, 2<sup>e</sup> série 1876) ; — Nikl Müller Gahr, *edé. (description du plus complet des temples mithraïques à Hadrianopolis)* ; — J. Burschardt, *Die Zeit-Verhältnisse der Griechen*, p. 235 ; — A. Maury, *But.*, des rel. de la Grèce antique, 3, p. 53 (le culte de Cybèle dans les cavernes) ; — Wiedemann, *Over.*, *edé.*, p. 69 (origine de la route mithraïque) ; — C. J. L., 6, 728, 729, 733, 749, etc. — On a remarqué fort justement que le culte public de Mithra n'est encore mieux connu que son culte secret. — Voyez l'art. *Mithra* de M. G. Huet-Maury dans le supplément de l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger.

<sup>2</sup> Tertullien (*De cor.* 15) écrit à propos du culte de Mithra : « cum initiorum in apulis » — Voyez la correspondance adressée de Rome par M. Le Blant à l'*Académie des Inscriptions*, et Babel-Lettres et communications à la séance du 24 avril 1885, au l'annuaire correspondant égyptien, après M. Steppan de l'*Académie Archéologique chrétienne* à Rome, la découverte d'un sanctuaire mithraïque Via della Spalaria. En haut on voit deux chambres, l'une triangulaire, l'autre carrée ; cette dernière était ornée de statues avec l'un desquels on lit : Apollonius Thymon. Dans cette salle étaient honorés, non pas les philosophes comme le veut M. Le Blant, mais les plus illustres sages ou poètes de cette école. Au-dessous de ces deux salles on a découvert deux chambres qu'on



grades par lesquels passaient les adorateurs de Mithra. Les documents qui nous renseignent à ce sujet sont trop peu nombreux, trop confus et d'une époque trop tardive, pour qu'il soit possible de reconstituer la très curieuse discipline de ces mystères. Quel fut exactement le nombre des grades, leur signification et le privilège attaché à chacun d'eux ? On trouve dans les auteurs anciens un assez grand nombre de noms distincts pour les initiés : soldat, corbeau, lion, hyène, Perses, courrier solaire, aigle, épervier, Père, etc.; mais ces noms indiquent-ils autant de grades distincts ou n'y en a-t-il pas qui désignent simplement des initiés du même grade selon leur sexe ou selon les fonctions qu'ils accomplissaient ? Notons seulement que les femmes étaient admises aux dignités supérieures comme les hommes<sup>1</sup> et que toute l'association des initiés affectait un certain caractère militaire. Une hiérarchie rigoureusement organisée, à la tête de laquelle se trouvait le Père des Pères, assurait la discipline. Presque dès le début le fidèle devenait

romain; le premier qui a l'aspect d'une salle ou d'un bain, servait peut-être aux épouses; le second Mithra le sanctuaire proprement dit, comme l'indique le groupe central du jeune Phrygien émergeant du tombeau.

<sup>1</sup> M. Lagers (ibid. cit.) compte deux grades distincts : soldats, hommes ou femmes, lion, vautour, corbeau, griffon, Perses, Hémas ou soleil, Perses-épis; Perses-épervier, Perses des Pères. — Cf. Monfaucon, *Ant. expl.*, II, l. ch. 4. — Jérôme (Epist. ad Lucium, 37) donne les huit grades : *rex, myrophis (gryphus ?), miles, leo, Perses, Helios, draco, pater* ; — qui doivent être réduits à sept, puisque Hémas et Draco désignent évidemment le même grade, celui des Héliodromes. — Porphyre (De abstin., l. III) écrit : « Ainsi ils appellent les mystes qui prennent part à leurs fêtes religieuses : des hommes, les hommes, des hommes ; et les dévotement, des dévotement ; et pour ne qui est des Pères, ils les appellent aigles et vautours. » — Cf. De autre symph., 15. Voir aussi les divers passages déjà cités de Justin et de Tertullien. — C. I. L., 6, 754. — Les affiliés de chaque grade avaient probablement une direction hiérarchique, voyez Preller (Journ., Bonn. Myth., p. 117, note 4. — Marquardt (Röm. Staat., 3, p. 465) distingue sept grades : les cochons, les épaves (à savoir les hommes du soleil), les soldats, les lions ou les hommes, les Perses, les courriers solaires et les Pères. Cette classification nous paraît toute la meilleure, parce qu'elle repose sur des données épigraphiques. Les grades qu'elle admet se retrouvent tous sur les monuments, à l'exception de celui des aigles. Mais pour ce qui est de Tertullien (De cor., 15) que le grade de aigles valait et qu'il comportait même des engagements importants de la part des initiés.

<sup>2</sup> Flavius Vopiscus, *Aur.* 4 : la mère d'Aurélien était prêtresse du Soleil ou du Mithra à Sinuam.

soldat de Mithra; il luttait contre le mal pour mériter les faveurs de son dieu. A mesure qu'il avançait en grade, à mesure aussi il affirmait sa victoire sur la vie inferieure, sa participation à la vie supérieure dont Mithra lui assurait la jouissance, et comme son dieu il aspirait à devenir invincible. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le culte de Mithra se soit tout d'abord développé dans l'armée:

Les épreuves auxquelles il fallait se soumettre pour entrer dans la communauté ou pour avancer en grade, servaient à mettre en évidence la force d'âme, l'endurance des candidats, et l'intensité de leur confiance en Mithra. C'étaient des mortifications, telles que le jeûne prolongé, les flagellations, ou bien des luttes parfois périlleuses; tantôt il fallait affronter les flammes; tantôt il s'agissait d'échapper au danger de l'eau. Le nombre et la nature de ces épreuves<sup>1</sup> variaient probablement suivant les régions où les initiations étaient pratiquées, et suivant les personnages qui se présentaient. Sur le bas-relief de Hedderusheim nous voyons un novice plongé dans la mer: un pareil supplice ne devait pas être fréquemment imposé aux néophytes de Rome ou d'Ostie. D'autre part, il n'est pas probable que des personnages tels que Commode fissent soumise à toutes les rigueurs des épreuves complètes<sup>2</sup>. Alors déjà il était avec le ciel des accommodements; sans quoi on ne pourrait pas s'expliquer le grand nombre des mithraïstes. Tous n'étaient pas des héros. Il s'agissait avant tout de frapper l'imagination, de produire, suivant l'expression de l'historien Lampride, un « simulacre de terreur »<sup>3</sup>. Telles de nos jours les épreuves que les francs-maçons prétendent imposer à leurs

<sup>1</sup> Voir les commentaires de Grégoire de Nazianze, à propos de l'ébriété; *ibid.*, I et Jul. (ed. Morelli), p. 77 et 81; *Opusc.* XXXIX, p. 626. Elle de Grégoire (II, p. 345) parle de deux épreuves; Némés (II, p. 501; p. 510-511) voit qu'il y en ait en quatre-vingts. — Voir la description des bas-reliefs de Muses en Tyrol, de Nuremberg, de Hildersheim, d'Heisterbach, d'Heisterbach (Lagart, *Atlas*, Pl. XL à XLV). — Cf. Spink, *Deus Mithras*, etc.

<sup>2</sup> Lampride, *Commodus*, II.

<sup>3</sup> Cf. *Religione della Comunità archeologica municipale* (Rome, 1874, no 1); *Quattro monumenti mithraici romani nell'Esquilino*, p. 224 a. 227 (Pl. XX): le simulacre de la decollation pour éprouver le néophyte.



scandales pour la plus grande terreur des âmes crédules. Il y a tout lieu de croire cependant que dans certains cas, par accident ou par excès de zèle, nos épreuves entraînaient mort d'homme. C'est à de pareils accidents que la culte de Mithra dut probablement le renom d'autoriser les sacrifices humains<sup>1</sup>. Adrien fut, dit-on, obligé de les interdire, et Commode qui, par malice ou par cruauté instinctive, exigeait des prêtres orientaux qu'ils prissent leurs pénitences sanglantes au sévère, se rendit positivement coupable d'holocauste dans les temples de Mithra.

Desservi comme toutes ces religions orientales par un clergé nombreux<sup>2</sup>, le culte de Mithra se répandit avec une extrême rapidité pendant le III<sup>e</sup> siècle, au point de contrebalancer les progrès non moins rapides du christianisme et de mettre momentanément en danger le triomphe de celui-ci<sup>3</sup>. Comme les autres dieux orientaux que nous avons passés en revue, Mithra eut des prétentions envahissantes. Il n'aspirait à rien moins qu'à être reconnu comme le dieu suprême, unique; mais alors que les autres ne parvinrent pas à développer sensiblement leur empire à partir du III<sup>e</sup> siècle, les adorateurs de Mithra, depuis Aurélien jusqu'à Julien<sup>4</sup>, purent espérer que leur dieu avait remporté la victoire définitive; que, grâce aux larges et fécondes combinaisons de leur syncrétisme, le soleil invincible, le Mithra éternel, avait supplanté les dieux de l'Orient et de l'Occident, comme il s'était substitué au Christ dans les spéculations toujours plus répandues du Manichéisme, et que

<sup>1</sup> Phalaris, *Diabla*, 358 (ed. Becker, p. 681); — Socrate, *Hist. Eccl.*, 3, 2; — Eusèbe, *Præp. ev.*, IV, 19, 7; — Porphyre, *De abst.*, 2, 50.

<sup>2</sup> La première inscription mentionnant un prêtre du Soleil infinième est du règne de Tibère (Münchinger, *Inschr.*, Neue, 6194. — Voyez : *inscriptions* (L. J. L., II, 716, 724, 725); *antiques* (II, 716, 727); *paler* (II, 723, 725 à 727, 728, 735, 738).

<sup>3</sup> M. Rousset (*Mémoires*, p. 579) a pu écrire à son égard la phrase suivante : « Un peu d'un, et le christianisme eût été profité dans sa croissance par quelques malades mortels, le monde eût été mithriste. »

<sup>4</sup> Voyez : Minucius, *Orat.*, VII, 2, p. 510 (ed. Wernsdorff); — Julien, *Orat.*, IV, p. 231 (ed. Hartmann ou Spachheim) 156 B; *Orat.*, VII, p. 288 (ed. Spachheim, p. 222 C); *Orat.*, p. 422 (Spachheim, 233 C); *Epist.*, 42. — Gr. Marquardt, *Röm. Mithra*, 3, p. 87, note 9.

l'unité religieuse était faite autour de leur dieu régénérateur.

L'échec de la restauration païenne entreprise par Julien assura le triomphe de la rédemption par le Christ sur la régénération par Mithra. En 377 le préfet de la ville, Gracchus, donna ordre de fermer les temples de Mithra<sup>1</sup>, et malgré l'attachement persévérant d'un grand nombre de Romains illustres<sup>2</sup>, la religion mithraïque à laquelle le III<sup>e</sup> siècle semblait avoir promis l'avenir, disparut de la scène du monde occidental, cédant la place au christianisme comme elle devait plus tard en Orient être remplacée par l'islamisme. Le vieux dieu arien avait vécu.

JEAN RÉVILLE.

<sup>1</sup> Jérôme, *Epist. ad Lucam*, 57. — Cfr. Sozomène, § 7 des *historia ecclesiastica* à Alexandrie sous Constantin, lorsque les chrétiens tourmentés se vengèrent des mérites du culte de Mithra.

<sup>2</sup> Voyez les preuves à l'appui dans Roux, *Mithraïsme*, p. 284, note 2. — Plusieurs des sanctuaires mithraïques retrouvés de nos jours ont été soigneusement fermés soigneusement, puis abandonnés. Voyez le compte-rendu de l'Acad. des Inscriptions, du 24 avril 1885.



LA

# MÉTHODE EN MYTHOLOGIE COMPARÉE

## RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS

---

Avant de justifier par de nouveaux exemples la théorie que j'ai esquissée dans l'avant-dernier fascicule de la *Revue* sur le développement des mythes, je voudrais profiter de l'hospitalité que j'y rencontre pour répondre à deux objections de principe que me soumet un zélé, et auxquelles j'apporte d'autant plus d'attention qu'il joint plus de compétence et de pénétration à plus de bienveillance.

Je vais droit au fait et je résume la première observation critique que mes remarques lui suggèrent :

« L'évaluation significative du mot, dites-vous, a déterminé l'évolution épisodique du mythe. Mais la ressemblance de différents mythes dans des milieux très divers en égard aux temps et aux lieux, et le fait qu'en ce cas l'analogie des mythes n'a pas pour corrélation l'analogie des noms, semblent indiquer, contrairement à vos assertions, l'indépendance mutuelle de ceux-ci et de ceux-là ».

Je réponds : le domaine sur lequel je raisonne est exclusivement celui de la mythologie indo-européenne. Sur ce terrain, j'ai eu quelques faits qui me paraissent de nature à justifier, au moins dans les cas en question, le processus que j'en ai déduit. J'en ai beaucoup d'autres en réserve à invoquer à l'appui des premiers et que je tairai intervenir à mesure que les circonstances s'y prêteront. A ces faits, j'attends qu'on m'oppose ceux que mon savant contradicteur a en vue. C'est

alors, et seulement alors, qu'on pourra juger de la portée des reassemblances dont il parle. Sont-elles fortuites ou tiennent-elles à un procédé général du développement des mythes dans l'esprit humain? Voilà la question. En attendant qu'elle puisse être débattue avec le secours de documents contradictoires, je présenterai les remarques suivantes qui notifient à mes yeux les présomptions que j'ai fait valoir.

Plus on compare dans ses traits généraux la mythologie des peuples d'origine aryenne avec celle des nations primitives de race différente, plus on constate, ce me semble, un écart énorme entre l'état intellectuel de la race qui a produit le *Rig-Veda* et celles dont les Tylor et les Bastian nous retracent les grossières croyances. *A priori*, il est extrêmement douteux que la parallèle entre des termes de comparaison aussi éloignés au double point de vue de la valeur des facultés en jeu et de leur état de développement puisse donner lieu à des conclusions utiles à la science. On a décidément affaire avec les indo-européens, et dès les hautes époques, à des peuples mentalement privilégiés et dont la pensée porte un caractère particulier qui en distingue nettement les plus anciens témoignages de tous les analogues, abstraction faite de ceux d'origine sémitique.

Au surplus, comment attendre de la comparaison de la mythologie védique avec celle des anciens Péruviens ou des Zoulous actuels la preuve d'un développement indépendant de part et d'autre de celui du langage et reposant sur des conceptions communes, quand le rapprochement du *Rig-Veda* et des poèmes homériques est loin de conduire à une pareille conclusion? Si les mythes grecs sont en général assez différents des mythes indous pour qu'il y ait lieu de croire à une existence propre de chaque côté, est-il logique d'espérer qu'on trouvera en comparant des termes infiniment plus éloignés les uns des autres, les éléments d'une loi qui échappent quand on se borne à examiner simultanément les produits mythologiques des différentes branches d'une même race?

Bien, ce qui ressort le plus clairement, tant de l'étude directe



du *Rig-Veda* que de celle des principaux travaux dont ce recueil a été l'objet, c'est que la mythologie s'y est développée sur elle-même et par elle-même. Ce n'est donc que par le principe initial, par la racine, mais non par l'évolution ultérieure ou la frondaison, qu'elle peut se rattacher aux mythologies exotiques.

*Deuxième objection.* — « Le mythe peut avoir précédé le nom, et, par exemple, la conception des artisans célestes peut être antérieure à l'association de ce mythe au mot *ṛiḥu* ».

Ceci revient à dire, ou bien que les artisans célestes ont pu porter d'abord un nom autre que *ṛiḥu*, ou bien que leur légende avec tous ses détails existait dans l'imagination populaire avant d'être concentrée et personnifiée, pour ainsi dire, dans une appellation caractéristique. La première alternative est une pure hypothèse et la seconde est contredite par la linguistique et particulièrement par l'étude des variantes radicales primitives<sup>1</sup> qui nous montre l'influence de l'instrument ou du mot sur la modification spécificatrice de la pensée. La pensée est vraisemblablement en puissance dans l'esprit avant la création du mot, mais ce n'est qu'après qu'elle devient latente et réellement consciente.

En tous cas, ce sur quoi je ne saurais trop insister, c'est que j'ai moins voulu montrer l'origine de la faculté par laquelle l'esprit humain imagine les mythes que les moyens dont il se sert pour les développer. D'où vient l'embryon mythique dans le *Rig-Veda*? Je n'en sais rien ou du moins je ne m'en occupe pas. Qu'il soit identique au même embryon chez les races les plus diverses, c'est possible et même probable. Mais le développement en est particulier, indépendant, autochtone; au moins, dans beaucoup de cas, je crois qu'il a eu le mot pour facteur et entraîneur. Autrement dit, les mythes secondaires sont auventissus d'épithètes d'un ou de plusieurs mythes primitifs. Le sonj

<sup>1</sup>) Voir mon étude sur cette question dans l'Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon, 1884, Fasc. 3.

origine) de ces épithètes s'étant effacée par suite des altérations phonétiques qu'elles ont subies, ou s'étant modifiée conformément à l'évolution régulière qu'il est susceptible d'accomplir dans la suite des temps, il en est résulté, dans le premier cas, une explication par fausse étymologie ou par calembour et, dans le second, une conception nouvelle d'où procédant la transformation de l'épithète en nom propre et le point de départ d'une légende mythique conforme aux détails impliqués par le nouveau sens qu'a revêtu l'ancienne épithète.

Je n'affirme rien quant à la généralité du procédé dans la mythologie védique, mais je me crois en mesure de démontrer qu'il apparaît dans un grand nombre d'exemples.

PAUL RUSAND.



M. MAURICE VERNES

ET LA

# MÉTHODE COMPARATIVE

## DANS L'HISTOIRE DES RELIGIONS

---

*La Revue de l'histoire des Religions* a bien voulu apprécier en termes flatteurs la leçon d'ouverture du cours public que je donnai à l'Université de Bruxelles sur l'histoire générale des religions. Cette même leçon a fourni récemment à M. Maurice Vernes, dans la *Revue critique*, n° du 23 septembre, le texte d'une notice où les épinges dominent parmi les fleurs. Je respecte trop les droits de la critique et le temps du lecteur, pour tenter d'engager ici une polémique personnelle à propos d'une modeste brochure. Mais le savant fondateur de la *Revue de l'histoire des Religions* profite de l'occasion pour prendre à parti la méthode de la plupart de ses « confrères en hétérographie », — depuis M. le professeur Tiele jusqu'aux organisateurs de la fondation Hibbert, et c'est sur ce terrain que je voudrais répondre quelques mots.

..

Au dire de M. Vernes — qui le consiait non sans mélancolie — « nos » hétérographes les plus sérieux font preuve d'une déplorable absence de méthode, de plus en plus visible en cette fin de siècle. On aurait compris cette allégation, il y a une cinquantaine d'années, quand les écoles de Dupuis et de Guizot se partageaient encore l'opinion, ou même, à une époque plus voisine, quand d'éminents penseurs, tels qu'Edgar Quinet et Henri Martin, joignaient aux croyances premières de l'Inde et de la Gaule le voile de leurs spéculations hardies. Mais si l'on fait exception pour la *Science des Religions* de Barthou qui fut écrite, il y a une quarantaine d'années,

peut-on actuellement élire un seul savant de valeur réelle qui se soit souvoyé dans la voie des généralisations hydrographiques *a priori*? Ne voyons-nous pas, au contraire, tous ceux qui se sont élevés au premier rang dans l'étude des grandes religions historiques, comme ceux qui se sont appliqués à rapprocher scientifiquement les résultats ainsi obtenus par les spécialistes, se distinguer par une rigueur croissante de méthode et une surabondance de matériaux qui leur ont permis d'accepter leurs conclusions ou du moins leurs procédés, même parmi les adversaires les plus invétérés de l'hydrographie?

M. Albert Réville peut différer d'opinion avec M. Herbert Spencer sur la question de savoir si la première forme de religion se rattache au culte de la nature personnelle ou à la vénération des morts. Les origines du « zoroastrisme » ont pu conduire à des interprétations diverses. MM. Haug, Darmstadter, de Harlez, L. « académisme » a pu provoquer de vives controverses entre MM. Lenormant, Halévy, Oppert, et l'« hétérodoxe » des Vedas maître aux prises MM. Max Müller, Whitney, Barth, etc. Mais, pour ce qui concerne les traits caractéristiques des principales religions ou même les grandes lignes de l'évolution religieuse, il semble que les théories individuelles convergent de plus en plus vers certaines conclusions communes, c'est-à-dire que l'hydrographie revêt de plus en plus ce caractère d'objectivité qui domine les sciences faites ou du moins, les sciences en voie de se faire.

Comment M. Vernès peut-il soutenir que la période actuelle est surtout marquée par l'abus croissant des systèmes? C'est qu'il ne peut admettre la possibilité de quiconque prétendise ou simplement « croit possible n'importe quelle explication générale des religions. » — C'est tout au plus s'il admet qu'on puisse comparer entre eux les « sectes et embranchements d'une même religion. » En matière de linguistique, écrit-il, on a des occasions de constater l'état d'un « idiome, lequel se brise en dialectes à un moment donné, de telle façon qu'on peut suivre l'évolution parallèle de la langue dans différents embranchements sortant d'un tronc commun et connu (par exemple les langues romanes). C'est là un emploi de la méthode comparative. Pretendre agir de même en matière religieuse, comme on l'a tenté pour le groupe indo-européen ou le groupe sémitique, c'est tromper les autres après s'être trompé soi-même.

Ce n'est pas dans ces limites étroites que M. Max Müller entendait renfermer l'application de la méthode comparative, quand il abor-



doit la science des religions avec les procédés qui lui avaient procuré en linguistique de si brillants résultats. Cependant M. Max Müller et son école ont été accusés de vouloir restreindre le champ de la comparaison religieuse aux croyances et aux mythes des peuples appartenant au même groupe de langues. Contre cette prétention se sont soulevés les ethnographes et les folkloristes, comme MM. Lathrock, H. Spencer, A. Lang, Gaidoz, Girard de Blais, etc., qui ont revendiqué — et conquise — le droit de chercher les éléments de leurs comparaisons parmi les nations les plus diverses et les plus distantes. Voici M. Vernes qui, recherchant encore sur l'exclusivisme linguistique, voudrait limiter aux siècles d'une même religion l'emploi de la méthode comparative. N'est-ce pas, d'un trait de plume, condamner non seulement les tableaux d'ensemble, comme ceux que nous présentent MM. Tylor, Spencer, Pfleiderer, Réville, etc., mais encore les recherches sur le développement parallèle des croyances indo-européennes ou sémitiques qui ont illustré le nom de MM. Max Müller, Planch, Kuhn, Bréal, Darmesteter, de Gobert, Lancenant, Tiele, Renan, etc. ?

A en croire M. Vernes, les matériaux de l'ethnographie sont encore trop rares et trop fragiles pour autoriser de pareilles synthèses, quelque prudence et quelque savoir qu'y mettent leurs auteurs : « En matière de religion israélite, dont je m'occupe spécialement, écrit-il, il me sera permis de déclarer que les tableaux de la dite religion, du X<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, tels que les donnent les historiens les plus sobres, sur dix faits qu'ils allèguent, en rapportant peut-être un ou deux dignes de foi, je ne parle pas des originaux qui n'ont rien de commun avec l'histoire. » J'espère lui que mon savant critique voudra bien faire une exception à la sévérité de ce jugement, — sans quoi il ne lui resterait plus qu'à briser sa plume — en faveur d'un historien distingué, qui sera M. Maurice Vernes lui-même. Eh bien, moi, qui n'ai pas approfondi, comme lui, l'état de la religion israélite, je lui réclame le droit de m'emparer des faits qu'il donne pour établis, afin de les comparer avec les phénomènes religieux de n'importe quel peuple ; — quitte, je l'avise, à contrôler ses assertions par celle des hébraïsants ses émules, MM. Kauten, Rouss, Renan, Wellhausen, etc. — ne fut-ce que pour savoir ce qui appartient actuellement au domaine de la science faite et ce qui reste encore à l'état d'hypothèse. Il en sera de même pour toutes les autres religions, à moins qu'on ne veuille paquer chacun de nous dans

l'étude du seul culte que ses études épéorales lui permettent d'analyser de première main; — ce qui serait la négation de l'hierographe général.

Si M. Vernus veut dangereux et superflu de comparer entre elles les grandes religions, on conçoit qu'il procède à plus forte raison tentativement pour remonter à leurs origines : « Parler du développement » ou de la croissance de la religion, n'est déjà risqué — d'ici à proposer du dire que les administrateurs de la fondation Hilbert ont donné à leurs séries de conférences : — annoncer qu'on jettera de la « lumière sur son origine » est un propos qui n'est pas supportable. » Sans doute, il est très rare qu'on puisse atteindre, par des témoignages directs, les commencements d'une religion ; mais, si l'on peut reconnaître, en quelque sorte, le milieu dans lequel elle s'est formée, rattacher aux antécédents les premières manifestations par lesquelles elle se révèle dans l'histoire, en un mot déterminer les cadres de l'évolution religieuse dans lesquels elle rentre, on aura du moins les éléments nécessaires pour faire la critique des renseignements que cette religion prétend fournir sur sa propre origine et même pour formuler sur sa naissance des hypothèses qui ont leur place dans un cours ou dans un traité d'hierographe, mais cette seule réserve que la vraisemblance ne doit pas y être donnée pour la certitude.

Que dira, enfin, M. Vernus, quand il s'agira, non plus de spéculer sur les origines ou les développements des religions historiques, mais de rechercher la loi générale qui préside aux évolutions du sentiment religieux, voire de définir la première forme probable des religions ? « Il y a certainement, écrit-il, moins d'invéraisemblances à dire : que la religion a commencé par un état premier assez pauvre, pour s'élever petit à petit à des systèmes aussi élevés que sophistiqués, qu'à soutenir la thèse opposée. Ce n'est toutefois là qu'une hypothèse absolument gratuite ». Nous devons reconnaître ici encore, que le témoignage direct fait absolument défaut. Mais ce que nous connaissons du développement religieux chez tous les peuples, ajouté aux déductions légitimement tirées de la marche générale de la civilisation, nous permet d'attribuer un caractère de quasi-certitude à ce que M. Vernus qualifie ainsi d'hypothèse « absolument gratuite », et, par suite, nous autorise à faire usage de cette thèse dans toute recherche sur l'évolution d'une religion quelconque, aussi bien que du sentiment religieux en général.



Le *Manuel de l'Histoire des Religions* publié par M. le professeur Tiels — manuel que M. Vernes a, par deux fois, présenté au public français dans une excellente traduction et qu'il déclare encore, dans son article de la *Revue critique*, « le résumé le plus solide, le plus étudié, qu'on ait produit à cette heure, de nos connaissances en matière d'histoire des religions » — donné comme vraisemblable que, « à la plus ancienne religion, qui n'a laissé que de faibles traces, a succédé une période où dominait généralement l'animisme — actuellement encore représenté par ce qu'on appelle religion des sauvages, — lequel aboutit de bonne heure, chez les nations civilisées, aux religions nationales polythéistes, reposant sur une base traditionnelle ». M. Vernes, après avoir textuellement cité ce passage dans la *Revue critique*, ajoute : « Je crains qu'il n'y ait là-dessous une grande illusion, une fantasmagorie, j'irai jusqu'à dire, de la fausse taine. Ce sont des constructions de tête auxquelles les faits se laisseront plier, mais qui ne sortent pas des faits. »

Pour reconnaître jusqu'à quel point cette sentence sévère peut se justifier, voyons sur quelles déductions M. Tiels fait reposer sa thèse : « La croyance, dit-il <sup>1</sup>, que les religions des sauvages ou des peuples civilisés, à nous connus ou encore existantes, sont les restes ou, pour mieux dire, les ruines de la religion qui a régné dans l'humanité avant l'essor de la première civilisation et sont ainsi de nature à nous en donner la meilleure idée, s'appuie sur les raisons qui suivent :

« 1° D'après les plus récentes recherches, la civilisation générale n'était point alors parvenue à un degré supérieur à celui des peuples actuellement existantes ; il n'est même pas probable qu'elle se fût élevée aussi haut. Dans une civilisation pareille, il ne pouvait pas se rencontrer de croyances, d'idées ou d'usages religieux plus élevés que ceux que nous trouvons chez ces derniers ;

« 2° Les religions civilisées dont l'histoire remonte le plus haut, telles que les religions des Égyptiens, des habitants primitifs de la Mésopotamie, des Chinois, se montrent bien plus — encore — que les religions plus récentes, sous l'influence des conceptions animistes ;

« 3° La mythologie et la théologie des peuples civilisés peuvent se retrouver presque entièrement dans les traditions et les idées des peuples sauvages, sans ordre et sans arrangement. Il est vrai, mais

<sup>1</sup> *Manuel de l'Histoire des religions*, traduction de M. Vernes, 2<sup>e</sup> éd. p. 15.

sous une forme qui est plutôt non développée et originelle que dégénérée ;

« 4<sup>e</sup> Enfin les nombreuses traces du culte animal des esprits que présentent les religions les plus élevées s'expliquent parfaitement par la survivance ou la renaissance d'idées anciennes. On ne doit, toutefois, point oublier que les religions polythéistes actuelles ne nous donnent qu'une image imparfaite des religions préhistoriques, parce qu'elles ne sont pas restées complètement immobiles, mais se sont un peu écartées de leur première forme, et, par conséquent, ne l'ont point conservée intacte. »

Ces quatre propositions, j'allais dire ces quatre lois, ne sont-elles pas formulées avec autant de prudence que de justice ? Je doute que M. Vernes lui-même veuille contester les deux premières. Quant aux dernières, quiconque hésiterait à en admettre le fondement, s'aurait qu'à parcourir la masse de faits condensés, soit dans le cours où M. Albert Hovelacque a, pour la première fois, exposé méthodiquement les religions des peuples non-civilisés, soit dans les deux ouvrages où M. E.-B. Tylor a rapproché des croyances et des coutumes particulières à ces peuples, les usages et même les superstitions populaires des nations civilisées<sup>1</sup>.

M. Vernes souffrira-t-il, — bien que M. Tylor consacre exclusivement aux croyances religieuses deux chapitres sur dix-huit de sa *Culture primitive*, — que c'est là de l'ethnographie et non l'hiérogéographie ? Soit ; l'essentiel, c'est de s'entendre sur les choses et de ne pas se disputer sur les mots. Tout ce que nous demandons, c'est le droit de suivre M. Tylor dans cette voie — disons-nous faire de l'ethnographie, comme M. Jourdain faisait de la prose. Sur ce point donc, nous retrouvons de la science anthropologique — comme de la psychologie, quand nous étudierons le sentiment religieux dans ses sources intimes — de la médecine pathologique, quand nous étudierons les manifestations religieuses de l'hystérie et de l'extase — de la linguistique, quand nous demanderons à l'étymologie la nature d'un *dimu* ou le sens d'un *myiha* — voire de la philosophie, quand,

<sup>1</sup> *Researches into the early history of mankind*. Londres, 1 vol. 18. *Primitive culture*, 2 vol. (traduction française, Paris 1874). — Il est impossible, ainsi que le constate M. Alb. Hovelacque, d'imaginer l'importance de ce dernier ouvrage qui méritait d'être plus répandu en France et qui le serait certainement, si ceux qui s'occupent de vulgariser les applications de l'ethnographie aux usages et aux croyances rendaient toujours pleine justice à leurs sources.



rapprochant tous nos éléments, nous nous efforcerons d'en déduire « une explication générale des religions », ou plutôt les lois qui président à leur développement. Pour être M. Vernes nous accorderions-lui de faire de l'hieroglyphique, quand nous nous en fêlerions à l'ex-pose historique des religions les mieux connues ? Mais même alors, nous revendiquerons le droit de rapprocher les uns des autres les manifestations religieuses qui nous paraissent se produire dans des conditions identiques ou relever du même principe.

M. Vernes dialogue, il est vrai, la religion de la mythologie, « qui, dit-il, est souvent autre chose », ainsi que du folk-lore « qui n'est plus du tout cela ». La distinction est fondée, si par religion on entend cette disposition de l'esprit humain qui lui fait chercher les moyens de s'unir aux puissances surnaturelles, soit en tâchant de se les concilier, voire de se les assimiler, soit simplement en se conformant à leur volonté. Mais M. Vernes prend soin de nous dire que par ce terme il entend ici « un ensemble de conceptions sur la divinité et le malin rendu à celle-ci ». Dans ce sens, je n'hésite pas à soutenir que la religion contient la mythologie et même le folk-lore, en tout que celui-ci se rapporte aux relations supposées de l'homme avec des puissances surnaturelles.

Sans doute, beaucoup de mythes ne sont que le récit dramatisé d'événements naturels. Mais, même alors, ils aboutissent à mettre en scène des personnages surnaturels qui sont tenus pour réels et qui, par suite, jouent un rôle dans la théologie. Quant au culte, est-il besoin de rappeler combien de rites, même dans les religions les plus dénuées de la mythologie, ne sont que des mythes en action ?

D'autre part, j'admettrais volontiers que les coutumes et les superstitions populaires ne fassent point partie de la religion proprement dite, là où existe une orthodoxie. Mais, dans tous les cultes qui ne sont pas nettement systématisés, qui peut dire où commence la religion et où finit le folk-lore ? D'ailleurs, même chez les groupes à religion organisée, est-ce que les traditions locales ne représentent pas, le plus souvent, soit une tradition populaire de la foi officielle, soit le legs de cultes antérieurs qu'elles aident à retrouver ? Puisse-t-on l'histoire de la religion chez les Grecs, sans prendre en considération toute leur mythologie, ou chez les Finnois, sans vous occuper des traditions recueillies par M. de Castron et ses disciples.

En 1881 M. Maurice Vernes insistait dans cette *Revue* même, pour qu'à côté de chaires spécialement consacrées à l'étude des principales religions historiques, on instituât, dans les principales universités, une chaire d'hérogéographie générale<sup>1</sup>. Cette chaire, à l'entendre, devait être surtout une *chaire de vulgarisation scientifique*. « Le professeur, ajoutait-il, sera à la hauteur de sa tâche, si, muni de quelques lectures des langues orientales, venant s'ajouter à ses connaissances classiques, il sait s'informer de tous les progrès accomplis sur le vaste domaine dont il doit présenter à ses élèves le tableau constamment mis à jour ». — Or, s'il faut s'en rapporter aux critiques que je viens de relayer, quel serait la rôle réservé au titulaire de cette chaire ?

Il ne pourra dégager de faits indistinctement empruntés à tous les systèmes religieux les lois qui président au développement des religions en général. Ainsi il lui sera interdit d'aborder, soit au début, soit à la fin de son cours, cette partie théorique que M. Réville nous a donnée dans ses *Préjugés*. Moins encore lui sera-t-il permis de rechercher dans les croyances des semi-civilisés quelques indications sur les commencements de toutes les grandes religions.

Il ne pourra, d'autre part, s'occuper de Folk-lore : *De minime curat proter*. Quant à la mythologie, il devra renoncer à y faire usage des différents systèmes qui ont été appliqués jusqu'à présent à l'interprétation des mythes. J'avais dit, en effet, dans ma leçon d'ouverture, que la plupart de ces systèmes ont du bien, quand ils sont appliqués à propos, et qu'à eux tous ils n'épuisent même pas la matière, mais qu'il faut se garder de vouloir résoudre avec la même humilité tous les problèmes de la mythologie : — « Ce qu'il aurait fallu dire, d'après nous, me répond M. Vernes dans la *Revue critique*, ce n'est pas qu'on fera de la bonne hérogéographie avec une tête mal lavée entre cinq ou six systèmes, mais déclarer que tous ces systèmes sont aussi mauvais les uns que les autres et que le commencement de la sagesse consiste à les jeter par-dessus bord sans exception ». Sera-ce, au moins, pour en proposer un nouveau, qui, celui-là, serait une panacée universelle ? Ce n'est certes pas M. Vernes qui le conseillera.

Il ne restera donc au professeur d'hérogéographie générale qu'à résumer sommairement l'enseignement approfondi donné par ses

<sup>1</sup> *Revue de l'Histoire des Religions* (aux), nov. 1881, III, n° 1.



collèges dans les chaires spéciales consacrées à l'histoire isolée des principales religions : encore ne pourra-t-il les suivre, quand il s'écarterait du programme ci-dessus tracé et devra-t-il absolument éviter de rien demander à la comparaison des faits qu'il aurait respectivement mis en lumière. Mais, même dans ces limites, quelle sera la valeur de ces résumés, si l'enseignement spécial sur lequel ils s'appuient est aussi « en enfance » que veut bien le dire M. Vernes ?

De deux choses, l'une : Ou bien les tableaux du développement religieux chez les différentes nations, tels qu'ils sont tracés par les spécialistes, ont une valeur réelle, et alors pourquoi interdire de les comparer ? Ou bien ils ne sont, eux aussi, que de la pure fantaisie et alors ce n'est plus seulement leur parallèle ou leur comparaison qu'on doit condamner, mais encore l'histoire des religions toute entière.

Personne n'a plus contribué que M. Vernes à populariser l'introduction de l'hydrographie dans l'enseignement supérieur. Lorsqu'il y a quatre ans, j'ai soutenu cette cause en Belgique, il m'a presque suffi de reproduire les arguments du savant fondateur de cette *Revue*. Qu'aujourd'hui quelqu'un se lève, n'importe où, pour défendre la thèse contraire : il lui suffira de s'appuyer sur les passages de la *Revue critique* que je viens de signaler. Au fond, il est probable que M. Vernes a simplement voulu donner à ses « confrères en hydrographie » un conseil de prudence et de réserve. Qui aime bien, châtie bien, et, pour ma part, quoiqu'on puisse penser les maîtres de la science, j'accepte volontiers l'avertissement. Mais le langage dont il se sert à cet effet, s'il devait être pris à la lettre, ne serait rien moins, comme on vient de le voir, que la négation de l'hydrographie. M. Vernes craint fort que, si on ne l'écoute, « la curiosité bienveillante dont nos études sont aujourd'hui l'objet, ne tende peu à peu à faire place à la méfiance qui précède le discrédit ». Oui, dirais-je, ce danger existe, mais seulement pour autant qu'on voit des hommes aussi compétents et aussi écoutés jeter le doute, par des critiques spéciales, sur la valeur des études hydrographiques.

GORLET D'ALVIELLA.

# LE PRÉSENT DE L'HOMME LETTRÉ

POUR RÉFUTER LES PARTISANS DE LA CROIX

Par 'Abd-Allâh ibn 'Abd-Allâh, le Drogman

---

TRADUCTION FRANÇAISE INÉDITE

---

## CHAPITRE III

### RÉFUTATION DES CATHOLIQUES

Nous nous proposons de faire cette réfutation par le texte des Évangiles. Nous suralimenterons les paroles des quatre qui ont écrit les Évangiles par le témoignage de notre Seigneur et notre bien-aimé Mohammad et par celui des prophètes précédents dont les livres se trouvent actuellement entre les mains des Chrétiens.

Ce chapitre comprend neuf subdivisions :

- 1° Les quatre personnes qui ont écrit les quatre Évangiles ; exposé de leurs erreurs.
- 2° Schismes des chrétiens en sectes diverses ; nombre de leurs divisions.
- 3° Corruption des dogmes chrétiens, réfutation de chaque dogme par le texte de leurs Évangiles.
- 4° L'article de foi fondamental de leur religion, qu'ils enseignent aux petits et aux grands ; réfutation par les Évangiles.
- 5° Démonstration par le texte des Évangiles que Jésus (le salut soit sur lui) n'est pas Dieu, comme le disent les chrétiens, mais qu'il est de nature humaine, prophète envoyé.
- 6° Désaccord entre les quatre évangélistes. Démonstration de leurs erreurs.
- 7° Les erreurs qu'ils ont attribuées à Jésus, tandis que ce sont eux qui se trompent.



8° Accusations que les Chrétiens lancent contre les Mahométans.

9° Preuves de l'mission prophétique de Mohemmad par la Thèse, les Psalmes, les Évangiles et les autres prophètes. Exposition des déclarations des prophètes au sujet de la venue de la mission de Mohemmad et de la durée de sa religion.

### § 1

Sachez (que Dieu vous fasse miséricorde) que ceux qui ont écrit les quatre Évangiles sont Matthieu, Marc, Jean et Luc<sup>1</sup>. Ce sont eux qui ont défigurés la religion de Jésus, par des adjonctions à la parole divine, par des retranchements ou par des changements, ainsi que Dieu nous le fait savoir dans son livre<sup>2</sup>. Ces quatre, du reste, ne font pas partie des Apôtres mentionnés dans le Corin<sup>3</sup>.

### MATTHIEU<sup>4</sup>.

Il est le premier des Évangélistes, mais il n'a pas été en rapport

<sup>1</sup> L'ordre des Évangélistes varie dans les divers manuscrits.

<sup>2</sup> Par les chrétiens, ont écrit en qui leur avait été enseignés dans les Écritures, Corin<sup>3</sup>, V, 18 et suiv.

<sup>3</sup> Les Apôtres de Jésus sont plusieurs fois mentionnés dans le Corin<sup>3</sup>, mais leurs noms ne s'y trouvent pas.

<sup>4</sup> Le texte imprimé a ici comme à quelques autres endroits en marge une note d'un certain Schahin Abd Allah-Bey. Ces notes quelque peu intéressantes ou elles-mêmes, ont l'avantage de nous faire connaître les opinions modernes d'un Musulman sur le christianisme et à quel point il le condamne. Le Schahin Abd Allah-Bey dit : L'ordre chronologique des Évangiles est le suivant : Matthieu, qui aurait écrit un Évangile 3 ans après l'Ascension de Jésus, d'après d'autres 2 ans, d'après d'autres encore 12 ans; Marc, qui aurait écrit le sien 27 ans après l'Ascension; Luc, environ 33 ans; Jean, environné l'avis du Messie, environ 45 ans. La plupart cependant certains ont Évangile dans l'année 45 après l'Ascension; c'est l'opinion reçue dans les Liturgies ecclésiastiques. Le Schahin Abd Allah-Bey dit encore : On prétend que ces quatre sont des écrivains de Jésus et des dépositaires de sa religion, chargés par Jésus de composer un livre (l'Évangile) et de le prêcher. Nous répondons que cette prétention doit être repoussée, car deux d'entre eux, Marc et Luc, n'ont jamais vu le Messie; l'un aurait-il donc reçu cet ordre? Les autres ne prétendent nullement l'avoir reçu; chacun d'eux a composé son écrit à la demande de ses compatriotes ou amis; la pensée en est ce que dit Luc au commencement de son Évangile. Cette opinion du reste est reçue dans les commentateurs sur les Évangiles et dans les histoires de l'Église. Les quatre s'appellent pas leurs livres l'Évangile, ils les ont intitulés simplement : *Histoires* (chroniques), comme cela résulte de leurs propres paroles. Ainsi Matthieu dit : Livre de la naissance de Jésus le Messie, fils de David, fils d'Abraham. Ce sont les évangélistes qui, plus tard, ont appelé ces livres « Évangile », malgré l'existence d'un grand nombre d'Évangiles tout différents les uns des autres dans les récits et les paroles.

avec Jésus et ne l'a vu que l'année où Jésus fut élevé au ciel. Ce fut après l'Ascension que Matthieu mit l'Evangile par écrit dans la ville d'Alexandrie. Il raconte la naissance de Jésus, les miracles qui accompagnèrent sa naissance, le voyage de sa mère en Egypte, par crainte du roi Hérode<sup>1</sup> qui voulait tuer son fils Jésus. Le cause de ce voyage, d'après Matthieu, est la suivante : Trois Mages, de ceux qui habitent à l'intérieur du Levant, étaient descendus à Jérusalem et dirent : Où est ce roi qui est né ces jours-ci ? car nous avons vu se lever dans notre pays son étoile, signe de sa naissance et nous sommes venus lui apporter des présents.

Le roi Hérode ayant appris cela, en fut troublé, de même que tous les docteurs juifs : il s'informa d'eux au sujet de ce nouveau-né. Ils lui dirent : Nos prophètes, enfants d'Israël, nous ont fait savoir dans leurs livres que le Messie naîtra ces temps-ci, près de Jérusalem, dans la ville de Bethléhem. Alors le roi ordonna aux Mages de se rendre à Bethléhem, de rechercher soigneusement cet enfant nouveau-né et de lui faire savoir quand ils l'auraient trouvé ; car, leur disait-il, je veux aller le trouver aussi et l'adorer. Mais son but était tout autre et il ne parlait ainsi que par ruse et perfidie, étant résolu de le tuer.

Les trois Mages partirent donc pour Bethléhem, où ils trouvèrent Marie, son fils Jésus dans son sein, logés dans une petite maisonnette. Ils offrirent à Marie leurs présents et, se penchant devant Jésus, ils l'adorèrent. Pendant la nuit ils virent un ange, qui leur ordonnait de cacher la naissance de Jésus et de s'en retourner dans leur pays par un autre chemin que celui par lequel ils étaient venus. Puis l'ange se présenta à Marie et l'informant de la ruse d'Hérode, il lui ordonna de s'enfuir avec Jésus en Egypte. Elle fit ce qui lui avait été ordonné<sup>2</sup>.

Voilà ce que dit Matthieu dans son Evangile. Or tout ce récit est faux et erroné, en voici la preuve : La distance de Jérusalem à Bethléhem est de 5 milles<sup>3</sup>. Si donc le roi Hérode avait réellement des

<sup>1</sup> Hérodes, ou Hérode.

<sup>2</sup> Dans l'Evangile ces dernières paroles s'adressent non à Marie, mais à Joseph. De là façon peu précise, toujours plus ou moins approximative dont l'auteur cite ses sources bibliques, il nous semble ressortir qu'il les cite de mémoire.

<sup>3</sup> La mille Toulousain est actuellement d'environ 1 1/2 kilomètres. La distance de Jérusalem à Bethléhem est de 10 kilomètres selon les uns, de deux petites lieues selon les autres.



traintes au sujet de cet enfant et voulait le rechercher, il serait allé en personne avec les Mages, ou bien il aurait envoyé quelques-uns de ses conseillers, pour faire minutieusement des recherches.

Une autre preuve que ce récit de Matthieu est faux, c'est que ni Luc, ni Marc, ni Jean n'en disent mot dans leurs Évangiles. Or, comme Matthieu n'a pas été témoin oculaire de la naissance de Jésus, il doit avoir appris ce récit de la bouche d'un menteur qui lui a fait raconter ce qu'il raconte.

### LUC.

Luc n'a jamais été en rapport avec Jésus et ne l'a jamais vu. Il ne s'est fait chrétien qu'après l'Ascension de Jésus, par l'intermédiaire de Paul, l'arsénite, qui, lui non plus, n'avait connu Jésus personnellement. Bien au contraire, il fut un des plus violents ennemis des chrétiens au point de solliciter un décret des gouverneurs romains<sup>1</sup> l'autorisant à s'emparer des chrétiens, n'importe où il les rencontrerait, à les mener à Jérusalem et à les y emprisonner.

Dans son livre intitulé *Actes des Apôtres*, le sordide Luc raconte<sup>2</sup> que Paul étant en chemin avec une troupe de cavaliers, vit tout à coup une lumière, resplendissante comme le soleil, et entendit une voix qui lui dit : Pourquoi, ô Paul, me persécutes-tu ? (Cette histoire doit être fautive, ou doit être attribuée à une ruse du diable). Paul dit : Qui es-tu, Seigneur ? Il répondit : Je suis Jésus le Nazéen<sup>3</sup>. Paul dit : Comment t'aurais-je persécuté, ne t'ayant jamais vu ? Il lui dit : Persécuter mon peuple, c'est me persécuter moi-même ; cesse donc de les poursuivre, car ils sont dans la vérité, suis-les et tu trouveras le bonheur<sup>4</sup>. Paul dit : Que m'ordonnes-tu ? Il lui répondit : Va à Damas et informe-toi là au sujet d'un homme nommé Ananias, qui te dira ce que tu dois faire. Paul s'étant rendu à Damas, y chercha cet homme ; l'ayant trouvé il lui fit connaître la parole qu'il avait entendue de la bouche de Jésus, et le pria de l'introduire dans la religion chrétienne. Ananias ayant consenti, la foi de Paul ne fit que s'accroître.

<sup>1</sup> Dans le texte il y a : des rois de Rome.

<sup>2</sup> *Actes des Apôtres* IX.

<sup>3</sup> Les paroles *Actes IX, 53 6.* « Il te serait dur de regarder contre l'aiguillon ». Paul, tremblant et plein d'effroi dit : « qui sont venus tel, manquant également dans les plus anciens manuscrits des *Actes*.

<sup>4</sup> Ces paroles de Jésus manquent dans nos éditions des *Actes*.

Donc Paul est devenu chrétien par l'intermédiaire d'Antéiyâ et Luc par celui de Paul, dont il a pris le livre de l'Evangile. Ni l'un ni l'autre n'est connu personnellement Jésus. C'est vraiment un embrouilllement dans lequel se trouve la preuve de leur erreur.

### MARC.

Il n'a pas connu Jésus. Après l'Ascension il s'est converti au Christianisme par l'intermédiaire de Pierre <sup>1</sup>, l'apôtre, dont il a reçu l'Evangile dans la ville de Rome.

Dans bien des questions importantes Marc diffère considérablement des trois autres Evangélistes, comme nous le démontrerons au § 6, si Dieu le permet.

### JEAN.

Il est fils d'une tante de Jésus <sup>2</sup>. Les chrétiens racontent que Jésus, assistant aux noces <sup>3</sup> de Jean, y fit son premier miracle, en changeant l'eau en vin. A la vue de ce miracle, Jean abandonna sa femme, suivit la religion de Jésus et l'accompagna dans ses voyages.

Les chrétiens racontent encore que Jean recommanda sa mère Marie à Jean, le fils de sa tante, et cela au moment où les Juifs l'emmenaient pour s'assurer de sa mort. Il lui dit : ô Jean, je vous recommande ma mère, car elle est ma mère. Et il dit à sa mère : Je vous recommande Jean, car il est mon fils. Or ce Jean est le quatrième de ceux qui ont écrit les quatre Evangiles, comme nous l'avons déjà dit, mais cette histoire ne se trouve absolument pas chez les trois autres. Au reste Jean a écrit un Evangile en langue <sup>4</sup> grecque dans la ville d'Ephèse <sup>5</sup>.

Voilà dans les quatre qui ont écrit les quatre Evangiles. Ils les ont altérés, changés et y ont mis des erreurs. Quant à l'Evangile que Jésus a apporté, il est un et unique, sans contradictions et sans divergences, tandis que pour ce qui concerne les quatre Evangélistes, on remarque chez eux et entre eux des contradictions, des diver-

<sup>1</sup> Pierre.

<sup>2</sup> D'après la tradition, un eunuque, Salomé, mère de Jean, aurait été la sœur de Joseph.

<sup>3</sup> Var. : au repas.

<sup>4</sup> Var. : avec une plume grecque.

<sup>5</sup> Ce qui est conforme à la tradition générale. Les man. n'ont conservé que la fin de ce mot et lisent Eôa ou Eôda.



gences, des oppositions et des mensonges contre Dieu Très-Haut et contre Jésus son prophète. Tout cela est connu et patent, les chrétiens ne sauraient le nier et nous la démontrerons suffisamment.

Premier exemple de leurs erreurs : Au premier chapitre de son Évangile Marc dit qu'il est écrit dans le livre d'Ésaïe le prophète<sup>1)</sup>, de la part de Dieu : « J'enverrai mon ange devant toi, c'est-à-dire devant Jésus ». Cette parole ne se trouve pas dans le livre d'Ésaïe, mais dans celui de Malachie<sup>2)</sup>. Voilà certes une erreur poissée que d'attribuer à un prophète une parole qui ne se trouve pas dans son livre. Second exemple. Au chapitre xiii.<sup>3)</sup> de son Évangile Matthieu met dans la bouche de Jésus cette parole : « Après ma mort, mon corps sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits, comme Jonas est resté dans le ventre du poisson ». Cette parole est évidemment erronée et en voici la preuve : Matthieu, en cela d'accord avec les trois autres évangélistes, déclare que (selon leur opinion) Jésus est mort la sixième heure du vendredi, a été enterré la première heure du jour<sup>4)</sup>, le samedi, et est ressuscité d'entre les morts le matin du dimanche.

Il ne serait donc resté dans le sein de la terre (selon leur opinion) qu'un seul jour et deux nuits, ce qui est en opposition avec la déclaration de Matthieu que Jésus aurait dit qu'il y resterait trois jours et trois nuits, comme Jonas est resté dans le ventre du poisson. De cet exemple on peut conclure aux autres erreurs de Matthieu et il est permis d'en déduire que Jésus n'a pas dit de lui-même et que Dieu non plus n'a dit à l'égard de Jésus dans l'Évangile qu'il serait tué et resterait enseveli ni un jour et deux nuits, ni trois jours et trois nuits. Au contraire, il nous est permis d'admettre comme vraie la parole de Dieu dans son précieux livre (le Korân) : « Il ne l'ont pas tué ni crucifié, mais Dieu l'a élevé auprès de lui »<sup>5)</sup>.

Troisième exemple. Marc raconte que notre Seigneur, le Messie, après sa résurrection d'entre les morts, s'entretenait avec les Apôtres et monta au ciel, ce même jour, ce qui est en opposition avec la narration de Luc dans son livre des Actes. En effet, selon ce dernier, Jésus ne serait monté au ciel que quarante jours après sa résurrection d'entre les morts.

<sup>1)</sup> C'est en effet la vraie leçon. Le Texte reçu présente la leçon « dans les Prophètes ».

<sup>2)</sup> Malachie III, 1.

<sup>3)</sup> Lucie XII, v. 50.

<sup>4)</sup> Var : Nuit.

<sup>5)</sup> Corin IV, 156 et 157.

Ces exemples suffisent pour juger du reste.

Non. Dieu n'a pas été lent, on ne l'a pas observé dans un tombeau, il n'en est donc pas sorti ni après un jour, ni après quarante jours.

## § 2. — Division des contradictions en quatre groupes.

Sachez (Ilen vous laissez mériter) que les chrétiens se divisent en sixante-douze groupes. Le premier de ces groupes ou sectes est :

1° Le Schiakh Abd Allah Bey dit : Remarque, savez qu'aucun des textes évangéliques ne présente un caractère suffisant d'ambiguïté, ni d'impossibilité de les contrôler. Ce sont des récits simples, en contradiction les uns avec les autres. Le scribe demande davantage. Elle exige : 1° que la chaîne des narrateurs ne soit pas interrompue ; 2° que les narrateurs subalternes tiennent le fait de première main ; 3° qu'ils ne soient ni en opposition, ni en contradiction entre eux ; 4° que la raison repulse les contradictions de mensonge.

Il n'en est nullement ainsi pour ce qui concerne les Évangiles. 1° Il n'y a pas ici de tradition constante. Nous avons affaire à quatre hommes, dont toutes les circonstances sont incertaines ; s'il en était autrement, on se disputerait sur la corruption de leur écrit et on s'écarterait dans quelle langue ils ont écrit ; 2° d'après l'avis même des chrétiens, deux des auteurs seulement auraient été témoins oculaires, à savoir : Matthieu et Jean. Quant à Marc et Luc, ils n'ont pas connu Jésus. Ils furent des compagnons de l'apôtre Paul, appelé Paul l'apôtre, qui lui non plus n'a pas connu Jésus. Paul prétendit, il est vrai, l'avoir vu entre ciel et terre, se manifestant à lui et lui parlant. En réalité, nous ignorons les sources de Marc et de Luc. Pour Matthieu et Jean, comment pourrait-on avoir eu deux hommes complètement en contradiction l'un avec l'autre ? La troisième condition manque complètement. Les contradictions, les divergences dans les discours et les faits qu'ils rapportent, existent aux yeux comme la soleil en plein jour ; par n'est besoin du prisme. Enfin la raison lui interdit de mensonge ! Ils racontent ce qu'ils ont vu en. Ainsi, chose curieuse, ils parlent de la Crucifixion, tout en déclarant unanimement dans leurs Évangiles, que personne n'y a assisté, parce que tous deux de l'entourage de Jésus s'étaient enfuis et l'avaient laissé entre les mains des Juifs.

Le Schiakh Abd Allah Bey dit encore : Si l'on prétend que Jésus lui-même est apparu après sa résurrection d'entre les morts et leur a présenté sa crucifixion et sa mort, nous répondons que cela n'est pas en tout certain et ne saurait constituer, à tout prendre, qu'une présomption. Mais certains déclarent avoir vu et l'avoir pris pour un esprit, comme cela est fait dans l'Évangile de Luc. Puis, par supposition, ils ont admis que cette apparence était celle de leur Seigneur et Sauveur. Mais la raison ne peut-elle pas admettre que ce fut une apparence corporelle de Satan dans le but de les séduire ? Si l'on objecte : comment Satan pourrait-il prendre la forme du Prophète de Dieu et séduire les hommes ? nous répondons : oui, cela est possible aux yeux des Musulmans. Possédant il est possible aussi que Satan ait pris la forme d'une autre personne, ne qui expliquerait leurs doutes et leur incertitude. Ce qui correspond entre eux, c'est la parole de Paul au chap. et de la 2<sup>e</sup> épître aux Corinthiens : « Il n'y a rien d'étouffant en cela, parce que Satan se déguise bien en ange de lumière ».



mot que Jésus est le Dieu générateur et créateur qui a créé les cieux et la terre. Par cette croyance, leur peut-on répondre : non seulement vous vous trompez grossièrement, et vous faites acte d'infidélité, mais encore vous êtes en contradiction avec vos propres Évangiles ; car, au chap. xxvii de son Évangile, Matthieu s'exprime ainsi : « Avant la nuit où il fut pris par les Juifs, Jésus dit aux Apôtres : Je suis assailli d'une tristesse mortelle. Puis sa tristesse s'accrut, son visage s'altéra, enfin il se prosterna la face contre terre, en pleurant et en suppliant Dieu et en disant : O Dieu s'il est possible de détourner de moi la coupe de la mort, détourne-la ; mais qu'il en soit, non comme je veux, moi, mais comme tu veux, toi ».

Nous entendons ici le Messie déclarer lui-même qu'il est de nature humaine, faible, craignant les approches de la mort, reconnaissant un Dieu qu'il appelle mon Dieu et qu'il invoque.

Mais le passage de Matthieu nous montre, plus encore que la nature humaine de Jésus, sa crainte et sa tristesse ; il nous montre Jésus doutant de la toute-puissance de Dieu, au point de s'écrier : « S'il est possible de détourner de moi la coupe de la mort, détourne-la », parole qui évidemment exprime un doute à l'égard de la puissance divine. Or, comme il faut admettre que la Mère avait que pour Dieu rien n'est trop difficile, comment expliquer cette parole : « Si cela est possible » ? et s'il savait que cela était possible à Dieu, comment expliquer sa demande et sa prière ? Mais non, à Dieu ne plaise ! l'envoyé de Dieu n'a pu douter du pouvoir divin ; Jésus savait avec la plus entière certitude que rien n'est impossible à Dieu, et que tous les miracles qu'il avait accomplis n'avaient eu lieu que par un effet de la puissance et de la volonté divines. Il n'y a pas de Dieu excepté Lui !

Mais, dirons-nous encore à ces chrétiens, vous êtes en contradiction aussi avec ce que dit Jean au chap. XII<sup>e</sup> de son Évangile : « Le Messie leva le regard au ciel et pria Dieu en disant : « O Dieu, mon père <sup>1)</sup>, je te rends grâce de l'exaucement de mes prières et je te loue à cause de cela. Pour moi, je sais qu'en toute circonstance <sup>2)</sup> tu exauces mes prières, mais je te fais des requêtes à cause de cela

<sup>1)</sup> Vers. 35.

<sup>2)</sup> Var : XVII, Jean. XI, vers. 41.

<sup>3)</sup> Les mots « mon Père » manquent dans certains manuscrits.

<sup>4)</sup> Var : à toute heure.

foible d'assistants, car ils ne voient pas que tu m'aies envoyé<sup>1</sup>. » Dans ses paroles, le Messie confesse que Dieu est son Dieu et son Maître, il le supplie, il lui rend grâce de ses instances et de ses exhortations ; comment donc pouvez-vous dire que Jésus est le Dieu qui a créé les cieux et la terre ? Y a-t-il quelque chose de plus contraire au bon sens !

Il y a plus encore : nous lisons au chap. V de l'évangile de Jean : « Jésus dit aux Juifs : Celui qui entend mes paroles et croit<sup>2</sup> en celui qui m'a envoyé, entrera au Paradis<sup>3</sup>. »

Dans ce même chapitre, nous entendons les Juifs dire : « O Jésus, quel est celui qui rend témoignage de toi ? » Jésus leur répondit : « Dieu qui m'a envoyé est celui qui rend témoignage de moi<sup>4</sup>. » Par ces paroles, Jésus affirme qu'il est un Prophète envoyé, que c'est Dieu qui l'a envoyé, que celui qui agit conformément à la parole de Jésus et croit en celui qui l'a envoyé, entrera au Paradis. Remarquons encore ce que dit Marc au chap. I de son évangile<sup>5</sup> : « Il se trouvait à Jérusalem un homme possédé d'un démon qui parlait par sa bouche. Au moment où Jésus passait, ce démon se mit à crier, disant : Qu'es-tu à dire avec moi, ô Jésus, veux-tu me faire sortir de ce corps pour que les gens sachent que tu es un prophète de Dieu et que Dieu t'a envoyé ? Jésus lui ordonna de sortir et quand il fut sorti, l'homme s'assit et se tut<sup>6</sup>. Voilà une preuve bien délicate que Jésus est homme comme les autres hommes et Envoyé comme les autres Envoyés. Que les bénédictions de Dieu soient sur eux tous !

Un second groupe de chrétiens croit que Jésus est le fils de Dieu, c'est-à-dire qu'il est Dieu et Homme, Dieu du côté de Dieu<sup>7</sup> et Homme du côté de sa mère ; que les Juifs ont tué la nature humaine et que la nature divine, après l'entrée de la nature humaine au tabernacle, est descendue dans l'enfer<sup>8</sup> et en a fait sortir Adam, Noé, Abraham et tous les autres prophètes qui s'y trouvaient à cause du péché commis par leur père Adam en mangeant de l'arbre, et que tous ces prophètes sont montés au ciel en compagnie de la nature divine après

<sup>1</sup> Voir sur les paroles de celui qui m'a envoyé.

<sup>2</sup> Voir : en grec.

<sup>3</sup> Cf. Jean VI, vers. 40 et 47.

<sup>4</sup> Cf. Jean VI, vers. 37.

<sup>5</sup> Voir, 22 vers.

<sup>6</sup> Voir de son Père.

<sup>7</sup> Général.



que celle-ci se fut réduite à la nature humaine. A cette croyance impie et absurde (que Dieu nous garde de la partager !), nous répondons : vous êtes dans une bien grande erreur au sujet de Dieu et de son prophète Jésus. La preuve en est, dans vos propres livres, notamment dans ce que dit Marc au chap. XII : « Jésus dit aux apôtres : Sachez et croyez que votre Père céleste qui est dans le ciel, c'est-à-dire Dieu Très-Haut, est un seul Dieu (il n'a pas engendré et n'a pas été engendré) ». Quel témoignage conclut davantage contre vous que ce témoignage de Jésus lui-même et qui se retrouve dans vos évangiles !

Quant aux autres groupes de chrétiens, leurs croyances sont toutes erronées. Nous n'en parlerons pas, pour abrégér.

### 3.3. — *Exposition des dogmes qui, sauf de rares exceptions, sont admis par tous les chrétiens et réfutation de chaque dogme en particulier.*

Sachez (que Dieu vous fasse miséricorde) que les dogmes de la religion chrétienne sont au nombre de cinq, à savoir : 1° le baptême ; 2° la foi en la Trinité ; 3° la croyance de l'incarnation de l'hyperbasse du Fils dans le sein de Marie ; 4° le dogme de l'Eucharistie ; 5° la confession des péchés aux prêtres.

1) Voir, 22. Voir : Matth. XIX.

2) Ces paroles, qui manquent dans le texte de Marc, sont également défectives dans quelques manuscrits. Le schéikh Abd Allah Bey dit : C'est une chose étonnante qu'en face de ces déclarations de Messie les chrétiens aient pu rejeter l'unité de Dieu et préférer la pluralité, en disant l'éternelle substance divine en trois substances, dont ils appellent l'une Père, l'autre Fils et la troisième Saint-Esprit. En faisant ainsi, ils se sont mis en contradiction avec les prophètes en général et avec le Messie en particulier. On ne saurait admettre cette aberration qu'aux philosophes pérorés et idéalistes qui n'ont embrassé le christianisme que pour le contredire, au point de pousser les chrétiens à admettre des images et à méconnaître la vérité et l'erreur. La preuve la plus évidente de la contradiction entre les chrétiens et leurs propres évangiles, est cette parole de Marc (chap. XII) : « Il lui demanda : Quel est le premier de tous les commandements ? Jésus répondit : Le premier de tous les commandements, c'est : Écoute l'Éternel : le Seigneur votre Dieu. (Marc, notre) est le seul Dieu et tu aimes le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta force, de toute ta pensée et de toute ta force. Voilà le premier commandement, et le second, qui lui est semblable, c'est : Tu aimes ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commandement en dehors de ces deux ». Et dans la conclusion de Matthieu (chap. XXII) : « de ces deux commandements dépendent toute la loi et les prophètes ».

1<sup>re</sup> *Le baptême et sa description.* — Sachez que Luc dit dans son Évangile : « Quiconque aura été baptisé, entrera au ciel, et quiconque n'aura pas été baptisé, aura pour sa part le feu éternel. » En vertu de ce texte, les chrétiens croient qu'il n'est possible d'entrer au ciel que par le baptême. Mais, leur oppose-t-on, que dites-vous donc au sujet d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Moïse et de tous les prophètes ; sont-ils au ciel ou non ? Comme il faut absolument répondre qu'ils sont au ciel, on peut leur demander : Comment ? sont-ils entrés, n'ayant pas reçu de baptême ? A la réponse des chrétiens que la circoncision leur tient lieu de baptême, on peut encore leur objecter : Que dites-vous alors au sujet d'Adam, de Noé et de sa postérité, qui n'ont jamais été ni circoncis, ni baptisés, et sont cependant au ciel par le témoignage même de vos Évangiles, d'accord avec tous vos docteurs ? A cette objection, il leur est impossible de répondre d'une façon satisfaisante.

Sachez donc que le baptême est une de ces choses absolument insérées dans les Évangiles.

*Description du baptême.* — Dans toutes les églises on trouve un bassin en marbre ou en tuf, que le prêtre remplit d'eau en lisant une portion de l'Évangile et dans lequel il jette une assez grande quantité de sel et d'huile de baume de Judée. Si un homme, déjà adulte, voulant embrasser le christianisme, demande à être baptisé, il se présente devant le prêtre, accompagné de quelques chrétiens notables qui attestent du par Dieu sa résolution de recevoir le baptême. Le prêtre, se tenant près du bassin susdit, lui adresse ces paroles : « Toi, un tel, sache que si quelqu'un désire devenir chrétien, il faut qu'il croie que Dieu est en trois personnes, et quant à toi, il faut que tu croies qu'il n'est pas possible d'entrer au ciel sans le baptême ; que notre Seigneur Jésus est le Fils de Dieu ; qu'il s'est incarné dans le sein de Marie ; qu'il est homme et Dieu ; Dieu de la substance de son père et homme de la substance de sa mère ; qu'il a été crucifié ; qu'il est mort ; qu'il a vécu et est redevenu vivant trois jours après son ensevelissement ; qu'il est monté aux cieux et s'est assis à la droite de son Père ; qu'au jugement dernier c'est lui qui jugera les créatures ; enfin que tu croies ce que croit le peuple de l'Église. Mais, ô toi, crois-tu tout cela ? » Le néophyte ayant répondu oui, le prêtre prend dans un plat de l'eau du bassin et l'en asperge en lui disant : « Moi, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Puis il essuie l'eau avec une serviette et



s'en va. Par cette cérémonie, le néophyte est entré dans la religion chrétienne.

Si l'on s'agit de baptiser un enfant, les parents le portent à l'église, le huitième jour de sa naissance, et le placent devant le prêtre. Celui-ci lui adresse les mêmes paroles au sujet des articles de foi que nous avons vus. Le père et la mère ayant répondu oui, à la place de leur enfant, l'emportent et c'est ainsi que l'enfant devient chrétien. Voilà pour la description du baptême. Or sachez que cette eau que les prêtres mettent dans les bassins des églises, qu'elle y séjourne des années ou des époques plus longues encore, ne se gâte ni ne s'altère. Ce fait, sujet d'étonnement pour les chrétiens et qu'ils attribuent à la bénédiction du prêtre et à la sainteté de l'église, n'a d'autre cause que le sel et le baume qui empêchent l'eau de se corrompre. Mais les prêtres ont soin de jeter dans l'eau le sel et le baume pendant la nuit, au moment où aucun laïque ne peut les voir.

Du temps où j'étais encore dans les erreurs de l'ignorance, j'ai baptisé moi-même ainsi bien des gens, mais maintenant je rends grâces à Dieu qui m'a conduit vers la vérité et m'a fait voir des ténèbres à la lumière.

2° Le second dogme fondamental est la force la Trinité, condition indispensable pour entrer au ciel, d'après l'opinion des principaux docteurs.

Les chrétiens croient que Dieu est triple, que Jésus est le fils de Dieu et possède deux natures, une humaine et une divine, qui se sont fondues en une seule et même chose. La nature divine est devenue homme complet, engendré, créé, et la nature humaine est devenue Dieu passif, créateur, touré. Il se rencontre même des chrétiens qui prétendent que les trois personnes de la Trinité sont Dieu, Jésus et Marie. Cette assertion mérite à peine d'être reléguée. Tout homme de sens raison se détache d'une croyance qui tout au plus peut amuser les enfants, mais dont rient les hommes intelligents. Pour ma part, je remercie Dieu de m'avoir fait comprendre l'erreur de ceux qui prétendent que le Christ est le fils de Dieu et que son essence, sa puissance et sa gloire sont égales à celles de Dieu. Non, cela est faux, et la preuve en est la parole de Marc au chapitre XIII de son évangile. Les Apôtres ayant interrogé Jésus au sujet de

1) v. 32. Mais qu'est-ce que Jésus le fils, mais qui manque dans le pas-

l'heure à laquelle aura lieu le jugement dernier, Jésus leur répondit : « Cette heure nul ne la connaît, pas même les anges qui sont dans le ciel ; nul ne la connaît que le Père seul, c'est-à-dire Dieu ».

Par cette parole, Jésus se reconnaît inférieur en science aux anges et affirme que Dieu seul connaît l'heure du jour du jugement ; quant à lui il ne sait que ce que se Dieu lui fait savoir.

De même, au chapitre XXVI de son Évangile, Matthieu dit : La nuit dans laquelle les Juifs avaient décidé de s'emparer de Jésus, pour le tuer, il fut angossé et vint d'une grande tristesse. Or, quiconque est triste et angossé, n'est ni Dieu ni fils de Dieu aux yeux de tout homme de bon sens.

Venons maintenant à la seconde partie du dogme qui attribue à Jésus deux natures, une humaine et une divine, qui se sont fondues en une seule et même chose. Autant veut dire que l'eau et le feu, la lumière et les ténèbres peuvent se fonder en une seule et même chose. L'une de ces choses étant justement le contraire de l'autre, l'impossibilité d'une fusion saute aux yeux. Comment donc pourrait-il entrer dans une raison saine que le Créateur des créatures, existant par lui-même, se soit fondu avec une de ses créatures au point de devenir avec elle une seule chose ? Et où donc était la nature divine quand la nature humaine était morte, puisqu'elle affirmait que la nature divine s'était unifiée, mêlée avec la nature humaine et s'y était incarnée ? Qu'est-ce qui a séparé les deux natures, quand le corps et la nature humaine furent frappés de verges, la tête couronnée d'épines, le corps pendu au bois et percé de lances, alors que Jésus criait sous les douleurs de l'épouvante et de la frayeur ? La nature divine était-elle absente dans ces moments terribles, malgré la fusion et l'incarnation ?

Il est vrai que les chrétiens prétendent qu'au moment de la crucifixion la nature divine avait abandonné Jésus et était descendue aux enfers pour un futur sortir les prophètes ; qu'après cela elle vint rejoindre la nature humaine restée pendant ce temps égarée, la fit sortir du tombeau et monta avec elle au ciel. — mais toutes ces prétentions sont fausses et contraires au bon sens.

\* Texte parallèle, Matth. XXIV. 36. Cette citation nous paraît prouver de nouveau que l'auteur étoit de mémoire.

† Voir : Comme, selon eux, la nature divine (qui) devenue identique à la nature humaine puisqu'elle s'était unifiée... qu'est-ce qui les a séparés quand est



Comment, d'autre part, peuvent-ils soutenir les deux natures de Jésus, en face des évangiles qui ne lui attribuent qu'une seule nature humaine ? Nous lisons, en effet, au chapitre XIII de l'évangile de Matthieu : Quand Jésus quitta la ville<sup>1</sup> où il était né, les gens l'ayant traité avec dédain, il dit : « Un prophète n'est dédaigné que dans sa ville », parole par laquelle Jésus déclare être un prophète d'entre les prophètes, qui tous n'ont jamais eu qu'une seule nature humaine.

Une parole plus caractéristique encore est celle que Simon Pierre, chef des Apôtres<sup>2</sup>, adressa aux Juifs au sujet de leur consultation avec Jésus : « O hommes, enfants d'Israël, écoutez mes paroles, sachez que le Messie est un homme qui s'est montré à vous, de la part de Dieu, avec des miracles et des prodiges que Dieu a opérés par ses mains, et vous avez été rebelles à son égard ». Ceci se trouve dans le livre des Actes des Apôtres qui, chez les chrétiens, jouit de la même autorité que l'Evangile. Pourrait-il y avoir un homme plus digne de foi que Simon, plus véridique que lui ? Eh bien, ce Simon Pierre, dont la mémoire est bénie parmi les chrétiens à cause de ses vertus et de sa piété, témoigne que Jésus est un homme d'entre les hommes issu d'Adam, d'entre les prophètes et les envoyés que Dieu a assistés par des miracles. Il n'en est pas autrement pour les miracles de Jésus. Il agitait par la puissance de Dieu et non en vertu de la sienne propre.

Où donc trouver la raison plausible qui puisse autoriser les chrétiens à affirmer que la divinité, après s'être incarnée dans l'humanité de Jésus, est devenue avec elle un homme complet, créé, et que l'humanité de Jésus, c'est-à-dire son corps, est devenue un Dieu complet, créateur, incréé ? Comment Satan a-t-il pu les aveugler au point de les porter à croire pareille chose impossible, contraire à la raison et à la nature des choses ?

Ajoutons encore ce que dit Luc à la fin de son Evangile : « Après sa résurrection deux hommes d'entre ses disciples, à savoir Cléopas et Luc, le rencontrèrent. Jésus leur dit : Pourquoi êtes-vous ainsi tristes ? Ils lui répondirent : Tu es donc le seul dans la ville de Jérusalem qui ne sache pas ce qui est arrivé ces jours-ci à Jésus, qui

<sup>1</sup> Var : sa dirige sera la ville.

<sup>2</sup> Un ms. lit trois raisons. An. Saül qui veut dire rocher; les autres disent An. Saül, le chaudronnier.

était un homme juste et approuvé de Dieu en paroles et en œuvres, devant Dieu et devant les hommes. Ce témoignage des disciples prouve une fois de plus que Jésus était un homme, approuvé de Dieu et nécessairement un créateur, ni un Dieu, ni un Fils de Dieu.

3° Le troisième dogme consiste à croire que l'hypostase du Fils s'est incarnée en la personne de Jésus, dans le sein de Marie. Sachez (que Dieu vous fasse miséricorde) que les chrétiens croient que Dieu aurait puni Adam et sa postérité, à cause du péché d'Adam d'avoir mangé de l'arbre. Puis Dieu, ayant en compassion d'eux et voulant leur faire grâce en les faisant sortir du feu, a envoyé son Fils, qui s'est incarné dans le sein de Marie, qui a pris le corps de Jésus et est devenu homme et dieu, homme de la substance de sa mère et dieu de la substance de son père. Mais Jésus n'avait d'autre moyen de faire sortir Adam et sa postérité du feu que sa mort, par laquelle toutes les créatures ont été rachetées de la main de Satan. Il est donc mort, de mort violente, a revécu après trois jours et est descendu aux enfers, dont il a arraché Adam et les autres prophètes.

Cette doctrine extraordinaire ne repose sur aucun fondement; jamais ni prophète, ni envoyé, n'a enseigné quelque chose de semblable; comment se pourrait-il, du reste, que le Créateur éternel se fût transformé en chair et en sang, qu'il eût un fils seul dans les cieux soit sur la terre, qu'il eût eu lui des successeurs de temps ou des changements d'état? Non, Dieu est celui qui n'a à côté de lui ni pareil ni semblable; il n'est d'autre Dieu que lui! que sa gloire soit sanctifiée et ses perfections exaltées en face de la chair destinée à mourir! Celui qui est le vivant ne saurait mourir; celui qui a fait des Cieux son trône, n'a pu incarner son essence suprême et sainte dans le sein d'une femme.

Mais disons la question: Vous croyez, n'est-il pas vrai, que Jésus est Dieu, que celui qui ne le croit pas, n'est pas chrétien? Comme il leur faut absolument répondre oui à cette question, nous leur disons: Vous avancez une grande erreur et une impossibilité manifeste; car, quoiqu'on fasse, votre doctrine sur Jésus ne peut s'expliquer que de l'une de ces cinq façons: 1° Vous le faites Dieu éternel ou résidant dans le Dieu éternel: 2° Jésus a dit cela

\*) Var: du châtiment de l'Enfer.



de lui-même, ou bien ses disciples, qui vous ont apporté sa religion, vous l'ont dit ? 3<sup>e</sup> Vous le faites Dieu à cause de son ascension aux cieux ; 4<sup>e</sup> Vous le faites Dieu à cause des prodiges qu'il a opérés ; 5<sup>e</sup> Vous le faites Dieu à cause de sa naissance extraordinaire sans intervention d'un père. Si vous le faites Dieu pour ces raisons, nous vous dirons que la naissance de Jésus n'est pas plus extraordinaire que celle d'Adam, venu à l'existence sans père ni mère ; ni plus extraordinaire que l'existence des anges créés sans l'intervention ni de parents, ni de matière, ni d'argile. Cependant on n'appelle Dieu ni les anges, ni Adam ; et vous, vous ne le faites pas non plus. Dites-nous donc quelle différence il y a entre Jésus et ceux dont l'existence est plus étonnante que la sienne ?

Si vous dites que Jésus est Dieu, à cause des miracles qu'il a opérés, nous répondrons : Vos propres docteurs enseignent que le prophète Élie a fait revivre un homme pendant sa vie et un autre après sa mort ; or, opérer dans le Purgatoire, après sa mort, le miracle de ressusciter un mort est bien plus extraordinaire que de le faire pendant sa vie. Élie, lui aussi, a ressuscité un mort ; de plus, ayant invoqué la bénédiction sur la farine et l'huile d'une vieille femme, la farine ne s'épuisait pas dans le vase ni l'huile dans la cruche pendant sept ans, et encore, ayant demandé de recevoir la pluie pendant sept ans, Dieu exauça sa prière. Vous alléguiez que Jésus a nourri avec cinq petits pains cinq mille personnes ; mais Moïse, l'interlocuteur de Dieu, ayant prié Dieu en faveur de son peuple, a nourri pendant 40 ans plus de 600,000 personnes avec la manne et les oïllons.

Jésus a marché sur la mer sans s'y noyer, mais Moïse, ayant frappé la mer de sa verge, l'a fendue et y a frayé un chemin par lequel tout son peuple a passé. Pharaon, ayant voulu les poursuivre, s'y est noyé avec son armée. Il a fait jaillir du rocher douze sources, une pour chaque tribu, des enfants d'Israël. Il a frappé les habitants d'Égypte de dix prodiges qui étaient des châtimens extraordinaires : 1<sup>o</sup> Il jeta son bâton qui devint un terrible serpent engloutissant les produits de la sorcellerie ; 2<sup>o</sup> Il a rendu pueriles les eaux et en a fait mourir tous les animaux ; 3<sup>o</sup> Il a envoyé contre eux des grenouilles au point d'en remplir leurs maisons ; 4<sup>o</sup> Il a donné aux poux pouvoir sur leurs corps ; 5<sup>o</sup> Il a envoyé contre eux diverses espèces de

\*) Telle que les Musulmans tiennent à Moïse.

marchés ; 6° Il a fait mourir tous leurs animaux domestiques<sup>1</sup> ; 7° Il a enlevé leurs corps d'incendres ; 8° Il a envoyé contre eux le froid qui faisait périr tous leurs arbres ; 9° Il a envoyé des sauterelles sur tout leur territoire ; 10° Il les a frappés de lanchres pendant trois jours et trois nuits.

Si vous dites que Jésus est Dieu parce qu'il est monté au Ciel, il faut que vous disiez de même qu'Élie et Élie<sup>2</sup> sont des dieux parce qu'ils aussi sont montés au Ciel, sans conteste du même parti. De même encore Abdon<sup>3</sup> l'évangéliste est monté au Ciel, selon le texte de la Thora<sup>4</sup> et l'accord de vos docteurs.

Si vous faites Jésus Dieu, parce que lui-même a revendiqué la divinité pour lui, vous ne dites pas la vérité et il y a dans vos évangiles de quoi vous réfréner. En effet, dans l'évangile qui est entre vos mains, Jésus, attaché à la croix, s'écria : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Comme précédemment déjà, d'après le texte de l'évangile, il avait dit : « Dieu m'a envoyé vers vous », et avant ainsi qu'il était de la même nature que les prophètes envoyés. Du reste le passage « Jésus crucifié cria et s'adressait Dieu, mon Dieu » ne fait pas partie du vrai évangile ; c'est une de vos nombreuses interpolations. Nous ne l'avons mise que pour argument que pour mettre au jour votre imposture.

4°. *L'Eucharistie*. — Sachez (Dieu vous le fera connaître) que les chrétiens croient qu'un morceau de pain azyme, après quelques paroles d'un prêtre, devient à l'instant même le corps de Jésus. De même quelques paroles que le prêtre lit sur une coupe de vin, changent au même instant ce vin en sang de Jésus.

Voici ce qui est leur usage à cet égard : Un prêtre qui se trouve à la tête de chaque église, apporte chaque jour à l'église un petit pain azyme ; à la prière il prononce quelques paroles sur le pain et le vin que les chrétiens croient dès lors être changés en corps et en sang de Jésus.

On tient cette doctrine d'une parole du évangile de Matthieu, chapitre XXVI : « Le jour, avant sa mort, Jésus réunit ses disciples : ayant pris du pain, il le rompit et leur en distribua à chacun en

<sup>1</sup> Voir : Il a changé leurs vaches en sang.

<sup>2</sup> C'est le nom de Héséon chez les Musulmans.

<sup>3</sup> Voir : Ézékiel et Amos.

<sup>4</sup> Voir : Les Thora.



morceau, en leur disant : Mangez, ceci est mon corps ; puis il leur donna une coupe de vin, en leur disant : Buvez, ceci est mon sang. » Voilà ce que dit Matthieu dans son évangile ; mais Jean, qui a accompagné Jésus jusqu'à la fin<sup>1</sup>, ne dit mot dans son évangile de cette histoire du pain et de vin. Cette divergence démontre clairement l'erreur de Matthieu et de sa narration.

Les chrétiens croient, en outre, que chaque fraction du pain ayme est Jésus avec tout son corps en longueur, en largeur et en épaisseur ; y en eût-il cent mille morceaux ou davantage, chaque morceau n'en feroit pas moins Jésus tout entier.

Mais, leur dirons-nous, mettons que le corps de Jésus eût dix empanes de longueur, deux de largeur et un empan d'épaisseur, tandis que le pain ayme que bénit le prêtre peut avoir trois empanes de longueur. Comment un corps de dix empanes de longueur, deux de largeur et un empan d'épaisseur peut-il être contenu dans une chose de trois empanes de longueur ? C'est l'absurde !

A cette objection les chrétiens répliquent ; dans un miroir de la surface d'un dinar on peut voir les plus hautes constructions et les plus grands châteaux placés en face et qui sont de plus de mille fois plus grands que le miroir. Mais, leur dirons-nous, ce que l'on voit dans le miroir est un accident et non pas une substance<sup>2</sup>, tandis que vous croyez que la substance de Jésus mesurée bien que son accident (ou sa forme) sont dans le pain ayme, ce qui est opposé à la raison. De plus, vous êtes d'accord que Jésus est monté au Ciel et s'y est assis à la droite de Dieu : qui donc fait descendre pour vous son corps vers ce pain ayme ? Et encore Jésus est un homme unique, tandis que vous croyez que chaque fraction de pain renferme tout le corps de Jésus, et si l'on partageait le pain en cent mille fractions, vous admettriez qu'il y a dans ce seul pain cent mille Jésus. Multipliez maintenant ce nombre avec celui de tous les pains aymes distribués dans vos diverses églises et vous obtiendrez un nombre de Jésus quasi insaisissable. Vainement celui qui expose pareille doctrine et le croit, il faut que Dieu lui ait ôté l'esprit.

*Description de l'Eucharistie.* — Le prêtre ordonne à son servent de

<sup>1</sup> Par : Jusqu'à ce qu'il fût mort.

<sup>2</sup> Par : D'un accident.

<sup>3</sup> Les philosophes arabes opposent *Al'Acad*, l'accident, à *Al-Djannat*, la substance ou l'essence.

lui pétrir un pain arême de Bas fleur de farine et de la chair. Puis il porte ce pain à l'église avec un vase en verre rempli de vin et commande de sonner les cloches. Quand les chrétiens se sont réunis pour la prière à l'église où ils se placent sur des bancs, le prêtre verse du vin de verre un peu de vin dans une coupe d'argent et met le pain dans une serviette propre. Ensuite il se place devant les rangs, se tournant vers l'Orient. Il prend le pain dans sa main et lit : Jésus, le Christ<sup>1</sup>, la nuit où les Juifs s'emparèrent de lui, prit du pain<sup>2</sup> dans sa main bénie et levant les yeux au Ciel vers le Dieu tout-puissant, il prononça la louange prescrite, rompit le pain, le distribua aux Apôtres moroses par morceau et leur dit : Mangez, ceci est mon corps. Dès qu'il a fini la lecture de ces paroles, le prêtre s'agenouille en personne devant ce pain, constatant par là que c'est le corps de Jésus et qu'il est le fils de Dieu, et en s'agenouillant il lui s'adressant au pain : Tu es le Dieu des Cieux et de la terre, tu es le fils de Dieu né avant tous les âges, c'est toi qui nous a sauvés des mains de Satan et a pris un corps dans le sein de Marie, c'est toi qui as ouvert les portes du Paradis<sup>3</sup> : après avoir vaincu Satan tu l'as assis à la droite de ton Père dans le Ciel. Je te demande de pardonner mes péchés et ceux de ton peuple que tu as sauvé par ton sang. Puis il montre ce pain aux rangs des chrétiens qui tous tombent à genoux en adorant. Après cela il prend la coupe de vin et leur dit : Notre Dieu, le Christ, avant sa mort, prit une coupe de vin, la donna aux Apôtres en leur disant : Buvez, ceci est mon sang. Puis il se penche devant la coupe, la montre aux chrétiens qui tous se prosternent à leur tour. Ensuite il mange le pain, boit le vin et finit la lecture de ce qui reste de l'évangile. Après cela il donne la bénédiction et on se sépare<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Par : Notre Dieu Jésus, le Christ.

<sup>2</sup> Par : Du pain arême.

<sup>3</sup> Par aposte : Pour ceux qui croient.

<sup>4</sup> Le Schéikh Abd Allah Bey dit : Il est inutile de nous occuper à discuter par des preuves l'insuffisance de leurs dogmes qui ne procèdent ni de prophètes ni d'écrits, mais que les écrivains ont fabriqués dans les siècles plus de trois siècles après Jésus. La Thora, comme les autres livres prophétiques, témoigne contre eux. Dans quel livre, par exemple, trouvez-vous que Dieu éternel et immortel ait eu deux personnes ? Quel écrit a annoncé que Dieu a un Fils ou lui a donné un Esprit ? Quel a mangé du pain et bu du vin prétendant que par la prière un prêtre pourrait donner à Dieu un corps et du sang ? Quel Prophète a déclaré que le repentir d'Adam n'a pas été agréé et que son péché imputé à sa postérité a obtenu la mort sur la croix du Messie ?



8° *La confession des péchés et la description de ce dogme.* — Sédulius (l'un vous l'avez insinué) que les chrétiens croient que, pour entrer au Ciel, il faut absolument confesser ses péchés au prêtre, et que la fait d'avoir caché au prêtre un seul de ses péchés rend la confession de tous les autres inutile.

Chaque année, lors de leur carême, ils se rendent dans les diverses églises pour confesser au prêtre, chargé de l'administration de l'eglise, tous leurs péchés. La route de l'année ils ne se confessent qu'en cas de maladie ou de danger de mort. Dans ce cas ils envoient chercher un prêtre qui se rend auprès du malade, entend la confession de tous ses péchés et lui en donne l'absolution. A leurs yeux tout péché pardonné par un prêtre est également pardonné par Dieu. C'est pour cette raison que le Pape, habitant la ville de Rome, comme le Jésus (comme ils prétendent) accorde à qui il veut des certificats de pardon des péchés, d'affranchissement de l'enfer et d'entrée au Ciel. En retour de cela il reçoit de grandes sommes d'argent. Les prêtres qui le remplacent sur toute la surface du monde chrétien, en font de même et délivrent des certificats d'absolution des péchés, d'entrée au paradis et d'affranchissement de la loi de l'enfer. Les chrétiens payant pour ces certificats des sommes considérables, les gardent soigneusement et, à la mort d'un des leurs, les déposent dans le cercueil, fermement convaincus qu'en vertu de ces certificats ils doivent entrer au Paradis. Voilà une des ruées des prêtres pour soustraire de l'argent aux chrétiens.

Nous leurs objectons : Pour quelle raison pratiquez-vous cela ? Jésus ne vous l'a pas ordonné. Dans vos évangiles aucun texte ne s'y rapporte. Dans vos livres vous ne trouvez aucun indice que Marie, mère de Jésus, ou ses Apôtres ou ses disciples, aient confessé leurs péchés à Jésus qui cependant, selon vous, est Dieu et fils de Dieu et par conséquent plus à même de pardonner les péchés que tous les prêtres.

Le plus, qui absout les prêtres, homme comme vous, chargé de péchés comme vous, parfois plus que vous ! Vraiment vous êtes des gens aveugles et vos prêtres sont encore plus aveugles que vous. Or, quand un aveugle conduit un autre aveugle, tous deux tombent dans l'abîme. C'est ainsi que vous tombez en enfer avec vos prêtres. Dieu vous ayant retranché la possibilité du pardon, parce que vous lui avez associé quelqu'un comme il est écrit dans le Corin : Dieu ne pardonne pas ceux qui lui donnent des associés. En dehors de ce

péchés-le Dieu pardonne à qui Il veut. Malgré cela, « Il » peut toujours que Dieu vous pardonne, il est impossible que la prière la puisse faire, car nul ne peut pardonner les péchés que Dieu seul,

#### § 4. *La foi aux Symboles<sup>1)</sup>.*

Ce Symbole que tous les chrétiens, excepté un petit nombre, admettent, a été composé par un de leurs premiers chefs nommé Simon<sup>2)</sup> Pierre (le rocher), habitant la ville de Rome. En voici le contenu<sup>3)</sup> : Nous croyons en un seul Dieu, le Père, possesseur de toutes choses, créateur des choses que l'on voit et de celles que l'on ne voit point. Nous croyons en un seul Seigneur, le Christ, fils de Dieu, premier-né de toutes les créatures, engendré du Père avant tous les siècles et maintenant né, Dieu vrai, de Dieu vrai substance de son Père qui, par lui, a donné l'existence à toutes choses, créateur de tout ce qui existe, qui, à cause de nous, humanité, et à cause de notre salut, est descendu des Cieux, s'est fait chair par l'opération du Saint-Esprit, est devenu homme, et est né de la vierge Marie. Il a souffert et a été crucifié sous le roi Pilate<sup>4)</sup>, a été enseveli et est ressuscité d'entre les morts le troisième jour, comme cela avait été écrit par les prophètes. (C'est une erreur, jamais les prophètes n'ont dit quelque chose de semblable.) Ensuite il est monté au Ciel et s'est assis à la droite de son Père ; il reviendra une autre fois pour juger les vivants et les morts. Nous croyons au Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils<sup>5)</sup>, par qui les prophètes ont parlé. Nous croyons au Baptême en rémission des péchés. Nous croyons à la résurrection de nos corps et à la vie éternelle.

Voilà le symbole par lequel les chrétiens s'égareront amollessement. Examinons d'abord le premier article : « Nous croyons en un seul Dieu, le Père, possesseur de toutes choses, créateur des choses que l'on voit et de celles que l'on ne voit point, et nous croyons en un seul Seigneur, le Christ, Dieu vrai de la substance de son Père ». A

<sup>1)</sup> Voir : Le Symbole.

<sup>2)</sup> Voir : Pierre.

<sup>3)</sup> Reproduction du Symbole du Nôtre ou d'Alaman, avec quelques variantes.

<sup>4)</sup> Jérusalem, Voir : Alaman.

<sup>5)</sup> Note marginale du texte imprimé : « A cet égard, il y a désaccord entre l'Eglise romaine ou occidentale et l'Eglise grecque ou orientale. Selon l'Eglise orientale, le Saint-Esprit procède du Père et non du Fils. »



leur témoignage que Dieu est un, se rattache donc le témoignage que Dieu a un fils qui est Dieu comme lui et qui est de la substance de son Père. C'est le comble de l'association et en même temps le comble de la contradiction et de la négation de l'unité du Dieu un et unique sans associé et sans pareil.

2° Après avoir déclaré que Dieu a créé toutes choses, le symbole ajoute : « Nous croyons que toutes choses ont été appelées à l'existence et étudiées par l'intermédiaire du Christ, qui ainsi se trouve co-créateur avec Dieu. Il y a aussi contribution entre l'article qui dit : Dieu est le créateur des choses que l'on voit et de celles que l'on ne voit point, dans lesquelles entre le Christ, vu qu'il fait partie nécessairement soit des choses que l'on voit, soit de celles que l'on ne voit point, et entre cet autre article qui déclare que le Christ a créé toutes choses mais n'a pas été créé. »

3° Le symbole, après avoir déclaré que le Christ a créé toutes choses, ajoute : qu'il est né de son Père avant les siècles et qu'il est le premier-né de toutes les créatures. Or, ou bien toutes choses ont été créées avant sa naissance et alors il n'existait pas, ou bien après sa naissance et alors il était un enfant à la mamelle. On peut se demander aussi qui, avant sa venue au monde et à l'existence, gouvernait les cieux, la terre et tout ce qui s'y trouve et comment il peut être le premier-né de toutes les créatures s'il est le créateur de toutes ? Eh bien ! c'est cette contradiction qui est la base de la foi chrétienne, parce que tous les chrétiens admettent d'un côté que le Christ est éternel, créateur et immortel, et de l'autre qu'il est engendré dans le sein de Marie qui l'a porté et enfanté.

4° Passons maintenant à l'article : Dieu vrai de la substance de son père, et à cet autre article : Il est descendu du ciel et s'est incarné dans dans le sein de sa mère<sup>1</sup>. Que le Christ ait eu dans le ciel un corps de la substance de son père, qu'il soit descendu et se soit incarné<sup>2</sup>, tout cela n'a rien d'étonnant. Ce qui serait étonnant, c'est que celui qui n'a ni corps ni substance se fût incarné. Qu'il soit existé, notre Dieu, créateur des substances et des formes (accidents) : il ne possède aucune substance dont il aurait formé le Christ, ou dont il aurait détaché une parcelle pour la déposer dans le sein de Marie, ou la mêlant avec son sang, *verba barbareque* que. Impossible de

<sup>1</sup> Var. : de Marie.

<sup>2</sup> Var. : dans le sein de Marie.

se figurer une plus grande harissesse. Ordonne à Dieu qui nous a mis à l'abri de pareilles épreuves.

Sachez, du reste, que les bestes de l'air sont ignorantes et douces comme tous les autres ; à preuve ce que dit Luc au chapitre XIV des Actes des Apôtres : « Certes Dieu est le créateur de l'univers avec tout ce qu'il renferme » et, « Dieu est le maître des cieux et de la terre ; il n'a bâti point des temples sans le secours d'hommes et n'a besoin d'aucune chose, parce que c'est lui qui donne aux hommes la vie, et par lui nous existons et nous vivons » ; et encore : « Dieu a révélé les livres saints et par lui les prophètes ont parlé ». Nous n'avons nul besoin de pousser plus loin notre démonstration ; tentons nous demanderons encore aux chrétiens : en symbole sur lequel vous êtes tous d'accord et que vous ne pouvez rapporter ni à un livre, ni à un prophète qui l'aurait communiqué, est-il entièrement vrai ou entièrement faux ? S'ils répondent qu'une partie en est vraie et qu'une autre en est fautive, ils s'accusent eux-mêmes d'infidélité, car on ne saurait rapporter des choses fausses à Dieu. S'ils déclarent que tout est vrai, ils confessent par là que le Christ est créé et engendré, et que Dieu l'a créé, comme il a créé les choses que l'on voit et celles que l'on ne voit point.

(A suivre).



# REVUE DES LIVRES

---

**Hibbert Lectures. 1885.** — Lectures on the influence of the apostle Paul on the development of Christianity, delivered in London and Oxford, in April and May 1885, by Otto Pfleiderer, D. D., professor of theology in the University of Berlin. — Translated by J. F. Salih. — Williams and Norgate, London, 1885.

Nous sommes en retard pour parler aux lecteurs de cette *Revue* des conférences récemment faites à Londres et à Oxford par M. le professeur Pfleiderer, de Berlin, le plus éminent représentant dans l'Allemagne actuelle de la tendance philosophique, religieuse et critique dont les travaux du Schleiermacher et de Fr. Chr. Baur ont été dans le cours du ce siècle les *Standard-Works*. On sait que les *Hibbert Lectures*, conférences sur un sujet déterminé d'histoire religieuse, sont chaque année en Angleterre « l'événement de la saison » pour la partie la plus éclairée du public anglais, ou du moins du public qui s'intéresse à cet ordre de questions. Mais ce public spécial est en Angleterre plus nombreux qu'ailleurs. Les conférences annuelles sont, après qu'elles ont eu lieu publiquement, réunies en un volume par les soins du Comité chargé d'exécuter le testament du fondateur, M. Hibbert. Après avoir lu le nouveau volume, nous comprenons sans peine le succès de haute estime dont les *Lectures* du professeur Pfleiderer ont été honorées. Il est difficile de mieux résumer sous une forme plus méthodique et plus claire des questions par elles-mêmes si compliquées, et très souvent branchées, parmi nous comme en Angleterre, sous ce titre-général, cette science délicate; cette souffrance native en soi-même et en son propre avoir, qui, sous d'autres circonstances, entraînerait les jugements qui s'en sont faits sur les sujets les plus épineux de l'histoire des religions. Il s'agit ici des origines du christianisme et de l'Eglise chrétienne.

Comme on lui a fait toucher aux reproches de beaucoup de ses contemporains, nous devons, pour rester fidèle au caractère de neutralité de la *Revue*, nous borner strictement à l'exposition de la théorie historique de M. Pfleiderer, sans la discuter, la combattre ou l'appuyer.

C'est de une façon seulement, bien qu'au siècle dernier quelques travaux aient déjà été faits à travers les murs épais d'une tradition cimentée par les siècles, qu'on a reconnu pleinement l'importance et l'originalité du Paulinisme (christianisme de Saint-Paul) dans la formation de la première Eglise chrétienne. Par conséquent même il s'est trouvé des esprits qui ont voulu faire de saint Paul à la

plus de Jésus le fondateur réel du christianisme, exagération que Paul tout le premier réfute de la manière la plus formelle. Ce qui est plus vrai, c'est qu'il est le père de la première théologie chrétienne et qu'à son action personnelle est dû le détachement du legalisme juif, hérésien ou plutôt nul des toutes premières communautés chrétiennes. Ce détachement était sans doute impensable autrement dans les premières poésies par Jésus. Il aurait pu s'effectuer plus tard et par d'autres, mais il aurait pu aussi ne pas se produire, avorter dans son germe, et alors le christianisme serait demeuré cantonné dans un coin du judaïsme, sans issue d'expansion et sans avenir.

C'est de là que part le Dr Pfeiderer pour esquisser dans une première conférence les moments successifs dont la série joint le premier christianisme encore tout judaïsant des deux premiers apôtres à l'école d'une évangélisation chrétienne bien autrement large et compréhensive dans l'âme du pharisien Paul. La prohibition et le mystère du diable helléniste tiennent la transition. Quant à Paul lui-même, M. Pfeiderer décrit avec beaucoup de sagacité psychologique les troubles et les conflits de cette âme ardente, pieusement, très mystique, et qui avait puisé dans l'amoncellement des rabbins eux-mêmes, des motifs de reprocher au doute la suffisance de la loi juive comme moyen de salut. Certaines circonstances aidant, il vit brusquement s'épanouir une idée religieuse qui l'élevait par sa grandeur et sa beauté. Ce fut la venue du Drame où il crut voir le Crucifié lui apparaître dans sa gloire et entendre de sa bouche même le reproche de « regarder contre les aiguillons » de sa conscience. A partir de cette christophanie, analogue à celles qui forment le fond des rêves de la résurrection, Paul se considéra comme chargé d'une mission apostolique et d'élaborer toute une théologie nouvelle, à base chrétienne, que la doctrine antérieure a pour objet d'expliquer dans sa conception logique.

Pour bien comprendre la doctrine paulinienne, il faut toujours se rappeler que la christophanie du chemin de Damas en constitue le principe générateur. C'est ainsi déjà qu'on s'explique le même importance que Paul attache à la vie historique de Jésus. Sa mort et sa résurrection, plus une attention particulière accordée à la Cène symbolique dont elles vont précéder et qui en un sens en fait partie, tels sont les deux seuls faits pour lui importants, indispensables, qui lui servent de matériel historique et qui vont approcher tout le reste. La théologie rabbinique lui fournit la forme didactique; son profond sentiment personnel, le contenu.

Mais c'était dans un être subjectivement à Paul sous cette apparence de l'homme abstraitement qui guésait dans le judaïsme pour caractériser la substance des esprits collectifs. Il était dans esprit sélect, image de Dieu, fils et même fils réprouvé, premier-né, de Dieu, son premier secrétaire, son interprète et son organe dans l'œuvre continue de la création. Et puisque l'homme lui-même est créé à l'image de Dieu, le Christ est l'arché-type de l'homme, son idéal sélect, et l'homme doit lui devenir assimilable. En ce sens le Christ est



« l'homme du ciel », le représentant et le chef de cette humanité qui commença sur la terre avec Adam et dans les conditions de la malice, de l'innocence et du péché. Adam, l'homme terrestre, et le Christ, l'homme céleste, sont donc en quelque sorte les deux pôles extrêmes de cette même collectivité ou entité qui est l'humanité. Il en résulte que dans la théologie pauléenne le Christ est le chef, le modèle ultime de l'humanité véritablement saine de Dieu. Il est venu sous forme d'homme terrestre pour racheter cette humanité à la malédiction de la Loi qui conduisait à mort tous les pécheurs, c'est-à-dire et on fait tous les hommes excepté lui. Il a pris sur lui cette malédiction et s'y est immolé volontairement. Mais par cela même il l'a débarrassée, essentie, l'humanité a en lui subi la punition due à ses transgressions. C'était déjà une saine justice que les souffrances du juste pourrions produire une injustice dont il pouvait ainsi se venger. Mais cette exemption de l'humanité par son chef ne peut profiter qu'à ceux qui s'inscrivent à lui par la foi. Et qu'on note bien ceci, la foi de Paul n'est pas le simple croyance en vertu de laquelle on veut simplement pour soi ou fait attente, c'est l'amour mystique du mourir, de la croix, de la résurrection, de tout l'Éternel avec le Crucifié-Eucharistie. C'est ce côté mystique de la doctrine pauléenne qui a le plus vite et le plus complètement échappé à ses constructeurs comme à ses critiques. C'est à la fois ainsi comprise que sa véritable Enseignement de Paul sur la régénération, laquelle provient de cette appropriation de son nouveau principe religieux-croix, qui abolissent l'ancien et la crainte, le sentiment de la liberté à celui de la servitude, et qui engendrent tous les autres fruits d'une vie véritable, ceux en particulier de la charité.

Tel est le fondement essentiel de la doctrine pauléenne, et voici les importantes conséquences qui en découlent.

Le chef de l'humanité est mort véritablement pour tous les hommes, non pas seulement pour le petit peuple juif, mais même que l'Évangile a dû lui être annoncé en premier lieu. *Observations.* — La Loi a été condamnée et abrogée en la personne de son auguste victime. Destinée de la Loi juive. — L'utilité de cette Loi a été celle du précepteur qui instruit ses élèves, mais qui la quitte, lorsque celui-ci lui arrive à l'âge mûr. Il y a eu dans l'humanité l'ère de l'enfance ou de l'immaturité avant la loi, celle de l'adolescence ou de la loi, puis celle de la maturité ou de la liberté. Philosophie religieuse de l'histoire. — De toute le monde normal tombe à son terme. Rentrée le Christ reviendra dans sa gloire pour anéantir son œuvre de transformation éternelle, les Juifs se convertiront, l'humanité revenue par le nouveau principe et débarrassée de ses éléments anciens, inaugurera son âge nouveau de vie divine et béatifiée, les méchants seront anéantis, et Dieu finalement sera tout en tous. *Proximité de la parousie et de la fin du monde actuel.*

Telles étaient les applications principales du principe énoncé par cet esprit original et hardi; mais elles devaient l'autoriser dans les luttes qui s'engageraient singulièrement en l'ère apostolique.

La tradition continue dans l'écrit, en groupant judicieusement et en simplifiant les uns par les autres les renseignements du livre des Actes et ceux qui naturellement les peignent en authenticité et qui sont tous fournis par les lettres de Paul lui-même, les conflits qui ne touchent pas à s'élever entre le nouvel apôtre et ceux qui depuis le premier jour étaient unis à la tête de la première communauté. C'est à Antiochie, grande ville où s'était élevée la jeune secte des Églises nées de Juda et de Grèce, que la divergence naît. Paul et ses collègues du Christ, voulant l'observer cela. Les juifs qui imposent le surcroît de la loi et de la discipline relatives à la nourriture et à la manière de vivre quotidienne, sont plus du se voir exclu de l'assemblée. Les Actes nous disent que les judaïsants rebâtissent du leur première communauté et en conséquence, pour les paysans apostoliques, de l'observation de quatre principes que les autres sublimement reconnaissent suffisants pour les principes passés de polythéisme au monothéisme juif. Mais évidemment c'est là un motif nouveau qui s'établit pour tout par la forme des choses, et il est évident que les chrétiens du début, ou ne comprennent pas à ce qui se passe. Le fait est qu'à Antiochie, parmi les chrétiens, l'apôtre Paul se laisse satisfaire par l'absence de loi et qu'il ne veut de part et d'autre à considérer la loi comme une quantité négligeable. On s'en rend à Jérusalem. Pierre vient à Antiochie, et tout d'un coup les chrétiens Pierre, représentés comme en le reconnaissant l'apôtre, lui sont de cette perspective d'une scène en masse des chrétiens dans la secte des chrétiens du Christ et souvent après d'être penchés qu'à la manière d'un grand relâchement dans l'observation de la règle loi. Il ne s'agit donc à Antiochie comme les autres. Mais la part des règles de Jérusalem s'acquiesce du plus bel. Des « hommes de Jacques », qui paraît avoir toute la tête des légendes horribles dans la christianité inconsciente, viennent à Antiochie et condamnent les chrétiens de toute provenance de ne connaître aux principes de la loi pure sans pour d'être exclus de toute participation aux réunions de la réunion nouvelle. Leur ascendant leur interdit l'opposition aux chrétiens d'Antiochie. Les ex-pieux se voyaient venir se joindre, Pierre lui-même résistait sur une première tolérance. C'est alors que Paul rompt et, comme avec lui et lui répondit en termes très vifs ce qu'il appelle une « hypocrisie ».

La réponse vient donc complète entre Paul et les judaïsants rigides. L'apôtre les se surprend les traces d'une hostilité systématique du foyer juif-chrétien de Jérusalem contre la personne et l'œuvre de Paul. Le conflit aboutit un jour à une scène avec l'apôtre par l'Épître aux Galates où Paul va jusqu'à révéler la loi pure au moyen du caractère pur. Il se rend ensuite à Corinthe, comme nous le savons par les Épîtres aux Corinthiens, où Paul est obligé de se défendre contre les juifs apostoliques. Il semble avoir reconquis dans cette importante circonstance véritablement la confiance et l'autorité des premiers jours. C'est ce qui explique le ton le plus conciliant de l'Épître aux Romains, écrite de Corinthe.



L'Eglise chrétienne de Rome n'avait été fondée par aucun apôtre. Elle s'était constituée par le fait même que des chrétiens venus de diverses parties de l'empire s'étaient réunis dans la ville impériale. Paul n'y avait jamais été, mais voulait y aller. La communauté chrétienne de Rome était mixte, composée de Juifs et de Romains ou de Grecs. Là, dans cette immense cité, on trouvait plus vivement les affinités entre Juifs et Gentils également convertis, et l'esprit, plus généralement large, s'élevait au-dessus des divisions provinciales ou de petite cité. Il semble que l'élément romain avait emporté de bonne heure la supériorité sur l'élément juif et qu'il regardait celui-ci avec un certain mépris. Ainsi s'explique pourquoi Paul dans son *Epître aux Romains* se montre plus disposé à rappeler les prérogatives du Juif dans l'histoire et la préparation de la religion définitive. Il admet et veut qu'on tolère « les faibles en la foi ». Il y a les germes d'une réconciliation entre les deux partis de Pierre et de Paul qui se développaient la direction des nouvelles églises.

La quatrième conférence nous démontre le tableau de ces rapprochements qui devaient aboutir à la fusion dans la *Pré-catholicisme*. L'*Epître aux Philippiens* écrite par Paul à Rome même continue l'effort conciliateur de l'*Epître aux Romains*. De son côté, le judéo-christianisme s'en rendait pas aux églises des premiers jours. Provenant en fait l'apocryphe, qui n'est pas de l'apôtre Jean, qui doit avoir été écrite par un chrétien de Rome réfugié en Asie lors de la persécution de Néron. Il est facile de relever dans ce livre plus d'une allusion hostile à la tendance paulinienne, et pourtant il contient bien des choses qui rentrent dans la théologie paulinienne, nature transcendante du Christ, sa mort expiatoire, son caractère d'arché-type de l'humanité, sa dignité céleste et royale, etc. D'autre part, il n'est point question de circonstances obligatoires ni d'autres exigences particulièrement pénibles de la Loi juive. — L'*Epître de Jacques* est encore hostile au dogme paulinien de la justification par la foi qu'elle comprend, mais, dans la pureté de son point de vue moral, elle s'élève au-dessus des superstitions du legalisme.

Alors commence aussi la composition des *évangiles*. Celui de *Marc*, le plus ancien, est l'œuvre d'un païen. Il manque d'une façon trop marquée sur l'inspiration que l'on a pénétré le sens profond des enseignements de Jésus pour qu'on en puisse douter. Cependant on y découvre aussi nettement dans le récit de la Transfiguration, la tendance à concilier la théologie paulinienne et le point de vue de l'Apocalypse. L'*Evangile de Matthieu*, qui suit à la tradition transmise par Marc des éléments précis dans la tradition paulinienne, se montre plus exigeant au point de vue de la Loi et déclare que ceux qui en suivent les prescriptions sont les derniers, les plus petits, dans la « royaume de Dieu », mais il est si amer qu'il en lui en exclut par, ce qui faisait sans hésiter les premiers païens de Jérusalem. L'*Evangile de Luc*, écrit d'un païen, est de tendance païenne, mais il est le bon droit de la science païenne, mais sans esprit ni enthousiasme. Les quatre évangiles appartiennent à une

spécies plus vivantes encore, où l'on parle du judaïsme comme d'une chose étrangère et dépassée.

Un autre phénomène devait balier la soumission, c'est-à-dire le gnosticisme qui résulte au second siècle et peut-être même déjà au premier d'une convergence d'idées orientales antérieures au christianisme, mais qui, puissamment influencée et religieuse du temps, ne pouvait manquer de se faire valoir et de s'introduire dans les chrétiens comme hérétiques et schismatiques de cette époque primitive. Il trouvait bien certains points d'attache dans la doctrine paulinienne. Il y a déjà de la gnose (connaissance de la vérité transcendante enveloppée dans les ombres et les symboles de la religion vulgaire) dans l'Épître aux Hébreux, écrite sous Basille par un chrétien d'Alexandrie, bien moins déjà le paulinisme, tout en restant sur le même terrain. La Loi n'est plus l'opposé de l'Évangile, mais sa prolongation symbolique et le chrétien retrouve dans sa croyance toutes les réalités dont il ne possédait que l'ombre dans les institutions du judaïsme. L'Épître de Barnabé, sortie du même foyer, va encore plus loin. La Loi a été abolie par un démon qui a déçu les Juifs et leur a fait prendre dans un sens matériel et grossier ce qui leur avait été donné pur et sans mélange. — D'autre part, les *Épîtres pseudo-pauliniennes aux Colossiens et aux Éphésiens*, écrites au commencement du second siècle, contiennent l'acothisme judaïsant et dérivant une christologie transcendante, très universelle, et qui fait de la rédemption accomplie au bénéfice de l'univers entier, pas seulement des hommes, une victoire remportée sur les démons par la puissance divine condensée en Jésus-Christ. On voit remonter dans l'Épître aux Éphésiens l'importance nouvelle attachée à l'Église.

L'an 144, sous Antonin le Pieux, Marcien arrive à Rome. C'est un paulinien exilé. C'est lui qui va imprimer à la gnose chrétienne son caractère essentiel en enseignant le dualisme (le Dieu auteur de la Loi est autre et beaucoup mieux parfait que le Père éternel et le deuxième Dieu maître, tout corps est impur, et le corps du Christ n'a été qu'une apparence). La rédemption mondiale n'est que le Dénouage, le Dieu des Juifs, en faisant périr le Christ, a perdu son droit de gouvernement du monde.

A cette exagération du paulinisme répond celle du vieux parti de Pierre. Elle s'écoule dans ce courant romain à deux éditions, les *Remèdes* et les *Remontrances* qui exposent encore l'ancien racisme des Juifs contre Paul, qui l'identifient avec Simon le Magicien, mais qui, tout en combattant le gnosticisme incarné dans ce personnage suspect, voit elles-mêmes fortement imprégnées d'une gnose paulinienne.

Il était inévitable que, livrées en sens divers par ces tendances divergentes, les Églises chrétiennes fussent dominées par la loi qui s'imposait aux sociétés qui veulent vivre, et qui se sentent attaquées, c'est-à-dire qu'elles christianisent dans l'unité d'organisation et de doctrine le moyen de se maintenir contre la dissolution dont elles étaient menacées. De là, pendant la majeure partie du



second stade, les efforts ont eu lieu pour combler les divergences individuelles que le départ de communisme a créées collectivement. Cela devient une conséquence inévitable parce qu'elle est imposée par la question du *de* et du *de*. C'est le sujet de la dernière Conférence.

Cette injonction essentiellement ecclésiastique se traduit dès la fin du second siècle dans l'œuvre du *Discours d'Arnaud* aux Corinthiens. Moment d'un profondisme très différent, cette œuvre insiste surtout sur la façon de se grouper autour des presbytres ou autres responsables ecclésiastiques dans chaque église et de ne s'abandonner sous aucun prétexte à la dissidence. C'est le legalisme romain qui va remplacer la première liberté de l'Épître, et ainsi une relation entre la question et les autres théologies. Les autres offices postérieurs à l'Épître et à l'Épître ressemblent le même esprit ecclésiastique et la même opposition à la protest. Le rôle de mystique, devient dogmatique. L'écclésiologie et l'écclésiologie se constituent en une l'une de l'autre, et cela d'après la première, l'épître, la première descend à l'un des presbytres sur ses collègues, va devenir la loi de l'Église. On peut considérer sa représentation d'Arnaud dans les autres d'Arnaud. La première Église ecclésiastique est formée.

C'est la mortification, ce sera dans la performance de l'esprit l'opposé aux impressions pour l'homme, même en dehors des premières joues. La loi juive est bien abrégée, tenue pour délicate et délicate sans valeur abrogatoire, mais elle est maintenue par une loi naturelle.

Cette conférence se termine par des considérations sur l'influence du protestantisme dans les pays du Saint-Empire, le grand mouvement de l'Église pendant lui et la sa puissance absolue, et sur sa réapparition dans le reforme de Luther. Enfin M. Philibert nous offre en que paraphrase une traduction en prose moderne des doctrines spéciales du catholicisme.

On remarquera, d'ailleurs, l'absence de toute appréciation sur le valeur possible de la solution historique, l'art avec lequel il a su combiner toutes les nécessités de son plan législatif, les érudits économiques et extra-économiques, les administrations privées. Qu'on approuve ou qu'on blâme son gouvernement, ce n'est pas moins là l'homme qui s'impose désormais à tous ceux qui voudront en faire l'étude.

人 員 表

Ad. Franck Des rapports de la Religion et de l'Etat. — Paris, Poésie Altern. 1883. In-18 de XI et 187 p.

Avec un bon moyen de pitié, celui de la « Philanthropie » et l'assistance communautaire à la solution d'un ouvrage qui parut pour la première fois. Il y a vingt ans, sous le nom de *Philosophie du droit chrétien*. La nouvelle des milieux au public que le sujet traité par l'éminent professeur au Collège de France est d'une actualité brûlante, dans le monde entier par l'union entre les deux de l'un ou l'autre. M. J. Piquet avait écrit à l'origine : *Science de la politique et de la théologie, dans ses aspects sociaux et éthiques du droit naturel.*

Nous n'avons guère à nous occuper ici de la solution personnelle par l'auteur. Elle lui est inspirée par les plus nobles considérations sur les droits de la nature humaine, par un profond respect pour la religion et un ardent amour de la liberté. Peut-être la réalité n'est-elle pas si en pour-t-elle comme les auteurs s'efforcent à l'idéal du philosophe. Mais M. Franck a eu l'honnête idée de ne pas se borner à l'exposition et à la critique des principaux systèmes, appliqués en théorie ou présentés par des hommes éminents des temps modernes. Il a consacré une grande partie de son travail à l'histoire des rapports de la Religion et de l'État. Son livre donne un résumé clair et précis de ce que l'on pourrait appeler l'évolution des rapports entre l'Eglise et l'État en France.

M. Franck, en effet, s'est borné à étudier la question en France, ce qui suffit au besoin pour l'histoire publique et la recherche d'une solution applicable dans sa patrie française, mais non pour la philosophie qui se propose de traiter la question à un point de vue général et de fournir au problème une réponse d'une portée universelle. Faire l'histoire des rapports de l'Eglise et de l'État sans tenir compte de la différence entre les pays protestants et les pays catholiques, sans faire mention du système qui a prévalu aux États-Unis de l'Amérique du Nord, c'est se priver soi-même d'une base historique suffisamment étendue.

L'Orient et l'antiquité grec-romaine ont été laissés de côté volontairement par l'auteur. Nous n'avons rien à reprocher à sa détermination, mais les motifs que la loi lui a dictés sont pour le moins contestables. D'après M. Franck, les termes du problème d'aujourd'hui ne se trouvent pas dans des civilisations passées, « ce « Orient, c'est l'État qui fait défaut, puisque l'État se trouve absorbé par le « religieux; à Rome et dans la Grèce, c'est la religion qui est absente, car il « n'est pas permis d'appeler de ce nom une pure création de la poésie et de « l'art comme les croyances polythéistes religieuses de la race hellénique, ou « une autre religion de la politique, telle que le culte national des Romains. »

De ma demande ce qu'on entend par l'antiquité grec-romaine, M. Franck ne répond, pour lequel les Romains étaient la plus civilisée des peuples. On leur reproche-on mieux la vision de systèmes qui consistait à leur attribuer les institutions religieuses et les institutions politiques que dans les grandes civilisations orientales, en Egypte ou à Rome? Le grand avantage de l'histoire religieuse, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, c'est justement d'avoir étendu au-delà des limites du Christianisme et du Judaïsme le domaine des faits, d'après lesquels nous pouvons traiter à un point de vue philosophique les problèmes religieux ou sociologiques.

Dans les limites où s'est tenu M. Franck son livre s'en donne pas moins d'un intérêt tout particulier à l'histoire actuelle.

JOHN HAYES.



**Annales du Musée Guimet. Tome VIII. Le Yi : King ou Livre des Changements de la dynamique des choses**, traduit pour la première fois du chinois en français par P.-L. P. Philastre. — Première partie. — Paris, Leroux : 1885. gr. in-4 de 400 pages.

La Collection des Annales du Musée Guimet vient de s'enrichir d'un nouveau volume, le huitième de la série, exécuté dans les mêmes excellentes conditions typographiques auxquelles nos lecteurs nous ont habitués. Ce volume contient la première partie de la première traduction française originale du plus ancien livre cosmique chinois, le Yi-King ou Livre des Changements. En multipliant ainsi les traductions françaises des livres sacrés de l'Orient les promoteurs des Annales rendent un grand service aux études d'histoire religieuse dans notre pays. Pourquoi d'ailleurs nous pas l'ambition d'avoir en France quelque chose de semblable à la magnifique collection anglaise des « Sacred Books of the East » ? De pareilles entreprises nécessitent des efforts bien autrement durables que nos monographies ou nos mélanges, tel ou tel sur les questions les plus importantes.

Le Yi-King est, on le sait, un recueil de formules magiques. Il passe pour le plus antique monument de la littérature chinoise. En tout cas, il est par lui-même absolument incompréhensible; bien plus, les formules destinées à l'interpréter ne sont guère moins obscures que le texte, au sorte que pour y comprendre quelque chose il est nécessaire de traduire les commentateurs modernes de Tchéng Yé et de Tchéng Tsé. Encore ne sommes-nous pas bien sûrs de comprendre après avoir pris connaissance de ces commentaires à la seconde puissance.

Voici de quelle façon M. Philastre décrit la tradition concernant l'origine du Yi-King : « La substance primitive est une série de soixante-quatre hexagrammes ; ces hexagrammes sont formés avec deux sortes de traits : un trait plein — et un trait brisé — —. La tradition rapporte que Fou-hi contemplant le ciel, puis baissant les yeux vers la terre et en observant les productions, les récoltes, les apparences des saisons et les productions de la terre, les caractères du corps humain et ceux des êtres et des choses extérieures, commença par tracer huit Kua ou trigrammes, avec les deux lignes en question ; ensuite, combinant ces huit premiers Kua simples deux à deux, il en forma soixante-quatre hexagrammes ; c'est là son œuvre et la base du Yi-King ».

« Wén wáng, prince feudataire, sujet du dernier empereur de la dynastie des Shéung, exilé et interné comme suspect, réfréga, pendant son banissement, pour chacun de ces soixante-quatre signes, une formule de quelques mots, exprimant la valeur générale. Son fils Tchéng-Kong composa à son tour une formule pour chaque trait de chaque hexagramme. Plus tard, Khoung-tsé, représentant leur œuvre, composa plusieurs commentaires particuliers qu'on désigne ensemble, et avec arbitrairement, sous la rubrique de *Dis cours d'ailé*, »

Il est regrettable que le traducteur n'ait pas donné un résumé clair et succinct du système cosmogonique des commentateurs auxquels il s'attache de préférence. Telle qu'elle est, sa traduction risque de n'être accessible qu'à un très petit nombre de spécialistes.

La première partie du tome IX des *Annales* est annoncée comme devant paraître prochainement.



## CHRONIQUE

**France. Le Musée Guimet.** Par suite d'une regrettable erreur dont nous demandons pardon à nos lecteurs, la notice que nous avons soumise dans la précédente Chronique au transfert du Musée Guimet de Lyon à Paris a été rédigée de telle façon que plusieurs en ont conclu que la Chambre des députés et le Sénat s'étaient pas réunis avant la clôture de la session parlementaire la concernant avec le ministère de l'Instruction publique et M. Guimet. Cette interprétation est contraire aux faits. Le projet de loi ayant pour objet l'approbation de la convention passée entre l'Etat et M. Guimet, et portant ouverture au ministère de l'Instruction publique, des beaux-arts et des sciences, d'un crédit extraordinaire de 305,000 francs, a été voté par les deux Chambres sans discussion. A la Chambre des députés il a réuni 223 voix contre 7 seulement. Dès que M. Guimet sera mis en possession du terrain situé place d'Iéna, la construction pourra commencer; au moment où nous écrivons il n'y a plus que quelques formalités à remplir avant que l'on puisse livrer le sol aux ouvriers. Le tout va donc se terminer au printemps de 1867. Dès lors, devant une commission permanente a été établie à Paris, 39, avenue du Trocadéro, au sous-sol, les acquisitions nouvelles destinées à enrichir le Musée, tels que livres, médailles représentant des sujets religieux ou des scènes légendaires, gravures, porcelaines, céramiques grecs, ruines d'un pagode et de pyramides, manuscrits, le tout se rapportant à l'Inde ou à l'Extrême-Orient. Cette commission s'est pas ouverte au public; il faut une autorisation spéciale pour la visiter.

— *Les Juifs à Rome, d'après M. Hill.* Dans la dernière livraison de la « Revue des Etudes Juives » notre honorable collaborateur, M. Hill, continue l'étude très intéressante qu'il a commencée aux *Juifs à Rome* devant l'opinion publique et dans la littérature. M. Hill se propose de jeter un jour nouveau sur une question déjà souvent traitée, en distinguant plus nettement que ne l'ont fait ses prédécesseurs les époques différentes auxquelles appartiennent les divers engagements pris par les Juifs à Rome pourvu nous faire une idée de la situation des Juifs à Rome. Au lieu de combiner les textes de façon à présenter un tableau d'ensemble, unique, l'auteur les replace dans le temps et le milieu qui les ont inspirés, et obtient ainsi une série de données positives qui lui permettent

de reconnaître une véritable histoire de la création des Jells à Rome sur divers siècles de l'histoire romaine. Dans cette livraison de juillet-septembre il s'occupe de la période qui s'étend d'Auguste aux Antonins. Les études de genre de celle qu'a abordée M. Hild offrent un véritable intérêt d'actualité en notre temps de manifestations anti-semblables.

— La sous-séance, M. Galois continue dans la « Revue archéologique » (août, de juillet-août) son étude sur « Le Dieu gaulois du Soleil et le symbolisme de la roue ». Il montre que l'image de la roue est un des antécédents du chapeau et du tambour, qu'elle se retrouve dans certaines formes du Phallus (p. ex. sur une verrerie de Chastres représentant le Christ appliqué contre une glorie ou roue) et qu'elle figure sur des monuments funéraires gaulois, tant avant qu'après l'introduction du christianisme.

— En mythologie comparée est-elle une amorce ? Nos lecteurs trouveront plus loin dans la rubrique « Anglo-saxons » l'exposé de deux mythologues anglais sur la question si controversée de la méthode qu'il convient de suivre en mythologie comparée. Nous suivons, d'autre part, dans le « Rapport annuel » présenté à la Société Archéologique le 25 juin 1885 et publié dans le *Journal Archéologique* le résumé, dressé par M. Louis Fawcettier lui-même, de la thèse qu'il a soutenue dans la « Revue archéologique » au sujet d'un ouvrage de M. F. H. Meyer, *Indogermanische Mythos, I. Göttergötter und Kentauren*. Il est intéressant de recueillir l'opinion du savant mythologue français pour la comparer à celle de ses collègues anglais. Voici comment s'exprime M. J. D. : « M. Darmstadter a « essayé de montrer, par l'analyse comparée de mythes anciens des Scandinaves » et de mythes grecs des Centaures, que la mythologie comparée n'est point une « science proprement dite comme la grammaire romaine dont on se rapproche » d'instinct, parce qu'elle s'occupe point sur des séries de faits, comme la lin- « guistique, mais sur des complexus mêlés, où sur des faits matériels et presque » matériels, mais sur des faits psychologiques, essentiellement transformés par le » jeu de l'imagination et par les emprunts historiques ; que la recherche de » sens primitif d'un mythe sert non point au fait historique, parce qu'il se » trouve que la métaphore initiale qui lance le mythe, le développement ulté- » rieur étant abandonné à tous les hasards de l'esprit et de l'imagination ; qu'en » particulier les mythologies de l'Inde et de la Grèce, malgré les affinités con- » tinues des deux langues, s'écartent par d'une faiblesse, parce que la pensée » grecque a très longtemps et vite et qu'elle a tenu les classifications stric- » tes, systématiques, exactes, logiques, physiologiques, auxquelles elle a en- » tendu à peine même pendant des siècles. L'instinct véritable de la my- » thologie n'est donc point la comparaison, mais avant tout l'étude ethnologi- » que des documents. »

M. Maurice Vernot fait connaître une note encore beaucoup plus pressante dans le compte-rendu qu'il a publié sur la leçon d'introduction de cours d'épigraphie des religions professée à l'Université de Bruxelles par M. Godefroid d'Alembert.



(« Revue Critique » du 28 septembre). Nos lecteurs connaissent sans doute les trois volumes publiés récemment dans une de nos précédentes chroniques (Tome XI, p. 109). M. Vernus reproche à l'honorable professeur d'avoir fondé tous ses préjugés qui tendent à entraver l'application des méthodes scientifiques à l'étude des phénomènes religieux, à l'exception d'un seul qui, par ailleurs, se trouve être le principal et qui consiste à s'imaginer que parmi tous les systèmes préconisés par les diverses écoles d'histoire religieuse il y en est un seul qui vaille quelque chose. « Ce qu'il aurait fallu dire, d'après M. V., ce n'est pas « qu'on fera de la bonne historiographie avec une note mal taillée entre cinq ou six systèmes, mais déclarer que tous ses systèmes sont aussi mauvais les uns que les autres et que le commencement de la sagesse consiste à les jeter par dessus bord sans exception. Sans doute, il est juste de dire que quelque ce qu'on est à distinguer entre religions révélées ou surnaturelles et religions naturelles ou humaines, est mal partagé pour étudier scientifiquement l'histoire des religions. Mais j'avoue que je suis de plus en plus tenté de ranger dans la même catégorie quelconque aussi possible et préconisée n'importe quelle application générale des religions. Il y a certainement même d'inévitables à dire que la religion a commencé par un état premier assez pauvre pour s'élever petit à petit à des systèmes aussi élevés que compliqués qu'à notre air la thèse opposée. Ce n'est toutefois là qu'une hypothèse absolument gratuite ».

Il est probable que si M. Goblet d'Alviella avait tenu un pareil langage à ses auditeurs dans sa Leçon d'ouverture, ils n'eussent été tentés de lui demander quelle peut bien être l'utilité d'une chaire d'histoire des religions dans de pareilles conditions. Si l'histoire des religions n'existe pas encore et ne peut pas encore exister tantôt qu'à l'état de « factumagorie » ou de « fantaisie », nous ne voyons pas à quoi elle l'aboutissement de l'histoire des religions. On n'enseigne pas une science qui n'existe pas, et dont les matériaux doivent même être préparés par d'autres sciences connexes. Nous sommes qu'une pareille thèse nous a surpris de la part d'un écrivain qui a toujours lui-même avec beaucoup de talent et de persévérance la nécessité de créer des chaires d'histoire des religions dans l'Université. C'est trop sacrifier à la tendance à bâiller ce que l'on a adossé.

« Quelle conclusion tirer de là ? » nous M. Vernus. C'est que l'étude de l'histoire des religions ou historiographie en est encore à la période de l'enfance, qui se caractérise par l'abus des systèmes. La bonne œuvre à faire serait de l'arracher à cette enfance en appliquant rigoureusement aux faits de son domaine les règles sévères qui ont caractérisé de votre temps l'étude de la linguistique et de certaines parties de l'histoire. Cataloguer les faits, connaître eux-mêmes et les textes à un aplomb rigoureux, les dater le mieux qu'il est possible, en se basant surtout sur des matériaux de bonne qualité européens connus et vérifiés, qui pourront servir ultérieurement à des constructions plus ou moins considérables, voilà la tâche du présent ».

Pourquoi ne contestez le système de ces conseils. Est-il vrai de dire qu'ils aient été l'œuvre seule jusqu'à présent pour les maîtres de l'histoire religieuse ? Dans ce domaine, comme dans tous les domaines qui s'étendent jusqu'aux temps les plus anciens de l'histoire et qui comprennent autre chose que des faits matériels, l'imagination ou l'esprit de système ont trop souvent assés leur influence. C'est incontestable; mais il n'est pas moins certain que le classement des faits religieux, l'interprétation des textes dont il faut saisir non seulement la lettre, mais le sens qu'ils avaient pour les croyants des temps passés, l'appréhension des documents anciens qui seule peut leur assigner leur place dans l'histoire, ne se feront jamais sans l'application de règles générales systématiques; parce qu'il ne pouvant pas se faire autrement ou sortir de la nature de ses opérations et de la constitution de l'esprit humain. Il faut donc s'efforcer de corriger les méthodes et les systèmes; mais il est impossible de s'en passer sans peine et sans aboutir à rien.

Au moment de mettre sous presse, nous avons reçu un excellent article de M. Gabriel d'Alviella en réponse aux critiques de M. Vernes. Nous y renvoyons nos lecteurs.

— *La Revue religieuse.* M. H. Gautier quitte la direction de la « Revue religieuse » fondée par lui en 1893. Il a pris cette décision pour des raisons d'ordre privé, parmi lesquelles le besoin de repos. M. d'Arbois de Jubainville va reprendre et continuer ses œuvres.

— *Thet et Tarentis.* Dans le même numéro de la « Revue religieuse » où M. Gautier prend congé de ses collaborateurs (VI, 4; août 1895), M. J. F. Corquand publie une très intéressante étude sur la lutte de Thet et de Tarentis contre le serpent. Voici de quelle façon l'auteur exprime son opinion dans une courte introduction : « Dans une première étude publiée en 1882, j'ai recueilli « divers documents de l'antiquité classique tendant à démontrer l'existence « d'un dieu gaulois, non sans analogie avec Japion, quoique moins réprouvé « comme ; agissant dans l'image ; armé, au lieu du foudre, d'une pierre ou d'un « marteau. Le nom qui correspond à ce dieu sous Tarentis (le Tarentin) est par « Lurain. Il convenait ainsi à un certain nombre de représentations, en bronze « et en pierre, d'une divinité gauloise, portant un marteau et une corne; que « quelques numismatiques assimièrent à Sévère, d'un tourant de l'ancien Languedoc. « Telle est la thèse que j'ai développée en 1882 sous le titre de Tarentis Galla. « Ici, déjà à ce moment je n'avais pu reconnaître une analogie frappante « entre le Tarentis gaulois et le Thet Scandinave. J'ai donc repris les mêmes « thèses, et ce nouveau point de vue, étendant dans les mêmes documents de la « mythologie germanique les manifestations épiques par lesquelles s'attache la personnalité de Thet, et dans ces traditions nationales les plus nombreuses celles « qui reproduisent ces mêmes manifestations, accusant la personnalité de « Tarentis. Le premier résultat de ces recherches, et le plus important s'il en est « après, comme je l'espère, a été de me convaincre que la ressemblance entre



« les deux diables ne dût causer aucune surprise, parce que Tancrès est le « prototype de Thier, et que le diable scandalisé est en rapport à la mythologie « païenne. De l'étude générale que j'ai entreprise, je donne aujourd'hui un « fragment : Thier et Tancrès combattant le serpent du Mûleurt, personnages « l'un des héros mégalomane du Feu, de l'Eau, »

— *Le 200<sup>e</sup> anniversaire de la Révolution de l'Édit de Nantes*. Le 10 octobre de cette année, il y a eu deux cents ans que Louis XIV révoqua l'Édit de Nantes. Ce triste anniversaire a provoqué de nombreuses publications historiques parmi lesquelles nous signalons les suivantes : *Souvenir du 2<sup>e</sup> centenaire de la Révolution de l'Édit de Nantes*, publié par H. A. Sauter de l'Université de l'Indochine française, 1 vol. gr. in-8, avec à une du temple de Charost, les portraits de Pierre Jurin et de Charles Brasseur et la reproduction fac-similé de l'Édit de révocation ; — *Édits, décrets et arrêtés concernant la Religion P. Réformée (1682-1791)*, publiés de l'Édit de Nantes, 1 vol. in-8 par un tel de M. Louis Pélissier chez Flechbacher ; — *Les Protestants en France* avant l'Édit de Nantes, édition nouvelle avec commentaires biographiques et bibliographiques, par M. René Pélissier, 1 vol. in-4 ; — *History of the Augustinians in America*, par M. C. H. Roper (New-York, 1905), 2 vol. in-8 qui servent aussi de plume à d'autres et d'un long article consacré aux résultats d'un talent personnel de deux siècles aux Archives d'Angleterre et de France, dans les revues des premières églises d'Amérique et surtout dans les papiers officiels, documents ou souvenirs de famille conservés aux États-Unis ; — *L'Édit de Nantes et la Révolution en France*, par M. L. Sauter, bibliothèque à Paris, 1 vol. in-8 de 151 p. (extra) du « Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Paris, 2<sup>e</sup> série, t. XVI, fasc. de 71 pages officielles précédées d'une introduction où sont rendues les renseignements qu'elles fournissent ; — *La Révolution en Champagne*, par M. Pélissier, architecte à Châlons-sur-Marne ; — *La Révolution de l'Édit de Nantes à Paris*, Écarts historiques par M. Jean Blangon, extra de notes sur les protestants de Paris pendant à cette occasion, par M. René Lemaire, 1 vol. in-8 ; — enfin le tome premier des *Synodes du Désert*, *Actes des Synodes nationaux et provinciaux tenus au Désert de France, depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la Révolution*, réunies pour la première fois et publiées par M. Edmond Hugues et tirées seulement à 250 exemplaires. Cet ouvrage sera donné en trois volumes, au prix de 120 francs. L'édition en est dirigée de trois livres. Le tome premier est accompagné de deux illustrations représentant les Synodes avant la Révolution et les Assemblées du Désert.

— *La Mythologie de la Grèce antique* par M. Deshayes, M. P. Deshayes, doyen de la Faculté des Lettres de Nancy, vient de publier une seconde édition revue et corrigée de sa *Mythologie de la Grèce antique*, bien connue de tous ceux qui s'intéressent aux études d'histoire religieuse (un fort vol. gr. in-8 de XXXVII et 666 pages). La seconde édition de la première édition, tant à

l'étranger qu'à la France, à rendre complètement autonome de la compilation par nos seconds. Dans celle-ci plusieurs interprétations d'un caractère scientifique ont été supprimées ou altérées. Le chapitre relatif à l'histoire a été entièrement refait, et d'autres chapitres ont subi des remaniements assez importants. Les corrections de détail se recommandent surtout dans les trois premiers livres.

— Une nouvelle histoire de l'Église d'Occident. M. Charles Schmidt, professeur titulaire de la Faculté de théologie de Strasbourg, l'un des maîtres éminents d'un grand nombre de ceux qui s'occupent actuellement d'histoire ecclésiastique, a publié récemment chez Fischbacher un *Précis de l'Histoire de l'Église d'Occident pendant le Moyen Âge* (Paris, 1885, 1 vol. gr. in-8, de XI et 452 pages). Ce livre est l'œuvre de la collaboration d'un œuvre que l'auteur a présentée à Strasbourg. Il débute, avec beaucoup trop de modestie, par son ouvrage n'est destiné qu'aux étudiants et aux laïques de la science. Nous aurons probablement l'occasion d'y revenir.

— **Allemagne.** L'Histoire du Pictisme. L'histoire du Pictisme a été pendant ses dernières années l'objet de plusieurs travaux remarquables, parmi lesquels il faut signaler le grand ouvrage de M. Otto Ritzsch, le célèbre professeur de Göttingen. Avant l'influence est prépondérante à l'histoire ecclésiastique dans la philosophie religieuse des Facultés de théologie allemandes. La *Geschichte des Pictismus* en deux volumes, le premier (1880, in-8 de 600 p.) concernant l'Église calviniste, le second (1884, in-8 de 340 p.) concernant l'Église luthérienne, est l'œuvre à la fois d'un penseur et d'un historien. L'Histoire de M. August Hübner (*Erzrugung und Wesen des Pictismus*. — Weidenfeld, Wiesbaden, in-8 de 322 p.) est plus courte et plus impartiale. Pour les lecteurs étrangers elle offre un autre avantage (être écrite dans une langue moins compliquée que celle de M. Ritzsch), l'un des auteurs allemands contemporains les plus dignes à lire (qui sont nombreux).

— *Histoire des Universités au Moyen Âge.* Le F. H. Gieseler a publié chez Weidmann, à Berlin, le premier volume d'une Histoire des Universités au Moyen Âge jusqu'en 1400 (*Die Universitäten des Mittelalters bis 1400. Die Entstehung der Universitäten des M.* 1471 vol. in-8, de XIV et 316 p.). La première partie de ce volume est consacrée aux universités de Paris et de Bologne. Le résumé des rapports des universités avec les pouvoirs universitaires existants, avec le pouvoir civil et avec l'Église. L'ouvrage complet aura 5 volumes et paraîtra d'ici quelques années.

— Un représentant de mythologie grecque. On annonce la publication du premier volume d'un ouvrage de Dr Otto Gruppe, intitulé : *Die griechischen Götter und Mythen in ihrer Entwicklung zu den orientalischen Religionen*. L'ouvrage complet aura quatre volumes. L'auteur se propose de retracer les idées courantes sur les origines de la mythologie grecque, en particulier les éléments de MM. Rein et Müller.



**Angleterre.** — La méthode en mythologie comparée. Nous avons déjà signalé maintes fois l'opposition provoquée surtout en Angleterre par l'application exclusive de la méthode philologique aux études de mythologie comparée. Depuis la publication des brillants essais que M. Andrew Lang a réunis sous le titre de *Custom and Myth* et dont il a été rendu compte dans cette Chronique, le débat a pris une nouvelle animation. Philologues et anthropologistes (ou folkloristes, comme on voudra les appeler) se renvoient leurs sarcasmes réciproques. M. le professeur Max Müller, vif tout particulièrement par les adeptes de la nouvelle école en sa qualité de promoteur de la méthode philologique, vient à son tour de prendre part à la controverse dans un remarquable article de la revue anglaise *The Nineteenth Century* (décembre d'Octobre). La *Lesson de Jupiter* (*The Lesson of « Jupiter »*), à l'adresse de ceux qui se laissent trop facilement séduire par les spirituelles plaisanteries de M. Andrew Lang, est un petit chef-d'œuvre d'ironie dédaignée; mais à ce mérite de forme l'auteur de l'éminent professeur joint celui de maintenir en même temps une excellente appréciation des services que la philologie comparée a rendus et peut rendre encore à la mythologie. En voici le résumé.

« Si l'on me demandait, dit M. Max Müller en commençant, quelle est à mon avis la découverte la plus importante qui ait été faite au dix-neuvième siècle dans le domaine de l'histoire primitive de l'humanité, je répondrais par ces quelques mots :

« Sanscrit *Dīwāś-Pātūr* = grec *Zeus Pater* = latin *Jupiter* = vieux norrois *Tyr*. »

L'histoire primitive a été renouvelée par cette hypothèse autant que l'astronomie le fut au XVI<sup>e</sup> siècle par l'hypothèse de Copernic, et pour faire de l'histoire ancienne, surtout de la mythologie ancienne, il est aussi nécessaire d'avoir constamment cette formule devant l'esprit qu'il l'est pour un maître d'avoir une boussole.

On se moque beaucoup des résultats absolument opposés auxquels aboutit la philologie comparée selon qu'elle est pratiquée par tel ou tel par tel autre. Ces plaisanteries faciles ne méritent même pas de réponse, d'autant plus qu'elles proviennent le plus souvent de gens qui n'entendent rien à la science qu'ils traitent en ridicule. Dans toute science il y a des divergences entre ceux qui la cultivent sérieusement; la progrès scientifique est à ce prix.

Il est incontestable qu'il a été fait un grand abus du terme « comparé » pendant les dernières années. A proprement parler toute science est « comparée », puisque la science repose sur la comparaison des faits (soit les uns avec les autres. Néanmoins il existe positivement une philologie comparée qui repose sur des faits — les différences et les coïncidences présentées par les éléments matériels et formels de langage — et qui aboutit à des lois ou à des vérités générales s'appliquant à un grand nombre de faits. Mais il faut distinguer trois genres de philologie comparée : 1<sup>o</sup> la phil. étymologique ou généalogique,

portant sur des langues distinctes l'une de l'autre et enchaînant les lois de la dérivation des uns d'une racine reconnue par la comparaison phonétique ou la formation étymologique ; — 2<sup>e</sup> la plus, analogique ou étymologique, portant spécialement sur des langues et dialectes de même famille, mais cherchant à dégager les analogies de formation qui précèdent leurs développements indépendants ; — 3<sup>e</sup> la plus, que l'on pourrait appeler psychologique, laquelle porte sur toutes les langues et cherche à dégager les lois générales du langage.

De même pour la mythologie comparée. On a mis cette expression à toute épreuve. Il y a 1<sup>re</sup> la mythologie étymologique, portant sur des mythes exprimés dans des langues qui sont reconnues pour être de même famille, et ayant pour but de découvrir l'origine commune de ces mythes par la racine commune des noms qu'ils présentent ; — 2<sup>e</sup> la myth. analogique, portant spécialement sur des mythes existants dans des langues qui sont reconnues pour être de même famille, mais cherchant à leur ressortir par la comparaison les analogies qui précèdent leurs développements indépendants très variés auxquels ces mythes ont été soumis, dans chacune des qualifications considérées en elles-mêmes, après la séparation de la racine commune ; — 3<sup>e</sup> la myth. comparée que l'on pourrait appeler psychologique ou même psychologique, portant sur toutes les mythologies et visant à constituer l'histoire psychologique de l'humanité.

Il convient de venir de rappeler aux mythologues ce qui devrait être pour tous l'évidence même, c'est qu'il faut distinguer soigneusement la comparaison de filiation. Or, M. Max Müller pense en fait que deux divinités ne peuvent pas être identifiées à moins que l'on ne puisse réduire leurs noms à une seule et même racine primitive. Quand cette racine commune a été suffisamment établie, par exemple pour des divinités aryennes, nous avons la certitude : 1<sup>re</sup> que leur nom ancien ayant la séparation des peuples aryens ; — 2<sup>e</sup> que leur conception originelle doit être celle résultant de l'étymologie de leurs noms, quelles que soient les modifications ultérieures que cette conception ait subies ; — 3<sup>e</sup> que les particularités qui se retrouvent simultanément dans leurs légendes aux divers pays où elles ont été propagées, découlent d'elles en fait partie avant la séparation des peuples aryens. Voilà des propositions d'une portée incontestable, et même, à proprement parler, la mythologie comparée, celle qui repose sur l'étymologie des noms de divs.

C'est ainsi que la proposition *Diavak Hvar = Zeus Pater*, etc., contient une vérité inattaquable. C'est ainsi, de même, que l'on peut identifier le grec *Apollon* et le sanscrit *Dyaush*, le grec *Atreus* et le sanscrit *Atar*.

Il faut sans doute tenir grand compte des modifications qui tiennent le nom des divs et par suite des mouvements des peuples (tels que migrations, séparation d'une famille dans la tribu, d'une tribu dans la race) ont parfois changé complètement le caractère d'une divinité ou lui donnant une place prédominante ou en la subordonnant à d'autres ou bien encore en la combinant avec d'autres. Mais quand on l'étymologie du nom divin ne suffit pas à donner l'explication de



« Mais s'est alors aussi que l'on recourt docilement à quelle source nous venons l'absence d'indications philologiques primaires. Que l'on se garde en pareille circonstance de vouloir forcer les lois philologiques pour trouver une explication étymologique satisfaisante, et que l'on n'oublie pas que l'analyse des noms divins ne fournit que le fondement sur lequel la mythologie s'est développée. Il est clair, par exemple, qu'une étymologie qui serait en complète contradiction avec le caractère antérieur des dieux primitifs ne saurait être tenue pour vraie.

Mais, alors même que l'on démontrerait amplement de quelle façon deux dieux différents représentaient originellement un même phénomène ou un même objet naturel (p. ex. le soleil, la lune), — ce que fait la mythologie analogique, — on ne serait pas encore en droit de les identifier; car on aurait tout simplement montré que ce phénomène ou cet être naturel ont donné naissance dans l'esprit des hommes primitifs à deux dieux différents. Ainsi Athénà est Athénà; Daphné est Daphné; toutes deux sont des divinités inspirées par l'arbre; mais on n'a pas le droit de dire pour cela que Daphné et Athénà ne sont qu'une seule et même divinité à l'origine. La personnalité divine, en effet, n'apparaît qu'avec le sens propre. Non plus, il paraît assez qu'un grand nombre d'épithètes accolées dans les documents historiques à certains noms de dieux ont été originellement des noms propres indépendants; pour les noms (nommes) de dieux n'étaient-ils pas à l'origine des cognoms? Le meilleur critère pour distinguer parmi les épithètes des noms divins celles qui tiennent à l'origine l'apparence de divinités distinctes; c'est pour M. Max Müller celui-ci: tout une (nomme ou cognom) qui admet une interprétation physique matérialiste est probablement le fruit d'un acte créateur indépendant et représente en réalité une conception mythologique indépendante ayant eu, pendant un temps au moins, une existence indépendante.

— Après avoir pris connaissance des idées exposées par M. Max Müller dans l'article que nous venons d'analyser, nos lecteurs verront sans doute avec intérêt l'opinion d'un autre représentant distingué des études mythologiques, telle qu'elle est exprimée dans un article de M. John Taylor dans l'*Anderson* du 15 août à propos de l'*Antiquarische Leseung der griechischen und römischen Mythologie*, dont nous avons apprécié ici-même les premières éditions. Voici comment s'exprime M. John Taylor :

- « Le lecteur de cet ouvrage ne laissera pas d'être frappé de la grande variété
- « des sources dont les conceptions mythologiques dérivent. Aucune théorie ou
- « théorie ne suffit à expliquer l'origine des cultes et des légendes grecques.
- « Il y a des mythes matérialistes en nombre innombrable: le soleil, la lune, les
- « étoiles, l'air, le vent, les nuages, les rages, les rivières ont des person-
- « nalités; de grossiers cultes fétichistes ont été empruntés aux populations
- « autochtones; des traces juvéniles du christianisme, de cultes des ancêtres
- « ou du sacrifice humain ont pu exister; des cultes de nations orientales

« civilisées ont pu être identiques; il peut même y avoir des éléments d'identité  
 « vagues, telles qu'à une époque plus tardive nous reconnaître les notions  
 « vagues des parties, les conceptions morales introduites par les philosophes  
 « et des apothéoses dans la poésie. Nous trouvons des temples à Athènes,  
 « à Cambrida et au delta du Nil de même qu'à Apollon Sminthion et aux indécen-  
 « ces d'Éphèse.

« La mythologie classique peut être comparée à un conglomérat géologique,  
 « — à une couche de roches mêlées par le frottement, parmi lesquelles on peut  
 « reconnaître des fragments de roches antérieures en quantité tombantes, ap-  
 « partenant par leur origine aux diverses époques géologiques, primaires, se-  
 « condaires ou tertiaires, et cimentées par des infiltrations ultérieures de  
 « façon à présenter une apparente unité; mais le géologue s'attache à distin-  
 « guer les sources multiples dont proviennent les nombreux éléments qui la  
 « composent. De même la mythologie est un conglomérat qui contient des  
 « fragments indécidables, la littérature orale et la science populaire de chaque  
 « âge. Il faut y distinguer les apports de la poésie, de l'histoire, de la philoso-  
 « phie, de l'imagination, de la cosmographie, de l'ethnologie, de la métamorphose,  
 « et de l'artemisme. Nous pouvons y retrouver des conjectures philologiques,  
 « des spéculations sur l'origine de l'humanité et du monde extérieur, des théo-  
 « ries morales, des phénomènes naturels, des géométries légendaires, des  
 « sciences de mortels et des traditions populaires (importées par les hommes  
 « étrangers peuples ou sectaires); et tous ces éléments, provenant des sources  
 « les plus extraordinaires, Grecs, Indiens, Persiques, Cariens, Phry-  
 « giens, Péoniens, Babyloïens, Assyriens, Perses, Égyptiens, Céltes,  
 « Étrusques, sont mêlés dans un solide grès mythologique.

« Les mythologues ont commis d'abominables erreurs en s'attachant à appli-  
 « quer une théorie antique pour retracer les origines d'un composé aussi com-  
 « plexe. Il y a des mythes naturels de l'univers; mais ils ne sont pas aussi  
 « nombreux que M. Max Müller l'a supposé; il y a de nombreux mythes  
 « sociaux, mais M. George Cox n'en devra pas moins remonter à quelques-  
 « uns de ses assertions fautes; Schwartz a corrigé les mythes de l'Europe,  
 « Brown les mythes de la lune et des étoiles. Les mythes religieux ne doivent  
 « pas être négligés; mais la tyrannie des oppositions est inévitablement  
 « passée; d'un autre côté l'appartenance des civilisations a été fortinment exagérée  
 « par M. Lang. Faut-il, au bout du compte, M. Sayce est-il celui qui a été le  
 « plus l'opinion du jugement, puisqu'il fait faire remonter aux sources hébraï-  
 « ques et phéniciennes une part de mythologie grecque plus considérable  
 « qu'on ne l'avait supposé ».

Nous aurons probablement encore plus d'une fois l'occasion de revenir sur  
 cette question capitale de la méthode en mythologie, puisque les partisans des  
 diverses méthodes concurrentes ont chacun de sérieux arguments à faire valoir,  
 et qu'il s'agit encore de temps avant que nous reconnaissions vraiment il



aurait pu profiter de les appliquer toutes suivant que l'on étudie les diverses parties de la mythologie.

— *Le Dr Kutsch*. L'un des meilleurs interprètes anglais, le Dr Kutsch, est mort en 1881. Il était allemand d'origine, mais l'Anglais est devenu pour lui une patrie d'adoption. Il a pu terminer ses *Commentaires sur le Pentateuque*, dont seule la Genèse, l'Exode et le Lévitique ont paru. Ses *Commentaires sur le Psautier*, en deux volumes (1867 et 1873), restent son meilleur titre de gloire.

— *Les Hibbert Lectures*. Parmi les séries de conférences sur l'histoire des religions organisées par le comité directeur de la fondation Hibbert on signale celles du professeur Sayce sur la religion babylonienne et celle du Dr Hatch sur le christianisme primitif.

— *De Index des articles publiés sur l'Orient dans les Periodicals*. M. L. Trilinger ont commencé sous le titre de « Literary Record » la publication d'un Index des articles concernant l'Orient et les études orientales qui paraissent dans les périodiques de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Inde et de la Chine. Un semblant est Index avec l'excellente bibliographie publiée chaque année par le *Literaturblatt für orientalische Palästina* de M. le professeur Kuhn à Munich, les spécialistes auront facilement l'émulation aussi complète que possible de tous les articles qui concernent leurs études dans le monde entier.

— *Publications annoncées*. A cette époque de l'année les principaux éditeurs anglais ont l'habitude de faire connaître les publications les plus importantes qu'ils lanceront durant le cours de l'année.

Parmi les publications annoncées par la Clarendon Press nous remarquons les volumes suivants qui feront partie de la collection des « Sacred Books of the East » : 1°. *Bhava*, traduction par le professeur O. Bühler ; — 2°. *Le Satapatha Brâhmana*, 2<sup>e</sup> partie, traduction par le professeur J. Eggeling ; — 3°. Les troisième et quatrième volumes des *Textes du Confucianisme*, contenant le Li-Ki ou la collection des traités sur les règles de la propérité et des cérémonies, traduction par M. Legge ; — 4°. *Les Getha cétiva* (règles des cérémonies védiques), traduction par M. H. Geldner, première et deuxième parties ; — 5°. Le troisième volume du *Zend-dvestâ* (Yagna, Vêpasad, Afrêça et les Gêthas), traduction du Rev. L. H. Mills ; — 6°. *Hymnes védiques*, première partie, traduction par M. Max Müller.

Parmi les publications de la librairie Trilmer nous signalons les ouvrages : 1°. Le troisième volume d'un commentaire sur le Coran, à compléter par le *Commentary in the Quran*, par le Rev. E. M. Wherry ; — 2°. *Le Mânava-Dharma-Sastra* ou code de Manu, texte sanscrit avec notes par le professeur Jolly de Würzburg ; — 3°. *Les Satapatha Brâhmanas*, traduction du même par le Rev. B. Hale Wortham ; — 4°. *The Life of Hsuei-Tsang*, par les chanoines Hsuei-lé et Yen-Tsang, avec une préface contenant un résumé des travaux de l'Y-tsing par le professeur Deal ; — 5°. *The Sui Literature of Korea*,

par M. James Grey) — Et Le premier volume du *Rapport de l'Exploration archéologique de l'Inde occidentale*, où il est traité des Stupas bouddhistes d'Amaravati et de Jajjapeta, avec les mêmes inscriptions et illustrations, par M. James Burgess, et avec une interprétation des inscriptions d'Ajanta à Mandi et à Jaigudi par le professeur Bühler de Vienne.

On annonce également que M. Bruce Williams travaille activement à la seconde partie de son *Religious Thought and Life in India* qui sera consacrée au Bouddhisme, au Jaïnisme, au Zoroastrisme et au Mahéisme hindou.

C'est entre autres plusieurs éditions de livres consacrés au folk-lore, et qui peuvent enrichir les recueils de traditions ou de superstitions populaires trouvés d'écrits dans le public. Comme ouvrages nouveaux nous avons jusqu'ici le recueil des superstitions inspirées par la lune : *Moonlore*, par le Rev. J. Harvey, et la traduction d'une série de fables hindoues : *Indian Fables*, par M. P. C. Ramaswami Aiyar.

— **Suisse.** M. Edmond Moulet, La chaire d'hébreu à l'université de Genève (M. Hatz devient vacante par suite du décès de M. le professeur Louis Segund, la commission chargée d'entendre les vœux des candidats s'est prononcée à l'unanimité en faveur de notre ami et collaborateur, M. Edmond Moulet. Le gouvernement genevois a ratifié ce choix en nommant M. Moulet professeur titulaire de la chaire d'hébreu.

L'*Histoire des religions* à Genève. M. Ernest Bréhaut, professeur d'histoire des religions à l'Université de Genève, termine cette année, dans un cours public, les religions des non-chrétiens ; dans la seconde moitié il examinera des questions touchant les religions chrétiennes.

— **Belgique.** Cours de H. Gaster d'Alviella. L'honorable professeur d'histoire des religions à l'Université de Bruxelles termine cette année, dans un cours public, de la religion chez les Egyptiens et chez les Sémites ; il commencera probablement pour une autre année l'histoire du Judaïsme.

Les livres consacrés par M. Bédet d'Alviella à l'évolution religieuse chez les Anglais, les Américains et les Hindous a été traduit en anglais par M. J. Macken, et est en parution chez Williams et Norgate, sous le titre de : *The contemporary Evolution of Religious Thought in England, America and India.*

— **Hollande.** La Société de La Haye pour la diffusion de la Religion chrétienne. La direction, dans sa session du 7 septembre et jours suivants, a préposé sur ses matières et en a résolu une, celle de M. Paul Christ, ancien pasteur archidiacre à Chur, (Suisse) (S. 1894) : *La Doctrine de la grâce, d'après le Nouveau Testament.*

Elle est au nombre de deux sujets :

1° Une histoire de l'application de la critique historique à la Bible pour servir de règle aux principes qui doivent diriger cette critique afin d'éviter le scepticisme suivi du dogmatisme ;



2° Une apologétique biléigne, c'est-à-dire une explication et une appréciation de la manière dont les différents livres bibliques recommandent et développent la religion.

Les réponses doivent être introduites avant le 15 décembre 1886 (suivant M. A. Ruinen, professeur de théologie à Leide et secrétaire de la Société. Le prix du manuscrit couronné est de quatre cents florins (200 fr. environ).

— *Cours et publications de M. Tiele.* L'honorable professeur d'histoire des religions à l'Université de Leyde fait cette année trois cours distincts : 1° Histoire générale des religions ; Les religions des peuples non-civilisés et barbares avec que des Chinois. — 2° Pour les étudiants plus avancés : Etude détaillée de la religion acrotychabylonienne. — 3° L'histoire de la théodémie en la Nouvelle-Académie aux églises du Moyen-Age.

Nous sommes avertis l'annoncer la publication d'un ouvrage auquel M. Tiele travaille depuis plusieurs années. Sa *Babylonisch-Aegyptische Geschichte* est sous presse et paraîtra chez Pöschel & Götting vers la fin de l'année.

— **Pays Slaves.** Nous apprenons par la « *Berlin Critique* » qu'il vient de se créer à Prague une société pour la publication des œuvres des écrivains religieux de la Bohême; particulièrement de ceux qui se rattachent au mouvement hussite. Les fondateurs de la Société sont pour la plupart des professeurs de l'Université tchèque, MM. Ruzar, Gebauer, Hoff, Kalvoda, Marazik, Uher.

La Société littéraire bulgare fait paraître à Sofia en journal de Danubius et conférences prononcées à Plovdiv, de millénaires de St-Méthode.

— **Indes Anglaises.** Edith d'Apoka, M. O. Behler, dans l'« *Academy* » du 5 septembre, annonce que le général A. Cunningham a découvert une nouvelle version des *Sûtra* du roi Agoka, la septième, dans la ville de Mânera (distinct de Bâtra) qui occupe l'angle nord-ouest du Panjab, entre l'Indus et le Cachemir. La version nouvelle est en caractères hindous ; elle se compose que 9 *adhyâya* (le I à VIII et XII). Elle s'accorde avec la version de Shalibhagat.

— *Un encyclopédiste Hindou.* On annonce la mort à Bénarès de prêtre par *Nârâyaṇa Tārharachand* qui fut pendant plus de 30 ans professeur au collège supérieur de Calcutta et qui rédigea à lui seul la « *Nârâyaṇa Encyclopædia* ».

# DÉPOUILLEMENT DES PÉRIODIQUES

## ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES<sup>1</sup>

**I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.** — Séance du 14 août. M. P. GA. Robert rendit l'interprétation de certaines monnaies de l'Asie-Mineure où les numismates proposent reconnaître l'image du dieu Ogmios. D'après Larson, ce dieu était représenté sous la forme d'un vieillard, avec les attributs d'Hercule ; de sa bouche sortaient des chaînes dont l'autre bout était fixé à des oreilles humaines. C'était un dieu de l'épigramme. M. d'Arbois de Jubainville a retrouvé son nom, sous la forme Ogmia, dans un dialecte trépédien. Comme les monnaies dont il s'agit portent une tête rase à l'arrière et les plus petites, on s'était cru autorisé à les prendre pour des images d'Ogmios. M. Robert rappelle que les Gaulois plaçaient au trépas les têtes des ennemis vaincus et qu'ils aimaient à fixer ces trophées sanglants aux rênes de leurs chariots. Or, sur les monnaies la tête principale est parfois une tête de cheval. Elles représentent donc tout simplement des trophées, sans le moindre rapport avec la tête de l'épigramme décrit par Larson.

— Séance du 22 août. M. Desjardins présente à l'Académie une brochure de M. Eugène Pailletier, intitulée : « Le temple de Lullinacum à Aire-sur-l'Adour et les inscriptions latines », dans laquelle l'auteur décrit une série d'inscriptions découvertes à Aire (Ariège). On y trouve la mention d'un dieu local, nommé jusqu'à ce jour, Mith Lullinac.

— Séance du 11 Septembre. M. Derogues communique à l'Académie une lettre qu'il a reçue de M. Aymonier. Elle est datée de Quin-Hoa, le 21 juillet. Le voyageur explorateur ne s'est pas laissé arrêter par la situation troublée du Yunnan. Il a exploré plusieurs provinces où il a relevé des inscriptions, lesunes chinoises, les autres tibétaines. L'une des inscriptions tibétaines est remarquable. — M. Derogues fait connaître les résultats qu'il a reçus de ses collaborations, MM. Rabat et Rouzey. Grâce par le secours de quille le Siamois, ses missions se sont rendues à Hualien. En outre, ils ont pris de précieuses photographies des bas-reliefs et des inscriptions de Salin Farnou (la dernière de Phumou), de Chaklath Salomai (la gentile de Salomai), à Mui-Auoi, et surtout du testament de Durin, grave à vingt-deux autres de hauteur au-dessus

<sup>1</sup> Nous nous bornons à signaler les articles ou les communications qui concernent l'histoire des religions.



de Arabie, de la péninsule indienne, à Babylone-Babylon. — Dans cette même séance M. Leliant présente de la part de l'auteur, M. Schenck, une publication de la Société archéologique indo-chinoise : *L'Histoire des origines et du développement des castes de l'Inde*.

— *Séance du 18 septembre*. M. le président annonce que M. Harrold a rapporté de sa mission à Delhi un millier d'inscriptions en écrit dévagnari ou vémari, dont prochainement sera faite l'édition. — M. Cassin communique un mémoire à l'étude des monuments étrusques en forme pour servir de base aux travaux qui ont occupés les autres peuples de l'antiquité dans l'art de travailler les métaux. Il signale, entre autres, les caractères étrusques dont le revers est orné de gravures mythologiques extrêmement fines. On y retrouve toute l'histoire de l'Olympe avec les noms étrusques des personnages divins. Il cite particulièrement l'histoire de Vénus et de Vulcain (*Turan et Sathlun*), celle d'Héraclès, de Minos et du Père (*Elinta, Menla et Elintre*). Bacchus, Apollon (*Apia*), Jupiter, Minerve (*Maure*), Kéopollon, Prométhée (*Nethlar*, *Promathor*), Athéna et Agamemnon (*Akio et Akamuran*), et une divinité allée, appelée Iana, qui paraît être déesse unique tantôt comme bon, tantôt comme mauvais esprit.

— *Séance du 25 septembre*. M. A. Bergaigne présente une étude sur la chronologie du *Eg-Eg*, d'après les travaux du M. le professeur Ludwig. Ce dernier a cru reconnaître dans certains passages des hymnes la mention d'événements locaux, et il a compilé les listes d'événements par les astronomes pour observer les dates auxquelles il convient de faire remonter ces hymnes. M. Bergaigne conteste l'interprétation de M. Ludwig. Il ne consent à reconnaître la description d'un évènement que dans un seul des passages allégués, mais sans qu'il soit possible d'y voir la description d'un évènement particulier. — M. Léopold Delisle présente à l'Académie l'holographe d'une bulle originale du pape Serge IV, sur papyrus. Elle a été signalée au Comité des travaux historiques par M. Bréhaut, archiviste des Archives Nationales, qui l'a trouvée à la bibliothèque de l'épiscopat. Les documents de ce genre sont extrêmement rares jusqu'au x<sup>e</sup> siècle, parce que la cour de Rome n'adoptait que très tard la papauté ou plus du papyrus, beaucoup moins résistant. — M. Monod Achard présente des observations paléographiques sur deux coupes enluminées trouvées en Mesopotamie et datant probablement du 7<sup>e</sup> siècle de notre ère. Elles portent des inscriptions araméennes.

— *Séance du 17 octobre*. L'Académie désigne M. Edouard Le Blant pour lire un travail publié par lui-même, le 13 novembre, son étude intitulée : *Christiologie sur les parois des puits*.

M. Maspero, avant de partir pour l'Égypte, a déposé sur le bureau de l'Académie le second fascicule, comme incomplet il est vrai, publié par la Mission archéologique de Saïd sous la direction de M. Gauthier. Ce fascicule comprend trois inscriptions. Dans le premier, M. Maspero rend compte des résultats de ses

recherches dans la vallée du Nil depuis trois ans. Le résultat d'un travail auquel il a consacré, s'est que contrairement à l'opinion de Mâlietta, la grande dépression et tout ce qui s'y rattache (les étangs, les canaux, etc.) relevant directement du Part et de la religion des dynasties thébaines. — Le second chapitre, de M. Doumet, est consacré aux papyrus d'Éléphantine, on se basait autrefois sur des textes coptes jusqu'à lors inconnus, des fragments des livres de la Bible et des documents considérables de l'Apocalypse de révéler aujourd'hui parlant. — La troisième mémoire, de M. Loret, traite de la musique populaire dans la Haute Égypte.

**II. Journal asiatique, VII, 1 (Juillet) :** James Darmesteter, Rapport sur les travaux du Comité de la Société asiatique pendant l'année 1884-1885, fait à la séance annuelle de la Société le 22 juin 1885.

**III. Revue critique d'histoire et de littérature.** 21 août : Eugène Pérot, Littérature populaire romaine (à propos de la « Littérature populaire romaine » de Dr M. Götter, qui renferme une partie spécialement consacrée à la littérature religieuse). — 7 Septembre : Chermann-Gaussen, Notes d'archéologie orientale | XXV. Le tombeau d'Abelshahut. — 28 Septembre : Maurice Vernus. Des préjugés qui entravent l'étude scientifique des religions (Extrait de la Revue d'Égyptologie du Centre de M. Goblet d'Alviella).

**IV. Revue historique.** Septembre-Octobre : 1<sup>re</sup> H. James Saine, Dissertation on early law and custom (par M. G. Gléhon). — 2<sup>e</sup> F. L. Evans, House of the Dead XIV ou des Canons des Français (Peggy in Bologna (a-c. par M. Paul-Charles Falcet).

**V. Journal des Savants, Juillet :** 1<sup>er</sup> de Gantefages, Croquis religieux des Nubians et des Nubians. — 2<sup>o</sup> des des Manuscrits du Musée Cassin. — Août : 1<sup>er</sup> Barthélémy Saint-Hilaire, L'Inde et les Indiens. — 2<sup>o</sup> J. H. Huxley, Les Hinguanis et les guerres. — Septembre : 1<sup>er</sup> Huxley, Épigraphie parthienne récemment trouvée. — 2<sup>o</sup> A. Bergaigne, Les découvertes récentes sur l'ancienne histoire de Cambodge.

**VI. Revue archéologique.** Juillet-Août : 1<sup>er</sup> H. Gaudin, Le dieu grec de Sion et le symbolisme de la croix (suite). — 2<sup>o</sup> H. Gaudin, Fouilles de Sion. — 3<sup>o</sup> S. Reinach, Chronique d'Orient.

**VII. Revue des Deux-Mondes.** 1<sup>re</sup> Août : Edmund Seneb, La légende de Boudicca. — 1<sup>re</sup> Septembre : Ernest Harel, Cypris, antique de Carthage, 1. La persécution, Cypris et les persécutionnaires : Cypris et Rome (voir la suite, le 15 Sept.). La persécution de Cypris. 2<sup>e</sup> suite.

**VIII. Revue politique et littéraire.** 19 et 20 septembre : H. Gaudin, L'Inde archaïque. — 17 octobre : A. Faguet, Le humanisme de la Renaissance du Point de Vue de Nîmes.

**IX. Revue scientifique.** 11 juillet : G. Le Roy, Les monuments de l'Inde et leur étude scientifique. — 10 septembre (L'Éclair). Les monuments indiens religieux en France.



**X. Bulletin historique et littéraire de la Société de l'Hist. du Protestantisme français.** — 15 juillet : J. Bonnet, Clément Marot à Vézins et son abjuration à Lyon (1537). — 15 septembre et 15 octobre : 1<sup>o</sup> O. Bous, La destruction du temple de Charenton. — 2<sup>o</sup> Jules Bonnet, Les lettres pastorales de Pierre Jurieu. — 3<sup>o</sup> N. Weiss, Claude Beausson. — 4<sup>o</sup> Documents divers relatifs à la Révocation de l'Édit de Nantes et aux persécutions qui s'en suivirent.

**XI. Polybiblion.** — 1881 : C. J. Publications récentes sur l'Écriture sainte et sur l'Église.

**XII. Revue Celtique.** — 1881 : 1<sup>o</sup> J. F. Coignaud, Tartarie et Thor. — 2<sup>o</sup> R. Gaidoz, Tartarie à propos des monuments d'Irlande. — 3<sup>o</sup> A propos des tours rondes d'Irlande (de même). — 4<sup>o</sup> E. F. Samd, Traditions populaires de la Basse-Bretagne : Interprètes et présages de mort.

**XIII. Revue des Etudes Juives.** — II. (n<sup>o</sup> 21) : 1<sup>o</sup> Gaston Paris, La parabole des trois vases. — 2<sup>o</sup> J. A. Hill, Les Juifs devant l'opinion romaine. — 3<sup>o</sup> J. Bédry, Recherches bibliques. — 4<sup>o</sup> E. Gauthier, Notes sur les Juifs à Béziers. — 5<sup>o</sup> Louis Lévy, Les Juifs de Metz et la ville de Verdun en 1748. — 6<sup>o</sup> Nilsa Schenck, Documents pour servir à l'histoire des Juifs de France. — 7<sup>o</sup> René Han/bauer, Les martyrs d'Amboise.

**XIV. Revue de l'Extrême-Orient.** — III. 2<sup>o</sup> Cordier, Documents inédits pour servir à l'histoire ecclésiastique de l'Extrême-Orient. VII. Correspondance générale.

**XV. Revue d'Assyriologie.** — n<sup>o</sup> 2 : 1<sup>o</sup> Renan, Les inscriptions araméennes de Tellul. — 2<sup>o</sup> J. Oppert, La langue des Chammes. — 3<sup>o</sup> Oppert, Sur l'épigraphie du Yémen. — 4<sup>o</sup> Lévesque, Sur quelques objets archéologiques. — 5<sup>o</sup> Quelques inscriptions phéniciennes. — 6<sup>o</sup> Oppert, Transcription de Sarc.

**XVI. Revue Egyptologique.** — n<sup>o</sup> 3 : E. Revillout, Le budget des papyrus sous Ptolémée Philadelphe.

**XVII. Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes.** — VI : 1<sup>o</sup> Bournat, La stèle 5578 du musée de Boulogne et l'inscription de Béhéti. — 2<sup>o</sup> Grande inscription de Stabel-Amur (Sph. Archaïque). — 3<sup>o</sup> Bagnery, Découverte d'un petit temple à Karnak. — 4<sup>o</sup> Ruchonnet, Le temple d'Apet ou son équivalent l'Ouïra de Thèbes (suite). — 5<sup>o</sup> Bagnery, Fragment des Actes des apôtres et des Epîtres de Saint-Paul et de Saint-Pierre aux Romains, en dialecte thébain. — 6<sup>o</sup> Fournet, Rapport sur les fouilles de Fayoum adressé à M. Auguste Mariette. — 7<sup>o</sup> Bournat, A. Thèbes. — 8<sup>o</sup> Les annales apostoliques de Clément de Rome (du même : suite). — 9<sup>o</sup> Wiedemann, Die antiken Mennschen des Valerius. — 10<sup>o</sup> Bergmann, Der Säckelring des Neutestament. — 11<sup>o</sup> Mordant, Voyage d'un moine égyptien dans le désert.

**XVIII. La Controverse et la Contemporain.** — 15 août : 1<sup>o</sup>

Paul Allard. Les chrétiens après Sévère ; 15. La persécution de Diocèse à Rome (suite ; voir aussi la 15. sept.). — 2<sup>e</sup> de Martin. Le Bouddhisme en Chine.

**XIX. Revue française.** — Juin : E. C. Letourneur. Mises des nouvelles recueillies en 1861. Les nouvelles anagrammes d'après Louis Michel. — Septembre : Brahman. Superstitions et usages des Hindous. — Octobre : 1<sup>er</sup> Baron d'Aréol. Une Restauration religieuse en Sicile. — 2<sup>e</sup>. Du Brahmanisme. Ses rapports avec le Judaïsme et avec le Christianisme.

**XX. Revue d'Alsace.** — Juillet-septembre : 1<sup>er</sup> Aug. Chénat. Notice historique sur l'exercice des cultes dans l'église de Tassy (Haute-Saône). — 2<sup>e</sup> P. J. Tallon. Coutumes populaires (la Lanch de Pentecôte). — 3<sup>e</sup> Arth. Goulet. Les protestants du duché de Lorraine sous le règne du roi Stanislas.

**XXI. Méliusine.** — 5 juillet : J. Tschmann. La fascination (voir les numéros antérieurs). — 5 octobre : Priens populisme.

**XXII. La Révolution française.** — 14 août : J. C. Cofferey. Gougen. — 14 septembre : Th. Lullier. Pierre Thion, ancien constitutionnel de Saône-et-Marne.

**XXIII. Revue de Belgique.** — 15 octobre : Cahet d'Alvelay. Histoire religieuse du feu. I. La théologie du feu.

**XXIV. Muzéon.** — 1865 n<sup>o</sup> 1 : 1<sup>er</sup> van Waddingen. Une page de l'histoire de la théologie primitive. — 2<sup>e</sup> de Rabbin. Recherches récentes sur la religion de l'ancienne Egypte. — 3<sup>e</sup> Beaumont. Les deux Quetzalcoatl espagnols : 1. de Orizaba et F. Cortés. — 4<sup>e</sup> Willems. Contribution à l'interprétation de l'Avesta.

**XXV. Academy.** — 15 août : 1<sup>er</sup> Charles Hincks (d.-c. par M. Geo Salmon). — 2<sup>e</sup> E. B. Tyler. Arabian Matrilineate. — 3<sup>e</sup> R. Mac Lennan. The patriarchal theory. — 4<sup>e</sup> Isaac Taylor. A German Dictionary of classical mythology (à propos du dictionnaire de Haseffer sur la mythologie grecque et romaine). — 5<sup>e</sup> G. Böhler. A Samarrastra (description d'une tablette cunéiforme servant d'annuaire). — 6<sup>e</sup> M. Nippere's report on his latest excavations in Egypt (ou français : 7<sup>e</sup> partie). — 22 août : 1<sup>er</sup> G. W. Cant. Hesiod's Lessons of Greek and Roman mythology (l'auteur renvoie à M. Taylor d'avoir trop exagéré l'influence égyptique sur la mythologie grecque). — 2<sup>e</sup> J. W. Edmonson. Arabian Matrilineate (l'auteur réfute toute valeur aux arguments qui veulent établir en Arabie un ancien matriarcat). — 3<sup>e</sup> T. W. Edmonson. Intercourse of China with eastern Turkestan. — 4<sup>e</sup> Henri Bradley. The prehistoric stone monuments of the British Isles, Cornwall (sur l'ouvrage très-souvent cité de M. W. K. Loftis). — 20 août : 1<sup>er</sup> R. B. Drummond. The Hibernic-Lectures in 1865 (rapport des conférences de M. Pfanderer touchant l'influence de Papirius Paul sur le développement du christianisme). — 2<sup>e</sup> W. E. A. Allen. The myth of Andromeda (vient d'un mythe quelque peu ressemblant aux îles Maldives). — 3<sup>e</sup> Terrien de la Coquerie. India from China (réponse à M. Kingdon). — 12 septembre.



1891 : P. W. Bage-Dawls. *Si-Yu-Ki* (à propos de la traduction du M. Boui) voir dans le numéro du 25 septembre la réponse de M. Boui. — 19 septembre : 1° Joseph Eides. *Literature on ancient weapons in China* (énumé des principales variations dans le style des armées en Chine). — 2° B. Harris. *Corrections to the translation of the Sura Sūtra*. — P. J. Hargan. *Rock excavations in North Arnot District, Madras*. — 20 septembre : Am. E. Edwards. *Some recent Egyptological literature*. — 2 octobre : 1° John Hutchinson. *Quemur* (translation of the Bible before Luther (voir dans le numéro du 10 novembre la réponse de M. Karl Pearson). — 2° E. J. Gardner. *Sankuta* exhibition.

**XXVI Athenaeum**. — 15 août : 1° H. Brugsch. *Religion and Mythology of ancient Egypt* (l'auteur a tort de considérer la religion égyptienne des temps postérieurs comme identique à celle des temps antérieurs). — 2 The ancient Gnostic churches in Egypt (à propos du livre de M. A. J. Butler). — 3° Sp. P. Lambros. *Notes from Athens* (sur les familles à Piræus dans la Laconie, auprès d'un descendant d'Apollon Hapertolimus). — 20 août : Joseph Roost. *Chavris* (sur les boucliers). — 12 septembre. 1. Neuhauer. *The origin of Semitic* (l'auteur cherche à montrer que les Semites viennent au lieu Semai qui serait d'origine babylonienne) voir la lettre complémentaire de M. A. H. Sayce dans le numéro du 26 septembre). — 3 octobre : Sp. P. Lambros. *Notes from Athens*.

**XXVII Journal of the Royal Asiatic Society**. (vol. LVII. n. 2). 1° de Harles. *The age of the Avesta* (pas antérieur à l'an 700 av. J. C.). — 2° C. R. J. de Meurier. *Customs and superstitions connected with the cultivation of rice in the southern Provinces of Ceylon*. — 3° T. H. Thornton. *The commercial liberation and failure of the People*. — 4° de la Connerie. *Supposition of writing in and around Tibet*. — 5° Rapport annuel.

**XXVIII Journal of the anthropological Institute**. — LVII. 1° Neuhauer. *On the Race-types of the Jews*. — 2° Jacobs. *On the racial characteristics of modern Jews*. — 3° Fraser. *On certain burial customs as illustrations of the primitive theory of the soul*. — 4° Yevdelt. *The multiplexed skulls of the Mesolithic, Brittany*.

**XXIX Journal of the Asiatic Society of Bengal**. — P. J., LIII. 1 : 1° James Hlawars. *Vedic-Songs collected by Babu Jugendra Nath Das*. — 2° Taitout. *Notes from Varanasi* (Mitra's *Prasastidharmika*).

**XXX The Nineteenth Century**. — Octobre : Max Müller. *The poems of « Jupiter »* (voir notes chroniques).

**XXXI The Contemporary Review**. — Septembre : Price. *Primitive History of Religion* (series bibliographiques). — Octobre : Prof. G. J. Gies. *John Simon Derry*.

**XXXII Dublin Review**. — Juillet : Lumy. *Studies in ancient pathology in Egypt*.

**XXXIII Indian Antiquary**. — 3. 173 : 1° Gresson. *The song of*

Alta's marriage. — 20 Butler. On a wood of *Forsythia palmata* Cunningham.  
 From Japan. — 21 Ford. Shumard and old-Camaro Thompsons (coll.) — 22  
 Ford. A Miller. Two more complete. — 23 Fisher. An other *Hemipentia*. — 24  
 The insects of all the old Telulu, translated by R. T. Bell.

XXXIV. *American journal of archaeology*. — 1. 263 : 1894. *Hughes*. The aboriginal relics called *shikara* or *pinimota*. — 2. *Perkins*. The *athene* of *Ammon* and the legend of the *serpent*.

**XXXV. Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.** — 1111. 4: 1<sup>o</sup> Jan. Bonn. Für neuere Litteratur über die Samaritaner. — 2<sup>o</sup> Mördmann. Neue hienjüthische Inschriften. — 3<sup>o</sup> Zu den Uebern der Buchthalen.

**XXXVI Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums.** — September: 1<sup>o</sup> Block: Studien zur Aggada (Hilber). — 2<sup>o</sup> Theil: Die Midraschim zum Pentateuch und der dreijährige Palästinische Cyclus.

**LXXVII. Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde.** — X. 2: 1 u. 2. Hefen. Uebert. d. Habsburgischen Handschriften des Lohr-Palais. — 2<sup>e</sup> G. Böhmer, Ueber die Heiliges-Helms III, Gregor IX und Innocenz IV. = XI. 1 u. 2. A. Wärfberger, Die Handschriften der Magdeburger Concilien. — 2<sup>e</sup> Julius, Pflugh-Buch. Bucher und Briefe Gregor VII.

**XXXVIII** Archäologische Zeitung. 50 2: 10 Wollers, Die Kisten des Prinzenlehn. — 29 von Rada, Die Götterverwandlung am Ostflügel des Palastes. — 34 Lehnert, Barmherzig und Achseln. — 40 Meyer, Lania. — 50 Fendel, Die Götter am Ostflügel. — 50 Hermann, Die Götter am Ostflügel.

**XXXIX. Harnes.** — **1.** 1<sup>te</sup> Abtheil. Athina Skins und die Extrahieren. — **2.** 2<sup>te</sup> Abtheil. Handarbeitliche Ueberarbeitung der Porphyryischen Harnes-Kreuzen. — **3.** 3<sup>te</sup> Abtheil. Typen der Magna Mater und des Jupiter Stator in Rom. — **4.** 4<sup>te</sup> Abtheil. Archaische Vasenmalereien.

XL. Mittheilungen des deutschen archäologischen Instituts in Athen. — I, 2: 1. Max. Kionomastige Oelkrüge. — 2. Februa. Altartische auf Kreta; III. Archaische Inschriften. — 3. L. v. Sybil. Agaleper und Alcon. — 4. Nekyia. In den diphthongischen Prosemetastichen. — In Fabricius. Hieronymus Grad aus Tarent.

XII Gegenwart. — N° 21: Aschä. Zur ägyptischen Mythologie. —  
N° 22: Aschä. Eine Geschichte der ägyptischen Religion.

**XLIII. Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft.** — 4<sup>te</sup> 2: 1<sup>te</sup> Semel, Ueber jüdische Apokalypsen. — 2<sup>te</sup> Semel, Die 11. Tische Darstellung in Bild. VI, 11-24 und XII, 2-24, und ihre Verwandtschaft mit der lateinischen des Fortschritts. — 3<sup>te</sup> Semel, Rom. IV, 1.

**XLIII. Katholik.** — **Juli:** 1. Die Welle der heiligen Ode leuchtet und leuchtet leuchtend und schenkt uns so viele so viele. — 2. Bismarck



Aufenthalt des heil. Bernard im Mittelrhein. — Adol. Ein Beitrag zur Geschichte der Bénédictinen. Cultus Latine, Cultus Dalm., Cultus hyperbolicus. — 2<sup>e</sup> Section über die Ursprünge des Christenthums.

**XLIV. Zeitschrift für Kirchengeschichte.** — VII, 4 : 1<sup>re</sup> H. Haupt. Zur Geschichte der Sekte vom freien Geiste und des Bogdanismus.

**XLV. Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft und kirchliches Leben.** — N<sup>o</sup> 2 : 1<sup>er</sup> Luther. Zur Geschichte der vorbischöflichen Rik. — 3<sup>e</sup> Schenk. Zur apostolischen Lehre des Hirtens des Heimes vom überweltlichen Verdienst. — 3<sup>e</sup> Mack. Die Vorstellungen der Verkündigung Mariä im christlichen Altertum, III. — 4<sup>e</sup> Bachwald. Ungedruckte Mahnungen.

**XLVI. Theologische Quartalschrift.** — N<sup>o</sup> 4 : 1<sup>re</sup> Klauer. Pneumatische Communare in 15 Briefen des heiligen Paulus. — 2<sup>e</sup> Schmid. Zur Geschichte der römischen Bräuer und Mäzale.

**XLVII. Theologische Studien und Kritiken.** — 1886, N<sup>o</sup> 1 : 1<sup>er</sup> Henrich. Zur Geschichte der Marienverehrung. — 2<sup>o</sup> Daker. Initia Zwiggli (suite).

**XLVIII. Zeitschrift für Ägyptische Sprache.** — N<sup>o</sup> 1 : 1<sup>er</sup> Ebert. Resultate der Neufundenen Grabungen bei Tell el Maschuta. — 2<sup>e</sup> E. Mare. Schilische Schreibenschriften.

**XLIX. Göttingische Gelehrte Anzeigen.** — N<sup>o</sup> 16 : Luthar. Manahard, Mythologische Forschungen.

**L. Zeitschrift für Keilschriftforschung.** — II, 3 : 1<sup>er</sup> Lardell. Der Nebenschriftsteller V. Hawthorn ungeschrieben. — 2<sup>e</sup> Finckel. The Gilt of the ancient inscriptions of Western Asia IV. — 3<sup>e</sup> Haupt. Zu sieben akkadischen und sumerischen Keilschriftarten. — 4<sup>e</sup> Dittmar. Assyriologische Notizen zum alten Testament. III. Die drei Nachkommen.

**LI. La Civiltà cattolica.** — N<sup>o</sup> 842 : 1<sup>er</sup> Il pensiero cattolico nella storia contemporanea d'Italia. — La cronologia biblica-ecclésiastica.

**LII. Revista de España.** — N<sup>o</sup> 447 : Machado y Alvaraz. El folklore de Nîm. — N<sup>o</sup> 448. Alvaraz. Leyendas arábigas.

**LIII. Theologisch Tijdschrift.** — 1<sup>re</sup> septembre : 1<sup>er</sup> A. Franck. La religion de l'Égypte et l'histoire de la religion d'Israël. — 2<sup>e</sup> H. J. Meyboom. L'enseignement des Douze Apôtres (1<sup>er</sup> article). — 2<sup>e</sup> J.-J. Prinz. La première église de Philadelphie aux Thessaloniciens.

**LIV. Gläs.** — Septembre : W. C. von Ramm. Pontica von Bithyn. Ein paup de l'histoire des églises réformées de ce pays (p. 3-4, des Pays-Bas).

# BIBLIOGRAPHIE<sup>1</sup>

## CHRONOLOGIE.

*Pierre Fabert*, *Études philosophiques et politiques de l'homme* (Mœurs, cœur, lettre, spiritualisme), avec une préface par Camille Flammarion. — Paris, 1886, Marpon et Flammarion, in-12.

## CHRONOLOGIE.

*Faust*, *Histoire des républiques de l'Asie*, T. II. — Elmsiedeln, Benziger, 1885.

*S. Thomas Aquinatis*, *Summa theologiae diligentius emendata* Cordat, Editio Diligenti et C. J. Dehon, multis locis. — Paris 1<sup>a</sup>, T. I. — Aug. Taur., 177. P. Mariotti, 1885, in-8 de 708 p.

*A. Trevis*, *Storia universale della Chiesa cattolica*. — Vol. II. Napoli, tip. De Bonis, 1885, in-13 de 404 p.

*H. Rivalland*, *Les grands paléontologues de France, leur vie, leur œuvre, les peuples et les sciences qu'ils ont en œuvre*. — Paris, Lefrère Sirey, 1885, in-32 de LXXVII et 500 p.

*A. Phillet*, *Les martyrs d'Afrique* ; *Histoire de sainte Perpétue et de ses compagnons*. — Paris, Lefrère, 1885, in-8 de 14 et 170 p.

*H. Kiepert*, *Monte Cassino von seiner Gründung und gestaltend bis zu seinen neuesten Balthar unter Abt Desiderius selbst et Anf.* — Eisenach, Beyer, 1885, in-4 de 32 p.

<sup>1</sup> En dehors des nombreuses ouvrages mentionnés dans la *Chronique* et dans le *Dépouillement des périodiques*.



*L. B. Attobius, Acta sancti Marti, Aegypti, Martyrionis in Paradiso apostolorum, ... antiquissimum* [Burlama], editio nova primis. — Bruxelles, Soc. Balth. de Ide, 1885, in-8 de 104 p.

*Joseph Balthus, Vie du bienheureux Jean-Baptiste de Saxe, d'ancien maître général de l'Ordre des Frères Prêcheurs.* — Paris, Palmé, 1885; in-12 de XII et 281 p.

*F. P. Bert, Pape Eugène IV.* Ein Lebensbild aus der Kirchengeschichte des XV. Jahrhunderts. I. Livr. 1 et 5. — Mayence, Kirchheim 1884; in-8 de VIII et 164 p.

*S. Bonaventura opera omnia edita studio et cura P. P. Collegii a. S. Bonaventurae.* — T. II. Ad Clarae Aquae. 1885; in-8 de XII et 1027 p.

*A. von Baumert, Fahn-Clidi.* — Pape Alexander VII. — in Deutschland, 1620-1654. Aix-la-Chapelle, F. N. Palmé, 1885; in-8 de 48 p.

*S. Bonardi De considerationibus libri V ad Eugenium III tractatus de apostolus et aliis episcoporum ad Romanum Senatus archiepiscoporum* (Ed. Hauser SS. IV, vol. 47). — Innsbruck, Wagner, 1885; in-16 de 277 p.

*L. Portmann, Das System der theologischen Summe des hl. Thomas v. Aquin.* — Linz, Haber, 1885; in-4 de 79 p.

*F. de Zestry, Die Leiden des heil. Orientaler Ignatius von Loyola und der Professor Martin Luther.* — Vienne, Mayer, 1885, in-8 de IV et 274 p.

*F. Raumer, Pseudisidorische Studien*; I Die Textvermessung der heiligen Bestandtheile der Sammlung (in-8 de 44 p.); II Die Hesperie der Handschrift von Antiochia und ihre Beziehungen zum Pseudisidor (62 p.). — Vienne, C. Gerold, 1885.

*K. Mueller, Die Lehren des Mittelalters und der Renaissancezeit.* — Mout. Freiburg en Brisgau, 1885; in-8 de XII et 210 p.

*W. W. Roberts, The pontifical Decrees against the doctrine of the earth movement.* — London, Parker, 1885.

*Apostolic Fathers, ed. by J. B. Lightfoot*; II St-Ignatius; St-Polycarp; with introduction. — 3 vol. in-8.

*K. E. Philipp, Manuel d'introduction générale aux Livres saints.* T. I. — Paris, Roger et Charnot, 1885.

*P. Schöner, Communio über das Evangelium des heil. Johannes.* — Tullingen, Foes, 1885; in-8 de IV et 599 p.

*C. Ruz, Kirchengeschichte auf der Grundlage akademischer Vorlesungen.* I. Alte Kirchengeschichte. — Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1885; in-8 de VII et 634 p.

*Indulf Rocco, Die akademische Stellung der Bischöfe Burgunds und Neuchâtel unter Kaiser Friedrich I.* — Göttingen, Calvar. 1885; in-8 de VIII et 118 p.

*J. Wernschy, Aussäße aus den Registern des Pabste Clemens VI und Innocenz VI.* — Innsbruck, Wagner, 1885.

H. J. Holtmann. *Lehrbuch der Alttestament-Critischen Einleitung in das A. T.* — Freiburg im Breisgau, Mohr, 1885.

H. Wiermann. *Geschichte der Kulturkampfs.* — Leipzig, Hanger, 1885 ; in-8 de II et 320 p.

F. Jochen. *Die Walthausen und die veralteterische deutsche Bevölkerung.* — Münster, Schulbuchh. 1885 ; in-8 de 14 p.

F.O. Zur Linden. *Melchior Hofmann, ein Prophet der Walthausen.* — Leipzig, Hangerverlag ; in-8 de XXII et 477 p.

P. Hochart. *Etudes au sujet de la persécution des chrétiens sans Némus.* — Paris, E. Lamm, 1885 ; in-8 de IX et 320 p.

#### JUDAÏSME ET ISRAÏSME.

A. Benenpartier. *Le prophète Habakuk, Introduction critique et exégèse, avec examen spécial des commentateurs rabbiniques du Talmud et de la tradition.* — Genève H. Sirey, 1885 ; in-8 de VIII et 226 p.

J. B. Gammag. *Die geschichte von Amos.* — Leiden, Brill, 1885 ; in-8 de XI et 230 p.

A. Strassburger. *Geschichte der Erziehung und des Unterrichts bei den Israeliten, von der voralthistorischen Zeit bis auf die Gegenwart.* — Stuttgart, Levy et Müller, 1885 ; in-8 de XV et 310 p.

R. Weiss. *Amos und sein Volk.* — Freiburg im Breisgau, Herder, 1885 ; in-8 de IV et 162 p.

P.B. Boyer. *L'Arabe avant Mahomet d'après les manuscrits.* — Paris, 1885 ; in-8 de 28 p.

A. Durrak. *Die Fremdwörter im Kuran.*

#### RELIGION EN L'ASIE.

L. de Haras. *Ethnographie du Siam. Le peuple siamois en 1881.* — Paris, Maisonneuve, 1885 ; in-18 de 120 p.

W. Hofhof. *Das Schamanenthum und sein Kultus.* — Leipzig, Weigel, 1885 ; in-8 de 67 p.

A.H. Kellog. *The light of Asia and the light of the world ; a comparison of the legend, the doctrine and ethics of the Buddha with the story, the doctrine and ethics of Christ.* — London, Macmillan, 1885 ; in-8 de 320 p.

#### LES RELIGIONS DU MONDE ANTIQUE.

A. E. J. Batweeda. *Die alten Kyprien in Kunst und Götter.* — Leyde, Brill, 1885.

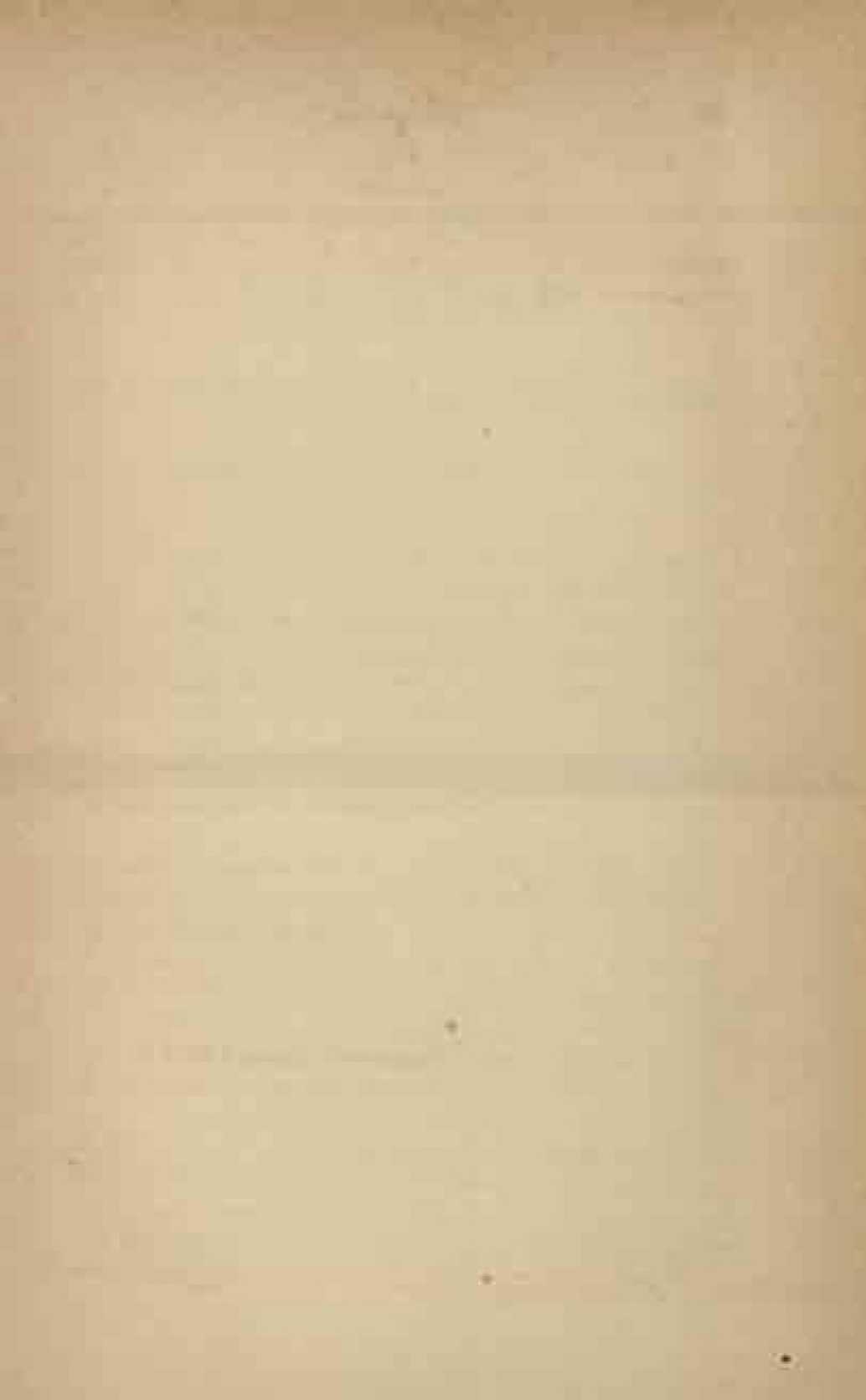


PARIS.—

Contos populares do Brasil, colligidos por Syllós Romera, com um estudo preliminar e notas comparativas por Theophilo Braga. — Lisboa, Nova Livraria Internacional. 1885.

---

*Le gérant :* Emest LEROUX.







# LA MAYA

## ET LE POUVOIR CRÉATEUR DES DIVINITÉS VÉDIQUES

D'après les principaux lexicographes et exégètes européens qui se sont occupés du *Rig-Veda*, la *máya* védique serait : « la ruse, la supercherie, l'artifice, la trufferie » (Roth) ; « la sagacité ou l'adresse surhumaines, l'habileté divine ou la magie, les combinaisons sages ou rusées » (Grassmann, Bergaigne) ; « l'art magique » (Ludwig). Mais personne ne nous apprend ce qu'il faut entendre au juste par cet art ou cette magie. Pourquoi et comment les dieux, et souvent aussi les démons, usent-ils d'habiles artifices ? Quelle est l'origine de cette conception et quelles en ont été les conséquences ? Telles sont les questions qui nous intéressent surtout à propos de la *máya* et sur lesquelles, il faut le reconnaître, les textes jettent bien peu de lumière.

L'étymologie, à consulter les mêmes auteurs, ne fournirait pas des données plus explicites. Ici même, il y a divergence entre eux ; tandis que les auteurs du *Dict. de St-Petersbourg* font dériver le mot *máya* de la rac. *ma* « mesurer », Grassmann, dans son *Lexique du Rig-Veda*, le rapporte à *ma* = *man* « penser ». C'est pourtant là, à notre avis, qu'est la source du problème ; aussi le reprendrons-nous par ce côté qui nous paraît n'avoir été examiné jusqu'ici que d'une façon trop sommaire.

Nous constaterons d'abord que la double dérivation indiquée par les auteurs précités se réduit en dernière analyse à une



seule. La rac. *man*, en effet, qui dans plusieurs langues comme *mal-il* « pensée », *mal-da* « idée, conception », etc., affecte la forme *mal* ou *solu*, signifie non seulement « penser, imaginer », mais aussi; et par une extension toute naturelle, « tenir pour, considérer comme, apprécier, estimer, etc. ».

De son côté, la racine *ma* dont certains dérivés, comme *mal-ma* « mesure », se confondent pour la forme avec ceux de *man*, a pour sens principal « mesurer » (cf. gr. *μέτρον*, lat. *me-tur*, new-*metr*, etc.). Or nous n'avons là qu'une nouvelle et très épuisée extension de l'idée de « penser, imaginer », par l'intermédiaire de celle de « d'apprécier, estimer »; ainsi s'explique la réunion des acceptions « d'estimation, appréciation » et de « mesure » sous la forme commune *mal-ma*<sup>1</sup>.

Indépendamment de celle de « mesurer », la racine *ma* possède aussi la signification de « faire, faire apparaître, forger, façonner, édifier, construire », qu'on rencontre déjà dans les textes védiques, non seulement avec les dérivés verbaux de la racine simple ou précédés de différents préfixes, mais encore dans les formes nominales suivantes :

*Māsa* « construction » (auprès des acceptions de « penser, idée, mesure, etc. »);

*Nirmāna*, « création, formation » (auprès « mesure »);

*Pratimā*, « créateur, formateur » (mais aussi « image, imagination »);

*Mā-tar*, « formatrice, créatrice, mère »;

*Ma-va* suffixe qui s'ajoute à certains mots avec le sens de « fait de ».

Quant à la liaison et au passage naturel de l'idée de « penser, imaginer, créer (par l'esprit) » à celle de « figurer, reproduire, produire, créer (matériellement) », on se rendra facile-

<sup>1</sup> Cf. les différentes acceptions de *pramāda* « idée, idée fautive, norme, règle, création, mesure, etc. », ainsi que celles de *mal-tes* ou *mal-tes* qui présentent le même caractère. Il est certain notamment que l'idée de « mesurer » s'est dégagée nettement de celle de « penser » et la racine de la racine *ma* s'est complétée; ce fait ressort de la spéciale signification adoptée par *mal-ma*, *mal-tar*, *mal-tar* (auprès de *mal-ma* « imaginer, apprécier ») en grec, en latin, en gothique.

ment compte de leur fréquence et de la nécessité logique qui les détermine en constatant le même rapport — en «*causant*» dans :

*Kalpamā, kṣaṇḍalpa* «*idée, plan, imagination*», auprès de *śrṇp* «*forme, apparence, figure*» et de la rac. *kalp* «*faire*» :

En grec — dans *idea* : «*idée, conception, imagination, figure intellectuelle*», auprès du sens de «*figure matériel*» pris par le même mot<sup>2</sup>. Semblable transition significative dans *αἰσιν*, *αἰσιν* ; *πῶς*, *πῶς* :

En latin — dans *figere* «*imaginer*» et «*faire*» : *actio, figura* «*imagination, chose imaginaire*» et «*création, formation*». Dans *mentis* «*penser, imaginer, teluire*» (racine apparentée à *man, mā*, cf. sk. *māntar* «*penseur*», *mantra* : «*pensée*», «*etc.*»), auprès de *comentator* «*inventeur*», *comentum* «*invention*» :

En allemand — dans *bilden* «*idée, image, figure*», «*auprès de bilden*» *figurer, former, façonner*... »

Ces analogies nous indiquent avec certitude l'origine et la valeur significative du mot *māyā*, issu de *māi-yan* «*penser, apprécier, mesurer*», mais aussi «*imaginer, concevoir, figurer, teluire, faire*». L'équivalent le plus exact de *māyā* est le latin *actio* dans toutes ses nuances significatives ; de même qu'un nom d'agent *māyā* ou *māyātrīn*, «*celui qui use de la māyā*», correspond tout spécialement le latin *factor*.

Dans le *Rig-Veda* la nuance qui implique l'idée de création a généralement prévalu : le *māyā* est le fait ou la faculté de produire, créer un acte ou une chose, et le *māyā* est l'être capable de produire tel acte ou telle chose, ou, d'une manière plus générale, des actes ou des choses. Il n'est pas un seul passage dans lequel se trouvent ces mots, auquel ces conceptions ne conviennent. Nous en donnerons quelques exemples :

*Mahī mitraya varuṇasya māyā candraśca bhūman nīladr̥ṣṭa puruṣa*, III, 61, 7.

«*La grande māyā de Mitra et de Varuna, pareille à un (astre) brillant, a répandu la lumière de toute part.*»

<sup>2</sup> Cf. *idea*.



*Indra ō tu dāurasya grataṣya mahīm vidyām varuṇasya  
prasaṅgam mīmamsa tāphtīṇa dāurikā nī yā nāma prthivīm  
virgeṇa.* V, 83, 3.

« Je vais célébrer cette grande *vidyā* de l'aure céleste, Varuṇa, lui qui résidant dans l'atmosphère, se sert du soleil comme d'une mesure pour mesurer la terre. »

*Adharaṇat prthivīm vīra-dhāgām astābhūda vidyayā  
dyāuḥ anantamā.* II, 17, 5.

« Il (Indra) a affermi la terre qui nourrit toute chose au moyen de sa *vidyā*; il a assenti le ciel pour l'empêcher de tomber. »

*Uta sindhūm vīpātīyām vīrasthāmām ahiḥ haṇṇi parī sphā  
indra mīyayā.* IV, 30, 12.

« O Indra, tu as enligné au moyen de ta *vidyā* la rivière Vihātya qui s'étendait sur la terre. »

*Indra mīyābhīḥ pūruṣīm iyate.* VI, 47, 13.

« Indra s'avance (apparaît) multiforme, au moyen de ses *mīyā*. »

*Teṇa mīyābhīḥ amūṇḍya mīyāntam pramīyātā manasā  
etram ardayāt.* X, 147, 2.

« O Indra l'irréprochable, au moyen de tes *mīyā*, au moyen de ton main d'œuvre de gloire, tu as détruit Vriśa le *mīyā*. »

*Imam au mīyāntam haṇṇi indram īdnam aṣāt.* VIII, 65, 1.

« J'invoque Indra, ce *mīyā*, qui règne par la force. »

Nous pourrions épuiser tous les passages du *Rig-Veda* où reviennent les mots *vidyā* et *mīyā*, sans en trouver un seul où l'idée de « magie » et de « magicien » soit mieux marquée que dans les précédents et où celles de « pouvoir de faire » <sup>1)</sup> (*śakto*) et de « capable de faire » (*śakto*) ne soit mieux.

Il n'en est pas moins vrai que dans la littérature post-védique le sens pour ainsi dire constant de *vidyā* est celui de « fausse image, fantôme, apparence simple ou trompeuse » et, par extension, « art ou fraude qui consiste à évoquer une forme

<sup>1)</sup> C'est-à-dire qui lui aussi a ses *mīyā*; ici, ses moyens d'action, de de force.

<sup>2)</sup> Attribué au poète aux démons aussi bien qu'aux dieux.

dépourvus de réalité, *magia* ; absolument de même que le latin *magere, fictio*, n'a conservé qu'une acception analogue dans nos mots *seindre, fiction*.

La transition entre ces deux nuances significatives du même mot s'est accusée dans la philosophie par des résultats extrêmement variés :

Quand les idées tendent à se débrouiller, quand la logique se dessine derrière la mythologie, et que l'esprit humain ébauche un système de l'univers et commence à spéculer sur l'origine des choses, rien de plus naturel que d'attribuer la création à ceux qui disposent surtout de la *magā*, ou de la faculté créatrice, c'est-à-dire aux *devas*, ou aux dieux, terme générique sous lequel on a pris l'habitude de ranger Indra, Agni et les autres divinités védiques. Plus tard même, on inventa de toutes pièces une figure mythique dont le nom répond spécialement à cette fonction, et Prajapati « le maître des créatures » est sublimé comme producteur des êtres aux figures usées et devvenues insignifiantes du panthéon naturaliste de l'époque des hymnes.

Mais l'idée qui porte le mot *vidyā* a subi, elle aussi, les effets du temps : elle réapparaît sous son costume d'imagination pure et simple, d'apparence vaine et vide, et la succession de ce sens à celui qui a prévalu chez les poètes védiques est comme une pente sur laquelle glissent les philosophes védantins pour aboutir au fameux système du panthéisme idéaliste. La création ou la *vidyā* représentée par le monde matériel est illusoire. Il n'y a de vrai que le substratum de la *vidyā* ou la pensée universelle, dont l'univers n'est que la production ou l'image. Ici, comme en mythologie pure, les mots, ou plutôt l'évolution significative qu'ils subissent, ont entraîné un enchaînement d'idées qui en se coordonnant ont produit une philosophie.

Le pendant et l'analogue de la création par la *vidyā* se retrouvent dans la création par le *manas*. Les deux mots dérivent

\*) Cf. Mt. *manas* appartenant au frang. *mentis*.



de la même racine *mā-mān*, variantes probables d'un antécédent commun *mān*. Les *manas* ont généralement la pensée considérée dans l'ensemble de ses modes et comprenant par conséquent l'imagination. Il est donc probable que les dieux créent par le *manas*, c'est-à-dire par la faculté d'imaginer, de figurer, de représenter, pour la même raison qui fait qu'ils créent par la *vidyā*.

Sous relèverons les passages les plus caractéristiques du *Rig-Veda* où il est question des actes ou des choses que les dieux produisent à l'aide du *manas*.

Dans l'hymne III, 60, 1-2, le *manas* est énuméré après les *mayās* comme l'un des moyens par lesquels les Rishis accomplissent les œuvres qui les ont rendus célèbres : avec les *vidyās*, ils prennent part au sacrifice : à l'aide du *manas* ils ont fabriqué les deux chevaux qui leur ont valu la qualité de dieux<sup>1</sup>.

Dans l'hymne X, 147, 3, c'est à la fois avec les *vidyās* et le *manas* qu'Indra vient à bout du démon Vritra.

Yama (X, 135, 3) fait avec le *manas* un nouveau char qui n'a pas de roues.

Le sacrifiant emploie le *manas* (VII, 61, 4) pour fabriquer le trône du Mitra et de Varuna. Sūrya (X, 85, 12) possède un char fait par le *manas*. Dans plusieurs hymnes<sup>2</sup>, il est question du char ou des chevaux des Agvins attelés au moyen du *manas*, ainsi que de celui de Soma et de Pusan<sup>3</sup>, etc.

Le char ou les chevaux des Agvins et des autres dieux, non seulement sont attelés à l'aide du *manas*, mais c'est de lui qu'ils tiennent leur vitesse<sup>4</sup>. Les expressions *manas-jarā* et *mano-jā* ne sauraient signifier en effet « rapide comme la pensée », ainsi qu'on a l'habitude de les traduire, mais bien « rapides par la pensée, par l'effet de la pensée » (entendus dans un certain

<sup>1</sup> Cf. I, 20, 2, où il est aussi question de la fabrication, par les Rishis, au moyen du *manas*, de deux chevaux destinés à Indra.

<sup>2</sup> VII, 62, 3; VIII, 5, 2; V, 73, 6.

<sup>3</sup> II, 49, 3.

<sup>4</sup> Voir surtout I, 121, 2; VI, 82, 3; VI, 63, 7; V, 77, 3; VII, 68, 3.

sens); l'analogie de *brakaa-jôta* « mis en mouvement par la prière » et de *vêpra-jôta* « mis en mouvement par le rûpra », rend du moins cette interprétation bien vraisemblable.

Ici toutefois une question se pose. Ne faut-il pas voir avec M. Bergaigne<sup>1</sup> dans l'expression *manu-puj* l'équivalent de *caco-puj* et de *brakaa-puj* « attelé par la parole, par la prière »? L'analogie de la *mâyl*, qui suggère une solution différente, est de nature à rendre perplexes. S'agit-il d'un acte de *manus* considéré comme l'imagination créatrice ou d'un effet de la prière mentale identifiée à la prière verbale? C'est ce qu'il paraît difficile de déterminer. En tous cas, l'alternative nous ramène à la question éternelle, déjà examinée par M. Bergaigne, de « l'origine de la conception qui attribue à la prière la vertu d'accroître la force et la grandeur d'Indra<sup>2</sup> », et, plus généralement, d'agir sur les dieux et de produire des résultats désirés. D'après le savant mythologue, « il faut avant tout reconnaître cette conception comme une des formes de l'idée vâllique de la toute-puissance du sacrifié. Mais il est permis aussi d'en rapprocher la croyance, générale chez les peuples primitifs, à une vertu magique de la parole, des formules amulettes. » Il est pourtant un autre facteur, et des plus importants, dont M. Bergaigne ne dit rien. C'est l'homophonie, ou plutôt l'identité primitive souvent signalée des racines qui signifient : briller et parler; prier ou chanter. Cette identité apparaît surtout dans la racine *erk*, dont le dérivé *arka* signifie « lumière » et « prière », et le plus souvent sans exclusion celle de l'un ou de l'autre sens, ou plutôt avec allusion constante de l'un à l'autre. C'est ce qui a permis à M. Bergaigne de dire que les œuvres d'Indra ont été accomplies « au moyen des hymnes<sup>3</sup> » (*arkam*). Mais, en réalité, Indra, dieu lumineux, a la lumière pour principal agent de ses exploits. C'est l'évolution du sens d'*arka* et l'homonymie qui en est résultée entre *arka-lumière* et *arka-prière*, d'où provient

<sup>1</sup> *Not. coll.*, II, 285; cf. L. Oestre, *Dieumotter, Arwen et Ahimay*, 119.

<sup>2</sup> *Id.*, II, 275, *supra*.

<sup>3</sup> *Idem*, II, 277, *Id.*, I, 277, n. 1.



la confusion que les fondateurs du culte védique ont certainement faite entre les deux significations du même mot<sup>1</sup>.

Or si, comme tout l'indique, le sacrifice n'était à l'origine que la représentation des actes attribués aux dieux en vue d'obtenir des effets identiques à ceux qu'ils pourrivaient, il n'y a rien d'étonnant, étant donnée la confusion dont il s'agit, que le sacrificateur ait substitué l'arke-prière ou l'hymne à l'arke-humière des *devas* et l'ait considéré comme l'instrument le plus propre pour agir comme les dieux, et même pour agir sur les dieux. Le transport de l'idée attachée à l'arke-prière, aux synonymes *vedo*, *brahman*, etc., explique en même temps que les autres circonstances indiquées par M. Bergaigne, les expressions comme *vaco-yaj*, *brahman-yaj* et peut-être *manu-yaj*.

Mais, en ce qui regarde cette dernière, qu'on s'arrête à l'une ou à l'autre des interprétations proposées, il n'en restera pas moins acquis, croyons-nous, que la conception a été surtout entraînée par l'évolution significative du mot, et c'est ce que nous voulions particulièrement montrer.

Il serait intéressant de poursuivre l'idée de la création par le *manas* dans la littérature post-védique. L'enquête serait longue et nous nous bornerons pour aujourd'hui à citer le passage d'un ouvrage encore inédit, le *Bhadratiya-Nāṭya-Śāstra*, traité sur le théâtre, qui peut remonter aux premiers siècles de l'ère chrétienne et dans lequel la théorie s'accuse en toute netteté et dans son plein développement :

« Les dieux, y est-il dit, créent par le *manas* des palais et des parcs ; mais tous les désirs des hommes ne se réalisent que par le concours des efforts et des désirs<sup>2</sup>. »

Nous résumerons, pour terminer, la genèse et le processus

<sup>1</sup> Ceci revient à dire que, dans une jallite de cas, les hymnes offrent un sens naturaliste plus ou moins reconnu par un sens liturgique moins ancien. Le grand mérite de l'ouvrage de M. Bergaigne a été de mettre ce dernier fort nettement en relief, mais il n'en faut pas moins tenir compte de l'autre. Une traduction définitive du *Hig-Veda* devra présenter la juxtaposition des deux sens.

<sup>2</sup> Desānām mānasaṁ sevitaṁ grhasūparitosaṁ ca  
Yatnātśābrahminīcṛitā ātma bhāvāt ta mānasaḥ.

de l'idée des dieux créateurs dans les hymnes védiques, ou du moins de l'une de ses faces, car nous ne prétendons pas la rattacher à un point de départ unique. Les dieux (*deva*), en tant que lumineux ou *lucides*, sont intelligents, penseurs et *imaginatifs*<sup>1</sup>, et comme tels ils *figurent* et réalisent leurs conceptions. En d'autres termes, l'idée que les auteurs des hymnes ont conçue de leur pouvoir créateur ne repose sur aucune speculation antérieure, sur aucune donnée logique préalable, sur aucune conception transcendante et longuement élaborée d'abord : c'est le résultat pur et simple de l'influence latente du mouvement du sens des mots sur les idées.

PAUL BENOIST.

<sup>1</sup> Sur les rapports entre les idées de *triller*, *voir* et *penser*, cf. *Revue philologique*, numéro de mars 1884.



# LE MYTHE DE KRONOS

A PROPOS D'UNE NOUVELLE MÉTHODE EN MYTHOLOGIE COMPARÉE.

---

Quoi de plus incertain que la science mythologique ! Est-ce même une science ? s'est-on sans doute déjà souvent demandé. Les mythologues discutent depuis tout un siècle sans pouvoir se mettre d'accord sur la méthode à suivre ; bien plus, quand il leur arrive de s'entendre sur la méthode, ils n'en expliquent pas moins les dieux et les mythes, chacun d'une manière différente. Aussi n'est-il pas étonnant que l'on se soit maintes fois plaint d'une prétendue science, dont les adeptes donnent au moins vingt solutions diverses des problèmes qu'on leur pose, qui n'est ainsi que chaos et confusion, et à laquelle on ne saurait par conséquent accorder sa confiance.

Il y a du vrai dans cette plainte. On ne saurait le nier, même en reconnaissant que c'est moins la science que ceux qui s'en mêlent qu'il faut accuser. La mythologie a eu ce malheur que bien des gens ont cru qu'elle pourrait se passer d'études sérieuses : chacun a voulu dire son mot et faire parade de sagacité en proposant des explications de mythes. La rigueur et l'exactitude scientifiques passaient pour superflues en ces matières. Mais les vrais savants aussi ont péché à leur manière. Trop sûrs, quoique fort compétents, unissant à l'érudition une grande pénétration et aussi une dose suffisante d'imagination poétique pour pouvoir se placer dans le monde de l'antique souvent exubérant des mythes, ils ont eu le tort

de prendre pour point de départ quelque hypothèse mal contrôlée, se persuadant qu'elle devait pouvoir s'appliquer à tout, et oubliant que les mythes n'ont pas tous la même origine et ne peuvent donc pas tous être de la même espèce.

Je n'ai pas l'intention de décrire ici, ni même simplement d'énumérer, tous les systèmes qui se sont succédé. La plupart ont fait leur temps. Quant à la méthode que je talent éblouissant de son principal représentant, Max Müller, a si bien accréditée que son règne a été aussi général que prolongé, cette méthode, dont le mot d'ordre consistait à appeler la mythologie une « maladie du langage »<sup>1</sup>, je l'ai combattue à plusieurs reprises<sup>2</sup>, quoique je reconnaisse pleinement la part de vérité qu'elle renferme et les services qu'elle a rendus pour l'interprétation de certains mythes. Quoique je me sois senti au début beaucoup plus attiré par la grande rivale de cette théorie, celle qu'on a appelée l'école météorologique de Kuhn et de Schwartz, il y a longtemps que j'ai reconnu qu'elle non plus ne rend pas suffisamment compte de tous les faits<sup>3</sup>. J'ai senti, et bien d'autres avec moi, qu'il fallait suivre une autre voie; je cherchais, moi aussi, un terrain solide pour nos études.

Il serait donc naturel que je saluasse avec joie la nouvelle méthode de mythologie comparée, qui a été recommandée dans ces derniers temps par quelques savants allemands; mais plus encore par des Français et des Anglais, d'autant plus qu'ils s'appuient sur les travaux d'un homme aux belles recherches duquel je dois beaucoup, le grand ethnologue E. B. Tylor. Je reconnais, en effet, qu'elle mérite tout à fait l'attention du monde savant et qu'elle renferme sans aucun doute une grande part de vérité. Je crains toutefois que ce qui s'y trouve de vrai ne soit connu depuis longtemps, et que

<sup>1</sup> *A disease of language.*

<sup>2</sup> En particulier dans les revues hollandaises *De Gids* et *De Theologische Tijdschrift*.

<sup>3</sup> Voir mon article sur « Les éléments ethniques de la mythologie grecque », publié dans cette revue, tome II, pages 129 et suiv., et un autre article de moi, sur *Laki*, dans la revue hollandaise *Les es sans*.



la nouvelle école ne pèche par exclusivisme tout autant que les anciens qu'elle combat avec tant de conviction.

Est-ce par impétuosité juvénile, ou bien parce qu'ils ne se sentent plus de joie d'avoir découvert la clef qui donnera accès à tous les mystères, que ses prophètes la prennent de si haut avec les mythologues de l'ancienne école ? Quoi qu'il en soit, il ne me semble pas très heureux de réchauffer après quinze ans une parodie de la théorie de Max-Müller, fort amusante, mais sans aucune valeur scientifique, que quelques étudiants de Berlin ont publiée en 1870 dans un petit recueil intitulé *Kottbus*, et que *Méhesche* a reproduite dans son numéro du 3 juillet 1884, pour voir bientôt après son exemple suivi par un éditeur de Leipzig. Le spirituel auteur de cette pochade y démontre invinciblement que Max-Müller est un héros solaire et son existence un mythe. Je ne doute pas que le héros solaire n'ait fort humainement et fort cordialement ri de cette farce; mais qu'en même temps ses convictions ne soient restées entières. De quelle théorie scientifique ne pourrait-on pas aisément faire une parodie analogue ? N'est-on pas ri de même de la philologie, du darwinisme, de la critique historique ? Et faudrait-il se donner beaucoup de peine pour tourner à son tour en ridicule la nouvelle méthode anthropologique de l'étude des mythes ? Il n'y a pas de mal à rire un instant : cela jette au milieu de discussions sérieuses, parfois un peu sèches, pour ne pas dire ennuyeuses. Mais il est ridicule de prendre une charge pour une démonstration ou une réfutation. Si elle a un côté utile, c'est de frapper du foudre de la satire les travers, les étroitesses, les exagérations de certains auteurs. « L'ironie est souvent la meilleure des réfutations, » dit M. Gaidoz. Je le dis avec lui, lorsqu'il s'agit de quelque folle théorie dévolue au cerveau mal équilibré d'un écolier ou d'un étudiant incompetent, mais non pas lorsqu'on est en présence d'hypothèses scientifiques, défendues par des hommes sérieux et appuyées de preuves que l'on ne peut rejeter à mains de les réfuter. Si la parodie du *Kottbus* prouvait quelque chose, ce ne serait point que Max-Müller a donné des mythes une interprétation

erronée, qu'il faut remplacer par une autre. On arriverait à une tout autre conclusion, sans doute fort éloignée de ce que M. Gaillard pense, savoir celle-ci : De même que Max Müller n'est pas un héros solaire, mais un personnage humain parfaitement vivant, qu'Oxford n'est pas la ville des images, mais une très réelle ville universitaire d'Old England, et que la vie de ce savant n'est aucunement un mythe, tous les êtres dont il fait des dieux solaires et des déesses de l'aurore sont des personnages historiques, et ce que l'on raconte d'eux est de l'histoire. Mais, je me hâte de l'ajouter, M. Gaillard ne s'est pas contenté de l'ironie pour s'efforcer de mettre à néant l'ancienne méthode ; il a employé des armes de meilleur aloi et des arguments plus concluants.

Tout aussi peu hésitant, M. Andrew Lang, écrivain anglais de beaucoup de talent, plaide avec énergie la cause de la mythologie anthropologique ou ethnologique. Tout en témoignant une grande estime pour ses « universitaires distingués », il déclare que leur logique ne l'a pas convaincu, et il ajoute que le grand désaccord qui règne entre les explications données par eux l'a rendu sceptique à l'égard de leur méthode. Quant à la sienne, il l'a exposée en détail dans l'article intitulé *Mythology* de la dernière livraison de l'*Encyclopædia Britannica*, citant beaucoup d'exemples à l'appui et combattant en même temps les méthodes antérieurement suivies. En outre il a publié il y a quelque temps, sous le titre de *Custom and Myth*<sup>1</sup>, un petit recueil d'Essays, dont plusieurs avaient déjà paru dans d'autres publications, où il applique sa méthode à un certain nombre de mythes et de légendes. On peut donc se fier à l'archer à ses coups. Voilà pourquoi je choisis cet ouvrage pour servir de point de départ à cet article. Ou plus exactement, puisque je n'ai pas l'intention de juger le livre dans son ensemble, ni même d'en analyser le contenu, — je me propose de peser la valeur de la méthode de Lang en examinant l'application qu'il en fait au mythe de Kronos. Ce sera un excel-

<sup>1</sup> Londres, 1913, Longmans and Green.



lent moyen de la connaître. Auparavant, il sera bon cependant de voir ce qu'il dit lui-même de cette méthode en opposition aux autres.

Il commence par combattre la manière de voir de ceux pour qui la mythologie n'est qu'une « maladie du langage », et qui par conséquent cherchent essentiellement dans les noms des dieux la clef de l'interprétation des mythes. Premièrement, dit-il, ces savants sont rarement d'accord sur la langue à laquelle ces noms appartiennent primitivement, ou, si ce n'est pas la-dessus qu'ils se contredisent entre eux, l'accord fait défaut au sujet de la signification des noms, ou bien, enfin, s'ils s'entendent sur le sens de ces noms, ils ne parviennent pas à s'entendre sur les phénomènes de la nature auxquels ces épithètes ont été appliquées et l'étymologie ne parvient pas à faire le jour sur le caractère des dieux. En résumé, l'édifice tout entier de la mythologie comparée philologique est bâti sur le sable, et sa méthode ne mérite pas la confiance, puisqu'elle aboutit à des résultats si divergents.

Jusqu'ici je n'ai guère d'objections. Je puis encore me ranger du côté de M. Lang quand il remarque, par exemple, que s'il est établi que Zeus désigne le ciel visible, l'atmosphère, l'interprète du mythe doit se garder d'oublier que cela ne signifiait pas la même chose dans l'esprit de ceux qui l'ont fait que dans le sien propre; qu'ils n'ont pas pensé à un espace infini et rayonnant, mais à un être personnel. Mais je doute très fort que l'on puisse prouver ce que Lang affirme ensuite très positivement, que les noms ont toujours été ajoutés après coup aux récits, que les mythes commencent toujours par être anonymes et que ce que l'on y raconte se rapporte seulement à « quelqu'un », d'une manière indéterminée; Il est très vrai qu'un même mythe se raconte à propos de dieux fort différents, et les mythologues l'oublient trop souvent. Mais il est aisé de l'expliquer. Si le récit n'est pas un simple conte inventé à plaisir, si au contraire c'est un mythe, au vrai sens du mot, il a ordinairement commencé par être une représentation de

quelque phénomène de la nature. Il n'y a pas de résultat inférieur établi par les recherches mythologiques, qu'elles portent le nom de mythologie comparée ou tout autre. Mais alors, un mythe peut facilement, au prix de quelques modifications, s'appliquer à d'autres phénomènes que celui qui lui a donné naissance, lorsqu'ils offrent quelque analogie avec ce dernier. Il arrive même que plus tard le mythe aille jusqu'à se transformer en histoire, ou s'étendant aux pérégrinations et aux hauts faits des tribus et des nations, et même à la biographie de héros, de rois et de prophètes préhistoriques ou historiques, fondateurs d'États ou de religions. C'est là une phase secondaire de la formation mythologique. Mais même en plein naturalisme, les mêmes mythes se rattachent à des dieux de noms et de caractères différents. Si le nom seul diffère, cela prouve uniquement que divers peuples nommaient le même dieu chacun à sa manière. Si le caractère aussi diffère, cela prouve que tous n'attribuaient pas la même cause à chaque phénomène naturel.

Une seconde objection de MM. Gaidoz, Lang et autres contre les partisans de la mythologie comparée philologique, c'est qu'ils l'appliquent d'une manière trop restreinte. Leur méthode s'insulte comparée, dit leur adversaire français, probablement parce qu'elle ne compare pas, ou ne compare que le moins possible. Et M. Lang reproche aux philologues d'appeler semblables la comparaison de récits grecs, slaves, celtiques et hindous entre eux, parce que les Grecs, les Slaves, les Celtes et les Hindous parlent tous des langues qui appartiennent à une même famille; ou bien la comparaison de mythes chaldéens avec des mythes grecs, parce que, par l'intermédiaire des Phéniciens et d'autres peuples, les Grecs sont en contact avec les Chaldéens; et de dire en même temps qu'il n'est pas scientifique de rapprocher d'un récit arabe un mythe des Maoris, des Hottentots ou des Esquimaux, sous le prétexte que les langues de ces peuples n'ont aucune parenté avec le grec, et que de plus l'on ne peut pas démontrer que les caractères des Grecs, des Maoris, des Hottentots et des Esqui-



naux aient eu quelques relations entre eux dans les temps historiques. Ces limites arbitraires et trop étroites dans lesquelles ils renferment la comparaison les empêche, dit-on, de remonter jusqu'à l'origine et à la signification primitive des mythes. Il faut, pour y parvenir, et c'est là le trait distinctif de la nouvelle méthode, à laquelle ses partisans donnent avec une certaine prédilection le nom de méthode du « folklore » (ethnologie), il faut, disent-ils, comparer entre eux les mythes des races ethnologiquement les plus éloignées les unes des autres, toujours en usant de prudence et en contrôlant avec soin les sources où l'on puise. Les mythes sont des produits de l'imagination des hommes à l'époque la plus reculée; la matière sur laquelle elle travaillait était donnée par le monde extérieur, aussi mal vu et mal observé que possible; les différences de race ne peuvent donc pas avoir exercé une grande influence sur la faculté créatrice des mythes. On ne nie naturellement en aucune façon que les influences de race et de milieu se soient fait grandement sentir dans la déformation et l'amplification des mythes; ni que les peuples se soient souvent empruntés de propos délibéré des mythes les uns aux autres. Ce qui vient de la race se manifeste dans la forme littéraire des mythes et le caractère définitif qu'elle leur donne<sup>1</sup>. Le fond et la matière informes qu'ils ont en commun avec les mythes primitifs appartiennent encore, par exemple, dans les dieux cornus et anthropophages, instables de forme et adultères, de la Grèce, de l'Inde et du Nord. Et quoique l'on ne puisse rien dire que par conjecture des temps préhistoriques, ceci du moins est certain que plus d'une fois, depuis que l'histoire existe, des mythes et des usages religieux ont été empruntés d'un peuple à l'autre.

Il en résulte, d'après M. Lang et ses coreligionnaires, que l'on suivra la saine méthode, par exemple à l'égard d'un mythe relatif aux Pléiades que l'on rencontrerait chez les Autrichiens, premièrement en s'assurant que l'on possède la forme

<sup>1</sup> In the ultimate literary form and character of mythology.

australienne authentique du mythe, enalte en s'assurant si la population chez laquelle il a cours ne peut pas le tenir d'un Européen. Ceci établi, il ne faudrait pas se hâter de conclure que les Australiens forment un rameau égaré de la souche aryenne. Au contraire, on aura à se décider entre deux possibilités : ou bien le mythe a fait peu à peu son chemin, dans une antiquité extrêmement reculée, mettant des siècles à avancer, et a fini par se répandre sur toute la terre ; ou bien un état de barbarie analogue chez les Australiens et les ancêtres des Grecs a produit parallèlement, des deux côtés, des conceptions analogues entre elles d'un même phénomène naturel.

Si j'en étais réduit à devoir opter entre cette méthode et la méthode philologique comparative, c'est la première que je préférerais sans la moindre hésitation. Elle seule permet d'expliquer ce fait, qui a si souvent provoqué l'étonnement, que des peuples très raffinés en fait de culture, comme les Grecs, qui adoraient en Zeus le tout-puissant roi du droit et de la loyauté, ou bien des peuples encore rudes, mais moralement sains, comme les Germains, qui attribuaient aux Aesir un grand nombre de vertus et qui les dépeignaient comme des héros vaillants luttant en faveur de la vérité et de l'ordre, aient pu attribuer à leurs dieux toutes sortes d'actions lâches, cruelles et dissolues. Elle seule nous révèle le pourquoi de toutes ces étranges métamorphoses des dieux en animaux, en plantes, même en pierres, qui scandalisaient les philosophes et dont la brillante imagination d'un Ovide s'emparant pour amuser ses sceptiques contemporains. En effet, elle nous apprend à reconnaître dans toutes ces étrangetés les restes d'une époque barbare, écoulée depuis longtemps, mais qui a survécu dans les temps postérieurs sous forme de traditions religieuses, les plus persistantes de toutes les traditions. Les conceptions ainsi conservées sont en parfaite harmonie avec l'état infantin des esprits dans la période où elles ont pris naissance. Cette méthode, enfin, peut seule permettre de se rendre compte de la genèse des mythes, parce qu'elle s'atta-



cha à les étudier sous leur forme la plus fruste et la plus primitive, qui en laisse percevoir la véritable signification bien mieux que les récits fort romantisés, compilés et embellis, agrémentés et humanisés, qui ont eu cours chez les peuples parvenus à un certain degré de culture.

Mais il y a surtout un point sur lequel je voudrais insister, parce que les partisans de la nouvelle méthode en ont fait une intuition, mais ne l'ont pas nettement formulé, et que pourtant il me semble être important pour la juste intelligence des mythes. C'est celui-ci, que seule la nouvelle méthode est en état de nous affranchir complètement d'une erreur dans laquelle nous sommes tous tombés, nous mythologues de quelque école que ce soit, lorsque nous nous figurons que chaque dieu est la personification d'un phénomène de la nature, et même d'un phénomène spécial pour chacun. Une étude plus attentive de la mythologie védique et de celle des Égyptiens eût déjà pu nous guérir de ce préjugé. Du moins aurait-on pu s'apercevoir qu'à chaque pas cette théorie y laissait subsister des obscurités. Mais ce n'est que la comparaison des mythes et des personifications mythiques formés sous l'empire de l'animisme, qui est en état de radicalement faire disparaître l'erreur en question en révélant la véritable fin des choses. Elle nous apprend que les esprits supérieurs et les dieux ne sont jamais les phénomènes mêmes de la nature considérés comme des personnes agissantes, mais toujours des âmes ou des esprits, représentés comme analogues à l'âme de l'homme, qui mettent en mouvement les corps célestes et causent partout les effets bienfaisants ou maléfaisants qui se produisent dans la nature. Les dieux sont ce que d'après notre manière abstraite de parler on appellerait des facteurs, des forces, des sources de vie. Il est vrai qu'ils prennent corps dans les choses dont se compose le monde, mais rien ne fait qu'ils doivent toujours se montrer dans le même corps. Il est probable que primitivement — ici nous ne pouvons que conjecturer — on a conçu d'ordinaire chaque phénomène, chaque effet, comme causé par un esprit spécial. C'est ainsi que l'an

prétend que les Mexicains distinguent des centaines de dieux pour l'épave et ses différents symptômes. Sans doute, il est raisonnable de considérer comme des survivants de cette immense multiplicité de dieux les nombreux serviteurs et auxiliars qui forment la cour ou la suite des grandes divinités, les *Dagás* hindous, les *Faunes*, les *Suèzes*, les *Tritons*, les *Maruts* et les *Rudras*, les *Centaures* et *Gandharvas*, absorbés chez les *Perses* dans un unique *Gabharman*, les *Riknavas* et les *Aïfias*, unifiés chez les *Grecs* sous la figure d'*Orphée*. La pensée, en s'exerçant, commença à répartir les esprits en catégories distinctes, puis on vint à concevoir chaque catégorie comme une unité personnelle. Cela conduisit à la constitution de deux espèces, que jusqu'ici l'on n'a pas distinguées. Il y eut, d'un côté, les dieux dans lesquels se réunissaient les différents phénomènes qui se produisaient dans un seul domaine de la nature, ciel, air, terre, mer : de l'autre côté, ceux qui réalisaient des actions semblables entre elles se produisant dans différentes parties de la nature, par exemple ces déesses qui allument la lumière au sein des ténèbres, et qui par conséquent se manifestent également dans l'éclair et dans l'aurore, dans la lune et dans l'étoile du matin, jusque dans l'olivier. De là, pour certains dieux, la grande facilité avec laquelle on a pu les envisager comme la personification d'un phénomène déterminé de la nature, mais aussi l'impossibilité de fixer de même la signification des autres. Mais que l'on ait su de tenir compte de cette distinction toutes les fois que l'on tâche de déterminer le caractère d'un dieu, et l'explication des mythes aura fait un grand pas en avant. C'est pour n'avoir pas compris cela, pour avoir traité tous les dieux sur le même pied, et en même temps pour avoir posé en principe qu'un seul et même dieu ne pouvait pas causer plus d'une action dans la nature, comme si les dieux étaient, non des forces de la nature, mais des phénomènes de la nature personnifiés, que les mythologues sont si mal parvenus à s'accorder sur les explications qu'ils donnaient. Avaient-ils donc tous tort? Pas du tout. Tous, chacun à sa manière — naturellement je ne parle que



de ceux dont les études étaient vraiment scientifiques — tous avaient raison dans une certaine mesure. Ils avançaient chacun à son tour, en faveur de leurs solutions si divergentes, des motifs qui n'étaient point du tout sans poids. Ce qu'ils se figuraient à tort, c'est que l'opinion de l'un, pour être fondée, exclut celle de l'autre, parce que celle-ci semblait conduire à des résultats tout différents. Il y a plusieurs divinités qui sont, en même temps, dieux de l'aurore, du soleil et du tonnerre.

Ce qui précède montre suffisamment que je suis un allié bien plutôt qu'un adversaire de la nouvelle méthode, qu'on l'appelle ethnologique ou bien anthropologique. Il est vrai que tout ce que ses défenseurs avancent n'est pas aussi nouveau qu'il semble. Quelques-uns d'entre nous, j'entends d'entre ceux qui, sans être restés inféodés à l'ancienne école, ont été formés par elle, n'avaient pas seulement déjà remarqué les défauts de la méthode régnante, mais compris aussi quelle direction devait être donnée aux recherches; même ils avaient commencé à le dire. Cela n'empêche pas que la jeune école actuelle a le grand mérite d'avoir la première formulé nettement et avec l'énergie de la conviction ce qui n'avait encore été qu'incomplètement signalé. Si désormais la science mythologique marche d'un pas plus sûr et perd beaucoup de son caractère hypothétique, elle en sera pour une part redevable à l'impulsion donnée par la jeune école.

Maïs que celle-ci se garde de se rendre à son tour coupable d'exclusivisme et aussi de s'exagérer ce qu'elle peut. Qu'elle abandonne les cris de triomphe au *sermo imitatorum patrum*, à la tourbe des demi-savants et des ignorants qui en naturellement lui faire cortège en sa qualité de nouveauté; braves gens qui, pour peu qu'ils aient lu un ou deux livres de mythologie et d'anthropologie et un ou deux récits de voyages, ne manqueront pas de se mettre à comparer à tort et à travers, et pour tout résultat produiront la confusion. Quelque bonne que soit une méthode, on en peut abuser, et il ne faut pas la condamner avec les égarements de ceux qui la prônent.

Mais je crains qu'ici l'école elle-même ne pèche en penchant trop d'un seul côté, et que sa méthode ne puisse pas suffire pour toutes les questions que la science mythologique est tenue de résoudre, ou pour la moins d'étudier.

La nouvelle école reproche aux adeptes de la méthode philologique comparative de ne se livrer qu'au rapprochement des mythes aryens ou indo-germaniques entre eux, en consentant tout au plus à les comparer encore avec les mythes sémitiques, et ainsi de ne pas donner ce qu'ils promettent, savoir une mythologie comparée. Cette accusation n'est pas absolument méritée. Il suffit de feuilleter les ouvrages de Max Müller pour s'assurer que lui aussi se préoccupe d'autres mythologies et religions que de celles de la race aryenne. Ce qu'il dénonce comme mauvais, et à son point de vue il a en cela parfaitement raison, c'est que l'on identifie, uniquement à cause de l'assonance des noms, les dieux de peuples appartenant à des races différentes, par exemple le grand dieu égyptien Ra avec le Ra des Polynésians, qui est un être tout différent. Que l'on pense ce que l'on voudra de la méthode linguistique, l'appliquer avec tant de mesure est une vertu, et il est regrettable que les disciples de Max Müller n'aient pas toujours en ceci suivi le bon exemple que leur donnait leur maître. C'est ainsi que dans le dernier ouvrage de sir George W. Cox <sup>1</sup>, on peut lire à la page 210 la singulière affirmation que voici : « On peut donc affirmer avec un grand degré de certitude que le nom de Poséidon n'est pas grec, pas même arien. Ce nom peut donc se retrouver dans le nom phénicien de Sîlon. Sîl-on, le vaisseau de Aun ou On, le dieu-poisson, que l'on voit aussi apparaître dans le nom de Dâg-on, et qui est le grand illuminateur et docteur. Cet On était plus connu des Grecs sous la forme d'Oannas; mais on le retrouve en Égypte, où Ptahphar est son prêtre, et dans le nom juif de Bethaven, la maison d'Avan ». L'auteur a emprunté ces admi-

<sup>1</sup> *An introduction to the science of comparative Mythology and Folklore*, London, C. Egan, Paul et Co, 1881.



raïles conjectures à l'ouvrage de Rob. Brown (le jeune), intitulé *The Great Dionysiac Myth*, d'où l'on pourrait tirer d'autres échantillons de savantes divagations. Je n'apprendrai sans doute pas grand-chose au lecteur, en rappelant que Sidon est celle simplement la ville du pêcheur, et Dagôn le dieu-poisson ou de la fécondité, et que dans ces deux mots la syllabe on est une finale sans signification déterminée; celle que le tin de Putiphar n'est pas un dieu, mais une villa, dont le nom, de même que l'Aven de Bethaven, n'a rien de commun avec le dieu Oannes. Quant à Poséidon (Potidaôn, Poséidôn), c'est sans aucun doute un nom aryen, même grec, dont la première partie n'est probablement pas sans relations avec *potis*, *poter*, le latin *potus*. Quoi qu'il en soit, on voit par cet exemple qu'il est fort heureux que les mythologues de l'école philologique comparée aient rarement hasardé de sortir de leur domaine séculaire, le monde aryen pour les uns, le monde sémitique pour les autres. Ils auraient sans cette sagesse créé un beau chaos.

Les linguistes ont rendu à notre science un service qu'il ne faut pas méconnaître. Qu'était, avant eux, la mythologie? Un jeu pour l'imagination, où l'on spéculait sans base et comparait sans méthode, où l'on confondait ensemble pêle-mêle les choses les plus disparates et identifiait, pour de simples ressemblances dans les noms, les êtres les plus étrangers les uns aux autres, Abraham avec Brahmâ, Sora avec Sâraevall, le Bouddha avec la déesse égyptienne Hathor, et la déesse hindoue Crî avec Cérès, ou Anna pâra, surnom de la déesse hindoue Dargâ, qui signifie « riche en nourriture » avec Anna Perenna, déesse romaine du jour de l'an ou de la perpétuité dans la succession des années. Les philologues classiques voudraient couper court à cette débâche; ils renoncèrent aux comparaisons et se renfermèrent strictement dans les limites des mythologies nationales. C'était une mise en quarantaine, parfaitement justifiée par l'intensité de la contagion, mais temporaire de sa nature, comme toutes les mesures de ce genre. Les linguistes ont reconnu le bon droit de la science comparée,

mais de l'ont astreinte à une certaine discipline, et cela, sans aucun doute, a été salutaire : quoiqu'il y eût quelque chose d'arbitraire dans les règles qu'elle établirent la science mythologique a gagné, il lui a été valu de se trouver pendant quelques temps sous la férule, à l'école de la linguistique comparée; même l'on ne peut point dire que les résultats obtenus alors soient sans valeur. Si maintenant elle se veut émancipée et assez forte pour ne plus figurer simplement comme une branche de la linguistique et pour être traitée comme une science indépendante, régie par ses lois et sa méthode à elle, elle fera sagement de ne point rejeter comme un bagage inutile ce qu'elle a appris à cette école et de se garder à l'avenir des mauvaises habitudes qu'elle y a déapprises.

En outre, il lui sera utile, tout en suivant sa voie indépendante, de ne point rompre toutes relations avec son ancien guide. Pour avoir reconnu avec raison qu'elle a de tout autres problèmes à résoudre que simplement ceux qui relèvent du langage, pour être une branche spéciale de l'anthropologie et, dans la mesure dans laquelle elle est une doctrine sur Dieu, une branche de la science des religions, la mythologie comparée ne saurait pourtant point du tout se désintéresser des questions philologiques et ne pourra sans dommage se priver du secours de la linguistique. L'étymologie des noms des dieux en général reste sujette à caution, parce que ces noms remontent à une antiquité extrêmement reculée, la plupart jusqu'à une phase préhistorique de la formation des langues. Il y a cependant quelques étymologies si évidentes qu'il est impossible d'en nier la certitude, et la signification d'un grand nombre de noms de dieux est acquise. Sans doute, cela seul ne suffit pas à déterminer le sens d'un mythe et le caractère d'un dieu; mais ce sens et ce caractère doivent ne pas être incompatibles avec la signification établie des noms. Voilà un point que l'on doit en garder de négliger. Souvent aussi, lors même que la trop haute antiquité des noms empêche d'en déterminer le sens avec certitude, il n'en est point ainsi au même degré pour les nombreuses épithètes des dieux, qui sont si



utiles pour l'intelligence de ce que sont les divinités ou de ce que signifient les mythes dans lesquels elles jouent un rôle, ici encore on ne saurait se passer du secours des linguistes.

Finalement, ceux qui pratiquent la mythologie comparée usent toujours pour une partie de leurs recherches à s'en tenir strictement à la méthode des adeptes de la philologie comparée, naturellement en s'affranchissant de la fautive hypothèse qui fait de la mythologie une simple maladie du langage, hypothèse qui n'est point essentielle à la méthode. Cette méthode, sans doute, se trouve insuffisante, et même elle conduirait loin du but, lorsqu'il s'agit de découvrir l'origine de la mythologie et la signification physique la plus ancienne des mythes, ou bien d'expliquer comment il a pu se faire que des peuples entières et moralisées attribussent à leurs dieux tant d'actes grossiers et obscènes. Mais ces questions ne sont pas les seules que la mythologie ait à aborder. Il en existe d'autres, non moins importantes. Voici, par exemple, le problème de la parenté généalogique des mythes, dans lequel il s'agit de déterminer si les mythes de peuples qui parlent des langues appartenant à une seule famille sont des modifications, spéciales à chaque peuple, d'une mythologie une fois commune à toute la race d'où ces peuples sont sortis. Seule, la méthode philologique comparée peut donner la solution. Elle seule permettra de déterminer ce qui a été une fois le bien commun de la race entière et ce qui appartient spécialement à un peuple donné, par conséquent de savoir ce que ce peuple a emporté avec lui comme tradition quand il s'est éloigné du berceau commun, et ce que plus tard il a fait de cette tradition dans le cours de son histoire, en progressant ou en s'abâtardissant. Elle seule encore donnera les moyens de savoir ce qui appartient en propre à deux races différentes, par exemple, à la race aryenne ou indo-européenne et à la race sémitique, et par conséquent de savoir, lorsque les deux races ont quelque chose en commun, si ce qu'elles possèdent l'une et l'autre est plus ancien qu'elles-mêmes et provient d'une époque où les races n'étaient pas encore différenciées, ou bien si l'une des deux l'a emprunté à

l'autre. Bref, la mythologie comparée n'a pas seulement à rapprocher les unes des autres les choses de même nature, mais aussi à distinguer les unes des autres les choses de natures diverses; ce n'est pas une science exclusivement psychologique, mais aussi historique; et si, dans la partie historique de sa tâche, elle se départait de la méthode sévère, consciencieuse, prudente, recommandée par les gens de la philologie comparée, elle ne tarderait pas, comme un nouvel Icare, à se perdre sans guide au plein arbitraire, au plus tôt moins que les identifications d'Abraham avec Brahmâ.

Ainsi, l'on fait très bien de combattre des conjectures qui ne sont pas suffisamment motivées, de démontrer que la méthode philologique ne saurait dévoiler l'origine de la mythologie et le sens primitif des mythes, et que certainement l'étymologie à elle seule ne peut pas fournir des résultats définitivement acquis; mais ce n'est point un motif de mettre de côté l'indispensable concours de la linguistique là où c'est elle qui doit trancher les questions, ni de s'imaginer que la méthode anthropologico-psychologique puisse donner la clef de tous les problèmes. Ceux qui se figurent cela s'exagèrent les mérites de leur méthode et tombent ainsi dans la même erreur que l'école qu'ils combattaient.

Le meilleur moyen de nous en convaincre sera de voir à l'œuvre les partisans de la mythologie anthropologique, et je vais prendre pour exemple le mythe de Krone, auquel M. Lang a consacré un de ses chapitres<sup>1</sup>.

L'auteur ne tarde pas à nous mettre en présence d'un mythe de la Nouvelle-Zélande. Rangî et Papa, le ciel et la terre, ont une fois été si intimement unis que les dieux, leurs enfants, ont été réduits à se cacher dans le creux du sein de leurs parents; mais la plupart de ces enfants se sont alors ligés pour séparer leurs parents, ce qui fait par conséquent à Totunganahau, le dieu des forêts. Il reste avec ses frères attaché à sa mère, la terre; seul, le dieu de l'ouragan ou du vent demeure près de son père, le ciel, dans l'air libre.

<sup>1</sup>) *Custom and Myth*, pages 45 et suiv.



La ressemblance de ce mythe avec un de ceux dont Kronos est l'objet est, malgré les différences de détail, fort évidente, et déjà Pindar l'avait remarquée<sup>1</sup>. Les enfants d'Ouranos et de Gaïa sont aussi cachés à la lumière par leur père dans le sein de la terre; pour se débarrasser de cet état misérable et se venger de leur père, ils conspirent avec Gaïa contre Ouranos, et le plus jeune, le rosé Kronos, le mutile avec sa faucille ou son sabre recourbé, au moment où il s'approche de son épouse pour l'embrasser, ce qui met fin à leurs rapports conjugaux.

On a parfaitement raison de conclure que ce récit est extrêmement ancien, qu'il a dû être répandu parmi des hommes de races diverses, et que chez les Grecs aussi il doit remonter à une époque où leur civilisation n'avait pas encore dépassé le niveau de celle des Nouveaux-Zélandais. Du reste, quant à ce dernier point, lors même que l'on n'aurait point trouvé de mythe ressemblant à celui de Kronos chez les peuples non civilisés, on aurait pu aisément se douter de la chose. Mais si l'on se figure qu'avec cette comparaison on a expliqué le mythe, on est victime d'une grande illusion. Le récit de la Nouvelle-Zélande est si évidemment un mythe naturaliste que M. Lang lui-même le reconnaît. Le sens est clair comme le jour. Qui oserait nier que ce ne soit une description mythique de la création de la lumière? Nous avons là un mythe primitif de l'aurore, d'où est peut-être sorti un mythe des saisons et certainement un mythe de la création. Mais le mythe de Kronos a-t-il le même sens? Toutement un sens contraire. Il ne nous place pas au matin, mais au soir. Le membre d'Ouranos coupé par Kronos et jeté par lui dans la mer, n'est naturellement pas autre que le phallus du ciel, le soleil, qui est tranché au moment où le ciel s'approche de la terre, et qui alors, comme s'il était jeté, tombe dans l'océan couchant; bref, c'est le soleil couchant. Tandis que les Nouveaux-Zélandais, dans leur noirceur,

<sup>1</sup> *Græchische Mythologie*, 3<sup>e</sup> éd., p. 45 et suiv. La chose se trouve déjà dans la seconde édition. Je n'ai pas la preuve pour la main.

considèrent les ténèbres comme une conséquence de ce que la nuit est étroitement couchée sur la terre; tandis qu'ils se sont dit que le dieu des forêts a seul pu mettre fin à cette situation, en d'autres termes que les arbres en croissant ont percé le ciel en haut pour se faire de l'espace, et qu'ils s'efforcent ainsi d'expliquer comment une fois la lumière est sortie des ténèbres qui recouvraient toutes choses: les ancêtres des Grecs se servaient d'un récit analogue pour expliquer, inversement, comment l'obscurité s'établit. Je ne sera expressément des termes généraux: « comment l'obscurité s'établit », car je suis fort loin de prétendre que le mythe de Kronos dépouille exclusivement le coucher du soleil; on peut fort bien aussi l'avoir appliqué à l'obscurité qui recouvre la nature au moment où un orage va éclater, ou encore à la diminution de la lumière quand l'hiver commence; enfin il a aussi été employé à expliquer la genèse de la nuit après la création de la lumière. Tout ce que les deux mythes ont donc en commun c'est la notion du ciel et de la terre maintes fois unis, puis séparés par leurs enfants ou par un de leurs enfants, de même que le mythe de Kronos a la mutilation du vieux dieu tyranique en commun avec le mythe américain de Bochika et de Foungata<sup>1</sup>; mais le sens est tout différent, même dans le cas présent, opposé.

Les autres parallèles établis par M. Lang ne me semblent pas fort utiles non plus pour aider à expliquer le mythe de Kronos. On retrouve en Chine et dans l'Inde, et probablement l'on retrouverait ailleurs encore, l'idée d'un ciel et d'une terre qui ont été une fois unis et qui plus tard ont été séparés. Le récit tiré de l'Alfvaroyr brâhmanam, que M. Lang emprunte à Muir<sup>2</sup>, n'a rien d'autre que cette idée de commun avec le mythe de Kronos, et a certainement une signification et une intention fort différentes.

Notre auteur n'a pas tenté de donner l'interprétation du second des mythes principaux qui existent sur Kronos. Il a pré-

<sup>1</sup> J. G. Miller, *Amerindianische Theologie*, p. 405.

<sup>2</sup> *Samat-H Texts*, V, 23.



foré ne pas s'avancer « au-delà du fait que les incidents du mythe se retrouvent presque partout chez les sauvages, et que par conséquent en Grèce ce sont des restes de l'époque sauvage ». Il croit même, quoique le mythe que nous avons examiné ait pour but d'expliquer la séparation du ciel d'avec la terre, que l'autre « semble ne rien vouloir expliquer du tout ». D'après lui, c'est un conte qui s'est répandu dans le monde entier, et que l'on a rattaché au nom de Kronos sans aucun motif autre que la loi « en vertu de laquelle les mythes détachés se cristallisent autour du premier nom célèbre venu ». J'avoue ne pas saisir cette prétendue loi et n'y pas croire non plus. À supposer que le conte existât avant que fût né le personnage mythique de Kronos, il faut au moins qu'il y eût quelque chose dans la nature de cet être qui fit que c'est à lui, et à nul autre, que l'on a rattaché le récit. Mais une méthode qui ne donne d'autre résultat que l'assertion qu'un mythe quelconque « n'explique rien », ne me paraît pas des plus recommandables. Avec cette méthode on ne réussira pas à découvrir la raison de l'existence de Kronos comme dieu, pas plus que celle du culte qui lui a été rendu en cette qualité, ainsi beaucoup par les Hellènes proprement dits, du moins à Rhodes et dans la Crète, et l'on ne s'explique pas le fait que c'est justement dans ce culte que se reflète son caractère de grand dévoreur, pas plus qu'on n'y est parvenu en se basant sur l'opinion de Welcker et de Max Müller, rejetée à bon droit par M. Lang, que Kronos s'est simplement formé de l'épithète *Kronos* de Zeus.

Aurais-je la prétention d'expliquer toute la mythologie de Kronos; dans tous ses détails, telle que les auteurs grecs nous l'ont transmise? J'aime mieux dire comme Grimm : J'expliquerais ce que je peux, mais je ne puis pas tout expliquer. En outre, les détails ne sont pas toujours les mêmes chez tous les auteurs. Les poètes et les théologiens, Hésiode par exemple, y

<sup>1</sup> M. Lang se désigne fort légèrement comme « la première partie du mythe » ; en réalité, c'est un autre mythe que la première seconde partie ; c'est même un quelque chose un mythe parallèle à cette dernière.

ont mis du leur et n'ont point toujours tenu en bride leur poétique fantaisie ou leurs spéculations théologiques. Ainsi, quand Hésiode énumère les frères et les sœurs du Titan Kronos, les enfants d'Oûrânos et de Gaïa, c'est lui qu'il faut rendre responsable de ce système, et se garder d'aller y chercher une signification physique déterminée. Il ne sera pas non plus besoin de rechercher qui est, au fond, chacun des êtres énumérés ainsi par le poète, avant de pouvoir conclure à la signification de Kronos. Tout ce qui ressort d'important pour nous de ce que dit Hésiode, c'est qu'aux yeux des Grecs eux-mêmes Kronos appartenait à cette classe de divinités, analogues aux Jätuns et aux Thursas germaniques, qui représentent plutôt les forces brutales de la nature que l'ordre et le gouvernement raisonnable de l'univers, représenté par les dieux de l'Olympe et par les Ases et les Vanes scandinaves. C'est ce qui explique en partie la brutalité de ses mythes. De même les enfants de Kronos et de Rhéa sont placés dans un ordre artificiel; aussi n'est-il pas le même dans Homère et dans Hésiode. Zeus et Héra sont les aînés pour Homère, les cadets pour Hésiode. Le premier ne mentionne ni Hestia, ni Déméter, ce qui peut être accidentel, mais ce qui permet aussi de se demander si Hésiode n'a pas de son propre chef compté ces déesses parmi les enfants du Titan qui sont englobés, quoique l'union de Pœnéïa avec Déméter, et non pas avec Amphirrhé, et de Hadès avec Hésua, et non pas avec Perséphoné, semble remonter à l'antiquité primitive. Je ne tenterai non plus aucun effort pour faire de la *kyklos*, du *ἄγχιον*, l'image d'un phénomène de la nature, aréolaire, croissant, voire même voie lactée. C'est un simple attribut, l'ancienne arme du Titan, dieu de la mort, le sabre recourbé ou cinstrer, tel qu'on le voit aussi sur les monuments égyptiens, et en même temps l'instrument-type de la malaison, la faucille.

Enfin je m'abstendrai de même de considérations étymologiques. Non que je méprise le secours de l'étymologie lorsqu'il est réel; mais dans le cas présent elle est trop incertaine. M. Lang cite quelques-unes des dérivations proposées, et, quoi-



qu'il veuille rester neutre; on voit bien cependant qu'il préfère celle de Preller, qui rapproche le nom de Kronos de *αἰών* et de mot de la même famille *αἰός*, et cite à ce sujet le vers de l'Illade (2.419) : οὐδ' ἄρα τὰς ἐπ' ἡμετέρας Κρονίης, celui de l'Odyssée (1.45 : 24.473) : Κρονίης δ' αὖτις ἐσθίμεν, et celui de Sophocle (*Trach.* 126) ὁ πῖστος ἀπὸ τῶν βασιλέων Κρονίης. Sans qu'il le dise, on s'aperçoit, ce qui fait honneur à sa sagacité, qu'il trouve un peu faible l'étymologie de M. Brown, qui veut lui se servir du sémitique *haroun*, *harven*. Il ne prend pas non plus parti pour *Arduu*, proposé par Kaln, et je ne le fais pas davantage. Il n'exprime point d'opinion sur la comparaison de Κρονίης avec le sanscrit *harvans*, « fabricant, artiste », rapproché du latin *Ceres* ou *Cervus*, étymologie proposée par G. Curtius dans ses *Grundzüge*.<sup>1</sup> En tout cas, laissons-nous conclure, avec Preller, que Kronos est « celui qui achève » ou « celui qui domine » (ἀγορεύς), ou, avec Curtius, qu'il est « celui qui fait », « l'artiste », cela ne nous serait pas d'un grand secours pour arriver à bien comprendre, et sa mythologie, et son caractère et ses fonctions comme dieu.

Prendons le mythe sous sa forme la plus simple, assez facile à extraire d'Hésiode.<sup>2</sup> On y voit que Kronos est un puissant dévoreur, de même que les mangeurs (*Jötnar*) et les altérés (*Thunar*) des Scandinaves, et de même qu'un grand nombre d'autres dans la mythologie des peuples non civilisés. On trouvera chez M. Lang les détails qu'il faut là-dessus. Kronos dévore aussitôt tous les enfants que Rhéa lui donne, afin qu'aucun d'entre eux ne puisse usurper le pouvoir. Mais Rhéa (ou Zeus sur le conseil de Rhéa) lui donne un vomitif qui lui fait rendre tout ce qu'il a englouti.<sup>3</sup> Voilà, sans aucun doute la forme primitive du mythe; mais non pas encore, comme on le verra plus loin, la plus simple. Hésiode y introduit ici, comme épisode, la ruse au moyen de laquelle Rhéa sauva le dernier

<sup>1</sup> Du reste, tout s'accorde qui s'accorde dérivant de la même racine que ces mots.

<sup>2</sup> *Theog.* v. 453-569.

<sup>3</sup> Hésiode ajoute, avec un certain pragmatisme qui ne peut pas appartenir au mythe primitif, qu'elle y est assistée par Océanos et Gaïa, qui veulent se venger.

de ses enfants, on se retirait en Crète avant sa naissance pour y accoucher et l'y cacher, et on donnant au père une pierre à englober à sa place. Quoiqu'il en soit, là certainement une très ancienne conception mythique. Je doute fort cependant qu'elle appartienne au mythe principal. Elle n'a de sens que si Zeus est le cadet, comme c'est le cas chez Hésiode, et non pas l'aîné comme chez Homère, à moins encore qu'il ne fût fils unique. C'est ce qu'il a probablement été en Crète. Hésiode, ou l'école succédant à laquelle il se rattachait, aura inventé la ruse de Rhéa pour souder la tradition crétoise sur la naissance et l'enfance de Zeus au récit touchant l'englobement Kronos. Le dieu du ciel pouvait prendre la forme d'une pierre; on faisait voir ce fétiche à Delphes, et cela a fourni la matière du récit. Rhéa a cherché ici aussi une signification physique; il a fait de la pierre le soleil, que Kronos englobait le soir et venait de nouveau le matin, sur quoi commence aussitôt le règne du dieu du jour, Zeus, et Kronos est détrôné. Cette explication est fort ingénieuse et ne répugne pas au sens du mythe; mais je ne saurais voir le soleil dans la pierre de Zeus.

En soi, ce mythe se prête à des interprétations très différentes; mais a-t-il été appliqué à divers dieux et ne sert-il sans doute pas toujours à décrire le même phénomène de la nature. Pour arriver à savoir ce qu'il signifie dans son application à Kronos, il faut examiner quel culte les Grecs lui rendaient et en général ce qu'ils croyaient à son sujet, afin de deduire ce qui dans tout cela est commun à tous les Héliènes, ce qui, par conséquent, est l'idée fondamentale, et découvrir ainsi ce qui les a portés à raconter à son sujet des choses aussi extraordinaires que celles qui se trouvent dans les deux mythes qui nous ont été transmis à son sujet. Le cadre de cet article, qui n'a pas pour but de donner une monographie complète de Kronos, est trop restreint pour cette étude détaillée. Je me bornerai à résumer. Les détails probants se trouvent dans les bons manuels de mythologie.

Je puis dire très bref pour ce qui regarde la suite de Kronos. Il était extrêmement restreint chez les Hellènes classiques. A



peine avait-il des temples pour son service spécial. On l'adorait ici et là conjointement avec Zeus, dans les temples de ce dernier. Mais à Rhodes et en Crète on lui offrait des sacrifices humains. Porphyre dit <sup>1</sup> : *Ἐθεον γὰρ ἐν Ρόδῳ καὶ Μιτυηνῶναι ἄνθρωποις θύσαντες τῷ Κρόνῳ*. Les sacrifices humains ne sont pas rares chez les anciens Pélasges et il n'est donc point certain du tout que les Hellènes aient emprunté ce cruel usage aux Sémites. Il est vrai qu'Hésychius dit des Carthaginois la même chose que Porphyre des Rhodiens, avec la différence qu'au lieu d'*ἄνθρωποις* il dit *τῷ θεῷ τίνας*. Mais une même théologie peut avoir produit les mêmes usages, sans que pour cela il y ait eu emprunt. Quoi qu'il en soit, les sacrifices humains sont en parfaite harmonie avec le Démonstrateur du mythe.

Mais c'est surtout la fête qui se célébrait en l'honneur de Kronos qui jette du jour sur son caractère. C'est la fête de la moisson qui se célébrait dans le mois appelé *Σεπτεμβρίος* à Samos, *Ἐκτοβρίαιος* à Athènes, mais *Κρῶνιος* dans le reste de l'Attique, et qui, ici, avait lieu le douzième jour après le solstice d'été. Cette fête de la moisson arrivait en même temps à rappeler l'âge d'or, l'époque d'égalité universelle et d'abondance perpétuelle qui avait suivi le déluge. Les Saturnales romaines, quoique célébrées en hiver, toutefois avec les mêmes coutumes, avaient la même signification, et les Romains identifiaient Kronos avec leur Saturnus, dieu dont la signification ne prête guère à l'incertitude ; il était sans aucun doute le dieu de l'âge d'or, outre que son nom le désigne comme celui qui fait mûrir la semence. Quelque utile qu'il puisse être dans l'étude des mythes de Kronos de tenir compte des parallèles recueillis chez divers peuples non civilisés, la comparaison avec le Saturnus latin est bien plus importante encore ; on peut même dire qu'elle s'impose comme absolument nécessaire, soit que Saturnus soit un ancien dieu italique, dont la mythologie a été fondue à une époque relativement récente avec celle de Kronos, soit qu'il ait été dès le début une copie de Kronos, née par l'intermédiaire des habitants de l'Italie méridionale.

<sup>1</sup>) De Abst. II, p. 222 (comp. 157).

Cette idée de Kronos, qui fait de lui le Dieu de l'âge d'or, de l'époque de l'état de nature, de l'innocence et de la jouissance sans frein, idée qui se manifeste dans les fables des moissons, se trouve dans un étroit rapport avec la conception qui fait de lui le dieu sous la surveillance et le gouvernement duquel les Titans évoluent dans les îles des bienheureux une existence de délices, en compagnie d'autres héros encore, lorsque la lutte terminée, Zeus leur a pardonné et les a délivrés de leurs chaînes et de leur prison souterraine<sup>1</sup>. Ici les poètes ont lâché la bride à leur imagination et l'ont dépeint sous des couleurs qui ne concordent point avec son caractère sauvage et sombre. Ils en font le type de la vertu et vigoureuse vieillesse, un beau vieillard orné d'une chevelure et d'une barbe abondante *νέεσσι, λευκῇ, σιρρῆσιν*. Je ne suis point convaincu que ces peintures fussent parties du mythe antique, et je penserais bien plutôt qu'il faut considérer ces traits comme des développements ajoutés après coup. Mais, inversement qu'il n'en serait pas ainsi et que le travail des poètes n'aurait consisté qu'à amplifier et à orner le thème déjà donné par les anciennes traditions, on verrait que cela ne peut pas modifier essentiellement l'interprétation que nous aurons à donner de la nature de Kronos, puisque ce dieu n'a pas eu seulement un caractère terrible, mais aussi un caractère bienfaisant.

Tous ces usages et toutes ces conceptions découlent nécessairement du caractère qui s'attache à notre dieu en qualité de Titan, spécialement en qualité de principal représentant ou de chef des Titans. Ceux-ci sont les anciens dieux-naturels, encore peu anthropomorphisés, les puissantes forces de la nature devant lesquelles l'homme tremblait. C'est pourquoi, dans la mythologie de ces dieux hellènes, entièrement anthropomorphisés, qui trônent sur le brillant Olympus, le règne de Kronos et de ses semblables est reculé dans les profondeurs d'un passé lointain ; et la manière dont on adorait ce dieu titanique n'était autre que l'ancien culte de l'époque barbare, qui à une repré-

<sup>1</sup> Hesiodé, *Op. et D.*, 104 et suiv. Pindare, *ibid.*, 3, 79 et suiv.



sensation plastique de l'état des choses que l'on se figurait avoir existé alors. Il faut remarquer la région à laquelle les Titans, dont aussi Kronos, appartiennent au fond. Le récit mythologique les fait précipiter par Zeus, après leur défaite, dans le Tartare, ou plus profond de l'abîme souterrain, pour être ensuite délivrés et aller en occident habiter des îles de l'océan cosmique. L'occident est l'entrée du royaume souterrain. C'est de là que viennent dans les terribles étres naturalistes que les Olympiens combattent, les puissances des ténèbres, de l'ouragan et de l'orage, de la nuit et de l'hiver — ce qui est naturel puisque c'est en occident que le soleil se couche. Mais leur habitation proprement dite et durable, le royaume qui leur est propre et où ils règnent sans partage, c'est le Tartare, le monde invisible de l'abîme, d'où ils sortent parfois pour envelopper à son tour de ténèbres le monde visible et la visiter de toutes sortes de calamités. Le mythe combine ces deux conceptions voisines, en racontant le châtiement des Titans suivi de leur pardon. En outre, il est question d'un troisième endroit où ils se trouvent, du moins temporairement ; c'est l'intérieur de la terre elle-même. Nés des embrassements d'Oùranos et de Gaïa, ils sont, aussitôt après leur naissance, repoussés par le père dans les entrailles de la mère. Ceci, à une petite modification près, est la même chose et exprime sous forme de récit mythique la pensée suivante : Tant qu'Oùranos<sup>1</sup> reste conjugalement uni avec Gaïa<sup>2</sup>, donc tant que règnent la lumière et la chaleur, la croissance et la fécondité, les puissances des ténèbres et du froid, de l'aridité et de la mort, restent cachées dans le sein maternel de la terre. Il faut pour qu'elles apparaissent que les deux époux soient séparés, que l'union du ciel fertilisant et de la terre maternelle soit

<sup>1</sup> Fort bien décrit par Prolos comme le ciel père le dieu du ciel, «poux de la terre (dans le sens de la terre), soleil trop abstraitement «unio» à la terre productrice de ciel qui pénètre la terre d'humidité et de chaleur» ; comme Kuhn l'a reconnu, c'est, de même que Zeus, au ciel du jour, qui est en même temps dieu de l'éte.

<sup>2</sup> La mère, la gestatrice, probablement de la racine *jan, nas, gen.*

violamment brisée. Voilà donc encore nos Titans cachés dans les profondeurs invisibles.

C'est aussi d'accord avec cette représentation que Kronos est représenté la tête enveloppée d'un voile. Il est caché, invisible, et cela à son tour fait naître son épithète ordinaire *Ἰνδύμενος*, le rusé, celui qui feint, quelqu'un qui se sert de moyens astucieux ; il est sans doute redoutable de ce nom à la caricature mythique qui le fait se cacher comme en embuscade, pour attaquer son ennemi à l'improviste en sortant de sa cachette. Je n'oserais affirmer, mais il me semble probable que son union avec Rhéa se rattache aussi à cette même représentation. En Phrygie et généralement dans l'Asie-Mineure, Rhéa était la déesse des forêts, des montagnes : *Ῥαία* (de *ῥαίω*, forêt de montagne) ; *Ὀψις*, *Κρυφαία*, *Κρυφαία* (c'est-à-dire : *ἄρρητος*, *Πάσις*) ; donc une déesse cachée dans la terre obscure, mais primitivement, à ce qu'il paraît, la déesse du crépuscule.

Maintenant seulement, connaissant un peu mieux la nature de notre dieu, nous pouvons comprendre les deux mythes principaux dont il est l'objet, sans nous contenter de la maigre réponse à nos questions qui sait seulement nous dire que l'on attribue à d'autres dieux, dans toutes les parties du monde, des sauvageries analogues à celles de Kronos, et sans avoir recours non plus à l'explication désespérée d'après laquelle on a raconté ces choses purement et simplement parce qu'elles ont par hasard passé par la tête de quelqu'un : comme si une théologie et un culte, des conceptions et des usages qui ont subsisté pendant de long siècles, même lorsque la figure du dieu avait commencé de s'effacer, pouvaient sortir d'accidents purement fortuits.

Kronos, nous l'avons vu, est un dieu caché, qui habite l'occident, c'est-à-dire la région où le soleil se couche, et les profondeurs dans et sous la terre, et qui règne sur toute les puissances habitant ces régions. Il est pour cette raison aussi roi du royaume des morts<sup>1</sup>, et par conséquent, car cela va toujours

<sup>1</sup> La mythologie hellénique, qui attribue cette fonction à Hades, l'un de ses trois fils, se lui a laissé la domination que sur les Titans et sur les êtres morts.



amenable, dieu de la mort ; pour cela aussi, dieu de la moisson. Pour cela, dis-je ; non pas, malgré cela. On attribue la croissance du grain, des fruits et des fleurs, aussi bien à l'action cachée des puissances souterraines qu'à la fructification opérée par les puissances célestes. Dans un grand nombre d'anciennes mythologies, le dieu de la mort est en même temps le dieu qui donne la vie. De même Hadès est *Plouton*, et Perséphoné, qui passe une partie au moins de l'année sous la terre, est déesse du printemps.

La plupart des mythologues ont donc grand tort de séparer ces deux côtés du caractère du dieu. Les uns, comme Preller, ne font attention qu'à ses rapports avec la moisson, et ne voient en lui qu'un dieu céleste qui fait mûrir le grain, avec la signification de « celui qui fait mûrir, arriver à point, être parfait ». Les autres, comme Kuhn, ne font de lui que le dieu diabolique nocturne. Il est (un et) l'autre : le dieu de la moisson peut être même dans un double sens, premièrement comme le dieu qui fait mûrir le blé, ensuite comme le moissonneur, le dieu proprement dit de la moisson. Mais s'il réunit ces deux caractères, c'est uniquement parce qu'il est un dieu des lieux souterrains, ou plutôt le dieu par excellence des lieux souterrains, qui la nuit et au hiver monte des profondeurs où il réside, pour régner sur le monde supérieur.

Si nous revenons maintenant aux deux mythes qui nous ont servi de point de départ, nous verrons qu'ils dépeignent le même phénomène, ou plutôt les mêmes phénomènes de la nature, qu'ils sont donc parallèles, et que c'est la mythologie synthétique, déjà travaillée par l'art, qui les a réunis en une seule histoire suivie. Cependant l'un des deux mythes est plus complet que l'autre.

Le premier ne se rapporte qu'au passage du jour à la nuit, de l'été à l'hiver, de la lumière aux ténèbres. Qui est-ce qui fait que l'union du dieu du ciel, qui éclaire, réchauffe et féconde, avec la mère-terre, prenne fin ? C'est Kronos, le dieu des régions souterraines et de la mort, armé de son épée à la dent aiguë (*εργασίδος*). Précisément au moment où le ciel semble

réjoindre la terre, il tranche le phallus de son père et se jette loin de lui. Naturellement le mythe sait aussi expliquer cette conduite : c'est parce que les puissances des ténèbres machées dans le sein de la terre la mettent mal à l'aise, et qu'elles mêmes desirant en même temps se venger et s'emparer du pouvoir. Et en effet, leur règne commence, aussitôt l'acte sanglant perpétré. Il suffit d'avoir un peu le sens mythologique pour voir que c'est là simplement la description du coucher du soleil, de la fin du jour suivie du commencement de la nuit. Au surplus cette conclusion est rendue certaine par deux traits, auxquels souvent on ne fait pas attention et que M. Lang aussi a négligés, mais qui néanmoins font partie du mythe et jettent du jour sur sa signification. Quand le phallus a été coupé, Kronos le jette derrière lui. Des gouttes de sang qui tombent à terre naissent les Erinyes, les géants et les Mées. La détermination de ces êtres est ici une question secondaire ; rien n'empêche que la mention de leur naissance ne soit une adjonction du poète, mais en tout cas l'intention est évidente ; tous sont des puissances nocturnes ; les Erinyes au vol rapide sont des fantômes de la nuit, peut-être primitivement des déesses des vents ; les géants, qui habitent aussi l'Occident, sont de puissantes forces de la nature qui sortent de la terre ou de l'abîme sous la terre, et les Mées, que d'ordinaire, mais à tort, on confond avec les nymphes des frênes, sont en réalité les abeilles<sup>1)</sup>, c'est-à-dire les étoiles. Mais ce qui nous importe, c'est le sang qui dégoutte de la blessure sur la terre et dans lequel on reconnaît la lueur rouge qui s'étend sur le ciel au coucher du soleil, et que d'autres mythes encore, tant grecs qu'étrangers, considèrent comme le sang du dieu mourant. Tel est par exemple le sang d'Oaïs et celui d'Héraklès. Quant au membre lui-même cependant, il tombe dans l'océan, dans la mer cosmique qui entoure le monde et qui s'étend jusqu'à l'*Abydos* ; puis, de l'écume qu'il laisse après lui, naît Aphrodité, se manifestant ici dans la lune, comme la déesse de la fécondité,

<sup>1)</sup> *Erinyes phas = phasos.*



de l'amour et de la beauté, dont il est dit que lorsqu'elle descend à terre les fleurs naissent sous ses pas : en d'autres termes, et si nous enlevons à la pensée ses éléments mythiques, aussitôt qu'elle apparaît au-dessus de l'horizon, elle répand sur toute la nature sa douce lumière, qui embellit tout ce qu'elle touche.

Le second mythe a une signification plus étendue que le premier, mais en même temps il est plus barbare encore. Il se compose manifestement de plusieurs éléments. L'idée centrale se trouve dans l'engloutissement des dieux lumineux, des dominateurs du jour, par le dieu des lieux infernaux, le dieu de la mort, qui en cette qualité est le grand dévoreur, mais qui les vomit au matin. C'est la forme la plus sauvage, la forme cannibale d'un mythe que l'on rencontre souvent et qui affecte des formes très différentes. Par exemple, le mythe scandinave du sanglier-solaire qu'Odin et les héros morts mangent tous les soirs dans le Walhalla, mais qui tous les matins se trouve de nouveau vivant, en offre un parallèle complet, quoique moins reposant. Il existe une autre peinture mythique du lever du soleil, dans laquelle les dieux de la lumière ne sont pas dévorés par celui de la nuit pour être ensuite vomis par lui, mais où ils naissent de son union avec la déesse du monde souterrain, qui est à proprement parler le coquescule. Quant à notre mythe, lorsqu'on le combine avec l'autre, il faut bien le modifier de telle sorte qu'au lieu de faire englober les dieux du jour à Kronos, on lui fit manger ses propres enfants, puis il fallut, contre la signification naturaliste du mythe, lui faire commettre cet acte aussitôt après la naissance des enfants; lorsqu'on l'eut expliqué comme provenant de sa crainte soupçonneuse de se voir un jour dévoré par sa progéniture. L'épisode de la pierre livrée, au lieu du dernier-né Zeus, à la gloutonnerie du père, est une seconde adjonction, rendue nécessaire, comme on l'a vu plus haut, pour faire une place au récit de l'éducation de Zeus dans l'île de Crète, ou conformément à sa nature, il est nourri avec le miel des abeilles de la caverne de l'Ida — des étoiles du ciel nocturne — et avec le lait de la chèvre Amalthée, — la lune, c'est-à-dire avec la li-

mière. La combinaison de ces trois conceptions mythiques, qu'avec Max Müller, mais dans un autre sens que lui, nous pourrions appeler trois phases mythiques, produit un récit, dans lequel un dieu-souverain, un tyran préhistorique, daterre ses enfants pour n'être pas détrôné par eux, mais est contraint de les rendre avant de les avoir digérés, et enfin est supplanté par le plus jeune d'entre eux, qu'on a dérobé à sa vue et qui a grandi en cachette.

Quand on peut ainsi clairement montrer l'enchaînement de tous les détails et la manière dont ils découlent tous d'une même pensée fondamentale, on n'a pas le droit de se dispenser, au moyen d'un *superfluous argument*, de l'obligation de chercher à comprendre le mythe, et il faut bien reconnaître l'idée naturaliste d'où il découle et qui s'y aperçoit fort bien encore à travers les superfluations considérables qui l'ont recouverte.

J'ai essayé d'expliquer, plus complètement que M. Lang ne pouvait le faire avec sa méthode, un mythe auquel il l'a appliquée. Je voulais ainsi donner un exemple de l'emploi de la méthode que je crois être la bonne dans les recherches mythologiques. Mais aussi, je veux comparer autant que possible et, aussi bien que M. Lang, je pars de la conviction que les dieux ne sont pas des objets naturels que l'on a personnifiés, mais des êtres positifs, des esprits, que l'on a vus à l'œuvre dans la nature: où ils se manifestent par leur action. Mais j'estime qu'il ne suffit pas de mettre en point ou lumière, il faut en outre rechercher la cause et l'origine des mythes, et pour cela on ne doit rien négliger de ce qui peut être de quelque secours, en particulier la philologie et l'histoire, comme si l'anthropologie et l'éthnologie seules pouvaient nous éclairer. Avant tout, cependant, il importe de soumettre les mythes à une analyse rigoureuse, puisque la plupart sont composés, et en même temps de comparer tous les mythes qui se rapportent à un même être divin, d'un côté, entre eux, et de l'autre côté avec tout ce qui est connu au sujet de la conception que l'on avait de cette divinité et au sujet du culte qu'on lui rendait. Le



dieu et ses mythes s'expliquent réciproquement; et jamais on n'a par hasard raconté sur un dieu un mythe étranger à son caractère et à ses fonctions. M. Lang m'a fait l'honneur de me citer comme un de ses élèves et j'ai lieu de croire que M. Gaidoz en fait en quelque mesure autant. Ces messieurs n'ont point entièrement tort. Cependant je dois m'élever, au nom de la science mythologique et de l'exactitude dont elle ne peut pas plus se passer que les autres sciences, contre une méthode qui ne fait que glisser sur des problèmes de première importance, et qui, à la plupart des questions, ne sait que répondre en souriant : « C'est chercher raison où il n'y en a pas ». De même que je me suis énergiquement opposé à l'étroitesse de l'ancienne école, je le fais maintenant à l'étroitesse de la nouvelle école anthropologique.

Me fait-il, peut-être, prévoir l'accusation de n'avoir rien fait d'autre que d'ajouter une nouvelle explication à la collection de celles qui existaient déjà, et ainsi de m'être procuré le douteux mérite d'augmenter la confusion et de rendre le choix plus difficile? Eh bien! non, un tel reproche serait injuste. Que l'on compare mon explication avec celles de mes prédécesseurs. Pourquoi cette multiplicité qui a existé jusqu'ici, excitant la verve caustique des partisans de la mythologie anthropologique, qui prétendent à la manière des anciens sceptiques, que toutes ces explications sont aussi vraies les unes que les autres, ergo toutes fausses? Cela vient de ce que l'on voulait appliquer chaque mythe à un seul et unique phénomène de la nature, tandis qu'en réalité ils se rapportent à plusieurs. On aurait dû prendre pour point de départ, pour chaque mythe, l'être qui y joue le rôle principal et commencer par déterminer la nature de cet être, en résumant et comparant tout ce que l'on aurait réussi à savoir à ce sujet. Ainsi on aurait évité de s'occuper que d'un seul côté une question qui en a plusieurs. Or c'est là précisément l'écueil dont je crois m'être gardé. Je ne dis pas des explications données jusqu'ici qu'elles sont toutes également fausses, mais, au contraire, que plusieurs d'entre elles, quelque différentes qu'elles semblent l'une de

l'autre, sont également vraies. Ainsi les recherches des mythologues de l'ancienne école, pour avoir abouti à des conclusions fort diverses, n'ont aucunement été stériles; souvent elles ont fait faire un grand pas en avant à la solution des problèmes, et j'ai pu en faire usage avec reconnaissance. Je le cite à la remarque. Weleker, Preller, Kuhn, Schwartz, Hartung, Lang ont beaucoup fait pour l'interprétation du mythe de Kronos: A nous d'utiliser leurs travaux en y appliquant une critique judicieuse, de peser avec soin les motifs que chacun d'eux avance pour soutenir sa manière de voir, et de rechercher surtout l'idée centrale du mythe, qui rend compte de la part de vérité contenue dans chaque opinion proposée.

Cela fait, il reste une question à résoudre. Le dieu et ses mythes sont-ils indigènes du pays où on les trouve, ou bien y ont-ils été importés? Je n'ai point abordé cette question en ce qui regarde Kronos, parce qu'elle ne me semblait pas même dans ce cas particulier. C'est un problème du ressort de l'histoire, et il n'est pas indispensable qu'il soit résolu pour que l'on parvienne à interpréter sainement les mythes. Toutefois, quand un dieu a été importé et se trouve donc être réellement le même qu'une divinité appartenant à une race ou à un peuple étrangers, ou bien quand il a été identifié à une divinité étrangère, il se peut fort bien que l'on trouve dans l'étude du caractère du dieu étranger et de la signification de ses mythes, le moyen d'appliquer une excellente contre-épreuve à l'explication que l'on a proposée du son anti-type ou de sa copie.

Leyde, novembre 1885.

G. P. FRIED.



# LE PRÉSENT DE L'HOMME LETTRÉ

POUR RÉFUTER LES PARTISANS DE LA CROIX

Par Abd-Allâh ibn Abd-Allâh, le Drogman

TRADUCTION FRANÇAISE INÉDITE

## CHAPITRE III

RÉPUTATION DES CHRÉTIENS *(suite)*

§ 5. — *Démonstration que Jésus n'est pas Dieu, mais homme issu d'Adam, créé, prophète et envoyé.*

Sachez (que Dieu vous fasse misericorde) que le dogme chrétien, au sujet du Christ, quant à sa divinité et ses autres créances, se trouve contredit par les quatre évangélistes eux-mêmes. En effet Matthieu dit au chap. I de son évangile : « Généalogie du Christ, fils de David, fils d'Abraham », ce qui prouve que Jésus-Christ est né de la famille du prophète David. Or, David était de la tribu de Juda, fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham, et quiconque descend d'une famille adamique, est lui-même homme, issu d'Adam. Cela est hors de doute, vu que Dieu seul est éternel et immortel, il n'a pas engendré et n'a pas été engendré ; tout ce qui existe au dehors de lui a pris naissance.

Matthieu dit aussi au chap. XIX de son évangile : « Un homme dit au Christ : « O Roi, le Roi » ! Jésus lui répondit : « Pourquoi m'appelles-tu Roi ? Le Roi, c'est Dieu ». Comment aurait-il prétendu être l'associé de Dieu dans la divinité après avoir donné

<sup>1)</sup> Voir les deux précédentes éditions de la Revue de l'Histoire des Religions, tome XII, p. 69 et p. 179.

<sup>2)</sup> Car : ce livre est la généalogie du Christ.

une si grande preuve de modestie et de soumission à son Maître et Créateur ?

Nous avons aussi en chap. XVII de l'évangile de Jean : Le Christ leva les yeux au ciel et, s'humiliant devant le Dieu unique et créateur, il dit : « Il est nécessaire aux hommes de savoir que tu es le seul Dieu, créateur, et que c'est toi qui m'as envoyé ». Dans ces paroles Jésus reconnaît qu'il est un prophète, envoyé par Dieu avec une révélation sur l'unité et que Dieu, très haut, est Un et Créateur ; il n'y a pas d'autre créateur que lui. Jésus est d'accord ici avec tous les prophètes et envoyés. (Les bénédictions de Dieu soient sur eux tous !)

Si quelqu'un maintenant s'avise de dire qu'en effet dans le passage cité plus haut, Jésus reconnaît qu'il est prophète envoyé, mais que dans d'autres passages il se déclare éternel et créateur, nous lui répondrons : C'est calomnier Jésus qui est innocent de cette imputation et de tout ce qui s'y rapporte. Vous n'avez qu'à faire attention au contexte dans les divers endroits. Du reste, Jésus reconnaissent d'un côté et conformément à la vérité qu'il est homme, envoyé de Dieu, pouvait-il de l'autre côté et contrairement à la vérité se prétendre éternel et créateur ? Non, cette contradiction n'émane pas de lui, mais de ceux qui vous ont induits en erreur.

Matthieu dit aussi encore dans son évangile : Le diable invita le Christ à se prosterner devant lui et, lui montrant les royaumes du monde et leur gloire, il lui dit : « Prosterne-toi devant moi et je te remettrai tout cela » : Mais le Christ lui répondit : « Il est écrit pour tout homme, de n'adorer que Dieu, le Seigneur, Dieu unique, et de ne se prosterner que devant lui ». Nous avons ici encore une preuve que Jésus est innocent de toute prétention à la divinité. Car, s'il était Dieu, comment le diable aurait-il osé lui adresser pareille parole ? Et dans sa réponse au diable, Jésus reconnaît expressément que Dieu seul est Dieu, et que l'on ne doit se prosterner que devant lui. De plus, comme il est notoire que Jésus, comme tous les autres prophètes, était garanti contre les suggestions intérieures et secrètes du diable, comment celui-ci aurait-il pu lui adresser la tentation extérieure, publique, de se prosterner devant lui ? Cette erreur ne pourrait provenir que des auteurs des évangiles.

<sup>1)</sup> Chap. IV, v. 5.



Jésus dit à la fin de son évangile : « Jésus dit aux Apôtres : Je vais vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu », voulant dire par mon Père et votre Père, mon Maître et le vôtre, car dans ce temps on s'exprimait ainsi. Mais si les chrétiens veulent déduire de ce passage que Dieu est le père de Jésus, nous leur objectons que dans ce « Dieu est leur Père au même titre, parce que Jésus a dit : mon Père et votre Père. Jésus a pris pour lui-même, au resto, d'ôter toute équivoque en ajoutant : mon Dieu et votre Dieu, il ne reste donc dans ces versets aucune préférence à la divinité.

Au chap. X<sup>e</sup> de l'évangile de Matthieu, nous lisons : « Jésus dit aux Apôtres : Qui vous reçoit et vous donne l'hospitalité, me reçoit et me donne l'hospitalité et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé », et au chap. V de l'évangile de Jean : « Jésus dit : Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé » et à la fin de l'évangile de Marc : « Jésus, attaché au bois de la croix (selon eux), s'écria : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Ce fut d'après l'évangile sa dernière parole dans ce monde, mais cette parole il ne peut pas l'avoir dite ! Dieu ne peut pas avoir abandonné Jésus, pas davantage que les Juifs n'ont pu avoir le dessus sur lui au point de le crucifier. Si nous nous sommes servi de ce verset, dans notre argumentation contre les chrétiens, c'est uniquement parce qu'il se trouve dans les textes des évangiles qu'ils ont entre les mains, et qu'il témoigne contre eux ; car Jésus, invoquant Dieu dans ses angusties et s'écriant : « Mon Dieu, mon Dieu », se justifie lui-même de toute préférence à la divinité. En me servant, dans ma réfutation des dogmes chrétiens, de citations de ce genre, je n'ai d'autre but que de convaincre les chrétiens, tout en faisant mes réserves sur leur authenticité.

Il en est ainsi encore de ce passage de Luc à la fin de son évangile : Après sa résurrection Jésus entra chez les Apôtres qui s'étaient réunis dans une chambre haute dont ils avaient fermé les portes. Quand il fut entré, les Apôtres eurent peur de lui, car ils le prenaient pour un fantôme d'ange ou d'esprit. Jésus s'en étant aperçu leur dit : « O vous, touchez-moi et sachez que les esprits n'ont ni chair

<sup>1)</sup> XX, 17, en cette parole s'adresse non aux Apôtres, mais à Marie Madeleine.

<sup>2)</sup> Luc : VII.

<sup>3)</sup> XV, 34.

ni sa, comme vous en faites un Dieu corps. « Par cette parole Jésus a voulu être compris de chair et d'os et de matière animale et se justifie par la même de la prétention à la divinité. Il va sans dire, que si nous étions de passage, nous n'admettons pas que Jésus a été lui, incarné et qu'il est ressuscité du tombeau, ce qui n'est qu'une invention des premiers chrétiens, dont nous avons à présent suffisamment nié la prétention que Jésus est Dieu ou fils de Dieu.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte que si quelqu'un dit que le Christ était un serviteur de Dieu, qui s'est développé d'enfant en adulte et qui, ayant atteint l'âge de la vérité, a été envoyé par Dieu comme prophète. — si quelqu'un croit ainsi, dis-je, il est d'accord avec les déclarations du Christ et des disciples. Mais la contraire, c'est se mettre en contradiction avec la vérité et admettre cette erreur monstrueuse, généralement admise par les chrétiens, que le Christ est le créateur éternel, tout en étant chair et sang. Mais dans ce cas, il faut être conséquent et admettre également que le Christ est en partie éternel, éternel, créateur, et en partie engendré et créé, vu qu'il déclare, d'après les textes de vos évangiles, être chair et sang.

Or, comme la chair et le sang sont des résultats de la génération et des puissances qui sont des fractions de ce monde, il en résulte que le créateur de ce monde n'en est qu'une des fractions. Mais alors cette fraction est son propre créateur, et une fraction du monde aurait créé le monde? Tout cela est absurde et s'enter bien insuffisamment dans une raison humaine! Mais ce n'est pas tout. Il faut encore admettre que le créateur du monde entier en est en même temps une partie, que certaines choses sont venues à l'existence après le tout. Mais ce qui n'a pas d'existence, n'est pas concevable et n'est rien! Donc, d'après eux, le créateur n'existe pas. Quant à moi, je pense que l'hybridité de cette doctrine filairel n'est pas de ces gens qui claim les attributs fondamentaux de Dieu, et ceux primaires et minor à produire toutes les autres.

Mais situationné. Le premier évangile dit que le Christ se taillait les ongles et se coupait les cheveux<sup>1)</sup> — or, d'après eux, il est le créateur éternel, — une partie des ongles et des cheveux se déqua-

<sup>1)</sup> Le mot *anagkaiōtē*, dont se sert votre auteur, correspond à notre serviteur de Dieu, en parlant d'un homme-petit.

<sup>2)</sup> Voir *Agathe* et se développait corporellement en long et en large.



grégant ainsi de tout et devenant des fins et des riens au point de perdre toute existence, il en résulte qu'une fraction du créateur s'annihilerait et devenant rien, tandis qu'une autre fraction restait en fait. Mais celui dont une partie se corrompt est corrompible aussi dans son tout, de même que ce qui est composé de parties est divisible, soumis à ce qui l'étendrait ou le limite; de plus, tout être sujet à la limitation a besoin de secours et ne saurait s'en passer. Eh bien, un nom des arguments fournis par la raison et des textes précis dans les écritures; j'atteste que le Dieu créateur et éternel n'a ni corps, ni substance, ni forme; qu'il n'est ni composé, ni susceptible de se fractionner ou de se sectionner; qu'il n'est sujet à aucune diminution, ni à aucun changement. Il se suffit absolument à lui-même, tandis que toutes les créatures regardent à Lui et ont besoin, dans leur indigence, de son secours, pitié et bonté; comme il est écrit dans le Korân : Rien n'est semblable à Lui, il voit et entend tout<sup>1</sup>.

Nous objectons encore aux chrétiens : Le Christ que vous dites être Créateur éternel, n'a-t-il existé dans un lieu et dans un temps, ou non ? A cette question, ils ne peuvent répondre qu'affirmativement, vu que les évangiles de Matthieu et de Luc déclarent explicitement que le Christ est né à Bethléhem, du ressort de la Judée, au temps du roi Hérode, et qu'il a été torturé et crucifié au temps du roi Pilate. Mais, si quelqu'un existe dans un temps et dans un lieu, ce lieu le limite et ce temps a existé avant lui. Donc, quelconque se trouve en pareille condition est créé.

Appliquons ce raisonnement au Christ; il est évident que, s'il a été créé, la croyance chrétienne qu'il est Dieu vrai de Dieu vrai, équivalant de toutes choses, tombe. En effet, comme il est avéré et incontestable que le Temps est une chose créée, existant avant la venue du Christ, se pourrait-il que le temps eût pris naissance avant le créateur du temps, ou bien que celui qui a créé les espaces fût limité par l'espace ? Non, tout cela est impossible et absurde. Quelconque est né dans le temps et limité par l'espace, est de nature animale : l'âne, l'âne, l'homme et fils d'homme, est le plus noble produit de l'espèce.

Que Dieu soit exalté pour m'avoir amené à la religion vraie et évidente, à la suite du plus grand des prophètes ! Que les témoins

<sup>1</sup> Sura XLII (du conseil).

lieux de Dieu soient sur lui, sur sa famille et sur tous les prophètes et envoyés.

10. — *Divergence entre les quatre qui ont écrit les quatre évangiles et démonstration de leurs erreurs.*

Sachez (Dieu vous fasse miséricorde) que les quatre auteurs des évangiles sont en désaccord sur bien des points : ce qui est une preuve d'erreur ; car s'ils étaient véritables, ils ne pourraient être en désaccord sur rien. Dieu, en effet, est dans le Koran : « Si le Koran provenait d'un autre que de Dieu, on y trouverait certainement des contradictions. »

1. Le Scheikh El Hâdj 'Abd Allah ben El Hâdj Fouâd Moumîn dit : « Les quatre évangiles, écrits à Constantinople en 1215 (1800) : Si l'on nous demande où se trouvent le vrai évangile, nous répondrons qu'il est perdu, car s'il n'en était pas ainsi il se trouverait chez les chrétiens en chrysosme, et il ne se trouve ni chez les uns, ni chez les autres. Et si l'on nous demande, quand et comment il s'est perdu, nous répondrons : Il est possible qu'en un moment on les aient tous brûlés de la main de l'homme, les ont pris l'évangile et l'ont brûlé par la main de Dieu, déclaré en incendiaire, et cela avant qu'il ait pu se répandre dans le monde, les apôtres, par ignorance, illétrés, ne sachant ni lire ni écrire, n'ayant pu en faire un second exemplaire. Il se peut aussi qu'au moment de la mort de Jésus l'évangile n'était pas rédigé encore, à l'usage avec celui qui l'eût apporté. » L'on nous demande aussi, comment dans ce cas les chrétiens peuvent être appelés « gens de la foi », nous répondons : cette dénomination ne prouve nullement que le vrai évangile se trouve entre leurs mains, parce que le mot « la foi » ne se rapporte pas nécessairement à une révélation de la part de Dieu : c'est un terme général s'appliquant tout aussi bien à une révélation qu'à autre chose : on s'en sert aussi pour désigner ainsi, parce qu'ils prétendent, celui en qui l'homme croit par Dieu, par opposition aux polythéistes qui généralement ont plusieurs dieux (Note marginale de l'éditeur arabe original).

Le Scheikh 'Abd Allah dit : Les chrétiens relatent dans leurs histoires ecclésiastiques, qu'au second et troisième siècles, il est déjà des contradictions entre les diverses églises, au sujet de l'authenticité des quatre évangiles. Les uns les attribuaient aux quatre évangélistes, d'autres les leur contestaient, en disant qu'il y avait beaucoup d'écrits falsifiés, au nombre de quarante et plus, portant tous le nom d'un apôtre. Tous ces écrits étaient appelés évangiles au même titre que les quatre. Enfin après de longues controverses on s'accorda que les quatre, tandis qu'on a abandonné et brûlé les autres. Et de même qu'il y a désaccord sur l'authenticité, ou l'impossibilité de les attribuer directement à Jésus, il y a aussi désaccord sur la langue dans laquelle ces évangiles ont été écrits, selon les uns ils ont été composés en grec, selon d'autres en hébreu, selon d'autres encore en syriaque, selon d'autres enfin en un mélange d'hébreu et de syriaque. Toutes ces contradictions et bien d'autres encore démontrent suffisamment que ces écrits ne sont pas le livre révélé par Dieu.

<sup>1</sup> Source IV (des femmes).



La contradiction est donc envisagée comme une preuve d'erreur, vu que tout ce qui provient de Dieu doit en être exempt. Nous avons de cette façon un critérium absolument sûr, pour distinguer le vrai du faux. Dans tout écrit attribué fausement, par un imposteur, à Dieu, on trouvera nécessairement des contradictions.

Entrons à présent dans quelques détails au sujet de ces divergences. Au chap. XIII de son évangile, Jean dit : « La nuit où les Juifs s'emparèrent de lui, Jésus, souper avec les apôtres, leur dit : En vérité, je vous dis qu'un de vous me trahira. Jean lui dit : Qui est-ce ? Jésus lui répondit : C'est celui à qui je donnerai le morceau de pain trempé dans la sauce. Puis il le donna à Judas Iscariote, le désignant ainsi comme celui qui le trahirait. »

Au chap. XIV de son évangile, Marc rapporte cette histoire ainsi : « Jésus leur dit : Celui qui trompera son pain avec moi dans le plat<sup>1</sup>, c'est celui qui me trahira. »

Matthieu, au chap. XXVI de son évangile, dit : « Jésus leur dit : Celui qui trompera son pain dans le même plat que moi, c'est celui qui me trahira. » Et enfin Luc, au chap. XXII de son évangile, rapporte : « Jésus leur dit : Celui qui me trahira est avec moi parmi les disciples, »

Comme il est impossible de supposer que Jésus ait répété cette même parole en des réunions diverses, avec des expressions diverses, nous devons admettre que chacun des quatre évangélistes a interprété à sa façon une parole de Jésus, désignant Judas Iscariote, par l'action de lui donner un morceau de pain trempé dans la sauce, et désignant ainsi son projet. Mais il résulte de cela qu'aucun des quatre ne nous donne la parole de Jésus.

Autre divergence. Matthieu dit au chap. XXII de son évangile : « Comme Jésus sortait de la ville de Jéricho, deux aveugles l'interrogèrent et lui dirent : O fils de David, aie pitié de nous ! Jésus leur ouvrit là à tous deux les yeux et ils virent. » Mais Marc, au chap. X de son évangile, dit : « Comme Jésus sortait de Jéricho, un seul aveugle l'interroqua et Jésus lui ouvrit les yeux. » Or, il est avéré dans l'évangile que Jésus n'a passé à Jéricho qu'une seule fois. Quant à nous, nous disons que Matthieu fait erreur en parlant de deux aveugles, comme Marc en parlant d'un seul aveugle, et en joignant la

<sup>1</sup> Plat : la coupe.

raison. Dans l'un et dans l'autre sens, l'évangile invoque Jésus et lui dit : O fils de David ! le rattachant ainsi à une famille humaine, se contredisant le dogme chrétien sur Jésus. En effet, l'évangile ne lui dit pas : O Dieu, ou, O fils de Dieu, ou, O Créateur du monde, comme les chrétiens appellent Jésus : il lui dit simplement : O fils de David, et le rattache de cette façon à un prophète d'entre les prophètes vœux, l'évangile, au reste, ne fait ici que constater (ce qui est conforme à la vérité) que Jésus, par sa mère Marie (sa sœur soit-elle ?), descend de David, fils de Isak (Jesse), de la tribu de Juda, fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham.

Autre divergence, Matthieu dit, au chap. XXVII de son évangile : « Tu es assis avec Jésus le Christ, deux brigands qui fléchissaient au regard de sa crucifixion. » Mais Luc, au chap. XXIII de son évangile, dit qu'un des brigands injuriait Jésus, disant : « Et tu es le Messie véritablement, sauve toi toi-même et sauve-nous ; tandis que l'autre brigand, le reprenant, disait : Ne méprise-tu pas Dieu et ne sais-tu pas que ce qui lui arrive, t'arrive également ? Pourquoi et pour toi, nous avons mérité ce qu'on nous fait, mais lui n'a rien mérité ; puis il dit au Messie : Souviens-toi de moi le jour où tu viendras dans ton royaume. Et le Messie lui répondit : Je te dis, en vérité, tu seras avec moi, ce jour-là, dans le jardin du Paradis. »

Nous avons ici une contradiction manifeste, car Matthieu rend les deux brigands dignes de l'enfer, parce que tous deux ont injurié le Christ, tandis que Luc en rend un digne du paradis (sans parler de l'autre même de ce récit qui, pour ce qui concerne la crucifixion, doit être faux).

Quant à Jean, présent au moment où l'on crucifiait les juifs, il dit (au chap. XIX de son évangile) : « On crucifia avec Jésus deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, » mais sans mentionner aucune parole de leur part ; ce qui est un exemple de contradiction.

Autre divergence. Au chap. XXI de son évangile Matthieu dit : Jésus, lorsqu'il allait à Jérusalem, monta sur une ânesse, comme avait prédit à son égard un des prophètes, disant : « Vous verrez votre roi, qui vient à vous sur une ânesse. » Mais Marc, au chap. XI de son évangile, raconte que le Christ était monté sur un jeune âne, puis sur d'une ânesse, sans mentionner qu'il était monté sur une ânesse. Luc, de son côté, au chap. XVII de son évangile, dit que Jésus monta sur un âne, et d'accord avec Matthieu, tandis que Jean racon-



tant, au chap. XII de son évangile que Jésus montait au saint des saints, posé sur d'une ancre, ou d'ancres à ses pieds. Remarquons, à l'évidence, ces contradictions ! On trouve employé le diminutif<sup>1</sup> pour indiquer l'Ancon tout jeune, mais si réellement l'Ancon avait été tel, comment un homme aurait-il pu le monter ?

Autre divergence. Au chap. XX de son évangile, Matthieu raconte que Marie, femme de Zébédée, étant venue vers Jésus, lui dit : « Ordonne que mes deux fils soient assis, l'un à ta droite, l'autre à ta gauche ». Mais Marc, au chap. X de son évangile, raconte que les deux fils de la tante de Jésus (c'est-à-dire Marie, femme<sup>2</sup> de Zébédée) lui dirent : « O maître, nous voudrions que tu nous accordes ce que nous allons te demander. Jésus leur dit : Que voudriez-vous ? Ils lui dirent : Accorde-nous que l'un de nous soit assis à ta droite et l'autre à ta gauche dans ton royaume ». Quant à Jean et à Luc, ils ignorent complètement cette histoire des deux fils et de leur mère, bien que Jean ait parlé de Jésus, et ne se soit séparé de lui qu'au moment de son ascension.

Matthieu et Marc sont en contradiction, en ce que l'un met la demande dans la bouche de la mère et l'autre dans celle des deux fils. Jean et Luc, de leur côté, vont en disaccord avec Matthieu et Marc, en ne racontant pas du tout cette histoire.

Autre divergence. Matthieu au chap. IX de son évangile, raconte : « Les disciples de Jean disant à Jésus, pourquoi les Pharisiens et nous jeûnons-nous, tandis que les disciples ne jeûnent point ? Mais Marc, au chap. XII de son évangile, raconte ainsi cette histoire : « Les Scribes et les Pharisiens disant à Jésus : Pourquoi tes disciples de Jean jeûnent-ils, tandis que tes disciples mangent et boivent et ne jeûnent point ? » Contradiction manifeste dans le premier passage, en sont les Pharisiens qui jeûnent et les disciples de Jean qui questionnent, tandis que dans le second passage, c'est une troupe de Pharisiens joints à des Scribes qui, faisant de côté la question, s'ils jeûnent ou non, interrogent Jésus au sujet des disciples de Jean, fils de Zacharie.

Autre divergence. Au chap. III de son évangile, Matthieu dit : « Jean mangeait des sauterelles et du miel, ce qui est en contradic-

<sup>1</sup> *Coepus, scilicet.*

<sup>2</sup> *Dans la Vie future.*

<sup>3</sup> *Var : Fille.*

tant avec le chap. XI de même évangile, où Jésus dit aux Juifs : «*Jésus est venu vivre vous, ne mangeant et ne buvant, et vous avez dit, c'est un possédé ; le fils de l'homme ?* »<sup>1</sup> N'est-ce-dire, moi, qui suis venu vivre vous, mangeant et buvant, et vous avez dit, c'est un possédé de vent, mangeur et buveur de vin ?

Touta constation ici d'abord une contradiction dans les paroles mêmes de Matthieu, qui, d'un côté raconte que Jésus ne mangeait et ne buvait, et de l'autre côté affirme qu'il mangeait des galettes et du miel. Remarquons ce passage, que les chrétiens n'ont pas l'air de s'apercevoir d'un si grand grave argument contre eux, de la bouche même de Jésus, qui s'appelle lui-même fils d'homme<sup>2</sup> et affirme qu'il mangeait et qu'il buvait de l'eau et du vin, contredisant par là le dogme chrétien qui le fait Dieu et le fils de Dieu.

Au nombre de leurs divergences et de leurs erreurs au sujet de Dieu et de Jésus son Envoyé, on trouve aussi ce que dit Jean, au chap. V de son évangile : «*Jésus dit aux Juifs : Mon père qui m'a envoyé, rend témoignage de moi. Personne n'a jamais entendu sa voix ni vu sa face* »<sup>3</sup>. Ces paroles, mises dans la bouche de Jésus, et qui s'approchent de la vérité, sont contredites pour le fond et pour la forme, par Matthieu qui dit, au chap. XVII de son évangile : «*Jésus monte sur la montagne de Tabor, accompagné des apôtres Pierre<sup>4</sup>, Jacques et Jean. Quand ils se furent inclinés sur la montagne, tout-à-coup le visage du Christ resplendit comme le soleil<sup>5</sup>, tellement qu'ils ne pouvaient le contempler en face et ils entendirent la voix du père, venant du ciel, et disant : Celui-ci est mon fils, qui le me fait plaisir, écoutez-le et croyez-en lui* »<sup>6</sup>. Le même récit est rapporté par Marc au chap. IX de son évangile. Par ailleurs, Jean au chap. XIV de son évangile dit : «*Le Christ dit aux apôtres : vous émaniez de mon père et vous l'avez vu. L'apôtre Philippe<sup>7</sup> lui dit : Seigneur, comment avons-nous vu le père ?* Jésus lui répondit : «*O Philippe, je suis avec vous depuis longtemps, et vous ne l'avez connu ; O Philippe, celui qui m'a vu, a vu mon père* »<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Voir : le mat. de chap. le fils de l'homme, le fils de l'homme, c'est-à-dire le fils de l'homme.

<sup>2</sup> Voir : de l'homme.

<sup>3</sup> Matth. Marc, Luc.

<sup>4</sup> Pierre, Pierre.

<sup>5</sup> Voir : comme le soleil ou le soleil.

<sup>6</sup> Pierre, Pierre.



Ces paroles sont en contradiction manifeste avec les précédentes et de plus recèlent une erreur grossière. Quant à la contradiction, elle est évidente entre la promesse promise de Jean, attribuée au Christ : « Celui qui m'a servi devant témoignage de moi » (au sujet de la vérité de sa mission prophétique), et la seconde parole de Jean dans laquelle il fait dire par le Christ aux apôtres : « Vous avez vu mon père et vous le connaissez; celui qui m'a vu, a vu mon père ». Il en est de même de la montagne de Tabor, où les trois qui étaient avec Jésus auraient entendu la parole du père, s'est-à-dire, du maître de l'univers, disant au sujet du Christ : Celui-ci est mon fils que je me suis choisi. A Dieu ne plaise qu'un homme puisse entendre sa voix, ou qu'il lui soit associé un compagnon ou un fils ! Comment donc pourrait-il témoigner du Jésus qu'il est son fils ! Non, tout cela est erroné et faux, et les chrétiens, en toutes ces choses, n'ont d'autre but que de donner créance à leurs dogmes sur la nature et la filiation divines de Jésus. Mais Dieu, par son pouvoir et par sa sagesse, les a fait tomber dans la contradiction.

§ 7. — *Erreurs que les évangélistes ont fautiveusement attribuées à Jésus,*

Au chap. XXII de son évangile, Luc dit : « Jésus dit aux apôtres : Satan a voulu pervertir la fermeté de votre foi; puis il dit à Pierre qui était parmi eux : J'ai prié mon père de ne pas donner occasion au diable de pervertir votre foi. »

Eh ! bien, peu de jours après que Jésus lui ait annoncé que le diable n'aurait pas occasion de pervertir sa religion, Pierre a renié Jésus et a apostasié : oui, c'est Pierre et nul autre des disciples, qui s'est rendu coupable de reniement. Remarquez comment les chrétiens traitent un homme qui non-seulement les croient infallibles, mais encore Dieu et fils de Dieu. Quoi ! Jésus annonce qu'il a prié en faveur de l'un de ses disciples, pour que Dieu ne donne pas occasion au diable de pervertir la fermeté de sa foi, et c'est précisément le disciple, spécialement désigné par cette prière, qui, à l'exclusion de tous les autres disciples, est devenu infidèle, qui a renié sa foi et dont Satan a perverti la fautive religion. On a peine à se figurer comment un pareil récit qui raconte une prophétie en même temps que son démenti se pu se glisser dans les évangiles. Quant à nous, nous préférons admettre que Jésus n'a rien dit de tout cela.

Autre exemple. Jean dit au chap. V de son évangile : « Le Christ dit aux Juifs : En vérité je vous dis, le fils ne peut opérer ni faire qu'il eût fait à son père. » Or, il est de la dernière évidence que le Christ mangeait, buvait et écumait toutes choses qu'il n'eût pas pu faire au père, le Très-Saint, l'Éternel. Jésus ne peut donc pas avoir dit cette parole qui, du reste, ne se trouve que dans l'évangile de Jean : les trois autres ne la mentionnent pas.

Autre exemple. Jean dit au chap. XVII de son évangile : « Jésus priant Dieu, avant de mourir, dit : O mon Dieu ! je sais que tu m'exécutes toujours. Je te demande donc de préserver mes disciples de tout mal, dans ce monde-ci et dans l'autre ». Or, nous voyons par les événements qui se sont succédé et sur lesquels tous les docteurs chrétiens sont d'accord, que tous les disciples de Jésus au delà même leur majeure partie, sont morts de la mort violente : les uns ont été crucifiés, les autres écorchés, tous ont souffert diverses tortures. Serait-ce donc possible que Jésus, l'Envoyé de Dieu, ait demandé au Dieu Très-Haut, de préserver ses disciples de tout mal dans ce monde-ci et dans l'autre et que, malgré cette prière, ils aient trouvé la mort dans de si terribles souffrances et de si horribles tortures ? Mais ici encore Jean seul raconte cette parole, les trois autres ne la connaissent pas.

Autre exemple. Jean dit au chap. XV de son évangile : « Jésus dit : Si je n'étais pas fait des miracles que personne n'a faits avant moi, ils ne croiraient pas en moi. » A Dieu ne plaise que Jésus se soit exprimé ainsi ! Il devait savoir que Moïse a fait beaucoup et de grands miracles, ainsi qu'Élie et Élisée qui ont vécu avant Jésus. Ces deux derniers prophètes ont ressuscité des morts. Éliade, en particulier, a guéri des lépreux tout comme Jésus en a guéri. Comment donc prétendre que Jésus puisse avoir dit : J'ai fait des miracles qu'aucun autre, avant moi, n'a faits ? Ici encore Jean seul est coupable, les trois autres ne racontent pas cette parole.

Autre exemple. Marc dit au ch. X de son évangile : « Jésus dit : Quelqu'un aura quitté, pour moi, maison, parents ou autre chose recevra, dans ce monde-ci au centuple ce qu'il aura quitté et dans l'autre monde, le paradis. » Mathieu, au ch. XIX de son évangile dit :

<sup>1)</sup> Var : qu'il aura des prophètes.

<sup>2)</sup> Var : qu'il aura.



« Il recevra en centuple ce qu'il aura quitté et aura la vie éternelle », sans mentionner le monde présent. Luc, au ch. XVIII de son évangile dit : « Il recevra beaucoup plus qu'il n'aura quitté », ne mentionnant ni le monde présent ni le monde à venir. Jean ne raconte pas du tout cette parole, qui est un mensonge mis dans la bouche de Jésus, car beaucoup de gens ont quitté maisons, jardins, commerces et autres choses de ce genre, pour la cause de Jésus, sans recevoir dans ce monde-ci, ni de près ni de loin, au centuple, ce qu'ils avaient quitté.

Autre exemple, Matthieu dit au ch. XIX de son évangile : « Les Pharisiens disent au Christ : Est-il permis à un homme de répudier sa femme pour la rendre inutile ? Jésus leur répondit : N'avez-vous pas lu dans la Loi que Dieu créa l'homme mâle et femelle en dit : à cause de la femme, l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et les deux seront une seule chair. Cette formule fait mentir tant Jésus que la Thora, car ce n'est nullement Dieu qui l'a prononcée. Voici ce qui en est : les livres prophétiques racontent qu'Adam étant endormi, Dieu créa sa femme, Eve (Hawwa), d'une de ses côtes. Quand Adam, réveillé, l'eut vue, il dit : A cause d'elle, l'homme quittera son père et sa mère et formera avec sa femme une seule chair. A Dieu ne plaise que Jésus ou qu'on attribue cette parole à la Thora, lui qui observait fidèlement tant la Thora que l'évangile et qui ne disait jamais autre chose que ce que Dieu y a dit. C'est Matthieu qui lui a fausement fait dire cette parole, les trois autres n'en parlent point<sup>1</sup>.

Autre exemple. Jean dit au ch. III de son évangile : « Jésus dit : Nul n'est monté au ciel que celui qui en est descendu ». Cette parole lui dire à Jésus un mensonge, car nous savons, par la Thora, que Hénoch et Élie ont montés au ciel, sans être préalablement descendus du ciel sur la terre ; il lui dit *celui* et non *celui* jusqu'à l'homme de leur élévation dans le ciel. D'après l'évangile, Jésus, lui aussi, est monté au ciel sans en être descendu. De même encore, notre prophète Mohammad est monté au ciel, dans la nuit de son avènement, et lui non plus, n'en était pas descendu. L'erreur de Jean dans cette parole, qu'on rend les trois autres ne connaissent pas, est donc

<sup>1</sup>) Note marginale du texte imprimé : « C'est une erreur qui est due aux traductions de la Thora en latin et dans les autres langues des chrétiens, où cette parole est en effet citée comme une parole d'Adam. Or, l'hébreu, en montrant, et d'après l'interprétation des docteurs juifs, cette parole est attribuée à la Thora et par conséquent est véritable. »

manifesta. Si un chrétien objectait que Jésus, en s'exprimant ainsi, n'avait en vue que des esprits (des âmes), nous répondrions que, dans ce cas, il se serait mis en opposition avec la Thora et l'évangile, envisageant que les prophètes qui sont montés au ciel y sont montés avec leurs corps et leurs âmes, de la même façon que notre prophète Mahommed y est monté. Si l'on objectait encore que Jésus, en prononçant ces paroles, voulait émettre le fait que, quand les hommes sont morts, les anges portent leurs âmes au ciel, nous répliquerions que cette interprétation est contraire aux maï et au sens généralement admis ; et de plus, les âmes des infidèles ne montent pas au ciel, mais demeurent dans la Géhenne.

Autre exemple, Matthieu du au ch. XXI de son évangile : « Jésus, se promenant avec les apôtres, eut faim et ayant vu un figuier au bord de la grande route y monta pour manger de ses fruits, mais il n'en trouva point et maudit le figuier. À l'instant, le figuier sèche. » Mais, au chapitre XI de son évangile, raconte cette même histoire en y ajoutant que ce n'était pas la saison des figues. Maintenant, je vous le demande, comment peut-on attribuer à un prophète le désir de manger des figues d'un arbre naturel, quand ce n'est pas la saison des figues ? Ni maï et ni sous n'en agrérent ainsi. Comment ensuite peut-on raconter que ce prophète maudit l'arbre qui sèche à l'instant, quand cet arbre n'avait rien fait pour mériter un pareil châtiment ? Les évangélistes, du reste, passent trop légèrement sur la question de savoir si cet arbre avait un propriétaire ou bien s'il était du domaine public et si tout passant avait droit d'en manger les fruits. Si l'arbre avait un propriétaire, nous pouvons dire certains que Jésus, en se croisant de Dieu, sa sobriété et ses progrès dans la religion, ne s'en serait pas approprié pour en manger les fruits sans la permission du propriétaire. Si, par contre, l'arbre était du bien public, Jésus se fût certainement pas arrêté au point de le faire sécher et d'en dire ainsi la jouissance aux hommes, car lui, comme tous les autres prophètes, avait été mis pour faire du bien aux hommes et aux choses et non pas pour faire le contraire. L'erreur de Matthieu et de Marc faisaient fuir du mal à Jésus, en donn manifeste,

### § 3. — *Reproches et critiques que les chrétiens adressent aux musulmans.*

1<sup>re</sup> Les religieux musulmans se marient, contrairement à ce que font les moines chrétiens. A cela nous répondons : Vous êtes d'un



cord avec nous que David était un prophète-roi : chez vous comme chez nous, le prophète épouse parmi les hommes le rang le plus élevé. Or, nous trouvons dans la Thora que David avait épousé sept femmes qui lui ont enfanté plus de cinquante enfants mâles et femelles. D'après la Thora encore, que vous croyez vraie et révérée par Dieu, Salomon aurait épousé mille femmes. De même tous les prophètes à l'exception de Jésus et de Jean, fils de Zacharie, ont épousé des femmes et engendré des enfants; car, selon la Thora, il est permis à un homme d'épouser autant de femmes qu'il est en mesure d'entretenir et de vêtir. Vous, d'églises chrétiennes, vous tranchez donc la question du mariage autrement qu'en l'attachées Dieu Très-Haut dans la Thora et l'évangile. Et, pour en agir ainsi, vous avez pour seule autorité la parole de Paul, mise par vos anciens au rang d'un saint <sup>1</sup>. C'est ce Paul qui vous a ordonné de n'épouser qu'une seule femme et de la remplacer, en cas de décès, par une autre <sup>2</sup>. Il a prescrit en outre aux prêtres de n'épouser qu'une seule femme, vierge, sans déflorée, et leur a interdit de se remariar après la mort de leur première femme. Il résulte donc clairement de tout cela qu'au point de vue du mariage, non seulement votre religion contredit les prophètes, mais encore que vous êtes en contradiction avec Paul lui-même, qui permet aux prêtres d'épouser une vierge, tandis que vous leur interdisez le mariage d'une façon absolue. C'est donc bien à tort que les simples et les ignorants parmi vous blâment le mariage des saints musulmans. Vos docteurs, mieux instruits, savent que le mariage leur est permis, par les textes des livres prophétiques <sup>3</sup> dont le peuple de l'Islam, gratifié par Dieu de la vraie religion, ne s'est point détourné et qui ne fait que mettre en pratique la parole de leur prophète : *Maries-vous et multipliez* <sup>4</sup>.

Les Chrétiens blâment aussi chez les Musulmans, la circoncision. Nous leur répondons : Vous admettez que l'on trouve dans l'évangile que Jésus a été circoncis; le jour de sa circoncision est même une de vos plus grandes fêtes. Comment pouvez-vous blâmer chez les Musulmans, ce que vous exaltez chez votre prophète ? Vous croyez aussi qu'Abraham a été circoncis, de même que tous les autres prophètes et que cette pratique leur avait été ordonnée par Dieu dans

<sup>1</sup> Voir prophète.

<sup>2</sup> Voir épôse = jusqu'à trois.

<sup>3</sup> Voir : célestes.

<sup>4</sup> Cette parole ne se trouve point dans le Koran. C'est un *hadith* ou parole que la tradition attribue au prophète Mohammad.

le Thore. Le reproche retombe donc sur vous qui avez abandonné la tradition de votre prophète au sujet de la circoncision et qui vous mettez en contradiction avec tous les prophètes. Or, quand il s'agit de choses ordonnées par Dieu, quel homme même les saines des prophètes est insuffisant à l'égard de Dieu comme à celui des prophètes.

Les Chrétiens reprochent aux Musulmans de croire que les habitants du Paradis mangent et boivent. Comment pouvez-vous leur reprocher cette croyance, répondons-nous, en présence de ce que dit Matthieu au chap. XXVI de son évangile : « La nuit où les Juifs s'emparèrent de lui, Jésus, soupaient avec les Apôtres, leur dit : Je ne boirai désormais plus de vin, si ce n'est dans le Paradis » ? Marc transmet ces mêmes paroles au chap. XIV de son évangile. Et Luc dit au chap. XXII de son évangile, « Jésus dit aux Apôtres : nous mangerons et nous boirons avec moi à table » dans le Paradis. Les docteurs chrétiens savent, au reste, très-bien que nul, pour avoir mangé dans le Paradis de l'arbre défendu, qu'Adam et Ève, sa femme, ont dû descendre sur la terre ; comment peuvent-ils donc dire que l'on mange et boit dans le Paradis ?

Il est vrai que dans leurs commentaires, ils expliquent que quelque mange et boit, doit nécessairement devenir des rotes, ce qui est incompatible avec la pureté du Paradis. Mais ne s'auraient pas fait cette objection, s'ils avaient su ce que nous a appris notre prophète Moïse : les rotes de ce qui mangent et boivent les habitants du Paradis se transforment en un liquide, c'est à-dire en une eau suave comme le parfum du musc. Les habitants du paradis n'ont pas besoin ni de croquer, ni de se moucher, ni d'éternuer. Les livres et les savages sont d'accord, en outre, sur ce point, que l'on trouve dans le Paradis diverses espèces de fruits, de gâteaux, etc., tout ce qui délecte l'esprit et fait plaisir à l'œil. Et celui qui entre au Paradis n'aurait pas le droit de manger de ces choses ? la jouissance lui en serait interdite ? Mais ce serait une injustice ; Dieu nous garde de la croire ; car le crime résout à Topique des hérétiques, prétendant que les jouissances des hommes sont non corporelles, mais purement spirituelles ; le enseignent tout parce qu'ils ont le souvenir des corps. Les Chrétiens sont donc obligés d'admettre cette doctrine, ou bien d'accorder que les corps, eux aussi, jouissent dans le Paradis des choses que Dieu y a déposées pour les soutenir.

<sup>1)</sup> Voir à son tour.



4° Au sujet du Paradis, les Chrétiens reprochant encore aux Musulmans de croire qu'il s'y trouve des châteaux, des pierres précieuses, etc.

Nous leur répondons : Vous avez un livre, intitulé « *Fleurs des Saints* », dans lequel on fit cette histoire : Un jour Jésus l'évangéliste raconta deux jeunes gens, dépourvus de vêtements de son et accompagnés d'esclaves et d'un grand cortège<sup>1</sup>, Jean leur ayant parlé de l'enfer, les effraya au point qu'ils quittèrent leur position, distribuèrent tout ce qu'ils avaient, à leurs esclaves et à leurs compagnons et suivirent Jean. Quelque temps après, ayant fait la rencontre de leurs anciens serviteurs richement vêtus et suivis d'un grand cortège d'esclaves, ils devinrent tout ébahis et se mirent à regretter amèrement les biens de ce monde qu'ils avaient quittés. Jean ayant eu connaissance de ces dispositions leur demanda s'ils regrettaient leurs anciens biens. A leur réponse affirmative, Jean leur commanda de lui apporter des pierres du désert. Quand ils les lui eurent apportées, Jean les eucha un instant sous son habit : au bout d'un moment il les retourna et elles s'étaient transformées en pierres précieuses : Portez-les au marché, leur dit-il, et avec le produit que vous en tirerez, vous subirez beaucoup plus que vous n'avez possédé mais... vous n'aurez plus de part au Paradis, ayant vendu votre part pour des biens de ce monde périssable. Sur ces entrefaites passèrent des gens portant un mort, qui prièrent Jean de le ressusciter. Jean s'écria : « Lève-toi, ô toi qui es mort, avec la permission de Dieu » ! Le mort s'étant levé, Jean lui dit : Fais savoir à ces jeunes gens quels biens ils ont perdus dans le Paradis. Celui qui avait été mort dit : Dans le Paradis leur étaient destinés des châteaux construits avec des pierres précieuses de toutes espèces, la demeure de chaque château était tant et tant. Ce qu'ayant entendu, les jeunes gens se repentirent, quittèrent toutes choses et suivirent Jean dans la religion de Jésus, s'affermissant toujours plus dans la foi. Nous lisons dans le même livre l'histoire suivante : Chaque jour les anges apportèrent à Valérien<sup>2</sup>, un de nos plus grands saints, des mets du Paradis dans des plats d'or, recouverts de serviettes de soie, et mise ces serviettes des fleurs de diverses couleurs. Comment pourriez-vous donc nier qu'on trouve dans le Paradis des

<sup>1</sup> Le texte dit : Jaxa et séphou que Jean est Jean.

<sup>2</sup> Val : un grand vicomte.

<sup>3</sup> Valéryan.

ostensiles d'or, des vêtements de soie, des fleurs et des mets ! Ces histoires sont des arguments contre vous etidem que les livres philosophiques ne les mentionnent pas, tous les savañts théologiens en reconnaissent la vérité. Mais vous êtes des gens ignorants qui ignorez que vous lisez.

Ce même livre contient encore le récit suivant : Chaque jour à l'heure du déjeuner et du dîner les anges apportèrent à St-Antoine<sup>1</sup> divers mets provenant des gens du Paradis. Certain jour un homme pieux et très-saint, nommé Paul<sup>2</sup>, étant venu le visiter, les anges apportèrent, ce jour-là, le double de nourriture qu'ils avaient l'habitude d'apporter chaque jour dans des ostensiles d'or, recouverts de serviettes de soie. Les récits de ce genre abondent dans leurs livres. Je les passe par crainte de longueur, mais personne ne pourra contester l'excellence de ceux que j'ai rapportés.

Se Les chrétiens reprochant finalement encore aux Musulmans de s'appeler par des noms de prophètes. Comment, leur demandons-nous, pouvez-vous vous en blâmer ? Si nous prenons leurs noms à eux, qui sont issus de race humaine, c'est uniquement afin de nous attirer par là des bénédictions. Vous devriez plutôt adresser ce reproche à vous-mêmes qui vous appelez par des noms d'anges, comme Gabriel, Michel, Azazel. A cela ils n'ont rien à répondre<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Sautonay, Samitodon.

<sup>2</sup> Var i Paulus, l'esclave.

<sup>3</sup> Il est généralement admis parmi les chrétiens et tout particulièrement parmi les écrivains français, qu'avant la venue de Jésus le condition de la femme était misérable et dégradé, que l'établissement de la religion chrétienne a changé la condition de la femme, l'a rendue libre et respectée, en un mot, que le christianisme a rendu la femme libre. D'après l'opinion de certains auteurs français le culte de Marie (que Dieu nous garde de polythéisme) fut la cause de ce changement.

Cette assertion pèche de deux façons : d'abord, elle est fautive, car les livres des prophètes, les annales, tout du peuple d'Israël que celles du peuple romain et des autres peuples anciens, attestent que la femme occupait une place très-faible. Ensuite, la révélation de Jésus n'a apporté aucun modification à la condition de la femme. Ce sont les apôtres Pierre et Paul, les Pères et l'Eglise qui ont conduit à la femme d'obéir à son mari, lui refusant de prendre la parole dans les Eglises et lui prescrivant d'écouter à l'Eglise la tête découverte.

Et plus tard il a été permis à la femme indépendante de parler avec un homme qui ne fut pas de ses parents, cette coutume ne découlait nullement du christianisme, mais elle est empruntée aux coutumes des anciens Germains qui, après avoir vaincu l'empire romain, ont régné sur la plupart des pays français.

L'habitude de se couvrir le visage, l'absence de toute communication entre femmes et hommes, tel que cela se pratique chez les musulmans, ne sont ad-



§ II. — *Preuves de la mission prophétique de notre Seigneur Muhammad, tirées des livres de la Thora, de l'Évangile, des Psaumes et de la prédication des Prophètes au sujet de ce mission et accompli que sa religion durera jusqu'à la consommation des siècles.*

Sachez (Dieu vous fasse miséricorde) que la mission prophétique de notre prophète Muhammad est établie par tous les livres que Dieu a révélés et que tous les prophètes ont prédit sa venue.

Il est écrit au chap. XVI du premier livre de la Thora (la Thora se compose de cinq livres réunis en un seul volume) : « Hagar, la nuit où elle se fut enfuie loin de Sara, femme d'Abraham, l'am de Dieu, vit un ange qui lui dit : « O Hagar, que veux-tu et d'où viens-tu ? » Hagar lui répondit : « Je me suis enfuie loin de Sara. » L'ange lui dit : « Retourne vers elle et humilie-toi devant elle, car Dieu Très-Haut augmentera ta postérité ; sous peu tu seras revenue et tu enfanteras

uniquement des fils religieux ; elles n'ont d'autre motif que de prouver que ces choses dont parle Dieu, d'après un passage du chap. V de l'évangile de Matthieu : « Quelqu'un regarde une herbe pour la voir passer, s'abîme comme à chasser avec elle dans son cœur. »

Les Chrétiens blâment aussi les Musulmans au sujet de leur habitude d'apporter des animaux. Ils prétendent qu'il revient au même de manger la chair d'un animal étouffé ou celle d'un animal égorgé et se moquent beaucoup des distinctions des Musulmans entre l'abandonnement volontaire et l'égorgeement volontaire.

La vérité en cela est que manger la chair d'un animal étouffé est interdit aux chrétiens, tout comme aux musulmans ; nous n'en sommes point pour nous que le passage du chap. XV du livre des Actes des Apôtres : « Des luttes et des divergences s'étant produites entre les chrétiens au sujet de savoir s'il fallait conserver la loi de Moïse ou l'abandonner, une réunion eut lieu entre les apôtres et les premiers chrétiens à ce sujet. Cette réunion a décidé tous de passer comme ils le voulaient. On consulta surtout les lettres aux chrétiens établis à Antioche et ailleurs. D'après le conseil de Jacques ou, selon l'opinion, Or ces lettres recommandent la prescription suivante : « Il a semblé bon au St-Esprit et à nous aussi, de ne pas vous imposer d'autre charge que ce qui est indispensable, savoir, de vous abstenir de ce qui est sacrifié aux idoles, du sang, des animaux étouffés et de l'adultère ; si vous vous gardez de ces choses, vous serez bien. »

Si maintenant quelqu'un venait objecter que manger du sang et des animaux étouffés ne sont des choses bien insignifiantes, nous lui ferions observer que ces choses sont interdites dans le même verset qui interdit l'adultère. De plus, au chap. IX du premier livre de la Thora, Dieu Très-Haut, dit à Moïse : « Il est interdit aux hommes de manger du sang, car le sang c'est la vie ; il est interdit de tuer une âme vivante ; la rétribution du meurtrier sera la mort. » Après cela il n'est pas permis à des créatures de faire des distinctions entre ce qui est défendu et ce qui n'est pas grand et cela est petit, ou bien d'adhérer à tout et d'abandonner cela (Note marginale du texte arabe imprimé).

un fils dont le nom sera Ismaël, car Dieu a entendu son affliction. Ton fils sera comme un des ourages<sup>1</sup> : on maira son sur-tout, et le pain de joua sera humblement étendu vers lui ; son règne s'étendra sur la plus grande partie de la terre. » Comme il est de notoriété publique que ni Ismaël, ni les enfants Ismaél de ses veines n'ont subjugué la plus grande partie de la terre, ne venant ne saurait s'appliquer qu'au plus illustre de sa postérité, à savoir, notre Prophète Mohammedi, dont la religion s'est répandue sur la majeure partie de la terre, et dont les adhérents ont conquis l'Orient et l'Occident. Tout cela était bien connu des savauds et des hommes instruits parmi les Juifs, mais il l'ont caché au simple peuple.

Au chap. XVIII du cinquième livre de la Thora nous lisons : « Je leur suscitai, aux derniers temps, un prophète comme toi, d'entre les fils de leurs frères et quiconque n'écouterait pas mes paroles qu'il dirait de ma part, je lui en demanderais compte. »

Ce passage nous montre que le prophète que Dieu suscitait, aux derniers temps, n'était pas de leur race, mais de celle de leurs frères. Mais comme tous les prophètes envoyés par Dieu depuis Moïse et dont Jésus est le dernier, sont sortis du milieu des enfants d'Israël, ce passage ne peut s'appliquer qu'à notre prophète Mohammedi, fils d'Ismaël, qui était frère d'Isaac, fils d'Abraham, et ainsi des enfants d'Israël. C'est ainsi qu'il faut interpréter les mots « les frères » dans le passage de la Thora, sur et cette prophétie devait s'appliquer à un prophète d'entre les prophètes des enfants d'Israël, le sens des mots « les frères » serait complètement ininterprétable, d'autant plus que les Juifs sont d'accord sur ce fait qu'aucun des prophètes qui ont paru parmi les enfants d'Israël n'a égalé Moïse. Quant aux mots « comme toi » dans ce verset, ils veulent dire : Il apportera une loi religieuse qui lui sera particulière et que tous les peuples suivront, ce qui s'applique parfaitement à notre prophète Mohammedi : Il est le chef des Arabes, frères des enfants d'Israël, il a apporté une loi religieuse abrogeant toutes les lois précédentes et il a été suivi par les nations. Sous ce rapport il est comme Moïse et supérieur à tous les prophètes<sup>2</sup>, parce qu'il a rassemblé beaucoup de peuples<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> En hébreu, *pes'adim*, ou *pes'adim* ; l'ourage se dit en arabe, *pes'adim*, ou *pes'adim*, et qui est devenu dans la plupart des manuscrits, *pes'adim*. Ainsi on lit : ton fils sera comme Ismaël.

<sup>2</sup> Vainqueur à Moïse et à tous les prophètes.

<sup>3</sup> Si les chrétiens prétendaient que cette parole se rapporte à Jésus et non à Mohammedi, ils contrediraient leurs propres dogmes sur la divinité de Jésus, car



Au chap. XXXIII du cinquième livre de la Thora on trouve le passage suivant : « Le Seigneur est venu de Sinaï, il s'est levé vers vous de Sinaï. Il a resplendi de la montagne<sup>1</sup> de Pârân et avec lui, à sa droite, les myriades des saints<sup>2</sup>. Les montagnes de Pârân veulent dire la Mecque et la contrée de l'Hadjâ<sup>3</sup>, car Pârân est le nom d'un de ces rois amalécites qui se sont partagés la terre dont l'Hadjâ aboutit à Pédo, qui en appela de son nom tout le territoire. Les paroles de la Thora : « Dieu est venu de Sinaï » veulent dire : quand il est venu, il a fait paraître sa religion et la doctrine de son unité, pour autant qu'elles ont été révélées à Moïse sur la montagne du Sinaï. Les mots « il est monté de Sinaï », s'appliquent aux montagnes de la Syrie, où Jésus a manifesté la religion que Dieu lui avait révélée. Rasse les mots « il a resplendi des montagnes de Pârân » se rapportent à la religion resplendissante et parfaite de l'Islâm que Dieu a fait paraître par l'intermédiaire de notre prophète Mahammad, à la Mecque et dans l'Hadjâ. L'expression des myriades des saints l'accompagne et sont à sa droite<sup>4</sup>, se rapporte aux hommes pieux et saints. Ils se sont les compagnons du prophète Mahammad, qui n'ont cessé d'être avec lui et à sa droite et ne l'ont jamais quitté.

Les quatre qui ont écrit les quatre évangiles sont d'accord pour transmettre cette parole : « Au temps où il fut élevé au ciel, Jésus dit aux Apôtres : Je m'en vais vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu : je vous annonce qu'après moi viendra un prophète dont le nom est Paraklète<sup>5</sup>. C'est un mot grec qui en arabe veut dire Alimud<sup>6</sup>, ainsi que Dieu dit dans le Korân<sup>7</sup> : Jésus dit : « Je

la conformité de Moïse avec Jésus ou de Jésus avec Moïse démontre la divinité de Jésus. Ils sont tous, par le fait même d'avoir vivifié Jésus. S'appliquer cette parole à Mahammad ; car, s'ils l'appliquaient à Jésus ne seraient que justifier aux yeux de leurs pères et à nos yeux ; et par contre ils l'appliquent à Mahammad. Ils sont encore infidèles aux yeux de leurs pères. Il en sera certainement d'autres échappatoires qui diraient que ce verset se rapporte à Mahammad (Note marginale du texte arabe imprimé).

<sup>1</sup> Voir : des montagnes.

<sup>2</sup> Les gens du livre sont d'accord à identifier les montagnes de Pârân avec l'Hadjâ ; donc, Hagar et Ismaël se trouvent dans le désert de Pârân, se trouveront à la Mecque hanouba. Quand il est dit que Dieu resplendit de là, cela veut dire que le message du Mahammad resplendit sur tout le désert, et les mots suivants « des myriades à sa droite », se rapportent aux compagnons. Ce passage très clair ne peut être tout ce qui précède, et le rend manifeste comme la clarté du soleil (Note marginale du texte arabe imprimé). Cf. Abou'l Isâ : *Wak' al-madani*, éd. Finkler, p. 179.

<sup>3</sup> Ya Isâq wa-yahdâ (pour yahdâ) au lieu de yahdâ.

<sup>4</sup> Sinaï du sang, LXI, v. 6.

mais le messager de Dieu auprès de vous, pour confirmer la Ténue, révéler avant moi, et pour annoncer qu'un messager viendra après moi dont le nom est Ahmad. \* C'est ce nom glorieux qui fut la cause de ma conversion à l'Islam, comme je l'ai raconté au chap. I de ce livre.

Jean dit au chap. XIV de son évangile : « Jésus dit : Le Paraklète, que mon père enverra aux derniers temps, vous enseignera toutes choses ». Ce Paraklète est notre prophète Mohammad qui, grâce à ce que Dieu lui a révélé, a enseigné aux hommes toutes choses, car la Korân renferme toutes les sciences anciennes et modernes. Dieu n'y a rien passé, ainsi qu'il le dit lui-même : nous n'avons rien passé dans le livre. Comme il n'a pas paru après le Christ d'autre prophète à qui puisse s'appliquer la parole de Jean que Mohammad, il en résulte que c'est lui qui se trouve indiqué par cette magnifique prophétie.

Jean dit encore au chap. XVI de son évangile : « Le Christ dit : le paraklète que mon père enverra après moi, ne dira rien de son chef, mais il vous communiquera tout avec vérité, et il vous enseignera les événements futurs et cachés. » L'histoire a démontré avec la dernière évidence que ces paroles ne peuvent s'appliquer qu'à notre prophète Mohammad, à tel point que ceux-là seuls qui ont perdu tout espoir en la miséricorde divine, peuvent le nier. Mohammad n'a pas parlé de son chef, il n'a parlé que par révélation : le témoignage de Dieu l'atteste et les nations l'ont reconnu. Quant à ses enseignements sur les choses futures et cachées, ils sont si nombreux que le livre qui les contiendrait serait pareil à ma mer sans rivage. Le livre de l'émirant jurisconsulte Abéd Fadi Ayyad peut suffire pour en donner un léger aperçu.

Dans les livres des anciens prophètes, citons encore cette parole de David au psalme LXXII : « Il dominera d'une mer à l'autre et depuis la plus humble des rivières jusqu'à l'Euphrate ». Les rurs des lies lui apporteront des présents; ils se présenteront devant lui et lui offriront obéissance et soumission. Ils prieront pour lui à toute

\* La traduction anglaise rend le mot paraklète par consolateur, mais c'est un peu trop gros qui a ce mot si différent du mot qui signifie Ahmad par une telle lettre (expedire, et expedire). Le mot paraklète ne se rencontre que dans la première épître de Jean, mais la il est traduit non par consolateur, mais par intercesseur. Voici en verset : O salutaire, je veux dire être salutaire, être que vous ne pouvez point, mais si quelqu'un de vous a péché, nous sommes sujets du père un intercesseur J.-C. le juste (note marginale du texte arabe imprimé).

† Var : et des sources jusqu'à l'extrémité de la terre.



heures et le bénissent chaque jour. Ils descendent de ses fleurs dans la ville (medina) comme l'herbe de la terre. Son souvenir subsistera aux siècles des siècles, son nom fut avant le commencement.

Tout cela s'applique à notre prophète Mohammedi et à lui seul. Appliquer ces attributs à un autre, serait se mettre en opposition avec l'évidence même. Quant à moi, je ne connais personne à qui puissent se rapporter ces magnifiques attributs, sinon Harûn, le prophète qui a vécu avant Mohammedi. Les docteurs juifs<sup>1</sup> savaient très-bien que ce passage renfermait des attributs inhérents à Mohammedi; mais ils ont préféré garder le secret.

Citons encore ce que dit le prophète Habakuk<sup>2</sup> au chap. III de son livre : « Au dernier temps Dieu viendra du Midi (El-Kibla) et le Saint des sanctuaires de Pâra. La venue de Dieu Très-Haut réglera la venue de sa révélation; le Saint est notre prophète Mahommed, appartenant aux montagnes de Pâra, c'est-à-dire, la Mecque et l'Hadjar.

Le prophète Micha (Miché) dit au chap. IV de son livre : « Au dernier temps une nation objet de la miséricorde divine (harbouma)<sup>3</sup> se lèvera et choisira les montagnes bénies pour y adorer Dieu. De tous les climats, les gens y viendront se rassembler pour y adorer le Dieu unique et il ne lui donneront pas d'associé. » Le prophète Micha a tel en vue la montagne de Arafâ, sans aucun doute. La nation, objet de la miséricorde divine, est la nation de Mahommed. La réunion sur la montagne bénie indique la réunion des pèlerins venus de tous les climats sur la montagne de Arafâ.

Au chap. XLII d'Ésaïe<sup>4</sup> le prophète dit : « Au dernier temps le Seigneur enverra un serviteur qu'il s'est choisi, il lui ouvrira l'esprit de vérité qui l'instruira de sa religion. Lui, il enseignera aux hommes ce que l'esprit de vérité lui aura enseigné; il jugera les hommes avec droiture et marchera parmi eux avec justice; sa parole sera comme la lumière pour faire sortir les hommes des ténèbres dans lesquelles ils se trouvent. Je vous ai annoncé ce que Dieu m'a fait connaître, avant que ces choses arrivent. »

<sup>1</sup> Varr et cheftanz.

<sup>2</sup> Varr : Bahukâ, habukâ, Jacobi. La texte hébreu, du même que celui des Septante, est : « serviteur du Seigneur », que la Vulgate traduit comme notre auteur « serviteur de Dieu ».

<sup>3</sup> El-Harbouma est un des noms que les Musulmans donnent à la ville de Médine.

<sup>4</sup> Faisma's. Basha'ayya c'est-à-dire lecha'ayya. Cette citation est la même d'Ésaïe XLII, vv. 1 à 6.

Toutes ces choses ne sauraient s'appliquer qu'à notre prophète et notre bien-aimé Mohammed, car il est celui qui l'a vu, après l'avoir choisi, à l'écart, aux derniers temps, et qu'il a rendu son bien-aimé et son ami. Il lui a révélé l'esprit de vérité, à savoir, l'islam, pour l'instruire (le et religion) et pour lui révéler le *Koran*, la *Shari'ah* et les prescriptions de l'Islam.

Mohammed, de son côté, a accompli tout ce que Dieu lui a donné à accomplir. C'est donc ainsi qu'il faut interpréter les paroles d'Esau : « Il enseignera aux hommes ce que l'esprit de vérité lui aura enseigné. Il les jugera avec droiture et marchera parmi eux avec justice ; » car tous les hommes intelligents doivent reconnaître que tout ce que Mohammed a obtenu, recommandé ou défendu est empreint de justice et de droiture, tant dans les commandements que dans les défenses. On ne saurait le nier à moins d'être enchaîné dans les liens de l'erreur. La lumière par laquelle il a fait sortir les hommes des ténèbres ou le *Koran* que Dieu lui a révélé. Cette parole d'Esau est donc une des meilleures preuves de la mission prophétique de notre prophète Mohammed.

Je m'abstiens de citer ce qui se trouve dans les livres des autres prophètes anciens, pour ne pas allonger outre mesure ce livre ; j'espère que Dieu m'accordera de pouvoir réunir dans un recueil spécial les prophéties de tous les prophètes.

(1) La tradition arabe, par opposition au texte arabe du *Koran* Le Seigneur confirme les paroles ou hadith attribuées au prophète et qui ont été recueillies, la première fois, par *Mouh. Ibn Aïss*, au 1<sup>er</sup> siècle de l'Hégire.



# LE MUSÉE GUIMET

A PARIS

---

Nous avons déjà plusieurs fois entretenu les lecteurs de la *Revue de l'histoire des Religions* de la question du transfert du Musée Guimet à Paris, en exprimant le vœu que cet établissement unique en Europe, au point de vue de l'étude comparée des religions, fût promptement mis à la disposition des savants et du public parisiens. Notre vœu est enfin exaucé et une loi votée dans les séances des 3 et 7 août dernier a assuré le transport à Paris, dans un délai maximum de trois ans, de ces belles collections. Maintenant que le fait est accompli, nous pensons pouvoir, sans indiscretion, faire un historique rapide de cet événement si intéressant pour le monde scientifique, et des phases diverses par lesquelles a passé ce projet que, bien souvent, nous avons craint de voir abandonner; « il a abouti, c'est grâce à la tenace persévérance et au désintéressement de M. Guimet, au zèle et au dévouement infatigables de M. Xavier Charmes, directeur du secrétariat au ministère de l'Instruction publique, et à l'appui qu'il a trouvé chez MM. Jules Roche, Clémenceau, Paul Bert, de Mackau, etc., ainsi qu'aux démarches de nos sommités de l'Institut, de la Sorbonne, du Collège de France, des Ecoles des Langues orientales et des Hautes Études.

C'est en 1882 que M. Guimet reconnaissant que Lyon, ville

essentiellement industrielle, n'était pas le centre où l'institution créée par lui, pouvait prendre les développements qu'elle comportait et rendre les services en vue desquels il l'avait fondée, prit la résolution de la transporter à Paris. Sa première idée avait été de l'offrir à la ville de Paris ; mais plusieurs de ses amis et M. Charles lui-même lui représentèrent que par son but même le Musée Guimet devait appartenir à l'instruction publique et, le 9 janvier 1883, il adressait la lettre suivante au ministre de l'Instruction publique :

Monsieur le Ministre,

Lorsque, à la suite de la mission scientifique que m'avait donnée votre Ministère, j'ai organisé le Musée qui porte mon nom, je n'avais pu me prévoir les résultats que sa création a produits. Je voulais réunir, pour mon usage personnel, des divinités, des livres, des manuscrits religieux, des objets sacrés, et m'enrichir d'indignes charges et en expliquer la sans. Les savants de tous les pays se sont intéressés à cette entreprise ; ils ont visité mes collections, m'ont offert des travaux sur les questions qui me préoccupaient, et de cet ensemble d'études sont nées, d'une part les *Annales du Musée Guimet*, d'autre part la *Revue de l'Histoire des Religions* qui forme comme une annexe des *Annales*.

Maintenant que le Musée est en correspondance et a un service d'échange avec tous les musées ethnographiques et archéologiques, avec les bibliothèques publiques, les académies et les sociétés savantes, maintenant qu'il a la collaboration de tous les savants qui s'occupent des questions religieuses de l'Orient et de l'antiquité, je suis obligé de reconnaître que cette institution qui rend quelques services à Lyon, au fond de la province, en rendrait de bien plus grands à Paris, au centre des savants de la capitale et à portée des nombreux étrangers qui viennent en France et dont bien peu s'arrêtent à Lyon.

L'impulsion que j'ai donnée, presque sans m'en douter, aux études religieuses, va faire influencer en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Hollande, etc., des musées analogues au mien, et il serait fâcheux que la France, qui a donné l'exemple, parût laisser dans l'ombre le premier musée des religions qui ait été créé.



Je sais que les collections ethnographiques du Trocadéro vont remplir cette lacune et que les habiles Conservateurs de nos archives vont organiser leur musée dans cet esprit : déjà le savant docteur Hamy a classé les divinités du Mexique, et révèle chaque jour au public intelligent des découvertes qui semblaient impossibles à faire ; mais ne serait-il pas utile de juxtaposer à cet ensemble les séries japonaises, chinoises, indiennes, organisées et expliquées par mes collaborateurs ?

C'est pour arriver à ce résultat que j'ai l'honneur de vous proposer, Monsieur le Ministre, la combinaison suivante :

J'offre de donner à l'État toutes mes collections d'objets religieux, de manuscrits, de livres, avec le mobilier, les éditions, etc., en un mot, tout ce qui constitue le musée Guimet.

Je mets à ce don les conditions suivantes :

1<sup>re</sup> L'État fera construire, sur le modèle du palais qui existe à Lyon, un monument à Paris, soit au Champ-de-Mars, soit à l'emplacement dit « Magasin des Phares », ou sur tout autre point plus rapproché du centre.

2<sup>e</sup> L'espace de terrain devra être assez vaste pour qu'on puisse donner le musée suivant le plan général qui en a été dressé (actuellement la moitié seule est construite).

3<sup>e</sup> Le musée gardera son nom, et j'en serai le seul administrateur. Il y aura à chercher un arrangement pour le cas où je viendrais à mourir.

4<sup>e</sup> L'État me donnera pendant quarante ans une somme annuelle de quarante cinq mille francs qui seront employées ainsi :

Personnel . . . . .	10,000 »
Indigènes . . . . .	10,000 »
Publications . . . . .	14,000 »
Frais divers . . . . .	5,000 »
	<hr/>
	45,000 »

Je ne mets aucune condition pour les acquisitions nouvelles, ou les recherches et études que je fais faire constamment. Le musée doit profiter de toutes ces augmentations et je voudrais, de ce côté-là, conserver aux collections que j'offre le caractère de don qui m'empêche de demander à l'État quelque soulagement dans les frais annuels en échange de l'étalement que je lui fais.

Je désire, dans l'intérêt de la science, que cette proposition vous

agréé, Monsieur le Ministre, et je me tiens à votre disposition pour en expliquer et discuter tous les détails.

Je suis, etc.

A cette lettre étaient jointes diverses notes concernant le personnel, les traducteurs indigènes du musée, la construction et enfin les publications; nous donnons *in extenso* cette dernière note qui renferme l'exposition du vaste plan de travail conçu par M. Guimet.

### NOTE SUR LES PUBLICATIONS

Les *Annales* et le *Revue de l'histoire des religions* sont, sans contredit, les créations les plus intéressantes parmi cette série de résultats scientifiques dus à l'organisation du Musée Guimet. Ce musée n'est pas seulement une collection d'objets curieux, c'est, avant tout, une collection d'idées. Chaque objet représente un dogme, une croyance, une secte : il a donc fallu, en dehors du catalogue qui ne peut donner que des esquisses à grands traits, publier un ensemble d'études destinées à déterminer et à mettre en lumière les idées représentées par les objets.

C'était, à tout prendre, l'exposé complet de toutes les religions de l'antiquité et de l'Orient qu'il s'agissait de présenter au public, et, pour une telle entreprise, il fallait un plan que voici :

C'est à l'Asie qu'on a voulu d'abord s'attaquer. On a l'espérance de trouver là l'origine d'un certain nombre d'idées religieuses, et puis, il y a là un point de vue chronologique que nous n'avons à dégarer. Or, la religion la plus répandue en Asie est le Bouddhisme, et c'est aussi celle qui nous fournit la littérature la plus abondante. C'est donc par le Bouddhisme qu'on a commencé, et c'est le Bouddhisme au Tibet qu'on a interrogé le premier, car là, les croyants n'ont pas eu, autant qu'en Chine, au Japon et à Java, à s'assimiler des superstitions locales, à part quelques pratiques de sorcellerie. Les rites, les dogmes et la littérature sont restés sensiblement purs. M. Léon Focq a déjà fait paraître un volume, *Analyses du Kamyjur et du Tandyjur*, qui nous donne en abrégé et en français les titres de tous les ouvrages bouddhiques, suivis d'une courte analyse sur les sujets qui y sont traités. Un autre volume du même auteur, *Fragmente extraits du Kamyjur*, va paraître, il contient des traductions *in extenso* de tous les



passages qui ont un intérêt dogmatique, historique ou anecdotique, laissant de côté les litanies, les prières ordinaires, les répétitions et superfluités si fréquentes dans les livres bouddhiques. Pour compléter l'étude sur le Tibet, M. de Milloué a traduit l'ouvrage de Schlegelwies qui donne les renseignements les plus précis sur les cérémonies et les usages des bouddhistes dans ce pays.

Dés travaux analogues sont en préparation sur le Bouddhisme en Chine, au Japon, à Java, à Siam, au Cambodge, en Birmanie, etc. Remettant ainsi le cercle, on arrivera au Bouddhisme indien, point de départ des autres; mais qui, soit par les persécutions, soit par un contact incessant avec les idées qui l'avaient inspiré, a fini par disparaître et s'absorber dans les religions d'où il était sorti.

Pendant que les Foucaux, les Fœr, les Bigandet, les Aliroy, les Regnaud et les bouddhistes de l'Orient eux-mêmes exécuteront ce vaste mouvement tournant, d'autres spécialistes s'occuperont des hymnes védiques, de leurs origines, de leurs transformations et migrations, et suivant leurs traces jusqu'en Grèce et en Italie arriveront peut-être à reconstituer cette littérature latente qu'on devine comme véhicule de certaines légendes, et qu'on pourrait appeler les *Hymnes perdus*. Puis, serrant de plus près ces poésies curieuses où l'on voit naître les dieux sur la bouche du poète, ces savants détermineront la part que le Brâhmanisme doit à ces sources primordiales.

Ainsi cerché par ses émanations et ses origines, le Brâhmanisme, et peut-être le Jainisme, nous livrera sa chronologie. L'Inde retrouvera son histoire! Mais pour atteindre à ce résultat, il faudra que les philologues s'appuient sur le concours actif des archéologues de l'Inde, de l'Inde du sud particulièrement où les dieux locaux ont laissé dans les temples, dans les grottes, dans les légendes, des traces vivaces de leur antériorité et du rôle qu'ils ont joué antérieurement à l'assimilation grossière que les Brâhmanistes sectaires en ont fait avec leurs divinités d'origine védique. On pourra alors répondre étamment à la question que se pose la science actuelle au sujet de l'influence des Grecs dans les Indes, et on saura si les soldats d'Alexandre qui ont détruit les livres perses et les palais de Darius, qui ont fait sur l'histoire de l'Asie cette tâche noire que produit la perte d'une littérature, sont les mêmes qui ont donné à l'Inde son architecture merveilleuse et ses philosophies transcendantes.

En poursuivant le Bouddhisme à travers la Chine et le Japon, nous ne négligerons pas les religions locales plus asiatiques, qui vont en-

carré en hauteur dans ces pays extrêmes. Les doctrines de Confucius sont bien connues; les livres des lettrés chinois ne nous donneront guère à glaner que quelques monographies sur les croyances étrangères à Confucius. Dans cet ordre d'idées, nous avons déjà mis sous presse le *Yi-King ou Livre des Changements*, traduit du chinois par M. Philastre; cet ouvrage, accompagné de la traduction de ses commentaires indigènes, remplira deux volumes des *Annales*. Le *Sé-tai* chinois et le *Né-éi* japonais, dont les noms s'écrivent avec les mêmes caractères, ont pourtant entre eux peu de similitude. Grâce aux documents qui nous ont été remis au Japon par les prêtres du *Né-éi*, cette croyance sera bien mieux mise en lumière. Le *Sé-tai* présentera plus de difficultés. A côté de la philosophie de Lao-tseu on dressera des dieux astronomiques, des dieux locaux, des dieux étatiques et des héros divinisés. Il y a donc à analyser cet Olympé compliqué, et nous pensons que quand on aura déterminé les dieux locaux et les personnages sérieux le travail sera presque fini; mais il faudra, pour cela, publier d'abord l'*Uranographie* de tous les peuples asiatiques, et nous comptons beaucoup sur la comparaison de ces différents inventaires que chaque nation a fait de son ciel pour trouver la trace des emprunts faits aux voisins et, peut-être, remonter jusqu'aux premiers observateurs des planètes et des constellations. Le *Sé-tai* nous fournira de nombreux renseignements sur le fétichisme politique de la Chine, sur ses numes, sur ses procédés de divination fort semblables aux procédés italiques.

Pendant que ces études se feront sur l'Asie, il y aura un autre centre d'action qui étendra ses recherches tout autour de la Méditerranée. L'Égypte, qui semble au premier abord immobile dans ses usages et ses croyances, nous montrera qu'au contraire, depuis huit mille années, elle n'a cessé de modifier ses mœurs et ses idées. Cercle par le mer et le sable, elle a souvent jeté ses regards au-delà du désert et de l'Océan. Son histoire est connue et remonte à une antiquité remarquable, mais il y a à faire une histoire de la religion égyptienne. Ce sera un monument dont les travaux déjà donnés à nos *Annales* par Mariette, Chabas, Maspero, Naef, Lichner, Lefébure, etc., sont de magnifiques pierres d'attente. Il y aura même à suivre les dogmes égyptiens pénétrant à travers l'empire romain, et déjà les documents abondent, et les travaux de MM. Lefébure, Rigollot, etc., sont prêts à paraître. Ils nous mèneront au sein du christianisme qui, s'inspirant de l'idée de Théodore II, n'a pas désigné



d'élucider un grand nombre de représentations lorsque l'archéologie pénètre dans le nouveau par l'iconographie.

Depuis longtemps les savants s'occupent des religions phéniciennes, pélasgiques, étrusques, grecques, romaines et gauloises; il n'est donc pas nécessaire pour ces diades de suivre une marche particulière: il faut prendre les travaux à mesure qu'ils se présentent. On peut espérer pourtant que les découvertes faites en Egypte et en Asie feront voir ces mythes sous un nouvel aspect, et, après les avoir considérées pendant longtemps à travers les classiques, d'une intéressante de les éclaircir des réflexes de l'Orient mieux connu.

En principe, nous ne voulons jacher ni aux mythes hébraïques, ni au christianisme. Il fallait donner à nos lecteurs un caractère simplement scientifique et sérier les sujets qui pouvaient choquer la foi de ceux qui doivent les lire. Mais des pasteurs protestants, des ecclésiastiques, sont venus à nous avec des études d'un grand intérêt historique et nous avons pensé que, traités par eux-mêmes, même qui pourraient en être froissés, ces sujets pourraient être acceptés sans danger pour personne. C'est ainsi qu'une série de travaux sur les hérésies et variations des premiers siècles, la *gnostique*, le *Manichéisme*, etc., sera présentée au lecteur; ces hérésies ne sont plus regardées par les yeux prévenus des Pères de l'Eglise, mais analysées par les procédés de la critique moderne et expliquées par les Papyrus, les inscriptions hiéroglyphiques et coptes. Il est heureux que des hommes d'une conviction sincère et d'une érudition toute spéciale consentent à se livrer à ces recherches intéressantes. Ils pensent que la vérité est une et que la foi ne peut que gagner au contact de la science, et ils s'avancent dans l'arène avec une sécurité qui n'est peut-être pas exempte de risque, mais qu'il faut soutenir et encourager.

On voit dans quel esprit de bienveillance scientifique nos publications sont mises au jour. En dehors des grandes lignes que nous voulons de tracer, nous accueillons tous les travaux à mesure qu'ils se présentent et c'est ce qui explique pourquoi les volumes de mélange sont assez fréquents, car notre but est de ne pas laisser indifférent dans l'ombre les découvertes des savants et de leur profiter immédiatement le public des résultats acquis.

Les *Annales* donnent de deux à quatre volumes par an. A cause des difficultés que présente l'impression des caractères étrangers, des textes sanskrits, chinois, hébreux, coptes, égyptiens, etc. Il y a

toujours simultanément sous presse trois ou quatre volumes qui paraissent dès que le *bon à tirer* est donné par les auteurs.

A côté des *Annales* nous avons créé chez M. Leroux, éditeur à Paris, et sous la direction de M. Maurice Vernes, la *Revue de l'Histoire des Religions* qui paraît tous les deux mois.

Jusqu'à présent les études faites sur les questions religieuses se sont égarées dans des Revues de toutes sortes et de tous pays. Les spécialistes ignorent souvent que tel travail auquel ils s'attachent est déjà fait. Souvent on ne sait où trouver des brochures dont on connaît le titre et qui ont été tirées à un petit nombre d'exemplaires. Enfin le public intelligent, qui s'intéresse de plus en plus à cette nouvelle science des religions, demande à être rapidement au courant des recherches et des progrès faits par les chercheurs. C'est pour répondre à tous ces besoins que la *Revue* a été créée et son succès toujours grandissant démontre que sa création était urgente. La *Revue* contient des articles de fond ou bas desquels on trouve les signatures de MM. Duruy, Lenormant, G. Perrot, Fustel de Cozlange, Gaston Boissier, Clément-Ganneau, Ravaisson, Deschamps, Paul Pierret, E. d'Eichthal, Raulin, J. Halévy, J. Vissier, Beauvois, Goldschmidt, Van Hamel, Kern, Hockens, H. Oert, Hoppel, etc.

On y trouve dans chaque numéro :

Une chronique des études religieuses ;

Une bibliographie des ouvrages parus sur l'Histoire des Religions ;

Un dépouillement des périodiques et des travaux des sociétés savantes faisant point de vue des études mythologiques, dogmatiques, ritualistes, etc.

Enfin un bulletin critique sur tous les travaux parus dans l'année et concernant un pays déterminé. C'est à dire que :

M. Maspero rend compte des ouvrages parus sur l'Égypte ;

M. Barth sur l'Inde ;

M. Decharme sur la Grèce ;

M. Cordier sur la Chine ;

M. Bouché-Latour sur l'Italie ;

M. Léon Faur sur le Tibet et l'Indo-Chine ;

M. Léger sur la Scandinavie ;

M. Maurice Vernes sur le judaïsme et le christianisme ;

Etc.

On comprend quelle impulsion tous ces travaux ont donnée à la



science des religions et on voit que c'est une véritable armée de savants qui plane dans les Olympes et vi dans les dogmes pour y trouver les matériaux variés destinés à continuer plus tard l'histoire de la pensée humaine.

La Revue, qui a coûté certains frais d'organisation, peut maintenant vivre de ses propres forces. Il n'en est pas de même des *Annales du musée Guimet*, publication luxueuse avec textes orientaux et illustrations. Les *Annales* coûtent, en moyenne, 30,000 francs par an. Si — en déduisant le produit des ventes cheres illustrées, la dépense est réduite à 14,000 francs. C'est là le budget que l'administration du musée y consacre chaque année. Les ventes font sans doute un déveleppant et allègent les frais; mais cette bonification sera immédiatement utilisée pour éditer des ouvrages plus chers qu'on n'a pas encore osé aborder à cause du coût des planches qu'ils nécessitent.

La proposition de M. Guimet fut favorablement accueillie au ministère de l'Instruction publique et on s'occupait activement de chercher les moyens d'y donner suite lorsqu'un changement de ministère, en renversant M. Duvaux, mit un temps d'arrêt aux négociations. Elles reprirent bientôt sous le ministère de M. Jules Ferry qui connaissait le Musée, à l'inauguration duquel il avait bien voulu présider quelques années auparavant. Mais à ce moment la question financière vient entraver la marche des pourparlers. Malgré toute sa sympathie M. J. Ferry n'osait pas ajouter une somme relativement assez importante au budget déjà trop chargé de l'Instruction publique, et il conseilla lui-même de proposer à la ville de Paris le don que l'Etat n'était pas en mesure d'accepter.

De ce côté aussi un accueil favorable répondit aux propositions de M. Guimet; MM. Hovetacque, Yves Guyot, Dupasse, Strauss, Hattat, Carnesson, et nombre d'autres s'employèrent activement à leur prise en considération; mais là aussi la question financière mettait un obstacle insurmontable à la conclusion désirée. Le conseil municipal se déclara prêt à faire un sacrifice, mais il fallait que l'Etat intervint pour une part des dépenses que nécessiterait la construction du Musée et son entretien.

La question du Musée Guimet fut donc de nouveau reportée au ministère de l'Instruction publique ; MM. Jules Roche et Clemenceau intervinrent et M. Fallières, alors ministre, promit d'étudier les moyens de donner satisfaction au conseil municipal. Les pourparlers traînaient cependant en longueur, lorsque sur l'initiative de MM. Schœfer, Albert Réville, et Henri Cordier, MM. Barbier de Meynard, Foucaux, Faur, Guiryssé, Albert Réville, Bouché-Leclercq, Bergaigne, Henri Cordier, Carrière, H. Derembourg, J. Vinson, Clermont-Ganneau, Jean Réville, etc., se réunirent sous la présidence de M. Schœfer et rédigèrent une adresse au ministre pour lui demander une solution prompte de cette question d'un intérêt capital pour la science orientale dont ils étaient les représentants les plus autorisés ; adresse qui fut revêtue des signatures de presque tous les collègues de ces savants professeurs. Cette démarche eut un effet des plus heureux ; elle leva les dernières hésitations du ministre, et quelques jours plus tard, M. Guimet ayant consenti à prendre à sa charge la moitié des frais de construction du nouveau musée, un projet de convention était arrêté portant cession du musée Guimet à l'Etat qui s'engageait à faire les frais de la moitié restant de la construction et à assurer au musée le crédit annuel nécessaire à son fonctionnement ; le terrain devait être demandé à la Ville de Paris.

Dans sa séance du 16 mars 1885, le conseil municipal votait une subvention d'un million pour l'acquisition du terrain nécessaire au musée et dont il devait conserver la propriété en cas de désaffectation, mais il mettait pour condition qu'au décès de M. Guimet le directeur serait choisi par le ministre entre trois candidats proposés par le Conseil.

M. Fallières ne crut pas devoir accepter cette condition et en demanda au Conseil de renoncer à cette clause, lui promettant que le successeur de M. Guimet serait nommé sur la présentation des grands corps savants.

Sur ces entrefaites, nouveau changement ministériel et M. Goblet remplace M. Fallières à l'Instruction publique. Cette



fois, ce changement n'apporta pas un retard sérieux dans les négociations entamées. Possédée vivement par M. Charmes, l'affaire du terrain du Musée Guimet reçut enfin une solution définitive et conforme aux désirs du ministre dans la séance du conseil du 20 juillet 1885, et le 1<sup>er</sup> juillet M. Goblet, déposait sur le bureau de la Chambre des députés le projet de loi et la convention suivantes :

### PROJET DE LOI

Ayant pour objet l'approbation de la convention passée entre le ministre de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes, et M. Guimet, en vue du transport à Paris et du rattachement à l'Etat de l'établissement connu à Lyon sous le nom de *Musée Guimet*, et portant ouverture au ministre de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes (1<sup>re</sup> section) sur l'exercice 1885 : 1<sup>o</sup> d'un crédit extraordinaire de 200,000 francs ; 2<sup>o</sup> d'un crédit extraordinaire de 45,000 francs, en exécution des articles 11 et 8 de ladite convention, présentée au nom de M. Jules Grévy, Président de la République Française, par M. René Goblet, ministre de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes, et par M. Sadi-Caron, ministre des Finances.

### EXPOSÉ DES MOTIFS.

Messieurs,

L'établissement connu à Lyon, depuis 1874, sous le nom de *Musée Guimet*, renferme de nombreuses et riches collections destinées à servir à l'histoire des religions et des civilisations orientales.

À la suite de ses voyages et à grands frais, M. Guimet a réussi à rassembler dans son musée un nombre considérable d'antiquités et d'ouvrages hindous, chinois, japonais, tibétains, égyptiennes, grecques, romaines, galloises, alexandrines, etc., de très riches échantillons de céramique japonaise, des tableaux intéressants au point de vue ethnographique, enfin une bibliothèque très importante d'ouvrages relatifs surtout à l'Orient et composée de 12,000 volumes encreux, tant imprimés que manuscrits.

Depuis longtemps le monde scientifique suit les efforts de M. Guimet ; on savait que les documents figurés ou écrits qu'il avait

se reunir dans son musée ne se trouvaient nulle part en Europe groupés avec autant de méthode, classés suivant les différents dogmes, croyances ou sectes, de manière à en dégager un enseignement et à tracer l'exposé aussi complet que possible de toutes les religions de l'antiquité et de l'Orient. En dehors de sa valeur scientifique inappréciable, on avait aussi le prix artistique et vénal de ces collections qu'on estime à plusieurs millions.

Bien souvent il avait paru regrettable qu'un établissement de cet ordre fût éloigné de Paris. M. Guimet a compris lui-même que son musée rencontrerait dans la capitale plus d'appréciateurs éclairés de tous les pays, et il a songé à le céder à l'Etat moyennant certaines conditions.

Par le projet de convention ci-joint, M. Guimet s'engage :

A céder et à transporter à l'Etat la propriété pleine et entière de ses collections ;

A faire reconstruire à Paris à ses frais, périls et risques, sur un terrain cédé à cet effet par la Ville de Paris (délibération du Conseil Municipal du 15 mars et 29 juillet 1885), un immeuble plus important que celui de Lyon ;

Et à exécuter à ses frais les travaux d'aménagement de tout ordre.

Entreprise qui représente une dépense qu'on peut évaluer à 1.500.000 francs.

En échange il demande :

Une somme de 750.000 francs payable par liets, en trois annuités, et destinée à couvrir une partie des frais de constructions et d'aménagements ;

Un crédit annuel de 45.000 francs pour l'entretien du musée ;

Le titre de Directeur à vie de l'établissement.

Les avantages de ce contrat à titre onéreux sont si manifestes, qu'il semble inutile de les développer davantage, et nous avons l'honneur de vous demander d'approuver la convention passée avec M. Guimet, et de vouloir bien, au même temps, ouvrir les crédits qui en sont la conséquence.

## PROJET DE LOI.

### ARTICLE 1.

Est approuvée la Convention dont ampliation est ci-jointe passée entre le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des



Coltes, agissant au nom de l'Etat, et M. Etienne Emile Guimet, demeurant à Paris, 7, rue Saint-Philippe-du-Roule, agissant en son nom personnel, ladite Convention portant cession à l'Etat et transport à Paris du Musée connu à Lyon sous le nom de Musée Guimet.

## ARTICLE 2.

Il est ouvert au Ministère de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, sur l'exercice de 1885, en augmentation des crédits votés par la loi de finances du 21 mars 1885 :

1<sup>re</sup> La somme de deux cent soixante mille francs (260,000 fr.) représentant la première annuité du crédit de 780,000 francs spécifiée dans l'article III de la Convention ci-dessus.

Ce crédit extraordinaire sera rattaché à la première section — service de l'Instruction publique, sous le titre de Chapitre LXX (Frais de construction du Musée Guimet).

2<sup>e</sup> La somme de quarante-cinq mille francs (45,000 fr.) destinée à couvrir les frais d'entretien, personnel et matériel dudit musée, somme également spécifiée dans l'article VI de la Convention ci-dessus.

Ce crédit extraordinaire sera classé à la première section. — Service de l'Instruction publique, sous le titre de Chapitre LXXI (Frais d'entretien du Musée Guimet).

Il sera pourvu à ces dépenses au moyen des ressources générales du Budget de l'Exercice 1885.

## ARTICLE 3.

La Convention promise ne sera possible que du droit fixe de trois francs (3 fr.).

## CONVENTION.

L'an mil huit cent quatre-vingt-cinq et le vingt-deux du mois de juillet ;

Entre le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, agissant au nom de l'Etat et sous la réserve de l'approbation législative ;

D'une part,

Et M. Etienne Emile Guimet, demeurant à Paris, 7, rue Saint-Philippe-du-Roule, agissant en son nom personnel ;

D'autre part,

Il a été convenu ce qui suit :

## ARTICLE 1.

M. Guimet cède et transporte à l'Etat la propriété pleine et entière des collections contenues dans l'établissement connu à Lyon sous le nom de Musée Guimet, et M. le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, agissant au nom de l'Etat, accepte cette cession.

## ARTICLE 2.

La cession comprend :

- 1° Toutes les collections classées et cataloguées audit Musée ;
- 2° Les collections non cataloguées encore, mais classées dans la galerie du rez-de-chaussée ;
- 3° Les collections non cataloguées, mais classées, qui figurent dans les galeries du deuxième étage, dites galeries égyptienne, grecque, romaine et gallo-romaine ;
- 4° Les collections en caisses déposées au Trocadéro ;
- 5° La Bibliothèque contenant environ 13,000 volumes, tant imprimés que manuscrits.

## ARTICLE 3.

Il est mis à la disposition de M. Guimet une somme de sept cent quatre-vingt mille francs (780,000 fr.), qui sera ordonnancée directement à son nom sur état nominatif en trois annuités. Cette somme de 780,000 francs sera employée, ainsi qu'il est stipulé dans les articles suivants à la construction et à l'aménagement à Paris du Musée Guimet, travaux qui devront être exécutés dans le délai de trois ans. Ces constructions et aménagements sont évalués à la somme de 1,500,000 francs.

## ARTICLE 4.

M. Guimet s'engage à faire construire à Paris, à ses frais, risques et périls, dans le délai de trois ans, un immeuble dont les plans sont et annexés, sur un terrain agréé par lui et par l'Etat (cédé à cet effet par la Ville de Paris).

## ARTICLE 5.

M. Guimet s'engage également à faire exécuter à ses frais tous les travaux d'aménagement intérieur, à solder toutes dépenses provenant du fût du transport et de la mise en ordre des collections, de l'installation des vitrines, mobilier, etc., existant à Lyon, aussi bien que de l'achat de tout matériel supplémentaire nécessaire à la bonne installation du Musée à Paris.



## ARTICLE 6.

De plus, il est assuré au Musée Guimet un crédit annuel de quarante-cinq mille francs (45,000 fr.) payable à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1885. Ce crédit devra être affecté :

1<sup>o</sup> Aux frais provenant du fait de la publication intitulée : *Année du Musée Guimet*.

2<sup>o</sup> A la rétribution due à des indigènes collaborant aux publications.

3<sup>o</sup> A la solde du personnel.

4<sup>o</sup> Aux frais divers de tous genres, entretien, chauffage, éclairage, etc.

Les dépenses prélevées sur ce crédit seront justifiées par les pièces exigées par les règlements de comptabilité publique.

## ARTICLE 7.

Le Musée portera perpétuellement le nom de Musée Guimet.

## ARTICLE 8.

M. Guimet en sera nommé Directeur à vie, il recoûte à tout épuisement personnel.

Le conservateur et le personnel seront nommés ou révoqués par le Ministre de l'Instruction publique sur la proposition du Directeur.

## ARTICLE 9.

Les collections cédées à l'État seront perpétuellement affectées au Musée ; toutefois le Directeur pourra, si certains objets se trouvent en double, opérer des échanges sous la surveillance et avec l'approbation du Ministre de l'Instruction publique.

## ARTICLE 10.

Aussitôt l'approbation du présent traité par le pouvoir législatif, les collections telles qu'elles ont été décrites ci-dessus seront propriété de l'État.

Le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes prendra, au nom de l'État, livraison du Musée et des bâtiments le jour de l'achèvement de tous les travaux de construction et d'aménagements opérés par les soins de M. Guimet en exécution des articles 4 et 5 de la présente Convention.

Le 3 août, M. Jules Roche, rapporteur, déposait au rapport concluant au vote du projet de loi, qui était adopté dans la

même séance. Portée de suite au Sénat, la loi concernant le Musée y fut votée le 7 août et parut le 8 au *Bulletin des lois*.

Le nouveau Musée Guimet sera construit place d'Iéna, entre le Musée Galliera et celui du Trocadéro. Autant que le permet la configuration du terrain, on lui conservera l'aspect et la disposition de celui de Lyon.

On nous assure que tout est prêt et que les travaux commenceront aussitôt que le Conseil municipal aura homologué l'acte d'achat des terrains ; la construction serait menée assez rapidement pour qu'une partie au moins des collections puisse y être installée dans le courant de l'année 1887.

Au moment de mettre sous presse on nous communique le rapport suivant :

#### RAPPORT

*Présenté par M. HARRY, au nom de la 3<sup>e</sup> Commission (1), sur l'acquisition d'un terrain avenue d'Iéna, place d'Iéna et rue Boissière, pour l'établissement du musée Guimet.*

*Admis au procès-verbal de la séance du 18 novembre 1883.*

Messieurs,

Le Conseil municipal a, par plusieurs délibérations, manifesté son désir d'aider de tout son pouvoir à l'installation, dans notre ville, du musée des Religions créé par M. Guimet, et qui se trouve aujourd'hui à Lyon.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler dans quelles conditions M. Guimet a proposé de faire don à l'État de la précieuse collection qu'il a rassemblée à force de temps, d'argent et de science et pour laquelle il souhaite un cadre digne d'elle, c'est-à-dire Paris. L'État, qui acceptant ces conditions, comprenant tout l'intérêt que présentait pour la capitale l'installation de ce musée, s'engagea à faire la dépense nécessaire pour l'édification des locaux destinés à recevoir les collections, et la ville de Paris, de son côté, participait à cette dépense en fournissant le terrain.

C'est dans le courant de mars de cette année que, pour la pre-

(1) La 3<sup>e</sup> Commission (Architecture et Beaux-Arts) est composée de M. Buisson, président; Dellemann, secrétaire; Gervason, Collin, Depasse, Hildhard, Lalande, Regnaud.



inférieur, la demande de l'Etat, formulée dans une proposition de M. le Ministre de l'instruction publique, vous fut soumise. Elle tendait à ce que la Ville participât, par l'apport d'un terrain de 4,000 mètres environ, — surface jugée indispensable, — à ladite installation.

Cette proposition de M. le Ministre de l'instruction publique a été adoptée par vous en principe, par votre délibération du 16 mars 1865. Vous stipulâtes seulement, entre autres conditions, d'abord, que la ville de Paris conserverait la propriété du terrain cédé par elle à l'Etat, et que ce terrain devrait lui faire retour avec les constructions, sans avoir à payer, dans le cas où l'affectation du bâtiment serait changée, ce qui ne pourrait se faire sans l'approbation du conseil municipal; ensuite, que le directeur du musée Guimet serait choisi, en cas de vacance, sur une liste de trois membres présentée par le Conseil municipal.

Par une lettre en date du 10 avril suivant, M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux arts déclara accepter sans réserve la première de ces conditions; en ce qui concernait la seconde, il déclara ne pouvoir y consentir, mais s'engagea, en cas de vacance, à ne choisir le directeur du musée Guimet que sur une proposition émanant des corps savants, qui ressortissent à son administration.

Vous eûtes, Messieurs, dans votre séance du 20 juillet dernier, adopté d'une manière définitive les propositions nouvelles de M. le Ministre, sans la seule réserve que le prix du terrain mis à la charge de la Ville ne pourrait dépasser un million.

Par ce texte nouveau, vous donnâtes mission à l'administration de M. le Préfet de la Seine d'initier les pourparlers nécessaires pour aboutir à l'acquisition d'un terrain qui, contenant au moins 4,000 mètres, ne coûtât pas plus d'un million et réunit en outre certaines autres conditions.

En effet, il y avait un double problème à résoudre : d'une part, l'Etat et M. Guimet demandaient que l'emplacement qui serait choisi fût à proximité des nouveaux musées modernes, c'est-à-dire du futur musée Galliera, du musée du Trocadère et des grandes collections des Ponts et chaussées; il fallait, d'autre part, que le terrain se trouvât sur une grande voie et avec les dégagements nécessaires pour permettre l'édification d'un monument digne des richesses qu'il devait contenir.

Après de nombreuses recherches, l'Administration a fait son choix.

sur deux terrains rectilignes dont la réunion forme à peu près une surface de 4,000 mètres, et qui sont situés l'un (l'écluse) à l'angle de l'avenue de la Seine et de la rue Boissière.

La situation de la place d'Écluse répondait parfaitement à toutes les conditions du programme; malheureusement les terrains voisins, dont la vente eût pu être extrêmement rémunératrice à 400 francs du mètre, ce qui, pour 4,000 mètres, aurait mis à la charge de la Ville une dépense de un million six cent mille francs (1,600,000 fr.).

La délibération du Conseil municipal sur ce qui concerne la dépense, l'Administration a dû négocier longuement avec les propriétaires de ces deux terrains, MM. Grisenotier et d'Éclanger, pour les amener à consentir un abaissement de prix en rapport avec celui indiqué par l'acte de délibération.

Grâce à l'intervention officielle d'un des grands propriétaires du quartier, MM. Grisenotier et d'Éclanger ont enfin accepté les propositions de l'Administration et, par une lettre du 3 octobre dernier, se sont engagés, le premier, à céder son terrain de 2,607 mètres, à l'angle de l'avenue d'Écluse et de la rue Boissière, au prix à forfait de 750,000 francs, et le second, à céder la surface nécessaire pour compléter l'emplacement du musée, sans que, toutefois, ce complément puisse dépasser 300 mètres carrés, au prix de 220 francs le mètre.

Ce résultat, communiqué à M. le Ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, a reçu son approbation sans restriction aucune, et le projet d'acquisition du terrain de la place d'Écluse a été également approuvé par M. Guizot. M. le Ministre a seulement insisté pour que l'affaire fût soumise d'urgence au vote du Conseil municipal.

Dans ces conditions, il ne reste plus, Messieurs, qu'à traiter la question des vides et moyens. Aux termes de leur engagement, MM. Grisenotier et d'Éclanger ont accepté le paiement de leur prix respectif en trois annuités et par tiers, avec intérêts à 5 0/0 à partir du 15 octobre 1885, le versement de la première annuité devant être effectué le 15 octobre 1886 seulement.

Il n'y aurait donc lieu de porter au budget supplémentaire de 1885 qu'une provision de 100,000 francs pour faire face aux frais de réalisation du contrat de vente, dépenses qui pourra être prélevées, jusqu'à due concurrence sur celle de 110,042 fr. 90 c. résultant de bonis réalisés et de rabais d'adjudications, sur travaux de grosses réparations



et amputation d'édifices municipaux divers (chap. xxi, § 13, art. 35 A, de la situation semestrielle du 31 mars 1885).

Cette somme de 100,000 francs se doit d'ailleurs être considérée que comme une avance de la ville de Paris, qui obtiendra la déclaration d'utilité publique et rentrera ainsi dans ses déboursés.

Au budget de 1886 serait inscrite la première annuité,

soit . . . . .	833.333 33
plus les intérêts d'un million, du 15 octobre 1885 au 15 octobre 1886, soit . . . . .	50.000 -
Ensemble: . . . . .	<u>883.333 33</u>

En ce qui concerne les deux dernières annuités avec les intérêts y afférents, elles pourraient être sans peine prélevées en 1887 et 1888, soit sur les crédits de l'emprunt, soit sur les ressources ordinaires du budget.

Dans ces conditions, votre Commission, Messieurs, vous propose de sanctionner les pourparlers engagés entre M. le Préfet de la Seine et MM. Grienanger et d'Eclouger. Vous assurerez ainsi à Paris la possession d'un musée unique en son genre, et vous montrerez une fois de plus que le Conseil municipal n'est ni rien négliger lorsqu'il s'agit de la prédominance intellectuelle de Paris.

En terminant, Messieurs, je vous rappellerai que la convention passée entre l'Etat et M. Guimet a été approuvée par une loi du 7 août dernier, et que cette loi a en même temps ouvert, au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sur l'exercice 1885, la première annuité du contingent de l'Etat dans la construction du nouveau musée.

Il ne dépend donc plus que de vous d'assurer la prompte mise à exécution de cette œuvre si intéressante, et cette éventualité vous semble, je l'espère, suffisante pour que vous adoptiez, le plus tôt possible, le projet de délibération suivant.

Paris, le 18 novembre 1885.

*Le rapporteur,*

E. BATTAT.

Les conclusions de ce rapport ont été adoptées par le Conseil municipal dans sa séance du 15 décembre, avec de légères modifications introduites par un amendement de M. Réty. Rien ne s'oppose donc plus à la mise en train des travaux.

UN

# MÉMOIRE ESPAGNOL SUR LE NIRVANA

## BOUDDHIQUE

---

M. Ayuso qui a déjà publié plusieurs travaux sur la littérature orientale et, entre autres, la traduction espagnole de deux dramas hindous de Kālidāsa : *Sakuntalā* et *Vikramorvashī*, s'occupe, dans la brochure dont le titre est ci-dessus, de la question du Nirvāna ou délivrance finale des Bouddhistes, déjà tant de fois traitée par les auteurs d'Europe. Mais, pas plus que ses nombreux devanciers, il ne donne une solution définitive et sans réplique de ce qu'on pourrait appeler une énigme indienne. Il se décide pour l'annihilation complète de l'individu; nous allons voir, en examinant son mémoire, que les arguments qu'on peut présenter pour expliquer le vrai sens du mot Nirvāna seraient plutôt contre que pour l'idée d'annihilation.

M. Ayuso commence par nous dire, p. 5 : « Ce n'est pas uniquement un désir puéril de faire connaître la doctrine du Bouddha qui m'a engagé à choisir ce sujet, mais bien le besoin d'indiquer quelques-uns des points de contact qui présentent cette doctrine avec ces systèmes modernes de philosophie qui sont aussi absurdes que les conceptions du sage indien et qui n'en sont pas moins dissimulées soigneusement dans les principaux courants de la science européenne. »

1) *El Nirvāna budhista en sus relaciones con otros sistemas filosóficos*, par D. F. H. Ayuso, Madrid, 1905.



Il s'agit de la philosophie de Schopenhauer et de Hartmann<sup>1</sup> que M. Ayres ne connaît pas lui-même, mais dont il s'occupe à la fin de son ouvrage.

M. Ayres nous dit, p. 67 que le Bouddhisme abolit les castes et supprime la hiérarchie sacerdotale des brahmanes. Cela n'est pas tout à fait exact. Le Bouddhisme, il est vrai, ne tient nul compte des castes mais il les laisse subsister puisque l'on trouve, à chaque instant, dans les livres bouddhiques, qu'un homme peut une femme de la même caste que la sienne et qu'aujourd'hui à Ceylan, la distinction des castes existe encore. Quant à supprimer la hiérarchie brahmanique, il n'en est pas question, si nous en croyons le passage cité et emprunté à H. H. Wilson :

« Une notion très erronée prévaut, en général, en Europe, sur la position des Brahmanes dans la société Hindoue. Collectivement parlant, les brahmanes n'ont jamais été prêtres officiants dans les temples et, quoique plusieurs d'entre eux fonctionnent comme tels, ce n'est pas plus une occupation exclusive que toute autre apportant du profit. Mais on lui-même (III, 482) regarde comme la tâche pendant sa vie et accablant à l'enter après sa mort le brahmane qui est le ministre d'une école. Comme caste, les brahmanes exercent une lointaine mais d'influence sur l'esprit des Hindous en dehors de celle qu'ils ont par leur nombre, leurs biens et leur rang. Comme *Acharyas* ils sont vides, et aucune école littérale peu nombreuse. Qu'ils soient encore une grande importance dans le système social de l'Inde anglaise, cela ne fait pas de doute, mais ils ne forment pas un sacerdoce ».

M. Ayres nous rappelle, p. 16, l. 4, que Çâkyâ Mouni, après avoir longtemps hésité, se décida enfin à ouvrir au monde les portes de l'immortalité. Mais alors, le Nirvâna n'est pas la mort, car la mort n'a rien de commun avec l'immortalité.

Avant d'aborder directement la question du Nirvâna, M. Ayres donne un abrégé de la vie de Çâkyâ Mouni, et nous persuade aussitôt que sa doctrine est séparée par un immense abîme de celle du Christ et il n'a pas grand peine à nous montrer la supériorité de cette dernière. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait, en Europe, un certain

<sup>1</sup> Le sujet a été traité par M. Henri Mayer, dans une brochure intitulée : *Le Bouddhisme et le système de H. Hartmann*, Louvain, 1890.

<sup>2</sup> *Sacred Works of H. H. Wilson*, T. 1. La même observation se trouve dans la préface de la traduction anglaise du *Vieillesse Aïmeuse*, par Prémamanu Chinnai Tégur, p. 34, Bombay 1953.

nombre de personnes qui se disent bouddhistes, mais qui, je crois, éprouvent bien embarrassées de dire pourquoi et comment elles sont arrivées à cette croyance qui les oblige à une telle pratique religieuse, et qui peut bien être la cause de leur conversion.

P. 20, l. 1. Savant les Bouddhistes, dit M. Ayon, le monde n'a pas eu de commencement et ne pourra avoir de fin, de sorte que tous les âtres souffriront toujours fatalement dans le cycle de la transmigration, ce qui, d'ailleurs, est aussi la doctrine des hindouistes. Puis il ajoute : « Ceci prouve que l'homme peut atteindre le Nirvana, en une extrême l'immortalité de l'âme comme étant la dernière récompense. »

Nous reviendrons sur ces idées que l'on peut, selon nous, retourner contre l'idée de salut.

P. 23. L'auteur parle ici de la mort du Bouddha, causée par une indigestion après avoir mangé un mois de viande de porc et de ris. Les Brâhmanes, ajoute-t-il, ont souvent raillé les Bouddhistes au sujet de la petitesse de Gâkya Mouni; et, en effet, une telle mort ne convient guère à un homme qui se croit supérieur même aux dieux. Si nous étions bouddhistes nous pourrions répondre que les hindouistes étaient bien mal venus à faire ces reproches aux bouddhistes, car, eux-mêmes nous disent qu'il n'y a jamais annihilation de deux âmes, l'une étant bonne et l'autre mauvaise, et qu'il faut absolument que la bonne soit récompensée et la mauvaise punie, sans compensation possible. Qu'est-ce qui empêche de croire que cette mort du Bouddha ait été la punition d'une faute extrêmement grave et des conséquences de laquelle il ne pouvait échapper?

Admettons que cette circonstance de la mort du Bouddha, que ses disciples n'ont jamais cherché à dissimuler, ne semble un argument puissant pour prouver que le fondateur du Bouddhisme a réellement existé, car, autrement, pourquoi attribuer à Gâkya cette mort étrange?

Page 24, l'auteur nous dit : « La théorie du Nirvana bouddhiste expliquée par M. Barthélémy-Saint-Hilaire dans la préface de son livre *Le Bouddha et sa religion*, produisit une grande surprise parmi les philosophes et les orientalistes d'Europe et donna lieu à des protestations énergiques de la part de ceux qui supposaient que le savant français avait trahie la doctrine de Gâkya Mouni à propos de l'un des points les plus importants de la vie de l'homme et de ses futures destinées. Et, pourtant, il n'avait fait rien de plus qu'expliquer l'opinion soutenue par son maître Burouf et moi. »



Ce qui m'étonne chez les auteurs qui, depuis trente ans, ont parlé du Nirvâna bouddhique, c'est qu'ils déplacent l'idée du néant qu'ils attachent à ce terme, tout en reconnaissant que Çikya Mouni ne l'a jamais défini clairement nulle part, pas plus qu'il ne tenait un Dieu suprême.

Je dois dire que Eug. Burnouf, dont on invoque toujours l'autorité, n'a jamais affirmé catégoriquement que le Nirvâna n'était pas autre chose que le Néant. Voici un des passages de *L'Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien* où l'on verra que, lorsqu'il parle du néant à propos du Nirvâna, il a toujours la précaution d'ajouter la contre-affirmation de ses paroles : « Le mot *nirvâ* » qui paraît déjà dans les monuments qui tout nous prouve être les plus anciens m'intuit à penser que Çikya vit la bien suprême dans l'indéterminé complet du principe pensant... Il n'affranchit pas l'esprit humain faisant les brâhmanes, en le replongeant au sein du Brâhma éternel et absolu ; il assouplit les conditions de son existence relative en le précipitant dans le vide, c'est-à-dire, selon toute apparence, en l'indéterminé. »

Et voici maintenant un savant anglais qui a longtemps vécu parmi les bouddhistes du Népal, qui nous dit : « Par la *catanyala* (vide, vacuité) bouddha, je n'entends pas, en général, l'annihilation, le néant, mais plutôt cette atténuation extrême et presque infinie qu'on attribue au pouvoir matériel des forces à l'égard d'extension, ou l'absorption de toutes les formes palpables qui composent le monde sensible ou la nature active. »

M. Ayuso nous dit (p. 25, au bas) : « Des textes bouddhiques se réfèrent, avec évidence, que le mot *Nirvâna* signifie extinction, annihilation, et non un quelconque parfait, comme le prétendent quelques-uns sans prendre garde qu'une possible signification est contenue à l'étymologie du mot qui, venant du sanskrit *ni*, souffler, et de *irvâgati*, signifie *éteint*, comme une lampe ou un feu qui n'a plus de combustible, c'est-à-dire plus rien de ce qui constitue l'existence. »

Si le mot existence est ici, comme je n'en doute pas, la traduction du sanskrit *bhava*, il s'agit de l'existence dans le monde d'ici-bas, où, pour exister, il faut avoir un corps composé d'organes. Or, suivant les bouddhistes, tout composé est périssable ; or la lampe éteinte ou

\* Ce mot de *nirvâ*, en sanskrit Çikya, n'est pas, pour les bouddhistes, le vide absolu ; il est synonyme d'*akâsa*, l'éther ; c'est le milieu où s'est développé le monde.

\* Hodgson, *Illustrations of the Literature and Religion of the Buddhists*, p. 26.

composé. Il n'en suit qu'on peut le comparer au corps tandis que le feu, qu'on peut comparer à l'âme, « désigne quelque chose d'absolu et d'immuable ».

Nous trouvons, à la même page 25, que, dans le Nirvâna, il ne subsiste aucun élément de l'individualité. Mais alors, il faut aussi accuser les brahmanes de chercher la délivrance dans l'annihilation.

« L'état absolu de l'âme délivrée » est aussi peu clairement défini par les brahmanes : elle perd toute individualité de l'esprit et du corps, soit que, avec la philosophie Védânta, nous la considérions comme devant être régie par l'être suprême ou absorbée en lui ; soit que, avec la philosophie du Sânakhya, nous la regardions comme mêlée à l'élément spirituel de l'univers. L'état individuel cesse d'exister dans les deux cas. L'annihilation donc, en ce qui regarde les individus, est aussi bien la destinée finale de l'âme que celle du corps et, « ne pas être » est le résultat mélancolique de la religion et de la philosophie des Hindous. » M. Ayyar nous dit, p. 27, en bas : En réalité, l'existence de Dieu étant mise en mécompte, il n'est pas possible de donner à l'âme une autre destinée que celle du Nirvâna même.

Ici, je répondrai à M. Ayyar que si le Bouddhisme avait suivi un raisonnement, « l'on peut bien lui accorder ce léger mérite. Il n'a pas pu dire que le Nirvâna était l'entassement du l'âme. Voici pourquoi : L'un de ses principaux axiomes est : *« Tout composé est périssable »*. Il faut donc, pour délivrer l'âme, qu'elle soit débarrassée des composés. Or, on peut par la méditation profonde qui produit la science sans bornes, arriver à n'être plus sujet à la transmigration, c'est-à-dire à s'affranchir de tout ce qui compose l'existence dans ce monde. Puis, comme les Bouddhistes, de même que les Brahmanes croient que les âmes ont existé de toute éternité, sans avoir eu de commencement, il s'en suit qu'elles ne font pas partie des composés, puisque les composés sont tout ce qui est le produit d'une cause, et qu'elles sont, par cela même, imperissables.

P. 28. M. Ayyar parle ici de Hartmann et de Schopenhauer, dont il ne peut, avec raison, admettre les doctrines : « Le système du Bouddhisme comme celui de Hartmann et celui de Schopenhauer prend sa source dans le pessimisme le plus exagéré, duquel les principes

<sup>1</sup> Two lectures on the religious practices and opinions of the Hindus, by H. H. Wilson, D.D., 1840, p. 60.



de ces philosophes seraient comme les anneaux d'une chaîne, et, ne qui s'en dégage, c'est la vérité.

P. 26. « Quoique cela paraisse un fait impossible, le Bouddha essaya de fonder une religion sans Dieu; certains monastères du l'orgueil humain qui ne peut le créer et le détruire qui n'appartient qu'à l'Être suprême. Mais les peuples bouddhistes, surmontant les séparations matérielles du cœur humain, qu'un pouvoir irrésistible unies à l'idée de Dieu, le cherchèrent dans le dogme du *Tripitaka* (le recueil des livres sacrés des Bouddhistes) et ne l'y trouvèrent pas, placèrent le Bouddha lui-même sur le piédestal de la Divinité, quoique ce ne fût pas la prétention du réformateur, ce qui se déduit de ses propres paroles et des déclarations explicites de ses biographes ».

On peut répondre ici que Çaky Mouni se présentait comme le fondateur, non d'une religion; mais d'une philosophie nouvelle qu'il croyait destinée à sauver le monde des souffrances de la transmigration; Si l'on voit les dieux en même temps que les hommes, se prosterner devant lui et l'appeler le Dieu des dieux, ce n'est pas qu'ils le regardent comme le Dieu suprême, créateur de toutes choses. Il n'est et ne peut être, pour les Indiens de son temps, qu'un homme plus sage et plus savant que tous les autres et, comme les dieux du Bouddhisme, de même que ceux du Brahmanisme, ce sont que des hommes arrivés à un état supérieur par leurs vertus, leurs méditations, leur science ou leur sagesse, rien de plus naturel que tous s'inclinent devant celui qui a ou qui dit avoir la science parfaite et accomplie. De là à l'idée d'un Dieu suprême, la distance n'est pas grande et l'on ne peut s'étonner qu'elle ait été bientôt franchie.

« La religion du Bouddha, nous dit M. Aylmer, (p. 26), s'est dégagée de toute tendance surnaturelle et ses principes se meuvent dans un cercle de causes et d'effets purement naturels. » Si cela est vrai pour expliquer l'origine du monisme, l'admirer des Indiens pour la merveilleuse réparation d'une autre manière sous la forme du pouvoir magique, pouvait sembler d'ailleurs, avant Çaky, puisque l'ermite Asita était venu lui rendre visite à travers les océans, peu de temps après sa naissance.

Devenu Bouddha, Çaky Mouni ne fit que ce que d'autres saints avaient fait avant lui, lorsqu'un jour qu'il arrivait au bord du Gange, sans avoir de quoi payer le péage, il passa à l'autre rive à travers les eaux. Rien n'est plus ordinaire que de voir les saints du Bouddhisme

s'élever dans le ciel à la hauteur de sept palmiers, en prenant les quatre postures qui consistent à marcher, à rester debout, à s'accroupir et à se coucher; puis, d'enfer dans le région du feu et de faire sortir de leurs personnes des rayons verts, jaunes, blancs, etc. ; et aussi de faire jaillir du feu du haut de leurs têtes tandis que de l'eau coule de la partie inférieure. Tout cela, au moyen des yeux, aux quatre points cardinaux.

M. Arsen (p. 31) est dur pour la doctrine du Bouddha : « La morale et la métaphysique de Çakyas ont si puériles et ses théories si ridicules, et, en général, si dénuées de fondement que l'unique propagation de sa doctrine ne se comprend que chez des peuples déjà dégénérés et altérés de doctrines qui apportaient la solution, même apparente, du grand problème de l'autre vie. La femme se remémorant, en effet, avec la situation du peuple indien, à l'époque où il commençait à s'égarer publiquement.

« La dernière vague dont le Bouddha explique sa doctrine du Nirvâna, et les contradictions, au moins apparentes, dans lesquelles il tombe quand il se voit obligé de donner des explications sur ce sujet, sont, sans doute, le sujet principal des interprétations diverses que nous rencontrons dans les livres anciens du Bouddhisme, mais il ne faut ni exagérer ses arguments, ni prêter une foi aveugle aux paroles des auteurs bouddhistes, parce que, comme nous l'avons dit plus haut, les mêmes faits et paroles du Maître sont reproduits dans les différentes versions de ses biographies d'une manière très différente; et nous ne voulons pas omettre une observation très juste que cette circonstance nous suggère, à savoir que si la plus légère variante des préceptes a servi de point de départ pour attaquer le christianisme, il n'y a pas de raison pour que nous accordions, sur tous les points, aux livres bouddhistes, une autorité qui admet tant de différences fondamentales. Mais malgré ces variations, il est évident que l'opinion qui domine est celle qui comprend le Nirvâna dans le sens d'annihilation complète, et c'est, en même temps, un fait digne d'attention que, précisément, les passages où l'on paraît donner une interprétation contraire, sont souvent des expressions obscures et peu précises. » (p. 22).

« Je ne suis ni je me trompe, mais le raisonnement que j'ai présenté plus haut (ci-dessus, p. 325), pour prouver la perpétuité de l'âme, sinon de l'individualité des personnes, comme l'ont vu aussi les Brahmanes, me paraît difficile à réfuter. Or, ce raisonnement s'appuie



sur les paroles mêmes du Bouddha et, s'il ne s'est jamais exprimé clairement en parlant de la délivrance finale, c'est probablement qu'il comptait sur l'intelligence des docteurs bouddhistes pour expliquer sa pensée au lieu qu'il voulait laisser à l'imagination de ses disciples le soin de se faire, à leur gré, l'idée du bonheur qu'ils devraient obtenir dans le Nirvâna.

Si cette conjecture est juste, les docteurs bouddhistes ont très bien obéi à leur maître et les sectes qui, 400 ans après le mort de Gâkya, étaient au nombre de dix-huit<sup>1)</sup>, n'ont pas manqué de profiter du peu de clarté des explications du maître pour en faire, chacune à sa manière, une idée du Nirvâna.

Cela est si vrai, qu'à la même époque, on vit apparaître avec le philosophe Nâgadjouana, le système de philosophie appelé *Madhyamika*, c'est-à-dire « qui tient le milieu ». Avant Nâgadjouana, les philosophes de l'Inde étaient dans les deux extrêmes, enseignant, les uns la durée perpétuelle de l'âme, les autres son annihilation complète. Il choisit le milieu, d'où vint la cote de cette secte philosophique<sup>2)</sup>.

M. AYASS nous dit, p. 32, que le bouddhisme n'eut pas de maître clair de l'âme, on peut affirmer, avec justice, qu'il n'eut son existence comme il n'eut la personnalité humaine. Il est à l'appui, le dialogue bien connu entre le sage Nâgasena et le roi Milinda qui vivait au même avant notre ère.

— Comment t'appelles-tu, ô vénérable ?

— Mon nom est Nâgasena, grand roi ; mais ce n'est qu'un nom, une dénomination, une parole vaine, car il n'y a pas ici de sujet.

— Mais alors, s'il n'y a pas ni de sujet, qu'est-ce qui donne tout ce dont tu as besoin et qui donc jouit de toutes ces choses ; celui qui va dans le sentier de la vertu ?

— Seigneur, les cheveux sont-ils Nâgasena ? non ; les ongles et les dents sont-ils Nâgasena ? non. En somme partie on ne trouve Nâgasena. Donc Nâgasena est une parole vaine ; tel sujet n'existe pas.

« Avec plus ou moins de clarté, c'est là la doctrine que soutiennent les textes les plus anciens qui parlent de la personnalité humaine et

<sup>1)</sup> *Année bouddhique*, XX, p. 297.

<sup>2)</sup> *Année bouddhique*, T. XX, p. 400. Ce système, à ce qu'il paraît, fut beaucoup de mieux, car le Bouddha tibétain ne contenant pas moins de 253 traités expliquant la doctrine *Madhyamika*, *Ibid.*, p. 270.

de l'existence de l'âme, dans la négation, est enseignée par le Bouddhisme canonique, etc.

Malheureusement, cette théorie ne se soutient pas devant le passage suivant :

« Les constitutions n'ont pas nature propre d'être ou de n'être, le moi n'est pas en elles ; la personne n'est pas une condition. Or, la personne, c'est celui qui, dans la proposition : *Ceci, dans un temps jadis, revêtu une forme*, dit JE ou MOI. Ce je ou moi, c'est la personne ; le moi, ce n'est ni les attributs, ni les sièges des qualités sensibles, ni les éléments. C'est-à-dire, ajoute E. Burnouf<sup>1)</sup>, le moi n'est pas le corps de l'individu, qui est composé des attributs intellectuels des sens et des éléments. Or, cette théorie repose sur des bases que je considère comme respectables, notamment sur l'*Araddha Paribhāṣā*. »

En voyant de pareilles divergences entre des textes qui, tous, ont la prétention d'être canoniques, on est bien forcé d'en venir à cette opinion que la signification du mot Nirvāna est une question d'école.

M. Aymon qui semble vouloir rejeter toujours le Bouddhisme dans le culte du néant, revient encore sur ce sujet, p. 37 :

« Les livres les plus complets et les plus célèbres de la métaphysique bouddhiste sont imprégnés de la théorie du nihilisme ; et qu'on ne nous dise pas que ces ouvrages sont des compositions modernes, parce qu'il sera toujours vrai qu'ils contiennent les théories courantes chez les bouddhistes, et aussi parce que, d'autre part, ces doctrines se trouvent déjà contenues dans les Sôtras ou prédications du Bouddha. C'est bien la *Pratijñapavāṇā* qui est la plus pure manifestation de la philosophie bouddhiste, la perfection de la sagesse, la sagesse transcendante, comme l'indique son nom indien, laquelle enseigne que le degré le plus élevé et le seul vrai de la connaissance humaine est la négation de l'objet connu et du sujet qui connaît ; et, ce degré, qu'est-il de plus que la négation de toute existence, le scepticisme poussé jusqu'à l'exagération la plus extravagante ? »

Ici, encore, je chargerai E. Burnouf de répondre : « Je ne puis croire que les diverses reflections de la *Prajñā* nous donnent la doctrine répandue plusieurs siècles avant notre ère par le militaire de la race des Gākyā. Il n'y a pas de trace de ces théories radicalement négatives dans les premiers Sôtras, ou, pour le dire plus exactement, ces

<sup>1)</sup> *Introd. à l'ét. du Bouddhisme indien*, p. 500, on ce passage est peu.



théorie n'y sont qu'en germe et ce germe n'y est pas beaucoup plus développé qu'il ne l'est dans les écoles brahmaniques, etc.

P. 28. Au sujet de la personnalité, dit M. Ayres, cet autre passage n'est pas moins explicite : « Le moine Vasubandhu demande au maître : « Le *Moi* existe-t-il ? » — Et Gôdama garde le silence. A la seconde demande : « Est-ce que le *Moi* n'existe pas ? » Même silence du maître. En voyant cela, le moine, qui n'était pas bouddhiste, se retire. Quand demanda alors à Gôdama pourquoi il n'a pas répondu au moine, et le maître lui répond : Si j'avais répondu à la première demande : le *Moi* existe, j'aurais approuvé la doctrine des Souverains et des bouddhantes qui croient à l'immortalité. Si j'avais répondu à la seconde : le *Moi* n'existe pas, j'aurais confirmé l'enseignement de ceux qui croient à l'immortalité, et le moine serait tombé d'une confusion dans une autre plus grande ».

On voit clairement par ce dialogue que le Bouddha ne veut pas ici résoudre d'une manière définitive le problème de la personnalité, pour ne pas arracher du cœur de ses disciples la dernière espérance d'une vie bienheureuse. Il est si dur de dire à un homme : « Le prix de ton abnégation et de tes vertus sera le *rien* ! » — M. Ayres a parfaitement raison, mais j'avoue que je ne comprends pas qu'un philosophe qui croit avoir trouvé la vérité absolue n'ait pas le courage de la déclarer à ses disciples ou à ceux qu'il veut persuader, pas plus que je ne comprends le silence des adeptes sur le sens du mot le plus important de toute la doctrine, parce que les nouveaux convertis ont généralement le courage de proclamer leurs croyances. Pourquoi donc, nulle part, ne se sent-ils entraînés sans détour ?

Ici encore, il faut en revenir à l'apôtre que j'ai déjà exprimé profondément, et que M. Ayres semble lui-même accepter ici.

Fidèle au titre de son ouvrage, l'auteur nous donne, p. 29 et suiv., six courts esquisses de quelques systèmes philosophiques grecs, qui lui paraissent se rapprocher du Bouddhisme, et, entre autres, celui de Gorgias, de Léontius qui, 444 avant J.-C., enseignait que, dans le monde, il n'y a rien de réel.

« Théodorus de Cyrène et Epictète se rapprochent encore plus du pessimisme athée du Bouddha et de Harinam. Le premier après avoir posé pour principe qu'il n'y a aucune vérité, nie l'existence des dieux et, en proclamant l'égalité la plus absolue, se moque ouvertement de la morale, de la religion et de tout ce qui se rapporte aux objets sacrés. Epictète déclare qu'il n'est pas donné à l'homme de se

réaliser complètement ses desirs, et en conclut que la vie est la chose la plus insensée que la nature nous ait fait, et que la mort est préférable. C'est exactement le sentiment de Schopenhauer quand il dit que toute la vie est une souffrance et que « l'optimisme est un autre nomisme des souffrances infligées à l'humanité », pense que développée avec plus de système encore Hartmann, quand, après avoir refusé à l'homme tout droit au bonheur, et avoir affirmé qu'il a seulement le devoir de souffrir la douleur avec résignation, il conclut « que la conception qui se dégage de là, exige avec impérieux comme un pareil but qu'un avenir limité, principal but qui conduit inévitablement au néant, comme la doctrine des philosophes grecs que nous avons nommée et celle du réformateur indien, etc. »

Pour finir cette étude sur le Nirvana, je dirai que je maintiens que l'âme perdante quand on y est entré, ou appuyant cette opinion sur la raisonnement que j'ai présenté plus haut (p. 225 et suiv.), j'avoue, cependant, que je me garderais bien de donner une définition de l'état que désigne le mot Nirvana. Que dire, en effet, de précis sur ce sujet, quand le Bouddhisme nous enseigne qu'avant d'obtenir la délivrance finale, on se peut atteindre un état de l'esprit où il n'y a ni joie ni douleur d'âme et que cet état n'est pas même encore le dernier degré de la contemplation !

Dans l'impossibilité de conclure d'une manière irrévocable, j'emprunte à M. Kérel, qui a longtemps séjourné en Chine, la passage suivant sur le Nirvana, qui, comme bien, à mon avis, est la question controversée depuis trente ans :

« On a beaucoup disputé dans le monde savant, parmi les Bouddhistes et les savants d'Europe, pour savoir si le Nirvana signifie ou non annihilation absolue. Qu'on me permette d'insister que, et les écrivains qui ont écrit sur ce sujet, au lieu de regarder le Bouddhisme comme une seule et même chose partout et dans tous les âges, au lieu de s'apercevoir que le Bouddhisme est une chose comme système scientifique et une autre chose comme religion populaire et pratique, (que si ces écrivains, du-jer, avaient considéré qu'il y a un tant de différences de dénominations, toutes et parties qu'il y a de sectes chrétiennes, cette considération eût évité bien des discussions inutiles.

La doctrine du Nirvana, comme toutes les autres doctrines bouddhistes, a été différemment traitée à des âges différents, par des écoles, des sectes et des précepteurs différents. J'ai beaucoup re-



naître sur ce sujet, et les conclusions auxquelles j'arrive sont celles-ci : En l'absence d'aucune manuscrite et en raison des altérations répétées que le texte du canon bouddhique a souffertes avant d'être fixé sous la forme qu'il a maintenant, il est, pratiquement, impossible de déterminer ce que le Bouddha Gâkya Moussilaisatzen pensait sur ce sujet. Il peut, au mieux, considéré le Nirvâna comme un état d'immortalité personnelle dans lequel l'esprit, exempt des tourbillons de la transmigration, se réjouit dans la possession d'un bonheur produit par l'annihilation du tout désir, ou il peut avoir vu le Nirvâna comme l'état d'une annihilation absolue de la personnalité et de l'existence individuelle. Il est impossible de décider laquelle des deux manières de voir le Bouddha put avoir effectivement.

Après sa mort, ses disciples ont dû, de même, le voir pendant quelque temps le problème sans y toucher. Mais les plus anciens livres que nous possédions s'accordent pour décrire le Nirvâna comme un état où l'on est exempt de la naissance et de la mort, comme une condition de paix et de félicité, impliquant, non seulement la continuation de l'individualité, mais un intérêt au progrès de la religion sur la terre, lequel excite les individus, après être entrés dans le Nirvâna, à reparaître sur la terre afin d'encourager au faveur des fidèles.

D'un autre côté, les écoles philosophiques du Bouddhisme, aussi bien les anciennes que les modernes, ont toujours eu un penchant à définir, et, dans plusieurs cas, ont défini en effet le Nirvâna comme un état d'annihilation absolue où il n'y a ni conscience, ni personnalité ni existence d'aucune espèce. Je crains qu'un développement d'accord avec les principes du Bouddhisme doit toujours conduire à ce même résultat négatif que l'existence n'est qu'une illusion, et, qu'en conséquence, l'effort humain doit tendre à l'annihilation totale de la personne et de l'existence de chaque âme individuelle.

Les écoles philosophiques modernes du Bouddhisme sont toutes, plus ou moins, influencées par un esprit de nihilisme sophistique. Elles en font avec le Nirvâna comme avec tout autre dogme tel que le Dieu et l'Enfer. Elles nient sa réalité objective en le plaçant tout à fait dans l'abstrait. Elles classent toute proposition en une thèse et en une antithèse, puis elles nient les deux. Ainsi, elles disent que le Nirvâna n'est pas l'annihilation, mais elles nient aussi sa réalité positive objective. Suivant elles, l'âme ne joue dans le Nirvâna ni d'existence ni de non existence. Elle n'est ni éternelle ni non éter-

niée, ni annihilée, ni non annihilée. Le Nirvâna est, pour elles, un état dont on ne peut rien dire, auquel nous attributâmes pour ainsi dire des qualités; c'est une abstraction complète, vide aussi bien de qualités positives que de qualités négatives<sup>1</sup>.

Le mémoire de M. Ayuso n'a pas apporté beaucoup d'informations nouvelles à cette question du Nirvâna tout ditanté déjà, car il la laisse à peu près au point où elle était au temps d'Erasmus Barrow, c'est à dire il y a environ quarante ans. Mais son mémoire, rédigé en espagnol, aura, pour ses compatriotes qui ne sont ni l'anglais, ni l'allemand, ni le français, l'avantage de mettre sous leurs yeux une exposition du Bouddhisme qui, dans la catholique Espagne, n'a guère de chances de faire des prosélytes comme il en a fait, dit-on, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique et même en France.

PA. RO. FOUCAUX.

<sup>1</sup> *Buddhism, its historical, theoretical and popular aspects*, by Ernest J. Eitel, 2<sup>e</sup> éd., London 1881, p. 88.



# LES VÉDAS ET LA PALEOGRAPHIE

A PROPOS D'UN RÉCENT ARTICLE DE M. HALÉVY

M. J. Halévy vient de publier dans la dernière livraison du *Journal Asiatique* (août-septembre-octobre) un *Essai sur l'origine des écritures indiennes*, qui, si les conclusions en étaient acceptables, bouleverserait, sans parler d'autre chose, toutes les idées reçues sur le développement historique des religions de l'Inde ancienne. C'est à ce titre que nous allons en dire quelques mots.

D'après le savant assyriologue, les deux plus anciens alphabets de l'Inde, ceux dans lesquels sont rédigées les inscriptions du roi Piyadasî et dont le premier a reçu le nom d'*arién* et le second celui d'*ambien*, auraient été empruntés en grande partie (et celui-ci par l'intermédiaire de l'autre) à une écriture d'origine sémitique, l'écriture araméenne. Or, dit M. Halévy, étant historiquement prouvé, d'une part, que l'écriture cunéiforme perse était restée en usage jusqu'à Darius Codomane, le dernier des Achéménides : de l'autre, que les Achéménides n'ont fait de l'araméen la langue officielle de leur chancellerie que dans les provinces occidentales de leur empire, il en résulte avec une entière certitude que l'araméen n'a pu pénétrer et se répandre dans l'Ariane qu'après la chute de cette dynastie et depuis la formation de l'empire d'Alexandre... La création de l'alphabet en question (*arién*) est donc tout au plus contemporaine de l'installation des gouverneurs macédoniens dans l'Ariane après la mort de Darius Codomane, vers 330 avant J.-C.

En pluriel, à propos de l'alphabet indien : « Quant à l'âge de cet alphabet, les éléments grecs qu'il contient attestent qu'il n'est pas antérieur à l'an 550 de l'ère vulgaire. D'autre part, sa dépendance de l'alphabet arien prouve d'une manière certaine qu'il est également postérieur à celui-ci. On ne se tromperait pas beaucoup en affirmant que l'invention de l'écriture du noed (actien) coïncide avec le début de l'administration macedonienne en Asie, vers 330, et que celle de l'écriture du sud (indienne) date tout au plus du commencement du règne de Sandracotus ou Tschandragupta, allié de Séleucus Nicator, vers 325 avant J.-C. Je parle ici des écritures exprimant des dialectes prâkrits. Pour écrire le sanscrit, l'alphabet du sud-est a dû être enrichi des caractères *v, l* et du *visarga*, ce qui revient à dire que le *desquagari* proprement dit est postérieur à 250 avant J.-C., date communément admise pour les inscriptions de Piyadai. Il en résulte avec une certitude presque mathématique, que le *Hig-Veda* et, à plus forte raison, la littérature qui s'y rattache, ont été mis par écrit postérieurement à cette date. Et comme rien ne tarde à croire que les hymnes védiques qui forment des poèmes de circonstance et défenses de tout caractère national se sont longtemps conservés dans la tradition orale, on est incliné à penser que la composition même de ces hymnes est également postérieure à Alexandre. »

On ne saurait être plus net et plus franc, et nous devons avoir gré tout d'abord à M. Halévy, de nous avoir montré si clairement les conclusions auxquelles tendent ses prémisses et invitées en quelque sorte à juger enfin-ci par celles-là.

Mais avant d'en arriver là, constatons que le côté paléographique de la question, suggère à première vue les remarques suivantes :

A supposer, ce qui même à vue des tableaux de M. Halévy, paraît bien d'être indiscutable, que l'alphabet arien soit un emprunt à l'araméen, est-il bien prouvé que ce dernier n'ait pu pénétrer dans l'Inde que par les provinces orientales de la Perse et est-il bien sûr, d'autre part, que l'araméen n'ait été ni assigné, soit dans ces provinces en particulier, soit dans la Perse en général, qu'à partir de Darius Codoman ?



En second lieu, les preuves que donne M. Halévy de la priorité de l'alphabet arabe sur l'alphabet indien, ne soulèvent malin que des conclusions et les différences très notables que présentent les caractères de l'un et de l'autre, n'autorisent pas, en soi-même, à accepter d'emblée l'hypothèse d'un emprunt. Or, l'alphabet indien ne possède aucun caractère visiblement commun entre lui et l'araméen; et, comme de plus il n'est pas sûr qu'il dérive de l'arabe dont il diffère en général d'une manière très sensible, sa dérivation directe ou indirecte de l'araméen reste à l'état d'hypothèse à démontrer.

Voilà succinctement les doutes très fondés que soulèvent à première vue les faits sur lesquels s'appuie M. Halévy.

Pour ce que nous appellerons les considérations circonstanciées, nous n'abuserons pas du caractère présumé des conséquences relatives à la littérature que M. Halévy se hâte de tirer de ses remarques paléographiques.

Un procédé fréquent de la méthode des géomètres consiste à démontrer l'erreur d'une proposition par l'impossibilité logique des conséquences auxquelles elle aboutit; c'est ce qu'on appelle la preuve par l'absurde.

Il n'est pas, on peut l'affirmer, un seul indianiste qui ne soit en mesure de fournir, avec un luxe inépuisable d'arguments, la preuve de l'impossibilité logique de fixer la composition du *Rig-Veda* et même de la plupart des *Brahmanas* à une date postérieure à l'expédition d'Alexandre; de même qu'il n'est pas un seul linguiste qui ne puisse faire voir avec la dernière évidence qu'il y a impossibilité logique à admettre avec M. Halévy que « les études grammaticales n'existaient pas dans l'Ariane au moment où l'alphabet y fut introduit »; qu'il « n'y a pas la moindre trace chez les inventeurs (de l'alphabet indien) d'un système arrêté, et encore moins d'une science phonétique ou grammaticale »: « qu'à moins de fermer les yeux à l'évidence, l'on peut affirmer en toute conscience que les études grammaticales n'existaient point dans l'Inde au moment où l'alphabet méridional de Pyastri fut inventé. »

Mais pressés que M. Halévy, nous n'en concluons pour-

tant pas, comme cela semblerait permis, à l'impossibilité logique de son hypothèse sur l'origine sémitique des alphabets de l'Inde. Nous admettrons très bien que, malgré l'erreur certaine des conclusions que nous venons de rappeler, le point de départ ne se colle pas avec elles d'une manière tellement étroite que la condamnation des unes entraîne celle de l'autre. Bref, il est assez vraisemblable que les alphabets de l'Inde comme ceux de la Grèce, sont des importations d'origine sémitique. Mais il est absolument interdit de conclure de là à l'absence antérieure de la littérature et de la grammaire. Tout prouve le contraire : et la composition rythmique des Védas où le mètre est surtout un lieulement mnémotechnique et le caractère oral de l'enseignement brahmanique démontrés par tant de preuves, particulièrement par la littérature des *śāstras* ; et surtout la perfection même de l'alphabet qui ne permet pas de croire que son invention ne soit pas postérieure à de longues et minutieuses observations phonétiques et grammaticales, inspirées très certainement par la préoccupation de fixer rigoureusement le texte (ou plutôt, le sens) de la tradition sacrée.

Nous ne voudrions pas terminer ces courtes remarques sur un sujet qui en demanderait bien d'autres, sans inviter M. Halévy à cesser de croire que ses théories rencontreront de l'opposition parmi les indianistes simplement parce qu'elles sont « de nature à les indisposer. » Les indianistes en général, moi, croyons-nous, le bon sens trop ferme pour donner ainsi aux questions de sentiment le pas sur la science, (même quand elle conclut au faveur des Sémites), c'est même pour cela que beaucoup d'entre eux, dans le secret de ne pouvoir le suivre jusqu'au bout de ses deductions, s'écarteraient volontiers avec nous, mais en sommes sûrs : *quicus Halévy, sed magis nunc confus.*

Nous n'en pensons pas moins qu'on doit le féliciter de ses travaux sur le terrain si neuf et si intéressant de l'origine des écritures indiennes, pourvu qu'il soit bien entendu que c'est avec toutes réserves quant au reste et qu'il serait périlleux de le suivre au delà de sa base solide et sérieuse d'opération, ultra crepidam.

PAUL REGNAUD.



## REVUE DES LIVRES

---

**Précis de l'histoire de l'Eglise d'Occident, pendant le Moyen-Age, par Charles Schmidt, professeur supérieur de la Faculté de Théologie de Strasbourg. En vol. grand in-8 de XI et 458 pages. Paris, Fischbacher, 1885.**

Le Moyen-Age a ses admirateurs enthousiastes et ses détracteurs passionnés; pour les premiers c'est l'époque idéale où l'Eglise dominait le monde, l'ordre s'établissait, l'équilibre était établi, promettant à l'Europe une paisible existence de prospérité, de progrès, de sainteté; serait-il étonnant que la Rénaissance, et surtout le Rationalisme, ait bien pu se jeter sur l'Europe dans le dessein pour aborder à cette catastrophe suprême : la Révolution française, à cette salubrité sans nom : l'assommoir du droit populaire et du suffrage universel.

D'autres, au contraire, nous représentant le Moyen-Age comme un temps de chaos, de désordre universel, de despotisme arbitraire, comme un mal, et s'imaginant qu'au lieu de lui infliger le flétrissure du monde nouveau, ils ajoutent que c'est au prix de sacrifices sans nombre, de douleurs incommensurables.

Et opposer qu'ils soient ces deux points de vue sans l'un et l'autre justification, et confondre l'un et l'autre sans part de vérité, si l'un veut, ils sont bien évidemment vrais et faux. Pour l'un que l'autre, ce qui tient à ce qu'ils ont, au fond, une origine semblable, provenant l'un et l'autre des plus étroits examens impartiaux du sujet, mais des idées, des conceptions personnelles de ceux qui les produisent.

Au Moyen-Age l'Eglise et l'Etat sont constamment en lutte, en lutte et combattant en lutte. L'Eglise affirme hautement son droit à tout, seigneurie sur tout ce qu'elle prétend représenter. L'Etat se défend comme il peut, et fait mal le plus souvent. Le plus grand de nos contemporains, au moins en France, jugeait cette grande lutte d'après leurs idées personnelles, et dans ses sentiments latins. Les dévotionnaires, pour qui le triomphe de l'Eglise, la domination sur toutes choses, serait le paradis sur terre, méconnaissent à l'œuvre une époque où elle fit bien plus de mal que de bien et se grand étonnement (ce sont leurs

elles à tout ce que le Moyen-Age offre de barbare. Les livres peussent, pour un théologien tel le père de toutes les formes de gouvernement, manifester ce tout leur sans en tenir au ses plus abominables prétentions s'abaissant au grand jour et à jamais tromper. En fait de ses vices, ils témoignaient ce que l'Eglise, au Moyen-Age, a fait du grand et d'utile.

M. Schmidt, dans le bel ouvrage qu'il vient de publier, ne se range dans aucun des ces camps. *Second concile national, histoire vraie*. Il ne se laisse ni tromper ni tromper par ses convictions et ses sentiments personnels. Il n'est pas impossible à ce que le Moyen-Age offre de grand et de beau ; l'immensité que l'Eglise peut à cette époque ne s'explique, pour lui, que par sa impuissance intellectuelle et morale et par l'immense des services qu'elle rendit ; mais, par contre, il ne s'empêche pas de l'absurdité de ses prétentions à tout gouverner, à tout régner et il ne dissimule rien des vices énormes que ses tentatives couvrent.

Noter cependant que M. Schmidt a absolument raison ; qu'il est sans le vrai lorsqu'il fait ainsi la part du bien et du mal.

Ainsi c'est certainement une histoire bien étrange que celle de la Papauté au Moyen-Age. Point de justice même ; nulle pondération ; sans cesse la papauté ennée entre des vices appesés qui semblent aboutir à sa perte. Tantôt sous l'aspect sur le trône pontifical des hommes d'une puissance de pensée immense, de véritables génies polymorphes comme Grégoire VII et Innocent III ; mais leur poids s'épuise à cette tâche impossible : ramener l'Europe à la pure théocratie, enlever tous les peuples, tous les rois devant le Dieu, réaliser en politique la doctrine chrétienne ; Autant le quel est au-dessus de la force, autant l'Eglise est au-dessous du monde et le pape au-dessus des rois. A pourchasser cette chimère les plus grands événements s'abaissent, qu'il soulève l'opposition universelle.

Tantôt, au contraire, la Papauté paraît s'effacer et disparaître dans la foule ; on voit se succéder, en série, sur le trône pontifical les plus maës et les plus impuissantes des hommes.

Ainsi que l'institution manquait de base. Pendant des siècles personne n'a pu dire avec certitude à qui appartenait le droit de choisir le pape, d'insérer après que Nicolas II ait fait descendre par ses cardinaux universels à Rome (1059) que ce droit appartenait forcément au collège des cardinaux, l'élection resta agitée à bien des contestations et l'on vit, à maintes reprises, deux ou trois papes et deux ou trois papes se disputant la base et s'attribuant les uns les autres.

Et bien ! malgré tout d'orage, l'institution surviva. L'Europe, à cette époque, put supporter pour tout spirituel, un despote de grand qui la tyrannisa, comme Hildebrand, ou un infâme débauché comme Jean XII ; et qui lui est impossible d'être de se passer d'un pape. N'est-il pas évident qu'une institution qui résistait à de telles causes de ruine avait sa raison d'être profonde dans les empereurs, les hommes, les intérêts des masses ?



M. Schmidt, qui nous apparaît dans son livre comme un historien équitable et sage, se mettra en même temps un fort habile maître en œuvre. Ce n'est pas une tâche aisée que de raconter l'histoire de l'Église au Moyen-Âge. Cette période de plus de sept siècles comporte une masse immense de faits et c'est une période de chaos. Dérouiller ce chaos, mettre dans ce dédale de l'ordre et de la clarté c'est là l'œuvre fort ardue de l'historien. M. Schmidt, s'en est tiré à son honneur. Il a divisé le Moyen-Âge en quatre périodes : de Charlemagne à Grégoire VII; de Grégoire VII à Boniface VIII; de Boniface VIII au concile de Vienne; et du concile de Vienne à la Réformation (1517). La première de ces périodes est marquée par l'établissement définitif de l'autorité spirituelle de la Papauté; la seconde, par la lutte de la Papauté et de l'empire; la troisième, par le déclin de la puissance papale; la dernière enfin, par les vaines tentatives de l'Église pour éviter la catastrophe qui la menait en se reformant elle-même, par le moyen de ses conciles; tentative dont l'insuccès amena la restauration du pouvoir papal, rendit la Réforme inévitable.

Ces divisions sont assez naturelles et commandées surtout si, comme dit M. Schmidt, on n'y attache pas « une importance exagérée ». Elles ont pourtant leurs inconvénients. Dans chacune d'elles l'auteur expose en des chapitres successifs, d'abord l'histoire de la Papauté, puis les destins de l'église et le développement de la théologie, celui des autres religions; il passe ensuite à la théologie, à la morale, au culte, aux liturgies et termine par l'exposé de la propagation du christianisme. Le début de ce système « est d'interrompre, à trois reprises différentes, l'exposé d'un même sujet. Vient-on maintenant les destins de la papauté durant tout le cours du Moyen-Âge? Il faut lire, à la fin, la première chapitre de chacune des quatre parties, en suivant tout le reste; about ou qu'on traite bien le sujet pour s'occuper d'autre chose, et le retrouver après une longue odyssée. N'aurait-il pas été possible d'adopter un autre ordre et de grouper tous les détails autour d'un exposé suivi des destins de cette Papauté qui est bien, au Moyen-Âge, la fait capital et central.

Pour être l'auteur suivi tient-il à ce que M. Schmidt, n'a pris le plan pour écrire son livre qu'après avoir longtemps étudié l'histoire ecclésiastique. Il est visible qu'il a rédigé son œuvre. Mais ce raisonnement sévère et possible des auteurs, qui fait de l'histoire une sorte d'éloquence, inévitable pour une œuvre de l'genre est-il le meilleur pour un ouvrage destiné à être lu de suite et sans interruption?

L'influence du professorat se fait encore sentir d'une autre façon; nous lui attribuons l'existence brève du livre. Pourquoi en 425 pages toute l'histoire de l'Église depuis plus de sept siècles, et cela sans négliger rien d'important, c'est un véritable tour de force. M. Schmidt a su l'exécuter et nous a donné un résumé, un compendium qui mérite d'être cité comme un modèle du genre. Ne nous demandons-il jamais un ouvrage plus étendu? Il possède admirablement le sujet, son érudition est immense, sa science du meilleur aloi, il a toutes les

qualités de pénétration, de sévère, de perspicacité qui font le véritable historien, et nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer la regret, qu'en lieu de construire un grand monument historique, il les ait employées à écrire un guide résumé, et utile, et commode et si aisément compréhensible par tout le monde.

EDMOND LAFONTAINE.

**H.-J. Holtmann, Einführung in das Neue Testament, Fribourg en Bâle, L.-C. B. Mohr. — 1 vol. gr. in-8 de XVI et 503 p.**

La remarquable œuvre de M. le professeur Holtmann que nous présentons et recommandons chaleureusement aux lecteurs de cette Revue, constitue le premier volume d'une collection de manuels des sciences théologiques, dont la librairie de M. Mohr à Fribourg en Bâle assure la publication. A ce point par le spécimen que nous avons sous les yeux, cette collection est appelée à rendre les plus grands services, et la parfaite compétence des collaborateurs dont les œuvres suivront celle du grand professeur de l'Université de Strasbourg nous garantit que l'ensemble ne manquera d'offrir l'impression très favorable produite par le premier livre de la série. Dès à présent l'ouvrage nous annonce, en effet, une introduction à l'Ancien Testament, par M. Budde, un exposé des idées religieuses de l'A. T. (Alttestamentliche Theologie), par M. Sverdrup, et du Nouveau Testament, par M. Schürer, une Histoire de l'Eglise par M. Hölzer, une Histoire des Dogmes par M. Barmann, et dont nous espérons que le premier doit paraître au premier jour, une Histoire des Religions par M. Christy de la Haasteg, le jeune et savant professeur de l'Université d'Amsterdam, une Histoire de la philosophie religieuse, par M. Gutschick, nous rappelle les systèmes connexes à la Morale, à la Dogmatique, à la Symbolique et à d'autres disciplines de la science théologique, dont les auteurs ne sont pas encore définitivement choisis. Nous ne pouvons pas nous arrêter entre autres en affirmant que cette collection est destinée à collecter toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour sur le même sujet, et que dans aucune langue ni dans aucun pays on ne pourrait trouver la pareille.

Un livre « manuel » semble, en vérité, bien modeste pour un travail comme celui de M. Holtmann. Mais les dimensions du livre indiquent toute autre chose qu'un résumé des connaissances indispensables en la matière. L'auteur ne s'est pas proposé de fournir à l'étudiant un simple manuel qui puisse l'apprendre en vue des examens. Il donne un exposé, large et complet jusqu'à dans les détails, de l'état actuel de la science des origines et de l'histoire du Nouveau Testament; il nous présente toutes les phases du progrès. Il fait appel à notre jugement, et la lecture de cette introduction profitera au maître aussi bien qu'à l'élève.

Dans une première partie, M. Holtmann expose l'histoire du texte et celle de l'Canon du N. T. Quoiqu'elle occupe plus de deux cents pages, cette partie



est cependant la mine développée. L'histoire de la Bible au Moyen Âge, par exemple, est découpée du papier allemand, l'auteur ayant luimême recollé toutes les versions occidentales qui dépendent de la *Vetus Latina* et de la *Vulgate*. Par contre les travaux de la critique moderne pour la reconstitution du texte sont réunies avec une abondance de détails tout à fait remarquable et avec une connaissance approfondie de la littérature du sujet.

Ces mêmes qualités se manifestent encore à un plus haut degré, si possible, dans la seconde partie du livre où nous trouvons l'introduction à chacun des écrits du Canon en particulier. Ici l'auteur est véritablement chez lui. Chargé depuis vingt-cinq ans de l'enseignement de cette partie des sciences théologiques, après y avoir été préparé par un maître tel que Vaihinger, M. Hollmann a certainement travaillé, au fur et à mesure qu'ils paraissent, tous les travaux qui ont depuis eu quelque influence sur la science du Nouveau-Testament. De là cette prodigieuse érudition, à laquelle rien n'échappe, et qui s'étend aux travaux des étrangers aussi bien qu'à ceux de ses compatriotes. Ici les notes d'été sont ; car il est rare de trouver, même chez les meilleurs érudits de la science allemande, une connaissance aussi minutieuse des ouvrages anglais, hollandais ou français.

Il ne serait donc question de donner un résumé des conclusions de l'auteur ou d'entrer en discussion avec lui sur les conclusions qu'il a pu émettre encore sujettes à controverse. L'œuvre en elle-même est déjà un résumé, un exposé dans la plus grande partie de son étendue. De plus, M. Hollmann a cherché, bien moins à faire prévaloir en tous points sa propre opinion qu'à donner un aperçu de la marche suivie par la science et un exposé impartial des diverses solutions qui se partagent encore aujourd'hui les suffrages des hommes érudits. Sans doute, on reconnaît qu'il appartient à l'école de la critique allemande, nettement indépendante du joug des opinions traditionnelles, mais on est bien plutôt disposé à lui reprocher parfois de ne pas conclure qu'à l'absence de preuves des solutions hasardées. Toutefois ce reproche même est encore une recommandation, étant donné la nature du ouvrage. Le travail de M. Hollmann a pour but de mettre le lecteur en état de se faire à lui-même une opinion motivée sur chacune des nombreuses questions qui y sont traitées. L'objectivité rigoureuse de l'exposition ne lui qu'en augmenter la valeur.

JEAN RÉVILLA.

Blaise SACCAGE d'Avril, *Saint Cyrille et Saint Méthode*. (Paris, Leroux. Bibl. Elzévirienne, 1895).

La dernière Lettre vient de paraître dans la Bibliothèque Saint-Basilienne au volume de M. d'Avril : *Saint Cyrille et Saint Méthode. Premières Lettres des Allemands contre les Slaves* par Adolphe d'Avril. A l'occasion du millénaire de Saint Méthode, M. d'Avril a réuni dans ce volume un certain nombre d'articles

et d'opuscules qu'il avait publiés séparément. L'auteur s'a pas prétendu retracer d'après les textes originaux l'ouvrage que M. Léger a publié en 1869 sur le même sujet (1 vol. in-8 Paris, Vrin). La dérogation des deux maîtres s'échappe guère qu'une soixantaine de pages; elle est accompagnée de longs et intéressants extraits.

M. d'Avril se rattache aux toutes les questions controversées entre les catholiques et les protestants et l'épouse des catholiques. Peut-être n'en est-il pas toujours aussi prudent dans ses assertions. Pour ne citer qu'un seul exemple il reproduit au sujet d'air d'y prêter quelque emphase l'interprétation que des révérends du siècle dernier ont donnée du nom des lettres de l'alphabet slave: « Il est bon de vivre de l'horre de la terre au... » Et ce sera tout reconnu exact; dit-il, ce serait un ancien témoignage de l'antiquité des noms que portait notre aujourd'hui les lettres des deux alphabets... Ce sera-t-il un raisonnement que par nous qui l'ont inventé.

Un livre est intéressant comme, il convient de ne jamais perdre de vue le point de vue spécial de l'auteur.



# CHRONIQUE

---

**France. — La direction du Musée Guimet.** — Conformément à l'une des clauses de la convention qui a réglé les conditions du transfert du Musée des Religions de Lyon à Paris, M. Guimet a été nommé directeur et son fils M. de Milhau a été nommé conservateur, et M. Vermeil d'Ardenais a été attaché au musée à titre d'adjoint.

**— Essai sur le Jainisme.** — M. de Milhau a fait paraître à part l'histoire de la loi Jaine, traduit par lui et par M. E. S. W. Smith Ripe, et publiée déjà dans le neuvième volume des travaux de la section de Congrès International des Orientalistes à Leipsic. Il s'agit d'un extrait de la *pradhan* du Chetianen, traduit de l'ancien en français et annoté par les traducteurs (Lond., E. Hall, 1885, gr. in-8, de 17 p.).

**— Le deuxième centenaire de la Révocation de l'Édit de Nantes.** — La commémoration de ce doublement centenaire a pu susciter toute récente l'attention des historiens sur ses causes, ses conséquences et sur les responsabilités tant civiles que de ses auteurs. Outre les diverses publications qui nous avons signalées dans notre précédente chronique, et auxquelles il faudrait joindre celles qui ont paru en grand nombre à l'étranger, nous en signalons pas ou pas mentionner, dans la *Revue Historique* (dans de nouvelles), un remarquable article de M. Fr. Poirer, *La Responsabilité de la Révocation de l'Édit de Nantes*, qui fait ressortir le caractère religieux de la révocation et la part très considérable que la superstition joua à sa préparation. Le caractère d'objectivité scientifique et impartial de la *Revue Historique* et l'abondance des documents, sur lesquels s'appuie M. Poirer, font de ce travail l'un de ceux qu'il sera le plus utile de consulter parmi tous ceux que nous avons pu signaler ces temps derniers.

**— M. l'abbé Duchesne à l'École des Hautes-Études.** — Dans la séance du 19 novembre la réunion des professeurs de l'École des Hautes-Études a complété dans la section des sciences historiques l'enseignement de l'histoire moderne par celui de l'archéologie chrétienne qui a été confié à M. l'abbé Duchesne. Nul n'est, en effet, mieux qualifié pour un semblable enseignement que le savant auteur du *Liber Pontificalis*.

— **Un nouveau livre de M. Léger.** — Le volume qui entre aujourd'hui sous le nom de M. Léger dans la collection des *La Bibliothèque* (vol. 12, *Moniteur* Cost, 12 rue de Ménilmontant) renferme les renseignements sur l'histoire de l'église dans la Bulgarie. L'auteur y expose le développement de la civilisation orthodoxe en Bulgarie au moyen-âge. Il donne des détails sur les livres apocryphes, dont il y a de nombreux extraits pour le bon de la cause, sur les légendes relatives aux saints et aux saints, sorte de romans, sur les Hagiographies, la doctrine de l'Église nationale bulgare, la doctrine du clergé pharisaïque et le développement de l'église bulgare au 19<sup>e</sup> siècle. L'un des morceaux les plus intéressants du volume est la traduction des manuscrits de *Docteur*, évêque du Vostok, vers la fin de siècle dernier. La critique sur les Bulgares du *Moniteur* fournit des informations très précieuses sur la lutte des deux camps grecs et bulgares dans cette province.

— **Le folk-lore maritime.** — M. Paul Schöller a fait un livre à part du *Questionnaire des croyances, légendes et superstitions de la mer*, qu'il a publié dans les « *Bulletins de la Société d'anthropologie* ». Depuis plusieurs années déjà l'auteur a entrepris d'enrichir plus particulièrement cette partie du folk-lore. On connaît ses *Contes des mers* et les nombreuses légendes maritimes qu'il a recueillies dans ses *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*. Dans quelques mois M. Schöller nous promet le premier volume de son ouvrage sur la mer. Cependant il y a encore bien des points où il aurait besoin de recueillir les plus anciens renseignements. Le petit questionnaire que nous adressons en ce moment à compléter sur un point spécial le questionnaire général publié l'année dernière par la Société d'anthropologie. La méthode en est excellente. Les personnes qui voudraient bien y répondre à cette enquête sur la mer, sont priées d'adresser les renseignements à M. Paul Schöller, 4, rue de l'Odéon, à Paris.

— **Le Panthéisme dans les Védas**, par M. A. Bouygue, lui est le titre d'une thèse soutenue le 26 novembre devant la Faculté de théologie protestante de Paris pour l'obtention du grade de docteur en théologie. L'auteur, déjà connu par ses traductions de la première partie du *Bhagavadgita* et du *Sargaratra* dans les « *Annales du Musée Guimet* », a pu se faire connaître aux Indes en qualité de missionnaire et a pu voir de près les vieilles religions des Indes. Dans sa thèse notamment, M. Bouygue a pu voir toutes les choses qui lui ont servi à l'œuvre même du développement religieux de l'Inde. Après avoir indiqué ses opinions sur la littérature védique, il s'est efforcé de démontrer que le panthéisme hindou ne s'exprime déjà complètement dans les Védas, auxquels il est bien éloigné d'assigner une date aussi lointaine que la plupart des indianistes, et il termine par un exposé de la nature du panthéisme hindou. Nous espérons savoir que cette thèse sera publiée prochainement sous une forme plus étendue, ce qui permettra sans doute à l'auteur d'appuyer par une démonstration critique un certain nombre d'affirmations qui gagneront à être discutées.



— **L'histoire religieuse dans l'enseignement supérieur à Paris.** — Les cours où seront traitées des questions d'histoire religieuse pendant le semestre d'été, dans les différentes Facultés, sont ainsi résumés cette année que l'année dernière. Ainsi avons remarqué à la Sorbonne : cours de M. Lavisse sur « la politique de l'Eglise en Occident aux 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> siècles », et celui de M. Paul Goussier sur : « Moines et la question américaine ». Au Collège de France M. Albert Henrici traite de la Religion grecque depuis Pythagore, continuant ainsi le sujet auquel il avait déjà consacré les deux semestres précédents. A la Faculté de théologie protestante, au dehors des cours d'exégèse sur l'Ancien et le Nouveau Testament, M. Bousquet-Maurry étudie l'histoire de la Réformation en France aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, M. Jaurès traite l'histoire de l'Eglise au moyen-âge, depuis Grégoire VII, M. Vigoue résume l'histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat, M. Stapfer l'histoire des revues françaises de la Bible, M. Massolier étudie les ouvrages de Salupie-Sorère, en particulier la Vie de saint Martin, enfin MM. Samuel Ringer et Jean Hédou, dans deux cours libres, traitent, l'un, de l'archéologie chrétienne, la seconde des théories écartées sur l'origine des religions. — A l'Ecole des Hautes-études M. Carrière étudie le livre de Daniel et M. Fabre Duvivier, dont les cours ont commencé le 17 décembre, traite séparément des Sources des institutions de l'Eglise catholique et de l'histoire de l'Eglise d'Afrique.

**L'idéal des peuples primitifs.** — MM. Ferdinand Oertli, professeur à Bâle, et J. Sully Prudhomme, professeur à Toulon (Var) ont publié chez Klincksieck, à Paris, une traduction de l'excellent ouvrage d'un professeur hanovrien, M. A. Henz, *Die Idealierung der Naturverhältnisse des Nordens in der griechischen und römischen Literatur* (Hildesberg, 1875), sous le titre de : « L'idéal de Justice et de Bonheur et la vie primitive des peuples du Nord dans la littérature grecque et latine (Gœtze, 1885, in-8 de IV et 111 p.). La titre allemand indique mieux que son correspondant français, le sens et la portée de l'ouvrage. L'auteur s'est proposé de fournir la preuve historique de l'idéalisation constante des peuples barbares du Nord par les auteurs de l'antiquité classique. A cet effet il a mis, pièce en pièce, l'idéalisation des Scythes à travers le littérature grecque, d'Hésiode jusqu'aux innombrables romans des historiens grecs, et celle des Germains par les auteurs latins, et particulier par Tacite.

**Sujets des concours à l'Académie des Inscriptions.** On trouvera plus loin, au compte-rendu des séances de l'Académie des Inscriptions, les titres des ouvrages sur l'histoire religieuse qui ont été récompensés cette année. Voici, parmi les sujets proposés pour les concours des années suivantes, ceux qui touchent à l'histoire des religions :

I. **Prez ordinaire de l'Académie :** Pour l'année 1887 : « Étude d'après les documents archés et principalement celles de Tabari, Maghadi, etc., les causes politiques religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Qarmatides et l'établissement des Abbassides » (Les manuscrits de la Bibliothèque

en secretariat de l'Institut, le 31 décembre 1865). — 1. « *Examen historique et critique de la Bibliothèque de Phébus* » (sujet proposé pour 1866 et proposé à l'année 1867; terme du dépôt, 31 décembre 1866). — 2. « *Exposé la méthode d'après laquelle on va au siècle, préface pour l'enseignement et notamment au collège d'Albi*. Appliquer les règles de la critique à l'étude d'un document relatif au France avant le xiv<sup>e</sup> siècle. Mettre la main qu'on peut tirer de l'histoire pour donner exemple, pour la chronologie, pour l'histoire des arts et des lettres et pour la biographie des personnages dont le nom appartient à l'histoire civile ou à l'histoire ecclésiastique » (sujet proposé pour 1866 et proposé à l'année 1867; terme du dépôt, le 31 décembre 1866). — 3. « *Etude sur les contributions domaniales en France sous le règne d'Étienne depuis Philippe-Auguste jusqu'à l'ordonnance de François I<sup>er</sup>* » (terme du dépôt, 31 décembre 1866).

II. Pour l'année 1867 : 1. « *Univer* » (Cahier de documents historiques et littéraires et des dénominations locales, les termes religieux des noms des saints en langue d'oïl et en langue d'oc; signifier la plus ancienne possession en France des noms latins auxquels correspondent ces divers termes » (terme du dépôt, 31 décembre 1866). — 2. Pour l'année 1868 : « 1. « *Exposé méthodiquement la législation politique civile et religieuse des septième siècles. Les monuments devront servir soit exposés au moyen des dialogues et des chartes de la période carolingienne. Ils devront en outre indiquer, l'un par, ce que la législation des capitulaires a résolu du droit romain et du droit canonique, et, d'autre part, ce qui s'est conservé du droit carolingien dans les plus anciennes coutumes » (terme du dépôt, 31 décembre 1867). — 2. « *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Alsace jusqu'à la dernière croisade* » (terme du dépôt, 31 décembre 1867).*

**Allemagne.** — Parmi les travaux philologiques allemands concernant l'histoire religieuse, dont nous avons reçu communication, nous devons particulièrement les citer :

1<sup>o</sup> L. Buchholz, *Religion und Kultur Waltershausen der Rheinischen Grafschaft*, III, 2<sup>e</sup> vol. gr., in-8 de XVI et 410 p., avec index. C'est le second volume de la trilogie partie du remarquable ouvrage que M. le professeur Buchholz a consacré à l'étude du développement religieux et moral chez les Ducs de la région laurique. Ce volume qui traitait la psychologie et l'éthique des hommes, est également le séde des publications que nous avons déjà mentionnées à propos de elles parvenues. Nous relevons tout particulièrement les chapitres sur la notion de la responsabilité morale, sur la doctrine et sur la conception des devoirs de l'homme envers Dieu. M. Buchholz, à ce propos, étudie successivement le sentiment religieux et les manifestations extérieures de celle (prière, sacrifice, assemblée).

2<sup>o</sup> Wilhelm Böckl, *Die Schannenschriften aus dem Kloster in-8 de 67 p.* C'est le tirage à part d'un chapitre que l'auteur a extrait d'une publication intitulée « *Am Sturien* » ou *Faibles délices du journal de voyage d'un pè-*



biologie. Il étudie successivement la priapisation du Shamaneisme dans les peuples de race Turque, spécialement certains d'entre les Tenguistes, la décomposition du monde chez les Shamaniistes, les vœux et les vestiges qui s'en retrouvent, comme chez les Kirghizes et chez les Turcs. La partie la plus intéressante est la description du vœu, avec qu'elle est l'œuvre d'un Shaman central.

Dr E. F. Homan. *Der Ursprung der Religion* (n° 12 de 64 p.). L'auteur soutient que toute s'écrit comme science historique sans l'existence de la religion. Il donne l'analyse et les contributions des explications personnelles par la mythologie comparée. N'ayant ni les spéculations de la philosophie de Schelling, il découvre l'origine de la religion dans l'origine de la nature humaine possible qui perd la conscience du soi en tant que conscience de Dieu. L'entreprise de M. Homan est un peu poussée.

Dr Wilhelm Bender. *Das Wesen der Religion und die Grundgesetze der Erkenntnisbildung* (Bonn, Max. Cohen, 1881). L'auteur a l'intention de résoudre l'essence centrale de la religion de l'union des religions historiques et de montrer que toute religion, en dernière analyse, se laisse ramener à une conception de la destinée idéale de l'homme. Le sentiment de la destinée humaine, voilà pour lui l'essence de la religion.

Dr Jos. Langen. *Geschichte der christlichen Kirche*, 2<sup>e</sup> vol. Bonn, Cohen, gr. in-8 de 858 p.). Le premier volume, qui date de 1881, se terminait au pontificat de Léon I. Vient-il nous mener jusqu'à Nicolas I. Le titre déjà nous apprend que l'auteur a voulu, autant que possible, laisser la parole aux documents ; son histoire, en effet, est quelquefois égarée. Dans le second volume est évidemment l'histoire de l'histoire est pour le plus être un peu que dans le premier, et l'on est tout de même plaintif. Nous avons bien les pièces du procès, mais pas le procès. Comme ouvrage à consulter le livre de M. Langen n'est pas moins une grande valeur.

Dr E. Schürer. *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, 2<sup>e</sup> partie (Leipzig, Hinrichs, 1883, un vol. gr. in-8 de X et 854 p.). Tous ceux qui s'occupent des origines du christianisme connaissent l'excellente histoire de l'époque du Nouveau-Testament (N. Ueb. Zeitgeschicht), par M. Schürer, professeur à Göttingen. Le volume qui nous parvient a une histoire est la seconde partie de la seconde édition de cette histoire. La seconde partie, en effet, par une histoire qui tend à devenir trop fréquente en Allemagne, paraît avant la première. Le titre de l'ouvrage a changé ; il est devenu plus précis. Financière que nous avons M. Schürer, en, en effet, avec du peuple juif à l'époque du Christ, et non l'histoire de l'époque ou tout le Christ, puisque l'auteur ne s'occupe pas de la société païenne. Mais il n'y a pas que le titre qui change. L'auteur prétend, il est vrai, que le squelette de son livre est resté le même ; à partir 2-4 il ajoute deux petits paragraphes. Mais l'ouvrage a, en tout cas, pris un aspect embourbé. De moins de 200 pages il s'est élargi jusqu'à former près de 900 pages. Et M. Schürer nous assure qu'il a cherché à rester bref ! La

conservation des manuscrits existant, en 1834, l'un des maîtres de la première édition. Mais on se souvient par conséquent au sujet pendant dix ans. Les conclusions sont souvent plus concluantes : il a été vu que les plus grands maîtres de la première et de la seconde en grand nombre, à l'exception de la première. On l'en a vu plusieurs fois par des 100 pages. Elle ont bien compris. L'histoire du peuple juif a l'époque du Christ par M. Schiller avec plus que Jérusalem même l'ère, dans l'antiquité et de la même manière.

**Une nouvelle société israélite.** — Sous le titre de *Hebräer Gesellschaft* (Société Hébraïque) s'est constituée en Allemagne une société pour la publication des documents originaux concernant les Juifs dans le Saint-Empire romain jusqu'en 1273. Cette société imprimée à la fin des Juifs de la Bible. Nous y remarquons le Dr. Schiller, tout d'abord, par ses maîtres sur les Juifs au Moyen Âge. MM. Wenzel, Wetzstein, Götting, Lazarus, Steinthal, etc. Ces messieurs se proposent de publier, outre des volumes contenant les documents de grande étendue, une sorte de journal destiné à faire connaître les notions de nouvelles découvertes et la bibliographie des ouvrages qui touchent au Judaïsme.

**Angleterre.** — M. Gladstone se livre à ses travaux. (Continuons entre M. Gladstone, Albert Smith, Huxley et Max Müller). M. Gladstone, l'honorable université dont l'âge ne semble affecter l'indéfectible activité, a paru, dans le *Nineteenth Century* (N° de novembre), un article intitulé *Deux et sept fois un miracle* (L'œuvre de la religion et de la science, à la religion des « Personnalités de l'Histoire des Religions » par notre collaborateur, M. Albert Smith). Cet ouvrage dont l'édition française date de 1881, n'a pas cessé de séduire que depuis un an on s'en était souvenu, et M. Gladstone en avait des nouvelles toutes les fois que le sujet de la politique, n'en a pu prendre connaissance qui pouvait l'avoir servi. Le succès lui-même de l'œuvre politique a été qu'il faut de son devoir d'entrer dans le cercle des controverses sur l'existence des religions pour connaître, dans ce domaine comme dans d'autres, des opinions qui lui paraissent à la fois vraies et fausses. Il y est en d'abord même noté que M. Albert Smith avait mentionné et écrit, comme l'un des plus illustres parmi les partisans de la théorie qui place dans une condition primitive l'origine de la religion et des cultes.

L'ouvrage de M. Gladstone, malgré la mort du maître, est très. Il représente à son auteur de se voir prouver dans la même manière de l'opinion que de son œuvre à l'hypothèse d'une religion primitive, et il affirme que ce qu'il a vu de la science des anciens cultes, bien qu'il n'ait pas été en contradiction, lui est en contradiction avec lui-même. Pour établir ce point, M. Gladstone s'est attaché plus particulièrement à deux ordres de considérations : l'interprétation de la Genèse et l'étude des premiers homériques. Sans doute il ne peut pas se dispenser de caractériser la nature des livres homériques par le fait que le langage n'est pas à se placer dans une dimension scientifique, mais il ne trouve pas plus



scientifique de répondre à priori sans argument. M. Gladstone mettra alors dans de longs développements ses interprétations du rôle de la création dans la Genèse et surtout dans sa vue des hommes humains qui se sont avec les éléments les mieux accessibles des sciences naturelles modernes.

Toutefois M. Gladstone est encore plus helléniste qu'arabiste. Il a publié en 1838 des études sur Homère et l'âge homérique, qui ont été de la véritable nouveauté. Il ne les remaniera plus ; mais il est encore après cinquante ans, toujours lui qu'il y a vingt-cinq ans, qu'un grand nombre de descriptions et de traits des poèmes homériques ne peuvent s'expliquer que par l'action d'une pensée historique avec les traditions des Hébreux. A ces yeux, c'est aller à l'encontre de la science de vouloir expliquer le mythe homérique par un simple appel aux mythes sémites ou indiens. Les dieux de l'Olympe, deux Homères, ne sont nullement notifiés. Quelques-uns l'ont fait dans l'autre système, mais, en restant dans l'Olympe grec, ils ont perdu ce caractère. Il est faux, en outre, de chercher à établir le caractère des deux grecs par l'étymologie. Que penserait-on de son histoire de l'arabe qui, pour reconnaître la nature et le rôle des poètes dans notre société, s'appuierait sur l'étymologie du *caid* et les présenterait comme les plus âgés parmi nous, ou de celui qui, reconnaissant l'identité sémitique des mots *devenir* et *deux*, prétendrait que nous ne sommes pas avant de voir quelques-uns de nos légendes avant de partir ? La théorie des mythes sémites ne saurait résoudre la question de l'origine des religions. M. Gladstone, qui se plaint à plusieurs reprises que M. Albert Reville lui ait prêté des opinions qu'il n'a pas, admette tout de même que l'identité sémitique n'est en détail, au titre qu'il a publié en 1878 sous le titre *Judaicae Religio*.

L'article de M. Gladstone, comme tout ce qui sort de sa plume, a fait grand bruit en Angleterre, et les journaux du continent ont même été presque tous mentionner cette intervention de l'illustre homme d'état dans un domaine dont on pourrait le croire bien éloigné dans les circonstances actuelles. M. Albert Reville était en liche au moment où l'article fut publié, et ce n'est qu'au commencement de décembre qu'il a eu connaissance de l'attaque dirigée et imprudemment contre ses *Prolegomena*. Il publia le premier jour une réponse à M. Gladstone, qui nous avertisse des honneurs d'accueil dans cette revue, et nous n'avons pas craint d'entamer dans nos colonnes une discussion qui, par tant de points, devra nécessairement toucher aux sujets dogmatiques les plus délicats.

Des le mois de décembre la *Nineteenth Century* publia déjà deux répliques à M. Gladstone, signées des noms les plus autorisés. M. Huxley, l'ennemi naturaliste, dans un article intitulé : *Les Interprètes de la Genèse et les Interprètes de la Nature*, a pris la plume pour rétorquer, avec toute la compétence qui lui appartient, l'opinion de M. Gladstone sur la connaissance de l'origine de la création selon la Genèse et de l'ordre des créations selon les sciences naturelles modernes. Il n'a pas de peine à montrer le désaccord après les affirmations de

ses deux attaches et profondément distinctes. Son article se termine par quelques développements sur la profonde antagonisme entre la religion et la science sur le compte duquel il l'a déjà inutile fois expliqué. D'après lui — et M. Raville ne dissimule sans doute pas cette manière de voir — un pareil antagonisme n'existe que là où l'un nous présente, sous le nom de religion, des notions dogmatiques sur la nature des choses ou l'un d'un sentiment ou d'un principe de vie pleine et vivante.

Dans la même livraison de la *Nineteenth Century*, M. Max Müller publie, en guise de post-scriptum à un excellent article sur les Mythes antiques (voir ci-dessus), une érudite et énergique des principes fondamentaux de la mythologie comparée, que M. Gladstone lui adresse deux attaques sur un son sujet — l'anthropologie plutôt que la théologie mythologique. Jamais il n'a prétendu que tous les dieux ou tous les mythes fussent antiques; il a tout simplement montré qu'une proportion extrêmement considérable de l'anthropologie mythologique est antique, et dans chaque cas particulier il a essayé sa démonstration de provenir, de documents positifs empruntés soit à la comparaison des mythes antiques avec les divers peuples aryens soit à l'analyse philologique des mots qui figurent dans les mythes. Jamais il n'a voulu nier toutes les parties des mythes mythologiques antiques d'une seule et même fois. Mais il maintient que la mythologie compare offre la seule voie qui permette de pénétrer jusqu'aux temps préhistoriques et qu'elle a été pour l'histoire des religions ce que la paléontologie et la zoologie ont été pour les sciences naturelles.

La science des religions se sera probablement grandement enrichie par l'intervention de M. Gladstone; de même on fera-t-elle en avantage d'allier sur les problèmes les plus intéressants dont elle s'occupe, l'attention d'un public nombreux que l'éminent homme d'état captive toutes les fois qu'il lui adresse la parole.

**Un nouvel article de M. Max Müller sur les mythes sociaux.** — Le même professeur d'Oxford publie des leçons qu'il donne le surlendemain de ses travaux philologiques, pendant son voyage en Italie, pour traiter à son tour les questions générales de méthode et de principes en mythologie comparée. Son récent article sur les « Mythes antiques » dans la *Nineteenth Century* livre de décembre commence par une introduction aux philologues sceptiques qui se refusent à comparer des mythes aryens avec des mythes non aryens. Au devant de la communauté de langage chez les peuples aryens il y a la communauté de la nature humaine dans toutes les races. De même que pour apprendre à connaître la vraie nature et la vraie origine du langage, il faut étudier aussi bien les langues non aryennes que les langues aryennes, de même pour se rendre compte de la formation et de l'évolution des religions il faut étudier et comparer celles-ci dans toutes les parties du monde.

L'universalité des phénomènes religieux, de la croyance à l'idée même dans le sens de : « ce qui est au-delà du fini ou du sensible » est un fait que la science



des religions établies avec certitude. Mais à mesure qu'elle ouvre le champ de ses recherches, à mesure aussi elle rencontre avec impatience croissante il y a des similitudes nombreuses dans les mythes, certains des symboles et des pratiques, même les plus lointains. Quelques-uns ces analogies peuvent être ramenées à une source historique commune ; mais la plus souvent, nous sommes obligés de reconnaître, de l'aveu de M. Max Müller, qu'il y a quelque chose dans la nature même du langage qui favorise le développement de l'imaginatif dans les mythes. Il faut, en effet, reconnaître formellement que tous mythes et tous légendes ont été, à l'origine, l'expression incompréhensible d'une pensée intelligible. Plus tard, les hommes ayant cherché de sens, le mythe s'est formé.

Pourquoi, se demande M. Max Müller, faut-il renoncer du ce que Rome raconte ses enfants et les rend après les avoir élevés, que ce mythe remonte à une époque où ces enfants n'avaient ni leur enfants et les rendaient ? Poursuivons de parallèles suppositions pour expliquer des expressions telles que : avoir une histoire ; digérer un affront ; acquiescer une fortune ?

La méthode de l'Institut de M. Max Müller est de montrer que les méthodes rigoureuses appliquées par la philologie comparée à l'étude des mythologies aryennes, doivent être abondamment également dans l'étude comparative des mythologies non aryennes, et que, sans méconnaître de ces similitudes, l'étude comparée du champ de la mythologie comparée demandent par les méthodes de l'école anthropologique ou par les folk-loreistes se trouvent aboutir qu'à d'extraordinaires résultats. Bien plus, l'œuvre et déjà les travaux entrepris dans ces mythologies approuvent d'évidentes confirmations aux conclusions formulées dans le domaine des mythologies aryennes. Ainsi les mythes antiques se retrouvent partout, dans les religions de l'Égypte étudiées par M. Le Page Rönard, dans les religions du Mexique et du Pérou étudiées par M. Albert Gervais, voire même dans les religions des sauvages. La fin de l'article est consacrée à mentionner l'œuvre de l'ethnologue de M. Herbert Spencer.

**Publications récentes.** Parmi les ouvrages récents dont nous avons déjà occasionnellement nous avons remarqué :

1° *The light of Asia and the light of the world*, par M. S. H. Kellogg (Londres, Macmillan, 1885 ; in-12 de XVIII et 300 p.). L'auteur, après par l'œuvre de justification du Bouddhisme qui sera de nos jours, a comparé la légende, la doctrine et le morale du Bouddha avec l'Ancien, la doctrine et le morale des livres, et il conclut à l'infériorité absolue du Bouddhisme à tous égards. Il ne croit pas, d'ailleurs, en lui un excellent exemple du christianisme.

2° *Hindooism past and present, with an account of recent Hindu reformers and a brief comparison between Hindooism and Christianity*, par L. Murray Mitchell (Londres, Ind. Tract Soc., 1885 ; in-12 de 290 p., avec index). L'auteur a voulu faire un livre qui fut accessible au grand public et qui servirait notamment de correction scientifique, il a écrit une suite d'introduction aux religions de l'Inde, dans la loi d'étudier les bases à la connaissance des documents au-

quant à la filat religieuse autour des Hindous. Cependant il ne s'occupe pas du Bouddhisme, car si même il se borne à mentionner la lutte du Bouddhisme contre le Hinduisme. En terminant, l'auteur établit une comparaison entre les religions de l'Inde et le Christianisme, en montrant ainsi l'apparition de ce dernier. L'ouvrage de M. Murray Mitchell se lit facilement. Il pourra rendre des services à ceux qui n'ont aucune connaissance du sujet plutôt qu'à ceux qui ont le temps et les capacités voulues pour lire les ouvrages scientifiques des spécialistes.

— **M. A. Lang et M. Paul Regnaud.** Dans l'Académie du 24 octobre, M. A. Lang a relevé l'étymologie proposée par notre collaborateur, M. Paul Regnaud, pour le nom d'Asie dans cette Revue (XII, 1, p. 39 et suiv.), pour mettre les étymologues en garde contre l'incertitude des résultats obtenus par l'application de la méthode philologique à la mythologie comparée. Il expose l'étymologie proposée par M. Regnaud à celles de MM. Max Müller, Bergaigne et Whistler. Nous soulignons fort qu'aucune partie des méthodes utilisées pour un tel exemple de conclusions émoussées entre les savants les plus compétents, sans qu'il soit nécessaire d'en valoir que leur méthode scientifique est mauvaise.

— **Une nouvelle Revue.** On annonce la publication d'une nouvelle revue anglaise, *The Indian Quarterly Review*, à la Librairie Finlay et Unwin, sous la direction de M. D. C. Boulenger. Elle sera entièrement consacrée à l'étude des questions concernant l'Asie et l'Extrême-Orient. Elle s'occupera surtout des problèmes politiques, mais elle publiera aussi des documents sur les races, les langues, les mœurs et les croyances de l'Asie.

— **Un index de revues asiatiques.** M. Carletti, professeur à l'Université libre de Bruxelles, annonce qu'il va faire paraître un index des périodiques traitant asiatiques publiés par les revues qui sont consacrées aux études asiatiques.

— **Une encyclopédie hindoue.** M. S. G. Bulfinch a publié en Angleterre la troisième édition de son « Encyclopédie de l'Inde et de ses habitants » (*The Encyclopedia of India and of eastern and southern Asia, commercial, industrial and scientific*). Les deux premières éditions de cet ouvrage déjà connu, parurent la première fois en 1848, ont été publiées aux Indes où elles ont été largement appréciées. L'auteur a vu son pouvoir de longue années aux Indes; il en connaît toutes les particularités de son. Avec notre livre ne manquera pas de nous un panorama des détails sur la commerce, l'industrie, les mœurs, les coutumes et les pratiques de l'Inde hindoue.

**SUISSE.** — **Conférences sur l'histoire des Religions.** La section française de la Société Générale des Missions, s'efforçant à rendre l'histoire pour les nations dans les carrières jusqu'au étranger à son intérêt, lui donner ont lieu dans la ville fédérale non seule de nombreuses sur l'histoire religieuse des peuples peuples africains, les Hindous, les Chinois, les Japonais.



MM. les pasteurs Häntchi Illi, de Münchenbuchsee, et Furrer, de Zurich, et M. le professeur E. Langhans, de Berne, se sont chargés des plus importantes.

D'autre part, le Département de l'Instruction publique du Canton de Genève a invité M. Jean Ravilly, directeur de la Revue de l'Histoire des Religions, à donner son avis de trois conférences sur les Théories nouvelles sur l'origine des religions, dans l'Aula de l'Université, à Genève.

— **M. Montet sur l'avenir des peuples musulmans.** Dans le troisième volume des « *Études Chrétiennes* » qui vient de paraître en vue du 1<sup>er</sup> janvier 1933, nous remarquons un intéressant article de notre collaborateur, M. Edouard Montet, sur l'avenir des peuples musulmans. M. Montet y a résumé sous une forme, à la fois populaire et scientifique, les conclusions des enquêtes les plus autorisées sur l'état de la civilisation chez les peuples musulmans, et les perspectives que présentent pour l'avenir l'existence croissante du nombre des Musulmans et l'affaiblissement toujours plus profond de leur civilisation.

**RUSSE. — Une secte nouvelle.** Une secte nouvelle vient encore de faire son apparition en Russie. Le trait principal qui la distingue est le système employé pour se mettre en relation avec la divinité. Les sectateurs croient une terre, soit dans l'intérieur d'une de ces maisons de papyrus qui n'ont d'autre piquet que la terre battue, soit dans un jardin; l'un d'eux s'y couche et n'en bouge plus, se condamnant à un jeûne absolu. Toutes les priéres sont faites pour qu'il le puisse le remplir; on va jusqu'à enterrer à côté de la fosse le plus brave des chiens de garde du village, afin que personne ne puisse venir, la nuit, donner à manger au malheureux. Eprouvé par la manque de nourriture, il meurt, croit-on, en extase, et entre en communication avec Dieu ou leur avec les déesses. On comprend aisément qu'en musulmans qui meurt de faim ont pris du délire, ait des hallucinations, et se soit évidemment en pleins moments, très naturels, que la crédulité prend pour des visions et des révélations. Du reste, les marabouts sectaires, qui se considéraient comme des saints, gardent pour eux le contenu des révélations qu'ils prétendent avoir et s'imposent même les étrangers et même leurs sur un silence presque absolu.

— **Mythologie slave.** Il a paru récemment en Russie un ouvrage sur la Mythologie slave de M. Femytina. Il en paraît pas trois de valeur scientifique.

**ASIE. — Le Yagna traduit en Gujarat.** Trois Pères de Bonney ont traduit en Gujarat la tradition française du Yagna et des Gathas par M. de Haas. Les notes explicatives sont également empruntées au savant professeur de Louvain, de même que les dissertations sur la mot « *Avesta* », sur les différentes formes de la religion zoroastrienne et sur les personnages qui figurent dans l'Avesta.

— **Les Brahmanes et la littérature sanscrite dans la Bir-**

**manis anglais.** Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner les intéressantes recherches de M. le Dr Farnham sur l'introduction du joudjivou au Birmanie (A. XI, n° 2, p. 243). Dans un rapport adressé par ce même savant au gouvernement de l'Inde, nous relevons, d'après l'*Atchannag*, de curieux détails sur l'existence d'un certain nombre de brachmanes dans le Birmanie anglais, surtout dans le district de Prome. Il y a là quelques familles de brachmanes qui secrètement l'étude du quimou et qui produisent leur culte domestique selon les prescriptions du *Caritya-Sâtra*. Leurs ancêtres ont immigré de l'Asie centrale à Manipour; au commencement du xix<sup>e</sup> siècle, ils furent amenés par les commerçants de Kailasy, qui professent l'indouïsme quoiqu'ils soient strictement déistes de langage et de race. En 1793, un commerçant fut transporté à Amatapura et à Prome par le roi birman Za-promyathin. On retrouve chez eux les quatre castes. Il n'y a que huit familles de brachmanes vivants d'indouistes qui leur sont affectés en leur qualité de supas et d'antologues. Ils appartiennent à la secte *Chastya* des *Varishman*. Ils possèdent quelques fragments des *Sâtra* et *Yajna-Vedâs*, et ne reconnaissent guère que de deux les deux astres. Ils n'ont pas davantage connaissance du *Mouka* comme législateur. Leur code est le *moitichandrika*, leur grammaire la *diverata-prouka*. Ils ne possèdent que des traductions en Kailasy du *Matâhâtrata* et du *Hâmâyana*.

— **Une nouvelle Revue japonaise.** On annonce de Yokohama l'apparition d'une nouvelle revue japonaise intitulée *Naichigo Janki* (Les Melanges bouddhiques). Comme le titre l'indique, cette revue est destinée à propager le bouddhisme.

— **Les publications du centenaire de la Société asiatique du Bengale.** Il y aura bientôt deux ans que nous annoncions à nos lecteurs la célébration, par la Société asiatique du Bengale, du centième anniversaire de sa fondation (1884, t. IX, p. 254). Cette société, la doyenne de toutes celles du même genre, a voulu qu'il existe un souvenir durable de la fête qu'elle a célébrée le 15 janvier 1884. A cet effet, elle a tenu dans une publication exceptionnelle, sous le titre de *Centenary Review of the Asiatic Society of Bengal* (Calcutta, 1885), trois tomes où son histoire et les principaux traits de son activité sont racontés de main de maître. Le Dr Rajendralal Mitra s'est chargé de recueillir l'histoire de la Société; le Dr G. Buzak a raconté les principaux résultats auxquels elle a abouti dans le domaine de l'archéologie indienne, tandis que le Dr Bose résumait ce qu'elle a fait pour les sciences naturelles. Deux appendices contiennent des notices épigraphiques, et un sommaire de plus de cent pages, parfaitement disposé, permet de se faire une idée de l'ensemble des travaux qui ont été publiés dans les 747 livraisons éditées par la Société de 1788 à 1884. Pour avoir un aperçu de la masse énorme de documents que les auteurs de la *Review* du Centenaire ont été capables d'utiliser, il suffit d'observer que les publications périodiques de la Société comprennent de plus de cent forte volumes.





[illegible][illegible]

Tout cela avait duré une demi-heure, et après un luge de temps laid, le bébé, bruni par l'air sec, avait revêtu d'une riche robe d'hiver, et d'argent d'un collier de perles et un bracelet d'or, trénaient à la table d'ivoire. Il avait pu se lever et se promener. Et sur cette occasion, le bébé avait été autorisé à se lever et à se promener à deux mètres au sol. L'espèce humaine du monde lui avait été présentée : le bébé avait vu un grand homme en robe de chambre et un grand homme en robe de chambre et un grand homme en robe de chambre et un grand homme en robe de chambre.



La science moderne ne peut entièrement expliquer ses faits. Il est évident que les faits s'opposaient aussi à se laisser expliquer. D'autre part, il y a dans nos églises des exemples de liturgies abondantes qui durent plusieurs mois. Mais comment expliquer ce qui paraît humainement — pendant un laps de temps considérable, et même après avoir réduit au minimum ces fonctions vitales — se passer absolument d'art, de courtoisie et de bonhomie ?

---

# DEPOUILLEMENT DES PERIODIQUES

## ET DES TRAVAUX DES SOCIÉTÉS SAVANTES<sup>1</sup>

**I. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.** — *Séance du 23 octobre.* M. Dumoulin rend compte des dernières fouilles qu'il a dirigées à Delphes. Il a déterminé l'emplacement des postes, reconstitué le tracé de l'enceinte et des voies d'accès du sanctuaire d'Apollon. Il a constaté qu'au moyen âge une véritable ville s'était formée autour des établissements religieux et militaires des hospitaliers de Saint-Jean. Il a recueilli de nombreuses inscriptions, pour la plupart du 3<sup>e</sup> et du 4<sup>e</sup> siècle. — Dans cette même séance M. Jules Girard a présenté la seconde édition de la *Mythologie de la Grèce antique* par M. Bouchard. — *Séance du 30 octobre.* M. Léon Humez signale des fragments de marbre rupestre des Galates de Béotie, et fait observer que l'action continue de la mer désagrége les fragments de cette pierre, les roule et les polit. Il se croit autorisé à faire la supposition que les statues chalcidiques fabriquées dans cette pierre et trouvées à traverser provenaient du golfe Atolique ou de la Mer Rouge. Ainsi se trouverait justifiée l'interprétation de certaines inscriptions chalcidiennes, on les assignerait l'usage que la pierre dont la statue est faite a été apportée de loin, par mer. — *Séance du 4 novembre.* M. Humez présente les ouvrages suivants : *Nouvelles études sur l'épigraphie du Yémen*, par MM. Joseph et Hartwig Durrand; *Études sur l'histoire religieuse de la Syrie impériale romaine*, par M. L. F. Blau; — M. Le Blaut présente le tome VIII de la traduction du *Talmud de Jérusalem*, par M. Moïse Schwab.

*Séance du 13 novembre* (Séance publique annuelle). M. Desjardins, président, ouvre la séance par l'éloge des académiciens qui sont morts dans le courant de l'année, MM. Paulin Paris, Léon Humez et Egger. Il analyse ensuite les mémoires qui ont été présentés aux divers concours et proclame les prix. Voici les noms et les œuvres des lauréats qui ont traité des questions touchant à l'histoire religieuse : M. Tardieu a obtenu la première des trois médailles décernées aux auteurs qui ont étudié les Antiquités de la France, pour son *Histoire des Antiquités des anciennes églises et communautés monastiques de Paris*. La première mention honorable a été accordée à M. Pellissier, pour son livre intitulé : *Notes sur les livres liturgiques des évêques d'Autun, Chalon et Mâcon* (Paris,

<sup>1</sup> Nous nous bornons à signaler les articles ou les communications qui concernent l'histoire des religions.



(1863, in-8°). — M. Louis de Béthizy a obtenu le prix Stanislas Julien pour son *Histoire des dynasties chinoises du Japon, traduite en chinois et du japonais* (Paris, 1864, in-8°).

Cette année même seigne M. Wailly, secrétaire perpétuel, a donné lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Prevost du Longueville, et M. Le Gouz a présenté, aux vœux sur le Christianisme aux vœux des pères jésuites dans la Brève politique et littéraire du 21 nov.].

Séance du 20 novembre. Sur la proposition de M. Bergaigne, l'Académie décide que le manuscrit qui sera à sa disposition par M. de launay-Lacaze sera déposé à la Bibliothèque Nationale. — M. Ravaisson annonce que la Musée du Louvre possède des à présent une collection de terres cuites provenant des fouilles faites à Myrrhine par les membres de l'École d'Albanie. L'acquisition incontestable de ces pièces, et surtout sous les yeux des experts, permet de fonder une série des règles de critique pour juger la valeur et l'authenticité d'autres productions analogues. M. Ravaisson, après avoir fait cette communication, indiquant la seconde lecture de son mémoire sur les *Fosses relatives à la légende d'Isidore*. — Dans cette même séance M. Wailly présente un livre de M. J. van der Grinten : *Komis de mythologie et de philologie comparée*.

Séance du 27 novembre. M. Le Blant envoie de la part d'un religieux bernabite, le P. de Feis, l'emprunt du charbon d'un amoncelé et se trouve dans un ouvrage pale de la rigueur jacobine sur la vie d'Antoine. M. Le Blant envoie l'opinion des archéologues qui ont vu dans cette représentation un type païen des amants. Il y reconnaît l'image de la Vierge catholique. — M. Ravaisson termine la lecture commencée dans la précédente séance. — M. Michel Bréal présente le premier fascicule des *Inscriptions antiques du Canada*, recueillies par M. Aymard et publiées par MM. Barth, Bergaigne et Doucet dans la collection des *Notes et extraits*. L'importance de cette publication est telle, elle est attendue avec une si grande impatience, que M. Bréal exprime le vœu de la publication anticipée de ce fascicule, avant celle du volume des notices auquel il appartient. La mission de M. le capitaine Aymard, entreprise avec les missions de l'Académie a produit des résultats qui dépassent les plus hautes espérances. Les exemplaires en latin d'inscriptions dépassent le nombre de trois cents et portent sur des périodes qui s'étendent du commencement du 17<sup>e</sup> jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Elles proviennent non seulement du Canada, mais aussi par une part du Laos et des provinces voisines au sud du Laos. Elles jetent un jour précieux sur l'histoire de l'Inde, car c'est la première fois que l'on rencontre des documents datés avec précision relative à la civilisation indienne.

La collection recueillie par ces inscriptions est, en effet, toute indienne. Il reste des documents païens qu'on ne trouve pas en Canada au sud du Laos-Vietnam considérés comme deux uniques ou deux personnes. Allons en appeler que dès le 17<sup>e</sup> siècle la Mandchourie avait la publication dans ce pays et qu'il y avait même déjà plusieurs années, par exemple, de la bibliothèque française.

des malades dans leurs veaux qui attendaient à son arrivée. Ces considérations ont de même à modérer le mouvement vers qui tend à régner beaucoup trop les principes énumérés de la littérature et de la civilisation indienne.

M. Breda nous a fait connaître la méthode suivie par M. Hertz spécialement chargé de la rédaction de ce premier fascicule. C'est, dit-il, un modèle d'épigraphie orientale et générale à la fois, qui, au même que l'entreprise a été faite par M. le capitaine Aymonier fait le plus grand honneur à la science française.

Après de 4 dernières (comptes rendus) reproduit d'après aussi du journal le « Temps » M. Bergaigne commente une note sur les inscriptions chinoises recueillies par le capitaine Aymonier, vers la fin de ce volume. On voit qu'il avait entrepris cette année l'exploration du Yunnan, les provinces qui ont occupé le pays tout entier, mais il avait déjà pu constater une multiplicité d'inscriptions dans les provinces de Hoch-Touan, de Khouk-Hou, de Phou-Yen, de Kou-Hou. Ces provinces ont fait partie centrale du royaume de Tchouan au temps du grand Marco Polo. Il a remonté jusqu'au Tsinan, d'où les dévoués sont venus pour recueillir peu à peu toute la côte orientale de l'Indo-Chine.

Ces inscriptions ont été recueillies dans la civilisation chinoise du Tchouan et l'exploration dans ce royaume de différents rois bouddhistes, principalement du 7<sup>e</sup> siècle et d'un bouddhisme passé au bouddhisme amine du Cambodge. Elles sont écrites les uns en caractères, les autres dans une langue ancienne de la langue chinoise, mais encore aujourd'hui dans la province de Hoch-Touan, elles sont gravées en un alphabet indigène de l'Inde du Sud. Elles ont même les noms d'une époque de 1014, tous terminés en 1014 et des dates d'été de 1014 à 1014 du 1014 (1014 à 1014 de notre ère). Presque, une date, une époque, une époque plus ancienne et pouvant remonter au 1014 de notre ère, peut-être même au 1014.

Les données historiques y sont plus précises que dans les inscriptions du Cambodge, elles ont d'ailleurs une importance qui donne une importance de l'époque, non pas à part dans l'épigraphie du moyen âge indien. Le Tchouan était souvent en lutte avec les rois de Tsin, de Khouk-Hou, de la Chine et de l'Asie. Les inscriptions mentionnent des renseignements précieux sur les relations guerres, particulièrement sur les expéditions militaires des Tsin, qui dominaient en Chine dans le 1014 de notre ère. Elles prouvent que le nom de Tsin, donné par les Tchouan aux Annamites, est bien l'ancien nom donné aux Chinois par les Indiens et remonte à des sources venant spécialement du Nord-Ouest. Enfin, plusieurs inscriptions, datées de 1014 (1014) et des années suivantes prouvent le nom de Sogdianus, correspondant exactement à celui du roi qui, d'après les annales chinoises, devint l'empereur de Khouk-Hou, en 1014, et fut connu de Marco Polo. Quelques-uns ont même mentionné des dates chinoises, comme les 1014, il y en a un autre auteur qui fut appelé à un fait qui se serait passé 1014,000 ans avant l'époque où fut gravée l'inscription. Ces dates chinoises abondent dans les livres anciens de l'Inde.



Séance du 11 décembre. Le ministre de l'instruction publique adresse une copie du rapport du directeur de l'École de Rome relatant les travaux des membres de cette École. M. Fabre continue et va achever ses recherches sur la *Libra Communis* et les archives pontificales à l'époque du grand schisme. M. Langlois travaille au dépouillement des *Regestes de Nicolas IV*. M. Pénin étudie les manuscrits à miniature du fonds latin de Vercen. Le rapport se termine par l'inspection des travaux des membres du premier année, MM. Aubry, Deschamps et Villanet.

**II. Journal Asiatique.** — Août-octobre : P. G. Moynier. Sur une mission de comte de Champollion. — 2<sup>e</sup> F. Scherzer. Tchang-tou-tou, mission sur la Corée par un Coréen autographe, traduit pour la première fois du chinois. — 3<sup>e</sup> J. Halévy. Essai sur l'origine des coutumes indiennes. — 4<sup>e</sup> A. Bergaigne. M. Ludovig et la chronologie du Hig-Vehn. — 5<sup>e</sup> L. Fier. La vie et les œuvres d'Allegre de Coona du Koro.

**III. Revue critique d'histoire et de littérature.** — 25 août : Maurice Jérome. Étude sur le protestantisme à Metz et dans le pays messin (Mises françaises pour le docteur) compte rendu. — 7 décembre. G. Lacour Gayet. Paul Affard. Histoire des persécution pendant les deux premiers siècles d'après les documents archéologiques.

**IV. Revue Historique.** — Novembre-décembre : H. Plessier. La responsabilité de la révolution de l'Édit de Nantes.

**V. Journal des Savants.** — Octobre : 1<sup>er</sup> Alfred Maury. Les anciennes villes du Nouveau-Monde (voir la suite en cor. — 2<sup>e</sup> Barthélémy St-Hilaire. L'âme et les Indiens. — Novembre : Bourcier. Epistémologie romanesque inédite.

**VI. Revue Archéologique.** — Septembre-octobre : P. P. Baudet. Cœuvres Roman. pseudopigraphie. — 2<sup>e</sup> H. Gaudet. Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue (conclusion et récitation des objections). — 3<sup>e</sup> André Lemaître. Lettre supposée de Mahomet IV à Léopold I, empereur d'Allemagne et réponse de ce dernier.

**VII. Revue des questions historiques.** — Octobre : L'abbé Bouais. La persécution des chrétiens de Rome en l'an 84. — 2<sup>e</sup> L'abbé F. Van-Gendard, St Bernard et la seconde croisade. — 3<sup>e</sup> Dom Guérin. Récit, Histoire de Cordoue et ses vicissitudes d'après un manuscrit de l'abbaye de Marciennes.

**VIII. Revue des Deux-Mondes.** — 1<sup>er</sup> novembre : Gaston Roussier. Étude sur Sicile.

**IX. Revue Chrétienne.** — 10 octobre : Fr. Plessier. La révolution de l'Édit de Nantes.

**X. Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux.** — 1865. N<sup>o</sup> 2 : P. E. Doria. Origine de l'unité des Fêtes Bodéniennes. — 3<sup>e</sup> H. Maunier. La déesse d'Eleusis. — 4<sup>e</sup> L. Lemaître. Notes de mythologie grecque.

**XI. Revue des langues romanes.** — XXVII. N<sup>o</sup> 1 et XXVIII. 1 :

**I.** *Chalcedon*. — Sur Marc Macédoine dans la littérature grecque (suite). —  
**2.** *Constantin*. Les penes de les robes mais.

**XII.** *Bulletin épigraphique*. — N° 1 : *Saxe*. Le ditant Lake.

**XIII.** *Revue de Géographie*. — *Numéro* : *Asie*. Le ditant Lake.

**XIV.** *Revue politique et littéraire*. — 21 novembre. *Edmond Le*  
*ditant*. Le ditant Lake aux prus des jadis.

**XV.** *Revue des études juives*. — *Octobre-Décembre* : 1° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 2° *Hild*. *Topo*  
*archéologie* (suite). — 3° *Israël* (suite). *Israël* (suite). — 4° *Salomon* (suite).  
*Israël* (suite). *Israël* (suite).

**XVI.** *Mémoires*. — 5 novembre : 1° *Jean* (suite). *Israël* (suite). *Israël* (suite).  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 2° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 3° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 4° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite).

**XVII.** *La Révolution française*. — 11 octobre : 1° *François* (suite).  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 2° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 3° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 4° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite).

**XVIII.** *Revue de Belgique*. — 15 novembre : 1° *Philippe* (suite).  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 2° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 3° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 4° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite).

**XIX.** *Revue de l'instruction publique en Belgique*. —  
 1871-72. *Godard* (suite). *Godard* (suite).

**XX.** *Le Musée*. — 11, 5 : 1° *van* (suite). *van* (suite). *van* (suite).  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 2° *E. Beauvois*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 3° *E. Beauvois*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 4° *E. Beauvois*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite).

**XXI.** *Academy*. — 17 octobre : 1° *A. Lang*. *A. Lang* (suite). *A. Lang* (suite).  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 2° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 3° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 4° *J. A. Hild*.  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite).

**XXII.** *Athenæum*. — 17 octobre : 1° *H. B. B. B. B.* (suite). *H. B. B. B.* (suite).  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 2° *H. B. B. B.*  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 3° *H. B. B. B.*  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite). — 4° *H. B. B. B.*  
 Les Juifs à Rome durant l'empire et la littérature (suite).



**2°** Edward R. Rieuken. The Pyramid mummy in the Ashmolean Library (correspondance de la correspondance entre M. de la Haye et M. de la Haye). — 14 November. J. Wellhausen. Prolegomena to the history of Israel. — 1. Ebersheim. Prophecy and history in relation to the Messiah (correspondance de la Haye et M. de la Haye). — 20 November. J. Neuhauer. Nabo in Canaan (rapportement historique de Nabo, le dieu-protecteur, et du monde cananéen).

**XXIII. Edinburgh Review.** — No 332 : 1° The faith of Iran. — 2° The revised version of the Old Testament.

**XXIV. Contemporary Review.** — Décembre : Mary F. Wilson. The story of the Bible.

**XXV. Nineteenth Century.** — Voir notre Chronique.

**XXVI. Scottish Review.** — Octobre : 1° York mystery plays. — 2° Scottish catholics under Mary and James.

**XXVII. Dublin Review.** — Octobre : Dr Harder. The so-called sacred books of China.

**XXVIII. China Review.** — III, 6 : 1° Parker. Contributions towards the topography and ethnology of Central Asia (1<sup>re</sup> partie). — 2° Kien-tse from the Peking Tientsin route. — 3° Edkins. Chinese early mythology.

**XXIX. Indian Antiquary.** — Septembre : 1° Belated. Boudha lama. — 2° Grosvenor. A summary of the Alas Kham.

**XXX. The Orientalist.** — II, 1 et 2 : 1° Wymore. Episodes from the Mahabharata. — 2° Avery. The religion of the aboriginal tribes of India. — 3° Tamil folklore. — 4° Phillips. Folklore of the Sinites. — 5° Parker. 7° Sinites folklore. — 6° Neil. Lanka. — 7° Farnsworth. Translation of the Iliad. — 8° Sanskrit Poems (13 et 14).

**XXXI. Journal of the Anthropological Institute.** — IV, 2 : 1° Read. Exhibition of ethnological objects from the Azores (Northern Azores). — 2° Garson. On the inhabitants of Terra del Fuogo. — 3° Lefevre. The Kadipe Semblers or ancient sacrificial dances of the north-west tribes of Canada. — 4° Frensch. Quadrilateral constructions at Mau-Pochai-on Uien and Mau-Ty-ou near Canton. — 5° Latta. A list of some diseases and tumors in Hungary. — 6° Kerry-Nichols. The origin, physical characteristics and manners and customs of the Miao-see.

**XXXII. Historische Zeitschrift.** — LV : v. Pfaff-Hardner. Paläontologie in Österreich.

**XXXIII. Zeitschrift für Ethnologie.** — III, 4 : 1° Gröning. Über die Götter und heiligen Tempel der Uda agadja (Hajaten) von Süd- und Ost-Indien. — 2° Schwarz. Die Vermählung der Wandalen mit den Gothen. Ein hochgermanischer Mythos.

**XXXIV. Mittheilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhmen.** — XIV, 3 : Jersch. Ueber die Vermählung der Wandalen mit den Gothen, Polen, Ungarn, und Kambien in verpflanzung.

**XXXV. Literaturblatt für orientalische Philologie.** — II. 1 et 2: J. Hoff, *Leitographie* (in pers. — pers. 100 et 100).

**XXXVI. Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins.** — VIII, 2: 1<sup>o</sup> Kautsch, Ein Brief des Hauptpastors der Synagoge zu Aush mit dem Namen. — 2<sup>o</sup> Stern, Neue neue alten arabischen Klärten auf dem Gileberg und die dieselben aufgefundenen Inschriften. — 3<sup>o</sup> Ueber die angebliche Aufdeckung der Tübinger Kirche. — 4<sup>o</sup> Stern, Neue entdeckte Felseninschriften bei der Grabstätte in Jerusalem. — 5<sup>o</sup> Friedrich v. Meissner, Die Jerusalem über des Friedland Schloss von Köppling und Karl Göttinger auf Niederrhein. — 6<sup>o</sup> Götze, H. Clay Trumbull's Kadesh Barnea.

**XXXVII. Baltische Studien.** — N<sup>o</sup> 4: 1<sup>o</sup> Altmann, Die 8<sup>te</sup> Laurontium Bruderschaft der Träger in Stettin. — 2<sup>o</sup> v. Kälmer, Das Kelchbuch von Sülzungen.

**XXXVIII. Archiv für Literatur und Kirchengeschichte des Mittelalters.** — I, 2 et 3: 1<sup>o</sup> Dörfler, Die Constitutionen des Papstgeregismus vom Jahre 1233. — 2<sup>o</sup> Ehrle, Zur Geschichte des Schatzes, der Bibliothek und des Archivs der Pabst im XIX<sup>ten</sup> Jahrhundert (in.). — 3<sup>o</sup> Harnisch von Harnisch, — 4<sup>o</sup> Die Sentenzen Althaus und die Bearbeitungen seiner Theologie vor Mitte des XII<sup>ten</sup> Jahrhunderts.

**XXXIX. Beweis des Glaubens.** — September-October: Wiffmann, Karl Otfried Müller (in.).

**XL. Zeitschrift für katholische Theologie.** — III, 4: 1<sup>o</sup> Geyer, Das römische Sacramental und die kirchlichen Reformen im VI<sup>ten</sup> Jahrhundert. — 2<sup>o</sup> Funt, Die moderne Priesterschaft.

**XLI. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie.** — XLIX, 1: 1<sup>o</sup> A. Hüpfeld, Der Ursprung des Kataklysmus. — 2<sup>o</sup> Johannes Brucke, Apollinaris in den Anfängen des Neuen. — 3<sup>o</sup> Fr. Geyer, Leonid, Basilid von Syllia. — 4<sup>o</sup> A. Hüpfeld, Vom menschlichen Evangelium. — 5<sup>o</sup> R. Geyer, Kallist's Reformen auf Johannes Neutaten. — 6<sup>o</sup> Fr. Geyer, Beiträge zur biblischen Theologie.

**XLII. Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft.** — V, 2: 1<sup>o</sup> R. Geyer, Die Zukunft des Monarchismus nach den Synoptikern (1<sup>er</sup> article). — 2<sup>o</sup> Nögen, Das angebliche Papyrusfragment eines kaiserlichen Urkatalogs. — 3<sup>o</sup> Schärer, Was Geyer in Ferrara.

**XLIII. Sitzungsberichte der K. Akad. d. Wissenschaften zu Wien.** — (Philos. hist. Klasse) CLX, 2: 1<sup>o</sup> Harnisch, Ueber die Nischenmengen. — 2<sup>o</sup> Malinow, Pseudohistorische Studien (2<sup>er</sup> art.).

**XLIV. Globus.** — N. 14: 1<sup>o</sup> Garmel, Aus dem südlichen Indien (eine der 2<sup>ten</sup> Ausgabe). — 2<sup>o</sup> Rötger, Die Kulauf auf Java (1<sup>er</sup> partie). — 3<sup>o</sup> August Krell's Wissen. — N. 15: 1<sup>o</sup> Kugela, Der Johannistag in Russland. — 2<sup>o</sup> Das Strohhaus am Ende des Jarcha.

**XLV. Bullettino di Archeologia cristiana.** — 4<sup>o</sup> serie, 2<sup>o</sup> anno.



N° 2 et 3: 1° La recente escavazione nel punto inferiore del cimitero di Priscilla. — 2° Frammento di *Isidore* «*Itin*» adornato di lampini bibliche inserite nel testo. — 3° Agostino, *sermone* a la sua madre Felicitas, martiri sotto Nerone.

**XLVI. La Civiltà cattolica.** — N° 547: La storia di Mosca, ex di Mosca.

**XLVII. Nuova Antologia.** — N° 19: Marquetti. Il culto mitologico in Roma.

**XLVIII. Rivista di filosofia scientifica.** — IV. 5: *Leibniz*. Antichità filosofica del Cristianesimo primitivo.

**XLIX. Archivio per lo studio delle tradizioni popolari.** — II. 3: 1° *Costa*. Tradizione relativa a Soriano, et origine similare. — 2° *Filla*. Il gioco del serpente. — 3° *Bondani*. Alcune fiabe popolari di S. Minato al Tevere. — 4° *Reyran y Ariz*. Tradizione popolare catalana, inedita. — 5° *Schellat*. La mort en voyage légende catalane de la Haute-Occitanie.

**L. Theologisch Tijdschrift.** — November: 1° J. G. de Haas-Schaffer. Is Joff een speculatie van 1 jaar 400 vóór Christus? — 2° H. V. Meyboom. De leer der twaalf Apostelen (suite et fin).

# BIBLIOGRAPHIE

## Généralités.

*A. van der Gheyn*, Essais de systématique et de philologie universelle. — Bruxelles, Gombert, 1885.

*M. Wiedler*, Das Uraltenglische mit seinen Gruppen. — Berlin, Deussner, 1885.

*C. F. Römer*, Christianity before Christ or prototypes of our faith and culture. — In-8, 1885.

## Comptes-rendus.

*Edw. Bergen*, Les registres d'Henri IV, 7<sup>e</sup> fasc. — Paris, Thorin, 1885, gr. in-8.

*Elie Mérie*, Mémoires de M. Emery et de l'Église de France (1732-1811). — 2 vol. in-4 de XIV-400 et 500 p. Paris, Victor Palmé, 1885.

*Ernest Gosselin*, Alphonse Gosselin fils, Étude biographique. — 1 vol. in-8 de XI et 561 p. Paris, Fischbacher, 1885.

*Jules Delaborde* (Gentil), François de Chastillon, comte de Coligny. — Paris, Fischbacher, gr. in-8, de 501 p.

*Mémoires de Bénédictine*, chef Camille, pasteur du doct et religieux, d'après des documents inédits. — Paris, Fischbacher, 1885, in-8 de XLIX et 112 p.

*V. F. Vailant*, Notes Bénédictines, la Révolution de l'Édit de Nantes dans le Bénédictin, le Calvaire et les pays ennemis et reconquis. — Bénédictin-Paris, Simon-Denis, 1885, in-8 de 78 p.

*A. Guillet*, Les Actes de la Révolution à Genève. — Genève, Clermont, 1885, in-12 de 175 p.

*H. Fautel*, Sources de la Révolution de l'Édit de Nantes, 1685. — Lausanne, Bidel, 1885, in-12 de 152 p.

*F. Sauter*, Die Hugonoten und das Edikt von Nantes. — Berlin, Kuhn, 1885, in-8 de V et 312 p.

(1) En dehors des nombreux ouvrages mentionnés dans la Chronique et dans le Dépouillement des Péroratoires.



Aug. Eberard. Christian Ernst von Brandenburg-Saynau. Die Aufhebung reformirter Flüchtlingsgemeinden in ein lutherisches Land, 1695-1712. — Göttingen. Barthelmann. 1885. in-8 de VIII et 189 p.

A. Baum. Zwingli's Theologie, ihr Werden und ihr System, 1<sup>re</sup> ed. — Halle. Niemeyer. 1886. in-8 de VIII et 543 p.

Joh. Wycliffe. Tractatus de civili dominio, liber I. Now first edited from the original ms. at Vienna by H. L. Poole. — Londres. Trübner. 1885. in-8 de XXXIV et 460 p.

Willy Berger. Heinrich VIII von England und die Geis in den Jahren 1525-1529. — Göttingen. Calvar. 1885. in-8 de IV et 50 p.

J. Harris. The first three christian centuries. — New-York. Nelson. 1884. in-12 de 230 p.

C. F. Keil. Commentar ueber den Brief an die Hebräer. — Leipzig. Dörfling 1885. in-8 de 420 p.

W. Beyerling. Das Leben Jesu, I et II. 1. — Halle. Beyer. 1885. in-8 de VII, 451 p. et 80 p.

A. Tappertstein. Auszubildende Nachrichten, oder das Apokryphen ueber die Geburt, Kindheit und das Leben von Jesu und Maria. — Paderborn. Schöningh. 1885. in-8 de 80 p.

H. W. Bush. Life and times of Chrysostom. — Londres. Tract Soc. 1885. in-8.

J. Eckstein. Die Älteste Schilderung vom Fegfeuer des heil. Patricius. — Halle. Niemeyer. 1885.

J. Schickel. Das Evangelium des M. nach dem griechischen Codex vaticanus Theodori imperatoris petropoliensis von dem IX Jahrhundert. — Christiania. Dybwad. 1885.

H. Zellerbach. Notes sur la Bible de Bezaux et Josephat, accompagnées d'un traité du texte grec et des versions arabes et éthiopiennes. — Paris. Maisonneuve. 1906. in-8 de 166 p.

H. P. Cameron. History of the English Bible. — Londres. A. Gardner 1885. in-12 de 192 p.

G. Richter. Das Symbolum apostolicum. — Strassburg. Trübner et Witz. 1885. in-8 de 32 p.

G. Casalière. Les Allégories, leurs origines; action de l'Eglise au VII<sup>e</sup> siècle, par M. Fabre Dumis. Étude bibliographique. — Montpellier. Grasset. 1885. in-4 de 25 p.

D. Lerroux. Le poète S. V. Portinari. — Paris. Oudin. 1885. in-18 de IX et 206 p.

E. de Schaevoitz. The history of the church known as the Eastern Eastern, or the unity of the brethren founded by the followers of John Huss, the Bohemian reformer and martyr. — Batselham. Moering publ. off. 1885. in-8 de XXII et 622 p.

**Edvard Ullmann.** Geschichte des christlichen Verfalls der Eastern Orthodoxen Kirche im XVII und XVIII Jahrh. unter persischem und russischem Scepticism (Geschichte allemande par Appollonia Doctrynski), 1<sup>re</sup> vol. — Vienne, Jolevius, 1885. in-8 de XIV et 304 p.

**K. Ruggieri.** Storia del santo patri e dell' antica letteratura della chiesa. Vol. V. — Roma, Menestain, 1885. in-16 de VIII et 320 p.

**Præfatus inquisitionis hæreticæ præfatus Antone Bernardi Guibonis.** Documenti publiati pour la première fois par C. Douais. — Paris, Huard, 1886. in-4 de XII et 372 p.

**C. Kerner.** Melanchthons: Negatives und Positive über die Beziehungen Melanchthons zu Anhalt und dessen Fürsten. — Zerbst, Zedler, 1885. in-8 de X et 185 p.

**J. Tait.** Moments of religious thought in Britain during the nineteenth century. — Londres, Longmans, 1885. in-8 de 340 p.

**G. E. Arden.** Den svenska missionen i Ost-Afrika. — Stockholm, Förlags-Societeten, 1885. in-8 de 174 p.

**H. L. Martensen.** Jakob Bohmen, his life and teaching or studies in theosophy. — Londres, in-8.

**P. Elie.** Die deutsche Kirche unter Luther von Sautman. — Berlin, 1885. in-8 de 60 p.

**Fritz Söfver.** Zur Kritik der Vita S. Johannis Hochmanns. Eine kirchengeschichtliche Studie. — Vienne, Gerold, 1885. in-8 de 82 p.

**G. Rastogi.** I miei trentacinque anni di missione nell' Alta Europa. Vol. I. — Milan, 1885. in-4 de XVI et 316 p.

**H. P. Weber.** Marquard von Hohenhausen S. J. Das Lebensbild eines eifrigen Priesters aus dem XVIII<sup>ten</sup> Jahrh. — Ratisbonne, Manz, 1885. in-8 de XII et 133 p.

**Le Monier.** La jeunesse de saint François d'Assise, sa vie mondaine, sa conversion, sa vocation. — Lille, Soc. St Augustin, 1885. in-12 de IV et 26 p.

**R. W. Dixon.** History of the church of England from the abolition of the Roman jurisdiction. Vol. III, Edward VI (1549-1553). — Londres, Hamilton, 1886. in-4 de XXVI et 372 p.

**L. Mogyoró.** La vie et les œuvres de l'abbé Grégoire (1791-1821). — Nancy, Dugas-Leroult, 1885. in-8 de 145 p.

**Monumenta Vaticana Hungarica.** Series I. Tom. II. Acta legationis cardinalis Gestiti. — Budapestum, Franklin-Tarnai, 1885. in-4 de CXX et 242 p.

**JA. Dufour.** Un apostolat inédit de Farel. Le résumé des actes de la dispute de Farel (1535). — Genève, Cloupié, 1885. in-8 de 42 p.

**P. Plé.** Supplément aux Vies des saints et spécialement aux papes hollandais, d'après les documents hagiographiques les plus authentiques et les plus récents (tome I, de 1<sup>er</sup> janvier à fin avril). — Paris, Blond et Samal, 1885. in-8 de 701 p.



## REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS.

*Entworfenes*. The guide of the perplexed, translated from the original and annotated by M. Friedländer. — 3 vols. London. Tullman, 1833. In-8 de 980 p.

J. Müller. *Kritischer Versuch nebst den Uebersetzung und die geschichtliche Entwicklung des Pseuch- und Massethabias*. — Bonn. Weber, 1834. In-8 de VIII et 68 p.

W. H. Green. *The Hebrew Jesus in their relation to present critical apprehensions concerning the Pentateuch*. — New-York. Carter, 1833. In-12 de 322 p.

E. C. Risell. *The Pentateuch: its origin and structure: an examination of recent theories*. — New-York. Scribner, 1835. In-8 de VI et 484 p.

W. Bücher. *Leben und Wirken des Abulwäsi Merwan ibn Gardi (H. Jann) und die Quellen seiner Schriftschöpfung*. — Leipzig. O. Schulze, 1835. In-8 de IV et 106 p.

H. Gotth. *Das Zukunftsbild des Jensei*. — Leipzig. Verlags- et Buchh., 1835.

Z. Schärer. *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu. 2<sup>e</sup> partie*. — Leipzig. Hinrichs, 28 4<sup>te</sup> revus, 1836. In-8 de X et 294 p.

M. Bérus. *Le dévot biblique devant la foi, l'histoire et la science*. — Paris. Borels et Teilla, 1835. In-8 de 313 p.

A. Weil. *Le Pentateuch selon Moïse et le Pentateuch selon Ezra. 2<sup>e</sup> partie. Fin de la thèse*. — Paris. Dentu, 1835. In-8, p. 23 à 214.

R. Schenk. *Le Talmud de Jérusalem traduit pour la première fois. Tome VIII. Tracta Kethuboth, Nedarim, Gittin*. — Paris. Maisonneuve, 1835. In-8 de IV et 300 p.

A. Rosenzweig. *Das Jahrhundert nach dem babylonischen Exil: mit besonderer Rücksicht auf die religiöse Entwicklung des Judentums*. — Berlin-Danzig, 1835. In-8 de XVI et 246 p.

Wherry. *A comprehensive commentary on the Quran, comprising Galt's translation and preliminary discourse, with additional notes*. — Vol. III. London, Trübner, 1835. In-8 de VIII et 314 p.

J. P. Hughes. *Dictionary of Islam. Cyclopædia of doctrines of the Mohammedan religion*.

## LES HEBREUX EN NOUVEAU ARTQUE.

A. Delattre (de P.J.). *L'Asie occidentale dans les inscriptions assyriennes (Extrait de la « Revue Belge des questions assyriologiques »)*.

R. Zimmern. *Babylonische Hausgesetze unerschrieben, hebräisch und erklärt*. — 2<sup>e</sup> partie de l'« Assyriologische Bibliothek » edited par M. F. Gollbach et P. Haupt. — Leipzig. Hinrichs, 1835.

E. A. M. Butler. *Sarcophagus of Anchesenachoron, queen of Akmes II (594-529 av. J.-C.)*. — London, in-4, 1835.

F. Richter. *Dotheum Olympie effusa*. — Berlin. Weidmann, 1835.

Rhin, elle et pays des Troyens, résultat des fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en France de 1871 à 1882, avec une nomenclature de l'auteur, traduit de l'anglais par M<sup>me</sup> E. Egger.

*A. Fick. Die Homersche Rhis nach ihrer Entstehung betrachtet.*

*Les Homérides et l'Asie.*

(Voir surtout les publications mentionnées dans la Chronique).

*Le Kama-Sutra de Vatapyana*, d'après un ms. de Néaples, rédigé en sanscrit vers le Ve siècle de l'ère chrétienne, traduit sur la première version anglaise (Bénares, 1883) par *Julius Lacour*. — Paris: Librair. Ed. de l'Asie, gr. in-8 de 300 p.

*Arata. Die heiligen Bäume der Vorse, od. Götter : 1. Yama, 2. Iwv.* — Stuttgart, Kohlhammer (avec notes allemandes et anglaises).

*Falk-Lenz.*

*L. C. Fiedler. Lappländische Mischun. Volkssagen, Räthsel und Sprichwörter.* — Wien, Gerold, 1885.

*Fletcher S. Basset. Legends and superstitions of the sea and of sailors in all lands and at all times.* — New-York, Delford Clarke, in-8 de 606 p.





# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME DOUZIÈME.

### ARTICLES DE FOND.

	Pages.
Les origines de l'islamisme, par le comte Goblet d'Alviella.....	1
Setra n°43 promulgué une loi universelle? par M. J. Halévy.....	20
Sur les plans de la religion védique, d'après M. Véron, par M. Paul Regnaud.....	30
La religion égyptienne d'après les pyramides de la V <sup>e</sup> et de la VI <sup>e</sup> dynastie, par M. G. Maspero.....	123
Le Mithraïsme au III <sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, par M. Jean Bérthelot... ..	140
La Méthode en mythologie comparée. Réponse à quelques objections, par M. Paul Regnaud.....	160
Le Mâyâ et le possible certain des débuts védiques, par M. Paul Regnaud.....	237
Le Mythe de Krouni. A propos d'une nouvelle méthode de mythologie comparée, par M. G. P. Tiele.....	240

### MÉLANGES ET DOCUMENTS

Legendes chrétiennes de la Haute-Suisse, par M. Paul Schaller.....	45
Le Pervet du Mahomet latine pour réfuter les partisans de la Croix, par Abd-Allah ibn 'Abd-Allah, le Douglou. Traduction française inédite, par M. N.....	p. 59, 170, 270
M. Maurice Vernes et la méthode comparative dans l'histoire des religions, par M. le comte Goblet d'Alviella.....	170
Le Musée Guimet à Paris.....	302
Un Manuscrit espagnol sur le Nirvâna bouddhique, par M. Ph. L. Foucaux.....	321

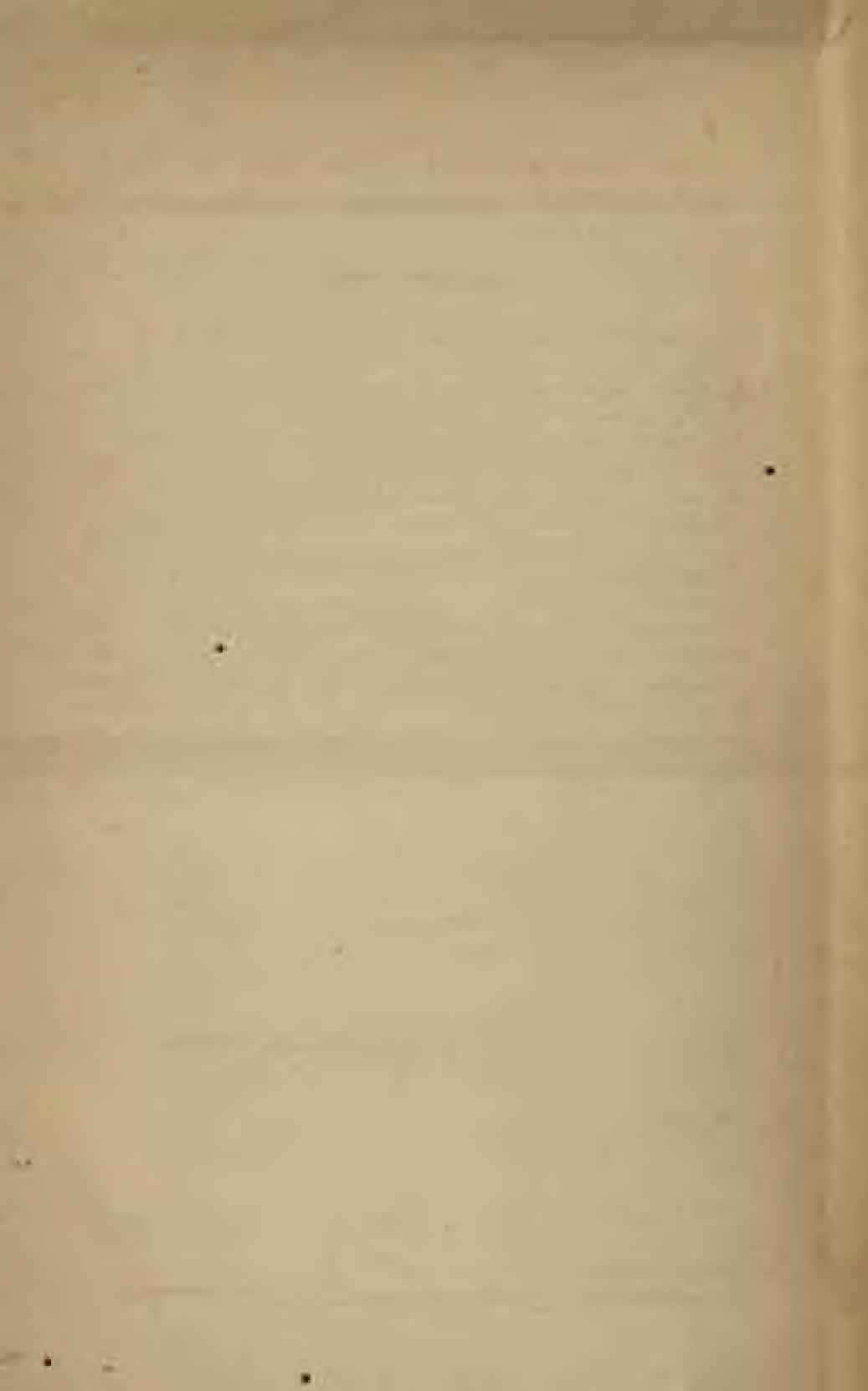


Les Védas et la Paléographie. A propos d'un récent article de M. Halévy, par M. P. Reynaud.....	353
--	-----

## REVUE DES LIVRES

Nathan Mesant, Les langues primitives de la Grèce et de l'Asyrie (M. Emile Breal).....	360
Ed. Fournet, Etudes d'archéologie et de mythologie gauloises.....	363
Comte de Pégibet, Folk-lore (M. P. S.).....	365
Otto Pfaffdreyer, Lectures on the influence of the apostle Paul on the deve- lopment of christianity (M. Albert Réville).....	366
Ab. Frencl, les rapports de la religion et de l'État (M. Jean Réville).....	368
Annales du Musée Guimet, Tome VIII, Le Yi-King, traduit en français par M. P.-L.-F. Pauthier (1 <sup>re</sup> partie).....	369
Ch. Schmidt, Précis de l'Histoire de l'Eglise d'Occident pendant le Moyen Âge (M. Etienne Coquerel).....	370
H. J. Holtmann, Einleitung in das Neue Testament (M. Jean Réville).....	371
Baron d'Aerit, St-Cyrille et St-Méthode.....	372
Chroniques.....	p. 368, 372 et 374
Déplacements des manuscrits.....	p. 367, 375 et 377
Bibliographies.....	p. 370, 373 et 375

Le Directeur : Emile LEBLOUX.







# PROBSTHAIN'S ORIENTAL CATALOGUE

No. XXV.

## CHINA AND HER NEIGHBOURS PART II.

### INDEX

	PAGES
V. China in General—Misc and	21—33
VI. Religion in China	33—72
VII. Chinese Texts and Translations	72—81
VIII. Mongolia, Manchuria, Tibet, Grammar, Dic- tionaries, Philology, Translations	81—93
IX. Mongolia, Manchuria, Tibet, History, Travels, Research	93—101
X. Russo-Japanese War	101
XI. Korea	101—102
XII. Formosa	102
XIII. Indo-Chinese Grammar, Dictionaries	102
XIV. Indo-China and Siam, History, Travels	102—107
ADDENDA	107

*Customers having no previous Account  
should remit with order.*

## PROBSTHAIN & Co.,

*Oriental Booksellers and Publishers,*

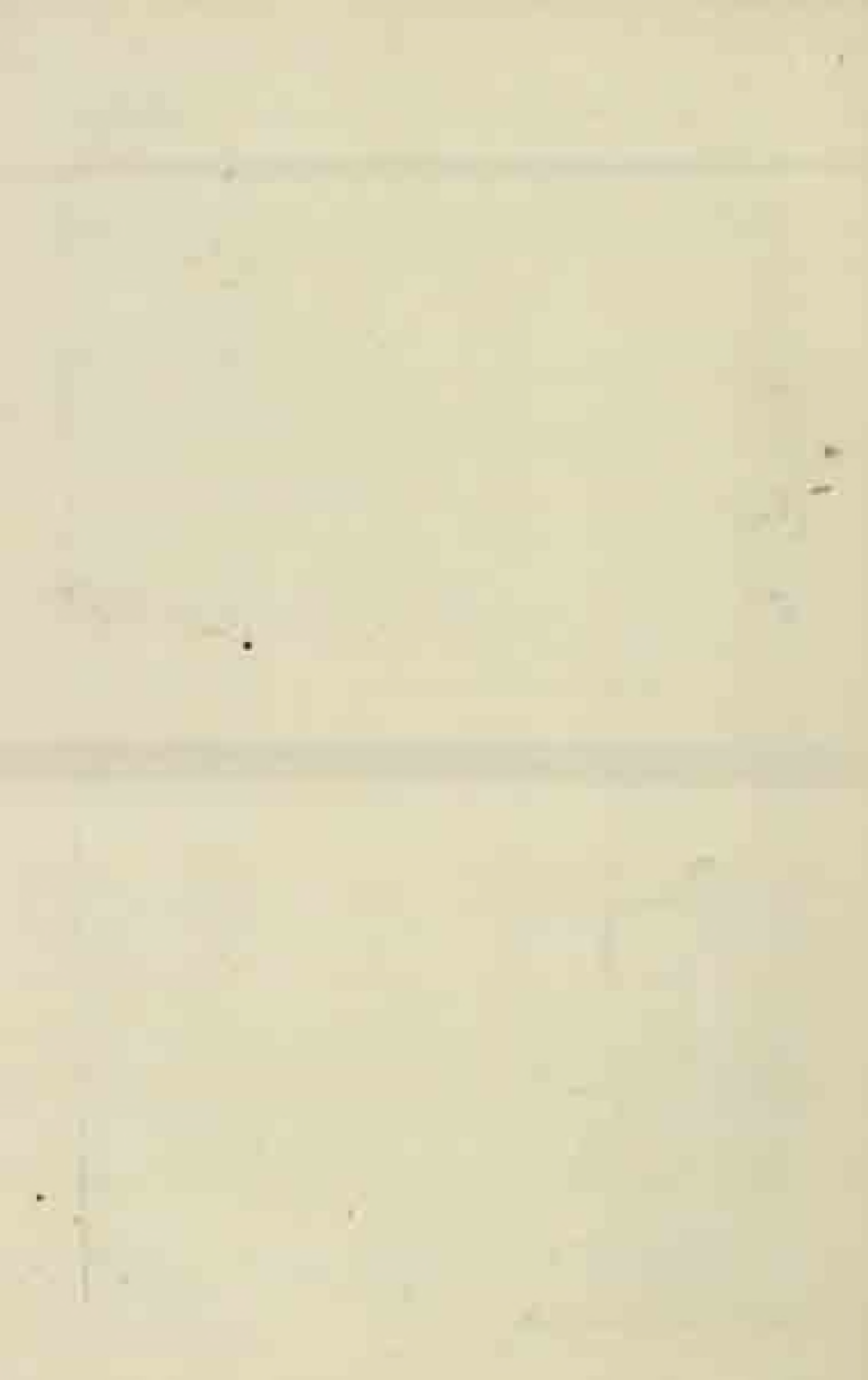
41, GT. RUSSELL STREET, LONDON, W.C.

1912.

TELEPHONE 7044 CITY.











No. 1306



No. 1305

# Twenty-fifth Catalogue of Valuable Books

OFFERED FOR SALE BY

## PROBSTHAIN & CO.,

Oriental Booksellers and Publishers,

41, GREAT RUSSELL ST., BRITISH MUSEUM.

### PART V

#### CHINA IN GENERAL

History, Description, Inter-  
course with Europe, Natural  
History, Medicine, &c.

1177 *Mémoires (Rev. W. C.)* Life in China.  
Second Edition, 8vo, pp. 675, with a  
coloured map, full calf. London, 1837  
2s

System of names of 125 in China—*Great Chinese*  
List of Names—*Index of China—Simpson*

1178 ——— The same, 8vo, pp. 416, 417.  
Illustrated, full calf. 1831 2s

1179 ——— *Le vie réelle in China*, avec  
l'interprétation par Pauthier, 12mo, pp.  
470, with map. 1860 2s

1180 *Miscellaneous Curiosa*, containing a  
Collection of Chinese Travels, Voyages  
and Natural Histories delivered to the  
Royal Society, Vol. III., 8vo, pp. 420,  
full. 1767 2ss

Incidents: *Travels of the Emperor of China in*  
*Eastern Tartary*, 1760, 8vo, and in *W. Tartary*  
in 1761—J. Chardin, *Letter to the Emperor*  
*of China*, by voyage d'Europe—*Journal*  
*of the second voyage of the Emperor*

1181 *Miscellaneous Pieces relating to*  
*the Chinese*, 2 vols., 16mo, half calf.  
1762 2s

*Chinese—Description of Chinese Language—*  
*The Order of China*, translated by *Frederic*  
*de Caillet*, *Director*—*Description of the Kingdom's*  
*Gardens*, near Peking, &c.

1182 *Milford (R. G. W.)*, *General Outline*  
*and Outline: a Journey West from*  
*Lahore to Liverpool*, illustrated by the  
Author, 8vo, pp. 589, cloth, 1869 6s

China, Japan, The Straits

1183 *Milford (A. B.)*, *The Attacks at*  
*Peking*, 8vo, pp. 44, 395, cloth. 1860  
2s 6d

Letters to China and China to

1184 *Mithellungen des Historisch-ethnographischen*  
*Orientalischen Seminars zu Berlin*,  
edited by Prof. Dr. E. Schlegel: Vol.  
IX., *Ostasiatische Studien*, roy. 8vo,  
pp. viii, 422. Berlin, 1869 12s

Contents: *Der Kaiser in Peking—Tibet, Der*  
*Sun King—Der König: Chinese Essays*, trans-  
lated by A. Forster, &c.

1185 *Mogor (Maryne De)*, *Recollections of*  
*Home Graft's Embassy to China and*  
*Japan in 1857-58*, 8vo, pp. viii, 383,  
with small lithographs, cloth. 1861 2s

Contents: *Description of Hongkong*, *British*  
*and Chinese*, *Travels of Tientsin*

1187 ——— *Souvenir Pour les Amateurs de*  
*China et du Japon*, 12mo, pp. 376,  
Paris, 1860 2s

1188 *Mollendorff (P. G. von)*, *The Family*  
*Law of the Chinese*, 8vo, pp. 80,  
Shanghai, 1866 2s 6d

1189 ——— *Le Droit de Famille Chinoise*,  
translated into French by R. de Castille,  
12mo, pp. 108, 1866 2s

1190 *Montanus (A.)*, *Asia Chinese*, being  
a Second Part of a Relation of Remark-  
able Passages in Two Embassies from  
the East India Company of the United  
Provinces to the Vice-Roy of Bengal and  
General Telling Lijori and to  
King of Siam of China and West  
Tartary, with a relation of the Nether-  
landish visiting the Tartar against  
Corings and the Chinese Fleet, and a  
new exact Geographical Description  
long between, English'd and adorned  
with above 100 several Sculptures by  
J. Ogilby, folio, pp. 778, with map,  
half. 1671 24

1191 *MISSION LYONNAISE (Ls.)*  
*d'Exploration Commerciale en*  
*China*, 1895-97, 4to, pp. xxvii, 418,  
with maps, illustrations & plates.  
Lyon, 1898 25 5s

\* This is one of the most valuable works  
on China. It contains an Introduction;  
Account of the French Commercial De-  
partments and various Societies, such as Trade  
in Canton, the Opium, the Silk, the  
Coffee, the Tea, the Sugar, the Bees, the  
Honey, &c.



- 1181 Montalto de Jesus (C. A.) *Histoire du Macao*, roy., 8vo., pp. vi, 322, with 12 fine plates, unbound. Hong-Kong, 1865 1s
- 1182 Montfort (Capt.) *Voyage en Chine, avec un appendice historique sur les derniers événements par G. Bell*, 8vo., pp. 261, half calf. 1834 5s 6d
- 1183 Moor (JL de) *Essai sur les Origines de l'Empire Chinois*, 8vo., pp. 82 1800 5s 6d
- 1184 Morris (T. M.) *A Winter in North China*, with Introduction by R. Oliver, 8vo., pp. 228, with map, cloth. 1892 4s
- 1185 Morrison (G. E.) *An Australian in China: Narrative of a Journey across China to Hsien, 8vo., pp. xii, 295, with map and illustrations, cloth. 1892* By Dr. Morrison has a minute knowledge of China and Chinese Affairs acquired during many years residence. 7s 6d
- 1186 Morrison (J. N.) *A Chinese Commercial Guide, consisting of Details respecting Foreign Trade in China*, First Edition, 8vo., pp. xiv, 115, unbound, Canton, 1834—Description of the City of Canton, with Appendix containing an Account of the Population of the Chinese Empire, 8vo., pp. vii, 102, with a Chinese map, Canton, 1834—Notes concerning China and the Port of Canton; also a Narrative of the Affair of the English Frigate *Pope*, 1821-22, with Remarks on Homicides and Account of the Fire of Canton, 8vo., pp. xiv, 97. Malacca, 1822 6s 2d
- 1187 ——— *Chinese Commercial Guide, consisting of a Collection of Details respecting Foreign Trade in China*, 8vo., pp. xii, 116, unbound, cloth. Canton, 1834 16s 6d
- The Author's own copy, with his corrections. Contains—*Sketchs—Comparison with China—Details on Goods in China—Regulations respecting Foreign Trade in China—Money, Weights and Measures in China—Useful Tables—Summary of Trade.*
- 1188 ——— *Chinese Commercial Guide, consisting of a Collection of Details and Regulations respecting Foreign Trade with China*, Third Edition, 8vo., pp. viii, 111. Canton, 1848 10s
- For Fourth and Fifth Editions—see under WILLIAMS, E. W.
- 1189 Morrison (R.) *Chinese Miscellany, consisting of Original Extracts from Chinese Authors, in Native Character, with Translations and Philological Remarks*, 8vo., pp. 82, with 12 plates. 1825 7s 6d
- It includes a *Explanation of Symbols—Meaning of the Radicals*, at the end a *new method and valuable article: Notices of Foreign Languages with Chinese*, and of books concerning it.
- 1190 Morrison (R.) *Memoir of the Principal Occurrences during an Embassy from the British Government to the Court of China*, 8vo., pp. 94, with 140 1s
- 1191 ——— *Report to the Affairs of others, a Themselves*, half 1825, 8vo., pp. 25, 1825 2s
- 1192 ——— *A Parting Memorial: Miscellaneous Discourses preached in China, at Singapore, in the Indian Ocean, at the Cape of Good Hope, with Remarks on Missions*, 8vo., pp. 411, half calf. 1820 7s 6d
- 1193 ——— *Advertisements & Sermons preached at Wimpsey, in China, Canton, 1822—Memorial of R. Morrison, who died in 1834; Canton, 1824—Memoir of the Principal Occurrences during an Embassy to the Court of China, pp. 94, London, 1820—all three bound together in half calf 7s 6d*
- 1194 ——— *Memoirs of his Life and Labours, by his Widow, with Critical Notices of his Chinese Works, and an Appendix containing Original Documents*, 2 vols., 8vo., half calf, with R. Morrison's portrait and picture of his tomb at Hsien. 1834 12s 6d
- 1194\* ——— *The same*, 2 vols., 8vo., cloth. 1839 1s
- 1195 ——— *Fletcher (J.) Funeral Discourse on the Death of the Rev. Robert Morrison*, 8vo., pp. 72, 1835 2s
- 1196 Morrison (J. K.) *The Geography of China*, 8vo., pp. 40, 1869 2s
- 1197 Morse (H. A.) *The Trade and Administration of the Chinese Empire*, 8vo., pp. xii, 421, with maps and illustrations, cloth. 1908 7s 4d
- 1198 ——— *The International Relations of the Chinese Empire, the Period of Confucius, 1822-1869*, 8vo., pp. xxviii, 727, with illustrations, maps and diagrams, cloth. 1916 2s
1. *The Government of China*—II. *Taxation in China*—III. *Early Foreign Relations*—IV. *The Outer Frontiers and the Customs*—V. *The Opium Question*—Sixth and China, &c.
- 1199 ——— *The Gods of China, with an Account of the First Merchant or Cohong of Canton*, 8vo., pp. ix, 84, with 2 plates, cloth. 1809 2s 6d
- 1200 Mossley (W. W.) *The Origin of the First Protestant Mission to China*, 8vo., pp. 114, cloth. 1842 2s
- 1201 Motteux (J. L.) *Authentic Memoirs of the Christian Church in China, with a long Introduction by R. Gifford*, 8vo., pp. 111, cloth. Dublin, 1820 6s Seven.

- 1212 **Monte** (A. C.) *A List of the Manual and other Sound-producing Instruments of the Chinese*, 8vo, pp. 103, with 13 plates. Shanghai, 1908. 12s  
Being Vol. 2 of the *Journal of the Chinese Society*, &c.
- 1213 **Moule** (Rev. A. E.) *Four Hundred Millions: Chapters on China and the Chinese*, 8vo, pp. xi, 325, illustrated by a Chinese Artist, cloth. 1871. 4s
- 1214 ——— *The Story of the Chah-Kiang Mission*, 8vo, pp. 175, with map and illustrations, cloth. 1845. 3s 6d
- 1215 ——— *New China and Old: Personal Recollections and Observations of Thirty Years*, 8vo, pp. xiv, 312, with 31 illustrations, cloth. 1891. 4s  
Chapters on Religion, General Welfare, Language and Literature.
- 1216 **Moule** (C. E., Bishop in Mid-China) *Faith and Duty: Sermons preached in the English Cathedral, Shanghai*, 8vo, pp. viii, 100, Shanghai, 1902. 2s 6d
- 1217 **Moule** (Archdeacon) *Young China*, with 17 illustrations by a Chinese Artist, 8vo, pp. x, 92, cloth. 1908. 2s 6d
- 1218 **Mulle** (Roh) *China and its Resources and Possibilities: With a View of the Opium Question and a Notice of Assam*, with 2 maps, 18mo, pp. viii, 188, cloth. 1860. 2s
- 1219 **Murphy** (A.) *The Orphan of China, a Tragedy*, as it is performed at the Theatre-Royal in Drury Lane, 8vo, pp. viii, 94, 1750. 2s
- 1220 **Murray** (Lieut. A.) *1864 Exp. Fresh Islands in China: Being Personal Experiences in the Chinese Expedition, from the Recovery of Chusan in 1861, to the Peace of Nankin, 1865*, 8vo, pp. xi, 351, with portrait of Commissioner Lee, cloth. 1869. 7s 6d
- 1221 **Murray** (H.) *and others: Historical and Descriptive Account of China, its History, Language, Literature, Religion*, &c., 2 vols, 12mo, with map and 26 engravings, cloth. 1836. 12s 6d
- 1222 ——— *The same, Third Edition*, 1843. 12s
- 1223 *My Share in Life*, by a Young Midley, 8vo, pp. 396, cloth. 1883. 4s  
The last of the Chinese Missionaries in Hong Kong, pp. 10-125.
- 1224 **Nadallias** (Marcelle de) *La Chine du X<sup>e</sup> Siècle*, 8vo, pp. 48, 1892. 2s 6d
- 1225 ——— *Les Chinois*, 8vo, pp. 14, Paris, 1900. 2s 6d
- 1226 **Nagao Ariga** (Prof.) *La Croix Noire en Extrême Orient (Histoire de la Croix Noire du Japon)*, 4to, pp. 149, illustrated. 1900. 2s
- 1227 **Nan-Hing Fu** — *Narrative and Commercial Report of an Expedition of the West River to Nan-Hing-Fu, April and July, 1870*, by M. Mons, Delegate of the Hongkong Chamber of Commerce, 8vo, pp. iv, 104, with large map, fold. Hongkong, 1870. 12s 6d  
At the end is the Chinese text with an English translation of its supplementary parts.
- 1228 **Negroni** (Cap. M. J. L.) *Souvenirs de la Campagne du China*, 8vo, pp. 252, Paris, 1864. 7s 6d  
Chapters especially on Fuh, Fanchale, Luchow, Fanchow, Yunnan, &c.
- 1229 **Nienhoff** (J.) *L'Ambassade de la Compagnie Orientale des Frères Unies vers l'Empereur de la Chine, en Grand Omb de la Tartarie, Née par Geyser et Kaysar, suite, with map, plates and illustrations*, half. Leiden, 1665. 30s
- 1230 ——— *An Embassy from the East-India Company of the United Provinces to the Great Tartar Khan, Emperor of China, delivered by De Geyser and Kaysar at his Imperial City of Peking, translated into English by J. Ogilby*, folio, pp. 317, 78, 108, with maps, plates, engravings, half. London, 1666. 2s
- 1231 **Nocechini** (L.) *La Morte sulla Cina*, 8vo, pp. 18. Florence, &c. 18 6d
- 1232 **Norman** (Commander Fr. M.) *"Marsile Tower" in China and the Pacific*, by H. M. S. Tribune, 1898-99, rev. 8vo, pp. xv, 329, with illustrations, cloth. 1902. (pub. 11s 6d) 4s  
A record of an official commission on the Chinese frontier. It covers the period of the War in 1900.
- 1233 **Norman** (Harry) *The People and Politics of the Far East: Travels and Studies in the British, French, Spanish and Portuguese Colonies, Siberia, China, Japan, Korea, Siam, and Malaya*, 8vo, pp. 606, with illustrations and 4 maps, cloth. 1898. 12s
- 1234 *Notes of a Journey from Canton to Wu-Chow-Fu*, 8vo, pp. 8. 2s 6d
- 1235 *Notes on Money Matters: with special reference to China*, 8vo, pp. 196, Shanghai, 1910. 4s
- 1236 *Notes diverses et autres de Yeh Li (Tah-Peking-Shou-hai-Kwan)*, 8vo, pp. 42. Paris, 1892. 2s
- 1237 *Official Documents (Supplements to American Journal of International Law)*, includes Chapters on Japan-Russia and Japan-Russia Situation from 1894 to 1905, 8vo, pp. 251, Washington, 1907. 6s



- 1227 **Destrevelcher (Ogo F.)** *Ass Persen Osmen and Woskon*, 8vo, pp. 412, 412, illustrated, half calf. *Paris*, 1879. 1s  
The author visited Hongkong, Amoy, Shanghai, and Manila, &c., &c.
- 1228 **Official Report of the Missionary Conference of the Anglican Communion in 1884**, 8vo, pp. 111, 700, cloth. 1884. 7s 6d  
Deals with China, Japan, India, &c., Africa, &c.
- 1229 **Okakura Kakuzō**.—*The Book of Tea*, 8vo, pp. 12, 160, cloth. *New York*, 1906. 7s 6d  
The title is somewhat misleading. This is one of the best books on Teak.
- 1230 **Old Nick**.—*La Chine Occidentale: Aventures d'un Fan-Kouat dans le Pays de Taï*, illustrated par A. Roger, 8vo, pp. vi, 285, cloth. *Paris*, 1845. 18s  
Voyage de l'Amiral King de la mer du Sud-Est—Le Fan-Kouat Fong.
- 1231 **Olearius (A.)** *Voyage trois années et trois semaines faites en Moscovie, Tartarie et Persie, dans lequel on trouve une Description et la Situation des Pays et Etats, où il est parlé de Natural, des Mœurs de Viro, des Mœurs, &c.*, 2 vols in one, folio, with maps, fine maps and illustrations, calf. *Leide*, 1719. 62s 6d
- 1232 **Oliphant (L.)** *Narrative of the Earl of Elgin's Mission to China and Japan in 1857 to '58*, 2 vols, roy. 8vo, with illustrations and coloured plates, cloth. *London*, 1859. 12s
- 1232<sup>a</sup> ——— *The same*, half bound, library copy. 6s 6d
- 1233 ——— *The same*, 2 vols, 8vo, with illustrations and coloured plates, calf. *London*, 1859. (pub. 42s) 18s  
Very fine copy.
- 1244 ——— *The same*, Second Edition, 2 vols, cloth. *London*, 1860. 14s
- 1245 **Oliphant (N.)** *Wary of the Siege of the Legionists in Peking during the Summer of 1900*, 8vo, pp. ix, 227, cloth. 1901. 5s
- 1246 **Oliphant (Sir O.)** *China: a Popular History, with Chronological Account of Events, from the Earliest Period to the Present Day*, 8vo, pp. vii, 251, with plan of Canton, cloth. 1857. 4s
- 1247 **Olsons (Commanicaux d')** *Les Derniers Barbares — China — Tibet — Mongolie (Mémorial d'Olson)*, 8vo, pp. xi, 272, with 148 illustrations, 4 maps, and portrait. *Paris*, 1911. 16s
- OPIUM.**
- 1248 **Broomhall (B.)** *The Truth about Opium-Smoking*, 8vo, pp. 124, with illustrations, cloth. 1882. 2s 6d
- 1249 **Brereton (W. H.)** *The Truth about Opium*, 8vo, pp. 372, cloth. 1882. 4s  
A statement of the History of the Anti-Opium Society, and a history of the India-China Opium Trade.
- 1249<sup>a</sup> ——— *The same*, Second Edition, 8vo, pp. 142, cloth. 1882. 4s
- 1250 **Calhoun (Dr. A.)** *Opium and the Opium-Question*, 8vo, pp. 200, cloth. *Philadelphia*, 1871. 7s 6d
- 1251 **Christlieb (Th.)** *The Indo-British Opium Trade and its Effect: a German Study*, Second Edition, 1884, pp. 102, cloth. 1884. 4s 6d  
History of Opium Trade, India with China—Opium War with China—History of Opium Trade in India, China.
- 1252 ——— *La Commerce Indo-Britannique de l'Opium et ses Effets*, 8vo, pp. 90. *Paris*, 1879. 4s
- 1253 **Friend of China (The)** *The Organ of the Anglo-Oriental Society for the Suppression of the Opium Trade*, Vols. I. to IV., 8vo, bound in two half calf vols. *London*, 1878-79. 12s
- 1254 ——— *The same*, Vols. I., II., and VI., 8vo, cloth. 1878-81. each vol. 4s
- 1255 **Behr (Dr. F.)** *Opium: its Physical, Moral, and Social Effects*, 8vo, pp. 990, and Index of 40 pages, cloth. *Moscow*, 1904. 16s  
Contains a large chapter on Indo-Chinese Opium Trade, &c.
- 1256 **Hill (J. S.)** *The Indo-Chinese Opium Trade: its History, Morality, and Effectiveness*, 8vo, pp. vii, 25, cloth. 1884. 2s 6d
- 1257 **Imperial Maritime Customs**.—*Opium*, 4vo, pp. 80. *Shanghai*, 1881. 4s
- 1258 **Jones (Dr. J., Member College Physicians)** *The Mystrics of Opium-Smoking*, 8vo, pp. 271, calf. *London*, 1703. 18s  
Author of *Drugs*, *Medicines*, *China*, *Alcohol*. The book was recommended by the College of Physicians.
- 1259 **N.—** *The Cause of Opium*, 8vo, pp. 108, *London*, 2. 6s.  
Experiments in Chinese Opium Trade.
- 1260 **Opium in China**.—*A Collection of Pamphlets*—*Fry (W. S.) Facts and Evidence relating to the Opium Trade with China*, 84 pages, 1846—*Opium Crisis: Letter to Mr. Elliot, Chief Superintendent of British Trade with China, by an American Merchant of Canton*, 22 pages, 1838—*Lindsay (H.) Is this War with China a Just one?* pp. 40, 1840—*Bullock (C. H.) The Chinese Vindicated, or another View of the Opium Question*, pp. 151, 1840—*Warren (B.) The Opium Question*,

## Opium—continued.

1200. 130, 1841.—The Bapture with China and the Opium, by a Resident in China, pp. 80, 1840.—Staunton (Sir G.) Speech on the China Trade, with Appendix, pp. 36, 1840.—Graham (Sir J.) Speech on the War in China, pp. 15, 1840.—Murray (J. P.) The Chinese and the Ministry, pp. 32, 1840—all bound in one vol. half calf. 21s
1201. Bapture with China (The) and the Opium, including the Opium Question: in a Letter to Lord Palmerston by a Resident in China, 8vo, pp. 80, 1840 3s 6d
1202. Siebold (R. Ch.) Commentatio de Effluvio Opii in corpus humana secundum naturam morborum habitum ad eum analogum cum Viem, 4to, pp. 32, 1780 5s
1203. Threlwall (A. R.) The Importation of the Opium Trade with China, 8vo, pp. 1, 178, cloth. London, 1839 3s 6d
1204. Tilling (J. F. R.) The Poppy, Magna and England's Opium, 8vo, pp. viii, 192, cloth. 1873 3s
- Chambers and Wilson of Opium—History—Review of British Opium Policy, &c.
1205. Ordinances passed in 1844 by the Chief Superintendents of British Trade in China, folio, rare. London, 1845 4s
1206. Osbeck (T.) Voyage to China and the East Indies, with an Account of Chinese History and a Fauna and Flora Sinensis, 2 vols, 8vo, with illustrations, coll. 1771 14s
1207. Osborn (Capt. H.) Past and Future of British Relations in China, 8vo, pp. vi, 184, with maps, cloth. 1860 4s 6d
1208. Ouchterlony (Lieut. J.) The Chinese War: an Account of all the Operations of the British Forces to the Treaty of Nanking, Second Edition, 8vo, pp. xx, 322, with 35 illustrations from original drawings, cloth. 1844 14s
1209. Paderni (R.) La Nuova Cina, roy. 8vo, pp. 97, illustrated. Milan, 1906 2s
- Note & Records
1210. Paintings by Old Chinese Masters of the Sung, Ming, and Ta-Tsang Dynasties will be included in our next Catalogue. This will be illustrated and only sent on special request.  
The price to New Buyers will be 2s

1270. Pasach (R.) His Attentat in Peking, Schism destructor Artibus in China, 8vo, pp. xv, 414, with portrait of Li Hung Chang, gilt edges, coll. Munich, 1880 15s

Dedicatory copy to Li Hung Chang: The book is inscribed: 'Personally printed.'

1271. PALAFOX.—History of the Conquest of China by the Tartars; together with an Account of several remarkable things concerning the Religion, Manners and Customs of both Nations, but especially of the latter, first writ in Spanish, now rendered English, 18mo, pp. xi, 224, full calf. 1671 2s 15s

1272. Palafox (Mons. de) Recueil de Voyages au Nord, 18mo, pp. 477, coll. Amsterdam, 1723 3s

1273. ——— The same work as above, with title: Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares touchant la religion, les mœurs et les coutumes de ces deux Nations, 18mo, pp. xii, 477, vellum. Amsterdam, 1723 3s

1274. "Papers on China," complete in 3 Numbers, with the History of Events in China and Japan during 1867, large 8vo, pp. 12, 114. Shanghai, 1867 4s 2s

There is an 11th page, which must likely have been published.

Including articles by Dr. James, Mayne, Williams and others.

1275. Parker (R. H.) China: her History, Diplomacy and Commerce, from the Earliest Times to the Present Day, 8vo, pp. xi, 322, with maps and front. of Li and Lord Li, cloth. 1901 3s

1276. ——— China, Past and Present, roy. 8vo, pp. xi, 424, with maps, cloth. 1903 3s

Historical and Statistical—The Opium War—England—European Power—Foreigners in China—Statistics in Official, &c.

1277. ——— John Chinnery and a few others, 8vo, pp. xi, 380, with numerous illustrations, cloth. 1901 4s

Little, Sharkey and Deane—The Opium War—A Study, London, Philadelphia—Penguin and New York, &c.

1278. ——— The same, Opuscul Edition, 8vo, pp. xi, 380, cloth. 1900 3s 6d

Opium War—see TRANSLATIONS.

1279. ——— Up the Yangtze, 8vo, pp. 302, vi, with sketch maps, half calf. Shanghai, 1910 15s 6d

Included a list of So-Chang Pines, a Chinese and English.





- 1309 Porcelain Tower (The), or Nine  
Spheres of China, compiled from Ori-  
ginal Sources by T. T. T., Illustrated by  
J. Lamb (Crusshank), 8vo, pp. xii, 226,  
cloth, 1844 21s
- 1310 ——— The same. *Revised Edition*, at the  
Sign of the Yellow Globe—North China, at the  
Sign of the Yellow Globe—The Eastern Sheng Tse—The  
Sign of the Yellow Globe, &c.
- 1307 ——— The same. *Revised Edition*, printed  
at Philadelphia, Pa., 1843 21s
- 1304 Power (W. T.) Recollections of a  
Three Years Residence in China, 8vo,  
cloth, pp. xv, 280, with coloured plate.  
On the subject of *Amoy*, cloth, 1853 7s 6d
- 1306 Prebhand (T. C.) Researches into the  
Physical History of Manhood, Third  
Edition, Vol. IV., History of the Asiatic  
Nations, 8vo, pp. 2, 321, with map and  
plates, cloth, 1844 12s 6d
- 1307 ——— Of America and Western Population of  
Asia—History of India—History of the Western  
of Great Britain—History of the Chinese and  
Indo-Chinese Nations
- 1306 PRINT.—The Opium Ships (one  
of which, the *Felton*) at Lintin in  
China, 1824, a beautiful Colour Print  
from the Painting by W. J. Huggins,  
Marine Painter to William IV. *Publ.*  
*at London*, 1838 £3 15s
- Size of the picture, 21 by 14½ in.  
See Illustration.
- 1306 Proceedings of Meeting after the  
Beiping Massacre held at Hankow, 8vo,  
pp. 8. *Hankow*, 1898 7s
- 1307 Prasen (Mrs.) The Provinces of  
Western China, 8vo, pp. 222, illustrated,  
cloth, 1894 8s
- Provinces of Tibet and Szechuan.
- 1308 Pumpselly (B.) Across America and  
Asia: Notes of a Five Years' Journey  
around the World, and of Residences in  
Arizona, Japan and China, 8vo, pp. xvi,  
454, cloth, 1876 12s 6d
- Pages are to and from China and Szechuan.  
Chapter on the Szechuan, and his return through  
Hankow.
- 1309 Punishment of China, illustrated  
by 22 engravings, with explanations in  
French and English, 4to, 6ths. *London*,  
1801 32s
- The plates are beautifully coloured.
- 1310 Quincy (Th. de) Works, Vol. XVI.,  
Supplementary, contains pp. 223-254  
on *War on China*, 8vo, pp. 144, cloth,  
1871 6s
- 1311 Ralph (J.) *Asia in China, and other  
Stories*, 8vo, pp. xi, 389, illustrated by  
Weldon, cloth, 1897 5s
- Includes *Home-coming in China*, the "Sun" of  
Ling Tse, the *Chinese* illustrated.
- 1312 Ransome (J.) Story of the Szech  
Hospital in Peking, and Diary of Events  
from May to August, 1900, 8vo, pp. 126,  
cloth, 1902 2s 6d
- 1313 Rapier (R. C.) Remunerative Rail-  
ways for New Countries, with some  
Account of the First Railway in China,  
8vo, pp. 114, with many illustrations and  
statistics, cloth, 1878 12s
- There are eight interesting photographs in connection  
with the Shanghai-Wangchow Railway.
- 1314 Battle (The), Vols. I. and II., 4to, pp.  
185, 112, illustrated with caricatures, cloth,  
Shanghai, 1895-1902 22 17s
- The *Battle* (now defined) was the Anglo-Chinese  
War.
- 1315 Rawlinson (Prof. H. G.) *Diaries from  
the Earliest Times to the extinction of  
Babylonian Rule in the Far East*. In  
the press
- The work will be of extreme interest to the Chinese  
scholar, as the Chinese have given full accounts  
of the Babylonian Tatars.
- 1316 Ready (O. G.) Life and Sport in China,  
8vo, pp. xii, 328, illustrated, cloth,  
1903 8s
- Anglo-Chinese Life, Hunting, Fishing, Boating,  
Amoy, Peking, The Harbin, &c.
- 1317 Records of the Educational Associa-  
tion of China, Vols. I and II., 8vo,  
Shanghai, 1903-04 8s
- 1318 Records of the General Conference of  
the Protestant Missionaries of China  
held at Shanghai, 1877, with maps, 8vo,  
pp. 14, 462, half half. Shanghai, 1878 21s
- 1319 ——— The same, May, 1902, with  
map, 8vo, pp. lxxiii, 744, half calf.  
Shanghai, 1902 31s
- 1320 Red Cross.—La Société des Secours  
aux Blessés Militaires des Armées en  
China, 1900-01 (Cross Rouge Française),  
Jaune 8es, pp. 2, 119, with maps and  
illustrations, 1901 7s 6d
- 1321 Rees (J. A.) Chen (T. Kung) his Life  
and Adventures, a Novel, 8vo, pp. vi,  
224, cloth, 1896 4s
- 1322 Reid (A.) From Peking to Pootung,  
8vo, pp. vi, 300, with portrait and map,  
cloth. *London*, 1909 (publ. 7s 6d) 8s
- Fulls, People of China, Mongolia, Szechuan,  
Korea, a Journey through China, Mongolia,  
Uzbek, with chapters on Mongol Culture.
- 1323 Robinson (E. S.) Intellectual and  
Political Currents in the Far East, 8vo,  
pp. viii, 398, cloth, 1911 10s
- Intellectual Tendencies in the Chinese Future  
Movement—The New Movement in China—  
Parliament for China, &c.











## Shanghai—continued.

- 1396 Darwent (C. E.) *Shanghai: a Handbook for Travellers and Residents in the Chief Objects of Interest in and around the Foreign Settlements and Native City*, 8vo, pp. vii, 252, with map and 84 illustrations, cloth. *Shanghai* (1911) 7s 6d
- 1397 Dyce (A. M.) *Personal Reminiscences of Thirty Years' Residence in the Model Settlement, Shanghai, 1870-1900*, 8vo, pp. 328, cloth. 1906 3s
- 1398 Murray (J. de) *Notes on the Climate of Shanghai, 1873-1922*, 8vo, pp. 32. *Shanghai*, 1924 2s
- 1399 Montalto de Jesus (C. A.) *Historic Shanghai*, pp. 28, 207, cloth. *Shanghai*, 1909 12s 6d
- Overseas:—The Opening of China—Life of the Foreign Settlements—Shanghai under the British—Foreign Banners and Municipal Self-government—The Tappings at Shanghai—The Treaty Mile Ridge Campaign—From Bogue's Fall to Girdling Manchukuo—The Fall of Loochow—Municipal Evolution—History on Three*
- 1400 Rivers (W. A.) *Kuratsa: a Tale of Shanghai Life*, 8vo, pp. 283. *Shanghai* (1917) 4s
- 1401 *Shanghai by Night and Day*, illustrated by 28 reproductions from photographs, Vol. I. (all out), 8vo, pp. 108, cloth. *Shanghai* 7s 6d
- 1402 *Shanghai Almanac for 1924 and Miscellany*, 8vo. *Shanghai*, 1924. 32s
- Seitama Fuzoku Tenmeishu* from the Chinese by Bungei—Notes on Man. Tenery—Kumataku (Fuzoku Goshu), &c.
- 1403 ——— for 1923 and Miscellany, 8vo. *Shanghai* 21s
- General Administration (Fuzoku Goshu)—Statistics in China—Origin of the Kiang-Su Immigration—Seitama Fuzoku*, &c.
- 1404 ——— for 1921, Miscellany only 41s
- Compendium: With Historical Sketch of the Relations to China—Chinese Working in the State—Part of the Manchou transferred in 1920—History of the Treaty between Russia and China, and many other interesting articles.*
- 1405 *Shanghai Municipal Council—Report for the year ending Dec. 31, 1922, and Budget for the year ending Dec. 31, 1923*, 8vo, pp. iv, 379; 161r, cloth. *Shanghai*, 1923 7s 6d
- 1406 ——— Health Department: *Annual Report, 1917, 1918, 1919*, by A. Stanley, cloth. *Shanghai*, 1918-19 12s
- Including notices on the Plague in China.*
- 1407 *Shantung (China).—A General Outline of the Geography and History of the Province*, 8vo, pp. iv, 37, with map, cloth. *Shanghai*, 1923 3s 6d

- 1398 *Sketches in and around Shanghai*, 8vo, 460, pp. vi, 183, with 10 photographs, cloth. *Shanghai*, 1924 21s
- Included: A Trip on the Yang Tze Kiang—the Mirages of Peking—Temple of Kowloon—Journey to the West of China—Chinese Photos—Chinese Notes. The photographs are very interesting.*
- 1399 Shaw (N.) *The Boys' Room of Manchuria*, 8vo, pp. 24, with a map and photos. *Shanghai*, 1911 3s
- China's 1. Maritime Customs Publ.*
- 1400 Shen Tun Ho.—*Recollections of a Chinese Official, with some sidelights on recent history*, large 8vo, pp. 25, illustrated, with the Author's portrait. *Shanghai*, 1909 3s
- 1401 Shore (H. N.) *The Flight of the Legation: a Naval Officer's Footings in China, Formosa, and Japan*, 8vo, pp. xv, 243, with map, cloth. 1881 7s 6d

## SILK.

- 1402 Gandolo (Giov.) *The Art of Rearing Silk Worms*, 8vo, pp. xxiv, 324, with front, and 2 plates, 161s. *Rare, London*, 1825 12s
- 1403 Downton (H. W.) *Treatise on the Natural History of the Mulberry Bombyx, or Common Silk-Worm*, Second Edition. 11mo, with plate, cloth. 1838 6s
- 1404 *Extrait d'un ancien Livre Chinois, qui enseigne la Maniere d'élever et de nourrir les vers à Soie*, 8vo, pp. 21, 21s. 1815 3s
- 1405 Hombergue (J. d') *The Silk Culture's Manual, or Treatise on Planting and Cultivation of Mulberry Trees, Rearing of Silk Worms*, &c., 8vo, pp. xxxv, 408, with a plate, cloth. *Philadelphia*, 1820 3s
- 1406 Lardner (Dr.) *Treatise on the Origin, Progressive Improvement, and Present State of the Silk Manufacture*, 11mo, pp. iv, 320, illustrated, with front, cloth. 1861 3s
- With Diagrams on the Silkworm.*

- 1407 Silva (M. Alves de) *Oacommis de Doutrina Christa, em Portugal e Galiz*, 8vo, pp. vi, 289, *Lisboa*, 1900 2s
- 1408 ——— *Resolução das Doutrinas e de outros Fatos de Agrad, em Portugal e Galiz*, 8vo, pp. 127. *Lisboa*, 1904 4s
- 1409 Simon (G. E.) *La Cité Chinoise*, or 8vo, pp. 303, cloth. *Paris*, 1884 5s
- La Famille—La Trinité—L'Etat—L'Administration—La Famille—Les Mœurs—Les Usages*, with appendix on the home, marriage, &c., &c.



- 1410 Simpson (Wm.) *Meeting the Son: a Journey round the World, through China, Japan, California, with an Account of the Marriage Ceremony of the Emperor of China*, 2v. 8vo, pp. xli, 412, illustrated, cloth. 1874 14s
- Deals almost exclusively with China. Chapters on Temples of Heaven—Lawrence and Education in China—Confucius—Autumn Question, &c.*
- 1411 Sierr (H. C.) *China and the Chinese: their Religions, Character, Customs, and Manufactures*, 2 vols, 8vo, with 3 plates, cloth. 1849 37s
- With a glance at the religious, moral, political, and commercial intercourse with the country. None want.*
- See belonged to the Department of Herodotus as being an ordinary, practical, and unpretentious home book.*
- 1412 Sinde (J.) *Narrative of the late Proceedings and Events in China*, 8vo, pp. vi, 143, with Appendix, pp. 72. *China (Continued)*, 1873 12s 6d
- This page is omitted.*
- 1413 Sladen (Major E. R.) *Official Narrative of the Expedition to explore the Trade Routes to China and Bhama, with connected Papers*, 8vo, 8vo, pp. vi, 187; 2v. 187; 2v. 187. Calcutta, 1870 10s
- Records of the Government of India.*
- 1414 Smith (A.) *To China and back*, 8vo, pp. 72, illustrated, London 3s 6d
- A diary kept on and home, with a coloured plan of Hongkong's Gardens at Canton.*
- 1415 Smith (A. H.) *Chinese Characteristics*, Second Edition, revised, 8vo, pp. 341, with Illustrations, cloth. 1898 7s 6d
- 1416 ——— *Chinese Characteristics*, Fifth Edition, revised, 8vo, pp. 341, illustrated, cloth. 1907 8s
- A standard work on China.*
- 1417 ——— *Village Life in China*, Sixth Edition, 8vo, pp. 320, illustrated, cloth. Chicago 9s
- The Village, its Institutions, Ways, and Fruits: Customs—Village People's Life—Representation of the Chinese Village.*
- 1418 ——— *Box Christmas: an Outline Study of China*, 8vo, pp. xi, 266, wrappers. New York, 1905 3s
- Religion, History, Mission of China.*
- 1419 Smith (F. F.) *Vocabulary of Proper Names in Chinese and English, of Places, Persons, Tribes, and Sects in China, Japan, Korea, Siam, &c.*, large 8vo, pp. vi, 64; 12, 1875. Shanghai, 1870 10s 6d
- 1420 Smith (J. J.) *To Eastern Asia, or the Commission of H.M.S. from Dover, Flag Ship in China, 1873-83*, 12mo, pp. 242, v., with front., cloth. Davenport, 1885 3s
- 1421 Smith (H.) *A Narrative of an Exploratory Visit to each of the Coastal Provinces of China, and to the Islands of Hong Kong and Chusan*, Second Edition, 8vo, pp. xvii, 522, with plates and maps, cloth. 1847 8s
- 1422 ——— *The same*, 8vo, pp. xv, 447, with plates and maps, cloth. 1857 8s
- 1423 Smith (S. F.) *China from Within, or the Story of the Chinese Crisis*, 8vo, pp. viii, 251, cloth. 1901 8s
- 1424 Smith (W. L. G.) *U.S. Consul at Shanghai Observations on China and the Chinese*, 8vo, pp. 316, cloth. New York, 1902 8s
- System of America in meeting the Commerce of China—Foreign Trade of Canton—The Yunnan Klango—The Republic of China, and other interesting chapters. Siam.*
- 1425 Sonnerat — *Voyage aux Indes Orientales et à la Chine, fait par ordre du Roi, depuis 1774, jusqu'en 1781, dans lequel on traite des Mœurs, de la Religion, des Sciences et des Arts des Indiens, des Chinois*, 2 vols, 4to, with many plates and maps, call. Paris, 1782 30s
- From a 16th century.*
- Fine and best edition. The work deals mainly with the Antiquities, Natural History, and Manners and Customs of the Chinese.*
- 1426 SOUBA (M. de) *Imperio de la China y Cultura Evangelica en el, por los Religiosos de la Compañia de Jesus*, folio, pp. xvi, 112, vellum. Lisbon, 1721 24 8s
- 1427 Spärl (Th.) *De re literaria Sinesium Commentarius, in quo Scripturae parva et Philosophia Sinesium Specimina exhibentur*, 12mo, pp. 22, 206, and Index, pp. 12, vellum. Leiden, 1600 10s
- 1428 Staunton (Sir G.) *Authentic Account of an Embassy from the King of Great Britain to the Emperor of China, including Observations made and Information obtained in travelling, with a relation of the Voyage chiefly from the Papers of the Earl of Macartney*, Second Edition, 2 vols in 8vo, with an atlas of 44 plates in folio, call. London, 1797 62 2s
- 1429 ——— *The same (without the atlas)* 62s

- 1440 **SHANTON (Sir G.)** *An Authentic Account of an Embassy from the King of Great Britain to the Emperor of China, 3 vols. 8vo, half calf. 1797* 12s
- 1441 ——— *The same, 2 vols. 8vo, calf. Dublin, 1797* 7s 6d
- 1442 ——— *The same, 2 vols. 8vo, calf. London, 1798* 7s 6d
- 1443 ——— *The same, 8vo, pp. 472, with 22 plates and illustrations, calf. 1797* 8s
- 1444 ——— *The same, 12mo, pp. vii, 468, with front and map, calf. 1797* 3s 6d
- 1445 ——— *Miscellaneous Notes relating to China and its Commercial Inter-  
course with that Country, including  
Translations from the Chinese, Second  
Edition, 8vo, pp. x, 422, fols. 1850* 12s 6d
- 1446 ——— *The same, Third Edition, 8vo,  
pp. 422, fols. 1850* 12s
- This is a most interesting work. It includes trans-  
lations of a portion of the Emperor's Vene-  
rable Book of Secret Instructions—Notice of  
a popular Chinese game: Two—ways—Chinese  
Account of Manu—General history, Customs  
and Chinese, &c.*
- 1447 ——— *Select Letters written on the  
occasion of the Marriage of Sir G. T.  
Stanton by his Private Friends, 8vo,  
pp. 77. 1857* 4s
- With Sir George Stanton's autograph.*
- 1448 ——— *Memoirs of the Chief Incidents  
of his Public Life, 8vo, pp. 7, 282, with  
portrait, cloth. 1858* 4s
- Extensively printed.*
- 1449 **Stevens (Th.)** *Around the World on  
a Bicycle: from Yokohama to Yokohama,  
roy. 8vo, pp. xiv, 477, illustrated, cloth.  
1868* 12s
- From India, China, Japan.*
- 1450 **Stewart (Major-General N.)** *My  
Service Days: India, Afghanistan,  
Soudan '85, and China, 8vo, pp. 492,  
cloth. 1908* 10s 6d
- The Author took part in the Campaign against  
Tharaka and Peking in 1900.*
- 1451 **Stewart (Robert and Louise)** *A  
Miscellaneous Memoir, by M. E. Watson,  
8vo, pp. x, 243, with map and illustra-  
tions, cloth. 1905* 4s
- 1452 **Stock (E.)** *The Story of the Pak-  
Kia Mission of the Church Mission  
Society, with map and illustrations,  
12mo, pp. 272, cloth. 1877* 3s 6d
- 1453 **Storrie from China, 8vo, pp. iv,  
219, with 25 illustrations, cloth. 1878 8s**
- 1454 **STRANGE (L.)** *La China, sua Historia,  
sua Restauracao, roy. 8vo, pp. xxvii, 462.  
Brussels, 1874* 8s

**1455 SUN YAT SEN.**—*Kidnapped  
in London, the Story of my Capture  
by, Detention at, and Release from  
the Chinese Legation in London,  
12mo, pp. 124, with portrait. Bris-  
tol, 1897* 2s 6d

1456 **Szechenyi (Graf Bela)** *Im Fernen  
Osten: Reisen in Indien, Japan, China,  
Tibet und Burma, 1877-80, von G.  
Krusinier, 8vo, pp. xi, 1813, with 200  
illustrations and 3 maps, cloth. 1887* 12s 6d

1457 **Szyamatsu (Baron)** *Chinese Expos-  
sion Historically Reviewed, 8vo, pp. 24,  
1906* 3s 6d

1458 **Swainson (Mrs.)** *Letters from China  
and Japan, 8vo, pp. vi, 210. 1878* 4s

1459 **Swinhoe (R.)** *Narrative of the North  
China Campaign of 1860, with Experi-  
ences of Chinese Character, of the  
Moral and Social Condition of the  
Country, with a Description of Peking,  
roy. 8vo, pp. viii, 321, with illustrations,  
cloth. 1861* 8s

#### TAIPING REBELLION.

1460 **Sine Book.**—*Papers relating to the  
Rebellion in China and Trade in the  
Yang tsu River, folio, pp. iv, 174, with  
map. 1863* 7s 6d

*The lower half of page iv is cut out, but this part  
does not enter at the Taipings.*

1461 ——— *Further Papers relating to the  
Rebellion in China, folio. 1863* 8s 6d

1462 **Brine (Commander L.)** *The Taiping  
Rebellion in China: a Narrative of the  
Rise and Progress based upon Original  
Documents and Information obtained  
in China, 8vo, pp. ix, 324, with map  
and plates, cloth. 1862* 10s 6d

1463 **Callery and Yvan.**—*History of the  
Insurrection in China, with Notices on  
Christianity, &c., translated from the  
French, 8vo, pp. 328, with map and  
portrait of Fung Fa, cloth. 1863* 4s

1464 ——— *The same, Second Edition,  
8vo, pp. 351, with map and portrait,  
cloth* 4s

1465 ——— *The same, Third Edition, 8vo,  
pp. v, 351, with portrait and map, calf.  
1864* 7s 6d

1466 **Gordon.**—**BARROW (R. H.) & BARROW  
(G. E.)** *Charles George Gordon's  
Sketch, 8vo, pp. 104. 1885* 1s 6d



## Taping Rebellion—continued.

- 1467 Gordon.—Fussell (Arch.) *Chinese Gordon: a Succinct History of his Life*, 8vo, pp. 262, cloth. 1890 2s
- 1468 ——— HARR (A. R.) *The Story of Chinese Gordon*, Vol. I, Fourth Edn., 8vo, roy. 8vo, pp. 487, with portraits and maps, cloth. 1894 7s 6d
- 1469 ——— *The same*, 2 vols. 1894/95 (p. 304) 15s  
Vol. I. *Chinese Gordon's Campaigns in China*.  
Vol. II. *Read with the Index*.
- 1470 ——— LITTLE (Thos., Lieut. Roy. Engineers) *With Gordon in China*, 8vo, pp. 224, with portraits, cloth. 1891 2s
- 1471 HARR (A. R.) *Events in the Taping Rebellion: being Reprints of MSS. copied by General Gordon*, 8vo, pp. 631, with portraits, maps, and a plate of *Gordon's Chinese Seal*, cloth. 1891 15s
- 1472 HAMBURG (REV. THOS.) *The Chinese Rebel Chieh, Hung-Sin Tsuen, and the Origin of the Insurrection in China*, 8vo, pp. xii, 95. 1868 7s 6d  
*The "Hsien-yi King" and a History in cloth.*
- 1473 HOWARD (W. C.) *Short Sketch of the Taping Rebellion, 1848 to 1864*, 8vo, pp. 14. Shanghai, 1891 2s
- 1474 LANTIER (OMIS E. DE) *Considérations sur la Paix et l'Armée de la Chine, Études de la Rébellion Armée*, 8vo, pp. 31. Paris, 1892 3s 6d  
*Privately printed.*
- 1475 LIN-LA.—TI Ping Tien-Kweh: the History of the Ti Ping Revolution, including a Narrative of the Author's Personal Adventures, 2 vols., roy. 8vo, with many plates and illustrations, cloth. 1898 25s
- 1476 MACFARLANE (Ch.) *The Chinese Revolution, with Details of the Habits, Manners, &c., of the Chinese*, 8vo, pp. vii, 342, with maps, &c. 1893 3s
- 1477 MEADOWS (TH. T.) *The Chinese and their Rebellions, viewed in connection with their National Philosophy, Ethics, Legislation, and Administration*, roy. 8vo, pp. xi, 455, with 3 maps, cloth. 1898 15s  
*With full account of the military and political proceedings and military history of the Ti Ping. See also Major's Reader's Manual, page 4. Meadows's elaborate dissertation on the philosophy of the Chinese.*
- 1478 MOULÉ (Archibald) *Personal Recollections of the Ti Ping Rebellion, 1861-63*, 8vo, pp. 24. Shanghai, 1899 2s
- 1479 Pamphlets issued by the Chinese Insurgents at Nan King: to which is added a History of the Kiang-Su Rebellion, gathered from Public Documents and Speeches of the Commissioners between Foreign Missionaries and the Chinese Insurgents, with a Review of the Pamphlets, translated and compiled by W. H. Mathews, 8vo, pp. 115. Shanghai, 1863 2s  
*Extremely rare, in the original wrapper.*
- 1480 WILSON (A.) *The "Ever-Victorious Army": a History of the Chinese Campaign under Lieut. G. B. Gordon and of the Suppression of the Taping Rebellion*, with 2 maps, 8vo, pp. xxvii, 308, cloth. 1868 10s 6d
- 1481 WORTHINGTON (J. W.) *The Taping as they see, by "One of them," with an Introduction by J. W. W.*, 8vo, pp. vi, 84. 1864 3s 6d
- 1482 YAO-SWANG (Late Emperor of China): his Life, with Memoirs of the Court of Peking, including a Sketch of the Principal Events in the History of the Chinese Empire during the last fifty years by CH. GUTHRIE, 8vo, pp. xxi, 370, cloth. 1892 15s 6d
- 1483 TAVERNIER, SPERLER, and others.—*Collection of Travels through Tartary into Persia and the East Indies, with full relations of the Five Years War between Aurang Zeb and his Neighbour*, ... with a relation of the Kingdom of Japan and Tschink; to which is added a Description of the Grand Seignior's Seraglio, &c., complete work, with maps and illustrations, with. London, 1699/94 63s  
*Our copy contains enough stains on the title-page; second volume bound of two volumes. It is a map.*
- 1484 TAO SEIN HO.—*Suggested Statutes for China*, 8vo, pp. vii, 22. 1868 2s 6d
- 1485 TAYLOR (H.) *A Visit to India, China, and Japan*, newly edited by G. F. FARDON, 8vo, pp. xv, 389, with a front, cloth. 1899 2s 6d
- 1486 TAYLOR (J. H.) *Days of Meeting in India: an Account of Meetings held in the Province of Shan-Si*, 8vo, pp. 188, with maps, cloth. 1897 3s
- 1487 ——— *China's Spiritual Need and China*, 4to, pp. iv, 41, with maps and illustrations, cloth. 1894 3s
- 1488 TAYLOR (Mrs. H.) *One of China's Scholars: the Culture and Civilization of a Confucianist*, 8vo, pp. xiii, 104, illustrated. 1895 2s 6d
- 1489 ——— *The same*, 8vo, pp. xii, 280, cloth. 1899 4s

- 1490 Taylor (W. Cooke) Popular History of British India: Commercial Inter-  
course with China and the Possessions  
of England in the Eastern Seas, &c.,  
pp. 508, cloth. 1842. 2s

- 1491 Tcheng-Ki-Tong (General) Hite of  
China, translated from the French by  
J. Millington, 8vo, pp. 224, fols. 1860  
2s

Names of Chinese Ltn.

- 1492 ———— *Chin-Chin, or the Chinamen at  
Home*, translated from the French, 8vo,  
pp. vii, 370, cloth. 1895. 2s

An authentic and charming book on Chinese  
manners and social life, including two chapters on  
gambling.

## TEA.

- 1493 Hall (B.) Account of the Cultivation  
and Manufacture of Tea in China, illus-  
trated by the best authorities, Chinese and  
European, 8vo, pp. xix, 282, cloth.  
1848. 2s

Mr. Hall was Inspector of Teas at the E. India Co.  
in China.

- 1494 Buchholz (J. P.) *Histoire Naturelle de  
Thé de la Chine, de ses différentes  
Espèces, de sa Recette, de ses Prépara-  
tions*, &c., 8vo, pp. 32, call. Paris, 1806  
18s

- 1495 Housaye (J. G.) *Mémoires de  
Thé, descriptions Botaniques, Taxino-  
mies*, &c., large 8vo, pp. 160, with 18  
plates, showing how Tea is prepared in  
China, cloth. Paris, 1842. 2s

- 1496 Mosley (Col. Edw.) *Cultivation and  
Manufacture of Tea*, Third Edition,  
much enlarged, 8vo, pp. vii, 180, cloth.  
London, 1878. 2s

- 1497 Reade (A.) *Tea and Tea-drinking*.  
12mo, pp. 154, illustrated. 1884. 2s 6d

Cultivation, Tea Meetings, How to make Tea, &c.

- 1498 Sigmond (Dr. G. G.) *Tea: its Effects,  
Medicinal and Moral*, 12mo, pp. viii,  
142, cloth. 1829. 4s 6d

- 1499 Stables (W. G.) *Tea: the Drink of  
Pleasure and Health*, em. 4to, pp. 111.  
London, n.s. 2s

- 1500 Townsend (R.) Tables showing the  
Cost of Tea, with all Charges, as bought  
in Bazaar and sold in London at the  
several Exchanges, for the use of Im-  
porters, large 8vo, pp. 42, half calf.  
1863. 7s

- 1501 *Tea Planter's Vade Mecum: a  
Volume of Important Articles, Cor-  
respondence and Information regarding  
Tea, Tea Rights, Tea Cultivation and  
Manufacture*, compiled by the Editor  
of *Indian Tea Gazette*, roy. 8vo, pp.  
xxviii, 300, half calf. Calcutta, 1885  
(pub. 21s) 12s 6d

- 1502 *Tyology, a Discourse on Tea: being  
an Account of that Exotic, Botanical,  
Clyrical, Commercial and Medical*, by  
a Tea Dealer, 8vo, pp. viii, 147, with one  
plate, fols. 1827. 6s

It includes a list of Chinese Provinces where Tea is  
found.

- 1503 *Ten Months from Rome*, 1874-75,  
with map, 8vo, pp. 145. 1876. 2s  
*Amoy, Japan, Hongkong.*

- 1504 Teskey (A. M.) *The Yellow Pearl: a  
Story of the East and the West*, 8vo,  
pp. 304, cloth. 1911. 3s 6d

The author describes herself as the daughter of  
an American and a Chinese Woman.

- 1505 THEVENOT.—*Relations de Divers  
Voyages Curieux qui n'ont pas point  
été publiés, ou qui ont été tra-  
duits d'Anquet, de Purchas et  
d'autres Voyageurs, Troisième Partie*,  
fols, call. 1686. 5s 4d

\* This volume deals with China exclu-  
sively. *Brigit says:* Collection inté-  
ressante dont il est difficile de trouver  
des exemplaires complets, puisque  
chaque est composée de pièces séparées.

See volume containing: *Voyage des Am-  
bassadeurs de la Comp. Hollandaise, vers  
le Grand Chan de Tartarie, à Peking*,  
8 pp.—*Voyage des Ambassadeurs de la  
Comp. Holl. envoyés Pékin 1696 au Ts  
Ching*, pp. 21-66 (complete)—*Notice de  
Voyage des Hollandais à Peking*, 28 pp.,  
with map—*Description géographique  
de l'Empire de la Chine*, traduite d'un  
auteur Chinois, par le P. M. Martinié,  
214 pp., with a map—*Rapport aux  
Directeurs de la Comp. Hollandaise  
sur les Indes Orientales*, 12 pp.

- 1506 Thomson (J.) *The Straits of Malacca,  
Indo China and Olden, or Ten Years  
Travel Abroad*, 8vo, pp. xv, 348, with  
illustrations and maps, cloth. London,  
1873. (pub. 21s) 12s 6d

Descriptions of Cochin, Hongkong, Canton,  
Formosa, Chusan. Chapters on Culture, Char-  
itable Institutions, Prisoners, Life of the  
Chinese.

- 1507 *Three Weeks on the West River of  
Canton*, compiled from the Journals of  
Dr. Legge, Dr. Palmer and Mr. Young  
Kwo-Hwan, 8vo, pp. 62. Hongkong,  
1900. 7s 6d



- 1498 Thwing (K. P.) *En Orienta: Studies of Oriental Life and Thought*, 8vo, pp. 119, cloth. ca. 1900 3s
- Asiatic Travels—Oriental Communications—Religion and Language in the East, &c. Results of a Tour in India, China, Japan. Only one copy now owned.*
- 1499 Tillet (M.) & Fischer (K. S.) *Notes sur la Mission at les Metair Pratiques en Chine*, 8vo, pp. 46. Shanghai, 1908 2s 6d
- 1500 Timkowski (O.) *Travels of the Russian Mission through Mongolia to China and Residence in Peking, in 1850-1851, with Questionnaire and Notes by J. Klaproth*, 2 vols, roy. 8vo, with maps and plates, fds. 1857 11s
- 1511 Tomlin (J.) *Missionary Journals and Letters written during Eleven Years' Residence among the Chinese, Siamese, Javanese*, 8vo, pp. xxiv, 384, with maps, cloth. 1844 7s 6d
- 1512 Townley (Lady Susan) *My Chinese Note Book*, 8vo, pp. xiii, 338, with illustrations and maps, cloth. 1904 3s
- Early History of China—China in the M. A.—China under the Manchus—Catholicism—Taoism—Buddhism—The Chinese Language—On the Yangtze River, &c.*
- 1513 Trachesi (A.) *L'Iconoclasie de la Bibliothèque Impériale de Pékin, ou les admirables Beautés de la Civilisation Européenne*, 18mo, pp. 30. 1901 2s 6d
- 1514 Tragett (G. H.) *Notes on the History of the Jesuits, 1643-1774*, 8vo, pp. 116, cloth. 1862 4s 8d
- Religion in the Far East—Jesuits in China, Japan.*
- 1515 *Travels by Land and Sea*, 18mo, pp. iv, 374, cloth. London, n.d. 3s
- China, Indo-China, India.*
- 1516 *Treaty between the Netherlands and China, signed at Tientsin, the 5th October, 1862, in Dutch and English*, 8mo, pp. 9 2s
- 1517 **THREE** (Capt. Ala.) *Notre Situation en Chine, Souvenir du Japon (Relation confidentielle d'une Mission diplomatique à Peking, &c.)*, folio, pp. 162. Paris, 1862 30s
- \*. \* Private publication.
- 1518 Tronah (J. M.) *Narrative of a Voyage to Japan, Kamtschatka, Siberia, Tartary, and various parts of China*, roy. 8vo, with charts and plans, cloth. London, 1859 (pub. 186) 7s 6d
- 1519 Tsingtau. — Behne (Fr.) and Kruger (M.) *Führe durch Tsingtau und Umgebung*, Third Edition, 8vo, pp. 224, with 12 maps and 121 illustrations. 1909 1s
- 1520 Turner (J. A.) *Kwang Tung, or Five Years in South China*, 2mo, pp. 174, with map and illustrations, cloth. 1906 2s 6d
- Current Life—Religion—Education, Trade—Hemp and Man—Chinese Family Life.*
- 1521 **TWENTIETH CENTURY** Impressions of Hongkong, Shanghai, and other Treaty Ports of China: their History, People, Commerce, Industry and Resources, edited by A. Wright, 4to, pp. 644, with maps, portraits and illustrations, full morocco. 1908 25 3s
- \*. \* Copies are quite unobtainable.
- 1522 Typhoon (The) of September, 1874: a Secret Mission, with 25 photographs and letterpress, oblong folio, half calf. Hong Kong 15s
- The photographs illustrate some of the most famous of the phenomena at Hong Kong and China.*
- 1523 Ujfalvy (Ch.) *L'Ethnographie de l'Asie*, roy. 8vo, pp. 22. Paris, 1872 2s
- 1524 Ullar (Alex.) *Die Galla-Fauna Ein Reise-Roman*, 8vo, pp. 417. 1900 4s
- A novel from the Yang Tze.*
- 1525 Upton (Major-General, U.S.A.) *The Armies of Europe and Asia, embracing Official Reports on the Armies of Japan, China, India, Persia, Russia, France, Germany, England, accompanied by Lectures descriptive of a Journey from Japan to the Caucasus*, 8vo, pp. ix, 446, cloth. Portsmouth, 1878 (pub. 188) 5s
- 1526 Upward (H.) *The Sons of Ham: Stories of Chinese Life and Mission Work*, 8vo, pp. 191, with 74 illustrations, cloth. 1908 3s 6d
- 1527 **Variétés Sinologiques**, No. 3.—GAILLARD (L.) *Croix et Souverain en Chine*, Second Edition, imp. 8vo, pp. x, 200, illustrated. Shanghai, 1904 12s
- Guerrilla—Sovereignty and Religion—La Croix—La pose de la Haute Croix—Condition actuelle de la Croix.*
- 1528 ——— No. 4.—GAILLARD (D.) *Le Canal Impérial, étude historique et descriptive*, imp. 8vo, pp. 77, with Chinese maps and illustrations. Shanghai, 1900 7s

- 1829 Variétés Sinologiques. No. 5.—  
Zi (Emissari) Pratiques des Examen  
Militaires en Chine, imp. 8vo, pp. 31,  
278, with plans, illustrations, and plans.  
Shanghai, 1898 15s
- 1830 ——— No. 6.—FENTON (C.) Allu-  
sions Sinologiques, les Placards, Classi-  
ques 1 & 100, Second Edition, imp.  
8vo, pp. v, 306. Shanghai, 1900 4s
- 1831 ——— No. 9.—Zi (Emissari) Pratiques  
des Examen militaires en Chine, imp.  
8vo, pp. ii, 132, with illustrations.  
Shanghai, 1899 10s 6d
- 1832 ——— No. 10.—TCHOU (A.) Histoire  
du Royaume de Ou (1122-473 A.D.), imp.  
8vo, pp. xvi, 174, with 12 Chinese illu-  
strations and 2 maps. Shanghai, 1898  
10s 6d
- 1833 ——— No. 15.—HUANG (P.) Exposé  
du Commerce public du Hoi, imp. 8vo,  
pp. 18, with 14 maps. Shanghai, 1898  
7s 6d
- 1834 ——— No. 16.—GAILLARD (L.) Nan-  
kin d'alors et d'aujourd'hui: Plan de  
Nankin (Décembre, 1896), with 4 pp.  
text in imp. 8vo. Shanghai, 1898 4s
- 1835 ——— No. 18.—GAILLARD (L.) Nan-  
kin d'alors et d'aujourd'hui: Nankin  
Plan actuel, imp. 8vo, pp. xii, 484,  
with maps and illustrations. Shanghai,  
1901 13s
- A complete account of Nanking.
- 1836 ——— No. 22.—TCHOU (A.) Histoire  
du Royaume de Tchou (1122-225 A.D.),  
roy. 8vo, pp. ii, 403, with a map.  
Shanghai, 1898 15s
- 1837 ——— No. 24.—TCHOU (A.) Sy-  
nchronisme sinique: Chronologie com-  
parée en Concordance avec l'Ere chri-  
tienne de tous les Etats comprenant  
l'Histoire de l'Extrême-Orient (Chine,  
Japon, Corée, Mongolie, &c.), imp. 8vo,  
pp. lxxvii, 530. Shanghai, 1905 50s
- 1838 Varin (Paul) Expédition de Chine  
de 1800, with plans and plans of Peking,  
8vo, pp. 318, wrappers. Paris, 1893 6s
- 1839 ——— The same, brown half morocco  
15s 6d
- The map.
- 1840 Vaughan (Col. H. B.) St. George and  
the Chinese Dragon: Account of the  
Battle of the Peking Legations, 8vo, pp.  
225, with illustrations, cloth. 1895 5s 6d
- 1841 Vaughan (J. H.) The Manners and  
Customs of the Chinese of the Straits  
Settlements, large 8vo, pp. 119, half  
coll. Singapore, 1870 4s 6d
- There is an account of Chinese Clergy, with a folding  
plate in front and text on the cover of Fook in  
Chinese Printing, Canton, well illustrated: in  
French language, &c.
- 1842 Vigneron (L.) Deux Ans au Ho-  
Tchouan (Chine Centrale), 8vo, pp. x,  
220, with map and illustrations. 1899 6s
- With Chinese title-page.
- 1843 Vincent (H.) Newfoundland to Cochin  
China, and the Golden Wave, New  
Nippon, and the Fortified City, with  
Reports on British Trade and Interests  
in Japan and China, 18mo, pp. 574,  
illustrated, cloth. 1893 4s
- 1844 Vissering (W.) On Chinese Currency,  
Coin and Paper Money, 8vo, pp. xv,  
225, with plans. 1877 15s
- One of gold.  
Copper.—Five Nations of Silver.—Money  
under the Han Dynasty.—Yang-Hing Dynasty.  
with many Chinese text and illustrations.
- 1845 Vladimir.—Russia on the Pacific and  
the Siberian Railway, 8vo, pp. xii, 573,  
with maps and illustrations, cloth.  
London, 1899 15s
- Seven.
- 1846 Voyages en Japon et en Chine:  
Lectures de St. François Xavier, avec  
ses notes géographiques, politiques et  
historiques, 2 vols in 8vo, with 60 plates,  
cloth. Paris, &c. 8s
- Includes eleven letters of Fr. Xavier to the prince  
of Kiang in China.
- 1847 Wade (H. Y.) and Villard (De) Map  
of the Shooting Division lying between  
Shanghai and Wuhu, with the Distance  
Tables to accompany the Map, mounted  
on cloth. Shanghai, 1893 15s 6d
- The Distances are given in Chinese li.
- 1848 Waddell (L. A.) Report on the Ex-  
aminations at Peking (Peking) the  
Fallibath of the Chinese, 8vo, pp. 93,  
with five plans and a map, cloth. Cal-  
cutta, 1903 5s
- With description of the City from Chinese Records.
- 1849 Walton (Joe) China and the Present  
Crises, with Notes on a Visit to Japan  
and Korea, with map, Second Edition,  
8vo, pp. xii, 212. 1900 5s
- 1850 Water-Colour.—The "Sumarung,"  
drawn for Robert Morrison by Mr. Bayle,  
the First Officer, March, 1833, China,  
14 by 10 in. 21s
- 1851 ——— by Y. J. Slinger: English  
Missionary.—Mr. Lay (?)—holding dis-  
cussions with a group of Christians on  
Biblical questions in little groups; with  
great success, artistically drawn, in  
vivid colours, facial expressions very  
clearly depicted, 10 by 12 in. £2 15s
- 1852 Wattville (H. de) L'Evangile et la  
Chine. Trois Discours sur les Missions  
Evangeliques en Chine, pp. 120, half  
coll. 1844 5s



- 1822 **Weale (R. L. F.)** *Indigenous Letters from Peking (Story of the Kings in 1900)*, 8vo, pp. vii, 312, with front., cloth. 1902 7s 6d
- 1823 **Weale (R. L. F.)** *The Coming Struggle in Eastern Asia*, 8vo, pp. 640, with illustrations and a map, cloth. 1908 10s 6d
- *Main Currents of the World*  
I. *The New Problems of Eastern Asia*  
II. *The Struggle toward China*
- 1824 ——— *Manchurian Miscellany: Letters from Manchuria during Autumn, 1904, with an Historical Sketch, giving an Account of the Manchurian Frontiers from the Earliest Days*, 8vo, pp. 22, 522, with maps and illustrations, cloth. 1904 6s
- 1825 **Weber.** — *Tales of the East. Vol. III.*, Mogul, Turkish, Tartarian, Chinese Tales and History of Akbar, 8vo, pp. 700, call. 1812 7s 6d
- 1826 **Wen Ching.** — *The Chinese Crisis from Within*, edited by U. M. Roth, 8vo, pp. xvi, 555, cloth. 1904 6s
- *The Reform Movement—The Domestic Exponent and her Adversaries—Europe and China*
- 1827 **Whitehead (T. H.)** *Expansion of Trade in China*, 8vo, pp. 55. 1901 3s
- 1828 **Whitney (W. D.)** *On the Views of Diet and Weber respecting the Relations of the Hindu and Chinese Systems of Astrology, with an Address of Miller's Views*, 8vo, pp. 34. *Reprint*, 1904 7s 6d
- 1829 **Who's Who in the Far East for 1907-08: a Biographical Dictionary, with Lists of Publications, 8vo, pp. 222, cloth. Hongkong, 1907 7s 6d**
- 1830 **Whyte (W. A.)** *Land Journey from Asia to Europe: an Account of a Journey from Canton to St. Petersburg, through Mongolia and Siberia*, 8vo, pp. xv, 326, with maps, cloth. 1871 10s 6d
- 1831 **Wilfert (T.)** *Die Chinesen wie sie sind*, 12mo, pp. 256, with 20 plates. 1844 6s
- *Includes a translation of Lee's Chinese.*
- 1832 **WILLIAMS (E. T.)** *Recent Chinese Legislation relating to Commercial Railway and Mining Enterprises, with Regulations for Registration of Trade Marks, translated from the Chinese, Second Edition*, 8vo, pp. 142, lks. Shanghai, 1905 7s 6d
- 1833 **Williams (C.)** *Through Burma to Western China, with maps and illustrations*, 8vo, pp. xiv, 312, cloth. 1898 7s 6d
- *Notes of a journey in 1895 to establish the practicability of a Trade Route between the Irrawaddy and the Yangtze Kiang*
- 1834 **Williams (Fr. W.)** *Chinese Folklore and some Western Analysis*, 8vo, pp. 22. Washington, 1901, reprint 3s
- 1835 **Williams (G. Wells)** *Chinese Commercial Guide, consisting of a Collection of Decree and Regulations respecting Foreign Trade with China, Fourth Edition, revised and enlarged*, 8vo, pp. 374, lks. Canton, 1850 12s 6d
- *The previous editions were issued by Mr. A. Meadows. This one includes Sailing Directions for the Coast of China, Foreign Commerce with China, &c.*
- 1836 ——— *Chinese Commercial Guide, containing Treaties, Tariffs, Regulations, &c., useful in the Trade to China and Eastern Asia, with an Appendix of Sailing Directions, Fifth Edition*, 8vo, pp. xvi, 287 and 288, cloth. Hongkong, 1903 11s
- *These guides are full of valuable information.*
- 1837 ——— *The Middle Kingdom: a Survey of the Geography, Government, Education, Social Life, Arts, Religion, &c., of the Chinese Empire and its Dependencies, Fourth Edition, with illustrations and map of China*, 2 vols, 8vo, cloth. New York, 1901 30s
- *One of the most valuable works on China. The Author, as co-editor of the Chinese Repository was in a better position than most writers to judge the people and their customs. It is now an antiquated work. Discontinued for Good. New York, of Chinese—see No. 45.*
- 1838 **Williamson (Rev. A.)** *Journeys in North China, Manchuria and Eastern Mongolia, with some Account of Corea*, 2 vols, 8vo, pp. xx, 444; viii, 442, with illustrations and two maps, cloth. 1879 22 5s
- *This is one of the finest and most exhaustive works on China.*
- 1839 **Williamson (J.)** *Old Highways in China*, 8vo, pp. 257, with maps and illustrations, cloth. 1894 6s
- *Observations of everyday life during intercourse with the people. Includes illustrations by Chinese Artists.*
- 1840 **Winterbotham (W.)** *An Historical, Geographical and Philosophical View of the Chinese Empire, with an Account of Lord Macartney's Embassy*, 8vo, pp. 423, 114, with map and plates, call. 1838 15s
- *Description of the three Frontiers of China, Chinese Turkestan, Tibetan States, Natural History, Religion, Laws, Arts, Sciences. A scarce work.*

- 1671 Willis, Bailey, C. D. Walcott and others.—Research in China, in 2 vols. and Atlas, Vol. I. in 2 parts. 22
- PART 1.—Descriptive Topography and Geology, by Willis, Elliot Blackwelder, and S. H. Sargent, etc. pp. xiv, 322 and 18, with 24 plates and 22 text figures.
- PART 2.—Petrography and Zoology, by Elliot Blackwelder, Syllabary for the Transcription of Chinese Sounds by Friedrich Hirth, etc. pp. vi and 355 to 383; and with xviii, plates 22 to 28 (including 3 plates of birds colored to life).
- ATLAS, by Willis and Blackwelder and Sargent, etc. in 2 maps and 21 other illustrations.
- VOL. II.—Systematic Geology, by Bailey, Willis, etc. v, 123, 2 pages, and 3 plates. 10s
- VOL. III.—Paleontology, by Charles D. Walcott, Storer, Waller, and George H. Girty, etc. In preparation.
- 1672 Wingfield (Hon. L.) Wanderings in the Far East, 2 vols. 8vo, half bound. London, 1869. 12s 6d
- China, Japan, Philippine Islands.
- 1673 Wise (H.) Analysis of a Hundred Voyages to and from India, China, Am., with an Appendix, 8vo, pp. 28, 120, with 2 plates. 1836. 6s
- 1674 Wissenschaftl. Ergebnisse der Expedition Kutschura (Leut. Filchner) nach China et Tibet. 1903-05
- Bd. III.—Karte der chinesischen Provinz Kansu, mit Text. 1910. 17s
- Bd. VI.—Ergebnisse der am Kartowack Han-Kiang und Tsu in Hun. 1910. 15s 6d
- Bd. VII.—Katalog der ethnograph. Gegenstände in China. 1909. 30s
- Bd. VIII.—Katalog der ethnograph. Gegenstände in Tibet. 1910. 25s 6d
- Bd. IX.—Geometrische Höhenmessungen & Meteor. Beobachtungen. 1909. 15s
- Bd. X.—1. Zoologische & Botanische Sammlungen. 1909. 20s
- Vols. I, II, IV, and V are not yet published.
- 1675 Wo Chang: England through Chinese Spectacles, 8vo, pp. 291, cloth. London, N.Y. 8s
- Comparison of English Institutions with those of China.
- 1676 Wyld (J.) Map of China, compiled from Original Surveys and Sketches, marbled, mounted on rock, in two. London, 1840. 5s
- 1677 Waiseley (Col. G. J.) Narrative of the War with China in 1860, to which is added the Account of a Residence with the Tsinling Heide at Nankin, 8vo, pp. xiv, 415, cloth. 1862. 6s
- Reading rather worn.
- 1678 ——— The same, new copy. 12s
- 1679 Wolverstan (B.) The Catholic Church in China, from 1662 to 1907, 8vo, pp. xxvii, 474, with map, cloth. 1909. 10s 6d
- The Church of Christ—China and the Christian Religion.—Catholic Mission.
- 1680 Wyllie (A.) On the Nankin Tablets at Soogan Foo, 8vo, pp. 60. Reprinted from the "N. China Herald." 6s
- 1681 Yan Phon Lee (A Native of China) When I was a Boy in China: an Autobiography, 8vo, pp. 111, with portraits, cloth. London, S.S. 5s 6d
- 1682 Yates (M. T.) Ancestral Worship in China, 8vo, pp. 48. Shanghai, 1875. 6s 6d
- 1683\* Young (W. G.) The English in China, China, pp. xii, 147. 1840. 4s
- Views of British Transactions with China.

1683 PAINTING IN OIL of a British Three-masted Schooner signalling off the China Coast, Chinese Junks and a Pagoda in the background, 21 by 15 in. £4 10s

See illustration.

## PART VI.

### RELIGION IN CHINA.

- 1684 Alabaster (H.) The Modern Buddhist: being the Views of a Siamese Minister of State on his own and other Religions, translated from the Siamese, 8vo, pp. 91, cloth. 1879. 5s
- 1685 Asvagosha.—The Awakening of the Faith in New Buddhism, Chinese Text and English Translation by T. Southard, 8vo, cloth. Shanghai, 1907. 6s
- Extremely important text in all Buddhist literature which reveals the history of the growth of Buddhism in China, Japan and Korea.
- 1686 Arundana Catalog.—Cat. Legendes Bouddhiques: Traduites du Sanscrit, by L. F. Fournier, 4to, pp. 38, 401. Paris, 1891. 14s
- 1686\* Beal (S.) Abstract of Four Lectures on Buddhist Literature in China, 8vo, pp. xvi, 185, with 3 plates, cloth. 1882. 10s



- 1887 **Beal** (S.) *A Catalogue of Buddhist Scriptures from the Chinese*, 8vo, pp. xii, 225, cloth. London, 1871. 1s
- Contents:—Part I., Legends and Myths—Part II., Scriptures as a Religion—Part III., Scientific Part—Part IV., Apocryphal Part—Part V., Devotion and Faith—London.*
- 1888 ——— *The Homanian Legend of Sakya Buddha from the Chinese-Buddhist*, 8vo, pp. xii, 225. London, 1878. 2s
- 1889 **Boyer** (A. M.) *L'Époque de Kanakia*, 8vo, pp. 94. Paris, 1890. 3s
- According to Chinese sources.*
- 1890 **Carius** (Paul) *Amida-fo: a Study of Buddhist Theology*, 8vo, pp. 121, 14s. 1900. 2s 6d
- 1891 ——— *Buddhism and its Christian Critics*, 8vo, pp. 218, cloth. Chicago, 1897. 6s
- Folio-page cut.*
- 1892 **Chalmers** (J.) *Chinese Natural Theology*, 8vo, pp. 26, 1s. 1879. 2s 6d
- 1893 **Chanteclos de la Saussaye** (P. D.) *Manual of the Sciences of Religion*, translated by H. E. C. Ferguson (daughter of Max Müller), 8vo, pp. xii, 672, cloth. London, 1891. 12s 6d
- Philosophical, Ethnographic, and Historical—The Chinese, Egyptian, Babylonian—The Hindu, Vedic Times—Jainism—Buddhism.*
- 1894 **Dhammapala**. — *Texts from the Buddhist Canon, commonly known as Dhammapala*, translated from the Chinese by E. Beal, 8vo, pp. viii, 178, cloth. 1878. 1s
- 1895 **Douglas** (K. K.) *Confucianism and Taoism*, 8vo, pp. 267, with a map, cloth. London, 1879. 2s 6d
- 1896 **Dubois** (H.) *The Dragon Image and Deities, or the Three Religions of China: Confucianism, Buddhism, and Taoism*, giving an Account of the Mythology, History, and Demography of the Chinese, 8vo, pp. 462, illustrated, cloth. 1888. 1s
- Scientific work.*
- 1897 **Eby** (Ch. S.) *Christianity and Humanity: a Course of Lectures delivered in Meiji Kanido, Tokio*, 8vo, pp. xvi, 296, cloth. Tokushima, 1893. 7s 6d
- Christianity and Civilization—The Scientific View—Christianity and other Religions: Buddhism.*
- 1898 **Edkins** (J.) *Chinese Buddhism: Statistics, Historical and Critical*, Second Edition, revised, 8vo, pp. xxviii, 432, cloth. 1929. 1s
- 1899 ——— *Religious Conditions of the Chinese*, 12mo, pp. viii, 283, cloth. 1869. 3s
- 1899 **Edkins** (J.) *Religion in China, containing an Account of the Three Religions in China*, Third Edition, 8vo, cloth. 1894. 7s 6d
- 1901 **Edmunds** (A. G.) *Buddhist and Christian Gospels: being Gospel Parallels from Pali Texts, now first compared from the Originals, edited, with Parallels and Notes from the Chinese Buddhist Tripitaka*, by Prof. M. Anuski, 8vo, pp. 286. Philadelphia, 1902. 1s
- 1902 **Ellis** (H. J.) *Feng Shui, or the Elements of Natural Science in China*, 4vo, pp. 84. Hongkong, 1873. 7s 6d
- 1903 ——— *Three Lectures on Buddhism*, 8vo. Hongkong, 1871. 2s 6d
- 1904 ——— *Handbook for the Student of Chinese Buddhism*, 8vo, pp. iii, 293, 1879. 1s
- Part II. contains Indian: Chinese, Pali, Sinitic, Tibetan, Manichæan, Nestorian, Russian.*
- 1905 ——— *Handbook for the Students of Chinese Buddhism: being a Sanskrit-Chinese Dictionary, with Vocabularies of Buddhist Terms*, Second Edition, 8vo, pp. 225. Hongkong, 1889. 1s
- 1906 **Faber** (H.) *Introduction to the Science of Chinese Religion*, 8vo, pp. xii, 154. Hongkong, 1879. 7s 6d
- 1907 ——— *Systematical Report of the Doctrines of Confucius, with an Introduction on the Authorities upon Confucius*, Second Edition, enlarged, 8vo, pp. 147, 14s. Shanghai, 1903. 3s
- Fa Hien**—see Nos. 1702 &
- 1908 **Fier** (L.) *Le Choukwa Jataha*, 8vo, pp. 90. Paris, 1882. 4s
- French translation.*
- 1909 **Fortong** (Major-General) *Faiths of Man: a Cyclopedia of Religions*, 2 vols. large 8vo, cloth. 1909. 47s 6d
- These volumes contain a mass of information on Religions of all Countries, including all known China, Japan, Tibet, Mongolia, &c. It would be difficult to find in any other work of similar size the amount of literary, historical and philosophical references to be found.*
- 1910 **Foucaux** (F. R.) *Parabole de l'Évangile Égrot, formant le Chapitre IV. du Lotus de la Bonne Loi*, publiées en Sanskrit et en Tibétain, avec traduction française, 8vo. Paris, 1894. 12s 6d
- 1911 **Franka** (A. W.) *On Some Chinese Gods, with Buddhist Legends and Representations*, 12mo, pp. 6, with folding plate. Westminster, 1899. 3s
- 1912 **Frantz** (A.) *Libri qui continentia authoritates*, &c., 8vo, pp. 74. Florence, 1896. 3s 6d
- Being a Review of H. Nagle's Catalogue of the Buddhist Tripitaka.*

- 1612 Goss (L. A.) The Story of Wu-Tsang, da-yu, a Buddhist Legend, sketched from the Burmese Version of the Pull Tera, illustrated by a Native Artist, and etc., pp. 82. Singapore, 1886. 2s
- 1613 GROOT (J. J. M. de) Religious System of China: its Ancient Form, Evolution, History and Present Aspect, Manners and Customs, Vols. I to V. (all issued), roy. 8vo, with numerous illustrations and plates. Leyden, 1892 to 1907. 6s
- Vols. I to III. Disposal of the Dead.  
Vols. IV. and V. On the Soul and Ancestral Worship.
- 1614 Groot (J. M. de) Buddhist Monks for the Dead at Amoy; 8vo, pp. 120. 1934. 6s
- 1615 ——— Het Koninkrijk van Siam: a Treatise (in Dutch) on the Chinese Political Societies in the Colonies, 8vo, pp. 192, with 2 maps. 1855. 3s 6d  
Including some Chinese text.
- 1616 ——— De Lijfbeschrijving der Emper-  
Chinensis, 8vo, pp. 114. 1822. 2s
- 1617 ——— Huzucht in de China Oude  
Sinnelijkheid? 8vo, pp. 32. Alphen, 1891. 2s
- 1618 Grünwaldt (A.) Buddhavirtute Sin-  
dica, 16mo, pp. 126, illustrated. Berlin, 1857. 2s
- Contents:—Glossar von Pagen — Der Sogewandtheits in Pekingens-Chinesen Legation — Pagen et Surproust des Pagen.
- 1619 ——— Mythologie des Buddhismus in Tibet und der Mongolei, 8vo, pp. 35, 224, with a photograph and 135 illustrations. 1900. 6s
- 1620 Guriya. — Buddhism and Christianity and Salvation, in Russian, roy. 8vo, pp. 212. Kazan, 1909. 2s
- 1621 Gutslaff (Rev. C.) On the Present State of Buddhism in China, 8vo, pp. 26, 1821. 2s 6d
- 1622 Hackmann (H.) Buddhism as a Religion and its Present-Day Condition, 12mo, pp. xii, 215, cloth. 1910. 6s
- The title was during one existence as a title. Contents:—Doctrine of the Buddha — History of Buddhism — Buddhism — Literature — Eastern Buddhism.
- 1623 Happel (J.) Die altchinesische Religions-  
religion, 8vo, pp. 45. 1882. 2s 6d
- 1624 Hardwick (Ch.) Christ and other Masters: an Historical Inquiry into the Contrasts between Christianity and the Religious Systems of the Ancient World: Part II., Religions of India, 8vo, pp. vi, 215, cloth. 1857. 2s
- Series III., Schools of Philosophy, including Buddhism.
- 1625 ——— The same, Part III., Religions of China, America and Oceania, 8vo, pp. 218, cloth. 1858. 2s
- 1626 Harlez (C. de) Les Religions de la Chine, 8vo, pp. 278. 1891. 10s 6d
- Contents:—Religion des premiers Chinois — Second Empire — Imperial Religion — European Religion — Buddhism — Modern Religion.
- 1627 ——— Religion Romaine des Tartares Chinois Mandchous et Ming, se compare à la religion des anciens Chinois, avec le rituel tartare de l'empereur Kien Loang, traduit du Chinois, 8vo, pp. 212, with plates. 1857. 10s 6d
- 1628 ——— La Religion en Chine, 8vo, pp. 32. Grevé, 1899. 2s 6d
- 1629 ——— Vocabulaire Bouddhique Sino-chinois, Han-Fan Tse-yue, Précis de Doctrine Bouddhique, 8vo, pp. 60, 1897. 2s
- 1630 Harter (H.) Tien Tchen, "Beligions der Welt," à propos d'une série bouddhique du Tchéou Tse, 8vo, pp. 30, with 2 plates. Shanghai, 1901. 3s 6d
- Hinen Tsang. — see No. 1715.
- 1631 Jataka. — Buddhist Birth Stories, or Jataka Tales, the Oldest Collection of Folklore extant: being the Jatakatavamsana, for the first time edited in Pali, now translated by T. W. Rhys Davids, Vol. I (not all issued), 8vo, pp. 102, 247, cloth. London, 1892. 20s
- Vol. II.
- 1632 Kingmill (T. W.) Recent Discoveries regarding Early Buddhism and the Finding of the Relics at Peshawar, 8vo, pp. 29. Shanghai. 2s
- 1633 Kistner (O.) Buddha and his Doctrine, a Bibliographical Essay, 8vo, pp. iv, 32. 1899. 3s 6d
- 1634 Koppin. — Tibet in der Lamaismus bis zur Zeit der Mongolenherrschaft, 8vo, pp. 27. 1859. 6s
- 1635 Lafitte (P.) Buddha, his part in Human Evolution, 8vo, pp. ii, 27, 1901. 2s 6d
- 1636 Lanjulaia (J. D.) Notice du Panthéon-Chinois de Ducheur Hagre, 8vo, pp. 12. Paris, 1897. 2s





- 1660 Abel-Rémusat, *Histoire de la Ville de Khotan, Tiers des Années de la Chine*, 8vo, pp. xvi, 223. Paris, 1860. 1fr  
*Traité de Khotan, avec Appendice contenant une liste des noms de la langue des Khotans.*
- 1661 Ball (Dyrie) *The Pith of the Classics: the Chinese Classics in Every-day Life, or Quotations from the Chinese Classics in colloquial use, First Series, all complete*, 8vo, pp. vii, 184; 2227, 18th. Hongkong, 1905 3s  
*Chinese, with English comments.*
- 1662 Bible.—*Swingile* under St. Lu, Texts Chinese, avec Traduction interlinéaire par A. M. H., 8vo, pp. ii, 222. Rome, 1871 12s  
*Interpreted.*
- 1663 Byng (L. O.) *The Seven-Riding Wang, and other Readings of the Chinese*, cr. 8vo, pp. 132, cloth. 1903 3s
- 1664 ——— *A Lute of Jade (being Selections from the Classical Poets of China)*, 12mo, pp. 116, cloth. 1900 3s  
*Mr. Byng is one of the best poets of England of the present day.*
- 1665 Callery (J. M.) *Correspondance diplomatique chinoise relative aux Négociations de Traité de Whampoa avec la France et la Chine en 1844*, 8vo, pp. 206. Paris, 1875 22 3s  
*Chinese text, with French translation. Only one copy printed.*
- 1666 CANTONESE LOVE SONGS.**  
 Chinese Text, with an English Translation. Introduction, Notes and a Vocabulary, by C. Clementi. 2 vols. 8vo, cloth. 1905 21s  
 "These Poems are delightful reading, and express a depth of sentiment which should be taken note of by those who wish to form a proper judgment of the Chinese people. The work has not had the widespread popularity which it deserves. We hope it will be read and re-read."
- 1667 Chang Chia Tung (Vicerey of Liang Ho) "Liang" translated from the Chinese by E. T. Woodbridge, pp. 73. Hongkong 6s
- 1668 ——— (Her Gracious Vicerey) *China's Only Hope, an Appeal*, translated from the Chinese Edition by E. Woodbridge, 8vo, pp. 121, cloth. 1900 3s 6d
- 1669 Chavannes (Ed.) *Voyage en Chine sous les Joutchou*, 8vo, pp. 80. Paris, 1900 3s 6d  
*Translation from the Chinese.*
- 1670 Fensang Tche-tang, *Kien-ho P'ien* (Exhortations à l'Étude), traduit du Chinois par J. Tobie, avec une Notice biographique, par J. E. Leclercq, 4to, pp. vii, 74, with portrait. Shanghai, 1905 3s
- 1671 Ch'eng Yu Kuo (a Chinese Worth: Manual of Chinese Questions, the Chinese text, with English Translation, Notes, Explanations and English and Chinese Indices for easy reference, by J. H. Stewart Lockhart, 8vo, pp. viii, 445, 117. Hongkong, 1901 2s  
*The work may be considered as a kind of supplement to Hays's Chinese Reader's Manual.*
- 1672 Chin-tsch-Koosh-Kiang yuh-tehl. — *Histoire géographique des provinces Royales*, French translation, with Notes by Abel des Michels, 3 vols. imp. 8vo. Paris, 1891 60
- 1673 Chiang Nan Yuan. — *Remise of a Chinese Tale*, translated by Tsai Shun, with a Preface by James Legge, 2 vols. 8vo, cloth. 1841 12s
- 1674 Chinese Classics (The), Chinese Text, with a Translation, Critical and Exegetical Notes, Preface and various Indexes, by James Legge —  
 Vol. I.—*Confucius Analects, the Great Learning and the Doctrine of the Mean*, 8vo, pp. xiv, 376, 1de. Hongkong, 1881 3s
- 1675 Vol. II.—*The Works of Mencius*, 8vo, pp. vii, 497, half calf. Hongkong, 1881 3s
- 1676 Vol. III.—Part I., containing the First Part of the She King, the Books of Tang, the Books of Yao, Books of Hsia, of Shang and the Prolegomena, 8vo, pp. xii, 338, 379, cloth. Hongkong, 1881 2s
- 1677 Vol. IV.—Part I., containing First Part of the She King, and Prolegomena, 8vo, pp. xii, 183, 243, cloth. Hongkong, 1871 2s
- 1678 Vol. V.—Part I., containing Dehse Yin, Huan, Min, &c., and the Prolegomena 2s
- 1679 ——— The same, a complete set in 5 vols (Vols. I. to III. in half calf, IV. to VII. in cloth). Hongkong, 1881-72 21s  
*Simply its slight price could be based on the second edition than the first and the Chinese Edition. Taken by reference with a full and correct source for it, as given by E. T. Woodbridge, which may be revised. We are what we know of Chinese Classical Literature in the help of Author's works, now in reading the Chinese Classics in the Original.—Chinese Edition, Vol. I., Article 1.*



- 1886 Chinese Penal Code.—*La Legge Penale degli Antichi Chinesi*, Discorsi ed Istoria a uso Limati del Pacifico, translated from the Chinese into Italian by A. Antonicelli, roy. 8vo, pp. viii, 122. *Parma*, 1878. 2s

The first part is a summary of the Code. The second part contains the original translations.

- 1891 Chünang-Yen (the Taoist Philosopher) The Divine Classic of Nan-Hua, translated from the Chinese, with an Introduction and various annotations in English and Chinese, by F. H. Ballboon. 8vo, pp. 28, 423, cloth. *Shanghai*, 1891. 2s

- 1892 ——— Mytse, Havelst and Social Reformers: an English Translation of this Chinese Classic of the 14th Century, by E. A. Giles, 8vo, pp. 423, cloth. 1894. 10s

- 1893 A ——— Mytse of Chinese Mytse, translated by L. Giles, 12mo, pp. 112, cloth. 1900. 2s

### CONFUCIUS.

We refer readers to the smallest work No. 850 in List XXIV.

- 1884 Sinarum Philosophia, sive Scientia Sinensis latine expressa, sive Introductio, Descriptio, &c., folio, with portrait, call. *Parisiis*, 1687. 3s

Contains the Te-kin, Chün Tse, Lun Yü.

- 1895 The Analects, Chinese Text, with Translations and a long valuable Introduction by W. E. Soothill, 8vo, pp. vi, 1023, with map and portrait of Confucius, cloth. *Philadelphia*, 1910. 12s

At the end is a biographical notice and a topographical map. The cover is half red and half black.

- 1896 ——— A Translation, with annotations and an Introduction by W. Jennings, 8vo, pp. 324, with portrait of Confucius, cloth. 1896. 5s

- 1897 The Morals of Confucius, a Chinese Philosopher, who flourished above 500 years before Jesus Christ, Revised Edition, 12mo, pp. xvi, 128, call. 1724. 4s

- 1898 La Morale de Confucius, Philosophe de la Chine, traduit de l'ancien avec Préface par J. de la Bruyère, 12mo, pp. 32, 100, vellum. *Amsterdam*, 1698. 20s

Editeur originaire des Indes.

- 1899 ——— The same, 12mo, pp. 328, with two portraits, cloth. *Paris*, 1793. 2s

Another edition. The copy is in an imperfect condition, on large paper, bound, and includes letters to the Marquis de Castelnau, pp. 24 to end.

- 1899 La Morale, Nouvelle traduction, 12mo, pp. 127, with a portrait, half, gilt edges. *Paris*, 1793. 6s

Authorized version of the edition of 1793.

- 1899 Discourses and Sayings: a New Special Translation, with Quotations from Hoetse and other Writers, roy. 8vo, pp. 2, 182, half calf. *Shanghai*, 1894 (by Ku Heng Ming). 10s 6d

- 1899 Sayings: being a New Translation of the greater part of the Analects, by L. Giles, 12mo, pp. 182, cloth. 1910. 2s

- 1899 The Sayings of Confucius, translated by L. A. Giles, imp. 8vo, pp. viii, 128, cloth. 1900. 3s 6d

- 1899 The Wisdom of Confucius: being his Sayings re-arranged by R. U. Brachner, 16mo, pp. vii, 161, cloth. 1908. 6s 6d

- 1899 Khoun-Pou-Tseu.—*Le Ti-Hia*, ou La Grande Elève, le premier des quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine, par O. Fauchier, large 8vo, pp. viii, 161. *Paris*, 1837. 12s

Chinese text, with French and Latin translations and notes.

- 1899 Life and Morals of Confucius, a Chinese Philosopher, who flourished about 500 years before the coming of Jesus Christ, reprinted from the edition of 1891 and edited by J. Talm, 8vo, pp. 115. *London*, 1918. 2s

Under copy, the English text slightly re-written.

- 1897 Faber (E.) Quæstiones de Confucio et deinde Confucianismus, 8vo, pp. 27. *Hongkong*, 1872. 2s

- 1898 Some of the Analects of Confucius, translated by Mrs. G. F. R. Allen, folio, tale. *Shanghai*, 1897. 10s 6d

Chinese and English, with illustrations designed to explain the.

- 1899 Faber (E.) Systematical Digest of the Doctrines of Confucius, 8vo, pp. viii, 131. *Hongkong*, 1875. 2s

Large paper copy.

According to the Analects, Great Learning and Doctrine of the Mean, with introduction to the philosophy of Confucius.

- 1700 Davis (J. Fr.) *Tongue Sinensis Chymastari*: On the Poetry of the Chinese; to which are added Translations and detached Poems, 8vo, pp. 194. *Marse*, 1834. 6s

Includes *Erh-shen* by Faber—Extracts from the History of the Three Emperors. Chinese text, with English translation.

- 1700 Douglas (Robt. K.) Chinese Stories, 8vo, pp. 77, 342, illustrated, cloth. 1898. (pub. 1864) 1s

These stories are not translated literally from the original, but while the incidents have been retained they have been adapted to Western readers.

- 1701\* **Early Chinese Texts**.—I. *The Calendar of the Han Dynasty*, Text, Translation, and Notes by R. K. Liang, 420, pp. 69, with 2 plates. 1902 10s 6d  
Being the sole part issued of *Chinese Texts*.
- 1702 **Fan-Hien** (originally named Kuang Fuh Kwo Chi) *Treatise of Fan-Hien and Sung-Yan, Buddhist Pilgrims from China to India* (600 A.D. and 518 A.D.) translated from the Chinese by E. Basil, 8vo, pp. 72, 210, with map, cloth. 1909 35s  
Very rare. First issue.
- 1703 **Fa Hsien**.—*Fo Kuo Chi: Record of the Buddhist Kingdoms*, translated from the Chinese by H. A. Giles, 8vo, pp. x, 129. Shanghai 1904 6d
- 1704 **Fan Hy Chien**, a Tale in Chinese and English, with Notes and a Short Grammar of the Chinese Language by St. Watson, roy. 8vo, pp. 41, with 6 plates, fols. 1914 21s  
The first and the last plates are not numbered, the others are numbered 4 to 5, but no other plates were issued. It is a very rare book.
- 1705 **Fan Ho Chow**.—*The Americanate Fair, or the History of Sung-Kin: a Chinese Tale*, translated by P. P. Thomas, 12mo, pp. 104, cloth. London, 1820 7s 6d
- 1706 **Freeland** (H. W.) *Chinese Bridal Songs, Chinese Text and Translation*, 8vo, pp. 12. 1910 3s 6d
- 1707 **Giles** (H. A.) *Strange Stories from a Chinese Studio*, translated and annotated, Vol. II. only, 8vo, pp. 402, cloth. 1909 10s 6d  
This vol. comprises nos. 23 to 36, with the index and notes.
- 1707\* ——— *The same*, Second Edition, in one vol., 8vo, pp. xxiii, 490, cloth. 1909 6s
- 1708 ——— *Chinese Poetry in English Verse*, roy. 8vo, pp. 212. 1908 10s 6d  
Being translations from the Chinese, with notes and an index of poems.
- 1709 **Hsu Kien Chuan**, or the *Flooding History*.—A Translation from the Chinese Language, with a Collection of Chinese Proverbs, Fragments of Chinese Poetry, and Notes, by Bishop Percy, 4 vols. in 2, 8vo, fols. 1761 10s
- 1710 ——— *Histoire Chinoise, Traduite de l'Anglois* (par M. Eliecart), 4 vols. in 2, 12mo, with 4 fronts, fols. Lyon, 1766 18s
- 1711 **Harjex** (C. de) *Fleurs de l'antique Orient* (Extraits des Quatre plus anciens Philosophes de la Chine), 8vo, pp. 37, Paris, 1800 3s 6d
- 1712 **Hao Anv Chuen**.—*The Fortunate Union: a Romance*, translated from the Chinese Original, with Notes and Illustrations, to which is added a Chinese Tragedy, by J. F. Davis, 2 vols., 8vo, fols. 1829 21s
- 1713 **Hao-Khiem-Tehouan**, or la *Faune Assemblée*, Roman Chinois traduit sur le Texte original par G. d'Arcy, 8vo, pp. x, 639, half vell. 1822 21s
- 1713\* ——— *The same*, in paper covers 19s
- 1714 **Hodile** (Jules) *Han fa-ti li-tou*, Géographie Chinoise en français, imp. 8vo, pp. lxxviii, 362. Paris, 1879 18s  
Contains notes on Geography and Mineral Geography of China, and a Chinese-Vietnamese Comparative Vocabulary.
- 1715 **Hien Wuu Shoo**.—*Chinese Moral Maxims*, Chinese, with a French and Verbal Translation: examples of the Grammatical Structure of the Language, by J. F. Davis, 8vo, pp. 106, cloth. Moscow, 1823 6s
- 1716 **Hirth** (Friedr.) *Aus der Ethnographie des Tschin Ja-kue*, 8vo, pp. 30. 1898 2s
- Chinese text with German annotation.*
- 1717 **Histoire des Relations de la Chine avec l'Annam-Vietnam du XVIIe au XIXe siècle**, D'après les Documents chinois traduits et annotés par G. Devéria, imp. 8vo, pp. x, 102, with map, half morocco. Paris, 1906 15s 6d
- 1718 **Hsien Tsiang**.—*Si-Yu-Ki: Buddhist Records of the Western World*, translated from the Chinese by E. Basil, 8vo, 2 vols., with map, cloth. 1904 42s 6d  
Original edition.
- 1719 ——— *The same*, reprint, 2 vols., cloth. 1910 24s
- 1719\* ——— *Hia I-ta*, by the Shamma Hwei Li, translated from the Chinese, with an Introduction containing an account of the Works of I T'ung by E. Basil, New Edition, 8vo, pp. 47, 218, cloth. 1911 15s 6d
- 
- 1720 **HIOUEN THSANG**.—*Voyages des Pélerins Bouddhistes. Mémoires sur les Contrées occidentales. Traduites du Sanskrit en Chinois, et du Chinois en Français*, par St. Julien, 3 vols., 8vo, half morocco. Paris, 1823-28 45 6s



- 1721 **Hsuen Thsang**.—*Memoire sur les Contrees Orientales, Traicté de Chine, et de Chinois en François par Et. Julien* (in 2 vols), Vol. I., containing Books I. to VIII., rev. 8vo, pp. 78, 495, with a map, half calf. Paris, 1677. 40s  
First copy on large paper.
- 1722 ———. The same. *Ordinary Edition*. 2s
- 1723 **Hou Tshou K'o** (Chinese National Aik), freely paraphrased in English and other Languages, 8vo, pp. K. n. n. 2nd ed.
- 1724 **Hou Lan K'i**, ou l'Histoire du Ceu de Ceu, 12mo, translated from the Chinese into French by Et. Julien, imp. 8vo, pp. xxxii. 140, with Chinese plates, cloth. 1832 7s 6d
- 1725 **Hwa Tsien K'i**: the Flowery Scroll, a Chinese Novel, translated and with Notes by Sir J. Bowring, 8vo, pp. viii. 208, cloth. 1868 48s 6d  
Second
- 1726 **Imbault-Smart** (G.) *Histoire de la Conquête de la Birmanie par les Chinois sous le Règne de T'ien Loug* (Kien Loug), translated from the Chinese, 8vo, pp. 48. 1876 2s 6d
- 1727 ———. *Anecdotes, Historiettes et Bons Mots, Texte chinois avec traduction et notes*, 12mo, pp. 124, 164s. Peking, 1863 2s
- 1728 ———. *Mémoire de la Conquête du Népal par les Chinois*, 8vo, pp. 32. Paris, 1876 2s 2d  
Translated from the Chinese.
- 1729 ———. *Les Instructions Familiales de Dr. Tchou T'ou-Lou*, 8vo, pp. 23. 183. Peking, 1861 10s 6d
- 1730 **I Yung**: a Record of the Buddhist Religion as practised in India and the Malay Archipelago (A.D. 671-685), translated from the Chinese by J. Thomson, 4to, 44s, pp. 64, 240, with map. 1893 14s
- 1731 **Julien** (J.) *La Vie de l'Empereur du Vojy à Ju-Kung*, Traduit du chinois, 8vo, pp. 14. 1834 1s
- 1732 **Kang Hi**.—*Litern Paternus Imperatoris Sinensis Kang Hi, Sines et Latine cum Interpret. J. Knapler*, abridg. Chr. Th. Meier, 4to, pp. 16, with 2 Chinese plates, half calf. 1862 2s
- 1733 **Kang-Ho**.—*Shing yu Kwang Hou*: the Sacred Edicts, containing Sixteen Maxims of the Emperor Kang-Ho, amplified by his son the Emperor Young-Ching, translated from the Chinese by W. Milne, 8vo, pp. 206, half morocco. London, 1817 2s  
First copy.
- 1734 **Kang Hi**.—*Sacred Edicts, Chinese text, with a translation of the Confucian Ruler's Notes and Vocabulary*, by F. W. Haller, 2 vols, 8vo, half calf. Shanghai, 1887 32s
- 1735 **Khang Hai**.—*The Sacred Edicts, with a Translation of the Confucian Ruler's Notes and Vocabulary*, by F. W. Haller, 8vo, pp. vii. 218, half calf. Shanghai, 1887 3s
- 1736 ———. *Fay* (J. Y.) *Le Saint Edict, Étude de Littérature Chinoise*, 4to, pp. xii. 317, cloth. Shanghai, 1877 3s  
Chinese text, with French translation and English notes.
- 1737 **Kang Ho**.—*Neomun* (Di Li) Di Sinto Edicta di Kang-Hi e Pamphletta di Yau-nan, large 8vo. Formosa, 1883 10s  
The Sacred Edicts in Manchu.
- 1738 **Kan-hi**.—*Di Sinto Edicta di K'ao-hi e Pamphletta di Yau-nan*, translated into Italian, with Notes, by L. Neomun, imp. 8vo, pp. xii. 74. Formosa, 1880 7s 2d
- 1739 **Kia Li**.—*Leve des Edits, Remarques Chinoises de Tchou-Hi traduites avec commentaires par Q. de Harlez*, 12mo, pp. 167. 1880 2s 6d
- 1740 **Kien Loug**.—*The Imperial Edicts, from Kien Loug, Emperor of China, to King George III., &c., in 1794, translated from the Original Chinese, with Notes, &c., 8vo, pp. viii. 22. 1799 3s*
- 1741 **Kin Kang pan** [o po lo mi King] (Vajra (Saddha) The Diamond Sutra, in Chinese, well preserved 2s
- 1742 **Kin-ting-choon-chi-thong Hmo**.—*Nécessité des principes mathématiques par la Culture des Mathématiques en l'Education des gens à culte*, traduit par S. Julien, 8vo, pp. xxii. 204, with 10 plates and Chinese sample page, half calf. 1837 15s  
The Illustrations by Chinese Artists.
- 1743 **King-tschin-thao-lu**.—*Histoire et Fabrication de la Porcelaine Chinoise*, traduit du Chinois de Ching-thong-Khai, par S. Julien, avec Notes et Additions, 8vo, pp. 123, 231, with 14 plates. Paris, 1809 12s
- 1744 ———. The same. Chinese text, with the same illustrations, 4 parts in one 22s
- 1745 **Klaproth** (J.) *Han Kaki Tsin Han Yu Seta*, ou Apologie Générale des Xrois Roynumes, traduit du Japonais-Chinois, 8vo, with an atlas in one. 1833 2s  
Account of the Korean Kingdom.

- 1745 **Ka Chin Lih Su Chuan.**—Typical Women of China, translated from the Native Work on the Various Words, Department and Employment of the Women of China of Liu Hsiao, by A. C. Huxford, 2nd ed., pp. x. 192, illustrated, cloth. Shanghai, 1929. 6s
- 1747 ——— The same, in Chinese, a vol., Shanghai. 1s
- 1748 **Kung Han I Tzu.**—Important Official Letters, Chinese text, with English Translation and Notes by W. G. Lay, 2nd. Shanghai, 1922. 12s 6d
- 1749 **Lao Tzu.**—Tao Teh King, literally translated, with Notes by T. W. Klingsmill, 8vo, pp. 18. Shanghai, 1929. 3s 6d
- 1750 **Lao Tzu, Tao Te King.**—Le Livre de la Voie et de la Vertu, Texte chinois avec introduction et commentaires perpetuels, par S. Julien, 8vo, pp. 42, 203, half morocco. Paris, 1943. 16s
- 1751 **Lao Tzu.**—Giles (L.) The Sayings of Lao Tzu, translated from the Chinese, with an Introduction, 12mo, pp. 54, cloth. 1929. 1s
- 1752 ——— Môtzner (N.) De la Métaphysique de Lao-Tseu, 8vo, pp. 21. Potsdam, 1920. 2s 6d
- 1753 **Laou Sang-Urh,** or "An Heir in his Old Age," a Chinese Drama, with a brief View of the Chinese Drama and of their Theatrical Exhibitions, 12mo, pp. 6, 115, half cloth. 1917. 2s
- 1754 **Laurens (F. T.)** Dragon and Crocodile: a Poem founded on an Antique Chinese Play, 12mo, pp. 100. Singapore, 1926. 4s
- From the Works of the Tang Dynasty, &c. &c.
- 1755 **Li Ki.**—On Mineral and Rites, traduit pour la première fois du Chinois, par J. M. Collery, avec des Notes, et le Texte Chinois, 4to, pp. xxiii. 190, and the Chinese text, cloth. Paris, 1854. 2s
- See Wright's Library, p. 195.
- 1756 **Li Sao Poem** (That and its Author: Li, The Poem: III, The Chinese Text and Translation, by Prof. Legge, 8vo. London, 1925. 4s
- 1757 **Lieh Tzu.**—Taoist Taoism, translated from the Chinese by L. Giles, 12mo, pp. 138, cloth. 1912. 2s
- 1758 **Lun Heng,** by Wang Chung: Europe, translated from the Chinese and annotated by A. Forke, 8 vols, large 8vo. 100/11 each vol, 186 Vol. I, Philological, including Indices of Confucius and Mencius.  
Vol. II, Miscellaneous.  
A very limited work. Each vol has an Index of contents and one of Proper Names.
- 1759 **Marlin (W. A. P.)** Chinese Legends, and other Poems, 12mo, pp. 27, cloth. Shanghai, 1924. 3s 6d
- Really translated from the Chinese.
- 1760 **Ma Yuan Lin.**—Hervay de Ma Dany (Margot) Hétérographie des Peuples Étrangers à la Chine (ouvrages composés au XIIIe siècle), traduit du Chinois avec commentaires, par Hervay de St. Dany, 4to, pp. ix, 212. Clermont, 1926. 47s
- 1761 **Meng Tzu,** vol. Mandarin into Chinese Philosophy, legends, doctrine, containing elaborate Outline Program with St. Julien, 2 vols in two. Paris, 1924-25. 21s
- Vol. I and II contain the Latin Translation and Notes.  
Vol. III the Chinese text.
- 1762 ——— The same, Latin Interpretations, illustrated by S. Julien, roy, 8vo. Paris, 1924-25. 15s
- Five copies, each.
- 1763 ——— The same, edited, Latin interpretation, illustrated by S. Julien, Paris, 8vo, pp. xvii, 137, cloth. Latin, Paris, 1924. 2s 6d
- 1764 **Mukden.**—Eloge de la Ville de Mukden et de ses environs, Poème, composé par Kien Long Empereur de la Chine et de la Tartarie, actuellement régnant, accompagné de notes sur la Géographie, sur l'Histoire naturelle de la Tartarie Orientale, sur les mœurs usages des Chinois, composées par les Érudits chinois, traduit en Français par L. F. Annot, 8vo, pp. xxxviii, 341, call. Paris, 1770. 22s 2d
- 3 vols.
- 1765 **Parker (E. H.)** A Thousand Years of the Tartars, 8vo, pp. iv, 571, cloth. Shanghai, 1925. 16s
- Translations from Chinese sources concerning the History of the Tartar period in the Conquest of Genghis Khan.
- 1766 ——— Chinese Account of the Opium War, 8vo, pp. ii, 82, 16s. Shanghai, 1839. 4s
- Being a Translation from the Shing Wo-Tu by Wei Tzu.
- 1767 ——— China's intercourse with Europe, 8vo, pp. 2, 128, 16s. Shanghai, 1839. 4s
- Being a Translation from the Si Chung Si Shi, or Record of Chinese and Western Relations.
- 1768 **Pauthier (G.)** Documents Officiels Chinois sur les Ambassadeurs étrangers arrivés près de l'Empereur de la Chine, traduits du chinois, 8vo, pp. 34. Paris, 1843. 2s 6d
- 1769 ——— Ceremonial observ'd dans les Fêtes et les Grandes Réceptions à la Cour de Khoubilai-Khan, traduit du chinois, 8vo, pp. 15. 1862. 2s





- 1750 Si-Siang-Ki, ou l'Histoire du Pavillon d'Occident, Ombélie en 10 Aïtse, traduit du Chinois par St. Julien, &c., pp. 332. *Genève*, 1872-60 2s
- 1750 Smith (A. H.) Proverbs and Common Sayings from the Chinese; together with much related and unclassified matter, (interspersed) with observations on Chinese things in general, New and Revised Edition, rev. 8vo, pp. vii, 374, xix, half coll. *Shanghai*, 1910 15s
- 1751 Steele (J.) Translation into English of the Language (42nd Chapter of the Three Kingdoms Novel), with the Chinese Commentator's Introduction, 8vo, pp. 25. *Shanghai*, 1897 2s 6d
- 1752 Seani (H. C.) The Jade Chapter in Twenty-four Books: a Collection of Songs and Ballads, translated from the Chinese, 8vo, pp. viii, 184, cloth. 1874 10s
- 1752 ——— Ennobled Alive, and other Songs, Ballads, &c., translated from the Chinese, 8vo, pp. viii, 252, with Illustrations and Annotations, cloth. 1913 10s 6d
- 1753 Stevens (Rev. J. F.) Chinese Apophthegms, classified in 24 Chapters, Chinese Translation and Explanatory Notes, in 8vo, pp. ii, 165, cloth. *London*, 1893 6s
- 1756 Sun Tzu.—Book of War: the Military Classics of the Far East, translated from the Chinese by Capt. E. T. Calthrop, 8vo, pp. 122, cloth. 1908 3s 6d
- 1757 ——— Tin-tzu, translated from the Chinese, with Introduction and Critical Notes, by L. Gillet, 8vo, pp. 300. 1910 10s 6d
- 1757 Sze Shoo.—The Chinese Classical Work commonly called the Four Books, translated and with Notes by D. Collie, 8vo, cloth. *Malacca*, 1928 12s 6d
- 1758 ——— Gewinnen und Meiden: Die vier Bücher der Moral- und Staatsphilosophie Chinas, Aus dem Chinesischen nach Faidler von J. Gieseler, 8mo, pp. viii, 204. *Orföhl*, 1844 1s
- 1759 ——— Abel-Remond: Notice sur les quatre Livres moraux attribués communément à Confucius, 4to, pp. 132. *Paris*, 1808 12s
- With Chinese and Manchu text and French translation.
- 1800 Tan Lan Hsin Fien.—Chow in Chinese, translated from the Chinese, with an English-Chinese and Chinese-English Vocabulary, by C. H. Rowley-Taylor, 8vo, pp. 353. *Peking*, 1901 12s
- 1801 Tao Sheng Kan ying peen.—Livre des Accompanes et des Peines, en chinois et en français accompagné de quatre cents légendes, anecdotes et histoires, qui font connaître les doctrines, les croyances et les usages de la secte des Tao-ssé, traduit du Chinois, par St. Julien, 8vo, pp. xvi, 531, cloth. *Paris*, 1835 21s
- Chinese text with French translation and notes.
- 1802 Tchen-Chou Ki Nien, traduit par M. Edouard Bloz, 8vo, pp. 74, abstract. 1841 6s
- Being a Short History of China, from Huang ti till the A.C.—and W.T.W. p. 272.
- 1803 Tchen Po-lou (Dr.) Instructions Familiales: Traité de Morale pratique, publié avec deux Traductions françaises, l'une jadis-Manchu, l'autre littérale, avec Commentaire, Notes et Vocabulaire par G. Imbault-Huissier, 8vo, pp. xi, 122. *Peking*, 1861 10s
- 1804 Tchung-hou Kou-kin Tsai.—Textes Chinois anciens et modernes, translated into French by L. de Rosny, 8vo, pp. 118. *Paris*, 1866 6s
- Services of Lao Tse—Confucius—Buddha—Philosophical—Geography.—General.
- 1805 Thai Kih Thu (the Tchen-Tai) Tsai des Uppinipes, mit Tchen-It's Commentar, Chinesisch-Tsai with Manchu and German Translations and Notes by G. v. d. Gabelente, rev. 8vo, pp. viii, 88. 1876 6s
- 1806 Thom (H.) The Chinese Speaker, or Extracts from Works written in the Mandarin Language as spoken in Peking, Chinese Text and English Translation, Part I (all published), 8vo, 118 double pages. *Yugate*, 1849 21s
- Chinese English and Chinese-Mandarin 110 pages, as are and Extracts with translation from the Hing-Low-ming and the Kao-Pan-Yang Tsai. The Notes (Chinese) are also given as help to the Student of Chinese.
- 1807 Tin Tin-Ling, La petite Panache (Thou-Sie-Sin), Roman chinois, French Translation by Ch. Aubert, 8vo, with 8 original Chinese illustrations. *Paris*, 1875 2s
- 1808 Translation.—Notes on the Imperial Chinese Mission to Corea, 1890, by a Private Secretary of the Imperial Commissioner, 8vo, pp. 32. *Shanghai*, 1892 2s
- 1809 Tsen Han Shoo.—History of the Hwang-Hoo in their relations with China, translated from the Chinese by A. Wylie, 8vo, pp. 32, abstract. 4s
- 1810 Turretini (F.) Histoire des Tatars, tirée du Nik-jen Gwai-Si, traduit du Chinois, 4to, pp. 90. 1874-75 7s 6d





- 1828 Y King, 49. *Lihs* des Chingments de la Dynastie des Tchou, traduit par Chiao, Vol. I, 4to, pp. 490, half calf. Paris, 1828. 25s
- 1828 ——— Hsueh (J. Th.) *Auslegung des von dem Kaiser und seinem Kaiser des Chinesischen Reichs Fuhi hinterlassenen Buches Te-Kim* genannt. Hsueh, pp. xviii, 212, 18to. 1785. 36s
- 1829 ——— Schrammer (M. Joh. H.) *Die vorhistorische Alterthümer der Chinesen aus dem ersten chinesischen Buche Yu King*. 8vo, pp. 68, 18to. Wulfschlag, 1782. 15s
- 1831 Yuan Hsueh Pu.—*Three Foreign Dialects: a Collection of English and Englishman*, translated by W. H. Wilkinson, 18mo, pp. viii, 191, cloth. 1822. 6s
- 1832 Yu Kien-Li.—*Two Fair Copies (Tia): a Chinese Novel, from the French of M. Abel-Rémusat*, 2 vols. 8vo, pp. 1435, 328, 390, 18to. 1833. 15s  
*Remains from translation.*
- 1832 ——— *Notes Chinoises* (traduit par Abel-Rémusat), *Touto Autographes et publiés par J. C. V. Leveque*, with an introduction in French, 8vo, 18to. Paris, 1830. 12s
- 1834 YU.—*Levens des Yu*, translated into German, with Notes, by J. von Klaproth, 4to, pp. 48, with Chinese plate. Halle, 1811. 12s
- 1835 YU-LI, or *Primum Racoris*, translated from the Chinese by G. W. Clarke, 8vo, pp. 128, with Chinese illustrations, cloth. Shanghai, 1857. 6s  
*Along Journal Club Church, R.A.S.*
- 1835 Amyot.—*Dictionnaire Tartari-Manchou-François*, composé d'après un Dictionnaire Manchou-Chinois, 2 vols bound in two, 4to, half calf. Paris, 1745-50. 23 12s
- 1839 Bell (G. A.) *Manual of Colloquial Tibetan*, 8vo, pp. xiv, 441, with a map, cloth. Calcutta, 1838. 12s
- 1840 Bilibis.—*Books of Kings, Chronicles, Ezra, Nehemiah and Esther*, translated into Mongol by Swan and Scallyburn, in two parts, 8to, 18to. Khabul (i.e. Selenginsk) in Siberia, 1838-39. 3s
- 1840 ——— *The same, Books of Joshua to Samuel*, translated into Mongol by Swan and Scallyburn, 4to, 18to. Khabul, 1838. 7s
- 1841 ——— *New Testament*, translated into Mongolian by Swan and Scallyburn, large 8vo, half. London, 1838. 6s
- 1842 Blinbayeff.—*Russian-Mongolian Manual, entirely in Russian characters* (Chinese Index), 18mo, with Tables. From Kiamok, 1830. 4s
- 1842 Bish Hgyour.—*Egya Tsh'ei Sol Fa* (Lalla Tsh'ei), ou *Dictionnaire des Joux*, composés l'histoire du Bonheur (Gakye-Monni) et par Ph. Ed. Fournet, *Touto tibétain et Traduction* fran., 2 vols, 4to. Paris, 1847-48. 22 10s
- 1844 Cordier (Paul) *Ouvrages du Fonds Tibétain de la Bibliothèque Nationale*, second part, *Index du Bish-Hgyour*, large 8vo, pp. vii, 404. Paris, 1828. 25s  
*The first volume will be published shortly.*
- 1845 Donner (A.) *Sur l'origine de l'Alphabet Turc du Nord de l'Asie*, roy. 8vo, pp. 71, with a plate. Helsingfors, 1829. 6s
- 1846 Duka (Th.) *An Essay on Upper Languages*, 8vo, pp. 67, with map and Bibliography. 1826. 7s
- 1847 Fear (L.) *Textes tirés du Kanjur*, 11 parts being fragments of the Sacred Books of Tibet, 8vo. Paris, 1864-1871. 22 12s  
*Thoms, Smith and Bell edit.*
- 1848 Fournet (Ed.) *Grammaire de la langue tibétaine*, 8vo, pp. xxxi, 321, half calf. Paris, 1854. 7s 6d
- 1849 Gabelentz (H. C. de la) *Éléments de la Grammaire Mandchoue*, 8vo, pp. x, 178, with 4 plates, half calf, 1850. 12s  
*There is no index on the title, page 22.*
- 1850 Gospel of St. Matthew, in *Language Chinese-Mongolian*, translated ab I. J. Schmidt, 4to, calf. Peking, 1815. 7s 6d

## PART VIII.

## MONGOLIA, MANCHURIA, TIBET.

## GRAMMARS, DICTIONARIES, PHILOLOGY, TRANSLATIONS.

For Texts—see OUR CALLIGRAPHY.

- 1828 Abel-Rémusat.—*Notice sur le Dictionnaire intitulé Mémoire des Langues Mandchoues et Mongoles*, 8vo, pp. 128, half parchment. Paris, 1828. 21s  
*Notice des "Notes et Recueil des MSS. de la Bibliothèque de l'Est."*  
*Notice Mandchou-Mongolien avec regard à l'Index et les notes, avec French translation.*
- 1827 ——— *Recherches sur les Langues Tartares, ou Mémoires sur grammaires et littératures des Mandchous, des Mongols, Oïgours, et des Tibétains* Vol. I (and 4to), 4to, pp. 81, 304, half vellum. Paris, 1828. 22 12s  
*Two suprs.*



- 1831 Gesser Chap.—Die Thibetische Bogia Gesser-Chan's, des Verrückten der Wälder der zehn Uebel in den zehn Gegenden, Eine Ostasiatische Heldensage, translated from the Mongolian into German by L. J. Schmidt, 8vo, pp. 287. St. Petersburg, 1839. 10s
- 1832 Haxler (C. de) *Manuel de la Langue Manchouise Grammaire, Orthographe et Lexique*, 8vo, pp. 231. Paris, 1834. 1s
- The *Manchu* is in Roman characters only, under the *Manchou* which it is not.
- 1833 ——— *Large Han-Jahin: Gram. de Wanchouhousang, Extraits traduits, imprimés*, 8vo, pp. 7. Leiden, 1834. 2s
- 1834 Haxley (H.) *Ellis and the China Lady: a Tibetan Fairy Tale*, 12mo, pp. 150, cloth. 1835. 6s 6d
- 1855 Hoffmann—*Grammatica Manuosa (Manchu)*, Prima Pars, 8vo, pp. 37. Florence, 1855. 2s 6d
- 1858 Huth (Dr. G.) *Die Inschriften von Tachien-Bahin*, large 8vo, pp. 62. 1856. 4s
- Tachien-Mongolian text, with German translation and notes.*
- 1857 Ihre (J.) *Lexicon Lapponeum-Suecum-Latinum, cum Indice Suecum-Lapponeo, et Grammatica Lapponica*, 4to, pp. 80, 716, half. Holmæ, 1750. 3s
- 1858 Jig-med nam-rik'a.—Geschichte des Buddhismus in der Mongolei, Part I., Frühe Tibeter, Text and Critical German Notes, edited by G. Huth, 8vo, pp. 100. 1857. 12s
- 1859 ——— The same, Part II., German Translation, 8vo, pp. 22, 458. 1859. 2s
- 1859 Julg (H.) *Mongolische Mythem. Erzählung aus der Sammlung Ardsch*, Baidar, 8vo, pp. 37. 1857. 2s
- In *Mongolian and German*.
- 1860 Kaulen (Fr.) *Langue Manchouise Inscriptions, with Circumstances and Vocabulary*, 8vo, pp. viii, 122, half morocco. 1859. 12s 6d
- 1861 Keros (A.) *Chine del Emoy towards a Dictionary: Tibetan and English*, 4to, pp. xviii, 261, half morocco. Calcutta, 1824. 5s
- Five copies.
- 1862 Lalita Vistara.—*Specimen de Gya-Tchoe Sol-Pa, partie du Chapitre VII. contenant le sermone de Sakya Muni*, Tibetan Text, with French Translation by E. Foucaux, 8vo, half half. Paris, 1841. 7s 6d
- 1863 Langlois (L.) *Alphabet Manchou*, Third Edition, 8vo, pp. vi, 208, with Tables. Paris, 1857. 10s
- 1864 Leontieff (A.) *Kitalikaya Uimbuysa: Laws and Constitution of China*, translated from the Manchu by A. L. into Russian, Vol. II., 8vo, pp. cxi, 250, half half, 6s. P., 1779. 13s
- This includes the Penal Code.*
- 1865 Lowin (Major Th. H.) *Manual of Tibetan: being a Guide to the Colloquial Speech of Tibet, in a Series of Progressive Exercises, ending the*, pp. xi, 174, cloth. Calcutta, 1879. 11s
- The Tibetan in the House and Street exercises are by this.*
- 1866 Mollendorff (P. G.) *Manchu Grammar, with Alphabetical Table*, 4to, pp. 32. Shanghai, 1857. 2s
- 1867 Radloff (W.) *Atlas der Altstätten der Mongolen, Parts I. and II.*, 10th, pp. 93, with 25 plates and map of Asia. St. P., 1862. 6s 181-204. 22 10s
- Arbeiten der Chinese Expedition.*
- 1868 Rapson (E. J.) *Specimen of the Khureshi Inscriptions discovered by Dr. Stein at Niya (Chinese Turkestan)*, 4to, pp. 18, with 3 plates, Transcription and Translation. 1893. 6s
- 1869 Sandberg (Dr.) *Handbook of Colloquial Tibetan? a Practical Guide to the Language of Central Tibet*, 8vo, pp. 322, cloth. Calcutta, 1894. 2s
- 1870 Schiefner (A.) *Rechnungen der Minuskelischen Tibetanen*, 8vo, pp. xviii, 422, half half. St. P., 1859. 42s
- Facsimile Transcription from the Tibetan into German.*
- 1871 Schlagel (G.) *La ville barbare de Tachien-Ghah et ses ruines et traditions chinoises, russes et allemandes*, 8vo, pp. 57, with Chinese plan. 1892. 6s
- 1872 Schmidt (J. J.) *Mongolisch-Deutsch-Russisches Wörterbuch*, 4to, pp. viii, 814, half morocco. St. P., 1856. 22 12s
- Five copies.
- 1873 ——— *Die Volkstümme der Mongolen, Part I.*, pp. 60. St. Petersburg, 1834. 2s
- Containing mostly Translations from the Mongolian to German.*
- 1874 Schreiner (F. C. O.) *Dictionary of the Bhotants or Bhotan Language: to which is prefixed a Grammar*, 4to, pp. 22, 6, 475, half half. Serampore, 1820. 25s
- 1875 Shajrat ul Atrak, or *Genealogical Tree of the Turks and Tartars*, translated by Col. Miles, 8vo, pp. xv, 242, with maps, cloth. 1828. 12s
- This work is an abridgement of the Maghul History made in order of Akbar for Miran. The work is in Persian chiefly in the hands given of the 19th and beginning of 18th Century and the descendants.*

1876 Shaw (R. H.) Sketch of the Turki Language as spoken in Eastern Turkestan (Kashgar and Yarkand), with a Collection of Etymology and Vocabulary, Turki-English, 2 parts, 8vo. *Lahore and Calcutta*, 1875-80. 2ls

See. Turki was the Language of Empress Kien-Lo.

1877 Vambery (R.) *Erkundung Wartenbuch der Turko-Tatarischen Sprachen*, 8vo, pp. xxix, 228. 1876. 4s

1877\* Vitale (Baron) and Serenyi (de) *Grammaire et Vocabulaire de la langue Mongole (Dialecte des Khalkhas)*, 8vo, pp. xii, 86. *Peking*, 1867. 4s

1878 Whitaker (R.) *Eastern Turki as spoken in Turkestan, Grammar Vocabulary, with English Phonetic Pronunciation*, 8vo, pp. 22, 22, 12, cloth. *Cheshma*, 1900. 5s

The Turki is a Roman character.

1879 Wylie (A.) Translation of the *T'ung-wu k'e-mung*, a Chinese Grammar of the Manchu Tartar Language, with Introductory Notes on Manchu Literature, 8vo, pp. [xxx, 310, half morocco. Shanghai, 1858. 23 3s

\*. \* This copy.

1879\* *Twick (H. A.) Grammatik der West-Mongolischen, das ist der Orientalischen Kalmückischen Sprache, von ihm*, pp. 147. *Königsfeld*, 1885. 2ls

Unimproved.

They are the Mongolian Turki and German Translations.

## PART IX.

### MONGOLIA, MANCHURIA, SIBERIA, TIBET.

#### HISTORY, TRAVELS, RESEARCH.

1880 Abel-Bémusat (M.) *Observations sur l'Histoire des Mongols Orientaux de Samsang-Sétsen*, 8vo, pp. 33, half calf. *Paris*, 1823. 12s 6d

1881 *Abulgasi Baysadur Chan*—*Histoire géographique des Tatars, avec de Remarques sur l'Asie septentrionale*, with 2 maps, 16mo, pp. 314, calf. *Leyde* (1736). 22s

1882 *Annales de la Congrégation de la Mission de Secours de Lettres éditantes*, Tome VII., 8vo, pp. xv, 266, with portrait of J. G. *Porte*, 1842. 7s

*Letras Nuevas a la de la de J. G. Porte*, *Traducción de un libro escrito en chino por un Chino en San Fe, 8a*.

1882 — The same, Tome XIII., No. 1. *Porte*, 1843. 4s

*Letras Nuevas a la de la de J. G. Porte*, *Traducción de un libro escrito en chino por un Chino en San Fe, 8a*.

1883 Atkinson (T. W.) *Travels in the Regions of the Upper and Lower Amur and the Russian Asiatiques*, large 8vo, pp. xiii, 370, with map and illustrations, cloth. *London*, 1880 (pub. 42s) 12s

1883 — *Oriental and Western Siberia: Narrative of Seven Years' Expedition and Adventures in Siberia, Mongolia, the Russian Steppes, Chinese Territory, and Part of Central Asia*, large 8vo, pp. 311, cloth. 1880. 12s

1884 Atkinson (Mrs.) *Recollections of Tartar Steppes and their Inhabitants*, 8vo, pp. vi, 251, with illustrations, cloth. 1883. 4s

1887 Baber.—*Talbot (Lieut.-Col. F. G.) Memoirs of Baber, Emperor of India, with an Introduction, Notes and some Account of his Successors*, large 8vo, pp. xv, 264, with numerous illustrations and a map, cloth. 1899. 12s

1888 Babynski (Count M. A.) *Mammals and Travels in Siberia, Kamchatka, Japan, the Lushan Islands and Formosa, from the Translation of his MS. by W. Nicholson*, 8vo, pp. 326, with notes, cloth. 1888. 3s 6d

1889 Bergmann (R.) *Voyage chez les Kalmucks*, 8vo, pp. xxvii, 381, with franc. and 3 photographs. *Kalmuck plates*, half calf. *Chelidon*, 1895. 7s

*Voyage chez les Kalmucks*, *Russie et la Sibirie des Kalmucks des Monts de Volga*.

1890 Beveridge (A. J.) *The Russian Advancement*, 8vo, pp. 485, with 2 maps, cloth. 1884. 10s 6d

*Sketches of the Pacific, Korea and Japan, Manchuria*.

1891 Bishop (J. L.) *Among the Tibetans*, 8vo, pp. 120, illustrated, cloth. 1884. 2s 6d

1895 Boniger (D. C.) *Central Asian Questions: Essays on Afghanistan, China and Central Asia*, 8vo, pp. xvi, 457, cloth, with portrait and maps. 1882. 8s  
*Indian Empire: The Power of China—The Mongols—The Chinese in Central Asia—Russia and China—The Chinese Art of War—The Yang Tung*.



- 1883 **Bretschneider**.—*Introduction en Mongolie*. Traduit du russe par P. Boyer. 8vo, pp. 31. Paris, 1883. 3s
- 1894 **Buel** (J. W.) *A History of the Government: Journey of Research to the Countries of Europe for the purpose of ascertaining the different Conditions resulting from the various forms of Republics, Monarchical and Imperial Governments*, &c., pp. 229, with numerous illustrations, call. Philadelphia, 1892. 12s
- Data especially with Siberia.
- 1895 **Barvard** (Col. B. G.) and **Hayden** (H.) *Sketch of the Geography and Geology of the Himalaya Mountains and Tibet*, 2 parts, 4to, with maps and plates. Calcutta, 1907. 10s
- Part I., The High Peaks of Asia.  
Part II., The Principal Mountain Ranges of Asia.  
Part III., The Rivers of the Himalaya and Tibet.
- 1896 **Bushell** (S. W.) *Notes on the Old Mongolian Capital of Kiangtin*, 8vo, pp. 10, with a plate. 1879. 2s
- 1897 **Candler** (E.) *The Unraveling of Lhasa*, 8vo, pp. vii, 204, with maps and illustrations, cloth, 1905. (pub. 1896) 10s
- Account of the British Expedition to Tibet.
- 1898 **Carrey** (Wm.) *Travel and Adventure in Tibet, including the Diary of Miss Taylor's Journey from Tachien to Tachien-Lu through the Forbidden Land*, 8vo, pp. 386, with 76 illustrations, cloth, 1892. 7s 6d
- 1899 **Capus** (G.) *A travers le Royaume du Tataristan (Asie Centrale), Voyage dans la Sibirie Occidentale, le Turkestan, la Boukharie, vers Binde de l'Amou-Daria, le Khiva et dans l'Oasis d'Art, rev. 8vo, pp. xvi, 124, with 2 maps and illustrations. Paris, 1892. 12s 6d*
- 1900 **Catrou** (Père F.) *Histoire Générale de l'Empire du Mogol depuis sa fondation sur les Mémoires Portugais de M. Manonchi*, 4to, pp. 380, with maps, call. La Haye, 1704. 12s
- Tataristan, Bukhara, Akhik, Jekhangui, Shik Jahan.
- 1901 **Chappe d'Antorchas**.—*Voyage en Sibirie fait par ordre du Roi en 1761, contenant les Mœurs, les Usages des Russes, la description géographique de la route de Paris à Tobolsk, l'Histoire naturelle de la même route*, &c., avec de cartes géographiques de plans, de gravures qui représentent les Divinités des Chinois, &c., 2 vols in 2, 4to, half call. Paris, 1764. 2s
- Vol. III. contains description of Kamchatka.
- 1902 **Cobbald** (H. F.) *60th Anniversary*. 1902. Asia: Travel and Sport in the Pamirs, &c., pp. xviii, 284, with maps and illustrations, cloth, 1899. 12s
- High v. Kashgar-Description of Kashgar-Bukhara-Lachangui-Kashgar.
- 1903 **Cochrane** (Capt. J. D.) *Narrative of a Polaristic Journey through Russia and Siberian Turfary, from the Frontiers of China to the Frozen Sea and Kamchatka*, Second Edition, 2 vols, 8vo, half call, with maps and plates (one of them coloured). London, 1824. 12s
- 1904 ——— *The same*, New Edition, 2 vols, 16mo, cloth. 1829. 12s
- 1905 ——— *A Polaristic Journey through Russia and Siberian Turfary, from the Frontiers of China to Kamchatka*, Second Edition, 2 vols, 8vo, with maps and plates, half call. 1824. 12s
- This copy.
- 1905\* ——— *The same*, Third Edition, 2 vols, 8vo. 1825. 8s 6d
- 1906 ——— *The same*, 2 vols, 16mo, cloth. 1829. 8s 6d
- 1906\* **Collins** (P. M.) *Voyage down the Amour, with a Land Journey through Siberia, and Notices of Manchuria, Kamchatka, and Japan*, 8vo, pp. 300, with 4 plates of Amur-Tartar Monuments, cloth. New York, 1899. 7s 6d
- 1907 **Cottin** (Mme.) *Elisabeth, ou les Esclaves de Sibirie, with an Appendix of Notes Geographical and Topographical*, 8vo, pp. 112, with maps, call. 1822. 4s
- 1908 **Cottrell** (C. H.) *Recollections of Siberia in 1840 and 1841*, 8vo, pp. 12, 410, with map, cloth. 1842. 7s 6d
- Siberia, Lachangui and Kashgar, Hingui, Lin, Boukhara with China, Trade with China, &c.
- 1909 **Cunningham** (Al.) *Ladak, Physical, Statistical, and Historical, with Notices of the surrounding Countries*, large 8vo, pp. vii, 493, with plates, half call. 1864. 12s
- This copy is defective, as places out of p., and the maps are missing, a few pages have been replaced in one slightly altered by him, the rest is quite perfect. Special chapters on the People, Religion, and the Language.
- 1910 **Curtis** (W. R.) *Turkestan: "The Heart of Asia," 8vo, pp. 244, illustrated, cloth. 1911. 10s*
- Description, geographical and historical.
- 1911 **Davis** (J. F.) *Notices of Western Turfary (By Yu)*, 8vo, pp. 2. *Original*, 1829. 2s
- 1912 **Deasy** (H. H. P.) *In Tibet and Chinese Turkestan: being the Narrative of Three Years' Exploration, with maps and illustrations*, 8vo, pp. vii, 425, cloth. 1901. 12s

1912 **Damidoff (B.)** Atlas With Sheep in the Altai and Mongolia, 4to, pp. 211, 212, each map and 22 illustrations, cloth. 1909 (pub. 21s) 12s

1914 **Desgodins (C. H.)** La Mission du Thibet de 1881 à 1890, 8vo, pp. iv, 419, with map. Paris, 1878 10s

1915 ——— The same (without the map) 12s

Comité: *Account of the Mission—Geographical Notes on Tibet—Administration—Population—Religion—Political Conditions—Industry and Arts—Tibetan Trade.*

1916 **Dixon (W.)** *Yen Kuen, Fourth Edition*, 2 vols., 8vo, 8vo, with original illustrations, cloth. 1870 3s

*Journal from the Plateau to the Great Mountains, including information about Kucha, Khotan, Samarkand, &c.*

1917 **Dubourg (Paul) et Valmont (V.)** Tartarie, Baluchistan, Boutan, et Nepal, 8vo, pp. 357, 72, with maps and plates. Paris, 1848 2s

*Revue Vol. VI. of l'Asiatique. Histoire et Description.*

1918 **Duncan (J. H.)** A Summer Ride through Western Tibet, 8vo, pp. xviii, 341, with map and 23 illustrations, cloth. London, 1908 (pub. 14s) 7s

*Chapter XV, page travels deal with Tibetan Monks and Monks.*

1919 **Dunmore (The Earl of)** The Pannu: being a Narrative of a Year's Expedition on Horseback and on Foot through Kashmir, Western Tibet, Chinese Tartary, and Russian Central Asia, 2 vols., 8vo, with illustrations and maps, cloth. 1891 12s

1920 **Dutheil de Rhins (J. L.) et Grenard (F.)** Mission scientifique de la Haute Asie, 1900-1905. I, *Récit du Voyage*; II, *La Turkestan et le Tibet, étude ethnographique et archéologique*; III, *Histoire, Linguistique, Archéologie*, 3 vols., 8vo, with 38 plates and atlas of 23 maps, in folio. Paris, 1897-98 24 4s

1901 **Ersman (Prof. Ad.)** Travels in Siberia, including Excursions Northward down the Ob to the Polar Circle, and Southward to the Chinese Frontier, translated from the German by W. D. Ouseley, 2 vols., 8vo, cloth. 1848 14s

*Includes: Elements of the Chinese—Information on the Trade between Siberia and Tartary—The Fisheries of the Ob, &c. A very interesting work, enriched by a list of the Chinese Naming Club, &c.*

1922 **Feer (L.)** La Faune et la Civilisation Mongole ou transsibérienne, 8vo, pp. 60. Paris, 1867 2s 6d

1923 **Franko (A. H.)** History of Western Tibet, 8vo, pp. xiv, 191, with maps and illustrations, cloth. 1897 2s 6d

1924 **Fellner (K.)** Revelations of Siberia (by a Russian Lady), edited by Col. Jack Eyraud, 2 vols., 8vo, cloth. 1892 12s

*Includes a full description of the country.*

1925 **Fleming (O.)** Travels on Horseback to Mactha Tartary: being a Summer's Ride beyond the Great Wall of China, 8vo, 8vo, pp. xvi, 370, with map and illustrations, half calf. 1893 15s

1926 **Fraser (J. E.)** The Red Siberia: together with an Account of a Dash through Manchuria, 8vo, pp. xvi, 379, illustrated, cloth. 1903 5s

1927 **Furet (P.)** *Notes sur l'Archipel Japonais et la Tartarie Orientale*, 1860, pp. ix, 120, half morocco. Paris, 1900 10s 6d

*Includes: Traité de Géographie Jap., traduit de japonais.*

1928 **Gannenmüller (K.)** Tibet nach d. neuesten Geograph. Forschungen früherer und neuester Zeit, 8vo, pp. 122. Stuttgart, 1877 3s 6d

1929 **Geddis (J.)** Beyond the Himalayas: a Story of Travel and Adventure in the Wilds of Tibet, 8vo, pp. vi, 256, with illustrations, cloth. 1889 3s

1930 **GENERAL HISTORY (A.) of the Turks, Moguls and Tartars, vulgarly called Tartars: together with a Description of their Countries, in two vols. I. History of the Tartars, translated from Amal Ghazi; II. Account of the Present State of Northern Asia (Grand Tartary and Siberia), translated from the French, with additions, 2 vols., 8vo, with 2 maps, calf. London, 1730 43 3s**

\*. \* Fine copy.

1931 **Gilder (W. H.)** Ice-Park and Tundra: the search for the Japanese and a Sledge Journey through Siberia, 8vo, pp. 24, 244, with illustrations and maps, cloth. 1883 (pub. 18s) 10s 6d

*Includes: Among the Yukons.*

1932 **Ginsford (Major A. I. H.)** Sketches of Manchurian Battle Fields, with a Verbal Description of Southern Manchuria: an Aid to the Study of the Russo-Japanese War, 4to, pp. xii, 15, with illustrations, sketches and maps, cloth. 1910 3s 6d





1883 HOWORTH (Sir H. H.) *History of the Mongols from the 9th to the 13th Century*, 4 vols. roy. 8vo. with maps, cloth, scarce. London, 1876-83. 2s 10s

Part I., The Mongols Proper and the Kalmaiks.

Part II., The Tartars of Russia and Central Asia.

1883\* HUTTON (James) *Central Asia, from the Araxes to the Caspian*, large 8vo. pp. xiv, 472, cloth. 1878. 14s

Early History—The Hephthalites—The Tatars—Timur—Babur—Gholam—Tamerlane—Khan—Tartars—The State of Kashgar.

1884 Hyakintzh (Mikhail) *Denshwardynskan tser the Mongoloi, translated from the Russian into German*, with map of Mongolia and coloured plates, 8vo. pp. xiv, 426, half calf. 1883. 12s

1885 Imbault-Huart (C.) *Reconnaitre les Documents sur l'Asie Centrale*, imp. 8vo. pp. xi, 226, 2 vols. 2 maps, half marbled. Paris, 1881. 12s

Two vols. *Comptes Rendus des Travaux de l'Académie des Sciences et des Lettres de l'Institut Impérial de St. Pétersbourg*, 1881. 12s

1886 *Industries of Russia*, edited by the Dept. of Trade of the Ministry of Finance. Vols. I. and II., *Manchuria and Trade*, roy. 8vo. pp. iv, 478, cloth. St. Petersburg, 1886. 8s

1887 ——— Vol. III., *Agriculture and Forestry*, by the Dept. of Agriculture, Ministry of Grains, Russia, roy. 8vo. pp. xxvi, 447, with coloured maps, cloth. St. P., 1887. 8s

1888 ——— Vol. V., *Siberia and the Great Siberian Railway*, with a General Map by the Dept. of Trade, roy. 8vo. pp. xi, 385, with a coloured map, cloth. St. P., 1888. 8s

*Financial History—Geographical Features—General History—Mining and Fur Industry, &c.*

1888 Jackson (Dr. A., of Manchuria) *his Life*, by A. J. Collins, 8vo. pp. 187, illustrated, cloth. 1881. 2s

1889 James (H. R. M.) *The Long White Mountains, or a Journey in Manchuria*, with some Account of the History, People, Administration, and Religion of that Country, 8vo. pp. xxi, 302, with illustrations and a map, cloth. 1888. 21s

1891 Jardot (Cap. A.) *Revolutions des Peuples de l'Asie Moyenne, avec carte et tableau synoptique*, 2 vols. 8vo. pp. 696, 446. Paris, 1839. 10s

On the Mongols and Chinese in Central Asia. A second work.

1892 Jefferson (R. L.) *Reaching it in Siberia, with Account of the Trans-Siberian Railway and the Gold-Mining Industry of Asiatic Russia*, 12mo. pp. 231, with map and illustrations, cloth. 1887. 4s 6d

1893 Jenghis Khan.—Amoy (Jacobi) *History of Jenghis Khan*, 12mo. pp. 332, with illustrations and coloured front, cloth. 1800. 12s

1894 ——— Girard (R. P.) *Histoire de Genghis Khan et de sa suite la Dynastie des Mongols et Successeurs, Compendium de la Chine*, 4to. pp. ix, 417, with map, calf. Paris, 1739. 22 1/2s

Two vols.

Translation from the Chinese.

1895 ——— *Histoire du Grand Genghis Khan, premier Empereur des Anciens Mongols ou Tartares*, traduite en abrégé de plusieurs auteurs asiatiques et voyageurs européens, avec leurs vies à la fin, par Patis de la Croix, 12mo. pp. xxiii, 554, calf. Paris, 1711. 21s

Includes translation from Abulghazi, Attilia, Amirkhan, Shamsuddin, and others.

1896 ——— Stevenson (R.) *The Identity of the Great Conqueror Genghis Khan, with the Japanese Hero Yoshitsuna, an Historical Thesis*, 8vo. pp. 167. London, 1879. 10s 6d

Finely printed.

1897 ——— Tscherning, der Umriss der geographisch-ethnographischen Einteilung, mit Anmerkungen, von Frid. Fr. Tscherning, 8vo. pp. xiv, 647, 8vo. half red marbled. Leipzig, 1869. 12s

Being a History of Genghis Khan.

1898 Johnston (H. A.) *A Trip up the Volga to the Fair of Nijni-Novgorod*, 8vo. pp. vii, 186, with map and illustrations, cloth. 1879. 4s

With chapters on the English Embassies.

1899 Kamischatka.—Lessa (M. de) *Travels in Kamtschatka, 1774-80*, translated from the French, 8vo. 2 vols. 8vo. half calf. London, 1780. 10s

The Author was a brother of "Le Grand Français."

1899 ——— Kamischatka (St.) *Beschreibung des Landes Kamtschatka von Deutsche Historik*, 4to. pp. 364, with maps and plates, 16ls. Leipzig, 1786. 21s



- 1871 Kawaguchi. (The Shonano, Hsu) Three Years in Tibet, with illustrations, 8vo, pp. 712, cloth. Madras, 1900  
(pub. 1904) 15s  
Includes a full description of Tibet. History, Government, Religion, Manners and Customs.
- 1872 Kennatt (H.) Ten Years in Sikkim and Adventures among the Khoras and other Tribes in Kanchakata and Northern Asia, 8vo, pp. xii, 291, with map, cloth. 1871 7s 6d
- 1873 ——— The same, New Edition, imp. 8vo, pp. xiv, 402, with 22 illustrations and maps, cloth. 1910 12s 6d
- 1874 Khondemir. — Histoire des Chans Mongols du Turkestan et de la Transcasie, Persian Text, with French Translation, by G. Deloumey, 8vo, pp. 144. Paris, 1853 3s
- 1875 Kinloch (A.) History of the Kara-Kas Trade Route to Siberia, 8vo, pp. 96, 1899 6s  
Privately printed. Efforts to discover the Route—Opening of Trade (Commercial—Economic) Conditions of Siberia.
- 1878 Kinloch (H.) Large Game Shooting in Tibet, Himalayas, and Northern India, 8vo, pp. vi, 237, illustrated by photographs, cloth. Calcutta, 1888 30s
- 1877 Kinloch (A. A., of the 9th Brigade) Large Game Shooting in Tibet and the North-West, Two Series, 4to, with maps and photographs, cloth. London, 1895/96 25s  
Concludes with Hints to Travellers and Hints to Sportsmen.
- 1878 Knight (Capt.) Diary of a Pedestrian in Cashmere and Tibet, 8vo, pp. i, vi, 386, with plates and illustrations, cloth. 1882 10s 6d  
Contains a long chapter on the Religion of Tibet.
- 1879 Knox (T. W.) Overland through Asia: Pictures of Siberian, Chinese, and Tartar Life, large 8vo, pp. 608, with 300 illustrations and a map, cloth. 1871 12s  
Travels and Adventures in Kamchatka, Alaska, China, Mongolia, Chinese Tartary, with accounts of the Siberian Railways, their Construction, Mode of Life—Description of the Amur River.
- 1880 Kotzebue (A. Von) The most Remarkable Year in the Life of A. Von Kotzebue, containing an Account of his Voyage into Siberia, 3 vols, 8vo, half calf. 1800 16s
- 1891 Krauss (A.) Russia in Asia: a Record and a Study, 1858-1890, 8vo, pp. cii, 411, cloth. 1890 16s  
The Advancement of Russia—Russia in China—Conquest by Russia—Russia in Central Asia.
- 1892 Krusenstern (A. J.) Reise um die Welt in 1803-04, mit Detold E. M. Alexanderss. Vol. II, Part 1, 8vo, pp. 384, with plates, folio. 1811 8s  
The voyage continues: Japan, Korea, China, Amur.
- 1893 Kuli Khan. — History of Nadir Shah, formerly called Thomas Kuli Khan, the Present Emperor of Persia; to which is prefixed a History of the Mogul Emperors, by J. Frazer, 8vo, pp. vi, 234. India and a Catalogue of Orissa MSS., call. London, 1742 8s
- 1894 Kurugathu (General A. N.) Kashgaria (Eastern or Chinese Turkestan): Historical and Geographical Sketch of the Country; its Military Strength, Industries and Trade, translated from the Russian by Major Gowan, 8vo, pp. viii, 224, cloth. Calcutta, 1892 10s
- 1895 Labbe (P.) Les Histoires du Kachgar, Grimal, 8vo, pp. 277, with map and illustrations, cloth. Paris, 1904 7s 6d  
Tibet, the Pamirs, Manchuria, The Kachgar Khan, &c.
- 1899 Lacomperis (T. de) The Silver Colours of Tibet, 8vo, pp. 16, with plates. 1895 2s
- 1907 Landon (Percival) Lhasa: an Account of the Country and the People of Central Tibet and of the Progress of the Mission sent there by the English Government, 1853-54, 2 vols, large 8vo, with map, illustrations and many plates, cloth. 1905 (pub. 1904) 25s
- 1898 Lander (A. H. E.) Tibet and Nepal painted and described, sm. 8vo, pp. 1, 233, with map and coloured plates, cloth. 1905 (pub. 1904) 7s 6d
- 1899 Lander (H. S.) In the Forbidden Land: an Account of a Journey in Tibet, 2 vols, with numerous plates and illustrations, 8vo, cloth. 1898 (pub. 1899) 12s
- 1900 Lanfoll (H.) Chinese Central Asia: a Guide to Lhasa Tibet, 2 vols, 8vo, pp. xi, 434, 512, with 2 maps and 80 illustrations, cloth. 1900 32s  
A learned work, with a full bibliography of Chinese Central Asia. It includes chapters: Introduction of Chinese Turkestan—On Kashgar, Fokien, Kansu—Sichuan—History of Chinese Turkestan—Religious conditions in Chinese Turkestan—Kashgar—Yarkand—Khotan—Specimens of Poems.
- 1891 ——— Through Siberia, 2 vols, 8vo, with illustrations and maps, cloth. London, 1891 61s  
The Ural in Siberia—The Ob—The Yenisei—Khatanga—Mongolian Frontier at Maimaiton—The Bering—History of the Amur—Manchurian Frontier—The Gobi—Kamchatka—Vladivostok of Siberia, &c.
- 1902 Lévy (S.) Le Népal, Récit historique d'un Voyageur Hindou, 2 vols, large 8vo, with many illustrations and 24 plates, cloth. Paris, 1895 25s  
The illustrations in the plates have been examined and translated into French in the first volume.

- 1888 Lee (H.) *The Vegetable Lamb of Tartary; a Curious Fable of the Cotton Plant*; added a Sketch of the History of Cotton and the Cotton Trade. 8vo, pp. 112, cloth-bound, cloth. 1887 6s
- 1894 Little (A. J.) *Mount Qom and Beyond: a Record of Travel in the Thibetian Border*. 8vo, with map, portrait and 16 illustrations from photographs, cloth. 1901 7s 6d
- 1905 Lynch (G.) *The Path of Empire*, 10s. 8vo, pp. xix, 255, illustrated, cloth. 1904 7s 6d
- Korea, Dalai, Pao Anang, Fukang, Manchuria, Mongolia, Siberia.
- 1868 *Map of Turkistan and the Countries between the British and Russian Dominions in Asia*, 4 sheets mounted on cloth in book form, compiled by General Walker. *Dobru Den*, 1861 1s
- 1897 Markham (C. E.) *Narratives of the Mission of George Bogie to Tibet and of the Journey of Thomas Manning to Lhasa*, 8vo, pp. 167, 364, with portrait of Hastings, maps and illustrations, cloth. 1876 16s
- 1889 ——— *The same*, Second Edition, 8vo, pp. 185, 382, with maps and illustrations, cloth. 1876 21s
- Manning was born in 1791 the only Englishman who ever visited Lhasa.
- 1889 Marsden (K.) *On Hodge and Hecot-tak in Outcast Siberian Lepers*, 10s. 8vo, with portraits, illustrations and a sketch-map, cloth. 1882 4s
- 1890 Marston (A. W.) *The Great Closed Land: a Fable for Tibet*, with map and illustrations, 4to, pp. xvii, 112, cloth. London, S.D. 4s
- 1901 Maslin (A. M. R.) *A Sibbo of Iran, with Illustrations*, 8vo, pp. 224, cloth. 1900 5s
- Like on the Siberian Railway and in Siberia.
- 1880 Maiguan (V.) *De Paris à Peking par terre*, Siberia, Mongolia, Hano, pp. v, 304, illustrated. Paris, 1879 7s 6d
- 1903 Millington (P.) *To Lhasa at last*, 8vo, pp. 200, illustrated, cloth. 1903 3s
- 1904 *Stellen der Russischen und Mongolischen Literatur*, Nos. I and II, 8vo, pp. viii, 144, 182. Stgo, 1902 4s
- Includes: Geschichte von Dal, Yakutsk, Khon, Koken to Chomakine (1891) von Klaproth, Part I.
- 1905 Miller (G.) *Voyage from Asia to America for completing the Discoveries of the N. W. Coast of America*, with a Summary of the Voyages made by the Russians, translated from the High Dutch by Th. Jeffery, Second Edition, 8vo, pp. cxi, 126. London, 1794 12s
- The three maps are missing. The work ends with Kamchatka, Oahu, Kaili Islands, &c.
- 1896 Muller (F. J.) and Pallas (P. S.) *The Conquest of Siberia and the History of the Transcaspian, West, Com-mares, carried on between Russia and China, from the Earliest Period*, 8vo, pp. v, 155, cloth. 1842 16s
- 1907 Mollay (Capt. E.) *A Narrative of the Yungai Insurrection in Eastern Turkistan in 1863 A.D.*, with Notes on the Chinese Rule and on a near Yuhub Bog, large 8vo, pp. 24. Calcutta, 1874 2s
- 1908 Murray (Hugh) *Historical Account of Discoveries and Travels in Asia, from the Earliest Ages to the Present Time*, 2 vols, 8vo, with maps, cloth. Edinburgh, 1820 21s
- Includes: Early European Travellers into Tartary—Mission of Nieuhou—Mann Fries—Trade between India and China—Central Asia and Gobi Desert—Tibet—Siberia, &c.
- 1909 Nordenskiöld (A. E.) *The Voyage of the Vega round Asia and Europe*, with a Historical Review of previous Journeys along the North Coast of the Old World, 2 vols, 8vo, with portraits, maps and illustrations, cloth. 1881 16s
- Copied with illustrations in Siberia.
- 1910 Norwich (John, Bishop of) *My Life in Mongolia and Siberia, from the Great Wall of China to the Ural Mountains*, 8vo, pp. 175, illustrated, cloth. 1908 2s
- With an engraved letter of the Bishop.
- 1911 Nienkowski (L.) *Siberian Flora*, edited from the Polish by Major Sankowski, 2 vols, 8vo, cloth. 1892 7s
- Botanographical Society, Siberian Fauna, Economic—Siberia, Herbarium and Commerce.
- 1911\* Olufsen (O.) *The Race of Bokhara and his Country, Journeys and Studies in Bokhara (with a Chapter on my Voyage on the Jussu Dargah to Khiva)*, 10s. 8vo, pp. ix, 282, with a map of Bokhara and numerous illustrations, cloth. 1911 21s
- The Chinese Vegetation, chiefly, Schischak, Rukop, Muzman, Amurkhan, Chinese, Dan, &c.

1912 PALAFOX.—History of the Conquest of China by the Tartars, with an Account of the Religion, Manners and Customs of both Nations. First writ in Spanish, now rendered English, 12mo, pp. 388, half. London, 1671

24 4s



- 3013 **Petermann (A. N.)** *Schwartz's Reise-  
bericht des Thian-Shan Gebirgs-  
systems, 1857. Nebst Kartograph. Ueber-  
sicht des Gebirges und der Seen des  
Himalaya-Alates und Stilleocean-  
landes. Erst part. 4to, pp. vi, 50, with  
maps. Götta, 1874.* 6s
- 3014 **Pratt (A. E.)** *To the Gates of Tibet  
through China, 1901. 8vo, pp. xviii, 368,  
with illustrations and a map, cloth.*  
1895 3s
- Contents:—The Yangtsé as far as Ichang-  
Ichang-Chang Yang-Tsai Tsen Lu-Mu-  
Tien—List of Roads reflected in China—List of  
Rivers and Ports—List of Landings.*
- 3015 **Prejevalsky (Col. N.)** *From Kulja,  
across the Tian Shan to Loh Nor, with  
Introduction by Sir T. Douglas Forsyth,  
8vo, pp. xii, 251, with maps, cloth.*  
1879 10s 6d
- With notes on the Fauna of the country.*
- 3016 **Price (J. M.)** *From the Arctic Ocean  
to the Yellow Sea: a Journey in 1890-  
1891, across Siberia, Mongolia, the  
Gobi Desert, and North China, with  
maps and 142 illustrations, 8vo, pp. xxiv,  
394, cloth.* 1892 12s
- 3017 **Prinsep (H. T.)** *Tibet, Tartary, and  
Mongolia: their Social and Political  
Condition and the Religion of Buddhism.  
Second Edition, 8vo, pp. vii, 178, cloth.*  
1832 7s 6d
- 3018 **Psalm (C.)** *On Tibet (Geography, History,  
Religion, Customs), secondo le  
relazioni del P. Ippol. Desimoni (1716-21),  
8vo, pp. 34, 405. Roma, 1804.* 14s
- 3019 **Ravenstein (E. G.)** *The Russians on  
the Amur: its Discovery, Conquest, and  
Colonization, with a Description of the  
Country, its Inhabitants, &c., 8vo, pp.  
xx, 497, with maps and illustrations,  
cloth.* 1861 (pub. 1869) 10s 6d
- 3020 **Reclus (E.)** *Nouvelle Géographie  
Universelle, La Terre et les Hommes,  
Vol. VI, L'Asie Russée, large 8vo, pp.  
618, with 190 maps and 40 illustrations.*  
1891 (pub. 30 francs) 3s
- Includes Kamtschatka and Sakhalin.*
- 3021 **Raverty (H. G.)** *On the Turks, Tar-  
tars and Mongols, 8vo, pp. 84. Ap-  
prol, 1878.* 2s
- 3022 **Rennell d'Indrautras** *deux Voyages  
dans l'Asie Centrale et l'Extrême  
Orient, large 8vo, pp. 380, Paris,  
1878.* 10s
- Journaux des Missions au Caucase-Voyages  
dans l'Asie Centrale et l'Asie, &c.*
- 3023 **Blaise (H.)** *de l'Asie sur l'Asie  
Centrale, son histoire ses populations,  
roy. 8vo, pp. 108. Paris, 1875.* 2s
- Highly recommended.*
- 3024 **Rockhill (Wm. W.)** *The Land of the  
Lamas: Notes of a Journey through  
China, Mongolia, and Tibet, roy. 8vo,  
pp. 224, with maps and illustrations,  
cloth.* 1891 10s
- The supplementary notes sent with Foreign  
Office of Map and Guide. Bibliography of  
Eastern Tibet—Origins of the Tibetan People—  
Languages of Eastern Tibet, &c.*
- 3025 **Ross (J.)** *The Manchus, or the Belgo-  
ing Dynasty of China: their Rise and  
Progress, 8vo, pp. xviii, 381, with maps  
and illustrations, cloth.* Pasing, 1860 18s
- 3026 **Sakhalin.—Jabló (P.)** *Uchastie de  
Sakhalin, roy. 8vo, pp. xix, 215, with  
map and illustrations.* Mskm, 1900 3s 6d
- 3027 ——— **Hawes (Ch. E.)** *In the Outer-  
most Reck: Investigations among the  
Natives and Russian Carriers of the  
Island of Sakhalin, with Notes of  
Travel in Korea, Siberia, and Man-  
churia, 8vo, pp. 474, with maps and  
illustrations, cloth.* 1903 (pub. 18s) 10s 6d
- 3028 **Sandberg (G.)** *An Itinerary of the  
Route from Sikkim to Lhasa, with a  
Plan of the Capital of Tibet, and a  
New Map of the Route from Yarnod  
to Lhasa, 8vo, 16s. Calcutta, 1861 7s 6d*
- 3029 ——— *The Exploration of Tibet: its  
History and Particulars, from 1825 to  
1844, 8vo, pp. vi, 324, with 1 map,  
cloth.* Calcutta, 1864 10s 6d
- 3030 **Sarat Chandra Das** *—Journey to  
Lhasa and Central Tibet, 8vo, pp. 385,  
with maps and illustrations, cloth.* 1902 10s 6d
- With description of the Country, Customs of the  
Inhabitants, Flora, &c.*
- 3031 **Schuyler (E.)** *Tartarian: Notes of a  
Journey in Russian Turkistan, Khokand,  
Bukhara, and Kalifia, 2 vols, roy. 8vo,  
with maps and illustrations, cloth.*  
1870 10s
- With the standard work on Tartarian.*
- 3032 **Schlagintweit** *—Route Book of the  
Western Part of the Himalaya, Tibet,  
and Central Asia, and Geographical  
Glossary from the Languages of India  
and Tibet, 8vo, pp. xx, 261, cloth.*  
1862 3s 6d
- Form Part III. of Memoirs in India and High Asia.*
- 3033 **Shaw (K.)** *Notes on High Tartary,  
Yarkand, and Kashghar (formerly  
Chinese Tartary), and Recent Journey  
over the Karakorum Pass, 8vo, pp. xv,  
460, with map and illustrations, cloth.*  
1871 3s 6d







3074 **Yakob Bag.**—*Armen of Kashgar: his Life*, by R. H. Douglas, 4vo, pp. 21, 314, with map, cloth. 1878 12s 6d  
Includes Description of Kashgar, vignettes, plates, drawings.—*Chronicle of Kashgar* 1871, 1872, &c.

3075 **Younghusband (Capt. F.)** Among the Celestials: a Narrative of Travels in Manchuria across the Gobi Desert, through the Himalayas to India, &c., pp. 221, illustrated, cloth. 1868 7s 6d

3076 ——— The Heart of a Continent: Narrative of Travels in Manchuria across the Gobi Desert through the Himalayas, the Pamirs, 1884-85, &c., pp. xvii, 408, with illustrations and maps, cloth. 1890 (pub. 21s) 14s  
One copy of T. & W. Allen is missing.

3077 **Younghusband (Sir F.)** India and Tibet: a History of the relations which have subsisted between the two Countries from the Time of Warren Hastings to 1910, with a particular account of the Mission to Lhasa of 1894, 8vo, pp. xvi, 353, cloth. 1898 2s

## PART X

### RUSSO-JAPANESE WAR.

3078 **Album (The)** containing the Photographs and Extracts regarding the Russo-Japanese War, with Explanatory Text in Japanese, Chinese, and English, Vols. I. and IV., oblong folio, cloth. Folio, 1900 21s

3079 **Admirals.**—*Die Keeserliche in China, in militär. & polit. Beziehung*, 3 parts, 8vo. Berlin, 1902 1s

3080 **Brassay's Naval Annual**, 1901, with illustrations, imp. 8vo, pp. vi, 523, cloth. Portsmouth, 1901 12s

The vol. contains the Russo-Japanese Naval Campaign. The Editor writes, "During the Russo-Japanese War the History of the past year will move more compellingly to most men than that of any past since the 'Naval Annual' was published."

3081 **Brindley (H.)** With Russians, Japanese, and Chinese—the Experiences of an Englishman during the Russo-Japanese War, 8vo, pp. x, 310, cloth. 1900 4s

3082 **Brooks (Lord)** An Eye-Witness in Manchuria, 8vo, pp. vii, 312, cloth. 1902 7s 6d

3083 **Cassell's Russo-Japanese War**, 3 vols., 4to, with numerous illustrations, half-morocco. London, &c. 23

3084 **Cassell's History of the Russo-Japanese War**, Vols. I. and II., 4to, with many illustrations, cloth. London, 1903 21s

Special edition.

3085 **Duquet (A.)** La Fallite de Coréed, 12mo, pp. 491. Paris, 1900 1s  
On the Russo-Japanese War.

3086 **Fraser (H.)** A Modern Campaign, of War and Wireless Telegraphy in the Far East, 12mo, pp. 132, with 24 illustrations and 4 maps, cloth. London, 1900 3s

3087 **Grew (E. Sharpe)** War in the Far East: a History of the Russo-Japanese Struggle, Vols. I. and II., 4to, with maps and numerous plates, cloth. London, 1900 10s

3088 **Kritha (Chd. A.)** Journal d'un Campagné de Transvaal contre Russo-Japonais, 1904-05, large 8vo, pp. 401, with maps and illustrations. Paris, 1905 10s

3089 **Lafont (J. L.)** *Mémoires de la Merie* Les Enseignements maritimes de la guerre Russo-japonaise, 12mo, pp. vii, 272. Paris, 1906 1s

3090 **Lawrence (T. J.)** War and Neutrality in the Far East, second Edition, 8vo, pp. viii, 301, cloth. 1894 5s  
During the Russo-Japanese War.

3091 **Najine (R. K.)** The Truth about Port Arthur, translated from the Russian by Capt. Lindsay, 8vo, pp. 305, with map and illustrations, cloth. 1900 (pub. 12s) 12s

3092 **Norregard (A. W.)** The Great Siege: the Investment and Fall of Port Arthur, 8vo, pp. 318, illustrated, cloth. 1900 18s 6d

3093 **Preve (G.)** Tahmoelepe, Un Prison, 8vo, pp. 2. Moscow, 1904 1s

3094 **Reports of U.S.A. Military Observers attached to the Armies in Manchuria during the Russo-Japanese War**, Vol. III, by Major Kahn; Vol. IV, by Major Lynch; Vol. V, by Col. McChesney; 2 vols., with many maps and plates. Washington, 1905/7 21s

3095 **Russo-Japan War.**—*Der japanisch-russische Kesselfrieg*, 1894/5. *Amliche Beschreibung des japanisch-russischen Kesselfrieges*, *Überzicht*, Vol. I., large 8vo, pp. 276, with 8 maps. 1911 5s  
Vol. I. deals with the Fight with the Russian Squadron at Port Arthur (Japan).

3096 **Tretynkov (Lieut.-Gen. S. A.)** My Experiences at Nan Shan and Port Arthur with the Fifth East Siberian Rifle, translated by Lieut. & C. Alford, 8vo, pp. xvi, 394, with maps and illustrations, cloth. 1911 12s 6d



- 2087 War in the Far East (The), 1904-05, by the Military Correspondent of the Press, roy. 8vo, pp. xvi, 450, with portraits and numerous maps and plans, cloth. 1905 17s 6d

## PART XI.

### KOREA,

#### Including GRAMMARS AND DICTIONARIES.

- 2088 Arnoux (H. G.) Korea, Mienchen und Legation, 8vo, pp. 142, illustrated. Leipzig, n.d. 4s

- 2089 Carles (W. R.) Life in Corea, 8vo, pp. xiv, 217, with map and illustrations, mostly by Korean Artists, cloth. 1902 12s 6d

- 2100 Cavendish (Capt. A. E. J.) Korea and the Sacred White Mountains: being an Account of a Journey in Korea in 1891, roy. 8vo, with 2 maps and 40 illustrations, cloth. 1894 12s 6d

- 2102 Chailié-Long (Gé.) La Corée ou Tchouan (La Terre de Calme Matinal), 4to, pp. 78, with illustrations by Korean Artists. Paris, 1894 6s

- 2103 Cousant (M.) Bibliographie Coréenne, Tableau Synoptique de la Corée, contenant la nomenclature des ouvrages publiés dans ce pays jusqu'en 1890, avec description des manuscrits, Vol. III. (Books VII. to IX.), roy. 8vo, pp. vii, 448, and Indices, pp. 177, with plates and maps. Paris, 1897 25s  
Book VIII, contains Belgium—Tientsin and Shanghai.

Vols. I. and II. are now in supply.

- 2104 ——— Supplément à la Bibliographie Coréenne (Jougué, en 1893), large 8vo, pp. 3, 122. Paris, 1901 4s

- 2105 ——— Sources de Seoul, Corée, Le Pavillon d'Oréon au Champ du Mars, Paris, 1900, 4to, pp. viii, with 24 plates. 1900 8s

Picture of Prince Yi Hui—Prince Yi Hui—The Emperor's Throne—Picture of Seoul—Picture of Korean Life.

- 2106 Grémery (L.) Le Odo Pénel de la Corée, imp. 8vo, pp. xx, 182. Seoul, 1904 25s

A translation from the Korean, with analysis and a complete index in French.

- 2107 Gale (Jas. H.) Korean-English Dictionary, large 8vo, pp. vii, 1090, 6s, half calf. Finsbury, 1897 42s 6d

- 2108 Griffin (W. E.) The Unmanned Tiger, and other Korean Tales, 8vo, pp. xi, 188, illustrated, cloth. York, 1901 1s

- 2109 ——— Corea, the Hermit Nation, 8vo, pp. xxiii, 402, with maps and illustrations, cloth. 1900 12s 6d  
Author and National History—Political and Social Issues—Modern and Recent History.

- 2110 ——— The same, Sixth Edition, revised and enlarged, 8vo, pp. xxvi, 492, with maps and illustrations, cloth. New York, 1907 12s 6d  
Author and National History—Political and Social Issues—Modern and Recent History.

- 2111 ——— The same, Seventh Edition, revised, 8vo, pp. 512, with maps and illustrations, cloth. 1908 12s 6d  
Coreana—Author and National History—Political and Social Issues—Modern and Recent History, with concluding chapters on the War with Russia.

- 2112 Hall (Capt. R.) Voyage to Corea and the Island of Lo-Choo, 18mo, pp. 226, with maps and illustrations. 1820 2s 6d

- 2113 ——— Account of a Voyage of Discovery to the West Coast of Corea and the Great Lo-Choo Island, 4to, with plates (some coloured) and maps, and a Vocabulary of the Loochoo Language. 1818 12s

- 2114 Hamilton (A.) Korea, roy. 8vo, pp. 209, with map and 160 illustrations, cloth. London, 1904 (pub. 189) 1s

- 2115 Harbault-Huart. — Manuel de la Langue Coréenne parlée (Introduction grammaticale, Phrases et Dialogues, Recueil des mots les plus usités), 8vo, pp. 124. 1898 12s  
The Korean in its Native and Roman characters.

- 2116 Independent (The): a Journal of Korean Commerce, Politics, Literature, History and Art, Vol. I., Nos. 2 to 22, 31 to 43, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 70 to 72, 80, 100, 110, 112, 113, 114—Vol. II., Nos. 23, 24, 25 to 29, 147—Vol. IV., Nos. 10, 20, 22. Seoul, 1894/99 25s  
In Korean and English.

- 2117 Korea Woman's Conference, First and Sixth Reports, 8vo. Seoul, 1902/04 4s

- 2118 Kato (H.) and Kanazawa (S.) Catalogue of the Romanized Geographical Names of Korea, 8vo, pp. 88, cloth. Tokyo, 1903 6s

- 2119 Lacourrie (T. de) The Miryos or Stone Men of Korea, 8vo, pp. 7, with plates. Amoy, 1863 2s

- 2120 Longford (Jas. H.) The Story of Korea, 8vo, pp. viii, 403, with 22 illustrations and 2 maps, cloth. 1911 10s 6d

- 2121 **Flood (J.)** *Voyage of H.M.'s Ship Albatross along the Coast of Corea in the Island of Loo-Choo, with an Account of her subsequent Shipwreck, Second Edition, roy. 8vo, pp. 324, with four coloured plates and a portrait, half bound. 1818 10s 6d*
- 2122 **Oppert (E.)** *A Forbidden Land: Voyages to the Corea, 4vo, pp. 318, 244, with 2 charts and 41 illustrations, cloth. 1890 (pub. 21s) 16s*  
With an account of its geography, history, political state and commercial capabilities: a vocabulary English-Korean is added.
- 2123 **Portrait of the Emperors of Korea, published by Family Four, folio. 18**  
*Printed in colours.*
- 2124 **Taylor (C.)** *Koreans at Home: Impressions of a Sober Woman, 8vo, pp. 84, with coloured and other plates, cloth. 1904 3s 6d*
- 2125 **Trade Report and Annual Returns of Trade, 1901: Champo, Chinsampo, Fusan, Kamsu, Mampo, Maphu, Sanghain, Wonsu, 6 parts, 8vo. 1901 15s 6d**
- 2126 **Treaties, Regulations, &c., between Korea and other Powers, 1875-88, published by order of the Inspector-General of Customs, 4to, pp. 741, 840, cloth. Shanghai, 1891 25s  
In Chinese, with English translations. An English translation is added to every Treaty.**
- 2127 **Treaty of Friendship, &c., between China and Austria-Hungary, in English and Chinese, 8vo, pp. 25. Tokyo, 1901 3s**
- 2128 **Underwood (B. W.)** *Complete Dictionary of the Korean Language, Korean-English and English-Korean, 8vo, half calf. 1900 11s*
- 2129\* ——— *The same. Korean-English Part only. 1900 10s 6d*  
The Korean is in the Native character.
- 2130 **Tsien Poo Wen, sixe Mills Littee** *Idioglyphs, Open Sinister and Intermittent Economic, is peninsula Koreae impression, Ed. F. Hieckel, folio. Engl. Lit., 1833-40 23 10s*
- 2131 **Campbell (W.)** *Account of Missionary Success in the Island of Formosa, re-published from the 1850 Edition, with extensive Appendices, 2 vols, with maps and portraits, 8vo, cloth. 1882 16s*
- 2132 ——— *Formosa under the Dutch, described from Contemporary Records, 8vo, 4to, pp. 217, 628, with front., cloth. 1860 15s*  
Contains a large bibliography of Formosa.
- 2133 **Davidson (J. W.)** *The Island of Formosa, Past and Present: History, People, Resources and Commercial Aspects: Tea, Camphor, Sugar, Gold, Coal, Sulphur, Economical Plants, and other Productions, large 8vo, pp. 647, xviii, and Index of 48 pages, with maps and illustrations, cloth. Yokohama, 1903 25s*
- 2134 **Grant (W. B. O.)** *On the Birds of Taiwan (Formosa), and Chantay (F.) On the Butterflies collected in the Interior of Taiwan: Two Articles in Proc. Zoolog. Soc., 8vo, pp. 65, with 3 coloured plates. 1900 6s*
- 2135 **Imbault-Huart (G.)** *L'Isle Formose, Histoire et Description, with a Bibliographical Introduction by H. Cordier, 4vo, pp. lxxix, 322, with maps and plates and numerous illustrations, half morocco. Paris, 1902 4 10s*  
Very scarce.
- 2136 **Johnston (J.)** *China and Formosa: the Story of the Mission of the Presbyterian Church, roy. 8vo, pp. xvi, 609, with maps and illustrations, cloth. 1907 3s*
- 2137 **Hughes (Mrs. Th. F.)** *Among the Sons of Han: a Six Years' Residence in China and Formosa, roy. 8vo, pp. 314, with map, half bound. London, 1881 12s*
- 2138 **Loebach (W.)** *The Political, Social, and Religious Constitution of the Natives in the W. Coast of Formosa, before and during the Occupation by the Dutch, translated from the Dutch, 8vo, pp. 7. Shanghai, 1880 3s 6d*
- 2139 **Flukering (W. A.)** *Flourishing in Formosa: Recollections of Adventures among Mandarins, Wreckers, and Head-Hunting Savages, with an Appendix on British Policy, and Interests in China and the Far East, roy. 8vo, pp. xvi, 322, illustrated, cloth. 1898 (pub. 10s) 10s 6d*
- 2140 **Takakoshi (Toshio)** *Japanese Note in Formosa, translated by G. Brathwaite, 8vo, pp. 11, 241, cloth. London, 1907 10s 6d*

## PART XII. FORMOSA.

- 2141 **Articles (The) of Christian Instruction in Fuyehing-Formosa, Dutch and English from Varro's M.B. of 1670, with Bingham's Fuyehing-Vocabulary, edited by W. Campbell, 4to, pp. xix, 190, cloth. 1898 10s 6d**



- 2144 Psalmanazar (O.) Historical and Geographical Description of Formosa, giving an Account of the Religion, Customs, Manners, &c. of the Inhabitants, 8vo, pp. 288, with map and illustrations, call. London, 1706. 10s 6d

## PART XIII. INDO-CHINESE

### GRAMMARS, DICTIONARIES, PHILOLOGY.

- 2142 Aubaret (A.) Grammaire Annamite, ou du Viet-Nam, Vocabulaire français-annamite et annamite-français, large 8vo, pp. xiii, 997, half annamite. 1867 12s

The Annamese is in Roman characters.

- 2143 Aymonier (M.) Cours de Cambodgien, folio, pp. 214. Saigon, 1873. 10s

- 2144 Aymonier (M.) Vocabulaire Cambodgien-français, folio, pp. iv, 135. Saigon, 1874. Scarce. 25s

Le Khmer est en Roman characters.

- 2145 — Les Inscriptions uniformes d'Angkor Vat, French-Pala, Bakon et la grande Inscription, 8vo, pp. 71, reprint. 1900 3s

- 2146 Barth (A.) Sûtra de Vat Pôu, ou de Bannu (Lover), large 8vo, pp. 8, with a plan. Hanoi, 1902. 2s

- 2147 — Inscription Samratta de Phou Sokhou (Lover), large 8vo, pp. 5. Hanoi, 1903. 2s

Roman.

- 2148 Bradley (C. B.) The Olden Kuruva Writing in Siam: the Inscription of Phra Ram Khamthong of Nakhonai, 1283 A.D., 4to, pp. 51, with 3 plates. Bangkok, 1902. 5s

- 2149 Cabaton (A.) L'Inscription Chinoise de Bien-Hoa, large 8vo, pp. 4. Hanoi, 1904. 3s

- 2150 Cao (Phou) Bach quen Cho des Tiers etats et militaires français, avec leur Traduction en Que-Ngu, Les 5 Ministres de l'Annam et leur Compétition, Organismes etats et milles, 8vo, pp. 84. Saigon, 1896. 5s

- 2151 Esquirol (J.) et Williotte (G.) Essai de Dictionnaire Dic-Français, Représentant la langue parlée par les tribus Thai de la haute Région de l'Annam extra d'un Vocabulaire Français Thai, 8vo, pp. iv, 970. Hongkong, 1894. 31s

- 2152 Fipod (L.) Notes d'Épigraphie, 8 parts in 4, large 8vo, pp. 91, with 4 plates, reprint. Hanoi, 1903-04. 10s

Contents.—Part 1, Descriptions des Inscriptions de l'Annamite et de l'Annam. Part 2, Les Inscriptions de l'Annam. Part 3, Les Inscriptions de l'Annam. Part 4, Les Inscriptions de l'Annam. Part 5, Les Inscriptions de l'Annam. Part 6, Les Inscriptions de l'Annam. Part 7, Les Inscriptions de l'Annam. Part 8, Les Inscriptions de l'Annam.

- 2153 — Notes Transcription du Cambodgien, large 8vo, pp. 15. Hanoi, 1902. 5s 6d

Roman.

- 2154 Mufarland (R. G.) English-Siamese Dictionary, Fifth Edition, revised and enlarged pp. 606. Bangkok, 1910. 12s

- 2155 Manuel de Conversation Français-Annamite, Nach Tay Noi Chayen Trong Loung, 8vo, pp. v, 104. Saigon, 1887. 3s

The Annamese is in Roman characters.

- 2156 Michels (A. des) Dialogues en Langue Cochinchinoise, 8vo, pp. 24. Paris, 1869. 3s

Translating in Chinese characters.

- 2157 — Manages à l'Occasion de l'Œuvre de Confucius à la Sorbonne, 8vo, pp. 44. Paris, 1899. 2s

- 2158 Notes pour servir à l'étude de la langue annamite, par J. M. J., 8vo, pp. 184. Tonkin, 1879. 7s 6d

- 2159 Pallagot (D. J. R.) Dictionnaire Langue Thai, avec Glossaire, folio, pp. 997. Paris, 1884. 24 10s

Ver name.

Siamese-Latin-French-English Dictionary.

- 2160 P. G. V. — Dictionnaire Franco-Tchinois Révisé, 8vo, pp. ii, 655. Hanoi, 1888. Scarce. 14s 6d

- 2161 Xavier (M.) Dictionarium Latine-Annamiticum completum, 4to, pp. xli, 1279, 74 half vol. Nank. Pha, 1888. 22 10s

The Annamese is in Roman characters.

- 2162 Talard (H. J.) Dictionarium Latine-Annamiticum & Annamite-Latinum, Paris 4to. Sarraguen, 1883. 8vo. 22 10s

The Annamese is in the Chinese and Roman characters.

- 2163 Truong Vinh Ky (J. B.) Guide de la Conversation Annamite, Nach Tay Noi Chayen Trong Loung Annam To Trung Loung, 8vo, pp. 116, half vol. Saigon, 1885. 12s

The Annamese is in Roman type, with manuscript Transcriptions in Annamese characters.

**PART XIV.  
INDOCHINA AND SIAM,  
TRAVELS, HISTORY, &c.**

(See also *Class. XXIII. MALAYA*.)

- 2184 *Affaires (des) en Indo-Chine. Commerce & Administration de Tonkin*, 8vo, pp. 46. Paris, 1894. 2s 6d
- 2185 *Annales de la Cochinchine pour l'année 1890*, 8vo, pp. 118. Saigon, 1890. 6s
- 2186 *Antonio (J.) Guide Book to Bangkok and Siam*, 8vo, pp. 105, with plan and illustrations, cloth. Bangkok, 1901. 4s
- 2187 *Arnoullet (A.) Tong-King, de Hanoi à la Frontière du Kouang-Si (Provinces de Duc-Ninh, et Lang-Son)*, 8vo, pp. 44, with map and illustrations. Paris, 1884. 2s 6d
- 2188 *Aymonier (H.) Notes sur le Cambodge*, 8vo, pp. 88, with a plan. Paris, 1878. 1s 6d
- 2189 — *Géographie du Cambodge*, 8vo, 8vo, pp. 83, with map. Paris, 1879. 1s 6d
- 2190 — *Le Siam Ancien*, 8vo, pp. 65. Paris, 1903. 2s 6d
- 2191 — *Géographie du Cambodge*, large 8vo, pp. 76, with maps. 1878. 1s 6d
- 2192 *Bianconi (M.) Carte Commerciale du Tonkin*, 4to, pp. 26, with map, 1898. 1898. 2s 6d
- 2193 *Blesschère — Mémorandum sur la Tonkin, Répertoire Statistique du Tonkin, de la Cochinchine, du Cambodge, du Laos, du Laos, du Laos-Tha. vol. par M. N. 2 vols in one*, 8vo, pp. 228, 188, half calf, 1811. 12s
- 2194 *Book (Carl) Temples and Elephants: Narrative of a Journey of Exploration through Upper Siam and Laos*, large 8vo, pp. xvi, 48, with map, coloured plates and illustrations, cloth. 1884. 10s
- 2195 *Bourges (J. de) Relation du Voyage de M. de Bourges, Envoyé de France, Voyage Apôt. du Royaume de la Corée-Chine, par la Turquie, la Perse, les Indes jusqu'au Royaume de Siam et autres lieux*, Third Edition, 8vo, pp. vii, post. 167, coll. Paris, 1683. 2s
- 2196 *Brunat (Paul) Exploration Commerciale du Tonkin*, with map, 8vo, pp. vii, 62. Lyon, 1895. 6s
- 2197 *Cabaton (A.) Nouvelles Recherches sur les Chinois*, imp. 8vo, pp. 218, with illustrations. Paris, 1869. 10s
- Half the book contains text and French translation.

- 2177 *Campbell (J. G. H.) Siam in the Twentieth Century*, 707. 8vo, pp. 2, 162, with map and illustrations, cloth. 1892. 12s
- The Expedition and Impressions of a British Official.
- 2178 *Candler (E.) A Vagabond in Siam*, 8vo, pp. 294, with map and illustrations, cloth. 1896. 4s
- Of the Siam Trade-Map and Cambodia-Handbook. Siam-Map to the Southern Siam Coast.
- 2179 *Carpe (L. de) Travels in Indo-China and the Chinese Empire*, translated from the French, 8vo, pp. 221, 265, with map and plans, cloth. 1813. 6s
- Notes on Cambodia, Siam, Yunnan, Szechuan, China, VIII. contains the Mountains, Towns, cities, &c. Siam, and the Kingdom of Laos.
- 2180 *Casson (Loren) Sources d'Extrême Orient (Indo-Chine)*, 8vo, pp. 171. 1890. 2s
- 2181 *Choisy (Aldé de) Journal ou Suite du Voyage de Siam en 1883 et 1884*, 12mo, pp. 277, vellum. Amsterdam, 1887. 12s
- Some pages are slightly worn, but the map is good.
- 2182 *Cochinchine. Française — Historique et Géographie*, No. 12, 8vo, 8vo, pp. 200, illustrated. Saigon, 1893. 2s 6d
- Complet. Mémorial et Mémorial de l'Année. Siam — Français en Cochinchine — Notes et impressions des Français.
- 2183 *Coleman (A.) Siam in Tonkin, La Chine méridionale de Canton à Bangkok*, Edition Française, 3 vols. illustrated, cloth. 1894. 6s
- 2184 *Cordier (H.) Narrative of the Secret Events in Tong-King which led to the Conclusion of Treaty between France and Annam*, 4to, pp. 74. Shanghai, 1875. 6s
- 2185 *Cortambert (W.) et Remy (L. de) Tableau de la Chine Chine, rédigé par la Société d'Ethnographie*, 8vo, pp. 244, 271, with map, plans and illustrations, cloth. Paris, 1893. 10s
- L. Physical Geography, Ethnography, Folklore. II. General History. III. Language. IV. Commerce, Customs and Vocabulary. Bibliography, &c.
- 2186 *Crawford (John) Journal of an Embassy from the Governor-General of India to the Courts of Siam and Cochin China, including a View of the Actual State in those Kingdoms*, 8vo, pp. viii, 589, with map, view of Singapore, and other plans and illustrations, half calf. 1825. 41 10s
- 2187 — *The same, Second Edition*, 2 vols, 8vo, half calf. 1830. 16s
- With map.



- 2188 *Directory for Bangkok and Siam for 1894: A handy and reliable Book of Reference for all Classes.* 8vo, pp. iii, 166, with 2 tables, cloth. Bangkok 1894 18s 6d
- With information about Weights and Measures—Customs—Forts—Steamers and Marine—History of Siam, &c.
- 2189 ——— for 1895, large 8vo, pp. 302, viii, 208, cloth. Bangkok, 1895 (price 18s) 18s
- Includes: History of Siam—Political and Feudal—A Description—Recent Laws, Government, the Clergy—The Siamu Calender—Bangkok and its Trade—Mining in Siam—Famine—Famine of Siam, &c.
- 2190 Doumer (F.) *Gouverneur Général* (Simulons de l'Inde-Chine (1897-1904)) large 8vo, pp. 600. Hanoi, 1903 11s
- 2191 Dumontier (H.) *Essai sur la Flore du Annamite*, 8vo, pp. 64. Kono, 1887 4s
- The names of the plants in Annamese, French, Latin and Chinese.
- 2192 Dureau de Rhins—*Antiquités sur la Carte de l'Inde-Chine Orientale, suivi d'un Vocabulaire des noms géographiques Annamites*, large 8vo, pp. 66. Paris, 1831 2s 6d
- 2193 Finlayson (G.) *Muscon, or Siam and Its Capital of Oochia China*, in 1821-22, with a Memoir of the Author by T. S. Baffles, 8vo, pp. xxii, 428, 16s. 1825 16s
- A valuable work, giving much valuable information respecting the country and the people.
- 2194 Flacot (L.) *Le Religion des Champs d'après les Manuscrits*, pp. 21, illustrated, reprint. Hanoi, 1891 2s
- 2195 ——— *Rapport au Gouverneur Général de l'Inde-Chine n. 1. Travaux de l'Ecole d'Archéologie-Orient.* 8vo, pp. 2. Hanoi, 1903 2s
- 2196 Foucher (A.) *Rapport au Gouverneur Général de l'Inde-Chine n. 1. Travaux de l'Ecole d'Archéologie-Orient.* 8vo, pp. 16. Hanoi, 1900 2s
- 2197 Fournier (L.) *Le Siam Ancien*, Archéologie, Epigraphie, Géographie, 2 vols. 8vo, pp. xi, 351, iv, 126, with 123 plates. Paris, 1898-1900 22 18s
- 2198 GHM (A. P. C.) *A List of Books (with references to Periodicals) on the Philippine Islands in the Library of Congress, with Chronological List of Maps*, 8vo, pp. xiv, 228, cloth. Washington, 1903 18s 6d
- 2199 Gerini (G. E.) *Researches on Ptolemy's Geography of Eastern Asia (Further India and Indo-Malay Peninsula)*, Vol. 1, 8vo, pp. xiii, 845, cloth. London, 1910 10s
- 2200 *Six-Dinh Thung Chi*—*Himnes et Descriptions de la Siam Cochinchine*, French Translation from the Chinese by G. Antont, with maps, 8vo. Paris, 1863 12s 6d
- 2201 Gréhan (A.) *Le Royaume de Siam*, Third Edition, with maps and illustrations, 8vo, pp. 124. Paris, 1899 6s
- History, Law, Customs and Manners, Military—European Literature.
- 2202 John (R. F.) *Takka*, large 8vo, pp. 17. Borneo 2s
- 2203 Kieubowski (A.) *Démographie générale du Conseil Supérieur de l'Inde-Chine*, 8vo, 8vo, pp. 64, ii, with maps. Hanoi, 1910 2s
- See the *Statistique Générale*, following, concerning the
- 2204 Lanché. — *Burma, the Finest Country, a Truly Immense; in which is added John Bull's Neighbour Squaring Up, or How the Frenchman sought to win an Empire in the East, with Notes on the probable Effects of French Success in Tonquin on British Influence in Burma*, 8vo, pp. xix, 146, cloth. 1884 4s
- 2205 Leclerc (A.) *Les Lacs du Siam de Ouchadje*, first part, 8vo, pp. 241. Paris, 1898 7s 6d
- Being *travels* into Siam.
- 2206 Lefevre-Fontaine (F.) *Revue de l'Inde-Chine*, 8vo, pp. 48, with illustrations of 44 Plateaux. Paris, 1900 2s
- 2207 ——— *Chambers et Pîtres de l'Inde-Chine*, pp. vi, 92, illustrated by Natter. Paris, 1890 2s 6d
- 2208 Lemaire (Ch.) *Cochinchine Française et Royaume de Cambodge*, 8vo, pp. 518, with 2 maps, cloth. 1899 16s 6d
- 2209 Le Poivre (Baron de la Rivière) *Travels in the Kingdom of Siam*, 2 vols. 8vo, pp. vii, 191, 183, with 2 maps, 1770 7s 6d
- India company with Siam, Cochinchina, and China.
- 2210 Loubère (La) *Journal de la Rivière de la Rivière de Siam*, 2 vols. 8vo, pp. vi, 187, 245, with illustrations and maps, full cloth. Paris, 1691 7s 6d
- The two first pages bear the library stamp of the French Library, C. M. de la Bibliothèque. Very scarce.
- 2211 Louvet (L. E.) *Le Cochinchine française*, 2 vols. 8vo, pp. v, 307, 245, cloth. Paris, 1890 10s 6d
- Notice générale de la Cochinchine—Mœurs de Cochinchine.











AC

*"A book that is shut is but a block"*

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA  
Department of Archaeology  
NEW DELHI.

Please help us to keep the book  
clean and moving.